

UNIVERSITE PARIS 8 VINCENNES

Ecole Doctorale Sciences Sociales ED 401

**LA FORMATION DU JEUNE ADULTE PAR LA GRANDE
ITINERANCE DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE**

Tome I : DOCUMENTS PRINCIPAUX

Thèse de doctorat en Sciences de l'Education

Présentée et soutenue publiquement le 27 novembre 2018

Par

MICKAEL HETZMANN

(Co)Directeurs de recherche :

M. Francis Lesourd, Maître de Conférence, HDR.

M. Jean-Louis Le Grand, Professeur.

Jury :

Mme Laurence Cornu-Bernot, Professeure émérite, Université de Tours.

M. Pascal Galvani, Professeur, Université du Québec à Rimouski.

M. Jérôme Eneau, Professeur, Université Rennes 2.

M. Hervé Breton, Maître de Conférence, Université de Tours.

Laboratoire de recherche : **EXPERICE EA 3971**

**A mes quatre filles, Mathilda, Lili, Emilie et Zoé,
vous êtes mon plus beau voyage.**

Remerciements

Comment écrire des remerciements en deux petites pages lorsque cette thèse vient « boucler » une autre boucle de mon histoire de vie, boucle commencée il y a quinze ans lorsque j'ai pris la décision de tout quitter, avec ma femme, pour entreprendre un tour du monde. Tout d'abord je commencerais par dire qu'il était très peu probable que j'assiste un jour à une soutenance de thèse, et tout particulièrement à la mienne. En effet, après une carrière de sportif, j'ai accepté un emploi jeune qui m'a permis de me former et de devenir entraîneur de lutte. Comme toute histoire a une fin, il a bien fallu trouver un recommencement, celui-ci a été mon tour du monde. Une fois rentré je suis devenu charpentier cinq ans avant qu'une prothèse du genou ne m'ait obligé à me réinventer à nouveau. Et comme la nuit porte conseil, de veilleur de nuit je suis devenu étudiant à distance, et c'est là que commencent mes remerciements, bien que je n'oublie pas toutes les personnes qui m'ont accompagné avant ça, ne serait-ce que jusqu'au pas de la porte en me faisant découvrir le sens étymologique d'exister : *existere*, sortir de...

Je souhaite ainsi commencer par remercier mes deux directeurs de thèse Francis Lesourd et Jean-Louis Le Grand. A cinq-cents kilomètres de distance, ils ont été, par une répartition des rôles (et je leur en remercie infiniment pour ça), des guides qui font d'un étudiant à distance, un docteur potentiel. Alors je te remercie Francis pour ton accompagnement qui a commencé pour mon mémoire de master. J'avais, pour ma part, deux éléments qui ont pesé pour me lancer dans cette thèse, un contrat doctoral et Francis Lesourd comme directeur. Il aura fallu prendre des chemins de traverses, mais c'est ce qui a fait la valeur de la pérégrination. Pour rester dans la métaphore du voyage, il faut un Autre de la rencontre pour se construire, pour s'entendre penser, pour se former et pour réussir à mettre le tout en récit, je te remercie d'avoir été, pour moi, cet Autre. Ton accompagnement aura été, pour moi, un savant mélange entre non-directivité rogérienne et formation à l'exigence de l'écriture scientifique, entre accompagnement intensif en période de transition d'une étape à l'autre et formation à l'autonomie en périodes intermédiaires créatives. Je souhaite également te remercier Jean-Louis, s'il m'a fallu beaucoup de travail pour me former à me socialiser et à socialiser ma thèse dans le monde universitaire, ton accompagnement exigeant

et ta confiance en moi m'auront aidé à comprendre sa richesse et à saisir l'opportunité du métissage culturel, faisant de ce parcours de thèse un voyage aux multiples rencontres formatrices.

Mes deuxièmes remerciements vont à toutes ces rencontres. Tout d'abord Franck Michel, qui par de nombreuses discussions très amicales, m'a permis de faire un travail réflexif sur ma propre expérience du voyage, mais aussi sur ma volonté d'entreprendre cette thèse. Je souhaite encore le remercier pour m'avoir permis de mettre le pied à l'étrier et me former à l'écriture d'articles scientifiques. Je remercie également Hervé Breton, qui d'une rencontre d'un quart-heure dans un contexte très compliqué qui nous dépassait, m'a fait suffisamment confiance pour m'inviter à participer à l'élaboration d'un courant de recherche sur la formation de soi par le voyage. Je remercie encore mes nombreux enseignants en IED et collègues étudiants pour m'avoir accompagné dans mes études, et après cela dans mon initiation à l'enseignement et à la communication. Je souhaite enfin remercier en particulier Claude et Thibaud, mes collègues doctorants pour nos nombreux échanges.

Mes remerciements suivants vont tout d'abord à Laurence Cornu et Pascal Galvani qui, en plus d'avoir accepté de siéger dans le jury de soutenance de thèse, ont accepté d'être pré-rapporteurs. Mes remerciements vont également à Jérôme Eneau et Hervé Breton pour avoir également accepté d'être membres de mon jury de soutenance.

Je souhaite, pour finir, témoigner de mon immense gratitude à ma femme et mes quatre filles, qui, parce que cette thèse arrive à sa fin, ont trouvé le juste équilibre entre me donner du temps pour écrire et étudier, et me solliciter dans mon rôle de père et de mari. Lorsqu'on demande à ma fille ce que je fais dans la vie, elle répond que je poursuis des études pour devenir « médecin en voyage », si tel est le cas, alors je tacherai de me rappeler que le voyage forme la jeunesse, et qu'il me faudra bien, le jour venu, qu'elles deviennent mes « premières patientes », par un grand voyage formateur.

Résumé de la thèse

Titre : La formation du jeune adulte par la grande itinérance du voyage autour du monde

L'objet de cette thèse est l'expérience de voyageurs itinérants autour du monde, questionnée dans le cadre du paradigme de l'éducation tout au long de la vie. Cette expérience est caractérisée par une absence prolongée de cadres de références culturels, un étayage sur le rite de l'hospitalité, une acculturation non plus à telle culture singulière mais plus largement anthropologique, et une dimension formatrice, riche en sérendipité, à la rencontre de l'autre et de soi.

Mots-clés : voyage, itinérance, rencontre, hospitalité, sérendipité

Summary of the thesis

Title: The Education of Young Adults through Itinerancy of the Round-the-World Travel

The subject of this thesis is the experience of itinerant round-the-world travellers, questioned within the paradigm of lifelong learning. This experience is characterized by a prolonged absence of cultural reference frameworks, supported by the rite of hospitality, an acculturation no longer to a singular culture but more broadly anthropological, and a formative dimension, rich in serendipity, to the encounter of the Other and of the Self.

Keywords: traveling, itinerancy, encounter, hospitality, serendipity

Un résumé de la thèse en français et en anglais de 6000 signes sont proposés en annexe p. 838.

Sommaire (table des matières p.533)

Introduction générale de la thèse	8
<u>PARTIE I : Elaboration du modèle théorique de la formation par la grande itinérance du voyage autour du monde élaboré à partir d'un corpus théorique multidisciplinaire</u>	19
<u>Chapitre I : Le voyage, éléments comparatifs et critiques</u>	20
1. Etat de la question du voyage autour du monde	20
2. Etat de la question du « <i>phénomène backpacker</i> »	24
3. Trois formes de voyage formateur : le voyage culturel, le voyage d'intégration et le voyage en grande itinérance	29
4. Approche critique du voyage	35
5. Prise de position et inscription en éducation	41
Conclusion du premier chapitre	54
<u>Chapitre II : Une immersion spécifique à la grande itinérance</u>	58
1. Avant le voyage : attentes et motivations	58
2. Différentes formes d'immersion	64
3. Pendant le voyage : devenir autre <i>versus</i> devenir l'autre	73
4. Typologie du <i>Backpacker</i> et socialisation cosmopolitique	77
5. Voyageur autour du monde et autoformation existentielle	85
Conclusion du deuxième chapitre	91
<u>Chapitre III : Une rencontre par le rite de l'hospitalité</u>	94
1. Penser l'interculturel	94
2. Approche multiréférentielle de la capacité à rencontrer	110
3. Approche multiréférentielle de la pensée sans mots	143
4. Modèle de la rencontre : trois formes de relation à l'altérité.	160
5. Modèle de la rencontre sidérale	164
6. Enjeux de la rencontre sidérale	177
7. Temporalité de la rencontre	182
Conclusion du troisième chapitre	185
<u>Chapitre IV : Une acculturation « anthropologique » par le rite des hospitalités</u>	190
1. Approche multi référentielle de la formation de Soi par le voyage	191
2. Du rite de passage de la jeunesse occidentale	207
3. De l'utopie cosmopolite à l'épreuve du rite « des hospitalités »	218
4. Une gestion des temporalités spécifiques à la grande itinérance	233
Conclusion du quatrième chapitre	236
<u>Chapitre V : voyage autour du monde et émancipation sensible, une formation de soi tout au long de la vie</u>	242
1. Une théorie de l'identité : le « mythe personnel »	243
2. Les transformations silencieuses	247

3. Expériences paroxystiques	253
4. Le voyage autour du monde : une expérience liminaire particulière	263
5. La rencontre de l'Autre une forme particulière d'exploration psychique	266
6. Gestualité psychique	272
7. Une temporalité de l'autoformation existentielle à deux niveaux	278
Conclusion du cinquième chapitre	283
Conclusion de la partie I de la thèse	292
<u>PARTIE II : Problématique, hypothèses et méthodologie</u>	306
1. Hypothèses et problématique de la recherche	307
2. Méthodologie	311
3. Travail réflexif de mon implication et choix des informateurs	316
<u>PARTIE III : Analyse du terrain et retour sur la recherche</u>	327
<u>1^{er} chapitre de l'étude de terrain : hypothèse 1</u>	329
1. Le voyageur autour du monde	331
2. Transformation de la forme du voyage	352
Bilan du premier chapitre de l'analyse de terrain : hypothèse 1	383
<u>2^{ème} chapitre de l'étude de terrain : hypothèse 2</u>	386
1. Quelle forme de rencontre dans la grande itinérance	387
2. Quelle formation à la rencontre découle de ce mode de relation à l'altérité	420
Bilan du deuxième chapitre de l'étude de terrain : hypothèse 2	441
<u>3^{ème} chapitre de l'étude de terrain : hypothèse 3</u>	443
1. Vers une connaissance de Soi	445
2. Développement de compétences existentielles	454
3. Constitution d'une « time bubble »	462
4. Sentiment d'avoir réalisé un tournant de vie	482
5. Réinscription de la transformation existentielle dans ses groupes de référence	494
Bilan du troisième chapitre de l'étude de terrain : hypothèse 3	498
Bilan de l'étude de terrain	502
<u>Conclusion générale de la thèse</u>	504
<u>Bibliographie</u>	514
<u>Table des matières</u>	532
<u>Tome II : ANNEXES</u>	539
1. Glossaire	541
2. Schémas de la thèse (format paysage)	557
3. Guide d'entretien	563
4. Retranscription des entretiens de recherche	565
5. Résumés de la thèse 6000 signes	838

Introduction générale de la thèse

« *Le voyage forme la jeunesse* » :

Alors pourquoi choisir de commencer par cet adage ? Justement parce qu'il s'agit d'un adage, s'il est accepté de tous en tant que tel, il possède une part de mystère. Pas un mystère qui motive l'aventure et la découverte, bien au contraire, il s'agirait plutôt d'un mystère mystérieux, d'un inconnu qui fait peur, d'un mystère qui incite à protéger notre jeunesse de cette formation. Aujourd'hui qu'il est inquiétant de voir son enfant prendre la route alors que tout notre système éducationnel et institutionnel le presse à s'installer au plus vite et à prendre sa place dans la société. La question à laquelle je vais m'employer à répondre prend appui sur cette formation par le voyage. Bien que celle-ci apporte d'innombrables connaissances sur le monde, les hommes et les cultures, ces savoirs (linguistiques, historiques, géographiques, etc.) ne seront qu'un objet secondaire de cette recherche. Je m'intéresserai essentiellement à l'autoformation existentielle par laquelle le voyage et ainsi la rencontre de l'altérité forme le voyageur, au-delà d'une formation livresque du monde.

L'objet de cette thèse est ainsi l'expérience du voyage itinérant autour du monde, questionnée comme potentiellement formatrice et située dans le paradigme de l'éducation et de la formation tout au long de la vie (Colin & Le Grand, 2008). Le voyage autour du monde est devenu un phénomène touristique important dans les différents pays industrialisés mais reste peu étudié (Gauthier, 2012), surtout sous la forme contemporaine du phénomène *backpacker* sur lequel je souhaite me centrer. Les recherches à ce sujet soulignent l'escapisme et la recherche de l'authenticité comme valeurs centrales ; elles décrivent en termes de "*Bildung* cosmopolite" l'intérêt de l'expérience, considérée comme formatrice, de rencontres de codes culturels différents (Cicchelli, 2010). Bien que l'itinérance n'y soit pas questionnée en elle-même (Power, 2010), les travaux concernant spécifiquement les *backpackers* suggèrent que leur expérience s'inscrit dans le champ des rites de passage contemporains et de la formation de soi (Noy, 2004). Je propose de considérer que le voyage itinérant autour du monde en constitue une forme particulière de rite de passage formateur dont il convient de relever les spécificités. En l'occurrence, contrairement au

voyage d'intégration, la traversée de nombreux pays permet difficilement d'élaborer la connaissance des cultures rencontrées ; elle se spécifie plutôt de prolonger considérablement le moment liminaire, l'expérience de l'absence de cadres de références culturels. Cette recherche permettra ainsi d'interroger le potentiel éducatif d'une forme d'expérience liminaire spécifique tant par sa durée que par son intensité tout en se penchant sur une pratique touristique en pleine expansion bien qu'encore peu connue.

Le questionnement de départ qui a permis à cette recherche d'émerger se formulerait ainsi : voyager un an dans un même pays et voyager un an autour du monde renvoient à deux formes différentes de rencontre d'autres codes culturels. De nombreuses recherches ont pu éclairer la première forme de voyage où, en franchissant des paliers d'acculturation ethnologique, le voyageur développe des compétences interculturelles et se construit un cadre de référence et une "place" dans la société d'accueil. Dans la deuxième forme de voyage, caractérisée par l'itinérance, le voyageur autour du monde ne ferait pas l'expérience d'une immersion longue et, après quelques pays visités, l'épreuve répétée du travail intense et déstabilisant d'une première phase d'acculturation le conduirait à transformer sa façon de voyager. Plutôt que de travailler à devenir l'autre, il apprendrait petit à petit à demeurer exoté (Segalen, 1904), étranger de passage. C'est en tant qu'étranger qu'il pourrait bénéficier du rite de l'hospitalité (Simmel, 1908) et ainsi accéder à la sphère intime de l'hôte, à sa spécificité culturelle, en développant une capacité à se décentrer, à se laisser guider par l'autre dans la rencontre. Il s'agirait là de deux formes distinctes d'immersion, de deux capacités de rencontrer qui aboutiraient à deux formes d'acculturation différentes. La première permettrait de former une identité métisse, entre l'autre culture et la sienne, le voyageur devenant ainsi, par intégration, "spécialiste" de la culture d'accueil. La deuxième, qui ne viserait pas cette intégration, produirait un métissage qualitativement différent. En se décentrant régulièrement, le voyage itinérant, via la multiplication des rencontres, permettrait un métissage avec une multitude d'altérités. En somme, et c'est là que surgit la différence qualitative, ce type de voyage produirait une acculturation à un niveau non plus ethnologique (rencontrer les autres de telle ou telle culture) mais anthropologique (rencontre de l'Autre¹, dans les autres de différentes cultures et en soi-même). Ce serait ainsi à travers la diversité des cultures traversées et les décalages se révélant entre toutes ces différentes cultures, la sienne incluse, que le voyageur appréhenderait son ipséité non plus comme une substance mais comme un construit, ce qui constituerait un processus émancipateur

¹ La dimension anthropologie convoquée justifiant la majuscule

d'autoformation existentielle. Cette liberté de l'être à se mouvoir, combinée à une multiplicité d'occasions de s'expérimenter, de se saisir et de se métisser dans une multiplicité d'altérités indépendantes, conduiraient le voyageur itinérant à expérimenter une actualisation de potentialités du Soi, ou « self-actualisation » (Maslow, 1972). Ces savoirs existentiels se construiraient pendant le voyage par la constitution par le voyageur d'une « *time bubble* »² (Eslrud, 1998), c'est-à-dire par l'autogestion mise en œuvre par le voyageur des différentes temporalités du voyage afin de pouvoir vivre, poursuivre et se nourrir de la grande itinérance de son voyage. Cette « *time bubble* » (Eslrud, 1998) serait constituée d'une temporalité de la rencontre et de l'immersion dans le monde avec une forte distance culturelle (vécus de déréalisation), d'une temporalité du retrait où le voyageur s'isole des contraintes du voyage par un vécu ressenti comme un hors-temps (temps de la « digestion », d'un retour sur soi) et d'une temporalité de la respiration culturelle (le voyageur recherche temporairement des tiers instruits ayant une proximité culturelle lui permettant de mettre en récit ses différents vécus altérants).

Pour autant qu'il soit situé dans le paradigme de l'éducation tout au long de la vie, ce type de rencontre récurrente au cours du voyage en grande itinérance constituerait un ensemble de moments liminaires producteurs d'autoformation (Galvani, 2010) qui, par la constitution d'une « *time bubble* » (Eslrud, 1998), pourrait déboucher sur la construction de savoirs existentiels permettant de réaliser des actualisations de potentialités du Soi par des transitions existentielles (Lesourd, 2009) tout au long de la vie.

En effet, envisager ce voyage autour du monde comme une éducation tout au long de la vie me semble légitime pour au moins deux raisons. D'une part, dans nos sociétés occidentales contemporaines, l'individu est contraint de se construire une identité autonome et performante dans chacun de ses groupes d'affiliation, contrainte dont le voyage itinérant autour du monde et le métissage avec l'Autre permettrait de s'émanciper au moins en partie, en s'exposant à l'impermanence des cadres de référence culturels traversés, conduisant le voyageur à s'éprouver non plus comme substance dotée de permanence, mais comme construite et altérable, ouverte aux tournants biographiques (Lesourd, 2009) qui se multiplient dans la vie adulte. D'autre part, dans une société de plus en plus globalisée, il ne suffit plus d'être performant dans sa culture et il est

² Le temps du voyage est rythmé de différentes façons par le voyageur, selon ses désirs et choix du moment, il y institue des rythmes intimes vécus sous le signe de l'autonomie. Il s'agit d'une « *time bubble* » (Eslrud, 1998) : un temps dont la durée est maîtrisée subjectivement par le voyageur.

impossible de s'acculturer à toutes les cultures, d'où l'intérêt d'apprendre à naviguer et communiquer dans un contexte de plus en plus culturellement hétérogène, ce qui peut s'envisager en se formant à la rencontre de l'Autre, au sens que nous proposons. Le voyage autour du monde pourrait ainsi constituer une initiation à un monde de plus en plus globalisé et à une construction identitaire au long cours de plus en plus métissée.

Problématique de la recherche

Ma problématique, c'est-à-dire l'inscription de mon travail situé dans les débats et les champs de recherche antérieurement construits et articulés, peut être formulée, par anticipation, ainsi : s'inscrivant dans le courant de recherches sur le phénomène *backpacker* (issu du tourisme jeunesse), mais ne s'y réduisant pas, le questionnement du voyage itinérant autour du monde, est supposé construire une expérience de l'altérité différente de celle visant l'intégration à une nouvelle culture, produire une acculturation distincte de celle dégagée par la plupart des approches interculturelles à travers une modalité spécifique de métissage et, via la rencontre de l'Autre et de Soi dans un double mouvement d'émancipation, intérieur et extérieur, déboucher sur la construction de savoirs existentiels permettant de vivre des transformations existentielles tout au long de la vie et d'actualiser les potentialités du Soi - toutes propositions qui, via l'adoption d'une posture multiréférentielle, inscrivent cette recherche dans le champ de l'autoformation en éducation tout au long de la vie.

Trois hypothèses, articulées à la problématique, seront construites à la fin de la partie théorique.

Méthodologie de la recherche

Cette recherche de thèse s'est construite dans une démarche hypothético-déductive, avec l'élaboration, dans un premier temps, d'un modèle théorique construit à partir d'un corpus théorique multidisciplinaire, me permettant d'élaborer une problématique de recherche et ainsi des hypothèses de recherche, que j'ai mises à l'épreuve, dans un deuxième temps, par une étude empirique, en interviewant des voyageurs autour du monde.

L'élaboration du modèle théorique de cette thèse s'est faite dans une approche multiréférentielle. Ardoïno (1993) nous rappelle que celle-ci est une lecture plurielle, sous différents angles, des objets étudiés (pratiques ou théoriques), « impliquant autant de regards spécifiques et de langages, appropriés aux descriptions requises, en fonction de systèmes de références distincts, supposés, reconnus explicitement non-réductibles les uns aux autres, c'est à dire hétérogènes. » (Ardoïno, 1993, p.1). Il s'agit d'un type de regard qui vise à comprendre plus qu'à expliquer une réalité supposée hétérogène. La complexité doit être conçue comme une hypothèse que le chercheur élabore à propos de l'objet en l'ouvrant à plusieurs sources disciplinaires, et non pas comme une caractéristique naturelle de cet objet. Francis Lesourd, quant à lui, rappelle que : « cette approche est centralement temporelle, historique : elle a pour objet des processus, des transformations, des changements irréductibles à des lois préétablies mais témoignant chez les sujets, individuels ou collectifs, de capacités d'invention singulière du sens. » (Lesourd, 2013, p.7). Il parle encore, en se référant à Morin, de possibilités évidentes de métissage dans ces rencontres entre disciplines, si tant est qu'en tant que culture disciplinaire, tout comme dans toutes rencontres interculturelles, ces possibilités de métissage dépassent les incompréhensions et la peur de ce qui est étranger chez l'autre. Ardoïno se réfère également au métissage disciplinaire :

Non seulement, les différents systèmes de référence, réciproquement, mutuellement autres, interrogent l'objet à partir de leurs perspectives et de leurs logiques respectives, mais encore se questionnent, au besoin contradictoirement, entre eux, s'altèrent et élaborent des significations métisses, à la faveur d'une histoire. Avec l'hétérogénéité, c'est l'autre, source d'altération (beaucoup plus encore que d'altérité) et de frustration (parce qu'il nous résiste), qui transforme notre champ de références. (Ardoïno, 1977, p.7)

Cette thèse a ainsi pour objectif d'initier une étude multiréférentielle (Ardoïno, 1993) s'inscrivant dans le paradigme de la complexité (Morin, 2005) afin de venir interroger, par différentes disciplines théoriques, cette formation de soi par la grande itinérance. Pour ce faire je ne me placerai pas dans le « paradigme de la simplification³ » (Morin, 2005) mais dans celui de la pensée complexe selon les principes de disjonction, de conjonction et d'implication. Pour appliquer le principe de disjonction, je permettrai à chaque approche épistémologique d'exister pour elle-même dans ce qui la différencie et ce qui la rapproche des autres afin de faire apparaître des zones de rencontre. Pour appliquer le principe de conjonction, il ne s'agira nullement de venir circonscrire les différentes approches dans une logique de séparation, ni même de les intégrer ou mélanger les

³ Paradigme maître en occident, qui a pour principes : une disjonction, une réduction et une abstraction

unes aux autres dans une logique de syncrétisme. Bien au contraire, j'appliquerai une tension dialogique⁴ entre elles à partir de ces zones de rencontre, qui par métissage mettent en relief cette formation par l'itinérance en voyage, la nourrissent, et l'ouvrent, par une ligne de fuite créatrice, au paradigme de la complexité. Pour appliquer le principe d'implication, il s'agira ici de venir interroger les différentes sensibilités épistémologiques en prenant soin de faire apparaître « l'univers » théorique de chaque auteur, tout en interrogeant ma propre lecture de celles-ci.

Mon étude de terrain s'est construite suivant une approche qualitative. J'ai ainsi conduit des entretiens avec 4 voyageurs. Chacun faisant l'objet de deux entretiens de deux heures environ (soit quatre heures d'entretien par interviewé). Les interviewés répondent, au moment de leur voyage, aux caractéristiques de la subculture *backpackers* : jeunes voyageurs, de 18 à 34 ans, plus indépendants et économes que d'autres touristes, s'éprouvant entre deux étapes de leur vie, étant soit étudiants, soit jeunes employés. De plus ces personnes ont réalisé un voyage itinérant autour du monde, d'une longue durée (impliquant une désinscription institutionnelle), immergé dans le monde (nature, population, culture) et axé sur la rencontre de l'autre dans une libre circulation (non dépendante d'un objectif extérieur à la rencontre pour elle-même). Il est également important pour ma recherche qu'il y ait une période de plusieurs années entre la réalisation du voyage et les entretiens de recherche afin de pouvoir interroger le vécu de l'après voyage : retour, resédentarisation et réinscription dans les groupes de références, retour réflexif sur cette expérience par le voyageur, etc.

Cette étude de terrain s'est faite, ainsi, en deux temps, venant chacun répondre à un objectif principal :

1^{er} temps : j'ai procédé à des entretiens semi-directifs afin de revenir dans l'après-coup sur l'expérience globale du voyage. Cette étude aura permis également d'inclure la préparation et la réinscription sociale en plus de l'expérience même du voyage. L'objectif principal était de construire des données permettant de mettre à l'épreuve les trois hypothèses de recherche.

2^{ème} temps : ce deuxième entretien de recherche a eu pour objectif de venir approfondir la « *time bubble* » (Eslrud, 1998), c'est-à-dire l'autogestion mise en œuvre par le voyageur des différentes temporalités du voyage afin de pouvoir vivre, poursuivre et se nourrir de la grande itinérance de

⁴ « Le principe dialogique nous permet de maintenir la dualité au sein de l'unité. Il associe deux termes à la fois complémentaires et antagonistes. » (Morin, 2005, p.99)

leur voyage. Il s'agissait pour moi de venir interroger des éléments souvent (co)repérés lors du premier entretien venant nourrir les différentes temporalités du voyage autour du monde : temporalité de la rencontre et de l'immersion dans le monde avec une forte distance culturelle (vécus de déréalisation⁵), temporalité du retrait où le voyageur s'isole des contraintes du voyage par un vécu ressenti comme un hors-temps (temps de la « digestion », d'un retour sur soi) et la temporalité de la respiration culturelle (le voyageur recherche temporairement des tiers instruits ayant une proximité culturelle lui permettant de mettre en récit ses différents vécus altérants).

Travail réflexif de mon implication et choix des informateurs :

Le choix de ce sujet a été motivé par ma propre expérience du voyage. Il y a quinze ans, je suis parti avec ma femme faire un tour du monde pendant un an. Lorsque nous avons pris cette décision de partir, nous avons laissé derrière nous nos métiers et formations, nous avons remboursé nos dettes, vidé notre compte épargne prévu pour l'achat d'une maison, nous avons fait nos adieux à notre terre natale, à nos amis et à notre famille, parce que nous pensions trouver sur notre route un autre pays pour nous accueillir. Nous avions le sentiment alors que tout ce qui nous reliait encore à notre vie d'avant était nos passeports.

Alors nous partions à deux, nous avions suffisamment d'économies pour tenir un an, une vingtaine de billets d'avion « ouverts » et la volonté de faire le tour du monde ; nous éprouvions aussi le besoin de rester en mouvement vers l'inconnu, la liberté de pouvoir vivre au jour le jour, la certitude de n'avoir aucun impératif, aucun compte à rendre. Nous avons brisé de nombreuses chaînes institutionnelles pour acquérir cette liberté. Nous mettions en tension notre identité, notre éducation, notre utilité sociale parce que tout cela nous étouffait. Pourtant, si le fait de nous retirer presque totalement de nos institutions, à nos risques et périls, peut représenter quelque chose d'exceptionnel dans notre société moderne, notre voyage en lui-même ne représentait rien d'extraordinaire. Nous vivions et cherchions le quotidien des pays que nous traversions, nous n'avions pas besoin d'exploit, nous ne cherchions pas à découvrir des terres inconnues (hormis à nous-mêmes). Mais, en nous libérant de tous nos engagements sociaux et économiques, nous nous donnions tous les moyens pour cheminer vers le monde, les autres et nous-mêmes. A l'heure du

⁵ Les habitudes de pensée de sa culture d'origine ne permettent plus au voyageur de décoder le réel du quotidien de la culture d'accueil, et il ne possède pas encore les codes de cette dernière pour le faire.

retour, nous avons pris la décision de choisir notre terre natale pour nous réinscrire socialement et élever nos futurs enfants. Il s'agissait d'un choix délibéré, qui nous semblait naturel, évident et pourtant nous sommes rentrés avec le sentiment d'être transformés existentiellement.

En considérant ma propre expérience du tour du monde, j'ai une expérience empirique de ce que je recherche dans cette investigation sur laquelle je peux m'appuyer : les conditions nécessaires à l'errance (émancipation des liens sociaux, économiques et identitaires), une exposition intense à l'altérité, des traces écrites retraçant fidèlement (et naïvement) le cheminement de mon expérience, avec la possibilité d'en faire une lecture à différents niveaux de réflexivité. En effet, l'expérience interculturelle du voyage et l'autoformation existentielle par le voyage, mettent en jeu de nombreux savoirs (être-faire-ressentir-crée-passer), de nombreuses sensations, de nombreuses formes de rencontres de l'autre, j'en ai fait l'expérience. C'est en m'appuyant sur cette formation expérientielle que j'ai exploré la bibliographie scientifique et cheminé jusqu'à une élaboration théorique de la formation par la grande itinérance, présentée dans la partie I de la thèse. Il s'agit là d'un premier travail réflexif de mon implication : confronter ma propre expérience à un premier « Autre », celui-ci étant le Savoir (les savoirs) scientifique déjà élaboré par d'autres chercheurs dans ce domaine de recherche.

Mon étude de terrain est une deuxième occasion de mettre au travail réflexif ma propre implication : confronter ma propre expérience, ainsi que mon élaboration théorique de la formation par la grande itinérance, à un deuxième « Autre » : l'expérience d'autres voyageurs autour du monde.

Ma principale difficulté, pour mener à bien mes entretiens de recherche, fut d'objectiver ma propre expérience et mon travail réflexif sur celui-ci, et ne pas la faire peser sur l'informateur. Ce que je peux dire concernant cette difficulté, c'est que en tant que chercheur (mais c'est également un savoir-être-faire que j'ai pu construire en tant que voyageur, dans le rite de l'hospitalité), j'ai l'intime conviction que la relation de confiance qui permet à une personne de se livrer est extrêmement fragile, et que dès lors qu'on force à contre sens de la relation, celle-ci se contracte et est remise en cause, la distance se réinstalle, et il faut alors sortir de l'objectif et travailler, à nouveau, à rétablir la confiance, ce qui en réalité est contreproductif. Ma deuxième conviction en tant que chercheur (mais c'est également un savoir-être-faire que j'ai pu construire en tant que voyageur) c'est qu'il y a beaucoup de savoirs qui émergent de l'incertitude par sérendipité, que ce

type de savoir ne se retrouve jamais là où on l'anticipait, et qu'il permet de faire des sauts qualitatifs. Encore plus que de chercher des réponses à mes questions, j'étais extrêmement sensible et alerte à tout ce qui représentait pour moi des contre-sens dans le discours de l'interviewé, des anicroches dans mes intuitions de départs, des surprises dans le déroulement logique anticipé des réponses. Je n'ai pas hésité à m'écarter un moment du guide de l'entretien, à laisser l'interviewé approfondir un élément non prévu, à accompagner l'interviewé afin qu'il puisse explorer une contradiction dans son discours, à le laisser revenir en arrière sur une question déjà traitée, à « sauter du coq à l'âne ». Je pense que cela est visible dans la lecture des entretiens, où beaucoup d'extraits retenus ne sont pas une réponse directe à ma question de départ.

Structure de la thèse

Cette thèse est structurée en trois parties. La partie théorique est consacrée à l'élaboration d'un modèle théorique de la formation par la grande itinérance du voyage autour du monde en m'appuyant sur un corpus théorique multidisciplinaire. La partie méthodologique est consacrée à la présentation de la méthodologie employée pour l'étude de terrain, à l'élaboration de la problématique et des hypothèses afin de confronter le modèle théorique à l'étude empirique. Enfin la partie empirique est consacrée à l'analyse de l'étude de terrain, à partir des hypothèses de recherches précédemment élaborées, afin de faire émerger la thèse de cette recherche.

La partie théorique, consacrée à l'élaboration du modèle théorique, est divisée en cinq chapitres :

Le premier est consacré à l'étude comparative et critique des différentes formes de voyages. Pour cela sera présenté un état de la question du voyage autour du monde et de la question backpacker. Nous étudierons ensuite trois formes spécifiques de voyage, le voyage culturel, le voyage d'intégration et le voyage en grande itinérance afin de faire émerger des éléments comparatifs et des spécificités. Ensuite, nous aborderons une étude des approches critiques du voyage avant de nous positionner vis-à-vis d'elles et d'inscrire cette étude du voyage autour du monde et ses différentes temporalités dans le champ de recherche de l'autoformation existentielle.

Le deuxième chapitre de cette étude théorique sera consacré à la forme spécifique d'immersion dans l'ailleurs, liée à la grande itinérance du voyage autour du monde. Pour cela nous étudierons

les attentes et les motivations du voyageur avant le départ ; nous ferons ensuite une étude comparative des différentes formes d'immersion par le voyage, avant d'étudier spécifiquement l'immersion par la grande itinérance lors d'un tour du monde. Enfin nous nous intéresserons à l'autoformation existentielle induite par cette forme d'immersion dans l'ailleurs.

Le troisième chapitre de la partie théorique sera consacré à la forme spécifique de rencontre induite par la grande itinérance du voyage autour du monde. Celle-ci se ferait, en tant qu'étranger de passage, par le rite de l'hospitalité (Simmel, 1908) permettant ainsi au voyageur d'accéder à la sphère intime de l'hôte, à sa spécificité culturelle, en développant une capacité à se décentrer, à se laisser guider par l'autre dans la rencontre. Ainsi nous ferons dans un premier temps une étude des différents concepts liés à l'interculturel, avant de réaliser une étude multiréférentielle de la capacité à rencontrer lorsqu'il y a une distance culturelle. Ce qui nous conduira à réaliser une étude multiréférentielle de la pensée sans mots par laquelle une altérité radicale peut être saisie. Nous ferons ensuite une étude des différents modèles de la rencontre interculturelle avant de nous intéresser plus spécifiquement à celui de la rencontre par le rite de l'hospitalité. Enfin, nous nous intéresserons à l'autoformation existentielle liée à cette forme de rencontre de l'autre.

Le quatrième chapitre sera consacré à la forme spécifique d'acculturation induite par la grande itinérance du voyage autour du monde. Pour cela nous réaliserons une étude multiréférentielle de la formation de soi par le voyage avant de nous intéresser aux rites de passage de la jeunesse occidentale. Nous ferons ensuite une étude comparative de la socialisation cosmopolite dans des enclaves occidentales avec à l'épreuve du rite des hospitalités du voyage itinérant. Enfin nous nous intéresserons aux différentes temporalités du voyage en grande itinérance, que le voyageur manipule pour gérer et poursuivre son voyage.

Enfin, le cinquième chapitre sera consacré à la formation spécifique induite par la grande itinérance du voyage autour du monde. Pour cela, nous nous intéresserons aux théories de l'identité et en particulier à celle du « mythe personnel » (McAdams, 1993), avant de nous intéresser à la théorie des « transformations silencieuses » (Jullien, 2009). Nous nous plongerons ensuite dans une étude des « expériences paroxystiques » (Maslow, 1972) avant d'étudier en quoi le voyage autour du monde peut être une expérience liminaire particulière. Nous nous intéresserons ensuite à la rencontre en tant que forme particulière d'« exploration psychique » (Doron, 1991), avant de définir les « gestes psychiques » (Lesourd, 2009) mis en œuvre en voyage en grande itinérance.

Enfin, nous étudierons en quoi cette forme spécifique de voyage produit une autoformation existentielle à deux niveaux, par une acculturation d'ordre ethnologique (avec l'autre de telle ou telle culture) et par une acculturation d'ordre anthropologique (L'Autre dans les autres toujours autres, au-delà de leurs différences culturelles).

La partie méthodologique, consacrée à la présentation de la méthodologie employée pour l'étude de terrain, sera décomposée en trois chapitres. Tout d'abord sera présenté la problématique ainsi que les hypothèses de recherche élaborées suite à l'étude théorique de la formation par le voyage autour du monde, avant d'explicitier la méthodologie retenue pour les confronter à l'étude de terrain, enfin nous présenterons comment nous avons procédé pour choisir les informateurs.

La partie empirique, consacrée à l'analyse du terrain et à la discussion, sera partagée en trois chapitres, chacun consacré à la mise à l'épreuve d'une hypothèse de recherche. Enfin un retour global permettra de mettre en discussion le modèle théorique et les résultats de l'étude empirique.

Dans un souci d'accompagnement du lecteur, je souhaite encore préciser qu'un glossaire des principaux concepts utilisés dans cette thèse est disponible en annexes p. 541. De plus les principaux schémas présentés dans la première partie de la thèse sont disponibles en format paysage en annexes p. 557.

PARTIE I :

**Elaboration du modèle théorique de la formation par la
grande itinérance du voyage autour du monde élaboré à
partir d'un corpus théorique multidisciplinaire**

CHAPITRE I : Le voyage : éléments comparatifs et critiques

Ce premier chapitre aura pour objectif de dresser un état de la question du voyage autour du monde avant de nous intéresser plus spécifiquement au phénomène backpacker. Nous distinguerons ensuite trois formes spécifiques de voyage : le voyage culturel, le voyage dit « d'intégration » (voyage long en immersion dans un même pays) et encore le voyage que nous nommons « en grande itinérance » (voyage itinérant et long en immersion dans plusieurs cultures). Enfin nous nous intéresserons aux approches critiques du voyage, ce qui nous permettra de nous positionner et inscrire cette formation par la grande itinérance du voyage autour du monde dans le courant de recherche de l'autoformation existentielle.

1. Etat de la question sur le tour du monde

Ce sous-chapitre a pour ambition de faire l'état de la question des différentes études sur le voyage autour du monde. Nous nous intéresserons ainsi, tout d'abord, aux différentes études portant sur le tour du monde, avant de nous plonger dans le premier voyage d'instruction à forfait autour du monde, puis nous porterons notre attention sur le « Grand Tour » d'Europe du XVIIIème siècle.

1.1. Le tour du monde aujourd'hui

Bien que cela reste assez marginal en France, le voyage autour du monde est devenu un phénomène touristique important dans les différents pays industrialisés. Une étude réalisée en 2004 en Australie met en avant que sur 460 000 backpackers étrangers ayant visité le pays, 200 000 faisaient des tours du monde. (Vacher, 2010, pp.117-118). Il existe également de nombreux sites internet, des brochures touristiques (STA Travel, 2010), des guides (Lansky, 2003 ; Lonely Planet, 2012 ; Le Petit Futé, 2012), des « billets tour du monde » proposés par des alliances de compagnies aériennes (Oneworld, Star Alliance ou SkyTeam) consacrés à ce type de voyage. Pourtant, Lionel Gautier (2012) nous rappelle que cette pratique touristique reste très peu étudiée, seuls quelques auteurs

ont produit des articles scientifiques sur sa forme contemporaine : (McCalla & Charlier, 2006⁶ ; Molz, 2010 ; Vacher, 2010), soit 3 articles représentant moins de 50 pages cumulées. Notre recherche ne nous a pas permis de trouver d'autres auteurs ou articles étudiant spécifiquement ce type de voyage, toutefois, Molz s'est appuyée, entre autres choses, sur l'étude de l'expérience de voyageurs autour du monde pour l'élaboration de plusieurs recherches, ces dernières années. Il s'agit d'études sur les nouvelles formes d'hospitalité (Molz, 2014), sur les voyages connectés (Molz, 2012), et sur l'élaboration du sentiment cosmopolite (Molz, 2008). Autant d'études sur lesquels nous nous appuierons dans cette thèse.

Jenny Molz nous rappelle que le voyage autour du monde n'est pas un voyage comme les autres. L'idée même de faire le tour du monde est à l'origine des motivations de ce type de voyage, bien au-delà des destinations en elles-mêmes. Pour étudier cette pratique, selon l'auteure, cela nécessite une approche « micro » analysant les traits des différentes escales et une approche « macro » considérant le système formé par les différentes étapes. Elle propose, pour décrire les critères permettant de définir ce voyage, la notion de « round-the-world-ness » (Moltz, 2010, p. 337), que l'on peut traduire par « tour-du-mondité » : au-delà de la motivation à découvrir les cultures spécifiques visitées, il faut prendre en compte une motivation à réaliser la boucle, à toujours aller de l'avant malgré la fatigue, la déstabilisation (liée à l'enchaînement des chocs culturels toujours renouvelés) et le besoin de retrouver un cadre stabilisant. Il y aurait en effet un fort sentiment cosmopolite à l'œuvre, une volonté de se libérer de ses héritages socioculturels pour devenir, au moins un temps, citoyen du monde.

Luc Vacher (2010) nous introduit au phénomène *backpacker* pour rendre compte de ce type de voyage contemporain. Prenant son origine en Australie (« *Big trip* ») et en Nouvelles Zélande (« *Big OE* » : *Big Oversea Experience*) dans les années 80, les *backpackers* se distinguent du mouvement « hippies » et « routard », par le fait que l'étiquette touristique et le plaisir dans le voyage sont mieux assumés : « voir le monde et en revenir enrichi avant de passer à autre chose » (Vacher, 2010, pp.113-122). Très vite les jeunes de Grande Bretagne et des Etats-Unis s'approprient cette forme de voyage, et l'Australie devient une étape incontournable de ces tickets « RTW » (*round the world* : autour du monde). Nous y reviendrons dans le chapitre consacré au « phénomène *backpacker* ».

⁶ McCalla & Charlier (2006), nous proposent une étude du tour du monde en voilier, nous ne nous appuierons pas sur leurs travaux lors de cette thèse.

1.2. Le voyage d'instruction à forfait autour du monde

Lionel Gautier, dans son article, étudie les premiers voyages touristiques et éducatifs autour du monde à travers l'exemple de la Société des Voyages d'Etudes Autour du Monde (SVEAM, 1876), il nous rappelle que : « Ainsi, à l'exception du projet avorté de Woodruff, le voyage de la SVEAM reste, à ma connaissance, le seul projet de voyage d'instruction à forfait autour du monde » (Gauthier, 2012, p. 359). Cet article décrit l'itinéraire, le mode de voyage et le profil de ces premiers touristes (caractérisés par leur niveau de richesse, et leurs motivations). La SVEAM se donnait ainsi pour objectif d'organiser chaque année un voyage d'instruction autour du monde afin d'offrir aux « jeunes gens de bonne famille, ayant terminé leurs études classiques, un complément d'instruction supérieure qui étende leurs connaissances dans une voie pratique et leur donne des notions exactes sur la situation générale des principaux pays du monde. » (SVEAM, 1877, p. 7) Ce voyage éducatif est composé de trois volets : des conférences, des lectures centrées sur la destination à venir et des excursions.

Pour conclure, il nous rappelle que le voyage de la SVEAM permet de dégager des clés de lecture pour une étude générale du tourisme autour du monde qui reste encore à faire, qu'il s'agisse des motivations (quête de distinction) ou de la compréhension des itinéraires : au travers du concept de « round-the-world-ness » (Moltz, 2010).

1.3. Le « Grand Tour »

S'il est possible de remonter encore un peu plus loin pour trouver les origines du tour du monde dans sa forme contemporaine, il nous faut alors aborder le « Grand Tour ». Jean Boutier (2004) nous rappelle qu'il s'agit d'un voyage d'éducation de la noblesse européenne par une pérégrination de plusieurs années à travers l'Europe jusqu'en Italie. Il prend une forme assez stable au cours du XVIIIème siècle avant de s'effacer petit à petit devant l'apparition du tourisme. Selon l'auteur, l'ampleur des travaux britanniques sur le sujet ont fini par convaincre la majorité des historiens que le « Grand Tour » est britannique : « rares sont ceux qui ont osé, timidement, affirmer que le

tour est une pratique « principalement, mais pas exclusivement » britannique⁷, plus encore ceux pour qui c'est une pratique commune à la quasi-totalité des noblesses européennes.⁸ » (Boutier, 2004, sans pagination)

Ce voyage avait pour ambition de former la jeunesse noble à une économie commune aux principales nations européennes. Elle articule les disciplines militaires, les arts mondains, l'apprentissage politique et les langues étrangères.

Pourtant, nous rappelle Boutier, la réalité du « Grand Tour » met en évidence un double paradoxe : une « littérisation » du voyage par une héroïsation du voyageur, ainsi qu'un renforcement des différences entre nations. En effet, au lieu de pratiquer l'immersion pour la constitution d'une culture aristocratique cosmopolite, les jeunes voyageurs se déplacent et se logent souvent en groupes originaires du même pays.

Bilan de l'état de la question sur le tour du monde

Le voyage autour du monde est devenu un phénomène touristique important dans les différents pays industrialisés mais reste peu étudié (Gauthier, 2012). Pour certains auteurs, il prend ses origines dans le « Grand Tour » d'Europe du XVIII^e siècle, qui consistait en un voyage d'éducation de la noblesse européenne. Toutefois, dans une approche critique, Boutier (2004) nous rappelle que cette cosmopolitisation (« aristocratique ») souhaitée était tempérée par le fait que les jeunes avaient tendance à voyager entre compatriotes renforçant ainsi les différences entre cultures au lieu de les réduire. Cela pourra nous donner une clé de lecture de la formation par le voyage autour du monde, où nous serons vigilants à repérer une éventuelle « cosmopolitisation » dans des enclaves occidentales pouvant renforcer les différences entre les jeunesses occidentales et les populations visitées. Enfin cet état de la question nous a permis de mettre en avant une motivation du voyageur que Molz (2010) nomme « round-the-world-ness », qui prend en compte la volonté de toujours aller de l'avant afin de « boucler la boucle », au-delà de la motivation à découvrir les destinations

⁷ Par exemple, Towner, J. (1985). The Grand Tour. A Key Phase in the History of Tourism. *Annals of tourism Research*, XII, 301. ; Trease, G. (1967). *The Grand Tour. A History of the Golden Age of Travel*. Londres : Heinemann, p. 3.

⁸ Par exemple : Kamen, H. (1971). *The Iron Century. Social Change in Europe, 1550-1660*. Londres : Weidenfeld and Nicholson, p. 294 ; Stoye, J. (1989) *English Travellers Abroad, 1604-1667*. New Haven – Londres : Yale University Press. p. X ; Chabaud, G. (2000). Aux origines du tourisme : les grands tours de l'époque moderne », *Revue des Relations internationales*, n°0102, non paginé.

spécifiques visitées. La pratique contemporaine du voyage autour du monde serait aujourd'hui réalisée par une jeunesse inscrite sociologiquement dans le « phénomène *backpacker* », ce que nous allons maintenant étudier.

2. Etat de la question du « phénomène *backpacker* »

Nous allons maintenant étudier, dans une approche sociologique, le « phénomène *backpacker* » en tant que subculture du tourisme, et pouvant représenter pour les jeunes une expérience de rite de passage, qui se ferait par l'institution d'un rapport particulier à la temporalité, engendré par la spécificité de cette forme de voyage.

2.1. Le phénomène *backpacker*, une subculture du tourisme

Louise Power (2010) nous rappelle que, dans une perspective sociologique, touristes et *backpackers* ne se confondent pas en une et même culture, mais qu'il s'agit d'une culture dominante « touriste » et d'une subculture « *backpackers* ». S'ils partagent des éléments dans leurs activités, des normes et des artefacts, il est clair, selon l'auteure, qu'il existe également des différences évidentes qui les séparent, notamment dans les attitudes et les méthodes de voyage, ce qui fait des *backpackers* une subculture. Tout ce qui a attiré aux valeurs de la route (« prendre la route ») notamment, est très marqué et revendiqué par ces derniers. Bien que venant de différents pays, des normes, des valeurs et des structures sociales communes sont établies « sur la route » et n'appartiennent qu'à elle. Power nous rappelle encore que ce sont les *backpackers* qui sont les plus insistants quant à la distinction entre eux-mêmes et touristes.

2.2. Une définition du *Backpacker*

La FNEGE (2001) (Fondation nationale pour l'enseignement de la gestion des entreprises), organisme d'état français, nous propose un document décrivant le phénomène *backpacker*. La définition retenue dans cet article est celle de Locker (1993) complétée par Murphy et Pearce en 1995 : ce sont des touristes jeunes à petit budget, qui prennent de longues vacances, soit avec un

visa touristique ou étudiant, soit dans le cadre du visa de vacances et travail (*Working Holiday Visa*).

Se basant sur les recherches de Locker (1993), elle nous propose une étude chiffrée permettant de cerner le portrait de ce voyageur : les backpackers sont bien éduqués, 74 % d'entre eux ont fait des études supérieures. Sur les 230.000 recensés en 1995, on dénombrait : 29 % de britanniques et irlandais, 16 % d'américains et de canadiens, 13 % d'allemands, 7 % de scandinaves, 6 % de suisses, 6% pour de japonais, de néo-zélandais, et d'autres pays d'Asie, 7 % d'européens (autres pays que ceux cités), 4 % de divers. Il s'agit de jeunes voyageurs (18 à 34 ans), plus indépendants et économes que les autres touristes. Souvent à un stade entre deux étapes de leur vie, ils sont soit étudiants (32 %) soit de jeunes employés, et ont une proportion pratiquement égale d'hommes et de femmes. Ils viennent en Australie dans le cadre de visas touristiques (52 %), de visa étudiants (15 %) ou avec un *Working Holiday Visa* (28 %).

Cet article retient cinq critères pour définir le phénomène des backpackers :

- 1) Une préférence pour le logement bon marché (auberges de jeunesse, *backpackers hostels*, camping, séjour à la ferme, logement chez l'habitant)
- 2) La recherche de contacts humains.
- 3) L'indépendance et la flexibilité du voyage : préalablement à leur voyage, ils n'achètent ou ne réservent généralement que le transport depuis leur pays d'origine, jusqu'au pays qui est le point de départ de leur aventure. La longue durée de leur périple explique la flexibilité de leur itinéraire soumise aux conseils de gens qu'ils côtoient.
- 4) Une durée de séjour assez longue : la durée moyenne des backpackers est de 30 semaines. Ils restent trois fois plus longtemps que les autres touristes en Australie.
- 5) L'importance des activités non formelles : les études menées démontrent que leur taux de participation aux activités est très élevé (expérience d'aventure avec un « *ranger* », saut à l'élastique, plongée sous-marine sur un site d'exception, etc.).

La FNEGE (2001) nous rappelle encore que bien que ce segment de marché n'ait fait l'objet d'aucune approche particulière, la croissance du marché « *backpacking* » est relativement forte. Le

nombre de touristes *backpackers* a triplé en l'espace de dix ans passant de 160.000 personnes en 1990, pour enregistrer 485.000 arrivées en l'an 2000.

2.3. Une expérience en forme de rite de passage pour les jeunes

L'émergence du phénomène *backpacker* a été rendue possible par le Post-Fordisme, lorsque les jeunes générations sont devenues plus flexibles professionnellement et souvent obligées de changer de carrière dans leur vie professionnelle (O'Reilly, 2006). La période de transition entre les études et le début de la carrière professionnelle représente alors un temps idéal pour le voyage *backpacker* (Sorensen, 2003). Le voyage long étant non seulement permis, mais encouragé par les sociétés industrialisées, le voyage *backpacker* devient de plus en plus populaire chez les jeunes et est même considéré comme un rite de passage par certains (O'Reilly, 2006). Les auteurs mettent en avant que cette forme de voyage permette au *backpacker* de se construire un capital culturel, social et économique (Desforges, 1998), de développer une conscience globale du monde (McGehee, 2005). Les recherches menées par Noy (2004) ont montré que les *backpackers* tendent à expérimenter des degrés variables de transformation "existentielle" à l'étranger qui peuvent s'avérer utiles dans leur futur. Leurs expériences vécues en voyage, et en particulier leur recherche de l'authenticité, sont intimement liées à la métamorphose personnelle qu'ils y vivent. Voyageant au cours d'une période transitionnelle de leurs vies, les *backpackers* voient leur transformation existentielle vécue en voyage comme un pas en avant vers la maturité. Il est à noter toutefois que cette recherche menée par Noy (2004), ne prend pas appui sur l'expérience de *backpackers* ayant fait un tour du monde, mais répondant simplement aux critères de la subculture *backpacker* telle que nous l'avons présentée ci-dessus.

2.4. Un rapport singulier à la temporalité dans l'expérience *backpacker* du jeune

Jocelyn Lachance (2012) a étudié l'expérience du *backpacking* dans son rapport à la temporalité, qu'il définit comme une donnée socio-anthropologique universelle. Il a dégagé trois phases, chez le *backpacker*, révélant un rapport singulier à la temporalité : une rupture provisoire avec les contraintes temporelles liées à la quotidienneté de la société d'origine, une institution d'un rythme

intime à la temporalité durant le voyage et une réorganisation de la temporalité du voyage par le récit, pendant le périple et surtout après le retour.

- Une rupture provisoire avec les contraintes temporelles liées à la quotidienneté de la société d'origine : pour le jeune *backpacker*, le voyage serait entrepris en période de transition, où il éprouverait des difficultés à se projeter dans l'avenir, dans une étape de sa vie nécessitant une prise de décision. Cette expérience lui permettrait d'échapper provisoirement à l'impératif de se projeter dans un avenir à long terme, et serait ainsi une rupture avec les contraintes sociales rythmées sur le temps du travail et de l'école, de la famille, des amis. Le temps du voyage est rythmé de différentes façons selon les désirs et choix du moment du *backpacker* (quête d'authenticité, étirement du budget, pas de retour encore défini), lui donnant ainsi un sentiment de liberté, de maîtrise autour de cette rupture provisoire (contrastant avec l'insécurité d'une période de transition de vie). Il s'agit d'une « *Time bubble* » (Eslrud, 1998) : un temps dont la durée est maîtrisée subjectivement par le voyageur.

- Une institution d'un rythme intime à la temporalité durant le voyage : cette rupture qui n'entraînerait pas un sentiment de hors-temps (Eslrud, 1998 ; Lachance, 2011), aurait pour fonction de remplacer les contraintes temporelles de la vie ordinaire par un nouveau rythme de vie intime (tel que pouvoir étirer le temps permet de se distinguer du tourisme de masse, mais également des autres *backpackers*). Les temporalités de la rencontre sont elles aussi différentes. La qualité de celle-ci n'est plus dépendante de la durée de la relation. Dans la pratique du *backpacking*, l'engagement (et le désengagement) envers l'autre dans la rencontre serait régit sur la base d'un contrat implicite et constamment renouvelable (Lachance, 2007), un temps de rencontre choisi par chacun et susceptible d'être rompu à tout moment. Une rencontre brève et éphémère peut être très intense et venir s'inscrire comme significative dans le récit du voyage, le but du voyage étant de vivre des expériences riches, intenses, libres de toutes contraintes, et perçues comme authentiques. Cette expérience de désynchronisation radicale par rapport aux rythmes du pays natal permet au *backpacker* d'instituer des rythmes intimes vécus sous le signe de l'autonomie. Le désengagement avec les autres mais également avec ses propres choix de la veille (itinéraire, rester/ partir, s'investir dans une relation) donnent à l'improvisation, à partir de son ressenti subjectif, un cadre d'interprétation qui lui permet de gérer la temporalité de son voyage.

- Une réorganisation de la temporalité du voyage par le récit, pendant le périple et surtout après le retour : le besoin de se raconter est une caractéristique du *backpacker*, il sélectionne ainsi des vécus pour en faire un récit intelligible. Ces récits s'organisent lors de rencontres ou à travers les nouvelles communications, et tournent autour du voyage. Ils se caractérisent par leur évolution dans le temps du voyage, témoignent des expériences quotidiennes vécues et de la transformation du rapport au monde. Par ce récit, le *backpacker* réorganise la temporalité de son voyage en tant qu'aventure, assouvit son besoin de réaliser de nouvelles rencontres, peut faire reconnaître la valeur de son voyage et éventuellement gagner un certain prestige dans la communauté *backpacker*. Après le retour, le récit du voyage est à nouveau réorganisé afin de pouvoir être partagé dans les groupes d'appartenances et est accompagné d'un discours qui redéfinirait ce voyage comme un temps de transformation ontologique du sujet (Noy, 2004, 2005).

Bilan backpacker

Le voyage *backpacker* (en tant que subculture du tourisme) est devenu un phénomène touristique important, essentiellement pour les jeunes occidentales. Il s'agit de jeunes touristes voyageant à petit budget, en sac-à-dos, sur de longues périodes avec un visa touristique, un visa « touriste-travail » ou encore un visa étudiant. Ils organisent le plus souvent leur voyage sur la route, en fréquentant, le plus souvent également, des accommodations et transports locaux. Les recherches à ce sujet soulignent l'escapisme et la recherche de l'authenticité comme valeurs centrales ; elles décrivent l'intérêt de l'expérience, considérée comme formatrice, de rencontres de codes culturels différents. Bien que l'itinérance n'y soit pas questionnée en elle-même (Power, 2010), hormis en tant que valeur (« prendre la route ») leur servant de distinction avec le tourisme ordinaire (même s'il peut ne pas beaucoup « prendre la route » et se définir *backpacker*), les travaux concernant spécifiquement les *backpackers* suggèrent que leurs expériences s'inscrivent dans le champ des rites de passage contemporains et de la formation de soi (Noy, 2004). Cela se ferait, d'une part, par une désynchronisation des rythmes du quotidien de la société d'origine, pour adopter un rythme intime (une « *Time bubble* » (Eslerud, 1998)) vécu en tant que prise d'autonomie en fonction des désirs et des expériences *hic et nunc*. D'autre part, cette formation de soi s'appuierait également sur la mise en récit de certaines expériences valorisées par ces groupes éphémères dans lesquels ils s'inscrivent sur la route.

Nous proposons de considérer que le voyage itinérant autour du monde constitue une forme particulière de rite de passage (inscrit dans la pratique du *backpacking*) dont il convient de relever les spécificités. Pour cela, nous allons étudier trois formes spécifiques de voyage, afin de distinguer ce qui peut s'y jouer.

3. Trois formes de voyage formateur : le voyage culturel, le voyage d'intégration et le voyage en grande itinérance

Ces trois formes n'ont pas une limite distincte et peuvent toutes trois apparaître dans le même voyage, et cela à différents moments. Toutefois le voyage d'intégration nécessite une longue durée permettant une immersion profonde dans la culture d'accueil. L'itinérance qui nous intéresse dans cette étude nécessite également une longue durée, en plus de la traversée de plusieurs cultures, c'est pourquoi nous la nommerons : « grande itinérance ». Un voyage culturel qui durerait trop longtemps dans un même pays deviendrait petit à petit un voyage d'intégration et un voyage culturel qui durerait trop longtemps dans une itinérance entre plusieurs pays, se transformerait petit à petit en voyage en grande itinérance. Inversement on peut par exemple fait un tour du monde en un mois des sites touristiques les plus connus ou encore parcourir tout un pays en un mois, « sautant » de sites touristiques en sites touristiques (ou d'activités touristiques en activités touristiques) et demeurer dans une forme culturelle du voyage. Chacune de ces formes de voyage apporterait une formation différente au voyageur qui l'entreprend.

3.1. Le voyage culturel

Origet de Cluzot définit le voyage culturel ainsi : « Le tourisme culturel est un déplacement d'au moins une nuitée dont la motivation principale est d'élargir ses horizons, de rechercher des connaissances et des émotions au travers de la découverte d'un patrimoine et de son territoire » (Origet de Cluzot, 1988, pp. 3-4).

Le voyage culturel débiterait bien avant le départ, la phase de préparation étant essentielle à cette forme de voyage. Elle permet d'étudier la culture qui sera visitée au travers de guides touristiques, de reportages, d'échanges avec des voyageurs déjà rentrés, chacun de ces trois tiers instruits, bien que donnant un point de vue différent sur la culture en question, le font à partir d'une vision

« ethnocentrée » sur le monde que le sujet partage avec eux (un guide touristique sur un lieu en particulier, peut varier sensiblement en fonction de la culture à laquelle il s'adresse). Ce travail de préparation a deux objectifs : le premier étant de pouvoir établir un parcours (lieux à visiter, transports, nuitées) et un programme (estimer le temps nécessaire en fonction du temps disponible) afin de tirer le plus grand bénéfice culturel du voyage. Le deuxième objectif étant de se préparer au choc culturel et de l'atténuer (par des transports, accommodations, restaurations adaptées à cette forme de voyage) afin de pouvoir débiter le parcours et expérimenter ce qui a été préparé. Un voyageur culturel pourra par exemple ressentir une immersion de deux jours dans une tribu comme une expérience authentique très proche de ce qu'il aura vu dans un reportage ou lu dans un ouvrage réalisé par un ethnologue qui lui s'est immergé pendant plusieurs années dans cette même tribu. Contrairement aux deux autres formes de voyage, il faut minimiser le temps et l'énergie dépensée entre deux haut-lieux touristiques et minimiser les risques pouvant mener à des contre-temps (maladie – panne – détours – changement de programme - pauses). Nelson Graburn (2000) nous parle de culture touristique : ce serait une culture hybride, symbiotique, une semi-culture avec incapacité de se suffire à elle-même, mais devenant la norme globale dans un monde interconnecté. Il s'agit d'un mix de culture émergeant de l'internationalisation. De ce fait les productions de la culture traditionnelle de l'hôte sont souvent modifiées (il nous parle de « *staged authenticity* ») pour l'expérience touristique, notamment dans le cadre du tourisme culturel, permettant une découverte de l'étrangeté sans pour cela nécessiter forcément une acculturation. Le voyage aurait ainsi pour fonction de permettre au voyageur culturel de découvrir avec ses propres yeux, d'expérimenter la réalité de ce que sa société a projeté, identifié comme marqueur de la culture du pays (tel temple, tel musée, telle activité, etc.). Par un jeu de similitude et de différence étalonnant le dépaysement ressenti, il pourra se faire sa propre idée de la culture de l'autre. Une fois rentré il aura enrichi son capital culturel et émotionnel, et pourra le partager avec ses concitoyens parce que ce qu'il aura vécu en immersion, et cela sans réelle acculturation, entrera dans leurs catégorisations partagées. En effet, ce qu'il aura saisi se sera fait de son propre cadre culturel, de sa propre vision du monde, sans avoir à passer par celle de l'hôte (ce qui nécessiterait un métissage des cadres culturels). Au contraire, un voyageur en immersion pendant un an dans une ferme en Australie aura le sentiment de connaître la culture australienne sans pour autant avoir « fait » un dixième de ce que le voyageur culturel a visité en ayant parcouru tout le pays. Il s'agit là de deux formes d'immersion, et de deux formations différentes par le voyage.

3.2. Le voyage d'intégration et le voyage en grande itinérance : éléments comparatifs

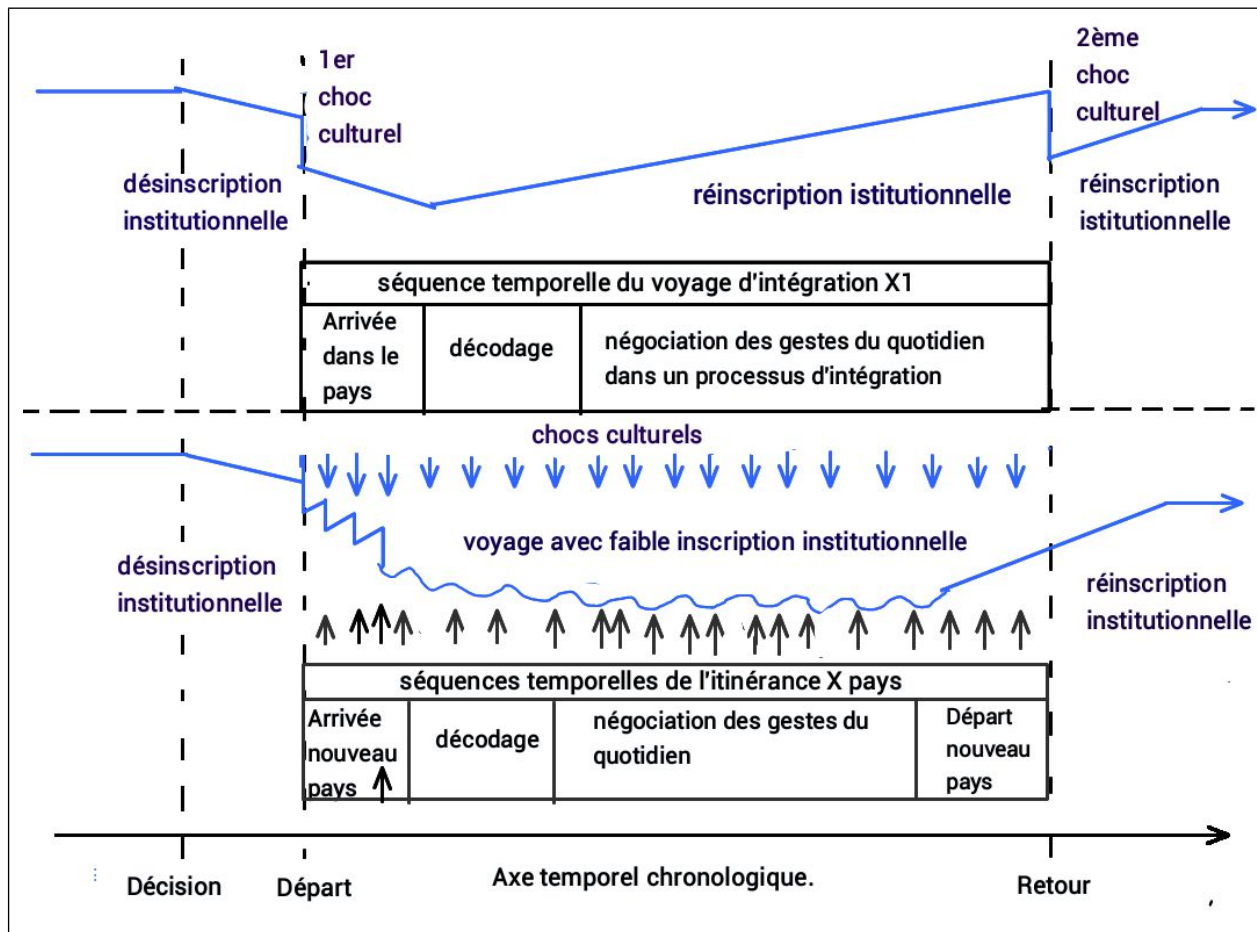


Schéma 1 : un voyage avec un faible ancrage institutionnel⁹

Dans ce schéma, nous vous proposons de mettre en tension deux formes de voyage, le voyage d'intégration et le voyage en grande itinérance, afin de mettre en évidence leurs incidences sur l'ancrage institutionnel du voyageur dans son milieu social d'immersion. L'ancrage institutionnel est à entendre en tant qu'inscription sociale dans groupes sociaux structurés qui, par un jeu dialogique d'indépendance et d'interdépendance avec d'autres groupes sociaux, forment un système interrelié.

⁹ Ce schéma est disponible en format paysage en annexes p. 557.

Le voyage d'intégration est un voyage caractérisé par une immersion suffisamment longue pour franchir des paliers d'acculturation, (Fernandez, 2002 ; Breton & Denoyel, 2011), et ainsi accéder à la compréhension de la culture d'accueil et s'y inscrire. Pour Fernandez (2002), lors d'un voyage d'intégration, après une première phase marquée par un choc culturel¹⁰, un « heurt avec le différent » (Cohen-Émerique, 1993) permettant d'interroger ses propres cadres de référence, le voyageur va franchir des paliers d'immersion lui permettant de s'inscrire progressivement dans le nouveau cadre culturel, dans un processus de « métissage culturel » (Laplantine & Nouss, 2011).

L'ancrage institutionnel du voyage d'intégration est représenté, sur le schéma par la courbe bleue supérieure. Après une première phase de désinscription institutionnelle lors des préparatifs du voyage, un premier choc culturel plonge le voyageur dans une phase de déréalisation (il n'est plus inscrit dans sa société d'origine, et pas encore dans celle d'arrivée). Après un certain temps, le voyageur entre dans une phase de réinscription institutionnelle dans des groupes de la culture d'accueil par intégration. Un deuxième choc culturel intervient lors du retour qui demande une nouvelle phase de désinscription - (ré)intégration dans la société d'origine.

Le voyage autour du monde, quant à lui, est caractérisé par sa grande itinérance, que nous définissons comme une immersion longue et à travers plusieurs pays. Avec une vingtaine de pays traversés¹¹, le voyageur itinérant, dans le processus complet de l'intégration, serait voué à n'expérimenter qu'un premier palier d'immersion ; pour lui, tout serait à recommencer dans le pays suivant.

La formation de soi par le tour du monde serait donc à rechercher dans un autre processus. La grande itinérance, soumet le voyageur à la répétition à cadence rapide de la séquence : arrivée dans un nouveau pays - premiers décodages - négociation des gestes du quotidien - départ vers un autre pays. La répétition de cette séquence, autant de fois que de pays traversés, contribue à libérer le voyageur de son inscription sociale et lui « interdit » d'en adopter une autre provisoire. En effet, les injonctions identificatoires liées à son modèle culturel, organisant « l'ensemble des valeurs, des institutions, des systèmes de conduite particuliers (mœurs, coutumes, habitudes, étiquettes, etc.) » (Schütz, 2010, pp. 16-17), ne sont plus soutenues par les pressions exercées par ses groupes

¹⁰ Le ou les chocs culturels sont représentés sur le schéma par des flèches bleues.

¹¹ Une vingtaine de pays correspond à une moyenne (entre douze et vingt-cinq pays) réalisée à partir d'une étude transversale de blogs tenus par des voyageurs ayant réalisés un tour du monde d'une durée approximative d'un an. Les pays traversés sont représentés sur le schéma par des flèches noires.

d'appartenance. Elles sont « secouées », « usées », affaiblies par l'itinérance et par l'exposition continue à l'altérité. Ainsi, le voyage autour du monde se caractérise d'offrir une des rares occasions de la vie d'être à la fois immergé dans la vie sociale tout en expérimentant un affaiblissement des injonctions identificatoires et des schémas d'interprétations liés à tel ou tel modèle culturel. Corollairement, en maintenant le voyageur dans un premier palier d'immersion déstabilisant, marqué par le choc culturel, l'itinérance se spécifie de prolonger considérablement le moment liminaire (Van Gennep, 2011 ; Turner, 1990), l'expérience de l'absence de cadres de références psychosociaux. Cette situation existentielle va directement influencer sur la qualité de l'immersion induite par une transformation du voyage à mesure que le voyageur se libère de ses propres carcans culturels.

L'ancrage institutionnel du voyage autour du monde est matérialisé sur le schéma par la courbe bleue inférieure. Après une première phase de désinscription institutionnelle lors des préparatifs du voyage, un premier choc culturel plonge le voyageur dans une phase de déréalisation, mais à peine commence-t-il à pouvoir négocier ses gestes du quotidien dans la culture d'accueil, il subit un nouveau choc. Après une succession de quelques chocs culturels qui ont contribué à le libérer, peu à peu, de son inscription sociale d'origine, le voyageur apprend à mieux gérer les chocs culturels suivants tout en apprenant à naviguer dans le monde avec un faible ancrage institutionnel. Le tour du monde représentant une boucle, la fin du voyage le rapproche peu à peu de son point de départ (alors qu'il l'en éloignait dans un premier temps), et l'invite ainsi à faire le choix de sa réinscription sociale. Celle-ci se poursuit sans réelle rupture une fois rentré, avant de devenir effective quelque temps plus tard.

Bilan des trois formes de voyage formateur

Le voyage culturel serait inscrit dans une culture touristique (Graburn, 2000) : ce serait une culture hybride, symbiotique, une semi-culture, avec incapacité de se suffire à elle-même, mais devenant la norme globale dans un monde interconnecté. De ce fait les productions de la culture traditionnelle de l'hôte sont souvent modifiées (« *staged authenticity* ») pour l'expérience touristique, permettant une découverte de l'étrangeté sans pour cela nécessiter forcément une acculturation. Le voyage aurait ainsi pour fonction de permettre au voyageur culturel d'expérimenter la réalité de ce que sa société a projeté, identifié comme marqueur de la culture du

pays. Par un jeu de similitude et de différence étalonnant le dépaysement ressenti, il pourra se faire sa propre idée de la culture de l'autre. Une fois rentré il aura enrichi son capital culturel et émotionnel, et pourra le partager avec ses concitoyens parce que ce qu'il aura vécu en immersion entrera dans leurs catégorisations partagées, sans avoir à passer par celles de l'hôte. Le voyage d'intégration est un voyage caractérisé par une immersion suffisamment longue pour franchir des paliers d'acculturation, (Fernandez, 2002 ; Breton & Denoyel, 2011), et ainsi accéder à la compréhension de la culture d'accueil et s'y inscrire, dans un processus de « métissage culturel » (Laplantine & Nouss, 2011). Après une première phase de désinscription institutionnelle lors des préparatifs du voyage, un premier choc culturel plonge le voyageur dans une phase de déréalisation. Après un certain temps, le voyageur entre dans une phase de réinscription institutionnelle dans des groupes de la culture d'accueil par intégration. Un deuxième choc culturel intervient lors du retour qui demande une nouvelle phase de désinscription - (ré)intégration dans la société d'origine. Le voyage autour du monde, quant à lui, est caractérisé par sa grande itinérance, qui soumet le voyageur à la répétition à cadence rapide de la séquence : arrivée dans un nouveau pays - premiers décodages - négociation des gestes du quotidien - départ vers un autre pays. La répétition de cette séquence, autant de fois que de pays traversés, contribue à libérer le voyageur de son inscription sociale et lui « interdit » d'en adopter une autre provisoire. Ainsi, le voyage autour du monde se caractérise d'offrir une des rares occasions de la vie d'être à la fois immergé dans la vie sociale tout en expérimentant un affaiblissement des injonctions identificatoires et des schémas d'interprétations liés à tel ou tel modèle culturel. Corollairement, en maintenant le voyageur dans un premier palier d'immersion déstabilisant, marqué par le choc culturel, l'itinérance se spécifie de prolonger considérablement l'absence de cadres de références psychosociaux. Après une succession de quelques chocs culturels qui ont contribué à le libérer, peu à peu, de son inscription sociale d'origine, le voyageur apprend à mieux gérer les chocs culturels suivants tout en apprenant à naviguer dans le monde avec un faible ancrage institutionnel. Le tour du monde représentant une boucle, la fin du voyage le rapproche peu à peu de son point de départ (alors qu'il l'en éloignait dans un premier temps), et l'invite ainsi à faire le choix de sa réinscription sociale. Rappelons que ces trois formes n'ont pas une limite distincte et peuvent toutes trois apparaître dans le même voyage, et cela à différents moments. Toutefois le voyage d'intégration ainsi que le voyage en grande itinérance nécessitent une longue durée permettant soit une immersion profonde dans une culture ou soit la traversée de nombreuses cultures.

4. Approches critiques du voyage

Nous nous intéressons, dans cette thèse, à la formation de soi par le voyage autour du monde, ainsi cette étude aura pour objectif de répondre aux questions : de quelle formation parle-t-on ? Pour qui ? Comment ? Par qui ? Pourquoi ? Et pour quoi ? Toutefois, il nous a semblé important, dans un premier temps, de nous intéresser aux approches critique du voyage afin de prendre en compte quelles pouvaient être les conséquences sur les cultures d'accueil de cette formation de soi par le voyage. Cette étude critique du voyage nous permet, dans un deuxième temps, de nous positionner et de nous inscrire dans le courant de recherche de l'autoformation existentielle.

4.1. Théories postcoloniales et phénomène *backpacker*

Dans sa thèse : « Backpacking tourism : morally sound travel or neo-colonial conquest ? », après avoir étudié les bénéfices potentiels que pouvaient retirer les *backpackers* de leurs expériences (reconnues par leurs pays d'origines), Lauren Gula (2006)¹² adopte le point de vue des théories postcoloniales pour les contrebalancer par l'impact négatif de cette forme de voyage sur les populations locales visitées.

Gula (2006) met ainsi en avant des études récentes qui ont montré que cette forme de voyage permet au *backpacker* de se construire un capital culturel, social et de ce fait économique (Desforges, 1998), de vivre des expériences qui permettent de se transformer existentiellement et qui participent au développement personnel et à la construction de l'identité (Noy, 2004), qui développent une conscience globale du monde (McGehee, 2005), et que tout cela est reconnu, valorisé et encouragé par les pays industrialisés (Desforges, 1998). D'autres études ont également montré que ce type de voyage pouvait être considéré comme une forme alternative du voyage, plus respectueuse de l'environnement (petites accommodations) et supportant les petits établissements et les business tenus par les populations locales (Scheyvens, 2001).

Pourtant Gula, en adoptant le point de vue des théories postcoloniales, défend que ces bénéfices potentiels ne résistent pas face aux risques que représentent cette forme de tourisme pour les populations locales. En recherchant l'authenticité à tout prix, le voyage *backpacker* représente une

¹² Gula (2006), dans sa thèse, s'appuie sur les travaux de recherche menés par Scheyvens (2001), Nanda (1999), McGehee, (2005), Desforges (1998), Bennett (2005) et Noy (2004), cités ci-dessous.

forme plus invasive de tourisme. De plus, il ne s'agirait souvent que d'une projection de l'idée que le touriste se fait de l'authenticité de l'autre, elle-même adoptée par le local dans un but marchand, mais aussi dans un souci de protéger son intimité. In fine, cela aurait le potentiel de transformer, à long terme, la structure identitaire de la culture locale. Cette forme de voyage renforcerait les stéréotypes qui structurent l'ordre inégal mondial. Pour les théories postcoloniales, il s'agirait d'une manifestation contemporaine du voyage colonial (Bennett, 2005), l'Occident devrait ainsi abandonner son effort de développement touristique avant d'infliger plus de mal aux nations en voie de développement (Nanda, 1999).

4.2. Enclaves *backpacker*, communautés internationales et tourisme sédentaire

Lors d'un voyage long dans un même pays, le voyageur, après une première phase d'adaptation liée au choc culturel, va franchir des paliers d'acculturation et se créer un nouveau cadre de référence, métisse, lui permettant de gérer son rapport au monde, et ainsi se faire une place dans la société d'accueil, et particulièrement dans les groupes d'accueil. C'est dans ce métissage que se trouve l'élaboration du sentiment cosmopolite, ce lien (en construction) qui unit et dépasse les particularismes culturels. A chaque nouveau métissage, le voyageur a l'occasion de nourrir ou non sa vision cosmopolite du monde. Ainsi pour faire face à cette nécessité impérieuse de se trouver un cadre de référence avec lequel (re)construire son inscription sociale, le voyageur va s'appuyer sur des groupes d'accueil, tiers instruits, qui le guideront dans ce cheminement. Ceux-ci peuvent être de différentes natures, on peut penser aux relations professionnelles, aux communautés d'expatriés (expatriation), aux groupes de pairs, qu'ils soient internationaux, compatriotes ou locaux (échanges universitaires), aux ONG (voyage humanitaire), aux guides et à l'hôte (voyage touristique), aux communautés (voyage « spirituels », « *woofing* »), etc. L'immersion dépend ainsi du ou des groupes d'accueil qui viendront ou non nourrir son sentiment d'appartenance cosmopolite : « à chaque sociabilité sa justification cosmopolite » nous rappelle Cicchelli (2012, p.127).

Nous allons ici nous intéresser à trois cas particuliers : ERASMUS, L'enclave *backpacker* et le tourisme sédentaire.

En ce qui concerne le dispositif ERASMUS, Cicchelli (2012), nous rappelle qu'il y aurait 4 formes de socialisation possibles dans ce dispositif d'échange universitaire : dans des groupes d'étudiants

internationaux, dans des groupes de compatriotes expatriés, en immersion dans des groupes de locaux et enfin par une immersion mixte (dans plusieurs de ces groupes). En s'appuyant sur une étude qualitative qu'il a menée auprès de 170 étudiants ERASMUS, il nous rappelle que la dernière de ces propositions (une socialisation mixte) est très rare, la socialisation la plus importante étant internationale, suivie de celle avec les compatriotes et enfin avec les locaux. Il ressort de cette étude que le sentiment de non intégration dans la culture locale est souvent vécu comme un échec par les étudiants. Si la *bildung* cosmopolite est donc très souvent construite au sein des groupes internationaux, elle demeure, selon l'auteur, en partie utopique. On peut penser que le sentiment cosmopolite construit au sein de chacune de ces sociabilités diffère autant que peut le faire l'expérience vécue de l'expatriation. Dans la dynamique de groupe des pairs internationaux, comme le montre l'étude de Cicchelli, le vécu peut être assez distinct de celui du quotidien du pays d'accueil. S'il peut, dans ce cadre, être difficile à l'étudiant de s'immerger dans la culture locale, il est réciproquement difficile pour un natif de s'intégrer à la culture du groupe. Ce dernier, bien que très cosmopolite puisque composé d'étudiants de différents horizons et cultures, possède ses propres normes, valeurs et dynamiques conférant au cosmopolitisme en élaboration ses spécificités. Si l'expérience est éphémère individuellement, elle est perpétuée dans l'imaginaire des étudiants suivants sous forme de mythe.

En ce qui concerne les enclaves *backpackers*, Julie Wilson et Greg Richards (2008) nous montrent que face au choc des cultures, ces enclaves offrent aux voyageurs un modèle alternatif proposant de la différence sans toutefois sérieusement mettre en balance les normes culturelles et sociales du voyageur. Ce sont des espaces touristiques proposant un relatif confort (relativement proche des normes occidentales), ils sont souvent constitués d'auberges backpackers, des petits restaurants et bars proposant de la nourriture, des boissons, des espaces occidentaux de détente, des activités et fêtes occidentales, etc. Il y aurait, au sein de ces enclaves une négociation des rôles entre voyageurs et locaux où « l'authenticité culturelle » de l'autre (voyageurs comme locaux) y serait médiée évitant ainsi les confusions des deux côtés. Nous sommes là également dans une socialisation particulière, où la subculture *backpacker* (Power, 2010), au-delà de la culture d'accueil, véhiculerait ses propres normes, valeurs, comportements et vision cosmopolite du monde.

J.-D. Urbain (2002) définit le tourisme sédentaire comme un voyage endotique dans le but de devenir autochtone « et se confondre avec l'indigène, mais dans la dérive résidentielle du voyage »

(2002, p.273). Il s'agirait pour lui d'un jeu de séquestration volontaire. F. Michel (2011) nous rappelle que contrairement la démarche exotique (devenir autre par métissage culturel), la démarche endotique (devenir l'autre par travestissement), est une forme d'entrisme dans l'univers de l'autre, une substitution. Il s'agirait d'un besoin de s'échapper de soi-même pour se confondre en un autre, au risque de se perdre. Selon Franck Michel :

On peut s'interroger par ailleurs si l'endotisme ne serait pas cette fuite totale, irresponsable et lâche, qui ne veut voir ce qui pourtant crève les yeux et qui ne peut accepter ce qui est inévitable : il est sans doute aussi plus difficile de réinventer la vie que de s'inventer une autre vie. (Michel, 2011, p.136)

Régis Airault (2002), ancien médecin psychiatre du consulat de France à Bombay, nous relate son expérience professionnelle dans son ouvrage *Fou de l'Inde*. Il nous parle du « syndrome indien », qui est le résultat d'un voyage endotique entrepris par de nombreux occidentaux qui fuient et rejette totalement leur culture pour adopter un mode Indien de vivre, souvent en s'immergeant dans des ashrams. Ce syndrome est caractérisé par deux sortes de phénomènes : d'un côté le choc de l'Inde (vécu de déréalisation), de l'autre, l'épreuve de l'Inde induite par une absence de limite nette entre le réel et l'imaginaire, la vie et la mort, dont les « tableaux psychiatriques aigus, eux se déclenchent plus tard. Ils associent dépersonnalisation, idées délirantes-le plus souvent mystique- et vécu persécutif flou. » (Airault, 2002, p.14) Il s'agit là, pour lui, d'une pathologie du voyage dont certains ne reviennent pas.

4.3. Approche critique du « Gap Year » institutionnel

Le « Gap Year », ou l'année de césure, telle qu'elle est institutionnellement encouragée et valorisée, notamment dans les pays anglosaxons, se définit comme telle :

Toute période de temps entre 3 et 24 mois où un individu s'extrait de l'éducation formelle, la formation continue où le milieu professionnel, et où ce « hors- temps » s'inscrit dans le contexte d'une trajectoire à long terme de carrière. (Jones, 2004, p. 8)

En France nous ne sommes qu'aux prémices d'une politique éducative et institutionnelle visant à encourager et faire reconnaître l'année de césure dans le parcours formatif et professionnel de l'étudiant en particulier et de l'individu en général, en tant que formation au développement personnel et aux « *soft skills* ». Nous nous intéresserons dans cette partie au Royaume Uni où l'année de césure prend une place très importante dans le parcours formatif, encouragé par le

secteur éducatif, le gouvernement et la littérature traitant de la carrière professionnelle. Les « *gap year* » pré-universitaires y représenteraient 50000 départs par an (Mintel, 2005, p. 14).

Helen Snee (2010) dans son article « *A critical review of overseas Gap Year* », nous sensibilise au fait que l'année de césure à l'étranger est considérée de soi comme une expérience formatrice : en développant des compétences interculturelles, en développant des compétences facilitant la carrière professionnelle et en facilitant la construction identitaire. Par son approche critique elle nous invite à ne pas considérer ces différentes formations comme allant de soi, ainsi que de prendre en compte le contexte social particulier dans lequel ces expériences sont intriquées.

En effet, bien que le phénomène de l'année sabbatique se soit démocratisée (Bennet, 2008), puisque même les « *drop-out* » (les non-diplômés) sont encouragés à être « *selfish* » (égoïstes) et à prendre une année sabbatique pour leur développement personnel (Schepard, 2010), il y aurait une hiérarchisation (dans la valorisation dans le CV) des expériences possibles : les plus bénéfiques étant des missions humanitaires à l'étranger très onéreuses, suivi du voyage *backpacker*, et les moins bénéfiques seraient une activité dans le pays (Heath, 2007). Les voyages les plus bénéfiques, contribuant le plus à développer les « *soft skills* » et les compétences existentielles, seraient celles où les personnes avec un background privilégié sont les plus représentés. Le « *gap year* » contribuerait alors à reproduire les inégalités socio-culturelles (Heath, 2007).

De plus Simpson (2005, p.157) nous rappelle que la formation existentielle développée dans le « *gap year* » est compatible avec les valeurs dominantes économiques et sociales du néo libéralisme. Snee (2010) pose ainsi la question de savoir si ce dispositif est réellement bénéfique au niveau existentiel pour la personne faisant une année de césure, ou si cela l'aide simplement à s'insérer dans les valeurs économiques et politiques prédominantes.

Enfin Snee, en s'appuyant toujours sur les travaux de Simpson (2005, p.212), nous rappelle que devant la multiplication des compagnies commerciales organisant les voyages humanitaires « *gap year* », certaines tendent à construire leurs programmes et leurs actions en perpétuant l'héritage colonial. Certains voyages humanitaires tendent à renforcer les préjugés de départ et ne sont pas bénéfiques aux communautés d'accueil. En effet, ils placent le volontaire occidental avec peu ou pas de qualifications, dans la position d'expert ou d'éducateur, et de ce fait comme culturellement supérieur (Raymond & Hall, 2008, p. 534). Ils peuvent de plus avoir un impact négatif sur les communautés d'accueil en produisant un travail insatisfaisant, en affectant le marché du travail

local ou encore en provoquant des changements problématiques dans la culture locale (Guttentag, 2009).

Snee (2010) défend ainsi le fait que le « *gap year* » n'est pas automatiquement une bonne chose et que le dispositif dans lequel il s'inscrit doit être réfléchi en amont.

4.4. De l'authenticité à la « *Staged authenticity* »

Devant l'impossibilité de définir par des critères extérieurs ce qui est authentique de ce qui ne l'est pas, Dean MacCannell (1973), dans une approche constructiviste à partir d'une anthropologie des pratiques touristiques actuelles, a développé une nouvelle approche de l'authenticité qu'il nomme « *staged authenticity* ». Selon lui, l'authenticité apparente est une construction sociale qu'elle soit ou non réelle. Ce que le touriste voit, même lorsque les conditions pour préserver l'authenticité sont les plus strictes, est encore une version touristique de la version naturelle, historique ou ethnologique originelle.

Bilan de l'approche critique sur le voyage

Nous venons de voir que si le voyage *backpacker* pouvait représenter un rite de passage pour les jeunes occidentales par un développement de soi à caractère existentiel, contribuant ainsi à la construction identitaire du backpacker, cela se faisait, selon les approches postcoloniales, au détriment des populations locales. Le voyage *backpacker* en tant que pratique touristique (d'autant plus invasive parce que plus immergée au sein des populations locales), contribuerait ainsi au maintien de la domination des Nords sur les Suds, et transformerait petit à petit la structure identitaire de la culture locale. Toute forme de voyage, quelle qu'elle soit, devrait être abandonnée.

Nous avons vu également que bien que la recherche « d'authenticité », dans les relations avec les populations locales, était très valorisée dans le discours des voyageurs, l'immersion et la socialisation pouvaient se faire dans des enclaves occidentales, entre pairs occidentaux, autour de points d'intérêts et de loisirs occidentaux. Il y aurait, au sein de ces enclaves une négociation des rôles entre voyageurs et locaux où « l'authenticité culturelle » de l'autre (voyageurs comme locaux) y serait médiée (par une « *staged authenticity* » (MacCannell, 1973)), évitant ainsi les confusions

des deux côtés. Nous sommes là également dans une socialisation particulière, qui au-delà de la culture d'accueil, véhiculerait ses propres normes, valeurs, comportements et vision cosmopolite du monde. Il s'agirait d'un cosmopolitisme occidental, dont les apports des cultures du Sud n'y aurait qu'une faible place. Nous avons encore vu que le voyage pouvait prendre une forme endotique (devenir l'autre en niant qui l'on est), pouvant mener, pour le voyageur, à une errance identitaire, et pour le local, au sentiment dégradant d'être singé et non respecté dans sa différence. Enfin, nous avons encore vu que bien que le voyage, et en particulier l'expérience de l'année sabbatique, puisse être valorisée dans certaines cultures occidentales, et bien que cette dernière puisse s'adresser à toutes les couches sociales de cette société, il y aurait une hiérarchisation des expériences dans la reconnaissance institutionnelle de celles-ci. De plus dans ce souci de former le jeune par le voyage, certaines expériences (même lorsqu'elles sont entreprises dans une démarche humanitaire) peuvent se faire au détriment des populations locales. Le jeune voyageur sans compétence et sans formation, y est placé dans une posture d'expert, nuisant ainsi aux cultures et aux économies locales.

En prenant en compte ces différents apports, nous allons maintenant tracer les contours de notre positionnement quant à la formation de soi par le voyage autour du monde.

5. Prise de position et inscription en éducation

Il faut sortir du quant à soi culturaliste et promouvoir l'individu transculturel, celui qui, prenant de l'intérêt à toutes les cultures du monde, ne s'aliène à aucune d'entre elles. Le temps est venu de la nouvelle mobilité planétaire et d'une nouvelle utopie de l'éducation. Mais nous ne sommes qu'au début de cette nouvelle histoire, qui sera longue et, comme toujours, douloureuse. (Augé, 2009, p.91)

Nous allons ici nous positionner vis-à-vis de certains questionnements : les exils subis *versus* voyage d'agrément, notre positionnement vis-à-vis des théories postcoloniales, socialisation cosmopolitique dans des enclaves occidentales *versus* immersion dans les populations locales par le rite des hospitalités, authenticité *versus* « *staged authenticity* », uniformisation du monde *versus* diversification du monde, et enfin voyage connecté *versus* déconnexion en voyage. Une fois ces

différents questionnements traités, nous aborderons l'inscription de la grande itinérance dans le courant de recherche de l'autoformation existentielle.

5.1. Exils subis *versus* voyage d'agrément

Il est difficile de traiter de la formation par le voyage sans aborder, a minima, la question des exils subis. Il s'agit là d'un sujet qui prend encore plus d'ampleur dans le contexte mondial actuel et qui nous oblige à nous questionner en tant que terre d'asile. Cette recherche s'intéresse au voyage (d'agrément) comme occasion de formation de Soi, et porte ainsi plus sur le voyage en tant que pratique choisie et non subie (qui apporte une autre complexité qu'il faudrait prendre en compte pour être étudiée). Il faut toutefois garder à l'esprit que de nombreuses communautés sont obligées d'émigrer pour survivre, et ainsi de trouver refuge dans une culture qu'ils n'ont très souvent pas choisie. Il s'agit d'un autre sujet que nous n'étudierons pas ici. Cependant, cette recherche pourra peut-être amener, de façon indirecte et très partielle, quelques clés de lecture à cette migration forcée. Ne serait-ce que pour penser un moment précis dans le processus complet du dispositif d'accueil : celui de l'entrée en relation avec le migrant, de la rencontre de deux personnes qui n'ont pas encore de « clés culturelles » pour se situer l'un l'autre. En effet, l'enjeu de la ou des premières rencontres se situe à un premier niveau (avant les démarches institutionnelles et la formation linguistique) qui est celui de la création d'une relation de confiance. Afin de pouvoir revêtir le costume du tiers instruit de l'accompagnant expert de la culture d'accueil, de « guide » culturel et institutionnel, il faut pouvoir créer les conditions à cette première rencontre, très souvent primordiale dans la réussite du dispositif. Souvent qualifiée de science du « bricolage » construit par l'expérience, il est possible de penser cette première rencontre par l'étude du rite de l'hospitalité offert à un étranger, au-delà des codes culturels liés à la relation interpersonnelle, non encore partagés. On peut également se poser la question de savoir ce que peut nous apporter, quant à l'accueil des demandeurs d'asile et des migrants, l'ouverture d'esprit, la sensibilisation à d'autres cultures, l'initiation à d'autres systèmes de pensée, le développement de la capacité à rencontrer interculturellement, construis par le voyage autour du monde. Le voyageur autour du monde de retour est-il plus à même d'accueillir le migrant et de sensibiliser notre société à cet accueil lorsqu'il a une expérience de la diversité du monde ?

5.2. Positionnement vis-à-vis des approches critiques postcoloniales

La question posée par les approches postcoloniales peut être formulée ainsi : le tourisme n'est-il pas une autre forme de domination des Nords sur les Suds qui souvent n'en bénéficient que très peu, ne serait-ce qu'économiquement ? En étant sensible à ce que nous dit ce courant de recherche, et sans éluder la position de laquelle nous parlons, nous pensons qu'en brossant les contours d'une éthique du voyage, basée sur la rencontre dans le rite de l'hospitalité, le métissage des valeurs peut nous permettre de réaliser un voyage plus équitable et plus bénéfique pour les deux parties. Il ne faut pas pour autant nier l'impact de l'intrusion du voyageur sur les sociétés visitées, il est réel. Si la rencontre peut nous transformer, elle peut le faire également pour l'autre. Ce dernier, s'il ne peut le plus souvent pas endiguer l'avancée du rouleau compresseur que représente l'industrie touristique, il peut toutefois, et cela au moins en partie, gérer la qualité de l'hospitalité qu'il offre au voyageur (il s'agit là d'un phénomène impactant, dans une certaine mesure, toutes les cultures, même occidentales, où des événements touristiques sont organisés, par exemple, en costume traditionnel). L'industrie touristique de masse s'est construite le plus souvent sur une hospitalité de façade, où le local, très souvent, offre une image culturelle de lui-même, fidèle aux projections ethnocentriques du touriste afin de protéger son intimité une fois sorti du circuit culturel. Dans cette domination économique du tourisme de masse, qui souvent exploite économiquement les populations locales, transforme les paysages et perverti les relations - les populations locales, par le degré d'hospitalité qu'ils offrent peuvent contribuer à transformer ces paradis touristiques en enclave réduite territorialement, qu'il est souvent très difficile, pour le touriste, de quitter (même si celles-ci peuvent être considérées comme des terres colonisées par et pour le touriste occidental). Ce qui n'empêchera pas ce même local, d'offrir (ou non) une hospitalité active à un étranger de passage, lui ouvrir les portes de son foyer, partager avec lui par une rencontre plus « authentique » et ainsi s'ouvrir au métissage réciproque. Dans une moindre mesure sans doute, nous pouvons rapporter à notre propre pays ce même phénomène. Plus le tourisme est « industriel » plus il est cantonné à des circuits, des événements « culturels » touristiques, des lieux et des modes de circulation que nous avons créé à son intention. Pour que le voyageur pénètre notre quotidien, qu'il nous rencontre réellement, il faut qu'il soit dans une autre démarche. Nous sommes à nouveau dans une question d'éthique, de posture et de mode de rencontre. La question que nous pouvons nous poser peut être formulée ainsi : existe-t-il des peuples que nous devons nous, occidentaux (de quelle

posture ?), préserver de nous-mêmes ? La question peut paraître simple et complexe à la fois. Cela donne à penser sur l'éthique du rôle que nous voulons jouer sur le destin des autres peuples.

Il nous semblait important ici de faire apparaître un point de vue critique sur la place et l'impact du tourisme dans le monde, si l'objet de cette recherche est la formation par le voyage, il va de soi, pour nous, de ne pas l'abandonner. Toutefois, les théories postcoloniales nous permettent de rester alerte, de prendre du recul sur le voyage en lui-même, il va de soi de ne pas sacrifier l'Autre pour notre propre développement personnel. En brossant les contours d'une éthique du voyage, d'une posture de voyageur et d'un mode de rencontre tel que nous allons le faire tout au long de cette thèse, nous resterons sensibles à ces différents points. Si du point de vue des théories postcoloniales, l'impact (même réduit) que le voyageur aurait sur les populations locales demeurerait toujours trop néfaste, nous préférons penser que la rencontre dans le rite de l'hospitalité peut bénéficier aux deux parties. Au voyageur, de ne pas imposer sa vision du monde, sa façon de penser, ses projections ethnocentriques, ses valeurs, son éthique ; de sortir de « chez-lui » pour accueillir l'autre dans son étrangeté, pour son étrangeté, de se laisser guider, conduire à travers un autre système de pensée, à travers d'autres codes culturels, non en singeant mais en se métissant dans une démarche exotique (pour ne pas simplement vivre une projection de son monde ou de l'idéal qu'il se construit de celui-ci). La question peut également se poser lors d'expatriations, voir même dans certains cas de voyages humanitaires, écotouristiques, etc. Si la rencontre est au cœur de notre voyage formateur, alors c'est cet autre que le sujet rencontre qui crée le voyage et ses conditions. Le tourisme sans cesse se renouvelle pour s'adapter aux attentes des voyageurs, il crée des écosystèmes qui permettent de répondre aux projections touristiques, même quelques fois celles qui paraissent les plus éthiques, humanistes, écologiques, spirituelles, etc., et que le voyageur importerait avec lui. Il ne s'agit pas là de devenir suspicieux envers et contre toute forme de tourisme, mais, en tant que voyageur, de toujours se demander « suis-je bien sorti de chez moi » pour rencontrer réellement l'autre, ou est-ce que je ne vis pas simplement une projection de mon monde ou de l'idéal que je me construis de celui-ci ? Si le monde est un grand livre, il importe de se donner les moyens d'en découvrir chaque page avec des yeux nouveaux, sans vouloir reproduire la même page sur chaque point du globe. Ainsi le voyage deviendra une autre formation. Si le voyage doit être éthique, il doit l'être tout d'abord pour la personne rencontrée.

De là découlent d'autres questions auxquelles il ne faudrait pas donner une réponse générale et définitive (classer les types de voyage), mais une réponse provisoire dans « l'ici et maintenant » du voyage réalisé : est-ce que le voyage que nous souhaitons, en tant que voyageur, vient reproduire nos erreurs passées de la colonisation ? Est-ce qu'un peuple ou une personne qui se métisse a perdu de sa richesse culturelle ou est-ce qu'il a gagné en richesse culturelle ? Est-ce que le métissage tend vers une uniformisation ou est-ce qu'il crée du multiple et de la diversité ? Est-ce que le métissage vient renier et faire disparaître la tradition ou est-ce qu'il se nourrit de celles-ci pour leur permettre de s'exprimer et de s'épanouir ensemble ? Est-ce que le monde gagnerait à ce que chacun reste replié sur lui-même pour se préserver des autres, ou est-ce qu'il gagnerait au contraire à se rencontrer et de se fait à se métisser ? Est-ce qu'on subit le métissage ou est-ce que l'on choisit son métissage ?

De plus, nous pensons que l'hospitalité est une valeur universelle, elle ne serait pas partagée si ce n'était par une volonté d'accueillir l'étranger, pour le « nourrir » et « s'en nourrir ». Si certains voyages dans leurs pratiques touristiques modernes sont produits par les sociétés occidentales pour leur propre bien, d'autres formes de voyage, plus anciennes ou bien récentes, apparaissent dans de nombreuses cultures de par le monde, occidentales ou non. Il ne s'agit pas ici de classer les types de voyage ou d'en condamner l'ensemble, comme nous avons déjà pu le dire, mais de venir questionner la pratique du voyage dans l'ici et maintenant et en tout moment, quel qu'il soit. Le voyage n'est pas qu'une pratique occidentale¹³, si on ne peut nier qu'il puisse avoir un impact sur

¹³« Voyager ajoute à sa vie. » (Proverbe berbère)

« Le vrai voyageur ne sait pas où il va. » (Proverbe chinois)

« Le voyage est un retour vers l'essentiel. » (Proverbe tibétain)

« Celui qui ne voyage pas ne connaît pas la valeur des hommes. » (Proverbe maure)

« Au premier voyage on découvre, au second on s'enrichit. » (Proverbe touareg)

« Le voyage est ton père ; quand tu te seras trouvé tu rentreras, et la terre sera ta mère. » (Proverbe du Zanskar)

« Le voyage apprend la tolérance. » Proverbe tibétain

« Seul le chemin connaît le voyageur. » Proverbe tibétain

« Qui voyage beaucoup en sait plus que celui qui vit vieux. » Proverbe turc

« En voyageant on trouve la sagesse. » Proverbe bamiléké du Cameroun

« Qui vient en pays étranger, étranger il devient. » Proverbe iranien

« Quiconque voyage beaucoup, s'instruit. » Proverbe yaka du Zaïre

« Si tu voyages dans la pirogue de quelqu'un chantes sa chanson. » proverbe ivoirien

« Si tu ne voyages pas, ton langage ne s'enrichit pas. » Proverbe yaka du Zaïre

« Point de nécessiteux qui ne puisse partir en voyage. » Proverbe camerounais

« Si l'eau d'un bassin reste sans mouvement elle devient stagnante et boueuse, mais si elle s'agite et coule, alors elle s'éclaircit : tel est l'homme qui voyage. » Proverbe kurde

« L'univers est un livre dont on a lu que la première page, quand on a vu que son pays » Proverbe namibien

« Qui a beaucoup voyagé est mieux que qui a beaucoup vécu. » Proverbe marocain

« Si tu ne changes pas de place, tu ne sais pas où tu es bien. » Proverbe sénégalais

celui qui l'entreprends et sur celui qui accueille, c'est cet impact qu'il faut questionner et non le voyage en lui-même. Il faut se demander si un tel impact est plutôt positif et doit être encouragé ou plutôt négatif et être abandonné. Nous pensons pour notre part que dans un monde voué à être de plus en plus ouvert, inter-relié, métissé, ce type de voyage itinérant permettrait une ouverture à la diversité et la richesse du monde, à ses altérités. Plutôt que de renforcer un sentiment de peur de l'étranger et de repli sur soi, ce voyage contribuerait à connaître et reconnaître les autres, leur rapport au monde, leurs systèmes de pensée, leurs richesses, leurs difficultés, leurs étrangetés (et non leurs différences), mais aussi à mieux nous connaître et reconnaître, (notre propre rapport au monde, notre propre système de pensée, nos propres richesses, nos propres difficultés, etc.). Je pense que le voyage autour du monde tout comme tout voyage « éthique », au lieu de renforcer les projections ethnocentriques sur le monde, peut contribuer à réintroduire la diversité monde au sein de notre propre système de pensée et ainsi l'enrichir. Glissant nous rappelle qu' :

Il n'y a plus de terres inconnues sur les cartes, la tendance, la pulsion culturelle ne portent plus à la découverte, mais à l'enjeu de la relation. [...] C'est l'identité ouverte sur l'autre, parce qu'il nous faut nous habituer à l'idée-et c'est difficile, nous en avons peur, et nous ne voulons pas, et nous reculons-que je peux changer en échangeant avec l'autre sans me perdre moi-même (Glissant, 1999, pp.47-53)

Alors à choisir entre renoncer au voyage ou encourager au voyage, nous prenons le parti de dire que certains voyages (qu'ils soient itinérants, en intégration, ou au bout de la rue) permettent une formation de soi, et que cette formation ne peut se faire au dépend des autres, mais par et avec les autres, il faut ainsi les encourager. Nous nous plaçons ainsi dans la continuité des propos de Irena Ateljevic (2009), qui voit dans un large éventail de littérature scientifique¹⁴ des signaux et des évidences montrant l'émergence d'un changement de paradigme dans l'évolution de l'humanité, elle nous propose que, sans dénier la réalité structurale actuelle du monde, ainsi que la position privilégiée d'où elle parle, elle s'attache à étudier les potentialités positives transformationnelles d'un nouveau tourisme émergeant tourné vers une interconnexion humaine. Dans ce monde en plein changement paradigmatique, ce tourisme aurait la potentialité de devenir une institution culturelle jouant un rôle significatif dans le dialogue des civilisations, donnant l'occasion aux touristes de réaliser ce que les ambassadeurs conventionnels ne peuvent pas faire. Margaret Swain (2007) nous parle de « panhumanité » une combinaison d'une conception universelle des droits

¹⁴: « The reflexive / living-système » (Elgin, 1997), « The relationnal global consciensciousness of biosphère politics » (Rifkin, 2005), « Love ethics » (Hooks, 2003), « the circularity paradigm of interdependence » (Steinem, 1993) et « transmodern philosophy » (Dussel, 1995)).

humains avec une acception cosmopolite de la différence. Pour cette auteure, cette nouvelle forme de tourisme peut potentiellement contribuer à changer le monde en cela par sa capacité à promouvoir une inter connectivité et une communion humaine, en créant une unité par la célébration de la diversité. Pour Ateljevic, il s'agirait même d'une des rares possibilités qui s'offrent à nous pour créer un futur durable de l'humanité. Ghisi (2008) nous introduit au phénomène de la « révolution silencieuse » (Ray, 1998, Ray & Anderson, 2000) conduite par un nombre grandissant de « *cultural creatives* »¹⁵ qui inventeraient de nouvelles valeurs, et qui, sans en avoir conscience, activeraient le paradigme de la « transmodernité ». Le voyage, dans certaines conditions, contribuerait, selon lui, à cette révolution silencieuse.

5.3. De la socialisation cosmopolitique au rite des hospitalités.

Comme nous l'avons vu précédemment, il est possible de s'expatrier ou de voyager à l'autre bout du monde sans avoir à s'immerger dans les cultures locales. De nombreuses enclaves occidentales permettent au voyageur de vivre différentes socialisations cosmopolites, chacune dépendant du groupe dans lequel l'immersion est faite. Pour reprendre les propos de Cicchelli, si « à chaque sociabilité sa justification cosmopolite » (2012, p.127), lors d'un voyage itinérant, et en particulier un voyage autour du monde, le sentiment cosmopolite ne se socialiserait plus, ou moins, au sein de groupes cosmopolites occidentaux, structurés par des normes et valeurs partagées (bien que toujours négociées), mais aurait tendance à se construire par sérendipités, aux cœurs des multiples rencontres toujours autres et indépendantes, dans le rite des hospitalités.

¹⁵ Ce concept provient de l'historien Arnold Toynbee qui a analysé l'émergence et la disparition de 23 civilisations. Il défend l'idée que 5% de marginaux culturels préparent, en silence, chaque basculement culturel. Le sociologue Ray et le psychologue Anderson se sont appuyés sur ce concept pour mener une étude de plus de treize ans, sur un échantillon de 100000 américains, ils ont découvert que près de 24% des américains se distinguent des cultures traditionnelles et modernes pour embrasser des nouvelles façons de vivre. Ils décrivent cette subculture comme étant des « *cultural creatives* », qui ont une sensibilité pour l'écologie et la préservation de la planète, les relations humaines, la paix, la justice sociale, la *self-actualisation*, la spiritualité et l'expression personnelle. Ils sont à la fois *inner-directed* and *socially concerned*. Ils voyagent beaucoup et sont à la recherche d'une dimension spirituelle au-delà des dogmes religieux. Dans leur quotidien, ils recherchent l'harmonie du corps, de l'esprit et du *mind*. 66% de ce groupe sont des femmes. L'office statistique de la commission européenne (Eurostat) a utilisé une méthode similaire pour confirmer une dynamique identique d'environ 20% de la population européenne, quant aux mêmes valeurs (Tchernia, 1997). Le même mouvement se repend à travers l'Asie et le *middle est*. Ray et Anderson (2000) reconnaissent que la visibilité de ces *cultural creatives* et le pouvoir qu'ils ont de changer les choses sont souvent sous-estimés parce qu'ils sont amalgamés avec la culture *New Age* ésotérique dont la particularité est de ne vivre qu'une vie alternative en communautés relativement fermées au reste du monde.

5.4. De l'authenticité à la « *staged authenticity* »

Nous pensons que l'authenticité n'est pas à évaluer selon le degré de pureté de l'objet mais selon la qualité de la rencontre / de l'expérience. Tout objet est par nature authentique, même ceux issus de métissages les plus complexes, c'est la qualité de leur saisissement qui permettent l'élaboration de leur représentation plus ou moins proche de l'authenticité émise. Dans la rencontre, plus il y a d'altérité, plus cela nécessite de décentration et une altération pour saisir l'authenticité de l'autre. Il s'agit là d'une relation réciproque dans le sens où on ne peut saisir que ce que l'autre donne à voir, en d'autres termes, à quelle authenticité de lui-même il nous donne accès :

La totalité de l'être où l'être resplendit comme signification, n'est pas une entité fixée pour l'éternité mais requiert l'arrangement et l'assemblage, l'acte culturel de l'homme. [...] Toutes les expressions que l'être reçoit et reçoit dans l'histoire, seraient vraies, car la vérité serait inséparable de son expression historique et, sans son expression, la pensée ne pense rien. [...] Il n'existe pas de signification en soi qu'une pensée aurait pu atteindre en sautant par-dessus les reflets, déformants ou fidèles, mais sensibles, qui mènent vers elle. (Lévinas, 1972, p.30)

5.5. Uniformisation du monde *versus* diversification du monde

La question sous-jacente que soulève l'ouverture du monde, la circulation des produits, des connaissances et des personnes, peut être formulée ainsi : Nous dirigeons-nous vers une uniformisation du monde ou vers une hétérogénéisation de celui-ci ? Selon Warnier (2008), les études nous montrent que la mondialisation des marchés des biens culturels n'aboutissent pas à une homogénéisation de la consommation. Repris par Cuche (2010), ce dernier nous rappelle qu'aussi standardisé que soit le produit culturel, sa réception dépend du contexte socio historique et des particularités culturelles de chaque groupe, ce qui fait qu'elle ne peut être uniforme : « Autrement dit, la culture de masse, même diffusée à l'échelle de la planète, n'aboutit pas à une culture mondiale. La mondialisation de la culture [...] n'est pas pour demain. L'humanité n'arrête pas de produire de la différence culturelle. » (Cuche, 2010, p.88)

Nous pensons, comme Jean-Louis Amselle (2001) que l'homogénéisation du monde est une illusion, que les cultures ont toujours été des systèmes composites, issues des rencontres plus anciennes : il n'existe pas de cultures pures, fermées sur les autres qui auraient préexistées à la mondialisation. Il nous rappelle que « le vrai danger n'est pas l'uniformisation : si la mondialisation actuelle comporte un risque, se serait plutôt celui du repli et de l'enfermement

identitaire » (Amselle, 2001, cité par Cuche, 2010, p.89). De même, Apparudai (2001) nous rappelle que la mondialisation, en multipliant les occasions de rencontres et d'échanges, elle stimule la fabrication d'identités collectives originales, produisant de nouvelles synthèses inédites : « loin d'appauvrir l'invention culturelle, d'uniformiser la pensée et les pratiques, la mondialisation favorise l'expression de formes inédites de l'imagination collective. » (Apparudai, 2001, cité par Cuche, 2010, p.88).

5.6. De la (dé)connexion aux nouvelles technologies pendant le voyage

Nous souhaitons encore aborder une question très contemporaine et qui peut être formulée ainsi : avec l'avènement des nouvelles technologies, peut-on encore vraiment s'échapper de chez soi ?

En effet Urry et Lash (1994) nous parlent de la fin du tourisme, non pas parce que les gens vont arrêter de voyager, mais parce que la vie quotidienne est devenue, dans les sociétés postmodernes occidentales, si « exotisées » et « esthétisées » qu'ils sont devenus touristes qu'ils quittent physiquement la maison ou non. De plus les touristes amènent leurs « maisons » quand ils voyagent à l'extérieur : « leurs systèmes de pensée, leurs routines et leurs relations sociales voyagent avec eux » (Larsen 2008, p. 28). Franklin (2003) quant à lui nous rappelle que c'est un non-sens d'imaginer le tourisme comme un moyen de s'échapper de la façon de vivre de la modernité puisqu'il est par excellence la façon de vivre de la modernité. La pratique touristique en elle-même est une illusion de liberté vis-à-vis des normes culturelles puisqu'elle porte en elle-même des conventions culturelles et des normes sociales.

Alors que la vision mythologique de l'escapisme (Murphy, 2009) décrit une image romantique du voyageur solitaire, errant à travers des contrées exotiques encore vierges de toute forme touristique, Molz (2012) nous introduit à la notion de « *Flashpacker* » : le voyageur connecté, produit de la société hypermoderne occidentale. Celui-ci voyagerait équipé d'ordinateurs, de téléphones portables lui permettant de rester connecté et de maintenir une sociabilité avec ses proches via les nouvelles technologies, mais également de joindre ou de créer des communautés de pairs autour du voyage avec d'autres voyageurs (réels ou 2.0). Notamment via des blogs de voyage, ces technologies permettraient de se diriger et se situer via le GPS, d'anticiper les lieux, les expériences et les espaces via les réseaux sociaux. En s'appuyant sur une recherche qu'elle a menée auprès de

voyageurs-blogueurs, Molz nous rappelle que le rapport authentique avec la culture locale via les rencontres, tout comme l'est le besoin de se déconnecter pour cela, est (entre-autre) au cœur du discours de ces voyageurs. Alors comment font-ils face à ce paradoxe ?

Molz nous propose que l'escapisme aurait pris une autre forme dans la pratique et dans l'imaginaire de cette nouvelle forme de voyageurs. Cet escapisme se constituerait de trois composantes que sont : échapper à la société (notamment de la vie de bureau), se perdre, et se déconnecter. Chacune d'elles serait le fruit d'une négociation complexe sur les choix et les contrôles stratégiques exercés sur la technologie (et non une opposition totale à la connexion). Le désir d'escapisme tiendrait autant au déplacement qu'à la liberté de pouvoir choisir quand, où et avec qui être connecté, et quand, où et avec qui ne pas l'être. Jacobs (2006) nous rappelle qu'aujourd'hui, « les jeunes occidentaux utilisent les pièges et les technologies de la modernité - les privilèges de la vie dans l'occident - dans le but d'y échapper » (Jacobs, 2006, p. 149). Pour les voyageurs connectés, il s'agirait à la fois d'échapper et embrasser la technologie, et échapper et embrasser la modernité, et remettraient en question ou plutôt au travail les dualismes tels que : solitude / sociabilité, chez soi / à l'étranger, ordre / désordre, travail / loisir ou connexion / déconnexion. Les voyageurs s'appuieraient sur un discours d'escapisme pour modeler leurs pratiques de voyage à la fois en se libérant des contraintes et des aliénations de la modernité tout en articulant leurs choix, leurs libertés et leurs auto-déterminations en tant que sujet souverain de la modernité.

Ce que cela implique pour notre étude : le « *flashpacking* » n'est pas un problème en soi de notre point de vue. Comme nous l'avons défendu, le voyage ne doit pas être questionné en tant que valeur, mais en tant que pratique, il n'y a pas un voyage qui serait bon et un autre mauvais, il y a autant de voyages que de voyageurs, et pour chaque voyageur autant de voyages que de rencontres. Si les nouvelles technologies accompagnent le voyageur (plutôt occidental) d'aujourd'hui, il ne faut pas se demander si cela est bien ou mal, mais plutôt quelle stratégie il met en œuvre pour s'ouvrir (ou non) au monde extérieur ou pour s'en retirer (ou non) lors de son voyage. Si, avec les nouvelles technologies, il peut voyager à l'autre bout du monde sans réellement sortir de chez lui, ce n'est pas tant le smartphone ou l'ordinateur qui en sont la cause, mais plutôt la préservation de ses routines et l'incapacité de se décentrer de son système de pensée, de ses valeurs, de ses croyances, de ses héritages socio-culturels, de la pression de ses groupes d'appartenance, de ses catégorisations sociales et des projections ethnocentriques qui l'empêche de s'ouvrir à une altérité.

Si les nouvelles technologies en un clic ramènent le voyageur chez lui, d'un peu partout dans le monde, il ne tient qu'à lui de les éteindre d'un autre clic. Ce n'est pas tant le contact qu'il garde avec ses proches (ou sa culture en général) qui posent problème au voyage, c'est son incapacité, ou la résistance qu'il emploie face à l'insécurité du choc culturel, pour ne pas s'en détacher. Toute enclave, qu'elle soit touristique, communautaire, matérielle, spirituelle, éthique, technologique est une barricade qu'il dresse face à l'altérité et de ce fait à l'altération, tout ce qu'il n'est pas prêt à mettre en suspend (et ainsi remettre en question) le temps d'une rencontre, lui fermera une porte, lui apposera un filtre et biaisera la rencontre. S'il est difficile voire impossible pour le voyageur de se libérer de tout héritage socioculturel, il aura autant d'occasions que de rencontres de travailler petit à petit ce qu'il est prêt à mettre en balance *hic et nunc*, en attendant la rencontre suivante. C'est pourquoi, nous ne condamnons pas tout retour aux sources, bien au contraire nous pensons que cela permet une réflexivité et fait partie intégrante du processus d'autoformation existentielle par le voyage en grande itinérance, ce que nous appelons une respiration culturelle, permet au voyageur de mettre en mots, de tester ce en quoi cela le transforme, et quel choix il veut faire pour lui-même, pour être congruent, et non pas basculer dans un voyage sédentaire ou endotique.

5.7 De l'autoformation existentielle par la grande itinérance

Jérôme Eneau (2017), nous propose une étude de l'autoformation, dans une visée à la fois développementale et existentielle, en nourrissant l'approche française de l'autoformation par les approches allemande de la *Bildung* et américaine de la *transformative learning*. L'autoformation y est envisagée comme « un voyage à la rencontre de soi » (Eneau, 2017), faisant le lien entre une formation de soi et le développement de l'autonomie, et où les épreuves et les rencontres tout au long de la vie forment la personne par une découverte ou une transformation de lui-même.

Les travaux français sur l'autoformation, porté par un idéal émancipateur, sont inscrits dans une vision globale de l'être humain et ancrés dans une vision humaniste et universaliste de l'éducation tout au long de la vie, pour tous. L'autoformation y est envisagée dans une approche socioconstructiviste, liant apprentissage, relation au monde et à autrui. L'objectif étant de s'émanciper pour échapper à l'assujettissement et ainsi accéder à une nouvelle forme d'autonomie choisie et consciente. Cela se ferait non pas dans une quête impossible de totale indépendance, mais par une « autonomie de l'interdépendance » (Eneau, 2017). Il faut ainsi souligner le rôle que

jouent les relations interpersonnelles sur la construction de soi (Ricoeur, 1990), par réflexivité, la personne rend l'implicite de l'expérience explicite, le transforme en savoirs développant ainsi son identité (Hoare, 2006 ; Boutinet, 2004). Il est à noter encore, dans le courant français de l'autoformation, que l'approche développementale, qui confère à l'autoformation une certaine linéarité et une nature intrapersonnelle, est mise en tension avec une approche sociale plus critique permettant de rendre compte des parcours de vie plus chaotiques inscrits dans un monde réclamant mobilité, et flexibilité. Ces parcours de vie sont faits de ruptures et de discontinuités échappant en grande partie à l'apprenant, mais qu'il doit transformer en opportunités (Tremblay, 2003). Il s'agirait là d'une vision plus « relationniste » de l'autonomie (Boutinet, 2004) où le développement de l'adulte serait d'autant plus déterminé par la relation à autrui.

L'approche du *transformative learning* s'appuie également sur la dimension sociale et relationnelle dans l'apprentissage adulte (Taylor & Snyder, 2012), l'autoformation y étant considéré comme un processus social de transformation de soi. En effet, se seraient les relations interpersonnelles qui nous forment. Pour Mezirow (2000) la finalité de la formation des adultes est de penser par soi-même avec une plus grande acuité en devenant un « apprenant autonome ». Pour cela, selon l'auteur, il faut mener une réflexion critique sur nos représentations, nos habitudes de pensée, nos valeurs et sur nos cadres de référence. Il s'agirait d'une éducation à soi visant à la fois une « autorisation de soi » et une « transformation de soi », dans une dimension transformatrice et développementale (Mezirow & Taylor, 2009) : « un apprentissage “réellement transformateur” (Mezirow, 2000), vise ainsi le questionnement des finalités de l'autonomie qu'il s'agit de construire, et à travers la question de « se former », celle du pour qui, et celle du pour quoi » (Eneau, 2017, p.155)

La *Bildung*, dans une vision existentielle et réflexive, confère aux expériences de vie une place prépondérante dans la construction de soi (Fabre, 1994). En effet, construire son autonomie en serait même le but de l'existence : tout au long de sa vie l'Homme apprend à devenir ce qu'il est, en effet, dans sa condition humaine, tout est déjà potentiellement là, et se former serait tendre à la réalisation de soi, partir à la découverte de soi. Si la *Bildung* tendrait ainsi à considérer la formation comme une démarche visant à se désaliéner pour accéder à des potentialités du soi qui demanderaient à se déployer, la vision française de la formation l'envisage comme une autonomisation et une émancipation avec une éducabilité toujours possible (Labbe, 1996) dans un processus « créateur de soi ».

Jérôme Eneau nous rappelle que si l'autoformation est considérée comme une (trans)formation de soi, il faut également la voir comme un voyage incertain dans un monde devenu chaotique :

Les identités sont aujourd'hui en transformation, elles sont aussi composites, faites de multi-appartenances : il n'y a plus de « moi substantiel », disait Lyotard ; il n'y a plus d'identités ; il y a seulement des transformations qui oscillent entre dialectique du même et du différent, au cœur de tensions et de reconstructions permanentes (Boutinet, 2004). Dès lors, le processus d'individuation permanent qui s'impose à chacun ressortit aussi à un processus constant de « maximisation de soi » qu'il convient de questionner. (Eneau, 2017, p.157)

Il y aurait tout autant à prendre en compte un souci de soi qu'un souci d'autrui dans une visée de transformation de soi et du monde : « l'autoformation représente un double défi qui amène l'adulte dans un voyage à la (re)découverte de soi tout autant qu'il l'invite à (re)construire le monde » (Eneau, 2017, p.157)

Pascal Galvani (2010) nous rappelle que la formation est la condition même de l'existence. C'est une formation permanente à la vie, dans la vie, par la vie. Pour les philosophies existentielles, l'existence n'est pas un état mais un acte qui traduit le passage même de la possibilité à la réalité. L'autoformation y est immergée dans la globalité de l'existence et enracinée dans la dynamique constitutive de tout vivant de se donner et de maintenir une forme. Pour l'auteur, la formation est envisagée comme : « un processus vital et permanent de mise en forme par interaction entre soi (auto), les autres (socio, hétéro, co) et le monde (éco) ; et l'autoformation comme la prise de conscience, la compréhension et la transformation par le sujet de cette interaction. » (Galvani, 2010, p.283). L'autoformation existentielle quant à elle dépend d'une double émancipation : une émancipation extérieure par une prise de conscience des conditionnements sociaux-historiques, et une émancipation intérieure par celle du dialogue intérieur (s'émanciper de ses habitus, images identificatoires et intentions égocentriques qui distordent la perception). « Il s'agit d'un travail du sujet pour se déconditionner de lui-même et s'ouvrir au jaillissement d'un sens nouveau dans l'expérience du monde et des choses. » (Galvani, 2010, p.283).

Selon Pascal Galvani, l'autoformation existentielle est d'une part expérientielle dans la mesure où elle émerge de l'expérience mis en culture par une présence, une attention consciente et une interprétation. Elle est, d'autre part, réflexive dans la mesure où elle demande à être décrite phénoménologiquement et conscientisée par un travail à la fois analytique, dialectique et poétique.

Enfin, elle est encore dialogique, parce qu'elle nécessite une mise en dialogue intersubjective et interculturelle des interprétations :

Cette dimension est directement reliée à la tradition herméneutique pour laquelle toute compréhension est située historiquement. La mise en dialogue des interprétations et des inter-expériences est la condition de possibilité de la prise de conscience des horizons sociaux, culturels et linguistiques qui pré-forment l'expérience vécue. (Galvani, 2010, p.313)

L'influence du dialogue mondialisé des cultures sur les pratiques d'autoformation existentielles entraîne l'exploration d'une nouvelle planète de la galaxie de l'autoformation que Pineau nomme « autoformation mondialogante » (Pineau, 2006). Pour ce dernier, il n'y aurait plus d'autoformation actuellement, sans reconfiguration de la nature des interactions aux mondes, avivées par la mondialisation.

Conclusion du premier chapitre

Le voyage autour du monde est devenu un phénomène touristique important dans les différents pays industrialisés mais reste peu étudié (Gauthier, 2012). Pour certains auteurs, il prend ses origines dans le « Grand Tour » d'Europe du XVIIIème siècle, qui consistait en un voyage d'éducation de la noblesse européenne. Toutefois, dans une approche critique, Boutier (2004) nous rappelle que cette forme de voyage avait tendance à renforcer les différences entre cultures au lieu de les réduire. Cet état de la question nous a permis également de mettre en avant une motivation du voyageur que Molz (2010) nomme « *round-the-world-ness* » qui prend en compte la volonté de toujours aller de l'avant afin de « boucler la boucle », au-delà de la motivation à découvrir les destinations spécifiques visitées. La pratique contemporaine du voyage autour du monde serait aujourd'hui réalisée par une jeunesse inscrite sociologiquement dans le « phénomène *backpacker* », une subculture du tourisme. Il s'agit de jeunes touristes voyageant à petit budget, en sac-à-dos, sur de longues périodes. Ils organisent le plus souvent leur voyage sur la route, en fréquentant des accommodations et transports locaux. Les recherches à ce sujet soulignent l'escapisme et la recherche de l'authenticité comme valeurs centrales. Bien que l'itinérance n'y soit pas questionnée en elle-même (Power, 2010), hormis en tant que valeur (« prendre la route ») leur servant de distinction avec le tourisme ordinaire, les travaux concernant spécifiquement les *backpackers* suggèrent que leurs expériences s'inscrivent dans le champ des rites de passage contemporains et de la formation de soi (Noy, 2004). Cela se ferait, d'une part, par une désynchronisation des rythmes du quotidien de la société

d'origine, pour adopter un rythme intime (une « *time bubble* » (Elsrud, 1998)) vécu en tant que prise d'autonomie en fonction des désirs et des expériences *hic et nunc*. D'autre part, cette formation de soi s'appuierait également sur la mise en récit de certaines expériences valorisées par ces groupes éphémères dans lesquels ils s'inscrivent sur la route. Nous proposons de considérer que le voyage itinérant autour du monde en constitue une forme particulière de rite de passage formateur dont il convient de relever les spécificités. Pour cela, nous avons étudié trois formes spécifiques de voyage, afin de distinguer ce qui peut s'y jouer quant à la formation de soi.

Le voyage culturel aurait ainsi pour fonction de permettre au voyageur d'expérimenter la réalité de ce que sa société a projeté, identifié comme marqueur de la culture du pays. Par un jeu de similitude et de différence étalonnant le dépaysement ressenti, il pourra se faire sa propre idée de la culture de l'autre. Une fois rentré il aura enrichi son capital culturel et émotionnel, et pourra le partager avec ses concitoyens parce que ce qu'il aura vécu en immersion entrera dans leurs catégorisations partagées, sans avoir à passer par celles de l'hôte. Le voyage d'intégration est un voyage caractérisé par une immersion suffisamment longue pour franchir des paliers d'acculturation, (Fernandez, 2002 ; Breton & Denoyel, 2011), et ainsi accéder à la compréhension de la culture d'accueil et s'y inscrire, dans un processus de « métissage culturel » (Laplantine & Nouss, 2011). Un premier choc culturel plonge le voyageur dans une phase de déréalisation, après un certain temps, le voyageur entre dans une phase de réinscription institutionnelle dans des groupes de la culture d'accueil par intégration. Un deuxième choc culturel intervient lors du retour qui demande une nouvelle phase de désinscription - (ré)intégration dans la société d'origine. Le voyage autour du monde, quant à lui, est caractérisé par sa grande itinérance, la répétition des phases de déréalisation, autant de fois que de pays traversés, contribue à libérer le voyageur de son inscription sociale et lui « interdit » d'en adopter une autre provisoire. Ainsi, le voyage autour du monde se caractérise d'offrir une des rares occasions de la vie d'être à la fois immergé dans la vie sociale tout en expérimentant un affaiblissement des injonctions identificatoires et des schémas d'interprétations liés à tel ou tel modèle culturel. Corollairement, en maintenant le voyageur dans un premier palier d'immersion déstabilisant, l'itinérance se spécifie de prolonger considérablement l'absence de cadres de références psychosociaux. Après une succession de quelques chocs culturels qui ont contribué à le libérer, peu à peu, de son inscription sociale d'origine, le voyageur apprend à mieux gérer les chocs culturels suivants tout en apprenant à naviguer dans le monde avec un faible ancrage institutionnel.

Le tour du monde représentant une boucle, la fin du voyage le rapproche peu à peu de son point de départ, l'invitant ainsi à faire le choix de sa réinscription sociale.

Il nous semblait ensuite important de faire apparaître un point de vue critique sur la place et l'impact du tourisme dans le monde, si l'objet de cette recherche est la formation par le voyage, il va de soi, pour nous, de ne pas l'abandonner. Toutefois, les approches critiques du voyage nous permettent de prendre du recul sur le voyage en lui-même, il va de soi de ne pas sacrifier l'autre pour notre propre développement personnel. En brossant les contours d'une éthique du voyage, d'une posture de voyageur et d'un mode de rencontre, nous restons sensibles à ces différents points. Si du point de vue des théories postcoloniales, l'impact (même réduit) que le voyageur aurait sur les populations locales demeurerait toujours trop néfaste, nous préférons penser que la rencontre dans le rite de l'hospitalité peut bénéficier aux deux parties. Ce qui pose problème dans le voyage, c'est la résistance que le voyageur emploie face à l'insécurité du choc culturel, pour ne pas s'ouvrir à une autre vision du monde. Toute enclave, qu'elle soit, touristique, communautaire, matérielle, spirituelle, éthique, technologique est une barricade qu'il dresse face à l'altérité et de ce fait à l'altération, tout ce qu'il n'est pas prêt à mettre en suspend (et ainsi remettre en question) le temps d'une rencontre, biaisera celle-ci. Il importe au voyageur de ne pas imposer sa vision monde, sa façon de penser, ses projections ethnocentriques sur le monde, ses valeurs, son éthique ; de sortir de « chez-lui » pour accueillir l'autre dans son étrangeté, de se laisser guider, conduire à travers un autre système de pensée, à travers d'autres codes culturels, non en singeant mais en se métissant dans une démarche exotique (pour ne pas simplement vivre une projection de son monde ou de l'idéal qu'il se construit de celui-ci). Il ne s'agit pas ici de classer les types de voyage ou d'en condamner l'ensemble, mais de venir questionner la pratique du voyage dans l'ici et maintenant et en tout moment, quel qu'il soit. Si on ne peut nier qu'il puisse avoir un impact sur celui qui l'entreprend et sur celui qui accueille, c'est cet impact qu'il faut questionner et non le voyage en lui-même. Nous pensons que le monde est voué à être de plus en plus ouvert, interrelié, métissé, ce type de voyage itinérant (parce que le sentiment cosmopolite ne se socialiserait plus, ou moins, au sein d'enclaves cosmopolites occidentales, mais aurait tendance à se construire par sérendipités, aux cœurs des multiples rencontres toujours autres et indépendantes, par le rite des hospitalités) permettrait une ouverture sur la diversité et la richesse du monde, de ses altérités. Plutôt que de renforcer un sentiment de peur de l'étranger et de repli sur soi, ce voyage contribuerait à connaître et reconnaître les autres, leur rapport au monde, leurs systèmes de pensée, leurs richesses, leurs

difficultés, leurs essences (et non leurs différences) et ce qui nous relie, mais aussi à mieux nous connaître et reconnaître, (notre propre rapport au monde, notre propre système de pensée, nos propres richesses, nos propres difficultés, etc.). Dans la rencontre, plus il y a d'altérité, plus cela nécessite une décentration et une altération pour saisir l'authenticité de l'autre. Il s'agit là d'une relation réciproque dans le sens où le sujet ne peut saisir que ce que l'autre donne à voir, en d'autres termes, à quelle authenticité de lui-même ce dernier lui donne accès. Or pour saisir cette altérité, parce qu'elle n'est pas dans son système de pensée, elle nécessite une autoformation existentielle. En effet celle-ci dépend d'une double émancipation : une émancipation extérieure par une prise de conscience des conditionnements sociaux-historiques, et une émancipation intérieure par celle du dialogue intérieur (s'émanciper de ses habitus, images identificatoires et intentions égocentriques qui distordent la perception). « Il s'agit d'un travail du sujet pour se déconditionner de lui-même et s'ouvrir au jaillissement d'un sens nouveau dans l'expérience du monde et des choses. » (Galvani, 2010, p.283). Nous pensons que cela n'est possible que s'il y a acculturation et métissage avec un autre, en effet, ce dernier, en tant que tiers instruit, permet au sujet de prendre conscience de sa propre vision du monde et de son propre système de pensée, les questionner et les nourrir d'altérité (avec plus ou moins d'acculturation), sans quoi, il n'y aurait que confirmation et renforcement non conscients de ceux-ci, et ainsi il n'y aurait pas d'autoformation existentielle.

Nous allons maintenant nous intéresser à la forme spécifique d'immersion dans les cultures locales liée à la grande itinérance du voyage autour du monde.

CHAPITRE II : Une immersion spécifique à la grande itinérance

Dans ce deuxième chapitre nous allons étudier en quoi le mode d'immersion dans les cultures locales pendant le voyage autour du monde est spécifique à la grande itinérance. Pour cela nous allons dans un premier temps nous intéresser aux attentes et aux motivations du voyageur qui précèdent et viennent nourrir sa volonté de réaliser un tour du monde. Dans un deuxième temps nous étudierons les spécificités de trois formes différentes d'immersions dans les cultures locales : l'immersion du voyage culturelle, l'immersion du voyage d'intégration, et enfin l'immersion du voyage en grande itinérance. Dans un troisième temps nous verrons en quoi cette forme spécifique d'immersion liée à la grande itinérance se caractérise pendant le voyage autour du monde, notamment au travers d'une volonté de devenir autre (et non l'autre). Dans un quatrième temps nous étudierons la typologie du voyageur *backpacker* avant de nous intéresser plus particulièrement, dans un cinquième temps, au voyageur autour du monde, à son immersion dans l'ailleurs et à l'autoformation existentielle qui en découle.

1. Avant le voyage : attentes et motivations

Nous allons ici nous intéresser aux attentes et aux motivations du voyageur qui précèdent et viennent nourrir sa volonté de réaliser un tour du monde. Pour cela nous allons nous pencher sur les attentes et la philosophie implicite des voyageurs, avant de nous intéresser aux motivations intrinsèque et liées à l'inconscient collectif qui poussent le voyageur à prendre la route du tour du monde.

1.1 Attentes et philosophie implicite des voyageurs

1.1.1. Comment rater son voyage

Jean-Didier Urbain (2008), dans son ouvrage *Le voyage était presque parfait*, nous donne des conseils pour « rater » son voyage. Ainsi, avant de nous pencher sur l'immersion du voyage en grande itinérance, nous explorons ici, avec les contre-pieds de Urbain, ce qu'il faut qu'elle ne soit pas :

Selon l'auteur, le meilleur moyen de « rater » son voyage est de :

- Le programmer : une anticipation qui transforme prévision en prédiction intenable, un carcan avec ligne de conduite immuable.
- S'y tenir coûte que coûte. Si un changement est inévitable, ne penser qu'à ce qu'on loupe.
- Anticiper toujours plus, avec toujours plus de sophistication, de précision.
- Ou au contraire être un fervent défenseur dogmatique de l'anti-programme, avec l'immuabilité du choix initial. Anti-conformisme ou Conformisme à l'envers, être un forcené de l'anti-circuit.

Face au monde, il faut ne jamais voir du neuf et toujours être sceptique :

- Intolérant, puriste dogmatique avec une idée préconçue et invariable de l'authentique qui serait pure, refusez le monde tel qu'il va, dans l'ici et maintenant.
- Être pointilleux vis-à-vis de la correspondance (maniaque) entre ce que vous voyez et les représentations et descriptions que vous vous en êtes déjà faite à travers les images que vous avez déjà vues ou de textes déjà lus.
- Refusez de partager le monde avec vos semblables, détestez vos doubles qui ont la mauvaise idée de se trouver au même moment et au même endroit que vous, vous le voyageur alors qu'ils ne sont que de simples touristes.

Face à l'autre : soit évitez-le, et ignorez-le totalement, soit si vous décidez de le rencontrer :

- Soyez confiant et montrez-le. Dans une vision de l'humanité une et indivisible, pensez que les valeurs universelles vous dispenseraient de penser l'étrangeté de l'autre et surtout la vôtre. Par cette dénégarion ethno-égocentrique de la différence, pensez que l'autre ne peut-être agacé par votre présence et qu'il puisse ainsi vous vouloir du mal lorsque vous singer ses coutumes. Soyez comme chez-vous partout, l'autre vous accueillera parce qu'il est là pour ça et qu'il ne vous veut que du bien.
- Au contraire soyez méfiant et montrez-le. L'autre est toujours suspect et un ennemi potentiel prêt aux pires félonies à votre égard. Soyez un pessimiste doublé d'un xénophobe, le faible en veut toujours au plus fort, le barbare, au plus civilisé.
- Soyez humble, hésitez toujours entre confiance et méfiance, soyez fragile et montrez-le, mal dans votre peau, vous souffrez de votre irréductible différence dont vous ne savez faire.

Face à l'autre vous naviguez toujours entre panique et sympathie, incertain et sûr que cela va bien finir pas rater un moment ou un autre. Un étranger trop discret attire toujours les soupçons, le jugement, et l'abus.

1.1.2. Philosophie de l'aventure :

Georg Simmel (2002) nous rappelle que les événements qui constituent la vie d'un sujet ont une double signification. Une signification immédiate, « locale », parce que vécus dans l'ici et maintenant, et une signification « globale », organique, parce qu'ils prennent une place dans l'ensemble de sa vie. Selon que l'on se place d'un point de vue ou un autre, la signification de l'événement peut être tout à fait différente. Deux événements produisant un vécu immédiat différent, peuvent s'inscrire dans l'histoire de vie de façon similaire, tout comme deux événements ayant un vécu immédiat similaire, peuvent prendre une signification opposée dans l'histoire de vie. Bien que les contenus ne diffèrent gère, l'un des événements peut être vécu comme une aventure alors que l'autre non. La cause de cette distinction est à chercher dans la place qu'il occupe dans l'ensemble de la vie.

L'aventure a la particularité de s'isoler de l'ensemble de la vie, elle crée une rupture dans l'entrelacement des événements qui constituent le cours de la vie, aussi opposés que ces derniers puissent sembler être au niveau local, des détours et obstacles qu'ils peuvent créer, ils s'assemblent pour former un continuum de vie. L'aventure s'inscrit donc en opposition avec ces derniers, bien qu'elle se juxtapose avec eux, elle se passe en dehors de la continuité générale de la vie par le sens profond qu'elle revêt. L'aventure a toujours un début et une fin, mais elle n'a aucun rapport avec les événements qui la précèdent et qui la suivent, elle est achevée en elle-même. Elle est comme arrachée à l'ensemble de la vie et pourtant toute la force et l'intensité de la vie y coulent à grand flot, un événement ordinaire devient aventure lorsqu'il a « la force secrète de faire sentir pour un instant la somme entière de la vie comme acculée en elle. » (Simmel, 2002, p.87). Et si elle s'isole de l'ensemble de la vie, elle la réintègre du même mouvement, par le fait qu'elle coïncide avec l'ensemble de l'être qui est mis en mouvement par elle. Il y a dans l'aventure un jeu entre force et vulnérabilité, activité et passivité qui semblent en un instant fusionner : « d'une part tout dépend de la force et de la présence d'esprit individuelle, d'autre part nous nous abandonnons aux forces et aux chances de la vie, lesquelles peuvent en un même instant nous favoriser ou nous détruire de

fond en comble. » (Simmel, 2002, p.77). Selon Simmel, lorsque dans les événements quotidiens de la vie, l'incertitude et l'imprévisibilité de l'issue augmente, le sujet se ménage de façon rationnelle des reculs, il avance à tâtons ; dans l'aventure il risque tout sur les caprices de la chance, du hasard et de l'approximation. Il se comporte comme si l'issue lui était connue, faisant fi des sécurités habituelles, se reportant sur sa confiance en son succès, dans une conviction fataliste liant force personnelle et destin :

S'il y a de l'essence du génie d'être en rapport immédiat avec des unités secrètes que l'expérience et la fonction analytique désagrègent en phénomènes tout à fait isolés, l'aventurier de génie se trouve, comme par instinct mystique, vivre un état de choses où le sort du monde et le sort individuel ne seraient pour ainsi dire pas encore différenciés. (Simmel, 2002, p.79)

Ce n'est pas par les contenus des événements, la jouissance ou la souffrance qu'ils procurent, mais par la radicalité dans laquelle ils se manifestent comme étant une tension caractéristique de la vie, que l'évènement ordinaire devient aventure.

Ce que l'on peut retirer de ces deux textes, c'est que tout événement peut devenir une aventure (dans le voyage comme dans le quotidien), que vivre une aventure a un coût (dans un rapport : risque / sécurité), a un espace-temps hors de la routine quotidienne et du continuum de vie (même si les aventures peuvent être issues du quotidien), et que le premier frein à l'aventure (en voyage comme au quotidien) est soi-même. Être trop sûr de « soi », de ce qu'il veut et de ce qu'il vit empêche le sujet de s'ouvrir à l'aventure, à l'altérité et au changement.

Franchir le premier pas du voyage pour le sujet est de se risquer, de créer les conditions à l'aventure, dans une société qui le pousse à se sédentariser au plus vite, nous pensons que c'est le pas le plus dur, la suite reste juste à s'écrire dans les milliers de possibilités nouvelles qui s'offrent à lui après celui-ci. Nous allons maintenant nous intéresser aux motivations du voyageur qui le pousse à franchir ce premier pas.

1.2. Motivation à prendre la route

1.2.1. Inconscient collectif

Selon Maffesoli (1997), il y aurait dans nos sociétés postmodernes une certaine « pulsion à l'errance » qui se traduirait par une remise en circulation (réelle ou fantasmée) de l'homme, rendant

perméables les institutions qui l'ont assigné à résidence toute au long de la modernité. Pour Maffesoli, comme pour d'autres auteurs, il s'agirait d'une constante anthropologique : et on peut penser, entre autres personnes, à Bruce Chatwin (2005) et son « monde nomade, nomade », à Kennett White (1987) et son « esprit nomade », à Deleuze (Deleuze & Guattari, 1980) et la « nomadologie ». Ce dernier point est remis en cause par Jean-Loup Amselle (2011) dans un article du quotidien *Le Monde* intitulé : « Méfions-nous de l'idéologie du nomadisme ! ». Il nous rappelle :

L'usage métaphorique des sociétés nomades est en vogue dans les sciences sociales et la philosophie où il revêt la forme de l'errance, du vagabondage, de l'exil, de l'esprit artiste, du flux, de la pensée ou de la raison nomade, en un mot de la "nomadologie". [...] Inutile de dire que toute cette glose relève bien souvent du fantasme et du stéréotype et qu'elle n'entretient que de lointains rapports avec les sociétés nomades "réelles", lesquelles n'existent jamais sous la forme pure et pérenne de l'errance et de l'isolement. Ces sociétés sont au contraire toujours en interrelation avec des sociétés paysannes [...] L'état dans lequel on saisit ces communautés, souvent loin de refléter un "état de nature", est au contraire le produit d'une histoire. (Amselle, 2011, non paginé)

Quoiqu'il en soit, qu'il s'agisse bien d'une constante anthropologique où juste d'une réaction « inconsciente » ponctuelle face à l'immobilisme institutionnel imposé par la modernité, la globalisation du monde actuel met à mal les diverses formes de sédentarités (institutions, dogmes, identités, territoires, etc.) et rend perméables toutes les frontières du fantasme de l'identité unique et figée. Si pour une partie réfractaire de la population cela entraîne un repli identitaire, pour d'autres cela représente une ouverture sur le monde. Qu'il s'agisse du travail, des loisirs (tourisme, cinémas, activités, fêtes, etc.), de l'information, de la communication, de modes vestimentaires ou culinaires, de l'art (musical, photographique, cinématographique, technique), de dogmes (philosophiques, mystiques, religieux, politiques), le monde s'est ouvert et les mobilités dans tous ces domaines sont rendues possibles, réalisables, et pour une part réalisées, physiquement, virtuellement ou fantasmatiquement, ponctuellement où plus régulièrement, inconsciemment où dans une démarche volontaire, partiellement ou quelques fois en entraînant une véritable transformation existentielle. Nous nous référerons, dans cette recherche, au positionnement de Marc Augé qui nous rappelle qu' :

Il faut sortir du quant à soi culturaliste et promouvoir l'individu transculturel, celui qui, prenant de l'intérêt à toutes les cultures du monde, ne s'aliène à aucune d'entre elles. Le temps est venu de la nouvelle mobilité planétaire et d'une nouvelle utopie de l'éducation. Mais nous ne sommes qu'au début de cette nouvelle histoire, qui sera longue et, comme toujours, douloureuse. (Augé, 2009, p.91)

1.2.2. Motivation intrinsèque à prendre la route

« Le voyage serait une fabrique artisanale qui mêle passion et imaginaire. » (Michel, 2011, p.13)

Bernard Fernandez (2002) nous rappelle qu'il existe plusieurs axes centraux qui structurent le projet de voyage, certains sont évidents, d'autres ont nourri l'imaginaire de celui qui part. Il les identifie comme tels : La famille, l'imaginaire, le mythe du voyage et les rencontres.

Si la famille et les rencontres peuvent pousser une personne à partir en voyage, ou tout au contraire à se sédentariser, nous voudrions nous intéresser ici à ce qui vient nourrir profondément la motivation intrinsèque à « prendre la route ». Comme nous l'avons vu précédemment, l'inconscient collectif du nomadisme, fait de mythes, d'archétypes du voyageur, et d'imaginaire social, taraude aujourd'hui la société et l'individu. Toutefois, pour que le risque que représente « partir à l'aventure » soit réellement pris, il faut que cette « pulsion de l'errance » vienne rencontrer et nourrir l'imaginaire intime de la personne :

Quand le mythe sort du monde chimérique, il devient projet. L'idée même de partir confère au mythe un pouvoir d'attraction sur l'individu donnant une consistance à l'imaginaire. [...] Il devient alors ce combustible qui favorise l'éclosion d'un projet en gestation. Il place l'expérience au premier plan et touche en quelque sorte à l'intimité profonde d'un moi, impulsée par une dynamique identitaire relevant pour certains de valeurs incorporées à une culture du voyage. [...] De cette émancipation rêvée, il ressort notamment une valeur existentielle forte qui est celle de *Carpe Diem*. (Fernandez, 2002, p.62.)

Le basculement que représente le temps de latence entre la prise de décision de partir et le départ en lui-même, permettrait tout à la fois à la personne de se détacher peu à peu des liens qui l'ont assigné à résidence jusque-là, et de venir nourrir sa motivation, qui s'accroîtrait exponentiellement à mesure que le jour du départ arriverait. La capacité motivationnelle développée dans cette phase de préparation lui permettrait d'effectuer ses premiers pas à l'étranger, de faire face à l'insécurité ressentie une fois confronté à l'altérité, et l'inconfort de ne plus avoir un cadre de référence sur lequel s'appuyer : « Ces préparatifs, dotés d'un volume, d'une épaisseur et d'une profondeur, finissent par créer un espace propre » (Fernandez, 2002, p.67)

Bilan des attentes et motivations

Nous avons vu que tout évènement peut devenir une aventure (dans le voyage comme dans le quotidien), que vivre une aventure a un coût (dans un rapport : risque / sécurité), a un espace-temps hors de la routine quotidienne et du continuum de vie (même si les aventures peuvent être issues du quotidien), et que le premier frein à l'aventure (en voyage comme au quotidien) est soi-même. Être trop sûr de « soi », de ce qu'il veut et de ce qu'il vit empêche le sujet de s'ouvrir à l'aventure, à l'altérité et au changement. Franchir le premier pas du voyage pour le sujet est de se risquer, de créer les conditions à l'aventure, dans une société qui le pousse à nous sédentariser au plus vite. La volonté de partir pour un voyage long serait nourrie par un inconscient collectif, « une pulsion à l'errance » qui viendrait mettre à mal les diverses formes de sédentarités (institutions, dogmes, identités, territoires, etc.) et rendrait perméables toutes les frontières du fantasme de l'identité unique et figée. Si pour une partie réfractaire de la population cela entraîne un repli identitaire, pour une autre partie cela représente une ouverture sur le monde. Qu'il s'agisse du travail, des loisirs, de l'information, de la communication, de modes vestimentaires ou culinaires, de l'art, de dogmes, le monde s'est ouvert et les mobilités dans tous ces domaines sont rendues possibles, réalisables, et pour une part réalisées, physiquement, virtuellement ou fantasmatiquement, ponctuellement où plus régulièrement, inconsciemment où dans une démarche volontaire, partiellement ou quelques fois en entraînant une véritable transformation existentielle. Lorsque le voyageur prendrait la décision de partir, le temps de latence avant le départ créerait un espace propre qui permettrait tout à la fois à la personne de se détacher peu à peu des liens qui l'ont assigné à résidence jusque-là, et de venir nourrir sa motivation, qui s'accroîtrait exponentiellement à mesure que le jour du départ arriverait. La capacité motivationnelle développée dans cette phase de préparation lui permettrait d'effectuer ses premiers pas à l'étranger, de faire face à l'insécurité ressentie une fois confronté à l'altérité, et l'inconfort de ne plus avoir un cadre de référence sur lequel s'appuyer. Nous allons maintenant nous intéresser au voyage en lui-même.

2. Différentes formes d'immersion

Nous étudierons dans cette sous partie les spécificités de trois formes différentes d'immersion dans les cultures locales : l'immersion du voyage culturelle, l'immersion du voyage d'intégration, et enfin l'immersion du voyage en grande itinérance.

2.1. Immersion du voyage culturel

Gilles Brougère (2017) dans son article « Le journal : une trace d'apprentissage en situation touristique », nous propose d'explorer les apprentissages informels liés à la pratique touristique par une analyse réflexive des journaux qu'il a tenu lors de quelques-unes de ses propres expériences touristiques. Cette étude porte sur les spécificités même du tourisme (qu'il soit culturel ou de loisir), et notamment le déplacement, qui au-delà d'être un moyen, est également objet de l'apprentissage. C'est en cela que cet article nous intéresse tout particulièrement dans notre étude de l'immersion du voyage culturel, en effet, au-delà des apprentissages plus formels liés à l'expérience des haut-lieux culturels identifiés (sites touristiques, activités touristiques, etc.), Brougère, par l'étude des apprentissages informels liés au déplacement, nous offre une lecture de la forme d'immersion dans les cultures visitées.

Il nous rappelle qu'à travers le déplacement :

Le touriste accède à une expérience limitée et en partie fictive d'une vie autre que la sienne. Elle offre des images variées dont la comparaison permet l'émergence de nouvelles connaissances. Cette expérience est marquée par un équilibre variable entre routine, quotidien maintenu, et rupture, altérité. Limiter l'altérité, c'est la rendre supportable et accessible. Si apprentissage il y a, il se fait dans le cadre spécifique du tourisme et apparaît dans le même temps comme apprentissage du tourisme. (Brougère, 2017, p.41)

Le tourisme est une façon de découvrir le monde, le déplacement permet d'avoir des images situées, d'avoir une vision du monde et qui viennent compléter les mots et les images statiques. Pour l'auteur, ces images renvoient : « à la dimension artificielle du tourisme, mais cet artifice permet d'avoir accès, de voir, de découvrir, d'explorer en toute sécurité (pour soi mais éventuellement pour la nature ou les autres) » (Brougère, 2017, p.42). Ces déplacements permettent d'accéder à des lieux éloignés de son propre quotidien, et permettent de faire l'expérience d'une autre vie, même si c'est celle que l'expérience du tourisme lui propose, parce qu'il reste largement extérieur au monde et à la vie locale qu'il découvre. Pour l'auteur, le tourisme implique ainsi une expérience de l'altérité facile d'accès, mais certes limitée : « Si le tourisme propose parfois peu, ce peu n'est pas rien, et une expérience de participation plus forte à la vie de l'autre n'est pas aisément accessible, d'autant plus que cet autre n'a pas nécessairement envie de nous y convier. » (Brougère, 2017, p.44) L'auteur nous rappelle toutefois que même à travers un regard limité, le touriste peut

vivre des émotions fortes face à la découverte d'un lieu par exemple, qui combinées et comparées à des expériences antérieures, est un moyen de construire des connaissances sur les autres et sur le monde. Pour conclure, Brougère nous rappelle que : « Le tourisme implique une exploration du monde qui est en même temps le monde du tourisme. Apprendre du tourisme est en même temps apprendre le tourisme. » (Brougère, 2017, p.45)

Il est à noter toutefois que la pratique touristique permet au touriste de gérer le degré de rupture avec son quotidien qu'il estime acceptable, et qu'il est toujours possible de s'immerger plus ou moins dans les cultures locales, de se loger, de se nourrir, de se déplacer avec les locaux, et de faire des activités au plus proches de leur quotidien. Pour cela le touriste doit, plus ou moins, se risquer à s'éloigner des circuits, des infrastructures et des moyens de locomotion touristiques.

Nous allons maintenant nous intéresser à l'immersion par le voyage d'intégration.

2.2. Immersion du voyage d'intégration

Dans son ouvrage « Identité Nomade », Bernard Fernandez (2002) nous rappelle que l'expérience de l'ailleurs peut donner naissance à une intelligence nomade, un art de se mouvoir dans une réalité sociale et culturelle inconnue. Cette intelligence induit une intentionnalité qui est d'accepter de vivre une immersion graduelle souhaitée. Pour se faire, l'expérience doit sortir du champ des stéréotypes au profit d'une perception plus pondérée et plus juste du choc des cultures. Toutefois, pour l'auteur, bien qu'il utilise le terme d'intelligence, celle-ci peut être rattachée aux approches interculturelles et l'élaboration de compétences interculturelles. En effet, dans son ouvrage, cette intelligence s'acquiert par initiation interculturelle, par une spécialisation à une culture donnée. Bien que cette intelligence dispose de nombreuses compétences transculturelles, elle s'acquiert par une immersion dans la culture d'accueil, respectant trois paliers successifs. Cette intelligence nomade, se construit lors d'un voyage à l'étranger : incluant le temps du départ, celui du voyage et le temps du retour. Si le temps du voyage dans une culture étrangère, est suffisamment long et respecte les conditions de la rencontre interculturelle, l'intelligence nomade se développera selon une échelle d'apprentissage en progression descendante dans ce qu'il nomme « le champ symbolique interculturel vécu » pour n'être réellement opérationnelle que lors de la phase « d'immersion-intégration ».

La première phase se caractérise par les « premiers pas » fondés sur la règle du « tout est bon », ceux-ci conduiraient à « l’immersion-adaptation » où l’on apprend à bricoler le quotidien par un pragmatisme ressenti. La deuxième phase, « l’immersion-compréhension », est caractérisée par un pragmatisme compris. Plongé dans les paradoxes et les tensions de l’altérité, il s’agirait par médiation de construire un puzzle empirique afin de commencer à comprendre la culture d’accueil. La troisième phase, « l’immersion- intégration », se réaliserait par une plongée dans la symbolique culturelle par un pragmatisme éclairé. Confronté aux apories interculturelles, l’intelligence nomade maintenant fonctionnelle, engendre une initiation interculturelle qui par congruence permet de toucher l’inaccessible.

Pour Fernandez, par métissage culturel, le sujet construit un ensemble de compétences culturelles permettant, par création, d’acquérir une nouvelle vision et compréhension du monde, ainsi qu’un regard réflexif sur les choses de la vie et du règne humain. L’intelligence nomade s’acquière donc par intégration dans la culture d’accueil, elle se développe par un décentrement progressif permettant un métissage avec l’autre, dans une démarche exotique.

Hervé Breton (2011) nous rappelle que l’expérience du voyage est pensée comme une pratique d’autoformation venant initier dans le cours de la vie un processus de métamorphose. En voyage, face à un quotidien non ordinaire, le sujet vit des moments d’étrangeté qui viennent perturber sa connaissance ordinaire du monde (Schütz, 2010), les allant de soi de la vie quotidienne (Bégout, 2005) devenus non pertinents. Pour faire face à cela, le sujet va œuvrer (de façon quasi vitale) à transformer ces vécus étranges en vécus d’un nouveau familier : « Chaque habitude contient à la fois un processus (l’habituation) et ses résultats. [...] Aussi rien de ce qui est inhabituel ne peut-il pénétrer tel quel le monde de la vie ? Il doit passer par le processus de quotidianisation de l’extraquotidien en quotidien » (Bégout, 2005, cité dans Breton & Denoyel, 2011, p.83)

Le sujet va ainsi vivre plusieurs phases de transformation des habitudes lui permettant la quotidianisation des vécus non ordinaires, de vécus singuliers en vécus réguliers. Ce processus s’opère de manière silencieuse (Jullien, 2009) par « modification (premières variations au moment de l’écart vécu), par maturation (processus d’intensification et de déploiement), par mutation (phase de crise, d’intensité, de cristallisation ou de réalisation), et par propagation (phase quotidianisation et diffusion). » (Breton & Denoyel, 2011, p.85). Pour cela, le sujet va s’appuyer

sur quatre processus inférentiels, la transduction¹⁶, l'abduction¹⁷, l'induction et la déduction, enchevêtré dans trois raisons, la raison sensible, la raison expérientielle et la raison formelle (conférer le tableau ci-dessous).

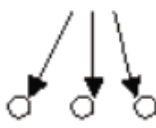
	<i>Raison sensible</i>	<i>Raison expérientielle</i>		<i>Raison formelle</i>
Règles générales	Transduction pas de contact avec une règle instituée.	Abduction inventer une règle ; formaliser une règle implicite.	Induction retrouver une règle déjà instituée.	Déduction partir d'une règle.
Objets particuliers				
	Analogique	Dialogique		Tautologique

Tableau 1. Les processus inférentiels enchevêtrés des trois raisons (Denoyel, 1999).

Tableau 1 : Les processus inférentiels enchevêtrés des trois raisons (Denoyel, 1999).

Le binôme transduction et abduction est propice pour saisir des moments d'étrangeté (parce que ces deux processus inférentiels n'ont pas besoin de s'appuyer sur du familier pour fonctionner), quant au binôme induction / déduction, il s'appuie, en grande partie, sur le connu (la règle) pour comprendre le vécu *in situ*. Lors de la première phase, la phase de modification, le sujet va constater les écarts entre les allants de soi de sa quotidienneté devenue non pertinents, et les vécus étranges répondant à une autre quotidienneté non encore décodée. Il va ainsi collecter des indices dans l'ici et maintenant, pour appréhender de nouveaux possibles. La deuxième phase, la phase de maturation s'appuie sur le processus inférentiel de la transduction. Il y aurait une suspension de l'intentionnalité de faire sens à partir du connu pour lui permette de saisir par ressenti (raison sensible), par analogie : « en rapprochant sans distinction des fragments perçu en situation pouvant, de proche en proche, faciliter l'émergence d'une intelligibilité du vécu. » (Breton & Denoyel, 2011,

¹⁶« Une opération logique, biologique, mentale, sociale, par laquelle une activité se propage de proche en proche à l'intérieur d'un domaine. » (Simodon, 1989, cité dans Breton & Denoyel, 2011, p.85)

¹⁷Procédure de normalisation d'un fait surprenant (Catellin, 2004, p.181), qui « aboutit à la construction d'hypothèses nouvelles en reliant (selon des moyens qui peuvent être divers) des connaissances acquises et passées à un fait surprenant actuel. » (Angué, 2009, p.79)

p.86) La troisième phase, la phase de mutation s'appuie sur le processus inférentiel de l'abduction (par dialogique entre connu et inconnu dans la raison expérientielle). Contrairement à la phase précédente qui est progressive, celle-ci est soudaine, par la « formalisation d'une règle (et ainsi la dissolution d'une disposition non pertinente) qui vient faire émerger une nouvelle perspective. » (Breton & Denoyel, 2011, p.86) et venant ainsi proposer un cadre d'interprétation plus général pour comprendre des vécus. Enfin la quatrième phase, la phase de propagation s'appuie sur les processus inférentiels de l'induction (raison expérientielle) et de la déduction (raison formelle). La propagation s'opère « en identifiant, dans des situations nouvelles des opportunités pour agir de manière plus complexe, plus appropriée, plus pertinente. Cette propagation vient progressivement complexifier les habitudes en rendant possibles de nouveaux modes d'échanges, de dialogues, d'actions. » (Breton & Denoyel, 2011, p.86) Ainsi, dans une immersion longue dans un contexte d'altérité, par une transformation silencieuse, les habitudes liées au quotidien se transforment de proche en proche, les vécus étranges deviennent de plus en plus familiers, et se quotidiannisent.

Pour Bernard Fernandez, comme pour Hervé Breton (2011), il y aurait, lors d'une immersion longue dans une autre culture, un processus « silencieux » mis en œuvre par le voyageur pour faire face au vécu d'un quotidien étrange, lui permettant, petit à petit d'intégrer le nouveau cadre culturel. Si pour Bernard Fernandez (2002) le voyageur construit un ensemble de compétences culturelles par le franchissement de palier d'immersion successifs, permettant, par création, d'acquérir une nouvelle vision et compréhension de la culture d'accueil (dans la phase d'immersion-intégration), pour Hervé Breton (2011), il s'agit d'un processus de transformation des habitudes liées au quotidien, par le franchissement de quatre phases qui permettent de dissoudre des habitudes devenues non pertinentes dans le nouveau contexte, en nouvelles habitudes de pensée adaptées au quotidien de la culture d'accueil. Il s'agit ainsi de transformer des vécus étranges en vécus familiers par quotidiannisation. Il s'agit, pour les deux auteurs, d'une intégration par une immersion longue dans une nouvelle culture, où le voyageur développe des capacités à se décentrer progressivement permettant un métissage avec l'autre, dans une démarche exotique.

Nous allons maintenant nous intéresser à la forme d'immersion du voyage autour du monde.

2.3. Immersion du voyage autour du monde

Selon Baudrillard (1994), le voyage est un autre subterfuge pour saisir de l'exotisme, mais le mieux adapté de tous. Mais il ne s'agit pas d'un voyage ethnographique ou pittoresque. Pour lui, il ne faut pas être dupe d'une espèce d'identité ou de différence que l'on pourrait avoir avec l'autre.

Pour Segalen, et selon notre point de vue, l'exotisme est compris comme une sorte de loi fondamentale de l'intensité de la sensation, l'exaltation du sentir, donc du vivre ; [...] il y a une étrangeté radicale, fondamentale, qu'il ne faut surtout pas chercher à abolir dans une sorte de fusion ou de confusion générale et pittoresque, mais dont il faut maintenir la règle. (Baudrillard et Guillaume, 1994, p.82)

Baudrillard nous rappelle alors qu'à l'inverse de l'entreprise ethnologique de décrire le réel, il faut procéder à un voyage « sidéral », il faut jouer sur la distance, sur l'étrangeté, maintenir une distance sidérale, accepter cette règle du jeu, cette « illusoire utopie de l'affranchi » (Baudrillard et Guillaume, 1994, p.98). Pour l'exotisme, il est plus intéressant, par exemple, de voyager dans le rêve américain que dans la réalité américaine, ne pas jouer au jeu de la ressemblance et de la différence mais voir l'Amérique comme étrange, et alors elle apparaît :

C'est une fiction, est-ce que cela est vrai ou pas, je ne l'affirmerai pas, mais – et c'est normal – vous construirez une fiction de votre voyage sur une base d'étrangeté. [...] Il faut le vivre, mais il y a une sorte de travelling dans une planète qui est tout à fait différente (Baudrillard et Guillaume, 1994, p.98).

Il nous propose encore que cette « hypothèse radicale » sur le monde (hétérogénéité indescriptible, incompréhensible) peut être éprouvée très réellement dans n'importe quel pays (on est frappé par cette étrangeté radicale de tous les modes de vie) mais, selon l'auteur :

On ne commence à se rendre compte de cela qu'après avoir parcouru plusieurs pays. Car au début, dans la première phase du voyage, au contraire, on est tenté par l'uniformisation, la reconnaissance des petites différences. Mais les différences n'ont jamais fait une étrangeté, au contraire, plus il y a de différences dans ce sens-là, plus on se repère. (Baudrillard et Guillaume, 1994, p.103)

Nous pensons que le tour du monde est propice à la réalisation d'un voyage sidéral. Se confronter à une « ultra altérité » de l'autre, dans l'itinérance, l'autre étant toujours autre, le travail qu'il produit sur l'altérité en miroir du voyageur est sans cesse renouvelé, ne lui permettant pas de se stabiliser comme l'autre de l'autre. Il maintient le voyageur dans une sorte d'altérité de lui-même, lui donnant la sensation de naviguer dans sa propre identité portée par ses rencontres. L'autre, dans sa façon de rencontrer, devient de moins en moins objet d'accès à sa culture, à une réalité locale

faite de petites différences, mais devient de plus en plus une rencontre intersubjective pour elle-même. Le fait que cet autre soit toujours autre, et qu'il rencontre pour rencontrer, lui donne le sentiment de naviguer dans les différents univers étranges de l'autre, dont il ne perçoit quelque fois qu'un embaumement, qu'un mouvement, qu'une chaleur, qu'une couleur, qu'un sentiment.

Ce voyage sidéral ne serait pas une condition au voyage autour du monde, mais une conséquence qui s'installe après un certain temps de voyage et la traversée de plusieurs pays. Cette conséquence devient alors aussi une condition à la poursuite du voyage, et permet de répondre à la question « pourquoi est-ce que je voyage (encore) ? ». Question fatidique à laquelle le voyageur est amené à devoir répondre, sous peine de devoir rentrer, puisque la forme naturellement entreprise en début de voyage, le voyage ethnologique, devient trop éprouvante, trop frustrante, déstabilisante du fait de l'écart ressenti entre le réel du pays recherché et la sensation d'exotisme (Segalen, 1986) devenue papable. De la découverte d'autrui le voyageur en grande itinérance bascule petit à petit dans la rencontre de l'autre : du « narcissisme de la petite différence » (Freud, 1929) qui lui permet de se placer et de placer l'autre identitairement, il se fait happer par l'altérité radicale de cette autre qu'il ne peut maîtriser, qui le fait vaciller dans son être tout en lui reconnaissant une certaine étrangeté. Il s'agit alors pour le sujet soit de basculer dans une forme de voyage sidéral soit de rentrer. Le voyage devient alors *hic et nunc*, le réel de la culture de l'autre laisse place au voyage dans l'étrangeté de l'autre, il se laisse porté par cette dernière, alternant mobilité et immobilité, telle une respiration, lui donnant l'impression de rebondir sans connaître la destination, puisqu'elle ne lui appartient plus, elle a glissée entre ses doigts, mais est portée par l'étrangeté, par cette distance qu'il tente de maintenir, telle une bulle au milieu d'un niveau, et qui fait de lui un exote, un voyageur sidéral. La fatigue, la frustration alors disparaît, l'impossibilité de pénétrer réellement le réel de la culture de l'autre et son corolaire, la mise en danger de sa propre identité face à cet inconnu qu'il veut tenir hors de lui-même, disparaissent pour laisser la place et reconnaître cette étrangeté de l'autre, mais aussi de soi. Il ne s'agit pas de rentrer dans un voyage océanique continu, de rentrer en transe pour ne plus être affecté par le réel, la bulle ne peut s'immobiliser au milieu du niveau, elle ne fait qu'y passer et y repasser, donnant la sensation d'une oscillation. Le réel lui permet juste d'être réactif et lui permet de retrouver la bonne inclinaison du niveau, pour retrouver la direction de son centre, et ne jamais trop s'en éloigner. L'exotisme (Segalen, 1986) est une étrangeté aux mille formes, aux milles couleurs, il ne peut que surprendre le voyageur, l'exotisme est toujours autre et dépendant de l'autre, et permet au sujet de se rapprocher au mieux de sa propre

réalité, une réalité autre, qui, lorsqu'il la touche du doigt, n'a aucune mesure avec sa propre réalité : elle est simplement autre. Le jeu de la petite différence, inévitable, puisqu'il finit toujours par passer par l'injonction arbitraire du langage, ne se fait que dans un autre temps.

Le travelling du voyage sidéral rejoint le signifiant vide de Barthes (1970) : « parce qu'il ne prend pas la force des signifiants, on se trouve tout d'un coup délestés, à la fois soulagés de cette obligation, parce que donner du sens aux choses, c'est une sacrée obligation et c'est très pesant. » (Barthes, 1970, cité dans Baudrillard & Guillaume, 1994, p.101) L'auteur nous rappelle que c'est très étrange pour nous, parce que nous sommes habitués à faire signifier les choses, à leur donner une destination.

Bilan des trois formes d'immersion

L'objectif de cette sous-partie a été d'étudier trois formes d'immersion dans les populations locales afin d'en déterminer leurs spécificités. Si le voyage culturel permet au sujet d'accéder à des lieux éloignés de son propre quotidien, et permet de faire l'expérience d'une autre vie, il s'agit d'une immersion dans le monde du tourisme (qui est également l'apprentissage du tourisme), il reste ainsi largement extérieur au monde et à la vie locale qu'il découvre. Le tourisme implique ainsi une expérience de l'altérité facile d'accès, mais certes limitée, en effet la pratique touristique permet au touriste de gérer le degré de rupture avec son quotidien et ainsi son immersion dans les cultures locales (transports, restaurants, accommodations, quotidien). Toutefois, même à travers un regard limité, le sujet peut vivre des émotions fortes face à la découverte d'un lieu par exemple, qui combinées et comparées à des expériences antérieures, est un moyen de construire des connaissances sur les autres et sur le monde. Le voyage d'intégration est caractérisé par une immersion longue dans une même culture, dans lequel le voyageur développe, selon une échelle d'apprentissage en progression descendante, une initiation interculturelle aboutissant à une phase « d'immersion-intégration » (Fernandez, 2002), ou à une quotidiannisation des vécus précédemment étranges (Breton, 2011). Le voyageur vit ainsi une plongée dans la symbolique culturelle par un pragmatisme éclairé, confronté aux apories interculturelles, l'initiation interculturelle, dans une démarche exotique, lui permet de toucher l'inaccessible de l'altérité radicale. Peu à peu il se fait une place dans la société d'accueil dont il commence à saisir les codes et le cadre culturel, par métissage du système de pensée. Selon Hervé Berton, si au départ il saisit

une part de l'altérité radicale par transduction (raison sensible), peu à peu il y a accès par abduction puis déduction (raison dialogique) pour enfin y avoir accès par induction (raison formelle), transformant ainsi un quotidien « non » ordinaire déréalisant en un quotidien ordinaire dont il saisit le réel par un système de pensée métisse. Enfin, le voyage autour du monde est caractérisé par une immersion longue à travers de nombreuses cultures. Il s'agit d'une immersion dans le quotidien des populations locales, sans pour autant permettre au voyageur de rentrer dans un processus d'intégration, elle se ferait ainsi dans une forme « sidérale », concept que nous empruntons à Baudrillard et Guillaume (1994), et qui permet au voyageur de maintenir une distance d'étrangeté et se laisser porter par la rencontre, guidé par l'autre, sans toutefois chercher à le saisir dans son système de pensée, à faire de la différence. L'autre, dans sa façon de rencontrer, devient de moins en moins objet d'accès à sa culture, à une réalité locale faite de petites différences, mais devient de plus en plus une rencontre intersubjective pour elle-même. Le fait que, dans la rencontre, cet autre soit toujours autre en grande itinérance, et que le voyageur ne cherche pas à le faire entrer dans un système de référence qui lui appartient, lui permet ainsi de s'approcher au mieux, *hic et nunc*, de sa réalité (à l'autre), une réalité autre, qui n'a aucune mesure avec sa propre réalité (à soi) : elle est simplement autre. Le jeu de la petite différence, inévitable, puisqu'il finit toujours par passer par l'injonction arbitraire du langage, ne se fait que dans un autre temps, dans l'après-coup, de manière réflexive.

Nous allons maintenant nous intéresser aux spécificités du voyage autour du monde.

3. Pendant le voyage : devenir autre *versus* devenir l'autre

Dans ce troisième sous-chapitre, nous allons voir comment cette forme sidérale d'immersion, liée à la grande itinérance, se matérialise pendant le voyage autour du monde, notamment au travers d'une volonté de devenir autre (et non l'autre).

Franck Michel (2012) nous rappelle que Thoreau (1862) racontait n'avoir rencontré qu'une ou deux personnes, au cours de son existence, qui comprenaient réellement « l'art de marcher » :

Si vous êtes prêt à quitter père et mère, frère et sœur, femme, enfant et amis pour ne plus jamais les revoir, si vous avez effacé vos dettes, rédigé votre testament et réglé toutes vos affaires, si enfin vous êtes un homme libre, alors vous êtes prêt pour marcher. » (Thoreau, cité dans Michel, 2012, p.18)

Pour un sujet, œuvrer à se libérer totalement de ce qui le lie à la société est une décision extrêmement difficile à prendre et de ce fait extrêmement rare. Il ne s'agit en rien ici d'imposer au voyage autour du monde cet extrême. Mais ce que nous voulons retenir de cet « art de marcher », c'est que ce qui importe dans le voyage, ce n'est pas le côté extraordinaire du voyage en lui-même, puisque celui qui nous intéresse consiste à vivre et à chercher le quotidien des pays traversés, il n'est en rien une quête d'exploit, de découverte des terres inconnues (hormis à soi-même); mais il s'agit bien de se libérer de tous ses engagements sociaux et économiques sur une durée suffisamment longue : le voyageur se donne ainsi tous les moyens pour cheminer vers le monde, les autres et lui-même. S'il devait y avoir quelque chose d'exceptionnel à ce voyage, se serait, dans notre société moderne, le fait de s'en retirer « totalement » même si ce n'est que momentanément, à ses risques et périls, rendant une certaine liberté, une mobilité à « son » identité.

Nous pouvons extraire de nos études sur les conditions de l'autoformation existentielle, sur l'art de ne pas réussir son voyage ainsi que sur la philosophie de l'aventure, plusieurs conditions optimales permettant de dresser un idéal type du voyage autour du monde. Il est à noter que nous nous plaçons toujours dans le « paradigme » de voyage définit dans la partie sur l'immersion du voyage autour du monde, à savoir : une forme sidérale du voyage, la rencontre de l'autre (et non d'autrui) par le rite de l'hospitalité.

Il faut dans un premier temps que ce voyage soit immergé dans la vie culturelle et naturelle locale (il faut pénétrer la nature, les foyers, les lieux de vie publics, les fêtes, les marchés, les tables, les moyens de transport, de communication, etc.,) parce que la rencontre de l'altérité est la condition tant du voyage que de l'autoformation existentielle. Bernard Fernandez nous rappelle : « [...] être là dans un instant qui fonde l'expérience, favorise une interaction susceptible de créer les conditions favorables à l'expérience de l'hospitalité. » (Fernandez, 2002, p.101) Quant à Franck Michel, la véritable aventure individuelle : « ne peut faire abstraction du collectif. [...] Il n'y a pas de contact avec la réalité sociale s'il n'y a pas de contacts authentiques avec les populations. » (Michel, 2000, p.171)

Il faut encore que le voyage soit entrepris dans une démarche exotique et non endotique : il s'agit bien, pour le voyageur, de devenir autre et non de devenir l'autre :

Celui qui cherche à se confondre risque fort de se perdre là où celui qui souhaite se fondre à toutes les chances de gagner à mieux connaître les autres et soi-même. On peut s'interroger par ailleurs si

l'endotisme ne serait pas cette fuite totale, irresponsable et lâche, qui ne veut voir ce qui pourtant crève les yeux et qui ne peut accepter ce qui est inévitable : il est sans doute aussi plus difficile de réinventer la vie que de s'inventer une autre vie. (Michel, 2011, p.136)

Il doit être également long parce qu'il faut du temps au voyageur pour objectiver son héritage socioculturel, pour apprendre à se décentrer réellement en rencontrant, à ne plus faire des expériences actives du monde. Ces dernières, élaborées à partir d'une pensée rationnelle, lui permettent, par la logique de la déduction et de l'induction (liée aux « règles » de sa culture), d'anticiper l'autre et de faire en sorte qu'il coïncide à ses projections livresques et imaginaires, quitte à en modifier son approche. Bien au contraire, il apprend à faire des expériences passives du monde, accueillir l'autre dans son altérité, se laisser imprégner : « L'autre, pour être autre, doit l'être absolument, ne portant prise à aucune possibilité de connaissance anticipée. On ne peut le prévoir mais on doit l'accueillir dans l'éclat d'une vision. » (Laplantine, 2011, p.100.) Il s'agit là d'une capacité qui prend du temps à construire, d'un lâcher-prise à contre sens de son éducation, et cela passe souvent par une période de grand inconfort, de grand doute, de douleur intérieure même :

L'expérience de l'Ailleurs atteint le seuil de la saturation, mélange d'une fatigue physique et psychique. Le voyageur au long court s'essouffle. C'est la phase de rejet. Le temps du voyage –et non le voyage en soi- est arrivé à un point de démesure. [...] Le voyageur aspire alors à se retirer de la scène pour se reposer, car l'expérience de l'Ailleurs n'est pas de tout repos. Cet excès de fatigue affecte l'individu qui rêve d'un repos mérité et d'une sédentarité convoitée. [...] Ce temps-là est celui d'une mise au point sur les choix qui charpentent la décision de faire le chemin inverse. (Fernandez, 2002, p.226)

Mais il s'agit bien là d'une étape nécessaire à franchir pour la poursuite d'un voyage long. Cela se traduit alors par un changement de rythme, une entrée dans une forme sidérale du voyage, un recentrement sur le moment présent et plus sur l'anticipation du moment qui suit, où l'objectif du voyage coïncide dorénavant avec la rencontre fortuite et souvent éphémère de l'autre, et où la sensation de visiter le monde a laissée place à celle de vivre le monde.

Lent parce qu'il faut prendre le temps de se métisser en rencontrant, courir après l'objectif suivant par anticipation, par peur de ne pas rentabiliser l'investissement, par peur de passer à côté d'un lieu ou d'un événement incontournable, immanquable, ne permet pas au voyageur itinérant de vivre l'instant présent pour ce qu'il est. Il faut apprendre à donner du temps au temps, quitte à la perdre dans la valeur de l'instant en se résignant momentanément à ne plus rien poursuivre hormis le

hasard de la rencontre. « La lenteur de notre cheminement vers l'ailleurs met davantage en perspective la grandeur de la différence de l'autre. » (Michel, 2000, p.92)

Itinérant parce que l'altérité de l'autre et de soi (en miroir) ne peut se fixer, elle y est dynamique et semble infinie : « L'exotique n'est plus l'Autre mais soi-même, vu par celui-là même qui en est la figure tutélaire : un exotisme inversé. L'exotisme inversé c'est vivre sa propre étrangeté non abolie dans le regard de l'altérité [...]. » (Fernandez, 2002, p.195) Il s'agit donc, pour le voyageur, de s'immerger dans une sorte d'« ultra-altérité » de soi, qui ne correspond pas l'altérité des autres mais à celle du voyageur, en miroir. En effet, pour « survivre », il est amené à faire tomber ses défenses, à se décentrer en permanence puisque l'autre est toujours autre, et du coup à ne pas pouvoir se construire une identité de l'autre de l'autre, parce que justement cet autre est toujours autre. C'est un voyage à caractère plus anthropologique qu'ethnologique : lors d'une expatriation, s'il est possible de s'immerger plus en profondeur dans la culture du pays (et même s'il demeurera toujours une altérité radicale), l'autre reste tout de même plus homogène que dans l'itinérance, il lui fait une place, lui offre un rôle, un système de relations dans lequel il peut stabiliser un « moi-autre ». L'itinérant lui, lorsqu'il rencontre, ne peut réellement se réfugier dans aucune stabilité du moi fût-il autre. Le choc culturel est quotidien, il a beau acquérir une intelligence du voyage à mesure qu'il chemine, lorsqu'il passe de L'Inde à l'Afrique du Sud, tout le travail sur lui-même est à réinitialiser (ou à réinventer). Voilà pourquoi nous parlons d'« ultra-altérité » du soi. L'autre dans la rencontre n'est autre que pour le voyageur, alors que dans une itinérance ce dernier est l'autre d'une multitude d'autres, et jamais le même.

Ce qui m'amène au point suivant, il s'agit d'un voyage autour du monde. En effet, parce qu'il permet de goûter une part infime mais variée de toutes les saveurs des altérités du monde, non pas dans le but de toutes les connaître (ce qu'une vie ne suffirait pas à réaliser), mais pour s'ouvrir vers l'infinité des autres non encore rencontrées. Cela permettrait au voyageur de reconnaître que plus il s'immerge dans le monde, moins il a la sensation de le connaître, plus il est capable de le rencontrer et plus le désir d'ailleurs est grand :

L'ethnologue [lorsqu'il devient un voyageur itinérant] en tant que tel est casanier parce qu'il sait qu'il poursuit un fantôme, celui d'une connaissance impossible. Se connaît-on jamais soi-même ? La question a-t-elle-même un sens ? Ne connaît-on jamais les autres ? Connaît-on vraiment jamais ceux que l'on aime ou qui nous entourent ? [...] mais il continue à s'interroger sur le statut de cette connaissance, sur ce qu'elle dit de lui, des autres et de leur relation réciproque. (Augé, 2009, p.65)

Enfin, le voyage pour être voyage, et parce qu'il est dans une démarche exotique, nécessite un retour. Sans cela l'errance, devient errement. Selon Michel Onfray :

Le lieu quitté puis retrouvé donne l'axe sur lequel oscille l'aiguille de la boussole. Sans lui, pas de points cardinaux, pas de rose des vents, pas de possibilité de se déplacer et d'organiser son quadrillage sur la carte du monde. [...] Sans elle, aucune direction, aucun aller, aucun retour possible. Une cartographie sans indications directionnelles ne présente aucun intérêt, elle n'a aucun sens. [...] Le monde, donc, vaste et réduit à la fois, le moi de chacun en son centre, le voyage comme invite à dessiner, pour soi, une rose des vents, puis le domicile pour asseoir et cultiver cette identité. (Onfray, 2007, pp.97-98)

Franck Michel nous rappelle encore : « Le détour par les autres nous permet de mieux nous retrouver entre nous, un peu comme si le détour par le lointain nous rapprocherait à nouveau de nos cités et de nos campagnes. » (Michel, 2000, p.121)

Comme nous l'avons vu, la grande itinérance est propice au vécu d'une forme sidérale d'immersion dans les cultures locales. Dans une volonté de dresser un idéal-type du voyage sidéral, nous avons identifié quelques conditions optimales à cette forme d'immersion : le voyage consisterait alors en un voyage long, lent, itinérant en une circumnavigation planétaire, immergé dans le monde dans une démarche exotique et impliquant un retour. Mais pour définir ce voyage plus précisément, il faut s'intéresser maintenant au voyageur lui-même.

4. Typologie du *Backpacker* et socialisation cosmopolitique

Rappelons tout d'abord que le *backpacker* est un jeune touriste voyageant en sac à dos, sur de longues périodes, avec un petit budget et ayant à tendance à organiser son voyage sur la route en privilégiant les structures locales. Nous pensons que le voyageur autour du monde vient s'inscrire dans cette subculture du tourisme. Toutefois, comme l'a montré Demers (2011), il existerait plusieurs types de *backpacker*, qui selon le degré de volonté de renforcement ou de transformation de l'identité et le degré d'immersion dans le quotidien des populations locales visitées engendreraient différentes expériences de l'altérité et ainsi différentes socialisations cosmopolites.

4.1. Typologie du *Backpacker*

En 1979, Cohen nous rappelle que les prescriptions normatives de la société occidentale pouvant entraîner un sentiment d'aliénation de soi, peut pousser l'individu à partir en voyage, en quête d'expériences et de pratiques d'immersions culturelles « authentiques ». Le « *drifter* », tel qu'il nomme ce type de voyageur, tout en rejetant son centre culturel, s'engage dans l'exploration de centres alternatifs, de recentrements au cours de nombreuses expériences erratiques, afin de trouver un sens alternatif à sa vie dans la société d'autrui.

Demers (2011), dans une étude plus récente, nous rappelle, quant à lui, que les prescriptions normatives de la société occidentale ont aujourd'hui changé depuis qu'elle est entrée dans une ère hypermoderne, en devenant une société de la performance (Ehrenberg, 1991). D'une pratique contestataire et alternative, la pratique du voyage serait maintenant valorisée par cette dernière. Le besoin de laisser se déployer son identité dans une pratique *backpacker* ne correspond plus à un éloignement de la culture d'origine, mais bien son contraire.

Pour lui la pratique *backpacker* procède d'un processus identitaire¹⁸, qu'il tende vers la reproduction ou la rupture de l'identité du sujet. Cela se fait au travers de certaines expériences intenses vécues durant le voyage, l'apprentissage de certaines habiletés sociales et personnelles, le désir d'en faire un moment d'épanouissement de soi, la mise en récit de ces expériences dans les groupes temporaires *backpackers* durant le voyage et enfin par la création d'une unité narrative synthétique afin de mettre en valeur l'expérience du voyage une fois rentré, lors de la réinscription dans les groupes d'appartenance.

Afin d'établir une typologie de l'expérience du *backpacking* à partir d'un corpus d'entretiens réalisés auprès de *backpackers*, Demers va s'appuyer sur deux axes : L'axe identité - allant de la transformation à la reproduction - et l'axe authenticité – allant d'un rapport de virtuosité à un rapport minimaliste.

Le pôle reproduction de l'identité vise à renforcer un sentiment d'être soi déjà connu et accepté par le sujet en recherchant des expériences identitaires renforçant sa position relative dans le monde.

¹⁸Demers se base sur une définition de l'identité en tant que processus dynamique oscillant entre un pôle reproduction de sa structure propre et un pôle transformation de celle-ci. L'individu saisi son positionnement relatif au monde par une mise en récit biographique, par des pratiques d'inscription, de distanciation, de distinction et par une recherche de reconnaissance sociale.

Le pôle transformation de l'identité vise à redéfinir radicalement son identité par des expériences identitaires permettant de modifier ce que l'on ne désire plus être par ce qu'on perçoit comme étant structurant d'une nouvelle identité désirée. Le *backpacker* peut ainsi, dans son périple, soit rechercher une expérience de l'ailleurs qui renforce son identité soit une expérience de l'ailleurs qui la transforme.

En se basant sur les travaux de Chaim Noy (2004), qui lie identité et quête d'authenticité dans le voyage *backpacker*, la seconde étant le principal vecteur d'épanouissement de soi, Demers introduit un deuxième axe qui est celui de l'authenticité (en tant que voie empruntée pour accomplir ce cheminement identitaire), axe oscillant entre un pôle minimalisme et un pôle virtuosité.

Dans l'expérience minimaliste de l'authenticité, le *backpacker* se satisfait de l'aménagement de celle-ci telle qu'elle est présente dans le quotidien des enclaves *backpacker*, qu'elle lui apparaisse comme un compromis désirable ou une forme authentique. Il recherche avant tout le bien-être et le plaisir de vivre ces représentations de l'authenticité véhiculées par la culture *backpacker*. Dans l'expérience virtuose de l'authenticité, le *backpacker* est prêt à sacrifier une grande part de son bien-être et de son plaisir pour tendre vers son idéal d'authenticité. Cette quête le pousse à rejeter certaines formes d'authenticité préfabriquées véhiculées par un imaginaire de l'authenticité non radicale et le pousse à aller, le plus souvent possible, au-delà des enclaves pour s'immerger dans la nature et les cultures locales.

En croisant ces deux axes Demers nous propose quatre principaux types de *backpackers* :

--

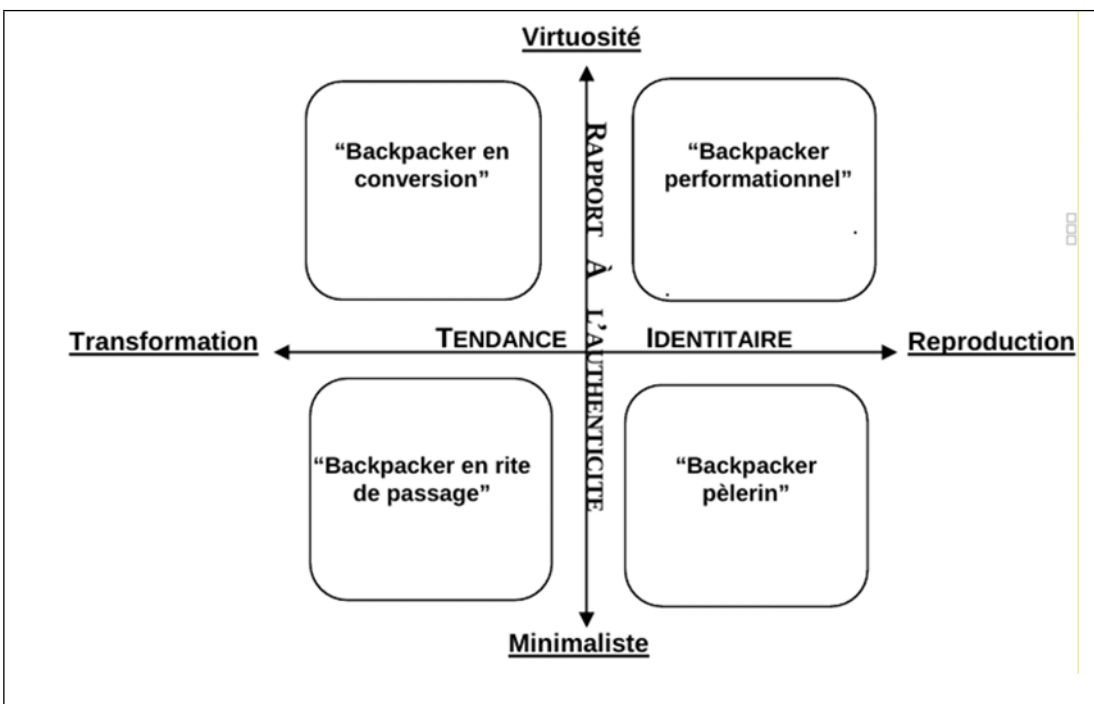


Tableau 2 : Division des différents types de *backpacker* en fonction de la tendance identitaire et du rapport à l'authenticité du voyageur. (Demers, 2011)

- Le « *backpacker* pèlerin » : ce type combine l'axe reproduction de l'identité et le pôle authenticité minimaliste. Sa perception de lui-même et la possibilité de vivre une vie authentique avant le voyage est validée par l'expérience du *backpacking*. Il n'y a aucun bouleversement identitaire, d'altération du sens de soi, pas de décentrement, le rapport au monde et les formes d'authenticité que lui offrent certaines communautés éphémères de *backpackers* le satisfait, et il peut s'inscrire et se mettre en récit à l'intérieur de ces communautés. Les expériences, en tant que capital culturel, lui offrent la possibilité de développer des habilités sociales et linguistiques socialement valorisées, et développer un projet de vie une fois rentré. Les « *backpackers*-pèlerins » ont « non seulement un sentiment clair de leur identité, mais ils ont l'impression que cette identité s'insère dans un ordre déjà établi et tourné vers des idéaux intègres et substantiels, dont ils retrouvent l'incarnation sous la forme de communautés éphémères de voyageurs. » (Demers, 2011, p.12)

- Le « *backpacker* en rite de passage » : ce type combine le versant transformation de l'axe identité avec le pôle minimalisme de l'axe authenticité. L'immersion dans des communautés *backpacker*, serait vu comme une possibilité de vivre un ensemble de pratiques autonomisantes afin de s'épanouir loin des siens, lui donnant accès à l'expérience d'un soi en phase avec les valeurs de sa

société d'origine, auparavant encore inaccessible car surprotégé (et non aliéné). Il s'agirait en quelque sorte d'un rite de passage entre une identité infantile vers une identité adulte « en se servant du voyage comme d'une plateforme pour s'élancer vers cette autonomie » (Riely, 1988, cité dans Demers, 2011, p.12). Il ne s'agit pas de s'extraire des valeurs de la société d'origine, mais de s'y inscrire en tant qu'individu avec une identité singulière sur le plan culturel et valorisée par celle-ci. La recherche de l'authenticité des cultures locales est modérée tandis que l'inscription dans la subculture *backpacker* est primordiale.

- Le « *backpacker* performance » : Ce type combine la reproduction de l'identité sur ses bases existantes avec l'axe virtuose de l'authenticité. Il correspond, selon Demers à « l'individu trajectoire » de la culture du narcissisme (Lash, 2006). Il a la volonté non seulement de confirmer son identité mais aussi, dans sa quête d'idéal de soi, d'en développer tout son potentiel, dans la plus grande unicité. L'expérience virtuose de l'authenticité lui offrant l'occasion, au travers d'expériences « performance », de dépasser ses limites, d'acquérir, en accord avec les valeurs de sa société d'origine (aventurier, autonome, fort, polyvalent, anticonformiste, *self-aware*), une valeur unique et authentique qui le distingue du reste de la communauté. Son inscription dans la culture *backpacker* lui semble insuffisante pour vivre des expériences authentiques, qu'il vit en immersion, à l'extérieur des enclaves *backpackers*. Toutefois, ces dernières lui sont nécessaires pour confirmer son unicité par rapport à la masse, et y trouver les signes d'approbation et d'admiration des autres :

Le « *backpacker* performance », accomplit les exploits que lui commande sa légitimité charismatique en tendant toujours plus vers l'authenticité. Le virtuose fait de son expérience de *backpacker* un parcours au sens plus profond que le reste de ses compatriotes, le préparant à s'approprier d'une manière hautement significative et exemplaire, pour soi et pour le reste des *backpackers*, les modes d'être soi et d'être dans le monde propre à une société de l'identité et portée par les figures de la performance. » (Demers, 2011, pp.19-20).

Pour Demers, il est le « gardien du temple » de la subculture *backpacker*, en maintenant une certaine intégrité entre les principes abstraits que sont la quête d'authenticité et le processus identitaire, avec les actions concrètes propres au *backpacking*.

- Le « *backpacker* en conversion » : ce type combine les pôles transformation et virtuosité des deux axes. Il est en quête d'une transformation ontologique et refuse tout à la fois le modèle de l'individu de sa société d'origine tout comme la voie d'accès à une authenticité individuelle

proposée par la culture *backpacker* qu'il juge trop faible. Pour accéder à de nouvelles valeurs authentiques, il s'immerge dans la culture locale en quête d'authenticité, valeur suprême par laquelle il veut réorienter toute sa personne. Ayant vécu des premières expériences d'immersion dans des cultures par des épreuves physiquement et émotionnellement intenses qu'il juge hautement authentiques et formatives, et ne pouvant pas dans un premier temps inscrire ces expériences dans un récit de soi convainquant, il prolonge ces moments hautement significatifs sur le plan personnel par le renouvellement permanent des pratiques d'« authenticité ». Il vit son voyage comme une série d'épreuves lui permettant de révéler et de transformer, dans un récit de rupture, une nouvelle identité ressentie comme plus significative et désirable, par une réinterprétation alternative de son passé, de son présent et de son futur. Les immersions ultérieures lui permettent de tester et affiner cette identité renouvelée et de poursuivre le cheminement personnel vers un nouveau projet de vie. Demers nous rappelle :

Tentant d'éviter le mode performatif d'être soi (Ehrenberg, 1991) contrairement au « backpacker performatif » qui, quant à lui, le reproduit de manière hyperbolique, sa pratique est davantage axée sur l'ajustement entre son for intérieur et l'ordre du monde. *Backpacker* axé sur l'immersion culturelle de longue haleine, il n'est toujours que de passage dans la culture *backpacker* en elle-même. » (Demers, 2011, pp.15-16).

Se consacrant à la recherche d'un centre alternatif au quotidien des communautés *backpackers*, il ne s'y identifie pas, bien qu'il respecte la manière de rechercher l'authenticité et l'épanouissement des autres types de *backpackers*. Par rapport à ces derniers, il serait en quelque sorte dans un ordre à part, s'identifiant aux cultures qu'il fréquente et découvre à sa manière, cherchant toujours à se trouver en harmonie avec les manifestations de l'ordre du monde. Il délaisse ainsi certaines préoccupations ordinaires de la plupart des *backpacker* (séduction, fêtes, etc.). Le but de son voyage est de rencontrer et de poursuivre de nouveaux idéaux, de les mettre en pratique et en récit pour réaliser une bifurcation biographique.

Demers, dans son article nous rappelle que cette typologie ne prétend pas épuiser le champ des significations possibles du *backpacking*, mais il nous offre la possibilité d'envisager différentes formes d'immersion, et ainsi de socialisation, par cette pratique de voyage. Nous le rejoignons dans l'idée qu'il n'est pas possible d'analyser la pratique *backpacker* à partir d'une perspective unique, dans la même mesure que nous rejoignons Cicchelli (2012, p.127) pour dire qu'« à chaque sociabilité sa justification cosmopolite ». Les typologies utilisées par Demers pour analyser

l'expérience des *backpackers* nous donnent des outils pour penser l'élaboration du sentiment d'appartenance cosmopolite par les différents voyageurs.

4.2. De l'expérience mixte

Avant de poursuivre, nous souhaitons encore préciser un point. Pour que ces différentes typologies puissent être opérantes, faut-il encore que la pratique des voyageurs puisse tendre significativement vers l'une ou l'autre de ces catégories. Cicchelli nous rappelle que les socialisations mixtes sont rares dans l'expérience ERASMUS. Qu'en est-il pour l'expérience *backpacker* ?

Pour cela, nous allons nous appuyer sur les propos de J. Lachance (2012) qui nous rappelle, en se référant aux travaux de Ricoeur (1983), que le récit est un moyen de réorganiser la temporalité des événements vécus. En effet, le sujet sélectionne consciemment et inconsciemment des fragments de ce qui a été vécu pour construire son récit et pour en faire une histoire intelligible et partageable avec les autres :

Cette opération de sélection suppose donc de donner une certaine importance à des moments singuliers d'un événement et d'en rayer d'autres de son récit. En d'autres termes, le récit d'un événement est une re-construction narrative à partir du vécu. Ainsi, certains moments peuvent prendre une place plus ou moins importante en comparaison avec ce qui a été réellement vécu. [...] (Lachance, 2012, p.22)

Selon Lachance, le voyageur éprouverait le besoin de prendre la parole afin de rencontrer d'autres voyageurs (Riley, 1988), de valoriser son voyage (O'Reilly, 2006), voire même de gagner un certain prestige au sein de la communauté des *backpackers* (Sørensen, 2003).

Nous pensons que la valeur des expériences, ainsi que la mise en récit de celles-ci, sont influencées par les groupes dans lesquels le voyageur s'inscrit durant le temps du voyage. Il y aurait une interrelation entre l'impact de certaines expériences devenant significatives, les groupes temporaires dans lesquels le voyageur souhaite se socialiser, et l'élaboration du sentiment d'appartenance cosmopolite par sa mise en récit. Nous pensons que la mise en cohérence reliant ces différents points rendrait l'expérience mixte difficile à gérer, et de ce fait plus rare. Le sens ou la valeur accordée à certaines expériences plutôt qu'à d'autres, ainsi que leurs mises en récit,

varieraient selon les groupes temporaires dans lesquels le voyageur souhaite faire reconnaître son expérience.

4.3. De la socialisation cosmopolite

Pour en revenir à la typologie proposée par Demers, nous pensons que les trois idéaux-types « *backpacker* pèlerin », « *backpacker* performatif » et « *backpacker* en rite de passage » ont la particularité d'élaborer essentiellement leurs socialisations cosmopolites à l'intérieur des enclaves *backpacker*, bien qu'ils aient chacun leurs spécificités. Le « *backpacker* pèlerin » renforce et développe son identité et ses croyances préexistantes au sein d'une communauté de pairs internationaux (confirmation de la vision préalable du monde) ; le « *backpacker* performatif », même s'il s'extrait des enclaves et s'immerge dans la culture locale, puise dans ses expériences l'aventure nécessaire à renforcer son identité et se distinguer auprès de ses pairs internationaux (développement du potentiel performatif valorisé par sa culture d'origine pour devenir « un parmi les autres ») ; enfin le « *backpacker* en rite de passage », s'appuie sur son vécu au sein des enclaves pour s'émanciper loin des siens et gagner en autonomie afin de réintégrer sa société avec un autre statut (devenir adulte). Il s'agit là, nous le pensons, d'une forme occidentale de socialisation cosmopolite, à travers la mise en récit de l'expérience, ou d'une partie de l'expérience alors significative, dans le but de s'immerger et de s'intégrer dans une enclave occidentale. Le *backpacker* troquerait (voire métisserait) ainsi son modèle culturel national pour (avec) un modèle occidental cosmopolite et serait soumis temporairement aux injonctions identificatoires de ce dernier, organisant l'ensemble des valeurs, du rapport au monde, et des systèmes de conduites particuliers (mœurs, habitudes, codes, etc.).

Nous proposons maintenant de nous intéresser à l'idéaltype du « *backpacker* en conversion ». Bien qu'il puisse être de passage au sein des communautés *backpackers*, il ne cherche pas à s'y intégrer, comme nous l'avons vu précédemment, sa socialisation se fait principalement en immersion au sein des populations locales. Si la socialisation cosmopolite dans des enclaves est réalisée dans une logique d'intégration principalement dirigée vers une communauté en particulier, une autre forme de socialisation, par l'expérience du « *backpacker* en conversion », serait ainsi possible, celle-ci étant éphémère, aléatoire, hétérogène et principalement tournée vers le hasard des rencontres dans le voyage, et peut ainsi représenter une forme différente d'élaboration du sentiment cosmopolite.

Nous allons nous intéresser maintenant au voyageur autour du monde.

5. Voyageur autour du monde et autoformation existentielle

5.1. Du voyageur autour du monde

Comme nous l'avons vu le « *backpacker* en conversion » est en quête d'une transformation ontologique et refuse tout à la fois le modèle de l'individu de sa société d'origine tout comme la voie d'accès à une authenticité individuelle proposée par la culture *backpacker* qu'il juge trop faible et à laquelle il ne s'identifie pas. Pour accéder à de nouvelles valeurs qu'il considère comme authentiques, il s'immerge dans les cultures locales en quête d'authenticité, et prolonge ces moments hautement significatifs sur le plan personnel par le renouvellement permanent des pratiques d'authenticité. Il vit son voyage, comme une série d'épreuves lui permettant de révéler et de transformer, dans un récit de rupture, une nouvelle identité plus significative et désirable. S'identifiant aux cultures qu'il fréquente et découvre à sa manière, cherchant toujours à se trouver en harmonie avec les manifestations de l'ordre du monde, et n'étant que de passage dans les communautés backpackers, sa pratique est tournée vers l'itinérance. Nous souhaitons maintenant nous intéresser plus particulièrement à la grande itinérance du voyage autour du monde.

Bien qu'il soit possible, à priori, de voir le voyageur autour du monde entrer dans plusieurs de ces catégories, voyageant d'enclaves en enclaves, nous souhaiterions relever la combinaison de deux éléments qui nous amènent à penser que sa pratique de l'authenticité tendrait vers celle du « *backpacker* en conversion ».

Tout d'abord, suite à une étude menée sur les voyageurs autour du monde, Molz (2010) nous propose le concept de « *round-the-worldness* » : au-delà de la motivation à découvrir les cultures spécifiques visitées, il faut prendre en compte une motivation à réaliser la boucle, à toujours aller de l'avant malgré la fatigue, la déstabilisation (liée à l'enchaînement des chocs culturels toujours renouvelés) et le besoin de retrouver un cadre stabilisant. Il y aurait en effet un fort sentiment cosmopolite à l'œuvre, une volonté de se libérer de ses héritages socioculturels pour devenir, au moins un temps, citoyen du monde. Ce besoin, ou cette volonté de toujours reprendre la route, rendrait difficile, pour le voyageur, de se stabiliser à un même endroit pour entrer dans un processus d'intégration au sein d'une communauté.

Le deuxième élément à prendre en compte, est la condition existentielle de départ du voyageur. Dans une période de transition de vie (l'entrée dans la vie active, reconversion professionnelle, choix des études), face à un sentiment d'aliénation ressenti, un besoin intense de se libérer des pressions qui poussent à la sédentarisation socio-économique et institutionnelle, conduisent les voyageurs à vouloir découvrir le monde pour trouver leurs voies. En effet on ne part pas faire un voyage autour du monde comme on part en voyage le temps de ses congés. Cela nécessite de pratiquer « l'art de marcher » selon Thoreau (1862) : quitter sa famille, ses amis, sa profession, rembourser ses dettes, se délester de ses biens matériels, se libérer de ses engagements institutionnels et plans d'avenir sont les conditions pour partir faire un tel voyage.

Nous aurions dans la combinaison des deux éléments précédemment décrits, la combinaison du pôle conversion de l'identité avec le rapport virtuosité de l'authenticité, ce qui ferait tendre le voyageur autour du monde vers de l'idéaltype du « *backpacker* en conversion ».

De plus comme nous l'avons vu, la grande itinérance du tour du monde contribue à libérer le voyageur de son inscription sociale et, contrairement aux voyages d'intégration, lui « interdit » d'en adopter une autre provisoire. Ainsi, le voyage autour du monde se caractérise d'offrir une des rares occasions de la vie d'être à la fois immergé dans la vie sociale tout en expérimentant un affaiblissement des injonctions identificatoires et des schémas d'interprétations liés à tel ou tel modèle culturel. Corollairement, en maintenant le voyageur dans un premier palier d'immersion déstabilisant marqué par le choc culturel, l'itinérance se spécifie de prolonger considérablement le moment liminaire (Van Gennep, 2011 ; Turner, 1990), l'expérience de l'absence de cadres de références psychosociaux. Cette situation existentielle va directement influencer sur la qualité de l'immersion induite par une transformation du voyage à mesure que le voyageur se libère de ses propres carcans culturels. Alors pour reprendre les propos de Cicchelli (2012), si « à chaque sociabilité sa justification cosmopolite », lors d'un voyage itinérant, et en particulier dans un voyage autour du monde, le sentiment d'appartenance cosmopolite, ne se socialiserait plus, ou moins, au sein de groupes cosmopolites, structurés par des normes et valeurs partagées (bien que toujours négociées), mais aurait tendance à se construire par sérendipités, aux cœurs des multiples rencontres dans le rite de l'hospitalité, toujours autres et indépendantes. En effet l'absence prolongée d'adoption de cadre de référence culturel, et la rencontre à travers le rite de l'hospitalité impliquent que notre voyageur s'assume comme multiforme. En référence à la thèse de la

dissociation de l'identité, dissociation considérée comme ressource (Boumard, Lapassade & Lobrot, 2006), il nous semble que le voyageur, à travers le rite de l'hospitalité, peut tour à tour endosser de multiples identités : esthète, philosophe, aventurier, écrivain, randonneur, fils, frère, ami, ermite, végétarien, biker, marchandeur, photographe, touriste, mystique, danseur, chanteur, artiste, conteur, travailleur, sportif, etc. Il ne s'agit pas là d'une dissolution de soi dans un autre modèle (on ne devient pas l'autre). La démarche, exotique (devenir autre) plutôt qu'endotique (devenir l'autre) (Michel, 2011), permet au voyageur d'éprouver ses identités multiples par de multiples autres, et, éventuellement, de prendre conscience des modèles identificatoires qui les sous-tendent.

Contrairement au voyage d'intégration, où un rôle et un statut sont négociés à mesure que le voyageur se fait une place dans la société d'accueil, l'itinérance autour du monde produit ainsi un métissage à un niveau non plus ethnologique (avec les autres de telle culture) mais anthropologique (avec l'Autre au-delà d'une culture spécifique.)

La forme du voyage autour du monde, marquée par la grande itinérance, pousserait ainsi le voyageur à tendre vers l'idéal-type du voyageur en conversion tel que Demers le définit.

Michel nous rappelle que : « Le voyageur est encore ce qui importe le plus dans un voyage. Quoi qu'on en pense, tant vaut l'homme, tant vaut l'objet. Car enfin qu'est-ce que l'objet sans l'homme ? » (Suarès, 1910, cité dans Michel, 2004, p.7). Le centre du voyage est le voyageur lui-même, tout voyage se construit autour de ce dernier, par ce dernier. Notre voyageur autour du monde, est mû par la rencontre de l'autre (altérité de la personne, de la nature et de la culture) et de soi (son altérité en miroir). Voyageur multiforme qui pour l'occasion de la rencontre, n'est l'homme d'aucune des nombreuses conditions permettant celle-ci, mais use de toute en fonction de ce que sollicite cette dernière : que l'on parle de moyens de transport, de supports de l'information, de lieux, de géographies, de dogmes. Dans la rencontre, il ne privilégie aucun sens, aucun traitement de l'information, aucune sensibilité, mais use et abuse de tous à la fois. Enfin, étant le centre de son voyage, il n'est fidèle à aucun itinéraire, aucun moyen de transport, aucun objectif, mais se plaît à les construire, les déconstruire, les modifier, les réinitialiser, les imaginer, les rêver, les éprouver, les partager, les conter et les décompter pour prendre la mesure de l'infinité des routes possibles encore à parcourir avec pour horizon, toujours une « ligne de fuite » (Deleuze & Guattari, 1980). Si l'on se risquait à l'enfermer dans une identité au-delà de cette définition par

l'autre, il faudrait pour cela se placer dans le paradigme d'une « identité en rhizome » (Glissant, 1999). On s'en approcherait sûrement en le définissant « voyageur de l'interstice » (Urbain, 2002) :

« [...] ni novices ignorants, ni héros révoltés du voyage, [mais] des touristes rusés, grands négociateurs du paradoxe. [...] Ils ne nient pas ni ne déplorent un état de fait. [...] ce sont des sioux, perpétuellement à l'affût des intervalles encore vacants dans l'univers du voyage, qu'ils soient spatiaux ou temporels. [...] le touriste interstitiel est particulièrement intéressant en ce qu'il restaure, là où l'on serait en droit de les attendre le moins, le regard, le comportement du découvreur ou de l'explorateur. Réelle ou fictive, la clandestinité est le creuset d'un nouvel exotisme. Il suffit parfois au voyageur de la stimuler pour que l'espace d'un instant tout change : sa façon de voir, ses gestes, ses sensations. (Urbain, 2002, pp.287-289)

Toujours exote (Segalen, 1978) :

[Pour l'exote il s'agit de maintenir un] équilibre instable entre surprise et familiarité, entre distanciation et identification. Le bonheur de l'exote est fragile : s'il ne connaît pas assez les autres, il ne les comprend pas encore ; s'il les connaît trop, il ne les voit plus. L'exote ne peut s'installer dans la tranquillité : à peine réalisée, son expérience est déjà émoussée ; aussitôt arrivé il doit se préparer à repartir ; comme le disait Segalen, il doit cultiver la seule alternance. (T. Todorov, 1989, p.457)

Avec pour seule horizon une « ligne de fuite » (Deleuze & Guattari, 1980).

5.2. Temporalité de l'immersion sidérale du voyage autour du monde

En maintenant le voyageur dans un premier palier d'immersion déstabilisant, marqué par le choc culturel, l'itinérance se spécifie de prolonger considérablement le moment liminaire (Van Gennep, 2011 ; Turner, 1990), l'expérience de l'absence de cadres de références psychosociaux. Cette situation existentielle va directement influencer sur la qualité de l'immersion induite par une transformation du voyage à mesure que le voyageur se libère de ses propres carcans culturels.

La nature de cette transformation peut être pensée, nous le rappelons, à partir d'un travail de Baudrillard et Guillaume (1994). Dans les premiers moments du voyage, nous tentons de décoder la culture découverte, de procéder à un voyage que les auteurs disent « ethnologique » et que l'on pourrait encore nommer « culturel »¹⁹ : par un travail de différenciation et de catégorisation

¹⁹« Le tourisme culturel est un déplacement d'au moins une nuitée dont la motivation principale est d'élargir ses horizons, de rechercher des connaissances et des émotions au travers de la découverte d'un patrimoine et de son territoire » (Origet de Cluzet, 1988, p.3-4).

ethnocentré, le voyageur se fait sa propre idée de la culture de l'autre en expérimentant la réalité de ce que sa société a projeté, identifié comme marqueur de la culture du pays. Cependant, Baudrillard et Guillaume notent que, après avoir traversé quelques pays, plutôt que de constituer un tel travail de décodage, le voyage bascule dans une forme qu'ils nomment « sidérale », où l'on apprend à maintenir une distance d'étrangeté, une « hypothèse radicale » sur le monde. « Il y a une étrangeté radicale, fondamentale, qu'il ne faut surtout pas chercher à abolir dans une sorte de fusion ou de confusion générale et pittoresque, mais dont il faut maintenir la règle » (1994, p.82). En l'absence prolongée d'adoption de cadre de référence culturel, et de par l'itinérance à travers plusieurs pays, nous pensons que le tour du monde est propice à la réalisation d'un tel voyage sidéral. En effet, la forme spontanément adoptée en début de voyage, le voyage « culturel », est devenue, pour le voyageur itinérant, trop éprouvante, trop frustrante du fait de l'écart ressenti de plus en plus intensément entre la représentation préalable du pays et la sensation d'étrangeté (Segalen, 1986) devenue palpable. Le voyage bascule dans « l'ici et maintenant », l'intérêt pour la culture de l'autre laisse place au voyage dans l'étrangeté du quotidien de l'autre ; le voyageur se laisse porter par cette dernière qui lui donne l'impression de rebondir sans connaître à l'avance sa destination puisque, portée par l'étrangeté et le hasard de la rencontre, elle ne lui appartient plus.

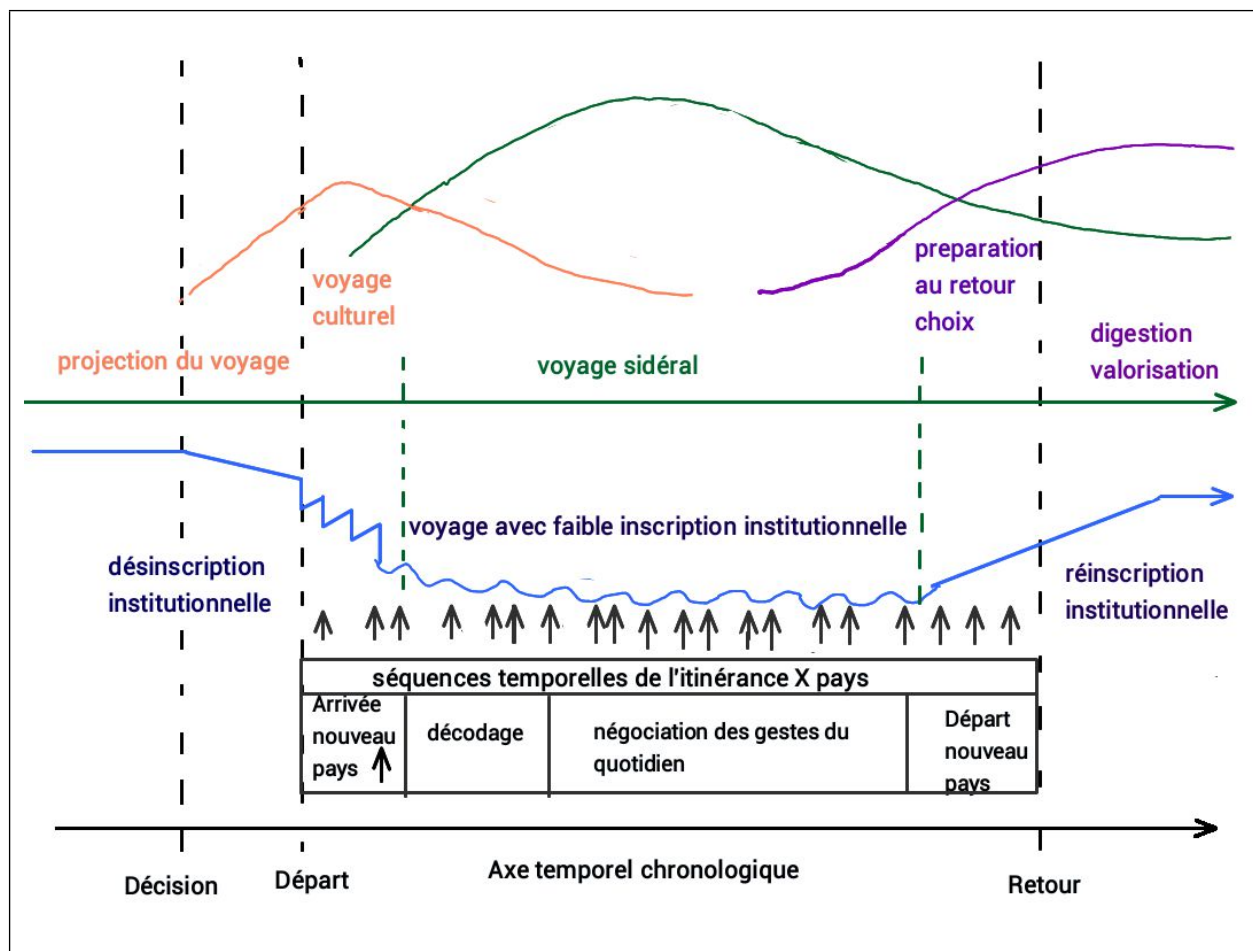


Schéma 2 : Transformation de la forme d'immersion²⁰

Cette transformation de la forme du voyage est matérialisée dans la partie supérieure du schéma 2. La forme culturelle du voyage (en orange) s'initie avant le voyage et trouve son apogée dans les premiers moments (premiers mois) du voyage, avant de décliner petit à petit lorsque le voyage bascule dans une forme sidérale (en vert). Le voyage sidéral correspond à la partie du voyage avec un faible ancrage institutionnel. Libéré en partie de son ancrage institutionnel d'origine, et ne cherchant pas à s'inscrire dans les sociétés visitées, le voyageur éprouve et vit une certaine liberté, liée au statut de l'étranger de passage, ouverte sur le hasard des rencontres fortuites. Cette forme de voyage décline vers la fin du voyage, à mesure que la préparation au retour (en violet) transforme à nouveau la forme du voyage. Cette préparation au retour se prolonge ainsi après le retour, jusqu'à ce que le voyageur se réinscrive dans des groupes d'appartenances.

²⁰ Ce schéma est disponible en format paysage en annexes p. 558.

Conclusion du deuxième chapitre

Comme nous l'avons vu, tout évènement peut devenir une aventure, et vivre une aventure a un coût (dans un rapport : risque / sécurité), a un espace-temps hors de la routine quotidienne et du continuum de vie, et que le premier frein à l'aventure est soi-même. Être trop sûr de « soi », de ce qu'il veut et de ce qu'il vit, empêche le sujet de s'ouvrir à l'aventure, à l'altérité et au changement. Franchir le premier pas du voyage pour le sujet est de se risquer, de créer les conditions à l'aventure, dans une société qui le pousse à se sédentariser au plus vite. La volonté de partir pour un voyage long serait nourrie par un inconscient collectif, « une pulsion à l'errance » qui viendrait mettre à mal les diverses formes de sédentarités (institutions, dogmes, identités, territoires, etc.) et rendrait perméables toutes les frontières du fantasme de l'identité unique et figée. Lorsque le voyageur prend la décision de partir, le temps de latence avant le départ crée un espace propre qui permet tout à la fois au sujet de se détacher peu à peu des liens qui l'ont assigné à résidence jusque-là, et de venir nourrir sa motivation, qui s'accroît exponentiellement à mesure que le jour du départ arrive. La capacité motivationnelle développée dans cette phase de préparation lui permet d'effectuer ses premiers pas à l'étranger, de faire face à l'insécurité ressentie une fois confronté à l'altérité, et l'inconfort de ne plus avoir un cadre de référence sur lequel s'appuyer.

Une fois parti en voyage, le voyageur peut être confronté à trois formes différentes d'immersion dans les populations locales. Si le voyage culturel permet d'accéder à des lieux éloignés de son propre quotidien, et permet de faire l'expérience d'une autre vie, il s'agit d'une immersion dans le monde du tourisme (qui est également l'apprentissage du tourisme), le sujet reste ainsi largement extérieur au monde et à la vie locale qu'il découvre. Le tourisme implique ainsi une expérience de l'altérité facile d'accès, mais certes limitée, toutefois, même à travers un regard limité, le touriste peut vivre des émotions fortes face à la découverte d'un lieu par exemple, qui combinées et comparées à des expériences antérieures, est un moyen de construire des connaissances sur les autres et sur le monde. Le voyage d'intégration est caractérisé par une immersion longue dans une même culture, dans lequel le voyageur développe, selon une échelle d'apprentissage en progression descendante, une initiation interculturelle aboutissant à une phase « d'immersion-intégration ». Il vit une plongée dans la symbolique culturelle par un pragmatisme éclairé, confronté aux apories

interculturelles, l'initiation interculturelle, dans une démarche exotique, lui permet de toucher l'inaccessible de l'altérité radicale. Peu à peu il se fait une place dans la société d'accueil dont il commence à saisir les codes et le cadre culturel, par acculturation. Enfin, le voyage en grande itinérance est caractérisé par une immersion longue à travers de nombreuses cultures. Il s'agit d'une immersion éphémère mais intense (par le rite de l'hospitalité) dans le quotidien des populations locales, sans pour autant permettre au voyageur de rentrer dans un processus d'intégration. Elle se ferait ainsi dans une forme « sidérale », concept que nous empruntons à Baudrillard et Guillaume (1994), et qui permet au voyageur de maintenir une distance d'étrangeté afin de se laisser porter par la rencontre, guidé par l'autre, sans toutefois chercher à le saisir dans son système de pensée, à faire de la différence dans son modèle culturel d'origine. L'autre, dans sa façon de rencontrer, devient de moins en moins objet d'accès à sa culture, à une réalité locale faite de petites différences, mais devient de plus en plus une rencontre intersubjective pour elle-même. Le fait que, dans la rencontre, cet autre soit toujours autre en grande itinérance, et qu'il ne cherche pas à le faire entrer dans un système de référence qui lui appartient, lui permet ainsi de s'approcher au mieux, *hic et nunc*, de sa réalité, une réalité autre, qui n'a aucune mesure avec sa propre réalité. Le jeu de la petite différence, inévitable, puisqu'il finit toujours par passer par l'injonction arbitraire du langage, ne se fait que dans un autre temps, dans l'après-coup, de manière réflexive.

Comme nous l'avons vu, la grande itinérance est propice au vécu d'une forme sidérale d'immersion dans les cultures locales. Dans une volonté de dresser un idéal-type du voyage sidéral, nous avons identifié quelques conditions optimales à cette forme d'immersion : le voyage consisterait alors en un voyage long, lent, itinérant en une circumnavigation planétaire, immergé dans le monde dans une démarche exotique et impliquant un retour.

Nous nous sommes ensuite intéressés au profil du voyageur autour du monde. Nous pensons qu'il vient s'inscrire dans la subculture *backpacker* du tourisme. Toutefois, comme l'a montré Demers (2001), il existerait plusieurs types de *backpacker*, qui selon le degré de volonté de renforcement ou de transformation de l'identité et le degré d'immersion dans le quotidien des populations locales visitées conduiraient à différentes expériences de l'altérité et ainsi à différentes formes de socialisation cosmopolite. Nous pensons que les trois idéaux-types « *backpacker* pèlerin », « *backpacker* performatif » et « *backpacker* en rite de passage » ont la particularité d'élaborer essentiellement leurs socialisations cosmopolites à l'intérieur des enclaves *backpacker*, bien qu'ils

aient chacun leurs spécificités. Le « *backpacker* pèlerin » renforce et développe son identité et ses croyances préexistantes au sein d'une communauté de pairs internationaux ; le « *backpacker* performanceur », même s'il s'extrait des enclaves et s'immerge dans la culture locale, puise dans ses expériences l'aventure nécessaire à renforcer son identité et se distinguer auprès de ses pairs internationaux ; enfin le « *backpacker* en rite de passage », s'appuie sur son vécu au sein des enclaves pour s'émanciper loin des siens et gagner en autonomie afin de réintégrer sa société avec un autre statut. Il s'agit là, nous le pensons, d'une forme occidentale de socialisation cosmopolite, à travers la mise en récit de l'expérience, ou d'une partie de l'expérience alors significative, dans le but de s'immerger et de s'intégrer dans une enclave occidentale. Le *backpacker* troquerait (voire métisserait) ainsi son modèle culturel national pour (avec) un modèle occidental cosmopolite et serait soumis temporairement aux injonctions identificatoires de ce dernier, organisant l'ensemble des valeurs, du rapport au monde, et des systèmes de conduites particuliers (mœurs, habitudes, codes, etc.). Nous serions là dans une forme d'« immersion – intégration » (Fernandez, 2002) dans une culture cosmopolite occidentale. Nous pensons que le profil du voyageur autour du monde, parce qu'il combine le pôle transformation de l'identité (« Art de marcher » de Thoreau (1862)) et le pôle virtuosité de l'authenticité (« round-the-world-ness », Molz (2010)) tendrait vers à l'idéaltype du « *backpacker* en conversion ». Bien qu'il puisse être de passage au sein des communautés *backpackers*, il ne cherche pas à s'y intégrer, comme nous l'avons vu précédemment, sa socialisation se fait principalement en immersion au sein des populations locales. Si la socialisation cosmopolite dans des enclaves est réalisée dans une logique d'intégration principalement dirigée vers une communauté en particulier, une autre forme de socialisation, par l'expérience du « *backpacker* en conversion », serait ainsi possible, celle-ci étant éphémère, aléatoire, hétérogène et principalement tournée vers le hasard des rencontres dans le voyage, et peut ainsi représenter une forme différente d'élaboration du sentiment cosmopolite. Le voyageur autour du monde, s'il tend vers l'idéal-type du « *backpacker* en conversion » (Demers, 2011) peut être également défini comme « voyageur de l'interstice » (Urbain, 2002), toujours exote (Segalen, 1978), avec pour seule horizon une « ligne de fuite » (Deleuze & Guattari, 1980).

Nous allons maintenant nous plonger dans une étude de la rencontre par le rite de l'hospitalité

CHAPITRE III : Une rencontre par le rite de l'hospitalité

Dans ce troisième chapitre, nous étudierons la rencontre de l'« autre » dans le voyage autour du monde. Dans un premier temps nous nous attacherons à penser l'interculturel afin de nous positionner méthodologiquement dans les débats qui animent son étude, avant de procéder à une étude multiréférentielle de la capacité à rencontrer en voyage. Cela nous conduira, dans un troisième temps, à réaliser une étude multiréférentielle de la pensée sans mots, qui serait une capacité à saisir une altérité sans que cela ne se fasse par le concours du langage, avant de nous plonger plus particulièrement dans la rencontre interculturelle, ses différents modèles et enjeux. Nous étudierons ensuite plus spécifiquement le modèle et les enjeux de la rencontre par le rite de l'hospitalité offert à l'étranger de passage, modèle que nous pensons tout particulièrement adapté au voyageur en grande itinérance. Enfin, nous étudierons la temporalité de la rencontre en tant qu'autoformation existentielle dans le voyage autour du monde.

1. Penser l'interculturel

En entreprenant un voyage autour du monde le voyageur part à la découverte de nombreuses cultures différentes issues de continents différents. Il s'agit d'un voyage en immersion dans les populations locales avec en son cœur les rencontres interculturelles. C'est au travers de ces rencontres que le voyageur va pouvoir découvrir la culture de l'hôte, mais également prendre conscience de sa propre culture, et éventuellement se métisser culturellement ou s'acculturer. C'est pourquoi, il nous semblait essentiel dans ce chapitre étudiant la rencontre, de consacrer, dans un premier temps, un premier sous-chapitre à la définition des différents concepts utiles à penser l'interculturel et pouvoir définir l'approche que nous utiliserons tout au long de cette partie. Ainsi, nous nous attacherons, premièrement, à définir les concepts de culture et d'acculturation, puis, deuxièmement, à nous positionner dans le débat entre les approches évolutionnistes (un même universalisme à différent degré d'évolution) et du relativisme culturel (une différence d'essence entre les cultures), en adoptant une troisième voie : une approche du relativisme culturel méthodologique (et non idéologique). Cette approche vise à relativiser le relativisme culturel pour découvrir ce qui nous lie (par, pour et dans la relation) en tant qu'humanité au-delà de nos différences culturelles. Enfin, troisièmement, nous nous attacherons à définir la rencontre

interculturelle. Nous tenions encore à préciser que lors de ce sous-chapitre, même si nous avons consulté d'autres auteurs, nous nous sommes beaucoup appuyés sur les travaux de Cuche (2010), ainsi plusieurs auteurs sont cités en deuxième main.

1.1. Des concepts de culture et d'acculturation

Cuche (2010) nous rappelle que la culture est un ensemble dynamique plus ou moins cohérent. Les éléments culturels qui la structure, ont un espace, une origine et un temps différents, et sont plus ou moins intégrés les uns les autres. C'est à partir de ce « jeu » dans le système complexe de la culture que l'individu dispose d'une liberté pour manipuler celle-ci.

Les contacts culturels étant un fait universel (Cuche, 2010), toute culture est plus ou moins mixte, Amselle (1990) nous rappelle qu'il y aurait ainsi plus de continuité dans le contact entre deux cultures que dans l'évolution historique (faite de discontinuités²¹) d'une même culture : il faut ainsi adopter « une démarche continuiste » qui privilégie la dimension relationnelle, interne et externe, des systèmes culturels en présence » (Amselle, 1990, cité dans Cuche, 2010, p. 75). Il n'y aurait pas de véritable discontinuité entre les cultures, qui de proche en proche sont en communication à l'intérieur d'un espace donné. En faire des entités séparées serait un outil méthodologique pour penser la diversité.

Cela conduit ainsi à une définition dynamique de la culture. Cette définition (proposée par Cuche) part du postulat qu'aucune culture n'existe à l'état pur, de ce fait il faut prendre en compte la relation interculturelle et le contexte de celle-ci. Pour comprendre la culture, il faut ainsi partir de l'acculturation²² et non l'inverse. L'acculturation est un phénomène universel avec des formes et des degrés différents, il s'agit de la modalité habituelle de l'évolution culturelle de chaque société. C'est un processus permanent de construction, de déconstruction et de reconstruction, il faudrait parler de culturisation (processus dynamique) et plus de culture.

²¹ Bastide (1970) nous rappelle que dans l'évolution historique d'une même culture : « dans les moments de rupture, le discours de la continuité est une « idéologie de la compensation. » » (Bastide, 1970, cité dans Cuche, 2010, p.74).

²²« L'acculturation est l'ensemble des phénomènes qui résultent d'un contact continu et direct entre des groupes d'individus de cultures différentes et qui entraînent des changements dans les modèles (patterns) culturels initiaux de l'un ou des deux groupes » (R. Redfield, R. Linton & M. Herskovits, 1936, cité dans Cuche, 2010, p.59)

Si pour Levi-Strauss (1955), la déculturation, par l'effet de la rencontre, est un phénomène négatif venant appauvrir une culture ayant des structures relativement stables et statiques, pour Bastide (1970), cette déculturation n'est pas forcément négative et peut permettre la reconstruction. Pour lui, il ne faudrait pas parler de structures mais de (dé-re) structurations.

Pour Herskovits (1938), l'inventeur du concept d'acculturation, les faits d'acculturation doivent être étudiés « comme des faits aussi « authentiques » et aussi dignes d'intérêt scientifiques que les faits culturels supposés purs » (Cuche, 2010, p.57). C'est Roger Bastide (1970) qui introduit le concept en France, en opposition à l'approche durkheimienne de la formation et du développement des cultures par une évolution essentiellement interne, avec peu d'interpénétrations de cultures très différentes.

L'acculturation diffère des changements culturels qui peuvent être de cause interne, elle diffère également de l'assimilation qui serait la disparition de la culture d'origine avec une intériorisation de la culture dominante, et elle diffère également de la simple diffusion d'éléments culturels. L'acculturation est un processus dynamique toujours en cours de réalisation et jamais définitif. Il faut prendre en compte pour l'étudier plusieurs éléments, dont le rapport domination-subordination, le mode de sélection ou de résistance aux emprunts, les formes d'intégration dans le modèle culturel d'origine, les mécanismes psychologiques favorisant ou non l'acculturation, les phénomènes de contre-acculturation²³, etc. Dans l'acculturation, il n'y pas de disparition de la culture d'origine, et pas forcément une modification de la logique interne (par une acculturation formelle²⁴). Il s'agit de réinterprétations qui produisent de nouvelles synthèses culturelles. Selon Herskovits, il s'agit d'un processus « par lequel d'anciennes significations sont attribuées à de nouveaux éléments ou par lequel de nouvelles valeurs changent la signification culturelle des formes anciennes. » (Herskovits, 1952, cité dans Cuche, 2010, p.60)

Pour Bastide (1970), toute acculturation produit des effets secondaires non prévus, elle touche tous les niveaux de la réalité sociale ; c'est un « phénomène social total ». Il s'agit d'une interpénétration jamais en sens unique totalement (entre culture dominante et culture dominée), il

²³ Il s'agit d'une tentative de retour aux sources culturelles d'origine, lorsque la déculturation est suffisamment profonde pour empêcher toute recréation de la culture originelle. Selon Cuche, il s'agit là encore d'une nouvelle structuration qui « bien souvent emprunte inconsciemment des représentations de la culture dominante qu'ils prétendent combattre » (Cuche, 2010, p.71)

²⁴ Il s'agit d'une mutation culturelle, où la discontinuité l'emporte, elle touche les formes du psychisme, c'est-à-dire les structures de l'inconscient informées par la culture. (Bastide, 1970)

y a toujours une réciprocité, bien que celle-ci ne soit pas symétrique. Bastide (1970) introduit également le principe de coupure. Celui-ci permet à l'homme marginal²⁵ de vivre dans deux cultures sans nécessairement les faire communiquer.

De nouvelles études sur les contacts entre cultures ont vu le jour notamment dans le courant de recherche de l'ethnopsychanalyse. Laplantine (2011), nous rappelle que le métissage²⁶ est une troisième voie entre une uniformisation croissante et une exacerbation des particularismes. Elle contredit l'opposition entre hétérogène et homogène, elle est différente du syncrétisme, puisque les deux composantes gardent leur intégrité, et tire sa force de son instabilité. Il ne s'agit pas d'une fusion ou d'une confusion, mais de la confrontation et du dialogue toujours en mouvement.

Si l'on se réfère au courant du culturalisme américain, et notamment dans l'approche de l'école culture et personnalité, Mead (1963) nous rappelle que la culture n'existe pas en « soi », c'est une abstraction (elle se positionne ainsi contre la réification de la culture) mais ce n'est pas une illusion pour autant. Ce sont les individus qui créent la culture, la transmettent et la transforment. Pour observer la culture il faut observer les comportements individuels sur le terrain : « la culture ne peut se définir qu'à travers les hommes qui la vivent » (Cuche, 2010, p.42). La culture n'est pas un donné, transmis une fois pour toute mais tout au long de la vie, par appropriation et partiellement. L'individu n'est pas un dépositaire passif de sa culture, pour Kardiner (1969) il dispose d'une personnalité de base : « une configuration psychologique particulière propre aux membres d'une société donnée et qui se manifeste par un certain style de comportement sur lequel les individus brodent leurs variantes singulières. » (Kardiner, 1969, cité dans Cuche, 2010 p.43). Cette personnalité de base serait transmise par enculturation (Mead, 1963) : une socialisation²⁷ par

²⁵ Il s'agit d'une conception optimiste de la marginalité culturelle : elle permet à l'individu créatif de penser la mutation et la discontinuité.

²⁶ « Le métissage, qui n'est ni substance, ni essence, ni contenu, ni même contenant, n'est donc pas à proprement parler 'quelque chose'. Il n'existe que dans l'extériorité et l'altérité, c'est-à-dire autrement, jamais à l'état pur, intact et équivalent à ce qu'il était autrefois. » (Laplantine & Nouss, 2011, p.70) « Le métissage [...] est de l'ordre de l'acte. [...] Il existe dans la variation, dans la conjugaison, dans la déclinaison, mieux dans la reconfiguration en mode mineur, qui transforme, métamorphose [...] » (Id., p.72) L'identité métisse est « Non pas l'un ou l'autre [...] mais l'un et l'autre, l'un ne devenant pas l'autre, ni l'autre se résorbant dans l'un. La pensée du métissage est une pensée de la médiation et de la participation à au moins deux univers. » (Ibid., p.68) « Parce qu'il [le métissage] n'est pas un état mais qu'il est une condition, une tension qui ne doit pas être résolue, le métissage est toujours en mouvement, animé alternativement par ses diverses composantes. Sa temporalité est celle du devenir, constante altération, jamais achevée, une force qui va, le vecteur de changements incessants qui font l'homme et le réel. » (Ibid., p.10).

²⁷ « Processus d'intégration d'un individu à une société donnée ou à un groupe particulier par l'intériorisation des modes de penser, de sentir et d'agir, autrement dit des modèles culturels propres à cette société ou à ce groupe. » (Cuche, 2010, p.52)

transmission culturelle déterminée par l'éducation de enfants où « chaque culture détermine un certain style de comportement commun à l'ensemble des individus participant d'une culture donnée. » (Cuche, 2010, p.38). Toutefois pour Linton (1959), dans une même culture plusieurs types normaux coexistent, pour lui aucun individu ne synthétise l'ensemble de sa culture, mais seulement ce qui est nécessaire pour se conformer aux différents statuts (par rapport au sexe, âge, condition sociale, etc.). Il y aurait une modulation de la personnalité de base en personnalité statutaire. Ainsi, chaque individu intériorise sa culture à sa manière, au travers de socialisations secondaires²⁸ qui lui permettent de compenser les frustrations liées à socialisation par les institutions primaires et ainsi les faire évoluer. Il modifie ainsi sa culture par création et innovation le plus souvent imperceptiblement.

Dans une approche constructiviste et interactionniste de la culture, les sous cultures, qui fonctionnent comme des cultures à part entière, ne seraient pas une variante dérivée de la culture globale qui lui préexisterait, cette dernière serait au contraire à l'intersection de ces sous cultures :

Ce qui est premier c'est la culture du groupe, la culture locale, la culture qui lie les individus en interactions immédiates les uns aux autres, et non la culture globale de la collectivité plus large. Ce qu'on appelle « culture globale » est ce qui résulte de la relation des groupes sociaux qui sont au contact les uns aux autres et donc la mise en relation de leurs cultures propres. (Cuche, 2010, p.55)

Selon cette approche, c'est donc l'ensemble des sous-groupes en interaction qui fonde la culture globale (qui n'est pas une entité au-dessus mais à travers), ce sont ainsi les hommes par leur façon de faire communauté (la rencontre étant à l'origine de la culture) qui créent la culture (qui est une abstraction à partir des cultures locales qu'ils éprouvent et construisent dans le réel de l'interrelation). Il y a ainsi une différence entre une culture globale (qui est une abstraction), et l'expression locale (individuelle) de la culture, observable dans l'ici et maintenant des interactions des membres de la culture globale.

Alfred Schütz (2010) nous parle de « modèle culturel de la vie d'un groupe » pour caractériser, voire définir, ce qui constitue un groupe social à un moment donné historique. Ce modèle regrouperait et organiserait l'ensemble des valeurs, des institutions, des systèmes de conduite particuliers (mœurs, coutumes, habitudes, étiquettes, etc.).

²⁸ Il s'agit, selon Berger et Luckmann (1986), de socialisations tout au long de la vie en opposition ou dans le prolongement de la socialisation primaire qui est l'éducation des enfants. Ces socialisations secondaires se feraient selon Merton en fonction de ses groupes d'appartenance (intégration actuelle) et ou selon ses groupes de référence (pas encore d'intégration actuelle mais une socialisation par anticipation).

Pour Schütz (2010), le système de savoir ainsi constitué, présenterait de nombreuses variations au sein du groupe, chaque membre s'y inscrivant selon ses intérêts particuliers, créant ainsi ses lignes de pertinence selon la situation, son ou ses inscriptions sociales ou son évolution personnelle. Toutefois, pour les membres d'un groupe, ce système de savoir offre à chacun d'eux une chance raisonnable de comprendre et d'être compris, parce qu'il possède l'apparence d'une cohérence, d'une consistance et d'une clarté suffisantes pour tous. En effet, chaque membre accepte et se conforme (en grande partie) au schéma préfabriqué et standardisé du modèle culturel, transmis par enculturation, qui lui sert de guide pour les situations qui se présentent habituellement dans le monde social :

Le savoir propre au modèle culturel comporte sa propre évidence – ou plutôt, il est pris comme allant de soi en l'absence de l'évidence du contraire. C'est un savoir fait de recettes sur lesquelles on peut compter pour interpréter le monde social et pour traiter avec les hommes et les choses, dans le but d'obtenir, dans chaque situation, le meilleur résultat avec le minimum d'effort et d'éviter ainsi des conséquences indésirables. [...] Aussi la fonction du modèle culturel est-elle d'éliminer les recherches pénibles en fournissant des conduites déjà prêtes à l'emploi, de remplacer la vérité difficile à atteindre par des truismes commodes, et de substituer une explication qui va de soi à ce qui pose question. (Schutz, 2010, pp.16-17)

L'enculturation encoderait ainsi tous les pans de la vie sociale du groupe : les valeurs, les institutions, les conduites, etc. Deux personnes ayant deux modèles culturels différents auraient deux schémas d'interprétation différents de la famille, de la loi, du temps, de l'espace, du religieux, du monde, de l'inconnu, de la pudeur, du respect, et même de la démocratie, de la nature, de l'humanisme, de la générosité, de l'entraide, etc.

Comme nous le rappelle Schutz, le modèle culturel permet au sein du groupe de gérer les différences entre les membres de celui-ci, des variations seront ainsi visibles et viendront témoigner du rapport particulier que chacun entretient avec celui-ci : selon son statut, selon le point de vue du groupe de référence dans ou à partir duquel il s'exprime, ou encore en fonction du moment et du contexte où il s'exprime. Toutefois, le modèle général (par « typifications » Schutz (2010)) est suffisamment partagé et reconnu par l'ensemble du groupe pour que chacun puisse exprimer son propre rapport (ce que nous appelons « son expression locale du modèle culturel »), sa propre variation vis-à-vis du modèle tout en étant compris par les autres.

1.2. Pour un bon usage du relativisme culturel et de l'ethnocentrisme méthodologiques

Selon Summer (1906), l'ethnocentrisme se définit ainsi :

[L'ethnocentrisme] est le terme technique pour cette vue des choses selon laquelle notre propre groupe est le centre de toute chose, tous les autres groupes étant mesurés et évalués par rapport à lui [...] chaque groupe nourrit sa propre fierté et vanité, se targue d'être supérieur, exalte ses propres divinités et considère avec mépris les étrangers. Chaque groupe pense que ses propres coutumes sont les seules bonnes. » (Summer, 1906, cité par Cuche, 2010, p.23).

L'ethnocentrisme peut prendre de formes rationnelles, pertinentes et subtiles comme des formes d'extrême intolérance, qu'elles soient politiques, religieuses ou culturelles. Dans sa forme non idéologique (qui mènerait au racisme), Simon (1993) nous rappelle qu'il s'agit d'un phénomène tout à fait normal « constitutif, en fait, de toute collectivité ethnique en tant que telle, assurant une fonction positive de préservation de son existence même, consistant comme un mécanisme de défense de l'*ingroup* vis-à-vis de l'extérieur. » (Simon, 1993, p.61, cité par Cuche, 2010, p.61)

Deux principales approches de la différence culturelle se sont longtemps opposées : l'évolutionnisme (notamment au 19^{ème} siècle) qui voyait dans l'universalisme abstrait²⁹, un stade de développement social unilinéaire avec un classement des cultures sur une échelle de civilisation et une approche en anthropologie culturelle qui mettait en avant la relativité des cultures avec une impossibilité de hiérarchisation car il y aurait une différence d'essence culturelle.

Une nouvelle approche du relativisme culturel méthodologique (et non idéologique), vise à relativiser le relativisme culturel³⁰ où :

Tout ensemble tend vers la cohérence et une certaine autonomie symbolique qui lui confère son caractère original singulier ; et que l'on ne peut analyser un trait culturel indépendamment du système culturel auquel il appartient, qui seul peut en livrer le sens. Cela revient à étudier toute culture quelle qu'elle soit sans a priori, [sans appliquer ses propres catégories pour l'interpréter], sans la comparer et encore moins la mesurer prématurément à d'autres cultures ; à privilégier l'approche compréhensive, en définitive, à faire l'hypothèse que, même dans le cas des cultures dominées, une culture fonctionne toujours comme une culture, jamais totalement dépendante, jamais totalement autonome. (Gignon & Passeron, 1989, cité dans Cuche, p.146)

²⁹ Ne voir que l'unité de l'homme sans tenir compte de ses particularités, qui sont leur être au monde.

³⁰ C'est-à-dire respecter deux principes : la déconstruction du « mythe des origines » (il n'a pas d'entités culturelles incommensurables aux limites distinctes : pas d'essences culturelles) et l'affirmation de la dimension relationnelle des toutes les cultures et donc de leurs autonomies relatives (dans un premier temps, faire comme si elles étaient incomparables, avant de dégager, dans un deuxième temps, ce qu'il y a de commun).

Nous serions là dans un universalisme concret, ouvert sur la diversité des expressions de la condition humaine sans cesse renouvelée, mais pris et chapeauté par une appartenance à l'humanité, avec ses droits et ses devoirs identiques. Il implique une conception du multiculturalisme qui n'est pas un repli identitaire et qui ne s'oppose pas à l'individualisme (Taylor, 1994)

Alors lorsque nous nous questionnons, comme Cuche, : « comment transcrire une culture autre, une expérience autre de l'existence humaine ? Peut-on rendre compte d'une culture par l'écriture sans la trahir ? Ces questions sont aujourd'hui au centre de la réflexion de bon nombre d'anthropologues qui dénoncent l'illusion positiviste des sciences humaines. » (2010, p.143) Nous pensons comme Geertz (1988), notamment, que l'étude des cultures est toujours expressive et interprétative. En effet, selon Jullien (2012) l'universel est dans l'intelligible, dans l'opération de la pensée :

Si je pose le principe fondant le commun de l'humanité, se sera celui-ci : *tout* culturel est intelligible, même si bien sûr, à cet intelligible, nous n'avons chacun qu'un accès limité. Car l'intelligence, comme faculté de l'humain, n'est pas une faculté arrêtée, [...], mais une capacité qui est ouverte, en procès, en chantier, se décatégorisant et se recatégorisant, et se déployant d'autant plus qu'elle traverse des intelligibilités écartées. (Jullien, 2012, p. 46)

En effet, le relativisme culturel méthodologique postule qu'il n'y a pas de différence essentielle entre les hommes et entre les cultures : l'humanité est une et ainsi l'autre n'est jamais absolument autre, il y a toujours du même en lui, tout comme il y a de « la » culture au cœur des cultures. Toutefois, ce « même » dans l'autre n'est pas directement accessible, Cuche nous rappelle que le relativisme culturel méthodologique implique que dans un premier temps le chercheur, pour saisir de l'autre, doit faire « comme si » il y avait une différence essentielle entre les cultures afin de se déprendre de tout ethnocentrisme, et seulement une fois une part de cette altérité saisie, y saisir du même par un retour à son système de référence : « alors on peut concevoir avec Bourdieu, l'intérêt à certains moments de la recherche, d'un usage méthodologique de l'ethnocentrisme. » (Cuche, 2010, p.146)

En effet, Bourdieu (1985) nous rappelle :

« En fait, l'ethnologue se doit de parier l'identité [...] pour trouver les vraies différences. Je suis convaincu qu'une certaine forme d'ethnocentrisme, si l'on désigne ainsi la référence à sa propre expérience, à sa propre pratique, peut être la condition d'une véritable compréhension, à condition bien sûr que cette référence soit consciente et contrôlée. Nous aimons nous identifier à un *alter ego*

exalté [...]. Il est plus difficile de reconnaître dans les autres, d'apparence si étrangers, un moi qu'on ne veut pas connaître. Cessant alors d'être des projections plus ou moins complaisantes, l'ethnologie et la sociologie conduisent à une découverte de soi dans et par l'objectivation de soi qu'exige la connaissance de l'autre. » (Bourdieu, 1985, p.79, cité dans Cuche, 2010, p.147)

Cuche nous rappelle qu'en tant que principe méthodologique, le relativisme culturel et l'ethnocentrisme ne sont pas contradictoires mais complémentaires. Ils permettent d'appréhender la dialectique au fondement de la dynamique sociale du même et de l'autre (de l'identité et de la différence).

1.3. De la rencontre interculturelle

Alors qu'est-ce que le relativisme culturel et l'ethnocentrisme méthodologiques peuvent nous apprendre quant à la rencontre interculturelle ?

Dans sa vie quotidienne la majeure partie des rencontres que l'individu réalise est encadrée par ses codes culturels. Chacun développe depuis son enfance, par enculturation (Mead, 1963), une sociabilité, une intelligence de la rencontre³¹, qui lui permet d'entrer en relation et communiquer de façon efficace avec ses pairs, ses concitoyens. En s'inscrivant dans ses groupes d'appartenances il adopte son mode de rencontre, de communication en fonction de ceux-ci. Lorsqu'il entre en relation pour la première fois avec un nouveau membre d'un de ses groupes, il peut anticiper et se fier aux rituels d'hospitalité, aux codes culturels de ce groupe pour mener à bien cette première rencontre. Il ne rencontre pas un nouveau collègue dans son cercle professionnel de la même façon qu'il rencontre une nouvelle personne dans son cercle d'amis, un cousin éloigné dans son cercle familial, un nouveau partenaire d'entraînement, le nouveau boulanger du quartier, le nouveau maire, etc. Pourtant chacune de ces rencontres possède ses propres codes qui sont eux-mêmes inscrits dans des codes plus généraux de sa culture d'appartenance (nous sommes là dans les lois

³¹ Nous pouvons nous appuyer par exemple sur les études de l'intelligence émotionnelle (Mayer & Salovey, 1997), qui est une intelligence permettant de faire des expériences « actives » des relations interindividuelles (du fait même d'être dans un cadre de référence culturel identique). Il s'agit d'une capacité à détecter et à réguler ses propres émotions et les émotions de l'autre en situation interindividuelle dans une même culture.

d'hospitalité de Derrida (1997)³²). Enfant, l'individu est initié à l'intelligence de la rencontre, à modeler son mode de communication en fonction de la personne qu'il a en face de lui, intelligence qu'il continue à développer tout au long de la vie. Il suffit, pour s'en rendre compte, que l'individu se retrouve dans une situation où il doit entrer en relation avec une personne qui possède une grande distance culturelle (ethnique, socioculturelle, générationnelle, etc.) avec lui-même. Il se retrouve tout à coup démunis, il ne peut ni anticiper, ni lire son comportement, il ne sait pas à quels codes il doit faire appel (langue, vouvoiement, distance, regard, niveau de langage, intérêt commun ? etc.).

De même, lorsqu'il parle, au sein de son groupe culturel, des américains, des chinois, des syriens, des afghans, il fait appel, par ethnocentrisme, à des catégorisations sociales, des préjugés construits à partir de stéréotypes. Chaque culture a encodé au sein de son modèle culturel des différences ethnocentriques qui lui permettent de distinguer l'étranger et de se distinguer de lui (par les processus opérants de différenciation et d'identification). Ces différences, ces stéréotypes qui s'expriment dans son système de pensée³³, permettent d'« encadrer » l'étranger, le « comprendre », de se situer par rapport à lui, et de communiquer (entre pairs) vis-à-vis de lui. Or, comme nous l'avons vu, l'étranger à lui-même son propre modèle culturel, son propre système de pensée. On est à même de penser qu'il a peu de chance de se reconnaître dans des projections ethnocentriques qu'une autre culture a de lui, si tant est qu'il puisse se les représenter tels que cette dernière se les représente. Il possède lui-même son propre rapport au monde, son propre système de référence, ses propres schémas d'interprétation qui n'entrent pas dans un autre modèle culturel, qu'il n'est pas possible de distinguer par des ressemblances ou des différences, qu'il n'est pas possible de traduire

³² Ces lois d'hospitalité offrent un cadre à une hospitalité de nature conditionnelle. Cette hospitalité serait conditionnée par des comportements connus et acceptés en regard à des droits de visiter auxquels le visiteur doit se conformer : conditions, normes, droits, devoirs qui s'imposent aux deux parties où les limites et les restrictions de l'hospitalités sont connues et partagées par les deux protagonistes. Elle est en opposition avec une hospitalité qui serait pure et inconditionnelle, ouverte absolument sur l'étrangeté de l'autre, bien qu'il rappelle que celle-ci soit dans la réalité impossible à atteindre.

³³ Pour Jullien, la différence est un concept identitaire, elle nécessite une identité générale, un genre commun à partir de laquelle on marque une spécification ; or Jullien nous rappelle qu'il n'y pas de culture première à partir de laquelle on peut différencier les autres. La finalité de la différence est d'identifier, or la culture n'a pas d'identité fixe et définitive, mais elle est toujours soumise à transformations et mutations, elle est un rapport de force travaillé par l'hétérogène. De plus il n'existe pas de point de vue extraterritorial à partir duquel se placer pour analyser toutes les cultures. De ce fait faire de la différence est un acte toujours ethnocentré. La différence ne produit rien de nouveau si ce n'est une définition, tout en analysant, elle ne produit qu'elle-même : « Il n'arrive plus rien au sein de la différence. » (Jullien, 2012, p.49)

littéralement d'un système de pensée³⁴ à un autre. Il y a dans la rencontre interculturelle, une aporie, une altérité radicale de l'un pour l'autre, qu'il faut accueillir et reconnaître (chacun est porteur d'une altérité radicale pour l'autre). Lorsque l'individu entre en relation en projetant sur l'autre ses stéréotypes (parce qu'il pense « encadrer » l'étranger, et qu'il ne resterait plus que des blancs à remplir), et attendre de lui qu'il saisisse ses propres codes en empruntant son propre système de pensée (qu'il suffirait de lui expliquer) est, nous pensons, illusoire.

Dans la rencontre, selon notre approche, l'individu a autant d'occasion de se libérer au mieux de ses projections ethnocentriques, et reconnaître en l'autre un système de pensée original, d'accepter dans un premier temps de ne pas savoir (par un relativisme culturel méthodologique). Il ne suffit pas pour l'individu, en effet, de remplacer un élément culturel par un autre, ce serait penser que l'autre possède le même rapport à cet élément culturel sans penser qu'il puisse prendre d'autres significations, tenir une autre place dans la vie sociale que celles qu'il lui attribue. Rencontrer interculturellement c'est, dans un premier temps, aller au-delà des projections ethnocentriques que l'un peut avoir sur l'autre en tant que représentant de sa culture. Les stéréotypes ne viennent pas interroger son propre rapport au monde, mais faire disparaître l'autre dans une vision « universaliste abstraite » et ethnocentrique du monde. Qu'en est-il maintenant lorsque l'individu rencontre quelqu'un qui ne partage pas les mêmes codes culturels, les mêmes systèmes de références, les mêmes systèmes de représentations, le même rapport au monde ? Que nous apprend-il sur lui (en tant qu'expression locale de sa culture) ? Et sur nous-même (en tant qu'expression locale de notre culture), vis-à-vis de nos rapport au temps, à la politique, à l'autorité, à la science, à la religion, à l'universel, à la mondialisation, à l'éducation, à la femme, à l'homme, à l'enfant, à l'individu, au travail, au loisir, à la nourriture, au monde extérieur, à la nature, aux nouvelles technologies, au corps, à l'hospitalité, et tout particulièrement à la rencontre (distance, langage, expressions corporelles, regard, rituel d'entrée et de sortie, gestes, contacts, ...), etc. ? Nous entrons là dans une utilisation méthodologique de l'ethnocentrisme : rappelons que selon Bourdieu :

« Cessant alors d'être des projections plus ou moins complaisantes, l'ethnologie et la sociologie

³⁴ Jullien nous dit que traduire c'est ouvrir et produire de l'entre entre deux langues. Traduire c'est ne se placer ni dans une langue ni dans l'autre, ni même dans une (méta)troisième qui viendrait dépasser les différences et les réconcilierait : « car il n'y a pas plus d'au-delà des langues, de méta- ou d'arrière-langue, qu'il n'y a d'au-delà du monde, de méta ou d'arrière-monde. Non, le propre du traducteur est de se maintenir, aussi longtemps qu'il pourra « tenir », sur la brèche de l'entre langues, héros modeste de cette désappropriation réciproque, périlleusement mais patiemment, ne se réinstallant jamais plus d'aucun côté : c'est à ce prix seulement qu'il pourra *laisser passer*. C'est pourquoi traduire, c'est, à mes yeux, à la fois assimiler et désassimiler pour laisser dans cet « entre » passer l'autre. » (Jullien, 2012, p.63)

conduisent à une découverte de soi dans et par l'objectivation de soi qu'exige la connaissance de l'autre. » (Bourdieu, 1985, p.79, cité dans Cuche, 2010, p.147).

Apprendre à voyager pour l'individu, c'est ainsi apprendre à transformer son mode de rencontre, comment d'« expert » de la rencontre active dans son milieu culturel il développe sa capacité à réaliser des rencontres passives (dans une démarche de relativisme culturel méthodologique), à suspendre dans un premier temps son processus d'interprétation (qui fonctionne par la pensée rationnelle et l'empathie, toutes deux ethnocentrées) pour se laisser guider par l'autre. Il s'agit là d'un mouvement non naturel, ou plutôt non socioculturel (puisque comme nous le verrons, Laplane (2000) nous propose qu'avant l'accès au langage, le nourrisson saisit le monde au travers d'une pensée sans mots, de manière passive). L'interprétation ne se fait que dans un deuxième temps, par le retour du langage, par la mise en mot de ce qu'il a pu saisir d'autre (par un ethnocentrisme méthodologique).

Qu'entend – on alors par rencontre interculturelle ?

La notion d'interculturel nous amène toutefois à nous poser la question de savoir s'il y aurait deux natures différentes de rencontres, une rencontre interculturelle et une rencontre au sein de sa culture qui chacune correspondrait à une modalité spécifique ? La notion de culture, en tant qu'abstraction, est elle-même difficile à encadrer. Comme nous l'avons dit, il est difficile de définir la culture globale, de la délimiter, de lui donner des frontières précises dans lesquels chaque membre de la culture peut se placer. En réalité chaque individu est une expression locale de celle-ci, avec ses ressemblances et ses différences, ses influences, ses intérêts et ses appartenances. Si tous les membres d'une société peuvent se retrouver dans des valeurs communes, elles sont situées dans un « noyau central » qui « colore » leur système de pensée, qui leurs permettent de faire appel à des codes culturels relativement communs afin de pouvoir tenir ensemble (par des valeurs partagées) et communiquer ensemble (par des modalités et des représentations du monde partagées). Comme nous l'avons vu, il n'existerait pas de frontière à la culture qui annulerait toute distance culturelle, par un partage total des codes culturels et d'un système de pensée unique. Il existe bien, au sein de la même culture des distances culturelles, qu'elles soient générationnelles, socioculturelles, ethniques, cosmopolites, interindividuelles, etc. La question qu'il faut se poser alors, est : ne faut-il pas considérer chaque rencontre comme interculturelle ? Si pour notre part nous sommes enclins à le penser, nous souhaitons tout de même apporter quelques précisions. Prenons une distance

culturelle locale au sein de la même culture globale. Par une rencontre, cette distance peut être réduite si chacun fait l'effort d'appliquer une écoute empathique³⁵. L'empathie sera d'autant plus facilitée qu'elle pourra s'appuyer sur ce noyau central de la culture commune (tel que nous l'avons défini). Prenons maintenant une rencontre entre deux personnes ne partageant pas le même noyau central culturel (ou la même enculturation). L'empathie dans ce cas précis pourra au contraire augmenter la distance culturelle. Si chacun se figure, par empathie, la pensée de l'autre dans son propre système de pensée, il se peut que cela amène plus d'incompréhension. Les deux protagonistes ne partageant pas la « même coloration » de l'objet, chacun faisant appel à un autre « noyau central » de valeurs pour se le représenter. Il ne s'agit pas là, à notre sens, d'une différence de la qualité de la rencontre. Il s'agit dans les deux cas d'une décentration (par empathie pour le comprendre), et d'une auto-empathie³⁶ (se figurer soi-même du point de vue de l'autre pour nous comprendre). Cette deuxième action (auto-empathique) aurait pour but, pour le sujet, de venir interroger son processus empathique : est-ce qu'il se figure réellement ce que l'autre se figure ? Lorsque la culture maternelle n'est pas partagée, cette question est plus prégnante et demande plus d'effort. Il ne s'agit pas, pour le sujet, d'éliminer son processus empathique, bien au contraire (nous sommes là dans un ethnocentrisme méthodologique), mais de venir interroger ce qu'il lui dit de lui-même (sur son rapport au monde, sur son système de pensée) pour pouvoir mieux saisir ce qu'elle lui dit de l'autre (sur son rapport au monde, sur ce qu'il lui dit de lui). Selon nous, la rencontre lorsqu'il y a une distance culturelle (quelle qu'elle soit) se fait en deux temps : un premier temps passif où le sujet s'imprègne de la pensée de l'autre (sans chercher tout de suite à comprendre) et un deuxième temps plus actif où il interroge ce que cette empathie passive provoque en lui, en mettant en tension ces deux systèmes de pensée, ces deux visions du monde, et en filtrer une compréhension commune (provisoire et dynamique). Il ne s'agit pas de tout saisir, cela est impossible, mais de rendre la rencontre possible.

³⁵ Permet la connaissance d'autrui sur le modèle de soi, par identification de soi à autrui.

³⁶ « Comme ils rendent possible la connaissance d'autrui sur le modèle de soi, par identification de soi à autrui, les systèmes de l'empathie rendent possible une connaissance de soi comme un autre et comme vu par autrui, c'est-à-dire de manière réflexive. L'empathie serait donc condition de la conscience de soi, qui consiste à se saisir soi-même comme du point de vue de l'autre, grâce ici aussi à la place en nous de l'autre virtuel. La saisie de l'esprit par l'esprit procède donc, et sur les mêmes bases, soit par empathie lorsqu'il s'agit d'autrui, soit de manière réflexive ou, pourrions-nous dire, auto-empathique, lorsqu'il s'agit de soi, générant une conscience d'autrui ou une conscience de soi dans le même mouvement et sur les mêmes bases structurelles et fonctionnelles. L'esprit, propre ou d'autrui, est dans l'un ou l'autre cas l'objet de l'esprit, comme le mental est un appareil à lire et interpréter le mental. L'activité mentale qui résulte de ce mouvement est, dans l'un comme l'autre cas, co-psychique. » (Nicolas Georgieff, 2008, pp. 357-393.)

Lors d'une rencontre interculturelle, ce qui est en jeu est la création d'une culture commune, provisoire, dynamique et de la relation même. Ce qui y est construit ne l'est que pour les deux protagonistes de la rencontre, lors d'une autre rencontre, une autre culture commune devrait être élaborée. L'empathie dépend de cette distance et peut devenir contre-productive. Lorsque la distance est faible, l'empathie est fiable et la relation peut-être très active bien que l'auto-empathie, à un degré moindre, sera toujours nécessaire pour rendre compte de la différence interindividuelle : le sujet peut se fier avec efficacité à ses projections psycho et ethnocentrées et les ajuster. Mais lorsque la distance est grande, l'empathie, qui est psycho et ethnocentrée, rendra les projections peu fiables et même contreproductives. La relation doit devenir plus passive, l'interprétation empathique suspendue pour un temps, le temps à l'auto-empathie d'opérer, afin d'objectiver son propre rapport empathique à l'objet et ainsi en extraire une interprétation (nous sommes là dans l'ethnocentrisme méthodologique de Bourdieu).

Nous pensons que la rencontre quelle que soit la distance fait appel aux mêmes processus, mais à des degrés différents, la plaçant sur un axe allant du pôle actif au pôle passif variant selon le degré nécessaire d'auto-empathie. Dans la rencontre interculturelle une question se pose : Comment construire une compréhension métissée d'un même objet (un élément concret, un sentiment, une valeur, un comportement, etc.) ? Dans cette situation, la pensée rationnelle tout comme l'empathie (sans objectivation) peuvent mener à une incompréhension. L'une comme l'autre est intimement liées à son système de représentation historico-socio-psycho-culturel. Lorsqu'il y a une grande distance culturelle, il est nécessaire donc, pour le sujet, d'apprendre à être passif quant aux interprétations qu'il ferait naturellement. Il lui faut apprendre à laisser une place à l'inattendu, se laisser surprendre, guider par l'autre. Il s'agit d'un geste créatif, où le sens commun est à inventer, à construire à deux, où les deux protagonistes sont porteurs de savoirs, savoirs qui n'entrent pas encore dans les catégorisations de l'autre.

L'établissement d'une relation de confiance réciproque est l'enjeu de cette première rencontre, dans une relation interculturelle marquée inévitablement par de nombreuses incompréhensions, elle permet à chacun de se livrer malgré l'insécurité de la situation. La rencontre crée un espace-temps spécifique à cette mise en confiance réciproque où se « négocie » les bons gestes d'hospitalité, ceux que l'on peut donner et recevoir d'un côté, et ceux que l'on peut donner et recevoir de l'autre. Ces « bons gestes d'hospitalité » n'appartiennent pas à l'un ou l'autre, il ne s'agit pas d'une liste

d'outils extérieurs (lois d'hospitalité de telle ou telle culture) à mettre en œuvre, ces premiers gestes sont propres à la relation, ils se co-construisent et demandent un effort et un investissement des deux parties.

Bilan

Cuche (2010) part du postulat qu'aucune culture n'existe à l'état pure, pour comprendre la culture, il faut ainsi partir de l'acculturation et non l'inverse. L'acculturation est un phénomène universel avec des formes et des degrés différents, il s'agit de la modalité habituelle de l'évolution culturelle de chaque société. C'est un processus permanent de construction, de déconstruction et de reconstruction, toujours en cours de réalisation et jamais définitif. Il s'agit de réinterprétations qui produisent de nouvelles synthèses culturelles. Toute acculturation touche tous les niveaux de la réalité sociale ; c'est un « phénomène social total ». Il s'agit d'une interpénétration jamais en sens unique totalement, il y a toujours une réciprocité, bien que celle-ci ne soit pas symétrique. Mead (1963) nous rappelle que dès la naissance, une personnalité de base serait transmise par enculturation (Mead, 1963) : une socialisation par transmission culturelle déterminée par l'éducation de enfants. Aucun individu ne synthétise l'ensemble de sa culture, mais seulement ce qui est nécessaire pour se conformer aux différents statuts. Ainsi, chaque individu intériorise sa culture à sa manière, au travers de socialisations secondaires dans différents groupes de références (tout au long de la vie). Il modifie ainsi sa culture par création et innovation le plus souvent imperceptiblement. C'est donc l'ensemble des sous-groupes en interaction qui fonde la culture globale (qui n'est pas une entité au-dessus mais à travers), ce sont ainsi les hommes par leur façon de faire communauté (la rencontre étant à l'origine de la culture) qui créent la culture. Il y a ainsi une différence entre une culture globale (qui est une abstraction), et l'expression locale (individuelle) de la culture, observable dans l'ici et maintenant des interactions des membres de la culture locale. Chacun développe depuis son enfance, par enculturation (Mead, 1963), une sociabilité, une intelligence de la rencontre, qui lui permet d'entrer en relation et communiquer de façon efficace avec ses pairs, ses concitoyens. Pourtant chacune de ces rencontres possède ses propres codes qui sont eux-mêmes inscrits dans des codes plus généraux de sa culture d'appartenance (nous sommes là dans les lois d'hospitalité de Derrida (1997)). De plus, chaque culture a encodé au sein de son modèle culturel des différences ethnocentriques qui lui permettent

de distinguer l'étranger et de se distinguer de lui (par les processus opérant de différenciation et d'identification). Ces différences, ces stéréotypes s'expriment dans son système de pensée, permettent d'« encadrer » l'étranger, le « comprendre », de se situer par rapport à lui, et de communiquer (entre pairs) vis-à-vis de lui. Or, comme nous l'avons vu, l'étranger à lui-même son propre modèle culturel, son propre système de pensée qui n'entrent pas dans un autre modèle culturel, qu'il n'est pas possible de distinguer par des ressemblances ou des différences, qu'il n'est pas possible de traduire littéralement d'un système de pensée à un autre. Il y a dans la rencontre interculturelle, une aporie, une altérité radicale de l'un pour l'autre.

Toutefois, le relativisme culturel méthodologique postule qu'il n'y a pas de différence essentielle entre les hommes et entre les cultures : l'humanité est une et ainsi l'autre n'est jamais absolument autre, il y a toujours du même en lui, tout comme il y a de « la » culture au cœur des cultures. Toutefois, ce « même » dans l'autre n'est pas directement accessible, Cuche (2010) nous rappelle que le relativisme culturel méthodologique implique que dans un premier temps le chercheur, pour saisir de l'autre, doit faire « comme si » il y avait une différence essentielle entre les cultures afin de se déprendre de tout ethnocentrisme, et seulement une fois une part de cette altérité saisie, y saisir du même par un retour à son système de référence en faisant usage d'un ethnocentrisme méthodologique (Il s'agit, pour le sujet, de suspendre le plus longtemps possible toute forme d'interprétations par son système de pensée, ses catégorisations sociales, ses projections ethnocentriques, avant d'y avoir recours, une fois objectivés, pour donner du sens). Ainsi, nous pensons toutefois que la rencontre quelle que soit la distance fait appel aux mêmes processus, mais à des degrés différents, la plaçant sur un axe allant du pôle actif au pôle passif variant selon le degré nécessaire d'auto-empathie. Il s'agit d'une objectivation réflexive du ressenti empathique lors de la rencontre permettant de faire de la différence interindividuelle à partir de codes culturels partagés (faible nécessité d'auto-empathie) ou de faire de la différence interculturelle lorsque les codes ne sont pas partagés (grande nécessité d'auto-empathie). Il s'agit d'un geste créatif, où le sens commun est à inventer, à construire à deux, où les deux protagonistes sont porteurs de savoir, savoirs qui n'entrent pas encore dans les catégorisations de l'autre. Apprendre à faire des rencontres interculturelles, c'est ainsi apprendre, pour le sujet, à transformer son mode de rencontre, comment d'« expert » de la rencontre active dans son milieu culturel il doit développer sa capacité à réaliser des rencontres passives (dans une démarche de relativisme culturel méthodologique), à suspendre dans un premier temps son processus d'interprétation (lié à la pensée rationnelle et l'empathie)

pour se laisser guider par l'autre. L'interprétation ne se fait que dans un deuxième temps, par le retour du langage, par la mise en mot de ce qu'il a pu saisir (par un ethnocentrisme méthodologique).

Nous allons maintenant nous plonger, par une approche multiréférentielle, dans l'étude de la capacité à rencontrer en situation interculturelle.

2. Approche multi référentielle de la capacité à rencontrer

« L'expérience la plus poussée, parfois la plus cruelle, mais probablement aussi la plus enrichissante, que nous puissions avoir de l'hétérogénéité est celle qui nous est imposée à travers la rencontre avec autrui, en tant que limite de notre désir, de notre pouvoir et de notre ambition de maîtrise (dans la première acception du terme). » (Ardoino, 1977, p.6)

La rencontre de l'autre est au cœur de notre sujet de recherche. Dans un voyage autour du monde, dans la mesure où nous n'entrons pas dans un processus d'intégration dans une nouvelle culture, l'autre est toujours porteur d'altérité. La question à laquelle nous allons tenter de répondre est : comment rencontrer un autre lorsque nous ne maîtrisons pas ses codes culturels ? Ou encore comment étudier ce qui peut se jouer dans le temps passif du relativisme culturel méthodologique ?

Pour cela, nous allons explorer la littérature scientifique et procéder à une approche multiréférentielle de la capacité à réaliser des rencontres interculturelles. Ardoino (1993) nous rappelle que :

L'approche multiréférentielle se propose une lecture plurielle de ses objets (pratiques ou théoriques), sous différents angles, impliquant autant de regards spécifiques et de langages, appropriés aux descriptions requises, en fonction de systèmes de références distincts, supposés, reconnus explicitement non-réductibles les uns aux autres, c'est à dire hétérogènes (Ardoino, 1993, p.1).

Il s'agirait pour lui, d'un type de regard qui aurait pour objet de comprendre plus que d'explicitement une réalité supposée hétérogène. La complexité doit être conçue comme une hypothèse que le chercheur élabore à propos de l'objet en l'ouvrant à plusieurs sources disciplinaires, et non pas comme une caractéristique naturelle de cet objet. Francis Lesourd, quant à lui, nous rappelle que : « Cette approche est centralement temporelle, historique : elle a pour objet des processus, des

transformations, des changements irréductibles à des lois préétablies mais témoignant chez les sujets, individuels ou collectifs, de capacités d'invention singulière du sens. » (Lesourd, 2013, p.7) Il parle encore, en se référant à Morin, de possibilités évidentes de métissage dans ces rencontres entre disciplines, si tant est qu'en tant que culture disciplinaire, tout comme dans toutes rencontres interculturelles, elles dépassent les incompréhensions et la peur de ce qui est étranger chez l'autre.

Ardoino se réfère également au métissage disciplinaire :

Non seulement, les différents systèmes de référence, réciproquement, mutuellement autres, interrogent l'objet à partir de leurs perspectives et de leurs logiques respectives, mais encore se questionnent, au besoin contradictoirement, entre eux, s'altèrent et élaborent des significations métisses, à la faveur d'une histoire. Avec l'hétérogénéité, c'est l'autre, source d'altération (beaucoup plus encore que d'altérité) et de frustration (parce qu'il nous résiste), qui transforme notre champ de références. (Ardoino, 1977, p.7)

Cette partie a pour objectif d'initier une étude multiréférentielle (Ardoino, 1993) s'inscrivant dans le paradigme de la complexité (Morin, 2005) afin de venir interroger, par différentes disciplines théoriques, cette capacité à faire des rencontres interculturelles. Pour ce faire nous ne nous placerons pas dans le « paradigme de la simplification³⁷ » (Morin, 2005) mais dans celui de la pensée complexe selon les principes de disjonction, de conjonction et d'implication. Pour appliquer le principe de disjonction, nous allons permettre à chaque approche épistémologique d'exister pour elle-même dans ce qui la différencie et ce qui la rapproche des autres afin de faire apparaître des zones de rencontre. Pour appliquer le principe de conjonction, il ne s'agira nullement de venir circonscrire les différentes approches dans une logique de séparation, ni même de les intégrer ou mélanger les uns aux autres dans une logique de syncrétisme. Bien au contraire, nous appliquerons une tension dialogique³⁸ entre elles à partir de ces zones de rencontre, qui par métissage mettent en relief cette capacité à rencontrer, la nourrissent, et l'ouvrent, par une ligne de fuite créatrice, au paradigme de la complexité. Pour appliquer le principe d'implication, il s'agira ici de venir interroger les différentes sensibilités épistémologiques en prenant soin de faire apparaître « l'univers » théorique de chaque auteur, tout en interrogeant notre propre lecture de celles-ci. Nous nous intéresserons ainsi à la notion de « compétence » des approches interculturelles. Dans un deuxième temps nous étudierons, dans une approche sociologique, les concept d'« intelligence nomade » (Fernandez, 2002) et de la « pensée du destin » (Maffesoli, 1997). Nous étudierons

³⁷ Paradigme maître en occident, qui a pour principes : une disjonction, une réduction et une abstraction

³⁸ « Le principe dialogique nous permet de maintenir la dualité au sein de l'unité. Il associe deux termes à la fois complémentaires et antagonistes. » (Morin, 2005, p.99)

ensuite, dans une approche anthropologique, le concept de pensée métisse de Laplantine (2011), avant de nous plonger, dans une approche philosophique, dans les concepts de la « pensée corporelle » (Onfray, 2007) et d'« écart » de Jullien (2012). Enfin, aux travers d'approches cliniques, nous étudierons les apports de la psychanalyse sur la rencontre interculturelle, avant de nous intéresser à l'approche centrée sur la personne (Rogers, 1968), et pour finir, dans une approche cognitiviste, à l'étude du concept d'« intelligence culturelle » (Livermore, 2011).

2.1. La notion de compétence dans les approches interculturelles

Dans le domaine des recherches en sciences de l'éducation, Martine Abdallah-Pretceille (1997) milite pour une éducation à l'altérité pour faire face aux dérives identitaires de nos sociétés modernes, et qui sont structurellement hétérogènes et en rapides mutations. Cette éducation à l'altérité repose sur des approches interculturelles afin de permettre non plus d'apprendre sur l'autre mais de pouvoir communiquer avec lui. Cette communication est une rencontre se réalisant dans un ici et maintenant, avec un double ancrage, oscillant entre le conjoncturel et l'universel. Elle se fait par une reconnaissance mutuelle de sujet à sujet : c'est une rencontre intersubjective qui ne peut se faire par une catégorisation culturelle, faite de stéréotypes et de préjugés : « En effet toute perception de l'autre à partir de définitions à priori, ne peut être que partielle, voire partielle. » (Abdallah-Pretceille, 1997, p.126)

Or, l'auteure nous rappelle que « de nombreuses études ont démontré que les échanges ne réduisent pas systématiquement les stéréotypes et les préjugés » (Abdallah-Pretceille, 1997, p.95). Cela nécessite un travail sur soi qui est d'apprendre à jeter sur soi un regard extérieur par une prise de conscience de ses mécanismes cognitifs et affectifs afin de pouvoir se distancier et créer les conditions conditionnant une rencontre symétrique et réciproque : « La découverte d'autrui ne doit pas masquer le travail sur la recherche et la maîtrise de sa propre identité, étant entendu que celle-ci se décline au pluriel et selon un paradigme de la complexité et de l'hétérogénéité. » (Abdallah-Pretceille, 1997, p.125) Toutefois, l'identité de chacun doit être respectée, il ne s'agit pas d'une négation de soi sur l'autel de l'autre. Cela passe par une « éthique de l'altérité qui se situe dans une tension entre la singularité des situations et l'universalité des valeurs. » (Abdallah-Pretceille, 1997, p.129) En effet la rencontre est tout d'abord interpersonnelle, où deux êtres humains peuvent partager des valeurs universelles, mais il s'agit de valeurs qui s'expriment de différentes façons au

sein d'une rencontre interculturelle où chacun est porteur d'une expression culturelle vis-à-vis d'elles. Il s'agit bien là de deux versions culturelles des mêmes valeurs universelles. Il faut non seulement reconnaître celle de l'autre, mais également la sienne (et ne pas la confondre avec la valeur universelle qui serait absolue). Il s'agit ainsi de ne pas réifier l'autre en se soustrayant de l'équation de la rencontre, mais, avec congruence, faire un travail sur soi-même, pour saisir ce qui nous lie au-delà de nos altérités culturelles.

Les approches interculturelles dépendent de l'approche par laquelle la capacité à rencontrer serait développée par la construction de compétences interculturelles spécifiques à la culture d'accueil. Or il existe une demi-douzaine de recherches majeures sur les compétences interculturelles. F. Dervin (2004) nous rappelle qu'il n'existe que très peu de tentatives de définition de la compétence interculturelle prenant en compte l'ensemble des différentes approches. Il nous propose celle-ci :

1. Une ouverture à l'altérité (Porcher, cité dans Abdallah-Pretceille et Porcher 1999) et le développement de capitaux interculturels.
2. Une connaissance de soi: "L'interrogation identitaire de soi par rapport à autrui fait partie intégrante de la démarche interculturelle" (Abdallah-Pretceille, 2003, p.10).
3. Une négociation des rapports entre ses propres croyances, attitudes et significations et celles de l'Autre (Byram, 1997, p.12), mettre fin à l'ethnocentrisme.
4. Une compétence d'interaction et d'analyse. Autrement dit, il s'agirait plus de « compréhension » que de « connaissances » sur l'Autre. (Dervin, 2004, p.5)

Les approches interculturelles, selon une éthique de l'altérité viseraient à l'acquisition de compétences interculturelles rendant possible la communication (intersubjective et *hic et nunc*) entre deux personnes ou deux groupes de cultures différentes. Elle serait conditionnée par un décentrement, et se placerait dans une démarche exotique. A notre sens, dans les approches interculturelles, les compétences (bien que certaines soient transculturelles) sont construites dans une logique d'intégration dans une culture, par une spécialisation de la compétence. Plus longtemps le sujet est immergé dans la culture d'accueil, plus il élabore des compétences spécifiques pour s'intégrer et plus celles-ci sont adaptées à la culture d'accueil. Or ce concept de compétence interculturelle s'il convient parfaitement pour décrire le séjour long à l'étranger (si les conditions de la rencontre interculturelle sont réunies), ne satisfait pas entièrement notre étude du voyage autour du monde. Du fait même d'être itinérant, l'intégration dans une culture ne serait pas assez importante pour construire ces compétences interculturelles. Pourtant, il y aurait bien une

amélioration, au fil du voyage itinérant, de la qualité de la rencontre et de ce fait de la qualité de l'immersion dans le pays.

Nous allons maintenant nous intéresser aux approches sociologiques de « l'intelligence nomade » (Fernandez, 2002) et de la « pensée du destin » (Maffessoli, 1997)

2.2. Approches sociologiques

2.2.1. « L'intelligence nomade »

Selon Fernandez (2002), une vraie rencontre passe par une rencontre pour les deux parties, c'est laisser l'autre exister pour et par ce qu'il est, on ne le cantonne pas à devoir jouer le rôle que sa projection ethnocentriste lui fait attendre de lui, c'est d'essayer de se percevoir à travers son propre regard, pour y découvrir sa propre étrangeté, son propre exotisme. La rencontre est une rencontre intersubjective, une rencontre de personne à personne. Fernandez nous rappelle que :

L'hospitalité active se vit sous le mode d'une intériorité ressentie face à la pleine reconnaissance d'autrui. [...] par le jeu d'une réciprocité positive. C'est vous et pas une autre personne. Elle implique alors une attention qui est plus qu'une attention. [...] un degré parfois élevé de tolérance et d'acceptation d'autrui. » (Fernandez, 2002, p.105)

Pour lui, malgré les malentendus inévitables, un métalangage s'instaure entre les deux parties, guidant les acteurs dans un espace commun et communicant propre à la rencontre, mais n'appartenant ni à l'un, ni à l'autre. L'auteur, se référant à la définition de la congruence de Carl Rogers (1968), nous propose le concept de congruence interculturelle :

Être congruent ne veut pas dire accepter n'importe quoi à n'importe quel prix et n'importe comment. Tout tolérer signifie ne souscrire à rien. L'expérience interculturelle exige des conditions raisonnables de l'échange. Cela suppose un état d'esprit délimitant les règles de l'échanges, le négociable du non négociable, l'usage de l'exception. En ce sens, la congruence interculturelle est le partage des différences et des ressemblances avec un équilibre à inventer [...] c'est afficher une identité sociale et culturelle, tout en consentant à l'altérité radicale une identité propre. [...] Ce regard ouvert, une éthique de la vie, conduit à apprécier dans le singulier de l'universel et réciproquement. (Fernandez, 2002, pp.216-217)

Pour l'auteur, l'expérience de l'ailleurs peut donner naissance à une intelligence nomade, un art de se mouvoir dans une réalité sociale et culturelle inconnue. Cette intelligence induit une intentionnalité qui est d'accepter de vivre une immersion graduelle souhaitée :

C'est pourquoi, celle-ci se risque, s'expose, travaillant contre les peurs archaïques liées à l'inconnu radical. [...]. Elle s'adapte, accepte l'imprévisibilité de la vie, s'infiltré dans les infructuosités et les détours de l'inconnu. Elle ne rejette ni les initiations incontournables ni les transgressions nécessaires à sa création et à sa survie. Elle n'entend pas maîtriser les choses mais souhaite davantage les vivre et être simplement-là. C'est une pensée qui accepte de naviguer dans les creux, poussée et retenue par un imprévisible d'origine sociale et culturelle voire naturel [...] imposant parfois une circumnavigation de l'esprit et du corps jamais donné a priori. Elle trace les sillons d'une conception mosaïque du monde. (Fernandez, 2002, pp.16-17)

Pour ce faire, l'expérience doit sortir du champ des stéréotypes au profit d'une perception plus pondérée et plus juste du choc de cultures. Pour se construire et se développer, elle doit faire appel à des qualités comme la patience, l'intuition, la curiosité, la générosité, l'humilité et la confiance.

Toutefois, pour Fernandez, bien qu'il utilise le terme d'intelligence, celle-ci peut être rapprochée des approches interculturelles et l'élaboration de compétences interculturelles. En effet, dans son ouvrage, cette intelligence s'acquière par initiation interculturelle, par une spécialisation à une culture donnée. Bien que cette intelligence dispose de nombreuses compétences transculturelles, elle s'acquière par une immersion dans la culture d'accueil, respectant trois paliers successifs. Cette intelligence nomade, se construit lors d'un voyage à l'étranger : incluant le temps du départ, celui du voyage et le temps du retour. Si le temps du voyage dans une culture étrangère, est suffisamment long et respecte les conditions de la rencontre interculturelle, l'intelligence nomade se développerait selon une échelle d'apprentissage en progression descendante dans ce qu'il nomme « le champ symbolique interculturel vécu » pour n'être réellement opérationnelle que lors de la phase « d'immersion-intégration ».

La première phase se caractérise par les « premiers pas » fondés sur la règle du « tout est bon », ceux-ci conduiraient à « l'immersion-adaptation » où l'on apprend à bricoler le quotidien par un pragmatisme ressenti. La deuxième phase, « l'immersion-compréhension », est caractérisée par un pragmatisme compris. Plongé dans les paradoxes et les tensions de l'altérité, il s'agirait par médiation de construire un puzzle empirique afin de commencer à comprendre la culture d'accueil. La troisième phase, « l'immersion- intégration », se réaliserait par une plongée dans la symbolique culturelle par un pragmatisme éclairé. Confronté aux apories interculturelles, l'intelligence nomade

maintenant fonctionnelle, engendre une initiation interculturelle qui par congruence permet de toucher l'inaccessible.

Pour Fernandez, par métissage culturel, le sujet construit un ensemble de compétences culturelles permettant, par création, d'acquérir une nouvelle vision et compréhension du monde, ainsi qu'un regard réflexif sur les choses de la vie et du règne humain. L'intelligence nomade s'acquière donc par intégration dans la culture d'accueil, elle se développe par un décentrement progressif permettant un métissage avec l'autre, dans une démarche exotique. Fernandez nous rappelle que pour éprouver ce qui relève du métissage culturel, il est question de développer une "écoute sensible"³⁹ (Barbier, 1997) :

Favorisant progressivement une conscience fine de l'existence de clefs permettant une juste compréhension d'un équilibre dans l'échange à valence interculturelle. C'est moins un mimétisme que le principe d'une congruence interculturelle, acceptant d'être soi-même tout en concédant à l'altérité radicale une identité propre. (Fernandez, 2002, pp.16-17)

2.2.2. Approche post moderne : la « pensée du destin »

Michel Maffesoli, dans son ouvrage *Du nomadisme* (Maffesoli, 1997), s'intéresse à notre société prise dans un monde globalisé dont il voit tous les signes d'un bouleversement vers une postmodernité. Pour lui : « l'errance peut être considérée comme une constante anthropologique qui, toujours et à nouveau, n'arrête pas de tараuder chaque individu et le corps social en son ensemble. » (Maffesoli, 1997, p.31) En effet, tous les signes mènent à penser que la circulation reprend, par à-coups, physiquement ou virtuellement, et bien qu'il s'agisse d'un phénomène silencieux, d'une lame de fond, donnant ainsi une impression d'immobilité, elle n'épargne personne. Nous sommes en présence d'un inconscient collectif, pour Maffesoli les rêves les plus puissants, qu'ils reposent sur les mythes, les archétypes ou l'imaginaire, dont celui de « l'échappée belle », sont des rêves impersonnels.

³⁹ L'écoute sensible (Barbier, 1997) est multiréférentielle et s'inscrit dans une constellation de trois types d'écoutes : une écoute scientifique-clinique, une écoute spirituelle-philosophique et enfin une écoute poétique-existentielle (ou mythopoétique). Par une improvisation mythopoétique, elle donne à voir « une vision de l'univers et le secret d'une âme, un être et des objets, tout à la fois. » Il s'agit d'une écoute-action spontanée permettant de s'adapter parfaitement à l'évènement, par une pleine conscience d'être avec ce qui est, ici et maintenant, dans les plus petits détails de la vie quotidienne.

Cette pulsion à l'errance se caractériserait par une « dialectique sans fin du besoin d'assurance et du désir de détachement. Liaison conflictuelle entre la nécessaire sédentarité et la pulsion de l'ailleurs [...], reposant sur l'union des contraires. » (Maffesoli, 1997, p.96) Pour représenter cette dialectique, Maffesoli nous parle d'un « enracinement dynamique ». Pour que le lieu d'où l'on vient et les liens que l'on crée à partir de celui-ci prennent toute leur signification, il faut qu'ils soient dépassés voir transgressés, réellement ou fantasmatiquement. « Il s'agit là d'une marque du sentiment tragique de l'existence : rien ne se résout dans un dépassement synthétique, mais tout se vit dans la tension, dans l'incomplétude permanente. » (Maffesoli, 1997, p.75)

Pour cela il décrit un art de la dérive : « Se délier pour mieux goûter la proximité des choses [...] où l'on s'exile et fuit afin de redonner de la saveur à ce qui, sous les coups de butoir de la routine, n'en a plus guère ». (Maffesoli, 1997, p.71) Durant la modernité cette sédentarité dynamique ancrée en l'homme fut occultée. L'individu devait être un, univoque et rationnel, pris dans une logique de l'identité et du contrat social qui le liait utilitairement aux autres individus. En cela, l'errance : « serait l'expression d'un autre rapport à l'autre et au monde, moins offensif, plus caressant, quelque peu ludique, et bien sûr tragique, reposant sur l'intuition de l'impermanence de toute choses, des êtres et de leurs relations. » (Maffesoli, 1997, p.26) Cet art de la dérive se manifesterait au travers d'« une pensée du destin » (Maffesoli, 1997) qui intégrerait à la fois l'aléa et les contraintes propres à l'espace et à la nature, un sentiment tragique de la vie qui s'emploie à jouir de ce qui se donne à voir et à vivre, et qui trouvera son sens dans une succession d'instant, précieux de par leur fugacité même.

L'homme, dans cette perceptive est, pour reprendre l'expression de Victor Segalen un « exote », voyageur-né dans des mondes pluriels, en acceptant les multiples saveurs de ce qui est, par essence, divers. C'est cela que j'appelle une pensée du destin, c'est-à-dire une pensée, plus ou moins consciente, faite tout à la fois d'acceptation et d'aménagement de ce qui est. » (Maffesoli, 1997, p.106)

Pourtant, selon l'auteur, vouloir vivre ce qui pousse le sujet vers l'ailleurs exige de lui d'être délié, de se libérer des injonctions des institutions de toutes sortes, ce qui ne peut être que douloureux : « Il est arrachement, il pousse dans le vaste monde. [...] Plus on est loin des racines, de la « terre des morts », plus on s'enrichit, fût-ce de richesses immatérielles. » (Maffesoli, 1997, p.142) Cette errance est toujours vectrice de socialisation, il nous rappelle que le terme même d'existence (*ek-sistence*) représente le mouvement, la coupure, le départ. Exister serait alors sortir de soi et s'ouvrir à l'autre. La personne y est prise dans sa globalité, et met en jeu des techniques elles aussi

holistiques. La réalité de soi est toujours flottante, et ne peut être saisie que dans son perpétuel devenir. Le souci de soi s'exprime ainsi avec les autres, en fonction des autres et souvent en référence à l'autre.

[Le voyageur est] tout à la fois totalement présent dans l'espace où il passe, mais reste en étranger, porteur qu'il est des autres espaces d'où il vient. [...] ce lien est souple, et intègre son contraire. Par là même, il permet de relier les distances, tout en maintenant la valeur, intrinsèque, de la distance. (Maffesoli, 1997, p.78)

Ce nomade, qu'elle que soit sa forme d'errance, qualifié d'« oiseau migrateur postmoderne », se trouve à l'aise partout et est impliqué dans son rapport avec ses congénères. Le fait donc « [...] de ne pas s'enraciner, d'être à l'aise en de multiples « cultures », est une posture intellectuelle et existentielle très répandue de nos jours. [...] c'est dans toutes les directions que s'exercent les manières d'être et de penser. » (Maffesoli, 1997, p.131)

Pour Michel Maffesoli, la pensée du destin, nourrie par une pulsion de l'errance (vécue réellement ou fantasmée) et prise dans un inconscient collectif, serait cette capacité à vivre pleinement la rencontre du monde et de l'autre sous la forme d'une sédentarité dynamique. Cette rencontre de l'altérité serait également issue d'un métissage de deux apories, conditionné par un décentrement de la personne.

Nous allons maintenant nous intéresser, dans une approche anthropologique, à la « pensée métisse » de Laplantine (2011).

2.3. Approche anthropologique : La « pensée métisse »

« On ne décrète pas plus le métissage que le voyage. L'alchimie se fait ou ne se fait pas. (...) car tout cheminement dans le monde est d'abord un regard, un geste, un pas en direction de l'autre, bien avant d'être une redécouverte de soi. » (Michel, 2011, p.116)

Laplantine nous rappelle que la rencontre est la condition qui rend le voyage authentique, elle est le modèle de la condition métisse :

Elle surgit, comme l'évènement, et assure ainsi la parité des partenaires. Jamais une intension mais toujours la vigilance d'une intentionnalité : demeurer disponible et attentif à l'autre. Le modèle de la rencontre n'a rien de l'art du rendez-vous. La rencontre ne s'annonce pas plus qu'elle ne se prépare.

Nulle stratégie possible, à la différence du combat et de la séduction. On n'arrive jamais à une rencontre, une rencontre, toujours, vous arrive. (Laplantine & Nouss, 2011, p.101)

Conditionnée par la participation à au moins deux univers, la « pensée métisse » serait une pensée de la médiation. Elle se joue dans les intermédiaires, les intervalles et les interstices à partir des échanges, elle ne saurait se réduire ni au « et », ni à l'entre-deux. Contrairement au mélange et à la mixité, c'est :

Une pensée de la tension, c'est-à-dire une pensée résolument temporelle, qui évolue à travers les langues, les genres, les cultures, les continents, les époques, les histoires et les histoires de vie. Ce n'est pas une pensée de la source, de la matrice ni de la filiation simple, mais une pensée de la multiplicité née de la rencontre. C'est une pensée dirigée vers un horizon imprévisible qui permet de redonner sa dignité au devenir. [...] plus auditif que visuel, plus musical que pictural [...] une symphonie, tout m'est donné en même temps, mais ce tout ne cesse de se transformer. » (Laplantine & Nouss, 2011, p.71)

Véritable art du compromis, de la duplicité, le devenir métisse dérange l'épistémologie et la morale classique, apparaissant comme le comble du désordre, il brouille les catégories et n'obéit à aucune hiérarchie. La pensée métisse tente de saisir l'insaisissable : l'indicible, l'ineffable, le mystère. Les choses n'étant jamais données une fois pour toutes mais devant être chaque fois à reconsidérer dans leur nouveauté, il s'agit de :

Non pas voir, mais entrevoir dans la fulgurance de l'instant, seule promesse de toucher à la fois l'absolu et l'humanité de l'homme. [...] Or une pensée qui approche le réel dans l'instant [...], dans le surgissement et la manifestation aussitôt enfuie, est naturellement tournée vers la rencontre, l'ouverture au jamais pareil. » (Laplantine & Nouss, 2011, p.83) Elle « oblige le langage à toujours être sur le qui-vive, pétri de mots mouvants, risquant le vague, l'imprécis, l'« inachevé », pour saisir au vol ce que l'instant a dévoilé, mêlant un lexique techniquement métaphysique à une expression poétiquement naïve. » (Id., p.83)

Pour l'auteur, cette pensée métisse conduirait au métissage, qui n'est ni une qualité ni un état, il est de l'ordre de l'acte. Il existe :

Dans la reconfiguration en mode mineur, qui transforme, métamorphose et rend méconnaissable ce qui était, au point que toute notion d'influence, d'appartenance, d'héritage, de transmission même devient dérisoire. Il procède au déplacement de ce que l'on tenait pour catégoriel, voire catégorique, ainsi qu'à la mise en question des principes et notamment du principe d'identité. [...] il est engagé dans les risques de l'alliance qui va faire surgir l'inédit. » (Laplantine & Nouss, 2011, p.72)

Dans son ouvrage *Quand le moi devient autre, connaître, partager, transformer*, François Laplantine (2012) interroge la notion de performance dans la rencontre et nous donne les éclairages de son concept de pensée métisse qu'il met en pratique dans la rencontre. « C'est à partir de ces

cinq éclairages –la traduction, le bâton lâche, le pôle faible, l’approche en *yin* et la disponibilité dans la temporalité du *wu wei* » (Laplantine, 2012, p.85)

Pour cet anthropologue, l’éclairage de la traduction consiste à placer celle-ci non pas dans le système linguistique de l’une ou l’autre des deux langues en jeu, mais bien dans la tension de ces deux systèmes, par métissage. La langue de départ doit continuer à être présente dans la langue d’arrivée. L’éclairage par le bâton lâche contrairement au bâton rigide, implique une attitude faite de dérive et de détour plutôt que d’un protocole expérimental, il relève plus de l’implication que de l’explication, de la connaissance que du savoir, il consiste plus à effleurer une surface en se laissant guider par les aspérités. L’éclairage par le pôle faible de la connaissance, quant à lui, consiste, contrairement à l’objectivité par objectivation du pôle fort, à, par décentrement, faire appel à une pensée en mode mineur. Dans cette pensée, il n’y a pas seulement de la présence, mais de l’absence, du manque, de l’incomplétude et de l’inachèvement. L’éclairage en *Yin* ne peut se comprendre, ni même exister hors de sa tension avec le *Yang* :

C’est un mouvement de vibration, une pulsation, une respiration, [...] [il] n’achève rien, ne délivre pas une solution, ne donne pas le mot de la fin, [...] *Yin-Yang*, enfin et surtout, peut à chaque fois être dit [...] différemment. Et tout l’art chinois consiste précisément à le faire varier. » (Laplantine, 2012, pp.67-68).

L’éclairage en *Yin* consiste en une manière d’exister et de se comporter. Il est action, il suggère, par sa spontanéité, quelque chose d’assez peu prévisible, flottant, une entrevision suspendue, provisoire, indécidable, il ne cesse de se déformer et de se transformer. Enfin, le dernier éclairage qui est celui de la disponibilité dans la temporalité du *wu wei*, suggère une attitude de réceptivité et de disponibilité extrême aux événements et aux situations où nous nous trouvons impliqués. Mais il s’agit d’une attention diffuse non focalisée, non précipitée, non arrêtée et bloquée sur une perception particulière, d’une attention de non maîtrise, de non imposition de sens à partir d’un centre. Ce mouvement de dessaisissement s’effectue dans un mode de temporalité très lent consistant à laisser venir, à ne pas (trop) intervenir, par un processus d’imprégnation. C’est une attitude faite d’ajustements successifs, de patience et de prudence, de spontanéité qui défait ce qui est de l’ordre de l’intentionnalité.

La pensée métisse est une démarche exotique conditionnée par un décentrement et produisant un métissage des valeurs entre deux altérités. Laplantine n’hésite pas à nous parler de performance de la rencontre. Par les cinq éclairages qu’il utilise en tant qu’ethnologue, il nous permet de mettre en

évidence toute l'importance d'élaborer des stratégies afin de pouvoir réaliser des expériences « passives » de l'altérité en situation interculturelle. Le métissage quant à lui vient éclairer le mode par lequel vient se créer la connaissance authentique de l'autre : par altération interculturelle, où l'on chemine vers soi et vers l'autre dans un rapport dialogique.

Bilan des approches sociologiques et anthropologiques

Nous rappelons que l'objectif de ce sous-chapitre est de réaliser une étude multiréférentielle de la capacité à rencontrer en situation interculturelle. En nous plaçant dans le paradigme de la complexité, il ne s'agit pas ici d'opposer les différentes approches afin d'en exclure l'une ou l'autre, mais de les mettre en tension afin d'établir ce qui les distingue (par principe de disjonction) l'une de l'autre, mais aussi de saisir leurs zones de rencontres possibles (par principe de conjonction).

Selon Bernard Fernandez (2002), le voyage permet de développer une intelligence nomade qui s'acquière par initiation interculturelle : par intégration dans la culture d'accueil, elle se développe par un décentrement progressif permettant un métissage avec l'autre, dans une démarche exotique. Toutefois, bien qu'il utilise le terme d'intelligence, celle-ci peut être rattachée aux approches interculturelles et l'élaboration de compétences interculturelles. Or tout comme pour les approches interculturelles, ce concept d'intelligence nomade tel qu'il est défini par Fernandez, s'il convient parfaitement pour décrire le séjour long à l'étranger, ne satisfait pas entièrement notre étude du voyage autour du monde. Du fait même d'être itinérant, l'intégration dans une culture ne serait pas assez importante pour construire cette initiation interculturelle. Pourtant (et toujours si les conditions de la rencontre véritable sont réunies), il y aurait bien une amélioration, au fil du voyage itinérant, de la qualité de la rencontre et de ce fait de l'immersion dans le pays.

Pour Michel Maffesoli, dans une approche existentielle postmoderne, la pensée du destin est nourrie par une pulsion de l'errance (vécue réellement ou fantasmée). Il s'agirait d'une pensée, plus ou moins consciente, faite tout à la fois d'acceptation et d'aménagement de ce qui est, et qui fait du nomadisme une constante anthropologique dépassant la personne. Cette rencontre de l'altérité serait également issue d'un métissage de deux apories, conditionné par un décentrement de la personne. Si cette approche permet d'éclairer la forme sidérale du voyage, il ne donne aucune indication de comment se construit cette « pensée du destin » : est-elle, de son point de vue, une

constante anthropologique qui dépasse l'individu et qu'il faudrait libérer par l'errance ? Si dans le voyage d'intégration l'acquisition de compétences interculturelles se fait par un processus d'initiation interculturelle, nous pensons que dans le voyage en grande itinérance, la décision et la préparation au voyage ne seraient pas seulement nourries par une pulsion à l'errance, mais seraient également le fruit d'une motivation intrinsèque, que la première phase du voyage se fait dans une forme culturelle, qui par le décalage avec la sensation d'étrangeté ressentie fait basculer le voyage dans une forme sidérale. Le tour du monde état une boucle une troisième forme de voyage prend le pas, qui est celle de la préparation au retour, avec pour objectif de préparer une resédentarisation.

La pensée métisse présentée par Laplantine dans une approche anthropologique, est le fruit d'une démarche exotique conditionnée par un décentrement et produisant un métissage des valeurs entre deux altérités. Il s'agit d'une pensée non essentielle, en perpétuelle devenir, dont il nous donne un exemple de fonctionnement en nous présentant les cinq éclairages issus de la pensée chinoise qu'il utilise en tant qu'ethnologue afin de pouvoir réaliser des expériences « passives » de l'altérité et s'en saisir provisoirement. Le métissage produit par la pensée métisse, vient éclairer le mode par lequel vient se créer la connaissance authentique de l'autre : par altération interculturelle, où l'on chemine vers soi et vers l'autre dans une relation dialogique. Laplantine, nous donne à voir un processus de saisie d'une altérité dans l'ici et maintenant de la relation à l'autre (personne ou culture), et bien qu'il ne donne pas ici d'indication sur l'acquisition ou de développement de cette pensée métisse, celle-ci peut s'appliquer (avec des mélanges de différentes natures qui ne sont pas non plus développés) aux acculturations par le contact entre deux ou plusieurs cultures, dans le processus d'intégration dans une nouvelle culture, ou encore dans la rencontre interculturelle en voyage itinérant.

L'ensemble de ces approches ne peuvent pas se confondre parce qu'il s'agit d'approches différentes de l'homme, en appliquant le principe de disjonction de la pensée complexe nous venons d'établir en quoi elles se distinguent. Par principe de conjonction nous pouvons établir en quoi elles se rejoignent : par décentrement de soi, ces différentes capacités à rencontrer nécessitent une certaine passivité pour saisir l'altérité du monde ou de l'autre (non saisissable par son système de pensée d'origine), et qui en retour transforme le sujet dans une démarche exotique (devenir autre).

Nous allons maintenant nous intéresser à la « pensée corporelle » (Onfray, 2007)

2.4. Approche philosophique

2.4.1. La « pensée corporelle »

« Le mode de révéler ce qui demeure autre malgré sa révélation n'est pas la pensée mais le langage du poème » (M. Blanchot, cité dans K. White, 1997, p.84) « Pourrait-on dire [...] que la poésie n'essaie pas d'interpréter la pensée [...], mais s'efforce d'en rendre la sensation [...] ? Pourrait-on aller plus loin et dire que le poète (radical) est d'un scepticisme, voire d'un nihilisme (conceptuel, mais non vital) si profond qu'il ne croit à aucune interprétation du monde, même s'il est prêt à en épouser, momentanément comme en passant, les contours ? » (Id., p.350)

Michel Onfray (2007), dans son ouvrage *Théorie du voyage*, nous rappelle que « le voyage appelle le désir et le plaisir de l'altérité, non pas la différence facilement assimilable, mais la véritable résistance, la franche opposition, la dissemblance majeure et fondamentale. » (Onfray, 2007, p.63) Il s'agirait pour lui d'un art de voyager inspiré dans le perspectivisme nietzschéen, où il n'y aurait « pas de mètre étalon idéologique, métaphysique ou ontologique pour mesurer les autres civilisations » (Onfray, 2007, p.60) mais la volonté de se laisser remplir par le liquide local, à la manière des vases communiquant. Il faudrait pour cela, lors du voyage s'inventer une innocence, oublier de ce qu'on a lu, appris, entendu ; non pas par la négation, ni l'économie, mais par la mise à l'écart de ce qui parasite une relation directe entre l'autre et soi, par une ouverture passive et généreuse à des émotions générées par cette rencontre. Par une volonté ethnologique, cosmopolite, décentrée et ouverte, pouvoir entrer dans un monde inconnu en spectateur désengagé, soucieux ni de juger, ni de condamner, mais avec le désir de comprendre de l'intérieur.

Il y aurait dans cette rencontre une impression de miroir où « chacun se sent l'inverse de l'autre, son exact contrepoint, semblable, mais très exactement dans la relation de l'avvers et du revers de la même pièce. Les forces opposées s'équilibrent et créent une étrange suspension mentale. » (Onfray, 2007, p.40) En effet, l'improvisation nomade suppose la prise en considération du désir de l'autre, générant de nouveaux possibles sans l'entraver.

Pour Onfray, bien que presque tous les auteurs spécialisés sur le sujet insistent sur l'importance des longues durées et de l'intégration pour développer une intelligence active dans une culture autre,

le voyageur reste prisonnier de sa naissance. Selon lui, devenir l'autre par acculturation ne changerait rien à l'affaire : « l'œil instinctif de l'artiste vaut mieux que l'intelligence cérébrale des laborieux du concept. » (Onfray, 2007, pp.63-64) La compréhension d'un pays ne s'obtiendrait moins par la durée du séjour, que par son intensité, par une expérience du monde où le voyageur vivrait « en illuminé, en grand brûlé, en incandescents. [...] Il se nourrit d'intuitions et de la pénétration immédiate de l'essence des choses. » (Onfray, 2007, p.65) Cette « Epiphanie païenne » passerait par une pensée et une perception corporelle : « Plus fragile, mais aussi plus sensible, écorché, l'émotion à fleur de peau, peaufiné comme un instrument extrêmement performant, le corps devient un sismographe hypersensible. » (Onfray, 2007, p.48) Le voyage serait une épreuve phénoménologique, l'élargissement du corps serait nécessaire à son exercice. « Et l'on célèbre prioritairement ce qui, en nous, tremble et s'électrise, bouge et se charge d'énergie, fait osciller l'aiguille du sismographe en lieu et place de ce qui demande au seul cerveau de travailler. » (Onfray, 2007, p.67).

S'appuyant sur le concept de Nicolas de Cues (1930), Onfray nous rappelle que le voyageur, qu'il nomme voyageur-artiste, se doit de pratiquer la « docte ignorance » :

Sentir violemment son corps exister dans la douceur de l'instant vécu sur le mode magique, mirifique et magnifique. Ensuite, le quotidien épuisé, les myriades sensuelles absorbées, ordonner, tracer dans ce bloc d'émotions des lignes de force, des traits, des lignes de fuite, frayer le passage à des énergies, produire du sens, organiser, bâtir. (Onfray, 2007, p.54)

Pour Michel Onfray, cette capacité à rencontrer le monde en voyage se ferait, tout d'abord selon la docte ignorance (expérience passive) conditionnée par un décentrement, et alors la pensée corporelle permettrait de saisir l'essence des choses et de l'autre par un métissage de deux apories, le corps du voyageur devenant un sismographe hypersensible. Pour lui cette capacité à rencontrer dépendrait plus d'un art du voyage, (œil instinctif de l'artiste-voyageur) que de la durée d'immersion dans un pays hôte.

Nous allons maintenant nous intéresser aux concepts d'« écart » et d'« entre » de Jullien (2012)

2.4.2. « L'écart » et « l'entre »

Jullien (2012) nous rappelle qu'il faut de l'autre pour accéder à la connaissance du familier, par une déconstruction du dehors (ce qu'il fait depuis la pensée chinoise⁴⁰) :

L'extériorité se constate alors que l'altérité se construit, l'hétérotopie (contrairement à l'utopie, elle inquiète) de la chine nous permet de penser du dehors, par un vis-à-vis : dévisager l'autre et s'y dévisager. Il s'agit d'une déconstruction du dehors (et non une déconstruction du dedans, c'est-à-dire à partir de la pensée de l'origine), pour lui, il faut déconstruire en sortant de la pensée occidentale, mais aussi de l'histoire de la philosophie (et ainsi des notions sur laquelle elle est appuyée). Qu'arrive-t-il alors à la pensée ? Il s'agit d'un changement de cadre qui lui-même donne à penser.

Est-il possible qu'il existe d'autres intelligibilités, d'autres modes possibles de cohérence à partir desquels nous pourrions sortir de la contingence de notre esprit, penser l'impensé, « c'est-à-dire ce par quoi nous pensons, et que, par la même, nous ne pensons pas » ? (Jullien, 2012, p.20). Pour se faire, Jullien nous rappelle qu'il est nécessaire dans ce détour par l'autre de faire un retour, et cela en même temps. Sans retour, on se sinise en recréant un nouvel habitus. Il nous rappelle : « passer par la Chine, c'est tenter d'élaborer une prise oblique, stratégique, prenant la pensée européenne à l'envers, sur notre impensé. » (Jullien, 2012, p.20) C'est élucider les partis pris non explicités, assimilés sur lesquels la pensée occidentale a prospéré.

Pour l'auteur, la différence est un concept identitaire, elle nécessite une identité générale, un genre commun à partir de laquelle on marque une spécification ; or Jullien nous rappelle qu'il n'y pas de culture première à partir de laquelle on peut différencier les autres. La finalité de la différence est d'identifier, or la culture n'a pas d'identité fixe et définitive, mais elle est toujours soumise à transformations et mutations, elle est un rapport de force travaillé par l'hétérogène. De plus il n'existe pas de point de vue extraterritorial à partir duquel se placer pour analyser toutes les cultures. De ce fait, faire de la différence est un acte toujours ethnocentré. Selon lui, la différence ne produit rien de nouveau si ce n'est une définition, tout en analysant, elle ne produit qu'elle-même : « Il n'arrive plus rien au sein de la différence. » (Jullien, 2012, p.49)

Pour Jullien, plutôt que de faire de la différence qui produit de la distinction à partir d'une nature humaine idéologique, il faut faire travailler des écarts qui produisent des distances, des espaces de

⁴⁰La pensée chinoise n'y est pas considérée par un essentialisme de principe avec une identité mais comme une pensée qui s'est actualisé en chinois, mais sans déterminisme de la langue sur la pensée non plus, juste une ressource.

réflexivité à partir desquels on peut, dans un mouvement contraire à la différence, procéder à un auto-réfléchissement de l'humain. L'écart ne s'arroge pas une position de surplomb pour pouvoir ranger les différences, mais ouvre un espace réflexif, permettant à chacun de se penser depuis l'autre, à partir de l'autre, et de manière réciproque. L'écart met en tension, donc il est dynamique et productif (et pas analytique et descriptif). L'écart est une figure de dérangement produisant une fécondité (et non de rangement produisant une identité), un écart à la norme déployable à l'infini. Il est un concept inventif, aventureux et donne à voyager : il s'explore et s'exploite. Travailler les écarts, ce n'est pas opposer des mondes entre eux, mais de les mettre en dialogue. Il sépare et met en tension dans le même mouvement, il est exploratoire des deux côtés. L'écart qui se révèle en grand au dehors, se révèle également au-dedans, en miroir et met au travail le refoulé de la pensée de départ. Les plis de la pensée, cohérences assimilées sédimentées en évidence, ne peuvent se mettre à jour qu'avec la rencontre d'un dehors et par confrontation.

La pensée de l'écart n'est pas un universalisme facile, visant à projeter sur le monde sa vision ethnocentrée de celui-ci, comme si elle allait de soi, à partir de laquelle il ne resterait plus qu'à déplier les différences comme autant de variations de cette universalité donnée d'emblée et identifiée. La pensée de l'écart n'est pas non plus un relativisme paresseux qui enfermerait et isolerait chaque culture dans sa bulle. L'une comme l'autre produirait de l'identité comme essence.

La pensée de l'écart serait, pour l'auteur, un autoréfléchissement de l'humain par l'humain, par l'exploration-exploitation des écarts, chemin faisant : « Il n'existe « d'homme », à proprement parler, que ce qui, de lui, s'est essayé, aventuré, *écarté* de façon diverse, et dont la diversité des cultures est le déploiement. » (Jullien, 2012, p.46). L'universel est dans l'intelligible, dans l'opération de la pensée :

Si je pose le principe fondant le commun de l'humanité, se sera celui-ci : *tout* culturel est intelligible, même si bien sûr, à cet intelligible, nous n'avons chacun qu'un accès limité. Car l'intelligence, comme faculté de l'humain, n'est pas une faculté arrêtée, [...], mais une capacité qui est ouverte, en procès, en chantier, se décatégorisant et se recatégorisant, et se déployant d'autant plus qu'elle traverse des intelligibilités écartées. (Jullien, 2012, p. 46)

L'écart produit de l'« entre » par la mise en tension, il maintient en activité. L'entre renvoie toujours à l'autre, il n'a pas d'essence et existe en creux, il se caractérise de n'avoir rien en propre, il échappe à la question de l'Être et de l'ontologie (si chère à la philosophie européenne), il ne peut

exister par soi. Il n'a pas de statut, il passe inaperçu et se laisse ainsi enjamber par la pensée, « L'*entre* est par où « tout passe », « se passe », peut se déployer. » (Jullien, 2012, p.51)

Faire travailler l'*entre*, c'est être ni d'un côté, ni de l'autre, c'est être dans une position bancale, danser d'un pied sur l'autre, suivant tour à tour la cohérence de l'une, puis de l'autre, pour revenir à la première et ainsi de suite, sans jamais pouvoir se stabiliser.

L'écart et la distance seule peuvent faire surgir de l'autre. Un autre qui ne soit pas annexé ou aliéné par soi, qui ne soit ni la projection ni la modification de soi mais qui en soi détaché, en vis-à-vis.

Il faut dégager de l'*entre* pour faire émerger de l'autre, cet *entre* que déploie l'*écart* et qui permet d'échanger avec l'autre, le promouvant partenaire de la relation résultée. L'*entre* qu'engendre l'écart est à la fois la condition faisant lever de l'autre et la médiation qui nous relie à lui. (Jullien, 2012, p.72)

Il faut de l'autre (*entre* et *écart*) pour faire émerger du commun (et non du semblable, répétitif et uniforme), au-delà même du dépassement des différences. Il faut envisager l'écart horizontalement (et plus verticalement), c'est-à-dire culturellement. Le culturel constituant l'amont de toute organisation sociale et ne cessant de se transformer, par espacement, ouvrant le champ de l'altérité. Jullien pose la question de savoir si cela ne serait pas après tout la seule alternative éthique ? Là où le « narcissisme des petites différences » (Freud, 1929), rétracte les vies sur elles-mêmes, s'étalonnant et s'uniformisant les unes les autres parce qu'elles ne peuvent accéder véritablement à de l'autre, les écarts ouvrent à des vies originales se renouvelant sans cesse :

Une *vie originale* se forgeant un destin et s'inventant, n'est pas seulement une vie qui va se risquant et s'aventurant en « faisant des écarts », creusant ainsi la distance vis-à-vis des normes et de l'ordinaire. L'écart n'est pas seulement avec ces vies d'ornières, dont se rétrécissent insidieusement les possibles, qui sont voués à l'érosion lente, s'enlisent dans leur habitus. Il est aussi- d'abord – ce qui met en tension une vie de l'intérieur d'elle-même en la maintenant ouverte à l'un comme à l'autre possible, si distants et même le plus distant qu'ils soient entre eux ; qui, par-là, promeut une intériorité alerte, en essor, en élan, en allant, parce que pouvant varier le plus amplement dans cet entre. (Jullien, 2012, p.75)

Faire travailler de l'écart se ferait par une relation dialectique entre un retrait solitaire de l'immédiateté du monde et une aspiration passionnée à la rencontre (l'un se réactivant dans l'autre), où l'on ose son désir pour faire surgir du présent tout en laissant mûrir la situation, comptant sur le différé. Faire travailler de l'écart ce n'est pas dresser un rempart, ce n'est pas séparer, mais bien le contraire. Jullien nous propose que dans la dynamique actuelle d'estompement de la différence, il

faut au contraire redonner sa vertu à l'*écart*, tel qu'il est possible de la faire dans toute relation, et ainsi dans toute communauté ou société. En effet l'altérité est menacée de ses deux côtés : par l'assimilation et par la réification qui tendent à la rendre inopérante, car soit standardisée, soit béatifiée.

Faisant appel à Hegel, Jullien nous dit que le propre d'un « soi » c'est n'est pas que de communiquer avec un autre, mais c'est aussi de passer par l'autre, et ainsi s'écarter de soi « en faisant paraître du *dia* – de l'*entre* de l'*autre* – en soi-même, et ce pour s'élever à « soi ». » (Jullien, 2012, p.80) L'autre générant ainsi du devenir face à la prédication de l'enfermement en soi. Il maintient le soi en procès infini en demeurant constamment « fluide ».

Entre le fantasme d'un grand mariage unifiant toutes cultures et son inverse l'étude de celles-ci dans leur différence pour y trouver le plus petit dénominateur commun, le culturel est à penser au pluriel et dans son devenir toujours en cours :

Le propre du culturel est, en même temps qu'il tend à s'homogénéiser, de ne cesser de s'hétérogénéiser ; en même temps qu'il tend à l'unification, de ne cesser de se pluraliser ; en même temps qu'il tend à se confondre et se conformer, de ne cesser de se démarquer, de se désidentifier et de se réidentifier ; en même temps qu'il tend à s'élever en culture dominante, de ne cesser d'être travaillé par la dissidence. C'est pourquoi du culturel existe nécessairement au pluriel [...]. (Jullien, 2012, p.81)

La « catégorie de l'autre » pour être opérante doit se décapier de toutes idéologisations, qu'elles soient uniformisantes ou essentialisantes, alors, tant sur le plan éthique que politique, mais aussi logique, elle sera une catégorie promotrice de l'humain et de la pensée.

Bilan approches philosophiques

Pour Michel Onfray, dans une approche philosophique, cette capacité à rencontrer le monde en voyage se ferait, tout d'abord selon la docte ignorance (expérience passive) conditionnée par un décentrement, et alors la pensée corporelle, par une pénétration immédiate et instinctive, permet de saisir l'essence des choses et de l'autre par un métissage de deux apories, le corps du voyageur devenant un sismographe hypersensible. Pour lui cette capacité à rencontrer dépend plus d'un art du voyage, (œil instinctif de l'artiste-voyageur) que de la durée d'immersion dans un pays hôte. En effet, il s'agit pour lui de se maintenir dans un vécu intense de déréalisation, initié par le choc

culturel et maintenu tout au long du voyage, jusqu'au retour où un travail réflexif sur le voyage et sur soi, permet de digérer l'expérience « extatique » et donner du sens au vécu. Nous pensons que son approche est mieux à même d'éclairer un voyage court et intense, où le choc culturel serait si fort qu'il permet au voyageur de vivre et maintenir un vécu de déréalisation, et le pousse à abandonner son parcours pour vivre intensément ce qui advient tel que cela advient. En effet, si le voyage perdure, des phases de travaux réflexifs sur le vécu et sur soi doivent être aménagés sur la route, au risque de basculer dans un errement et une perte d'identité. Toutefois, cette approche par la pensée corporelle, nous permet de porter un nouveau regard sur la rencontre d'un autre porteur d'une altérité radicale : une expérience passive conditionnée par un décentrement, une saisie immédiate de l'essence de l'autre dans une démarche exotique (un métissage entre deux apories), et une mise en sens dans l'après coup.

François Jullien nous apporte un éclairage différent sur la rencontre interculturelle. Pour lui, si tout culturel est intelligible, nous en avons qu'un accès limité. Cet accès se fait par la rencontre entre deux systèmes de pensée, chacun permettant à l'autre de se penser du dehors (qui permet de penser son impensé à partir duquel on pense, et donc qu'on ne pense pas, au lieu de le déconstruire depuis sa propre pensée). Cette rencontre, au lieu de créer de la différence, met en tension des écarts, où chaque pensée peut exister en produisant un entre, c'est-à-dire de l'autre qui ne soit pas annexé à l'un ou l'autre mais qui émerge de la relation *hic et nunc*, en créant du commun. La relation interculturelle serait ainsi conditionnée par un décentrement de soi en l'autre, par une expérience passive en mettant en tension deux apories créant de l'écart, de cet écart émerge de l'autre *hic et nunc* qui serait en quelque sorte un commun métisse. Si pour Onfray, il s'agit d'une pensée corporelle produite par une extase elle-même induite par une immersion dans un ailleurs, il s'agirait pour Jullien d'une démarche volontaire (bien que passive) de décentration dans un autre système de pensée. Il ne donne ici aucune indication de comment cette capacité se construit, toutefois, il s'agit pour nous d'un éclairage qui nous permet de penser la rencontre interculturelle en voyage.

Nous allons maintenant nous pencher sur des approches cliniques et cognitives de la rencontre interculturelle

2.5. Approches cliniques et cognitives

2.5.1. Approche psychanalytique

« Là décapé de sensiblerie, mais aussi de sensibilité, il a la fierté de posséder une vérité qui peut être simplement une certitude – capacité de mettre à jour ce que les rapports humains ont de plus abrupt, lorsque la séduction s'éclipse et que cèdent les convenances au profit du verdict des affrontements : choc des corps et des humeurs. Car l'étranger, du haut de cette autonomie qu'il est le seul à avoir choisie quand les autres restent prudemment « entre eux », confronte paradoxalement tout le monde à une a-symbolie qui refuse la civilité et ramène à une violence mise à nu. Le face à face des brutes. » (Kristeva, 1988, p.17)

Lorsque Kristeva (1988) nous parle du voyage, elle nous rappelle qu'on y est à la recherche d'un « bonheur étrange de l'étranger ». Une idée neuve du bonheur, présent mais en transit, qui comme le feu, ne brille que parce qu'il se consume, pour elle, il s'agirait de maintenir ce moment d'éternité en fuite. Dans le voyage, « selon la logique extrême de l'exil, tous les buts devraient se consumer dans la folle lancée de l'errant vers un ailleurs toujours repoussé, inassouvi, inaccessible. » (Kristeva, 1988, p.15) Car en se choisissant un programme, il se choisit une trêve dans cette quête. C'est sans attaches, sans lien que le voyageur se sent réellement libre :

Certes, l'étranger s'enivre de cette indépendance, et sans doute son exil lui-même n'est-il d'abord qu'un défi à la prénance parentale. Qui n'a pas vécu l'audace quasi hallucinatoire de se penser sans parents – exempt de dettes et de devoirs – ne comprend pas la folie de l'étranger, ce qu'elle procure comme plaisir (« je suis mon seul maître »), ce qu'elle contient de rageur (« Ni père, ni mère, ni Dieu ni maître... ») (Kristeva, 1988, p.35).

De n'appartenir à rien lui donne le pouvoir d'innover, de s'affilier à tous, de puiser dans l'infini des traditions, des cultures, des héritages. La solitude étant disponibilité suprême. Il fuit routine et repos pour vivre une vie d'actes, de surprises, de ruptures, d'adaptation et de ruse, une vie faite d'épreuves : « ni catastrophes ni aventures (quoiqu'elles puissent arriver les unes autant que les autres). » (Kristeva, 1988, pp.16-17) Il faut pour cela acquérir en soi un espace mental pour l'autre (Dahoun, 2012), provoquant un agrandissement de cet espace mental. Cela implique, selon Kristeva, de :

Ne pas chercher à fixer, à chosifier l'étrangeté de l'étranger. Juste la toucher, l'effleurer, sans lui donner de structure définitive. [...] L'alléger aussi, cette étrangeté, en y revenant sans cesse- mais de plus en plus rapidement. [...] Etrangeté à peine effleurée et qui, déjà, s'éloigne. (Kristeva, 1988, p.11)

La rencontre doit son bonheur au provisoire, elle équilibre l'errance. Par le rite de l'hospitalité, elle accueille l'étranger sans le fixer, ne laissant pas le temps aux conflits qui la déchireraient si elle devait durer. Un simple croisement de deux altérités dans une reconnaissance réciproque.

L'étranger croyant est un incorrigible curieux, avide de rencontre : il se nourrit et les traverse, éternel insatisfait, éternel noceur aussi. Toujours vers d'autres, toujours plus loin. Invité, il sait s'inviter, et sa vie est un passage de fêtes désirées, mais sans lendemain [...] Un instant, ils fusionnent dans le rite de l'hospitalité. (Kristeva, 1988, p.22)

Kristeva nous invite, au niveau psychologique, à envisager l'étranger comme un symptôme, dans le sens où il signifie notre difficulté de vivre avec les autres et ainsi de vivre comme autre. Sur le plan politique, le fait qu'il soit étranger, et donc que nous ayons une conscience politique nationale, signifie qu'il n'a pas les mêmes droits que nous. Selon l'auteure, face à ce « démon », à cette inquiétude venue du dehors projetée dans ce « nous » que nous croyons propre et solide et que nous essayons de maintenir en le rejetant, nous le fixons comme tel, et nous nous fixons comme tels. Pourtant Kristeva nous invite à ne pas réifier l'étranger, mais l'analyser en nous analysant, à reconnaître notre inquiétante étrangeté, pour ainsi jouir du dehors et ne plus en souffrir. Selon elle, vivre avec l'étranger « nous confronte à la possibilité ou non d'être autre. Il ne s'agit pas simplement – humanistement – de notre aptitude à accepter l'autre ; mais d'être à sa place, ce qui revient à penser et à se faire autre à soi-même. » (Kristeva, 1988, p.25). Pourtant il y aurait un malaise ressenti à vivre avec l'autre. Kristeva nous rappelle que dans la rencontre, nous le percevons par les sens sans réussir à l'encadrer par la conscience. Il nous laisse séparés, incohérents, nous donnant le sentiment de ne pas pouvoir nous fier à nos sensations. Pour l'auteure, il y a de l'étrange aussi dans cette expérience de l'abîme qui sépare l'autre de moi, je perds mes limites, je perds contenance. Cet étranger que je refuse et auquel je m'identifie à la fois, par identification-projection, me plonge dans une difficulté à me placer par rapport à lui. Toujours selon Kristeva, son étrangeté comme la mienne reposent sur une logique faite de pulsion et de langage, de nature et de symbole qu'est l'inconscient ; lui-même, dans un premier temps de la vie, formé par l'autre. Il y aurait une dynamique dialogique qui se jouerait dans le transfert des deux altérités (la mienne et celle de l'autre par rapport à moi), faite d'amour et de haine.

Dahoun (2012) nous rappelle que dans cet « entre-deux », on y entre par un voyage douloureux qui implique des choix dans une infinité de variantes possibles, tant qu'ils donnent envie d'y faire escale par une transformation vers une croissance psychique. Toutefois, pour pouvoir se mouvoir

avec créativité dans cet entre-deux, il faut expérimenter les hésitations, les arrêts, les retours en arrière, bref, les péripéties de ce voyage.

Dahoun pour expliciter cet « entre-deux » nous donne quatre métaphores :

- Un pont qui relie et sépare deux parties disjointes, avec leurs logiques propres : « une formation paradoxale issue d'un conflit intrapsychique ou intersubjectif réalisant un compromis dont la fonction est de faire des jonctions/disjonctions, médiations, négociations au service d'une double régulation psychique interne et externe. » (Dahoun, 2012, p.225)
- Un sas de non-conflit qui permet un arrêt « où le sujet peut vivre une expérience intérieure fondamentale qui suspend les catégories. » (Dahoun, 2012, p.226). Pour R. Roussillon (1995), le transitionnel est le processus qui permet de penser les transferts et les mutations intra et inter-systémiques et de voir dans le travail psychique, non seulement un processus de duplication, mais aussi d'intégration créatrice, c'est-à-dire de transformation : « la catégorie de l'intermédiaire désigne un type d'expérience subjective d'appropriation du fonctionnement psychique. » (Dahoun, 2012, p.226)
- Une chimère transitionnelle : la rencontre forme une sorte d'organisme nouveau (genèse commune), une « chimère psychologique » qui a ses propres modalités de fonctionnement.
- Un catalyseur : intermédiaire qui permet à une structure d'évoluer.

Dans la rencontre, selon cette approche, pour pouvoir accepter l'autre comme « autre », le sujet apprend à se faire lui-même autre, à découvrir, accepter et travailler sa propre étrangeté. Il y aurait une dialogique transférentielle entre deux inconscients, faite d'amour et de haine, le travail des pulsions de vie et de mort jouerait un rôle d'ouverture et de fermeture, de rejet et d'identification. Dans cet « entre-deux » (espace créateur) de la rencontre, ce jouerait un passage de frontière par un espace transitionnel entre inconscient et conscient, ne relevant ni tout à fait de la réalité intérieure, ni tout à fait de la réalité extérieure, vers une croissance psychique, une transformation d'un état à un autre, se nourrissant de l'étrangeté de l'autre et de soi. Cet « entre-deux » de la rencontre, serait un espace de métissage entre deux altérités (intérieure et extérieure) par le travail

d'un espace transitionnel, afin de devenir autre par une croissance psychique, dans une démarche exotique.

Nous allons maintenant nous intéresser à l'approche centrée sur la personne (Rogers, 1968)

2.5.2. L'approche centrée sur la personne.

Une rencontre authentique passe par une rencontre pour les deux parties, c'est laisser l'autre exister pour et par ce qu'il est, on ne le cantonne pas à devoir jouer le rôle qu'une projection ethno-psycho-centrée ferait attendre de lui, c'est d'essayer de se percevoir à travers son propre regard, pour y découvrir sa propre étrangeté. La rencontre est une rencontre intersubjective, une rencontre de personne à personne.

Carl Rogers, psychothérapeute, pédagogue et chercheur en psychothérapie et en relation humaine, a élaboré une théorie des relations humaines (et thérapeutique) : l'Approche Centrée sur la Personne. Celle-ci consiste à faciliter le développement de la personnalité des individus et des groupes, dans des domaines aussi variés que le développement personnel, l'éducation, le management, les conflits inter-ethniques, les conflits inter-religieux et interculturels, les conflits internationaux.

Si l'on se réfère à la théorie des relations humaines de C. Rogers (1968), celle-ci se caractérise par trois attitudes propres à la relation authentique. La première est une attitude « d'acceptation et de considération positive inconditionnelle » de l'autre. Il s'agit de reconnaître et d'avoir confiance en l'autre tel qu'il est. La deuxième attitude est l'empathie, il s'agit non pas d'interpréter ce qu'il dit ou ce qu'il vit à partir d'un référent théorique externe mais simplement tenter de le comprendre comme il se comprend, de percevoir son monde interne comme si on était lui sans oublier toutefois le « comme si ». Enfin la congruence, qui est de s'accepter tel que l'on est et de permettre à l'autre personne de s'en rendre compte afin qu'il puisse « compter sur moi comme un être réel » (Rogers, 1968, p.39). C'est vivre ses attitudes et ses sentiments avec authenticité.

Pour Rogers (1968), l'être humain est une espèce fondamentalement bonne et sociable. Dugros (2005), se référant à Rogers, nous rappelle que :

« Placé dans de bonnes conditions [...] Il s'oriente toujours vers l'indépendance et l'autonomie plutôt que vers une sécurité devenue superflue et étouffante. Réaliste et capable de discernement clairvoyant, il sait tenir compte de la totalité de sa situation. Il s'adapte. Sans nier son individualité – sa singularité – qu'il recherche au contraire à développer, il tient compte de la réalité extérieure. Il a une attitude d'ouverture confiante à l'instant, tel qu'il se présente. (Dugros, 2005, p.18)

Par une tendance actualisante vers la préservation mais aussi vers l'épanouissement, c'est l'organisme tout entier dans la globalité de ses aspects physiologiques, instinctifs, intuitifs et conscients qui interagit comme un tout avec son environnement. Il est pris dans un mouvement de changement permanent orienté vers la réalisation de soi, disposant d'une perception intuitive (un lieu d'évaluation interne) qui saisit la réalité globale, tant interne qu'externe, et lui permet de discerner de façon beaucoup plus fiable que par la seule raison.

Or pour Rogers la rencontre de l'autre ne peut avoir lieu que dans l'authenticité d'une relation de personne à personne. La vraie relation, où l'autre est rencontré est la facilitation même. « Je ne peux rien faire pour forcer cette expérience, mais quand je suis au plus près de mon moi intérieur, intuitif [...] alors ma seule présence s'avère libératrice et apporte une aide à l'autre. » (Rogers, 1980, cité dans Dugros, 2005, p.75) Comprendre l'autre c'est comprendre son expérience subjective, car il n'y a pas de réalité mais des représentations subjectives de la réalité aussi nombreuses que le nombre de personnes qui la vivent. Pour Rogers, il s'agirait moins de comprendre une réalité que de chercher à comprendre comment l'autre se comprend lui-même. Il ne s'agit pas pour autant de se confondre en lui, ce qui entraînerait une perte soi (son identité, ses valeurs, ses convictions), mais de comprendre l'autre de manière empathique. Selon l'auteur, se mettre à « la place de », c'est pouvoir entendre la différence de celui qui nous fait face. C'est être capable d'entendre un autre que soi, de mettre de côté ses points de vue, ses pensées, ses sensations personnelles sans pour autant les ignorer. Il s'agit bien de laisser un espace disponible pour l'accueil de l'autre. Lorsque je suis « une personne séparée alors je découvre que je peux me consacrer plus pleinement à comprendre autrui. » (Rogers, 1968, p.41) Pour cela il faut accueillir, dans l'ici et maintenant, l'autre et soi-même par un désir profond d'ouverture à l'expérience de la relation, et à d'autres possibles. L'écoute Rogérienne est disponibilité de l'un pour l'autre :

Elle est volonté, de faire silence pour entendre, [...] il s'agit de percevoir et d'entendre la parole absolument originale de cet autre qui me fait face dans l'instant de la relation pour y répondre par mon écoute. L'écoute Rogérienne est la création d'un espace intérieur pour celui que l'on écoute,

comme l'on prépare une pièce pour accueillir « un hôte ». Elle est « hospitalité » à l'étranger c'est-à-dire à celui qui est absolument différent de moi, à Autrui. (Dugros, 2005, p.92)

Selon Rogers, lorsqu'on réalise une rencontre interculturelle, pour pouvoir accueillir l'étrangeté de l'autre, il faut pouvoir être en paix avec le conflit psycho-cognitif que cette altérité crée en soi. Il faut être capable d'accepter intérieurement la déstabilisation, la part irréductible de son moi, et les apories interculturelles, c'est-à-dire être en paix avec le fait qu'on ne puisse pas encore tout comprendre (ni sur soi, ni sur l'autre). En faisant cela, on est capables de se libérer de son héritage culturel et social et ainsi ne pas le projeter sur l'autre. On peut alors être véritablement à l'écoute authentique de l'autre.

Lors d'une rencontre, d'une construction d'une relation de personne à personne, cela n'a pas grand-chose à voir avec l'application d'une recette extérieure, le suivi d'un protocole (ou des lois) d'hospitalité rigide imposé aux deux parties. La relation interculturelle a la particularité de renvoyer le même objet à deux visions différentes du monde : ce que l'un propose à travers le protocole d'hospitalité (ou les lois de l'hospitalité), même s'il s'agit pour lui de sécurité, d'aide ou d'accompagnement, peut-être perçu par l'autre comme de l'insécurité, de la domination, de la perte de son identité. La première rencontre interculturelle, celle où les protagonistes construisent une relation de confiance réciproque, et qui peut durer quelques minutes comme quelques semaines, est une relation incertaine dont on ne peut connaître l'issue, il est difficile de s'y projeter ne serait-ce que quelques minutes plus tard, c'est une relation qui n'avance pas en ligne droite, il y a des avancés, des retours en arrière, c'est une relation fragile, où l'on est sur le pont, exposés aux quatre vents.

La congruence permet à la personne de trouver un bon équilibre empathique ou une bonne distance empathique. L'empathie rogérienne dans sa relation à la congruence, ce n'est pas pour l'un de projeter dans l'histoire de l'autre sa propre histoire, ce ne n'est pas annihiler toute distance où les deux histoires fusionnent, se mêlent, où il est difficile de savoir ce qui appartient à l'un et ce qui appartient à l'autre, où l'un nourrit ses sentiments par ceux de l'autre et ceux de l'autre par les siens. La congruence permet de faire appel à l'empathie, où l'un évalue ce que l'autre ressent en faisant appel aux sentiments que cela engendre chez lui, tout en sachant que se sont ses propres sentiments, liés à sa propre histoire (et non celle de l'autre). Il y aurait une prise de distance, non pas que la personne se ferme à ses sentiments (ce sont ses meilleurs outils de compréhension) mais

il ne les fusionne pas avec ceux de l'autre. Il éprouve en miroir de la tristesse, de la colère, de la joie, de l'incertitude en se laissant guider par l'autre, mais en interrogeant ce que ces sentiments lui disent de lui-même, par rapport à sa propre histoire. Cela lui permet d'estimer ce que les sentiments partagés veulent dire pour l'autre, par rapport à son histoire (qu'il découvre et comprend petit à petit). Il ne s'agit pas pour lui d'avoir le sentiment de comprendre parfaitement ce que vit l'autre, une bonne distance empathique lui permet d'avancer à tâtons, par un jeu d'aller-retour entre ce que ce même sentiment (partagé dans l'instant) dit des histoires respectives, et des visions du monde respectives. Dans la première rencontre, l'un ne sait encore rien de l'autre, ou pas grand-chose, il faut d'ailleurs, pour chacun, accepter de ne pas savoir, faire une expérience passive « stratégique » de l'autre, pour ne pas projeter en lui ses propres croyances ethno et psycho-centrées. Il faut accepter de se laisser guider, et seulement dans un deuxième temps, chercher à comprendre par ce jeu d'aller-retour. Plus la distance culturelle est grande, plus cela peut prendre du temps pour construire une passerelle. La congruence permet à chacun de ne pas se perdre en route, de maintenir une distance empathique (c'est le « comme si » de Rogers), quels que soient les sentiments que l'un éprouve pour l'autre (bons ou mauvais). La congruence permet également à chacun d'évaluer ses forces, comme on l'a vu, la relation centrée sur la personne demande à chacun de s'investir personnellement (être congruent), elle permet encore à chacun d'évaluer sa capacité à ne pas basculer dans une contagion émotionnelle (qui serait éprouver exactement ce que l'autre éprouve sans conserver une distance entre soi et autrui), ou de la nécessité de s'en extraire.

Pour fonctionner, l'empathie s'appuie sur l'expérience du monde de la personne. Cette dernière étant psycho-ethnocentrée, il faut nous interroger sur la pertinence de l'empathie lorsque la rencontre se réalise entre deux personnes ayant un rapport différent au monde, deux personnes ayant une enculturation différente, deux personnes ayant un système de pensée différent, deux personnes ayant une expérience différente du même objet, objet sur lequel se construit la rencontre.

Quelle que soit la rencontre, selon cette approche, celle-ci ferait appel aux trois conditions de l'écoute rogorienne à différents degrés : de l'acceptation inconditionnelle (au refus inconditionnel), de la congruence à l'endotisme, de l'empathie à l'égoïsme. Si le degré d'application des deux premières sont indépendantes de la distance culturelle (on peut tout autant réifier, reconnaître ou rejeter l'altérité), il reste à définir si une empathie interculturelle peut exister.

2.5.3. Approche Cognitiviste : L'intelligence culturelle

Lors de ce travail, la notion d'intelligence s'inscrit dans la théorie des intelligences multiples de Gardner (1983). Ces dernières sont perçues comme des potentiels biopsychologiques : à sa naissance chaque individu dispose d'un groupe d'intelligences qu'il pourra mobiliser selon un rythme qui lui est propre en adéquation avec le contexte afin de résoudre des problèmes ou produire des biens de différentes natures. « Les différentes intelligences ne fonctionnent pas de manière isolée, au contraire, elles travaillent de concert, tout comportement élaboré implique une combinaison de plusieurs d'entre elles. » (Gardner, 2008, p.39)

Tous les êtres humains possèdent au moins des capacités centrales dans chaque intelligence, qu'ils développeront ou non. Chacun peut, s'il a assez de contacts avec les matériaux d'une intelligence, obtenir d'excellents résultats dans les domaines intellectuels correspondants, de la même manière, personne, quel que soit son potentiel biologique, ne développera une intelligence sans disposer d'un minimum d'opportunités permettant d'explorer les matériaux qui stimulent une force intellectuelle particulière.

Le concept d'« intelligence culturelle » ou de « quotient culturel » (QC) introduit en 2003 par Earley et Ang, fait l'objet de recherche dans plus de trente pays au cours de cette dernière décennie. Pour le définir, nous allons nous appuyer sur les travaux de David Livermore, docteur en Education Internationale et coprésident du « Cultural Intelligence Center ».

Le quotient culturel est la capacité de fonctionner efficacement dans une variété de contextes interculturels : ethniques, mais aussi générationnels ou organisationnels. S'il peut avoir des similitudes avec certaines approches de la compétence interculturelle, il ne s'agit pas seulement d'apprendre et de comprendre le monde mais également d'une aptitude à transformer sa façon de le voir ainsi que de faire face à cette transformation : de comprendre les autres cultures, de s'y adapter et de résoudre les problèmes propres à ces interactions.

Le QC a été construit sur la définition technique de l'intelligence établie par Sternberg et Detterman (1986) : comme capacités mentale, motivationnelle et comportementale pour comprendre et s'adapter efficacement à différentes situations et différents environnements.

Il met ainsi en jeu quatre capacités :

- Une capacité motivationnelle : maintenir un degré de motivation permettant au sujet d'accepter de sortir de sa zone de confort et d'affronter l'incertitude (intérêt et confiance en soi).
- Une capacité cognitive : la connaissance de sa propre culture et des autres cultures (similarités et différences).
- Une capacité métacognitive : les stratégies métacognitives qui permettent au sujet de comprendre son propre processus de pensée et celui de l'autre.
- Une capacité comportementale : La mise en œuvre de comportements d'adaptation par la constitution d'un répertoire de réponses interculturelles flexibles.

Selon Livermore, chaque personne possède un QC, qu'il peut améliorer par l'immersion dans un contexte stimulant. Dans le contexte de monde globalisé, que ce soit dans son propre pays ou à l'étranger, l'auteur nous rappelle qu'il n'y a pas une activité qui ne fasse appel à cette intelligence culturelle. Celle-ci permet au sujet de résoudre les situations complexes et imprévisibles de la vie et du travail, elle le rend plus adaptable et plus innovant au sein même de sa culture. Selon cette approche, les expériences culturelles seraient intersubjectives et mettraient ainsi en jeu la personne de l'un et celle de l'autre. Développer son QC obligerait la personne à objectiver ses croyances, ses opinions, ses idéaux, sa façon de voir le monde, son héritage socioculturel et familial. Cela prendrait du temps, et tout en la déstabilisant, transformerait la personne et les relations qu'il entretient avec le monde et les autres. Toutefois cela ne veut pas dire que son identité se dissoudrait dans ce travail de décentration, bien au contraire, une personne avec un CQ élevé aurait une reconnaissance approfondie de sa propre identité culturelle. Il saurait qui il est et ce qu'il croit, mais il souhaiterait découvrir l'autre, reconnaître ses différences et ses similitudes et apprendre de lui plutôt que de se sentir menacé par ce dernier.

Une étude a révélé qu'une personne « [...] ayant eu de multiples expériences de travail à l'étranger, même si ces expériences ont été relativement brèves, est susceptible d'avoir un QC plus élevé qu'une personne qui a vécu à l'étranger pendant plusieurs années dans un ou deux pays.⁴¹ » (Livermore, 2011, p.6) (ma traduction) Un QC fort permettrait au sujet de s'adapter même s'il rencontre une culture pour la première fois. Et plus vous avez d'intelligence culturelle, « plus vous

⁴¹Livermore s'appuie sur une recherche menée par Tay, Westman, et Chia (2008, p.141.)

avez de chances de réussir à vous adapter aux cultures que vous rencontrez dans tout ce que vous réalisez.⁴² » (Livermore, 2011, p.13) (ma traduction)

Livermore nous rappelle qu'augmenter son QC permettrait au sujet d'améliorer son ajustement interculturel, sa performance au travail, son bien-être personnel et d'avoir une plus grande rentabilité. De plus « Les entreprises veulent embaucher des personnes ayant QC élevé parce que les employés ayant un QC élevé sont de meilleurs décideurs, négociateurs, *networkers*, et dirigeants pour le monde globalisé d'aujourd'hui.⁴³ » (Livermore, 2011 p.16) (ma traduction) Ces études montrent que le QC est aujourd'hui, un des premiers facteurs du succès :

Les recherches menées dans plus de trente pays au cours de la dernière décennie ont montré que les personnes possédant un QC élevé sont plus à même de s'ajuster et de s'adapter aux situations imprévisibles et complexes de la vie et du travail dans le monde globalisé d'aujourd'hui.⁴⁴ (Livermore, 2011, p.XIII) (ma traduction)

Or, selon Gardner, une intelligence doit pouvoir prendre forme dans un système symbolique de codage :

Système de signification, culturellement déterminé, qui capte et véhicule d'importantes formes d'informations. Le langage, la représentation graphique et les mathématiques ne sont que trois systèmes symboliques quasi universels. De fait, l'existence d'une capacité centrale anticipe l'existence d'un système symbolique qui l'exploitera. S'il est éventuellement possible qu'une intelligence fonctionne sans système symbolique d'accompagnement, une caractéristique essentielle de l'intelligence humaine paraît être sa tendance à se concrétiser symboliquement. (Garner, 2008, p.38)

Les recherches sur l'intelligence culturelle et les compétences interculturelles contribuent à mettre en place un système symbolique permettant de représenter cette intelligence dans la société, celui-ci reste toutefois encore une affaire d'initié. Si il est courant de définir quelqu'un d'intelligent de façon générale (QI), on peut également dire de quelqu'un qu'il est, par exemple, d'une logique implacable (intelligence logico-mathématique), qu'il est créatif (intelligence artistique), un fin politique (intelligence émotionnelle), un bel orateur (intelligence langagière), qu'il sait tout faire avec ses mains (intelligence kinesthésique), voire même qu'il connaît la vie (intelligence existentielle), mais il est très compliqué de se représenter quelqu'un d'interculturel. Comment qualifierions-nous une personne qui a de fortes capacités pour rencontrer ou travailler efficacement

⁴²Livermore s'appuie ici sur une recherche menée par Ang, Van Dyne et Tan, (2010, pp. 582-602).

⁴³Livermore s'appuie ici sur une recherche menée par Ang, Van Dyne, et Tan (2010, pp. 582-602).

⁴⁴Livermore s'appuie ici sur une recherche menée par : Ang et Van Dyne (2008, pp. 253-275)

avec des personnes de cultures différentes, mais aussi de générations différentes, de niveaux socio-économiques différents ? Pourquoi ne parlerions-nous pas de cette capacité qui permet à certaines personnes, mieux que d'autres, de rencontrer, de communiquer, de partager, d'agir avec et de se métisser intellectuellement avec un autre. Par exemple : un français avec un chinois, un ancien avec un adolescent, un ingénieur avec un ouvrier, un politique avec un agent de terrain, un chercheur avec un instituteur ?

En résumé, l'intelligence culturelle ou QC, est une intelligence qui permet de réaliser une rencontre (professionnelle ou non) dans de multiples situations (inter)culturelles, qu'elles soient ethniques, socioprofessionnelles ou générationnelles. Plus le QC est élevé, plus les rencontres seront rendues possibles, même dans une culture encore peu connue. Cela étant, de multiples expériences interculturelles (où les conditions d'une rencontre interculturelle sont réunies), même si celles-ci sont plus courtes, développeront davantage l'intelligence culturelle qu'une ou deux expériences longues dans un ou deux pays étrangers. Elle est conditionnée par un décentrement (par objectivation de son héritage socioculturel) dans une démarche exotique (devenir autre par métissage). Le QC est composé de quatre capacités : une capacité motivationnelle, une capacité cognitive, une capacité métacognitive et une capacité comportementale. Chacune d'elles pouvant être travaillée pour être améliorée.

Bilan des approches clinique et cognitive.

D'un point de vue des approches psychanalytiques, dans la rencontre, pour pouvoir accepter l'autre comme autre, il faut apprendre à se faire soi-même autre, à découvrir, accepter et travailler sa propre étrangeté. Dans cet « entre-deux » (espace créateur) de la rencontre, ce jouerait un passage de frontière par le travail d'un espace transitionnel entre inconscient et conscient, ne relevant ni tout à fait de la réalité intérieure, ni tout à fait de la réalité extérieure, vers une croissance psychique, une transformation d'un état à un autre, se nourrissant de l'étrangeté de l'autre et de soi. Cet « entre-deux » de la rencontre, serait un espace de métissage entre deux altérités (intérieure et extérieure) par le travail d'un espace transitionnel, afin de devenir autre par une démarche exotique.

La rencontre, du point de vue de l'Approche Centrée sur la Personne, se caractérise par trois attitudes propres à la relation authentique. Une attitude « d'acceptation et de considération positive

inconditionnelle » de l'autre. Il s'agit de reconnaître et d'avoir confiance en l'autre tel qu'il est. La deuxième attitude est l'empathie, il s'agit non pas d'interpréter ce qu'il dit ou ce qu'il vit à partir d'un référent théorique externe mais simplement tenter de le comprendre comme il se comprend, de percevoir son monde interne comme si on était lui sans oublier toute fois le « comme si ». Enfin la congruence, qui est s'accepter tel qu'on est et permettre à l'autre personne de s'en rendre compte afin qu'il puisse « compter sur moi comme un être réel » (Rogers, 1968, p.39). La rencontre, en appliquant une écoute rogérienne, passe par un moment passif conditionnée par une décentration de soi en l'autre (par l'empathie) et conduit à un plus-être dans une démarche exotique (on puise dans l'autre de quoi accroître son être).

L'intelligence culturelle ou QC, est une intelligence qui permet de réaliser une rencontre dans de multiples situations (inter)culturelles, qu'elles soient ethniques, socioprofessionnelles, générationnelles, etc. Le QC est composé de quatre capacités : une capacité motivationnelle, une capacité cognitive, une capacité métacognitive et une capacité comportementale. Plus le QC est élevé, plus les rencontres seront rendues possibles, même dans une culture encore peu connue. Cela étant, de multiples expériences interculturelles, même si celles-ci sont plus courtes, développeront davantage l'intelligence culturelle qu'une ou deux expériences longues dans un ou deux pays étrangers. Elle est conditionnée par un décentrement dans une démarche exotique (devenir autre par métissage).

L'« entre-deux » correspond à une approche psychanalytique renvoyant à une vision de l'homme différente de celle à laquelle renvoie l'approche cognitive de l'intelligence culturelle ou l'approche centrée sur la personne. L'enjeu de la rencontre ne se situe pas au même niveau : si par l'intelligence culturelle il s'agit de rencontrer un autre, et dans le processus se rencontrer soi par émancipation de son héritage socioculturel, l'approche psychanalytique de la rencontre par l'« entre-deux » a pour objet de rencontrer son propre inconscient par le truchement de celui de l'autre. Dans notre approche multiréférentielle, il ne s'agit pas ici d'opposer l'« entre-deux » à l'intelligence culturelle ou à l'approche centrée sur la personne afin d'en exclure l'une ou l'autre, mais de les mettre en tension afin d'établir ce qui les distingue (par principe de disjonction) les unes des autres, mais aussi de saisir leurs zones de rencontres possibles (par principe de conjonction). En effet, selon l'approche psychanalytique, la rencontre serait possible par la création d'un espace transitionnel, un « entre-deux », où les deux inconscients pourraient se saisir l'un

l'autre, par le truchement de l'autre. L'approche centrée sur la personne met en avant des attitudes sensibles nécessaire à cette rencontre (acceptation inconditionnelle, congruence et empathie) quant à l'approche cognitive insiste sur des capacités cognitives, motivationnelles et comportementales. Toutefois, l'empathie, l'« entre-deux » ainsi que la capacité métacognitive du QC, s'ils ne peuvent se confondre, ouvrent une zone de rencontre. En effet tous trois impliquent un moment passif conditionné par un décentrement, dans une démarche exotique (devenir autre par métissage des apories).

Bilan de l'étude multiréférentielle de la capacité à rencontrer

Lors de cette étude multiréférentielle, nous avons pu travailler les principes de disjonction, de conjonction et d'implication par l'application d'une étude multiréférentielle aux différentes capacités à réaliser des rencontres interculturelles. L'implication a ainsi été travaillée en situant chaque capacité dans son contexte épistémologique, ce qui nous a permis d'appliquer à notre étude le principe de disjonction. En effet chaque approche renvoie à une vision différente de l'homme, et bien qu'il soit difficile de les articuler, nous reconnaissons toute l'importance de les mettre en tension pour développer une vision complexe de cette capacité à rencontrer en situation interculturelle : qu'il s'agisse d'un processus d'initiation interculturelle dans le but de vivre une intégration dans une autre culture (la pensée nomade ou le développement de compétence interculturelle), d'un vécu de déréalisation permettant une extase (la pensée corporelle), d'une pulsion à l'errance qui dépasse l'homme (la pensée du destin), par la création d'un « entre » métisse par le décentrement dans un autre système de pensée (la pensée métisse ou celle de l'« écart »), que cela se fasse par la création d'un espace permettant à deux inconscient d'accéder à la conscience et se nourrir l'un l'autre (l'« entre-deux » psychanalytique), par des capacités sensibles (l'écoute rogerienne) ou par des capacités cognitives et comportementales (l'intelligence culturelle), ces approches se disjoignent et ne peuvent se confondre. Toutefois, des zones de rencontres (par principe de conjonction) ont pu émerger de cette étude multiréférentielle. En effet, et parce qu'elles étudient toutes la rencontre interculturelle, pour chacune de ces différentes approches, cette rencontre est caractérisée par une démarche impliquant une passivité elle-même conditionnée par un décentrement (de soi dans l'autre) et produisant un métissage des apories dans une démarche exotique (devenir autre). Il n'a donc pas été question d'opposer ces différentes

approches, mais de reconnaître que dans la rencontre interculturelle, la capacité d'adapter son mode de penser, de saisir les informations, de les traiter, et d'élaborer une façon d'être et d'agir, ne passe pas (du moins dans un premier temps) par une expérience active de la rencontre (par une capacité cognitive consciente, logique et déductive), mais qu'il s'agit tout d'abord de réaliser une expérience passive de la rencontre de l'autre par un décentrement de soi en l'autre, afin de saisir par création (métissage) une part de l'altérité qui nous était inaccessible par notre système de pensée. Nous allons maintenant nous intéresser à ce qui peut se jouer dans ce moment passif de la rencontre : comment peut-être saisie cette altérité radicale ?

3. Approche multiréférentielle de la pensée sans mots

Nous avons vu précédemment que si une compréhension métissée permet au voyageur de communiquer de plus en plus efficacement (par des compétences interculturelles) et de construire des connaissances sur la culture de l'autre de plus en plus rapidement (rendant la rencontre de moins en moins interculturelle), l'enjeu de la première rencontre d'un autre, elle, se situe à un autre niveau. En effet, en nous appuyant sur l'approche centrée sur la personne, la première rencontre est un moment où la construction d'une relation de confiance réciproque est primordiale (relation qui permet le rite de l'hospitalité). L'un ne sait encore rien ou pas grand-chose de l'autre et de son rapport à sa culture d'origine, et réciproquement. Nous avons également vu que dans cette entrée en relation, la personne doit restreindre sa tentation de projeter sur l'autre ce qu'il « sait » de sa culture, et ainsi de le faire disparaître dans ses semblables. Toujours en nous plaçant du point de vue de l'approche centrée sur la personne, nous avons montré l'importance d'appliquer une écoute rogérienne, basée sur une acceptation inconditionnelle de l'autre (ne pas le juger selon ses propres codes, mais accepter qu'ils puissent penser autrement), sur la congruence (accepter que ce que l'autre montre provoque en soi des sentiments liés à sa propre histoire et sa propre culture) et sur l'empathie (ne pas projeter sur l'autre ses propres sentiments mais chercher à comprendre l'autre en faisant appel à ses propres sentiments et son propre vécu tout en acceptant que pour l'autre cela puisse avoir un autre sens qu'il faut éclairer).

Ce qui nous anime maintenant, c'est d'essayer de comprendre à quoi, et comment peut servir l'empathie dans cette première rencontre interculturelle. Comment savoir que ce que l'un se représente de l'autre (par empathie) correspond à ce que l'autre essaie de lui transmettre. Nous

savons que même une chose aussi simple que le regard peut mener, quelques fois, à une mauvaise interprétation de la situation. Comment savoir que ce qu'il ressent par empathie est proche de ce que l'autre ressent lorsqu'il ne connaît ni l'autre, ni son histoire, ni son rapport au monde (ses codes culturels). Il paraît assez compréhensible que s'il se fie à son empathie (sans objectivation de celle-ci) comme il le fait avec efficacité dans ses relations quotidiennes (lorsque les distances culturelles sont réduites), cela risque de le mener sur la mauvaise voie. Il ne s'agit pourtant pas là d'éliminer toute relation empathique à l'autre, mais de suspendre pour un temps, toute interprétation de celle-ci. Il lui faut, dans l'ici et maintenant, réaliser une expérience passive « stratégique » de la rencontre, se laisser guider, porter par l'autre, avant de porter un jugement, de mettre en mots ce que l'autre lui donne à voir. Et cela jusqu'à ce qu'il ressente le bon moment pour le faire. Si cela ne semble pas naturel à réaliser, chacun le pratique pourtant, sans en prendre forcément conscience, de temps à autre, dans sa vie quotidienne.

Pour cela je vous propose de faire appel à un de vos vécus. Je vais vous demander de vous remémorer un roman ou un film qui vous a profondément touché. Rappelez-vous maintenant le personnage auquel vous vous êtes identifié, dans lequel vous vous êtes décentré. Alors peut-être aurez-vous vécu une telle expérience : lorsque vous étiez plongé en lui, vous viviez à travers ses yeux, son corps, son histoire, ses sentiments, ses blessures, sa force, sa sensibilité. Dans ce moment où vous avez basculé hors de vous-même, en lui, vous éprouviez sa vie, son aventure, non plus avec votre histoire, votre personne, mais la sienne. A travers lui vous viviez des choses inconnues jusqu'à lors, des choses que vous ne soupçonniez pas en vous, des choses qui vous ont fait vibrer, qui vous ont ébranlé, déstabilisé, qui vous ont fait découvrir autre chose en vous, une altérité troublante. Une altérité troublante mais tellement réelle que lorsque vous avez réintégré votre centre, elle semblait encore gravée en vous, dans votre estomac, sous votre peau, dans vos sens, votre sensibilité, comme si vous veniez de la vivre dans l'instant. Troublé vous essayez de maintenir la vibration, de replonger dans la sensation, de ne pas la laisser s'évaporer. C'est alors qu'une distanciation s'opère malgré vous, ce que vous saviez être, ce que vous saviez ressentir se retrouve questionné, évalué, par le langage intérieur qui petit à petit met en mots ce vécu encore présent. Le questionnement peut perdurer quelque temps, voir quelques jours, et il vous est alors donné d'évaluer ce en quoi cette expérience vous informe et vous transforme, ou pas.

Alors il s'agit là d'une situation différente de ce qui nous occupe ici, notre but n'est pas de transposer cette expérience à la rencontre interculturelle, ce qui n'aurait que peu de sens, mais cela nous permet de mettre en avant notre capacité à réaliser des rencontres passives, puis de les mettre en mots dans l'après-coup. Nous allons dans cette sous-partie réaliser une étude multiréférentielle de la pensée sans mots, une pensée qui ne s'appuierait pas sur le langage pour saisir le monde. Pour cela nous étudierons les travaux de Georgieff (2008) sur l'empathie et en particulier sur la théorie des neurones miroirs, avant de nous appuyer sur ceux de Shusterman (1994) sur une pensée « sous l'interprétation ». Dans un troisième temps nous nous intéresserons aux travaux de Laplane (2000) sur la pensée sans mots avant de finir par une étude sur l'intuition (Petitmengin, 2001).

3.1. L'empathie : apport de la théorie des neurones miroirs

Nicolas Georgieff (2008), a étudié l'empathie par une approche multiréférentielle, au croisement des neurosciences, de la psychopathologie et de la psychanalyse. Il nous rappelle que les neurosciences cognitives ont montré l'existence de systèmes cérébraux spécifiques appelés systèmes « miroirs » ou systèmes « résonnants » pouvant rendre compte de la connaissance et de l'identification à autrui, par la combinaison d'un mécanisme de réplique de l'expérience d'autrui en soi (« système du même ») et d'un processus de différenciation entre soi et autrui (« système de l'autre »). Il y a donc une convergence de ce modèle empathique avec celui d'une approche clinique, bien que cette dernière permette également de rendre compte d'un processus de modification psychique mutuelle :

L'interpsychique est ainsi à l'origine d'un coppsychique, d'une organisation tierce qui ne peut être réduite à la reconnaissance en autrui du même ou du différent de soi. La connaissance d'autrui transforme en effet le soi. C'est aussi le cas du principe d'une empathie réflexive, qui fonde l'accès à soi sur le modèle de l'accès à autrui, donc de l'autre en soi. (Georgieff, 2008, pp. 357-358). Si l'empathie motrice et scénique semble obéir à un principe reproductif du même, l'empathie inférentielle ou de copensée, de coassociativité, produit un objet nouveau et tiers, né de l'interaction des activités psychiques, qui est à la fois possiblement commun et partagé entre les individus, et distinct de l'activité de pensée initiale et propre de chacun. (Id., p.391)

Les systèmes miroirs neurocognitifs permettent, lors d'une relation interindividuelle, d'activer le système de représentation de l'action lorsque l'action est exécutée par autrui de la même manière que si le sujet l'imaginait ou l'exécutait lui-même (il y a dans les deux cas l'activation du cortex prémoteur et du cortex pariétal). C'est cette modalité représentationnelle d'action que les systèmes

miroirs permettent de partager entre individus : « La connaissance d'autrui reposerait, au moins pour une part, sur un partage de représentations motrices, intentionnelles, et émotionnelles entre deux individus (Jeannerod, Jacob, Gallese, Fadiga). » (Georgieff, 2008, p.363).

Selon Georgieff se représenter soi et se représenter (ou expérimenter) autrui se ferait par les mêmes systèmes sous-jacents (système de représentation partagées ou/et systèmes « miroirs »). L'autre virtuel ou réel serait ainsi un double de soi, ou en partie ce soi lui-même, un semblable, un autre soi-même. Soi et autrui serait inscrit dans l'organisation mentale sur les mêmes bases cérébrales :

Ce qui n'est que la confirmation de ce que postulait la théorie de l'empathie : je m'identifie à autrui et me le représente grâce à mes expériences propres, au souvenir de mes expériences vécues, propres à moi mais similaires à celles d'autrui. Ce qui implique que plus j'empathise avec autrui, plus je plonge en moi et m'éloigne de lui, autre expression du paradoxe identitaire. (Georgieff, 2008, pp.372-373)

Se connaître soi comme un autre (ou du point de vue de l'autre) se ferait de manière réflexive, et serait la condition d'une conscience de soi :

La saisie de l'esprit par l'esprit procède donc, et sur les mêmes bases, soit par empathie lorsqu'il s'agit d'autrui, soit de manière réflexive ou, pourrions-nous dire, auto-empathique, lorsqu'il s'agit de soi, générant une conscience d'autrui ou une conscience de soi dans le même mouvement et sur les mêmes bases structurelles et fonctionnelles. L'esprit, propre ou d'autrui, est dans l'un ou l'autre cas l'objet de l'esprit, comme le mental est un appareil à lire et interpréter le mental. L'activité mentale qui résulte de ce mouvement est, dans l'un comme l'autre cas, co-psychique. (Georgieff, 2008, p.373)

Le processus empathique se ferait ainsi en deux mouvements symétriques : par identification d'une part (le soi se représente sur le modèle de l'autre), et par empathie d'autre part (l'autre est représenté sur le modèle du soi). « En cela, elle illustre le paradoxe identitaire lui-même, qui est aussi celui du lien interpersonnel : créer le soi distinct sur le modèle de l'autre, du semblable ; appréhender réciproquement l'autre distinct sur le modèle du soi. » (Georgieff, 2008, pp.375-376) Selon l'auteur, c'est par une réelle dépendance à autrui que se crée l'expérience identitaire de la conscience de soi, un soi unique et distinct, par emprunt à l'autre, au même de soi, illustrant ainsi le paradoxe de la différenciation ou de l'individuation. Il nous rappelle toutefois : « Certes, le paradoxe tient seulement, comme on l'a vu, à la contradiction apparente entre la nature co-personnelle ou co-psychique du processus empathique et d'identification, et l'expérience subjective individuelle qui résulte de ce processus. » (Georgieff, 2008, p.376).

Selon l'auteur cette dialectique permanente entre l'altérité et l'ipséité reste toutefois inconsciente et inaccessible à l'expérience : « Soumis à l'influence d'autrui, nous ne nous sentons en effet pas agi ni habité par autrui, bien que cela soit pourtant le cas au niveau de structures neurobiologiques et de processus mentaux élémentaires, miroirs et résonants. » (Georgieff, 2008, p.377) Contrairement au corps propre, la vie mentale est partagée dès la naissance (par un processus de copensée) et n'appartient au sujet qu'en apparence, en effet, elle est commune à soi et à d'autres tout en étant modifiée par autrui en permanence. L'autre en soi permet non seulement la rencontre de l'autre sur un mode de différenciation (par rapport à ce que je sais déjà de moi et que je reconnais comme même ou différent en l'autre), mais il est également révélateur (sur un mode plus passif) du soi en autrui et de l'altérité en soi (ce que je ne savais pas encore de moi ou de l'autre).

Alors comment saisir ce moment passif de la rencontre d'un autre ? Qu'est-ce qui peut s'y jouer ? Comment cela fonctionne ?

Georgieff nous rappelle qu'il y aurait une tendance innée et précoce à l'empathie, « une pulsion de partage » (Georgieff, 2005), un « *shared attention mechanism* » ou « *mindreading* » (Baron-Cohen, 1995) : il s'agit de compétences intersubjectives du bébé visant un partage de représentations mentales, la création d'une activité psychique commune, sous des formes précoces et non verbales d'accès à autrui. Selon Meltzoff (1983), cette identification à autrui serait la condition à une représentation différenciée du soi (et non un préalable). Pour Georgieff :

[Le Soi] naît et perdure au sein d'une expérience psychique nécessairement et constamment partagée, dans une copensée et coconscience originaires (intersubjectivité primaire) puis constantes, qui ne témoignent pas d'une étape antérieure à la constitution du soi différencié et qu'il faudrait dépasser, mais qui sont bien sa condition même, initiale et durable. (Georgieff, 2008, p.369)

Il y aurait une place réservée de manière innée à autrui, contenue en creux, dans le psychisme individuel, permettant d'anticiper sa rencontre de la même manière qu'elle anticipe la réalité matérielle : « Cet « autre virtuel », inhérent au fonctionnement mental individuel, serait la condition de l'aptitude innée du bébé à interagir avec autrui. Cette interaction implique en effet d'anticiper l'existence d'autrui, c'est-à-dire l'existence d'une autre activité mentale. » (Georgieff, 2008, pp.371-372)

Toutefois si une part d'autrui est accessible, par empathie, au soi (et réciproquement), il y a toujours une part radicalement différente et inconnaissable qui se soustrait à la connaissance :

Le « système de l'autre », antagoniste du mouvement d'identification empathique à autrui, correspondrait donc ici non seulement à une distinction entre soi et autrui, par représentation d'une différence entre eux, mais aussi à la représentation de ce qui reste inaccessible et inconnaissable en autrui – l'expérience de la limite de l'empathie. (Georgieff, 2008, p.378)

Selon Georgieff, la connaissance empathique est le partage d'un « même », c'est-à-dire la reconnaissance de l'autre en soi et de soi en l'autre, alors elle permet également l'expérience de l'altérité, une expérience de l'inconnu radical (et donc d'une impossibilité d'empathie), qui est autre que le différent de soi.

Bien sûr une telle connaissance d'autrui comme différent de soi, au-delà de l'expérience d'un état commun ou partagé, est possible, mais elle ne repose pas sur le mécanisme empathique à proprement parler. On peut donc proposer que celui-ci soit seulement un « embrayeur », déclenchant une première représentation d'autrui par partage d'états mentaux, c'est-à-dire par identification. Mais la limite de ce processus automatique et immédiat, qui bute sur le repérage des différences entre soi et autrui et donc sur l'expérience d'inconnu, rend nécessaire un second mode de représentation d'autrui, de nature inférentielle et hypothéticodéductive, source d'une connaissance incertaine et soumise au doute, qui permet de se représenter autrui différent de soi. (Georgieff, 2008, pp.378-379)

Nous allons maintenant nous intéresser aux travaux de Shusterman (1994) sur une pensée qui fonctionnerait « sous l'interprétation ».

3.2. Une pensée « sous l'interprétation »

Shusterman (1994) nous rappelle que pour saisir le monde, pour l'interpréter, nous faisons appel à quelque chose qui se situe en deçà de l'interprétation, un niveau d'expérience et de compréhension antérieur à l'interprétation sur lequel celle-ci peut s'appuyer. Ce niveau pourtant demeure faillible et contextualisé, il peut être adapté, corrigé par les interprétations futures.

Pour cela l'auteur s'appuie sur la notion d'« expérience immédiate » (James, 1963 ; Dewey, 1916) qui est une expérience non encore interprétée, et ainsi non discursive. En s'inscrivant dans une philosophie pragmatiste qui vise à améliorer l'expérience incarnée (de nature non discursive mais somatique) et de l'incorporer à la vie de la philosophie⁴⁵, il nous propose un niveau de l'expérience du monde sous le niveau de l'interprétation (et ainsi non discursive) et où, nous le rappelons, l'expérience peut y être transformée (elle n'est donc pas fondamentaliste).

⁴⁵ Là où la philosophie issue du tournant linguistique, nous propose l'ubiquité du langage, dans le sens où toute expérience du monde comme toute interprétation de celui-ci sont subordonnées au langage.

Pour Shusterman, le pragmatisme peut être également une voie médiane entre la philosophie analytique (les objets possèdent une essence fixe, permanente et indépendante) et les théories poststructuralistes (tout est interprétation). En effet le pragmatisme se situerait sur une position où le monde aurait une stabilité pratique liée au sens commun tout en prenant en compte les contraintes que ce dernier exerce sur l'interprétation :

Comme Wittgenheim l'a également remarqué, comprendre signifie « savoir continuer », comment aller au-delà de ces cas passés et des précédentes formes de réponse. Cela suppose, comme Dewey le notait, « un monde d'interaction » entre un agent qui répond et un environnement structurant mais souple, une interaction susceptible de modifier aussi bien l'un que l'autre. (Shusterman, 1994, p.13)

Le pragmatisme proposé par Shusterman n'a pas pour but de préserver et maintenir à un niveau inférieur de celui de la conscience l'expérience immédiate telle qu'elle se présente, mais bien au contraire d'améliorer la qualité de celle-ci en l'élevant à la conscience (au langage). Cette élévation à la conscience, de son côté, n'est pas une fin en soi (de type rationaliste), mais une médiation discursive permettant d'améliorer le fonctionnement somatique, pour une qualité immédiate de l'expérience plus pertinente. Dans ce sens toute expérience immédiate n'a pas la vocation à être systématiquement transformée en discours pour saisir le monde :

Nous rejoignons ici un aspect majeur du pragmatisme que je défends – l'idée qui fait de la philosophie une pratique de vie incarnée et un outil pour une vie meilleure. Reconnaître, avec Socrate, que la réflexion est nécessaire pour vivre mieux ce n'est pas conclure que vivre mieux consiste dans la seule réflexion. Pour une part, la vie meilleure en appelle à des conditions qui se situent sous l'interprétation, même si cette sous-interprétation doit devenir une interprétation pour que l'importance en soit mise en valeur et soulignée comme telle. (Shusterman, 1994, p.18)

Comme nous l'avons vu entre l'idéal d'atteindre une réalité pure, permanente, univoque et absolue (objectivité réaliste) et la conviction que toute réalité est le fruit d'une interprétation (universalité herméneutique) qui se confondrait ainsi avec la compréhension, le pragmatisme, propose que la compréhension et l'interprétation ne se confondent pas totalement, qu'il existerait un espace sous l'interprétation où une certaine compréhension non interprétationnelle de la réalité est possible (sans être pour autant ontologiquement différente.) Toute compréhension n'est pas forcément interprétation, bien que toute compréhension, même non interprétée, soit le fruit d'une perspective et peut être corrigée. Shusterman nous rappelle qu'il ne peut donc y avoir « une compréhension univoque et exclusive de quoi que ce soit, mais bien au contraire un grand nombre de façons partiales et perspectivistes de voir, dont aucune ne peut prétendre apporter la vérité totale et exclusive. » (Shusterman, 1994, pp.59-60)

D'autre part si toute compréhension est sélective (parce que perspectiviste), toute compréhension sélective n'est pas pour autant interprétation (impliquant une pensée consciente), il y aurait une compréhension (non fondationnelle) préréflexive et immédiate : nous pouvons comprendre quelque chose sans toutefois y penser. Même si la compréhension joue un rôle actif dans la sélection et la structuration, elle n'est pas pour autant interprétative : « tout comme l'action peut être intelligente sans que la pensée ou l'intellect s'y trouve impliqués. » (Shusterman, 1994, p.63).

Si pour les universalistes herméneutiques, toutes compréhensions comme toutes expériences sont linguistiques, puisqu'elles renferment toutes deux des concepts qui réclament le langage, lui-même exigeant une interprétation de signes arbitraires, Shusterman nous rappelle qu'il existe une compréhension corporelle ne nécessitant pas le langage pour être opérant, bien qu'elle nécessite le langage pour s'y référer. Il est impossible de réellement comprendre un mouvement ou la proprioception uniquement par le langage :

Comme Dewey l'a souligné, il y a une différence entre le fait de ne pas avoir connaissance d'une expérience, et le fait de ne pas l'avoir. « La conscience [...] ne représente qu'une petite part de l'expérience » et elle repose sur « un contexte qui n'est pas de nature cognitive », un « univers d'expérience non réflexive ». (Shusterman, 1994, p.67)

De plus une compréhension d'une expérience peut largement dépasser la simple interprétation de celle-ci. Nous ne mettons en mots qu'une petite part de ce que nous comprenons de l'expérience.

En distinguant compréhension et interprétation, l'auteur nous offre un mode de saisi du monde, qui lorsque la compréhension initiale doit être dépasser face à une incongruité ou une volonté d'approfondissement, il y aurait un « cercle herméneutique », sorte de boucle récursive, entre compréhension et interprétation :

La compréhension fonde l'interprétation et la guide, tandis que l'interprétation étend, valide ou corrige la compréhension. Souvenons-nous que la distinction est fonctionnelle ou rationnelle, et non ontologique. La compréhension première, celle qui sert de base, et « qui n'est pas une interprétation » peut très bien être le produit d'interprétations antérieures, bien qu'elle soit immédiatement saisie. De plus, il n'est pas nécessaire qu'elle soit explicitement formulée ni consciente, et la base qu'elle fournit n'est pas davantage soustraite à révision. (Shusterman, 1994, pp.70-71)

Il y a certaines choses que nous comprenons sans avoir recourt au langage pour le faire, soit parce nous ne disposons pas des mots pour le dire, soit parce que nous n'avons pas conscience de ces choses comme des choses à décrire, comme par exemple un sentiment.

Ainsi, lorsque la compréhension initiale (immédiate et non discursive) liée aux habitudes, aux préjugés et dirigé vers un but qui la déroule, est confrontée à une altérité (radicale) la compréhension initiale doit être suspendue et évoluer en collant à l'expérience immédiate (comme autant d'outils opportuns) sans toutefois pouvoir avoir recours encore à l'interprétation (cette dernière ne pouvant pas encore mettre en mot ce qu'elle ne peut encore saisir par la conscience discursive). Il y aurait dans un deuxième temps un « cercle herméneutique », sorte de boucle réursive, entre compréhension et interprétation afin d'ajuster au mieux un nouveau savoir saisi par le retour du langage.

3.3. La pensée sans mots

Dans la rencontre interculturelle, la capacité d'adapter son mode de penser, de saisir les informations, de les traiter, et d'élaborer une façon d'être et d'agir, ne passerait pas uniquement par une capacité cognitive consciente, logique et déductive, mais il s'agirait également (ou tout d'abord) de traiter des informations apportées par une « expérience antéprédicative »⁴⁶(Vermersch, 2005), d'une : « aventure du sens se faisant. »⁴⁷ (Richir, 1993). Dans cette pensée non-loquace, par création, il est possible de combiner et de penser des choses abstraites, qui ont une propre sémantique sans pour autant n'avoir aucun mot pour les exprimer.

Dominique Laplane (2000), neurologue à la Salpêtrière et enseignant à l'Université Pierre et Marie Curie, dans son ouvrage *La pensée d'outre-mots*, est arrivé à la conclusion que « la pensée sans langage existe bel et bien. » (Laplane, 2000, p.154). Il nous rappelle que les études modernes nous ont appris que beaucoup d'activités concernant la pensée passent par des processus cognitifs inconscients⁴⁸. Et cela même dans la pensée consciente, aussi intriquée qu'elle soit avec le langage, elle ne se confond pas exactement avec lui. Laplane construit son argumentation à partir d'études ~~de cas faite sur différentes pathologies~~ affectant le langage (aphasiques) ou la pensée, mais aussi

⁴⁶« Mode d'appréhension original, caractérisé par sa rapidité et son aspect fugitif, capable de recontacter son produit mais difficile à stabiliser » (Vermersch, 2005, p. 45-47, cité dans Lesourd, 2009, p.21)

⁴⁷ « Comme passage d'une « idée-graine », non verbalisée mais possédant sa propre ipséité, à la mise en mots de cette idée graine. » (Lesourd, 2009, p.19)

⁴⁸ « Nous n'avons pas essayé, rappelons-le d'introduire l'inconscient au sens freudien du terme parce que ce n'était pas notre sujet. Qu'il joue un rôle important va de soi. [...] Il y a logé dans une mémoire non accessible à la conscience quantité d'éléments qui ne manqueront pas d'interférer avec sa pensée, sa vie future. Ce n'est là qu'un aspect mais il semble particulièrement parlant. » (Laplane, 2000, p.157)

sur l'intuition mathématiques, la pensée des animaux, des enfants avant l'appropriation du langage, etc.

Le langage cognitif, pour donner une valeur de communication à la pensée, l'appauvrit en la formalisant, il permet de dire une connaissance qu'il n'a que partiellement contribué à construire et à limiter. Le discours reposerait sur une pensée cachée derrière lui, une pensée d'origine qu'il chercherait à retrouver, mais qu'il ne peut épuiser. Cette pensée ne serait pas faite d'unités séparées mais fonctionnerait comme un tout, comme « un nuage envoyant des ondes. » (Laplane, 2000, p.102) Cette pensée serait faite de concepts :

[...] ni mot ni sensation ni représentation symbolique ni représentation analogique, mais une constellation de sens ou plutôt de connotations apprises par l'expérience ou par l'enseignement qui convergent vers ce « concept » quand quelques-unes sont activées simultanément. Le concept serait le lieu de convergence de tous ces éléments disparates. (Laplane, 2000, p.144) Ce sont des ensembles flous, implantés à la fois dans le cognitif et l'affectif, ne prenant corps que dans leurs interactions elles-mêmes. (Id., p.151)

Laplane, pour illustrer cette pensée « d'outre-mots », nous donne des exemples de l'usage de l'intuition mathématique à travers le discours de grands mathématiciens. Pour Poincaré (1908) : « les idées surgissaient en foule ; je les sentais comme se heurter, jusqu'à ce que deux d'entre elles s'accrochassent pour ainsi dire pour former une combinaison stable » (cité dans Laplane, 2000, p.84) ; Gauss : « Comme un éclair subit, l'énigme se trouva résolue. Je ne puis dire moi-même de quelle nature a été le fil conducteur reliant ce que je savais déjà à ce qui a rendu mon succès possible » (cité dans Laplane, 2000, p.85) ; Hadamard (1975) : « J'insiste pour dire que les mots sont totalement absents de mon esprit quand je pense réellement..., même après avoir lu ou entendu une question, tout mot disparaît au moment précis où je commence à y réfléchir ; les mots ne réapparaissent dans mon conscient qu'après avoir terminé ou abandonné la recherche, [...] » (cité dans Laplane, 2000, p.85) ; ou encore Einstein : « Les mots et le langage, écrits ou parlés, ne semblent pas jouer le moindre rôle dans le mécanisme de ma pensée » (cité dans Laplane, 2000, p.86).

Pour conclure, Laplane nous propose : « il en résulte que si le fonctionnement cérébral est régi par les lois analogues pour toute l'humanité, les idées ne sont pas entièrement aux particularités des langages nationaux ou tribaux et peuvent réellement avoir une valeur universelle. » (Laplane, 2000, p.155)

3.4. L'intuition

Pour Claire Petitmengin (2001), l'intuition serait une connaissance immédiate, c'est-à-dire qu'elle n'est pas le fruit d'un raisonnement rationnel, de processus déductif, mais elle comporte un caractère discontinu, surgit en connaissance directe et met l'individu en relation avec les profondeurs de son être :

Un mouvement d'ouverture et d'accueil qui permet d'écouter, au cœur des sens, le murmure habituellement inaudible de la pensée à sa source. [...] [il faut] accueillir la sensation, la pensée naissante, sans chercher à en faire immédiatement quelque chose. Il s'agit de la laisser prendre forme, d'elle-même, sans intervenir, en laissant le temps jouer. (Petitmengin, 2001, pp.235 ; 297)

Dans une démarche multiréférentielle, nous ne cherchons pas ici à confondre l'intuition avec l'empathie, l'expérience immédiate ou la pensée sans mots, mais de faire apparaître des zones de rencontre. En effet, Petitmengin, plutôt que d'œuvrer à expliciter l'intuition (en s'élevant au-dessus de notre perception des choses), va s'attacher à dégager une structure générique de l'expérience intuitive, dans une approche psycho-phénoménologique (s'enfoncer dans l'expérience perceptive pour la creuser et l'élargir) :

Nous avons le projet, grâce à une description fine des gestes intérieurs qui préparent et accompagnent l'apparition d'une intuition, de dégager les caractéristiques essentielles de ce mode de connaissance, et en particulier dans sa dimension dynamique, autrement dit de dégager la structure expérientielle de l'acte intuitif. (Petitmengin, 2001, p.18)

Elle nous rappelle que ce surgissement n'est possible que grâce à une disposition intérieure faite de gestes pré-intuitifs (et c'est en cela que ses travaux ont un intérêt tout particulier pour nous) qui ont pour rôle d'opérer un désapprentissage par rapport à notre manière habituelle de saisir le monde, et ainsi de libérer un espace intérieur propre à l'expérience intuitive. En s'appuyant sur les travaux de Bergson (1941), l'auteure nous rappelle qu'entre l'intelligence et l'intuition vient s'insérer l'émotion créatrice, génératrice d'idées, c'est-à-dire l'idée à l'état bouillonnant juste avant de prendre forme : « Il semble que les matériaux fournis par l'intelligence entrent préalablement en fusion et qu'ils se solidifient ensuite à nouveau en idées cette fois informées par l'esprit lui-même. » (Bergson, 1941, p. 43 cité dans Petitmengin, 2001, p.37)

Pour l'auteure l'intuition se caractérise par le fait de laisser advenir et accueillir ce qui vient, telle une ligne de force intérieure, bien au-delà de viser et de saisir un objet. Il y aurait une certaine

forme de passivité, l'intuition ne peut être forcée, ne peut être hâter dans une mise en mots, mais elle mûrit dans un espace de silence et d'écoute par une disponibilité intérieure où les connaissances implicites liées à l'habitude sont mises en suspens. Alors que le saisissement rationnel du monde est marqué par la distinction radicale entre l'objet et le sujet, le processus intuitif efface les limites entre les eux.

Petitmengin, lors de son étude, distingue six groupes de gestes mentaux caractérisant l'expérience intuitive : les gestes de lâcher prise, les gestes de connexion, les gestes d'écoute, les gestes de transformation, les gestes d'authentification et les gestes de protection.

- Les gestes de lâcher prise :

Le geste de retour au centre, d'habiter pleinement son corps, c'est-à-dire de se retrouver dans son entièreté, de diriger son corps et ses sens (points d'ancrage et chemin d'accès à la connaissance intuitive) vers le moment présent par une écoute totale du monde tel qu'il est dans l'instant. Les sens se libèrent ainsi du filtre des représentations du passé et de l'avenir.

Le geste de renoncement aux points de repères qui permettent à l'individu de structurer la représentation habituelle qu'il a du monde et de lui-même et ainsi de s'ouvrir à une disponibilité pleine et entière, libéré du passé et de l'avenir afin de s'autoriser à accéder à une réalité plus vaste.

La combinaison de ces deux gestes de lâcher prise permettent aux limites entre espace intérieur et extérieur de s'évanouir et de s'ouvrir au monde avec une profondeur plus vaste et inconnue. De M'Uzan (1977) nous rappelle quant à cette « dépersonnalisation » où l'identité est ébranlée :

Ces moments où le Moi et le non-Moi échangent si facilement leur place entraînent un élargissement considérable de l'expérience, grâce auquel l'individu peut parachever son intégration pulsionnelle et rejoindre ainsi son fond le plus authentique. Loin de n'être que des symptômes, ils sont la meilleure chance offerte à l'être d'échapper aux identifications étrangères à sa vérité, autrement dit de se construire lui-même, sans risque de falsification. Si j'en crois une expérience clinique probante, c'est paradoxalement lorsque l'individu n'a pas peur de se défaire qu'il a le plus de chances d'atteindre réellement ce qu'il est. En quelque occasion qu'ils ont profondément à faire avec une expérience de la nature du deuil, je tiens ces vacillements de l'être pour des moments féconds, voire les instants les plus authentiques de l'inspiration. (De M'Uzan, 1977, p.IX)

- Gestes de connexion :

Le deuxième geste de l'expérience intuitive proposé par Petitmengin est le geste de connexion, elle se base à nouveau sur la psychanalyse pour en décrire le fonctionnement et en particulier

sur la « pensée paradoxale » de Michel De M'Uzan (1977). Il s'agit d'un processus par lequel la psyché du thérapeute est temporairement occupée par une introjection des processus inconscients du patient. Le thérapeute, tout en instaurant une perméabilité de son appareil psychique, suspend le cours de ses pensées. Il s'agit pour lui d'un processus inséparable de notre chair, enraciné en nous, archaïque et élémentaire. Pour Djohar Si Ahmed (1990), ce processus ne se limite pas à la relation thérapeutique :

Des états de bouleversement psychique importants peuvent amener certains sujets à projeter, incorporer ou introjecter des morceaux d'eux-mêmes ou de l'autre. [...] Ce processus s'accompagne d'un « gommage » plus ou moins provisoire des barrières psychiques : retour à un état d'indifférenciation où la communication est en fait une véritable communion, retour permettant le dépôt en l'autre ou l'aspiration en soi de matériaux psychiques très divers. [...] L'autre n'est plus séparé de soi mais intégré à son propre appareil psychique. [...] Cette composante de l'activité mentale, pouvant surgir sur le devant de la scène dans des moments particuliers de l'existence, ou dans certains états aigus de décompensation psychotique, existe toujours, de façon beaucoup plus discrète, chez tout un chacun tout au long de l'existence. (Si Ahmed, 1990, p.136, cité dans Petitmengin, 2001, p.246)

Il est à noter que pour Petitmengin, cet état de connexion, même dans le cadre de la psychanalyse (thérapie verbale), « est vécu sur le mode kinesthésique de la résonnance, de l'accord vibratoire » (Petitmengin, 2001, p.247). Elle s'appuie pour cela sur le concept de « consensus haptonomicus » de Frans Veldman (1989), qui serait une disposition humaine à accéder à un être ensemble « co-existential, communicatif, connectif, sensitif » (Veldman, 1989, p.332 cité dans Petitmengin, 2001, p.247). Ce « consensus haptonomicus » serait caractérisé par un sentiment d'être en accord profond, en harmonie, en unité avec l'autre, en le libérant de la « citadelle de l'égo » et des conventions sociales, et permet à la fois, pour les personnes en relation, un affermissement existentiel et un élargissement de leur espace vital.

- Gestes d'écoute

Les troisièmes gestes de l'expérience intuitive, après les gestes de lâcher prise, les gestes de connexion, sont les gestes d'écoute, que l'on peut décrire comme un mouvement au travers des sens de laisser venir et d'accueillir l'intuition. Pour cela il y a un déplacement du centre d'écoute, qui comme il est corollé à un ralentissement de l'activité mentale, se déplace vers d'autres parties du corps (écoute corporelle : le ventre, les mains, les pieds, etc.). La direction de l'attention subit ainsi un retournement et est portée vers l'intérieur par une prise de conscience de ses sensations et de ses processus internes, même lorsqu'il s'agit d'écouter un objet extérieur à soi. Didier Anzieu

(1981) nous parle pour décrire cette intériorisation de l'attention de « régression topique » : état de saisissement précédant une intuition créatrice. Petitmengin nous rappelle : « le sujet éprouve l'impression d'être unifié, corps et esprit, et en profonde correspondance avec son environnement, au point que la dualité entre monde extérieur et monde intérieur s'efface et même disparaît. » (Petitmengin, 2001, p.255). Si l'attention se retourne sur l'intérieur (ou passe par l'intérieur pour accéder à l'extérieur), elle se libère de sa fixation sur un but particulier, elle est panoramique, par une conscience sphérique (en opposition à conique) et s'appuie sur une pensée latérale (elle est passive, vagabonde et fluide en opposition à une pensée verticale appuyée sur l'ensemble des procédés de la logique classique). L'écoute intuitive, au lieu de tendre et de saisir une sensation ou une idée, « laisse venir et accueille ce qui se donne à elle. La sensation, au lieu d'être immédiatement identifiée, classée dans un système abstrait de concepts et de mots permettant de l'étiqueter et de la saisir, est accueillie dans sa singularité. » (Petitmengin, 2001, p.262) L'auteur nous parle ainsi d'entendre en réceptivité, de toucher en réceptivité ou encore de voir en réceptivité, qui est de recevoir la sensation sans la laisser déformer pas la pensée consciente, de percevoir le monde intensément comme des sensation internes sans chercher à le comprendre et se l'approprier dans l'instant. Maslow (1972) définit ce type d'écoute flottante comme « une attitude plus passive qu'active, détachée plus qu'égoцентриque, rêveuse plus que vigilante, patiente plus qu'inquiète. C'est effleurer du regard plutôt que de fixer. » (Maslow, 1972, p.99, cité dans Petitmengin, p.264)

- Geste de transformation

Le geste de transformation consiste à traduire les intuitions dans une forme compréhensible et communicable. Par une attitude d'accueil, la transformation se fait en laissant le sens mûrir et émerger par lui-même :

Il ne s'agit pas d'imposer une interprétation, à partir d'une représentation de la situation, d'une comparaison avec une situation antérieure, ou encore un savoir théorique, mais de se rendre attentif et disponible à de subtils mouvements intérieurs que l'on ne peut prévoir ni forcer. Spontanément, de l'image ou du ressenti initial émerge des mots, des formes ou des couleurs. Ce mouvement se poursuit jusqu'à épuisement de l'image ou du ressenti initial, qui disparaît lorsque l'expression est juste et complète. (Petitmengin, 2001, p.301)

- Geste d'authentification

Le dernier geste de l'expérience intuitive proposé par Petitmengin est le geste d'authentification. Il s'agit d'un geste qui permet de distinguer l'intuition « authentique » de l'illusion ou de l'intuition

reflet. En effet comment pouvoir distinguer qui parle à travers l'intuition qui apparaît. Si un geste de connexion permet la perméabilité des frontières entre soi et autrui, dans quelle mesure l'intuition qui émerge ne provient pas de son monde intérieur que l'on projette en l'autre, où encore dans quelle mesure on est capables de distinguer ce qui appartient au monde intérieur de l'autre. Le geste d'authentification est donc intimement lié au geste de lâcher prise qui libère un espace intérieur (libre de représentations, d'attentes), mais aussi de sa capacité à être à l'écoute et à (re)connaître son propre monde intérieur. Il s'agit de : « savoir « prolonger sa conscience » dans l'autre sans projeter son monde intérieur dans l'autre, ou encore d'ouvrir son propre espace intérieur à l'autre tout en restant capable de distinguer ce qui vous appartient de ce qui lui appartient. » (Petitmengin, 2001, p.305)

Petitmengin nous rappelle que chacun de ces gestes se prolonge dans le suivant, le geste de lâcher-prise qui est un rassemblement dans le présent par une ouverture des sens (geste d'incarnation) permet le geste de connexion par un retournement des sens, c'est-à-dire laisser venir et accueillir la sensation, et enfin le geste d'écoute qui, ayant perdu son intentionnalité, offre un espace de réceptivité pour la sensation qui s'y élabore. Le geste de transformation consiste à mettre en mots l'intuition et le geste d'authentification étant la capacité à distinguer ce qui appartient à son monde intérieur et ce qui appartient à l'autre.

Bilan de l'étude multiréférentielle de la pensée sans mots.

Nicolas Georgieff (2008), nous rappelle que les neurosciences cognitives ont montré l'existence de systèmes cérébraux spécifiques appelés systèmes « miroirs » pouvant rendre compte de la connaissance et de l'identification à autrui. Se connaître soi comme un autre (ou du point de vue de l'autre) se ferait de manière réflexive (auto-empathique), et serait la condition d'une conscience de soi. Le processus empathique se ferait ainsi en deux mouvements symétriques : par identification d'une part (le soi se représente sur le modèle de l'autre), et par empathie d'autre part (l'autre est représenté sur le modèle du soi). Georgieff nous rappelle qu'il y aurait une tendance innée et précoce à l'empathie, il s'agirait de compétences intersubjectives du bébé visant un partage de représentations mentales, la création d'une activité psychique commune, sous des formes précoces et non verbales d'accès à autrui. Toutefois si une part d'autrui est accessible, par empathie, au soi (et réciproquement), il y a toujours une part radicalement différente et inconnaissable qui se

soustrait à la connaissance. Selon Goergieff, la connaissance empathique est le partage d'un « même », c'est-à-dire la reconnaissance de l'autre en soi et de soi en l'autre, alors elle permet également l'expérience de l'altérité, une expérience de l'inconnu radical (et donc d'une impossibilité d'empathie), qui est autre que le différent de soi.

Shusterman (1994) nous rappelle que pour saisir le monde, pour l'interpréter, nous faisons appel à quelque chose qui se situe en deçà de l'interprétation, un niveau d'expérience et de compréhension antérieur à l'interprétation sur lequel celle-ci peut s'appuyer. Cette « expérience immédiate » (James, 1963 ; Dewey, 1916) est une expérience non encore interprétée, et ainsi non discursive. Ce niveau qui pourtant demeure faillible et contextualisé, et qui peut être adapté, corrigé par les interprétations futures, ne se situerait pas à un niveau métaphysique fondamentaliste. Selon Shusterman, lorsque la compréhension initiale liée aux habitudes, aux préjugés et dirigée vers un but qui la déroule, est confrontée à une altérité (radicale) la compréhension initiale doit être suspendue et évoluer en collant à l'expérience immédiate (comme autant d'outils opportuns) sans toutefois pouvoir avoir recours encore à l'interprétation (cette dernière ne pouvant pas encore mettre en mots ce qu'elle ne peut encore saisir par la conscience discursive). Il y aurait dans un deuxième temps un « cercle herméneutique », sorte de boucle récursive, entre compréhension et interprétation afin d'ajuster au mieux un nouveau savoir saisi par le retour du langage.

Selon Dominique Laplane (2000), « la pensée sans langage existe bel et bien. » (Laplane, 2000, p.154). Il nous rappelle que les études modernes nous ont appris que beaucoup d'activités concernant la pensée passent par des processus cognitifs inconscients. Et cela même dans la pensée consciente, aussi intriquée qu'elle soit avec le langage, elle ne se confond pas exactement avec lui. Le langage cognitif, pour donner une valeur de communication à la pensée, l'appauvrit en la formalisant, et reposerait sur une pensée cachée derrière lui, une pensée d'origine qu'il chercherait à retrouver, mais qu'il ne peut épuiser. Cette pensée ne serait pas faite d'unités séparées mais fonctionnerait comme un tout, comme « un nuage envoyant des ondées. » (Laplane, 2000, p.102) Cette pensée serait faite de concepts : « ensembles flous, implantés à la fois dans le cognitif et l'affectif, ne prenant corps que dans leurs interactions elles-mêmes. » (Laplane, 2000, p.151)

Pour Claire Petitmengin (2001), l'intuition serait une connaissance immédiate, antéprédicative (non loquace), c'est-à-dire qu'elle comporte un caractère discontinu, surgit en connaissance directe et met l'individu en relation avec les profondeurs de son être. Petitmengin, nous rappelle que ce

surgissement n'est possible que grâce à une disposition intérieure faite de gestes pré-intuitifs (non loquaces) qui ont pour rôle d'opérer un désapprentissage par rapport à sa manière habituelle de saisir le monde, et ainsi de libérer un espace intérieur propre à l'expérience intuitive. Chacun des gestes mentaux mis en œuvre dans l'expérience intuitive se prolonge dans le suivant, le geste de lâcher-prise qui est un rassemblement dans le présent par une ouverture des sens (geste d'incarnation) permet le geste de connexion par un retournement des sens, c'est-à-dire laisser venir et accueillir la sensation, et enfin le geste d'écoute qui, ayant perdu son intentionnalité, offre un espace de réceptivité pour la sensation qui s'y élabore. Le geste de transformation consiste à mettre en mots l'intuition et le geste d'authentification étant la capacité à distinguer ce qui appartient à mon monde intérieur et ce qui appartient à l'autre.

Dans une démarche multiréférentielle, nous ne cherchons pas ici à confondre les différentes approches, mais à établir des zones de disjonctions ainsi que des zones de rencontre possibles. En effet, ces différentes approches observent le même processus de saisie d'une altérité de différents points de vue qui ne se superposent pas : ainsi pour Goergieff, il est possible de saisir une altérité radicale non encore contenue dans le soi par des neurones miroirs pré-langagier et en faire émerger le sens par l'impossibilité empathique combinée à l'auto empathie (dans l'expérience empathique, il n'est ni moi, ni l'autre en moi, mais quelque chose d'autre à faire émerger) ; pour Shusterman, il s'agit pour cela de puiser dans l'expérience immédiate « sous l'interprétation » puis de faire émerger le sens par une boucle récursive entre compréhension (non loquace) et interprétation loquace ; pour Laplane, il s'agit de mettre en œuvre une pensée sans mots, qui manipule des concepts non encore définis par le langage jusqu'à qu'il fusionnent en révélation ; et enfin pour Petitmengin il s'agit de laisser émerger le sens par la mise en œuvre de gestes psychiques (non loquaces). Toutefois, une zone de rencontre émerge, puisqu'il s'agit dans chaque approche d'une capacité à mettre en œuvre une pensée non loquace pour saisir par création une altérité que le langage ne contient pas encore. Ainsi dans le moment « passif » de la rencontre de l'autre, il y aurait création *hic et nunc* pour saisir une part de son altérité radicale. Cela se ferait par une pensée sans mot, il s'agirait plutôt de l'émergence d'un concept composé d'interrelations non loquaces, éphémères, volatiles, dans l'ici et maintenant. Ce concept embrassant l'aporie de l'autre n'aurait pas pour objet une vérité de l'autre (une connaissance de l'autre) mais la relation elle-même devenue possible dans l'instant par une expérience immédiate. La mise en mots de ce qui a été saisi sur/de l'autre et sur/de soi, pour le sujet, se ferait dans l'après-coup, une fois que suffisamment de

« matériaux » non loquaces aient été collectés pour faire émerger une idée (loquace) plus juste de l'autre, en attendant de l'ajuster lors de la prochaine rencontre. C'est dans ce deuxième temps que se jouerait l'interprétation, en venant interroger ce qu'il a ressenti dans ce moment passif avec ce que ce sentiment emphatique vis-à-vis de cette situation signifie pour lui (par auto-empathie). C'est de ce décalage que se crée le métissage, la passerelle.

Nous allons maintenant étudier le modèle de la rencontre par trois formes de relation à l'altérité.

4. Modèle de la rencontre : trois formes de relation à l'altérité

4.1. Une relation ethnocentrée à l'altérité : le voyage culturel

Chaque culture a la capacité de se représenter, par un savoir ethnologique, toutes les autres dans son propre système de pensée (pour autant qu'elle en fasse une étude ethnologique). Reconstituée par similitude et différence, l'altérité est dépouillée de sa radicalité pour devenir un objet (quasiment) intégralement discernable, appréhendable, compréhensible dans un autre système de pensée. Dès lors il est possible, pour un individu, de se représenter l'altérité d'un objet sur une échelle bornée par sa représentation de l'objet, et identifier le rapport d'altérité à l'objet par rapport au sien par similitude et différence. Plus l'altérité de l'objet est grande, plus elle est différente de son rapport à l'objet (ethno représenté) sans toutefois dépasser sa représentation de celui-ci. Il lui est par exemple tout à fait possible de se représenter dans son système de pensée, et cela de façon précise (dans sa représentation du rapport au monde de l'autre), le rapport au temps de la culture chinoise. Il s'agit là de tout l'enjeu de l'« ethnocentrisme méthodologique » de Bourdieu (1985).

Cette relation ethnocentrée à l'altérité permet à une culture de se représenter le monde, et cela même en dehors de son champ d'application. L'individu peut ainsi, de façon efficace, échanger, enseigner, communiquer cette altérité à ses pairs. Il s'agit d'une représentation plus ou moins pertinente, dans son système de pensée, du rapport au monde de l'autre.

Il s'agit là d'une relation active (systémique) à l'altérité, puisque pour se la représenter, cela nécessite de faire appel à des catégorisations ethnocentrées de celle-ci. Même lorsqu'il y a contact direct avec l'altérité, c'est à partir de ces catégorisations ethnocentrées que la réalité est reconstruite par ajustement.

La relation ethnocentrée à l'altérité est intimement dépendante de la qualité des catégorisations ethnocentrées (allant des préjugés xénophobes aux études ethnologiques de qualité, en passant par les catégorisations néocolonialistes).

4.2. Une relation métissée à l'altérité : le voyage d'intégration

Par un processus d'acculturation, une personne va peu à peu métisser son système de pensée avec celui de l'autre. Dans un premier temps, par abduction⁴⁹ il se crée une passerelle culturelle afin d'adopter une nouvelle représentation de l'objet, une représentation métisse qui lui permet de faire exister les deux rapports à l'objet dans un nouveau rapport provisoire et dynamique. Cette compréhension métisse lui permet également de se représenter en partie (avec sa part d'altérité irréductible) le système de pensée de l'autre et de le traduire, avec plus ou moins de pertinence, dans son système de pensée d'origine. Une fois traduit, cela devient un rapport ethnocentré à l'altérité (basée sur une échelle de valeur par identification ou différenciation), communicable dans sa culture maternelle. Toutefois, l'intégration devient, petit à petit, une relation active (systémique) à l'altérité. Par acculturation, la personne va acquérir, petit à petit les codes de la culture d'accueil, il va ainsi se spécialiser à celle-ci, faire des expériences de plus en plus actives des relations aux autres, et se faire une place dans la société. Lorsqu'il se place dans son système de pensée métis, par « principe de coupure⁵⁰ » (Bastide, 1970) (en effet il a de moins en moins besoin de donner du sens à son expérience par un retour à son système de pensée d'origine), il s'ouvre à une hétéroformation. Il s'agit d'une relation à l'autre moins éprouvante et plus efficace pour fonctionner dans la culture d'immersion. Elle a pour finalité de créer de la connaissance en réduisant pour cela l'abduction (éprouvante, créative et instable), pour entrer dans un processus de déduction et d'induction à partir de son système de pensée métis, ce qui le rapproche de plus en plus de celui de l'autre (Breton, 2011).

Si par « principe de coupure » (Bastide, 1970), il peut saisir le monde par l'un ou l'autre de ses systèmes de pensée (même s'ils ont évolué et se sont nourris l'un l'autre), il a toujours la possibilité de les mettre en tension afin de mettre en mot dans sa langue natale, une connaissance qu'il aura

⁴⁹ Procédure de normalisation d'un fait surprenant (Catellin, 2004, p.181), « aboutit à la construction d'hypothèses nouvelles en reliant (selon des moyens qui peuvent être divers) des connaissances acquises et passées à un fait surprenant actuel. » (Angué, 2009, p.79)

⁵⁰ Principe de coupure (Bastide, 1970) : celui-ci permet à l'homme marginal de vivre dans deux cultures sans nécessairement les faire communiquer.

apprise par son système métis, et vis-versa. En effet, seul le métis culturel peut interroger son système de pensée métis pour valider provisoirement, et dans l'ici et maintenant, un rapport à l'objet afin d'ajuster au mieux la représentation ethnocentrée de celui-ci dans son système de pensée d'origine. Il suffit d'interroger une personne qui a vécu une intégration dans une autre culture, pour se rendre compte qu'il va mettre un certain temps pour formuler au mieux et décrire un point de vue culturel de son pays d'accueil. Ce n'est pas parce qu'il ne saisit pas bien ce point de vue, mais c'est parce qu'il se l'est forgé depuis son système de pensée métis.

4.3. Une relation « sidérale » à l'altérité : le voyage en grande itinérance

Si les deux premières relations à l'altérités fonctionnent sur un mode actif (systémique), celle-ci, dans un premier temps est entièrement passive (non systémique). Il s'agit là d'un double mouvement de mise en abyme de soi dans l'autre et de l'autre en soi. Ce processus advient à travers un double mouvement de ce que nous appellerions "mise en abyme" par analogie avec le procédé littéraire consistant à placer à l'intérieur d'une première œuvre une seconde œuvre reprenant plus ou moins fidèlement des actions ou des thèmes de la première. A travers les rencontres et métissages au cours de son cheminement, le voyageur aperçoit, dans ce que l'autre montre, des manières d'être et de faire qu'il croyait constitutifs de lui-même et non de l'autre (mise en abyme de soi, trouvé dans l'autre) et aperçoit, dans ce qu'il montre, des manières d'être et de faire qu'il croyait constitutifs de l'autre et non de lui-même (mise en abyme de l'autre, trouvé en soi).

Pour ce faire, cela nécessite deux conditions. Il faut qu'il y ait à la fois altération et identification. L'altérité (si elle est suffisamment forte) fait basculer le sujet hors de lui-même dans l'étrangeté de l'autre, et l'identification lui permet de reconnaître une part de cette étrangeté vécue de l'autre en lui-même. Si dans les deux premières relations il y a un rapport systémique à l'altérité (le sujet crée une vision globale de plus en plus structurée de l'altérité, ce qui lui permet par induction et déduction de la rendre de plus en plus précise et codifiée) il y a ici un processus d'abduction lié à celle-ci, il ne sait pas ce que la rencontre va lui révéler. Dans un premier temps le processus de mise en abyme n'a d'autre but que de servir la relation en elle-même, l'altération-identification de l'autre en soi et de soi en l'autre.

Dans le voyage autour du monde, les trois formes de voyage et ainsi les trois formes de rencontre se mêlent, se précèdent et appellent la suivante avant de rebasculer de l'une à l'autre.

En effet, chacun peut, chez lui comme en voyage, réaliser les trois formes de relation à l'altérité, la relation ethnocentrée, la relation métissée et la relation sidérale, bien que pour la deuxième cela demande une longue intégration dans un univers culturel autre (par le travail, les études, les amitiés, le mariage, etc.), et pour la troisième, un effort et une capacité à se rendre disponible, voire vulnérable (on perd le contrôle de la rencontre), ce qui n'est pas la façon naturelle de rencontrer au quotidien (il faut sortir des temps, des lieux et codes qui régissent la rencontre au sein de notre culture). Le voyage autour du monde ferait appel aussi à ces trois types de rencontres mais dans des temporalités différentes.

Au début du voyage, celui-ci est construit comme un voyage culturel (au départ, le voyageur cherche à découvrir de ses yeux ce qu'il a pu projeter sur l'autre avant son départ, les raisons qui l'ont poussé à choisir ce pays plutôt qu'un autre : il veut voir tel temple, tel lieu, rencontrer telle « tribu », telle autre, voir tel événement tel autre, manger tel plat, etc.). Son enculturation, son système de pensée, ses projections, ses catégorisations sont ainsi très prégnantes, il s'agit très souvent de son mode d'entrée en relation dans un univers nouveau. S'il faut du temps en voyage pour apprendre à l'objectiver, c'est un travail sur lui-même que le voyageur doit réitérer chaque jour en voyage et tout particulièrement à chaque fois qu'il s'immerge dans un nouveau pays (même si ce travail est de moins en moins éprouvant).

Après un certain temps, et quelques pays traversés la déstabilisation subie par les nombreux « chocs culturels » vécus, amènent le voyageur à devoir lâcher-prise. Une distance se crée entre la réalité (ethnocentrée) recherchée et la sensation d'étrangeté vécue (le monde devient autre, il sort de ses représentations appartenant à son système de pensée). Le voyage se transforme et devient sidéral. Le sujet ne cherche plus à maîtriser les codes culturels du pays (du moins tels qu'il se les projette depuis son système de pensée de sa culture d'origine), mais se laisse porter par la rencontre dans le rite de l'hospitalité.

Rencontrer dans le rite de l'hospitalité où le langage disparaît provisoirement pour saisir une altérité qu'il ne contient pas (cela par une mise en abyme de soi et de l'autre), permet au voyageur de reconstruire dans l'après coup un savoir sur l'autre par un retour du langage. Ce savoir n'est pas systémique, mais se construit par abduction. Toutefois, lorsque de nombreuses rencontres ont eu

lieu dans la « même » culture, ces savoirs se regroupent (et se recoupent) et commencent à créer un savoir peu à peu systémique sur les codes culturels de l'autre (même si on est encore loin de ce que peut produire un voyage d'intégration). Cela a deux conséquences, la première est que le voyageur rencontre de plus en plus de façon active, il devient petit à petit un « semblable » qui maîtrise les codes et les coutumes, la deuxième est que, cette proximité l'éloigne peu à peu du rite de l'hospitalité offert à l'étranger de passage (Simmel, 1908). Il est ainsi temps pour le voyageur en grande itinérance de repartir pour un autre pays et de se replonger, par le rite de l'hospitalité, dans un monde « étrange ». Il s'agit là de la « loi d'exotisme »⁵¹ de Segalen (1904), dont le voyageur demeure toujours « exote »⁵².

5. Modèle de la rencontre sidérale

5.1. La rencontre du voyage sidéral

Dans le voyage sidéral, comme dans le voyage autour du monde le voyageur ne recherche pas l'intégration, il ne cherche pas à devenir l'autre, un pair, bien au contraire, il demeure étranger. Mais l'étranger pour lequel il y a hospitalité, l'étranger inconnu que l'hôte accueille dans son intimité parce qu'il est apparu comme il va disparaître quand il reprendra la route : un étranger, mais avec lequel l'hôte a partagé un moment d'intimité, par cette distance qui permet une proximité, il est loin et proche à la fois (Hypostase de l'autre : Simmel, 1908). Selon Simmel (1908), l'hôte se confie plus volontiers à un étranger de passage qu'il accueille chez lui qu'à des proches. Nous pensons que cette hospitalité que l'un reçoit en temps qu'étranger il la redonne en accueillant l'autre comme autre, avec sa part d'étrangeté qu'il ne cherche pas à comprendre, mais à partager. Cette hospitalité de l'autre en nous, est également, par résonance, hospitalité de l'« étranger à nous-mêmes » (Kristeva, 1988) : je suis hôte de l'étrangeté de l'autre et hôte de ma propre étrangeté (hôte étant à la fois l'accueillant et l'accueilli), il y a en quelque sorte rencontre entre deux inconscients par oscillation de l'un à l'autre.

⁵¹ Loi de l'exotisme : « il y a une étrangeté radicale, fondamentale, qu'il ne faut surtout pas chercher à abolir dans une sorte de fusion ou de confusion générale et pittoresque, mais dont il faut maintenir la règle. » (Baudrillard & Guillaume, 1994, p.82)

⁵²Pour l'exote il s'agit « d'un équilibre instable entre surprise et familiarité, entre distanciation et identification. Le bonheur de l'exote est fragile : s'il ne connaît pas assez les autres, il ne les comprend pas encore ; s'il les connaît trop, il ne les voit plus. L'exote ne peut s'installer dans la tranquillité : à peine réalisée, son expérience est déjà émoussée ; aussitôt arrivé il doit se préparer à repartir ; comme le disait Segalen, il doit cultiver la seule alternance. » (Todorov, 1989, p.457)

Guillaume nous rappelle que l'oscillation permet le dévoilement, trop de différence rend impossible l'expérience de l'altérité (Baudrillard et Guillaume, 1994, p.67). La société moderne ne cesse de réduire l'autre à autrui en opérant une réduction de sa part d'altérité radicale. Il y aurait, selon l'auteur, une volonté de réduire l'autre à quelque chose de maîtrisable, de connu, d'identifiable : je sais qui il est par ce qui n'est pas moi, ce qui est différent de moi, mais que je peux comprendre, voir assimiler. Il affirme mon identité par son contraire, c'est comme s'il y avait une correspondance par la négation ou l'identification à tout questionnement. On réduirait ainsi sa part d'altérité radicale, ses apories, parce qu'ils sont incommensurables, insaisissables, inidentifiables, et viendraient ainsi nous provoquer, mettre notre identité en danger par un risque d'altération.

Baudrillard nous rappelle, quant à l'expérience passive de l'autre rendant possible l'accès à son altérité radicale, qu'il s'agit non pas d'une passivité ou d'une absence mais d'une stratégie de délestage, où on dévolu à l'autre le soin de son propre désir, il devient acteur de sa propre vie en étant le support de cette opération :

Par une sorte d'investissement ironique de l'autre [...] on ne se porte plus responsable d'une croyance, d'une volonté, d'un savoir, etc., on le transfère, on le détourne sur l'autre ; c'est une ruse du désir ou de volonté et une forme de détournement, donc de séduction aussi. [...] Parce que l'autre, à ce moment-là, est impliqué véritablement, non pas du tout comme un terme opposé, séparé de moi ; je lui dévole mon désir, ma volonté, il est impliqué dans une sorte de processus d'altérité. [...]. Je ne prends plus à mon compte l'opération de ma propre vie, je la reporte sur l'autre et c'est lui qui s'en charge. (Baudrillard et Guillaume, 1994, pp.138-139)

Cette stratégie de délestage dont parle Baudrillard peut être rapprocher de l'identification que l'on ressent vis-à-vis de l'un des personnages d'un roman par exemple : on vit l'aventure à partir de son point de vue, comme si c'était nous-mêmes et pourtant il ne s'agit pas de notre point de vue, de notre sensibilité, de notre histoire. On ne rencontre véritablement pas tout le monde, comme on ne s'identifie pas à chaque personnage de roman, il se passe quelque chose qui fait qu'on est prêts à lui confier sa propre vie le temps de l'histoire, mais juste le temps de l'histoire ; le temps de la rencontre, mais juste le temps de la rencontre.

Dans la rencontre de l'autre, pour que celle-ci soit véritable, il ne s'agit pas de découvrir autrui, mais son altérité radicale. Selon Baudrillard, si ma volonté était de découvrir autrui, je ne découvrirais rien parce que je projeterai sur lui uniquement ce que je sais déjà, c'est-à-dire ce qui est moi ou pas moi. Tout au plus je pourrai le placer dans un tableau de valeur qui irait de « moi »

à un autrui idéal, c'est-à-dire celui qui n'est absolument pas moi, mais que je comprends totalement, que j'encadre consciemment, que j'assimile totalement à mon identité par son contraire. Mais si ma volonté est de venir "toucher du doigt" son altérité radicale, alors je découvrirai réellement quelqu'un d'autre que moi-même, parce qu'il ne serait ni moi, ni son contraire, mais bien quelqu'un d'extérieur à toute comparaison à mon moi, quelqu'un hors du jugement de valeur, quelqu'un qui a quelque chose à m'offrir que je ne possède pas, sur lequel je ne peux mettre ni mots, ni formes, ni valeurs. Un « hors-moi irréductible », mais qui viendrait me nourrir en altérant ce « moi » auparavant hermétique parce qu'enfermé en moi-même par autrui. Une fois altéré, transformé, alors je sortirai grandi de cette rencontre, par ce que l'autre m'aura offert d'autre : d'avoir pu toucher du doigt une part de son altérité radicale.

5. 2. De l'hospitalité

Dans l'éditorial de leur journal sur l'hospitalité (Lynch & coll., 2011), les auteurs nous rappellent que la majeure partie des articles académiques sur l'hospitalités est produite par les sciences managériales. L'hospitalité (organisationnelle) y est définie par Cassee et Reuland (1983) comme « un mélange harmonieux de nourriture, boissons et/ou abris, un environnement physique et un comportement de l'équipe d'accueil. » (1983, p. 144) (ma traduction).

L'étude de l'hospitalité dans les études sociales souhaitent ne pas la réduire à son activité économique mais rendre compte de son essence. Brotherton et Wood's (2007) distinguent deux courants dominants pour comprendre l'hospitalité. Un moyen de contrôle social pour le premier et une forme d'échange social et économique pour le deuxième. Burgess (1982) et Lugosi (2009) nous rappellent que l'hospitalité est un mécanisme puissant de contrôle social, un moyen de contrôler l'autre ou l'étranger (étranger d'un environnement physique, économique et/ou social). Le danger potentiel de l'étranger (Vissen, 1991) serait contrôlé en facilitant le développement relationnel (Selwyn, 2000). Pour ce dernier l'hospitalité est un moyen « par lequel les sociétés changent, se développent, se renouvellent mais aussi se reproduisent » (Selwyn, 2000, p.34) (ma traduction). L'hospitalité convertie l'étranger en familier, l'ennemi en ami, l'ami en meilleur ami, l'extérieur en intérieur, le méchant en gentil » (Selwyn, 2000, p.19) (ma traduction).

Pour Valente Smith (1970), l'hospitalité et ses concepts d'hôtes ont une structure fondatrice pour comprendre les interactions sociales entre locaux et touristes dans les interactions à la fois commerciales et non commerciales. Arambi (2001) par une critique de la croissance de la nature commerciale de l'hospitalité, où nous serions plus dans une configuration « producteur de service-client » (Arambi, 2001, p.746), suggère au visiteur de « se perdre » argumentant que les interactions commerciales empêchent les valeurs plus humaines de l'hospitalité de se développer. McIntosh, Lynch et Sweeney, (2010) mettent en avant également la nature superficielle d'une partie des expériences de voyage produisant peu d'interactions culturelles comme peu d'interactions avec les locaux. Featherstone (1987), dans le même sens, nous parle de mort du social, la perte de l'authenticité, au profit de l'échange économique.

Pour Ben Jelloun (1999), au contraire, pour qu'il y est hospitalité, il faut que le voyageur entre dans une maison comme un être réel : « Il ne doit pas y avoir de masque, [...] Pas question de prétendre ou de forcer un trait de caractère. Accueillir et feindre sont incompatibles. » (Ben, Jelloun, 1999, p. 3) (ma traduction). Lasheley et al. (2007, p.174) pour qualifier la relation entre l'hôte et l'invité, utilisent le terme de transaction qui pour eux est interrelationnelle, sur de multiples plans : social, culturel, psychologique, économique, etc., et se traduit par des traversées des deux protagonistes d'un rôle à l'autre. Pour Sheringham et Daruwalla (2007, pp.34-38), ces traversées se feraient en « états altérés », par la création d'« espaces liminaires », dans des espace-temps spécifiques propres au rite de l'hospitalité. Lynch, Di Domencio et Sweeny, (2007) nous rappellent que ce qui caractérise ces transactions est la reconnaissance de l'interchangeabilité des rôles dans la (co)construction des interactions de l'hospitalités, les protagonistes endossent, dans une perspective analytique, les deux rôles simultanément. Pour Ben Jelloun (1999) l'hospitalité implique : « une action (l'accueil), une attitude (l'ouverture de soi au visage de l'autre [...], l'ouverture de sa porte et l'offre de l'espace de son foyer à l'étranger), et un principe (le désintéressement). » (1999, p.1-2) (ma traduction)

Pour Tefler (2000), cette hospitalité peut transcender la simple transaction économique, qui peut en être l'origine mais est dépassée dans l'interrelation par une hospitalité réciproque, une reconnaissance mutuelle de l'autre. Pour Dikeç (2002), cette reconnaissance de l'étranger se fait en lui offrant un espace par l'ouverture de frontières sociales, culturelles, institutionnelles, éthiques et politiques où les protagonistes peuvent apprendre l'un de l'autre. L'hospitalité offrant ainsi un

espace où, au-delà de la simple reconnaissance de la différence, il facilite la mise en travail et la « confrontation » de celle-ci. Pour Grit (2010), il est nécessaire d'ouvrir un espace d'hospitalité à la différence, que ce soit dans des situations d'accueils commerciaux ou non, afin de faciliter une hospitalité plus riche et sérendipeuse.

Plutôt que d'opposer deux formes d'hospitalité, les auteurs nous proposent d'établir un continuum partant d'un côté d'une hospitalité purement économique et commerciale, allant vers une hospitalité se développant ultérieurement vers d'autres motifs, une hospitalité réciproque quelque part au milieu et se terminant à l'autre bout par une hospitalité purement altruiste et désintéressée. Derrida (1997) nous parle d'une hospitalité avec une nature conditionnelle (où les limites et les restrictions de l'hospitalités sont connues et partagées par les deux protagonistes) et une hospitalité qui serait pure et inconditionnelle, ouverte absolument sur l'étrangeté de l'autre, bien qu'il rappelle que celle-ci soit dans la réalité impossible à atteindre. Pour comprendre cette dernière proposition il faut tout d'abord prendre en compte la vision du cosmopolitisme proposée par Kant (1957, p.21) où l'hospitalité universelle serait un moyen pour permettre la paix ainsi que la citoyenneté mondiale. Pour lui cette hospitalité serait conditionnée par des comportements connus et acceptés en regard à des droits de visiter auxquels le visiteur doit se conformer. Derrida (1997) quant à lui, nous propose, au-delà de ces lois de l'hospitalité (les conditions, normes, droits, devoirs qui s'imposent aux deux parties), une loi de l'hospitalité absolue, une hospitalité inconditionnelle. Elle serait une éthique et un moyen par laquelle elle gouverne les interactions sociales (Ben Jelloun, 1999 ; Molz & Gibson, 2007). Une acceptation de l'étrangeté et de la différence (Ben Jelloun, 1999) où l'autre devient « visage », une individualité (Levinas, 1982). Des lois de l'hospitalité qui marquent des limites et des pouvoirs, il y aurait la transgression par la loi d'hospitalité absolue qui commanderait d'offrir à l'inconnu un accueil sans condition. Pour Derrida :

Il y aurait antinomie, une antinomie insoluble, une antinomie non dialectisable entre, d'une part, la loi de l'hospitalité, la loi inconditionnelle de l'hospitalité illimité (donner à l'arrivant tout son chez-soi et en soi, lui donner son propre, notre propre, sans lui demander ni son nom, ni contrepartie, ni de remplir la moindre condition), et d'autre part, les lois de l'hospitalité, ces droits et ces devoirs toujours conditionnés et conditionnels, tels que le définit la tradition gréco-latine, voire judéo-chrétienne, tout le droit et toute la philosophie du droit jusqu'à Kant et Hegel en particulier, à travers la famille, la société civile et l'Etat. (Derrida, 1997, p.73)

Il s'agirait d'une hospitalité (gérée par les lois d'hospitalité) inventée pour la singularité de l'arrivant qui de ce fait, n'est déjà plus inconditionnelle. Dans l'hospitalité inconditionnelle, l'hôte

devient l'hôte de l'hôte, en tant qu'il lui offre l'accès à sa propre intériorité comme s'il le faisait depuis l'extérieur à travers lui. Si l'hospitalité permet de rencontrer l'autre, elle permet également au sujet de se rencontrer soi à travers l'autre comme s'il était étranger à lui-même. La langue par laquelle il s'adresse à l'autre et par laquelle il l'entend est elle-même porteuse de la culture, des normes et valeurs qui la tient. Derrida nous propose : « il nous est parfois demandé si l'hospitalité absolue, hyperbolique, inconditionnelle, ne consiste pas à suspendre le langage, un certain langage déterminé » (1997, p.119).

5.3. De la passivité

Afin de pouvoir développer ce dernier point apporté par Derrida, nous souhaitons nous appuyer sur le concept de passivité et tout particulièrement sur celui de « passivité plus passive que la passivité » de Lévinas (1972). Pour expliciter ce concept, il nous faut faire un petit détour par la « synthèse passive » de Husserl (1998) et son concept d'« antéprédicatif ». Il y a bien dans l'antéprédicatif husserlien une passivité irréductible du subjectif, de l'expérience, du rapport au monde, mais tout comme nous le montre Lévinas : « Le souci de synthèse, fût-elle passive, reflète encore les exigences de l'unité de l'aperception et l'actualité de la présence ; les subtiles analyses de l'antéprédicatif imitent encore, sous la dénomination de passives, les modèles de synthèses de la proposition prédicative. » (Lévinas, 1972, p.9) C'est en cela qu'il parle de passivité plus passive que la passivité, une « inversion de la synthèse en patience et du discours en voix subtile de « subtil silence » faisant signe à Autrui – au prochain, c'est-à-dire à l'inenglobable. » (Lévinas, 1972, p.11)

Pour Lévinas, la philosophie, pour donner du sens, part d'un « hors de soi » vers un autre qui est déjà inscrit dans le même, elle tend à neutraliser l'altérité, à « résorber tout Autre dans le Même » (Lévinas, 1972, p.42), alors qu'il nous dit justement que au contraire, il faut partir d'un « Moi » vers un « Autre » absolument autre. Pour lui l'« orientation qui va librement du Même à l'Autre, est Œuvre » (Lévinas, 1972, p.43). L'« Œuvre » ne convertit pas l'altérité à mon idée pour rester égale à elle-même : « l'Œuvre pensée radicalement est un mouvement du Même vers l'Autre qui ne retourne jamais au Même » (Lévinas, 1972, p.44). Il ne s'agit pourtant pas d'une entreprise en pure perte, « mais un départ sans retour qui ne va cependant pas dans le vide. » (Lévinas, 1972, p.44), il faut renoncer à l'aboutissement, passer au temps de l'« Autre », il s'agit en quelque sorte « d'un dépassement de soi qui requiert l'épiphanie de l'Autre. » (Lévinas, 1972, p.46) Pour Lévinas

le « désir d'Autrui » ne procède pas du besoin à satisfaire mais c'est un mouvement qui va au-delà, il ne me contente pas, ne me complète pas, au contraire, il « me met en question, me vide de moi-même et ne cesse de me vider en me découvrant des ressources toujours nouvelles. Je ne me savais pas si riche, mais je n'ai plus le droit de rien garder. » (Lévinas, 1972, p.49)

La relation à « Autrui » se manifeste et s'éclaire dans un ensemble culturel, toutefois « l'épiphanie d'Autrui comporte une signifiante propre, indépendante de cette signification reçue du monde. » (Lévinas, 1972, pp.51-52) « Autrui » est sens parce qu'il l'introduit, au-delà du contexte, il signifie par lui-même, une signification absolue (non intégrée à son monde) qui perturbe la signification mondaine. « Autrui » fait une entrée en tant que visage que l'on peut accueillir, mais déjà il se dévêt de sa forme qui cependant le manifestait, se dépouille pour devenir extérieur à tout monde. « Le visage désarçonne l'intentionnalité qui la vise » (Lévinas, 1972, p.53), en tant que absolument autre qui ne peut se refléter dans la conscience. Le « Moi » devant « Autrui » est infiniment responsable, dans le sens où, Selon Lévinas, personne peut répondre à ma place, où je ne peux me dérober à la responsabilité, m'obligeant, à mon insu, à penser au-delà de ce qu'on pense, ou plutôt à accueillir un « au-delà du donné » par la résistance de l'irréfléchi à la réflexion, c'est-à-dire d'avoir l'humilité de celui qui n'a pas le temps de faire un retour sur soi pour pouvoir accueillir l'« Œuvre ». Pour l'auteur, le « Moi » « perd sa souveraine coïncidence avec soi, son identification où la conscience revient triomphalement à elle-même pour reposer sur elle-même. [...] la mise en question de soi est précisément l'accueil de l'absolument autre » (Lévinas, 1972, p.53).

Mais comme nous l'avons vu, il ne s'agit pas d'un mouvement en pure perte, cet « au-delà du donné », cet absolument autre échappant à l'ontologie dans la relation à l'autre, est « Trace » (Lévinas 1972) qu'aucune introspection ne saurait découvrir en Soi telle qu'elle se manifeste dans l'épiphanie. La « Trace » « signifie en dehors de toute intention de faire signe et en dehors de tout projet dont elle serait la visée » (Lévinas, 1972, p.66), elle dérange l'ordre du monde, elle vient en « surimpression ». Mais dans la trace « a passé un passé absolument résolu, [...] signifiante à partir d'un passé qui, dans la trace, n'est ni indiqué, ni signalé, mais il dérange encore l'ordre, ne coïncidant ni avec la révélation, ni la dissimulation. » (Lévinas, 1972, p.66) Lévinas nous rappelle encore :

L'absolu de la présence de l'Autre qui a justifié l'interprétation de son épiphanie dans la droiture exceptionnelle du tutoiement, n'est pas la simple présence où, en fin de compte, sont aussi présentes les choses. Leur présence appartient encore au présent de ma vie. Tout ce qui constitue ma vie avec

son passé et son avenir est rassemblé dans le présent où me viennent les choses. Mais c'est dans la trace de l'Autre que luit le visage : ce qui s'y présente est en train de s'absoudre de ma vie et me visite comme déjà ab-solu. Quelqu'un a déjà passé. Sa trace ne signifie pas son passé, comme elle ne signifie pas son travail, ou sa jouissance dans le monde, elle est le dérangement même s'imprimant (on serait tenté de dire se gravant) d'irréversible gravité. (Lévinas, 1972, p.69)

Pour la trace, le sens n'est pas la finalité. Il faut encore revenir à la « passivité plus passive que la passivité » pour comprendre qu'elle n'a « ni force, ni intention, ni bon gré, ni mal gré. » (Lévinas, 1972, p.105) Il s'agit pour le sujet de disposer d'une sincérité intellectuelle, d'une véracité, de se découvrir sans aucune défense, se livrer, en quelque mot, se rendre vulnérable. Lévinas nous rappelle à ce sujet :

Son être ne consiste pas à se dévêtir d'être ; non pas à mourir, mais à s'altérer, à « autrement qu'être ». Subjectivité du sujet, passivité radicale de l'homme, lequel par ailleurs, se pose, se déclare être et considère sa sensibilité comme attribut. Passivité plus passive que toute passivité, refoulée dans la particule pronominal se qui n'a pas de nominatif. Le Moi, de pied en cap, jusqu'à la moelle des os, est vulnérabilité. (Lévinas, 1972, p. 104).

La vulnérabilité est, selon l'auteur, de se mettre à la place de l'autre, s'exposer, de le porter ou le supporter, d'en être responsable, de souffrir et se consumer par lui. « Le Moi actif retourne à la passivité du Soi » (Lévinas, 1972, p.105) nous rappelle Lévinas. Il y a donc dans la rencontre un désir d'« Autrui » qui ne réponde à aucun besoin, une « passivité plus passive que la passivité », la vulnérabilité d'un Moi qui s'ouvre sur un Soi, l'épiphanie de l'Autrui par la trace, mais également un retour au langage pour essayer de mettre en mots ce qui demeure de cette trace : « Mais au langage il faut que le philosophe revienne pour traduire – ne fût-ce qu'en les trahissant- le pur et l'indicible. » (Lévinas, 1972, p.106)

Nous allons maintenant, dans une autre approche, prolonger ce qui peut se jouer dans l'épiphanie de l'autre, comment peut se créer la « trace » d'un autre non contenu en soi, en nous intéressant aux travaux sur la sérendipité.

5.4. De la sérendipité

Namian et Grimard (2013) nous rappellent que la sérendipité est un néologisme « barbare », dont l'origine du mot provient d'un conte persan datant du XIV^{ème} siècle, qui est la traduction du terme anglais *serendipity*. Il s'agit de découvertes « fortuites, accidentelles, parfois même fallacieuses, qui surviennent de manière inattendue dans le cours d'une recherche et qui peuvent emmener, moyennant une certaine disposition du chercheur, à réorienter les objectifs, trouver de nouveaux résultats, ou encore créer et entendre une théorie. » (Namian et Grimard, 2013, p.3) Plusieurs inventions, notamment dans le domaine des sciences durs, sont attribuées à ce processus : La radioactivité, la fission nucléaire, le téflon, le velcro, le botox ou encore le viagra pour n'en citer que quelques-unes.

Robert K. Merton (1949) théorise le processus de sérendipité dans ce qu'il nomme le « pattern de sérendipité » qu'il définit ainsi : « l'influence de données inattendues, aberrantes et capitales sur l'élaboration d'une théorie » (Merton, 1957, cité dans Berthelot, 2000, p.148). Il faut ainsi que des données soient inattendues, c'est-à-dire que orientées vers la vérification d'une hypothèse, elles conduisent à une observation inattendue qui font appel à des théories extérieures à la recherche en cours. Aberrante parce que ces nouvelles données inattendues remettent en question une théorie faisant consensus et encourage le chercheur, par abduction⁵³, à faire preuve d'imagination en trouvant un sens à ces données par des éléments d'explication extérieurs à la théorie dominante. Et enfin capitales dans le sens où le chercheur doit être capable d'élaborer à partir du particulier - ces données inattendues - le général - l'élaboration ou l'extension d'une nouvelle théorie. Merton nous parle de sagacité d'esprit, de curiosité, de disponibilité mentale permettant d'être capable de voir le surprenant dans des données souvent banales. Il y aurait dans la production de connaissance par sérendipité, la volonté de prendre en compte le subjectif du chercheur telle que sa sensibilité, son intuition ou encore son imaginaire, dans ce que les auteurs appellent une « individuation épistémique ». En s'appuyant sur les propos de Macherey (2008), Namian et Grimard nous rappellent que la sérendipité : « constitue sans doute l'une des stratégies actuelles dont se dotent les chercheurs aujourd'hui pour se démarquer nettement des constructions plus ou moins factices, élaborées sur la connaissance scientifique et la démarche objective et réaliste de la recherche en sciences sociales. » (Namian, D. & Grimard, 2013, p.13)

⁵³ Procédure de normalisation d'un fait surprenant (Catellin, 2004, p.181), « aboutit à la construction d'hypothèses nouvelles en reliant (selon des moyens qui peuvent être divers) des connaissances acquises et passées à un fait surprenant actuel. » (Angué, 2009, p.79)

Lavie (2013) nous rappelle que pour Merton, la sérendipité est un « concept épistémologique de nature psychosociale » (Merton, 2006, cité dans Lavie, 2013, p.23), les observations n'étant pas toutes contenues dans des théories existantes, bien au contraire, elles peuvent être indépendantes de notre appareil conceptuel et peuvent conduire à des découvertes inattendues, des modifications permanentes de certaines théories, voir leur invalidation.

Jean-Louis Genard et Marta Roca I Escoda (2013), dans leur article : « le rôle de la surprise dans l'activité de recherche et son statut épistémologique » nous rappellent que certains paradigmes sociologiques sont plus hospitaliers à la surprise que d'autres, cela combiné à certaines dispositions du chercheur (ouvert sur l'esthétique de la recherche et l'étonnement) crée les conditions à une certaine « hospitalité » à la surprise. Les auteurs nous disent que lorsque nous sommes surpris ce n'est aucunement sans raisons, il y a toujours une part d'esthétique liée à la subjectivité du chercheur, qui permet de déjouer les anticipations, elles-mêmes devant être ouvertes à la faillibilité. Il faut donc une bienveillance, une hospitalité à l'égard de la surprise qui ouvrent ainsi à la réflexivité. Dans la démarche ethnographique, et d'autant plus dans la démarche de l'observation participante, le chercheur doit toujours composer avec l'incertain, qui, dans une certaine forme de pragmatisme, « doit laisser parler l'empirie, laisser parler pour pouvoir entrer en dialogue avec. » (Genard & Roca I Escoda, 2013, p.26)

Christian Papinot (2013), dans son article : « Erreurs, biais, perturbations de l'observateur et autres « mauvais génies » des sciences sociales. », nous rappelle que les ratés de l'enquête, parce qu'ils disent toujours quelque chose de l'ordre qu'ils dérangent, constituent des épisodes fortuits inhérents à la recherche, bien qu'ils soient souvent évacués dans une reconstruction positiviste dans l'après-coup. Pour Papinot, le chercheur dans une enquête appartient à une relation sociale, il fait donc face à un paradoxe entre un fantasme d'invisibilité et un statut de l'étranger qu'il doit assumer :

En engageant une relation d'enquête, le sociologue instaure une relation sociale qui précipite une confrontation entre les univers de sens de l'enquêteur et de l'enquêté, confrontation à même d'instruire sur le monde social étudié par les réactions et épisodes fortuits engendrés. Les aléas de la relation d'enquête, parce qu'ils offrent autant de frottements au « monde des autres », parce qu'ils questionnent les « frontières » du groupe dans un contexte historique et social déterminé, permettent un éclairage adjacent heuristique sur ce monde. (Papinot, 2013, p. 20)

Les erreurs des premiers pas et autres perturbations de l'enquêteur, sont pour l'auteur autant de voies d'accès à la connaissance : « la gaffe pour l'ethnologue [est] ce que l'erreur est aux sciences dites exactes : non point un défaut de la pensée mais de fait une condition de son exercice. » (Jamin, 1986, p.338, cité dans Papinot, 2013, p.1)

Maria Caiata-Zufferey (2013), dans son article « Des données aux indices », nous rappelle que dans la recherche qualitative, la subjectivité du chercheur, c'est-à-dire son intuition, sa sensibilité, son imagination et sa créativité joue un rôle essentiel non seulement sur sa capacité à recueillir des données empiriques dans son interaction avec le terrain, mais également en produisant une interprétation plausible de la réalité :

De ce point de vue, la découverte en recherche qualitative semble relever moins d'un procédé systématique que d'un art accompagné d'une dimension d'impressibilité. Autrement dit, la découverte semble s'apparenter à une forme de sérendipité, puisqu'elle est le fruit à la fois de l'intelligence personnelle et du hasard. (Caiata-Zufferey, 2013, p.3)

Elle nous rappelle encore que si au début le chercheur traverse un moment de flottement dû à une quantité importante d'informations dont il ne sait pas encore donner un sens et un cadre théorique, que ces informations soient sur le monde, sur le point de vue de l'interlocuteur ou sur la structure communicationnelle de l'interaction, « il suffit d'un simple coup de vent plus appuyé pour donner un nouveau cap, d'une idée inédite, capable de mettre de l'ordre dans la masse informe des données. » (Caiata-Zufferey, 2013, p.5)

Dahlia Namian et Carolyne Grimard (2013), dans leur article « Entre sensibilité et ironie », nous rappellent que la sensibilité et l'ironie sont des procédés qui permettent au chercheur de développer son imagination sociologique là où les outils théoriques et méthodologiques sont mis à défaut par des observations surprenantes. La sensibilité fait appel à la subjectivité du chercheur, elle lui permet de mettre au travail son implication afin de faire émerger des représentations nouvelles là où la richesse d'un phénomène sociale en manquerait, quant à l'ironie, elle lui permet de créer volontairement des décalages, des écarts et des confusions entre deux réalités et de les exploiter. Ces deux postures appartiennent à la logique de la découverte par sérendipité, que cette dernière soit inattendue ou même provoquée (incongrue). Il s'agit donc de stratégies qui, plutôt que de les contourner, mettent à contribution les décalages dans la démarche scientifique, par une prise de risque, parce qu'elles impliquent l'incertitude, l'imprévu et la déstabilisation, de prendre des chemins de traverse plutôt que la voie des idées reçues. Face à l'altérité de l'autre et/ou de la

situation, « les observations surprenantes qui peuvent être faites sur soi, sur ses propres biais de perception liés à un vécu subjectif, permettent alors de mieux identifier ce qui différencie et rassemble le chercheur de son objet. » (Namian & Grimard, 2013, p. 15)

La sérendipité appliquée au rite de l'hospitalité : (sous forme de) bilan du modèle de la rencontre sidérale

Selon Grit Alexander (2014), l'hospitalité ne serait pas un pouvoir « souverain » exercé par l'accueillant sur l'accueilli, établie dans des règles de l'hospitalité prédéfinies, mais la reconnaissance qu'il y a un échange de rôle qui va de l'un à l'autre et *vis versa* dans leur engagement relationnel. On serait à la fois accueillant et accueilli dans de multiples façons de changer de rôle. Rôles non prédéfinis mais coconstruits dans la relation de personne à personne.

En s'appuyant sur les travaux de Dikeç (2002), Grit propose de nous intéresser à l'expérience des espaces d'hospitalité « déterritorialisés » (Deleuze et Guattari, 1987) co-construits. Il s'agit pour lui d'une expérience qu'il nomme « *hospity* », en opposition aux expériences des espaces « territorialisés » de l'hospitalité prédéfinie par des règles gérant les rôles et les rituels de l'hospitalité. L'« *hospity* » serait une expérience relationnelle non prédéfinie, qui offre un espace ayant la potentialité créatrice de faire émerger plusieurs devenirs par ce que Deleuze (1994) appelle une « actualisation divergente », processus faisant passer d'un état virtuel à un état actuel en connectant des « éléments » jusque-là encore inconnus. L'« *hospity* » serait un espace fragile et temporaire dans le sens où il serait connecté à d'autres espaces qui ont des devenirs beaucoup plus prédéfinis, parce qu'il sont soumis à des processus de réalisation où la tradition prévaut avec ses catégorisations et stéréotypes, son organisation, qui rendent l'espace plus prédictible.

Pour Alexander Grit (2014), un processus de sérendipité est à l'œuvre dans l'« *hospity* », en ouvrant potentiellement un espace « déterritorialisé » entre les deux hôtes dans l'ici et maintenant de la rencontre, pour y construire une relation dans une configuration nouvelle et imprédictible. Pour lui, ce processus de sérendipité n'est pas simplement dû à la chance, mais dépend d'une capacité à se rendre disponible et de s'ouvrir à ce type d'expérience. Sérendipité qui doit être suivie par un

processus d'abduction⁵⁴, c'est-à-dire d'une capacité à formuler une hypothèse exploratoire, à projeter le familier dans l'étrangeté pour donner un sens au monde (Eco, 1998). Dans le rite de l'hospitalité, le processus de sérendipité ne serait pas seulement le résultat mais également ce qui permet d'ouvrir un espace d'« *hospity* » et de poursuivre « au-delà » la relation déterritorialisée. Il s'agirait d'un processus d'exploration qui a le potentiel de « déterritorier » les configurations préétablies qui géraient les rôles des deux hôtes. Le processus de sérendipité aurait ainsi deux conséquences sur le rite de l'hospitalité, tout d'abord les sérendipités déterritorisent l'espace, et dans un deuxième temps elles créent un nouvel espace. La découverte imprévue (sérendipité), que Grit (2014) nomme « *an X thing* », ouvrirait ainsi une « ligne de fuite » (Deleuze et Guattari, 1987) qui désintègre la configuration et initie un processus de déterritorialisation. Celui-ci est ouvert au changement et à la métamorphose, qui créerait un nouvel espace, avec une relation nouvelle et un devenir imprédictible parce que totalement nouveau. Dans cet espace déterritorialisé où les réponses, les postures et les anticipations ne sont plus opérantes, les deux hôtes devant faire face à ce chaos ne peuvent plus tenir les rôles préétablis qui échouent à faire sens et endossent un nouveau « costume » que l'auteur nomme l'« *untidy guest* », que nous pourrions avec beaucoup d'imprécision traduire par l'invité maladroit et désordonné. D'une situation inconfortable les deux hôtes devenus « *untidyguests* » l'un pour l'autre, ayant quitté des positions plutôt rigides et codifiées, peuvent s'harmoniser en portant l'attention sur le moment présent sans avoir à tenir compte de l'instant d'avant, créant les conditions à la sérendipité qui à son tour crée une nouvelle organisation expérimentale et imprédictible, où les rôles de chacun sont redéfinis et où chacun devient l'hôte de l'autre puis l'autre de l'hôte. Pour Grit l'« *hospity* » ouvre un espace pour un « *disruptive tourism* » permettant au deux hôtes d'échapper aux configurations de l'hospitalité stratifiée, fixe et conventionnelle pour créer un espace nouveau d'hospitalité, des « « laboratoires culturels » où les personnes peuvent expérimenter des futurs et des identités alternatifs ». (Grit 2014, p.84) (Ma traduction). Pour l'auteur, « les deux hôtes organisent leur propre fête » (Grit 2014, p. 85), où leurs idées, leurs corps, et leurs mémoires peuvent se connecter au-delà de leurs altérités radicales qui les séparaient l'un de l'autre.

Nous allons maintenant nous intéresser aux enjeux, pour soi et pour l'autre, de la rencontre sidérale.

⁵⁴ Procédure de normalisation d'un fait surprenant (catellin, 2004, p.181), « aboutit à la construction d'hypothèses nouvelles en reliant (selon des moyens qui peuvent être divers) des connaissances acquises et passées à un fait surprenant actuel. » (Angué, 2009, p.79)

6. Enjeux de la rencontre sidérale

6.1. 1^{er} enjeu : penser son enculturation

La rencontre interculturelle permet au sujet d'initier un regard décentré sur sa culture : d'observer son système de référence culturel, ses codes culturels d'un point de vue extérieur. Chaque individu a un rapport personnel à sa propre culture, que ce soit par son éducation, par ses affiliations à ses groupes d'appartenance, par ses intérêts, son histoire personnelle et selon le moment où il s'observe. S'il est difficile pour chacun de se sentir pleinement représentant de sa culture, c'est parce que celle-ci n'existe que dans sa capacité à rassembler les particularités individuelles, les différences interpersonnelles dans un système de pensée global (qui rassemble plutôt qu'il ne délimite), dans des codes culturels partagés (rappelons que dans une approche interactionniste, ce sont les hommes par leur façon de faire communauté qui crée la culture (qui est une abstraction)) leur permettant de communiquer et de tenir ensemble. Lorsqu'un étranger rencontre un membre d'une autre culture, il ne rencontre pas sa culture, mais une expression locale de celle-ci, s'il rencontre une autre personne, il rencontrera une autre expression locale plus ou moins proche de cette même culture. Pourtant le sujet éprouve de la difficulté à se placer du point de vue d'un autre pour s'observer. Il s'agit là d'une action qu'il ne fait pas naturellement, il est difficile de s'observer comme objet extérieur, tel qu'il se donne à voir à quelqu'un qui a le pouvoir de le faire avec une relative objectivité (parce qu'il ne partage pas ses codes, son historicité socio-culturelle, ses biais). Il est ainsi important de le faire (au moins dans un premier temps) dans le regard d'un autre réel, dans l'interaction de la rencontre. Comment savoir ce que cet autre va observer, quels décalages va-t-il retenir pour établir un savoir, d'où va-t-il observer le premier, de quel point de vue ? Est-ce qu'un américain, un chinois, un congolais va observer la même chose d'un même individu (en tant que représentant de sa culture), et parmi ces américains, chinois, congolais, selon qu'il vient de tel ou tel endroit, qu'il ait telle ou telle histoire, observera-t-il la même chose le concernant ? En réalité, chaque personne rencontrée peut révéler quelque chose d'autre sur son propre rapport à son système culturel, sur son système de pensée, sur son enculturation. Et plus le sujet est capable de se décentrer, plus il lui sera possible de se figurer le système de pensée de l'autre (par abduction⁵⁵)

⁵⁵ Procédure de normalisation d'un fait surprenant (Catellin, 2004, p.181), « aboutit à la construction d'hypothèses nouvelles en reliant (selon des moyens qui peuvent être divers) des connaissances acquises et passées à un fait surprenant actuel. » (Angué, 2009, p.79)

, son rapport au monde lié à son enculturation, son expression locale de sa culture. Saisir le rapport au monde de l'autre c'est le mettre en tension avec son propre rapport au monde objectivé (qui n'est pas plus naturel, mais tout aussi encodé culturellement, et historiquement).

Pour le sujet, penser son propre rapport au monde, aux autres et aux valeurs en tant que représentant de sa propre culture le porte à prendre conscience d'un processus de socialisation, d'une enculturation, le plus souvent « silencieuse », tout comme l'est l'apprentissage de la langue maternelle (par rapport à celui d'une langue étrangère). Cela demande une capacité à se décentrer dans le « regard » de l'autre, en effet Lucette Colin nous rappelle que cela « met en jeu un processus d'acculturation-contre-acculturation [...] interrogeant aussi un tant soit peu l'ethnocentrisme et le sociocentrisme du regard de tout à chacun sans oublier les rigidités identificatoires. » (Colin, 2009, p.8) Ce décentrement permet ainsi à l'individu de voir sa propre étrangeté par un exotisme inversé : « L'exotique n'est plus l'Autre mais soi-même, vu par celui-là même qui en est la figure tutélaire : un exotisme inversé. L'exotisme inversé c'est vivre sa propre étrangeté non abolie dans le regard de l'altérité [...]. » (Fernandez, 2002, p.195) Pour un individu, penser sa propre enculturation (Mead, 1963) ⁵⁶ demande à ce qu'il réalise des catégorisations sociales de sa propre culture. Il est à noter que les catégorisations sociales ont pour fonction de réduire la complexité de son environnement social, de faciliter l'identification et la différenciation d'objets sociaux. Elles représentent des moyens simples et efficaces pour tout individu de se représenter le monde social dans lequel il vit et elles tendent donc ainsi à le rassurer. Il est ainsi possible de faire des catégorisations sociales du rapport au temps, à la politique, à l'autorité, à la science, à la religion, à l'universel, à la mondialisation, à l'éducation, à la femme, à l'homme, à l'enfant, à l'individu, au travail, au loisir, à la nourriture, au monde extérieur, à la nature, aux nouvelles technologies, au corps, à l'hospitalité, et tout particulièrement à la rencontre (distance, langage, expressions corporelles, regard, rituel d'entrée et de sortie, gestes, contacts, ...), etc.

Réaliser des catégorisations sociales de sa propre culture a trois conséquences :

D'une part, cela permet au sujet de prendre conscience du travail qu'il faut initier pour porter un regard ethnologique sur sa propre culture globale. S'il réussit tant bien que mal à brosser les contours d'une culture commune (qu'il partagerait avec les membres de sa culture), il peut y avoir

⁵⁶ Enculturation (Mead, 1963) : Il s'agit du processus par lequel « une société donnée transmet ses valeurs et donc se perpétue au travers des soins aux enfants, des modalités éducatives, des manières d'être avec eux [...] Cette enculturation va coder le corps ; les perceptions, les sensations, mais aussi certains affects. » (Kaës, 2012, p.112)

un décalage avec son expression dans la vie quotidienne, dans le vécu et donc dans le visible pour les autres. Cela permet encore au sujet de se rendre compte qu'il existe d'innombrables expressions locales de cette culture commune : au niveau des communautés (socio-économiques, générationnelles, ethniques, culturelles, cosmopolites) mais aussi entre individus. Enfin, que s'il a réussi à « brosser le contours » de sa culture, celle-ci (comme toutes les autres) est d'une extrême complexité (finesse) et qu'une vie d'étude ne suffirait probablement pas à tout déplier (à prendre consciences de tout le processus de socialisation).

D'autre part, cet exercice lui permet de se faire une première idée de la difficulté qu'il y aurait à saisir ce que représente sa propre culture pour un étranger, ainsi que du caractère local d'une immersion dans celle-ci (il est impossible de s'immerger dans une culture en général, cette immersion se fait dans une expression locale de celle-ci). Même si l'étranger venait à connaître les codes de la culture globale du pays visité (par un apprentissage livresque), s'il rencontre un membre de cette culture, il ne connaît pas encore son rapport, son appropriation, son expression à/de cette culture, ceux du groupe ou de l'organisation dans laquelle ils se rencontrent, etc. Cette prise de conscience par le sujet, lui permet en retour de réaliser qu'il en est de même pour lui lorsqu'il s'immerge dans une autre culture.

Enfin, réaliser que ce qui lui semble naturel voir universel dans son rapport au monde est le fruit d'une incorporation culturelle exprimée de façon locale (de sa personne), en prendre conscience procède d'une autoformation existentielle (Galvani, 2010). En effet cette dernière dépend d'un décentrement par une double émancipation : une émancipation extérieure par une prise de conscience des conditionnements sociaux-historiques, et une émancipation intérieure par celle du dialogue intérieur qui les maintiennent, afin de s'ouvrir à un sens nouveau dans l'expérience du monde et des choses. La rencontre de l'autre est le moyen le plus efficace pour prendre conscience de son héritage socioculturel, si tant est que l'on s'ouvre à la possibilité d'un autre regard sur le monde. Prendre conscience de ses conditionnements socio-culturels ne se décrète pas mais se travaille au long-court et dans l'action, cela demande un effort, un cheminement. Cela semble fonctionner comme une boucle récursive (Morin, 1986), C'est-à-dire par « un processus où les effets ou produits sont en même temps causateurs et producteurs dans le processus lui-même, et où les états finaux sont nécessaires à la génération des états initiaux. » (Morin, 1986, p.101) Plus le sujet se « frotte » à l'altérité, plus il est capable de s'émanciper de son héritage socio-culturel, et

plus il s'émancipe plus il est capable de s'ouvrir à l'altérité. Ce qui lui semble naturel voire universel, ne l'est pas forcément pour l'autre, ce dernier possède ses propres rapports au monde qui pour lui peuvent paraître naturels voire universels. Il s'agit là également d'être à même de prendre conscience de cela afin de pouvoir entrer en relation.

6.2. 2ème enjeu : créer une « passerelle culturelle » hic et nunc.

La rencontre d'un autre peut faire émerger la compréhension d'un autre système de pensée, et dans un même mouvement dialogique, de faire émerger la compréhension de son propre système de pensée (les deux mouvements se nourrissant l'un l'autre). C'est donc à travers la rencontre, entre deux expressions locales culturelles se retrouvant autour d'un même objet, qu'une compréhension commune peut organiser la communication. Il ne s'agit pas de créer la même représentation de l'objet, mais une compréhension suffisamment métissée pour que les deux expressions de l'objet (les deux rapports au monde) puissent le temps de la rencontre, entrer en dialogique chez les deux personnes pour faire ressortir une universalité concrète⁵⁷ dans l'ici et maintenant. Il s'agit d'un décentrement dans un mouvement opposé, des centres vers un entre-deux situé (dans un ici et maintenant), fragile, instable, demandant un effort créatif des deux parties, que peut se construire la relation. Nous parlons bien là de la construction de ce que nous nommerons une « passerelle culturelle » *hic et nunc*. Dans l'après coup, chacun peut faire émerger un savoir sur la culture de l'autre et ainsi sur sa propre culture. Le savoir sur la culture de l'autre (un savoir ethnocentré permettant de se représenter la culture de l'autre dans son propre système de pensée) qu'il soit en amont ou en aval de la rencontre, doit être au service de la relation et non son fondement. Pour construire une passerelle culturelle, l'un ne fait pas disparaître l'autre dans ses semblables, l'un ne projette pas sur l'autre ses représentations ethnocentrées, au risque de maintenir la distance et de renforcer les stéréotypes que l'un a de l'autre. Pour construire une passerelle culturelle, une personne rencontre tout d'abord une autre personne, une expression locale d'une autre culture qu'il ne connaît pas encore, c'est cette personne qui va le guider, l'aider à cheminer à travers sa vision du monde. Les connaissances ethnologiques que l'un possède de la culture de l'autre l'aideront simplement à donner une direction à son regard, dans un paysage brumeux qu'il faut découvrir,

⁵⁷ Ouvert sur la diversité des expressions de la condition humaine sans cesse renouvelée, mais pris et chapeauté par une appartenance à l'humanité, avec ses droits et ses devoirs identiques. Il implique une conception du multiculturalisme qui n'est pas un repli identitaire et qui ne s'oppose pas à l'individualisme. (Taylor, 1994)

confirmer, infirmer et très souvent ajuster. Pour cela, il faut tout d'abord pour le sujet, accepter un certain lâcher-prise vis-à-vis de ses projections culturelles qui dans ses relations quotidiennes le guident et rendent efficaces ses rencontres, mais qui, lorsqu'il y a une distance culturelle, peuvent l'amener à mal interpréter la relation en construction. Il ne rencontre pas une culture, mais une personne autre, et c'est à travers son expression locale, qu'il peut se faire une représentation plus juste de sa culture, et non l'inverse. Si les projections ethnocentriques le conduisent à se faire une idée assez éloignée de la réalité de l'autre, et ainsi de maintenir une distance, ce n'est que lorsque celles-ci sont mises en suspens que la rencontre peut se faire. C'est en se laissant guider par l'autre qu'une représentation plus juste de la culture de cet autre se construit petit à petit. Cela nécessite un lâcher-prise, un moment où cette compréhension de l'autre se joue à travers des sensations, des impressions qu'il ajuste, sans toutefois chercher à les cristalliser tout de suite en savoir. Se figurer un même objet dans un autre système de pensée, ne passe pas par une traduction littérale de celui-ci dans son système de pensée, mais c'est tout d'abord essayer de saisir le rapport que l'autre entretient avec son objet (de son expression locale culturelle) pour ensuite se représenter ce rapport dans son propre système. Pour cela, il faut que le sujet objective son propre rapport à l'objet, accepter que celui-ci ne soit pas naturel, universel, mais encodé culturellement, que son propre rapport au même objet ne soit pas plus étrange, ou alors tout aussi étrange que celui de l'autre. Mettre en tension ces deux rapports crée la passerelle culturelle qui crée la rencontre. Par exemple, comprendre le rapport étrange au temps de l'autre, se fait en interrogeant son propre rapport étrange au temps. Nous sommes là très clairement dans un processus d'autoformation existentielle.

Bilan des enjeux de la rencontre sidérale

La rencontre d'un autre peut faire émerger la compréhension d'un autre système de pensée, et dans un même mouvement dialogique, de faire émerger la compréhension de son propre système de pensée (les deux mouvements se nourrissant l'un l'autre). C'est donc à travers la rencontre, entre deux expressions locales culturelles se retrouvant autour d'un même objet, qu'une compréhension commune peut organiser la communication. Il ne s'agit pas de créer la même représentation de l'objet, mais une compréhension suffisamment métissée pour que les deux expressions de l'objet (les deux rapports au monde) puissent le temps de la rencontre, entrer en dialogique chez les deux personnes pour faire ressortir une universalité concrète dans l'ici et maintenant. Il s'agit d'un

décentrement dans un mouvement opposé, des centres vers un entre-deux situé (dans un ici et maintenant), fragile, instable, demandant un effort créatif des deux parties, que peut se construire la relation. Nous parlons bien là de la construction de ce que nous nommerons une « passerelle culturelle » *hic et nunc*. Dans l'après coup, chacun peut faire émerger un savoir sur la culture de l'autre et ainsi sur sa propre culture. Enfin, pour le sujet, réaliser que ce qui lui semble naturel voir universel dans son rapport au monde est le fruit d'une incorporation culturelle exprimée de façon locale (de sa personne), en prendre conscience procède d'une autoformation existentielle. En effet cette dernière dépend d'un décentrement par une double émancipation : une émancipation extérieure par une prise de conscience des conditionnements sociaux-historiques, et une émancipation intérieure par celle du dialogue intérieur qui les maintiennent, afin de s'ouvrir à un sens nouveau dans l'expérience du monde et des choses. La rencontre de l'autre est le moyen le plus efficace pour prendre consciences de son héritage socioculturel, si tant est que l'on s'ouvre à la possibilité d'un autre regard sur le monde. Prendre conscience de ses conditionnements socio-culturels ne se décrète pas mais se travaille au long-court et dans l'action, cela demande un effort, un cheminement. Cela semble fonctionner comme une boucle récursive (Morin, 1986) : plus le sujet se « frotte » à l'altérité, plus il est capable de s'émanciper de son héritage socio-culturel, et plus il s'émancipe, plus il est capable de s'ouvrir à l'altérité.

7. Temporalité de la rencontre

La désinscription culturelle du voyageur, son basculement dans un voyage sidéral viennent influencer directement sur la qualité de ses rencontres. Comme nous l'avons vu, le voyageur autour du monde ne dispose pas de temps suffisant pour maîtriser les codes locaux lui permettant de faire des expériences de plus en plus actives de rencontre. Il ne recherche plus l'intégration, ne cherche pas à devenir (comme) l'autre. Il demeure volontairement étranger. Mais étranger pour lequel il y a hospitalité, et que l'autre accueille dans son intimité parce qu'il va disparaître comme il est apparu quand il reprendra la route, bien avant que les conflits puissent s'installer. Etranger, certes, mais avec qui l'hôte a partagé un moment d'intimité, grâce à cette distance radicale qui permet une proximité : il est lointain et proche à la fois (Simmel, 1908). Nous pensons que cette hospitalité que le voyageur reçoit en temps qu'étranger, il la redonne en accueillant l'autre avec sa part d'étrangeté, qu'il ne cherche pas à interpréter au risque de la faire disparaître dans ses

catégorisations sociales : « L'autre, pour être autre, doit l'être absolument, ne portant prise à aucune possibilité de connaissance anticipée. On ne peut le prévoir mais on doit l'accueillir dans l'éclat d'une vision. » (Laplantine & Nouss, 2011, p.100)

Dans le voyage autour du monde, la rencontre, comme voyage dans l'étrangeté de l'autre, devient sa propre finalité. Le voyageur ne sait pas quand aura lieu la rencontre, ni qui et ce qu'elle lui révélera ; il confie en quelque sorte son « destin » au rite de l'hospitalité en consentant à une certaine vulnérabilité. Il s'agit pour lui de se laisser porter par la rencontre, de vivre le moment *hic et nunc*, non plus comme un ensemble de traits culturels à décoder mais comme un moment intersubjectif non-ordinaire à vivre.

La rencontre ainsi considérée permet une ouverture à « l'indicible » de l'altérité radicale de l'Autre (la dimension anthropologie convoquée justifiant la majuscule) via des potentialités de pensée non verbales qui, dans l'après-coup, sont mise en intrigue par le truchement d'un retour réflexif langagier (Lesourd, 2009). Il s'agit là d'une formation non pas à quelque modèle extérieur mais aux possibles, à l'ouverture sur l'inconnu, aux systèmes de pensées métisses, à la création, à la rencontre. Ce processus de formation peut être pensé à partir de la notion de sérendipité, c'est-à-dire d'« influence de données inattendues, aberrantes et capitales sur l'élaboration d'une théorie » (Merton, 1957, cité dans Berthelot, 2000, p. 148) et, plus généralement, sur l'élaboration d'une représentation du monde et de soi. Ce sont en effet de telles données inattendues qui sont apportées par les hasards de la rencontre de l'autre, et par le hasard de ce que l'autre révèle sur lui et sur le voyageur. La disponibilité existentielle nécessaire à cette ouverture à la sérendipité serait ainsi la condition même de ce type de voyage formateur.

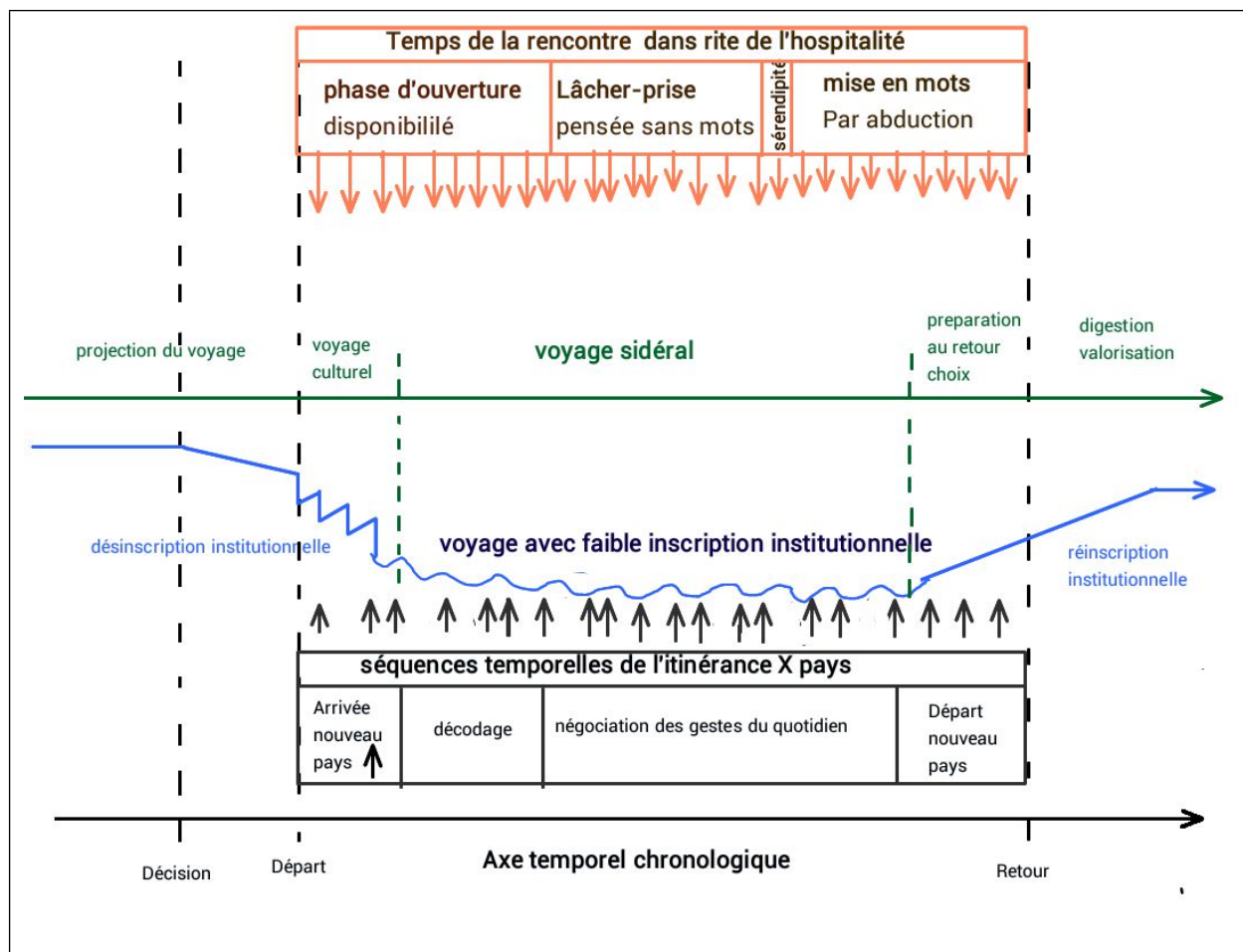


Schéma 3 : La rencontre par le rite de l'hospitalité⁵⁸

A notre schéma, il nous faut ajouter une multiplicité de rencontres fortuites et indépendantes dans le rite de l'hospitalité. Celles-ci étant caractérisées par trois phases, la première (phase d'ouverture) étant, pour le voyageur, de se rendre disponible à la rencontre par une certaine vulnérabilité (il accepte de ne pas avoir de contrôle sur le déroulement de la rencontre, mais il se laisse guider sans savoir où elle va le conduire). La deuxième, la phase de lâcher-prise, ne s'appuierait pas sur une pensée logique qui par anticipation, déduction, et induction compare deux systèmes de pensée pour faire de la différence, mais en faisant travailler de l'« écart » (Jullien, 2012) pour produire un « entre » métissé, par sérendipité. Une troisième phase, par abduction⁵⁹, consiste, pour le voyageur, à mettre en mots ce qu'il a saisi de l'autre par un retour à son système de référence. Dans un rapport dialogique, passer par l'altérité lui permet de penser son impensé, et par une boucle récursive

⁵⁸ Ce schéma est disponible en format paysage en annexes p.559.

⁵⁹ Processus permettant de former une hypothèse exploratoire.

(Morin, 1986), mieux penser son impensé lui permet de s'ouvrir à plus d'altérité, ce qui constitue un processus émancipateur d'autoformation existentielle⁶⁰ (Galvani, 2010). Ce serait bien dans une compréhension métissée que nous pourrions nous rejoindre de manière universelle.

Conclusion du troisième chapitre

Dans ce troisième chapitre, nous avons étudié la rencontre de l'« autre » dans le voyage autour du monde. En entreprenant un voyage autour du monde, le voyageur part à la découverte de nombreuses cultures différentes issues de continents différents. Il s'agit d'un voyage en immersion dans les populations locales avec en son cœur les rencontres interculturelles. C'est au travers de ces rencontres que le voyageur va pouvoir découvrir la culture de l'hôte, mais également prendre conscience de sa propre culture, et possiblement se métisser culturellement ou s'acculturer. Nous avons vu que pour le voyageur, apprendre à faire des rencontres interculturelles, c'est ainsi apprendre à transformer son mode de rencontre, comment d'« expert » de la rencontre active dans son milieu culturel il doit développer sa capacité à réaliser des rencontres passives (dans une démarche de relativisme culturel méthodologique), à suspendre dans un premier temps son processus d'interprétation (lié à la pensée rationnelle et l'empathie, toutes deux ethnocentrées) pour se laisser guider par l'autre. L'interprétation ne se fait que dans un deuxième temps, par le retour du langage, par la mise en mots de ce qu'il a pu saisir d'autre (par un ethnocentrisme méthodologique).

Nous avons ensuite procédé à une étude multiréférentielle de la capacité à rencontrer en situation interculturelle, pour cela nous avons appliqué les principes de disjonction, de conjonction et d'implication afin de mettre en tension les différentes approches épistémologiques de cette capacité. L'implication a ainsi été travaillée en situant chaque capacité dans son contexte épistémologique, ce qui nous a permis d'appliquer à notre étude le principe de disjonction. Qu'il s'agisse d'un processus d'initiation interculturelle dans le but de vivre une intégration dans une autre culture (la « pensée nomade » (Fernandez, 2002) ou le développement de compétences interculturelles), d'un vécu de déréalisation permettant une extase (la « pensée corporelle » (Onfray, 2007)), d'une pulsion à l'errance qui dépasse l'homme (la « pensée du destin » (Maffesoli

⁶⁰ Ce processus favorise une émancipation aussi bien « extérieure », vis-à-vis des héritages socioculturels du voyageur, qu'« intérieure », vis-à-vis des soliloques qui maintiennent l'influence de ces héritages.

1997)), par la création d'un « entre » métisse par le décentrement dans un autre système de pensée (la « pensée métisse » (Laplantine, 2011) ou celle de l' « écart » (Jullien, 2012)), que cela se fasse par la création d'un espace transitionnel permettant à deux inconscients d'accéder à la conscience et se nourrir l'un l'autre (l' « entre-deux » psychanalytique), par des capacités sensibles (l'écoute rogerienne) ou par des capacités cognitives et comportementales (l' « intelligence culturelle » (Livermore, 2011)), ces approches se disjoignent et ne peuvent se confondre. Toutefois, des zones de rencontre (par principe de conjonction) ont pu émerger de cette étude multiréférentielle. En effet, parce qu'elles étudient toutes la rencontre interculturelle, pour chacune de ces différentes approches, cette rencontre est caractérisée par une démarche impliquant une passivité elle-même conditionnée par un décentrement (de soi dans l'autre et de l'autre en soi) et produisant un métissage des apories dans une démarche exotique (devenir autre). Il n'a donc pas été question d'opposer ces différentes approches, mais de reconnaître que dans la rencontre culturelle, la capacité d'adapter son mode de penser, de saisir les informations, de les traiter, et d'élaborer une façon d'être et d'agir, ne passe pas (du moins dans un premier temps) par une expérience active de la rencontre (par une capacité cognitive consciente, logique et déductive, afin de catégoriser l'autre), mais qu'il s'agit tout d'abord, pour le sujet, de réaliser une expérience passive de la rencontre de l'autre par un décentrement de « soi » en l'autre afin de saisir par création (métissage), une part de l'altérité qui lui était inaccessible par son système de pensée.

Nous nous sommes ensuite intéressés à ce qui peut se jouer dans ce moment passif de la rencontre. Pour cela nous avons réalisé une étude multiréférentielle de la « pensée sans mots », une fois de plus nous n'avons pas cherché à confondre les différentes approches, mais à établir des zones de disjonction ainsi que des zones de rencontre possibles. En effet, ces différentes approches observent le même processus de saisie d'une altérité de différents points de vue qui ne se superposent pas : ainsi pour Goergieff (2008), il est possible de saisir une altérité radicale non encore contenue dans le soi par des neurones miroirs pré-langagier et en faire émerger le sens par l'impossibilité empathique combinée à l'auto empathie (dans l'expérience empathique, il n'est ni moi, ni l'autre en moi, mais quelque chose d'autre à faire émerger) ; pour Shusterman (1994), il s'agit pour cela de puiser dans l'expérience immédiate « sous l'interprétation » puis de faire émerger le sens par une boucle récursive entre compréhension (non loquace) et interprétation loquace ; pour Laplane (2000), il s'agit de mettre en œuvre une pensée sans mots, qui manipule des concepts non encore définis par le langage jusqu'à qu'il fusionnent en révélation ; et enfin pour Petitmengin (2001) il

s'agit de laisser émerger le sens par la mise en œuvre de gestes mentaux (non loquaces) : un geste de lâcher-prise (pour faire une expérience passive), un geste de connexion (entre deux altérités), un geste d'écoute (laisser le sens émerger sans interprétation), un geste de transformation (mise en mots) et enfin un geste d'authentification (distinction entre identité et altérité). Toutefois, une zone de rencontre émerge, puisqu'il qu'il s'agit dans chaque approche, d'une capacité à mettre en œuvre une pensée non loquace pour saisir par création une altérité que le langage ne contient pas encore. Ainsi dans le moment « passif » de la rencontre de l'autre, il y aurait création *hic et nunc* pour saisir une part de son altérité radicale. Cela se ferait par une pensée sans mot, il s'agirait plutôt de l'émergence d'un concept composé d'interrelations non loquaces, éphémères, volatiles, dans l'ici et maintenant. Ce concept embrassant l'aporie de l'autre n'aurait pas pour objet, dans un premier temps, de faire émerger une connaissance sur l'autre, mais, tout d'abord, de maintenir la relation elle-même devenue possible dans l'instant par une expérience immédiate. La mise en mots de ce qui a été saisi sur/de l'autre et sur/de soi, se ferait dans l'après-coup, une fois que suffisamment de « matériaux » non loquaces ont été collectés, pour faire émerger une idée plus juste de l'autre, en attendant de l'ajuster lors de la prochaine rencontre. C'est dans ce deuxième temps que se joue l'interprétation, en venant mettre en tension ce qui a été ressenti dans ce moment passif avec ce que ce sentiment emphatique vis-à-vis de cette situation signifie pour soi (par auto-empathie). C'est de ce décalage que se crée le métissage, la passerelle.

Ces différentes études multiréférentielles nous ont permis de définir le modèle de la rencontre sidérale (ou de la relation sidérale à l'altérité). En effet, elle se distingue de la relation ethnocentrée à l'altérité (faire de la différence pour placer l'altérité dépourvue de sa radicalité sur une échelle de valeur liée à nos codes culturels) et se distingue de la relation métissée à l'altérité (où par intégration, la personne accède aux codes de la culture d'accueil par acculturation rendant la rencontre de plus en plus active). De par la grande itinérance, le voyageur ne peut se placer dans un modèle culturel ou un autre (le sien pour la relation ethnocentrée et celui de l'autre (qui est devenu en partie le sien) pour la relation métissée). En effet la rencontre sidérale a pour objectif de rendre la rencontre d'un autre (tout à fait autre) possible dans l'ici et maintenant. C'est donc à travers la rencontre, entre deux expressions locales culturelles se retrouvant autour d'un même objet, qu'une compréhension commune peut organiser la communication. Il ne s'agit pas de créer la même représentation de l'objet, mais une compréhension suffisamment métissée pour que les deux expressions de l'objet (les deux rapports au monde) puissent le temps de la rencontre, entrer

en dialogique chez les deux personnes pour faire ressortir une universalité concrète dans l'ici et maintenant. Il s'agit d'un décentrement dans un mouvement opposé, des centres vers un entre-deux situé (dans un ici et maintenant), fragile, instable, demandant un effort créatif des deux parties, que peut se construire la relation. Nous parlons bien là de la construction de ce que nous nommons une « passerelle culturelle » *hic et nunc*. Dans l'après coup, chacun peut faire émerger un savoir sur la culture de l'autre et ainsi sur sa propre culture. En effet, pour le sujet, la rencontre de l'autre est le moyen le plus efficace pour prendre conscience de son propre héritage socioculturel, si tant est qu'il s'ouvre à la possibilité d'un autre regard sur le monde. Prendre conscience de ses conditionnements socioculturels ne se décrète pas mais se travaille au long-cour et dans l'action, cela demande un effort, un cheminement. Cela semble fonctionner comme une boucle récursive (Morin, 1986) : plus il se « frotte » à l'altérité, plus il est capable de s'émanciper de son héritage socioculturel, et plus il s'émancipe plus il est capable de s'ouvrir à l'altérité. Cette rencontre se ferait par le rite de l'hospitalité offerte à l'étranger de passage.

Nous avons vu que selon Grit Alexander (2014) l'hospitalité ne serait pas un pouvoir « souverain » exercé par l'accueillant sur l'accueilli, établie dans des règles de l'hospitalité prédéfinies, mais la reconnaissance qu'il y a un échange de rôle qui va de l'un à l'autre et *vis-versa* dans leur engagement relationnel. On serait à la fois accueillant et accueilli dans de multiples façons de changer de rôle. Rôles non prédéfinis mais coconstruits dans la relation de personne à personne. Le rite de l'hospitalité créerait ainsi des espaces d'hospitalité « déterritorialisés » (Deleuze et Guattari, 1980) co-construit, expérience que Grit nomme « *hospity* », en opposition aux expériences des espaces « territorialisés » de l'hospitalité prédéfinie par des règles gérant les rôles et les rituels de l'hospitalité. L'« *hospity* » (qui est un espace fragile et temporaire) serait une expérience relationnelle non prédéfinie, qui offre un espace ayant la potentialité créatrice de faire émerger plusieurs devenirs, en connectant des « éléments » jusque-là encore inconnus. Pour Alexander Grit (2014), un processus de sérendipité est à l'œuvre dans l'« *hospity* », en ouvrant potentiellement un espace « déterritorialisé » entre les deux hôtes dans l'ici et maintenant de la rencontre, pour y construire une relation dans une configuration nouvelle et imprédictible. Pour lui, ce processus de sérendipité n'est pas simplement dû à la chance, mais dépend d'une capacité à se rendre disponible et de s'ouvrir à ce type d'expérience. Sérendipité qui doit être suivie par un processus

d'abduction⁶¹, c'est-à-dire d'une capacité à formuler une hypothèse exploratoire, à projeter le familier dans l'étrangeté pour donner un sens au monde (Eco, 1998). Dans le rite de l'hospitalité, le processus de sérendipité ne serait pas seulement le résultat mais également ce qui permet d'ouvrir un espace d'« *hospity* » et de poursuivre « au-delà » la relation déterritorialisée. Il s'agirait d'un processus d'exploration qui a le potentiel de « déterritorier » les configurations préétablies qui géraient les rôles des deux hôtes. La découverte imprévue (sérendipité) désintègre la configuration et initie un processus de déterritorialisation, ouvert au changement et à la métamorphose, qui créerait un nouvel espace, avec une relation nouvelle et un devenir imprédictible parce que totalement nouveau. D'une situation inconfortable pour les deux hôtes où chacun campe sur ses positions plutôt rigides et codifiées, ils s'harmonisent en portant l'attention sur le moment présent sans avoir à tenir compte de l'instant d'avant, créant les conditions à la sérendipité qui à son tour créera une nouvelle organisation expérimentale et imprédictible, où les rôles de chacun sont redéfinis et où chacun devient l'hôte de l'autre puis l'autre de l'hôte. Pour Grit l'« *hospity* » ouvre un nouvel espace permettant aux deux hôtes d'échapper aux configurations de l'hospitalité stratifiée, fixe et conventionnelle pour créer un espace nouveau d'hospitalité, des « laboratoires culturels » où les personnes peuvent expérimenter des futurs et des identités alternatifs ». (Grit, 2014, p.84) (Ma traduction), où leurs idées, leurs corps, et leurs mémoires peuvent se connecter au-delà de leurs altérités radicales qui les séparaient l'un de l'autre.

⁶¹ Procédure de normalisation d'un fait surprenant (Catellin, 2004, p.181), « aboutit à la construction d'hypothèses nouvelles en reliant (selon des moyens qui peuvent être divers) des connaissances acquises et passées à un fait surprenant actuel. » (Angué, 2009, p.79)

CHAPITRE IV : Une acculturation « anthropologique » par le rite des hospitalités

« Il n'y a plus de terres inconnues sur les cartes, la tendance, la pulsion culturelle ne portent plus à la découverte, mais à l'enjeu de la relation. [...] C'est l'identité ouverte sur l'autre, parce qu'il nous faut nous habituer à l'idée-et c'est difficile, nous en avons peur, et nous ne voulons pas, et nous reculons- que je peux changer en échangeant avec l'autre sans me perdre moi-même » (Glissant, 1999, pp.47-53)

Dans ce quatrième chapitre nous allons nous intéresser à une forme particulière d'acculturation, produite par le voyage en grande itinérance autour du monde. Il s'agit de ce que nous nommons une acculturation « anthropologique », en opposition à une acculturation « ethnologique ». En effet cette dernière serait le fruit d'un voyage en intégration qui viserait, par métissage entre deux cultures - la culture d'origine, et la culture d'accueil - de permettre au voyageur de s'inscrire et de s'intégrer dans la culture d'accueil, de saisir les codes culturels, la vision du monde de l'« autre » depuis un système de pensée métis (et non plus avoir à tout rapporter, pour faire sens, à son système de pensée, sa vision du monde et ses codes culturels de sa culture d'origine). Il peut toutefois saisir un même objet culturel, par « principe de coupure »⁶² (Bastide, 1970), des deux systèmes de pensée (qui se sont toutefois métissés l'un l'autre), ou encore « traduire » (au plus proche, parce qu'il demeura toujours une altérité radicale)) un objet culturel d'un système de pensée à l'autre. Cela se ferait par un système de pensée métis provisoire, dynamique, ancrée dans l'ici et maintenant, créant de l'« entre » et ainsi de l'« écart » (Jullien, 2012) pour créer un savoir ethnologique sur une autre culture. L'acculturation « anthropologique » quant à elle, ne permet pas une intégration dans une autre culture. Dans la grande itinérance, l'autre étant toujours autre (et non relié aux précédents par un système culturel relativement homogène), l'acculturation trouve sa source au cœur même de la rencontre par le rite de l'hospitalité, et n'a d'autre but que de créer une passerelle culturelle provisoire entre deux personnes autour d'un objet culturel spécifique. Le savoir ethnologique créé par réflexivité dans l'après coup de la rencontre n'a que peu d'utilité dans la rencontre suivante puisqu'il n'appartient pas au nouveau système de pensée. Toutefois, après un certain temps, et la

⁶² Celui-ci permet à l'homme marginal de vivre dans deux cultures sans nécessairement les faire communiquer.

traversée de quelques cultures, le même objet culturel ayant été saisi de plusieurs systèmes de pensée différents, par réflexivité, crée un savoir anthropologique sur cet objet spécifique. Pour le voyageur, il y aurait ainsi un métissage culturel d'ordre anthropologique, et le système de pensée métis qui en découle, lui permettrait de mieux saisir l'Autre⁶³ parmi les autres, au-delà de leurs cultures d'origine. Il s'agirait là, pour nous, de deux formations de soi spécifiques induites par deux acculturations différentes, ce que nous allons étudier dans cette partie. Pour cela nous allons tout d'abord réaliser, dans une approche multiréférentielle, une étude de la formation de soi par le voyage, avant de nous intéresser aux rites de passages des jeunesses occidentales. Et enfin, nous nous plongerons dans une étude de la socialisation cosmopolite confrontée à la grande itinérance.

1. Approche multiréférentielle de la formation de Soi par le voyage

« On s'empporte avec soi partout où l'on va. Le voyage ne peut être remède à tout, mais il peut aider à trouver des solutions. » (Michel, 2011, p.19)

Le voyage est envisagé ici, dans ce début de partie, de façon globale, non pas (seulement ou forcément) comme un déplacement géographique, un degré d'aventure, une durée d'immersion, etc., mais dans ce qu'il permet, au coin de la rue comme à l'autre bout du monde, de transformer son rapport au monde et à soi par une ouverture à une altérité. Il est ainsi en opposition au voyage permettant la confirmation de soi, l'affirmation et l'accroissement de son capital culturel ethnocentré sur la culture visitée. D'un point de vue des sciences de l'éducation, le voyage peut être une expérience permettant de renforcer son rapport à soi et au monde préexistant, où il peut être une expérience permettant de transformer son rapport à soi et au monde. Nous étudierons ici, ce qui est commun à l'ensemble de ces voyages transformateurs. Pour cela nous étudierons le versant existentiel de l'intelligence culturelle (Livermore, 2011), la rencontre de soi par le voyage, se connaître soi « étranger à nous-mêmes » (Kristeva, 1988), et enfin, nous étudierons le développement de soi par le voyage.

1.1. Le versant existentiel de l'intelligence culturelle

⁶³ La dimension anthropologique justifie l'utilisation de la majuscule.

Ce qu'il faut noter de l'intelligence culturelle (Livermore, 2011), et qui la différencie des autres intelligences dans le paradigme des intelligences multiples (Gardner, 2008), c'est qu'elle n'est pas dépendante de la culture dans laquelle elle a été développée. Si les autres intelligences (QI, QE, Intelligence sociale, etc.) nécessitent une maîtrise de la culture dans laquelle elles agissent par expériences actives, elles renforcent également la personne dans sa propre culture :

Modèle du fonctionnement d'une intelligence active de la rencontre (dépendante d'une culture) :

Hypothèse (Age, milieu socioculturel, statut, etc.) → déduction du comportement adapté (code culturel et distance adéquate) → ajustement du comportement par rapport à la différence individuelle (par QE) → déduction permettant d'inscrire les variations dans les catégorisations sociales de sa culture (renforcement dans sa propre culture permettant d'affiner sa capacité à évaluer la prochaine rencontre par induction.)

L'intelligence culturelle est tout autre dans son fonctionnement. Pour être efficace, il faut justement, pour le sujet dans une rencontre interculturelle, mettre en suspend ses préjugés et catégorisations qui ne peuvent rendre compte d'une altérité radicale. Pour se faire cela passe par une double émancipation : de son éducation et de sa culture de référence, et de ses propres projections, blocages, etc. Il faut donc qu'il y ait une objectivation de sa culture par une prise de distance et une prise de conscience de ce qui provient de son héritage socioculturel et de ce qui provient de son ipséité. En effet, nous pensons que par métissage culturel (Laplantine, 2011 ; Glissant, 1999) il est possible de s'acculturer sans avoir à nier qui l'on est. Potentiellement chaque aspect de son ipséité (en tant que contenant) peut continuer à s'exprimer et se construire par et avec d'autres contenus culturels (tout comme il y a une certaine continuité de l'ipséité dans la crise identitaire de l'adolescence induite par un changement de modèles identificatoires). Nous pensons également que certains aspects de l'ipséité peuvent disparaître temporairement ou durablement (dans une transition existentielle par exemple), tout comme d'autres peuvent se créer (en intégrant par exemple un nouveau groupe d'appartenance). Nous avons ainsi une vision dynamique et évolutive de l'ipséité et non une vision statique et substantielle de celle-ci. La rencontre interculturelle pourrait alors permettre au sujet de mettre en tension son ipséité avec d'autres s'exprimant par d'autres contenus culturels et faciliterait ainsi sa capacité à identifier les contenus culturels par lesquelles son ipséité s'exprime. Le développement de l'intelligence culturelle a donc pour corolaire une autoformation existentielle permettant de penser son impensé. Le contact avec

l'altérité radicale de l'autre obligerait le sujet à interroger et mettre au travail son ipséité. Sartre nous rappelle que : « autrui est le médiateur indispensable entre moi et moi-même » (Sartre, 1943, p.260), et encore que le fait d'être confronté à un autre nous confirme dans notre identité tout en nous faisant prendre conscience de notre altérité irréductible : « l'ipséité se renforce en surgissant comme négation d'une autre ipséité. » (Sartre, 1943, p.323)

S'agissant d'étudier en quoi le voyage, au travers des rencontres interculturelles, est formateur (par une autoformation existentielle), Ardoino (1977) nous rappelle qu'il ne s'agit pas seulement d'une acquisition de compétences à prédominance cognitive qui s'y développe (savoir et savoir-faire), mais également d'une élaboration d'un savoir être :

Ce sont, tout autant, l'élaboration d'un savoir être (et devenir), la conquête d'une autonomie et de la capacité correspondante de s'autoriser qui vont s'effectuer au cours de telles démarches [...] ; d'autre part, tout en conservant leur hétérogénéité pratiquement conflictuelle, sinon logiquement contradictoire (dialogique), le dressage social, l'acculturation et le développement personnel gardent parties liées. Tant à l'échelle microsociale des groupes restreints qu'à celle, plus macro-sociale des organisations et des institutions, la formation des sujets sociaux et le développement des personnes s'effectuent à travers tout un jeu complexe d'interactions et d'altérations, hors duquel aucun changement ne s'avérerait possible. (Ardoino, 1977, p.4)

En effet nous pensons que l'ipséité (en tant que contenant) a besoin de contenus culturels pour s'exprimer et se construire, qu'ils proviennent d'une culture ou d'une autre, ces contenus ne sont pas indépendants et ne fonctionnent pas de façon autonome, mais sont inscrit dans un système culturel fait d'interconnexions avec d'autres contenus culturels. L'émancipation vis-à-vis de son enculturation et l'autonomie du sujet vis-à-vis des injonctions identificatoires n'est pas à entendre en tant qu'émancipation totale de toute culture, mais comme une capacité à choisir, en conscience, par quel contenu culturel il souhaite exprimer, construire ou métisser *hic et nunc*, telle ou telle facette de son ipséité, c'est-à-dire dans quel système culturel il est prêt à l'inscrire.

L'intelligence culturelle serait ainsi par nature complexe parce que produit par et productrice d'une autoformation existentielle. Par une boucle réursive (Morin, 1986) celle-ci en serait une condition et un résultat du développement de l'intelligence culturelle définie comme capacité de fonctionner efficacement dans une variété de contextes interculturels. Il y a donc une dialogique au cœur même du fonctionnement de l'intelligence culturelle qui mettrait en tension deux approches de l'homme irréductibles l'une à l'autre, fondamentalement hétérogènes.

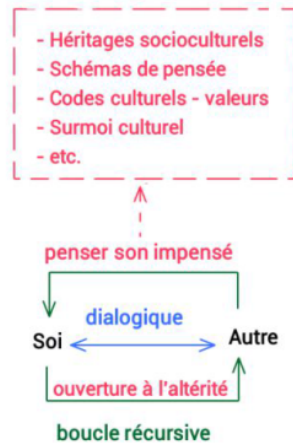


Schéma dialogique avec boucle récursive

Ce schéma représente une rencontre interculturelle et intersubjective. Une dialogique se crée entre deux altérité ou l'ouverture à l'altérité de l'autre permet au premier de penser son impensé (héritages socioculturels, schémas de pensée, codes culturels, surmoi culturel, etc.), et par une boucle récursive (Morin, 1986), permet une plus grande ouverture à l'altérité et ainsi de suite.

David Livermore (2011), dans son ouvrage présentant l'intelligence culturelle basé sur des recherches quantitatives en psychologie cognitive expérimentale (échelle du QC), aborde tout de même, au travers de sa propre expérience, cette autoformation existentielle :

L'intelligence culturelle [...] frappe droit au cœur de nos croyances et de nos convictions. [...] Le chemin parcouru pour objectiver ma foi, mes idéaux et mes opinions a été tellement déstabilisant et douloureux, mais tellement enrichissant également à sa manière. Comme beaucoup de gens, j'ai grandi avec une vision ethnocentrique du monde. Le réseau social de notre famille rassemblait des gens comme nous. Nous étions en relation avec des gens qui nous ressemblent, partagent nos

convictions religieuses, nourrissent nos perspectives politiques, et définissent le succès et l'échec comme nous. Nous étions convaincus que notre vision était la seule bonne façon de voir le monde. Mais plus je rencontrais des gens qui voyaient le monde différemment de nous, plus je remettais en cause le fait que notre façon d'interpréter la réalité était la seule possible. [...] Le CQ est plus que juste une technique pour le travail interculturel. Il transforme la façon dont j'enseigne, d'être père, d'appréhender les informations, de discuter des problèmes, de travailler avec mes collègues, et de lier des amitiés. (Livermore, 2011, p.XIV)

Toutefois, son approche épistémologique de l'homme ne lui permet pas d'étudier expérimentalement cet aspect de l'intelligence culturelle. La recherche menée qui peut au mieux s'en approcher montre que : « Les personnes ayant des niveaux élevés de QC témoignent d'un plus grand niveau de plaisir et de satisfaction dans leur travail et dans leurs relations interculturelles que ceux dont les niveaux de QC sont plus faibles. » (Livermore, 2011, p.17)

Il existerait une tension entre le fait de devoir se décentrer afin de pouvoir rencontrer l'autre en développant son intelligence culturelle, et le fait qu'en développant cette dernière par la rencontre de l'autre, le sujet chemine vers la connaissance de lui-même. Ainsi plus il va loin dehors (il plonge dans l'altérité de l'autre par l'intelligence culturelle), plus il se retrouve loin dedans (par autoformation existentielle).

1.2. Un voyage à la rencontre de soi

Selon Franck Michel, l'expérience du voyage est avant tout un voyage intérieur, qu'elle soit à l'autre bout du monde comme au coin de la rue. Elle « remet en cause nos modes de penser, d'être et de faire. Elle nous invite à défaire bien plus qu'à faire, pour demain refaire. [...] Mais tout périple entrepris est d'abord un voyage au bout de soi. » (Michel, 2011, p.15)

Selon Maffesoli (1997), la vie errante est une vie aux identités multiples qui sont parfois contradictoires, pouvant se vivre soit en même temps, soit successivement :

Quelque chose oscillant entre « la mêmeté de soi et l'altérité de soi ». [...] lorsque la tension s'achève c'est alors la fin du voyage, l'on colle à une identité dans le malheur d'un « ci-gît ». [...] l'errance, et les multiples identités qu'elle suscite, est avant tout une forme de vitalité, elle est l'expression d'une véritable sagesse du précaire s'employant à vivre intensément le présent au travers de ses joies et de ses peines. (Maffesoli, 1997, p.87)

Par un lâcher-prise par rapport à ses propres inscriptions sociales, provoquant ainsi un allègement existentiel, le sujet favorise l'intensité des relations affectives. L'esprit recherche alors plus d'authenticité dans ses contacts avec les autres, et dans son rapport avec l'absolu :

Le dépouillement, en se débarrassant des choses secondaires ou d'une vision purement matérialiste, permet d'accéder à cette éthique du désert où l'on peut jouir de la moindre des choses, et où la solidarité retrouve ses lettres de noblesse. Dans cette éthique ce qui tend à prédominer est bien l'intensité de l'expérience de l'être. (Maffesoli, 1997, p.167)

Lors du voyage, pour rencontrer l'autre le voyageur doit faire l'effort de se décentrer. Et plus il se rapprocherait de l'aporie de l'altérité radicale de l'autre, plus, il se rapprocherait de sa propre ipséité. Maffesoli (1997) utilise le concept de « vacuum préindividuel » de Peter Sloterdijk (1983), nous le définissant en ces termes : « Energie première qu'on peut retrouver au bout d'un long processus au terme duquel l'individuel s'est progressivement débarrassé des étiquettes, injonctions, postures intellectuelles et corporelles imposées par la société. » (Maffesoli, 1997, p.110)

Michel Onfray se pose la question de savoir ce qu'il reste de l'identité lorsqu'elle est libérée de ses attaches sociales, lorsqu'elle se retrouve seule, ou presque, sans repère dans un environnement étranger troublant :

Quid du noyau dur de ma personnalité devant un réel sans rituels ou conjurations constituées ? Le grand détour par le monde permet de se retrouver, soi [...] Pas de haine de soi, ni de célébration de soi, mais juste une estime qui permet de travailler sur son être comme sur un objet étranger, sur une pierre informe attendant le moment du ciseau et l'heure du sculpteur. (Onfray, 2007, p.82)

Selon lui, tout voyage est initiatique, tout comme une initiation ne cesse d'être voyage. En effet, on y découvrirait des vérités essentielles qui structuraient son identité, sans repos possible, elle y serait vivement travaillée par l'autre, nous menant inexorablement vers notre subjectivité. On finirait toujours par se (re)trouver face à soi-même, à nous demander ce que nous avons appris sur nous pendant ce voyage : « Soi, voilà la grande affaire du voyage. Soi, et rien d'autre, ou si peu. » (M. Onfray, 2007, p.81)

Selon B. Fernandez, l'altérité interculturelle est un « ensemencement réciproque ». Elle « indiquerait un état éprouvé mais aussi un degré d'implication suffisamment fort pour accepter le processus d'altération. [...] les transformations par altération interculturelle peuvent effectivement éroder l'identité culturelle de l'occidental à son plus petit dénominateur commun. » (Fernandez, 2002, p.214)

Pour ces différents auteurs, le voyage serait le meilleur moyen pour le voyageur d'accéder à un dépouillement de l'identité culturelle au profit de l'ipséité. Si Maffesoli et Onfray tendraient à voir ce dépouillement comme le fait de se débarrasser de son enculturation et de ses socialisations secondaires (aliénantes) pour accéder à une ipséité (substantielle) enfuit en soi qui ne pouvait pas s'exprimer du fait des injonctions identificatoires de la société d'origine, nous envisageons (tout comme Fernandez et Michel) l'ipsée comme un construit altérable tout au long de la vie et intimement lié aux relations sociales dans lesquelles elle s'inscrit et s'exprime. Le dépouillement de l'identité culturelle ne serait ainsi pas envisagé en tant qu'annihilation de celle-ci pour accéder à une essence de soi, mais comme une prise de conscience de celle-ci, par réflexivité, afin de s'en émanciper (en partie) pour permettre à l'ipséité (précédemment « contenue » et ainsi bridée dans des injonctions identificatoires) de se tester, de se développer, de se métisser et de s'actualiser par congruence, dans et par des relations interculturelles en voyage. L'autre permet ainsi de prendre conscience et de s'émanciper de son héritage socioculturel, mais il offre également un espace de liberté et du matériau (des altérités) pour permettre à l'ipséité de se découvrir, de s'inscrire, de se construire et de se métisser dans des relations sociales autres. L'ipséité se découvrirait tout en se construisant, mais plus le cadre culturel dans lequel elle s'inscrit et s'exprime est rigide, plus elle est soumise aux injonctions identificatoires qui l'aliènent.

1.3. Se connaître « Etranger à nous-mêmes »

Kristeva nous rappelle que : « Etrangement, l'étranger nous habite : il est la face cachée de notre identité, l'espace qui ruine notre demeure, le temps où s'abîment l'entente et la sympathie. De le reconnaître en nous, nous nous épargnons de le détester en lui-même. » (Kristeva, 1988, p.9) Pour faire place à l'« étranger à nous-mêmes », elle nous invite à faire un double voyage philosophique, par ce que Montaigne appelle le dédoublement du moi, la différence de nous à nous-mêmes. Pour Kaës (2012), l'estompement des frontières entre soi et l'autre par la suspension de certains processus ou certaines formations du moi, permet d'accueillir en soi l'étranger, et ainsi mettre à jour et reconnaître ce qui en soi est inconnu. Eiguer (2012) quant à lui nous rappelle qu'admettre la différence culturelle serait accepter le clivage en soi et une partie du moi étrangère. La peur de l'étranger serait une des réactions défensives face à la peur ou à l'ignorance de l'étranger en soi.

Freud (1929), le premier, a introduit ce rejet fasciné de l'autre à l'intérieur de nous-mêmes. Kristeva nous rappelle que :

Dans le rejet fasciné que suscite en nous l'étranger, il y a une part d'inquiétante étrangeté au sens de la dépersonnalisation que Freud y a découverte et qui renoue avec nos désirs et nos peurs infantiles de l'autre – l'autre de la mort, l'autre de la femme, l'autre de la pulsion immaîtrisable. L'étranger est en nous. Et lorsque nous fuyons ou combattons l'étranger, nous luttons contre notre inconscient – cet « impropre » de notre « propre » impossible. (Kristeva, 1988, p.283)

Ainsi, se serait à partir de l'autre que l'on pourrait se réconcilier avec l'étrangeté constitutive de son psychisme par un voyage dans l'étrangeté de l'autre et de soi-même. Or la rencontre avec l'étranger menacerait le narcissisme. Le travail de la pulsion de mort se mobiliserait défensivement contre la présence de l'autre en soi, de l'imprévisible dans son propre monde interne, contre le métissage qui viendrait menacer le fantasme d'unité, d'inaltérabilité de soi, en arasant les différences, il s'agirait de ce que Freud appelle le narcissisme des petites différences. Mais cette même pulsion de mort viendrait aussi, dialogiquement, délier ce qui est figé : « Cette déliaison est nécessaire à toute découverte, elle fait de l'étranger et de l'autre la figure de nouveaux investissements libidinaux, source espérée d'un nouvel espace de création. » (Kaës, 2012, p.87)

Selon Sinatra (2012), l'étranger serait dans une errance identitaire, il serait un être hybride entre deux mondes :

Dans cette recherche de l'autre, il y a le désir de rencontre avec l'inconnu, l'inconscient, son propre inconscient et donc la construction du « je ». L'appel du mouvement identificatoire n'est, en définitive, que celui d'être enfin pleinement « chez-soi », au détour de l'exil. De l'espace de l'autre à l'espace du « je ». Espace, celui-ci original, différent de tous les autres. (Sinatra, 2012, p.147)

La passion de l'exil serait avant tout le désir de retrouver son propre espace intérieur. Le pays de l'autre « n'est la terre de personne, ni d'un lui, ni d'un toi, ni d'un moi : il s'ouvre dans l'entre-deux de la rencontre et rien n'en peut garantir les frontières puisqu'il n'y en a pas. » (Sinatra, 2012, p.150) Dans l'ici et le maintenant, et pour ce qu'il est, il s'évanouirait dès lors que l'on veut se l'approprier. « Les exilés ne sont rien d'autre que ces passionnées du voyage, de l'inconnu qui ont ressenti, pour une raison ou une autre, ce besoin irrésistible de l'ailleurs pour s'inscrire en propre » (Sinatra, 2012, p.150)

Cette approche psychanalytique de l'homme nous permet ainsi de nourrir notre propos : lors du voyage, pour rencontrer l'autre, le sujet doit faire l'effort de se décentrer en l'autre, mais aussi, par

le dédoublement du moi, en l'autre de Soi (la différence de nous à nous-mêmes). Et plus il se rapprocherait de l'aporie de l'altérité radicale de l'autre, plus il se rapprocherait de sa propre altérité, de l'autre en Soi, révélateur et créateur de sa propre ipséité. En effet, selon Kristeva (1988), la crainte de l'autre en soi est réveillée par la rencontre de l'autre culturel, qui constitue en même temps une ressource formatrice pour atteindre et "habiter" "l'espace du je".

1.4. L'épreuve symbolique de l'inconnu

Laurence Cornu (2017), dans son article « Voyage et formation : traversées, passages, passations. Petite phénoménologie poétique et anthropologique du voyage », s'est intéressée à ce qui, dans le déplacement dans un ailleurs (le temps d'une journée, des vacances ou dans un périple plus long), faisait voyage, c'est-à-dire : comment dans un voyage qui pourtant se suffit à lui-même, « par surcroît et par immanence » il peut y avoir formation. Pour cela elle s'est appuyée sur trois aspects de l'épreuve du voyage : le réel du dehors, qu'elle étudie dans une dimension phénoménologique, l'imaginaire de l'ailleurs, dans une dimension poétique, et l'épreuve symbolique de l'inconnu, dans une dimension anthropologique. Ce sont, à la fois ce réel, cet imaginaire et ce symbolique « qui font traversées, passages, passations (et alors formation...) » (Cornu, 2017, p. 11). L'expérience phénoménologique est induite par l'immersion dans un ailleurs, une sortie de « chez-soi » pour s'éprouver dans un espace étranger en mouvement. Ce déplacement, selon Laurence Cornu, est vécu par le corps (au travers des cinq sens) qui « fait corps avec la route », heurté, ballotté, bercé par cet ailleurs étrange, où l'ordinaire devient immédiateté perdue, il se réadapte sans cesse, dans l'ici et maintenant, face à cette perte de repère, pour qu'enfin, au bout de l'épreuve : « c'est la totalité des vues qui est rendue à la totalité du soi, une totalité élargie d'être parti à l'étranger [...] une entièreté renouvelée, où l'expérience, jusqu'à l'épuisement physique, engendre comme trouvaille un nouveau vif de vivre. » (Cornu, 2017, p.13). Selon l'auteure, le voyage permet de s'éprouver autre, capable de vivre autrement, on en revient « élargi », comme un nouveau soi-même. C'est dans cet élargissement de soi par l'éprouvé de l'étrangeté que s'exprime et prends corps l'imaginaire de l'ailleurs pour faire passage. En effet, l'imaginaire « tisse un réseau entre imaginaires du désir de découvrir, de partir, et imagination réaliste des actions inventées et futures, échos des poésies qui ont créé noms et lieux, ont « arrêté » les lieux tout en les nimbant de l'aura d'un nom faisant repère, mais aussi trace, proposition. » (Cornu, 2017, p.15). Comme un appel du

large, l'imaginaire des passages, porte le voyageur à se frayer lui-même son passage dans cet ailleurs, après en avoir rêvé le voyage.

Cet élargissement de soi par l'éprouvé du corps immergé dans le réel étrange d'un ailleurs, mais aussi cet élargissement de la pensée par l'imaginaire qui peut alors s'y nicher et s'en nourrir, permettent un apprentissage symbolique qui conduit à une « réorganisation de sens » et ainsi à une transformation. En effet, l'immersion dans le réel étranger permet ainsi la traversé phénoménologique d'un ailleurs, l'imagination, dans une dimension poétique, permet le passage, et l'épreuve de l'inconnu, dans sa dimension symbolique et donc anthropologique, permet la passation qui fait transformation de soi. Selon l'auteure, c'est par l'épreuve de l'autre, dans le rite de l'hospitalité qui ouvre à la rencontre de deux inconnus, que la passation a lieu. En cherchant à rencontrer l'autre, il arrive de se trouver « soi-même autre » par cette épreuve de l'inconnu à laquelle on s'expose et « de laquelle on revient autre [...] Un devenir sujet, un se tenir sujet : les franchissements nous affranchissent. Accueillantes à l'inconnu de l'autre, elles ouvrent sur l'inconnu de soi : initiations, au sens de commencement. » (Cornu, 2017, p.16). C'est ainsi par un double mouvement qui rend le monde à la fois plus inconnu (par l'éprouvé de l'ailleurs) et plus connu par cette capacité à se faire autre par la rencontre, que le voyage tirerait son « potentiel » anthropologique. En effet : « Sortie dehors, ailleurs rêvé, inconnu rencontré. Au retour, nous, devenus autres : transformés et multiples, multiplement reliés. » (Cornu, 2017, p.17). Selon Laurence Cornu, c'est ce qui fait du voyage une formation : « il fait advenir de nouvelles formes de nous-mêmes, de nouvelles formes de rapport au monde, de nouveaux autres, hôtes. La passation est alors celle de l'hospitalité. » (Cornu, 2017, p.17) Il s'agit d'un seuil qui au-delà de ce qui fait le premier monde d'un individu, l'ouvre à ce « qui peut faire Monde » commun à l'ensemble de l'humanité, et dans lequel il est de passage, toujours en réflexion, en transformations indéfinies, autrement.

Nous allons maintenant nous intéresser au développement de soi par la rencontre, notamment au travers des travaux sur le « sentiment océanique » (Rolland, 1929), mais aussi sur le « plein fonctionnement de la personne » (Rogers, 1968).

1.5. Du développement de soi par la rencontre

1.5.1 Le sentiment océanique

« L'extase est le comble de l'accomplissement de soi et du dépassement de soi, de la fusion bienheureuse de soi avec autrui ou avec le monde, de la béatitude de communion. C'est le paroxysme existentiel, l'accomplissement extrême et la vérité suprême de l'état poétique. »
(Morin, 2008, p.2025)

La notion de « sentiment océanique », introduite par Romain Rolland en 1929 et reprise par Freud la même année, est « un sentiment d'union indissoluble avec le Grand Tout, et d'appartenance à l'universel. » (Freud, 2010). Airault (2002), dans son ouvrage *Fou de l'inde*, utilise également la notion de « sentiment océanique », qu'il définit comme une expérience fulgurante, une sensation d'éternité, un mouvement mental :

Qui se caractérise, tout d'abord, par une impression d'étrangeté. Celle-ci laisse ensuite place à une exaltation qui peut déboucher [...] sur un sentiment de bien-être et de joie intense. Ce ravissement se rapproche de l'extase [...] vertige de naître à une autre dimension, d'accéder intuitivement à un savoir universel, afflux inopiné de joie gratuite, immérité qui submerge la personne. [...] On a l'impression d'être plein, pleinement vivant, totalement libre, avec un sentiment d'appartenance à l'universel, simple élément parmi les éléments. (Airault, 2002, p.207)

Pour lui, ce sentiment océanique, en opérant dans l'espace-temps, métamorphose l'individu en le plongeant au plus profond de son être : « Ainsi, cette aventure qui a valeur initiatique [...] n'est plus un simple déplacement vers un ailleurs géographique et sociologique, c'est aussi une exploration de notre géographie intérieure. » (Airault, 2002, p.216)

Selon Hulin (1993), cette abolition des frontières « entre le soi-même et l'Autre », serait d'autant plus vécu lorsque l'environnement est suffisamment déstabilisant pour que la personne perde ses repères sociaux pour qu'il puisse prendre conscience du lien organique qui le relie à la « présence et de l'intensité du monde ». Il se retrouverait ainsi dans l'instant, anonyme, face à un monde sans sens et des choses qui « qui se contentent d'imposer leur présence muette et indéchiffrable. »

Nicolas Bosc (2003), dans une recherche en psychologie, nous propose une étude du sentiment océanique vécu par des voyageurs au long cours. Selon lui on retrouve ce sentiment océanique, bien qu'il ne soit pas dénommé ainsi, dans la littérature de voyage. Il est souvent décrit comme une impression intense et diffuse de fusion avec l'environnement (spécialement lorsque celui-ci est désorientant), différent du plaisir ou de la joie, pouvant provoquer une sensation physique

inhabituelle. Il y aurait ainsi une abolition des frontières entre ce que la personne perçoit de son environnement et ce qu'il ressent au fond de lui-même, comme si les deux mondes s'accordaient *hic et nunc*. En s'appuyant sur des récits de voyage, il relève qu'il est possible de vivre, face à la nature, des « moments d'intense communion avec l'environnement » (David-Néel, 1927, citée dans Bosc, 2003 p.92), le sentiment d'être totalement présent « infiniment petit devant l'infiniment grand » (Lanzmann, 1985, cité dans Bosc, 2003, p.92), le sentiment de goûter avec « volupté ces moments de plénitude » (Boisredon, Fourgeroux & Rosanbo, 2000, cité dans Bosc, 2003 p.92), le sentiment d'être « marié à l'immense ensemble de tout (...) envahi par l'envie enivrée de tout embrasser à la fois, de tout faire tenir ensemble, au-delà des contradictions » (Michaux, 1972, cité dans Bosc, 2003 p.92), le sentiment d'une « étrange impression de liberté » (Leary, 1983, cité dans Bosc, 2003 p.92), le sentiment de puiser « dans cette splendeur d'insatiables ravissements ou plutôt une extase intemporelle » (Jung, 1961, cité dans Bosc, 2003 p.93), le sentiment d'avoir goûté « infiniment le goût d'éternité qui imprégnait la piste » ou encore d'avoir atteint « ce degré d'extase que j'avais toujours convoité » ou encore « une béatitude douce, vacillante » (Kerouak, 1963, cité dans Bosc, 2003 pp.93-94), ou encore avoir ressenti « comme un chant de gloire de l'infini, avec lequel elle est entrée en résonance (...) comme perdue dans la contemplation du monde. » (Reverzy, 2001, cité dans Bosc, 2003 p.95)

Selon Bosc, le sentiment océanique est un rapport particulier entre l'homme et la nature, un dialogue idéal entre deux mondes, un extérieur et un intérieur, qui s'accordent par un effacement des frontières qui normalement les séparent. L'homme y trouve un « sentiment d'existence et de coappartenance entre lui-même et l'univers qui le porte. De cette osmose, aucun manque, aucun excès ne ressort, l'homme s'y sent plus que jamais à sa place, porté à la fois par sa sensorialité et sa médiation. » (Bosc, 2003 p.95) Les vécus de sentiment océanique, selon Bosc, s'appuieraient sur un mode de fonctionnement intellectuel et cognitif particulier où la réflexion serait absente, plutôt que de chercher à comprendre ce qu'il vit, le sujet se laisserait porté par son ressenti et ses émotions. Cela serait accompagné par une expansion des frontières du Moi, induite par un relâchement « soudain du système défensif qui le rendrait plus perméable et laisserait ainsi la dynamique de l'énergie psychique plus libre et plus mobile. Elle pourrait donc se lier à différents objets extérieurs et les investir pleinement. » (Bosc, 2003, p.108)

Il est à noter encore que pour donner un cadre d'interprétation pour expliquer le sentiment océanique, Bosc s'appuie, entre autres, sur les travaux de Maslow (1972) sur les expériences paroxystiques, qui correspondent à des expériences intenses et merveilleuses de bonheur, d'extase, de ravissement, de fascination artistique, de création, etc. Selon Bosc, ces expériences peuvent être rapprochées du sentiment océanique, dans le sens où il s'agit d'expériences très intenses et très agréables, qui débordent complètement la personne qui y est soumise. Maslow (1972) nous rappelle que réaliser ce type d'expérience revient à « la découverte d'un paradis personnel » par des actualisations du moi, qui viendraient changer de manière plus ou moins durable sa propre vision de soi et du monde. Les expériences paroxystiques seront plus amplement développées dans le 5^{ème} chapitre.

Nous allons maintenant nous intéresser au plein fonctionnement de la personne (Rogers, 1968)

1.5.2 Vers le plein fonctionnement de la personne

« Je fais l'hypothèse que celui qui a connu, et reconnu, ce rapport possède une infinie tendresse pour le genre humain. Il est capable d'en écouter la complexité sans avoir besoin d'invoquer la barrière d'une norme morale ou sociale abstraite, qui sépare toujours plus qu'elle ne relie. Un tel sujet dans son "non-attachement" est un être de sérénité au sein même de sa colère parfois légitime et toujours éphémère. [...] Le présent, pour lui, est toujours neuf, toujours inconnu. Le passé n'obscurcit pas son existence. L'avenir ne tisse pas son manteau d'illusion. Le pouvoir n'est qu'un ballon rouge, un amusement de société. A chaque instant la vie jaillit de la rencontre fortuite avec le monde. Son projet n'est pas "pour demain", il est dans l'instantanéité de l'action juste, c'est-à-dire adaptée gratuitement à la situation concrète. Un sujet de cette trempe impressionne par sa "présence" où l'énergie vibre en permanence, même et surtout dans le silence et l'inaction apparente. Et quand il prend la parole, chacun ressent le vent du large souffler dans sa propre existence. Cet être-là est éminemment "poétique". » (Barbier, 1993, p.27)

Dans *le Développement de la personne* (1968), Rogers nous rappelle que par une ouverture accrue à l'expérience (interne et externe) non déformée par des mécanismes de défense, c'est-à-dire par

une tendance croissante à vivre dans le moment présent d'une façon totale en permettant à la personnalité d'émerger de l'expérience, par une confiance accrue dans son organisme comme dans un moyen d'arriver à la conduite la plus satisfaisante dans chaque situation existentielle, la personne tend à fonctionner plus pleinement. Il s'agirait en quelque sorte d'une dynamique de l'être qui tendrait à vivre pleinement le monde, en étant existentiellement ouvert à l'expérience de soi et des autres. Pouvoir être congruent, exprimer sa colère quand il la ressent tout comme pouvoir vivre un sentiment de bonheur quand celui se présente.

Le « plein fonctionnement de la personne » (Rogers, 1968) ne serait pas une recherche de Nirvana, mais plutôt celle d'une liberté de l'être. (Rogers croit profondément que l'Homme est bon, ce qui le rend malveillant, c'est une série de blocage) : « La vie pleine est un processus, non un état. C'est une direction, non une destination. La direction qui constitue est celle qui est choisie par l'organisme total, quand il y a liberté psychologique de se mouvoir dans n'importe quelle direction. » (Rogers, 1968, p.141) Cela se traduirait, pour la personne, par une liberté de devenir vraiment soi-même, d'être plus créatif par une ouverture plus sensible au monde, avec la confiance de pouvoir établir des relations nouvelles avec le milieu, d'être perçu comme digne de confiance par les autres et enfin de développer un style de vie plus riche, plus stimulante et plus significative par l'étirement et le développement de toutes les possibilités de l'être.

Bilan sentiment océanique et approche centrée sur la personne.

Le voyage permettrait de vivre des vécus de sentiment océanique. Il s'agirait d'un sentiment d'extase, d'appartenance à un grand tout et à une humanité. Il s'appuierait sur un mode de fonctionnement intellectuel et cognitif particulier où la réflexion serait absente, plutôt que de chercher à comprendre ce qu'il vit, le sujet se laisserait porté par son ressenti et ses émotions. Cela serait accompagné par une expansion des frontières du Moi, induit par un relâchement du système de défensif psychique permettant au sujet de se lier à différents objets extérieurs et les investir pleinement. Ces expériences de sentiment océanique pourraient ainsi conduire à une actualisation du Soi. Rogers (1968) quant à lui nous rappelle que la rencontre de personne à personne basée sur les principes d'une écoute rogérienne conduirait la personne à tendre vers le « plein fonctionnement ». Cela se traduirait par une liberté de devenir vraiment soi-même, d'être plus

créatif par une ouverture plus sensible au monde, avec la confiance de pouvoir établir des relations nouvelles avec le milieu, d'être perçu comme digne de confiance par les autres et enfin de développer un style de vie plus riche, plus stimulante et plus significative par l'étirement et le développement de toutes les possibilités de l'être.

Bilan de l'approche multiréférentielle de la formation de Soi par le voyage

Dans ce sous-chapitre, nous avons étudié en quoi le développement de l'intelligence culturelle non seulement permet une autoformation existentielle mais en est même dialogiquement une condition. Nous avons établi, dans un premier temps, le versant existentiel de l'intelligence culturelle. En effet, il existerait une tension entre le fait de devoir se décentrer afin de pouvoir rencontrer l'autre en développant son intelligence culturelle et le fait qu'en développant cette dernière par la rencontre de l'autre le sujet cheminerait vers lui-même, vers ses valeurs profondes, vers la connaissance de lui-même, mais aussi vers des savoirs existentiels qui permettraient de s'épanouir dans la totalité de son être. Pour cela, nous nous sommes appuyés sur les travaux de Galvani (2010) sur l'autoformation existentielle. En effet celle-ci serait le produit d'une double émancipation : extérieure (par une prise de conscience des conditionnements sociaux-historiques), et intérieure (s'émanciper de ses habitus, images identificatoires et intentions). Par cette autoformation existentielle, le premier voyageur rencontré en voyage, c'est lui-même. Le voyage serait le meilleur moyen pour le voyageur d'accéder à un dépouillement de l'identité culturelle au profit de l'ipséité. Si certains auteurs tendraient à voir ce dépouillement comme le fait de se débarrasser de son enculturation et de ses socialisations secondaires (aliénantes) pour accéder à une ipséité (substantielle) enfuit en soi, nous envisageons l'ipsé comme un construit altérable tout au long de la vie et intimement liés aux relations sociales dans lesquelles elle s'inscrit et s'exprime. Le dépouillement de l'identité culturelle ne serait ainsi pas envisagé en tant qu'annihilation de celle-ci pour accéder à une essence de soi, mais comme une prise de conscience de celle-ci, par réflexivité, afin de s'en émanciper (en partie) pour permettre à l'ipséité (précédemment « contenue » et ainsi bridée dans des injonctions identificatoires) de se tester, de se développer, de se métisser et de s'actualiser par congruence, dans et par des relations interculturelles en voyage.

L'autre permet ainsi au sujet de prendre conscience et de s'émanciper de son héritage socioculturel, mais il offre également un espace de liberté et du matériau (des altérités) pour permettre à l'ipséité de se découvrir, de s'inscrire, de se construire et de se métisser dans des relations sociales autres. L'ipséité se découvrirait tout en se construisant, mais plus le cadre culturel dans lequel elle s'inscrit et s'exprime est rigide, plus elle est soumise aux injonctions identificatoires qui l'aliènent, d'où l'intérêt du voyage pour découvrir et développer son ipsé. Nous avons vu encore que l'élargissement de soi par l'éprouvé du corps immergé dans le réel étrange d'un ailleurs, mais aussi l'élargissement de la pensée par l'imaginaire qui peut alors s'y nicher et s'en nourrir, permettent, dans une dimension symbolique et donc anthropologique, la transformation de soi. En effet, selon Laurence Cornu, c'est ce qui fait du voyage une formation : « il fait advenir de nouvelles formes de nous-mêmes, de nouvelles formes de rapport au monde, de nouveaux autres, hôtes. La passation est alors celle de l'hospitalité. » (Cornu, 2017, p.17) Il s'agit d'un seuil qui au-delà de ce qui fait le premier monde d'un individu, l'ouvre à ce « qui peut faire Monde » commun à l'ensemble de l'humanité, et dans lequel il est de passage, toujours en réflexion, en transformations indéfinies, autrement. Enfin, le voyage permettrait de se connaître « étranger à nous-mêmes » (Kristeva, 1988), de se réconcilier avec l'étrangeté constitutive de son psychisme. Dans un voyage dans l'étrangeté de l'autre et de soi-même, l'estompement des frontières permet d'accueillir en soi l'étranger, et ainsi de mettre à jour et reconnaître ce qui en soi est inconnu. De ce passage de frontière, expérience potentiellement créatrice, de nouveaux investissements psychologiques deviennent possibles par acculturation. Nous avons vu encore qu'il était possible de vivre un sentiment océanique (Airault, 2002), proche de l'extase le sujet éprouve le sentiment d'appartenance à l'universel, submergé par un sentiment de bien-être et de joie intense, avec l'impression de vivre pleinement, d'être totalement libre, relié à l'univers et à l'humanité. Lors d'un voyage, le fait de ne plus vivre, pour le sujet, les contraintes de la société, de se laisser guider par la rencontre de l'autre, selon ses propres désirs, se délestant petit à petit de ses conditionnements socioculturels et intérieurs, le ferait tendre vers le plein fonctionnement de la personne (Rogers, 1968). Il s'agirait en quelque sorte d'une dynamique de l'être qui tendrait à vivre pleinement le monde, en étant existentiellement ouvert à l'expérience de soi et des autres, par une ouverture accrue à l'expérience (interne et externe) non déformée par des mécanismes de défense. Une tendance croissante à vivre dans le moment présent d'une façon totale en permettant à la personnalité d'émerger de l'expérience, par une confiance accrue dans son organisme comme dans

un moyen d'arriver à la conduite la plus satisfaisante possible dans certaines situations existentielles.

Comme nous l'avons vu, se découvrir soi passe par l'autre (personne ou nature), or l'autre n'est pas absolu, il est inscrit dans un ici et maintenant, et dans une relation particulière. C'est bien ce que l'autre lui donne à voir qui permet au sujet de se découvrir en miroir et de se transformer. Les questions que nous pouvons ainsi nous poser sont : quel autre rencontrons-nous ? Comment ? Pourquoi ? Et pour quoi ? Et de ce fait, si nous vivons une acculturation par l'autre, nous pouvons alors nous questionner : une acculturation à quoi ? Pour qui ? Pourquoi ? et Pour quoi ?

Pour cela nous allons dans un premier temps nous intéresser aux rites de passages de la jeunesse occidentale.

2. Du rite de passage de la jeunesse occidentale

Nous allons maintenant nous intéresser aux rites de passage, institutionnalisés ou non, pratiqués par la jeunesse occidentale. Pour cela nous nous appuyerons sur les travaux de Fellous (2001) concernant les rites de passage de la modernité avancée, puis nous nous plongerons dans une étude sur la recherche d'extase chez les jeunes avant de nous intéresser au voyage, en tant que forme particulière d'expérience liminaire du rite de passage.

2.1. Rite de passage de la modernité avancée

« Les rites meurent lorsqu'ils deviennent répétition et non plus re-commencement. D'autres apparaissent alors, témoignant de « la nécessité qu'il y a toujours à donner du sens aux activités et aux groupes quels qu'ils soient, car sans cela il n'y aurait que des individus face à face, dépourvus de relations à autrui, c'est-à-dire qu'il n'y aurait que de l'impensable, que de l'invivable » (Héritier-Augé, 1991) » (Fellous, 2001, p. 238)

Pour Michèle Fellous (2001), anthropologue et psychologue, notre vie s'écoule de passage en passage, de la naissance à la mort. Chaque étape est une séparation et ainsi une perte, à la fois une

mort et une renaissance. Sur le plan psychique, elles sont souvent vécues comme des moments de crise, d'angoisse face à l'inconnu qui s'ouvre et la séparation qu'elles impliquent, elles sont toujours une remise en question de soi, et cela notamment à la période de l'adolescence.

Les travaux d'Arnold Van Gennep (2011) ont permis de mettre en évidence une structure « universelle » du rite de passage, composée d'une suite de trois séquences : séparation de l'état antérieur du groupe d'appartenance, marginalisation et agrégation à l'état supérieur. Cette séquence, apparaissant dans tous les rites de passage, permet d'analyser le rite sans en référer forcément à un corpus de croyances. Pour Fellous, il s'agit d'un lieu de liaison et de déliaison pour que les séparations ne soient pas des ruptures, créant du continu dans ce qui apparaît comme discontinu, qu'il s'agisse des unités de temps (naissance, adolescence, mort, etc.), de la relation de soi à autrui et à la collectivité, de la relation de soi à soi (mêmeté dans la transition).

Des rites de passage, imposés par la collectivité à ses membres, ont existés de tout temps afin d'accompagner l'humain dans ces moments de transitions. Ces cérémonies, marquant l'entrée dans un temps « autre », engendrant une suspension dans le flux de la quotidienneté, répondent à une scénographie rituelle instituant le franchissement qui s'opère :

A travers la gestuelle théâtrale du rite, l'imaginaire est réhabilité et s'ouvre au symbolique, permettant à chacun de se réinscrire dans une mémoire et dans une histoire. [...] Les rites s'articulent généralement à des récits, des mythes qui ont une valeur fondatrice pour les sujets et les groupes investis dans le rite. Face au questionnement vital où nous projette toute séparation, un sens est donné à l'existence par l'articulation qui s'opère entre le questionnement existentiel singulier et une symbolique transcendante. (Fellous, 2001, pp.12-13)

Pour Emile Durkheim (1925), les rites de passage doivent être considérés pour leur fonction, un lieu de reconstitution du groupe social. La communauté se ressource en se donnant à voir à elle-même, elle resserre ses liens pour pouvoir perdurer, elle s'ouvre à un temps mythique fondateur pour le groupe qui s'y ressource. C'est un lieu de reproduction de la société et de ses normes. Si les règles de la vie sociale s'actualisent dans la vie quotidienne du groupe, elles s'inculquent de façon systématique lors de la phase de marginalisation. Pour Pierre Bourdieu (1981), les rites de passage opèrent ainsi comme « actes d'institution », et reviennent à assigner une identité, une conduite dans la place qui lui est donnée et une distance par rapport à ceux qui ne partagent pas son appartenance. Le corps étant le lieu transitionnel entre la nature et la culture (il articule le réel

du corps et le symbolique de la culture), il est le lieu transitionnel entre l'individu et la société, fondateur d'une identité sociale.

Pour Françoise Héritier-Augé (1991), le rite lie l'individu à la collectivité et vis-versa, générant ainsi du lien social, il permet de relier les hommes du passé à ceux du présent par un passage partagé, des enjeux communs et une mystique englobante. Toutefois : « Les rites meurent lorsque le savoir partagé, les croyances cessent d'exister et avec eux le sens et l'enjeu. D'autres peuvent surgir, renvoyant alors à une autre symbolique. » (Héritier-Augé, 1991, citée dans Fellous, 2001, p.238)

C'est à cette question que s'est intéressée Michèle Fellous. En effet, basculant dans la modernité avancée, il y aurait une déritualisation à l'œuvre dans les sociétés occidentales :

En l'absence de rites collectifs porteurs, la démarche par laquelle le sujet va se constituer dans nos cultures, est un défi permanent : séparations jamais acquises, mises à l'épreuve de soi sans cesse rejouées, identité multiple et éclatée. La difficulté à trouver une cohérence intérieure est plus grande encore dans nos sociétés modernes avancées : le changement permanent et rapide de notre univers fait que rien ne peut être tenu pour acquis. Le moi est un projet en perpétuel construction. (Fellous, 2001, p.14)

Face à ces pertes de repère (dissolution des frontières entre les âges de la vie, usure intérieure, rapidité imposée surtout dans les périodes de transition, disjonction du rythme de la temporalité sociale et de la temporalité subjective, etc.), l'individu hypermoderne, s'il refuse le cadre traditionnel de la religion ou la psychothérapie pour l'accompagner dans ses périodes de transition, se retrouve démuné face aux défis de la vie. Si certains faits de la vie quotidienne peuvent prendre une dimension rituelle (marquant un avant et un après) comme le baccalauréat, le permis de conduire, le droit de vote, le premier logement, la première relation sexuelle, beaucoup de jeunes, n'y trouvant pas de quoi les accompagner à l'accession au statut d'adulte, s'engagent dans des conduites à risque. Ces dernières étant considérées comme rites de passage : frôler la mort pour se donner à eux-mêmes l'occasion de renaître. Nous y reviendrons dans le chapitre suivant.

Michèle Fellous s'est intéressée à l'émergence de nouveaux rites de passages en étudiant cinq cas particuliers (ce qui ne représente pas une liste exhaustive de ceux-ci) : un rite d'accompagnement pour des parents d'enfants morts in utero, un rite de deuil de malades mort du sida, un rite de naissance et d'adolescent de la mouvance *New Age*, un rite d'adolescence juif laïque et un rite issu de la créativité rituelle en contexte chrétien. Au-delà de leur spécificité, ce qui émerge de ces

nouveaux rites c'est qu'ils traduisent la recherche d'une inscription dans une communauté plus large, non imposée et choisie. Les jeunes formuleraient eux-mêmes l'injonction de les effectuer. Souvent élaboré par une seule personne, il devient un rite lorsqu'il est repris et reconnu par la collectivité qui peut désormais s'y référer. Le mythe ne précédant plus le rite (contrairement aux rites traditionnels), c'est ce dernier, par la répétition du moment inaugural qui créera et confirmera le mythe. Si le cadre du rite est relativement défini, la temporalité des étapes est négociée par les participants entre eux, laissant une place à l'imprévu. Il s'agit ainsi d'une célébration toujours singulière, dont les actes ne seraient pas inscrits dans des temps immémoriaux, mais où chacun peut réinvestir dans sa subjectivité l'héritage légué. Le sacré qui confère au rite son pouvoir transcendant, n'y est plus imposé de l'extérieur mais est trouvé en soi, par un dépassement de sa condition initiale. Sa filiation n'y étant plus assignée à ses origines, il est amené à la découvrir par lui-même et en lui-même. Les nouveaux rites, tout en préservant l'autonomie et la liberté des sujets, renouvellent le contrat social, la valorisation de l'individu n'y est pas contradictoire avec la valorisation de la collectivité, il y aurait une action réciproque forgeant des séparations liantes :

En cela ils sont en rupture par rapport aux rites visant à réactualiser sans fin un mythe fondateur puissant, à consolider des relations sociales et à asseoir des relations de pouvoir. Ici les mythes fondateurs perdent de leur absolu, l'inventivité et l'activité requises transforment le rite en création, permettant aux participants de découvrir et recomposer leur propre réalité physique et psychique. (Fellous, 2001, p. 237)

La question que nous pouvons nous poser maintenant et à laquelle nous allons tenter de répondre est : que recherchent les jeunes dans le rite de passage qu'ils créent eux-mêmes ?

2.2. La recherche d'extase chez les jeunes

« [chez l'adolescent] Que ce soit sous forme de voyage initiatique ou d'errance par les chemins, de prise de produits toxiques, d'actes délictuels, de symptômes sur le corps propre [...], ou encore d'actes de violence, tous ces symptômes ne présagent en rien d'une formation pathologique. Cependant, ils sont, la plupart du temps, des objets et des espaces transitionnels [au sens winnicotien] qui marquent le temps du remaniement psychique. » (Goldsztaub, 2010, pp.130-131)

Selon Jocelyn Lachance, nos sociétés occidentales ont de plus en plus de mal à accompagner les jeunes générations dans le bouleversement identitaire inévitable nécessaire au passage à l'âge adulte. En effet, il s'agit de cette période de la vie qui mêle bouleversement relationnel et pubertaire, où le changement prend le pas sur la permanence. Pour vivre une transformation ontologique, le jeune doit échapper à une identité figée dans laquelle il serait enfermé, il doit sortir de « lui-même » pour pouvoir accéder à une nouvelle version de lui-même.

Avec les jours qui passent et les contextes qui changent, l'adolescent subit l'épreuve de la dispersion identitaire et du sentiment d'incohérence, épreuve vécue sous le regard d'un entourage parfois perplexe, souvent décontenancé. Plusieurs jeunes vivent aujourd'hui avec le sentiment de ne pas pouvoir sortir d'eux-mêmes et de devenir autre, adulte, enfermé, semble-t-il, dans le regard des leurs qui n'autorise pas toutes les avancées dans un parcours identitaire que le jeune se promet d'explorer. (Lachance, 2010, p.61)

Dans un ouvrage collectif dirigé par Ducournau N., Lachance J., Mathiot L. et Sellami M., (2010) les auteurs (sociologues, psychologues, médecins, anthropologues et psychanalystes) s'attachent à étudier les expériences extatiques diverses⁶⁴ et quelquefois à risque, vécues par la jeunesse contemporaine en tant que stratégie collective ou individuelle pour accéder à un autre statut. L'expérience extatique y est étudiée au-delà des dimensions de plaisir et de spiritualité, il s'agit d'une sortie provisoire hors de soi afin de se libérer des contraintes du corps et du regard des autres, de réaliser une expérience radicale de l'altérité pour transformer leur identité et renaître au monde. Les jeunes y recherchent, par une prise de risque incontournable et transgressive, des moyens d'inventer et de s'approprier des espace-temps éphémères, en marge des codes de leurs sociétés, afin de s'épanouir provisoirement sur un mode alternatif. Il ne s'agit moins de transformer le monde que de le vivre autrement en jouant avec les limites et les excès suscitant ainsi une certaine perplexité des parents et éducateurs et sont souvent considérés comme des symptômes de disfonctionnement par les spécialistes. Il y aurait en commun une certaine attraction à la mise en danger de soi, par une prise de risque avec un certain rapport à la mort qui remet en question l'existence et affronte ce qui la menace pour trouver un sens à la vie, une légitimité.

L'extase est alors vécue comme une expérience-limite de soi et du monde, le transport qui conduit à être hors de soi (*ektasis*) et permet de s'affranchir des contraintes du corps et de la société pour accéder à un autre pan de la réalité :

⁶⁴ Scarifications, errances, jeûnes, consommation de psychotropes, fêtes, voyages, etc.

Elle instaure une double extériorité, une double étrangeté, une double prise de distance, par rapport à soi et par rapport au monde. [...] l'extase vise à percevoir autrement, à vivre autrement, à être autrement. Elle est ravissement, désir d'être captivé. [...] le sujet aspire à être entraîné, transporté, conquis, ébloui, comblé. Il souhaite être débarrassé, au moins pour un temps, des pesanteurs qu'il porte et que comporte son environnement, pour accéder à davantage de légèreté, de liberté et d'authenticité. (Hintermeyer, 2007, cité dans Ducournau, Lachance, Mathiot & Sellami, 2010, pp.9-10)

Pour Jocelyn Lachance, le *backpacking* permet de voyager hors de soi et est ainsi une expérience extatique. Ce type de voyage, très prisé chez les jeunes occidentaux de toute classe sociale, est souvent vécu comme un moment de liberté, un moyen de se défaire des exigences qui pèsent sur leur existence, de s'affranchir des limites imposées par la société et qu'ils s'imposent eux-mêmes, afin de se réapproprier leur vie et découvrir une autre version d'eux-mêmes loin du regard des proches et du quotidien enfermant de leur société. Ce serait la recherche intense et renouvelée d'extases (sorties hors de soi) en voyage qui permettrait l'expérience identitaire dans cette période de la vie, l'adolescence, marquée par la discontinuité corporelle, relationnelle et identitaire. Lorsque la collectivité exige de lui un minimum de permanence et de continuité (injonction à répondre aux attentes par les actes, les décisions, les manières d'être) l'adolescent doit faire face à un sentiment aigu d'incohérence interne, d'incertitude et éprouve le besoin de pouvoir vivre pleinement cette phase liminaire d'errance identitaire de recherche de soi. Il y aurait une contradiction entre l'injonction à répondre à la question « où vas-tu ? » et le besoin de répondre à la question « qui suis-je ? ». Le voyage *backpacker* serait ainsi un moyen, par un déplacement physique et une errance, de fuir le regard des siens pour expérimenter l'altérité du monde extérieur et intérieur :

Le voyageur expérimente des versions altérées de lui-même auprès des gens qu'il rencontre et qu'il croise. Sur la route, libéré des statuts sociaux, des liens qui le rattachent aux autres, il n'est pas le frère ou la sœur, ni le fils ou la fille. Il n'est plus l'étudiant, ou le chômeur. En abandonnant sa terre natale, il laisse derrière lui, pose entre parenthèses, une part de son existence ; Entre eux, les voyageurs ne s'intéressent guère à ces dimensions abandonnées de l'identité. (Lachance, 2010, p.58)

Les *backpackers* peuvent ainsi échapper à la continuité et à la cohérence qu'exige le groupe d'appartenance, ils perdent l'intérêt porté aux classes sociales, aux carrières professionnelles, pour porter leurs attentions sur le voyage en cours, les pays traversés, les rencontres effectuées, les aventures vécues, et celles qui arrivent : « il peut vivre autrement, s'explorer : enfin, la

transformation ontologique lui est permise, et son contexte quotidien l'invite à renouveler les expériences, à s'imprégner de tout ce qu'il vit. » (Lachance, 2010, p.58)

Le voyageur devient ainsi maître de son récit, loin du regard des siens, dans un cadre d'expérience inconnu des siens, ceux-ci sont alors condamnés à reconnaître sa parole, il peut ainsi se raconter autrement, reprendre son existence en main. Le quotidien vécu devient le matériel de base au quotidien raconté, n'étant plus prisonnier de ses actes, la réalité se conforme au vécu subjectif au service de la signification intime qu'il donne à son périple :

Fort de cette liberté, liée davantage à l'absence des autres qu'à sa présence dans certains lieux du monde, reste au voyageur à accomplir la plus difficile des tâches : faire reconnaître cette impression indicible de la transformation ontologique, de l'expérience traversée et formatrice, voire du passage à l'âge d'Homme, aux yeux des siens. (Lachance, 2010, p. 59)

Pendant le voyage, le backpacker est maître de la temporalité de son voyage, tout ce qui a une durée (du séjour, de la rencontre, de l'itinérance, des repas, du repos, etc.) semble soumis à son désir, alors justement qu'il se libère des contraintes temporelles liées au quotidien de sa société d'origine : heures de lever coucher, de rendez-vous, de travail, d'école, etc. Il s'arrache ainsi à la dictature des horloges, à la routine, aux engagements pour faire place à l'imprévu et à l'improvisation qu'il appelle de ses vœux. Le temps devient alors un matériel de l'autonomie, une « *time-bubble* » (Eslrud, 1998), il n'est plus le symbole de la continuité et de la répétition, il n'est plus dépendant de la minute d'avant et de la minute d'après mais se conforme au désir du voyageur, lui donnant le sentiment de pouvoir rompre ou poursuivre selon sa volonté de l'instant.

Ainsi, selon Lachance, le voyageur, en recherchant à perdre ses repères par des chocs culturels répétés, peut devenir et tester quelqu'un qu'il n'a jamais été. L'extase devient identitaire, l'identité du voyageur se confond petit à petit avec le sentiment de discontinuité, portée par des sorties de soi répétées et recherchées, pour « échapper sans cesse à soi-même, vivre pleinement le sentiment de pouvoir changer, être autre. Cette expérience ontologique participe au sentiment intense de liberté dont se targuent nombre de voyageurs, puisque le sujet échappe à sa dernière prison : lui-même. » (Lachance, 2010, p.61)

Nous allons maintenant nous intéresser aux travaux faisant le lien entre voyage et rite de passage.

2.3. Le voyage, une forme particulière d'expérience liminaire du rite de passage

Grâce aux rites de passage qu'il bricole aujourd'hui, personnellement ou en petit groupes de pairs (Jeffrey, 1998), l'adolescent apparaît en quelque sorte comme un « expert » des situations incertaines. Connaissant de manière aigüe la relativité des choix de vie possibles et la labilité de son propre fonctionnement psychique, il a la sagesse de la crise. [...] ceux-ci se constituent, de manière semi-délibérée, un répertoire de connaissances et de procédés qu'ils utilisent pour faire face à la crise qu'ils traversent. (Lesourd, 2009, p.39)

Nous allons nous plonger maintenant dans les différents travaux sur le voyage qui mettent en avant la capacité que peuvent avoir certains voyages à être ressentis, pour ceux qui les vivent, comme un rite de passage. Nous allons donc voir en quoi le voyage peut représenter une forme particulière de moment hors temps liminaire qui permettrait une réception sociale de la transformation existentielle.

Luc Vacher (2010), en s'appuyant sur des travaux universitaires, des récits et des guides de voyage publiés, nous propose une étude de trois types de voyages touristiques : le Grand tour (XVIIème Siècle), la route des Indes hippies (1970) et le tour du monde *backpacker* (1980). Chacun de ces voyages, pour cet auteur, remplis potentiellement la fonction de rite de passage : transformation de l'individu en adulte par une séparation de la société durant laquelle l'initié va acquérir une connaissance et un « savoir-vivre » plus ou moins symboliques qui lui permettront de réintégrer sa société avec un statut nouveau.

Le grand Tour du XVIIème siècle était considéré comme l'éducation du gentleman aristocrate par les arts et la découverte des grandes villes et principaux lieux d'Europe. Le voyage de la route des Indes des années 1970, prenant appui sur une contre-culture hippie (prenant source dans le mouvement de la Beat génération aux USA et confirmé par le mouvement de mai 68 en France) caractérisé par la musique rock, la liberté sexuelle et les drogues, permettait de s'affirmer en rupture avec les pratiques culturelles de l'époque pour ne plus subir leur conformisme. Ce voyage représentait une quête spirituelle, une expérience initiatique et un voyage intérieur alimenté par les philosophies bouddhiste et hindoue vers des idéaux de paix et d'amour. Ce voyage initiatique aux Indes s'essouffla assez vite suite à des problèmes d'overdose et la coupure de la route par la guerre soviétique d'Afghanistan et l'institution de la république islamique d'Iran. Ce mouvement hippie

donna toutefois lieu au phénomène des routards qui commencèrent à sillonner les routes du monde en revendiquant l'anticonformisme hippie, se positionnant comme un modèle alternatif au tourisme de masse, plus respectueux des sociétés locales.

Le phénomène *backpackers*, tel que nous l'avons présenté dans le premier chapitre, se distingue des routards par le fait qu'il y ait une reconnaissance éducationnelle et utilitaire à cette forme de voyage par les pays industrialisés (à noter qu'en France, il y a une reconnaissance des études ou de l'expérience professionnelle à l'étranger, mais il semble toujours y avoir une certaine méfiance pour le voyage itinérant et long. Peut-être est-il encore associé au voyage anticonformiste hippie). Selon Vacher (2010), il s'agit, dans le cas des *backpackers*, moins d'une rupture avec la société quittée que d'une année sabbatique permettant d'aller découvrir le monde : voir le monde et en revenir enrichi avant de passer à autre chose. On pourrait parler, selon lui, d'une initiation plus conformiste. Ce voyage a souvent lieu après les études et avant de s'installer professionnellement dans la vie active.

Vacher (2010) nous rappelle que si le voyage incarne, dans les sociétés occidentales, une manière de former l'excellence (compréhension du monde par la connaissance des autres, des cultures et des techniques), il permet aussi, dans certains cas, une construction de la personne en tant qu'individu. La question, pour lui, serait alors de savoir si le tourisme n'a pas permis de multiplier les voyages en forme de rite de passage ?

Maffesoli (1997) quant à lui souligne qu'il y a une étroite liaison entre le voyage, l'initiation et l'étranger. Ce dernier est une manière commune d'être confronté à la douleur, ne pas la rejeter en tant que telle, mais d'en faire l'apprentissage. Cette expérience de l'étranger est un bon moyen pour intégrer les bénéfices de la mort symbolique afin d'accéder à un plus être :

Gilbert Durand⁶⁵ souligne bien cette fonction initiatique de l'autre : la douleur, l'étranger, dans l'analyse qu'il fait dans cette figure du « bourreau de soi-même » chez Baudelaire, [...] tant il vrai que le mal est nécessaire au bien, tout comme l'altérité, dans le corps individuel et dans le corps social, est utile à la plénitude du Soi. (Maffesoli, 1997, p.170)

Bernard Fernandez (2002) met en avant que, du fait de son altérité, l'expérience du quotidien en voyage est un vécu extraordinaire produisant un savoir-humain, une initiation interculturelle à caractère existentiel (profane). Pour lui, l'initiation est un rite de passage, invariant

⁶⁵Maffesoli se réfère à Durand, G. (1996). *Figure mythique et visage de l'œuvre*. Berg : Albin Michel.

anthropologique au cœur des grandes étapes de la vie. Lors des rites d'initiation, il s'agit de vivre une expérience jusqu'à la révélation de l'initiation, associant souvent une épreuve physique et mentale. « Le temps de l'initiation est donc un temps jalonné d'épreuves. Dans un espace-temps, il fixe une temporalité nécessaire au déroulement de l'initiation. [...] Il devient un temps suspendu, a-temporel à valence existentielle et phénoménologique, hors du commun. » (Fernandez, 2002, p.157) L'initié laisse naître en lui une identité nouvelle au prix d'une mort symbolique. Face à l'épreuve de l'altérité radicale, irréductible :

Le voir et la vision de la chose vue accèdent à une forme de paroxysme paradoxal : [...] Ce choc annonce le temps d'une léthargie mentale. [...] Par principe maïeutique, le langage initiatique laisse émerger l'impensable. L'initié reste « bouche-bée » et le corps dit ce que le verbe tait ou ne peut pas dire. La naissance de cet infra-savoir surgit dans la relativité du signe. [...] (Fernandez, 2002, pp.160-161)

Dans la première partie de sa thèse, Gula (2006) nous rappelle que l'émergence du phénomène *backpacker* a été rendu possible par l'ère Post-Fordisme, où les jeunes générations sont devenues de fait plus flexibles professionnellement et sont souvent obligées de changer de carrière dans leur vie professionnelle (O'Reilly, 2006). Les jeunes occidentaux, aujourd'hui, ont une période de pré-adulte plus longue que les autres générations ou cultures (Arnett, 2002). Ils se marient plus tard et font des études plus longues (Arnett, 2002). N'ayant qu'une faible pression à prendre des responsabilités adultes rapidement, il est courant, pour les jeunes occidentaux, de prendre du temps en dehors de l'école ou du travail pour voyager (Desforges, 1998 ; Atlejevic, 2004).

La période de transition entre les études et le début de la carrière professionnelle représenterait même un temps idéal pour le voyage *backpacker* (Sorensen, 2003). Cette période souvent appelée « année sabbatique », serait considérée par les jeunes comme une opportunité unique pour découvrir le monde (O'Reilly, 2006). D'autant que le voyage long est non seulement permis, mais encouragé par les sociétés industrialisées, le voyage *backpacker* devient de plus en plus populaire chez les jeunes et est même considéré comme un rite de passage par certains (O'Reilly, 2006). Les recherches menées par Noy ont montré que les *backpackers* tendent à expérimenter des degrés variables de transformation existentielle à l'étranger qui peuvent se trouver utiles dans leur futur (Noy, 2004). Leurs expériences vécues en voyage, et en particulier leur recherche de l'authenticité, sont intimement liées à leur métamorphose personnelle qu'ils y vivent (Noy, 2004). Voyageant à

une période transitionnelle de leurs vies, les *backpackers* voient leur transformation existentielle vécues en voyage comme un pas en avant vers la maturité (Noy, 2004).

Bilan du rite de passage de la jeunesse occidentale

Les travaux d'Arnold Van Gennep (2011) ont permis de mettre en évidence une structure « universelle » du rite de passage, composée d'une suite de trois séquences : séparation de l'état antérieur du groupe d'appartenance, marginalisation et agrégation à l'état supérieur. Cette séquence, apparaissant dans tous les rites de passage, permet d'analyser le rite sans en référer forcément à un corpus de croyances. Pour Fellous, il s'agit d'un lieu de liaison et de déliaison pour que les séparations ne soient pas des ruptures, créant du continu dans ce qui est apparaît comme discontinu, qu'il s'agisse des unités de temps (naissance, adolescence, mort, etc.), de la relation de soi à autrui et à la collectivité, de la relation de soi à soi (mêmeté dans la transition). Toutefois, Françoise Héritier-Augé (1991), nous rappelle que lorsque les croyances et le savoir du groupe cessent d'être partagés, les rites meurent, et d'autres peuvent surgir, renvoyant à une autre symbolique. Michèle Fellous s'est intéressée à l'émergence de nouveaux rites de passages. Au-delà de leur spécificité, ce qui émerge de ces nouveaux rites c'est qu'ils traduisent la recherche d'une inscription dans une communauté plus large, non imposée et choisie. Les jeunes formuleraient eux-mêmes l'injonction de les effectuer. Les nouveaux rites, tout en préservant l'autonomie et la liberté des sujets, renouvellent le contrat social, la valorisation de l'individu n'y sont pas contradictoires avec la valorisation de la collectivité, il y aurait une action réciproque forgeant des séparations liantes.

Selon Jocelyn Lachance, nos sociétés occidentales ont plus en plus de mal à accompagner les jeunes générations dans le bouleversement identitaire inévitable nécessaire au passage à l'âge adulte. Pour vivre une transformation ontologique, le jeune doit échapper à une identité figée dans laquelle il serait enfermé, il doit sortir de « lui-même » pour pouvoir accéder à une nouvelle version de lui-même. Pour cela il aurait recours à des expériences extatiques diverses et quelquefois à risque, en tant que stratégie collective ou individuelle pour accéder à un autre statut. Pour Jocelyn Lachance, le *backpacking* permet de voyager hors de soi et est ainsi une expérience extatique. Ce serait la recherche intense et renouvelée d'extases (sorties hors de soi) en voyage qui permettrait

l'expérience identitaire dans cette période de la vie. Le voyageur peut alors expérimenter des versions altérées de lui-même auprès des gens qu'il rencontre sur la route. Le voyageur devient ainsi maître de son récit dans un cadre d'expérience inconnu des siens, ceux-ci sont alors condamnés à reconnaître sa parole, il peut ainsi se raconter autrement, reprendre son existence en main. L'extase devient identitaire, l'identité du voyageur se confond petit à petit avec le sentiment de discontinuité, portée par des sorties de soi répétées et recherchées, pour vivre pleinement le sentiment de pouvoir changer, être autre.

Nous pouvons donc être amenés à penser que le voyage peut-être une forme particulière d'expérience liminaire, de rite d'initiation pour le jeune. Il y aurait une rupture par un désétayage des groupes dépositaires de son héritage culturel (rite de séparation de l'ancien monde), une plongée dans l'étrangeté d'un monde autre dans lequel il n'aurait pas de repère (rite de marge, initiation), et une réinscription sociale par le retour au pays (rite d'agrégation). Cette réinscription serait d'autant plus facilitée dans la mesure où la forme de voyage serait reconnue et encouragée par la société de départ et de retour. La phase liminaire dépend elle de la capacité du voyageur à vivre ce « hors temps », à perdre ses repères, à s'émanciper de son héritage socioculturel, se laisser altéré par l'étrangeté traversée, et ainsi à savoir s'ouvrir et se fermer à la l'expérience de la transformation.

La question que nous pouvons nous poser et à laquelle nous allons nous attacher à apporter une réponse dans la sous-chapitre suivant est : s'il est possible de vivre un rite de passage par le voyage, il s'agit d'un rite de passage à quoi ? Pourquoi ? Pour quoi ?

3. De l'utopie cosmopolite à l'épreuve du rite « des hospitalités »

Chaque voyage, en tant qu'expérience hors du quotidien, peut être formateur. Que cette formation produise ou non une acculturation, qu'elle soit reconnue positivement et valorisée par la société comme par exemple un accroissement du capital culturel ou professionnel, ou négativement comme par exemple le renforcement de préjugés raciaux, la formation par le voyage n'est pas unique et univoque, elle dépend du type d'immersion et de la disposition du voyage à s'acculturer ou non. L'objectif de ce chapitre est de venir interroger quel type d'acculturation est produite spécifiquement par la grande itinérance autour du monde, pour cela nous nous appuierons en grande partie sur des éléments déjà développés dans les parties précédentes. Le but ici est de relier

les apports de l'étude de la forme spécifique du voyage autour du monde, de l'étude de sa forme spécifique d'immersion ainsi que de l'étude de la forme spécifique des rencontres que cette dernière implique afin d'établir en quoi le tour du monde est une autre forme d'acculturation. Lorsque des éléments précédents seront réintroduits (sous forme de bilan), nous les résumerons et indiquerons les chapitres dans lesquels ils ont été plus amplement traités.

Zygmunt Bauman (1997) nous rappelle, qu'à l'ère de la globalisation, la question essentielle qui se pose à l'individu est « comment vivre avec l'altérité, au quotidien et en permanence » (Bauman, 1997, cité dans Cicchelli, 2012, p.27), c'est-à-dire, comment prendre en compte l'irruption dans la vie de tous les jours de l'altérité dans la définition de soi, comment un individu cosmopolite, à partir du geste réflexif de s'éprouver dans le regard de l'autre, peut saisir et se représenter son appartenance à une commune humanité. En effet, pour faire face à la pluralité culturelle imposée par une « cosmopolitisation » du monde contemporain, l'individu doit apprendre à se situer sur l'échelle de ses appartenances multiples qu'elles soient infranationales, nationales et transnationales, les reformuler et éventuellement les intégrer dans sa construction identitaire. Or Cicchelli, en s'appuyant sur les propos de Ossewaarde (2007) nous rappelle que « pour se prouver cosmopolite, l'individu doit franchir une frontière et se faire étranger, dépasser l'horizon national des cercles d'appartenance et aller à la rencontre physique des autres. » (Cicchelli, 2012, p.29) Et c'est bien ces « autres » qu'il faut venir interroger, en effet, de quels « autres » parle-t-on dans ce franchissement de frontière ?

Or Urry et Lash (1994) nous parlent de la fin du tourisme, non pas parce que les gens vont arrêter de voyager, mais parce que la vie quotidienne est devenue, dans les sociétés postmodernes occidentales, si « exotisées » et « esthetisées » qu'ils sont devenus touristes, qu'ils quittent physiquement la maison ou non. Prenons un exemple pour illustrer ce propos. Nos sociétés occidentales sont traversées par de nombreux courants *New-Age* comme par exemple la pratique occidentale du yoga. Bien qu'elle se revendique comme une pratique et une philosophie orientale, elle en est très souvent une réinterprétation occidentale (tout comme la cuisine tex-mex est une réinterprétation américaine de la cuisine mexicaine, pour manger du tex-mex au Mexique, il faut aller dans un restaurant américain.). Il est ainsi possible d'adopter les codes, les gestes, les tenues vestimentaires, les pratiques du yoga *New-Age* (institutionnalisés dans des communautés réelles ou virtuelles, et esthétisés, véhiculés et transmis notamment par les réseaux sociaux à travers les pays

occidentaux), sans jamais avoir, quelques fois, pratiqué le yoga telle qu'il est pratiqué et pensé par les orientaux eux-mêmes. Il est même possible d'aller se former dans des pays orientaux à cette pratique *New-Age* du yoga, dans des enclaves occidentales, avec d'autres occidentaux, et souvent par des occidentaux⁶⁶. C'est en cela que Larsen nous rappelle que les touristes amènent, bien souvent, leurs « maisons » quand ils voyagent à l'extérieur : « leurs systèmes de pensée, leurs routines et leurs relations sociales voyagent avec eux » (Larsen, 2008, p.28). Franklin (2003) quant à lui nous rappelle que c'est un non-sens d'imaginer le tourisme comme un moyen de s'échapper de la façon de vivre de la modernité puisqu'il est par excellence la façon de vivre de la modernité. La pratique touristique en elle-même est une illusion de liberté vis-à-vis des normes culturelles puisqu'elle porte en elle-même des conventions culturelles et des normes sociales. Pour en revenir au propos de Ossewaarde, nous pensons nous, que même dans cette société hypermoderne, il est toujours possible pour l'individu de franchir une frontière et se faire étranger (de ne pas amener sa « maison » avec lui), de dépasser l'horizon national des cercles d'appartenance en allant à la rencontre physique des autres et ainsi, qu'il est possible de se métisser culturellement.

Ce chapitre a la volonté de questionner l'élaboration et la nature de l'appartenance cosmopolite. Si elle nécessite une expérience de l'ailleurs pour prendre forme, existe-il une appartenance cosmopolite qui transcende toute forme d'immersion dans un ailleurs ? Nous proposons que la socialisation cosmopolite soit intimement liée à la nature du groupe d'accueil dans lequel se fait l'immersion dans un ailleurs. Si la rencontre de l'altérité, dans un mouvement dialogique, permet de prendre conscience de son rapport au monde tout en nous ouvrant à un autre, cette rencontre ne peut se faire avec l'humanité en général, mais elle prend forme dans l'interrelation entre deux entités culturelles spécifiques. Ce qui nous ouvre à d'autres questions : de quelle altérité parle-t-on ? Pour qui ? Pourquoi ? Pour quoi ?

⁶⁶ Il est à noter toutefois que les pratiques occidentales du yoga ne sont pas une invention de l'occident, mais elles sont issues d'un métissage toujours en devenir se produisant entre des pratiques orientales du yoga et les apports de la culture occidentale : ainsi différentes techniques non occidentales pénètrent l'entendement et l'expérience de l'occidental via le *New Age*, qui entrent en résonance avec le refoulé culturel occidental. Il ne s'agit pas ici de réduire le yoga occidental issu de la culture *New Age* à une simple pratique touristique commerciale, mais de distinguer le fait qu'un voyage axé sur la pratique du yoga peut tout autant contribuer à transformer le rapport que le voyageur entretient à la pratique du yoga (puis à son retour aux pratiques occidentales en elles-mêmes), tout comme il peut confirmer les codes occidentaux des pratiques du yoga *New Age*, qu'il importerait avec lui, et qu'il imposerait dans des enclaves occidentales se fermant aux pratiques orientales du yoga.

De ce fait, le sentiment d'appartenance à une commune humanité, s'il est, au moins dans une certaine mesure, partagé par tout individu cosmopolite, l'est à entendre d'un point de vue utopique⁶⁷.

Lors d'une immersion suffisamment longue dans une autre culture, le voyageur, après une première phase d'adaptation liée au choc culturel, va franchir des paliers d'acculturation et se créer un nouveau cadre de référence, métis, lui permettant de gérer son rapport au monde, et ainsi se faire une place dans la culture d'accueil, et tout particulièrement dans les groupes d'accueil. C'est dans ce métissage que se trouve l'élaboration du sentiment cosmopolite, ce lien en élaboration qui unit et dépasse les particularismes culturels. A chaque nouveau métissage, le voyageur a l'occasion de nourrir ou non sa vision cosmopolite du monde. Ainsi pour faire face à cette nécessité impérieuse de se trouver un cadre de référence avec lequel (re)construire son inscription sociale⁶⁸, le voyageur va s'appuyer sur des groupes d'accueil, tiers instruits, qui le guideront dans ce cheminement. Ceux-ci peuvent être de différentes natures, on peut penser, lors d'expatriations, aux relations professionnelles et aux communautés d'expatriés ; aux groupes de pairs lors d'échanges étudiants ; aux guides et à l'hôte lors de voyages touristiques ; aux communautés de pairs lors de voyages spirituels ou humanitaires, etc. L'immersion dépend ainsi du ou des groupes d'accueil qui viendront nourrir son sentiment d'appartenance cosmopolite : « à chaque sociabilité sa justification cosmopolite » nous rappelle Cicchelli dans son ouvrage : *L'esprit cosmopolite* (2012, p.127)

Nous souhaitons, dans cette sous partie, nous intéresser à quatre formes particulières d'immersion dans l'altérité : par le tour de France des compagnons, par le dispositif ERASMUS⁶⁹, dans une enclave *backpacker* et enfin par le voyage autour du monde.

3.1 De la socialisation dans une communauté : le cas particulier du tour de France du compagnon

⁶⁷ L'utopie est à entendre ici comme une expérience plurielle, elle peut être rhétorique ou pratique, qui par des voies multiples, représente « la conscience onirique du collectif » (Benjamin, 2000)

⁶⁸ « L'intégration au quotidien se fait naturellement due à une proximité sociale. [...] On prend part directement ou indirectement aux différentes activités de la vie sociale. La proximité sociale témoigne alors d'une ritualisation. Cela induit une place et un rôle à l'intérieur d'un système de relations interpersonnelles et sociales. C'est aussi la présence d'un lien social indispensable à l'équilibre de l'être humain : « La socialité n'est pas un accident ni une contingence ; c'est la définition même de la condition humaine. » (Todorov, 1989, p. 28). » (Cicchelli, 2012, p.139)

⁶⁹ Echanges interuniversitaires européens.

Hervé Breton (2015), dans une étude sur les différentes formes du voyage, nous présente le tour de France des compagnons. Il s'agit, pour l'apprenti compagnon, de réaliser un tour de France d'une durée de trois à six ans afin de s'immerger dans les cultures professionnelles locales et de se (co)former par l'expérience partagée du métier auprès de compagnons du même corps de métier qui servent de guides. Bien qu'il s'agisse d'une formation avant tout expérientielle, elle dispose également d'une dimension existentielle, puisqu'au-delà de l'apprentissage de l'excellence professionnelle, le « Tour de France » est aussi une initiation pour intégrer la communauté des compagnons, qui le verra, à la fin de l'itinérance, accéder au statut de « compagnon-fini » par la réalisation de son « chef-d'œuvre ». Il est alors considéré comme adulte, se sédentarise et s'installe professionnellement afin de pouvoir initier à son tour de nouveaux aspirants.

Durant son « Tour de France », l'immersion se fait essentiellement dans la communauté des compagnons, comme lui, de nombreux aspirants s'engagent à quitter leurs proches, à respecter une hygiène de vie très strictes (ils se retirent en quelque sorte de leurs vies d'avant, mais aussi de la vie locale de leurs pairs générationnels), à respecter les codes spécifiques au compagnonnage (la tenue traditionnelle par exemple), ils sont logés, nourris et blanchis dans des « maisons des compagnons » réparties partout en France dans des villes étapes. On peut parler ici de ce que Turner (1990) nomme « *communitas* », c'est-à-dire, une socialité basée sur la solidarité et la mutualité, qui se crée entre les membres d'une communauté pendant l'initiation.

Durant cette initiation, l'altérité à laquelle l'aspirant va alors être confrontée, est une altérité des pratiques professionnelles à laquelle il va devoir se former par l'expérience partagée : « L'immersion consiste ici à aller au contact d'une interculturelité professionnelle, dont l'enjeu est moins de provoquer un écart ou une rupture avec le monde connu que de découvrir différents horizons d'un milieu professionnel et d'une communauté de métier. » (Breton, 2015, p.8)

Cette expérience de l'itinérance est tout à fait intéressante pour nous, puisqu'elle permet de penser à la fois le voyage itinérant et l'immersion dans une communauté définie (bien que les personnes et les lieux changent). Ici, seule l'altérité des pratiques professionnelles compte, tout autre altérité liée à l'itinérance est réduite à son minimum, puisque l'immersion se fait dans une communauté relativement homogène et stable (les pratiques professionnelles évoluent, mais les rites du compagnonnage sont relativement traditionnels), peu importe la ville-étape du « Tour de France ».

En considérant le « Tour de France » des compagnons comme idéal-type du voyage d'intégration (l'aspirant, au terme de son tour de France est intégré à la communauté), cela nous permet de penser également les immersions dans une communauté spécifique lors d'un voyage à l'étranger (bien que l'hétérogénéité de la communauté y est bien en général plus importante).

Bernard Fernandez (2002), comme nous l'avons vu précédemment, analyse l'intégration par un processus d'immersion en trois phases descendantes. La troisième étant l'« immersion-intégration » qui est une « altération interculturelle qui touche à l'identité c'est-à-dire une métamorphose de soi en termes de transformations avec la revendication de compétences interculturelles acquises dans les différences et les ressemblances. » (Fernandez, 2002, p.15) En effet, l'intégration, selon l'auteur, serait une démarche plus ou moins volontaire visant à accepter, plus ou moins, les règles et les codes de la culture d'accueil afin d'y « plonger en profondeur », pouvant ainsi entraîner, une altération culturelle, une métamorphose de soi.

L'occidental vit et gravite autour d'interactions sociales dans lesquelles il construit son existence sociale. Il prend conscience du lien social qui ordonne un mode de relation spécifique [...] ce statut confère à l'occidental parfois un rôle subtilement imposé dont il n'a pas toujours les clefs d'accès pour en saisir toute la signification et les enjeux sociaux. (Fernandez, 2002, p. 142)

Pour l'auteur, l'intégration consiste acquérir des compétences culturelles spécifiques afin d'intégrer et être intégré dans des espaces culturels (codes, logiques, règles et hiérarchies implicites du corps social, mais également tensions interculturelles à l'intérieur même de la culture) :

L'occidental commence à saisir la forme, le volume, la profondeur et les aspérités cachées de la société [...] [il] identifie la « dimension cachée » de la culture (Hall, 1966, 1971) avec une meilleure compréhension des thèmes centraux qui fondent l'humain comme le sens de la vie, la mort, l'amitié, l'amour, le mariage, la famille, le travail, la religion, les arts, l'architecture, le vide, le silence, la Nature, etc. (Fernandez, 2002, pp.132-133)

Nous allons maintenant nous intéresser à la socialisation cosmopolite estudiantine.

3.2. De la socialisation cosmopolite estudiantine

Ce chapitre a été traité en partie dans le chapitre 1 : 4.2.

Selon son étude sur les expériences ERASMUS, Cicchelli (2012) nous rappelle qu'il y aurait 4 formes de socialisation : avec les internationaux (pairs de différents pays), avec les compatriotes

expatriés, avec les locaux et enfin une socialisation mixte (dans plusieurs de ces groupes). Son étude nous montre que la dernière de ces propositions est très rare, la socialisation la plus importante étant internationale, suivie de celle avec les compatriotes et enfin avec les locaux. Pourtant il ressort des entretiens qu'il a mené, que bien qu'il y ait un fort sentiment d'appartenance cosmopolite revendiqué, la non intégration dans la culture locale est souvent vécu comme un échec par les étudiants. Si la *bildung* cosmopolite est donc très souvent construite au sein des groupes internationaux, elle demeure, selon l'auteur, en partie utopique. On peut penser que le sentiment cosmopolite construit au sein de chacune de ces sociabilités diffère autant que peut le faire l'expérience de l'ailleurs vécue. Dans la dynamique de groupe des pairs internationaux, comme le montre Cicchelli, le vécu peut être assez distinct de celui du quotidien du pays d'accueil. S'il peut, dans ce cadre, être difficile à l'étudiant de s'immerger dans la culture locale, il est réciproquement difficile pour un natif de s'intégrer à la culture du groupe. Ce dernier, bien que très cosmopolite puisque composé d'étudiants de différents horizons et cultures, possède ses propres normes, valeurs et dynamiques conférant au cosmopolitisme en élaboration ses spécificités. L'expérience bien qu'éphémère individuellement, est perpétuée dans l'imaginaire des étudiants suivants sous forme de mythe (Murphy-Lejeune, 2003). Si le sentiment d'appartenance cosmopolite élaboré dans le dispositif est, pour Cicchelli, en partie utopique, nous pensons que c'est parce que ce sentiment se développe, la plupart du temps, dans des enclaves internationales distinctes de la vie locale et en partie indépendantes des cultures dans lesquelles elles s'organisent et se perpétuent. Nous serions dans ce cas dans une forme occidentale et estudiantine du cosmopolitisme.

Qu'en est-il maintenant de l'expérience backpacker, où un fort sentiment d'appartenance cosmopolite est également très présent dans le discours des voyageurs ?

3.3. De la socialisation cosmopolite dans des enclaves *backpackers*

Ce qui suit a été largement traité dans le chapitre 2 : 4. Nous rappellerons ci-dessous les principaux éléments élaborés afin de les intégrer à notre étude du type d'acculturation possiblement réalisé par le voyageur autour du monde.

Demers (2011) nous rappelle que la pratique *backpacker* procède d'un processus identitaire⁷⁰, qu'il tende vers la reproduction ou la rupture de l'identité du *backpacker*. Cela au travers de certaines expériences intenses vécues durant le voyage, l'apprentissage de certaines habiletés sociales et personnelles, le désir d'en faire un moment d'épanouissement de soi, la mise en récit de ces expériences dans les groupes temporaires *backpackers* durant le voyage et enfin par la création d'une unité narrative synthétique afin de mettre en valeur l'expérience du voyage une fois rentré, lors de la réinscription dans les groupes d'appartenance.

Nous rappelons ici qu'afin d'établir une typologie de l'expérience du *backpacking* à partir d'un corpus d'entretiens réalisés auprès de *backpackers*, Demers s'est appuyé sur deux axes : L'axe identité - allant de la transformation à la reproduction - et l'axe authenticité – allant d'un rapport de virtuosité à un rapport minimaliste. Pour rappel, le pôle reproduction de l'identité vise à renforcer un sentiment d'être soi déjà connu et accepté par le sujet en recherchant des expériences identitaires renforçant sa position relative dans le monde, tandis que le pôle transformation de l'identité vise à redéfinir radicalement son identité par des expériences identitaires permettant de modifier ce que l'on ne désire plus être par ce qu'on perçoit comme étant structurant d'une nouvelle identité désirée. Dans l'expérience minimaliste de l'authenticité, le *backpacker* se satisfait de l'aménagement de celle-ci telle qu'elle est présente dans le quotidien des enclaves *backpacker*, qu'elle lui apparaisse comme un compromis désirable ou une forme authentique. Il recherche avant tout le bien-être et le plaisir de vivre ces représentations de l'authenticité véhiculées par la culture *backpacker*. Dans l'expérience virtuose de l'authenticité, le *backpacker* est prêt à sacrifier une grande part de son bien-être et de son plaisir pour tendre vers son idéal d'authenticité. Cette quête le pousse à rejeter certaines formes d'authenticité préfabriquées véhiculées par un imaginaire de l'authenticité non radicale et le pousse à aller, le plus souvent possible, au-delà des enclaves pour s'immerger dans la nature et les cultures locales.

⁷⁰Demers se base sur une définition de l'identité en tant que processus dynamique oscillant entre un pôle reproduction de sa structure propre et un pôle transformation de celle-ci. L'individu saisi son positionnement relatif au monde par une mise en récit biographique, par des pratiques d'inscription, de distanciation, de distinction et par une recherche de reconnaissance sociale.

En croisant ces deux axes Demers nous propose quatre principaux types de *backpackers* : le « *backpacker* pèlerin »⁷¹ (ce type combine l'axe reproduction de l'identité et le pôle authenticité minimaliste), le « *backpacker* en rite de passage »⁷² (ce type combine le versant transformation de l'axe identité avec le pôle minimalisme de l'axe authenticité), le « *backpacker* performance »⁷³ (ce type combine la reproduction de l'identité sur ses bases existantes avec l'axe virtuose de l'authenticité) et enfin, le « *backpacker* en conversion »⁷⁴ (ce type combine les pôles transformation et virtuosité des deux axes).

Nous avons précédemment proposé que les trois idéaux-types « *backpacker* pèlerin », « *backpacker* performance » et « *backpacker* en rite de passage » ont la particularité d'élaborer essentiellement leurs socialisations⁷⁵ cosmopolites à l'intérieur des enclaves *backpacker*, bien qu'ils aient chacun leurs spécificités. Le « *backpacker* pèlerin » renforce et développe son identité et ses croyances préexistantes au sein d'une communauté de pairs internationaux (confirmation de la vision préalable du monde) ; le « *backpacker* performance », même s'il s'extrait des enclaves et s'immerge dans la culture locale, puise dans ses expériences l'aventure nécessaire à renforcer son identité préexistante et se distinguer auprès de ses pairs internationaux (développement du

⁷¹ Pour rappel : sa perception, avant le voyage, de lui-même et la possibilité de vivre une vie authentique est validée par l'expérience du backpacking. Il n'y a aucun bouleversement identitaire, d'altération du sens de soi, le rapport au monde et les formes d'authenticité que lui offrent certaines communautés éphémères de backpackers le satisfait, et il peut s'inscrire et se mettre en récit à l'intérieur de ces communautés.

⁷² Pour rappel : l'immersion dans des communautés backpacker, serait vu comme une possibilité de vivre un ensemble de pratiques autonomisantes afin de s'épanouir loin des siens. Il s'agirait en quelque sorte d'un rite de passage entre une identité infantile vers une identité adulte. La recherche de l'authenticité des cultures locales est modérée tandis que l'inscription dans la subculture backpacker est primordiale.

⁷³ Pour rappel : il correspond, selon Demers à « l'individu trajectoire » de la culture du narcissisme (Lasch, 2006). Il a la volonté non seulement de confirmer son identité mais aussi, dans sa quête d'idéal de soi, d'en développer tout son potentiel, dans la plus grande unicité. L'expérience virtuose de l'authenticité lui offre l'occasion de développer au sein des enclaves, une valeur unique et authentique qui le distingue du reste de la communauté.

⁷⁴ Pour rappel : le backpacker en conversion, est en quête d'une transformation ontologique et refuse tout à la fois le modèle de l'individu de sa société d'origine tout comme la voie d'accès à une authenticité individuelle proposée par la culture backpacker qu'il juge trop faible. Pour accéder à de nouvelles valeurs authentiques, il s'immerge dans la culture locale en quête d'authenticité, valeur suprême par laquelle il veut réorienter toute sa personne. Il vit son voyage comme une série d'épreuves lui permettant de révéler et de transformer. « Backpacker axé sur l'immersion culturelle de longue haleine, il n'est toujours que de passage dans la culture backpacker en elle-même. » (Demers, 2011, p.15-16). Le but de son voyage est de rencontrer et de poursuivre de nouveaux idéaux, de les mettre en pratique et en récit pour réaliser une bifurcation biographique.

⁷⁵ Pour rappel : nous pensons que la valeur des expériences, ainsi que la mise en récit de celles-ci, sont influencées par les groupes dans lesquels le voyageur s'inscrit durant le temps du voyage. Il y aurait une interrelation entre l'impact de certaines expériences devenant significatives, les groupes temporaires dans lesquels le voyageur souhaite se socialiser, et l'élaboration du sentiment d'appartenance cosmopolite par sa mise en récit. Nous pensons que la mise en cohérence reliant ces différents points rendrait l'expérience mixte difficile à gérer, et de ce fait plus rare. Le sens, ou la valeur, accordée à certaines expériences plutôt qu'à d'autres, ainsi que leurs mises en récit, varieraient selon les groupes temporaires dans lesquels le voyageur souhaite faire reconnaître son expérience.

potentiel performatif valorisé par sa culture d'origine pour devenir « un parmi les autres » ; enfin le « *backpacker* en rite de passage », s'appuie sur son vécu au sein des enclaves pour s'émanciper loin des siens et gagner en autonomie afin de réintégrer sa société avec un autre statut (devenir adulte). Il s'agit là, nous le pensons, d'une forme occidentale de socialisation cosmopolite, à travers la mise en récit de l'expérience, ou d'une partie de l'expérience alors significative, dans le but de s'immerger et de s'intégrer dans une enclave occidentale. Le *backpacker* troquerait (voire métisserait) ainsi son modèle culturel « national » pour (avec) un modèle occidental cosmopolite et serait soumis temporairement aux injonctions identificatoires de ce dernier, organisant l'ensemble des valeurs, du rapport au monde, et des systèmes de conduites particuliers (mœurs, habitudes, codes, etc.).

Nous proposons maintenant de nous intéresser à l'idéaltype du « *backpacker* en conversion ». Bien qu'il puisse être de passage au sein des communautés *backpackers*, il ne cherche pas à s'y intégrer, comme nous l'avons vu précédemment, sa socialisation se fait principalement en immersion au sein des populations locales. Si la socialisation cosmopolite dans des enclaves *backpackers* est réalisée dans une logique d'intégration principalement dirigée vers une communauté en particulier, une autre forme de socialisation, par l'expérience du « *backpacker* en conversion », serait ainsi possible, celle-ci étant éphémère, aléatoire, hétérogène et principalement tournée vers le hasard des rencontres dans le voyage, et peut ainsi représenter une forme différente d'élaboration du sentiment cosmopolite.

3.4. De la socialisation cosmopolite par la grande itinérance

Ce qui suit a déjà en partie été traité dans le chapitre 2 : 5.

Comme nous l'avons vu le « *backpacker* en conversion » est en quête d'une transformation ontologique et refuse tout à la fois le modèle de l'individu de sa société d'origine tout comme la voie d'accès à une authenticité individuelle proposée par la culture *backpacker* qu'il juge trop faible et à laquelle il ne s'identifie pas. Pour accéder à de nouvelles valeurs authentiques, il s'immerge dans les cultures locales en quête d'authenticité, et prolonge ces moments hautement significatifs sur le plan personnel par le renouvellement permanent de ses immersions dans les cultures locales par le rite de l'hospitalité. Il vit son voyage, comme une série d'épreuves lui permettant de révéler

et de transformer, dans un récit de rupture, une nouvelle identité métissée. S'identifiant aux cultures qu'il fréquente et découvre à sa manière, cherchant toujours à se trouver en harmonie avec les manifestations de l'ordre du monde. N'étant que de passage dans les communautés *backpackers*, sa pratique est tournée vers l'itinérance. Nous souhaitons maintenant nous intéresser plus particulièrement à la grande itinérance du voyage autour du monde.

Bien qu'il soit possible, à priori, de voir le voyageur autour du monde entrer dans plusieurs de ces catégories, voyageant d'enclaves en enclaves, nous avons précédemment relevé la combinaison de deux éléments qui nous amènent à penser que sa pratique de l'authenticité tendrait vers celle du « *backpacker en conversion* ». En effet comme nous l'avons vu dans la deuxième partie, il y aurait en effet un fort sentiment cosmopolite à l'œuvre (liée à la durée et la forme du voyage), une volonté de se libérer de ses héritages socioculturels pour devenir, au moins un temps, citoyen du monde. Ce besoin, ou cette volonté de toujours reprendre la route, rendrait difficile, pour le voyageur, de se stabiliser à un même endroit pour entrer dans un processus d'intégration au sein d'une communauté. Nous aurions dans la combinaison des deux éléments précédemment décrits, la combinaison du pôle conversion de l'identité avec le rapport virtuosité de l'authenticité, ce qui ferait tendre le voyageur autour du monde vers de l'idéaltype du « *backpacker en conversion* ».

Afin de poursuivre notre analyse, nous allons nous pencher maintenant sur les spécificités de cette forme de voyage. La grande itinérance du tour du monde soumet le voyageur à la répétition à cadence rapide de la séquence : arrivée dans un nouveau pays - premiers décodages - négociation des gestes du quotidien - départ vers un autre pays. La répétition de cette séquence, autant de fois que de pays traversés, contribue à libérer le voyageur de son inscription sociale et, contrairement aux voyages d'intégration, lui « interdit » d'en adopter une autre provisoire. En effet, les injonctions identificatoires liées à son modèle culturel, organisant « *l'ensemble des valeurs, des institutions, des systèmes de conduite particuliers (mœurs, coutumes, habitudes, étiquettes, etc.)* » (Schütz, 2010, p.16-17), ne sont plus soutenues par les pressions exercées par ses groupes d'appartenance. Elles sont « secouées », « usées », affaiblies par l'itinérance et par l'exposition continue à l'altérité. Ainsi, le voyage autour du monde se caractérise d'offrir une des rares occasions de la vie d'être à la fois immergé dans la vie sociale tout en expérimentant un affaiblissement des injonctions identificatoires et des schémas d'interprétations liés à tel ou tel modèle culturel. Corollairement, en maintenant le voyageur dans un premier palier d'immersion

déstabilisant marqué par le choc culturel, l'itinérance se spécifie de prolonger considérablement le moment liminaire (Van Gennep, 2011 ; Turner, 1990), l'expérience de l'absence de cadres de références psychosociaux. Cette situation existentielle va directement influencer sur la qualité de l'immersion induite par une transformation du voyage à mesure que le voyageur se libère de ses propres carcans culturels.

De plus, le voyageur autour du monde ne dispose pas de temps suffisant pour maîtriser les codes locaux lui permettant de faire des expériences de plus en plus actives de la rencontre. Il ne recherche plus l'intégration, ne cherche pas à devenir (comme) l'autre, il demeure volontairement étranger. Mais étranger pour lequel il y a hospitalité, et que l'autre accueille dans son intimité parce qu'il va disparaître comme il est apparu quand il reprendra la route, bien avant que les conflits puissent s'installer. Etranger, certes, mais avec qui l'on a partagé un moment d'intimité, grâce à cette distance radicale qui permet une proximité : il est lointain et proche à la fois (Simmel, 1908). Nous pensons que cette hospitalité que le voyageur reçoit en temps qu'étranger, il la redonne en accueillant l'autre avec sa part d'étrangeté, qu'il ne cherche pas à interpréter au risque de la faire disparaître dans ses catégorisations sociales mais qu'il tient à partager : « L'autre, pour être autre, doit l'être absolument, ne portant prise à aucune possibilité de connaissance anticipée. On ne peut le prévoir mais on doit l'accueillir dans l'éclat d'une vision. » (Laplantine et Nouss, 2011, p.100.)

Dans le voyage « culturel »⁷⁶, la rencontre permet au voyageur d'accéder à la culture de l'autre telle qu'il est en mesure de se la représenter dans son système de pensée. Dans le voyage « d'intégration », la rencontre lui permet d'intégrer partiellement cette culture de l'autre par l'adoption métissée de son système de pensée. Dans le voyage autour du monde, par contre, la rencontre, comme voyage dans l'étrangeté de l'autre, devient sa propre finalité. Le voyageur ne sait pas quand aura lieu la rencontre, ni qui et ce qu'elle lui révélera ; il confie en quelque sorte son « destin » au rite de l'hospitalité en consentant à une certaine vulnérabilité. Il s'agit pour lui de se laisser porter par la rencontre, de vivre le moment *hic et nunc*, non plus comme un ensemble de traits culturels à décoder mais comme un moment intersubjectif non-ordinaire à vivre.

⁷⁶ « Le tourisme culturel est un déplacement d'au moins une nuitée dont la motivation principale est d'élargir ses horizons, de rechercher des connaissances et des émotions au travers de la découverte d'un patrimoine et de son territoire » (Origet de Cluzet, 1988, pp.3-4).

Si l'on questionne de ce point de vue la formation de soi par le voyage autour du monde, celle-ci se distingue d'emblée de la formation institutionnelle initiale (familiale, scolaire, professionnelle, etc.) en ce qu'elle est aléatoire, non planifiée, non intégrée à un ensemble didactique cohérent et à un mouvement de socialisation locale finalisé. Elle est entièrement dépendante des hasards des rencontres, lesquelles produisent une émancipation aléatoire des héritages socioculturels via l'assomption par le voyageur de l'altérité radicale des autres rencontrés. Il s'agit là d'une formation non pas à quelque modèle extérieur mais aux possibles, à l'ouverture sur l'inconnu, aux systèmes de pensées métisses, à la création, à la rencontre. Ce processus de formation peut être pensé à partir de la notion de sérendipité, c'est-à-dire d'« influence de données inattendues, aberrantes et capitales sur l'élaboration d'une théorie » (Merton, 1957, cité dans Berthelot, 2000, p. 148), ou encore « l'art de faire une découverte impensée » (ma traduction) (Van Andel, 1994). Selon Alexander Grit (2014), ce processus est à l'œuvre dans le rite de l'hospitalité, en ouvrant potentiellement un espace « déterritorialisé » entre les deux hôtes dans l'ici et maintenant de la rencontre, pour y construire une relation dans une configuration nouvelle et imprédictible. Ce sont en effet de telles données inattendues qui sont apportées par les hasards de la rencontre de l'autre, et par le hasard de ce que l'autre révèle sur lui et sur le voyageur. La disponibilité existentielle nécessaire à cette ouverture à la sérendipité serait ainsi la condition même de ce type de voyage formateur.

L'absence prolongée d'adoption de cadre de référence culturel, et la rencontre à travers le rite de l'hospitalité impliquent que notre voyageur s'assume comme multiforme. En référence à la thèse de la dissociation de l'identité, dissociation considérée comme ressource (Boumard, Lapassade et Lobrot, 2006), il nous semble que le voyageur, à travers le rite de l'hospitalité, peut tour à tour endosser de multiples identités : esthète, philosophe, aventurier, écrivain, randonneur, fils, frère, ami, ermite, végétarien, biker, marchandeur, photographe, touriste, mystique, danseur, chanteur, artiste, conteur, travailleur, sportif, etc. Il ne s'agit pas là d'une dissolution de soi dans un autre modèle (on ne devient pas l'autre). La démarche, exotique (devenir autre) plutôt qu'endotique (devenir l'autre) (Michel, 2013), permet au voyageur d'éprouver ses identités multiples par de multiples autres, et, éventuellement, de prendre conscience des modèles identificatoires qui les sous-tendent.

Contrairement au voyage « d'intégration », où un rôle et un statut sont négociés à mesure que le voyageur se fait une place dans la société d'accueil, l'itinérance autour du monde produit ainsi un

métissage qualitativement différent. Cette différence qualitative peut sembler tout d'abord quantitative : en se décentrant régulièrement et en se laissant porté par l'autre, l'accès depuis l'étrangeté de l'autre du voyageur itinérant à sa propre étrangeté, apparaît simplement plus intense. Mais, au-delà d'une différence d'intensité vécue, le voyage itinérant, comme situation liminaire de longue durée, permet aussi et surtout, via la multiplication des rencontres avec des autres et des cultures toujours autres, un métissage avec une multitude d'autres altérités. Ces dernières permettent de mettre au travail, en miroir, les différentes facettes du voyageur, étrangères elles aussi les unes aux autres. Celui-ci développe alors tout particulièrement, et c'est là que surgit la différence qualitative, une capacité à rencontrer l'Autre à la fois dans les autres et en lui-même. En somme, nous proposons de considérer que ce type de voyage produirait une acculturation à un niveau non plus ethnologique (les autres de telle culture) mais anthropologique (l'Autre au-delà d'une culture spécifique et l'Autre en soi).

Alors pour reprendre les propos de Cicchelli (2012), si « à chaque sociabilité sa justification cosmopolite », lors d'un voyage itinérant, et en particulier dans un voyage autour du monde, le sentiment d'appartenance cosmopolite, ne se socialiserait plus, ou moins, au sein de groupes cosmopolites, structurés par des normes et valeurs partagées (bien que toujours négociées), mais aurait tendance à se construire par sérendipités, aux cœurs des multiples rencontres dans le rite de l'hospitalité, toujours autres et indépendantes.

Nous pensons que le sentiment d'appartenance cosmopolite n'en demeure pas moins utopique, puisque d'une part, la grande itinérance ne permet pas de développer une connaissance ethnologique structurale des cultures rencontrées, et d'autre part, bien que la boucle soit complète, les rencontres réalisées ne donnent à voir qu'une petite partie de la diversité du monde. Toutefois, la possibilité d'être à la fois immergé dans les vies sociales par de multiples rencontres dans le rite de l'hospitalité tout en expérimentant un affaiblissement des injonctions identificatoires et des schémas d'interprétations liés à tel ou tel modèle culturel, ouvre à une prise de conscience plus large de la diversité de l'humanité. Il ne s'agit pas d'une conscientisation révélée dans la tension entre deux modèles, mais dans une réaction en chaîne de multiples modèles, qui par sérendipités, se travaillent les uns les autres, dans de multiples directions, sans pouvoir se fixer, ouvrant ainsi aux autres possibles. S'il faut ici parler de socialisation cosmopolite, elle serait plutôt à entendre

sur le plan anthropologique (par l'Autre au-delà de sa culture) qu'ethnologique (par l'autre d'une culture spécifique).

Bilan de l'utopie cosmopolite à l'épreuve du rite « des hospitalités »

Nous venons de voir que si la voyage peut représenter un rite de passage, c'est parce qu'il permet potentiellement au voyageur de s'immerger dans une altérité initiatrice, loin des siens et de ses routines d'avant, pouvant ainsi représenter une phase de marge. Il est toutefois à noter que cette phase de marge dépend du type d'immersion dans l'ailleurs, pratiquée par le voyageur. Nous pensons que le voyage (dans l'absolu) ne produit pas un rite de passage (dans l'absolu), mais que certains voyages, par le type d'immersion dans l'ailleurs qu'ils rendent possible, peuvent produire certaines formes de rite de passage. C'est ce type d'immersion dans l'ailleurs qui nous permet de répondre à la question : un rite de passage à quoi ? Pourquoi ? Et pour quoi ? En effet, nous avons vu que le tour de France des compagnons pouvait représenter un idéal type du voyage d'intégration (l'aspirant, au terme de son tour de France est intégré à la communauté), malgré sa forme itinérante, l'immersion dans l'ailleurs se fait dans une communauté définie (bien que les personnes et les lieux changent). Ici, seule l'altérité des pratiques professionnelles compte, tout autre altérité liée à l'itinérance est réduite à son minimum, puisque l'immersion se fait dans une communauté relativement homogène et stable (les pratiques professionnelles évoluent, mais les rites du compagnonnage sont relativement traditionnels), peu importe la ville-étape du tour de France. Cette forme de voyage nous permet de penser également les immersions dans une communauté spécifique lors d'un voyage à l'étranger (bien que l'hétérogénéité de la communauté y est bien en général plus importante). Nous avons vu également que lors de voyage d'étude, de type ERASMUS, l'immersion dans l'ailleurs se faisait le plus souvent au sein de communautés cosmopolites constituées de pairs internationaux (bien qu'il existe d'autres formes d'immersions dans l'ailleurs). Dans ce cas particulier, le sentiment d'appartenance cosmopolite élaboré se développe, la plupart du temps, dans des enclaves internationales distinctes de la vie locale et en partie indépendantes des cultures dans lesquelles elles s'organisent et se perpétuent. Nous serions dans ce cas dans une forme occidentale et estudiantine du cosmopolitisme, et bien qu'elle soit internationale, elle est relativement homogène à travers le monde. Le voyage d'étude aurait pour objectif d'initier le jeune étudiant et de lui permettre d'intégrer cette communauté cosmopolite,

qu'il pourra retrouver, nourrir et s'en nourrir une fois rentré dans son pays. Nous avons encore vu qu'il existe plusieurs formes d'immersion dans l'ailleurs par l'expérience du voyage *backpacker*, bien qu'une grande partie des *backpackers* élaborent essentiellement leurs socialisations cosmopolites à l'intérieur des enclaves *backpackers*. Il s'agit dans ce cas, nous le pensons, d'une forme occidentale de socialisation cosmopolite, à travers la mise en récit de l'expérience, ou d'une partie de l'expérience alors significative, dans le but de s'immerger et de s'intégrer dans une enclave occidentale. Certaines valeurs et compétences développées au sein de ces enclaves sont reconnues et valorisées dans les sociétés d'origines, telle que le développement de l'autonomie, la performance en situations interculturelles, ou encore la confirmation par l'expérience de l'ailleurs de la vision du monde préalable. Il existerait toutefois un type de *backpacker* (Demers, 2011) qui, bien qu'il puisse être de passage au sein des communautés *backpackers*, ne cherche pas à s'y intégrer, sa socialisation se fait principalement en immersion au sein des populations locales. Si la socialisation cosmopolite dans des enclaves *backpacker* est réalisée dans une logique d'intégration principalement dirigée vers une communauté en particulier, une autre forme de socialisation, serait ainsi possible, celle-ci étant éphémère, aléatoire, hétérogène et principalement tournée vers le hasard des rencontres dans le voyage, et peut ainsi représenter une forme différente d'élaboration du sentiment cosmopolite.

Nous prenons ainsi le parti de proposer que le voyage en grande itinérance, immergé par le rite de l'hospitalité dans les cultures visitées, permet une formation de soi à un « humanisme de l'autre homme » (Lévinas, 1972). En effet, dans la grande itinérance, cette formation ne peut se faire au dépend d'autres (par un processus naturel de socialisation dans une communauté, visant à se doter d'une identité collective tout en protégeant l'intégrité de cette dernière vis-à-vis de ce qui est extérieur), mais par et avec les autres (toujours autres et de différentes cultures), et cela dans l'ici et maintenant de la rencontre fortuite.

4. Une gestion des temporalités spécifiques à la grande itinérance

Les premières parties nous ont permis de mettre à jour trois processus liés à la grande itinérance : la multiplication des séquences temporelles de l'itinérance (épreuves des chocs culturels), le

basculement dans un voyage sidéral (vécu avec un faible ancrage institutionnel) et des rencontres dans le rite de l'hospitalité (altérations par acculturation). Par la combinaison de leur pouvoir altérant, ces trois processus tendraient à faire basculer le voyageur de l'itinérance à l'errance. Or, il y aurait d'autres temporalités qui permettent de maintenir une certaine intégrité de soi. Jocelyn Lachance (2012) nous rappelle que le temps du voyage est rythmé de différentes façons par le *backpacker*, selon ses désirs et choix du moment, il y institue des rythmes intimes vécus sous le signe de l'autonomie. Il s'agit d'une « *time bubble* » (Eslrud, 1998) : un temps dont la durée est maîtrisée subjectivement par le voyageur. Il s'agit là de l'ajout à notre schéma :

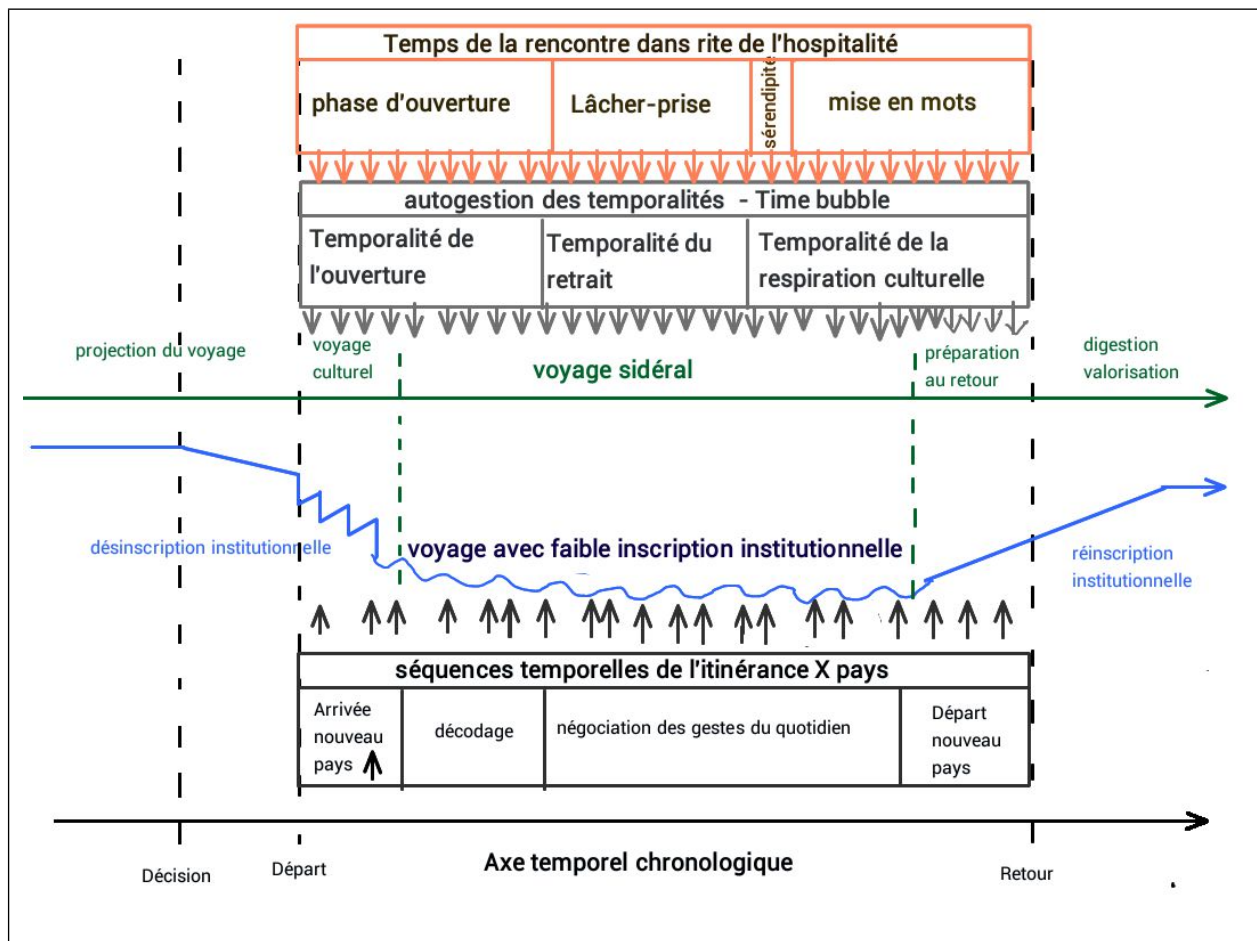


Schéma 4 : Une gestion des temporalités spécifiques à l'itinérance⁷⁷

Nous avons identifié trois temporalités principales de cette « *time bubble* » : une temporalité de l'ouverture caractérisée par la rencontre dans le rite de l'hospitalité, une temporalité du retrait où le voyageur cherche à s'isoler des autres et de l'itinérance, et enfin une dernière que nous

⁷⁷ Ce schéma est disponible en format paysage en annexes p.560.

nommerons « temporalité de la respiration culturelle ». Ces trois temporalités sont à l'œuvre tout au long du voyage et peuvent varier quantitativement et qualitativement selon la phase du voyage et les besoins du voyageur⁷⁸.

La phase d'ouverture, comme nous l'avons vu est une phase éprouvante et altérante qui demande au voyageur une certaine vulnérabilité et un lâcher-prise. La phase de respiration culturelle, est le mouvement inverse et permet l'équilibre nécessaire à l'itinérance. Elle permet de ne pas basculer dans l'errement en prenant conscience du chemin parcouru et de l'évolution de son rapport au monde par la mise en récit et la « traduction » dans son système de pensée des différents métissages initiés. Que ce soit en restant en contact, grâce aux nouvelles technologies, avec ceux restés au pays, où au travers de rencontres sur la route, avec des compatriotes ou pairs internationaux⁷⁹, cette

⁷⁸ Ces temporalités sont à mettre en parallèle avec le concept de Soi de Ricoeur : le Soi étant selon lui un « je qui réfléchit », avec une permanence dans le temps (une identité-idem) et un « soi-même » qui fait qu'il est lui et pas un autre (une identité-ipsé). Si l'identité-idem donne au soi une capacité à comparer ce qui est identique à lui-même par rapport à ce qui est différent, l'identité-ipsé n'est pas une question de comparaison (sur une échelle de valeur) mais un ajout au soi, ou un renforcement du soi. Cette dernière est intimement liée à l'autre (« l'altérité »), en effet le soi ne se laisse pas penser sans l'autre, et vis-versa. Il ne s'agit pas là d'un système de comparaison (comme pour l'identité idem) mais d'une capacité à se saisir « Soi-même comme un autre » : cela « suggère d'entrée de jeu que l'ipséité du soi-même implique l'altérité à un degré si intime que l'une ne se laisse pas pensée sans l'autre, que l'une passe plutôt dans l'autre [...]. Au « comme », nous voudrions la signification forte, non pas seulement d'une comparaison – soi-même semblable à un autre, mais d'une implication : soi-même en tant que ... autre » (Ricoeur, 1990, p.14). Ainsi, l'« altérité », dans la temporalité de la rencontre, permettrait au voyageur de se découvrir autre, ou encore, par le truchement de l'autre, la rencontre permettrait d'introjecter dans le Soi une altérité vécue en première personne par le lâcher prise lévinassien. Dans le temps du retrait, le voyageur mettrait au travail et en sens (ou en mots) les différentes altérations et les différentes émancipations (héritages socio-culturelle, langage intérieur qui les maintiennent, surmoi-culturel, etc.) vécues dans la temporalité de la rencontre, pour construire une version actualisée de son identité-ipsé (rappelons que nous ne considérons pas l'ipsé comme héritée et stable qu'il faudrait (re)découvrir, mais comme dynamique et en construction permanente qui se joue *hic et nunc*, pour soi et pour les autres). Et enfin, la temporalité de la respiration culturelle, offre un espace au voyageur pour tester (ou mettre en récit pour les autres et pour soi) son identité même auprès de ses « pairs » occidentaux, afin d'évaluer (par comparaison) et inscrire provisoire sa fidélité à lui-même (sa permanence) dans le changement, ou, pourrait-on dire : les changements dans sa fidélité à lui-même. Il est à noter que ces trois « vecteurs » du Soi (qui sont le Soi) sont indissociables, interreliés, on emporte le Soi (même, ipsé-altérité) avec soi dans chacune de ces différentes temporalités, bien que celles-ci puissent mettre au travail plutôt l'une ou l'autre de ses composantes.

⁷⁹ Bernard Fernandez (2002) nous rappelle que lors d'une expérience de voyage longue dans une autre culture, le voyageur éprouverait le besoin de partager son expérience avec d'autres occidentaux, des semblables qui prennent alors la fonction de tiers instruits. Si l'occasion se présente (il s'agit de rencontres entre personnes impliquées par connivence en termes d'implication et d'éthique de l'expérience), alors la rencontre prend la forme d'un espace d'enrichissement et de ressourcement autour d'un sens en commun qui est de mieux comprendre l'expérience. Par la mise à plat d'une pratique commune de l'interculturalité, une connaissance empirique de l'expérience partagée, les protagonistes portent un regard nouveau sur les expériences passées et celles qui sont à venir. De plus, cet échange favorise également une prise de conscience des différentes cultures occidentales. « Cette forme de sociabilité, informelle ou pas, se construirait selon une logique de distinction communautariste. [...] après une plongée plus ou moins longue in situ, on observe la recherche d'un réconfort psychologique qui se manifeste, parfois dû à un isolement trop pesant. L'Occidental éprouverait le besoin physiquement de rencontrer son semblable. [...] C'est en tout cas un besoin de « dire » comme si parfois l'expérience atteignait un trop plein, mais ne pas dire n'importe quoi, à n'importe qui et n'importe comment. [...] Le désir de raconter crée un espace de parole à valence thérapeutique. [...] Sur le plan personnel, le semblable, le tiers-instruit crée une parole affective et sociale. » (Fernandez, 2002, pp.183-184)

phase est essentielle à l'itinérance, tant qu'elle demeure temporaire. En effet, cette phase, si elle se prolonge, peut faire entrer le voyageur dans un processus d'intégration (on peut penser aux enclaves backpackers). C'est dans la grande itinérance que la troisième phase, la phase de retrait prend tout son sens. Si le voyage est trop court, le voyageur est en mesure d'endurer la déstabilisation jusqu'au retour, si le voyage est en intégration dans un pays, des espaces stables sont négociés au sein même de la culture d'accueil (amis, profession, routines, enclaves occidentales, etc.). Lors d'une grande itinérance, après quelque temps et quelques pays traversés, les espaces de respiration culturelle ne suffisent plus à donner du sens au voyage (du fait d'un écart ressenti de plus en plus grand avec le milieu cosmopolite occidentalisé des enclaves). Le voyageur s'appuie alors sur une nouvelle ressource, une phase de retrait⁸⁰ où il s'isole à la fois des autres, mais également des contraintes du voyage en lui-même. A partir de ce moment, le voyage ralentit, il n'est plus tant dirigé par un parcours culturel préétabli (voyage culturel), mais prend appui et se modifie au gré des rencontres fortuites tout en s'autorisant de nombreuses nouvelles pauses (ou retraits).

Dans la grande itinérance, les rencontres dans le rite de l'hospitalité sont indépendantes et toujours autres et peuvent travailler le même modèle identificatoire dans des directions et dimensions différentes. Les sérendipités révélées par ces rencontres ne pouvant s'intégrer les unes aux autres en système, non seulement travaillent le voyageur, mais au travers de ce dernier, se travaillent entre elles. Cette phase du retrait est propice à cela, elle est nourrie par la phase d'ouverture et est verbalisée provisoirement dans la phase de respiration culturelle.

Conclusion du quatrième chapitre

⁸⁰ Le temps du retrait est un temps essentiellement existentiel, un temps de digestion et de réflexivité vis-à-vis de l'expérience, il ne s'appuierait pas sur une logique déductive et rationnelle mais serait produit par une accumulation d'expériences multiples de rencontres interculturelles toujours en gestation et qui finissent par produire du sens : « En séparant le temps qualitatif du temps quantitatif ou le temps chronologique de celui de l'expérience, ces deux variables de l'expérience confèrent à l'action des dimensions existentielles, psycho-cognitives et pragmatiques avec des effets parfois insoupçonnés. Dans un contexte interculturel, cette alchimie annonce parfois un temps suspendu : « ça faisait trois jours qu'on était là. On avait l'impression d'y être depuis de siècles. » Ces deux temps ne s'annulent donc pas. Le temps chronologique, linéaire, ponctue l'expérience en termes de jours, de semaines, de mois voire d'années passées dans un pays. Quant au temps de l'expérience, conditionné par le temps chronologique, il précise un temps existentiel et une praxis de l'interculturel qui touchent à une connaissance éprouvée. Ce temps-là prend parfois la forme circulaire, qui s'arrête, respire, repart, revient en arrière, parfois emprunte des détours caractéristiques justement de la culture visitée (Jullien, 1995 ; Dumont, 1975). » (Fernandez, 2002, pp.134-135)

Dans ce quatrième chapitre nous nous sommes intéressés à une forme particulière d'acculturation, produite par le voyage en grande itinérance autour du monde. Nous avons, dans un premier temps étudié en quoi le voyage pouvait être une formation de soi. Nous avons ainsi étudié en quoi le développement de l'intelligence culturelle non seulement permet une autoformation existentielle mais en est même dialogiquement une condition. En effet, il existerait, pour le sujet, une tension entre le fait de devoir se décentrer afin de pouvoir rencontrer l'autre en développant son intelligence culturelle et le fait qu'en développant cette dernière par la rencontre de l'autre il chemine vers lui-même, vers ses valeurs profondes, vers la connaissance de lui-même, mais aussi vers des savoirs existentiels qui lui permettent de s'épanouir dans la totalité de son être. Pour cela, nous nous sommes appuyés sur les travaux de Galvani (2010) sur l'autoformation existentielle. Celle-ci serait le produit d'une double émancipation : extérieure (par une prise de conscience des conditionnements sociaux-historiques), et intérieure (s'émanciper de ses habitus, images identificatoires et intentions). Par cette autoformation existentielle, le premier voyageur rencontré en voyage, c'est lui-même. Pour ces différents auteurs, le voyage serait le meilleur moyen pour le voyageur d'accéder à un dépouillement de l'identité culturelle au profit de l'ipséité. Nous envisageons l'ipsé comme un construit altérable tout au long de la vie et intimement liés aux relations sociales dans lesquelles elle s'inscrit et s'exprime. Le dépouillement de l'identité culturelle ne serait ainsi pas envisagé en tant qu'annihilation de celle-ci pour accéder à une essence de soi, mais comme une prise de conscience de celle-ci, par réflexivité, afin de s'en émanciper (en partie) pour permettre à l'ipséité (précédemment « contenue » et ainsi bridée dans des injonctions identificatoires) de se tester, de se développer, de se métisser et de s'actualiser par congruence, dans et par des relations interculturelles en voyage. L'autre permet ainsi de prendre conscience et de s'émanciper de son héritage socioculturel, mais il offre également un espace de liberté et du matériau (des altérités) pour permettre à l'ipséité de se découvrir, de s'inscrire, de se construire et de se métisser dans des relations sociales autres. Nous avons vu encore que l'élargissement de soi par l'éprouvé du corps immergé dans le réel étrange d'un ailleurs, mais aussi l'élargissement de la pensée par l'imaginaire qui peut alors s'y nicher et s'en nourrir, permettent, dans une dimension symbolique et donc anthropologique, la transformation de soi (Cornu, 2017). Il s'agit d'un seuil qui au-delà de ce qui fait le premier monde d'un individu, l'ouvre à ce « qui peut faire Monde » commun à l'ensemble de l'humanité, et dans lequel il est de passage, toujours en réflexion, en transformations indéfinies, autrement. Enfin, le voyage permettrait de se connaître « étranger à

nous-mêmes » (Kristeva, 1988), de se réconcilier avec l'étrangeté constitutive de son psychisme. Dans un voyage dans l'étrangeté de l'autre et de soi-même, l'estompage des frontières permet d'accueillir en soi l'étranger, et ainsi mettre à jour et reconnaître ce qui en soi est inconnu. De ce passage de frontière, expérience potentiellement créatrice, de nouveaux investissements psychologiques deviennent possibles par acculturation. Nous avons vu encore qu'il était possible de vivre un sentiment océanique (Airault, 2002), proche de l'extase où le sujet éprouve un sentiment d'appartenance à l'universel, submergé par un sentiment de bien-être et de joie intense, avec l'impression de vivre pleinement, d'être totalement libre, relié à l'univers et à l'humanité. De plus, lors d'un voyage, le fait de ne plus vivre les contraintes de la société, de se laisser guider par la rencontre de l'autre, selon ses désirs, se délestant petit à petit de ses conditionnements socioculturels et intérieurs, permettrait au voyageur de tendre vers le plein fonctionnement de la personne (Rogers, 1968). Il s'agirait en quelque sorte d'une dynamique de l'être qui tendrait à vivre pleinement le monde, en étant existentiellement ouvert à l'expérience de soi et des autres, par une ouverture accrue à l'expérience (interne et externe) non déformée par des mécanismes de défense. Une tendance croissante à vivre dans le moment présent d'une façon totale en permettant à la personnalité d'émerger de l'expérience, une confiance accrue dans son organisme comme dans un moyen d'arriver à la conduite la plus satisfaisante possible dans certaines situations existentielles. Comme nous l'avons vu, pour le voyageur, se découvrir soi passe par l'autre (personne ou nature), or l'autre n'est pas absolu, il est inscrit dans un ici et maintenant, et dans une relation particulière. C'est bien ce que l'autre lui donne à voir qui lui permet de se découvrir en miroir et de se transformer. S'il vit bien une acculturation par l'autre, il s'agit de définir de quelle acculturation parle-t-on ? A quoi ? Pour qui ? Pourquoi ? Et pour quoi ? Pour cela nous nous sommes ensuite intéressés aux rites de passages de la jeunesse occidentale.

Selon Jocelyn Lachance (2012), nos sociétés occidentales ont de plus en plus de mal à accompagner les jeunes générations dans le bouleversement identitaire inévitable nécessaire au passage à l'âge adulte. Michèle Fellous (2001) s'est intéressée à l'émergence de nouveaux rites de passages. Au-delà de leurs spécificités, ce qui émerge de ces nouveaux rites c'est qu'ils traduisent la recherche d'une inscription dans une communauté plus large, non imposée et choisie. Les jeunes formuleraient eux-mêmes l'injonction de les effectuer. Le sacré qui confère au rite son pouvoir transcendant, n'y est plus imposé de l'extérieur mais est trouvé en soi, par un dépassement de sa condition initiale. Les nouveaux rites, tout en préservant l'autonomie et la liberté des sujets,

renouvellent le contrat social, la valorisation de l'individu n'y est pas contradictoire avec la valorisation de la collectivité, il y aurait une action réciproque forgeant des séparations liantes. Pour vivre une transformation ontologique, le jeune doit échapper à une identité figée dans laquelle il serait enfermé, il doit sortir de « lui-même » pour pouvoir accéder à une nouvelle version de lui-même. Pour cela il aurait recours à des expériences extatiques diverses et quelquefois à risque, en tant que stratégie collective ou individuelle pour accéder à un autre statut. Il s'agit d'une sortie provisoire hors de soi afin de se libérer des contraintes du corps et du regard des autres, de réaliser une expérience radicale de l'altérité pour transformer leur identité et renaître au monde. Les jeunes y recherchent, par une prise de risque incontournable et transgressive, des moyens d'inventer et de s'approprier des espace-temps éphémères, en marge des codes de leurs sociétés, afin de s'épanouir provisoirement sur un mode alternatif. Pour Jocelyn Lachance, le *backpacking* permet de voyager hors de soi et est ainsi une expérience extatique. Ce serait la recherche intense et renouvelée d'extases (sorties hors de soi) en voyage qui permettrait l'expérience identitaire dans cette période de la vie, l'adolescence, marquée par la discontinuité corporelle, relationnelle et identitaire. Le voyageur peut alors expérimenter des versions altérées de lui-même auprès des gens qu'il rencontre sur la route. Le voyageur devient ainsi maître de son récit, loin du regard des siens, dans un cadre d'expérience inconnu des siens, ceux-ci sont alors condamnés à reconnaître sa parole, il peut ainsi se raconter autrement, reprendre son existence en main. Nous avons ainsi proposé que le voyage pouvait représenter une forme particulière d'expérience liminaire, de rite d'initiation. Il y aurait, pour le sujet, une rupture par un désétayage des groupes dépositaires de son héritage culturel (rite de séparation de l'ancien monde), une plongée dans l'étrangeté d'un monde autre dans lequel il n'a pas de repère (rite de marge, initiation), et une réinscription sociale par le retour au pays (rite d'agrégation). La phase liminaire dépend elle de la capacité du voyageur à vivre ce « hors temps », à perdre ses repères, à s'émanciper de son héritage socioculturel, se laisser altérer par l'étrangeté traversée, et ainsi à savoir s'ouvrir et se fermer à la l'expérience de la transformation. Il est toutefois à noter que cette phase de marge dépend du type d'immersion dans l'ailleurs, pratiquée par le voyageur.

Nous pensons que le voyage (dans l'absolu) ne produit pas un rite de passage (dans l'absolu), mais que certains voyages, par le type d'immersion dans l'ailleurs qu'ils rendent possible, peuvent produire certaines formes de rite de passage. C'est ce type d'immersion dans l'ailleurs qui nous permet de répondre à la question : un rite de passage à quoi ? Pourquoi ? Et pour quoi ? En effet,

nous avons vu que le tour de France des compagnons pouvait représenter un idéal type du voyage d'intégration (l'aspirant, au terme de son tour de France est intégré à la communauté), malgré sa forme itinérante, l'immersion dans l'ailleurs se fait dans une communauté définie. Cette forme de voyage nous permet de penser également les immersions dans une communauté spécifique lors d'un voyage à l'étranger. Nous avons vu également que lors de voyages d'étude, de type ERASMUS, l'immersion dans l'ailleurs se faisait le plus souvent au sein de communautés cosmopolites constituées de pairs internationaux (bien qu'il existe d'autres formes d'immersions dans l'ailleurs). Dans ce cas particulier, le sentiment d'appartenance cosmopolite élaboré se développe, la plupart du temps, dans des enclaves internationales distinctes de la vie locale et en partie indépendantes des cultures dans lesquelles elles s'organisent et se perpétuent. Nous serions dans ce cas dans une forme occidentale et estudiantine du cosmopolitisme, et bien qu'elle soit internationale, elle est relativement homogène à travers le monde. Le voyage d'étude aurait pour objectif d'initier le jeune étudiant et de lui permettre d'intégrer cette communauté cosmopolite, qu'il pourra retrouver, nourrir et s'en nourrir une fois rentré dans son pays. Nous avons encore vu qu'il existe plusieurs formes d'immersion dans l'ailleurs par l'expérience du voyage *backpacker*, bien qu'une grande partie des *backpackers* élaborent essentiellement leurs socialisations cosmopolites à l'intérieur des enclaves backpacker. Il s'agit dans ce cas, nous le pensons, d'une forme occidentale de socialisation cosmopolite, à travers la mise en récit de l'expérience, ou d'une partie de l'expérience alors significative, dans le but de s'immerger et de s'intégrer dans une enclave occidentale. Il existerait toutefois un type de *backpacker* (Demers, 2011) qui, bien qu'il puisse être de passage au sein des communautés *backpackers*, ne cherche pas à s'y intégrer, sa socialisation se fait principalement en immersion au sein des populations locales. Nous prenons ainsi le parti de proposer que le voyage en grande itinérance, immergé par le rite de l'hospitalité dans les cultures visitées, permet une formation de soi à un « humanisme de l'autre homme » (Lévinas, 1972). En effet, dans la grande itinérance, cette formation ne peut se faire au dépend d'autres (par un processus naturel de socialisation dans une communauté, visant à se doter d'une identité collective tout en protégeant l'intégrité de cette dernière vis-à-vis de ce qui est extérieur), mais par et avec les Autres (toujours autres et de différentes cultures), et cela dans l'ici et maintenant de la rencontre fortuite.

Les premières parties nous ont permis de mettre à jour trois processus liés à la grande itinérance : la multiplication des séquences temporelles de l'itinérance (épreuves des chocs culturels), le

basculement dans un voyage sidéral (vécu avec un faible ancrage institutionnel) et des rencontres dans le rite de l'hospitalité (altérations par acculturation). Par la combinaison de leur pouvoir altérant, ces trois processus tendraient à faire basculer le voyageur de l'itinérance à l'errement. Or, il y aurait d'autres temporalités qui permettent de maintenir une certaine intégrité de soi. Jocelyn Lachance (2012) nous rappelle que le temps du voyage est rythmé de différentes façons par le *backpacker*, selon ses désirs et choix du moment, il y institue des rythmes intimes vécus sous le signe de l'autonomie. Il s'agit d'une « *time bubble* » (Eslrud, 1998) : un temps dont la durée est maîtrisée subjectivement par le voyageur.

Nous avons identifié trois temporalités principales de cette « *time bubble* » : une temporalité de l'ouverture caractérisée par la rencontre dans le rite de l'hospitalité (il s'agit d'une phase éprouvante et altérante qui demande au voyageur une certaine vulnérabilité et un lâcher-prise), une « temporalité de la respiration culturelle » (Elle permet, en s'étayant sur ses pairs internationaux, la mise en récit et la « traduction » dans son système de pensée des différents métissages initiés), et enfin une temporalité du retrait où le voyageur cherche à s'isoler des autres et des contraintes de l'itinérance (qui permet aux sérendipités révélées par les rencontres et ne pouvant s'intégrer les unes aux autres en système, de travailler non seulement les modèles identificatoires du voyageur, mais au travers de ce dernier, de se travailler entre elles, ouvrant à une acculturation d'ordre anthropologique). Ces trois temporalités sont à l'œuvre tout au long du voyage et peuvent varier quantitativement et qualitativement selon la phase du voyage et les besoins du voyageur.

La grande itinérance du voyage autour du monde permettrait ainsi ce que nous nommons une acculturation « anthropologique », en effet elle ne permet pas une intégration dans une autre culture. Dans la grande itinérance, l'autre étant toujours autre (et non relié aux précédents par un système culturel relativement homogène), l'acculturation trouve sa source au cœur même de la rencontre par le rite de l'hospitalité, et n'a d'autre but que de créer une passerelle culturelle provisoire entre deux personnes autour d'un objet culturel spécifique. Le savoir ethnologique créé par réflexivité dans l'après coup de la rencontre n'a que peu d'utilité dans la rencontre suivante puisqu'il n'appartient pas au nouveau système de pensée. Toutefois, après un certain temps, et la traversée de quelques cultures, le même objet culturel ayant été saisi de plusieurs systèmes de pensée différents, cela crée un savoir anthropologique sur cet objet spécifique. Pour le voyageur, il y aurait ainsi un métissage culturel d'ordre anthropologique, et le système de pensée métis qui en

découle, lui permettrait de mieux saisir l'Autre au-delà de sa culture d'origine, mais également cet Autre en lui, l'ouvrant à une formation de soi, ce que nous allons étudier dans le chapitre suivant.

CHAPITRE 5 : voyage autour du monde et émancipation sensible, une formation de soi tout au long de la vie

Comme nous venons de le voir dans la partie précédente, la grande itinérance du voyage autour du monde permettrait ainsi ce que nous nommons une acculturation « anthropologique ». Dans la grande itinérance, l'autre étant toujours autre (et non relié aux précédents par un système culturel relativement homogène), l'acculturation trouve sa source au cœur même de la rencontre par le rite de l'hospitalité, et n'a d'autre but que de créer une passerelle culturelle provisoire entre deux personnes autour d'un objet culturel spécifique. Le savoir ethnologique créé par réflexivité dans l'après coup de la rencontre n'a que peu d'utilité dans la rencontre suivante puisqu'il n'appartient pas au nouveau système de pensée. Toutefois, après un certain temps, et la traversée de quelques cultures, le même objet culturel ayant été saisi de plusieurs systèmes de pensée différents, cela crée un savoir anthropologique sur cet objet spécifique. Pour le voyageur, il y aurait ainsi un métissage culturel d'ordre anthropologique, et le système de pensée métis qui en découle, lui permettrait de mieux saisir l'Autre (la dimension anthropologique justifie l'utilisation de la majuscule) au-delà de sa culture d'origine. Si l'acculturation « ethnologique » permet au sujet de mieux saisir l'autre (de telle culture spécifique) en se métissant à son système de pensée et en adoptant son cadre de référence, c'est cet autre qui lui permet de mieux se connaître (par autoformation existentielle), l'acculturation « anthropologique » permet de mieux saisir l'Autre (quelle que soit et au-delà de sa culture), et c'est à partir de cet « Autre » qu'il apprend à mieux se connaître. L'autoformation existentielle ne se ferait pas que dans la transition d'un système culturelle à un autre (que le voyageur itinérant n'a pas le temps d'adopter durablement), mais dans les transitions successives d'un système culturel provisoire à un autre provisoire, puis un autre, et cela sur une longue durée et sans que cela n'aboutisse à l'adoption durable de l'un ou de l'autre, tout en permettant au voyageur de s'émanciper du sien. Il s'agirait là pour nous d'une formation de soi spécifique induite par une acculturation d'ordre anthropologique, ce que nous allons étudier dans ce chapitre. Pour cela, nous nous intéresserons dans un premier temps à une théorie de l'identité, « le mythe personnel » (MacAdams, 1993), avant de nous plonger dans une étude des « transformations silencieuses » (Jullien, 2009), puis des « expériences paroxystiques » (Maslow, 1972). Un quatrième sous-chapitre sera consacré à l'étude du voyage autour du monde en tant qu'expérience

liminaire particulière, un cinquième aux gestes psychiques mis en œuvre dans les temps spécifiques du voyage nécessitant l'usage d'une pensée sans mots, avant de terminer par l'étude de l'autoformation existentielle par l'itinérance du voyage autour du monde, celle-ci se faisant à deux niveaux : un niveau dialogique (dans la temporalité de la rencontre) et un niveau spécifique au métissage anthropologique (dans la temporalité du retrait).

1. Une théorie de l'identité : le « mythe personnel »

Nous allons tout d'abord nous intéresser à l'approche du « mythe personnel » du psychologue McAdams (1993) permettant de rendre compte de la formation, du maintien et de la transformation de l'identité. Selon l'auteur, le mythe personnel est un type spécial d'histoire que chacun se construit naturellement « pour rassembler les différentes parties de nous-mêmes et de nos vies en un tout convainquant [...] un mythe personnel, comme acte d'imagination, est une intégration modélisée de notre passé remémoré, de notre présent perçu et de notre futur anticipé. » (McAdams, 1993, p.12) Il s'agit d'une sorte d'infrastructure de l'histoire de vie dans le sens où elle permet de tracer les contours de son identité, c'est une histoire qu'on se raconte à nous-mêmes et qui se construit et se révisé tout au long de la vie au travers des comportements et épisodes de la vie permettant de répondre à la question : « Qui suis-je ? ».

De par ses inscriptions dans ses différents groupes de référence, le mythe personnel du sujet acquière de plus en plus de facettes et de caractérisations s'épaississant en imagos⁸¹ « qui, tels des attracteurs, rassemblent par affinités des tonalités⁸², images⁸³, thèmes⁸⁴, idéologies et expériences diverses, et génèrent de véritables visions du monde personnifiées, souvent contradictoires et en

⁸¹ L'imgo est « une conception de soi personnifiée et idéalisée. Chacun de nous façonne consciemment et inconsciemment les personnages principaux de son histoire de vie [...]. Et chacun a une forme en quelque sorte exagérée et unidimensionnelle ; ainsi ils sont idéalisés. » (McAdams, 1993, p.122) « Les imagos fournissent un véhicule narratif par quoi une personne peut incorporer des traits auto-attribués. » (McAdams, 1993, p.129)

⁸² McAdams (1993) distingue deux tonalités de bases : l'espoir et la confiance ou la résignation et la méfiance. Ces tonalités sont développées dans les deux premières années de la vie de l'enfant à travers l'expérience des relations à ses proches.

⁸³ McAdams (1993) distingue également des images faites de sentiments, de connaissances et de sensations internes, qui s'impregnent dans les premières années de la vie de l'enfant par rêveries et jeux symboliques. Ces images dépendent des matériaux disponibles dans la culture et la famille et deviendront centrales dans la construction de leur mythe personnel.

⁸⁴ Les thèmes, construits à partir de scénarios génériques biographiques, contribuent à la socialisation du récit de soi. (McAdams, 1993)

conflit. » (Lesourd, 2009, p.51) Nous nous situons ainsi dans une appréhension plurielle de l'existence, où chacun des imagos du sujet, qui sont des conceptions de soi personnifiées et idéalisées jouant le rôle de personnages principaux de son histoire de vie, sont eux-mêmes inscrits dans ses différents groupes de référence, et peuvent être contradictoires et rentrer en conflit. Toutefois, le mythe personnel, de par ses capacités à harmoniser les conflits, à sa différenciation interne et sa tolérance à l'ambiguïté, permet aux différentes parties de lui-même de tenir ensemble en son sein : « Plutôt que d'opérer en référence à des vérités absolues, le sujet se focalise plus localement sur des vérités spécifiques d'une situation, sur des solutions et des inférences logiques qui sont reliés à, et définis par des contextes particuliers. » (McAdams, 1993, p.200). Le mythe personnel permet donc de « mettre en rythme la multiplicité des soi » (Lesourd, 2009, p.43)

Selon McAdams (1996), dans l'histoire de vie d'un sujet, le passé donne sens au présent et au futur, de telle sorte que lorsque l'un est révisé, remanié cela affecte les autres pour lui redonner du sens. « Les individus sont les « producteurs » ou les « agents » de leur propre développement » (Vandenplas-Hoolper, 1998, p.23, cité dans Lesourd, 2009, p.52). L'opérativité du mythe personnel, loin de garantir la pérennité d'une identité figée, permet au sujet de d'auto-orienter dans l'existence en lui permettant de créer du sens et une direction à sa vie. « De manière semi-délibérée, le sujet modèle son mythe personnel qui le modèle. » (Lesourd, 2009, p.52)

Francis Lesourd nous rappelle encore, en se référant à McAdams, que lorsque l'histoire de vie d'un sujet n'a plus de sens pour lui, alors il façonne un nouveau mythe personnel en explorant des alternatives identitaires, des mythes personnels provisoires qui « proposent successivement des représentations différentes de son histoire : l'unité d'une existence est bien une illusion – au sens d'une zone d'expérience intermédiaire où les heurts entre réalités intérieure et extérieure se convertissent en occasions d'habiter créativement la culture. » (Lesourd, 2009, p.27). Lorsque l'un des imagos du sujet vient à être fragilisé et n'est plus accueilli dans un groupe de référence, cela peut faire vaciller son mythe personnel dans sa capacité à tenir ensemble ses différents imagos et l'amener à adopter un nouveau mythe personnel. Ce dernier en retour peut l'amener à faire une autre lecture de son passé, de son présent et ainsi de sa projection dans un futur. Ces moments de transformations personnologiques sont nommés par McAdams « épisodes nucléaires » (McAdams, 1993). Ces derniers reposent sur un processus semi délibéré de dissolution et de recomposition du mythe personnel.

Si nous prenons en considération le voyage autour du monde, par la rencontre de l'autre dans le rite de l'hospitalité, le voyageur vient à partager le quotidien de l'hôte ou ses quotidiens « ordinaires », qui pour lui sont vécus comme des moments non-ordinaires et viennent ainsi mettre en tension ce qui aurait été naturel pour lui, dans ces mêmes situations du quotidien, avant son départ. Un geste aussi banal que prendre un café, peut s'avérer devenir une aventure et remettre en question tout l'imaginaire et tout le rituel ethnocentré qu'il lui assignait « inconsciemment » dans son quotidien avant le départ. En effet, nous avons vu que la rencontre de l'autre peut amener d'une part à une double émancipation, interne et externe⁸⁵ (Galvani, 2010), et d'autre part à un métissage par altération⁸⁶ (Laplantine, 2011). Nous proposons ainsi de considérer que les différents *imagos* du voyageur sont ainsi travaillés (*imago* du père, *imago* du fils, *imago* du professionnel, *imago* du citoyen, *imago* de l'ami, etc.) par leurs doubles autres et peuvent ainsi être amenés à se transformer, et cela à de multiples reprises. Son mythe personnel peut ainsi être amené lui aussi à se transformer, et cela plusieurs fois, par un processus de dissolution et de recomposition de son mythe personnel.

Afin d'illustrer ces propos théoriques je partagerai ici une expérience de voyage où mon « *imago* du citoyen » a été travaillé par son double autre (d'où l'utilisation de la première personne du singulier). J'étais hébergé chez l'habitant au Chili. J'avais passé l'après-midi à cuisiner des tartes aux pommes et des *empanadas* avec mon hôte tout en discutant dans la cuisine, c'était le 11 septembre, date anniversaire de la mort d'Allende et de la prise de pouvoir de Pinochet. Mon hôte a abordé ce sujet au fil de la discussion et m'a raconté son histoire avec beaucoup d'émotion : elle avait perdu des membres de sa famille sous le régime Pinochet. Il était assez facile pour moi de m'identifier à cette dame et de partager son chagrin, Pinochet était un dictateur et il a fait disparaître et torturer des milliers de personnes ; cela avait été avéré et reconnu par les tribunaux internationaux et je l'avais intégré comme tel. Il s'agissait pour moi d'une chose établie, Pinochet ne pouvait être qu'un criminel de guerre et condamné de tous. Pourtant mon hôte me dit que la

⁸⁵ Une émancipation extérieure par une prise de conscience des conditionnements sociaux-historiques, et une émancipation intérieure par celle du dialogue intérieur (s'émanciper de ses *habitus*, images identificatoires et intentions égocentriques qui distordent la perception). « Il s'agit d'un travail du sujet pour se déconditionner de lui-même et s'ouvrir au jaillissement d'un sens nouveau dans l'expérience du monde et des choses » (Galvani, 2006, pp. 59-73)

⁸⁶ « Le métissage, qui n'est ni substance, ni essence, ni contenu, ni même contenant, n'est donc pas à proprement parler "quelque chose". Il n'existe que dans l'extériorité et l'altérité, c'est-à-dire autrement, jamais à l'état pur, intact et équivalent à ce qu'il était autrefois. » (Laplantine et Nouss, 2011, p.70). « Parce qu'il [le métissage] n'est pas un état mais qu'il est une condition, une tension qui ne doit pas être résolue, le métissage est toujours en mouvement, animé alternativement par ses diverses composantes. Sa temporalité est celle du devenir, constante altération, jamais achevée, une force qui va, le vecteur de changements incessants qui font l'homme et le réel. [...], [ces changements sont] imprévisible et irréversible. » (Id., p.102)

moitié de la population chilienne soutenait encore Pinochet. Ce n'était pas par manque d'information ou par désinformation : « les gens disent, oui, d'accord, il a commis des crimes, ce n'est pas bien, mais on n'en serait pas là sans lui, il a fait du Chili un des pays les plus riches d'Amérique du Sud, regarde comment on vit » me dit-elle. Cela semblait la désoler un peu, mais elle semblait tout autant l'accepter. Je crois que cette expérience m'a permis de réaliser qu'il n'y a pas de vérité absolue dans la lecture politique du monde, qu'il est facile d'avoir une position tranchée sur un événement, sur un homme politique, surtout lorsqu'il s'agit d'un autre pays, mais que les choses sont souvent plus complexes, même pour un Pinochet. Je peux le condamner, comme la moitié du Chili, il y aura toujours l'autre moitié pour le soutenir, et pourtant c'est leur histoire à eux. Je pense que cette expérience m'aura permis de mieux comprendre ma propre histoire politique, à mieux comprendre les enjeux actuels dans notre pays, de mieux cerner la place de la France dans le monde et dans la mondialisation. Je pense que cette expérience en particulier, mais également d'autres du même type, dans d'autres pays du monde, ont contribué à transformer mon « imago du citoyen », à deux niveaux. Tout d'abord en tant que citoyen du monde, au-delà d'une position morale ou éthique qui me serait personnelle, cela m'a permis d'apprendre à laisser parler et à entendre les différentes voix d'un peuple quant à la lecture de sa propre histoire afin de me décentrer, de mettre au travail ce qui me paraît évident et ainsi entrer en dialogue. Il m'était naturel de projeter ma vision du monde (que je pensais universelle) sur le fonctionnement d'un autre pays, et ainsi le juger à l'aune de celle-ci. Mais cette expérience, entre autres, m'a permis également de transformer « mon imago du citoyen » en tant que Français vis-à-vis de l'histoire de mon pays. Nous avons nous-mêmes également des « blessures de l'histoire » qui restent encore ouvertes, et qui peuvent mener à de vifs débats (quand ceux-ci ne sont pas simplement tus pour ne pas les affronter, ou nous affronter). Si les débats sont vifs, c'est qu'il y a plusieurs lectures de l'histoire, apprendre à écouter et comprendre pourquoi on peut faire une différente lecture que la mienne (en tant que citoyen), me permet de mieux comprendre la mienne (ma propre subjectivité, mes biais), et dans mon engagement citoyen d'éventuellement mieux la défendre ou de la transformer. Cette transformation de mon imago du « citoyen » a pu contribuer, de façon plus silencieuse (Jullien, 2009), à transférer cette capacité d'écoute et de prise en compte d'autres visions du monde, à d'autres de mes imagos (du père, du mari, du professionnel, du chercheur, etc...) et ainsi éventuellement contribuer à transformer mon mythe personnel.

La question à laquelle nous allons nous intéresser maintenant, c'est dans quelle mesure, dans un contexte aussi altérant que la grande itinérance du tour du monde, le travail intense d'émancipations et d'altérations auquel cette dernière soumet les imagos d'un sujet, sans pour autant que ces derniers puissent durablement retrouver le soutien des groupes d'appartenances dans lesquels ils ont été formés, vient transformer, petit à petit, son mythe personnel.

2. Les transformations silencieuses

François Jullien (2009), pour penser les transformations fait travailler les « écarts »⁸⁷ entre la pensée chinoise et la pensée grecque. Il nous rappelle que la pensée grecque est articulée dans la langue de l'Être⁸⁸, et s'est donc construite sur l'exigence de la détermination, en créant du « logos » :

Permettant d'abstraire et de produire du « vrai » et, par suite, de construire indéfiniment dans la pensée, cette exigence même que mettent à profit la science et la philosophie. Mais, du même coup, s'est-elle privée de fécondité inverse, recouverte ou délaissée, lui permettant d'appréhender l'indéterminable du passage ou de la transition. C'est pourquoi la *transition* est bien « logiquement », *i.e.* du point de vue du *logos* – le point d'achoppement de la pensée grecque. [...] La pensée chinoise a pu faire au contraire de l'indémarcation de la transition⁸⁹, et donc aussi de la transformation silencieuse qui en découle, l'angle selon lequel aborder tout procès d'existence. La vie, le monde ne serait-il pas en *transition continue* ? – et ce qui est autre chose que la « mobilité » invoquée en philosophie. (Jullien, 2009, pp.32-33)

Il s'agirait d'une transformation en cours, qui bien qu'on ne la perçoive pas, nous transformerait « en silence ». Contrairement à l'action qui renvoie à un acteur et qui est située géographiquement et temporellement dans un ici et maintenant (l'action se démarque du cours des choses, on peut en faire un récit), la transformation est, elle, globale, progressive et dans la durée, c'est tout en elle qui se transforme, de façon non perceptible, sans jamais vraiment se démarquer :

⁸⁷ Voir chapitre 3 : 2.4.2.

⁸⁸ « Cet « être » que Platon a introduit en tiers de tous les couples d'opposés : comme sujet, substrat, support, à qui il arrive ainsi d'être tel ou tel, froid puis chaud, jeune puis vieux. Leur souci d'ailleurs à tous deux est le même : d'assurer non seulement un sujet ontologique, porteur de l'identité, puisque demeurant le même sous le changement – à la fois *ipse* et *idem* – et par la suite garant de la stabilité de la connaissance ; mais également un sujet de la prédication et tel qu'il rend légitime le déploiement du discours. » (Jullien, 2009, p.87)

⁸⁹ Tandis que le *logos* est « « définition », [...], c'est-à-dire qu'il découpe des limites entre les genres et les propriétés pour y reconnaître de l'Être, la transition est par excellence ce qui nous retient de dire jusqu'où va telle propriété ou qualité, où commence l'autre. Elle retire à l'une comme à l'autre leur pertinence et la résorbe. Par suite, elle défait ces apanages par lesquels de l'Être s'assigne. La transition défait, effectivement. Ne vaudrait-il pas la peine de mesurer jusqu'où ? Car elle défait à elle seule – ou déconstruit – nos vieux outils de la philosophie. » (Jullien, 2009, p.35)

tout comme la nature se transforme silencieusement, on vieillit imperceptiblement, le blé mûrit et la neige fond. La transformation silencieuse est un processus de transition, à la fois modification et à la fois continuation, à la fois encore ceci et déjà non-ceci⁹⁰ : à quel moment la neige devient-elle eau ? Et l'eau est-elle encore neige ? et comment penser cet état intermédiaire ?

La transformation silencieuse, selon Jullien :

Ne force pas, ne contrecarre rien, ne se bat pas ; mais elle fait son chemin, dira-t-on, infiltre, s'étend, se ramifie, se globalise – fait « tache d'huile ». Elle s'intègre en désintégrant ; se laisse assimiler en même temps qu'elle défait à mesure cela même qu'il l'assimile. C'est aussi pourquoi elle est silencieuse : parce qu'elle ne suscite pas contre elle de résistance, qu'elle ne fait pas crier, ne suscite aucun rejet, on ne l'entend pas progresser. (Jullien, 2009, p.68)

La transformation est en amont la maturation de la mutation et en aval la mutation qui s'est si bien rependue et intégrée qu'on ne la remarque plus :

Aussi, tandis que la *modification*, est la part émergente de la mutation, la limite étant alors franchie qui laisse apparaître un tournant ou une inflexion du processus, la *transformation* en est la part continûment invisible, aussi bien dans sa dimension antérieure de gestation que dans celle, postérieure, de propagation, cette phase de propagation étant aussi, je l'ai dit, celle d'une nouvelle gestation. Cette transformation est par conséquent à la fois trop discrète, dans son jeu d'influences internes, pour apparaître à l'observateur au dehors, puis trop étale, dans son résultat, pour qu'il puisse encore en percevoir la différence. [...] la transformation n'offre qu'un étroit interstice de perceptibilité ; c'est pourquoi c'est avec vigilance qu'il faut la « scruter ». (Jullien, 2009, pp.81-82)

La pensée grecque a pensé le temps, à la fois au travers de sa physique pour décrire la nature comme ce qui permet de rendre compte de corps en mouvement, un déplacement d'un point A à un point B (point de départ et point d'arrivée), et à la fois, au travers de sa métaphysique, en l'opposant à l'éternité de l'Être qui demeure toujours « identique à soi-même » et dont le temps ne serait qu'une « image mobile » de l'éternité. La transition ne peut ainsi qu'être pensée, non comme un processus

⁹⁰ Ce que le principe de non contradiction et l'exigence ontologique de la pensée occidentale ne permet pas de penser : en effet deux opposés s'excluent, l'un ne pouvant que soudainement remplacer l'autre sans pouvoir penser la transition. La pensée chinoise nous dit que pour qu'un contraire puisse s'inverser dans son contraire il faut qu'il le contienne déjà d'une certaine façon en lui.

continu, mais comme rupture⁹¹, logée dans le temps physique, permettant de décrire le changement qui affecte l'Être, un « évènement » qui fait basculer l'Être d'un état à un autre.

La pensée chinoise quant à elle pense la « nature » non pas en tant que corps ou éléments en mouvement, mais en tant que facteurs en corrélation de la polarité desquels découle tout engendrement, et non pas l'« éternel » comme toujours « identique à soi-même », mais comme « sans fin » par la capacité de se renouveler sans jamais tarir (par modification-continuation).

Car la pensée chinoise n'a jamais dit le « temps » sur un mode unitaire et général. Mais, d'une part, elle dit la « saison »-moment-occasion (*shi*) qui par sa variation rythme la vie des choses [...] et, d'autre part, elle dit la « durée » (*jiu*) qui procède de l'alternance de tels moments et fait couple avec l'espace [...]. À preuve, le fait que les chinois ont dû traduire « temps » en chinois, à la fin de XIXe siècle, à la rencontre de la pensée occidentale, comme l'« entre-moment » (*shi-jian* en chinois, *ji-kan* en japonais). Jusqu'alors, ils ont pensé à la fois la variation saisonnière et la durée qui en découle, mais n'ont jamais isolé un temps homogène-abstrait de la durée des processus. (Jullien, 2009, pp. 101-102).

Cela est une fois de plus visible dans l'écart entre les langues chinoises et occidentales. Alors que les langues européennes conjuguent entre trois temps morphologiquement séparés (passé, présent et futur), le temps étant représenté par le passage d'un temps dans l'autre en s'excluant, la langue chinoise ne conjugue pas des temps spécifiés, elle possède toutefois des marqueurs de passé ou de futur proche (elle représente le temps qui s'écoule par deux temps transitoires et non trois qui s'excluent). Jullien nous en donne une définition : « que je traduirai le plus littéralement : s'en aller : passé/présent : s'en venir (*wanggujin lai*). Du passé ne cesse de s'en aller/du présent ne cesse de s'en venir. Retour à la transition. » (Jullien, 2009, p.104)

Car, comme l'a établi déjà Aristote, le temps est un « divisible », mais dont les divisions n'existent pas [...] : on doit bien lui supposer une certaine réalité puisqu'on le divise (entre les temps différents : passé/présent/futur), mais force est de reconnaître qu'aucune de ces divisions n'existe effectivement, l'« être » ne convenant à aucun des trois : le futur n'« est » pas encore, le passé n'« est » plus et le présent n'« étant » que le point de passage du futur dans la passé, n'a lui-même pas d'extension ni non plus, par conséquent, d'existence. (Jullien, 2009, p.105)

⁹¹ « Parce que je crois que « le temps » est une construction du langage, et plus particulièrement de la langue européenne, qui pour une large part nous abuse et nous fait dévier de la logique des processus. Nous avons depuis les Grecs, emballé sous le terme de « temps », *chronos*, tout ce que nous ne parvenons plus à justifier à partir de nos distributions et disjonctions notionnelles et le dressons en Cause hégémonique, énigmatique, de nos vies. De là cette question que, à ce point de la réflexion, je ne peux plus ne pas oser ; le Temps ne serait-il pas ce personnage de fiction dramatique que nous avons inventé pour donner nom et visage à notre impensé et lui faire jouer ce grand rôle explicatif, global s'il en est, dont une attention plus minutieuse portée aux transformations silencieuses nous dispenserait ? » (Jullien, 2009, p.100)

Or nos vies sont faites de temps, puisqu'elles sont de nature physique, mais il ne faut pas confondre le « temps » avec le « devenir ». Le « cours du temps », qui est le renouvellement de l'instant présent s'organisant en continuité successive, ne produit que de la durée (le temps de la physique), alors que la « flèche du temps » correspond à ce qui se déroule en son sein (bien que ne se rapportant au temps lui-même mais à son irréversibilité). C'est bien cette « flèche du temps » qui constitue le devenir, le changement affectant les êtres. Il ne faut donc pas confondre l'« instant » du « temps » de la physique (où tous les instants ont le même statut), avec ce qui se déroule dans ce « temps », mais dont la physique ne s'occupe pas.

Pour penser la discontinuité dans le renouvellement continu d'où naît la durée, la pensée européenne a isolé l'« événement » qui n'est pas n'importe quel instant. Il introduit une faille dans la continuité, une capacité à « se » produire, avec un être propre, une individualité, isolable et auto-consistante, exceptionnelle, et suscite dans son irruption un bouleversement le distinguant des autres instants, refigurant tous les possibles. L'événement contient un inassimilable qui transcende toute explication simplement causale, qu'il faudrait « déchiffrer ».

Or dans quelle mesure un tel événement peut-il surgir ainsi sans une transformation silencieuse sous-jacente bien que non perceptible qui le mûrit :

L'événement accaparant l'attention et la transformation étant trop diffuse, globale et continue, pour ne pas passer inaperçue, dans quelle mesure celui-là n'est-il pas néanmoins à concevoir comme le bourgeonnement épiphénoménal de celle-ci : l'éruption de ce qui a longtemps été couvé ? C'est-à-dire dans quelle mesure l'événement est-il le fait d'un *surgissement* abrupt, comme il le dit de lui-même (*e-venit*), plutôt que d'une *maturation* ? Ou dans quelle mesure est-il à concevoir comme une *rencontre*, avec ce que celle-ci suppose d'Extérieur, et même d'inintégré, plutôt que comme un *résultat* ? (Jullien, 2009, pp.117-118)

La culture européenne s'étant structurée sur des grands récits sur un mode mythologique, l'événement en est l'élément constitutif, servant au mieux l'idéologie de la rupture contre le conditionné, et donc l'affirmation de la liberté. Pour la pensée des transformations silencieuses l'événement n'y est plus qu'un avènement continu : « non plus de l'ordre de l'effraction mais de l'émergence ; au lieu de faire surgir un autre possible, il ne s'entend que comme la conséquence de maturations si subtiles qu'on a pas su, ordinairement, les suivre et les observer. » (Jullien, 2009, p.126) Pour la pensée chinoise il faut pouvoir scruter chaque moment parce qu'en lui on peut déjà percevoir son renversement :

Les chinois ont concentré leur attention sur ce qu'ils ont conçu comme l'« amorce » infime du changement [...] et qui est précisément le stade initial de la modification, alors que celle-ci s'engage à peine et que, s'esquissant, elle n'est pas encore manifeste. S'il est un moment décisif, c'est à ce stade le plus « subtil », que scrute le sage et le stratège, nous dit-on, jusqu'en son « tréfonds » : là où, la modification venant à poindre pour rouvrir la voie à venir, l'imprévisible se mêle opportunément à ce qui est encore l'indéfinition de la tendance, de sorte que, l'aléatoire fécondant ainsi le devenir, de nombreux germes de possible apparaissent. Car, à peine amorcée, la tendance qui s'engage est portée d'elle-même à son déploiement : et c'est elle qu'on verra finalement aboutir, en grand, au surgissement si merveilleux de l'« évènement ». (Jullien, 2009, p.127)

La pensée chinoise pense la transition en terme de modification-continuation (sous la forme de saison) et non en évènement (basculement d'un état à un autre) : comme l'été, par exemple, qui contient encore le printemps et déjà l'automne, ou plutôt alors qu'à mesure que le printemps qu'il contient décline et que l'été mûrit, quand celui-ci atteint sa maturité (et qu'on peut voir ce qui émerge de la transformation silencieuse comme une mutation) déjà il est travaillé par l'automne qui le fait imperceptiblement décliner, là où la pensée occidentale a inscrit sur le calendrier une date où le printemps, l'été et l'automne s'excluent les uns les autres. Là où la pensée occidentale s'appuie sur l'évènement pour penser la transformation d'un état à un autre (chacun s'excluant), la pensée chinoise pense la transformation silencieuse par modification-continuation continue, où, au plus, l'évènement ne serait que le point de bascule visible d'une maturation se transformant en mutation, mais qui est déjà travaillée par une autre maturation qui la transforme silencieusement à son tour. Dans la pensée chinoise, le passé ne cesse de « s'en aller » et le présent de « s'en venir » dans un processus de modification-continuation, là où la pensée occidentale, de par l'exigence ontologique de l'être qui la structure, tente de s'extraire du temps qui s'écoule (et tel qu'il l'a créé) pour définir de l'Être que seule l'évènement peut transformer en abandonnant une forme pour en adopter une autre. Il en va de même pour penser l'identité dont on a longtemps été à la recherche d'un « noyau dur » (l'Être) qu'on définirait par une réduction-disjonction « impossible », là où la pensée chinoise serait plus à même de penser un « processus identitaire » fait de modification-continuation. C'est pourquoi nous sommes attachés aux théories de l'identité narrative. Si nous nous plaçons du point de vue de Ricoeur (1990), l'identité narrative, selon nous, serait à même de penser cette transformation silencieuse faite de modification-continuation, où la dialogique entre le Soi-même (qui en quelque sorte permet au sujet de rester fidèle à lui-même dans ses relations sociales : fidélité à soi dans le maintien de la parole donnée) et le Soi-Ipsé (qui en quelque sorte lui permet de rester fidèle à lui-même dans son besoin de s'épanouir au-delà que dans ses relations sociales) serait travaillée par une altérité (qui permet d'introduire à la fois une altérité en Soi mais

aussi, à travers elle, de nourrir ce qui a été mis en silence dans l'ipsé par l'effet de la mêmeté). Ricoeur nous rappelle :

Avec les portraits de nous-mêmes à des âges successifs de la vie ; comme on voit, le temps est ici facteur de dissemblance, d'écart, de différence. C'est pourquoi la menace qu'il représente pour l'identité n'est entièrement conjurée que si l'on peut poser, à la base de la similitude et de la continuation ininterrompue du changement, un principe de *permanence dans le temps* (Ricoeur, 1990, p.142).

Si nous nous plaçons du point de vue de McAdams (1993), le mythe personnel qui permet de faire tenir ensemble (malgré leurs relatives indépendances voire contradictions) les multiples identités d'un sujet, chacune inscrites dans ses différents groupes de référence ou d'appartenance, en tant que mythe n'est jamais de l'ordre de l'Être, mais s'exprime en se construisant toujours selon le moment et la relation (au groupe d'appartenance), faisant le lien avec ce qui s'en est allé et ce qui s'en vient ; travaillant les identités multiples qui à leurs tour travaillent le mythe personnel par modification-continuation.

Toutefois, tout comme Jullien, notre objectif tout au long de ce chapitre n'est pas d'adopter le point de vue chinois des transformations silencieuses (produites par des modifications-continuations très peu visibles) et d'abandonner le point de vue occidental des tournants de vie (conséquence d'évènements de rupture ou de discontinuité), mais bien de mettre les deux systèmes de pensée en tension pour faire travailler des « écarts » et nourrir notre recherche sur la formation de soi par le voyage autour du monde. En effet, la transformation silencieuse nous permet de penser les modification-continuations liées à la grande itinérance et l'impossibilité de se réinscrire durablement dans un cadre de référence de telle ou telle culture, le point de vue occidental des transformations ontologiques, notamment au travers d'une étude des autoformations existentielles, nous permet d'étudier ce qui se joue dans des moments-événements de fortes altérations de soi (temporalité de la rencontre de l'Autre), de « digestion » et d' « intégration » de ces altérations au soi (temporalité du retrait), et le moment de réinscription de ces altérations du soi dans des groupes d'appartenances provisoires (temporalité de la respiration culturelle), en attendant de nouvelles rencontres et de nouveaux groupes d'appartenance provisoires, ce qui nous ramène, en changeant à nouveau de point de vue, à une étude de la transformation silencieuse de soi par la grande itinérance.

4. Expériences paroxystiques

« Au moment où nous avons dit, par exemple : cet homme est un étranger, nous l'avons classé, nous avons réalisé une abstraction et dans une certaine mesure nous nous sommes enlevé la possibilité de le voir comme un être unique dans sa totalité, différent de tout autre homme dans l'univers. » (Maslow, 1972, p.103)

Des transformations silencieuses à l'évènement des expériences paroxystiques

Nous avons vu dans le chapitre précédent que la transformation silencieuse est un processus non visible continu, constitué de modifications-continuations et se nourrissant de tous les moments de la vie (et pas seulement des « événements »). En adoptant ce point de vue, nous pouvons mettre en avant ce que nous avons théorisé et représenté dans nos différents schémas : une désinscription institutionnelle du voyageur qui, avant le départ, se déprend petit à petit des pressions exercées par ses groupes d'appartenance, qui, pendant le voyage, à coup de chocs culturels répétés, se libère peu à peu de ces mêmes pressions sans pour autant pouvoir en adopter durablement d'autres, puis, dans la dernière partie du voyage et se poursuivant après le retour, le voyageur se projetant petit à petit dans une nouvelle sédentarisation, évaluant et choisissant de se réinscrire institutionnellement dans tel ou tel groupe d'appartenance. Cela correspond à la transformation de son expérience de voyage qui, après la phase de préparation, le voyageur se plonge dans un voyage culturel avant que celui-ci ne se transforme en voyage sidéral, pour enfin devenir, petit à petit, un voyage de préparation au retour (qui se poursuit bien après le retour). Nous avons vu également que pour appréhender ces différentes phases de voyage le voyageur se crée une « *time bubble* » (Eslrud, 1998) constituée de trois temporalités-ressources interdépendantes et interreliées (temporalité de la rencontre, temporalité du retrait, et temporalité de la respiration culturelle) dans lesquelles il va pouvoir puiser pour accompagner ces différentes phases de voyage. Nous avons encore vu que la transformation silencieuse est faite de modifications-continuations permanentes, processus qui ne bascule pas de l'un à l'autre (les deux s'excluant) mais qui fonctionnent ensemble, l'un prenant le pas sur l'autre

mais qui est déjà travaillé par le dernier pour inverser le rapport de force une fois la première maturée. Si ces trois temporalités de la « *time bubble* » fonctionnent de façon interdépendantes et interreliées, l'une pouvant s'étirer ou se retracter selon les besoins du voyageur, elles sont traversées, toujours du point de vue des transformations silencieuses, par le processus de modifications-continuations. Lors de la temporalité de la rencontre, qui est une phase où le voyageur est exposé à une grande altérité (telle que nous l'avons étudiée dans le 3^{ème} chapitre), celle-ci lui arrive (ou pas) sans qu'il n'ait pu l'anticiper, libre à lui de l'accueillir (Laplantine & Nouss, 2011). Nous pouvons dire que lors d'une rencontre dans le rite de l'hospitalité (telle que nous l'avons définie) dans le processus complet de la transformation silencieuse, la continuation fléchie et la modification s'intensifie. Lors de la temporalité du retrait le voyageur cherche à donner sens, par une mise en mots, à cette altérité (de l'autre et de soi) qu'il a accueilli, la modification prend le pas sur la continuation. Enfin lors de la respiration culturelle il met en récit pour les autres et pour soi ce en quoi cela l'a transformé. Par la mise en récit de l'identité narrative, il procède à la continuation (de soi) dans le changement. La continuation prend le pas sur la modification avant la prochaine rencontre (qui déjà le travaille par la motivation à « reprendre la route »). Paradoxalement la modification est la plus visible pour soi et pour l'autre (ce qui fait événement) là où elle est la plus faible dans le processus modifications-continuations de la transformation silencieuse. Nous allons dans ce chapitre, en rebasculant d'un point de vue occidental, nous intéresser à l'émergence de la transformation (et non au moment où elle est rendue visible pour soi et pour l'autre) : la rencontre de l'autre, en tant que moment qui fait événement (que nous étudierons ici comme tel) et sur quoi l'autoformation existentielle prend appui, et tenter de savoir ce qui s'y joue au niveau de la formation de soi.

Ricoeur nous rappelle que, dans la dialectique de l'ipsé-altérité, l'altérité s'appuie sur un trépied de la passivité : passivité du corps, passivité de l'autre et passivité de la conscience :

D'abord, la passivité résumée dans l'expérience du corps propre [...] en tant que médiatrice entre le soi et un monde lui-même pris selon ses degrés variables de praticabilité et donc d'étrang(èr)eté. Ensuite la passivité impliquée par la relation de soi à l'*étranger*, au sens précis que l'autre que soi, et donc d'altérité inhérente à la relation d'intersubjectivité. Enfin la passivité la plus dissimulée, celle du rapport de soi à soi-même qu'est la *conscience* [...]. En plaçant ainsi la conscience en tiers par rapport à la passivité-altérité du corps propre et à celle d'autrui, nous soulignons l'extraordinaire complexité et la densité relationnelle de la méta-catégorie d'altérité. En retour, la conscience projette après coup sur toutes les expériences de passivité placées avant elle sa force d'attestation, dans la mesure où la conscience est aussi de part en part attestation. (Ricoeur, 1990, p.369)

Cette dernière passivité serait l'interface « dé-moralisée » entre l'ipsé et l'altérité. La morale serait ici reliée à la mêmeté et correspondrait aux normes, valeurs, idéaux, images identificatoires structurant le maintien de la parole donnée (respect de soi ; devoir-être), à ne pas confondre avec l'éthique qui elle serait liée à l'ipséité et correspondrait à la congruence du maintien de soi (estime de soi ; être). Ricoeur nous parle de situations particulières où :

L'estime de soi n'apparaît pas seulement comme la source mais comme le recours du respect, lorsque aucune norme certaine n'offre plus de guide sûr pour l'exercice *hic et nunc* du respect. Ainsi, estime de soi, et respect de soi représenteront conjointement les stades les plus avancés de cette croissance qui est en même temps un dépli de l'ipséité. (Ricoeur, 1990, p. 201)

Le faible ancrage institutionnel de la grande itinérance ne viendrait pas « éliminer » ou « taire » la composante de l'identité-mêmeté (de la dialogique identité-ipsé – identité-mêmeté) de l'identité narrative, mais, affaiblissant les injonctions identificatoires portées par l'identité-mêmeté – de quoi relève les imagos - cette dernière serait plus à même de coïncider avec l'identité-ipsé qui se couvriraient plus ou moins l'une l'autre⁹², permettant comme le dit Ricoeur plus haut, la croissance qui est le dépli de l'ipséité. Il est à noter toutefois que, selon Ricoeur, la dialectique de l'ipsé-altérité, s'appuie sur une triple passivité (du corps, de l'autre et de la conscience), à l'opposé de l'activisme valorisée par l'occident dans la capacité à rencontrer (où la rencontre est envisagée par le déploiement de compétences relationnelles ethnocentrés dans le but d'atteindre un objectif ce qui en fait un évènement, on peut penser au protocole diplomatique, où chaque geste est négocié puis codifié dans la culture d'origine des deux protagonistes). Ici la passivité envisagée est à rapprocher d'une « passivité plus passive que la passivité » de Levinas (1972) (voir chapitre 3 : 5.3.) ou encore des outils puisés dans la pensée chinoise mis en place par Laplantine (2012) (voir chapitre 3 : 2.3.), une capacité à accueillir l'autre (et l'autre en soi) sans projeter sur lui ses attentes, sa vision du monde. On ne sait pas s'il y aura véritablement une rencontre, ni ce que la rencontre va révéler sur l'autre et sur soi.

C'est dans cette perspective, que nous allons nous pencher sur les travaux de Maslow (1972) menés sur la psychologie de l'être pour étudier les potentialités formatrices des rencontres dans le voyage en grande itinérance.

⁹² Il est à noter que l'identité narrative serait travaillée notamment dans la phase de la respiration culturelle, d'où le rôle essentiel dans le voyage en grande itinérance, à la fois de la temporalité de la respiration culturelle et à la fois de la composante de l'identité-mêmeté qui permettent la permanence du soi dans un voyage où l'ipsé est fortement mis au travail par l'altérité (de soi et de l'autre).

Des expériences paroxystiques en voyage

Abraham Maslow (1972) dans son ouvrage *Vers une psychologie de l'être*, trace les contours d'une psychologie de la santé, en rapprochant et fécondant l'une par l'autre la psychanalyse et la philosophie existentialiste. Il s'agit d'une psychologie du soi authentique et pleinement développé, mais aussi des voies de sa réalisation, qui intègre et dépasse une psychopathologie de la moyenne, établie, entre autres, à partir d'une psychologie freudienne de la maladie. Pour lui, sans nier l'inconscient freudien, nous posséderions un autre type de conscience profonde, fondée sur la perception « inconsciente et préconsciente de notre nature, de notre destinée, de nos capacités, de notre vocation. Elle demande que nous acceptions notre nature intérieure⁹³, que nous ne la refusions pas par faiblesse, par intérêt, ou pour toute autre raison. » (Maslow, 1972, p.8) Pour Maslow la bonne santé ne serait pas définie par l'absence de symptômes ou de conflit, ou encore une par bonne adaptation à l'environnement. En effet, pour lui, si l'environnement n'est pas sein, plutôt que de s'y adapter, des symptômes comme le stress, la culpabilité, la mauvaise conscience peuvent être des signes de bonne santé, et mener à accepter et surmonter des épreuves (conflits, luttes), permettant le développement de soi, la croissance vers une bonne santé, qui tend vers le libre accomplissement de sa structure intérieure plutôt sa répression.

Maslow, pour dresser les contours d'une psychologie de l'être, a non seulement étudié des gens qui ont atteint un haut niveau de maturité dans la réalisation de soi (et reconnu comme tel par la société), il s'est également appuyé sur une étude menée sur 180 étudiants (par des interviews et questionnaires) auxquels il avait demandé :

J'aimerais savoir ce que vous avez pensé de la plus merveilleuse expérience de votre vie : moment de bonheur, moment d'extase, moment de ravissement ; expérience que vous avez peut-être faite en étant amoureux, en écoutant de la musique, ou en étant fasciné par un livre ou un tableau, ou bien au cours d'une création. Tout d'abord établissez-en la liste. Et ensuite essayez de me dire ce que vous avez ressenti à ce moment-là, comment vous vous êtes sentis différents de ce que vous étiez à d'autres moments, comment vous étiez en quelque sorte un autre être. (Maslow, 1972, p. 81)

A partir de ces entretiens, il a établi une description de ces moments de grand bonheur et d'accomplissement (expériences cognitives de l'amour de l'autre, de l'expérience mystique, de la

⁹³ Il est à noter que, en s'appuyant sur ses nombreuses recherches, Maslow définit les structures psychiques comme bonnes ou neutre, et qu'il vaut mieux pour un développement sain de l'être leur permettre de s'exprimer, plutôt que de les réprimer.

perception esthétique, créatrice, de la recherche intellectuelle, etc.) moments qu'il nomme « expériences paroxystiques ». Celles-ci donnent accès à une connaissance de l'être ou de l'autre, qu'il nomme connaissance E, en opposition à la connaissance D, qui est la connaissance basée sur le besoin qu'à l'individu de combler ses manques. Si la première donne accès au développement authentique de l'être, la deuxième permet d'accéder aux « règles permettant de vivre tranquillement un état pathologique chronique, de rester en toute sécurité déformée, sous-développée et immature, ce dont on ne prend pas conscience, puisque la plupart des autres sont dans le même état que soi. » (Maslow, 1972, p. 82). La psychologie de l'être n'étant pas en contradiction avec la psychopathologie de la moyenne, mais elle la dépasse en l'intégrant dans une synthèse qui va de la pathologie à la santé, et de l'être au devenir. En effet Maslow nous rappelle que pour pouvoir accéder à des expériences paroxystiques, il faut préalablement avoir satisfait ses besoins fondamentaux de la vie. Ces besoins, qu'il a matérialisé sous forme d'une pyramide, dont la base sont les besoins du corps (besoins matériels, tels que la nourriture, le repos, etc.), suivi des besoins de sécurité (logement, travail, etc.), le troisième niveau sont les besoins d'appartenance (amour-affection), le quatrième étant les besoins de respect, d'estime, de liberté, de dignité pour enfin arriver au sommet de la pyramide qui sont le développement des talents et la réalisation de soi. Ces besoins fondamentaux ne sont pas satisfaits une fois pour toute, mais réalisés au quotidien, on ne peut accéder au niveau supérieur qu'en ayant satisfait le niveau précédent et cela se joue en permanence⁹⁴. Toute l'énergie pouvant être dirigée sur un niveau quel qu'il soit, si celui-ci n'est pas comblé. Il est à noter que, dans le voyage en grande itinérance, tous ces niveaux sont tout particulièrement renouvelés et renégociés chaque jour, et si dans un premier temps du voyage, et cela étant accentué à chaque fois que l'on change de pays, les besoins primaires (nourriture, logement sécurité, etc.) occupent beaucoup de place dans l'énergie déployée, assez rapidement, le fait de combler ces besoins quotidiens renouvelés et toujours renégociés, semble devenir une ressource pour passer au niveau supérieur. C'est comme si une certaine dextérité à répondre à ces besoins primaires malgré l'incertitude de la situation quotidienne, « dédramatisait » l'accomplissement des besoins primaires pour vite accéder, avec une certaine expertise, aux niveaux supérieurs. Il ressort de l'étude menée par Lachance (2007) auprès de *backpackers* que le

⁹⁴ Si la personne « mature » possède ces capacités, ou cette expertise à traverser les différents niveaux pour atteindre le dernier et s'ouvrir aux expériences paroxystiques, le fait que tout se rejoue *hic et nunc*, au quotidien, ouvre la possibilité à une personne « moins mature », si les conditions sont réunies (comme une parenthèse dans la vie quotidienne), de vivre également une expérience paroxystique.

sentiment de liberté exprimé par ses derniers est très souvent lié dans le discours à une expérience de désynchronisation radicale par rapport aux rythmes du pays natal (repas, sommeil, horaires, etc.) pour lui permettre d'instituer des rythmes intimes vécu sous le signe de l'autonomie. Une fois qu'il a répondu aux questions « où je dors ? » et « qu'est-ce que je mange ? » (qui ne sont plus synchronisées sur les temporalités de la culture d'origine), il est libre de s'organiser comme il le souhaite : connexion- déconnexion, rencontre- retrait du monde, rester-partir, etc. Il est également à noter que le backpacker donne beaucoup d'importance dans son discours aux amitiés éphémères et intenses liées en route, les rencontres intimes et bouleversantes de l'autre, de soi, de la nature, le sentiment d'appartenance à une commune humanité et au monde, le sentiment de vraiment apprendre à se connaître, à se surpasser, etc., et tout cela par l'épreuve du voyage. Maslow quant à lui nous rappelle que la personne qui n'a pas « conquis, résisté et surmonté, doute toujours qu'elle puisse le faire. Cela concerne non seulement la possibilité d'affronter les dangers extérieurs, mais aussi l'aptitude à contrôler ses propres pulsions, à différer leur satisfaction et à ne pas être effrayé par elle. » (Maslow, 1972, p.5)

Nous proposons que le voyage en grande itinérance, parce qu'il offre la possibilité d'être à la fois pleinement immergé dans un monde et dans des relations sociales emplies d'altérité, tout en engendrant un affaiblissement des injonctions identificatoires et des schémas de pensée liés aux appartenances socioculturelles d'origine du voyageur sans pour autant pouvoir en adopter d'autres durablement, offre ainsi un espace-temps où l'épreuve de l'autre et la liberté de Soi se nourrissent l'un l'autre. Pour se faire, le voyageur élabore une « *time bubble* » (Eslrud, 1998), outil intime qu'il manipule par les différentes temporalités de celle-ci, l'ouvrant à l'apprentissage et à la réalisation d'expériences paroxystiques. Ces dernières ne sont qu'un élément de cette « *time bubble* » que compose le voyage dans son ensemble, fait également d'épreuves liées à la recherche de satisfaction des besoins fondamentaux, (moment de fatigue, questionnement, maladie, fuite, incertitude, perte de repères etc.) qui, quand elles sont dépassées, et parce qu'elles sont dépassées, ouvrent à des moments d'extase par l'autre, que celui-ci soit le monde, l'autre ou encore l'autre en soi.

Selon Maslow, les expériences paroxystiques permettent d'avoir accès à une connaissance de l'être et de l'autre (connaissance E) :

- L'expérience ou l'objet est perçu comme un tout, comme s'il contenait tout l'univers, sans relation avec le reste.
- L'attention portée à l'objet de connaissance est totale, exclusivement concentré sur lui sans volonté de jugement, de comparaison, de classement : la personne, par exemple, est vue *per se* comme si elle était seule de son espèce.
- Le monde est perçu tel qu'il est, sans projeter sur lui des préoccupations humaines.
- La répétition de l'expérience paroxystique vis-à-vis d'un même objet rend la perception plus riche (contrairement à l'acte de faire de la différence, de classer qui atténue la perception une fois l'objet catalogué)
- L'expérience paroxystique permet de sortir d'une vision ethnocentrique et utilitariste (combler un manque), de transcender le moi, de manifester un détachement et un oubli de soi, voire même d'« identification entre l'objet et celui qui perçoit, d'une fusion de deux en une unité supérieure. » (Maslow, 1972, p.90)
- Elle est une fin pour elle-même, autovalidante et autojustifiante.
- Elle est accompagnée d'une perte caractéristique de l'évaluation spatio-temporelle.
- Elle apparaît comme toujours bonne et souhaitable pour celui qui la vit, elle permet de tendre vers une attitude de bonté, d'acceptation inconditionnelle, de tolérance universelle.
- Elle apparaît plus absolue et moins ethnocentrée, elle est plus passive et réceptive qu'active, plus attendue que recherchée, contemplative que forcée, détachée qu'egocentrique, rêveuse que vigilante, patiente qu'inquiète. Il s'agit d'effleurer du regard plutôt que fixer, la volonté devant être tenue en suspens : « il ne doit pas s'imposer mais plutôt laisser le flot des mots l'envahir. C'est seulement ainsi que leur forme et leur sens pourront le pénétrer. Autrement, il risque de n'entendre que ses propres théories et ses propres attentes. » (Maslow, 1972, p.99)
- La réaction émotionnelle lors d'une expérience paroxystique tend vers une sensation de merveilleux, d'abandon, d'humilité et de respect.
- Elle permet une perception simultanée de tous les aspects et attributs de l'objet : par une capacité simultanée « d'abstraire sans abandonner le concret et la possibilité d'être concret sans laisser tomber l'abstraction » (Maslow, 1972, p.102), la majeure partie de l'expérience étant ineffable et donc, ne peut être exprimé dans aucun langage. Maslow nous rappelle que pour percevoir le mieux possible, « il nous faut combattre notre tendance à classer, à

comparer, à évaluer, à employer, à utiliser. [...] Dans une certaine mesure, ce que nous appelons connaître, c'est mettre l'expérience dans un système de concepts, de relations, de mots qui nous empêche de connaître pleinement. » (Maslow, 1972, p.103)

- Les expériences paroxystiques permettent de dépasser voire de résoudre des dichotomies telles que : égocentriques et altruistes, individualistes et sociaux, rationnels et irrationnels, etc. Maslow nous rappelle : « Ce qui était une ligne sur laquelle les extrêmes étaient aussi éloignés qu'il est possible, devient un cercle ou une spirale dans lesquels les éléments extrêmes sont fondus en une unité. » (Maslow, 1972, p.105) Avant d'ajouter : « Plus nous avons accès à la totalité de l'être, plus nous sommes capables de tolérer simultanément les inconsistances, les oppositions, les contradictions évidentes. Ce sont des produits de la connaissance partielle, et ils s'évanouissent grâce à la connaissance de la totalité. » (Maslow, 1972, p.105)
- L'expérience paroxystique provoque la levée des défenses entraînant sur le moment la disparition totale de l'anxiété, de la peur, de l'inhibition : « La peur de la désintégration et de la dissolution, [...] d'être submergé par les instincts, la peur de la maladie ou de la mort, la peur de se laisser aller au plaisir ou à l'émotion, non contrôlés, tout cela disparaît provisoirement. » (Maslow, 1972, p. 108)
- L'expérience paroxystique permet à la personne d'être plus consciente d'elle-même, d'être plus intégrée, courageuse, efficace, expressive, agissant avec moins d'effort, d'être plus unifiée et ainsi de mieux discerner l'unité du monde : « Il semble y avoir là un cas de parallélisme ou d'isomorphisme entre l'intérieur et l'extérieur. C'est-à-dire qu'au moment où l'individu perçoit l'essentiel de l'Être du monde, il se rapproche de son Être propre ([...] de son propre achèvement). » (Maslow, 1972, p.109) Maslow ajoute encore : « Peut-être est-ce cela qui est visé lorsqu'on parle de la fusion des gens qui s'aiment, de sentiment de l'unité avec le monde dans l'expérience cosmique, du sentiment d'être une partie du tout, décrit dans les grandes philosophies. » (Maslow, 1972, p. 109)

Pour Maslow, toute personne réalisant une expérience paroxystique a momentanément les caractéristiques d'une personne en voie de réalisation de soi :

Ce sont les heures les plus brillantes et les plus heureuses de cette personne, mais ce sont aussi des moments de maturité, d'individuation, d'accomplissement, en un mot ses moments de plus grande

santé psychique. [...] l'individu est alors plus intégré, moins divisé, plus ouvert sur l'expérience, plus attentif à sa propre personnalité, plus expansif, plus spontané, plus créateur, plus enclin à l'humour, moins centré sur lui-même, plus indépendant de ses besoins de base, etc. Durant cette période, l'individu devient davantage lui-même, il réalise ses potentialités, se rapproche de l'essentiel de ce qu'il est, de la plénitude de son humanité. (Maslow, 1972, p. 111)

Bilan des expériences paroxystiques

Selon Maslow, dans une expérience paroxystique, la personne porte une attention totale sur l'objet (ou la personne), celui-ci est vu *per se*, comme s'il contenait tout l'univers, sans projection sur lui des préoccupations humaines, c'est-à-dire d'une vision ethnocentrique et utilitariste. Cette expérience permet de transcender le moi, de manifester un détachement et un oubli de soi, voire même d'« identification entre l'objet et celui qui perçoit, d'une fusion de deux en une unité supérieure. » (Maslow, 1972, p.90) Elle se ferait par une acceptation inconditionnelle, un sentiment de tolérance universelle, d'abandon, d'humilité et de respect, pour une perception simultanée de tous les aspects de l'objet, elle permet de tolérer momentanément les inconsistances par une disparition complète quoique momentanée de la peur, de l'anxiété, de l'inhibition et la levée des défenses. Selon Maslow, la personne est plus consciente d'elle-même, est plus intégrée, courageuse, efficace, expressive : « Il semble y avoir là un cas de parallélisme ou d'isomorphisme entre l'intérieur et l'extérieur. C'est-à-dire qu'au moment où l'individu perçoit l'essentiel de l'Être du monde, il se rapproche de son Être propre (de sa propre perfection, de son propre achèvement). » (Maslow, 1972, p. 109) Avant d'ajouter : « Comme il devient plus unifié, il est plus capable de discerner l'unité du monde. » (Maslow, 1972, p. 109). Il nous rappelle encore que la majeure partie de l'expérience étant ineffable et donc, ne peut être exprimé dans aucun langage. Nous retrouvons là autant d'éléments que nous avons identifiés dans la rencontre sidérale (voir chapitre 3 : 4.2.), et qui nous permettent de proposer qu'il s'agit bien d'une expérience paroxystique parmi d'autres possibles. Tout comme pour vivre une expérience paroxystique, la rencontre sidérale demande à la personne de créer les conditions pour pouvoir l'accueillir, pour se rendre disponible, elle demande également dans le temps de l'expérience, une passivité (oubli de soi, vulnérabilité, décentrement, « fusion » avec l'objet et pensée sans mot). Dans le voyage en grande itinérance, les rencontres sidérales ne représentent qu'une partie des rencontres réalisées, mais en tant qu'expériences paroxystiques, elles ont un fort pouvoir formateur, tant pour la découverte de soi (ou réalisation de soi), que pour la découverte de l'autre (l'Être au monde). En effet Maslow nous rappelle, que par

l'expérience paroxystique, la personne a ainsi une meilleure approche de son identité, plus consciente de sa personnalité par un accès plus direct à une expérience de soi non déformée. Elle est plus unifiée, intégrée et moins dissociée, capable de se fondre avec le monde par un dépassement de soi (moins egocentrique), elle tend vers le plein fonctionnement (Rogers, 1968), avec une grande aisance dans son fonctionnement (moins de résistance interne), elle est plus active, se ressent comme le centre créateur de ses activités et perceptions, et est maître de son destin. Elle se libère de ses blocages, doutes, inhibitions en s'acceptant elle-même telle qu'elle est, elle est plus spontanée, naturelle, libre, plus créatrice dans sa façon d'appréhender le monde.

Toutefois Maslow nous rappelle que la réalisation de soi nécessite à la fois la contemplation et l'action. Or, selon lui, l'action est impossible dans l'expérience paroxystique puisqu'elle est fondée sur un « laisser être » hors de tout jugement et ainsi de prise de position et de décision qui mènent à l'action. Action qui inscrit la personne dans le monde et lui permet de se réaliser. Dans le voyage autour du monde, la personne ne serait pas, de même, dans une quête constante de rencontres sidérales (temporalité de l'ouverture), mais elle manipulerait les trois temporalités de la « *time bubble* » (Eslrud, 1998) (temporalité de l'ouverture, du retrait et de la respiration culturelle). Cela afin de donner sens pour elle (dans la temporalité du retrait) à sa formation par la rencontre « paroxystique », et donner sens pour les autres (et pour elle inscrit parmi les autres), en l'inscrivant par l'action (entre autres par le récit) dans le monde (dans la temporalité de la respiration culturelle). On peut faire deux lectures de cette transformation de soi par l'expérience paroxystique : la première en isolant une expérience significative qui devient événement, et de cette « photographie » étudier ce qui s'y est joué dans l'expérience en elle-même puis dans la temporalité du retrait et enfin dans la temporalité de la respiration culturelle afin de voir en quoi cette expérience paroxystique a modifié ou non le mythe personnel. On peut également, par une deuxième lecture, étudier d'un point de vue des transformations silencieuses, en quoi l'accumulation des rencontres paroxystiques, des expériences de retraits et des rencontres dans la temporalité de la respiration culturelle, dans une dynamique de modifications-continuations, viennent modifier silencieusement le mythe personnel, qui est travaillé en permanence par les différentes expériences du voyage. Dans ce cas précis, l'étude ne se portera plus sur une expérience en particulier, mais sur une dynamique d'immersion (forte immersion dans la culture locale ou non, dans des enclaves *backpacker*, ou nécessitant de fortes périodes de retrait), dans une certaine période donnée (plutôt en début de voyage, en plein cœur, ou en approchant du retour), par rapport à une

certaines transformations (plutôt dans une période de forte altération, de forte « digestion », ou de forte mise en récit des expériences du voyage).

4. Le voyage autour du monde : une expérience liminaire particulière

Citant Kaës, Francis Lesourd nous rappelle que la culture, en tant qu'interface entre « le code psychique personnel (structure des identifications, des fantasmes personnels et des relations d'objet, des systèmes défensifs) et le code social (système de pensées, valeurs, rapports de sociabilité, mentalités) » (Kaës, 1979, cité dans Lesourd, 2009, p.84) qu'elle articule, permet d'assurer la continuité de l'existence en assurant la sécurité de la vie psychique. Or, lorsque l'étayage du groupe dépositaire de son héritage culturel disparaît, cela plonge le sujet dans une désorientation profonde qui vit alors un événement liminaire⁹⁵ pouvant conduire à une transformation existentielle. « L'épreuve existentielle est une mise en crise qui peut se transformer en une mise au monde » (Jeffrey, 1998, p.82, cité dans Lesourd, 2009, p.92). En effet, « en tant qu'expériences de l'informe, de la perte transitoire d'ancrage, de l'altération du sentiment d'identité, etc., les périodes liminaires apparaissent indissociables de l'exposition à la mortalité⁹⁶ » (Lesourd, 2009, p.92), et ainsi à la (re)naissance.

En se référant à la définition du rite de passage élaborée par Van Gennep (2011), Francis Lesourd nous rappelle que ce franchissement d'un seuil se fait en trois phases : une phase préliminaire (rite de séparation de l'ancien monde), une phase liminaire (rite de marge, initiation, vécue avec la sensation de flotter entre deux mondes), et une phase post liminaire (rite d'agrégation, réinscription). Selon V. Turner : « Les entités liminaires ne sont ni ici ni là ; elles sont dans l'entre-deux. » (Turner, 1990, p.96). L'individu lors de ce passage hors du temps et hors de la structure sociale séculière, perd son statut pour en adopter un plus élevé.

⁹⁵ Un événement liminaire est une sorte de porte ou de seuil rituel/symbolique entre des états. Comme activité sociale, un événement liminaire [...] est essentiellement anti-structurel et transformateur. » (Lesourd, 2009, p.83)

⁹⁶ Elle « renvoie à différentes situations dans lesquelles l'être humain éprouve son "manque-à-être", sa vulnérabilité, sa fragilité, son incomplétude, son inachèvement, ses faiblesses et ses limites. [...] [elle] suscite un éventail de sentiments intenses qui maillent l'exaltation et l'angoisse, [...] la terreur et la fascination. » (Jeffrey, 1998, p.40, cité dans Lesourd, 2009, p.92)

Cette temporalité particulière, encore appelée par Guillaumin (1997) « quatrième dimension de la temporalité⁹⁷ » est un temps « mort » permettant une « discontinuité individuannte » (Kaës, 1979), libérant un espace-temps créateur pouvant conduire à une nouvelle naissance. « De ce point de vue, il faudrait donc « sortir du temps », se « suspendre » au-dessus de sa propre histoire pour l'appréhender autrement, en vertu d'une sorte de recul intuitif permettant d'envisager différents chemins. » (Lesourd, 2009, p.38)

Pour Francis Lesourd, le sujet construit un savoir-passer⁹⁸ qu'il nomme « savoir s'ouvrir et se fermer à l'expérience de la transformation » (Lesourd, 2009, p.53), et qui serait une capacité à se donner des vécus « hors-temps » historisants, afin de favoriser l'émergence et la reconstruction de son mythe personnel. Par ce savoir-passer, le sujet serait en mesure de guider de façon semi-délibérée le processus de dissolution et de recomposition de son mythe personnel. Afin d'ancrer ces expériences liminaires, ou encore épisodes nucléaires dans un contexte social, Francis Lesourd nous présente la notion d'épiphanie proposée par le sociologue N. Dezin (1989). Il nous rappelle :

L'épiphanie désigne un moment de prise de conscience à l'origine de transformations existentielles, un « moment d'expérience problématique qui illumine le caractère personnel, et souvent signifie un tournant de vie d'une personne. » (Dezin, 1989, p.141). Les épiphanies, selon Dezin, « ont le potentiel de créer des expériences de transformation [...] Après, la personne n'est plus vraiment la même » (Id., p.15). Ce sont « des expériences de vie qui forment et altèrent la signification que les personnes se donnent d'elles-mêmes et à leur projet de vie. » (Ibid., p.14) (Lesourd, 2009, p.80)

Dans le cas particulier où le tournant de vie est causé par une accumulation de plusieurs micro-liminarités inter reliées, celles-ci sont appelées épiphanies cumulatives. L'épiphanie serait donc une transformation existentielle vécue par un sujet, une alternation⁹⁹, dans la mesure où elle est reconstruite et portée ultérieurement par un groupe qui la réceptionne. Le moment-source de la transformation devra donc être mis en sens et ré-élaboré dans un ou plusieurs groupes, intégralement ou en partie selon la capacité des différents groupes à représenter :

⁹⁷ « Tout se passe comme si, écrit-il, la dynamique des trois dimensions communes du temps, passé, présent et avenir, ne prenait sa pleine et vive valeur [...] que de l'intervention d'un autre point de vue à certains égards intemporel, qui la croise, la nie et la dépasse en la signifiant. [...] Le vécu associé est décrit comme la sensation « d'être actuellement suspendu dans l'existence, et pour un instant d'une durée indéterminée. » (Guillaumin, 1997, p.1658, cité dans Lesourd, 2009, p.38)

⁹⁸ « Ces savoirs - en un sens général qui renvoie aussi aux savoir-faire et aux savoir-être- désignent ce que le sujet met en œuvre pour naviguer en situation d'incertitude existentielle et pour faire de cette incertitude, de cette désorientation, le creuset d'une construction provisoire de son mythe personnel. » (Lesourd, 2009, p.39)

⁹⁹ Par un changement de réalité socialement construite elle « correspond à une réinterprétation radicale de la biographie de l'individu. » (Berger & Lückmann, 1986, p.219, cité dans Lesourd, 2009, p.83).

[Des] supports de mémoire à sa disposition susceptibles d'obscurcir mais aussi de visibiliser l'un ou l'autre aspect de son expérience de transformation. Une telle position méta souligne l'existence de savoir passer spécifique, d'un *savoir se faire accompagner*, par quoi le sujet utilise les réceptions groupales pour éclairer sa propre expérience. (Lesourd, 2009, p.87)

Ce serait donc par dédoublement¹⁰⁰ que ce « savoir se faire accompagner » permettrait au sujet « d'intuitionner le sens que l'un ou l'autre groupe va donner au changement personnel qu'il pourrait tenter de raconter ; d'interroger l'orientation que le groupe va donner à la reconstruction de son mythe personnel. » (Lesourd, 2009, p.88)

Comme nous l'avons vu précédemment, la grande itinérance du voyage autour du monde se caractérise d'offrir une des rares occasions de la vie d'être à la fois immergé dans la vie sociale (par l'accumulation d'immersions déstabilisantes marquées par des chocs culturels) tout en expérimentant un affaiblissement des injonctions identificatoires et des schémas d'interprétations liés à tel ou tel modèle culturel (absence de cadres de références psychosociaux). Cela nous amène à envisager ce type de voyage, au travers des rencontres de l'autre dans le rite de l'hospitalité (pouvant prendre la forme d'expériences paroxystiques), comme producteur de micro-liminarités engendrant des épiphanies cumulatives. En effet, le voyageur développe dans la « temporalité de l'ouverture » de sa « *time bubble* » (Eslrud, 1998), un geste psychique de « savoir s'ouvrir et se fermer à l'expérience de la transformation » (Lesourd, 2009, p.53) par le développement de sa capacité à rencontrer l'Autre (l'autre au-delà de sa culture et l'autre en soi). Ces épiphanies cumulatives (« vécus hors-temps historisants » (Lesourd, 2009)) sont réinscrites provisoirement dans des groupes d'accueils temporaires, tiers instruits avec qui il partage des bases culturelles pouvant accueillir ces transformations existentielles en élaboration (il peut ainsi tester des ébauches de son nouveau mythe personnel). Il s'agit d'un geste de « savoir se faire accompagner » (Lesourd, 2009) que le voyageur développe dans la temporalité de la « respiration culturelle » de sa « *time bubble* », par des rencontres éphémères « sur la route » de pairs internationaux, ou par une prise de contact avec ses proches restés au pays (par un jeu de connexion-déconnexion). Tant qu'il demeure sur la route, il est difficile pour le voyageur d'inscrire durablement un tournant de vie dans des groupes stables (en effet il y a toujours une alternance entre de nouvelles épiphanies qui

¹⁰⁰ « Ainsi, selon Dubar, pour un individu en crise, un équilibre préalable se rompt entre ses composantes que sont l'identité pour autrui (attribuée par les autres) et l'identité pour soi (revendiquée par soi-même). Cette rupture d'équilibre produit ce que Dubar appelle un « dédoublement » : l'identité pour soi ne peut plus s'appuyer sur l'identité pour autrui [...] et doit donc apprendre à fonctionner de façon plus ou moins séparée. » (Lesourd, 2009, p.87)

s'accumulent aux précédentes et l'inscription provisoire de celles-ci dans des groupes éphémères de pairs pouvant les accueillir), qui font tendre la grande itinérance, vers une transformation silencieuse faite de modifications-continuations.

5. La rencontre de l'Autre, une forme particulière d'exploration psychique

Nous allons maintenant nous intéresser aux processus qui peuvent se jouer dans ces moments « hors temps » liminaire, dans ces épiphanies cumulatives. Nous allons, pour cela, une fois de plus nous référer aux travaux menés par Francis Lesourd.

En effet, afin d'explorer plus en avant le processus par lequel le sujet va transformer son enveloppe psychique¹⁰¹ en phase liminaire, Francis Lesourd va s'appuyer sur les travaux du psychanalyste Doron dont le projet théorique est de « développer une psychologie des situations de crise, des discontinuités » (Doron, 1991, p.11), et tout particulièrement ce qu'il nomme l'« exploration psychique¹⁰² », pratique clinique par le geste créateur visant à favoriser « des transformations possibles de contenants de la psyché. » (Doron, 199, p.12)

L'exploration psychique va se dérouler selon trois phases (que l'on peut mettre en parallèle avec celles du rite de passage précédemment discutées) : La première correspond à l'ouverture de l'enveloppe par la rupture des frontières établies du sujet, la deuxième correspond à la plongée dans un chaos psychique¹⁰³ qui serait un vécu hors temps, sans enveloppe, et la troisième phase consisterait à la fermeture de l'enveloppe par la sortie du chaos psychique.

L'ouverture de l'enveloppe provoque l'entrée dans le chaos psychique. Selon Doron :

¹⁰¹ Selon Francis Lesourd (2009), l'enveloppe psychique (Anzieu, 1985) est un « Moi interface, frontière, limite entre la réalité intrapsychique (Ça, Surmoi...) et la réalité extérieure, faisant fonction de médiateur chargé de gérer le flux entrant et sortant, de régler les conflits à l'intérieur et l'extérieur de l'appareil psychique. » (Lesourd, 2009, pp.55-56)

¹⁰² L'exploration psychique est une forme particulière de dessin libre à deux. Elle s'opère via un moment de création picturale qui va permettre de trouver une synchronisation dans le geste entre ce qui est perçu au dehors et ce qui est éprouvé au-dedans. On laisse son crayon courir sur la feuille, sans idée préconçue.

¹⁰³ « Le chaos, du point de vue psychologique, est un état de déséquilibre, où le sujet n'a pas de limites stables [...] des morceaux de choses ou de personnes, coupés de leur lien avec des perceptions stables, évoluent dans un espace où la logique d'exclusion dedans-dehors n'a pas lieu [...] L'ensemble est fluctuant, d'évolution imprévisible et irréversible. » (Doron, 1991, p. 78)

Cette expérience est angoissante, car on est collé au geste, dans l'impossibilité de percevoir une image organisatrice. [...] C'est le moment où l'on va quitter la logique homéostatique, on perd son identité, on devient un aménagement particulier : une communication immédiate entre les gens et les choses [...] on bascule en dehors de soi dans les choses et les gens. On entre dans un processus imprévisible où s'associent un plaisir et une angoisse de faire émerger des formes inconnues dans le mouvement [...] C'est à ce moment que se développent les processus de synchronisation et que s'établit la relation échopraxique¹⁰⁴ (Doron, 1991, pp.72-73)

Il s'agirait d'une forme de danse entre ce que l'on perçoit et ce que l'on ressent, où le sujet expulserait hors de lui tout ce qui n'est pas relation immédiate dans le geste. La pensée prend appui sur l'échange entre les personnes et devient imprévisible : « l'ensemble des lignes crée petit à petit une trame sur laquelle vont se poser et se réorganiser les émotions liées au mouvement et à ce qu'on sent de plus intime à l'intérieur de soi. » (Doron, 1991, p.73) C'est sûr cette trame, par le geste (non loquace), que le processus de transformation de la psyché va prendre appui et modifier l'enveloppe. « C'est un fonctionnement où l'on est tendu comme un arc ; archaïque car il ne permet pas de se repentir. La moindre erreur détruit irrémédiablement l'ensemble. » (Doron, 1991, p.58) Le chaos psychique serait une micro-liminarité, où l'enveloppe temporairement dissoute serait dans un processus de transformation avant de se recomposer. « Le geste créateur annule la distance- et le temps- entre l'acte opéré et son interprétation. [...] C'est une sorte d'improvisation de soi. » (Lesourd, 2009, p.124)

Selon Doron, c'est par une relation échopraxique aux autres et aux choses, que le dessinateur entre dans un chaos psychique, retrouvant ainsi un vécu sans enveloppe qui lui permet d'improviser en mobilisant des gestes créateurs, une pensée corporelle¹⁰⁵ « qui, par résonance avec les expériences épistémiques du nourrisson qu'il a été, lui permet de former à nouveau – c'est-à-dire de transformer- son paysage archaïque, le premier contenant de sa psyché. » (Lesourd, 2009, p.127)

Selon Doron (1991), la sortie du chaos psychique se ferait par une sorte de révélation (profane) : « On découvre d'un coup [...], par surfusion, une nouvelle manière de penser qui s'organise dans

¹⁰⁴ Il s'agit d'une réactivation de la relation échopraxique entre la mère et le nouveau-né « C'est à ce niveau archaïque de fonctionnement que va puiser le « geste créateur » de l'adulte. En tant que co-émergence du perçu et de l'éprouvé, ce geste suppose la réactivation de l'ancienne relation synchronique ; il induit l'ouverture de l'enveloppe constituée, il suscite les retrouvailles avec un vécu sans enveloppe. » (Lesourd, 2009, p.124)

¹⁰⁵ « La « pensée corporelle » à l'œuvre correspond à ce que le psychanalyste Bernard Gibello (1984) nomme « expérience épistémique ». Le fonctionnement épistémique suppose le mouvement du corps [...] La pensée archaïque revient alors à transformer un événement singulier en événement reproductible par l'activité du corps. » (Doron, 1991, p.58) Il s'agit là d'une première forme de connaissance, « prototype du fonctionnement de l'intelligence qui [...] consiste à transformer la discontinuité en régularité, à faire disparaître l'instable, car sa perception est source d'effroi. » (Doron, 1991, pp.58-59)

l'acte même de création. Du chaos on passe brutalement, en créant un objet, un contenant formel, à une nouvelle organisation : c'est une transformation. » (Doron, 1991, p.78)

La troisième phase, la recomposition de l'enveloppe psychique, se produirait ainsi suite à la surfusion, le sujet sortirait du chaos psychique pour se (re)synchroniser avec les temps sociaux. Il a alors la sensation, souvent, que rien ne se passe, « si ce n'est une certaine qualité du contact et du silence, une manière de se glisser dans son corps et dans sa psyché. Du temps donc, et une certaine ouverture qu'il convient de laisser évoluer et se refermer d'elle-même. » (Doron, 1991, p.29)

Afin d'illustrer ce que peut représenter une exploration psychique dans un voyage autour du monde, je partagerai ici deux expériences, l'une avec la nature, l'autre avec une personne. Nous étions, avec ma femme, au Mexique sur la plage de Zipolite sur la côte pacifique. Un Ouragan, le 11^{ème} de la saison, sévissait à plusieurs kilomètres du rivage, et bien que nous n'étions pas en danger du fait de la distance, l'océan était démonté. Nous logions dans une *gesthouse* en bord de mer, il y avait une grande terrasse en bambou qui faisait tout le premier étage avec quelques chambres aux murs de bambous tressés de chaque côté. Nous avons passé quatre jours entre ballades sur la plage, dans les hamacs de la terrasse tendus face à l'océan ou dans nos chambres. Où que nous étions, le bruit des vagues qui s'écrasaient sur les rochers, les bourrasques de vent chaud et les lumières du ciel nous berçaient en permanence. Je me souviens de cette expérience de l'océan comme un moment hors temps, qui m'a conduit à vivre un chaos psychique où j'avais l'impression que les vagues se déversaient dans mon corps, me vidant en se retirant juste avant que la suivante ne me remplisse à nouveau. Je me rappelle avoir beaucoup écrit dans mon journal de voyage, sur l'océan et sur ma vie, comme si les deux étaient liés.

La deuxième expérience s'est déroulée en Thaïlande. Nous arrivions dans une nouvelle ville et nous venions de trouver une *gesthouse*. En partant faire un tour dans la ville, nos hôtes nous ont invités pour la fête familiale de Sangkran (dernier jour de la fête de l'eau). De retour, ils avaient dressé un petit chapiteau où il y avait des tables, des chaises, une télé et un karaoké, une trentaine de personnes, de l'alcool et de la nourriture à profusion. Au départ, nous ne savions pas trop où nous situer, comment nous comporter. Au bout de quelques minutes, une vieille dame qui paraissait avoir 85, 90 ans s'est approchée de moi avec deux verres d'alcool avant de trinquer et de boire son verre cul sec. Après quelques verres, elle m'a amené sur la piste de danse, au micro du karaoké, elle m'a servi à manger toute sorte de choses et tout cela sans cesser de me parler en Thaï. J'ai vite

senti qu'il valait mieux que je me laisse porter, et je me suis vu lui répondre en Français. Nous ne comprenions pas la langue de l'autre, et pourtant nous avons parlé, mangé, dansé, chanté ensemble une bonne partie de la soirée. Il s'agissait pour moi d'une vraie rencontre, étrange mais partagée, et je pense que c'est ce qui m'a été donné de plus proche à vivre de la vie thaï. Je garde encore cette sensation étrange quand je pense à la Thaïlande.

Comme nous avons pu le construire tout au long de cet état de la question et notamment dans le chapitre III : « 4.2. Modèle de la rencontre sidérale », pour pouvoir rencontrer l'autre, qui n'est ni un moi, ni un non-moi (différent de moi mais qu'il serait possible de placer sur une échelle d'identification-différenciation), mais un « hors-moi » irréductible, il faut s'« ouvrir » à son altérité radicale. Alors justement parce qu'il s'agit d'une altérité radicale, elle ne peut être saisie par le système de référence d'un autre cadre culturelle, il n'y a pas de mots de ce système pour la définir. Alors seulement, par une expérience « passive » de l'autre portée par une pensée sans mots, il est possible de saisir une part de cet insaisissable, par création (par un processus de sérendipité). Et dans cette pensée sans mots se crée un métissage de deux altérités qui n'est ni annexé à l'un, ni annexé à l'autre, ni un simple mélange des deux, mais quelque chose de nouveau, d'unique. Pour le sujet, saisir une partie de l'irréductibilité de l'autre se ferait par l'expérience holistique d'une altérité qui le transformerait en retour par métissage dans un double mouvement : vers son ipséité par émancipation de son héritage socioculturel et vers l'autre par son altérité. Au sortir de la rencontre, par retour réflexif, il procède à une mise en mot d'une partie de ce qu'il a pu saisir de l'autre, de ce qu'il a pu saisir de l'autre en soi (par décentration) et de ce qu'il a pu saisir de sa transformation. Cela avant de rencontrer à nouveau, dans le rite de l'hospitalité du voyage autour du monde, dont le principe et la condition réside dans la loi d'exotisme : maintenir une distance d'étrangeté et ne pas chercher à la réduire par projection.

Nous proposons ainsi que la rencontre de l'autre, pour le voyageur, serait une forme particulière d'exploration psychique, une micro-liminarité qui par épiphanies cumulatives peut mener à une transformation de l'enveloppe psychique de son mythe personnel. Si certaines rencontres peuvent être vécues comme décisives dans la transformation (faire événement) et peuvent ainsi être étudiées comme telles, elles s'insèrent dans une multitude de rencontres altérantes, bien que moins visibles. Pour reprendre l'exemple précédent de la rencontre en Thaïlande, il est fort probable que celle-ci ne se soit pas produite aussi intensément si elle avait été la première expérience de rencontre dans

ce pays. Si elle peut être étudiée en tant qu'évènement (l'épiphanie) elle peut aussi être étudiée dans le cadre d'une transformation silencieuse en tant qu'élément faisant partie d'une suite de modifications-continuations (le cumul des épiphanies), tirant sa force des expériences de rencontres précédentes, et préparant la rencontre suivante. Si celle-ci (en particulier) n'avait pas eu lieu, peut-être s'en aurait été une autre, ou une autre dans une suite d'épiphanies cumulatives, liées à la grande itinérance. En effet, contrairement à un voyage d'intégration, où le sujet recherche en partie à devenir l'autre pour mieux le saisir, dans le voyage autour du monde, parce qu'il veut devenir autre en maintenant une distance d'étrangeté, il chemine d'abord vers sa propre ipsité par émancipation de son héritage socio-historique. De par l'itinérance et la forme sidérale du voyage, les métissages avec ce qui est autre se font en appui et en résonnance avec ce cheminement vers sa propre ipsité, seule réalité ressentie comme suffisamment stable dans la durée face à une étrangeté extérieure constamment changeante. Le voyageur ne cherche pas l'intégration, de ce fait les métissages, les altérations ne sont dirigées que partiellement, ou temporairement, vers un système de valeur extérieur. Il ne cherche pas à adopter un cadre de référence autre dans lequel il voudrait y inscrire une part de son identité, mais il s'altère en accord avec ce qui lui semble en jeu dans cette forme de voyage, son ipsité. De ce fait, la transformation existentielle, la transformation de son enveloppe psychique se ferait d'autant plus vers son ipsité, se débarrassant de ce qui l'empêchait de vivre pleinement celui qu'il se (re)découvre être vraiment, à mesure qu'il objective ce que son héritage socioculturel a fait de lui¹⁰⁶. Et comme il est un être en mouvement, que son mythe personnel s'écrit et se réécrit en permanence, que son « identité » évolue sans cesse dans une transformation silencieuse, le voyageur accompagne cette évolution vers sa propre ipsité par des altérations, des métissages avec ce qui est autre, mais qui le conduisent à un plus-être. Si nous devons parler d'acculturation, elle ne serait pas tant ethnologique (métissage entre sa culture et une autre culture) mais il s'agirait plus d'une acculturation anthropologique (métissage entre sa culture et ce qui a été puisé dans la diversité des cultures traversées mais aussi dans le décalage, ou plutôt l'espace qui existe entre toutes ces différentes cultures, la sienne incluse).

¹⁰⁶ Il est à noter qu'il ne s'agit pas de se délester de tout héritage socioculturel, même s'il chemine vers son ipsité, celle-ci ne peut exister sans une inscription dans une culture, et des relations sociales. Il s'agit plus de relativiser son propre héritage, de comprendre comment celui-ci à façonner l'être qu'il est et cela en aliénant, sans qu'il en prenne conscience quelques fois, certaines facettes de son être. Il s'agirait d'une prise de distance qui libérerait ces facettes de son être afin qu'elles puissent se construire et qu'il choisirait de réinscrire dans telle ou telle structure socioculturelle. Dans ce cheminement vers son ipsité, celle-ci est construite au fur et à mesure qu'elle est découverte.

Pour illustrer ces propos, je vais à nouveau m'appuyer sur deux exemples issus de mon expérience. Si je pars vivre aux Etats-Unis pendant une année, et parce que je souhaite m'y intégrer (et non pas vivre dans une enclave française), j'apporterai des altérations à mon mythe personnel en direction des valeurs et systèmes de pensée de ce pays, je me métisserai, en tant que porteur de la culture française, avec cette culture américaine par acculturation. Une fois rentré en France, il me faudra alors réinscrire cette transformation de mon mythe personnel au sein de mes groupes sociaux. Je me rendrai alors compte de ma transformation métisse, tout comme mes groupes de référence le feront aussi. Si je prends maintenant le cas d'un voyage autour du monde, de par cette forme de voyage, il ne peut y avoir d'intégration. En tant que voyageur exote, il n'y aura pas de volonté de me faire une place dans tel ou tel pays, je demeure étranger et de ce fait je bénéficie du statut particulier d'hôte et m'immerge dans l'intimité des gens qui m'accueillent (par le rite de l'hospitalité). Les altérations produites par le métissage dans ce type de rencontres bien que (ou parce que) éphémères, ne seront pas dirigées vers un autre stable et convoité, mais vers mon ipséité, seule entité suffisamment présente dans la durée pour être véritablement travaillée (par le fruit d'une émancipation et d'un métissage), l'autre étant toujours autre. Une fois rentré dans mon pays, il me faudra également réinscrire ma transformation existentielle dans mes groupes de référence. Pourtant cette transformation (par acculturation anthropologique avec pour centre "gravitationnel" ma propre ipséité) sera sûrement moins visible pour moi-même comme pour les autres, puisque je ne me serai pas métissé avec un autre identifiable, mais avec mille autres, par épiphanies cumulatives, tous aussi étranges (pour moi) les uns que les autres. Je ne serai pas devenu un autre en particulier, je serai devenu autre¹⁰⁷, métissé culturellement avec ce que j'ai puisé dans l'étrangeté pour m'accompagner dans ce cheminement vers moi-même, ou plutôt, je serai autrement devenu moi-même. Cette transformation existentielle n'est pas moins importante qu'une acculturation ethnologique (où l'on s'identifie en partie à un autre culturel), puisque délester en partie son être des injonctions de son héritage socioculturel et éducationnel qui ont modelé notre mythe personnel par la pression de nos groupes de références, cela accompagné et porté par un métissage avec un autre toujours autre, de façon cumulative, est un travail existentiel en profondeur. La différence résiderait dans le fait de demeurer profondément soi-même, pour moi comme pour les autres, puisque je ne me serai pas acculturé avec un autre stable et identifié.

¹⁰⁷ Dans une démarche exotique (Michel, 2002), il y a altération par ce qui est autre mais sans aliénation parce que l'altération accompagne un cheminement vers soi.

Nous allons maintenant voir, en cheminant toujours avec le concours de la théorie des tournants de vie de Francis Lesourd (2009), comment ces mécanismes permettant la transformation existentielle se font par le développement de gestes psychiques.

6. Gestualité psychique

« La « pensée sans mots », dont ces gestes relèvent, constituent l'infrastructure des discours qu'elle précède dans l'histoire du sujet qu'elle sous-tend par la suite, et qu'elle en constitue également la superstructure, qui oriente la réflexion face aux questions trop complexes pour l'outil de pensée langagier. » (Lesourd, 2009, p.148) « Si, dans maintes situations, « nous sommes bien obligés d'aboutir à une formulation en langue, étayée par des concepts, en revanche pour toutes les situations de la vie qui demandent une intervention, une action adaptée, une création, le mode propre de la saisie non-loquace pourrait être plus adéquate. » (Vermersch, 2005, p.46-47). Cette réflexion apparaît s'appliquée particulièrement bien au cas des transformations existentielles. » (Lesourd, 2009, p.149)

Francis Lesourd, nous propose la notion de gestes psychiques (non moteurs et non verbaux) pour représenter ce « par quoi le sujet construit intérieurement sa propre transformation tout en se la représentant. » (Lesourd, 2009, p.134) Cette gestualité psychique (intérieurisation de la relation échopraxique prélangagière avec la mère sous formes de représentations de transformations non-verbales opérantes chez l'adulte) serait une véritable ressource transitionnelle dans la mesure où elle assure par la suite, « une fonction similaire d'étayage et de réassurance en situation incertaine. La gestualité psychique est une forme archaïque et non verbale de communication avec soi-même [...]. Elle constitue une couche archaïque [...], par quoi celui-ci se représente gestuellement ses transformations. » (Lesourd, 2009, p.139)

Les expériences liminaires vécues permettraient de développer et d'intérioriser ces gestes psychiques. « En somme, la relativisation vécue des directions de vie lors des désorientations liminaires s'intérioriserait comme fonction de relativisation des modes d'organisation du sens de l'existence, pour aboutir, à l'âge adulte, à une incertitude-ressource. » (Lesourd, 2009, p.140)

Francis Lesourd isole cinq gestes psychiques :

- Le geste de dédoublement : Ce serait un dédoublement réflexif non verbal par lequel, « le sujet opère des anticipations extrêmement brèves portant sur l'action matérielle ou mentale en cours, anticipations qui supposent un « survol » aussi fugace soit-il, de la globalité de cette action, un « pas de côté », qui permet le guidage. » (Lesourd, 2009, p.141)

- Le geste de renversement : il se produit en mettant en suspens le langage verbal afin d'accueillir de façon non loquace ce qui survient dans l'ici et le maintenant. Se produit alors une altération des limites de l'enveloppe psychique « on bascule en-dehors de soi dans les choses et les gens [...] on devient un aménagement particulier : une communication immédiate entre les gens et les choses. » (Doron, 1991, pp.72-74). L'enveloppe temporelle se dissout laissant place à une relation échopraxique qui s'installe, le temps est vécu dans l'immédiateté, il fusionne avec celui de l'autre perdant sa temporalité de l'enchaînement socialisé des moments.

- Le geste créateur : il apparaît lors du chaos psychique. Bien que dans le dispositif de l'exploration psychique de Doron ces gestes soient graphiques, Francis Lesourd (2009) nous propose qu'ils peuvent avoir des équivalents psychiques. Dans la mesure où ces gestes sont créateurs, ils sont producteurs de commencements (inchoatifs). En effet en devenant créateurs, ils deviennent imprévisibles : « l'ensemble des lignes crée petit à petit une trame sur laquelle vont se poser et se réorganiser les émotions liées au mouvement et à ce qu'on sent de plus intime à l'intérieur de soi. » (Doron, 1991, p.73) En aboutissant à une surfusion par une réorganisation psychique quasi instantanée, la production du geste créateur imprime en retour une modification de l'enveloppe psychique.

- Le geste d'oscillation : Ce geste a pour fonction de dessiner un brouillon psychique du nouveau mythe personnel alors que celui-ci commence à prendre forme avant qu'il ne se dissipe. Il ne s'agit pas de le fixer trop vite dans les codes du monde mais d'en évaluer sa viabilité : « Alors que le sujet émerge du chaos psychique, alors que le langage verbal est comme un dialecte qu'il se rappelle avoir parlé jadis [...]. Il oscille d'une réalité à l'autre. » (Lesourd, 2009, p.145) Pour l'auteur « il est à cheval sur leurs deux logiques [logique créatrice et de prise de distance par dédoublement], comme un tiers inclus. » (Lesourd, 2009, p.146) Ce brouillon du mythe personnel, par un geste d'oscillation, lui permet de replonger, alors qu'il sort à peine du chaos psychique, dans ce qui s'y est formé pour le ramener doucement sans le perdre :

Il s'agit bien de passer d'une « logique » ou d'un « regard » à une logique ou à un regard *autre*, irréductible au premier. C'est la mise en œuvre d'une oscillation attentionnelle rapide entre ces fonctionnements irréductibles qui, plus que les autres gestes psychiques, me semblent caractériser ce que fait le sujet pour participer à ses transformations existentielles. (Lesourd, 2009, p.147)

- Le geste d'appel à l'autre : ce geste permettrait au sujet de sortir du chaos psychique au moment opportun, c'est-à-dire lorsque le sujet ressent que son mythe personnel est sur le point de se stabiliser une fois transformé, il revient à un fonctionnement plus sociabilisé afin de le réinscrire socialement. Francis Lesourd nous rappelle que dans un premier temps « le sujet effectue le geste de se tourner vers un autre sujet doté d'un holding, d'une « présence » contenante » (Lesourd, 2009, p.144). Puis, par la suite « le sujet se tourne vers d'autres, vers un groupe peut-être, pour exprimer sa transformation et, par le truchement de ce groupe, pour lui redonner sens, la mettre en intrigue autrement. [...] c'est un geste grégaire. » (Lesourd, 2009, p.144)

Articulant les travaux de Doron et de quelques autres psychanalystes à ceux de Vermersch, la notion de gestualité psychique propose un modèle descriptif voulant éclairer, au niveau des processus intrapsychiques, ce qui apparaît comme rite de passage ou comme transformations existentielles à d'autres niveaux d'observation.

Selon notre construction théorique de la rencontre, dans la mesure où les rencontres sont nombreuses et porteuses d'innombrables altérités, celles-ci peuvent représenter des épiphanies cumulatives (altérations par métissage et émancipations) pouvant mener à une transformation existentielle (celle-ci serait silencieuse dans son fonctionnement, bien que rendues visibles dans des moments de réinscriptions dans des groupes d'appartenance). En effet, pour saisir une altérité radicale, un « hors-moi irréductible », cela se ferait par le concours d'une pensée non loquace, par création, produisant ainsi une altération par métissage. Si les micro-liminarités sont plus susceptibles de se produire dans la temporalité de la rencontre, les différents gestes psychiques présentés par Francis Lesourd dans le cadre théorique de la transformation existentielle interviendraient dans l'ensemble des temporalités de la « *time bubble* » (Eslerud, 1997). Il à noter toutefois que pour Francis Lesourd, le moment-source de la transformation existentielle tend à être intérieur, par un accès à l'étrangeté de l'autre en soi sans avoir recours à l'autre extérieur. Ce n'est que dans un second temps que, chez lui, l'autre réapparaît (geste d'appel à l'autre, moment de réception sociale). Alors que dans notre recherche, le moment source tend à être dans la rencontre par l'accès à sa propre étrangeté/ipséité en écho à l'étrangeté de l'autre.

Nous pouvons proposer que le geste de dédoublement produirait ainsi un décentrement de soi dans l'autre, par une expérience passive, en se rendant disponible par une certaine vulnérabilité. Le sujet accepte de perdre le contrôle de la rencontre et se laisse guider par l'autre.

Nous pouvons également proposer que ce que nous avons appelé l'ouverture à l'altérité radicale se fasse par un geste de renversement où « on bascule en-dehors de soi dans les choses et les gens [...] on devient un aménagement particulier : une communication immédiate entre les gens et les choses. » (Doron, 1991, pp.72-74)

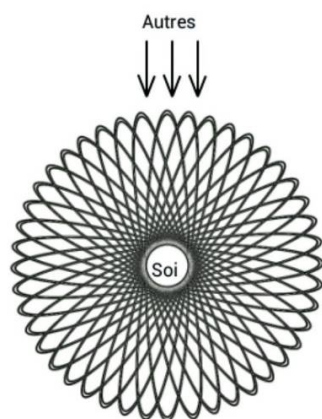
Nous pouvons encore penser que l'expérience antéprédicative mobilise le geste créateur pour saisir cet « hors-moi irréductible ». Le retour à la pensée verbale se ferait par une surfusion afin de mettre en sens ce qui a été saisi par création. Or ce retour au cognitif ne serait pas irréversible. Il y aurait un jeu d'oscillation, entre la pensée antéprédicative et la pensée loquace, afin de faciliter cette mise en mots complexe (parce qu'il s'agit de mettre des mots sur une altérité radicale qui par définition n'était pas saisissable par le jeu de la pensée loquace). Le geste d'oscillation permettrait ainsi de venir préciser ce qui a été saisi, de trouver les bons mots, les bons concepts tout en sachant qu'ils n'en seront qu'une simplification arbitraire.

Enfin un geste d'appel à l'autre pourrait être mobilisé dans le voyage autour du monde notamment entre les différentes épiphanies cumulatives produites par l'addition de nombreuses rencontres de l'autre (toujours autre) afin de venir inscrire petit à petit sa transformation existentielle dans les groupes temporaires de la respiration culturelle. Il est à noter que le voyage a souvent la capacité d'atténuer les différences culturelles ou socio-économiques entre voyageurs occidentaux. On peut ainsi penser que cela favorise (et est peut-être même produit par) ce besoin de se faire accompagner par un autre.

Il nous faut encore ajouter à cela, deux gestes spécifiques au voyage en grande itinérance. Le premier est un geste de manipulation de la « *time bubble* » (Eslrud, 1998). En effet, face à l'épreuve de la grande itinérance (une immersion dans des altérités se renouvelant sans cesse, ainsi qu'une impossibilité de se réinscrire durablement dans un cadre de référence lié à telle ou telle culture) le voyageur apprend à s'appuyer, à maîtriser et à manipuler les différentes temporalités de la « *time bubble* » afin de pouvoir poursuivre son voyage dans un monde altérant tout en maintenant une

certainne continuité du soi. La « temporalité de l'ouverture à l'autre »¹⁰⁸ lui permet de s'ouvrir à des moments de fortes altérations de soi, « la temporalité du retrait »¹⁰⁹ lui permet de « digérer » et d'« intégrer » ces altérations au soi, et la « temporalité de la respiration culturelle »¹¹⁰ lui permet d'inscrire provisoirement ces altérations du soi dans des groupes d'appartenances éphémères. Le geste de manipulation de la « *time bubble* », par un équilibre à trouver selon la phase du voyage et les besoins du moment, lui permet de devenir autrement lui-même et se réaliser.

Le deuxième geste spécifique à la grande itinérance est lié à la « temporalité du retrait »¹¹¹. En effet, si les gestes mis en œuvre dans la rencontre sont des gestes dialogiques entre deux altérités qui se travaillent l'une l'autre, dans la temporalité du retrait, le voyageur utilise ce que nous



nommons un geste intérieur spirographique¹¹² représenté ci-contre. Il s'agirait d'un geste créateur permettant de mettre au travail, par une pensée sans mots, et cela autour d'un même thème, différentes altérités de soi, produites par de multiples altérations du Soi, elles-mêmes produites par la rencontre de multiples autres. Ce geste serait producteur d'une acculturation d'ordre anthropologique. En effet la multiplication des dialogiques¹¹³ liées à la rencontre ne pouvant se relier en système

¹⁰⁸ Caractérisée notamment par la rencontre de l'autre dans le rite de l'hospitalité, ou le voyageur se rend disponible par une certaine vulnérabilité (il perd le contrôle de la rencontre), se laisse porter par l'autre par une mise en abîme de soi en l'autre et une mise en abîme de l'autre en soi.

¹⁰⁹ Le voyageur s'isole des autres et des contraintes du voyage pour faire un retour réflexif (souvent non loquace) sur lui-même. Cela est quelque fois accompagné par un vécu de sentiment océanique.

¹¹⁰ Le voyageur entre en contact avec ses proches via internet, il rencontre des compatriotes ou des pairs internationaux sur la route, ou il s'immerge temporairement dans une enclave occidentale pour retrouver des repères occidentaux et mettre en récit les transformations existentielles vécues.

¹¹¹ Temporalité dans laquelle le voyageur s'isole des autres et des contraintes du voyage pour faire un retour réflexif (souvent non loquace) sur lui-même. Cela est quelque fois accompagné par un vécu de sentiment océanique : en effet l'autre (sentiment de communion avec la nature ou avec l'humanité) est dans ce cas un moyen de « plonger » en soi par un geste non loquace : et plus on plonge dans cette autre, plus on plonge en soi (les frontières étant poreuses).

¹¹² J'ai créé ce concept à partir d'une figure réalisée avec un spirographe. Il s'agit d'un disque que l'on fait tourner autour d'un cercle en insérant un stylo dans un trou plus ou moins excentré du centre du disque, plus on tourne et plus la figure est composée de boucles, et plus le trou est excentré, plus le cercle formé par la jonction des boucles est éloigné du centre de la figure. De même en voyage, plus le voyageur rencontre d'autres autres, plus il a des versions autres de lui-même (d'autres en soi), et plus ces autres l'obligent à se décentrer pour les rencontrer, plus la frontière de son « soi » s'élargie (voir le schéma de la figure spirographique ci-dessus.)

¹¹³ Nous parlons ici de dialogiques et non pas d'altérités saisies, bien que ces dernières soient contenues dans les premières, parce qu'elles englobent également tout ce qui n'a pas été mis en mots et dont on ne peut avoir un accès qu'en recréant intérieurement cette dialogique. Ainsi, une nouvelle rencontre créera une nouvelle dialogique entre deux altérités, mais par un geste intérieur cette altérité, à travers le sujet, créera également des dialogiques avec celles précédemment créées par le sujet lorsqu'il a été confronté, par la rencontre, au même objet, de différents points de vue autres.

les unes aux autres (contrairement à un processus d'intégration où elles forment un système), produisent une réaction en chaînes : de nouvelles dialogiques se forment à partir de dialogiques précédentes, se multiplient et se travaillent dans des directions et des dimensions différentes, produisant de nouvelles dialogiques et ainsi de suite. Contrairement à l'intégration, ces dialogiques ne peuvent se densifier, mais se propagent vers l'avant. D'une boucle réursive (rencontres), nous passerions à une figure « spirographique » (retraits). Au centre, le voyageur est travaillé par de multiples modèles, qui tout en se travaillant à travers lui, génèrent ainsi un savoir anthropologique de plus en plus important. A ce deuxième niveau, le voyageur non seulement met au travail ses modèles identificatoires avec ce qui, en lui, donne sens (contrairement à l'intégration où le modèle extérieur est relativement imposé), mais de plus il va pouvoir les nourrir de multiples altérités radicales (par métissage avec des autres toujours autres). Ainsi de dialogiques éphémères qui déplacent temporairement le centre culturel (et durablement dans l'intégration), il bascule dans une figure « spirographique », qui avant de déplacer dans une autre direction, ramène vers le centre culturel ¹¹⁴, en le nourrissant d'altérité, et ainsi de suite.

Prenons un exemple. Un père de famille part vivre en Indonésie. Peut-être, après avoir vécu une « immersion-intégration » (Fernandez, 2002) il métissera son modèle identificatoire du père construit dans sa culture d'origine avec celui de la culture globale indonésienne, dans laquelle il élève ses enfants. Si ce même père part en voyage autour du monde, peut-être métissera-t-il son modèle identificatoire du père, par des modèles identificatoires autres, dont il aura « rencontré », par le rite de l'hospitalité, des expressions locales de plusieurs cultures différentes. Non seulement il puisera dans ces modèles identificatoires autres ce qui donne sens en lui *hic et nunc*, mais de plus, les altérités qu'il aura saisi de ces modèles identificatoires se travailleront les unes les autres à travers lui, créant des « entres » (Jullien, 2012) de nature anthropologique. Pour ce père de famille, il est difficile de saisir ce qui, dans son modèle identificatoire du père, provient de l'une ou de l'autre de ces rencontres, bien que toutes l'aient mise au travail avec différents degrés d'altération, *hic et nunc* (par une acculturation ethnologique), mais aussi par un geste intérieur spirographique (par une acculturation anthropologique).

¹¹⁴ Le centre culturel est constitué de matériaux culturels (système de pensée, codes culturels, vision du monde, images identificatoires liées à la culture, etc.) à partir desquels le soi peut se saisir, s'exprimer et faire émerger une identité culturelle.

Nous sommes amenés à penser que la rencontre de l'autre, dans la mesure où celle-ci mobilise une pensée antéprédicative (pour saisir une altérité radicale tout en produisant une émancipation de ses héritages socioculturels et une altération par métissage avec ce qui est autre), fait appel et développe des gestes psychiques semblables dans leur fonctionnement à ceux mobiliser dans les tournants de vie. Nous proposons ainsi que les rencontres, dans un voyage autour du monde, en tant qu'épiphanies cumulatives, permettraient le développement de gestes psychiques pouvant mener à un tournant de vie, une fois celui-ci inscrit et reconnu dans un groupe social de référence lors de la resédentarisation. De plus, ces mêmes gestes psychiques, permettraient ensuite, et tout au long de la vie, une plus grande adaptation aux événements inattendus de la vie, aux bouleversements, aux situations nouvelles et ainsi à la réécriture d'un nouveau mythe personnel.

7. Une temporalité de l'autoformation existentielle à deux niveaux

Comme nous l'avons vu, le mythe personnel (McAdams, 1993), est une sorte d'infrastructure de l'histoire de vie dans le sens où elle permet de tracer les contours de son identité, c'est une histoire qui rassemble les différentes parties de soi-même et de ses vies en un tout convainquant. Il se construit et se révisé tout au long de la vie au travers des comportements et épisodes de la vie permettant de répondre à la question : « Qui suis-je ? ». De par ses inscriptions dans ses différents groupes de référence, le mythe personnel d'un sujet acquière de plus en plus de facettes et de caractérisations s'épaississant en imagos¹¹⁵ qui « génèrent de véritables vivions du monde personnifiées » (Lesourd, 2009, p. 51). Nous nous situons ainsi dans une appréhension plurielle de l'existence, où les imagos d'un même sujet peuvent être contradictoires et rentrer en conflit. Toutefois, le mythe personnel, de par ses capacités à harmoniser les conflits, permet aux différentes parties de soi-même de tenir ensemble en son sein, de « mettre en rythme la multiplicité des soi » (Lesourd, 2009, p.43). Loin de garantir la pérennité d'une identité figée, elle permet au sujet de s'auto-orienter dans l'existence en lui permettant de créer du sens et une direction à sa vie. « De manière semi-délibérée, le sujet modèle son mythe personnel qui le modèle. » (Lesourd, 2009, p.52)

¹¹⁵ L'imageno est « une conception de soi personnifiée et idéalisée. Chacun de nous façonne consciemment et inconsciemment les personnages principaux de son histoire de vie [...]. Et chacun a une forme en quelque sorte exagérée et unidimensionnelle ; ainsi ils sont idéalisés. » (McAdams, 1993, p.122)

Prendre appui sur cette théorie du processus identitaire nous permet de saisir ce qui est en jeu dans le voyage autour du monde. L'autoformation existentielle qui résulte de cette forme de voyage est à prendre en compte sur deux niveaux (voir la fenêtre du haut sur le schéma 5 ci-dessous).

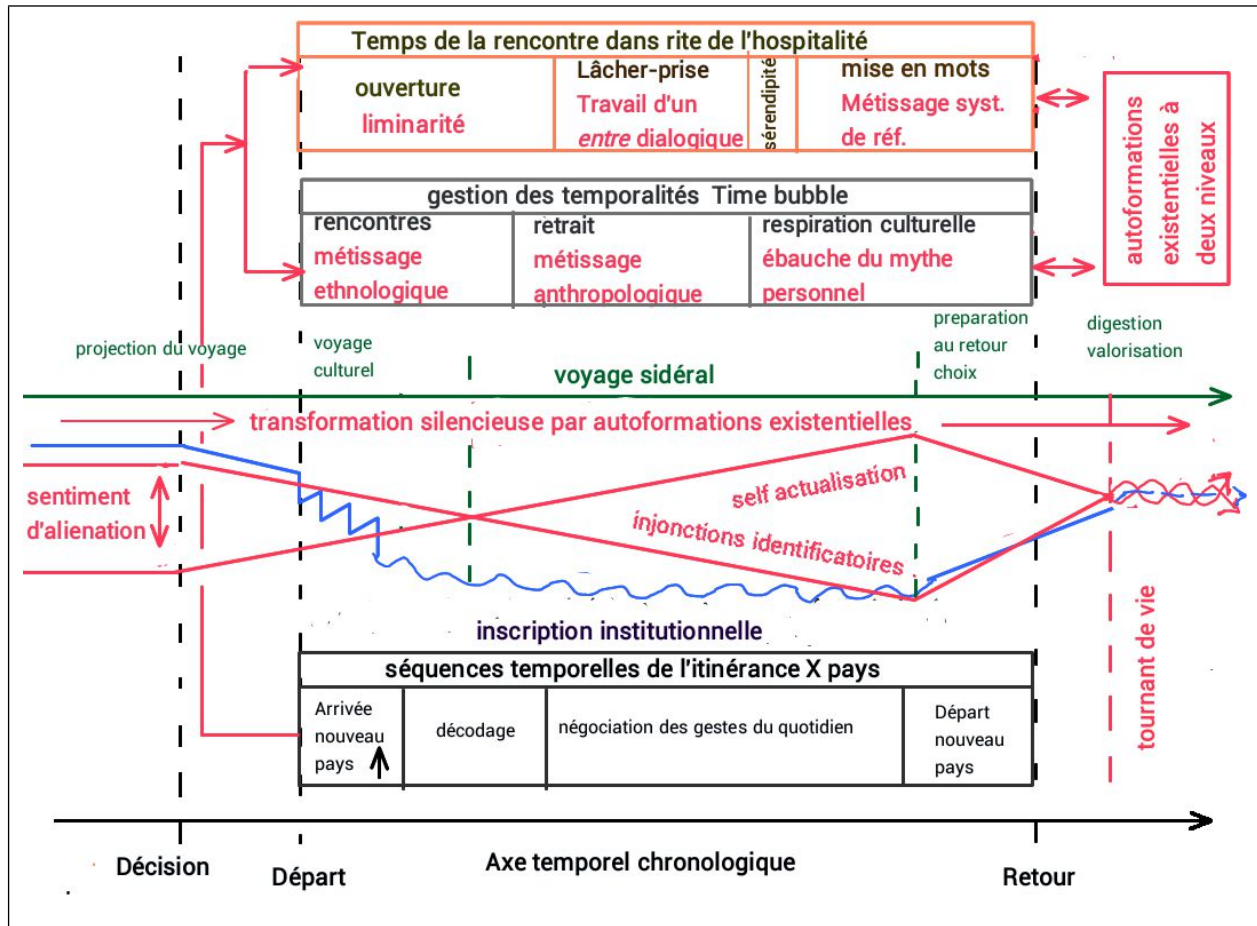
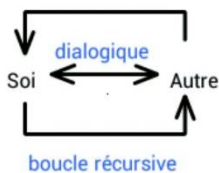


Schéma 5 : Une autoformation existentielle à deux niveaux¹¹⁶

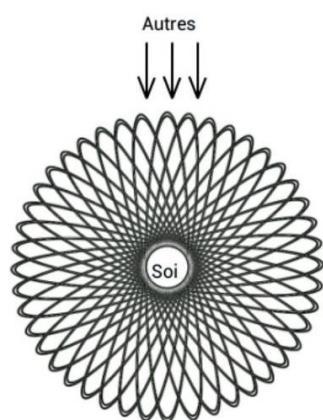
Le premier niveau est dialogique par la rencontre dans le rite de l'hospitalité. En nous plaçant dans la thèse des identités multiples, la spécificité de cette forme de rencontre, permet au voyageur de mettre au travail ses multiples modèles identificatoires ethno-historico-ego-centrés en les confrontant à d'autres eux aussi ethno-historico-ego-centrés. Non seulement la rencontre dans le rite de l'hospitalité va lui permettre de mettre à jour ces derniers, mais également de les nourrir d'une hétérogénéité radicale (par métissage avec un autre). Si, dans le voyage



¹¹⁶ Ce schéma est disponible en format paysage en annexes p. 561.

d'intégration, la dialogique créée par la rencontre se densifie par une boucle récursive, générant ainsi un savoir ethnologique de plus en plus important, dans le voyage autour du monde, la dialogique créée par la rencontre s'interrompt puisqu'il y a départ (la boucle récursive est faible). Une autre dialogique se met en place dans la rencontre suivante, puis la suivante, mais comme ces rencontres se font avec des autres toujours autres, ces dialogiques génèrent un savoir ethnologique très hétérogène bien que relativement faible (chaque rencontre étant éphémère).

Le deuxième niveau de l'autoformation existentielle par le voyage autour du monde est propre à sa grande itinérance. Il est à l'œuvre, principalement, dans la temporalité du retrait. La multiplication des dialogiques créées par une multiplicité de rencontres ne pouvant se relier les



unes aux autres (contrairement à un processus d'intégration où elles forment un système), produirait « une réaction en chaînes » : de nouvelles dialogiques se forment à partir des précédentes, se multiplient et se travaillent dans des directions et des dimensions différentes, produisant de nouvelles dialogiques¹¹⁷ et ainsi de suite. Contrairement à l'intégration, ces dernières ne peuvent se densifier, mais se propagent vers l'avant. D'une boucle récursive (rencontres), nous passerions à une figure

« spirographique »¹¹⁸ (retraits). Au centre, le voyageur est travaillé par de multiples modèles, qui tout en se travaillant à travers lui, génèrent ainsi un savoir anthropologique de plus en plus important. A ce deuxième niveau, le voyageur non seulement met au travail ses modèles identificatoires avec ce qui, en lui, donne sens (contrairement à l'intégration où le modèle extérieur est imposé), mais de plus il va pouvoir les nourrir de multiples altérités radicales (par métissage avec des autres toujours autres).

¹¹⁷ Nous rappelons que nous parlons ici de dialogiques et non pas d'altérités saisies, bien que ces dernières soient contenues dans les premières, parce qu'elles englobent également tout ce qui n'a pas été mis en mots et dont on ne peut avoir un accès qu'en recréant intérieurement cette dialogique. Ainsi, une nouvelle rencontre créera une nouvelle dialogique entre deux altérités, mais par un geste intérieur cette altérité, à travers le sujet, créera également des dialogiques avec celles précédemment créées par le sujet lorsqu'il a été confronté, par la rencontre, au même objet, de différents points de vue autres.

¹¹⁸ Nous rappelons que nous avons créé ce concept à partir d'une figure réalisée avec un spirographe. Il s'agit d'un disque que l'on fait tourner autour d'un cercle en insérant un stylo dans un trou plus ou moins excentré du centre du disque, plus on fait tourner et plus la figure est composée de boucles, et plus le trou est excentré, plus le cercle formé par la jonction des boucles est éloigné du centre de la figure. De même en voyage, plus le voyageur rencontre d'autres autres, plus il a des versions autres de lui-même (d'autres en soi), et plus ces autres l'obligent à se décentrer pour les rencontrer, plus la frontière de son « soi » s'élargie (voir le schéma de la figure spirographique ci-contre).

La temporalité de la respiration culturelle va permettre au voyageur de mettre en récit une ébauche du nouveau mythe personnel en élaboration, tester ses nouveaux modèles identificatoires avant de reprendre la route et les soumettre à de nouvelles altérités par la rencontre.

Nous vous proposons de nous intéresser maintenant à la partie centrale du schéma. Les injonctions identificatoires exercées par ses groupes d'appartenance, ne présentent plus un espace d'épanouissement personnel, et, engendrant ainsi un sentiment d'aliénation, poussent le voyageur à s'en extraire malgré les conséquences que cela implique. Pour lui, faire un tour du monde implique très souvent de mettre en jeu toutes les facettes de son inscription dans sa société, avec le risque de tout perdre et de devoir tout reconstruire au retour (carrière, études, amis, projets, économies, biens matériels, etc.). Une fois entré dans la grande itinérance, à mesure qu'il se libère des injonctions identificatoires sans pour autant se soumettre durablement à d'autres, le voyageur éprouve la liberté d'expérimenter des facettes de sa personnalité « en sommeil » jusque-là, par d'autres images identificatoires. En effet, le voyageur est libre de puiser dans l'altérité, avec congruence, ce qui donne sens en lui (sans compromissions sur la durée). Il s'agit d'un métissage anthropologique nourrissant toutes les potentialités de l'être. De dialogiques éphémères qui déplacent temporairement le centre culturel (et durablement dans l'intégration par métissage ethnologique), il bascule dans une figure « spirographique », qui avant de déplacer dans une autre direction, ramène vers le centre culturel¹¹⁹, en le nourrissant (par un métissage anthropologique), et ainsi de suite (voir le schéma 6 ci-dessous). Cette liberté de l'être à se mouvoir, combinée à une multiplicité d'occasions de s'expérimenter, de se saisir et de se métisser dans une multiplicité d'altérités indépendantes, conduisent le voyageur itinérant à expérimenter une actualisation des potentialités du Soi, ou « self-actualisation » (Maslow, 1972).



¹¹⁹ Le centre culturel est constitué de matériaux culturels (système de pensée, codes culturels, vision du monde, images identificatoires liées à la culture, etc.) à partir desquels le soi peut se saisir, s'exprimer et faire émerger une identité culturelle.

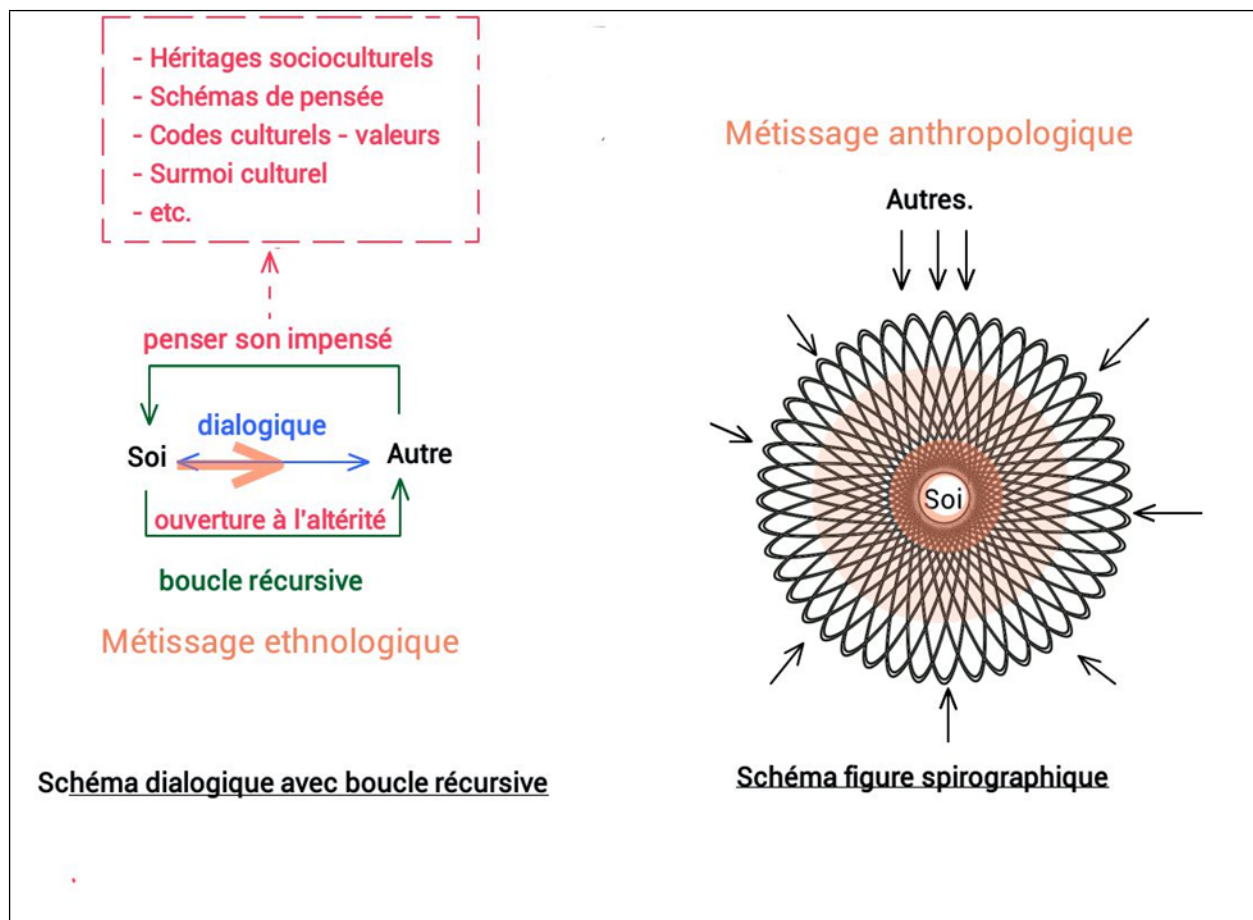


Schéma 6 : Acculturation par métissage ethnologique et acculturation par métissage anthropologique¹²⁰

Après l'en avoir éloigné, la fin du voyage autour du monde le ramène irrémédiablement chez lui (au moins provisoirement). Toutefois, les deux niveaux de l'autoformation existentielle lui ont permis de mettre en lumière ses héritages socioculturels tout en élargissant son être par métissage, c'est donc avec le sentiment d'avoir un regard plus éclairé et complexe (Morin, 1986) sur sa société, qu'il va pouvoir faire le choix de rentrer chez lui ou de s'installer dans un autre pays. Dans le voyage itinérant, la phase de réinscription sociale initiée les derniers mois du voyage (par une place plus importante donnée à la temporalité de la respiration culturelle ¹²¹ où il teste de nouvelles ébauches du mythe personnel) se poursuit une fois rentré.

¹²⁰ Ce schéma est disponible en format paysage en annexes p.562.

¹²¹ Le voyageur recherche temporairement des tiers instruits ayant une proximité culturelle lui permettant de mettre en récit ses différents vécus altérants.

Le tournant de vie intervient bien après le retour (voir la partie centrale du schéma 5), il correspond à l'inscription du nouveau mythe personnel des une partie des anciens groupes d'appartenance et dans de nouveaux. Rappelons la nature dynamique et narrative du mythe personnel, qui inscrirait le tournant de vie comme un basculement biographique dans un processus au long-court d'une « transformation silencieuse »¹²² (Jullien, 2009) biographique. Cette dernière serait initiée par la décision de partir, nourrie par les deux niveaux de l'autoformation existentielle et se poursuivant après le tournant de vie par des étapes de stabilisation dans ses nouveaux groupes et des étapes plus mobiles d'actualisation de l'être. Il s'agirait d'un savoir être construit par le voyage itinérant.

Le voyage autour du monde, en tant que formation à l'appréhension des sérendipités de la rencontre, constituerait une formation à la rencontre de l'autre et de Soi au-delà de telle ou telle culture d'appartenance. De plus, en s'exposant à l'impermanence des cadres de référence culturels traversés, le voyageur serait conduit à s'éprouver comme construit et altérable, et à se familiariser avec les tournants de vie (Lesourd, 2009) qui se multiplient dans la vie adulte. Il s'agirait là d'une autre forme de formation à l'hétérogénéité du monde et de soi, par une autre forme d'immersion « en profondeur », la grande itinérance.

Conclusion du cinquième chapitre

Nous avons vu dans ce cinquième chapitre que là où la pensée occidentale s'appuie sur l'évènement pour penser la transformation d'un état à un autre (chacun s'excluant), la pensée chinoise pense la transformation silencieuse par modification-continuation continue, où, au plus, l'évènement ne serait que le point de bascule visible d'une maturation se transformant en mutation, mais qui est déjà travaillée par une autre maturation qui la transforme silencieusement à son tour. Dans la pensée chinoise, le passé ne cesse de « s'en aller » et le présent de « s'en venir » dans un processus de modification-continuation, là où la pensée occidentale, de par l'exigence ontologique de l'être qui la structure, tente de s'extraire du temps qui s'écoule (et tel qu'il l'a créé) pour définir de l'Être que seul l'évènement peut transformer en abandonnant une forme pour en adopter une autre. Il en

¹²²qui cheminent à bas bruit, sans rien forcer ni contrecarrer, de la compréhension sensible sans mots à la mise en récit.

va de même pour penser l'identité dont on a longtemps été à la recherche d'un « noyau dur » (l'Être) qu'on définirait par une réduction- disjonction « impossible », là où la pensée chinoise serait plus à même de penser un « processus identitaire » fait de modification-continuation. C'est pourquoi nous sommes attachés aux théories de l'identité narrative. Si nous nous plaçons du point de vue de Ricoeur (1990), l'identité narrative, selon nous, serait à même de penser cette transformation silencieuse faite de modification-continuation, où la dialogique entre le Soi-mêmeté (qui en quelque sorte permet au sujet de rester fidèle à lui-même dans ses relations sociales : fidélité à soi dans le maintien de la parole donnée) et le Soi-Ipsé (qui en quelque sorte lui permet de rester fidèle à lui-même dans son besoin de s'épanouir au-delà de ses relations sociales) serait travaillée par une altérité (qui permet d'introduire à la fois une altérité en Soi mais aussi, à travers elle, de nourrir ce qui a été mis en silence dans l'ipsé par l'effet de la mêmeté). Si nous nous plaçons du point de vue de McAdams (1993), le mythe personnel qui permet de faire tenir ensemble (malgré leurs relatives indépendances voire contradictions) les multiples identités d'un sujet, chacune inscrite dans ses différents groupes de référence ou d'appartenance, en tant que mythe n'est jamais de l'ordre de l'Être, mais s'exprime en se construisant toujours selon le moment et la relation (au groupe d'appartenance), faisant le lien avec ce qui s'en est allé et ce qui s'en vient ; travaillant les identités multiples qui à leurs tours travaillent le mythe personnel par modification-continuation.

Toutefois, tout comme Jullien, notre objectif tout au long de cette partie n'a pas été d'adopter le point de vue chinois des transformations silencieuses (produites par des modifications-continuations très peu visibles) et d'abandonner le point de vue occidental des tournants de vie (conséquence d'événements de rupture ou de discontinuité), mais bien de mettre les deux systèmes de pensée en tension pour faire travailler des « écarts » et nourrir notre recherche sur la formation de soi par le voyage autour du monde. En effet, la transformation silencieuse nous permet de penser les modifications-continuations liées à la grande itinérance et l'impossibilité de se réinscrire durablement dans un cadre de référence de telle ou telle culture, et le point de vue occidental des transformations existentielles, notamment au travers d'une étude des autoformations existentielles, nous permet d'étudier ce qui se joue dans des moments-événements de fortes altérations de soi (temporalité de la rencontre de l'Autre), de « digestion » et d' « intégration » de ces altérations au soi (temporalité du retrait), et le moment de réinscription de ces altérations du soi dans des groupes d'appartenance provisoires (temporalité de la respiration culturelle), en attendant de nouvelles rencontres et de nouveaux groupes d'appartenance provisoires, ce qui nous ramène, en changeant

à nouveau de point de vue, à une étude de la transformation silencieuse de soi par la grande itinérance. En effet la transformation silencieuse est un processus non visible continu, constitué de modifications-continuations et se nourrissant de tous les moments de la vie (et pas seulement les « événements »). En adoptant ce point de vue, nous pouvons mettre en avant ce que nous avons théorisé et représenté dans nos différents schémas : une désinscription institutionnelle du voyageur qui, avant le départ, se déprend petit à petit des pressions exercées par ses groupes d'appartenance, qui, pendant le voyage, à coup de chocs culturels répétés, se libère peu à peu de ces mêmes pressions sans pour autant pouvoir en adopter durablement d'autres, puis, dans la dernière partie du voyage et se poursuivant après le retour, le voyageur se projetant petit à petit dans une nouvelle sédentarisation, évaluant et choisissant de se réinscrire institutionnellement dans tel ou tel groupe d'appartenance. Cela correspond à la transformation de son expérience de voyage qui, après la phase de préparation, le voyageur se plonge dans un voyage culturel avant que celui-ci ne se transforme en voyage sidéral, pour enfin devenir, petit à petit, un voyage de préparation au retour (qui se poursuit bien après le retour). Nous avons vu également que pour appréhender ces différentes phases de voyage le voyageur se crée une « *time bubble* » (Eslrud, 1998) constituée de trois temporalités-ressources interdépendantes et interreliées (temporalité de la rencontre, temporalité du retrait, et temporalité de la respiration culturelle) dans lesquelles il va pouvoir puiser pour accompagner ces différentes phases de voyage. Nous avons encore vu que la transformation silencieuse est faite de modifications-continuations permanentes, processus qui ne bascule pas de l'un à l'autre (les deux s'excluant) mais qui fonctionnent ensemble, l'un prenant le pas sur l'autre mais qui est déjà travaillé par le dernier pour inverser le rapport de force une fois la première maturée. Si ces trois temporalités de la « *time bubble* » fonctionnent de façon interdépendantes et interreliées, l'une pouvant s'étirer ou se rétracter selon les besoins du voyageur, elles sont traversées, toujours du point de vue des transformations silencieuses, par le processus de modifications-continuations. Nous pouvons dire que lors d'une rencontre dans le rite de l'hospitalité (où le voyageur est exposé à une grande altérité), dans le processus complet de la transformation silencieuse, la continuation fléchie et la modification s'intensifie. Lors de la temporalité du retrait le voyageur cherche à donner sens à cette altérité (de l'autre et de soi) qu'il a accueilli, par une mise en mots, la modification prend le pas sur la continuation. Enfin lors de la respiration culturelle il met en récit pour les autres et pour lui-même ce en quoi cela l'a transformé. Par la mise en récit de l'identité narrative, il procède à la continuation (de soi) dans le changement.

La continuation prend le pas sur la modification avant la prochaine rencontre (qui déjà le travaille par la motivation à « reprendre la route »). Paradoxalement la modification est la plus visible pour soi et pour l'autre (ce qui fait événement) là où elle est la plus faible dans le processus de modifications-continuations de la transformation silencieuse. En rebasculant d'un point de vue occidental, nous nous sommes alors intéressés à l'émergence de la transformation (et non au moment où elle est rendue visible pour soi et pour l'autre) : la rencontre de l'autre, en tant que moment qui fait événement (que nous avons alors étudiée comme tel) et sur quoi l'autoformation existentielle prend appui, et tenter de savoir ce qui s'y joue au niveau de la formation de soi.

Selon Maslow, dans une expérience paroxystique, la personne porte une attention totale sur l'objet (ou la personne), celui-ci est vu *per se*, comme s'il contenait tout l'univers, sans projection sur lui des préoccupations humaines par une vision ethnocentrique et utilitariste. Cette expérience permet de transcender le moi, de manifester un détachement et un oubli de soi, voire même d'« identification entre l'objet et celui qui perçoit, d'une fusion de deux en une unité supérieure » (Maslow, 1972, p.90). Elle se ferait par une acceptation inconditionnelle, un sentiment de tolérance universelle, d'abandon, d'humilité et de respect, par une perception simultanée de tous les aspects de l'objet, elle permet de tolérer momentanément les inconsistances par une disparition complète, quoique momentanée, de la peur, de l'anxiété, de l'inhibition et la levée des défenses. Selon Maslow, la personne est plus consciente d'elle-même, d'être plus intégrée, courageuse, efficace, expressive : « Il semble y avoir là un cas de parallélisme ou d'isomorphisme entre l'intérieur et l'extérieur. C'est-à-dire qu'au moment où l'individu perçoit l'essentiel de l'Être du monde, il se rapproche de son Être propre (de sa propre perfection, de son propre achèvement). » (Maslow, 1972, p. 109) Il nous rappelle encore que la majeure partie de l'expérience étant ineffable, elle ne peut être exprimée dans aucun langage. Nous retrouvons là autant d'éléments que nous avons identifiés dans la rencontre sidérale (chapitre III : 4.2.), et qui nous permettent de proposer qu'il s'agit bien d'une expérience paroxystique parmi d'autres possibles. Tout comme pour vivre une expérience paroxystique, la rencontre sidérale demande à la personne de créer les conditions pour pouvoir l'accueillir, pour se rendre disponible, elle demande également dans le temps de l'expérience, une passivité (oubli de soi, vulnérabilité, décentrement, « fusion » avec l'objet et pensée sans mots). Dans le voyage en grande itinérance, les rencontres sidérales ne représentent qu'une partie des rencontres réalisées, mais en tant qu'expériences paroxystiques, elles ont un fort

pouvoir formateur, tant pour la découverte de soi (ou réalisation de soi), que pour la découverte de l'autre (l'Être au monde).

Toutefois Maslow nous rappelle que la réalisation de soi nécessite à la fois la contemplation et l'action. Or, selon lui, l'action est impossible dans l'expérience paroxystique puisqu'elle est fondée sur un « laisser être » hors de tout jugement et ainsi de prises de positions et de décisions qui mènent à l'action. Action qui inscrit la personne dans le monde et lui permet de se réaliser. Dans le voyage autour du monde, la personne ne serait pas, de même, dans une quête constante de rencontres sidérales (temporalité de l'ouverture), mais elle manipulerait les trois temporalités de la « *time bubble* » (temporalité de l'ouverture, du retrait et de la respiration culturelle). Cela afin de donner sens pour elle (par un travail de l'identité-ipsé dans la temporalité du retrait) à sa formation par la rencontre « paroxystique », et donner sens pour les autres (et pour elle inscrite parmi les autres), en l'inscrivant par l'action (entre autres par le récit) dans le monde (par un travail de l'identité-idem dans temporalité de la respirations culturelle). On peut faire deux lectures de cette transformation de soi par l'expérience paroxystique : la première en isolant une expérience significative qui devient évènement, et de cette « photographie » étudier ce qui s'y est joué dans l'expérience en elle-même puis dans la temporalité du retrait et enfin dans la temporalité de la respiration culturelle afin de voir en quoi cette expérience paroxystique a modifié ou non le mythe personnel. On peut également étudier, par une deuxième lecture d'un point de vue des transformations silencieuses, en quoi l'accumulation des rencontres paroxystiques, des expériences de retraits et des rencontres dans la temporalité de la respiration culturelle, dans une dynamique de modifications-continuations, viennent transformer silencieusement le mythe personnel, qui est travaillé en permanence par les différentes expériences du voyage. Dans ce cas précis, l'étude ne se portera plus sur une expérience en particulier, mais sur une dynamique d'immersion (forte immersion dans la culture locale, dans des enclaves *backpacker*, ou nécessitant de fortes périodes de retrait), dans une certaine période donnée (plutôt en début de voyage, en plein cœur, ou en approchant du retour), par rapport à une certaine transformation (plutôt dans une période de forte altération, de forte « digestion », ou de forte mise en récit des expériences du voyage).

Comme nous l'avons vu précédemment, la grande itinérance du voyage autour du monde se caractérise d'offrir une des rares occasions de la vie d'être à la fois immergé dans la vie sociale (par l'accumulation d'immersions déstabilisantes marquées par des chocs culturels) tout en

expérimentant un affaiblissement des injonctions identificatoires et des schémas d'interprétations liés à tel ou tel modèle culturel (absence de cadres de références psychosociaux). Cela nous amène à envisager ce type de voyage, au travers des rencontres de l'autre dans le rite de l'hospitalité (pouvant prendre la forme d'expériences paroxystiques), comme producteur de micro-liminarités engendrant des épiphanies cumulatives. En effet, le voyageur développe dans la « temporalité de l'ouverture » de sa « *time bubble* », un geste psychique de « savoir s'ouvrir et se fermer à l'expérience de la transformation » (Lesourd, 2009, p.53), par le développement de sa capacité à rencontrer l'Autre (l'autre au-delà de sa culture et l'autre en soi). Ces épiphanies cumulatives (qui sont des « vécus hors-temps historisants » (Lesourd, 2009)) sont réinscrites provisoirement dans des groupes d'accueils temporaires, tiers instruits avec qui le sujet partage des bases culturelles pouvant accueillir ces transformations existentielles en élaboration (il peut ainsi tester des ébauches de son nouveau mythe personnel). Il s'agit d'un geste de « savoir se faire accompagner » (Lesourd, 2009) que le voyageur développe dans la temporalité de la « respiration culturelle » de sa « *time bubble* », par des rencontres éphémères « sur la route » de pairs internationaux ou par une prise de contact avec ses proches restés au pays (par un jeu de connexion-déconnexion). Tant qu'il demeure sur la route, il est difficile pour le voyageur d'inscrire durablement un tournant de vie dans des groupes stables (en effet il y a toujours une alternance entre de nouvelles épiphanies qui s'accumulent aux précédentes et l'inscription provisoire de celles-ci dans des groupes de pairs éphémères pouvant les accueillir). Le voyage autour du monde serait de ce fait une expérience liminaire, de par la rencontre de l'altérité, il permet d'objectiver ses tenir-ensemble, construire des savoirs-passer et ainsi reconstruire son mythe personnel.

L'émancipation de son héritage socioculturel et le « métissage » se produisant lors d'une rencontre, serait une micro-liminarité permettant une « transformation existentielle » qui fonctionnerait tout d'abord de façon non-verbale par une gestualité psychique sous un mode échopraxique (le fait de ne pouvoir ni la maîtriser, ni la comprendre, ni la provoquer, mais simplement l'accueillir en s'altérant, en s'ouvrant ainsi à des sensibilités nouvelles). Par la rencontre de l'autre, dans la mesure où celle-ci mobilise une pensée sans mots pour saisir une altérité radicale, fait appel et développe des gestes psychiques semblables dans leur fonctionnement à ceux mobiliser dans les tournants de vie. Nous proposons ainsi que les rencontres, dans la grande itinérance, en tant qu'épiphanies cumulatives, permettraient le développement de gestes psychiques pouvant mener à un tournant de

vie, une fois celui-ci inscrit et reconnu dans un groupe social de référence lors de la resédentarisation.

De plus, du fait de l'itinérance du voyage autour du monde, rencontrer dans le rite de l'hospitalité une multitude d'autres toujours autre, par accumulation ou épiphanies cumulatives, ne permet pas au voyageur de s'identifier à autre culturel : on est au-delà de l'acculturation ethnologique et on atteint le "niveau" anthropologique de l'acculturation. En effet, dans la grande itinérance, l'autre étant toujours autre (et non relié aux précédents par un système culturel relativement homogène), l'acculturation trouve sa source au cœur même de la rencontre par le rite de l'hospitalité, et n'a d'autre but que de créer un passerelle culturelle provisoire entre deux personnes autour d'un objet culturel spécifique. Le savoir ethnologique créé par réflexivité dans l'après coup de la rencontre n'a que peu d'utilité dans la rencontre suivante puisqu'il n'appartient pas au nouveau système de pensée. Toutefois, après un certain temps, et la traversée de quelques cultures, le même objet culturel ayant été saisi de plusieurs systèmes de pensée différents, cela crée un savoir anthropologique sur cet objet spécifique. Pour le voyageur, il y aurait ainsi un métissage culturel d'ordre anthropologique, et le système de pensée métis qui en découle, lui permettrait de mieux saisir l'Autre au-delà de sa culture d'origine. Si l'acculturation « ethnologique » permet de mieux saisir l'autre (de telle culture spécifique) en se métissant à son système de pensée et en adoptant son cadre de référence, c'est cet autre qui permet de mieux se connaître (par autoformation existentielle), l'acculturation « anthropologique » permet de mieux saisir l'Autre (quelle que soit et au-delà de sa culture), et c'est à partir de cet « Autre » que le voyageur apprend à mieux se connaître. L'autoformation existentielle ne se ferait pas que dans la transition d'un système culturel à un autre (que le voyageur itinérant n'a pas le temps d'adopter durablement), mais dans les transitions successives d'un système culturel provisoire à un autre provisoire, puis un autre, et cela sur une longue durée et sans que cela n'aboutisse à l'adoption durable de l'un ou de l'autre, tout en permettant au voyageur de s'émanciper du sien.

L'autoformation existentielle qui résulte de cette forme de voyage est ainsi à prendre en compte sur deux niveaux. Le premier niveau est dialogique par la rencontre dans le rite de l'hospitalité. Comme nous l'avons vu, en nous plaçant dans la thèse des identités multiples, la spécificité de cette forme de rencontre, permet au voyageur de mettre au travail ses multiples modèles identificatoires ethno-historico-ego-centrés en les confrontant à d'autres eux aussi ethno-historico-ego-centrés.

Non seulement la rencontre dans le rite de l'hospitalité va lui permettre de mettre à jour ces derniers, mais également de les nourrir d'une hétérogénéité radicale (par métissage avec un autre). Si, dans le voyage d'intégration, la dialogique créée par la rencontre se densifie par une boucle réursive, générant ainsi un savoir ethnologique de plus en plus important, dans le voyage autour du monde, la dialogique créée par la rencontre s'interrompt puisqu'il y a départ (la boucle réursive est faible). Une autre dialogique, indépendante de la première, se met en place dans la rencontre suivante, puis la suivante, générant ainsi un savoir ethnologique très hétérogène bien que relativement faible.

Le deuxième niveau de l'autoformation existentielle par le voyage autour du monde est propre à sa grande itinérance. Il est à l'œuvre, principalement, dans la temporalité du retrait. La multiplication des dialogiques liées à la rencontre ne pouvant se relier les unes aux autres (contrairement à un processus d'intégration où elles forment un système), produisent une réaction en chaînes : de nouvelles dialogiques se forment à partir de dialogiques précédentes, se multiplient et se travaillent dans des directions et des dimensions différentes, produisant de nouvelles dialogiques et ainsi de suite. Contrairement à l'intégration, ces dialogiques ne peuvent se densifier, mais se propagent vers l'avant. D'une boucle réursive (rencontres), nous passerions à une figure « spirographique » (retraits). Au centre, le voyageur est travaillé par de multiples modèles, qui tout en se travaillant à travers lui, génère ainsi un savoir anthropologique de plus en plus important. A ce deuxième niveau, le voyageur non seulement met au travail ses modèles identificatoires avec ce qui, en lui, donne sens (contrairement à l'intégration où le modèle extérieur est relativement imposé), mais de plus il va pouvoir les nourrir de multiples altérités radicales (par métissage avec des autres toujours autres). Il s'agit d'un métissage nourrissant toutes les potentialités de l'être. De dialogiques éphémères qui déplacent temporairement le centre culturel (et durablement dans l'intégration), il bascule dans une figure « spirographique », qui avant de déplacer dans une autre direction, ramène vers le centre culturel, en le nourrissant d'altérité, et ainsi de suite. Cette liberté de l'être à se mouvoir, combinée à une multiplicité d'occasions de s'expérimenter, de se saisir et de se métisser dans une multiplicité d'altérités indépendantes, conduisent le voyageur itinérant à expérimenter une actualisation des potentialités du Soi, ou « self-actualisation » (Maslow, 1972).

Après l'en avoir éloigné, la fin du voyage autour du monde le ramène irrémédiablement chez lui (au moins provisoirement). Toutefois, les deux niveaux de l'autoformation existentielle lui ont permis de mettre en lumière ses héritages socioculturels tout en élargissant son être par métissage,

c'est donc avec le sentiment d'avoir un regard plus éclairé et complexe (Morin, 1986) sur sa société, qu'il va pouvoir faire le choix de rentrer chez lui ou de s'installer dans un autre pays.

Le tournant de vie intervient bien après le retour, il correspond à l'inscription du nouveau mythe personnel des une partie des anciens groupes d'appartenance et dans de nouveaux. Rappelons la nature dynamique et narrative du mythe personnel, qui inscrirait le tournant de vie comme un basculement biographique dans un processus au long-court d'une « transformation silencieuse » (Jullien, 2009) biographique. Cette dernière serait initiée par la décision de partir, nourrie par les deux niveaux de l'autoformation existentielle et se poursuivant après le tournant de vie par des étapes de stabilisation dans ses nouveaux groupes et des étapes plus mobiles d'actualisation de l'être. Il s'agirait d'un savoir être construit par le voyage itinérant.

Le voyage autour du monde, en tant que formation à l'appréhension des sérendipités de la rencontre, constituerait une formation à la rencontre de l'Autre et de Soi au-delà de telle ou telle culture d'appartenance. De plus, en s'exposant à l'impermanence des cadres de référence culturels traversés, le voyageur est conduit à s'éprouver comme construit et altérable, et à se familiariser avec les tournants de vie (Lesourd, 2009) qui se multiplient dans la vie adulte. Il s'agirait là d'une autre forme de formation à l'hétérogénéité du monde et de soi, par une autre forme d'immersion « en profondeur », la grande itinérance.

Conclusion de la partie I de la thèse :

Présentation du modèle théorique de la formation par la grande itinérance du voyage autour du monde, élaboré à partir d'un corpus théorique multidisciplinaire.

L'objet de cette thèse est l'expérience de voyageurs itinérants autour du monde, questionnée dans le cadre du paradigme de l'éducation tout au long de la vie. Afin d'étudier la formation par ce type de voyage, nous avons mis au travail l'articulation des notions de voyage, d'itinérance et de formation dans la littérature scientifique. Notre postulation de départ pouvait être formulé ainsi : faire un tour du monde d'un an à travers une vingtaine de pays est une expérience qui diffère, d'une part, d'un voyage de longue durée dans un même pays et, d'autre part, d'une simple addition d'expériences de vingt voyages dans vingt pays. La grande itinérance à travers de nombreux pays produirait une autre forme d'immersion, une autre forme de rencontre, une autre forme d'acculturation et pourrait ainsi produire une autre formation.

Afin d'étudier les spécificités de ce type de formation de soi, nous avons construit une étude en cinq parties qui nous avons synthétisé, pour en rendre compte, en cinq schémas explicités formant le modèle théorique de la formation par la grande itinérance du voyage autour du monde, tel que nous le proposons : un voyage avec un faible ancrage institutionnel, une transformation de la forme d'immersion, des rencontres par le rite de l'hospitalité, une gestion des temporalités spécifiques à l'itinérance, et enfin, une autoformation existentielle à deux niveaux.

Un voyage avec un faible ancrage institutionnel.

Ce premier schéma (ci-dessous), a pour objectif de mettre en tension deux formes de voyage, le voyage d'intégration et le voyage en grande itinérance, afin de souligner leurs incidences sur l'ancrage institutionnel du voyageur dans son milieu social d'immersion. L'ancrage institutionnel est à entendre en tant qu'inscription sociale dans groupes sociaux structurés qui, par un jeu dialogique d'indépendance et d'interdépendance avec d'autres groupes sociaux, forment un système interrelié.

Le voyage d'intégration est un voyage caractérisé par une immersion suffisamment longue pour franchir des paliers d'acculturation (Fernandez, 2002 ; Breton et Denoyel, 2011), et ainsi accéder à la compréhension de la culture d'accueil et s'y inscrire. Pour Fernandez (2002), lors d'un voyage d'intégration, après une première phase marquée par un choc culturel permettant d'interroger ses propres cadres de référence, le voyageur va franchir des paliers d'immersion lui permettant de s'inscrire progressivement dans le nouveau cadre culturel, dans un processus de métissage culturel (Laplantine et Nouss, 2011).

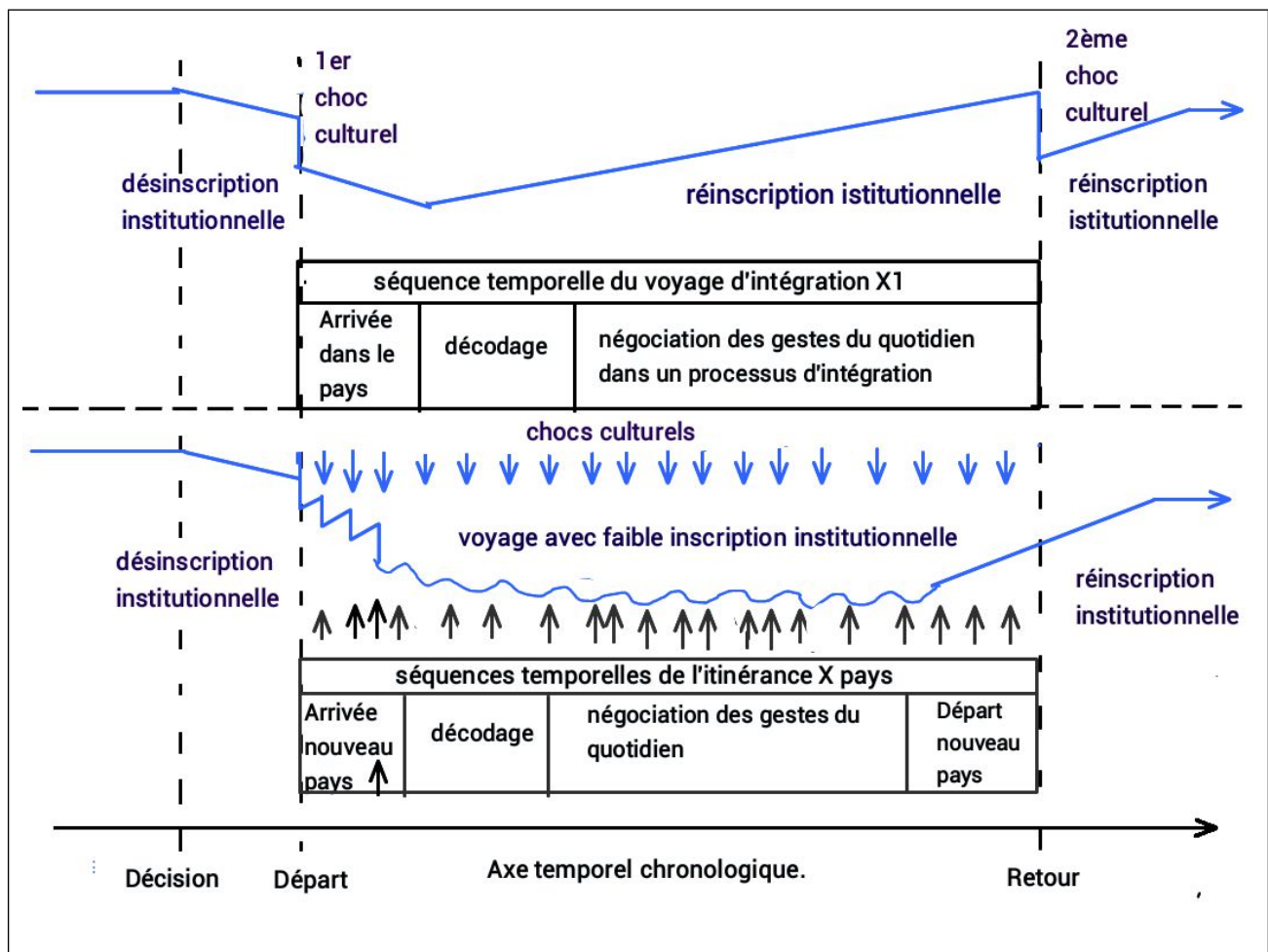


Schéma 1 : un voyage avec un faible ancrage institutionnel

L'ancrage institutionnel du voyage d'intégration est représenté, sur le schéma par la courbe bleue supérieure. Après une première phase de désinscription institutionnelle lors des préparatifs du voyage, un premier choc culturel plonge le voyageur dans une phase de déréalisation (il n'est plus

inscrit dans sa société d'origine, et pas encore dans celle d'arrivée). Après un certain temps, ce dernier entre dans une phase de réinscription institutionnelle dans des groupes de la culture d'accueil par intégration. Un deuxième choc culturel intervient lors du retour qui demande une nouvelle phase de désinscription — (ré)intégration dans la société d'origine.

Le voyage autour du monde, quant à lui, est caractérisé par sa grande itinérance, que nous définissons comme une immersion longue et à travers plusieurs pays. Avec une vingtaine de pays traversés, le voyageur itinérant, dans le processus complet de l'intégration, serait voué à n'expérimenter qu'un premier palier d'immersion ; pour lui, tout serait à recommencer dans le pays suivant. La formation de soi par le tour du monde serait donc à rechercher dans un autre processus. La grande itinérance, soumet le voyageur à la répétition à cadence rapide de la séquence : arrivée dans un nouveau pays - premiers décodages - négociation des gestes du quotidien - départ vers un autre pays. La répétition de cette séquence, autant de fois que de pays traversés, contribue à libérer le voyageur de son inscription sociale et lui « interdit » d'en adopter provisoirement une autre. En effet, les injonctions identificatoires liées à son modèle culturel, ne sont plus soutenues par les pressions exercées par ses groupes d'appartenance. Elles sont « secouées », « usées », affaiblies par l'itinérance et par l'exposition continue à l'altérité. Ainsi, le voyage autour du monde est une des rares occasions de la vie d'être à la fois immergé dans la vie sociale tout en expérimentant un affaiblissement des injonctions identificatoires et des schémas d'interprétations liés à tel ou tel modèle culturel.

L'ancrage institutionnel du voyage autour du monde est matérialisé sur le schéma par la courbe bleue inférieure. Après une première phase de désinscription institutionnelle lors des préparatifs du voyage, un premier choc culturel plonge le voyageur dans une phase de déréalisation, mais à peine commence-t-il à pouvoir négocier ses gestes du quotidien dans la culture d'accueil, il subit un nouveau choc. Après une succession de quelques chocs culturels qui ont contribué à le libérer, peu à peu, de son inscription sociale d'origine, le voyageur apprend à mieux gérer les chocs culturels suivants tout en apprenant à naviguer dans le monde avec un faible ancrage institutionnel. Le tour du monde représentant une boucle, la fin du voyage le rapproche peu à peu de son point de départ (alors qu'il l'en éloignait dans un premier temps), et l'invite ainsi à faire le choix de sa réinscription sociale. Celle-ci se poursuit sans réelle rupture une fois rentré, avant de devenir effective quelque temps plus tard.

Une transformation de la forme d'immersion

En maintenant le voyageur dans un premier palier d'immersion déstabilisant, marqué par le choc culturel, l'itinérance se spécifie de prolonger considérablement le moment liminaire (Van Gennep, 2011 ; Turner, 1990), l'expérience de l'absence de cadres de références psychosociaux. Cette situation existentielle va directement influencer sur la qualité de l'immersion induite par une transformation du voyage à mesure que le voyageur se libère de ses propres carcans culturels.

La nature de cette transformation peut être pensée à partir d'un travail de Baudrillard et Guillaume (1994). Dans les premiers moments du voyage, le voyageur tente de décoder la culture découverte, de procéder à un voyage culturel : par un travail de différenciation et de catégorisation ethnocentré, le voyageur se fait sa propre idée de la culture de l'autre en expérimentant la réalité de ce que sa société a projeté, identifié comme marqueur de la culture du pays. Cependant, Baudrillard et Guillaume notent que, après avoir traversé quelques pays, plutôt que de constituer un tel travail de décodage, le voyage bascule dans une forme qu'ils nomment « sidérale », où l'on apprend à maintenir une distance d'étrangeté : « [...] qu'il ne faut surtout pas chercher à abolir dans une sorte de fusion ou de confusion générale et pittoresque, mais dont il faut maintenir la règle » (1994, p.82). En l'absence prolongée d'adoption de cadre de référence culturel, et de par l'itinérance à travers plusieurs pays, nous pensons que le tour du monde est propice à la réalisation d'un tel voyage sidéral. En effet, la forme spontanément adoptée en début de voyage, le voyage « culturel », est devenue, pour le voyageur itinérant, trop éprouvante, trop frustrante du fait de l'écart ressenti de plus en plus intensément entre la représentation préalable du pays et la sensation d'étrangeté (Segalen, 1986) devenue palpable. Le voyage bascule dans « l'ici et maintenant », l'intérêt pour la culture de l'autre laisse place au voyage dans l'étrangeté du quotidien de l'autre ; le voyageur se laisse porter par cette dernière qui lui donne l'impression de rebondir sans connaître à l'avance sa destination puisque, porté par l'étrangeté et le hasard de la rencontre, elle ne lui appartient plus.

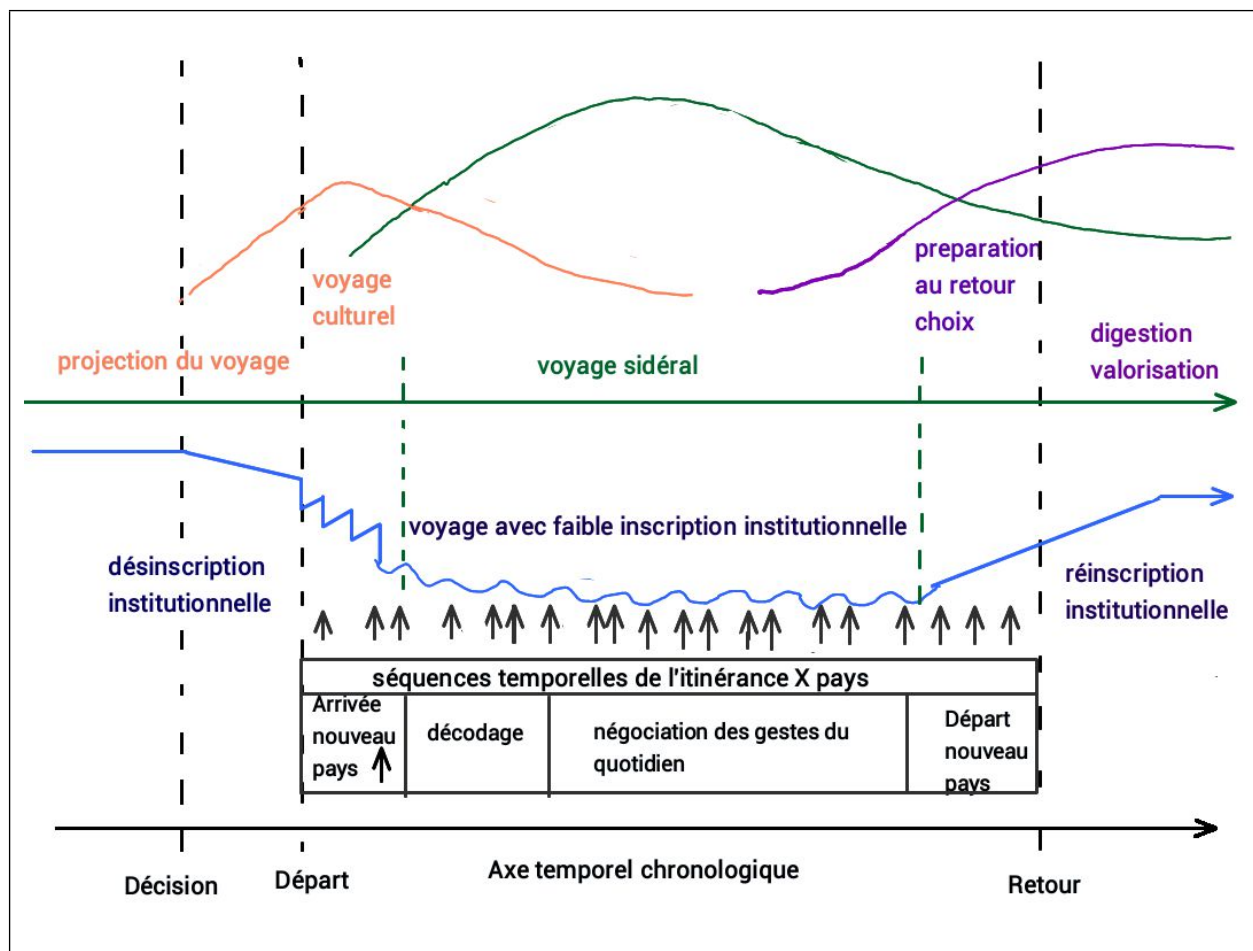


Schéma 2 : Transformation de la forme d'immersion

Cette transformation de la forme du voyage est matérialisée dans la partie supérieure du schéma 2. La forme culturelle du voyage (en orange) s'initie avant le voyage et trouve son apogée dans les premiers moments (premiers mois) du voyage, avant de décliner petit à petit lorsque le voyage bascule dans une forme sidérale (en vert). Le voyage sidéral correspond à la partie du voyage avec un faible ancrage institutionnel. Libéré en partie de son ancrage institutionnel d'origine, et ne cherchant pas à s'inscrire dans les sociétés visitées, le voyageur éprouve et vit une certaine liberté, liée au statut de l'étranger de passage, ouverte sur le hasard des rencontres fortuites. Cette forme de voyage décline vers la fin du voyage, à mesure que la préparation au retour (en violet) transforme à nouveau la forme du voyage. Cette préparation au retour se prolonge ainsi après le retour, jusqu'à ce que le voyage se réinscrive dans des groupes d'appartenances.

Des rencontres par le rite de l'hospitalité

La désinscription culturelle du voyageur et son basculement dans un voyage sidéral viennent influencer directement sur la qualité de ses rencontres. Comme nous l'avons vu, le voyageur autour du monde ne dispose pas de temps suffisant pour maîtriser les codes locaux lui permettant de faire des expériences de plus en plus actives de rencontre. Il ne recherche plus l'intégration, ne cherche pas à devenir (comme) l'autre. Il demeure volontairement étranger. Mais étranger pour lequel il y a hospitalité, et que l'hôte accueille dans son intimité parce qu'il va disparaître comme il est apparu quand il reprendra la route, bien avant que d'éventuels conflits puissent s'installer. Etranger, certes, mais avec qui il a partagé un moment d'intimité, grâce à cette distance radicale qui permet une proximité : il est lointain et proche à la fois (Simmel, 1908). Nous pensons que cette hospitalité que le voyageur reçoit en temps qu'étranger, il la redonne en accueillant l'autre avec sa part d'étrangeté, qu'il ne cherche pas à interpréter au risque de la faire disparaître dans ses catégorisations sociales : « L'autre, pour être autre, doit l'être absolument, ne portant prise à aucune possibilité de connaissance anticipée. On ne peut le prévoir mais on doit l'accueillir dans l'éclat d'une vision. » (Laplantine & Nouss, 2011, p.100)

Dans le voyage autour du monde, la rencontre, comme voyage dans l'étrangeté de l'autre, devient sa propre finalité. Le voyageur ne sait pas quand aura lieu la rencontre, ni qui et ce qu'elle lui révélera ; il confie en quelque sorte son « destin » au rite de l'hospitalité en consentant à une certaine vulnérabilité. Il s'agit, pour lui, de se laisser porter par la rencontre, de vivre le moment *hic et nunc*, non plus comme un ensemble de traits culturels à décoder mais comme un moment intersubjectif non-ordinaire à vivre.

La rencontre ainsi considérée permet une ouverture à « l'indicible » de l'altérité radicale de l'Autre (la dimension anthropologie convoquée justifiant la majuscule) via des potentialités de pensée non verbales qui, dans l'après-coup, sont mise en intrigue par le truchement d'un retour réflexif langagier (Lesourd, 2009). Il s'agit là d'une formation non pas à quelque modèle extérieur mais aux possibles, à l'ouverture sur l'inconnu, aux systèmes de pensées métis, à la création, à la rencontre. Ce processus de formation peut être pensé à partir de la notion de sérendipité, c'est-à-dire d'« *influence de données inattendues, aberrantes et capitales sur l'élaboration d'une théorie* » (Merton, 1957, cité dans Berthelot, 2000, p.148) et, plus généralement, sur l'élaboration d'une représentation du monde et de soi. Ce sont en effet de telles données inattendues qui sont apportées

par les hasards de la rencontre de l'autre, et par le hasard de ce que l'autre révèle sur lui et sur le voyageur. La disponibilité existentielle nécessaire à cette ouverture à la sérendipité serait ainsi la condition même de ce type de voyage formateur.

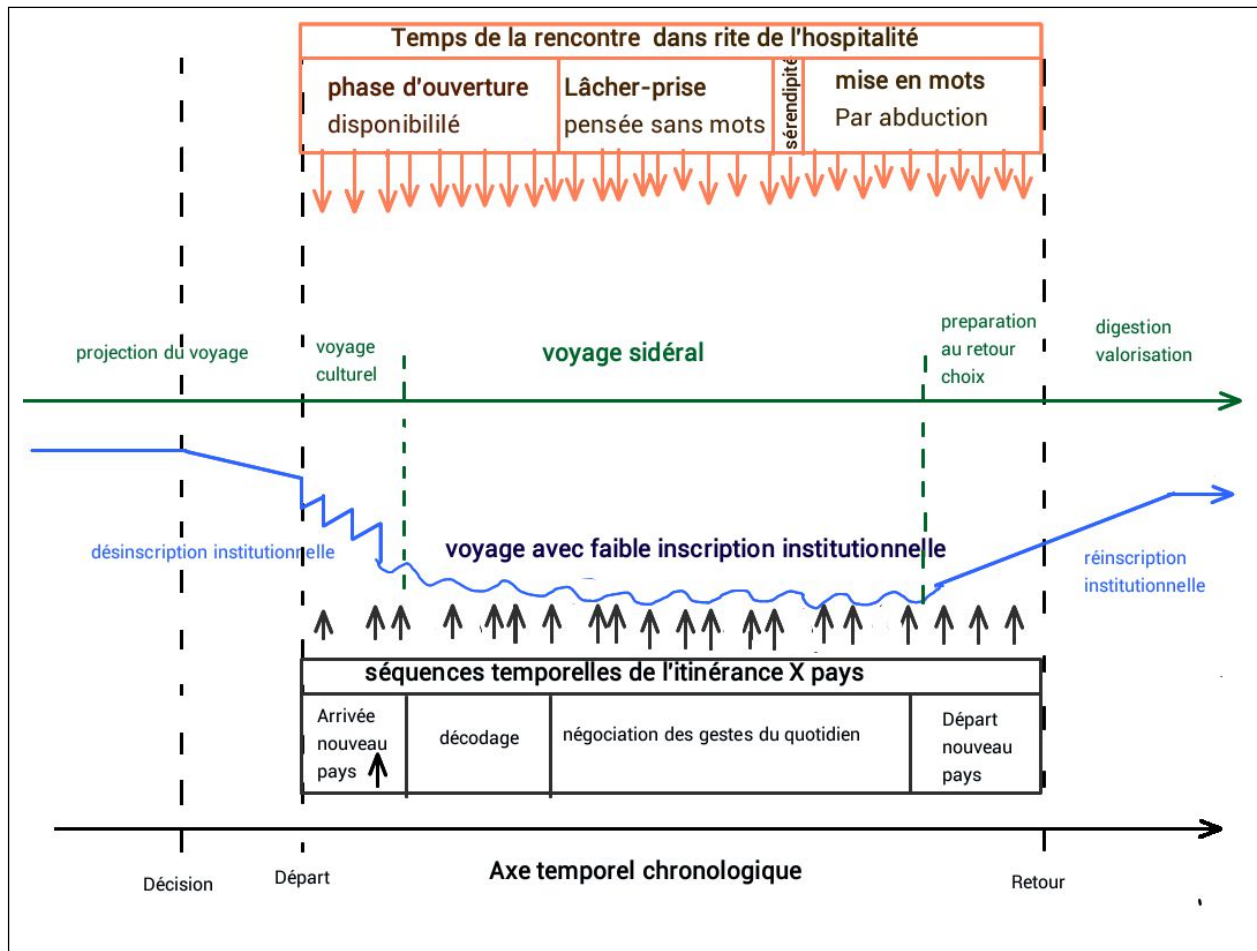


Schéma 3 : La rencontre par le rite de l'hospitalité

À notre schéma, il nous faut ajouter une multiplicité de rencontres fortuites et indépendantes dans le rite de l'hospitalité. Celles-ci étant caractérisées par trois phases, la première (phase d'ouverture) étant de se rendre disponible à la rencontre par une certaine vulnérabilité (le voyageur accepte de ne pas avoir de contrôle sur le déroulement de la rencontre, mais se laisse guider sans savoir où elle va le conduire). La deuxième (phase de lâcher-prise), ne s'appuierait pas sur une pensée logique qui par anticipation, déduction, et induction compare deux systèmes de pensée pour faire de la différence, mais ferait travailler de l'« écart » (Jullien, 2012) pour produire un « entre » métissé,

par sérendipité. Une troisième phase, par abduction, consiste à mettre en mots par un retour à son système de référence. Dans un rapport dialogique, passer par l'altérité permet au voyageur de penser son impensé, et par une boucle récursive (Morin, 1986), mieux penser son impensé lui permet de s'ouvrir à plus d'altérité, ce qui constitue un processus émancipateur d'autoformation existentielle (Galvani, 2010 ; Eneau, 2017). Ce serait bien dans une compréhension métissée que nous, en tant qu'humanité, nous pourrions nous rejoindre de manière universelle.

Une gestion des temporalités spécifique à l'itinérance

Les premiers schémas nous ont permis de mettre à jour trois processus liés à la grande itinérance : la multiplication des séquences temporelles de l'itinérance (épreuves des chocs culturels), le basculement dans un voyage sidéral (vécu avec un faible ancrage institutionnel) et des rencontres dans le rite de l'hospitalité (altérations par acculturation). Par la combinaison de leur pouvoir altérant, ces trois processus tendent à faire basculer le voyageur de l'itinérance à l'errement. Or, nous avons identifié d'autres temporalités qui permettent de maintenir une certaine intégrité de soi. Jocelyn Lachance (2012) nous rappelle que le temps du voyage est rythmé de différentes façons par le *backpacker*, selon ses désirs et choix du moment, il y institue des rythmes intimes vécus sous le signe de l'autonomie. Il s'agit d'une « *time bubble* » (Eslrud, 1998) : un temps dont la durée est maîtrisée subjectivement par le voyageur.

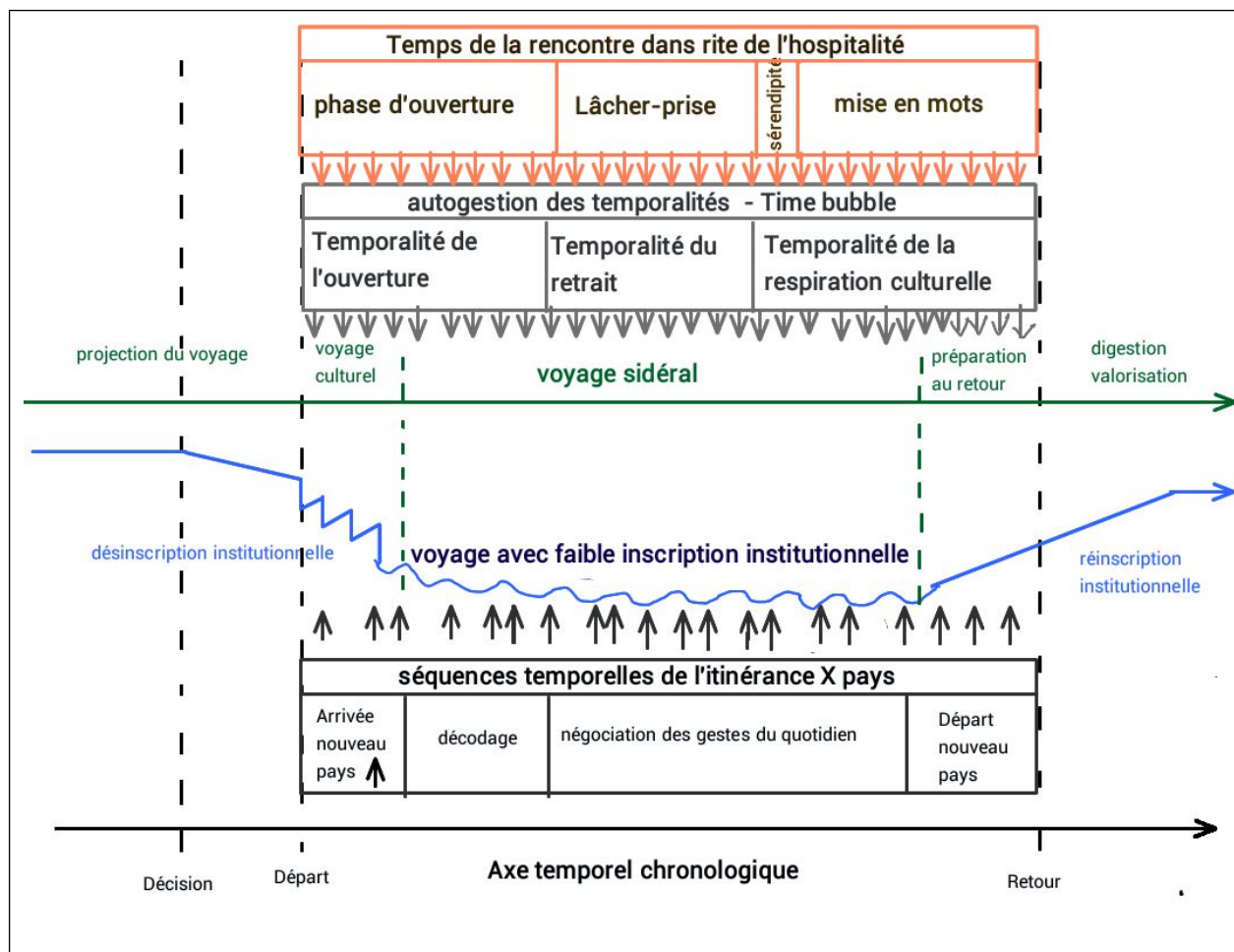


Schéma 4 : Une gestion des temporalités spécifiques à l'itinérance

Nous avons identifié trois temporalités principales de cette « *time bubble* » : une temporalité de l'ouverture caractérisée par la rencontre dans le rite de l'hospitalité, une temporalité du retrait où le voyageur cherche à s'isoler des autres et des contraintes de l'itinérance, et enfin une dernière que nous nommerons « temporalité de la respiration culturelle ». Ces trois temporalités sont à l'œuvre tout au long du voyage et peuvent varier quantitativement et qualitativement selon la phase du voyage et les besoins du voyageur.

La phase d'ouverture, comme nous l'avons vu est une phase éprouvante et altérante qui demande au voyageur une certaine vulnérabilité et un lâcher-prise. La phase de respiration culturelle, est le mouvement inverse et permet l'équilibre nécessaire à l'itinérance. Elle permet de ne pas basculer dans l'errance en prenant conscience du chemin parcouru et de l'évolution de son rapport au monde par la mise en récit et la « traduction » dans son système de pensée des différents métissages

initiés. Que ce soit en restant en contact, grâce aux nouvelles technologies, avec ceux restés au pays, où au travers de rencontres sur la route, avec des compatriotes ou pairs internationaux, cette phase est essentielle à l'itinérance, tant qu'elle demeure temporaire. En effet, cette phase, si elle se prolonge, peut faire entrer le voyageur dans un processus d'intégration (on peut penser aux enclaves *backpackers*). C'est dans la grande itinérance que la troisième phase, la phase de retrait prend tout son sens. Si le voyage est trop court, le voyageur est en mesure d'endurer la déstabilisation jusqu'au retour, si le voyage est en intégration dans un pays, des espaces stables sont négociés au sein même de la culture d'accueil (amis, profession, routines, enclaves occidentales, etc.). Lors d'une grande itinérance, après quelque temps et quelques pays traversés, les espaces de respiration culturelle ne suffisent plus à donner du sens au voyage (du fait d'un écart ressenti de plus en plus grand avec le milieu cosmopolite occidentalisé des enclaves). Le voyageur s'appuie alors sur une nouvelle ressource, une phase de retrait où il s'isole à la fois des autres, mais également des contraintes du voyage en lui-même. A partir de ce moment, le voyage ralentit, il n'est plus tant dirigé par un parcours culturel préétabli (voyage culturel), mais prend appui et se modifie au gré des rencontres fortuites tout en s'autorisant de nombreuses nouvelles pauses (ou retraits).

Dans la grande itinérance, les rencontres dans le rite de l'hospitalité sont indépendantes et toujours autres et peuvent travailler le même modèle identificatoire dans des directions et dimensions différentes. Les sérendipités révélées par ces rencontres ne pouvant s'intégrer les unes aux autres en système, non seulement travaillent le voyageur, mais au travers de ce dernier, se travaillent entre elles. Cette phase du retrait est propice à cela, elle est nourrie par la phase d'ouverture et est verbalisée provisoirement dans la phase de respiration culturelle.

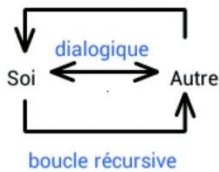
Une autoformation existentielle à deux niveaux

Comme nous l'avons vu, le mythe personnel (McAdams, 1993), est une sorte d'infrastructure de l'histoire de vie dans le sens où elle permet de tracer les contours de son identité, c'est une histoire qui rassemble les différentes parties de soi-même et de ses vies en un tout convainquant. Il se construit et se révisé tout au long de la vie au travers des comportements et épisodes de la vie permettant de répondre à la question : « Qui suis-je ? ». De par ses inscriptions dans ses différents groupes de référence, le mythe personnel d'un sujet acquière de plus en plus de facettes et de

caractérisations s'épaississant en imagos qui « génèrent de véritables visions du monde personnifiées » (Lesourd, 2009, p. 51). Nous nous situons ainsi dans une appréhension plurielle de l'existence, où les imagos d'un même sujet peuvent être contradictoires et rentrer en conflit. Toutefois, le mythe personnel, de par ses capacités à harmoniser les conflits, permet aux différentes parties de soi-même de tenir ensemble en son sein, de « mettre en rythme la multiplicité des soi » (Lesourd, 2009, p.43).

Prendre appui sur cette théorie du processus identitaire nous permet de saisir ce qui est en jeu dans le voyage autour du monde. L'autoformation existentielle qui résulte de cette forme de voyage est à prendre en compte sur deux niveaux (voir la fenêtre du haut sur le schéma 5 ci-dessous)

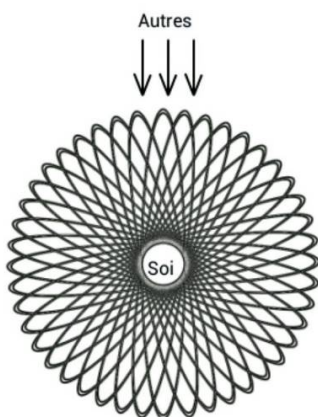
Le premier niveau est dialogique par la rencontre dans le rite de l'hospitalité. En nous plaçant dans la thèse des identités multiples, la spécificité de cette forme de rencontre, permet au voyageur de mettre au travail ses multiples modèles identificatoires ethno-historico-ego-centrés en les



confrontant à d'autres eux aussi ethno-historico-ego-centrés. Non seulement la rencontre dans le rite de l'hospitalité va lui permettre de mettre à jour ces derniers, mais également de les nourrir d'une hétérogénéité radicale (par métissage avec un autre). Si, dans le voyage d'intégration, la dialogique créée par la rencontre se densifie par une boucle récursive, générant ainsi un savoir ethnologique de plus en plus

important, dans le voyage autour du monde, la dialogique créée par la rencontre s'interrompt puisqu'il y a départ (la boucle récursive est faible). Une autre dialogique se met en place dans la rencontre suivante, puis la suivante, mais comme ces rencontres se font avec des autres toujours autres, ces dialogiques génèrent un savoir ethnologique très hétérogène bien que relativement faible (chaque rencontre étant éphémère).

Le deuxième niveau de l'autoformation existentielle par le voyage autour du monde est propre à sa grande itinérance. Il est à l'œuvre, principalement, dans la temporalité du retrait. La multiplication des dialogiques créées par une multiplicité de rencontres ne pouvant se relier les



unes aux autres (contrairement à un processus d'intégration où elles forment un système), produirait « une réaction en chaînes » : de nouvelles dialogiques se forment à partir des précédentes, se multiplient et se travaillent dans des directions et des dimensions différentes, produisant de nouvelles dialogiques

et ainsi de suite. Contrairement à l'intégration, ces dernières ne peuvent se densifier, mais se propagent vers l'avant. D'une boucle réursive (rencontres), nous passerions à une figure « spirographique » (retraits). Au centre, le voyageur est travaillé par de multiples modèles, qui tout en se travaillant à travers lui, génèrent ainsi un savoir anthropologique de plus en plus important. A ce deuxième niveau, le voyageur non seulement met au travail ses modèles identificatoires avec ce qui, en lui, donne sens (contrairement à l'intégration où le modèle extérieur est imposé), mais de plus il va pouvoir les nourrir de multiples altérités radicales (par métissage avec des autres toujours autres).

La temporalité de la respiration culturelle va permettre au voyageur de mettre en récit une ébauche du nouveau mythe personnel en élaboration, tester ses nouveaux modèles identificatoires avant de reprendre la route et les soumettre à de nouvelles altérités par la rencontre.

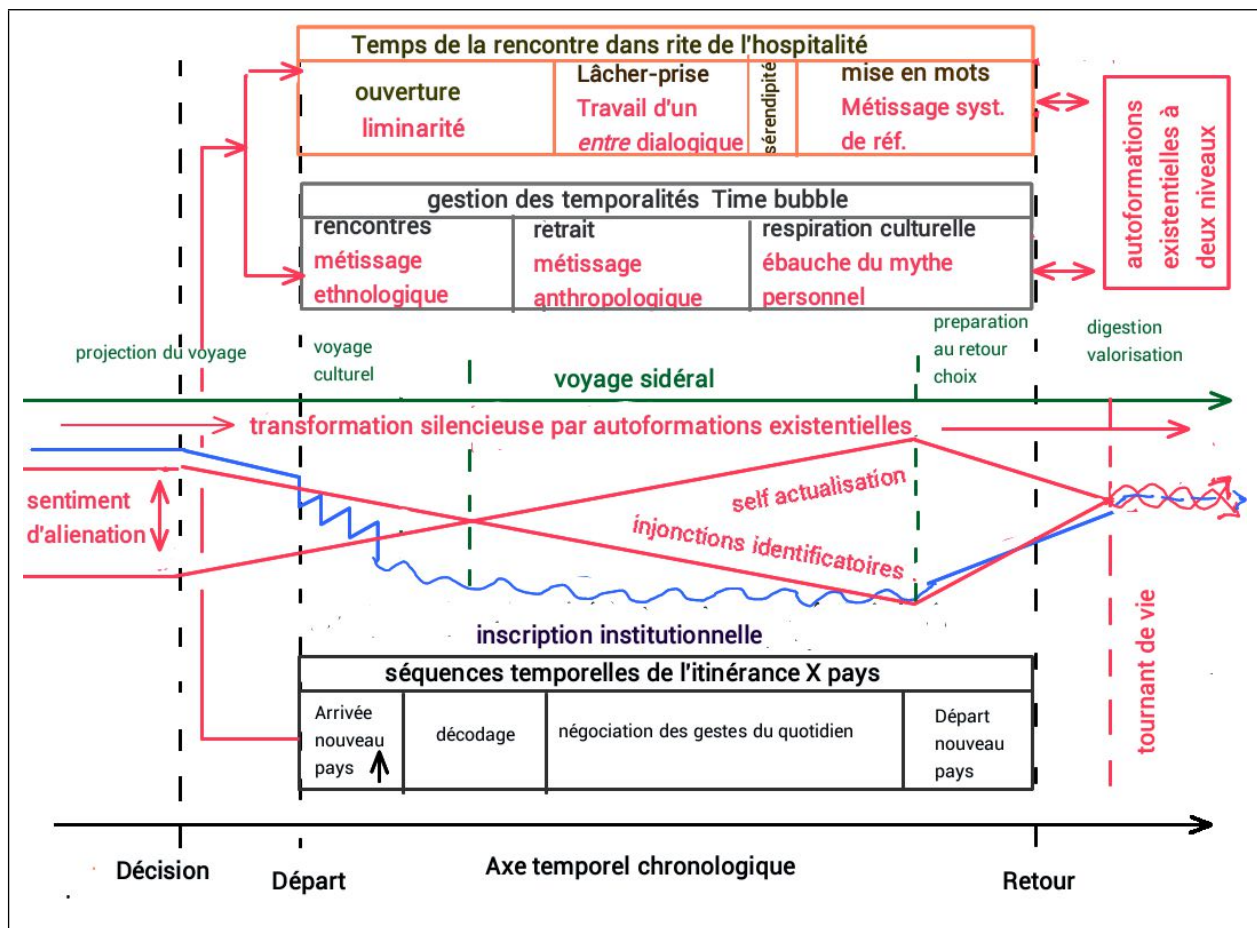


Schéma 5 : Une autoformation existentielle à deux niveaux

Nous vous proposons de nous intéresser maintenant à la partie centrale du schéma. Les injonctions identificatoires exercées par ses groupes d'appartenance, ne présentent plus un espace d'épanouissement personnel, et, engendrant ainsi un sentiment d'aliénation, poussent le voyageur à s'en extraire malgré les conséquences que cela implique. Pour lui, faire un tour du monde implique très souvent de mettre en jeu toutes les facettes de son inscription dans sa société, avec le risque de tout perdre et de devoir tout reconstruire au retour (carrière, études, amis, projets, économies, biens matériels, etc.). Une fois entré dans la grande itinérance, à mesure qu'il se libère des injonctions identificatoires sans pour autant se soumettre durablement à d'autres, le voyageur éprouve la liberté d'expérimenter des facettes de sa personnalité « en sommeil » jusque-là, par d'autres images identificatoires. En effet, le voyageur est libre de puiser dans l'altérité, avec congruence, ce qui donne sens en lui (sans compromissions sur la durée). Il s'agit d'un métissage anthropologique nourrissant toutes les potentialités de l'être. De dialogiques éphémères qui déplacent temporairement le centre culturel (et durablement dans l'intégration par métissage ethnologique), il bascule dans une figure « spirographique », qui avant de déplacer dans une autre direction, ramène vers le centre culturel, en le nourrissant, et ainsi de suite. Cette liberté de l'être à se mouvoir, combinée à une multiplicité d'occasions de s'expérimenter, de se saisir et de se métisser dans une multiplicité d'altérités indépendantes, conduisent le voyageur itinérant à expérimenter une actualisation des potentialités du Soi, ou « self-actualisation » (Maslow, 1972).

Après l'en avoir éloigné, la fin du voyage autour du monde le ramène irrémédiablement chez lui (au moins provisoirement). Toutefois, les deux niveaux de l'autoformation existentielle lui ont permis de mettre en lumière ses héritages socioculturels tout en élargissant son être par métissage d'ordre anthropologique (Cornu, 2017), c'est donc avec le sentiment d'avoir un regard plus éclairé et complexe (Morin, 1986) sur sa société, qu'il va pouvoir faire le choix de rentrer chez lui ou de s'installer dans un autre pays. Dans le voyage itinérant, la phase de réinscription sociale initiée dans les derniers mois du voyage (par une place plus importante donnée à la temporalité de la respiration culturelle où il teste de nouvelles ébauches du mythe personnel) se poursuit une fois rentré.

Le tournant de vie intervient bien après le retour (voir la partie centrale du schéma 5), il correspond à l'inscription du nouveau mythe personnel des une partie des anciens groupes d'appartenance et dans de nouveaux. Rappelons la nature dynamique et narrative du mythe personnel, qui inscrirait

le tournant de vie comme un basculement biographique dans un processus au long-court d'une « transformation silencieuse » (Jullien, 2009) biographique. Cette dernière serait initiée par la décision de partir, nourrie par les deux niveaux de l'autoformation existentielle et se poursuivant après le tournant de vie par des étapes de stabilisation dans ses nouveaux groupes et des étapes plus mobiles d'actualisation de l'être. Il s'agirait d'un savoir être construit par le voyage itinérant.

Le voyage autour du monde, en tant que formation à l'appréhension des sérendipités de la rencontre, constituerait une formation à la rencontre de l'autre et de Soi au-delà de telle ou telle culture d'appartenance. De plus, en s'exposant à l'impermanence des cadres de référence culturels traversés, le voyageur serait conduit à s'éprouver comme construit et altérable, et à se familiariser avec les tournants de vie (Lesourd, 2009) qui se multiplient dans la vie adulte. Il s'agirait là d'une autre forme de formation à l'hétérogénéité du monde et de soi, par une autre forme d'immersion « en profondeur », la grande itinérance.

PARTIE II :

Problématique, hypothèses et méthodologie

Nous allons maintenant procéder à l'élaboration de la méthodologie employée pour l'étude de terrain, afin de confronter le modèle théorique à l'étude empirique et son analyse. La partie méthodologique est décomposée en quatre chapitres. Tout d'abord nous présenterons la problématique ainsi que les hypothèses de recherche élaborées à partir du modèle théorique de la formation par le voyage autour du monde, avant d'explicitier la méthodologie retenue pour les confronter à l'étude de terrain, ensuite nous présenterons comment nous avons procédé pour choisir les informateurs, et enfin nous présenterons notre guide d'entretien.

1. Hypothèses et problématique de la recherche

A ce stade de la recherche, nous proposons ainsi que lors d'un voyage autour du monde, la répétition des chocs culturels, autant de fois que de pays traversés, contribue à libérer le voyageur de son inscription sociale et lui « interdit » d'en adopter une autre provisoire. En effet, les injonctions identificatoires liées à son modèle culturel ne sont plus soutenues par les pressions exercées par ses groupes d'appartenance. Elles sont « secouées », « usées », affaiblies par l'itinérance et par l'exposition continue à l'altérité. Ainsi, le voyage autour du monde se caractérise d'offrir une des rares occasions de la vie d'être à la fois immergé dans la vie sociale tout en expérimentant un affaiblissement des injonctions identificatoires et des schémas d'interprétations liés à tel ou tel modèle culturel. Ainsi, après quelque temps et quelques pays traversés, la distance entre la quête de la réalité du pays visité et la sensation d'étrangeté ressentie fait entrer le sujet dans une autre forme de voyage : le voyageur ne cherche plus à devenir l'autre par intégration (par le jeu de la différence du voyage d'intégration) mais il apprend à demeurer étranger et peut adopter ensuite volontairement cette posture. En tant qu'étranger, le voyageur accèderait à l'intimité de l'hôte par le rite de l'hospitalité. L'immersion se ferait dans l'ici et le maintenant, du fait du départ avant que les conflits éventuels n'aient le temps de s'installer. Le voyageur rencontrerait alors un autre incommensurable, porteur d'une altérité radicale irréductible, insaisissable par le jeu de la différence avec une seule culture autre. Un autre qui n'est ni le « moi » du sujet, ni son inverse mais quelque chose d'inexploré jusqu'alors : un « hors-moi irréductible », qu'il ne pourrait intégrer

que par sa propre altération, par une expérience passive, une capacité à se décentrer de plus en plus importante. Nous proposons de considérer que ce type de voyage produirait une acculturation à un niveau non plus ethnologique (les autres de telle culture) mais anthropologique (l'Autre¹²³ au-delà d'une culture spécifique et l'Autre en soi).

La rencontre ainsi considérée permet une ouverture à « l'indicible » de l'altérité radicale de l'Autre via des potentialités de pensée non verbales qui, dans l'après-coup, sont mise en intrigue par le truchement d'un retour réflexif langagier (Lesourd, 2009). Ce processus favorise une émancipation aussi bien « extérieure », vis-à-vis des héritages socioculturels du voyageur, qu'« intérieure », vis-à-vis des soliloques qui maintiennent l'influence de ces héritages (Galvani, 2010).

Cette double émancipation, qui correspond chez le voyageur à une relativisation et non à une négation de son passé, s'accompagne d'une mise à l'épreuve de son ipséité du fait d'un métissage avec l'Autre (et non avec l'autre). De par l'itinérance, l'intensité et la relative brièveté des rencontres, et en l'absence d'adoption de nouveaux cadres de référence, le voyageur qui éprouve d'abord, le plus souvent, son ipséité comme substance dotée de permanence, en vient à l'appréhender comme construite, altérable. Ce processus s'opère à travers un double mouvement de « mise en abyme » par analogie avec le procédé littéraire consistant à placer à l'intérieur d'une première œuvre une seconde œuvre reprenant plus ou moins fidèlement les actions ou les thèmes de la première. A travers les rencontres et mélanges au cours de son cheminement, le voyageur aperçoit, dans ce que l'autre montre, des manières d'être et de faire qu'il croyait constitutives de lui-même et non de l'autre (mise en abyme de soi, trouvé dans l'autre) et il aperçoit, dans ce qu'il montre, des manières d'être et de faire qu'il croyait constitutifs de l'autre et non de lui-même (mise en abyme de l'autre, trouvé en soi). C'est à travers la diversité des cultures traversées et les décalages se révélant entre toutes ces différentes cultures, la sienne incluse, que le voyageur appréhende son ipséité non plus comme une substance mais comme un construit, ce qui constitue un processus émancipateur d'autoformation existentielle. Cette liberté de l'être à se mouvoir, combinée à une multiplicité d'occasions de s'expérimenter, de se saisir et de se mélanger dans une multiplicité d'altérités indépendantes, conduisent le voyageur itinérant à expérimenter une actualisation des potentialités du Soi, ou « self-actualisation » (Maslow, 1972). Ces savoirs existentiels se construiraient pendant le voyage par la constitution par le voyageur d'une « *time*

¹²³ La dimension anthropologie convoquée justifiant la majuscule.

bubble »¹²⁴ (Eslrud, 1998), c'est-à-dire l'autogestion mise en œuvre par le voyageur des différentes temporalités du voyage afin de pouvoir vivre, poursuivre et se nourrir de la grande itinérance de leur voyage : temporalité de la rencontre et de l'immersion dans le monde avec une forte distance culturelle (vécus de déréalisation), temporalité du retrait où le voyageur s'isole du voyage par un vécu ressenti comme un hors-temps (temps de la « digestion », d'un retour sur soi) et la temporalité de la respiration culturelle (le voyageur recherche temporairement des tiers instruits ayant une proximité culturelle lui permettant de mettre en récit ses différents vécus altérants).

Pour autant qu'il soit situé dans le paradigme de l'éducation tout au long de la vie, ce type de rencontre récurrente au cours du voyage en grande itinérance constituerait un ensemble de moments liminaires producteurs d'autoformation (Galvani, 2006) qui, par la constitution d'une « *time bubble* » (Eslrud, 1998), pourrait déboucher sur la construction de savoirs-existentiels permettant de réaliser des actualisations des potentialités du Soi par des transitions existentielles (Lesourd, 2009; Grossetti, Bessin, Bidart, 2009) tout au long de la vie.

Notre problématique, c'est-à-dire l'inscription de notre travail situé dans les débats et les champs de recherche antérieurement construits et articulés, peut être formulée ainsi : s'inscrivant dans le courant de recherches sur le phénomène *backpacker* (issu du tourisme jeunesse), mais ne s'y réduisant pas, le questionnement du voyage itinérant autour du monde, est supposé construire une expérience de l'altérité différente de celle visant l'intégration à une nouvelle culture, produire une acculturation distincte de celle dégagée par la plupart des approches interculturelles à travers une modalité spécifique de métissage et, via la rencontre de l'Autre et de Soi dans un double mouvement d'émancipation, intérieur et extérieur, déboucher sur la construction de savoirs existentiels permettant de vivre des transformations existentielles tout au long de la vie et d'actualiser les potentialités du Soi - toutes propositions qui, via l'adoption d'une posture multiréférentielle, inscrivent ma recherche dans le champ de l'autoformation en éducation tout au long de la vie.

Nos hypothèses sont au nombre de trois, chacune faisant l'objet de sous-hypothèses permettant un repérage sous forme : sous-hypothèse 1a donc sous-hypothèse 1b.

¹²⁴ Le temps du voyage est rythmé de différentes façons par le voyageur, selon ses désirs et choix du moment, il y institue des rythmes intimes vécus sous le signe de l'autonomie. Il s'agit d'une « *time bubble* » (Eslrud, 1998) : un temps dont la durée est maîtrisée subjectivement par le voyageur.

* Hypothèse 1 : La grande itinérance du voyage autour du monde, permet d'être à la fois immergé socialement dans le monde tout en éprouvant un affaiblissement des schémas de pensée liés à telle ou telle culture, ce qui permet de vivre une autre expérience de l'altérité du monde.

- Hypothèse 1a : La grande itinérance du voyage autour du monde, permet d'être à la fois immergé socialement dans le monde tout en éprouvant un affaiblissement des schémas de pensée liés à telle ou telle culture.

- Hypothèse 1b : Cet affaiblissement permet de vivre une autre expérience de l'altérité du monde.

* Hypothèse 2 : Le voyage autour du monde permet une mise en abyme de soi, qui permet à son tour une formation à un mode différent de rencontre.

- Hypothèse 2a : Le voyage autour du monde permet une mise en abyme de soi.

- Hypothèse 2b : Cette mise en abyme de soi permet une formation à un mode différent de rencontre.

* Hypothèse 3 : Dans le voyage autour du monde, une mise en abyme de l'autre favorise une formation à la rencontre de soi entraînant la construction de savoirs existentiels qui par la constitution d'une « *time bubble* » (Eslrud, 1998), prépare le voyageur à mieux vivre ses futures transitions de vies et à apprendre à les inscrire dans ses groupes d'appartenance. Pour cela nous veillerons à tester les cinq sous-hypothèses :

- Hypothèse 3a : Dans le voyage autour du monde, la mise en abyme de l'autre permet une formation à la rencontre de soi.

- Hypothèse 3b : Cette formation à la rencontre de soi entraîne la construction de savoirs existentiels.

- Hypothèse 3c : Cette construction de savoir existentiels permet au voyageur de se constituer une « *time bubble* » (Eslrud, 1998).

- Hypothèse 3d : La constitution de cette « *time bubble* » permet de se préparer à mieux vivre ses futures transitions de vie.

- Hypothèse 3e : Des transitions de vie qu'il apprend à inscrire dans des groupes d'appartenances.

2. Méthodologie

Pour cette thèse questionnant les spécificités éducatives du voyage itinérant autour du monde, suivant une approche qualitative, nous conduirons des entretiens avec 4 voyageurs. Chacun aura deux entretiens de deux heures environ (soit environ 70 pages de retranscription par voyageur). Les interviewés répondent, au moment du voyage, aux caractéristiques de la subculture *backpackers* : jeunes voyageurs, de 18 à 34 ans, plus indépendants et économes que d'autres touristes, s'éprouvant entre deux étapes de leur vie, étant soit étudiants, soit jeunes employés. De plus ces personnes ont réalisé un voyage itinérant autour du monde, d'une longue durée (impliquant une désinscription institutionnelle), immergé dans le monde (nature, population, culture) et axé sur la rencontre de l'autre dans une libre circulation (non dépendante d'un objectif extérieur au voyage pour lui-même). Il est également important pour notre recherche qu'il y ait une période de plusieurs années entre la réalisation du voyage et les entretiens de recherche afin de pouvoir interroger le vécu de l'après voyage : retour, réséentarissations et réinscriptions dans des groupes de référence, retours réflexifs sur cette expérience par le voyageur, etc.

Cette recherche se fera en deux temps, venant chacun répondre à un objectif principal :

1^{er} temps : procéder à des entretiens semi-directifs afin de revenir dans l'après-coup sur l'expérience globale du voyage. Cette étude permettra également d'inclure la préparation et la réinscription sociale en plus de l'expérience même du voyage. L'objectif principal sera de construire des données permettant de mettre à l'épreuve les trois hypothèses de recherche.

2^{ème} temps : ce deuxième entretien de recherche a pour objectif de venir approfondir la « *time bubble* » (Eslrud, 1998), c'est-à-dire l'autogestion mise en œuvre par le voyageur des différentes temporalités du voyage afin de pouvoir vivre, poursuivre et se nourrir de la grande itinérance de son voyage. Il s'agit pour nous de venir interroger des éléments souvent (co)repérés lors du premier entretien venant nourrir les différentes temporalités du voyage autour du monde : temporalité de la rencontre et de l'immersion dans le monde avec une forte distance culturelle (vécus de déréalisation), temporalité du retrait où le voyageur s'isole du voyage par un vécu ressenti comme

un hors-temps (temps de la « digestion », d'un retour sur soi) et la temporalité de la respiration culturelle (le voyageur recherche temporairement des tiers instruits ayant une proximité culturelle lui permettant de mettre en récit ses différents vécus altérants). Dans ce deuxième entretien de recherche nous utilisons plusieurs techniques d'entretien de recherche puisque la technique de l'entretien semi-directif est utilisée pour initier la recherche d'une expérience particulière, la technique de l'entretien non directif permet à l'interviewé de revenir de lui-même sur une ou des expériences déjà évoquées lors du premier entretien, mais également de laisser libre court à sa pensée pour cheminer dans ses différents vécus afin d'isoler une expérience particulière à expliciter. Une fois celle-ci identifiée, et à chaque fois que c'est possible, la technique de l'entretien d'explicitation (Vermersch, 1996) est utilisée afin de construire des données complémentaires suivant la spécificité de cette technique permettant la description verbale fine, en première personne, des vécus *a priori* indicibles. Nous explicitons ainsi une ou deux rencontres avec une forte distance culturelle, une ou deux rencontres avec des autres voyageurs (ou des immersions dans des enclaves backpackers), un ou deux vécus « hors-temps » (souvent accompagné d'une expérience d'un sentiment océanique). Il peut arriver également que l'entretien semi-directif soit utilisé pour revenir sur un point spécifique qui n'a pas été suffisamment développé lors du premier entretien.

L'entretien d'explicitation est un entretien visant une description aussi fine que possible d'une action réalisée par une personne. Il s'appuie sur un ensemble de techniques élaborées par Pierre Vermersch (1994), qui permet à une personne d'explorer un vécu d'une action (dans son acception procédurale), dans ses dimensions implicites qui ne sont pas immédiatement présentes à sa conscience. L'action explicitée y est considérée comme une connaissance autonome, dont une part pré-réfléchie serait non accessible directement pour la personne. L'entretien a pour objectif de permettre à la personne cette prise de conscience par un processus de réfléchissement, en se (re)plongeant dans un vécu subjectif particulier (situé dans le temps et l'espace et non en tant que classe d'action), comme s'il était en train de la vivre à nouveau, afin de déployer les aspects implicites et de les mettre en mots. L'interviewer veille ainsi à créer les conditions nécessaires pour que l'interviewé puisse se reconnecter, en situation d'évocation, avec le vécu en question. Ce dernier adopte ainsi une position de parole incarnée (« impliquée »), en première personne, dans laquelle il est davantage en contact avec la situation passée qu'avec la situation présente de l'interview. L'interviewer le guide (il s'agirait en quelque sorte d'une introspection guidée par des

questions descriptives) vers une évocation sensorielle de manière à solliciter sa mémoire concrète. Il vise ainsi à accéder à la trace mémorielle saisie de manière non intentionnelle et passive, de son vécu.

Pour élaborer le guide d'entretien, il nous a fallu prendre en compte le fait de devoir interroger une période ancienne et longue dans l'expérience des interviewés. Les voyages ont été réalisés entre dix et quinze ans plus tôt (exception faite du deuxième tour du monde de Jean-Luc, un deuxième guide d'entretien a été élaboré pour mettre au travail les expériences des deux tours du monde réalisés), et si les voyages en eux-mêmes ont duré approximativement un an, il nous fallait inclure les quelques mois de préparation au voyage, le retour immédiat et la réinscription sociale s'étalant jusqu'à aujourd'hui. De plus, si les savoir-faire et savoir-être propre au voyage et à la rencontre interculturelle sont souvent identifiés par les interviewés, les concepts théoriques permettant de les mettre en mots ne sont pas ou peu connus des non-spécialistes. Nous avons donc élaboré un guide d'entretien le plus ouvert possible respectant le déroulement naturel du voyage : la préparation du voyage, le voyage en lui-même et le retour avec réinscription sociale. Cela pour nous permettre au mieux de convoquer l'expérience étendue, multiple, subjective et émotionnellement riche des interviewés et leur permettre de cheminer dans leurs souvenirs contextualisés. Pour ce faire ils doivent pouvoir jouir d'une liberté de "mouvement" de leur pensée, d'une sensation de sécurité, d'une écoute bienveillante, d'une curiosité authentique et d'un soutien. Une grille de questions a été préparée préalablement, mais notre volonté a été de créer les conditions tout au long de l'entretien permettant au mieux à l'interviewé d'aborder les différents points par sa propre initiative.

Nous tenons encore à préciser qu'il s'agit ainsi d'une étude qualitative d'une expérience longue, et même si une grande partie de l'étude porte sur le voyage en lui-même, celui-ci est extrêmement riche en vécus puisque chaque jour peut potentiellement représenter un quotidien « extra » ordinaire pour le voyageur, le simple fait de prendre un café pouvant par exemple représenter une « aventure » à étudier. Nous avons ainsi pris le parti de renoncer à atteindre l'effet de saturation, et

de nous appuyer sur une démarche idiographique¹²⁵ en menant qu'un petit nombre d'entretiens poussés. En effet, plutôt que de chercher à établir un échantillon théorique (bien que nous disposions d'un échantillon de quatre cas, norme à partir de laquelle K. Eisenhardt (1989) fixe la possibilité d'un échantillon théorique), notre étude de terrain vise à mettre en discussion par une analyse thématique, quatre expériences singulières, que nous croisons ensuite afin de dépasser le singulier pour repérer et modéliser¹²⁶ des catégories plus générales. Il ne s'agit pas ici d'une modélisation généralisante, mais générative¹²⁷ c'est-à-dire :

d'une modélisation qui progresse par la recherche de correspondances à partir de raisonnements analogiques et métaphoriques et qui aboutit à la formulation de systèmes propositionnels conçus comme des ensembles intégrés et cohérents de conjectures. La modélisation générative vise à cerner des conditions de possibilité afin de comprendre quelle combinaison ou conjonction d'éléments est susceptible de provoquer tel phénomène. Les théories ainsi produites sont des théories plausibles, susceptibles d'éclairer des relations, des connexions et des interdépendances au sein du phénomène considéré. Une telle perspective convient particulièrement bien à la démarche idiographique : l'incohérence, la labilité, la polysémie du social, doivent orienter l'effort de modélisation vers le repérage de formes structurantes – sortes d'idéal-type – et les conditions de leur articulation. Cet ensemble ne constitue pas un système clos, mais un système propositionnel fait d'heuristiques, de probabilités, qui doit se confronter à d'autres constructions. [...] À travers la conception et l'interprétation d'expériences imaginaires, la construction théorique consiste en une mise en perspective, en un processus d'attribution et de révélation du sens. (De La Ville, 2000, pp. 85-86)

¹²⁵ Idiographique caractérise les faits singuliers et individuels, en opposition à nomothétique où l'on entend la question de la généralisation. « Pour les fondateurs de ce champ disciplinaire et de nombreux chercheurs contemporains qui contribuent à son développement [T. Burns, G.M. Stalker 1961 ; A. Chandler 1962 ; J. March, J. Olsen 1976 ; H. Mintzberg, J. Waters 1984 ; A. Pettigrew 1985 ; J. Bourgeois, K. Eisenhardt 1988], les études de cas constituent une voie privilégiée d'investigation en ce qu'elles autorisent des analyses fines en termes de processus et qu'elles permettent d'aboutir à des modèles théoriques à la fois plus intégrateurs et dont la portée réelle peut être mieux cernée. » (De La Ville, 2000, p.74)

¹²⁶ « P. Bourdieu considère la modélisation à partir d'un cas unique comme une démarche pleinement légitime. Dans sa perspective, ce ne sont pas les caractéristiques intrinsèques du cas qui sont réellement importantes d'un point de vue scientifique, mais plutôt le regard théorique que le chercheur porte à son cas qui va lui permettre de percevoir des aspects nouveaux et de dévoiler des théories vraiment originales et novatrices. Pour lui, les sciences sociales ne peuvent se développer qu'à travers des cas empiriques théoriquement construits : « il ne s'agit pas de proposer de grandes constructions théoriques vides, mais d'aborder un cas empirique avec l'intention de construire un modèle – qui n'a pas besoin de revêtir une forme mathématique ou formalisée pour être rigoureux –, de lier les données pertinentes de telle manière qu'elles fonctionnent comme un programme de recherches posant des questions systématiques, propres à recevoir des réponses systématiques, bref de construire un système cohérent de relations qui doit être mis à l'épreuve en tant que tel » [P. Bourdieu 1992, p. 204]. Ainsi, l'art de la modélisation suppose effectivement d'être capable d'engager des enjeux théoriques très importants à propos d'objets empiriques bien précis, et souvent en apparence tout à fait mineurs, voire parfois même un peu dérisoires. » (De La Ville, 2000, p.87)

¹²⁷ « La modélisation à visée transformatrice se satisfait pleinement d'un travail interprétatif fondé sur une étude de cas unique. Ce type de modélisation – générative et non généralisante –, constitue un moyen de dépasser l'opposition entre l'analyse nomothétique et la pure description idiographique : « Le mode de pensée relationnel et analogique permet de saisir la particularité à l'intérieur de la généralité et la généralité à l'intérieur de la particularité, en permettant de considérer le cas en tant que cas particulier du possible » [P. Bourdieu 1992, p. 54]. » (De La Ville, 2000, p.93)

Le deuxième entretien (soit environ la moitié des informations recueillies) a ainsi eu pour objectif de n'approfondir que quelques expériences en particulier¹²⁸, repérées lors du premier entretien, notamment à l'aide de la technique de l'entretien d'explicitation. Cette étude s'est donc construite sur l'expérience de quatre informateurs, chacun ayant fait l'objet d'environ quatre heures d'entretien de recherche ce qui représente, pour l'ensemble, près de trois cents pages de données retranscrites.

Notre mode d'analyse des entretiens s'appuie sur des critères herméneutiques de cohérence et d'intercompréhension. En effet l'herméneutique, en tant que théorie mais également en tant que pratique de la compréhension et de l'interprétation qui sont au cœur de l'analyse qualitative, notamment dans le courant des histoires de vie sur lequel nous nous appuyons, permet un travail de décryptage des niveaux de signification cachés derrière les témoignages et les récits des interviewés, qui au-delà du sens apparent donné par ces derniers, permet une intercompréhension construite par les deux protagonistes de l'entretien. Elle consiste à « replacer chacun des phénomènes considérés dans des ensembles plus vastes où ils font « sens » » (Dupuy, 1984, p.365), en tenant compte, selon Favre (se référant à Dilthey), d'une double cohérence, à la fois horizontale et verticale :

Dans la biographie en effet, la signification [par une cohérence verticale] est le lien temporel de la partie au tout par lequel peut être saisie l'unité d'une vie à travers ses péripéties [...] L'autre élément de la signification réside en ce que Dilthey nomme la cohérence horizontale et qui est la dimension de l'intercompréhension, ou [...] la possibilité d'une fusion des horizons dans l'expérience intersubjective [...] Comprendre, c'est ramener le divers à une forme d'unité, et c'est également pouvoir retrouver quelque chose de soi dans l'autre. (Favre, 1994, p.162)

On peut souligner la proximité de cette seconde cohérence « horizontale » avec le double processus de mise en abyme sur lequel nous nous sommes appuyés pour théoriser la rencontre interculturelle : une mise en abîme de soi trouvé dans l'autre, et une mise en abyme de l'autre trouvé en soi, afin de faire émerger une intercompréhension dans l'ici et maintenant de la relation intersubjective.

Lors des entretiens, nous veillerons à tenir compte de ces deux cohérences (en inscrivant les

¹²⁸ Afin de nous centrer, tout particulièrement, sur ce que N. Denzin (1989) a appelé des « épiphanies », « c'est-à-dire des situations critiques qui provoquent une transformation profonde des représentations individuelles ou collectives d'un phénomène. Dans le cadre de l'interactionnisme interprétatif, l'écriture d'un cas a pour but de « permettre au lecteur d'accéder directement à un ensemble de situations vécues comme des expériences difficiles par des gens ordinaires » [N. Denzin 1989, p. 7], ce qui suppose de parvenir à des descriptions denses, qui aillent au-delà des simples faits ou des apparences et présentent en détail le contexte, les émotions et la toile de relations sociales qui relient les personnes les unes aux autres. » (De La Ville, 2000, p.90)

expériences particulières dans l'expérience globale du voyageur, mais aussi par un travail réflexif mené sur l'intercompréhension *hic et nunc* de l'entretien) afin de faire émerger, du discours singulier des interviewés, une herméneutique permettant l'analyse du terrain.

3. Travail réflexif de mon implication et choix des informateurs

Dans ce troisième sous-chapitre, je fais un retour à la première personne puisque j'y travaille mon implication en tant que chercheur. En considérant ma propre expérience du tour du monde, j'ai une expérience empirique de ce que je recherche dans cette investigation sur laquelle je peux m'appuyer : les conditions nécessaires à l'errance (émancipation des liens sociaux, économiques et identitaires), une exposition intense l'altérité, des traces écrites retraçant fidèlement (et naïvement) le cheminement de mon expérience, avec la possibilité d'en faire une lecture à différents niveaux de profondeur. En effet, l'expérience interculturelle du voyage et l'autoformation existentielle par le voyage, mettent en jeu de nombreux savoirs (être-faire-ressentir-créer-passer), de nombreuses sensations, de nombreuses formes de rencontres de l'autre, j'en ai fait l'expérience. C'est en m'appuyant sur cette formation expérientielle que j'ai exploré la bibliographie scientifique et cheminé jusqu'à une élaboration théorique de la formation par la grande itinérance, présentée dans la première partie de la thèse. Il s'agit là d'un premier travail réflexif de mon implication : confronter ma propre expérience à un premier « autre », celui-ci étant le Savoir (les savoirs) scientifique déjà élaboré par d'autres chercheurs dans ce domaine de recherche.

Mon étude de terrain est une deuxième occasion de mettre au travail réflexif ma propre implication : confronter ma propre expérience, ainsi que mon élaboration théorique de la formation par la grande itinérance, à un deuxième « autre » : l'expérience d'autres voyageurs autour du monde.

Le choix des informateurs a été motivé par deux raisons :

- D'une part, ils doivent correspondre aux critères présentés plus haut afin de pouvoir mettre en discussion la partie théorique de cette thèse et leurs expériences du voyage autour du monde.

- D'autre part, pour leurs spécificités individuelles, afin de mettre en lumière certains aspects venant nourrir cette thèse.

Le premier informateur, Jean-Luc, a été rencontré pendant mon tour du monde, nous avons passé trois jours ensemble. Nous nous sommes revus deux ou trois fois après notre retour, il y a une quinzaine d'année avant de nous perdre de vue. Son premier voyage autour du monde a duré 1 an, il a eu lieu il y a une quinzaine d'années. Il vient de réaliser un deuxième tour du monde de 8 mois qui s'est terminé en avril 2018. Jean-Luc a la spécificité de me permettre de venir interroger deux expériences de tour du monde réalisées par la même personne à quinze ans d'intervalle. Il était ingénieur durant quelques années avant de partir faire son premier tour du monde, il est ensuite devenu manager dans la même entreprise qu'il avait quitté après avoir passé (après son voyage) un diplôme de haute étude de commerce en suisse, son pays d'origine.

Pour le premier entretien semi directif de recherche, je l'avais recontacté dans le cadre de ma recherche de Master 2. Celui-ci s'était déroulé le 07 avril 2014 par Skype, il a duré 1h45. Le deuxième entretien de recherche s'est déroulé le 2 août 2018, à Sondernach, il a duré 1h15. Il s'agit d'un entretien semi-directif pour mettre au travail les deux expériences du tour du monde, et d'un entretien d'explicitation pour interroger la « *time bubble* ». Le recueil s'est fait par enregistrement audio (voir la retranscription exhaustive en annexe).

Les deuxième et troisième informateurs sont Jo et Clem. Ils sont mariés et ont réalisé leur tour du monde d'un an ensemble il y a une dizaine d'année. Jo est américain (il a reçu après son tour du monde la nationalité française également), après avoir vécu quelques années aux Pays-Bas et en Allemagne, il s'est installé avec Clem en Alsace deux ans avant de partir. Clem a rencontré Jo aux Pays-Bas où elle a habité pour ses études, avant de rentrer avec lui en Alsace, avant son tour du monde. Elle a également fait un voyage seule d'un an au Canada après son bac (jeune fille au père un mois avant de faire plusieurs « petits boulots » à travers le Canada). Après leur tour du monde ils ont vécu quelques années aux Etats-Unis, quelques années à Londres avant de revenir vivre à Strasbourg depuis presque deux ans. Leurs entretiens de recherche m'offrent la spécificité de pouvoir interroger deux vécus expérientiels du même voyage, réalisé par deux personnes ayant eu une enculturation différente (une américaine et une française), mais également ayant vécu des

expériences d’immersions longues dans plusieurs pays, avant et après leurs voyages autour du monde.

Le premier entretien de recherche de Jo s’est déroulé le 4 décembre 2017 à Strasbourg, il a duré 2h 40. Le deuxième entretien s’est déroulé le 7 décembre 2017 à Strasbourg, et a duré 1h45. Le recueil s’est fait par enregistrement audio (voir la retranscription exhaustive en annexe).

Le premier entretien de recherche de Clem s’est déroulé le 11 décembre 2017 à Strasbourg, il a duré 2h03. Le deuxième entretien s’est déroulé le 14 décembre 2017 à Nancy, il a duré 1h43. Le recueil s’est fait par enregistrement audio (voir la retranscription exhaustive en annexe).

Mon dernier choix d’informateur me permet ainsi, et tout particulièrement, de mettre au travail réflexif ma propre implication, puisqu’il s’agit de ma femme, Céline. Comme je l’ai présenté en introduction, j’ai effectué ce voyage avec elle. Nous avons passé pratiquement tout le voyage 24h/24h ensemble, nous avons donc été plus ou moins exposés aux mêmes rencontres, aux mêmes événements. Pourtant nous n’avons pas fait la même expérience existentielle de ce voyage : le rythme, la lecture et le ressenti de celle-ci n’est pas la même. Nous sommes partis dans des dispositions existentielles différentes et rentrés dans des conditions quelque peu différentes également. Bien que nous ayons vécu tous les deux une transformation existentielle, celle-ci ne s’est pas opérée de la même manière. En interrogeant l’expérience de ma femme par des entretiens de recherche, je dispose d’une autre exposition existentielle de ce même voyage, je peux mettre au travail réflexif les différentes expériences, rencontres qui ont mené dans un cas à une altération et dans l’autre à une continuité, et vis-versa et ainsi travailler mon implication.

Le premier entretien de recherche de Céline, a été réalisé très tôt dans l’élaboration de l’investigation, puisqu’il a servi de validation à un cours sur l’entretien de recherche au premier semestre de mon Master 1. Il a contribué par la suite à l’élaboration de ma note d’investigation de Master 1 (« Le voyage autour du monde lent et exotique, du développement de l’intelligence culturelle à la rencontre de l’Autre et de Soi »), ainsi que de ma recherche de Master 2 (du même titre). Lors des entretiens de recherche de Céline, plusieurs critères ont été mis en place :

- Je veillerai à ce que toutes les conditions de l’entretien soient réunies.
- Je veillerai à ce que l’implicite du fait de notre histoire commune soit formulé.

- Je veillerai à ce qu'il y est une distinction explicite faite entre le mari qui l'a accompagné, qui a partagé cette expérience avec elle, et l'interviewer qui est dans une posture de chercheur, qui recueille son expérience dans le but de l'objectiver et de l'utiliser pour son investigation.
- Je veillerai à ce que mon appréhension de son expérience ne fausse pas mon écoute bienveillante et ma curiosité attentive.

Le premier entretien de recherche s'est déroulé le 3 janvier 2013, il a duré 2 heures. Le deuxième entretien de recherche s'est déroulé le 5 décembre 2017, il a duré 2h12. Le recueil s'est fait par un enregistrement audio (voir la retranscription exhaustive en annexe). Son voyage autour du monde a duré un an, il a eu lieu il y a une quinzaine d'année. Céline était étudiante en STAPS, elle est actuellement professeur et directrice d'école ainsi que guide de moyenne montagne. Elle vit dans sa région de naissance en Alsace.

Le deuxième entretien de recherche de Céline a été réalisé pour ma recherche de thèse en décembre 2017. À ce stade de la recherche, elle avait une connaissance générale de mes travaux (contrairement au premier entretien) puisqu'elle a lu mes articles publiés ainsi que « subi » mes entraînements à mes communications dans différentes conférences. Afin de prendre en compte ce « biais » et d'en atténuer au maximum ses effets sur le deuxième entretien, l'essentiel de celui-ci a été réalisé à l'aide de la technique de l'entretien d'explicitation, afin de permettre l'évocation de la situation initiale. De plus, ce deuxième entretien ayant pour objectif de travailler la « *time bubble* », les situations explicitées ont été puisées dans les expériences déjà présentées par l'interviewée lors du premier entretien de recherche, afin justement d'approfondir ce qui y avait déjà été mis en lumière.

Je tenais encore à préciser ici quelques difficultés que j'ai pu rencontrer dans mes entretiens avec Céline, du fait, d'une part qu'elle soit ma femme, et d'autre part qu'on ait vécu ce tour du monde ensemble. Tout d'abord, mon intention de départ, lors du premier entretien était de faire un entretien exploratoire, je ne pensais pas l'intégrer à ma recherche lorsque je l'ai réalisé. Ma principale crainte était d'induire mon expérience du tour du monde et la confirmation de mes intuitions de départ dans son discours, ce qui n'a pas été le cas, je me suis vite rendu compte que je n'interrogeais pas mon expérience mais une autre expérience que je découvrais au fur et à mesure. Son entretien m'a d'ailleurs permis de remettre en cause et de faire évoluer mes intuitions

de départ. Une autre difficulté s'est posée pour Céline, qui en début d'entretien, à une ou deux occasions, m'a interrogé pour confirmer un élément du voyage, pour me demander des précisions sur un autre. Je lui ai alors rappelé que j'étais l'interviewer, dans une posture de chercheur, et non son compagnon de voyage. La dissociation s'est faite assez vite, on peut lire par exemple dans les entretiens qu'elle parle de son mari à la troisième personne sans plus attendre aucune confirmation de ma part. En miroir, ma principale difficulté fut de veiller à ne pas confirmer ou préciser un élément de contexte qu'elle avait du mal à retrouver, ou encore induire la remémoration d'une expérience qui me semblait pour moi pertinente. Ce que je peux dire concernant cette difficulté, c'est que en tant que chercheur (mais c'est un savoir-être-faire que j'ai pu construire en tant que voyageur, dans le rite de l'hospitalité), j'ai l'intime conviction que la relation de confiance qui permet à une personne de se livrer est extrêmement fragile, et que dès lors qu'on force à contre sens de la relation, celle-ci se contracte et est remise en cause, la distance se réinstalle, et il faut alors sortir de l'objectif et travailler à nouveau à rétablir la confiance, ce qui en réalité est contre-productif. Ma deuxième conviction en tant que chercheur (mais c'est également un savoir-être-faire que j'ai pu construire en tant que voyageur) c'est qu'il y a beaucoup de savoirs qui émergent de l'incertitude par sérendipité, que ces types de savoirs ne se retrouvent jamais là où on les anticipait, et qu'ils permettent de faire des sauts qualitatifs. Encore plus que de chercher des réponses à mes questions, j'étais extrêmement sensible et alerte à tout ce qui représentait pour moi des contre-sens dans le discours de l'interviewé, des anicroches dans mes intuitions de départs, des surprises dans le déroulement logique anticipé des réponses. Je n'ai pas hésité à m'écarter un moment du guide de l'entretien, à laisser l'interviewée approfondir un élément non prévu, à accompagner l'interviewée afin qu'elle puisse explorer une contradiction dans son discours, à la laisser revenir en arrière sur une question déjà traitée, à « sauter du coq à l'âne ». Je pense que cela est visible dans la lecture des entretiens, où beaucoup d'extraits retenus ne sont pas une réponse directe à ma question de départ.

Pour finir, si interviewer Céline a présenté quelques difficultés à surpasser, cela a eu également quelques avantages, puisqu'il y avait à la base une relation de confiance très forte sur laquelle j'ai pu mener mes entretiens. Cela est notamment très important dans la conduite de l'entretien d'explicitation où l'on réexplore des expériences en situation d'évocation (comme si on était en train de les (re)vivre), en amont du discours réflexif qui permet d'intégrer son expérience à son histoire de vie, ou si l'on veut, de la reformuler avec cohérence avec son histoire de vie. De

maintenir l'interviewé en situation d'évocation peut s'avérer compliqué, tout d'abord parce qu'il ne s'agit pas d'une forme naturelle de restitution d'une expérience, et d'autre part parce qu'il aura tendance à vouloir sortir de l'évocation pour retrouver un discours socialement construit, travaillé et général sur la situation. Dans certaines situations d'évocation en particulier, l'interviewé a, selon les mots de Céline après l'interview, le sentiment de se livrer, de se mettre à nu, et qu'il fallait beaucoup de confiance en l'interviewer. Il m'a fallu beaucoup plus travailler à créer une relation de confiance permettant de maintenir l'évocation avec mes autres interviewés, avec qui nous avons fait beaucoup plus d'aller-retours entre l'entretien semi-directif et l'entretien d'explicitation.

4. Guide d'entretien

Dans un souci de clarté pour le lecteur, nous précisons que les questions telles que nous les présentons ci-dessous ne suivent pas l'ordre dans lequel elles ont été posées à l'interviewé, mais sont articulées aux hypothèses et aux sous-hypothèses auxquelles elles sont appariées pour rendre visible l'organisation conceptuelle du dispositif¹²⁹.

Ces questions sont toutefois numérotées en fonction de l'organisation chronologique, du déroulement du voyage :

1. Le départ : contexte de la décision, préparatifs, projets, conséquences.
2. Le voyage : mode de fonctionnement, rencontres, évolution, moments.
3. Le retour : projection, choix, étapes, ressentis, partage, situation actuelle.

Par exemple, la question est numérotée (3.5.) correspond à la cinquième question sur le retour.

Nous souhaitons encore préciser, bien que cela n'apparaisse pas ci-dessous, que dans la pratique de l'entretien, le développement « inattendu » d'une réponse, les retours en arrière, etc., peuvent par exemple renvoyer une même réponse à chacune des trois hypothèses. Il arrive par exemple qu'une question puisse engendrer des réponses dont la transcription représente plusieurs pages et où l'informateur aborde par lui-même, des expériences venant nourrir plusieurs hypothèses.

1ère question : Est-ce que tu peux, pour commencer, me décrire les grandes lignes de ton voyage?

¹²⁹ Le guide d'entretien avec les questions dans l'ordre où elles ont été posées est consultable en annexe.

Questions non liées directement à une hypothèse mais au déroulement du voyage :

- 1.1. Qu'est-ce qui a motivé ton départ ?
- 1.2. Dans quel état d'esprit étais-tu ?
- 1.3. Combien de temps s'est-il écoulé entre ta décision et ton départ ?
- 1.4. Comment as-tu vécu cette attente ?
- 1.5. Qu'as-tu fait comme sacrifice pour ce voyage ?
- 1.6. Comment tes proches ont accueilli ta décision ?
- 1.7. Comment as-tu organisé ton voyage ?
- 1.8. Que connaissais-tu des pays ?
- 1.9. Avais-tu des projets dans le voyage ? Photo – carnet ?
- 1.10. Qu'amenais-tu avec toi ?
- 1.11. Qu'as-tu ressenti le jour de ton départ ?
- 2.1. Qu'as-tu ressenti dans l'avion ?

* Hypothèse 1 : La grande itinérance du voyage autour du monde, permet d'être à la fois immergé socialement dans le monde tout en éprouvant un affaiblissement des schémas de pensée liés à la culture d'origine, ce qui permet de vivre une autre expérience de l'altérité du monde.

- Hypothèse 1a : La grande itinérance du voyage autour du monde, permet d'être à la fois immergé socialement dans le monde tout en éprouvant un affaiblissement des schémas de pensée liés à la culture d'origine.

- 2.2. Qu'as-tu ressenti lorsque tu es arrivé dans le pays ?
- 2.3. Peux-tu me parler de ce début de voyage ?
- 2.4. Comment te déplaçais-tu ? Où vivais-tu ? Avais-tu un programme ?
- 2.6. As-tu le sentiment d'avoir changé de façon de voyager ? De rythme ? D'apprendre ?
- 2.7. Comment as-tu vécu l'arrivée dans un nouveau pays ? Quelle évolution ?

Ces questions sont en rapport avec "l'immersion sociale dans le monde" et bien qu'elles ne dirigent pas directement l'attention de l'interviewé vers "un affaiblissement des schémas de pensée liés à la culture d'origine", ce qui représente souvent un processus « silencieux » pour le voyageur (sans un travail réflexif préalable à l'entretien de sa part, il n'en a pas forcément pris conscience), en accord avec mon hypothèse, l'immersion dans un ailleurs implique un affaiblissement des schémas de

pensée de la culture d'origine, ce que ces questions permettront de relever ou non dans le témoignage de l'interviewé.

- Hypothèse 1b : Cet affaiblissement permet de vivre une autre expérience de l'altérité du monde.

2.3. Peux-tu me parler de ce début de voyage ?

2.4. Comment te déplaçais- tu ? Où vivais-tu ? Avais-tu un programme ?

2.6. As-tu le sentiment d'avoir changé de façon de voyager ? De rythme ? D'avoir appris ?

2.7. Comment as-tu vécu l'arrivée dans un nouveau pays ? Quelle évolution ?

* Hypothèse 2 : Le voyage autour du monde permet une mise en abyme de soi, qui permet à son tour une formation à un mode différent de rencontre.

- Hypothèse 2a : Le voyage autour du monde permet une mise en abyme de soi¹³⁰.

2.10. Est-ce que tu as le sentiment que ton rapport avec les gens a changé ?

2.6. As-tu le sentiment d'avoir changé de façon de voyager ? De rythme ? D'avoir appris ?

2.7. Comment as-tu vécu l'arrivée dans un nouveau pays ? Quelle évolution ?

2.11. Est-ce que tu as le sentiment d'avoir changé ? Comment ? Quand ?

2.9. Y a-t-il un moment où tu as eu le sentiment d'avoir vécu un temps hors du voyage ?

- Hypothèse 2b : Cette mise en abyme de soi permet une formation à un mode différent de rencontre.

2.8. Peux-tu me parler de tes rencontres ?

2.6. As-tu le sentiment d'avoir changé de façon de voyager ? De rythme ? D'avoir appris ?

2.7. Comment as-tu vécu l'arrivée dans un nouveau pays ? Quelle évolution ?

* Hypothèse 3 : Dans le voyage autour du monde, une mise en abyme de l'autre favorise une formation à la rencontre de soi entraînant la construction de savoirs existentiels qui par la constitution d'une « *time bubble* » (Eslrud, 1998), prépare le voyageur à mieux vivre ses futures transitions de vies et à apprendre à les inscrire dans ses groupes d'appartenance.

¹³⁰ La mise en abyme de soi est un processus qui, par analogie avec le procédé littéraire consistant à placer à l'intérieur d'une première œuvre une seconde œuvre reprenant plus ou moins fidèlement les actions ou les thèmes de la première, permet au voyageur, à travers les rencontres et métissages au cours de son cheminement, d'apercevoir, dans ce que l'Autre montre, des manières d'être et de faire qu'il croyait constitutives de lui-même et non de l'Autre (mise en abyme de soi, trouvé dans l'Autre).

- Hypothèse 3a : Dans le voyage autour du monde, la mise en abyme de l'autre¹³¹ permet une formation à la rencontre de soi.

2.8. Peux-tu me parler de tes rencontres ?

2.10. Est-ce que tu as le sentiment que ton rapport avec les gens a changé ?

2.11. Est-ce que tu as le sentiment d'avoir changé ? Comment ? Quand ?

- Hypothèse 3b : Cette formation à la rencontre de soi entraîne la construction de savoirs existentiels.

2.8. Peux-tu me parler de tes rencontres ?

2.10. Est-ce que tu as le sentiment que ton rapport avec les gens a changé ?

2.11. Est-ce que tu as le sentiment d'avoir changé ? Comment ? Quand ?

3.13. Penses-tu que ce voyage t'a transformé pour la vie ?

- Hypothèse 3c : Cette construction de savoir existentiels permet au voyageur de se constituer une « *time bubble* » (Eslrud, 1998).

2.5. Te rappelles-tu de bons moments ? De mauvais ? De moments de doute ? De frustration ? De peur ? De découragement ? De vouloir rentrer ?

2.6. As-tu le sentiment d'avoir changé de façon de voyager ? De rythme ? D'avoir appris ?

2.9. Y a-t-il un moment où tu as le sentiment d'avoir vécu un temps hors du voyage ?

2.8. Peux-tu me parler de tes rencontres ?

2.10. Est-ce que tu as le sentiment que ton rapport avec les gens a changé ?

2.11. Est-ce que tu as le sentiment d'avoir changé ? Comment ? Quand ?

3.13. Penses-tu que ce voyage t'a transformé pour la vie ?

3.17. Si tu devais me dire une seule chose que le voyage a changé en toi, qu'est-ce que ce serait ?

La « *time bubble* » est un concept théorique qui peut être très abstrait pour le voyageur, ces différentes questions n'orientent pas explicitement vers un vécu de « *time bubble* », elles ont toutefois pour vocations de permettre à l'interviewé de faire appel à différentes temporalités qu'il a pu ou non vivre en voyage, et lui permettre d'explorer en quoi elles ont pu ou non être une ressource dans son expérience globale du voyage.

¹³¹ La mise en abyme de l'autre est un processus qui permet au voyageur, à travers les rencontres et métissages au cours de son cheminement, d'apercevoir, dans ce qu'il montre, des manières d'être et de faire qu'il croyait constitutifs de l'Autre et non de lui-même (mise en abyme de l'Autre, trouvé en soi).

- Hypothèse 3d : La constitution de cette « *time bubble* » permet de se préparer à mieux vivre ses futures transitions de vie.

3.1. Quand as-tu commencé à penser à ton retour ?

3.2. Avais-tu des doutes sur toi ?

3.3. Avais-tu envie de rentrer dans ton pays ?

3.4. Pensais-tu que tout serait comme avant ?

3.5. Avais-tu de nouveaux projets ?

3.6. Comment te sentais-tu dans l'avion ? Quand tu es arrivé ?

3.17. Si tu devais me dire une seule chose que le voyage a changé en toi, qu'est-ce que ce serait ?

- Hypothèse 3e : Le voyageur apprend à inscrire ses transitions de vie dans ses groupes d'appartenance.

3.7. Comment as-tu partagé ton expérience ?

3.8. As-tu eu du mal à t'adapter ?

3.9. Avais-tu le sentiment d'avoir changé ?

3.10. Est-ce que la vie était plus dure après ?

3.11. Qu'as-tu fait en rentrant ?

3.12. Quel chemin as-tu parcouru depuis ?

3.13. Penses-tu que ce voyage t'a transformé pour la vie ?

3.14. Penses-tu à ton voyage ? Est-ce que tu en parles ?

Lors de l'élaboration de ce guide d'entretien, nous avons, à chaque que c'était possible, articulé directement des questions à des sous-hypothèses. Toutefois, lorsque les sous-hypothèses faisaient appel à des notions ou des concepts théoriques pouvant être trop abstraits pour l'interviewé, où alors lorsque des sous-hypothèses faisaient appel à des processus cognitifs pouvant être vécus par le voyageur de façon non conscientisés (sauf s'il a fait préalablement un travail réflexif de son expérience autour de ces processus), nous avons élaboré des questions qui permettaient à l'interviewé d'interroger son expérience de différents points de vue que nous pensions aptes à faire émerger des éléments pouvant nourrir la sous-hypothèse.

Avec le recul de l'analyse, nous nous rendons compte que d'autres questions, probablement plus pertinentes auraient pu être élaborées, toutefois, et même si certaines notions ont été plus difficiles

que d'autres à mettre à l'épreuve du témoignage des interviewés, les quatre heures d'interview (en moyenne) consacrées à chacun d'eux, ainsi que les différentes techniques d'interview sur lesquelles nous nous sommes appuyés nous ont permis d'interroger les quatre vécus de façon à faire émerger des éléments venant nourrir chacune des sous-hypothèses.

PARTIE III :

Analyse du terrain et retour sur la recherche

Cette étude du terrain sera construite à partir de l'analyse thématique des quatre entretiens de recherche. Elle aura pour objectif, par un retour sur la recherche, de venir confirmer ou infirmer les trois hypothèses et leurs sous-hypothèses de recherche permettant de répondre à la problématique de cette thèse : s'inscrivant dans le courant de recherches sur le phénomène *backpacker* (issu du tourisme jeunesse), mais ne s'y réduisant pas, le questionnement du voyage itinérant autour du monde, est supposé construire une expérience de l'altérité différente de celle visant l'intégration à une nouvelle culture, produire une acculturation distincte de celle dégagée par la plupart des approches interculturelles à travers une modalité spécifique de métissage et, via la rencontre de l'Autre et de Soi dans un double mouvement d'émancipation, intérieur et extérieur, déboucher sur la construction de savoirs existentiels permettant de vivre des transformations existentielles tout au long de la vie et d'actualiser certaines potentialités du Soi - toutes propositions qui inscrivent ma recherche dans le champ de l'autoformation en éducation tout au long de la vie.

Nous construirons cette étude du terrain en traitant les trois hypothèses séparément, chacune faisant l'objet d'une partie. Chaque hypothèse sera elle-même décomposée en sous-hypothèses (telles que nous les avons définies). De plus, étant donné l'étendue des informations issues des entretiens à traiter, leurs natures expérientielles et subjectives demandant de les situer dans leurs contextes, nous proposerons leurs analyses au plus près des propos des interviewés, par un souci de lisibilité et d'efficacité.

Nous tenons encore à rappeler qu'il s'agit d'une étude de terrain s'appuyant sur l'expérience de quatre personnes ayant réalisé un voyage autour du monde d'environ un an, mais également sur leur expérience de préparation au voyage pouvant aller jusqu'à un an et encore sur leur expérience de résédentarisation s'étalant de huit à quinze ans après le voyage. Il s'agit ainsi d'une étude qualitative d'une expérience longue. Chaque informateur a fait l'objet d'environ quatre heures d'entretien de recherche ce qui représente, pour l'ensemble, plus de trois cents pages de données retranscrites. Nous avons alors procédé à une analyse thématique des entretiens croisant les quatre expériences par un découpage permettant d'en extraire les principales données. Bien que ce découpage soit arbitraire, puisque chaque donnée peut potentiellement venir nourrir une autre analyse, nous avons tenu, dans la mesure du possible, et pour une meilleure lisibilité et un confort de lecture, à n'utiliser qu'une seule fois un extrait spécifique. Toutefois, dans les quelques cas où

un même extrait est utilisé plusieurs fois, nous veillerons à ne pas le citer dans son intégralité, mais à faire apparaître suffisamment de contexte afin d’accompagner le lecteur dans sa remémoration de l’ensemble de l’extrait traité précédemment. Nous plaçant dans le paradigme de la complexité (Morin, 2005), nous avons pris soin d’élaborer la présentation de cette analyse ainsi que ce retour sur la recherche, en prenant en compte la complexité et l’interconnexion des expériences. En effet, chaque analyse vient préparer et nourrir l’analyse suivante, et lorsque des parties non consécutives peuvent s’approfondir ou s’enrichir l’une l’autre, cela est notifié en fin d’analyse. Pour donner un exemple, dans la sous partie : « Un voyage *hic et nunc* pour un voyageur de l’interstice » il sera notifié : « cf. 3.2.4. Une rencontre *hic et nunc* ». Nous commençons ainsi par une analyse du voyageur et de ses conditions existentielles de départ pour ensuite nous intéresser à la transformation de la forme du voyage par la grande itinérance, le type de rencontres que cela implique avant de nous intéresser à ce que celles-ci produisent dans la formation de soi du voyageur, pendant et après le voyage. La dernière analyse s’intéresse à la construction d’une « *time bubble* » (Eslrud, 1998) par le voyageur et permet de faire un retour sur les différentes temporalités du voyage, traitées de façon transversales tout au long de l’étude.

Premier chapitre de l’étude de terrain : hypothèse I

La première partie de cette étude du terrain sera consacrée à tester la première hypothèse : la grande itinérance du voyage autour du monde, permet d’être à la fois immergé socialement dans le monde tout en éprouvant un affaiblissement des schémas de pensée liés à la culture d’origine, ce qui permet de vivre une autre expérience de l’altérité du monde. Pour cela, nous veillerons à tester les deux sous-hypothèses :

-Hypothèse 1a : La grande itinérance du voyage autour du monde, permet d’être à la fois immergé socialement dans le monde tout en éprouvant un affaiblissement des schémas de pensée liés à telle ou telle culture.

-Hypothèse 1b : Cet affaiblissement permet de vivre une autre expérience de l’altérité du monde.

L'analyse thématique et le retour sur la recherche pour cette partie sont subdivisés en deux thèmes :

- Pour repérer " l'affaiblissement des schémas de pensée liés à la culture d'origine", il faut d'abord appréhender qui sont les voyageurs interviewés, quels sont leurs motivations, leurs situations existentielles, leurs projets. D'où le premier thème "le voyageur autour du monde".
- Pour repérer que le voyage leur "permet de vivre une autre expérience de l'altérité du monde", il faut ensuite se pencher sur les transformations qu'ils ont vécues par rapport à une forme de voyage plus classique. D'où le thème "La transformation de la forme du voyage".

Nous avons tenu à faire apparaître ces deux thèmes de recherche en ce début d'analyse afin de mettre tension les conditions existentielles de départ du voyageur et la transformation de la forme du voyage. Notre choix d'interviewés s'étant porté sur des jeunes personnes non encore ou tout juste installés dans leur vie d'adulte, puisqu'il s'agit d'une étape de la vie où le jeune-adulte n'a pas encore pu accumuler, a priori, suffisamment de capitaux financiers, accéder à la propriété et mener une carrière lui permettant de prendre une année sabbatique sans avoir à sacrifier sa carrière professionnelle, ses biens et son inscription sociale pour pouvoir réaliser ce voyage. De même notre choix s'est porté sur un voyage long, en grande itinérance autour du monde, immergé dans les populations locales, et sans objectif à réaliser autre que celui de voyager afin de permettre à la forme du voyage d'évoluer (il s'agit ainsi de ne pas adapter la forme du voyage dans le but de réaliser un objectif extérieur à lui, l'objectif étant le voyage en lui-même). En effet, il existe à l'heure actuelle la possibilité de prendre un billet tour du monde en 21 jours, faire une croisière de luxe autour du monde en quatre mois, il est possible de gagner sa vie en tant que blogueur autour du monde pour des guides de voyage, il est encore possible de faire le tour du monde des stations de ski pour un sponsor, de faire un tour du monde en travaillant dans la marine marchande ou dans des communautés « woofing », ou encore, avec l'objectif de faire le tour du monde sans dépenser un euro, etc. Si chacune de ces expériences représente une formation différente par le voyage autour du monde à étudier, notre choix se porte sur un type de voyageur, et un type de tour du monde que cette première partie permet de venir interroger. Il est à noter également que dans les parties suivantes nous interrogerons en quoi la transformation de la forme de voyage influe sur la formation du voyageur.

1. Le voyageur autour du monde

Ce premier thème a pour objectif de tester l'hypothèse 1a : La grande itinérance du voyage autour du monde, permet d'être à la fois immergé socialement dans le monde tout en éprouvant un affaiblissement des schémas de pensée liés à la culture d'origine. Pour repérer cela, il faut d'abord appréhender qui sont les voyageurs interviewés, quels sont leurs motivations, leurs situations existentielles, leurs projets.

1.1. Un voyage autour du monde, itinérant, pour un voyageur exote

Variété des cultures traversées

Cette variété des cultures traversées apparaît d'emblée dans les propos de Céline : « Je suis partie, euh, avec mon mari, euh, découvrir d'autre, euh, d'autre pays / d'autres contrées, d'autres continents / d'autres cultures / mais peut-être avec une certaine naïveté // » (C10). « / Alors nous sommes partis un an /, pour faire un tour du monde / et dans les grandes lignes, on a traversé les cinq continents / [...] » (C2) « Ensuite / nous sommes arrivés en Amérique du Sud / nous sommes restés au Pérou / et / nous avons traversé la Bolivie et le Chili / jusqu'à Ushuaia / et nous sommes remontés en Argentine / en avion jusqu'à Mendoza : avant de rejoindre Lima. Ensuite on a pris l'avion jusqu'au Mexique / et on est descendus à pied / au Guatemala / puis au Honduras // puis on est retournés au Guatemala pour prendre l'avion pour les Etats-Unis / on a vadrouillé surtout sur la côte ouest / puis nous sommes repartis euh / en Nouvelle Zélande / [...] » (C3). La liste des pays traversés comprend encore l'Australie, plusieurs pays d'Asie : l'Indonésie, la Malaisie, la Thaïlande et l'Inde mais aussi L'Afrique du Sud avant le retour en Europe. On retrouve une itinérance analogue dans le récit de Clem, traversant « l'Ouzbékistan, le Kirghizstan et la Chine par les moyens terrestres, ce qui était un peu notre objectif. Ensuite on a été au Japon, en Inde, en Thaïlande, en Malaisie, à Singapour, ça nous a pris six mois. Et puis ensuite, Australie, Nouvelle Zélande, Tahiti et ensuite l'Amérique du Sud, donc on est partis du Chili et on a remonté, en passant par le Pérou, pardon, la Bolivie, Chili, Bolivie, Pérou et Equateur. [...] » (CL3). Pour Jo, « Le voyage a commencé en 2007 / et on a fait seize pays en 12 mois, environ. » (J2). Comme le résume Jean-Luc : « Ouais exactement, on peut voir ça comme un tour du monde, / et bien que / enfin c'est un tour du monde mais c'est de loin pas tous les pays / c'est déjà un joli aperçu. / » (JL4)

On peut voir que pour nos quatre voyageurs, l'idée de réaliser un tour du monde était très prégnante au-delà de la spécificité des pays traversés, venant ainsi renforcer le concept de « tour-du-mondité » de Moltz (2010) : au-delà de la motivation à découvrir les cultures spécifiques visitées, il faut prendre en compte une motivation à réaliser la boucle, à toujours aller de l'avant malgré la fatigue, la déstabilisation (liée à l'enchaînement des chocs culturels toujours renouvelés) et le besoin de retrouver un cadre stabilisant. Il y aurait en effet un fort sentiment cosmopolite à l'œuvre, une volonté de se libérer de ses héritages socioculturels pour devenir, au moins un temps, citoyen du monde.

Transformation de la forme du voyage

Les interviewés notent également la transformation de la forme du voyage. Chez Jo, « pendant quelques mois on avait des points d'entrée et des points de départ. [...] Donc quand on arrive dans un pays, on avait peut-être déjà le jour où on part, et on a rempli au milieu, au feeling, ou avec des plans qu'on avait déjà faits ». (J18). Mais, par la suite, « on pouvait pas prévoir trop à l'avance là où on va dormir, le train qu'on va prendre, tout ça, il fallait juste le faire le jour même. Et aussi on est arrivés dans certains villages avec les sacs à dos et on ne savait pas où on allait dormir, pas souvent. » (J19). « On savait / on savait que ça allait être un tour du monde, mais on ne savait pas pendant quelques mois, même du voyage, si on va faire l'Amérique du Sud ou les îles dans le pacifique pendant le tour du monde. » (J9). Pour Clem, « ça a un peu évolué, le projet, on s'est dit « si on part aussi loin, autant aller voir d'autres endroits qui nous attirent sur le chemin » (CL5). Céline exprime clairement cette transformation du voyage : « Bien en fait c'est étrange parce que / pendant mon voyage je me suis rendue compte que j'avais préparé des pays et je / j'ai rarement regardé ce que j'avais préparé (rire) / donc, euh, ça a réussi à me rassurer avant de partir, mais finalement ça a très peu servi pendant le voyage. » (C25). Comme le résume Jean-Luc, le voyage se construit « un peu au feeling » (JL15).

Ne pas revenir, ne pas s'arrêter

Le caractère d'itinérance de la forme de voyage en question est d'autant plus prégnant que les interviewés sont demeurés exotés alors même que le découragement du voyage, la possibilité de retour se sont présentés à eux.

Suite à ma question : « *Et pas au point d'être découragée, fatiguée¹³² ?* » (M59), Céline répond : « Ah non jamais [...] mais en fait je pense que l'idée a dû me traverser l'esprit, je n'ai pas de souvenir ici, mais vu comme je l'ai vécu, c'est sûr que ça a dû me venir à l'esprit / c'est sûr, mais en même temps pas forcément rentrer chez moi, mais aller ailleurs, ouais. / Je ne pense pas que je voulais rentrer chez moi. [...] » (C59). Ou encore : « Oui je me rappelle qu'à Bondowoso, j'ai eu un petit moment de découragement. / Parce que je voulais absolument aller sur le Kawa Igen et il pleuvait, il n'arrêtait pas de pleuvoir (soupir), et c'était long, et on est arrivés, et / mais finalement tout s'est arrangé. / Et on a attendus un bus qui n'est jamais arrivé et finalement on a fait la rencontre d'étudiants, et hop une rencontre et c'était reparti et le moral était revenu. / Et ça c'est génial. [...] » (C56). Jean-Luc mentionne également quelques doutes, mais très ponctuels : « Ben le doute il y avait cet aspect de ne pas aller en Chine finalement, à cause du SARS, donc là, un petit / un petit doute par rapport à qu'est-ce qu'on faisait, mais il n'y avait pas forcément l'idée de rentrer en Suisse, c'était plus l'idée de / ouais de changer d'itinéraire ou bien de rester à un endroit différent » (JL42). Lorsque je demande à Jo « *Et est-ce qu'il y a un moment où vous vous êtes dit maintenant on arrête et on rentre, ou pas ?* » (M33), celui-ci répond : « jamais sérieusement, mais en Inde, des fois c'était très dur, des fois c'était super, mais des fois c'était dur. // c'était peut-être la seule période où on s'est dit, peut-être ça ne va pas marcher. » (J33). « Après l'Inde, oui. On s'est dit oui, on peut continuer, comme ça. [...] » (J35).

La possibilité de sédentarisation a également été mise rapidement de côté ou, au plus, envisagée très ponctuellement. Evoquant l'Inde à nouveau, Jo précise : « on ne voulait pas faire partie d'une communauté de gens pendant des mois et des mois et trouver un travail. [...] Sauf une fois, on s'est implanté, / à Santiago, au Chili. [...] on est restés à Santiago dans la ville un mois pour apprendre l'espagnol, pour suivre des cours d'espagnol intensifs. [...] Et voilà, après ça on parlait mieux espagnol, on a compris ce qui était nécessaire à donner plus d'acuité à notre voyage, aux trois mois qui restaient en Amérique du Sud. Et après on est partis de Santiago, après un mois. »

¹³² Lorsque les questions de l'interviewer apparaissent dans les extraits sélectionnés, celles-ci seront mises en italique pour faciliter la distinction entre les deux discours.

(J79). Clem rapporte que, avant de partir un an, Jo et elle avaient également « un autre projet, qui était de partir en Nouvelle Zélande pendant un an et travailler. Et puis après ça s'est modifié, au fur et à mesure, on s'est dit, ça serait peut-être mieux en fait qu'on travaille ici, qu'on économise et qu'après on parte dans plein de pays qui nous ont fait envie dans notre vie commune avec Jo. » (CL3). Le désir d'itinérance prévaut donc malgré les aléas du voyage.

Voyager en couple

Il est à noter que Clem et Jo ont réalisé ce voyage autour du monde en tant que couple. « Oui, donc c'était un voyage à deux, c'était Clem, ma femme et moi, / [...] / on avait pas tous les deux un téléphone sur nous, donc pendant un an on était vraiment 24/24 à côté de l'un de l'autre. / Sauf quelques heures où quelqu'un a marché, ou a fait les courses ou a fait quelque chose mais sinon on était pendant un an, / ma femme était à mes côtés / et c'était nécessaire, parce qu'il ne faut pas se perdre, mais c'était aussi super intéressant parce qu'on a vécu tellement d'expériences ensemble et on était jamais si proches physiquement et spirituellement / ouais, c'était vraiment une bonne expérience / voilà, c'était que nous deux et nos sacs à dos / [...]. » (J6). Il nous paraît ainsi intéressant de faire apparaître leur expérience du voyage en tant qu'individus, mais aussi, lorsque cela apparaît dans leur discours, en tant que couple. Dans ce cas précis, nous pouvons voir que ce tour du monde a participé à la construction et la consolidation du couple, qu'il y a également une histoire commune qui se construit. De plus, nous tenons à préciser que lorsque la même expérience est traitée par les deux voyageurs et que cela n'apporte pas d'information complémentaire à l'analyse, nous relaterons cette expérience que pour un des deux informateurs. Cela permet de mettre en valeur justement lorsque la même expérience produit deux traitements différents de la part des informateurs.

1.2. Condition existentielle de départ : un voyageur émancipé institutionnellement ; et motivation au voyage

Se plaçant dans une disposition existentielle propice au voyage initiatique en faisant le sacrifice de leurs inscriptions sociales et de leurs projets classiques de vie dans leurs sociétés, ils ont impulsé une liberté de mouvement à leurs êtres.

Risques, sacrifices, séparations

Céline, pour pouvoir réaliser ce voyage quelques jours après s'être mariée, a dû abandonner son concours, quitter son appartement et dire "adieux" à ses amis et sa famille. « Je n'étais pas inquiète de partir / parce que j'étais prête à abandonner mon concours / » (C11) « ce qui était le plus stressant c'était de, de, de relouer l'appartement (rire) / de caser nos affaires à gauche à droite [...] le voyage en lui-même était assez / simple. / » (C17). Jean-Luc a démissionné de son travail pour ne plus avoir de contrainte. « j'ai donné mon congé [le congé en suisse romand est la démission] donc je n'avais pas de travail en revenant. » (JL13). Il ajoute : « Je n'ai pas l'impression d'avoir fait un sacrifice. / La seule chose, je dirais il faut prendre la décision, donc, après ce n'est pas un sacrifice. C'est clair, un petit côté / avant de partir hein, un petit côté égoïste à se dire finalement on part, on laisse entre guillemets tout le monde sur place, la famille tout ça. On pense entre guillemets qu'à soi-même. Donc un tout petit côté égoïste qui apparaît. » (JL10) Jo et Clem ont démissionné de leur travail, quitté leurs appartements et vendus leurs biens excepté quelques cartons stockés chez leurs parents. Pour Jo, « on a économisé pour le voyage. Après on a quitté notre / notre métier tous les deux, Clem, ma femme et moi, on a laissé l'appartement, on a tout redonné, on avait rien en France, de nous empêcher de partir [...] » (J3). « J'ai retourné ma voiture de fonction, l'appartement on a dit : « merci, au revoir », et on avait plus rien. On a laissé quelques bagages chez les parents de Clem, et un peu chez mes parents pendant un voyage aux Etats-Unis [...] et le reste c'était complètement abandonné. On vendait / tous nos meubles, nos affaires, on vendait des choses, à droite à gauche pour partir, on avait plus rien. » (J11). Le témoignage de Clem est analogue : « j'étais un peu triste de quitter mes collègues, mais « Ah » tellement, tellement contente de me dire « je vais tout larguer, je vais juste prendre le nécessaire dans mon sac à dos, et c'est parti et je vais enfin voir toutes ces choses, dont j'ai rêvé pendant toutes ces années, quoi. » » (CL10) « Ben j'avais plus de boulot, on s'était organisé pour que tous nos frais soient payés, donc tout ce qu'on avait sur nous c'était tout ce qu'on avait, ouais exactement, on ne devait plus rien, on avait pas de dette, on avait / ouais vraiment on était complètement libre, quoi. » (CL116).

Ils nous disent encore tous quatre être partis en passant outre les inquiétudes de leurs parents, de certains amis, des pressions institutionnelles (trou dans le CV, prendre du retard, s'installer au plus vite, etc.)

Comme le souligne Céline, « avant mon voyage, mon père, ça a été dur pour lui de voir que je partais, que j'abandonnais un concours, / une chance d'avoir un boulot dans la fonction publique, voilà. / Il a eu très peur je pense. / Je pense qu'il a pensé que / qu'il a été partagé entre l'idée que ça peut-être une bonne expérience mais que ce n'était pas le moment de le faire [...] » (C125). Jean-Luc rapporte plusieurs types de réactions de ses proches : « Alors si je commence dans l'ordre, mes parents, ils sont plus ou moins tombés de leurs chaises donc, ce n'était pas vraiment la nouvelle qu'ils voulaient entendre (rires). Et puis, un peu / choc, déjà choc / pas vraiment une compréhension, enfin, ouais, en tout cas dans l'état immédiat, ils n'ont pas vraiment compris, je pense, ils ont peut-être compris un peu dans les mois suivants. / [...] Et puis dans le cercle d'amis, / je dirais deux grosses réactions, tu as ceux qui se réjouissent pour toi, cool, machin, super, et puis tu as ceux [...] qui se disent, ah, mais toi tu as de la chance, parce que toi tu arrives à faire ça, moi je ne pourrais pas. [...] les mêmes qui te disaient ça c'est ceux qui avaient une voiture à trente-cinq mille francs quoi (...) Finalement, peut-être même sans s'en rendre compte, ils attachaient plus d'importance à des choses matérielles qu'à vivre l'expérience d'un voyage. / » (JL11).

Cette dimension sacrificielle, en termes notamment financiers et professionnels, est particulièrement soulignée par Jo et Clem : « Déjà, il faut sacrifier un an de travail pour deux personnes » (J14). « Il y avait certaines personnes qui ne comprenait pas, qui disaient, peut-être c'est trop de risques, qu'est-ce qu'ils vont dire après, sur le CV, tu travaillais pas, tu es parti pour faire un voyage, est-ce tu vas recommencer ta vie ? Comment ? Est-ce que ce n'est pas une perte de temps ? [...] c'est pas trop tôt dans ta vie ? Tout le monde avait un avis, peut-être plus tard, peut-être plus tôt. » (J15). Jean-Luc, de son côté souligne la dimension relationnelle du sacrifice : « pas de l'angoisse [au moment du départ] , c'est peut-être pas le mot, mais un peu de la peur, tu te dis là mais qu'est-ce que je suis en train de faire, c'est quoi cette connerie et finalement tu finis en larmes, tout le monde pleure, et ça fait bizarre, en plus mon père quand je suis parti, il m'a dit au revoir parce qu'il était sûr de ne pas me revoir, parce que pour lui j'allais mourir je ne sais pas où, donc ouais, ça fait / plutôt un mélange entre peur, tristesse et puis être super excité de partir. / » (JL21). Clem insiste elle aussi moins sur le sacrifice personnel que sur l'empathie avec les proches. « Moi j'ai pas l'impression d'avoir fait un sacrifice en fait, pas du tout. Je pense que ça a été plutôt une chance qui m'a été donnée, donc après je pense que c'est plutôt la famille qui a été triste, surtout mes parents parce que après j'allais plus vivre en France, donc ils allaient plus me voir (...) Mais nos parents étaient quand même, même si ils ne nous l'ont pas dit parce qu'ils ne voulaient

pas nous stresser, eux ils étaient quand même stressés. Parce qu'on avait pas de nouvelles tout le temps, il y avait pas de téléphone portable, tout ça, donc ça c'était, pour eux, je pense ça a dû être difficile. Après il y a le sacrifice financier, mais, on était un peu à un moment de notre vie où on s'est dit, soit on fait ça, et on met tous nos sous là-dedans, soit ben on fait comme beaucoup de monde, on achète une baraque puis on fait des gosses, quoi. Et nos voyages on les fera / un jour, / peut-être jamais, on en sait rien. Mais notre choix était fait en fait, on s'est dit : « bon, il nous a fallu des années pour gagner des sous, ben, on est encore vaillant, on a que trente ans, ça sera toujours temps, dans la vie », voilà. Il y a des gens qui pensaient qu'on prenait du retard quoi, dans la vie, comme tout à coup on dilapidait toutes les économies, il y a des gens qui regardaient ça d'un mauvais œil. Mais ça ne nous a pas trop freiner en fait, parce que je pense qu'on était fort, tous les deux. On voulait vraiment tellement le faire que, on a pas envoyé promener, mais ça ne nous a pas vraiment affecté ce que disaient les autres gens. On voulait vraiment faire ça, et on savait dans notre tête que ce n'était pas juste des vacances en fait, c'était autre chose. » (CL11) « Donc moi je vois pas trop le sacrifice qu'on a fait, si ce n'est le temps et l'argent, mais on voulait le dédier à cette expérience, donc c'était notre bon vouloir, et ouais, on regrette rien. » (CL12)

Kairos et liberté

C'est l'idée de liberté qui est mis en avant pour justifier ce type de sacrifice ou de risque, souvent éprouvé comme relatif.

« *Et quand tu dis libre, tu dis libre par rapport à quoi ?* » (M132)

« Par rapport à nos obligations, au quotidien, payer un loyer, arriver pour pointer pour travailler, [...] / avoir des dates à respecter pour arriver quelque part, là on était vraiment partis, on devait rien à personne, on avait pas d'obligations, on pouvait faire exactement ce qu'on voulait pendant un an, on pouvait changer les plans du jour au lendemain, sans risque, sans réflexion, et c'est plus le cas maintenant, maintenant c'est plus, il faut vivre plus chronologiquement. » (J132). « En réalité, on a jamais été si libres que cette année, on avait rien derrière nous. Je ne crois pas que ça peut être le même, / on peut reproduire bien sûr cette sensation, mais depuis, on était jamais si libres. » (J131)

« *Et tu penses que ce sentiment de liberté ça a permis de faire ce voyage aussi ?* » (M133)

« Oui, oui, oui, oui, / on avait la liberté d'expression, d'exploration, c'était, on pouvait tout faire, on pouvait tout faire à ce moment-là. » (J133)

Clem ajoute : « Eh ben pas d'attache, juste un sac à dos, et puis la vie devant soi, la liberté d'aller où on veut, quand on veut, faire ce qu'on veut, découvrir ce qu'on veut, rencontrer qui on veut, complètement libre, quoi. Même si on est jamais libre à cent pour cent, mais là je crois que c'est le plus que j'ai dû me rapprocher de la liberté, quoi. » (CL114). Pour Jean-Luc : « l'idée c'était de faire une année, ce tour du monde, mais je ne voulais pas avoir une contrainte à me dire si tout à coup je me décide de faire quatorze mois, ou si tout à coup je décide d'en faire huit, voilà, c'était vraiment être libre. » (JL14)

En somme, les interviewés nous disent qu'ils sont partis avec une certaine insouciance (partagée toutefois avec un peu de peur pour Jean-Luc et Clem le jour du départ) mais avec beaucoup d'excitation et un vif sentiment de liberté. Une fois la décision prise, ils n'avaient que peu (voire pas) le sentiment de faire de sacrifice, tout est devenu plus simple, excepté les contraintes matérielles. Autant d'éléments permettant de témoigner de leur motivation intrinsèque afin de vivre pleinement leurs expériences. Jo et Clem ont pris la décision de repousser leur projet d'acheter une maison et faire des enfants et ont économisé plusieurs années pour ce voyage. Ils parlent de réagir face à la vie et du bon moment pour le faire. « En fait, tous les deux, on a considéré qu'à notre âge il fallait réagir, si l'on voulait faire un tour du monde. Moi j'avais, peut-être vingt-huit vingt-neuf ans quand on a commencé à sérieusement à planifier le voyage, et j'avais trente ans pendant le voyage, donc c'était là où on s'est dit, si on veut avoir des carrières, si on veut avoir des enfants, tout ça, c'est maintenant qu'il faut faire ce type de voyage » (J8) Cette idée de bon moment, de kairós, se retrouve chez Céline : « j'attendais que ça de partir, voilà. / » (C35) « Je crois que j'ai pleuré. / D'émotion quoi. / On savait qu'on partait et qu'on était aimé. On s'était mariés quatre jours avant de partir, on était encore plein d'émotions. Et puis, euh, des étoiles plein les yeux. Prêts à / prêts à tout, quoi. » (C36)

Anticipations de l'après-voyage

Les quatre interviewés nous disent qu'ils sont partis en ayant l'idée soit de trouver un autre endroit dans le monde pour s'installer, soit de changer de projet de vie une fois rentrés.

Comme l'exprime Céline : « on s'était dit que peut-être on se trouverait un pays dans lequel on pourrait habiter / pour aller vivre, ou travailler / voilà / Mais c'était, c'était pas ce qui nous a fait partir, mais c'était trouver des motivations à ce voyage. / Moi la découverte ça me suffisait » (C32). Le projet de Jo est plus clairement de s'installer à l'étranger : « dans ma tête j'ai quitté la France, mais je ne savais pas si je vais revenir. C'était pas prévu en tout cas. On va vivre aux Etats-Unis, là où je suis né, et on va faire notre vie là-bas avec l'option de revenir un jour ou pas. Donc quand j'ai quitté la France j'ai dit « wouahou » peut-être j'habite plus en Europe, je vais habiter aux Etats-Unis, mais avant on a ce voyage devant nous, [...] » (J26). « J'avais la confiance que quand on n'avait plus de sous, quand on n'avait plus envie de voyager que on va arriver aux Etats-Unis, reprendre notre souffle, trouver un travail et recommencer une vie normale. Et / mais ça, ça a changé un peu, parce que pendant le voyage le monde de la finance globale s'est effondré [Rires]. Et on s'est retrouvé au chômage avec pas de poste possible quand on est arrivés aux Etats-Unis » (J10)

Jean-Luc, nous dit être parti avec l'idée de se donner du temps pour apprendre à vivre différemment, pour trouver une solution pour sortir du moule social une fois rentré : « l'autre projet je pense plutôt c'était en partant l'idée de / de trouver, comment dire, se donner ce temps pour que en rentrant vivre différemment. / Donc c'était un petit peu ça quand même ça l'état d'esprit en partant, c'était de se dire / okay là on a une année, on va voir plein de choses, après en rentrant je ne me voyais pas / retravailler de la même manière je dirais. J'avais envie de faire autre chose / j'allais dire trouver une solution pour sortir du moule social classique. / » (JL18)

En résumé. Se plaçant dans une disposition existentielle propice au voyage initiatique en faisant le sacrifice de leurs inscriptions sociales et de leurs projets classiques de vie dans leurs sociétés, ils ont impulsé une liberté de mouvement à leurs êtres, passant outre les inquiétudes et les pressions institutionnelles promulgués par leur entourage. Jo nous dit par exemple : « Il y avait certaines personnes qui ne comprenait, qui disaient, peut-être c'est trop de risques, qu'est-ce qu'ils vont dire après, sur le CV, tu travaillais pas, tu es parti pour faire un voyage, [...] Est-ce que ce n'est pas trop tard, c'est pas trop tôt dans ta vie ? [...] » (J15), quant à Céline : « Je n'étais pas inquiète de partir / parce que j'étais prête à abandonner mon concours / » (C11). Ils nous disent encore être partis, avec le sentiment que c'était le bon moment pour le faire, avec beaucoup d'excitation et un

sentiment de liberté. Clem nous dit par exemple, qu'une fois la décision prise, ils n'avaient pas le sentiment de faire de sacrifice. Les quatre interviewés nous disent qu'ils sont partis en ayant l'idée soit de trouver un autre endroit dans le monde pour s'installer, soit de changer de projet de vie une fois rentrés : « [...] se donner ce temps pour que en rentrant vivre différemment [...] j'allais dire trouver une solution pour sortir du moule social classique. / » (JL18). Autant d'éléments permettant de témoigner de leur motivation intrinsèque afin de vivre pleinement leurs expériences. L'idée de pouvoir vivre l'expérience du tour du monde, une vie autre que celle attendue et (fortement) encouragée par la société et relayée par les différents groupes d'appartenance dans lesquels ils sont inscrits, est déjà une première émancipation des schémas de pensée de la société d'origine.

1.3. Un voyage responsable et authentique pour un voyageur exotique

Dans cet élément d'analyse, nous traiterons quelques extraits qui nous permettent de donner un aperçu des différents questionnements et des différentes expériences pouvant venir construire, chez le voyageur, une éthique du voyage dans une démarche exotique (devenir autre et non devenir l'autre), témoignant ainsi d'une émancipation des schémas de pensée liés à sa culture d'origine. En effet ceux-ci tendent à s'affaiblir à mesure que le voyageur s'ouvre à d'autres visions du monde possibles, et ainsi à d'autres schémas de pensée. Nous traiterons ainsi la construction d'un rapport éthique à l'autre dans une démarche exotique ; une éthique du voyage vis-à-vis de la pauvreté, la cruauté, l'injustice ; s'ouvrir au rite de passage *hic et nunc* de la relation à l'autre et ne pas forcer le rite de l'hospitalité selon les projections de la société d'origine ; et enfin construire une éthique vis-à-vis de la photographie de l'autre.

Construction d'un rapport éthique à l'autre dans une démarche exotique.

Céline nous dit : « C216 : [...] Je crois que c'est ça en fait le voyage / c'est être capable de s'arrêter, de se poser, de regarder, de ressentir les choses, de sentir les choses autour de soi, de / tu vois de ne pas être en train de juger : « ah, mais qu'est-ce qu'elle porte ? Ah mais qu'est-ce qu'il fait. Mais pourquoi il fait ça comme ça ? » T'es pas en train de regarder avec tes yeux d'européen, où tout à l'air bizarre, et t'es pas en démonstration, t'es pas en représentation, tu vois, t'es pas, tu connais personne, personne te connaît, t'es un inconnu parmi d'autres, tu vois, tu fais partie de la masse du

parc. / T'as rien à prouver, t'es juste là. » (C216) « [...] faire comme les américains quoi ! // Mais en me posant aussi des questions. / Puisque moi je l'ai vécu deux semaines, mais je n'aurais pas fait ça pendant un mois. / Parce que ce n'est pas bon pour la santé, parce qu'ils mangent trop, parce que c'est trop gras, parce que c'est trop sucré. / Parce qu'ils gaspillent / voilà !, parce qu'il y avait conflit avec / mes principes. / **Alors que** ces principes-là, par exemple, je ne les avais pas au Pérou ! / Au Pérou c'est pollué mais / il y a des sacs plastique qui traînent partout, c'est pas ça qui m'a choqué, les gens il faut qu'ils pensent d'abord à leurs besoins primaires : « qu'est-ce que je mange ? Où je dors ? Est-ce que je vais avoir des sous pour demain ? Comment est-ce que je vais passer l'hiver ? » (C66). Elle nous dit en effet qu'il ne faut pas juger avec ses yeux d'européen, mais prendre le temps de ressentir les choses, de s'effacer dans le rôle de l'inconnu parmi les autres. Elle nous dit qu'elle fait comme les américains, mais en se posant des questions, ou qu'elle questionne ses propres principes vis-à-vis de la réalité de la vie locale, autant d'éléments qui témoignent d'un affaiblissement des schémas de pensée de sa culture d'origine au profit de l'ouverture à l'altérité.

Clem nous dit que le premier jour de son voyage, elle ne s'est pas sentie digne de voyager vis-à-vis de ceux qui n'ont pas la même chance qu'elle, et que ça l'a rendu toute petite (humble) au moment de démarrer son voyage : « [...] Du coup après c'est bien parce que tu ne démarres pas gonflée à bloc, mais tout petit. Tu te dis : « bon, on va voir, on va voir. » (CL24). Elle nous dit encore : « [...] Donc oui des chocs culturels, après on sait que ça va être différent, [...] t'as beaucoup de stéréotypes. [...] on a des fois la perception de gens qui vivent dans un pays, et puis en fait quand on y va on se rend compte que les stéréotypes ne sont pas forcément fondés, mais ils viennent quand même de quelque part, donc il y a peut-être des choses qui sont un petit peu vrai dans les stéréotypes, mais pas complètement, parce que assez déformés par la caricature, et donc à chaque fois que j'allais dans un nouveau pays, je m'attendais un peu aux stéréotypes. On le voit, parce que des fois on le cherche, quoi, [...] Et puis, et du coup, ça c'est intéressant, oui. Je pense des chocs culturels on en a eu dans tous les pays, quoi. » (CL64). Elle nous dit encore que lorsqu'elle était en Inde, elle a rendu visite à deux copines qu'elle avait rencontré dans ses études, l'une était d'un niveau social « opulent » avec peu de considération pour les pauvres et l'autre d'un niveau social moyen qui vivait avec tous les aspects de la réalité du pays : « [...] Donc avec elle, j'ai pu parler un peu, enfin j'ai un peu pu vider mon cœur de, parce que tu vois des choses toute la journée, et tu / , c'est difficile en fait d'encaisser ce que tu vois. [...] Et puis elle nous avait donné des réponses plutôt pragmatiques, mais pleines d'espoir, donc ça c'était, c'était bien aussi, quoi,

parce que, l'exemple du couple chez qui on était resté avant, on voyait qu'on ne pouvait pas vraiment en parler, quoi, c'était un peu dérangeant, en fait, de, de même aborder ce genre de questions. [...] » (CL42). On peut voir dans ces extraits que Clem, en vivant des chocs culturels qui l'ont rendu « toute petite », elle a pris conscience des stéréotypes liés aux schémas de pensée de sa culture d'origine, les mettre au travail, et s'ouvrir à la réalité des pays d'origine à travers ses rencontres de l'autre.

Jo nous parle de son rapport en tant qu'américain aux pays considérés ennemis par sa culture d'origine, comme la Chine (Guerre du Vietnam et de Corée), la Russie (Guerre froide) et les pays en « stan » (toujours en guerre). Il avait envie de les découvrir par lui-même (bien qu'il en avait en même temps une certaine appréhension) : « [...] et j'étais vraiment focaliser sur la Russie. [...] Et quand je suis parti, je pensais dans ma tête comme un américain né dans les années soixante-dix pendant la guerre froide et tout ça, je pensais jamais mettre un pied en Russie, je pensais que c'était impossible, mais j'étais, j'avais vraiment envie, même si il y a une peur d'être de l'autre côté de la guerre froide chez les Russes, mais ça m'intriguait. [...] Et quand je suis arrivé en Asie Centrale, [...] donc j'avais toujours les idées comme : « j'espère que ça va bien marcher, que je suis bienvenu et tout ça, parce qu'il y avait un endroit là où on atterrissait au Kirghizstan, où les panneaux indiquaient à gauche c'est la chine, tout droit c'est le Pakistan et à droite c'est l'Afghanistan [...] C'était la route de *Caracorm highway* en Anglais. Et au bout de cette highway c'était vraiment la guerre de / en Afghanistan et au Pakistan, dans cette zone-là. Et pour moi, d'être si près de ça, j'avais une autre expérience que Clem, parce que pour Clem, [...] c'était pas un sujet, mais pour moi, comme je suis américain, j'ai dit « ouah ça c'est quelque chose. » Donc mes pensées étaient là, être en Russie, être en Asie Centrale pendant la période de guerre juste à côté, y avait l'Afghanistan et tout ça, mais / ça c'est bien passé, j'ai vraiment apprécié, je veux même y retourner si je peux voir tout ça, mais j'avais ce type de chose en tête. Après on est arrivés en Chine, et on commençait un autre type de voyage. » (J26) On peut voir également dans ces extraits que, pour Jo, s'immerger dans des pays ou des régions du monde « ennemis » des Etats-Unis, lui a permis de mettre au travail ses schémas de pensées liés à sa culture d'origine, les affaiblir pour s'ouvrir aux cultures d'accueil.

Jean-Luc nous dit que quelquefois tu vis et tu ressens juste l'endroit sans que tu n'aies besoin d'explications, et que le Cambodge lui a permis, par exemple, de comprendre ce que c'est d'avoir

vécu une guerre : « [...] le pays avait vécu une période très dure / les générations qui avaient vécu ça étaient encore là et ça datait pas de cinq générations en arrière. / le pays était encore très marqué [...] tu marchais dans la rue et tout à coup tu avais quelqu'un sans jambe qui t'attrapait la jambe justement pour essayer de mendier où pour même simplement pour se déplacer d'un endroit à un autre endroit / ça c'est des trucs assez / assez durs, assez forts. / Beaucoup de traces de la guerre encore, beaucoup de traces du massacre qu'il y avait eu, on avait visité la prison S21 où ils exécutaient les gens / ouais c'est des endroits où tu ressens vraiment quelque chose, c'est pas / c'est pas du pipeau, c'est pas un musée, c'est pas du fait semblant, t'es là-dedans, tu n'as pas besoin qu'on t'explique quelque chose, tu / tu vies, enfin tu ressens qu'il y a quelque chose qui s'est passé là, donc / voilà, d'un côté pays dur, et puis d'un autre côté supers paysages, des gens / supers accueillants / souriants /. » (JL30) Dans cet extrait, Jean-Luc nous donne un exemple concret de comment un schéma de pensée de la culture d'origine (le rapport à la guerre ici) peut être mis au travail par l'exposition à un rapport « autre » à ce même objet. Si pour lui la guerre faisait partie de l'Histoire de son pays, il a pu ressentir, à travers l'autre, ce que cela pouvait représenter « dans la chair », transformant ainsi son propre rapport à la guerre.

On peut lire dans le discours des interviewés que l'expérience du voyage autour du monde leur ont permis de construire un rapport éthique à l'autre culturel dans une démarche exotique, que cela passe par une capacité à prendre conscience de ses stéréotypes, de sa propre vision du monde pour ne pas les projeter sur l'autre. Pour cela il faut apprendre à se mettre à la place de l'autre avec une acceptation inconditionnelle tout en étant congruent.

Ethique du voyage vis-à-vis de la pauvreté, la cruauté, l'injustice

Céline nous dit que les mauvais moments pour elles sont ceux où elle a été confrontée à la cruauté et l'injustice : « [...] Les enfants en Inde aussi, ça c'est une rencontre euh, pas gratuite parce que, euh, ils ont faim. [...] ce qui m'a choqué c'est l'indifférence des adultes / et la cruauté des commerçants vers lesquels je me suis tournée pour acheter du riz / qui ont quadruplé le prix du sac de riz / alors que j'en achetais tous les jours à un certain prix et que / pour les enfants il était plus cher. // » (C49) « [...] je pense que j'étais à la limite de la folie parce que c'était insupportable. / Mais c'est aussi une rencontre. / Parce que / c'est le moment où je me suis demandée qu'est-ce qui

fait qu'on est humains / Elle est où la limite ? / voilà. » (C50) Elle me dit encore « [...] Cette force qui m'a poussé en avant c'était plus parce que, je pense, après, tu vois avec le recul, c'était une forme de fuite aussi. Ou de protection. / Parce que là je me suis vraiment demandée ce que je faisais là. / tu vois, mais / pourquoi je suis là, à quoi ça sert de voyager / et j'ai l'impression de voler l'intimité des gens, enfin leur malheur, leur pauvreté, leur / enfin là je me suis vraiment pas sentie à ma place. » (C369) « [...] C'était peut-être ça en fait, d'avoir un projet, pour ne pas être indifférent en fait, c'était peut-être une manière de dire qu'on est encore des êtres humains, et qu'on pouvait aussi faire des belles choses, et donc il fallait créer quelque chose, et avoir un projet c'est créer quoi. [...] » (C370). Céline nous dit que lorsqu'elle a été confrontée à l'indifférence vis-à-vis de la pauvreté, il s'agissait pour elle, aussi, d'une vraie rencontre du monde qu'il ne faut pas fuir ou occulter et qui remet en question le fait de voyager tel qu'il est partagé dans le monde occidental. Elle nous dit encore que dans ces moments-là elle a appris qu'il fallait créer pour rester humain.

Jean-Luc nous dit qu'il a également été confronté, pour la première fois, à ce que pouvait représenter la faim : « [...] et puis il y a un gamin qui arrive, on donne à manger, [...] il s'est posé à côté et il a tout mangé, je veux dire, il a pas fait trois mètres, il a mangé ça là, et puis, vraiment il avait faim [...] » (JL30). Il nous dit encore que bien qu'il soit non violent, il n'a pas hésité à prendre position pour défendre le respect de l'autre : « [...] ils avaient manqué de respect tout du long avec le guide. Le guide qui était un jeune, de je pense peut-être vingt ans, qu'osait pas du tout leur répondre parce qu'il avait peur de perdre son job, et vraiment ils l'ont traité / vraiment très mal tout le trek, pourtant il faisait tout ce qu'il pouvait pour eux. [...] j'en avais empoigné un parce que tellement il manquait de respect à l'autre quoi, et ça c'est / (rires) c'est rare mais en fait les choses avaient été réglées (rires) // » (JL45) Il nous raconte encore une expérience de ségrégation en Australie : « [...] on voyait cette notion blancs et puis aborigènes, et puis ce / ce non / ce non respect / entre guillemet, d'une race soi-disant / je ne sais pas, inférieure à leurs yeux, et puis ça c'était, c'était très marqué [...] tu lis, t'apprends ce qui s'est passé, quelques siècles en arrière, et puis le massacre par endroit fait par les blancs qui sont arrivés, mais c'est de l'histoire, et là en Australie, c'était presque encore en live / » (JL46) Jean-Luc, nous dit qu'avoir été confronté *in situ* à la pauvreté, au non-respect de l'« autre » ou encore à la ségrégation, lui a permis de remettre au travail sa vision du monde héritée de son système de pensée, appris, par exemple, dans les livres.

Quant à Clem, elle nous dit que malgré la distance liée à l'extrême pauvreté, il est toujours possible de créer une relation de personne à personne : Après avoir apporté des médicaments à une petite fille dans la rue, elle est restée discuter avec la famille « [...] et ces gens-là **vivent juste dans la rue**, quoi. Nous on a une chambre d'hôtel, des trucs on est bien. / Ouais c'était très touchant, très troublant, et / on ne pensait pas qu'on pourrait quand même se lier d'amitié, ou un moment comme ça avec eux, et partager avec eux, ouais des moments de rires, des moments où on s'est quand même amusé avec eux, et ça c'est des choses qui vont rester, tu vois, auxquelles je penserai toujours, et quand je vois des personnes dans la rue ça me fait toujours quelque chose, tu vois. [...] » (CL57). Elle nous dit encore que d'être confronté à la pauvreté pendant le voyage, lui a permis de porter un autre regard sur la pauvreté dans son propre pays : « [...] On arrive à Dehli, [...] et c'est déjà un immense choc culturel, [...] des supers belles images, des images très horribles, [...] on emmagasine tout ça dans sa tête et on ne sait pas trop, trop quoi en faire, [...] Les seuls moments qu'on a de répit, [...] c'est quand on va voir des monuments, donc là on paye son entrée, on rentre et puis « CHHHH » [...] Mais en dehors de ces moments-là, quand on est dans la rue, c'est vraiment plus difficile. [...] dans cette demi-seconde, je me rappelle avoir vu une personne qui était sur une natte, à même le sol, et qui avait la moitié des deux bras, la moitié des deux jambes, donc qui pouvait vraiment absolument pas se mouvoir, et qui n'avait pas d'habits, [...] il y a forcément quelqu'un qui vient, qui l'amène, qui récupère les sous et qui repart. Et à ce moment-là, j'ai réalisé que ça pouvait être organisé, ce genre de racket envers les gens vraiment démunis, et en plus du choc physique, puisque ça te rend vraiment mal, ça te retourne le cœur de voir ça, je me suis dit, punaise, l'humanité, bravo, [...] il y a énormément de SDF à Strasbourg et encore plus au moment du marché de Noël, mais là un mec comme ça clairement, c'est exactement comme en Inde, quoi, il y a **quelqu'un qui l'a mis là**, il y a quelqu'un qui lui a enlevé **un pantalon**, [...] Et ça m'a refait exactement le même choc [...] Et c'est quand ça se passe juste en bas de chez toi que tu te dis, que tu vis peut-être dans un monde qui occulte ça complètement, tu penses que ça se passe que ailleurs, mais en fait ça peut se passer aussi en bas de chez toi. [...] Donc voilà, ça c'était un de pires moments en fait du voyage, qui a contribué d'ailleurs, au bout du troisième jour, à me dire avec Jo, j'arrivais pas en plus tu vois à parler de tout ça, lui non plus, du coup on rester un peu bouche bée, pendant des fois une heure, on était ensemble et on se regardait et ça sortait pas, et on voulait partir [...] Et puis finalement on est restés, on a passé un mois et demi, et on a adoré, et on voudrait y retourner, et on s'est vachement attaché, aussi aux gens. Donc comme quoi, il n'y a pas que du

négatif, il faut pas s'arrêter là non plus, mais ouais c'était le plus dur je pense, ce passage-là. » (CL61) Clem, dans ces extraits, nous dit qu'avoir été confronté à la pauvreté lors de son voyage, lui a permis de transformer son rapport à celle-ci (lié à son système de pensée d'origine).

Les interviewés nous disent que quand ils sont immergés dans la culture de l'autre, ils ne peuvent pas juste voir les bons côtés des pays visités, mais ils doivent également faire face et apprendre à gérer la pauvreté, la cruauté et les injustices que vivent les populations locales de telle ou telle culture. Ainsi, de se décentrer, de se mettre à la place de l'autre leur a permis de prendre conscience de leur propre système de pensée et de s'ouvrir à un autre regard sur le monde.

S'ouvrir au rite de passage hic et nunc de la relation à l'autre et ne pas forcer le rite de l'hospitalité selon les projections de la société d'origine

Clem nous parle de son rapport, construit en voyage, au rite de l'hospitalité qu'il ne faut pas forcer : « [...] Et / j'avais lu aussi beaucoup de blogs qui disaient « ouais, je suis allé à tel endroit, et puis crac, je suis tombé sur une yourte, et ben crac ils m'ont invité à dormir, et tout ça. » Donc je savais que ça se faisait. Ça me tentait vachement au début, mais après je me suis dit, mais attend si tu voyages comme ça, juste en me disant je vais me faire héberger, je me sentais pas trop à l'aise avec ça en fait. [...] et tu ne sais pas s'ils le font parce qu'ils se sentent obligés ou si vraiment c'est de bon cœur. Et du coup, autant Jo et moi, on avait une appréhension en fait, à ce niveau-là. Donc on a pas essayé vraiment de se faire inviter à tout prix. Mais s'il y avait des gens qui nous invitaient, de bon cœur, bien sûr, on y allait [...] » (CL31). Clem nous dit qu'elle a appris en voyage à s'ouvrir au rite de passage *hic et nunc* de la relation à l'autre et ne pas forcer le rite de l'hospitalité selon les projections que sa société d'origine entretient vis-à-vis du rite de l'hospitalité des pays pauvres.

Ethique vis-à-vis de la photographie de l'autre.

Clem nous dit qu'il faut respecter celui qu'on prend en photo (ou ne pas le faire) : « [...] d'ailleurs on a pris plein de photos, d'habitude on était assez gêné en fait avec Jo, de prendre les gens en photo. / Je suis plein de blogs de voyage, et ils ont pris des portraits magnifiques de gens, mais moi je ne sens pas à l'aise de, de demander aux gens de poser. Je pense que c'est un don aussi de

photographe de savoir mettre les gens à l'aise, et de les faire sourire au bon moment et tout ça. Et j'avais aussi un peu peur de, ben du fait que quand tu prends une photo de quelqu'un, c'est pas une photo qui t'appartient à toi, c'est une photo qui appartient à la personne, parce que c'est cette personne qui est représentée sur la photo. » (CL104). Céline nous dit encore avoir appris à faire des photos avec ses yeux plutôt qu'avec un appareil : « [...] et bien eux, ils sortaient leur appareil photo à tout bout de champs pour faire des photos / de leurs souvenirs, / et ça c'est quelque chose que j'ai appris pendant le voyage, / c'est à prendre des photos avec mes yeux. / Parce que // pour l'avoir subi moi-même / comme objet de photographie / au pied de Borobudur avec Mickael, les familles venaient se mettre avec nous pour se prendre en photo avec des européens devant le temple (rire) voilà / moi je n'avais pas envie de faire subir ça aux gens tout le temps. / Parce que c'est typique, parce que c'est / rare, parce que c'est terrible, parce que c'est triste, c'est la misère, parce que c'est dur, / parce que c'est différent et qu'il faut absolument le montrer aux gens. / Parce que c'est tellement beau, mais la nature je n'ai aucun scrupule à la prendre en photo, / mais les gens, / les gens c'est autre chose. // Les gens c'est des gens, pas des animaux ou des paysages. Il faut que ce soit partagé. /// » (C71) Jean-Luc nous dit : « [...] Un truc aussi qui / un truc important, je trouvais c'était le respect des locaux / par rapport aux photos / Il y a tellement, il y a des gens, enfin des touristes à la con qui arrivent avec leurs gros appareils photo, et puis / ils prenaient en photo, ben je ne sais pas, par exemple au Laos, c'est clair, t'arrives dans un petit village paumé, où ils n'ont pas trop l'habitude de voir des touristes, ils les prennent comme s'ils sont au zoo, comme s'ils sont en train de prendre des animaux en photo, alors ça, ça pouvait vraiment me / me mettre de travers quoi. / [...] » (JL45)

On peut voir dans ces extraits que les interviewés ont appris à réfréner leurs habitudes de tout prendre en photo, habitudes valorisées en occident, notamment à travers les blogs de voyage, les albums de voyage, etc., pour, tout d'abord, respecter la personne qu'ils rencontrent.

Sentiment d'appartenance à un monde interrelié et à une humanité

Jo et Clem nous disent se sentir petit vis-à-vis du monde et de l'humanité, tout en s'y sentant reliés : « [...] ça m'a donné une idée de la taille de la terre, et que sur la planète, qu'il se passe plein de choses chaque jour. [...] Mais ça me donne une idée et un respect, comme c'est vaste le monde, et

que chaque village, chaque ville, chaque paysage, il se passe des choses chaque jour, avec ou sans moi, [...] ça m'a choqué un peu, de penser qu'il se passe tellement de choses à la fois. » (J67) Pour Clem : « [...] ça y est t'as ta liste de pays que tu voulais faire, ça y est tu les as fait, c'est là que tu te rends comptes que tu n'as rien vu, que la planète est immense et que tu as encore tellement de choses à voir, à faire et à apprendre, que t'as, en fait, tu te sens tout petit, quoi. Il y a encore plein de choses à apprendre, et que la vie est vachement courte, pour pouvoir faire tout ça, quoi » (CL120). Et lorsque je lui pose la question : « *Est-ce que tu dirais, par exemple sur la liberté, est-ce que tu dirais que l'humanité se rejoint sur certains points comme ça, ou pas ?* » (M140), elle me répond : « Oui, oui, oui, on est tous différents mais il y a plein des choses qui nous rassemblent. Malheureusement l'épisode Inde-Strasbourg, [...] ben c'est un point sur lequel, ouais, ça se rejoint. L'exploitation des pauvres et des gens les plus démunis, ouais. » (CL140) « Et des points positifs ouais [...] Donc ouais, on se rejoint, ouais, je pense qu'on est tous quand même liés, on a tous d'énormes points communs, même si on est tous très différents, [...] il y a des couleurs de cheveux, des couleurs de peau, des cultures qui font qu'on est très, très différents, des langues, mais on est quand même tous un peu sortis du même moule. Donc forcément, forcément, il y a plein de choses qui nous lient. Déjà le fait qu'il y ait de l'art, de la littérature dans quasiment toutes les civilisations, déjà rien que ça, ça montre qu'on est, qu'il y a plein de similarité, quoi. » (CL141) On peut lire dans ces propos l'expression d'une vision du monde cosmopolite et un affaiblissement d'une vision « naturellement » ethnocentrée propre à chaque système de pensée spécifique.

Rapport distancié voire critique avec les enclaves backpacker

Céline nous dit que en arrivant dans une enclave *backpacker* à Atacama : « [...] au début j'étais vraiment choquée parce que je me disais mais, mais ces gens c'est pas leurs pays [...] sur quel plan mettre les locaux, sur quel plan mettre les *backpackers*, et moi comment je me situe là au milieu enfin, il fallait trouver sa place, tu vois. Est-ce que je suis un touriste, est-ce que je suis un voyageur, est-ce que c'est pareil [...] Mais en même temps comme il y a plus de *backpackers* qui viennent des quatre points du monde que de chiliens, est-ce que c'est encore le Chili ? Enfin, tu vois, c'était assez, ça m'a vachement perturbé. / Et j'ai toujours pas trouvé de réponses d'ailleurs. / [...] » (C321) « [...] Mais après, ouais, forcément t'as des aprioris sur les gens, d'autant plus quand ils sont *backpackers*, mais finalement quand tu es là-bas, t'es aussi un *backpacker*, quoi. [...] t'es pas

différent d'eux. » (C327) « [...] c'est comme des parenthèses hors du voyage, parce que finalement, je ne dis pas que ce n'est pas le voyage, c'est complètement le voyage, mais par rapport aux rencontres tu vois. [...] c'était un autre type de rencontre. » (C323) « Non c'est des hasards [...] bon on y est pas resté longtemps [...] » (C326). « [...] C'est comme à Paris t'as des quartiers, quartier chinois, quartier, ben là c'est le quartier *backpacker*. [...] c'est aussi intéressant parce que tu parles avec des gens qui ont voyagé, ou des gens qui sont restés là, qui sont venus juste pour être là, ou des gens qui ne sont plus jamais repartis, mais tu te dis que finalement il y a énormément de choses à apprendre de chacun, c'est sûr. Après avec des visions du monde qui correspondent à la tienne ou pas. [...] » (C327)

Clem nous dit concernant les enclaves *backpacker* : « [...] il y a des gens supers intéressants, tu pensais que c'était des gros lourds, et puis ils ont des histoires fabuleuses à te raconter [...]. Mais il y a des fois, des soirées c'était carrément des soirées gros lourds, où les gens sont là, ils sont là pour profiter de ce qu'il y a à profiter. Ce que le pays a à offrir, / mais pas dans une optique de dépaysement, en fait, plus dans une optique de, « ben je pourrais faire ça chez moi, mais c'est un peu plus cher, et c'est moins paradisiaque, donc là je le fais, j'en profite, mais je m'en fou un peu de tout ce qui a un aspect culturel, etc. quoi. [...] Donc ce genre de truc, j'ai pas trop, trop, je raffolais pas trop, trop, de ce genre d'endroit en général. J'essayais plutôt de pas trop y aller. [...] » (CL43)

Jean-Luc nous dit lui aussi qu'il cherchait plutôt à éviter ces endroits, même s'ils pouvaient être pratiques par moments : « [...] C'était juste pratique, parce qu'il y avait du coup deux-trois facilités pour les touristes qui étaient justement là, qui sont faciles, mais tout le business qu'il y a autour, ça m'a plutôt effrayé, quoi. [...] on a plutôt cherché [...] à quitter ces zones, plutôt, je ne vais pas dire pas voir d'autres voyageurs, ou comme ça, mais voilà, des endroits où c'est que c'était trop, ouais peut-être trop l'esprit *backpackers*, où on fait la fête, où on boit des verres, non on a plutôt évité. » (JL87)

En ce qui concerne leur relation aux enclaves *backpackers*, les interviewées ont un rapport distancié, voire critique vis-à-vis de leurs fonctionnements, leurs rapports à la culture locale, et certains comportements de voyageurs occidentaux, ils ne les recherchent pas mais peuvent apprécier épisodiquement d'y séjourner. Bien qu'ils considèrent ces séjours comme partie intégrante du voyage, ils les vivent comme une pause où ils peuvent retrouver une partie des

routines de leurs cultures d'origine. Il est à noter que cette analyse n'est pas directement en lien avec l'affaiblissement des systèmes de pensée de la culture d'origine, bien que l'expérience des enclaves *backpacker* participe à une forme valorisée par la jeunesse occidentale (Demers, 2010). Le fait d'avoir un rapport distancié voire critique avec ces enclaves montre que les interviewés ont préféré délaisser ces expériences au profit des immersions dans les cultures locales. De plus la socialisation dans les enclaves *backpacker* est une socialisation cosmopolite plutôt occidentale qui tendrait à maintenir des systèmes de pensée occidentaux au détriment d'une ouverture aux systèmes de pensée des cultures d'accueil. Le rapport aux enclaves *backpacker* est plus amplement développé dans la sous-hypothèse 3c traitant de la « time bubble ».

En résumé. On peut lire dans le discours des interviewés que l'expérience du voyage autour du monde leur a permis de construire un rapport éthique à l'autre culturel dans une démarche exotique, que cela passe par une capacité à prendre conscience de leurs stéréotypes, de leur propre vision du monde pour ne pas les projeter sur l'autre. Pour cela ils nous disent avoir appris à se mettre à la place de l'autre avec une acceptation inconditionnelle tout en étant congruent. Les interviewés nous disent que quand ils sont immergés dans la culture de l'autre, ils ne peuvent pas juste voir les bons côtés des pays visités, mais ils doivent également faire face et apprendre à gérer la pauvreté, la cruauté et les injustices que vivent les populations locales de telle ou telle culture. Ainsi, de se décentrer, de se mettre à la place de l'autre, leurs ont permis de construire un autre regard sur le monde. Clem nous parle de son rapport au rite de l'hospitalité qu'il ne faut pas forcer, mais l'accueillir quand il provenait d'une invitation de bon cœur. Clem, Jean-Luc et Céline nous disent qu'il faut respecter celui qu'on prend en photo, que ça doit être partagé ou ne pas le faire. Jo et Clem nous disent de se sentir petit vis-à-vis du monde et de l'humanité tout en y étant reliés. Autant d'éléments qui viennent nourrir cette première sous-hypothèse et montre que les interviewés vivent une émancipation et un affaiblissement des systèmes de pensée de la société d'origine lors de leur voyage. Il est à noter aussi que les interviewés entretiennent un rapport distancié voire critique avec les enclaves *backpackers*, ils ont préféré délaisser ces expériences au profit des immersions dans les cultures locales.

Bilan du premier thème de l'analyse : « Le voyageur autour du monde »

Cette première analyse a été organisée autour du thème « Le voyageur autour du monde » afin de pouvoir tester l'hypothèse 1a : la grande itinérance du voyage autour du monde, permet d'être à la fois immergé socialement dans le monde tout en éprouvant un affaiblissement des schémas de pensée liés à sa culture d'origine.

Nous avons pu voir que nos quatre interviewés ont réalisé un voyage itinérant et long autour du monde. Ils ont ainsi pu s'immerger et être confrontés à un échantillon infime mais varié des différentes altérités du monde (entre quinze et vingt pays chacun). L'idée de réaliser un tour du monde était très prégnante au-delà de la spécificité des pays traversés, venant renforcer le concept de « tour-du-mondité » de Moltz (2010). Ils sont ainsi demeurés exotes dès lors que la possibilité de sédentarisation ou le besoin de rentrer s'est présenté à eux.

Se plaçant dans une disposition existentielle propice au voyage initiatique en faisant le sacrifice de leurs inscriptions sociales et de leurs projets classiques de vie dans leurs sociétés, ils ont impulsé une liberté de mouvement à leur être, passant outre les inquiétudes et les pressions institutionnelles promulguées par leur entourage. Jo nous dit par exemple : « Il y avait certaines personnes qui ne comprenaient pas, qui disaient, peut-être c'est trop de risques, qu'est-ce qu'ils vont dire après, sur le CV, tu travaillais pas, tu es parti pour faire un voyage [...] » (J15), quant à Céline : « Je n'étais pas inquiète de partir / parce que j'étais prête à abandonner mon concours / » (C11). Ils nous disent encore être partis, avec le sentiment que c'était le bon moment pour le faire, avec beaucoup d'excitation et un sentiment de liberté. Clem nous dit par exemple qu'une fois la décision prise, elle n'avait pas le sentiment de faire de sacrifice. Les quatre interviewés nous disent qu'ils sont partis en ayant l'idée soit de trouver un autre endroit dans le monde pour s'installer, soit de changer de projet de vie une fois rentré : Jean-Luc nous dit par exemple, qu'il voulait se donner ce temps pour vivre différemment et trouver une solution pour sortir du « moule social classique ». Autant d'éléments permettant de témoigner de leur motivation intrinsèque afin de vivre pleinement leurs expériences. L'idée de pouvoir vivre l'expérience du tour du monde, une vie « autre » que celle attendue et (fortement) encouragée par la société et relayée par les différents groupes d'appartenance dans lesquels ils sont inscrits, est déjà une première émancipation des schémas de pensée de la société d'origine.

On peut lire dans le discours des interviewés que l'expérience du voyage autour du monde leur ont permis de construire un rapport éthique à l'autre culturel dans une démarche exotique, que cela passe par une capacité à prendre conscience de ses stéréotypes, de sa propre vision du monde pour ne pas les projeter sur l'autre. Pour cela, ils nous disent avoir appris à se mettre à la place de l'autre avec une acceptation inconditionnelle tout en étant congruent. Les interviewés nous disent que quand ils sont immergés dans la culture de l'autre, ils ne peuvent pas juste voir les bons côtés des pays visités, mais ils doivent également faire face et apprendre à gérer la pauvreté, la cruauté et les injustices que vivent les populations locales de telle ou telle culture. Ainsi, de se décentrer, de se mettre à la place de l'autre leurs ont permis de construire un autre regard sur le monde. Clem nous parle de son rapport au rite de l'hospitalité qu'il ne faut pas forcer, mais l'accueillir quand il provenait d'une invitation de bon cœur. Clem, Jean-Luc et Céline nous disent qu'il faut respecter celui qu'on prend en photo, que ça doit être partagé ou ne pas le faire. Jo et Clem nous disent de se sentir petits vis-à-vis du monde et de l'humanité tout en y étant reliés. Autant d'éléments qui viennent nourrir cette première sous-hypothèse et montre que les interviewés vivent une émancipation et un affaiblissement des systèmes de pensée de la société d'origine lors de leur voyage.

Au regard de cette analyse nous pouvons dire que les quatre voyageurs se sont créés les conditions afin de vivre un affaiblissement des schémas de pensée liés à leur culture tout en étant immergé socialement dans le monde.

La suite de l'étude de terrain et en particulier la troisième hypothèse de recherche permettra de recueillir plus d'informations concernant le degré d'émancipation de leur enculturation, vécu par chacun.

2. Transformation de la forme du voyage

Ce deuxième thème de recherche a pour objectif de tester l'hypothèse 1b : Cet affaiblissement des schémas de pensée de la société d'origine permet de vivre une autre expérience de l'altérité du monde. Pour repérer s'il y a bien (ou pas) cette autre expérience de l'altérité du monde, nous allons nous pencher sur les transformations du voyage par rapport à une forme de voyage plus classique.

Pour repérer cela, il faut d'abord se pencher sur les transformations qu'ils ont vécu par rapport à une forme de voyage plus classique.

2.1. Transformation du Rythme du voyage

Un changement de rythme après avoir eu le sentiment de courir

Céline nous dit : « [...] lorsqu'on part [...] on peut l'organiser en se disant qu'on a des objectifs : « j'ai envie de voir ça, j'ai envie de voir ça. » / Après, nous [...] on a dû se poser parce que on a dû s'arrêter de suivre un programme parce que attend / on traverse des gens, des cultures, et on ne les voit même pas, parce qu'on a des objectifs. [...] Et je me suis rendue compte qu'il fallait / ouvrir les yeux / et prendre le rythme du pays / et, et prendre le temps de, de, prendre le temps de se poser et d'arrêter d'avoir des objectifs : « il faut faire ci, il faut faire ça ». Parce que finalement / ça se résumait en succession d'événements qui / voilà, juxtaposés les uns après les autres sans / sans forcément de lien. » (C28) On voit dans cet extrait que Céline, après avoir eu le sentiment de courir d'un haut lieu culturel à un autre (selon le modèle du voyage culturel envisagé du point de vue de la culture d'origine, notamment au travers des guides de voyage qu'elle produit), elle a appris à ralentir le rythme de son voyage pour prendre le temps de s'immerger dans les cultures locales, plutôt que de juste les traverser.

Jean-Luc nous dit : « Alors / oui, je dirais / au début t'as / t'as vraiment envie de voir un maximum quand même, donc tu / tu te dis okay, cool, t'arrives dans un pays, ben, il y a ça, il y a ça, tu regardes un petit peu le guide, tu regardes des infos, il faut aller au sud, il faut aller au nord, il faut aller ci, il faut voir ça, donc tu te déplaces quand même pas mal, et puis un petit peu, avec le temps, tu / tu te rends compte que c'est bien de passer quelques jours à la même place, aussi tu vis mieux les endroits, [...] » (JL44) Quant à Clem, elle nous dit : « Ouais, ouais, ouais, donc au début, j'avais vachement planifié, puis au début on ne restait pas énormément de temps dans les endroits. [...] tu n'avais qu'une semaine pour faire tout ce que tu avais prévu de voir, donc oui il y avait des autres choses encore qu'on aurait voulu voir, mais pas assez de temps. [...] j'avais fait un petit parcours en fonction des choses qu'on voulait voir. [...] Et puis on a pas eu trop à changer les plans, donc là ça allait. Et puis une fois que, oui quand on est arrivés au Kirghizstan, donc là on avait vraiment un grand laps de temps, genre deux, trois mois, je crois, avant le prochain avion qui était à Hong-

Kong. Donc là on avait plus de temps de dévier. Et la Chine j'avais prévu plus ou moins les grandes lignes dans ma tête. [...] » (CL27) On peut voir également dans ces deux extraits, qu'après un certain temps, ils sont sortis de leur programme (organisé à partir du guide de voyage) pour changer de rythme, et prendre le temps de s'immerger dans les cultures locales.

Leurs voyages (aux quatre interviewés) ont duré environ un an, il s'agit donc d'un long voyage. Il ressort des entretiens de Céline, Jean-Luc et Clem qu'après avoir eu le sentiment de courir après l'objectif suivant (ou la destination suivante), ils ont changé de rythme pour prendre le temps de vivre les expériences du voyage.

Prendre le temps de vivre les expériences, de se poser dans les endroits visités

Ce changement de rythme a permis aux interviewés de prendre le temps pour vivre les expériences du voyage, pour vivre le pays autrement plutôt que de sauter d'un haut lieu touristique à un autre. Ils ont également appris à se poser dans les lieux visités qui ne sont pas forcément dans les guides. En effet, Céline nous dit : « [...] Mais avec un rythme différent qui me fait dire que j'étais un peu hors du / que j'avais besoin de prendre un peu de vacances, d'arrêter de courir pour découvrir des choses / importantes, des lieux qu'il faut absolument // » (C73). « C'est quelque chose que j'ai. / Mais / parce que j'ai appris. Tu vois j'ai appris, c'est comme se poser sur une place et regarder la ville autour de toi. J'ai appris à me poser et regarder autour de moi. / Regarder les feuilles qui bougent dans les arbres, regarder les herbes qui se balancent. » (C191)

Jean-Luc nous dit également qu'il a appris à prendre le temps, ne pas faire comme tout le monde, il nous donne l'exemple le Lawru en Australie où ils se sont arrêtés trois jours alors que les bus de tourisme s'arrêtent deux heures pour prendre quelques photos :« [...] Ben en fait on se donnait le temps, on / ben déjà on le regardait, je ne sais pas au lever du soleil, au coucher du soleil, de nuit, la journée, une fois tu fais le tour à pied, une fois tu te poses, enfin essayer de plus vivre / vivre ces endroits [...] je me souviens d'avoir croisé en Australie un couple de Français, elle était / je crois qu'elle travaillait dans une agence de voyage, elle avait tout organisé mais, au demi jour près, ils savaient que trois jours et demi après, ils seraient au restaurant tel et tel, enfin des trucs de fou, alors ça / de voyager comme ça, ça confirmait juste que, en tout cas, je n'avais pas envie de ça, que c'est vraiment l'importance de / d'être libre, de décider où est-ce qu'on allait chaque jour. / » (JL44)

Quant à Clem, elle nous dit : « [...] Genre à Cuzco on est restés une semaine [...] mais du coup on a fait de trucs à côté, et puis on a fait un peu à notre rythme, c'était sympa on a fait plus de marche aussi. En Equateur on a fait ça aussi, on a trouvé un endroit très, très sympa, dans la vallée de la longévité, donc douceur de vivre, et tout. Et pareil, on avait fait cool, on avait fait plein de petites balades, il y avait plein, plein de choses à faire, dans le coin, c'était très, très joli. Donc du coup, ouais on voyageait toujours, mais, moins intense. » (CL37)

On peut lire dans ces extraits que les interviewés, contrairement au mode de fonctionnement du tourisme qui cherche à rentabiliser le temps passé, ils ont « appris » à s'immerger dans les lieux, pour se donner le temps de « vivre » l'endroit.

Changer de parcours

Ce changement de rythme a permis aux voyageurs de changer de parcours, de se poser pour vivre les endroits, en découvrir d'autres guidés par les conseils des locaux, quitte à ne pas faire tout ce qu'il y a dans les guides, ou au programme initial de leur voyage. En effet Jean-Luc nous dit qu'après trois mois de voyage, ils sont partis au Cambodge bien que ce n'était pas au programme « [...] mais là il n'y avait vraiment aucune préparation sur le pays/ où est-ce qu'on allait arriver et puis / c'était ouais, de bonnes surprises en bonnes surprises [...] » (JL30). Tout comme Clem : « [...] Mais c'est vrai, à la fin quand on avait quatre mois en Amérique du Sud, là on avait vraiment la liberté de faire ce qu'on voulait, de changer le parcours, parce qu'on avait ouais, qu'un avion à prendre en quatre mois, donc ça nous laissait vraiment le temps de plus aller à notre rythme, et d'aller au gré des informations qu'on recevait, un peu plus de liberté à ce niveau-là, quoi. [...] » (CL28) Ou encore : « [...] Donc du coup on a un peu abandonné, l'idée de rallier le Tibet, et on s'est dit on va a fait un autre parcours [...] Et puis après on a fait un peu des autres recherches, et puis « ah mais attend, il y a plein de provinces limitrophes, [...] et en effet on s'est retrouvé dans les villages, qu'avec des tibétains [...] Il y avait pas de touristes en fait. Et donc ça s'était assez spécial. Donc voilà on a un peu changé le cours de la planification en fait du voyage, mais / » (CL27)

On peut lire dans ces extraits qu'une fois qu'ils ont « appris » à prendre le temps de voyager (en s'émancipant des formes classiques de tourisme », ils n'ont pas hésité à changer de parcours pour s'immerger dans des cultures locales.

Un voyage itinérant séquencé par des chocs culturels répétés.

Clem nous parle également de la différence entre un voyage d'intégration et un voyage itinérant, pour elle ils ont en commun de produire les mêmes processus liés au choc culturel : T'arrives, t'as un choc culturel, t'es larguée, puis tu apprivoises un peu comment le pays fonctionne, les gens, le langage, la nourriture, les commerces. La différence se situe dans le fait que dans le voyage en grande itinérance ce choc et ce processus est à revivre à chaque nouveau pays, alors que dans un voyage d'intégration après un certain temps tu comprends mieux comment le pays fonctionne, tu t'y fais ta place (même si elle nous dit qu'il faudrait une vie pour comprendre vraiment comment fonctionne un pays) : « Oh ben non parce que au bout d'un moment tu comprends comment ça fonctionne un petit peu le pays, les gens, le langage, la nourriture, les commerces, comment tout fonctionne, au début t'arrives, ouais tu as un choc culturel puisque tu ne sais absolument pas comment rien ne fonctionne, donc il faut se mettre dedans, ça prend un petit moment. Et donc si tu restes un an dans le même endroit, tu as moins ça à recommencer, du coup à chaque fois. [...] » (CL117)

« *Mais dans l'ensemble, pour toi ça peut être la même chose, un voyage d'un an dans un même pays et un an de voyage autour du monde.* » (M118)

« [...] après c'est vrai que tout était tellement différent mais, un voyage c'est un voyage quoi. C'est toujours la même logique, quoi. C'est toujours un peu la même logique, t'arrives, t'apprivoises un petit peu le truc, et puis t'es largué [...] Et ouais t'apprivoises l'endroit où tu es, les gens où t'es, et puis après tu découvres quoi. Mais tu as toujours de la curiosité en fait. Oui il y a des choses similaires. » (CL118)

« *Et tu penses que pendant votre voyage vous restiez assez longtemps dans le pays pour comprendre comment il fonctionne ?* » (M119)

« Non, non, je me suis dit il faut une vie dans chaque pays, et encore avec une vie, qu'est-ce que je connais de la France, je connais rien. [...] » (CL119)

Lorsque je demande à Clem si elle avait un nouveau choc dans chaque pays, comme si c'était le premier, elle me répond : « Ouais, ouais, ouais, ouais. Je pense qu'on l'avait à chaque fois, pas aussi violent que l'Inde, parce que l'Inde c'était vraiment comme si tu devais tout réapprendre en fait. C'est comme si on ne connaissait rien, de rien, et aussi rien de soi-même. [...] » (CL64)

En résumé. Leurs voyages (aux quatre interviewés) ont duré environ un an, il s'agit donc d'un long voyage. Il ressort des entretiens de Céline, Jean-Luc et Clem qu'après avoir eu le sentiment de courir après l'objectif suivant (ou la destination suivante), ils ont changé de rythme pour prendre le temps de vivre les expériences du voyage, de changer de parcours, de se poser pour vivre les endroits, en découvrir d'autres guidés par les conseils des locaux, quitte à ne pas faire tout ce qu'il y a dans les guides. Cela nous permet de penser qu'ils sortent d'une forme de voyage culturel où il faudrait rentabiliser le temps et quadriller une destination pour ne rien manquer de ce qui a été identifié comme hauts lieux culturels par un guide de voyage (ce qui est valorisé par la culture d'origine), pour adopter une autre forme de voyage où il faut prendre le temps de vivre les endroits et s'immerger dans la vie locale. Clem nous parle également de la différence entre un voyage d'intégration et un voyage itinérant, pour elle, ils ont en commun de produire les mêmes processus liés au choc culturel : t'arrives, t'as un choc culturel, t'es larguée, puis tu apprivoises un peu comment le pays fonctionne, les gens, le langage, la nourriture, les commerces. La différence se situe dans le fait que dans le voyage en grande itinérance ce choc et ce processus sont à revivre à chaque nouveau pays, alors que dans un voyage d'intégration après un certain temps tu comprends mieux comment le pays fonctionne, tu t'y fais ta place. Autant d'éléments qui viennent nourrir cette deuxième sous-hypothèse, en effet pour vivre une transformation du rythme du voyage, les interviewés nous disent avoir appris à sortir du mode de voyage initialement entrepris (selon le modèle du voyage culturel envisagé du point de vue de la culture d'origine, notamment au travers des guides de voyage qu'elle produit). Ce changement de rythme serait ainsi induit par un affaiblissement des systèmes de pensée liés au tourisme (valorisés et transmis par les guides de voyages) de la société d'origine.

Lors de mon analyse thématique de l'entretien de Jo, je n'ai pas trouvé d'informations qui faisait directement référence au rythme du voyage. Toutefois cela est présent dans l'entretien de Clem, ce qui fait qu'il a vécu ce changement de rythme même si cela ne semble pas être un élément important

dans l'élaboration de son récit du voyage. Nous pouvons ainsi proposer que ce changement de rythme est, au moins en partie, subi du fait de la durée du voyage et de l'itinérance à travers plusieurs pays.

Ce changement de rythme est traité transversalement dans les trois sous parties suivantes.

2.2. Un voyage immergé dans le monde (Nature, population, culture)

Immersion dans les populations locales : adopter leur mode de vie

Le changement de rythme de leur voyage a permis aux quatre voyageurs de prendre le temps de s'immerger dans le quotidien des pays visités, adoptant au plus proche le mode de vie local. Cela nécessite souvent de faire un pas de côté des routes touristiques (où le monde est aménagé pour le touriste en fonction de leurs attentes et les modes de vie) pour s'immerger dans les populations locales et vivre comme eux. Céline nous dit : « [...] mais très vite on a dormi dans des *‘hospedare’*, des *‘gesthouses’*, en fait nous dormions chez les gens. C'est comme des chambres d'hôte. Le principe, en gros, les gens vous laissent leur chambre et vont dormir par terre dans la cuisine ou dans la salle à manger. Ça, ça a été assez impressionnant pour moi. [...] » (C39) « [...] mais après c'était facile de voyager, nous avons très vite compris que pour voyager il fallait se rendre à la gare routière et que à la gare routière il y avait tous les bus pour aller n'importe où. On avait rien réservé, ni hôtel ni transport. Nous n'avions pas fait de parcours à l'avance avec tout de réservé, on allait vraiment là où on voulait aller et au moment où on voulait le faire. [...] » (C40) « [...] et le fait de ne pas avoir un gros budget c'était important finalement / parce que si on avait eu un plus gros budget, on aurait eu plus de besoin de luxe finalement / de / moins avoir besoin de se mettre à nu, de, de, je ne sais pas. [...] du coup on a été obligé d'aller / d'aller rencontrer les gens et manger avec eux. [...] » (C43) « Non, non parce que les gens font ça, les gens ils sont assis sur les bancs, comme nous. Les gens qui habitent là. [...] C'est une activité tout à fait normale, c'est pas, je ne me sens pas étrangère, je me sens parfaitement à ma place, enfin je veux dire, je me sens / pas voyeur, et pas non plus, / pas en retrait. Même si j'observe, même si je regarde ce qui se passe autour moi, les gens nous saluent, [...] » (C191) On peut voir dans ces extraits que Céline, en sortant des formes classiques de tourisme, elle a pu s'immerger dans les cultures locales, de vivre et manger chez les gens.

Jean-Luc nous dit : « Ben disons, je me déplaçais / en transport public. [...] donc, pour les déplacements c'était prendre, je ne sais pas, un *tuc-tuc* pour gagner quelques *bats* [...] c'était toujours transports publics, toujours focus pas trop dépenser. / » (JL24) « Alors pour dormir / de manière générale, l'idée c'était de / dormir quand même dans, j'allais dans un bâtiment, donc que ce soit *backpackers*, *gesthouses* [...] » (JL25) Jo également nous dit : « [...] Donc on a pris des bus et des trains et aussi des taxis de temps en temps. [...] et des fois ils nous emmènent dans des endroits pas prévus [...] en Asie Centrale une sorte de minibus, et ça s'arrête pour toi, au bord de la route, pour les gens, [...] si tu es sur le bord de la route et tu lèves le bras, il s'arrête. [...] et même s'ils sont bien chargés, ils ouvrent, ils prennent les bagages sur les genoux de quelqu'un et après ils ferment la porte, si ça se ferme et tu continues comme ça. [...] tout le monde était comme ça, il n'y avait pas d'autres moyens. » (J29) « Oui, / oui, oui, les restaurants, / les vendeurs qui étaient dans les marchés, ou au bord de la route, là où on dormait [...] en Asie Centrale, il me semblait que, un peu comme en Asie, les gens mangent dans la rue, en général, [...] ils préfèrent vraiment manger dans la rue [...] » (J30) On peut voir également dans le témoignage de ces deux interviewés, leur immersion dans les cultures locales au détriment des établissements et transports touristiques.

Jo nous donne d'ailleurs une description des deux formes d'immersion en voyage, une immersion par les « chemins » aménagés pour le touriste et une immersion dans les cultures locales : « [...] il y a déjà des chemins à prendre pour faire des expériences que t'as déjà en tête de leur culture. Donc t'arrives / à Ko Lanta [...] et il se passe des choses à Ko Lanta qui sont peut-être pas la vie normale de chaque thaï, [...] Donc, on essayait de s'intégrer, par exemple en Thaïlande, mais en même temps on était bien dans les / dans les chemins avec les autres gens qui arrivent en Thaïlande pour avoir des expériences, donc on avait des expériences un peu plus contrôlées et pas vraiment beaucoup d'expériences comme les gens qui habitent en Thaïlande toute l'année et les vrais thaïs, etc. Donc, il y avait les deux, mais quand on est arrivés on a essayé d'être respecté et de respecter les autres, de trouver les choses authentiques, de manger comme eux, de voyager comme eux, eux les locaux. Par exemple en Amérique du Sud, on voyageait dans les bus, au Pérou, en Bolivie, et tout ça, avec des gens qui portaient les produits de la ferme, les animaux, des choses comme ça [...] on essayait de faire comme tout le monde assez souvent, pour avoir cette expérience. » (J68)

Immersion par les rencontres

Les interviewés se sont souvent immergés dans les cultures locales par la rencontre. En effet Céline nous dit : « [...] sur cette île j'en ai fait tout le temps des rencontres, / il y avait des enfants, des pêcheurs, des étrangers, même ne serait-ce qu'avec des touristes eux-mêmes. / Il n'y a pas un moment où je me dis que j'arrête de rencontrer des gens [...] » (C74) « [...] moi je me suis mise à pêcher, mais je ne dirais pas que je me suis arrêtée de voyager parce que / finalement avec cette histoire de pêche j'ai rencontré quand même des gens parce que je suis allée au magasin de pêche du village et je crois que le gars il a halluciné quoi. / Parce que d'abord je pêchais avec ma bouteille. / Parce qu'ils m'avaient appris les thaïlandais quand on était dans les îles, à pêcher avec une bouteille, un fil / et après j'ai décidé que ce n'était pas possible et que j'allais m'équiper. [...] » (C76) Céline nous dit ainsi que cette forme de voyage lui a permis de ne pas arrêter de faire des rencontres, et ces rencontres se font au plus proche du quotidien des locaux. Cela lui a permis par exemple à apprendre à pêcher avec une bouteille en plastique, mais même lorsqu'elle a voulu acheter une canne à pêche, un acte aussi banal dans son pays s'est transformé en une rencontre.

Jo nous raconte : « [...] Et c'était des nomades, et on a passé deux nuits là-haut, avec des nomades, dans les tentes de yourte, et eux ils vivaient leur vie [...] On arrive, voilà la tente, on était là en train de lire les livres avec ce paysage, et on buvait les thés au lait de yak, et le beurre de yak, et en fait toutes les couvertures, et toutes les tentes et tout ça étaient faites des animaux [...] » (J42) Quant à Clem, elle nous dit qu'elle a voyagé de village en village dans la Cordillère des Andes : « [...] Donc en voyant ces villages-là, on se rendait compte que ben les gens ils ne parlent déjà pas la même langue, [...] il y en a qui parlent queshua, d'autres qui parlent almara, d'autres encore autre chose. Qui cultivent pas les mêmes trucs, [...] Ça c'était vraiment chouette, ils avaient vraiment une fierté de montrer tout ça. [...] Et on dormait dans des petits endroits, très, très simples, mais vraiment tout mignon, et là on avait beaucoup communiqué avec les gens, alors qu'on parlait vraiment pas bien espagnol, et que eux non plus. [...] » (CL40) Elle nous dit encore être allée loger chez l'habitant au Japon plutôt que dans des hôtels « Donc ça c'était super, donc on avait vécu quelques jours avec eux. [...] Ça c'était vraiment chouette, on a bien, bien échangé avec eux. Et puis en Inde [...] on est allés chez / trois familles différentes. Et il y avait vraiment trois manières de vivre vraiment différentes. [...] » (CL42) On peut lire également dans les témoignages de Jo et Clem que, plutôt que de se loger dans des infrastructures touristiques, ils ont privilégié les

logements locaux, et que ça leur a permis de rencontrer les hôtes, partager leur quotidien, et de découvrir leurs cultures.

Immersion dans la nature

En voyage, les interviewés nous disent également qu'il est possible de s'immerger dans une nature tellement déréalissante par rapport à ce qu'ils ont l'habitude de voir chez eux, qu'ils avaient la sensation de la rencontrer : « Ouais j'ai fait des rencontres avec la nature, oui. / J'ai fait des rencontres avec le silence, j'ai fait des rencontres avec la beauté, avec des paysages à couper le souffle ! / Avec des immensités, avec des / du manque d'oxygène, avec des / voilà, plein de rencontres physiques aussi, tu vois. [...] » (C69) « [...] l'autre gros moment fort au niveau des / en tout cas déjà au niveau des paysages c'est le Salars d'Uyuni en Bolivie / c'est un endroit c'est juste incroyable, c'est tout un environnement / [...] puis là t'es, ouais c'est difficile à raconter, mais ça c'est des moments très forts / et puis aussi / à la fois paysage et à la fois humain, [...] ouais des bons moments, il y en a plein, » (JL27)

Jo nous parle également de plusieurs rencontres avec la nature : « [...] on était à quatre mille mètres on plantait les tentes, et il n'y avait pas d'arbres, il y avait rien, il y avait que des lacs turquoises avec l'eau des glaciers. [...] je me suis dit « wouahou, où est-ce qu'on est ? », [...] et on a vraiment fait plusieurs jours et on a dormi sous les tentes, et on était à des altitudes impossibles en Europe [...] On l'a fait, mais c'était dur, c'était dur à faire. Et / voilà, quand on est arrivés, il y avait un village magnifique. [...] Et le village avait des bains thermiques, et des rivières superbes, et on pouvait faire des bains chauds et des rivières froides et des trucs comme ça en pleine nature. [...] » (J41) « Oui, oui, ah oui, oui. La nature, c'était vraiment / pur, donc les villages, il n'y avait pas les routes, les gens ils se déplaçaient en cheval, il y avait des maisons en pierre, avec des cheminées à bois, c'était pas connecté à l'électricité, chaque maison et chaque vallée étaient complètement naturelles, et il y avait des animaux, des oiseaux, des fleurs, des lacs turquoise, des glaciers, des vallées. [...] ça s'arrêtait jamais. [...] On a aussi, au Kirghizstan, on a aussi passé une nuit dans une yourte, où on a pris une petite camionnette qui nous a déposé dans un village dans une immense plaine, à trois mille mètres, trois mille cinq cents mètres d'altitude, [...] c'était une scène, comme

les scènes que tu imagines en Mongolie. Il y avait des yacks, des moutons, des chevaux, et vraiment une vallée avec un immense lac, et des maisons en yourte. [...] » (J42)

En résumé. Le changement de rythme de leur voyage a permis aux quatre voyageurs de prendre le temps de s'immerger dans le quotidien des pays visités, adoptant au plus proche le mode de vie local, ils se sont immergés dans l'altérité par la rencontre de l'Autre et de la Nature. En effet, on peut voir dans ces extraits qu'en sortant des formes classiques de tourisme, ils ont pu s'immerger dans les cultures locales, de vivre et manger chez les gens. Jo nous donne d'ailleurs une description des deux formes d'immersion en voyage, une immersion par les « chemins » aménagés pour le touriste et une immersion dans les cultures locales. On peut lire également dans le témoignage des interviewés que plutôt que de se loger dans des infrastructures touristiques, ils ont privilégié les logements locaux, et que ça leur a permis de rencontrer les hôtes, partager leur quotidien, et de découvrir leurs cultures. Enfin, ils nous disent qu'il est possible de s'immerger dans une nature tellement déréalissante par rapport à ce qu'ils ont l'habitude de voir chez eux, qu'ils avaient la sensation de la rencontrer. Autant d'éléments qui viennent nourrir cette sous-hypothèse, en effet l'affaiblissement des systèmes de pensée de la culture d'origine (notamment ceux liés au tourisme et aux projections ethnocentriques sur le monde) permettent au voyageur non seulement de changer de rythme, mais également ou en conséquence, de s'immerger dans les cultures locales, de rencontrer l'autre, que ce soit une personne ou la nature.

2.2. Un voyage *hic et nunc* pour un voyageur de l'interstice

Au hasard des rencontres

Céline nous dit : « C'était pire après (rire), c'est-à-dire qu'après, on s'est vraiment mis, euh, je pense qu'après on essayait vraiment de se fondre dans le paysage. / C'est-à-dire que // on allait pas forcément voir des choses connues, mais on allait parce que des gens, des locaux nous avaient dit que c'était bien [...] » (C43) Pour Jean-Luc, « [...] c'est rare que l'on regardait vraiment à l'avance. [...] on allait demander à une place, on allait demander à une autre, et puis, de manière générale ça a toujours été, enfin la conclusion c'est que / dans la majorité des pays, [...] ils vont toujours essayer

de te trouver une solution pour que tu puisses dormir, que tu puisses manger et puis c'était assez facile, mais il y avait en tout cas pas ce / soucis [...] de se dire où c'est que je vais dormir le jour d'après. [...] » (JL26) : « [...] on n'avait pas vraiment d'itinéraire fixe, mais, en tout cas, ça s'est confirmé pendant le voyage, c'était ça qui était vraiment génial, c'était de pas / de ne pas avoir de contrainte / que si on croisait quelqu'un qui nous disait que là c'est super cool, on pouvait y aller, on pouvait changer / » (JL44). Ils nous disent tous les deux ne pas avoir hésité à se laisser guider par les conseils des locaux, quitte à aller voir des choses peu connues, de ne pas avoir de contraintes d'itinéraires.

C'est également le cas de Jo qui nous raconte une mésaventure qui s'est transformée en périple pour passer la frontière avec la Chine. Ils étaient dans une voiture, puis au bout de cinq pannes, ils ont repris le stop. Après être monté chacun dans un camion, il avait l'impression d'avoir perdu le contrôle de la situation et peut-être sa femme aussi : « [...] Mais tout se finissait bien, on est arrivés à Saritach, tous les camions ensemble, et on est descendus là, et on a demandé aux gens où on peut dormir la nuit, pour attendre le lendemain pour refaire la route vers la Chine, en pousse. Et ça marchait aussi. En fait le plus long voyage était devant nous, toujours devant nous. » (J31) Clem nous dit également que « [...] des fois tu tombes sur des gens, et puis t'as de la chance, et tu tombes sur des trucs, et crac, je n'avais même jamais pensé voir, quoi. Je ne savais même pas que ça existait. Et ça, ça contribue encore à faire rêver quoi. [...] » (CL26)

Jo nous donne une illustration d'une rencontre fortuite à un bout du monde, qui s'est transformée en une des plus belles expériences du voyage à un autre bout du monde : il nous raconte être arrivé à Tahiti sans avoir « *booker* » de logement puisque tout était hors de prix, mais qu'il avait rencontré, quelques semaines auparavant, sur un parking en pleine nature de Nouvelle Zélande, un Français qui leur a dit qu'après il allait voir de la famille à Tahiti et qu'ils pouvaient se revoir là-bas. Il est venu les chercher à la sortie de l'aéroport, il avait vu leur date d'arrivée sur leur blog, et les a invités à passer quelques jours avec lui et son beau-père. De fil en aiguille ils se sont retrouvés dans la famille de ce dernier qui possédait une plantation sur Tahaa : « [...] Et c'était vraiment le paradis de notre rêve, comme on avait jamais vu. Il y avait des lagunes bleues, l'eau avec des poissons partout, multicolores, le corail. C'était vraiment superbe comme paysage, comme mode de vie. La famille était super accueillante, on était adoptés par les gens, [...] chaque soir c'était vraiment la vie douce, et c'était pas prévu du tout, et c'était vraiment une superbe expérience. [...]

Et on s'est senti vraiment / hors, comment dire / bienvenus chez les gens, mais on était pas dans le tourisme, on faisait une aventure, pas le tourisme. [...] C'était vraiment une des meilleures expériences de notre voyage de partager ces deux semaines avec des gens-là, qui étaient sympas, qui étaient vraiment des amis, qui sont devenus des amis, avec chaque jour qui passait, qui nous ont rien demandé, qui étaient juste intéressés par le voyage. » (J37)

« *Et vous ressentiez ça comme du voyage, ou un moment hors du voyage ?* » (M38)

« C'était vraiment l'aventure, l'aventure où on pensait arriver à Tahiti et être entourés par le package-tour tout protégé, tout organisé comme ça, on savait pas comment on va trouver des endroits pour dormir et manger. Et en fin de compte on était complètement à côté de tout ça. Et vraiment c'était vraiment la vraie vie des polynésiens, on faisait partie d'une vraie vie des polynésiens et pas dans un hôtel de luxe. On ne savait pas comment on va faire mais ça s'est déroulé comme ça. C'était un truc, on a jamais prévu, un truc on va jamais oublier, c'était vraiment super. C'était, c'était une fois qu'on a juste pris, / je ne sais pas comment dire / juste pris des risques, sans savoir, et ça a marché, c'était jackpot. [...] » (J38) Jo nous dit bien que c'est cette prise de risque, ce qu'il n'aurait probablement jamais fait s'il était parti juste en vacances, qui lui a permis de vivre cette aventure.

Par la magie inattendue des lieux

Les interviewés nous disent encore qu'ils se sont laissés happer par la magie inattendue des lieux. Qu'il s'agisse de hauts lieux culturels ou non, le fait de ne pas avoir anticiper cela, a permis d'ancrer le voyage dans l'ici et maintenant, et de vivre pleinement leur expérience : « A oui ! (sourire). / En Thaïlande, / on s'est pris des vacances, en fait on n'a pas pris des vacances, on a simplement, on n'a pas bougé. Voilà / On s'est mis à un endroit et je ne sais même plus comment on a trouvé cet endroit, mais c'est un hasard, parce que je ne sais pas qui nous en a parlé, mais tout à coup on s'est retrouvé à prendre un petit bateau, on ne savait pas trop où on allait, le gars il nous a déposé à 500 mètres de la rive en nous disant : « descendez du bateau il faut y aller », / mais je me suis dit il est fou, mais (rire) / on va y aller à pied et il nous dépose aussi loin, mais en fait il y avait cinquante centimètres d'eau. C'était marée basse. / Nous avons été sur cette île à pied et nous sommes restés / je ne peux même pas dire combien de temps on est restés, le temps s'est suspendu. » (C72)

Jean-Luc nous dit encore que d'avoir anticipé une déception vis-à-vis d'un haut lieu touristique, ne l'a pas empêché d'être émerveillé : « [...] et puis rapidement tu découvres aussi sur les endroits les plus connus, [...] je pense par exemple Angkor Wat au Cambodge ou bien au Lawru en Australie, ou au Machu Picchu au Pérou, des grosses choses comme ça qui sont, finalement tu croises n'importe qui, tout le monde t'en cause / t'as un peu peur que ce soit surfait, et puis [...] ça l'est pas parce que c'est vraiment des endroits juste magiques [...] » (JL44). Quant à Clem, elle nous dit : « [...] Mais l'excitation en fait, et la douceur de la neige qui tombe, et le moment de me dire, [dialogue chuchoté] « peut-être qu'on y arrivera pas, mais si on arrive quelque part, ce sera dans un moment où je n'aurais jamais pensé être. Et ça c'était, ouais, c'était très spécial, en fait, c'était un moment pour moi un peu, comme l'essence du voyage, quoi. De me dire, ce sera une surprise quoi. [...] » (CL29)

Disposition particulière du voyageur

Céline nous dit : « [...] au hasard, parce que on avait aucun guide, et là on peut dire que c'était vraiment au feeling, au / là où le bus s'arrêtait, on se disait : « tiens ça a l'air sympa, et si on s'arrêtait / » Là je vais dire, il n'y avait aucune préparation ! » (C62) « [...] Quand on a été accueillis dans la famille de Mickael il a bien fallu qu'on vive comme tout le monde ! Mais je ne dirais pas qu'on était hors du voyage [...] on peut voyager sans changer de pays / et voyager quand même ! / Parce qu'on était pas dans notre quotidien à nous où / la référence. [...] j'ai vécu les Etats-Unis comme un grand parc d'attraction ! / Faire ses courses en chaussons à deux heures du matin, / manger des grosses glaces, / faire comme les américains quoi ! [...] » (C66) « Je ne sais pas si j'ai arrêté de voyager un moment / moi je ne dirais pas que j'ai arrêté de voyager un moment, jamais en fait. / Parce que même quand on s'arrêtait pour nous / il y avait toujours quelque chose à découvrir, ou à comprendre, ou à voir, voilà. / Simplement des choses à apprendre. [...] » (C73) « / En fait c'est le moment [assise dans un parc] où ça permet d'être juste dans l'instant présent. T'es pas en train de te projeter, t'es pas en train de faire le bilan de ta journée, t'es juste là, tu vois, c'est ça que je veux dire. [...] je m'extrais moi-même de ma journée, pour être, me poser maintenant dans l'instant présent. » (C203) Afin de pouvoir ancrer son voyage dans l'ici et maintenant, donner du sens au voyage en privilégiant ses désirs d'Ailleurs intrinsèques à ceux extrinsèques des événements spatio-temporels touristiques, Céline nous donne quelques exemples

permettant de décrire la disposition particulière dans laquelle elle se place pour réaliser ce type de voyage. Elle nous dit qu'il faut toujours être ouvert à l'inattendu, au hasard, faire confiance à son feeling, s'adapter à la vie locale, se laisser porter par l'autre, vivre l'instant présent plutôt que faire le bilan ou anticiper, n'avoir aucun programme précis, vivre pleinement chaque instant.

Jean-Luc nous dit : « [...] Et puis on a rien organisé, ouais le seul truc qu'on a organisé c'est justement, on s'est donné un peu un fil conducteur, à se dire Asie du Sud-Est etcetera, et quelques noms de pays, quelques durées, et dates, et c'est tout. Aucun programme précis. » (JL6) « [...] donc sans avoir un objectif de vouloir travailler ou vouloir faire quoi que ce soit [...] c'était vraiment dans l'idée loisir, voyager. [...] » (JL17) « [...] je pense que si je repars voyager une année, / ce sera plus avec la pleine conscience de / de profiter de cette année / avec la pleine conscience de / vouloir vivre chaque instant de ce voyage, et puis de / ouais, d'apprécier, sans se dire, après la vie sera différente / c'est juste dire voilà, il y aura peut-être une année ou six mois, un truc génial, de pouvoir vivre différemment et d'en profiter un maximum [...] » (JL64) Jean-Luc insiste ici sur le fait de ne pas avoir d'objectif pour pouvoir vivre le moment présent.

Jo nous dit qu'il faut prendre le risque de vivre les expériences autrement, sans savoir si elles vont aboutir : « [...] c'est le Hindou-Kouch, y a des sommets à sept, huit mille mètres d'altitude et des choses comme ça et vraiment on les voit bien pendant le jour, parce que le ciel est complètement dégagé, mais la nuit on ne voit rien, on voulait pas faire le trajet du Hindou-Kouch entre le Kirghizstan et la Chine la nuit comme c'est prévu dans les bus. Donc on s'est dit on va le faire « au pouce ». [...] En fait comme j'ai dit, comme tout le monde prend les bus où tu lèves le bras au bord de la route, ça fonctionne très bien comme ça, en Asie Centrale, donc c'était complètement normal, donc c'était complètement normal. Donc après quelques semaines dans les pays-là, on s'est dit, oui, on peut le faire, on lève le bras déjà. » (J31)

Clem nous donne une illustration de la transformation de la forme de voyage, en développant une disponibilité à voyager *hic et nunc* et en devenant un voyageur de l'interstice (Urbain, 2002). Pour elle il faut notamment accepter de faire le deuil de voir tout ce qu'on avait prévu et sortir du guide touristique pour se laisser guider par les locaux : « [...] Mais au début, ah ouais, ah on pouvait tout me balancer, j'adorais tout, je voulais tout manger, tout goûter, tout voir. [rires] A tel point que Jo me disait « mais tu sais, chérie, on ne pourra pas tout voir, tout ce qu'il y a dans ton bouquin. » et moi j'étais dépitée, « non mais comment on va faire, il y a encore tous ces trucs à faire, tous ces

trucs qui me font rêver. » Parce que plus tu es sur place, plus tu rencontres des gens avec qui tu discutes, qui vont dire « ah ben oui, il y a ça, mais vous avez vu ça ? » « Ah ben non », « vous n'en avez pas entendu parler ? », « Ah ben non », « et comment ça, comment ça se fait que je n'en ai pas entendu parler, j'aurai dû en entendre parler », et puis voilà, et après tu découvres en fait que, il y a plein de trucs qui ne sont pas dans les livres. [...] Mais les gens sur place, le savent, ou les gens qui sont allés là [...] » (CL26)

Elle nous parle encore d'un village dans le Gand Zü, qui leur avait été conseillé par une rencontre sur la route : « [...] Et du coup, donc on arrive dans le petit village, on prévoit le lendemain de partir en cheval, pour deux jours, je crois. Et puis le matin même il neige, mais grosse neige [...] Bon, nous voilà partis, les chevaux, on leur avait dit, nous on sait pas trop faire du cheval, donc vous pourrez nous filer des coups de mains. Et il nous ont dit : « pas de problème, vous arrivez cinq minutes avant » [rires], donc on est arrivés cinq minutes avant, et ils nous ont dit « voilà, à droite, à gauche, on s'arrête, et on y va. » [rires] Donc on a dit « bon ben ok, c'est parti. » Les chevaux ils n'avaient même pas de fers, ça glissait dans tous les sens, enfin ça partait, c'était ouais des tibétains qui avaient organisé ça, et ils nous avaient habillés en tibétain, donc avec les gros manteaux, pour avoir bien chaud [...] Et la personne en fait qui nous a amené là-bas, on savait même pas ce qu'on allait faire en fait. On savait qu'on allait aller à un endroit et qu'on allait dormir quelque part et puis après repartir. Mais à part ça on ne savait pas plus. [...] alors comme on savait pas trop faire du cheval, ben il s'est un peu moqué de nous au début, et puis nous on a rigolé de nous-mêmes, alors bon il a vu qu'on rigolait donc il a commencé à y avoir une très bonne ambiance entre nous. Et puis on essayait un peu de communiquer avec lui [...] » (CL73)

En résumé. Le changement de rythme du voyage ainsi que l'immersion de celui-ci dans les cultures locales ont permis aux quatre voyageurs d'ancrer leur tour du monde dans l'ici et maintenant, vivant le moment présent pleinement pour ce qu'il est, recherchant les interstices spatio-temporels du voyage, ils se sont laissés porter et guider par le hasard des rencontres (Cf « II. Rencontre hic et nunc). Ils ont ainsi recherché à donner du sens à leurs voyages en privilégiant leurs désirs d'Ailleurs intrinsèques à ceux extrinsèques des événements spatio-temporels

touristiques. En se forgeant une identité de voyageurs de l'interstice¹³³ leur permettant ainsi de vivre pleinement leurs expériences et de toujours aller de l'avant (voyageur exote).

En effet les interviewés nous disent ne pas avoir hésité à se laisser guider par les conseils des locaux, quitte à aller voir des choses peu connues, à ne pas avoir de contraintes d'itinéraires. Ils nous disent encore qu'une mésaventure peut se transformer en aventure et qu'une rencontre fortuite peut, si on prend le risque de la réaliser, se transformer en une expérience incroyable de voyage. Les interviewés nous disent également qu'ils se sont laissés happer par la magie inattendue des lieux. Qu'il s'agisse de hauts lieux culturels ou non, le fait de ne pas avoir anticiper cela, a permis d'ancrer le voyage dans l'ici et maintenant, et de vivre pleinement leur expérience. Céline nous donne quelques exemples permettant de décrire la disposition particulière dans laquelle elle se place pour réaliser ce type de voyage. Elle nous dit qu'il faut toujours être ouvert à l'inattendu, au hasard, faire confiance à son feeling, s'adapter à la vie locale, se laisser porter par l'autre, vivre l'instant présent plutôt que faire le bilan ou anticiper, n'avoir aucun programme précis, vivre pleinement chaque instant. Jean-Luc insiste ici sur le fait de ne pas avoir d'objectif pour pouvoir vivre le moment présent. Jo nous dit qu'il faut prendre le risque de vivre les expériences autrement, sans savoir si elles vont aboutir. Enfin selon Clem, il faut notamment accepter de faire le deuil de voir tout ce qu'on avait prévu et sortir du guide touristique pour se laisser guider par les locaux. Autant d'éléments qui viennent nourrir la deuxième sous-hypothèse, en effet un affaiblissement des systèmes de pensée de la culture d'origine (notamment ceux liés à la pratique touristique, mais aussi ceux liés à la façon d'appréhender et de s'immerger dans l'altérité du monde) permet une immersion dans un monde « autre ».

¹³³« [...] ni novices ignorants, ni héros révoltés du voyage, [mais] des touristes rusés, grands négociateurs du paradoxe. [...] Ils ne nient pas ni ne déplore un état de fait. [...] ce sont des sioux, perpétuellement à l'affût des intervalles encore vacants dans l'univers du voyage, qu'ils soient spatiaux ou temporels. [...] le touriste interstitiel est particulièrement intéressant en ce qu'il restaure, là où l'on serait en droit de les attendre le moins, le regard, le comportement du découvreur ou de l'explorateur. Réelle ou fictive, la clandestinité est le creuset d'un nouvel exotisme. Il suffit parfois au voyageur de la stimuler pour que l'espace d'un instant tout change : sa façon de voir, ses gestes, ses sensations. » (Urbain, 2002, pp.287-289)

2.3. Un voyage sidéral

Les différentes expériences relatées ci-dessous permettent de mettre en avant la forme sidérale qu'a pris, à un moment donné, leurs voyages à tous les quatre : maintenir une distance d'étrangeté pour se laisser porter et happer par une altérité qu'on tente de vivre plutôt que de comprendre ou de catégoriser dans notre système de pensée (faire de la différence). Il est à noter que selon J. Baudrillard (1994), on commence à entrer dans une forme sidérale¹³⁴ seulement après un certain temps et après avoir parcouru plusieurs pays dans un voyage itinérant.

Expérience sidérale en communion avec la nature ou dans des lieux « magiques »

En voyage il est possible de vivre des expériences sidérales en communion avec la nature ou dans des lieux « magiques ». En effet Jo nous dit que lorsqu'il était dans les plateaux tibétains, il a pu ressentir ce que les colons américains avaient eux aussi pu ressentir pendant la ruée vers l'ouest (imaginaire de sa culture d'origine) : « [...] Mais j'avais peur parce que les chevaux n'avaient pas de sabots, [...] et on montait et on descendait les vallées avec la neige, et plusieurs fois les chevaux ils glissaient vers un ravin comme ça, et quand on traversait la rivière ils glissaient sur la glace ou la pierre [...] Et puis j'avais vraiment peur que Clem va tomber, dans l'eau à moins cinq degrés, [rires] et on avait pas de moyen d'être à l'abri facilement, ou d'être, je ne sais pas, de retourner, c'était vraiment comme dans ma pensée de, aux Etats-Unis, de « wild west ». C'était le cheval, et la prairie, et la montagne et tu pouvais pas faire un retour, il faut juste continuer, et il y a des choses qui arrivent sur le chemin, et si tu avais de la chance, tu arrives en bonne santé sinon [rires] tu trouves d'autres moyens de te sauver. » (J45)

Clem nous dit que la magie du lieu lui a donné l'impression d'être dans un livre : « [...] L'Ouzbékistan, je me souviens, arriver dans un endroit, je ne connaissais pas, [...] comme un cimetière, en fait, funéraire, c'était [...] comme plein de petites mosquées les unes à côtés des autres, on s'enfilait, comme ça, il y avait des petites ruelles, et puis c'était que de la mosaïque, et

¹³⁴ Baudrillard nous rappelle qu'après avoir traversé quelques pays, plutôt que de procéder à un travail de décodage du réel, le voyage bascule dans une forme qu'ils nomment « sidérale », où l'on apprend à maintenir une distance d'étrangeté, une « hypothèse radicale » sur le monde : « Il y a une étrangeté radicale, fondamentale, qu'il ne faut surtout pas chercher à abolir dans une sorte de fusion ou de confusion générale et pittoresque, mais dont il faut maintenir la règle » (Baudrillard & Guillaume, 1994, p.82). Pour l'exotisme, il est plus intéressant par exemple de voyager dans le rêve américain que dans la réalité américaine (mieux illustrée dans les films, les romans), ne pas jouer au jeu de la ressemblance et de la différence mais voir l'Amérique comme étrange, et alors elle apparaît.

dans les tons de camaïeux, de turquoise. Ça me faisait un peu penser, ça m'évoquait de l'architecture afghane, dans ce style-là. [...] Et puis c'était assez fascinant, ces couleurs, dans le désert, je trouvais ça très, très magique. Donc ces moments-là, c'était très fort. Et j'avais vu aussi avant que les gens vivent pas mal dehors, quand il fait beau. Et que, ils prennent souvent le thé, donc un petit peu comme en Turquie, sur des espèces de petits lits, un peu, à même le sol. Et quand j'ai vu ces petits lits, et ces gens en train de boire le thé, dans ces moments-là, j'avais l'impression d'être dans un livre, complètement. Donc ça c'était super magique. [...] » (CL29)

Elle nous dit encore que ce qui compte c'est ce qu'elle ressent devant des paysages, que c'est l'essence du voyage : « [...] Et puis, ah mais il y en a plein des moments comme ça. [...] Alors c'est pas forcément à s'extasier devant un paysage, mais c'est à un moment donné, ce que je pouvais ressentir, [...] Et là on s'est retrouvé dans un taxi [...] Mais l'excitation en fait, et la douceur de la neige qui tombe, et le moment de me dire, [dialogue chuchoté] « peut-être qu'on y arrivera pas, mais si on arrive quelque part, ce sera dans un moment où je n'aurais jamais pensé être. Et ça c'était, ouais, c'était très spécial, en fait, c'était un moment pour moi un peu, comme l'essence du voyage, quoi. De me dire, ce sera une surprise quoi. Ce sera peut-être pas le truc planifié, mais du coup se sera autre chose, puis le moment là où la neige tombait, là je trouvais ça super beau. Les paysages étaient très beaux, malgré qu'ils étaient recouvert de neige et qu'on ne pouvait pas voir ce qu'il y avait en dessous. Ouais, ce genre d'endroit, c'était vraiment magique. Et puis il y avait les endroits aussi de Polynésie. Parce que on ne pensait jamais se retrouver, dans les endroits comme ça, avec les copains, et la famille qui nous a accueillie. » (CL29)

Céline nous parle de son expérience face à la mer où elle avait le sentiment de faire partie d'un tout : « [...] j'étais bien avec la mer, la mer et moi. // Une pause. / Mais c'était pas, c'était pas contemplatif non plus. / C'est pas une pause où / mais / c'est vrai que la mer était magnifique aussi quand même. // Et puis j'étais bien, j'avais l'impression de faire partie d'un tout. / Que ma place était là, je pêchais, voilà. / [...] » (C80)

On peut lire dans ces différents extraits des expériences qui rappellent des vécus de sentiment océanique¹³⁵, proches de l'extase et ainsi conditionnés par un lâcher-prise par rapport aux systèmes de pensée permettant de se positionner face et d'interpréter le monde, venant ainsi nourrir la sous-hypothèse 2 (Les vécus de sentiments océaniques seront traités ultérieurement dans la deuxième partie).

Expérience sidérale en communion avec d'autres personnes

Il est également possible de vivre des expériences sidérales en communion avec d'autres personnes, non en tant que somme d'individus, mais en tant que communauté partageant un moment de vie. En effet Clem nous parle de glisser d'une culture à l'autre en traversant les frontières par les moyens terrestres : « [...] mais en fait voyager par les moyens terrestres [...] c'est plus une transition en douceur, d'un pays vers un autre. Des fois quand tu arrives à la frontière de deux pays, c'est un peu un mix des deux, et puis une fois que tu as traversé la frontière c'est encore le mix des deux, et puis après c'est complètement l'autre pays, et ça c'est vachement excitant, en fait de commencer à voir, de glisser doucement vers une autre culture [...] » (CL10)

Céline nous dit : « Franchement, en fait je faisais partie de la scène. Oui. A partir du moment où t'étais dans le parc, et que tu acceptes les règles du parc, enfin je veux dire, où tu acceptes de te poser et de vivre ta vie, comme tout le monde fait, chacun ensemble, pas chacun dans son coin, parce que tout le monde n'est pas dans son coin, mais / fatalement tu deviens acteur de la scène parc. Je pense. Tu fais partie d'un tout. Je ne me sens pas extérieur. Je ne me sens / je ne me sens pas étrangère aux gens, tu vois ? Je me sens peut-être, peut-être au début quand tu t'assoies dans le parc, tu te sens un peu, étrangère à toi-même j'allais dire, parce que tu / t'es obligée de te camoufler dans ce parc, pour faire partie de la scène, tu vois. Je pense que là tu mets en œuvre des compétences que t'as acquises en voyageant, qui font que tu vas savoir comment te comporter dans le parc, pour faire partie de la scène. Mais tu ne le fais pas en te disant : « oh comment je vais être pour être bien dans ce parc. » Tu le fais, tu le fais naturellement. » (C215)

¹³⁵ « Mouvement mental qui se caractérise, tout d'abord, par une impression d'étrangeté. Celle-ci laisse ensuite place à une exaltation qui peut déboucher [...] sur sentiment de bien-être et de joie intense. Ce ravissement se rapproche de l'extase [...] vertige de naître à une autre dimension, d'accéder intuitivement à un savoir universel, afflux inopiné de joie gratuite, immérité qui submerge la personne. [...] On a l'impression d'être plein, pleinement vivant, totalement libre, avec un sentiment d'appartenance à l'universel, simple élément parmi les éléments. » (Airault, 2002, p.207)

« *Tu qualifierais ce moment de voyage, ou de hors voyage ?* » (M216)

« Non pour moi, ça fait partie du voyage. / A part entière. / Si tu ne regardes pas le monde autour de toi, à ce moment-là c'est le parc, mais ça peut être la ville, la, peut-être la montagne, si tu prends pas le temps de te poser et de regarder autour de toi, / pour voir où toi tu te situes à ce moment. / Je crois que c'est ça en fait le voyage / c'est être capable de s'arrêter, de se poser, de regarder, de ressentir les choses, de sentir les choses autour de soi, de / tu vois de ne pas être en train de juger [...] T'es pas en train de regarder avec tes yeux d'européen, où tout à l'air bizarre, et t'es pas en démonstration, t'es pas en représentation, tu vois, t'es pas, tu connais personne, personne te connaît, t'es un inconnu parmi d'autres, tu vois, tu fais partie de la masse du parc. / T'as rien à prouver, t'es juste là. » (C216)

« *Et dans ce moment particulier, tu es assise, t'es en fusion avec le parc, enfin tu fais partie de la scène, est-ce que tu te sens étrangère, ou touriste, ou française, ou, enfin est-ce que tu les ressens eux comme des locaux, ou des, ou, comment tu ressens ça ?* » (M217)

« Non, non dans ce moment à cet endroit, non, je me sens bien, je me sens à ma place, je pourrais vivre là. / Je pourrais avoir mon appart au coin de la rue, et c'est le parc en bas de chez-moi. Je veux dire je ne me sens pas, il y a d'autres pays où je me suis sentie étrangère, par ma couleur de peau, par plein de choses, où j'étais pas à ma place, où je n'étais pas à l'aise, c'est arrivé deux trois fois, où vraiment tu ne te sens pas le bienvenu, tu te sens rejetée. Mais là pas du tout, je n'ai du tout eu cette impression en Argentine, pas du tout. Non » (C217)

Dans cet extrait Céline nous parle de son expérience dans un parc, elle nous dit qu'elle faisait partie de la scène, actrice de la scène parc, qu'elle faisait partie d'un tout, comme tout le monde le fait, chacun ensemble. Elle accepte les règles du parc, de se poser et de vivre sa vie. Elle dit qu'elle met en œuvre des compétences apprises en voyage, elle se fait étrangère à soi-même pour se camoufler, ressentir les choses autour d'elle, ne pas juger avec ses yeux d'européenne, elle devient une inconnue parmi d'autres, pour faire partie de la masse parc. Elle s'y sent à sa place, pas étrangère. Elle nous dit encore que cela fait partie du voyage à part entière, ça peut être dans une ville, à la montagne, que c'est ça en fait le voyage. Autant d'éléments qui viennent nourrir à nouveau la deuxième sous-hypothèse : En se faisant étrangère à elle-même pour ne pas juger avec ses yeux d'étranger, Céline semble fusionner avec la scène « parc ».

Expérience sidérale par une « pause » dans l'itinérance du voyage, pour se ressourcer dans un endroit considéré comme un cocon

Lorsque je pose à Céline la question : « *Et Ushuaïa c'est tout au sud, vous veniez de faire un long voyage jusque-là ?* » (M332)

« Ouais, ouais, tu te reposes, tu vois tu te ressources. » (C332)

« *Tu m'as dit que ça faisait trois mois environ, vous aviez fait combien de pays ?* » (M333)

« Ouais, Pérou, Bolivie, Chili. Toute la descente du Pérou jusqu'au sud, quoi, donc ça représente cinq mille kilomètres. [...] enfin je veux dire on avait sacrément bien baroudé, là on avait trouvé, en fait cet hôtel c'était comme un cocon, quoi. Alors c'était kitch à mort mais c'était un cocon. C'était tout, moi je revois exactement / ce que je voyais par la fenêtre, tellement j'ai dû passer de temps à observer par la fenêtre, à regarder dehors. Il y avait un genre de *no man's land* comme ça derrière l'hôtel, et après il y avait la mer enfin le canal Biggel, tu le voyais en biais comme ça, [...] Tu vois c'était même pas beau, c'est pas beau Ushuaïa, c'est pas beau, et pourtant il y a une âme, c'est chaud, quoi. Il y a une chaleur dans cette ville, moi j'ai trouvé du réconfort dans cette ville, c'était comme un petit cocon, t'avais pas envie de partir, t'étais posée, t'étais bien, les gens ils étaient détendus, ils étaient gentils. » (C333)

« *Et après ça, vous étiez où ? C'était quoi la suite du voyage ?* » (M336)

« [...] Mendoza, c'est pareil on s'est posé / tranquille, vivre sa vie, là c'était plus sur les places, il faisait chaud, vivre dehors, quoi. [...] Là à Mendoza tu retrouvais le soleil, tu retrouvais tes shorts, tu retrouvais les gens dehors, les fleurs, les places. Ah c'était super agréable. » (C336)

« *Et après ça vous étiez où ?* » (M337)

« [...] on était au Mexique, puis après au Guatemala, et puis après on était au Honduras. » (C337)

« *Et est-ce que tu as l'impression que le voyage* » (M338)

« Le rythme, si tu veux, le rythme était plus intense au début du voyage, c'est tu veux, Ushuaïa c'est un, en fait même avant Ushuaïa, moi je dirais que, déjà quand on a pris le bateau pour descendre à Puerto Natales [Sud de la Patagonie], ça opère un changement de rythme. Par rapport au reste du voyage, parce que c'est un moment où, déjà t'es sur un bateau [quatre jours] et il y a rien à voir, tu peux que voir que ce qu'il y a autour de toi, tu peux pas sortir, tu peux pas agir, t'es obligée de te poser, et d'être dans la contemplation. [...] Et du coup le voyage n'est plus le même, c'est le rythme, il est plus le même, quoi. / tu prends ce temps de la contemplation. / Tu prends ce temps de la rencontre, tu prends ce temps de / ben j'ai pas fait de sortie sur le canal Beagel [à

Ushuaïa], on a pas vu les phoques, mais ça va aller, on a rencontré Jean-Luc et Doris, on a été faire une ballade, pas prestigieuse mais c'était génial et on avait une vue de « ouf » sur Ushuaïa. Et ça c'est / ça c'est / c'est plus / c'est différent, c'est pas plus ou moins, c'est autre chose. / » (C338)

Il est ainsi possible de vivre des expériences sidérales par une « pause » dans l'itinérance du voyage (mais qui reste vécu comme du voyage), pour se resourcer dans un endroit considéré comme un « cocon » protecteur. Il est à noter que cette expérience peut être considérée par le voyageur comme une expérience charnière après laquelle son voyage s'est transformé pour adopter une forme sidérale. Céline nous parle d'Ushuaïa où elle s'est posée après avoir baroudé depuis quelques mois à travers le Pérou, la Bolivie et le Chili. Qu'elle y a senti une chaleur, un réconfort, qu'elle s'y est sentie comme dans un cocon. Qu'elle n'y a pas vu les phoques ou fait une ballade sur le canal de Beagel mais que ce n'est pas grave, elle a fait une petite ballade pas prestigieuse mais génial, que c'est autre chose. Elle nous dit encore que d'avoir pris le bateau juste avant Ushuaïa pour le descendre le sud de la Patagonie lui a permis de changer de rythme, ça l'a obligée à ne pas agir mais à prendre le temps de la contemplation et de la rencontre. Que son voyage à partir de là a changé de rythme pour prendre plus le temps. Il est également à noter que la scène avec le parc se déroule juste après Ushuaïa.

Jean-Luc nous en donne une illustration très parlante d'une expérience sidérale de voyage, en relatant son expérience au Cambodge : « / Ben de bons moments / tous les moments, non pas tous (rires). Oui, je pense / le meilleur moment qui me vient en tête, c'est / c'est au Cambodge / en fait on avait / je ne sais pas, ça faisait je pense environ trois mois qu'on voyageait, quasiment, on avait décidé de faire des / des vacances dans le voyages, c'était de se poser, qui était pas du tout le genre, mais de se poser quelques jours / dans un village où c'est qu'il y a une plage, on avait trouvé un petit truc, c'était voilà un petit village, une plage et puis / sur la plage où on allait il y avait une toute petite baraque, je ne sais pas, de quelques mètres carrés où il y avait une famille qui y vivait en couple avec un gamin, le gamin il avait je pense, cinq ans, cinq ans ou six ans, et puis cette famille ils n'avaient rien du tout, ils avaient, ben justement cette petite baraque de quelques mètres carrés, mais une baraque c'est quatre murs, une tôle pour le toit, puis ils avaient deux, trois chaises longues là, enfin des transats qui / qui là devant, et puis nous on allait se poser là / ils faisaient les meilleurs milkshakes de toute l'Asie du Sud-Est, ils faisaient super bien à manger, elle faisait à manger, elle cuisinait du poisson, elle avait une planche, elle était accroupie sur sa planche avec le

poisson entre les pieds, et puis elle cuisinait à côté, et tout était super excellent, ils étaient supers souriants, et puis le gamin il / et le plus frappant là, on se posait sur les chaises et puis le gamin il jouait là dans le sable devant, il avait rien, et puis il avait le sourire jusqu'aux oreilles, il était / ouais il avait l'air super heureux en fait. / Puis ça c'était un moment / ouais je pense un moment / je pense un moment magique au niveau / au niveau / inattendu déjà et puis magique au niveau des rencontres de personnes [...] » (JL27). Dans cet extrait, Jean-Luc nous parle, à ce moment de l'entretien, du meilleur moment qui lui vient en tête : il avait décidé de prendre des vacances dans le voyage, de se poser pour la première fois (« c'était pas dans nos habitudes ») dans un petit village au bord d'une plage. Les quelques jours décrits, la rencontre avec une famille cambodgienne propriétaire d'une petite baraque-restaurant sans prétention où il passait ses journées, nous permettent ressentir dans ses propos l'expérience sidérale qu'il y a vécu. Il nous parle de moment magique, par la rencontre et par le fait qu'il soit inattendu. Cela s'est passé après trois mois de voyage et dans le quatrième pays traversé. On peut noter également que la majeure partie des "bonnes" expériences de voyages auxquelles il fait appel dans cette interview se situent après cette expérience

Jo nous raconte son expérience à Tahiti : « [...] Donc on arrive, on était accueilli par la famille. [...] Et c'était vraiment le paradis de notre rêve, comme on avait jamais vu. [...] C'était vraiment superbe comme paysage, comme mode de vie. La famille était super accueillante, on était adoptés par les gens, ils étaient intéressés par nous, notre voyage, notre histoire, [...] Donc on était sur une autre planète et on pouvait communiquer, même avec les petits enfants, tout le monde pouvait communiquer, on était de l'autre côté de la planète. Et c'était vraiment quelque chose de / choquant pour nous d'être si loin, mais d'être vraiment en train de communiquer avec ces gens qui habitent différemment que nous, sur des îles de paradis, comme ça. [...] on a vraiment fait la fête, chaque soir c'était vraiment la vie douce, et c'était pas prévu du tout, et c'était vraiment une superbe expérience. [...] Et on s'est senti vraiment / hors, comment dire / bienvenue chez les gens, mais on était pas dans le tourisme, on faisait une aventure, pas le tourisme. [...] C'était vraiment une des meilleures expériences de notre voyage de partager ces deux semaines avec des gens-là, qui étaient sympa, qui étaient vraiment des amis, qui sont devenus des amis, avec chaque jour qui passait, qui nous ont rien demandés, qui étaient juste intéressés par le voyage. » (J37)

« Et vous ressentiez ça comme du voyage, ou un moment hors du voyage ? » (M38)

« C'était vraiment l'aventure, l'aventure où on pensait arriver à Tahiti et être entourés par le package-tour [...] Et en fin de compte on était complètement à côté de tout ça. Et vraiment c'était vraiment la vraie vie des polynésiens, on faisait partie d'une vraie vie des polynésiens et pas dans un hôtel de luxe. [...] » (J38)

« *Et est-ce que ça, ça a changé un peu la suite de votre voyage ? parce qu'après vous étiez où, en Amérique du Sud ?* » (M39)

« Oui / oui, oui en fait / Là c'était le milieu, au milieu de notre voyage ou juste de l'autre côté en fait, des premiers six mois, c'était le début du deuxième six mois et oui on s'est sentis peut-être / libérés un peu, [...] et derrière nous c'est l'Asie, et devant nous l'Amérique du Sud, un autre continent complètement différent. Et au milieu, il y avait ce bijou, de ces îles dans le Pacifique, profond, et vraiment inattendu. [...] Et devant nous on avait l'Amérique, / l'Altiplano, les montagnes, on va apprendre l'espagnol, et utiliser l'espagnol maintenant pour le reste du voyage et / ça pour nous c'était un autre changement, c'est le nouveau monde, c'est l'Amérique, l'Amérique du Sud. Et voilà, c'était bien séparé par le pacifique, dans nos têtes aussi. » (J39)

Dans cet extrait, Jo nous dit qu'il y a été accueilli par une famille « qui lui a juste demandé de passer du temps avec eux ». Qu'ils sont devenus ami, qu'il avait le sentiment de faire partie de la famille, de vivre la vraie vie des locaux, une aventure, une vie douce. Que son voyage a changé après ça, avant il y avait l'Asie, après l'Amérique du Sud et au milieu ce bijou inattendu.

Clem a également vécu ce moment à Tahiti comme un moment magique, très intense, (pour ne pas surcharger cette sous-partie, je ne l'ai pas fait apparaître ici mais cf : II. « une rencontre réciproque »). Par contre elle entretient un sentiment plus ambigu, voire contradictoire par moment, avec la forme sidérale qu'a prise son voyage après cette expérience de Tahiti. Pour analyser cela, nous retraçons ici la transformation de la forme de son voyage : « [...] Et je me souviens les premiers mois je n'arrivais pas à dormir. **J'étais tellement surexcitée** de tout ce qu'on faisait, de tout ce qu'on vivait, que tous les soirs je me refaisais le film dans ma tête de tout ce qu'on avait fait, depuis le début, c'est comme si je me racontais l'histoire [...] comme si un peu j'avais quelqu'un en face de moi qui cherchait des conseils, et puis que je lui racontais tout dans les moindres détails pour les aider [...]. Donc je ressassais tout le temps, ça, dans ma tête. Et ouais je me souviens, je n'arrivais pas à dormir pendant trois mois je n'ai pas dormi [rires]. En tout cas jusqu'à ce qu'on arrive en Chine [...] » (CL26) Dans cet extrait Clem nous dit qu'elle ne trouvait pas le sommeil au début de son voyage jusqu'en Chine (4^{ème} pays), qu'elle était très excitée par ce

qu'elle vivait, qu'elle voulait tout se rappeler comme pour donner des conseils à d'autres voyageurs (On peut supposer qu'il s'agit là de savoirs et d'expériences transmissibles dans ses codes culturels).

« [suite de l'extrait précédent] Et puis après, un petit peu comme tout, on commence à avoir une habitude des choses, donc après on a l'habitude de se dire : « ben tient demain j'irai voir le Taj Mahal », et / et bizarrement plus le temps avance, et / je ne vais pas dire moins on est excités, plus on est blasés, mais peut-être un peu, quelque part. Je ne sais pas si c'est la fatigue du voyage qui fait ça, ou si c'est le fait ben comme dans tout il y a des habitudes, pourtant tu te dis : « ah, c'est nouveau, c'est nouveau. » [...] » (CL26) Après cette première phase « excitante » elle a eu le sentiment qu'elle prenait une habitude des choses, qu'elle était moins excitée par ce qu'elle découvrait.

Elle nous dit ensuite : « [...] Mais c'est vrai, à la fin quand on avait quatre mois en Amérique du Sud, là on avait vraiment la liberté de faire ce qu'on voulait, de changer le parcours, parce qu'on avait ouais, qu'un avion à prendre en quatre mois, donc ça nous laissait vraiment le temps de plus aller à notre rythme, et d'aller au grès des informations qu'on recevait, un peu plus de liberté à ce niveau-là, quoi.[...] » (CL28) « Ouais, je crois vers la fin, vers l'Amérique du Sud, on était un peu fatigués de tout, on voulait juste une routine en fait. Et là il fallait recontinuer à revoyager, revoir des trucs. Et je pense qu'on avait peut-être un peu atteint la saturation, parce que justement on appréciait plus à cent pour cent, je pense, tout ce qu'on voyait, on appréciait encore, mais c'était beaucoup moins intense, que le début. » (CL34) « [...] Donc on savait quel était la date butoir en fait. Donc peut-être aussi quand on sait ça, bon on se traîne un peu sur la fin, je ne sais pas. [...] » (CL35) Elle nous dit, dans ces extraits, qu'en Amérique du Sud (la dernière partie du voyage) elle avait la liberté de faire ce qu'elle voulait, à son rythme. Elle nous dit également qu'elle a le sentiment d'être arrivée à saturation en Amérique du Sud.

Clem nous dit ensuite : « Ben quand on était au Chili. Quand on était à l'école, là c'était super. Parce que c'était le huitième ou le neuvième mois de voyage, donc ça faisait deux tiers à peu près. Et puis là on avait un petit appart, on allait tous les jours à l'école, on avait une petite routine, on allait au supermarché, on se faisait à manger, donc pas ce qu'on fait d'habitude. Donc là c'était bien, ça fait une bonne pause, puis on a pu planifier aussi, le reste du voyage. Donc là c'était vraiment sympa, on pensait pas que ça allait être aussi bien de s'arrêter, parce qu'on pensait qu'on

allait continuer, toujours, toujours, toujours. Et c'était bien. Mais d'ailleurs après ça je crois qu'on est restés plus longtemps dans les endroits. Avant c'était un peu tous les trois jours, hop il fallait partir, il fallait aller voir des nouveaux trucs, parce qu'il fallait rien louper. Et puis au bout d'un moment on se rend compte qu'on est crevés, de porter le sac, tout le temps, de chercher untel, tout le temps, tout est lourd, tout te pèse. Et / d'avoir fait / la pause, ça ensuite, nous a amené à des fois se poser pendant une semaine. Pendant une semaine, on restait dans le même endroit, même si on ne faisait pas des trucs de folie, quoi, on se reposait, on prenait le temps, on faisait des petites balades. » (CL36)

« *Et t'avais la sensation de voyager quand même ?* » (M37)

« Ouais, ouais, Ouais ouais, quand même. Ouais, ouais, ouais. [...] » (CL37)

« *C'était des bonnes expériences, toute l'Amérique du Sud, puisque j'ai l'impression que c'est un autre voyage, dans votre voyage ?* » (M38)

« Oui c'est vrai, c'est vrai, c'était une bonne, je pense que malheureusement comme elle est arrivée à la fin, et qu'on avait déjà accumulé plein de fatigue, et de choses comme ça, on en a peut-être moins profité, que si on avait commencé par ça, ben je te parlerais de ça, et puis je te dirais, « oh l'Asie Centrale, bon, on en avait ras le bol, tu vois ». Je te dirais c'était peut-être un peu la faute à ça. [...] » (CL38) Dans cet extrait, elle nous dit encore que de se poser un mois au Chili était super, avant ça il ne fallait rien louper, partir tous les trois jours. Après ils restaient plus longtemps dans les endroits, ils se posaient et reposaient des fois une semaine, ils prenaient leur temps, ils ne faisaient pas des trucs de folie mais que c'était un autre voyage, des bonnes expériences. Elle nous dit qu'elle avait accumulé plein de fatigue.

Elle nous dit encore : « [suite de l'extrait précédent] Mais il y avait plein de moments géniaux, tu me disais les moments supers, comme ce que je t'ai raconté à Tahiti, ou les moments dans la neige, il y en a eu aussi en Amérique du Sud, genre en Bolivie, je ne sais pas à combien de milliers de mètres d'altitude, d'arriver au bord de lagunes, ça c'était fantastique, avec tout à coup des lamas, des alpagas, qui oh la, la., c'était complètement fabuleux. [...] » (CL38)

« *Est-ce que tu as le sentiment d'avoir changé ta façon de voyager pendant le voyage, ou pas ?* » (M40)

« Et ben, ouais, on prenait peut-être ouais, plus le temps après, en étant moins focalisé sur il faut qu'on fasse tout ce qu'il y a dans le bouquin, / prendre le temps ouais. Relaxer, parler avec des gens, moins avoir le programme où il faut tout voir, tout faire, et ouais essayer d'apprécier un peu

plus le moment. Et puis ouais, passer du temps un peu plus long dans chaque endroit. Et si on peut, passer, enfin y aller par des moyens terrestres. Donc ça c'était quand même bien pour l'Amérique du Sud, c'était que c'était que les moyens terrestres. Qui ont des inconvénients aussi, mais des avantages, glisser plus doucement d'une culture à l'autre aussi, ça c'était bien [...] Mais on avait passé vraiment des supers moments. Tu vois genre jongler, ou à essayer de parler différentes langues, et ça c'était vraiment chouette. Et on allait d'un endroit à l'autre, donc toute la journée on marchait, d'un village à un autre, et puis le soir on dormait dans un endroit qui avait été aménagé, et ça c'était vraiment, vraiment super chouette. J'avais vraiment adoré. On s'est réveillés un matin, on était, il y avait genre un terrain de basket, [rires], avec des paniers de basket qui étaient à genre trois milles mètre d'altitude, des lamas comme ça qui traversent, des alpagas, plutôt, qui traversent comme ça le terrain de basket, pour aller paître pour la journée, génial, pour aller paître, pour la journée. Vraiment super. Et là ce qui m'avait marqué aussi, il y avait une dame, qui s'était occupée de nous, [...] Ouais ça c'était des moments aussi assez impressionnants quoi. Donc ouais il y a eu des moments vraiment forts en Amérique du Sud aussi, mais, du coup ouais teintés de, bon le voyage, on sent que c'est sur la fin. Et on avait peut-être la tête ailleurs aussi, je pense, est-ce qu'on va retrouver un boulot, aux Etats-Unis, comment on va faire pour s'intégrer là-bas, où est-ce qu'on va habiter, il y avait peut-être ça aussi qui nous travaillait et qui a fait qu'on était peut-être moins été à fond dans cette dernière partie du voyage. » (CL40) Dans ce dernier extrait Clem nous dit qu'elle y a vécu des moments géniaux en Bolivie pareils à ceux vécu à Tahiti. Elle nous dit encore qu'elle ne s'y était pas focalisée sur le « bouquin » (le guide).

Nous pouvons voir dans ces extraits que la forme de son voyage s'est transformé tout au long de son tour du monde. En effet, elle nous dit qu'elle ne trouvait pas le sommeil au début de son voyage jusqu'en Chine (4^{ème} pays), qu'elle était très excitée par ce qu'elle vivait, qu'elle voulait tout se rappeler comme pour donner des conseils à d'autres voyageurs (On peut supposer qu'il s'agit là de savoirs et d'expériences transmissibles dans ses codes culturels). Puis après elle a eu le sentiment qu'elle prenait une habitude des choses, qu'elle était moins excitée par ce qu'elle découvrait. Elle nous dit qu'en Amérique du sud elle avait la liberté de faire ce qu'elle voulait, à son rythme. Elle nous dit également qu'elle a le sentiment d'être arrivée à saturation en Amérique du Sud. Mais elle nous dit encore que de se poser un mois au Chili était super, avant ça il ne fallait rien louper, partir tous les trois jours. Après ils restaient plus longtemps dans les endroits, ils se

posaient et reposaient des fois une semaine, ils prenaient leur temps, ils ne faisaient pas des trucs de folie mais que c'était un autre voyage, des bonnes expériences. Elle nous dit qu'elle avait accumulé plein de fatigue, mais qu'elle y a vécu des moments géniaux en Bolivie pareils à ceux vécu à Tahiti. Elle nous dit encore qu'elle ne s'y était pas focalisé sur le « bouquin » (le guide) : « Relaxer, parler avec des gens, moins avoir le programme où il faut tout voir, tout faire, et ouais essayer d'apprécier un peu plus le moment. Et puis ouais, passer du temps un peu plus long dans chaque endroit [...] On a passé la frontière, mais ouais les gens sont un peu différents, on le sent qu'on est plus dans le même pays, alors que, ouais, c'est juste à côté quoi. Ouais ça j'avais vachement bien aimé quand même en Amérique du Sud. [...] » (CL40). Autant d'éléments présentant les caractéristiques du voyage sidéral : maintenir une distance d'étrangeté pour se laisser porter et happer par une altérité qu'on tente de vivre plutôt que de comprendre.

Jo et Clem semblent avoir vécu leur expérience à Tahiti comme un moment charnière qui a transformé la suite de leur voyage (il est à noter que cela se passe dans le dernier tiers de leur voyage, et qu'un premier changement de rythme est survenu au passage de la frontière chinoise où ils ont commencé à sortir de l'organisation de leur voyage, cf : « I.2.1. transformation du rythme du voyage »). Si ce basculement « sidéral » a été ressenti comme positif pour Jo, Clem entretient un rapport plus mitigé avec l'Amérique du Sud oscillant entre un sentiment de saturation et un sentiment où elle prenait plus le temps de se poser dans le pays et sortir des bouquins pour vivre un autre voyage. On peut penser que la forme sidérale a été en partie subie, induite par la fatigue et un sentiment de saturation, par la date du retour qui se rapproche et peut-être également sous l'impulsion de son partenaire de voyage. Elle a par contre un fort sentiment d'excitation quant à ses premiers mois de voyage jusqu'à la Chine. Il est toutefois intéressant de noter que l'essentiel des expériences convoquées lors de ses entretiens se situent à la fin de son troisième pays et au franchissement de la frontière avec la chine (excepté l'expérience des cimetières en Ouzbékistan). Elle nous parle d'ailleurs d'avoir le sentiment de glisser entre deux cultures par le franchissement des frontières par voies terrestres.

En résumé. Ces quatre expériences nous montrent à la fois que la transformation du voyage dans une forme sidérale se fait par une transformation silencieuse (il y a plusieurs épisodes sporadiques « sidéraux » qui construisent cette transformation avec le sentiment petit à petit de lâcher prise sur

l'organisation du voyage culturel) mais qui nécessite un basculement, une expérience ressentie comme fondatrice dans le voyage, une pause avec un fort vécu sidéral, pour que la suite du voyage soit ressentie comme transformée. Cela semble intervenir dans le premier tiers du voyage pour Céline et Jean-Luc, et dans le dernier tiers pour Clem et Jo (même si un changement de rythme est intervenu également dans le premier tiers pour eux). C'est comme s'ils avaient eu besoin de cette expérience de Tahiti pour totalement lâcher-prise sur l'organisation et réellement entrer dans une forme sidérale du voyage. L'expérience sidérale, c'est-à-dire maintenir une distance d'étrangeté pour se laisser porter et happer par une altérité qu'on tente de vivre plutôt que de comprendre ou de catégoriser dans notre système de pensée (faire de la différence), telle que Baudrillard (1994) la définie, mais également telles que les interviewés semblent en témoigner, est ainsi conditionnée par un affaiblissement des systèmes de pensée liés à la société d'origine permettant de s'immerger dans un monde « autre ». Autant d'éléments qui viennent alimenter la deuxième sous-hypothèse.

Pour approfondir cette sous-partie, se conférer à « II. Rencontre réciproque dans le rite de l'hospitalité » ; « II. Sentiment océanique » et « III. Time bubble ».

Bilan du deuxième thème : « transformation de la forme du voyage »

Ce deuxième thème d'analyse nous a permis de tester l'hypothèse 1b : Cet affaiblissement des schémas de pensée de la culture d'origine permet de vivre une autre expérience de l'altérité du monde. Pour repérer s'il y a bien (ou pas) cette autre expérience de l'altérité du monde, nous nous sommes penchés sur les transformations du voyage par rapport à une forme de voyage plus classique.

Il ressort des entretiens qu'après avoir eu le sentiment de courir après l'objectif suivant, ils ont changé de rythme pour prendre le temps de vivre les expériences du voyage, de changer de parcours, de se poser pour vivre les endroits en découvrant d'autres guidés par les conseils des locaux, quitte à ne pas faire tout ce qu'il y a dans les guides. Cela nous permet de penser qu'ils s'éloignent du voyage culturel. En effet au lieu de chercher à rentabiliser le temps et quadriller une destination pour ne rien manquer de ce qui a été identifié et valorisé comme haut lieu culturel par un guide de voyage, ils adoptent une autre forme de voyage où il faut prendre le temps de vivre autrement l'immersion dans la culture visitée.

Le changement de rythme de leur voyage a permis aux quatre voyageurs de prendre le temps de s'immerger dans le quotidien des pays visités, adoptant au plus proche le mode de vie local, ils se sont immergés dans l'altérité par la rencontre de l'Autre.

Le changement de rythme du voyage ainsi que l'immersion de celui-ci dans les cultures locales ont permis aux quatre voyageurs d'ancrer leur tour du monde dans l'ici et maintenant, vivant le moment présent pleinement pour ce qu'il est, recherchant les interstices spatio-temporels du voyage, ils se sont laissés porter et guider par le hasard des rencontres. Ils ont ainsi recherché à donner du sens à leurs voyages en privilégiant leurs désirs d'Ailleurs intrinsèques à ceux extrinsèques des événements spatio-temporels touristiques.

Le changement de rythme du voyage, l'immersion de celui-ci dans les cultures locales ainsi que l'ancrage de leur expérience dans l'ici et maintenant ont permis de mettre en avant la forme sidérale qu'a pris, à un moment donné, leurs voyages à tous les quatre : maintenir une distance d'étrangeté pour se laisser porter et happer par une altérité qu'on tente de vivre plutôt que de catégoriser dans notre système de pensée. Il est à noter que selon J. Baudrillard (1994), on commence à entrer dans une forme sidérale seulement après un certain temps et après avoir parcouru plusieurs pays dans un voyage itinérant. Ces quatre expériences nous montrent à la fois que la transformation du voyage dans une forme sidérale se fait par une transformation silencieuse (il y a plusieurs épisodes sporadiques « sidéraux » qui construisent cette transformation avec le sentiment petit à petit de lâcher prise sur l'organisation du voyage culturel) mais qui nécessite un basculement, une expérience ressentie comme fondatrice dans le voyage, une pause avec un fort vécu sidéral, pour que la suite du voyage soit ressentie comme transformée. Cela semble intervenir dans le premier tiers du voyage pour Céline et Jean-Luc, et dans le dernier tiers pour Clem et Jo (il est à noter toutefois qu'un premier changement de rythme est survenu au passage de la frontière chinoise où ils ont commencé à sortir de l'organisation de leur voyage). En effet, c'est comme s'ils avaient eu besoin de cette expérience de Tahiti pour totalement lâcher-prise sur l'organisation et réellement entrer dans une forme sidérale du voyage. Si ce basculement « sidéral » a été ressenti comme positif pour Jo, Clem entretient un rapport plus mitigé avec l'Amérique du Sud oscillant entre un sentiment négatif de fatigue et de saturation et un sentiment positif où elle prenait plus le temps de se poser dans le pays et de sortir des bouquins pour vivre un autre voyage. On peut penser que la forme

sidérale a été en partie subie, induite par la fatigue et un sentiment de saturation, et peut-être également sous l'impulsion de son partenaire de voyage.

Au regard de cette analyse nous pouvons dire que les quatre interviewés en entreprenant de vivre un voyage autour du monde d'un an se sont créés les conditions pour vivre un affaiblissement des schémas de pensée liés à leur culture tout en étant immergés socialement dans le monde. Cette émancipation ainsi que l'itinérance leur a ainsi permis de vivre une transformation de la forme de leur voyage (du voyage culturel au voyage sidéral). En effet la grande itinérance a induit un changement de rythme du voyage, permettant une immersion dans les cultures locales, un ancrage de celle-ci dans l'ici et maintenant, et enfin une transformation en vécu sidéral du voyage (accueilli ou subi). Cela vient confirmer en tendance l'hypothèse 1b.

Bilan du premier chapitre de l'étude de terrain : hypothèse 1

La première partie de cette étude de terrain a été consacrée à tester la première hypothèse : la grande itinérance du voyage autour du monde, permet d'être à la fois immergé socialement dans le monde tout en éprouvant un affaiblissement des schémas de pensée liés à telle ou telle culture, ce qui permet de vivre une autre expérience de l'altérité du monde.

Le premier thème « Le voyageur autour du monde » nous a permis de confirmer en tendance l'hypothèse 1a : La grande itinérance du voyage autour du monde, permet d'être à la fois immergé socialement dans le monde tout en éprouvant un affaiblissement des schémas de pensée liés à telle ou telle culture.

En effet, nous avons pu voir que nos quatre interviewés ont réalisé voyage itinérant et long autour du monde. Ils ont ainsi pu s'immerger et être confrontés à un échantillon infime mais varié des différentes altérités du monde. Se plaçant dans une disposition existentielle propice au voyage initiatique en faisant le sacrifice de leurs inscriptions sociales et de leurs projets classiques de vie dans leurs sociétés, ils ont impulsé une liberté de mouvement à leurs êtres. Ils se sont alors créés les conditions au respect et à la connaissance du monde, de l'autre et d'eux-mêmes, élaborant ainsi un espace de rencontre et de réflexivité dans une démarche exotique propre au métissage culturel.

Le deuxième thème « la transformation du voyage » nous a permis de confirmer en tendance l'Hypothèse 1b : Cet affaiblissement des schémas de pensée liés à la culture d'origine permet de vivre une autre expérience de l'altérité du monde.

En effet, il ressort des entretiens qu'après un certain temps, au lieu de chercher à rentabiliser le temps pour ne rien manquer de ce qui a été identifié et valorisé comme haut lieu culturel par un guide de voyage (voyage culturel), ils adoptent une autre forme de voyage où il faut prendre le temps de vivre les endroits, de changer le parcours. Ce changement de rythme de leur voyage a permis aux quatre voyageurs de prendre le temps de s'immerger dans le quotidien des pays visités, adoptant au plus proche le mode de vie local, ils se sont immergés dans l'altérité par la rencontre de l'Autre. Ils ont ainsi ancré leur tour du monde dans l'ici et maintenant, vivant le moment présent pleinement pour ce qu'il est, recherchant les interstices spatio-temporels du voyage, en privilégiant leurs désirs d'Ailleurs intrinsèques à ceux extrinsèques des événements spatio-temporels touristiques (valorisés par leur société d'origine). Le changement de rythme du voyage, l'immersion de celui-ci dans les cultures locales ainsi que l'ancrage de leur expérience dans l'ici et maintenant ont permis de mettre en avant la forme sidérale qu'a pris, à un moment donné, leurs voyages à tous les quatre : maintenir une distance d'étrangeté pour se laisser porter et happer par une altérité qu'on tente de vivre (en maintenant une distance d'étrangeté) plutôt que de comprendre (en faisant de la différence par rapport au système de pensée d'origine). Ces quatre expériences nous montrent à la fois que la transformation du voyage dans une forme sidérale se fait par une transformation silencieuse (il y a plusieurs épisodes sporadiques « sidéraux » qui construisent cette transformation avec le sentiment petit à petit de lâcher prise sur l'organisation du voyage culturel) mais qui nécessite un basculement, une expérience ressentie comme fondatrice dans le voyage, une pause avec un fort vécu sidéral, pour que la suite du voyage soit ressentie comme transformée.

Au regard de cette double analyse thématique, nous pouvons dire que les quatre interviewés en entreprenant de vivre un voyage autour du monde d'un an se sont créés les conditions et ont vécu un affaiblissement des schémas de pensée liés à leur culture tout en étant à la fois immergé socialement dans le monde. Cette émancipation ainsi que la grande itinérance leur ont ainsi permis de vivre une transformation de la forme de leur voyage : du voyage culturel (valorisé par la culture d'origine) au voyage sidéral avec une transformation de l'immersion dans l'altérité. Cela vient valider en tendance l'hypothèse 1.

Il est à noter que même si le changement de rythme et le basculement dans une forme sidérale semble être inéluctable puisqu'induite par la fatigue et la saturation (dans le cas de Clem), il semble que cette forme d'expérience de l'altérité, bien que vécue positivement soit moins valorisée pour Clem que les premières expériences de voyage vécues sous la forme du voyage culturel.

La suite de l'étude de terrain et en particulier la deuxième hypothèse de recherche permettra de recueillir plus d'informations individualisées concernant le degré de transformation de la forme d'immersion dans le monde ainsi que de son saisissement. Et la troisième hypothèse permettra elle, de recueillir plus d'informations sur le degré d'émancipation à l'enculturation d'origine vécue par chaque interviewé.

2^{ème} chapitre de l'étude de terrain : hypothèse 2

La deuxième partie de cette étude du terrain sera elle consacrée à tester la deuxième hypothèse : Le voyage autour du monde permet une mise en abyme de soi pour rencontrer l'autre, qui permet à son tour une formation à un mode différent de rencontre. Pour cela nous veillerons à tester les deux sous-hypothèses :

- Hypothèse 2a : Le voyage autour du monde permet une mise en abyme de soi.
- Hypothèse 2b : Cette mise en abyme de soi permet une formation à un mode différent de rencontre.

L'analyse thématique et le retour sur la recherche pour cette partie sont subdivisés en deux thèmes :

- Pour repérer la « mise en abyme de soi », il faut d'abord appréhender comment la grande itinérance du voyage favorise une mise en abyme de soi du voyageur, notamment par la rencontre l'autre (personne, nature et culture) et qu'est-ce qui caractérise ce mode de rencontre. D'où le premier thème "quelle forme de rencontre dans la grande itinérance “
- Pour repérer que « cette mise en abyme de soi permet une formation à un mode différent de rencontre », il faut ensuite se pencher sur les compétences, les savoir-faire et savoir-être construits par la mise en abyme de Soi, notamment lors des rencontres spécifiques que cette mise en abyme de soi implique. D'où le thème " Quelle formation à la rencontre découle de ce mode de relation à l'altérité ".

Le choix de ces thèmes est directement lié à ce que la mise à l'épreuve de la première hypothèse nous a permis de mettre en lumière : un voyageur éprouvant un affaiblissement des schémas de pensée liés à sa propre culture et une transformation de la forme du voyage pour une forme spécifique à la grande itinérance permettent une immersion dans les cultures locales sans pour autant s'y intégrer (et ainsi adopter durablement un autre cadre de référence). En effet le voyageur petit à petit ne met plus les rencontres au service des objectifs à atteindre (voyage culturel), mais ne dispose pas des codes culturels (par intégration dans la culture) nécessaires à réaliser des rencontres actives. Il vit ses rencontres *hic et nunc*, immergées dans les cultures locales, en tant

qu'étranger de passage (ne maîtrisant pas les codes culturels). Il peut ainsi potentiellement s'ouvrir aux spécificités de la rencontre dans le rite de l'hospitalité. Ces deux thèmes : « quelle forme de rencontre dans la grande itinérance » et « quelle formation à la rencontre découle de ce mode de relation à l'altérité » auront ainsi pour objectif, premièrement, de faire apparaître quel type de rencontre nos interviewés ont réalisé dans leur grande itinérance afin de mettre en lumière une mise en abyme de Soi, et, deuxièmement, quels savoirs (faire-être) ont-ils construit pour réaliser ces rencontres caractérisées par cette mise en abyme de Soi, et ainsi tester la deuxième hypothèse de cette recherche.

1. Quelle forme de rencontre dans la grande itinérance

Ce premier thème a pour objectif de tester l'hypothèse 2a : le voyage autour du monde permet une mise en abyme de Soi. Pour repérer cela, il faut d'abord appréhender comment la grande itinérance du voyage favorise une mise en abyme de soi du voyageur, notamment par la rencontre l'autre (personne, nature et culture) et qu'est-ce qui caractérise ce mode de rencontre. La mise en abyme de Soi, par analogie avec le procédé littéraire consistant à placer à l'intérieur d'une première œuvre une seconde œuvre reprenant plus ou moins fidèlement les actions ou les thèmes de la première, est un processus qui permet au voyageur, à travers les rencontres et métissages au cours de son cheminement, d'apercevoir dans ce que l'autre montre, des manières d'être et de faire qu'il croyait constitutives de lui-même et non de l'autre (mise en abyme de Soi, trouvé dans l'autre). La mise en abyme de soi est un processus difficile à appréhender pour l'interviewé qui se passe souvent de façon sensible (non conscientisé), notre objectif a ainsi été de repérer dans leurs discours des éléments pouvant nourrir cette sous-hypothèse. En effet toutes les rencontres (personne, nature et culture) dans le voyage ne provoquent pas une mise en abyme de Soi, qui permet, rappelons-le, d'apercevoir dans ce que l'autre montre, des manières d'être et de faire qu'il croyait constitutives de lui-même et non de l'autre. Cette mise en abyme nécessite ainsi une certaine disponibilité à l'ouverture à la rencontre du voyageur (la rencontre nous arrive, ou pas, il faut pouvoir l'accueillir quand elle se présente), elle implique une relation intense et courte (dans le rite de l'hospitalité offerte à l'étranger de passage, c'est bien l'éphémérité de la relation qui permet l'intensité), de personne à personne pour permettre une certaine identification à l'autre, elle nécessite également

un décentrement de soi dans l'autre, et de s'émanciper de ses conditionnements sociaux-culturels et de ses préjugés pour ne pas voir en l'autre que de la différence.

Nous tenons ainsi à préciser que la mise en abyme, tout au long de ce thème, ne sera ainsi documenté qu'en partie, ce qui fait que la sous-hypothèse ne pourra qu'être, si des éléments le permettent, confirmé en tendance. Nous allons ainsi repérer cette mise en abyme de soi en explorant les spécificités de leurs rencontres de l'autre (personne ou nature) en grande itinérance.

1.1. Une rencontre ancrée dans l'ici et maintenant :

Disponibilité à la rencontre : une rencontre sur le vif, non prévue

Céline nous dit : « En Inde, une femme qui se lavait dans, dans / le lac à Udaïpur et qui / et qui, donc toutes les femmes étaient là, elles se lavaient, et quand elle est sortie, elle est passée devant moi et / je sais plus comment ça c'est fait mais elle m'a invitée à boire le thé chez elle. [...] Mais c'était vraiment une rencontre de femme / de femme à femme. // » (C48) « Ouais. / Franchement oui. / Ce n'était pas programmé / ça s'est fait sur le vif, comme ça. / ça s'est fait gratuitement. [...] » (C49) « [...] Les vraies rencontres que j'ai faites, spontanées avec le peintre qui / peignait des éléphants, voilà, enfin, il nous a invités à entrer, oui je pense qu'au fond, il voulait nous vendre des trucs, mais au fond, on l'a regardé peindre, [...] et ce qui au départ était peut-être une approche commerciale s'est quand même transformée en une vraie rencontre, et ça / ils étaient bons, je veux dire / c'était pas / après c'est son travail, il ne faut pas confondre quelqu'un qui travaille, et s'il est bon, et que la rencontre se passe positivement ou pas / ça c'est quelque chose de différent. / C'est une entrée, voilà / pour le contact, le travail / tout le monde travaille. / » (C52)

Jean-Luc nous dit : « [...] on avait loué un scooter pour se déplacer et puis on s'était paumés, [...] puis / tu avais une petite baraque aussi puis ils nous ont dit ah ben venez chez nous et puis, ils nous ont donné à manger, à boire et puis toi tu es là, t'as rien, tu ne peux rien leur / rien leur, comment dire, rien leur donner en échange, ils n'ont rien et puis ils font ça / ouais juste pour / je ne sais pas, ils font ça juste pour te faire plaisir et puis ça c'est des moments assez forts au niveau de l'échange

avec des personnes/ et / ça c'est des trucs qui me reviennent en tête pour les rencontres de personnes [...] » (JL27)

On peut lire dans ces extraits que dans la grande itinérance, face à l'altérité, les rencontres de l'autre se font le plus souvent sur le vif, elles ne sont souvent ni prévues ni anticipées. Quelques fois elles peuvent aboutir à une rencontre intense de personne à personne, où l'autre est ressenti comme bon, au-delà de la relation commerciale, ou encore ressenti comme une rencontre de femme à femme (Céline). Il s'agit là d'éléments qui viennent documenter en partie la mise en abyme de Soi.

Une rencontre souvent éphémère

Céline nous dit : « Non. Non je suis concentrée sur l'instant présent. / Je ne sais même plus comment on s'est quittés. / ni pourquoi. / le moment de partir sûrement. » (C265) Jean-Luc nous dit : « [...] Une autre rencontre surprenante c'était au Laos, où c'est qu'on était dans un pick-up, là à l'arrière, au milieu de nulle part, [...] tout à coup t'as le petit vieux au fond, de quatre-vingt-cinq ans ou je ne sais pas quel âge, qui dit : « ah mais vous parlez français », et puis ben voilà, datant d'Indochine, il parlait le français. Et puis c'est juste la surprise, ça surprend tellement, parce que tu as tellement l'impression d'être totalement paumé. Et puis / c'est pas des rencontres qui durent longtemps, parce que ça dure le temps de / je ne sais pas, une heure de trajet / mais c'est / c'est enrichissant. [...] » (JL45)

Lorsque je pose, à Clem la question : « *Et tu dirais que c'est, pendant ce tour du monde vous avez fait plus de rencontres, même si c'est des amitiés éphémères, que dans d'autres périodes de votre vie, ou pas ?* » (M145), elle me répond : « / Ouais on a fait plein de rencontres, ouais après des rencontres durables, pas plus que si on était sédentaires, je pense. » (CL145)

« *Et éphémères, enfin de vraies rencontres ?* » (M146) [...]

« Ouais là on en fait beaucoup plus, parce qu'on est pas dans un bureau toute la journée, [...] on est justement en train d'explorer et d'être vachement plus au contact des gens, donc du coup, ouais, par la force des choses. » (CL147)

On peut lire dans ces extraits que pour les interviewés, qu'en tant qu'étranger de passage (impliquée pour Clem par la grande itinérance), c'est bien l'éphémérité de la relation (c'était le moment de partir pour Céline, ou le temps d'un trajet pour Jean-Luc) qui a permis, dans ces rencontres, l'intensité de la relation (Il s'agit pour les trois de « véritables » rencontres). Il s'agit là également d'un élément qui documente en partie la mise en abyme de soi.

Une rencontre engendrant de forts sentiments

Bien qu'il s'agisse de rencontres non prévues et éphémères, elles ne sont pas pour autant moins intenses. En effet les interviewés nous disent qu'elles engendrent de forts sentiments. Pour Céline : « [...] Mais c'était vraiment une rencontre de femme / de femme à femme. // » (C48) « [...] il y avait des petits vieux qui pêchaient aussi sur un rocher un peu plus loin, et je voyais bien que de temps en temps ils m'observaient [...] Et puis quand même j'ai attrapé des poissons [...] ils étaient plein de bienveillance dans leurs yeux, je ne comprenais rien à ce qu'ils me disaient, mais au fond ils étaient fiers, quoi, que j'ai persévéré, que j'ai fini par attraper des poissons. » (C342)

Jo nous dit : « [...] c'était vraiment une invitation pure, et qu'on a accepté comme ça. Et ça c'était assez magnifique, [...] c'était peut-être un des meilleurs moments. / Quand on regarde l'art Kirghize avec ses tapis feutrés, on va toujours avoir des souvenir de cette famille [...] » (J120) Clem nous dit : « [...] Mais les points en commun qu'on avait à un moment donné étaient si forts qu'on est devenus amis [...] » (CL144). Et lorsque je lui demande si les rencontres éphémères qu'elles faisaient avec des locaux en voyage étaient plus ou moins fortes que des rencontres plus durables avec des occidentaux, elle me dit : « Ben je pense qu'elles sont plus fortes, parce qu'on est plus disposés en fait à ça, et on recherche un peu ça, quoi. Alors que peut-être dans la vie de tous les jours on est moins disponibles, on a toutes les petites choses du quotidien à gérer, qui font qu'on va peut-être pas taper la tchatche avec quelqu'un dans le bus, alors que ça aurait pu être une super rencontre aussi, pendant trois heures de temps dans le train. » (CL148)

Jean-Luc nous dit : [...] De vivre vraiment à ce moment une expérience unique. [...] j'étais pleinement là-dedans, enfin, c'est clair, tu ne penses à rien d'autre que juste d'essayer de communiquer, quoi. » (JL95) « Oui, justement la preuve c'est que quinze plus tard, je m'en souviens, donc dans le sens, oui, je pense c'est des choses, c'est des échanges riches, au sens /

authentiques. / Donc oui, pour moi c'est important et c'est pas forcément vraiment évident d'avoir ces vrais échanges authentiques, et souvent c'est pas au moment où tu t'y attends, et tu aimerais, ouais ça se provoque pas vraiment, ça arrive quand ça arrive. Donc, c'est important. / » (JL100)

On peut lire dans ces extraits que, pour les interviewés, les rencontres éphémères faites sur la route, (pouvant être ressentit par Jo comme une invitation pure) ont été vécues intensément, pouvant engendrer des rencontres importantes, vécues comme authentiques, pouvant engendrer de véritables amitiés (Jean-Luc, Clem et Céline).

On peut également lire dans l'extrait suivant comment une rencontre sur le vif, éphémère et apparemment anodine en Nouvelle Zélande a pu se transformée en une rencontre très intense à Tahiti : « [...] Donc on était en Nouvelle Zélande, on avait loué un van [...] et puis crac un moment on s'arrête, il y avait un beau point de vue. Et puis il y a un gars [...] c'était un marseillais, avec un accent à couper au couteau. Alors, on a tchatché, on a rigolé, et tout, et il nous dit « Ouais tu veux du saucisson, on a du camembert » alors on a commencé à faire le pique-nique ensemble. [...] Puis voilà, on a sympathisé, on a vraiment rigolé, et puis alors « où est-ce que tu vas après », « ah ben moi je vais à Tahiti », « ah ben nous aussi, machin, j'ai un copain là-bas, ça fait très longtemps là, c'est mon ex beau-père, il a sa famille, on a qu'à garder contact ». [...] Et puis crac, sorti de nulle part, il y a notre marseillais qui vient nous chercher à l'aéroport, et on dit « ben ça alors ». « Ouais, venez, vous allez dormir chez nous ce soir ». [...] le beau-père demande à notre ami, « mais vous les connaissez depuis longtemps ? », « Non on s'est croisé au bord de la route », il était là « Ah, bon », parce que lui pensait accueillir genre des supers amis, de son pote [...] Et puis là il nous dit [...] « venez avec nous, sur l'île vanille, en plus c'est la saison du mariage de la vanille, on va vous montrer ça et tout. ». « Ah », on en revenait pas. Alors on est partis avec eux, tous ensembles, on a vécu plusieurs jours dans la famille, donc de la femme de l'ami. [...] » (CL29)

En résumé. Dans la grande itinérance, le voyageur ne dispose pas des codes culturels liés à la rencontre, il est toujours sur la route et ne peut s'inscrire durablement dans un réseau de relations sociales. Nous avons vu que la rencontre dans le voyage autour du monde était ancrée dans l'ici et maintenant, (cf : « un voyage hic et nunc pour un voyageur de l'interstice »), face à l'altérité le voyageur est dépourvu de repères, il ne peut ainsi ni l'anticiper ni la prévoir. En voyage, la rencontre se fait *hic et nunc*, « elle ne tient en rien de l'art du rendez-vous » (Laplantine, 2011,

p.101). En effet les interviewés nous disent que la rencontre se fait sur le vif, par hasard, gratuitement, souvent en partageant un acte du quotidien avec la personne que l'on vient de croiser ; que si la personne est bonne, la rencontre se passe positivement ; qu'une simple rencontre peut engendrer de forts sentiments et être très enrichissante, bienveillante, surprenante et même magique ; que ces rencontres même si elles peuvent être rares ou éphémères sont les meilleurs moments du voyage, mais que de simples relations peuvent toujours se transformer en véritables rencontres. Autant d'éléments qui viennent documenter en partie la mise en abyme de Soi.

L'ancrage dans l'ici et maintenant de la rencontre est traité transversalement dans les deux sous-parties suivantes, et s'inscrit plus largement dans « un voyage hic et nunc pour un voyageur de l'interstice ».

1.2. Se décentrer, une condition nécessaire à la mise en abyme de soi dans la rencontre

Se décentrer pour rencontrer

Clem nous dit qu'à force d'avoir à chaque fois des chocs culturels dans des nouveaux endroits, t'essayes d'être de plus en plus ouvert et qu'il faut apprendre à virer les stéréotypes, que ce sont les autres qui détiennent le savoir sur leur culture : « [...] Mais je pense que à chaque fois quand même que quand on arrivait dans un endroit, à force d'avoir eu à chaque fois des chocs, t'essayes d'être de plus en plus ouvert possible et de ne pas te dire, « ah, non, on fait ça comme ça, ah mais pourquoi, c'est pas bien. C'est genre, ah non, il y a une explication logique, ils font ça d'une certaine manière, parce qu'ils ont habité là toute leur vie, donc ils savent comment ça marche, [...] Donc ouais, d'être un peu plus ouvert à chaque fois, ça aide beaucoup, et surtout, virer tous les stéréotypes, de sa tête, quoi. » (CL65)

Jean-Luc nous dit qu'en voyage il a appris à se mettre à la place des autres pour les comprendre : « [...] comprendre que / qu'il y a un côté humain, que / si les gens ils cherchent, finalement c'est humain d'aller à un endroit où tu sais que tu vas pouvoir vivre mieux, un endroit où tu te sens en sécurité / et puis que, j'essaye plus de me placer du côté des autres, de dire comment, quelle est la raison derrière, [...] il faut voir les choses pour / pour réfléchir comme ça. / C'est / ouais, non, ça c'est l'ouverture, c'est clair. [...] » (JL47)

Céline nous parle d'un apprentissage du voyage, d'un besoin de se mettre à nu, de se laisser happer, de s'imprégner, de comprendre comment l'autre pense, afin de pouvoir rencontrer : « C'est arrivé comme ça [...] En tout cas, je ne l'ai pas réfléchi. Ça s'est présenté comme une évidence. / [...] pour pouvoir rencontrer les gens, pouvoir manger avec eux, comprendre comment ils fonctionnaient/ vraiment s'imprégner, faire un bain culturel / c'est quand même fantastique de pouvoir s'adapter, quoi, / c'est d'être à la page. / » (C42) « [...] et là je me suis rendue compte que / il fallait vite s'adapter parce que si / si je restais avec mes principes, j'allais en souffrir. / il fallait vraiment / se laisser happer, voilà / par leur mode de fonctionnement / parce que c'est comme ça que ça marchait là-bas [...] avoir besoin de se mettre à nu, de, de, je sais pas. [...] on s'est rendus compte que les gens nous ont accueillis au milieu de la montagne, dans leur hutte, avec les chèvres, et on a cuisiné avec eux, et mangé avec eux, et ça, ça c'était fantastique. Ça, ça n'a pas de prix. / » (C43).

Elle nous dit encore qu'au moment de la rencontre, surtout lorsque l'on ne connaît pas les codes culturels, il faut être centré sur l'autre et pas sur soi, pour essayer de décoder son langage corporel : « Non t'es centré sur l'autre, moi je suis centrée sur l'autre, parce que, c'est très fatigant, parce que chaque détail de son visage, de l'expression, des sons, des gestes, parce que en fait je suis en train de décrypter son langage corporel donc du coup, t'es pas centrée sur toi, quoi. » (C279)

« Et tu as la sensation de décrypter ce que tu connais du langage corporel, ou_ » (M280)

« Non justement c'est très difficile parce que comme c'est une première rencontre dans un pays que je ne connais pas, j'ai peu de références, donc chaque chose est / c'est drôle parce justement, on se rend bien compte que par moment on passe complètement à côté de ce que l'autre a voulu dire, donc c'est d'autant plus drôle que ça marche dans les deux sens. / Et ça c'est rigolo. / Et puis quand on ne se comprend pas, c'est pas grave, on passe à autre chose, on passe à la question suivante / ou juste on, on ne dit rien. » (C280)

Nous pouvons lire dans ces extraits une certaine disponibilité à l'ouverture à la rencontre du voyageur : Céline nous dit qu'elle se laisse happer par la rencontre, qu'elle se met à nu, il s'agit d'une rencontre qui permet une certaine identification à l'autre, elle nécessite un décentrement de soi dans l'autre. Jean-Luc nous dit se mettre à la place de l'autre, Céline nous parle de se centrer sur l'autre et Clem nous dit que c'est l'autre qui a le savoir. Il s'agit là d'éléments qui viennent documenter en partie la mise en abyme de Soi.

S'émanciper de ses conditionnements sociaux-culturels et intérieurs et de ses préjugés

Clem nous dit qu'il faut vivre avec les « autres » pour casser les préjugés et les stéréotypes, et que cela peut ouvrir au rite de l'hospitalité : « [...] ça aussi c'était un peu un stéréotype que j'avais dans ma tête, « oui, les gens ne se réveillent pas forcément tôt le matin dans les îles, c'est cool. » En fait pas du tout, les gens se réveillent très tôt, ils sont hypers travailleurs, donc à six heures du mat : « allez, on va voir la vanille et tout ». [...] » (CL29) « [...] Et on trouvait que c'était vachement intéressant de communiquer avec lui parce que c'était pas du tout le stéréotype qu'on avait des chinois, nous on les voyait plutôt oppresseur des tibétains, qui veulent un peu effacer la culture, parce que c'est les ordres qu'on leur donne, sans peut-être même réfléchir, sans penser même un jour à préserver un capital culturel important, une richesse. Et donc lui il était pas du tout là-dedans quoi, au contraire, il voulait apprendre le tibétain, il voulait aller à leur rencontre, du coup il avait passé aussi une semaine, dans le village où on avait été, pour justement bien s'imprégner, et voir plein de choses culturelles qu'il y avait là. [...] puis il nous avait accueillis avec ses copains de l'université [des semaines plus tard, chez lui], il nous avait montrés son studio, là où il étudiait, et c'était tous des artistes, puis tous, ouais, avec des mentalités assez ouvertes. Et ça c'était vraiment une chouette rencontre. [...] » (CL41)

Jo nous dit qu'il y a d'un côté la politique et les préjugés et de l'autre ce qu'on vit et ressent dans les pays, ce qu'on apprend des autres cultures par la rencontre, que cela nous donne une autre image du pays. Il nous donne l'exemple de son rapport enculturé à la Russie et la Chine (en tant qu'américain), que celui-ci a changé par le voyage itinérant et long à travers la Chine : « Oui, les sentiments, oui, ils ont changé, parce que oui, je / il fallait. En fait quand on va séparer les politiques et les préjugés, de ce qu'on a appris dans chaque culture, des autres cultures, quand on est dans les autres cultures on a une autre image, un autre sentiment, par exemple, moi j'ai grandi aux Etats-Unis, et je ne pensais jamais aller en Russie ou en Chine, par exemple, mon grand-père il était dans la guerre de Corée, où c'était, et mon oncle il était dans la guerre du Vietnam par exemple. Et toutes les deux guerres-là, c'était la guerre contre les Chinois, dans certains cas en fait, c'était les coréens et les chinois, et les vietnamiens et les chinois. Donc pour moi la Chine c'était un pays adversaire. Mais ça m'a donné envie de le voir aussi. Et je suis content que maintenant j'ai traversé la Chine

comme ça. Et je suis pas, je suis pas venu à Shanghai dans un Mariotte mais on a traversé la Chine. Et ça m'a donné un autre sentiment sur la Chine que je ne pouvais pas avoir. [...] » (J49)

Jean-Luc nous parle d'avoir souffert des idées préconçues sur certains pays qu'on lui avait mises en tête. Le voyage lui a permis de s'en débarrasser afin de prendre confiance dans les gens : « [...] on est partis avec dans la tête toutes ces idées préconçues, évidemment, dans notre entourage, [...] tout le monde te raconte des choses négatives [...] enfin, finalement tu as quand même un peu tout ça, les premiers jours, dans la tête, il faut quelques jours pour prendre confiance pour se rendre compte que ouais ok bien sûr, il se passe des choses mais en fait, nonante neuf virgule neuf, neuf, neuf pour cent des gens qui sont à côté de toi, [...] ils ne vont même pas te vouloir du mal. Et puis donc petit à petit, cette prise de confiance, et puis je dirais au bout de deux, trois jours vraiment le / vraiment le voyage qui commence je dirais, vraiment là / ouais tu prends vraiment du plaisir et tu commences vraiment à être à l'aise dans ce nouvel endroit, dans ce nouvel élément qui est le voyage. [...] » (JL23)

Céline dans son voyage, s'est assez vite rendue compte qu'elle devait prendre conscience de sa vision ethnocentrée du monde et qu'elle devait apprendre à écouter celle de l'autre : « [...] Et puis c'est une autre façon de randonner puisque dans chaque pays / on ne marche pas pareil ! / ça c'était intéressant. [...] ça c'est ma culture française [...] Moi je voulais absolument porter mon sac à dos ! / C'est complètement stupide comme idée ! / Moi je marche, je porte mon sac, mais oui, mais : / « espèce de quetsche, le col il est à 4700 mètres tu ne vas jamais y arriver ! » / et finalement arrivée à 4000 mètres, se rendre compte que la mule, elle n'est pas là pour rien, et que c'est de la fierté mal placée et que tout le monde utilise les mules pour porter les affaires, que c'est une aberration de charger l'homme ! / Parce que c'est le travail de la mule ! Voilà / Et que s'adapter c'est justement être capable de mettre son sac à dos sur la mule. / Parce que eux, ils ne portent pas. / Ça c'est encore / je viens avec mes idées et je colonise, voilà / Je veux marcher, je veux porter mes affaires, voilà. / C'est ridicule, personne le fait ! / Les péruviens ils hallucinent ! / C'est très drôle d'ailleurs, ils ont beaucoup ri ! (rire) [...] » (C69)

Les interviewés nous disent que de se décentrer leur permet de prendre conscience et de s'émanciper de leurs conditionnements sociaux-culturels et intérieurs et ainsi de leurs préjugés. Que c'est une condition essentielle pour pouvoir rencontrer un autre. Céline nous dit qu'elle a appris à ne pas venir avec ses idées et « coloniser » l'autre, mais à l'écouter, Jean-Luc nous dit

qu'il a dû abandonner ses idées préconçues pour commencer vraiment le voyage, Jo nous dit qu'il a dû apprendre à s'émanciper de son enculturation (la politique et les préjugés) pour vivre et ressentir le pays visité et Clem nous dit qu'il faut vivre avec les « autres » pour casser les préjugés et les stéréotypes. Autant d'éléments qui viennent documenter la mise en abyme de Soi.

Adapter sa vision du monde dans l'ici et maintenant du voyage et de la rencontre

Les interviewés nous disent que de se décentrer, et ainsi de prendre conscience et de s'émanciper de leurs conditionnements sociaux-culturels et intérieurs, leurs permettent d'adapter leurs visions du monde dans l'ici et maintenant du voyage et de la rencontre.

Jo nous dit que le voyage itinérant autour du monde lui a permis de découvrir des pays qu'il ne connaissait que par les médias, et que ça lui a permis de voir le monde plus connecté et plus proche : « [...] je suis content que j'ai fait le voyage aussi dans d'autres pays que je connaissais pas pour comprendre les pays, et que je ne comptais pas uniquement sur juste ce que je lis dans les journaux, ou ce qu'on voit à la télé, etc. Donc pour moi c'était magnifique d'avoir la possibilité de faire ça, [...] d'avoir rencontré les gens, etc. Et les sentiments sur les choses, oui, c'est un peu ça. Moi je suis toujours positif sur les choses comme le monde peut être plus connecté et plus proche. » (J49)

Jean-Luc nous dit que prendre conscience de ses préjugés et les confronter à la réalité pour adapter sa vision d'un endroit est un travail à refaire à chaque nouveau pays, même après sept mois de voyage : « [...] Alors oui, grosse peur / [...] l'Amérique du Sud, donc arriver, pourtant c'était quand même après [...] sept mois de voyage [...] / beaucoup d'idées préconçues sur l'Amérique du Sud, genre pays, enfin continent pas très sûr, beaucoup plus agressif, beaucoup plus violent que l'Asie [...] Là pendant quelques jours il y avait quand même de nouveau [...] un petit peu cette peur de l'inconnu, puis par rapport à des idées qu'on nous avait mis dans la tête / et puis rapidement, ben nouveau / se rendre que c'est un peu des conneries et que oui, il se passe des choses mais que / (rire) on ne va pas se faire tuer chaque jour. / Et puis ça, c'est passé. [...] » (JL43)

Céline nous parle encore d'une intelligence d'adaptation qui permettrait de ne plus venir dans un pays avec sa culture, ses coutumes et ses habitudes et de l'imposer aux autres comme un colon, mais de venir dans un pays avec sa culture et ses coutumes mais tout en recevant celle des autres,

en étant une éponge. On peut reconnaître dans ses mots une démarche exotique et un métissage des valeurs : « // Est-ce que j'ai appris à voyager, oui. / On apprend à voyager à partir du moment où on part en voyage / j'ai appris à / m'adapter, voilà. // Et Piaget il disait que s'adapter c'est l'intelligence / être capable de s'adapter c'est justement une manière dont s'exprime l'intelligence. / Je pense que c'est ça. C'est-à-dire que ou on vient / dans un pays / comme un colon / avec notre culture, nos coutumes, nos habitudes, et on l'impose aux autres / ou on va dans un pays avec notre culture, nos coutumes et on reçoit celle des autres et on / soit on fait un mix, soit on absorbe tout ce qui vient, mais je veux dire / moi je l'ai ressenti comme ça, comme être une éponge pendant un an [...] » (C61)

Dans l'extrait qui suit, on peut voir comment Clem adapte sa vision du monde à la situation. Lorsque je lui demande si elle utilise des catégorisations sociales et des stéréotypes pour se faire une idée de l'autre, elle me répond : « Ouais, après bon, il y a beaucoup de similarités entre certains, oui gens d'un pays, forcément mais, [...] » (CL133) « [...] je suis toujours convaincue que c'est toujours différent chez les uns, chez les autres. / On fait pas / ouais les gens ne font pas les choses de la même manière, on fait les choses différemment, quoi. » (CL134)

Et lorsque je lui pose la question : « *Et si je te dis la liberté ? Ce que veut dire la liberté pour un américain ?* » (M136)

Elle me répond : « Ben il y en a c'est porter des armes, c'est la liberté, / ben j'imagine pour certains américains. » (CL136)

« *Par rapport à la liberté pour un français, par rapport à la liberté pour un anglais ?* » (M137)

« Ouais pareil, je pense que tout le monde a une idée différente de la liberté. » (CL137)

« *Ouais, tu ne te dis pas la culture américaine, ben elle a plutôt cette idée globale de la liberté, ce serait plutôt ça en France* » (M138)

« C'est vrai qu'on dit que les Etats-Unis, c'est toujours : « *country of freedom* », liberté de faire ce qu'on veut. Ouais après, voilà il y a des gens qui pour eux prendre des armes, c'est ça la liberté, il y a des gens qui conduisent la route 66 et pour eux c'est ça la liberté, il y en a qui bossent fort toute leur vie et puis qui se payent des supers vacances de luxe et après c'est ça la liberté, et puis il y en a qui vivent d'une manière un peu hippie, coupés de plein de trucs, rejet de plein de trucs, rejet de peut-être de plein de choses de la société qu'ils aiment pas, et pour eux c'est ça la liberté. » (CL138)

« Et donc maintenant, si, par exemple, tu étais invitée dans une famille que tu ne connais pas aux Etats-Unis, du coup tu ne viendrais pas du tout avec des préjugés. Tu attendrais de voir comment ils » (M139)

« Ouais, ouais, ouais. Ah ouais moi j'attends toujours de voir. Après des fois je me dis on peut avoir une petite idée, il y a des signes, je ne sais pas, la déco chez les gens peut-être, ou, mais après on ne peut jamais s'arrêter à ça, quoi. Parce que des fois je me dis, ben ouais, parce que peut-être il y a des gens qui viennent chez moi, ils voient la déco, ils se disent ils sont comme si comme ça. En fait non, on a tous vécu des trucs différents, des fois on a des choses chez nous on les trouve moches, on les aurait jamais achetées, mais on nous les a offertes, et puis on les a gardées, et peut-être il y a quelqu'un qui vient, et il dit : « ah ils ont des trucs comme ça eux. » Et ben ouais, mais c'est pas parce que tu l'as voulu vraiment, donc tu vois, il y a toujours des histoires en fait sous chaque chose. Je pense que chacun, ouais, a vraiment des histoires, et dans un monde, je trouve globalisé, où les gens voyagent énormément, pour le boulot, pour les études, pour le plaisir, pour malheureusement, certains, les réfugiés, les déplacés, que / c'est vraiment difficile de juger, et c'est ce que j'essaie de faire au quotidien, c'est de ne pas juger même si on est toujours tentés de répondre un peu vite, sur / ouais, ce que c'est, une idée, ou / » (CL139))

Dans ces extrait, Clem nous dit que même à l'intérieur d'un pays il y a de fortes différences culturelles pouvant être aux antipodes, qu'il est même très difficile de catégoriser sa propre culture. Elle nous dit qu'il est important de toujours attendre de voir avant de se faire une idée, que même les indices peuvent induire en erreur. Céline nous parle encore d'une intelligence d'adaptation qui permettrait de ne plus venir dans un pays avec sa culture et ses coutumes sans l'imposer aux autres, mais tout en recevant celle des autres, en étant une éponge. Jean-Luc nous dit que prendre conscience de ses préjugés et les confronter à la réalité pour adapter sa vision d'un endroit est un travail à refaire à chaque nouveau pays. Jo nous dit que dans le voyage itinérant autour du monde lui a permis de connaître des pays qu'il ne connaissait que par les médias, et que ça lui a permis de voir le monde plus connecté et plus proche. Autant d'éléments (La décentration, l'émancipation de ses héritages socio-culturels, l'identification à l'autre) qui viennent documenter en partie la mise en abyme de Soi.

En résumé. En voyage en grande itinérance, pour réaliser des rencontres intersubjectives d'un autre porteur d'une forte altérité, parce qu'elles s'inscrivent dans l'ici et maintenant et ne peuvent pas être anticipées, le voyageur a d'autant plus l'occasion de se décentrer, prendre conscience et travailler à s'émanciper de ses conditionnements sociaux-historiques et intérieurs, et adapter sa vision du monde *hic et nunc*. En effet les interviewés nous disent qu'il faut s'adapter au mode de fonctionnement de l'autre ; qu'à force d'avoir à chaque fois des chocs culturels dans des nouveaux endroits, il y a un apprentissage du voyage et une intelligence d'adaptation qui se développe, qui permettrait de s'émanciper de ses coutumes et de ses habitudes, de ses idées préconçues, des stéréotypes pour ne l'imposer à l'autre mais, tout en en prenant conscience, recevoir celles des autres comme une éponge. Ils nous parlent d'un besoin de prendre confiance en l'autre, de se mettre à nu, de se laisser happer, de s'imprégner, de comprendre comment l'autre pense, afin de pouvoir rencontrer ; que cela se fait, surtout lorsque l'on ne connaît pas les codes culturels, en se centrant sur l'autre et pas sur soi, pour essayer de décoder son langage corporel, que des fois on passe à côté, mais que c'est réciproque et drôle. Ils nous disent que c'est un travail à refaire à chaque nouveau pays, même après plusieurs mois de voyage ; qu'il y a d'un côté les préjugés et de l'autre ce que l'on ressent dans le pays, ce que l'on apprend des autres cultures par la rencontre et que ça donne une autre image du pays ; que pour cela il faut faire un pas de côté (des routes touristiques) pour s'immerger dans les populations locales et vivre comme eux. Ils nous disent encore qu'il faut faire comme eux dans un échange réciproque du rite de l'hospitalité pour comprendre leur rapport au monde et aux choses, parce que se sont les autres qui détiennent le savoir sur leur culture, et que même à l'intérieur d'un pays il y a de fortes différences culturelles pouvant même être aux antipodes, et qu'il est ainsi difficile de catégoriser une culture. Autant d'éléments qui viennent documenter en partie la mise en abyme de Soi. Rappelons que cette dernière implique une relation intense et courte (dans le rite de l'hospitalité offerte à l'étranger de passage, c'est bien l'éphémérité de la relation qui permet l'intensité), de personne à personne pour permettre une certaine identification à l'autre, elle nécessite également un décentrement de soi dans l'autre, mais aussi de s'émanciper de ses conditionnements sociaux-culturels (et intérieurs) et de ses préjugés pour ne pas voir en l'autre que de la différence.

1.3. Une mise en abyme de soi dans la réciprocité de l'échange du rite de l'hospitalité

Une relation de confiance et de respect réciproque

Céline nous dit qu'elle a pris le parti de faire confiance aux gens, que c'était d'abord une question de survie, mais qu'elle a appris en voyage que l'homme est bon, qu'elle a confiance en l'humanité : « [...] Je pense que j'étais assez inconsciente, je pense que très rapidement, j'ai fait assez confiance aux gens. Mais, mais / plus après qu'au départ [...]. Au départ, on, on, tient son sac, on, on observe, on doute, on doute. / Quand même on doute. Et après on a plus le choix. / Je pense qu'au départ c'est de la survie. Moi ma survie c'est : « je fais confiance au gens » parce que sinon, sinon, c'est ça ou t'as peur, donc, euh, / je choisis de ne pas avoir peur. » (C38)

Elle nous dit encore que même si quelques rencontres s'initient dans un but commercial, il faut les accueillir avec respect parce qu'il s'agit du travail de l'autre, et que quelques fois cela peut devenir de vraies rencontres, que l'attitude, la gestuelle, la façon d'être ne trompe pas, que les gens peuvent vraiment être ce qu'ils semblaient être : « Bien au départ, je pensais vraiment que c'était du business parce que lorsque nous avons réservé le guide [...] Et là honnêtement j'étais pas sûre que / mais, euh, quand je l'ai rencontré, je / lui c'était son métier, il faut qu'il en vive, mais ce qu'il a fait pour nous, euh, mais commercialement parlant, rien ne l'obligeait à le faire. Donc je pense que c'était une vraie rencontre ouais. / Parce que si ça avait été du commercial, il n'aurait pas fait le dixième de ce qu'il a fait. [...] je pense que les gestes ils ne trompent pas. / L'attitude, moi je l'ai sentie dans sa gestuelle, dans sa façon d'être avec [...] » (C47)

Elle ajoute qu'elle sentait qu'elle pouvait aller parler aux gens, ou pas, mais qu'elle se sentait dans les deux cas respectée en tant que personne : « [...] Et je sentais que je pouvais aller voir les gens, parler avec les gens et / ou pas, mais je ne me sentais pas // différente ou montrée du doigt ou / voilà. [...] » (C57) Elle nous dit également que de vraies relations d'amitiés peuvent se construire en quelques jours, que ce soit des rencontres avec d'autres voyageurs, ou encore en cuisinant avec son hôte : « [...] Et sinon des rencontres j'en ai plein [...] des gens, des gens dans des hôtels qui vous serrent dans les bras quand vous partez, qui vérifient vos billets de bus / qui regardent que vous ayez toutes vos affaires, qui / Voilà, et ça, c'est arrivé plus d'une fois. // Des gens qui partagent leur cuisine avec vous / en cuisinant des "empanadas", voilà / J'en ai plein la tête des rencontres. // » (C50)

Jean-Luc nous dit : « [...] des choses magiques avec des gens au Vietnam, c'était / tout dans le nord, on était partis faire un trek, dans les minorités ethniques, / [...] là on était vraiment allés dans des petits villages où c'est que, ben c'était là / comment dire, les locaux étaient hypers encore curieux et intéressés d'échanger avec nous, alors / pas un mot d'anglais, pas moyens de / de causer, mais / je me souviens qu'on passait la soirée à faire des dessins sur notre bloc note à essayer de / de comprendre, enfin de communiquer, puis ça c'était, ce qui était super cool aussi, c'est qu'eux étaient curieux de, sincèrement curieux d'en savoir plus sur nous. / alors ça c'est / c'est assez fort quoi. [...] » (JL45)

Jo nous parle encore d'une rencontre avec un chinois où la relation de confiance s'est créée par un respect réciproque entre deux étrangers qui portent de l'intérêt l'un pour l'autre. Lorsque je lui pose la question : « *Et quand tu donnes ta confiance comme ça à quelqu'un, tu te bases sur quoi, est-ce que tu saurais me le dire ?* » (M92), il me répond : « Je crois qu'il a montré un peu de respect pour le fait qu'on s'intéresse à lui parce que on est des étrangers, et qu'il n'a jamais rencontré des gens comme nous avant. » (J92) « Oui dans le regard, dans la voix, dans le type de question, et qu'il sait écouter après, il a donné quelques informations sur lui-même, [...] parce que c'est la première fois qu'il rencontre un américain [...] » (J93)

Clem nous parle de son expérience à Tahiti où elle a été accueillie dans le rite de l'hospitalité par une famille locale. Ils éprouvaient beaucoup de fierté et avaient à cœur de leur montrer tous les aspects de leur vie et ils s'intéressaient à eux aussi : « [...] ils nous ont montré leur vie à la Tahitienne, [...] ils avaient vraiment à cœur de nous montrer tous les différents aspects de leurs vies. [...] aller récolter du miel, aller pêcher des poissons, des crabes, / faire pousser un jardin, marier la vanille, [...] et il y avait les gamins, et toute cette expérience était vraiment / intense, quoi. Parce qu'il, en fait on ne les connaissait pas, ils ne nous connaissaient pas. Le courant est vachement bien passé [...] Et ils faisaient ça avec simplicité, et puis, ouais, bonheur, et puis fierté aussi [...]. » (CL29)

Elle nous parle enfin d'une rencontre avec un Indien où la relation s'est transformée d'une relation commerciale en vraie rencontre, où une confiance réciproque s'est construite : « [...] On était là, on ne savait pas trop si c'était du lard ou du cochon. [...] il nous a fait faire le petit tour toute la journée, [...] et puis en fait au fur et à mesure de la journée, ouais, on s'est pris en sympathie [...] Et puis au fur et à mesure c'est devenu, ouais pareil, un moment tu te rends compte que tu es en

confiance, en fait, alors je ne sais pas ce qui fait que tu glisses pareil, vers là. [...] Et là il nous amène dans un lac, je te ne mens pas, c'était le lac de Gérardmer [Vosges], quoi, [rires] en plein Inde. Alors on lui dit : « ah ben, ça ressemble exactement à chez nous, c'est rigolo, tout ça. » Il nous dit : « ah ouais, ben ici je viens souvent avec a famille et les enfants. » [...] Donc voilà, on avait l'impression de partager un peu les mêmes choses [...] Et je me souviens qu'au retour, un moment il a dit à Jo : « tu veux conduire le rickshaw ? » [...] et il s'était senti en confiance aussi avec le gars, [...] et j'ai une photo, [...] de Jo en train de conduire, du monsieur à côté de lui avec sa main comme ça qui l'entoure, [...] Et je trouvais que c'était vraiment un bon moment de communion, enfin tout à coup qu'il nous ait fait confiance, parce que apparemment il venait quand même de commencer son business [...] c'était commercial au début et puis après on avait l'impression que ce n'était pas que commercial, quoi. [...] Et à la fin il nous a dit : « ben si vous voulez, je peux vous amener dans ma famille. » [...] il nous a présenté sa maman, sa petite fille, sa femme [...] Et ça c'était vraiment super chouette, parce que on ne s'attendait pas à tout ça, et surtout qu'il en fasse plus, plus, plus, sans forcément attendre qu'on lui donne quelque chose, tu vois, derrière, quoi. » (CL108)

Dans le voyage en grande itinérance, l'ancrage dans l'ici et maintenant de la rencontre d'un autre (toujours autre) et la nécessité pour le voyageur de se décentrer, ouvre la rencontre au rite de l'hospitalité. En effet, les interviewés nous disent que la rencontre se crée par une relation réciproque de confiance et de respect, dans une réciprocité de l'échange du rite de l'hospitalité. Décentrement de soi en l'autre, disponibilité à la rencontre, confiance réciproque, identification à l'autre, autant d'éléments qui viennent documenter en partie la mise en abyme de Soi.

Cela se fait parce qu'on est un étranger de passage

Céline nous dit qu'elle était accueillie parce qu'elle était étrangère et que son hôte avait envie de la connaître. Qu'elles se sont senties supers proches, que c'était presque naturel, même étrange parce que c'était fort même si elles ne se connaissaient pas, qu'elle ne sait pas l'expliquer. Son hôte la voyait comme une sœur et l'aurait accueillie pour dormir, et Céline se sentait indienne : « [...] et là il y a une femme qui remonte [...] du lac, visiblement elle s'est lavée, [...] elle parle un peu anglais // elle sourit, / elle a un visage vraiment accueillant, / t'as envie de lui faire confiance, t'as

envie de la suivre. / Et elle me dit, et elle me propose d'aller boire un thé. Elle me dit, je pense que c'est parce que je suis étrangère que ça l'interpelle, elle a envie de parler avec moi. / Elle a envie de savoir d'où je viens, où je vais, qu'est-ce que je fais là. / Et donc elle m'offre le thé chez elle. / [...] Et du coup, voilà, voilà cette rencontre. » (C219) « J'avais l'impression d'être indienne [rire] / Je me suis dit dans deux secondes elle va me faire un point au milieu du front et je ressorts en sari. » (C249) « [...] Elle était contente de découvrir, tu vois, une autre culture, d'autres gens, j'étais l'étrangère, en fait à ce moment-là j'étais un peu comme l'étrangère « wouah » qu'on a jamais vu, enfin, j'étais un peu exceptionnelle, tu vois, pour elle, c'était l'impression que j'avais. Parce que j'avais la peau blanche, j'avais, j'étais différente. Parce que ma différence l'attirait. Tu vois, aussi. / enfin je crois. Et en même temps aussi beaucoup parce que j'étais une femme, une femme étrangère. » (C258) « c'était super proche, c'était marrant cette proximité en fait, / c'était presque naturel, et en même temps étrange, tu vois. / Parce que c'était fort alors que on ne se connaissait pas. / Je ne sais pas comment expliquer. » (C262) « Etonnée, / au début je me suis sentie, je suis surprise / parce que c'est facile en fait / je suis étonnée parce que rencontrer c'est facile » (C263) « Ouais, ouais. // Ouais elle nous voyait comme des sœurs. [...] En tout cas je sais que j'aurais pu rester vivre chez elle, [...] Enfin si je n'avais pas eu d'endroit où dormir et où manger, elle m'aurait accueillie, / c'est sûr. » (C268)

Clem nous dit encore qu'elle a vécu quelques expériences d'hospitalité de bon cœur (et pas commerciale) vraiment géniales, mais qu'il ne faut pas les forcer, que ça arrive ou pas : « [...] et c'est arrivé plusieurs fois, en Ouzbékistan, un fois, on s'est retrouvés chez un petit jeune, il était tout content, on est allés manger avec sa famille, c'était chouette. Et au Kirghizstan, pareil, là il y a une jeune fille avec qui j'avais sympathisé, dans le bus, et elle nous a vraiment invités chez elle, et c'est vraiment, vraiment chouette, sa maman faisait du travail d'aiguille aussi, donc on a bien connecté à ce niveau-là. Et / donc ouais, voilà, ça nous est arrivé, quelques fois, il y a des fois, c'était un peu contre rémunération aussi, donc, c'est encore autre chose. Mais, les quelques fois où c'est arrivé et que c'était de bon cœur, c'était, ouais, c'était vraiment spécial. Mais les autres fois, ouais on était pas vraiment, à essayer de se faire loger pour, tu vois, économiser une nuit, à tout prix. Parce qu'on était un peu gênés avec Jo aussi, de faire ça comme ça. [...] » (CL31)

Céline et Clem nous disent qu'elles ont ressenti que d'être un étranger de passage les a ouvertes au rite de l'hospitalité. Que cette rencontre éphémère et intense leur a permis d'entrer en relation de

personne à personne avec l'hôte. Céline nous dit qu'elle s'est sentie indienne, que toutes les deux se sont senties comme des sœurs. De nouveaux éléments qui viennent documenter en partie la mise en abyme de soi.

Cette hospitalité peut être ressentie comme « pure » ou « sans limite »

Céline nous parle d'une relation désintéressée, d'hospitalité pure, simple et impliquant un sacrifice de la part de l'hôte. C'est une relation qui te touche et qui te change, qui t'ouvre les yeux sur ta vie. Quand je lui pose la question : « *Et tu la qualifierais, par rapport aux relations que t'as en France, dans ta vie quotidienne, tu la qualifierais comment cette relation ?* » (M291), elle me répond : « Je la qualifierais de désintéressée, / l'hospitalité pure, / Après en même temps on avait payé son père, mais elle n'était pas obligée de nous accueillir, on avait pas payer la nourriture, elle ne nous avait rien demandé, [...] Et même, quand bien même on aurait payé pour ce repas, je veux dire, / Elle nous a accueillie chez elle, enfin / elle / elle était pas obligée de la faire. / elle aurait pu nous donner à manger dehors, dans le froid, elle nous a laissés rentrer dans sa hutte, autour du feu, / elle était pas obligée de le faire. / elle était pas obligée de nous parler, /elle aurait pu nous ignorer mais elle ne l'a pas fait. / Elle avait envie de savoir. » (C291)

« *Et tu dirais qu'elle t'a accueillie, quel était sa qualité de son accueil, par rapport aux standards qu'on a ici ?* » (M292)

« Il est simple, mais en même temps il était, / pas simple dans ce qu'elle nous a donné, mais sans fioriture. Il était simple. Mais par contre / elle a fait à manger pour qu'on ait assez à manger. / Quitte à se priver elle pendant un jour, tu vois ce que je veux dire ? [...] Mais quand elle nous a offert cette soupe je ne suis pas sentie mal par rapport à la nourriture, tu vois, alors que deux jours avant quand son père il nous avait accueilli chez lui avec les petits pains au lait, et tout, là j'étais mal, quoi. / Parce que je savais que ce que je mangeais, / c'était exceptionnel, ils y avaient pas droit dans la famille, on leur prenait le pain de la bouche, c'est l'expression. / Là j'ai pas ce souvenir-là, enfin, c'est pas l'impression que j'ai, / j'ai pas ce sentiment, j'ai le sentiment d'avoir partagé un bon moment, beaucoup de convivialité, de complicité, ben ouais je suis triste de la quitter. J'aurais voulu rester apprendre à la connaître. / plus. » (C292) « [...] c'était une relation importante, / tu vois, / qui te touche, qui te change, qui t'ouvre les yeux sur d'autres choses. / Sur ta petite vie-là,

sur ta petite tente, sur tes petites affaires, qui sentent bons, propres, t'as pas pris de douche pendant deux jours, ouh la, la. » (C293)

Jean-Luc nous dit que dans ces moments privilégiés, bien que tu restes toujours un touriste, ils n'attachent pas d'importance à ça, qu'il y a autre chose qu'une relation intéressée, c'est plus profond, c'est « humain » : « [...] oui t'es un touriste et puis tu resteras toujours un touriste peu importe où t'es, ça c'est / c'est un petit peu là / le côté négatif du voyage, c'est que / t'as toujours cette relation de touriste mais / malgré tout t'as des moments où t'as l'impression que les gens ils n'attachent pas d'importance à ça, et puis qu'il y a autre chose que / seulement une relation de business, c'est-à-dire il y a autre chose, c'est plus que du service, c'est pas seulement une prestation au sens, ouais on va vous faire un sourire et puis être gentils pour que / vous achetiez deux consommations de plus et puis que vous laissiez du fric chez nous. / Oui bien sûr qu'il y a toujours ça / malheureusement, non pas malheureusement, c'est une réalité de la situation, par contre là tu sens que sincèrement / les gens ils vont plus loin ou qu'ils ne réfléchissent pas comme ça, / oui ils doivent gagner leur vie mais /il y a quelque chose de vraiment / de profond, d'humain, en fait quelque chose simplement d'humain / plutôt que économique. » (JL29)

Clem nous dit que malgré le danger ses hôtes sont allés pêcher des langoustes et les ont préparés juste pour eux, parce que c'était les invités, qu'elle ressentait cet accueil comme une hospitalité sans limites : « [...] Et puis un soir, un moment qui était hyper touchant, ils sont allés chercher les langoustes. Alors ils nous parlaient des langoustes, des langoustes, des langoustes. Alors pour aller chercher les langoustes, il faut aller de l'autre côté de la barrière de corail [...] Et là c'est gros requins, et tous les trucs sympas. Donc c'est dangereux, et surtout c'est dangereux s'il y a du courant. [...] Donc, et il faut faire ça la nuit. [...]. Enfin bref, c'était un petit peu une attente / parce qu'on voyait qu'ils étaient un peu inquiets, sans le montrer, parce qu'ils ne montrent pas trop les sentiments, ceux qui étaient restés. [La phrase suivante est chuchotée] Et puis ils étaient revenus, et ils avaient récupéré deux langoustes, on devait être une vingtaine de personnes, et ils les ont données à moi et à Jo. / Et ça c'était / ben je me sentais hyper gênée, quoi, je leur ai dit « ben non, on va partager, en plus, s'il vous plaît, quoi, moi j'aime partager en plus ». « Non, non, non, c'est pour vous, les invités et tout ». Mais c'était, c'était pour nous et c'était pas pour les autres, quoi, « ah ». Et ouais ça c'est des moments que tu te dis quand même, ils font tellement de choses, comme ça pour toi, c'est des moments forts, quoi. » (CL29)

« *L'hospitalité ?* » (M30)

« Ouais, ouais, ouais, / sans limites quoi. » (CL30)

On peut lire dans ces extraits qu'il y a des rencontres qui au-delà d'être une hospitalité « commerciale » ou de convenance, sont ressenties par les interviewés comme une relation d'hospitalité inconditionnelle : « pure » ou « sans limites ». De nouveaux éléments qui viennent documenter en partie la mise en abyme de Soi.

Cela peut se faire au-delà de la barrière de la langue

Céline nous dit : « [...] Et on a pas parlé, parce que moi je ne comprenais rien, on parlait que avec des gestes, mais on a beaucoup parlé en fait [rire]. [...] » (C273)

« *Et à quel moment tu t'es dit c'est une vraie rencontre, dans tout ce déroulement* » (M274)

« Ben je vais te dire, je me suis dit au moment où / où l'autre il veut quand même communiquer avec toi alors que tu ne parles pas la même langue. Pour te poser d'autres questions que : « est-ce que tu as faim ? Est-ce que tu veux dormir ? et ou est-ce que tu veux aller ? » C'est qu'il veut vraiment communiquer avec toi [rire]. Donc à partir du moment où t'arrives à transcender la barrière de la langue, enfin à passer par-dessus de la barrière de la langue, pour vraiment communiquer c'est que c'est une vraie rencontre. Je pense que, après ça se passe par les sourires, par le langage du corps, par les yeux, par, voilà, tu te dis que l'autre il veut vraiment rentrer en communication avec toi [...] » (C274) « [...] Ouais c'était une vraie rencontre tout simplement parce que je me rappelle très bien d'elle. / Et puis qu'elle avait plein de questions, et moi j'avais plein de questions. / qu'on s'est enrichies mutuellement, tu vois, de nos réponses et de nos questions. / » (C276)

« *Sans la langue ?* » (M277)

« Sans la langue, [rire] [...] » (C277) « Tu te fis, tu te fis à ton feeling, tu te / je ne crois pas que je me suis vraiment posée des questions. Je pense tu te dis, il y a deux solutions, l'autre te propose un échange, ou tu choisis de / d'avoir peur et de ne pas oser, et tu ne fais rien, ou tu te lances et tu te jettes à l'eau et tu verras bien ce que ça donne. » (C282) « Ben oui, les deux, les deux, forcément. Et si tu sais rire de toi / tu risques pas grand-chose, je veux dire, elle est dans la même situation, on est tous les deux dans la même situation, on est dans la situation où on ne peut pas communiquer avec une langue commune, donc. / » (C284) « Ouais, ben forcément ça crée des liens, parce que,

de ne pas pouvoir parler, un moment tu rires, et le rire c'est juste, tellement communicatif. / Une situation où tout le monde se sent tellement impuissant. » (C285)

Céline nous dit qu'elle a vécu une vraie rencontre pourtant sans langage commun, parce que l'autre veut quand même communiquer avec toi alors que tu ne parles pas la même langue que lui, au-delà des questions de convenance. Que cela passe par-dessus la barrière de la langue, par des sourires, par les yeux et le langage du corps même si on n'a pas les codes pour le décoder. Qu'elles avaient plein de questions réciproques qui sans le support de la langue les ont enrichies. On peut lire dans ses propos, une disponibilité à la rencontre, un décentrement de soi dans l'autre, une identification à l'autre et une émancipation de ses schémas de pensée (rire de soi) et tout cela sans langage commun. Autant d'éléments qui viennent documenter en partie une mise en abyme de soi.

Jean-Luc nous dit que les rencontres n'ont pas forcément besoin de beaucoup de discussions pour être des échanges forts, il faut juste qu'il y ait un ressenti réciproque, que cela passe par l'observation, l'attention porter sur l'autre et cela dans les deux sens : « c'est des rencontres au niveau / finalement c'est / comment dire, / c'est des échanges avec finalement pas beaucoup de / de discussion, pas forcément en causant des heures avec les gens et puis en sachant toute leur vie mais c'est / c'est des échanges assez forts juste par ressenti aussi, par / observation et puis par / ouais l'attention que les gens portent / sur toi et ils te considèrent [...] » (JL29)

Clem nous raconte encore une expérience dans une yourte où elle a été accueillie par une famille, et bien qu'ils n'avaient que quelques mots en commun, ils ont beaucoup échangé, et chanté, que c'était des moments magiques. Elle a le sentiment d'être entrée en « super communication » avec eux, par des moments de partages intenses, au-delà de la relation commerciale : « [...] Et donc on arrivait pas vraiment à communiquer, parce que eux ils ne parlaient pas trop anglais, nous on parlait pas trop le chinois [...] et il y a eu un moment vraiment magique [...] elle a chanté des chansons tibétaines, et c'était, c'était vraiment magique en fait. C'était vraiment très, très beau, et on a vraiment, vraiment passé un très bon moment avec cette dame-là. [...] Et ils nous ont dit : Ce soir vous faites les enfants dans la tente » [rires] on était là : « ben quand même c'est pas trop pratique, avec vous autour et tout. » Enfin on avait, je ne sais pas comment on communiquait exactement, je ne me rappelle plus exactement, mais on devait quand même avoir quelques mots, et eux quelques mots. Mais je me rappelle de tout ça, et tout cet échange, et c'était chouette, c'était vraiment une super soirée, de partage, et ouais on avait l'impression d'être vraiment rentré / ouais en super

communication avec eux, puis quand on est partis elle, elle avait la larme à l'œil et nous on avait la larme à l'œil, et on s'était vraiment attachés en fait, même si c'était pas très longtemps, on sent que c'était vraiment des moments intenses en fait, [...] (CL79)

Jo nous raconte qu'ils sont restés sous la yourte avec une famille qui ne parlait pas vraiment la même langue. Qu'il avait payé pour le gîte et le couvert, mais qu'il avait le sentiment de faire partie de la famille, qu'ils s'intéressaient à eux : « Oui, oui, on faisait partie de leur vie, il y avait leur famille, les enfants, autour de nous, qui s'intéressaient à nous, qui jouaient avec nous. » (J44)

Les interviewés nous disent que dans le rite de l'hospitalité, la rencontre peut se faire avec peu ou même sans langage commun, que la relation se construit au-delà de la barrière de la langue. Céline nous dit qu'elle a vécu une vraie rencontre pourtant sans langage commun, parce que l'autre veut quand même communiquer avec toi. Que cela passe par-dessus la barrière de la langue, qu'elles avaient plein de questions réciproques qui sans le support de la langue les ont enrichies. Jean-Luc nous dit qu'il n'y a pas forcément besoin de beaucoup de discussions pour être des échanges forts, il faut juste qu'il y ait un ressenti réciproque. Clem nous dit avoir vécu, même sans langage commun, des moments magiques. Elle a le sentiment d'être entrée en « super communication » avec eux, par des moments de partages intenses. Jo nous dit que malgré la barrière de la langue, il a eu le sentiment de faire partie de la famille. On peut lire dans leurs propos, une disponibilité à la rencontre, un décentrement de soi dans l'autre, une identification à l'autre et une émancipation de ses schémas de pensée (rire de soi) et tout cela sans langage commun. Autant d'éléments qui viennent documenter en partie une mise en abyme de soi.

En résumé. De par la grande itinérance, l'ancrage de la rencontre d'un autre (toujours autre) dans l'ici et maintenant, ainsi que la nécessité de se décentrer pour le faire, ouvre la rencontre au rite de l'hospitalité. En effet, par la congruence et l'empathie (Rogers, 1968), il s'y crée une relation réciproque de confiance, un respect de l'autre et de soi dans une réciprocité de l'échange du rite de l'hospitalité. Que cela se fait parce qu'on est un étranger de passage (Simmel, 2002), que l'hospitalité ne se force pas, elle nous arrive ou pas, on ne peut la prévoir (Laplantine, 2012), que cette hospitalité peut être ressentie comme pure ou sans limites (Derrida, 1997) et qu'elle peut se faire au-delà d'un langage commun (Levinas, 1972). Ce sont des relations profondément humaines. En effet, les interviewés nous disent que même si quelques rencontres s'initient dans un but

commercial, il faut les accueillir avec respect parce qu'il s'agit du travail de l'autre, et que quelques fois cela peut devenir de vraies rencontres, que l'attitude, la gestuelle, la façon d'être ne trompe pas, que les gens peuvent vraiment être ce qu'ils semblaient être. De vraies relations d'amitiés peuvent se construire en quelques jours, mais qu'il ne faut pas les forcer, que ça arrive ou pas. Qu'on ressent si on peut aller parler aux gens, ou pas, mais qu'on se sent dans les deux cas respectés en tant que personne. Ils nous disent qu'ils ont pris le parti de faire confiance aux gens, que la relation de confiance s'est créée par un respect réciproque entre deux étrangers qui portent de l'intérêt l'un pour l'autre. Ils étaient justement accueillis parce qu'ils étaient étrangers et que leur hôte avait envie de les connaître. Qu'ils se sentent alors supers proches, comme faisant partie de la famille, que cela semblait à la fois naturel et étrange parce que c'était fort même s'ils ne se connaissaient pas, que cela était difficile à expliquer. Que même sans aucun langage commun, ils ont vécu de vraies rencontres parce que l'autre veut quand même communiquer avec eux. Que cela passe par-dessus la barrière de la langue, par des sourires, par les yeux et le langage du corps même si on n'a pas les codes pour le décoder. Qu'il n'y avait pas forcément besoin de beaucoup de discussions pour être des échanges forts, il faut juste qu'il y ait un ressenti réciproque, que cela passe par l'attention porter sur l'autre et cela dans les deux sens. Que c'était une relation désintéressée, d'hospitalité pure, une hospitalité sans limite. Que, malgré le manque de langage commun, se sont des moments magiques, avec le sentiment d'être entré en « super communication » avec l'hôte, par des moments de partages intenses. Que c'est une relation qui te touche et qui te change, qui t'ouvre les yeux sur ta vie. Dans ces moments privilégiés, bien que tu restes toujours un touriste, ils n'attachent pas d'importance à ça, il y a autre chose qu'une relation intéressée, c'est plus profond, c'est « humain ». Autant d'éléments qui documentent en partie la mise en abyme de soi dans la rencontre avec un autre toujours autre : disponibilité à la rencontre, rencontre intense de personne à personne, confiance, décentrement dans l'autre, échange réciproque, émancipation de ses héritages socio-culturels, identification à l'autre, et cela parfois sans langage commun.

La capacité à réaliser des rencontre *hic et nunc*, à se décentrer et le respect réciproque dans le rite de l'hospitalité est traité transversalement dans les sous parties suivantes.

1.4. Le sentiment océanique, une forme particulière de mise en abyme de soi

Le sentiment océanique est un « mouvement mental qui se caractérise, tout d'abord, par une impression d'étrangeté. Celle-ci laisse ensuite place à une exaltation qui peut déboucher [...] sur un sentiment de bien-être et de joie intense. Ce ravissement se rapproche de l'extase [...] vertige de naître à une autre dimension, d'accéder intuitivement à un savoir universel, afflux inopiné de joie gratuite, immérité qui submerge la personne. [...] On a l'impression d'être plein, pleinement vivant, totalement libre, avec un sentiment d'appartenance à l'universel, simple élément parmi les éléments. » (Airault, 2002, p.207). Qu'il soit vécu en s'isolant des autres ou en communion avec les autres. Nous allons dans un premier temps faire apparaître les différentes expériences de sentiment océanique (en s'isolant des autres, puis en communion avec les autres) dans leurs contextes afin de mettre en avant le processus. Dans un second temps nous isolerons certains éléments caractéristiques documentant en partie la mise en abyme de soi du sentiment océanique.

Un vécu de sentiment océanique en s'isolant des autres

Clem nous parle d'un moment magique vécu dans le Salars de Uyuni : « [...] et il y avait personne, quasiment, le soleil était couchant, il y avait des lamas qui se baladaient, c'était complètement surréel, il y avait des flamants roses, des *vicunas* [vigognes], au loin, [...] elles m'impressionnent beaucoup [rire]. Et ouais, là j'étais complètement subjuguée par tout le truc, ça fait trois jours qu'on est en voiture sur des hauts plateaux, la tête qui tourne, en altitude, et c'était ; ouais c'était assez magique de se retrouver à ce moment-là, et j'ai besoin d'un moment pour savourer, quoi, pour me dire avec mes yeux je le vois, c'est en ce moment quoi. Et ça arrivera peut-être plus jamais, [...] j'essaye de m'imbiber en fait le plus possible, [...] » (CL153) « [...] c'est un moment de plénitude en fait. / Ouais j'ai pas pensé à genre / à la création de l'univers, ou ce genre de truc, assez profond. C'est juste zen, un peu comme la méditation quoi » (CL154) « Ouais, c'est un bonheur vide. Ouais c'est ça. Je regarde, je suis là, ouais j'ai une absence, quoi. Et puis après je sors un peu de mon

rêve, [...] et après bon, tu pars, c'est fini. / Mais ce moment-là, ouais, où tu arrives, si t'as le temps de juste être là et de contempler, ça c'est / ça c'est l'essence un peu du voyage, d'y arriver. / Et j'aime surtout faire ça quand on est dans des coins bien bien reculés, et bien bien paumés, [...] » (CL155) Pour Clem, c'est un moment de plénitude comme une méditation, un bonheur vide. Lorsqu'elle retourne à la réalité elle a le sentiment d'avoir eu une absence, de sortir d'un rêve. Pour elle c'est un peu l'essence du voyage. On peut lire dans ces propos qu'elle semble fusionner avec l'environnement ce qui vient documenter en partie la mise en abyme de Soi

Elle a également vécu un moment magique similaire au Japon dans une forêt primaire, mais c'était plus auditif que visuel : « [...] on était sur une île vraiment paumée, recouverte à quatre-vingt-dix pour cent par la forêt vierge, forêt primaire. Et là, toute la nuit c'était un concert de grenouilles, et je savourais, j'arrivais pas à m'endormir, de par le bruit, mais aussi de par le fait que c'était magique. Donc là il n'y avait rien à voir, mais c'était à entendre, mais c'était aussi beau qu'un paysage, quoi. » (CL155)

Jo nous dit : « [...] A l'intérieur de ces yourtes on ne se sentait pas qu'on était au milieu d'une immense plaine, dans la nature, [...] mais dès qu'on ouvre et on sort, on est complètement dans la nature et c'était tellement beau, qu'on pouvait pas s'orienter, avec les distances, tellement que c'était immense, on pouvait regarder une colline, ou une montagne, ou le bord du lac, sur l'horizon [...] Et c'était une expérience que j'ai jamais eu avant, où j'ai marché et j'ai vu la distance derrière moi, et j'ai compris que j'ai marché une grande distance, mais quand j'ai regardé où je voulais marcher c'était pas plus près. [rires]. [...] En fait il y avait des contours de ces vallées qui même changeaient, que je ne pouvais pas voir avec mon œil, ce qui était devant moi pour de vrai. [...] on pense qu'on voit, mais on est désorientés un peu par les distances, et l'orientation. » (J42) Jo nous dit que face à la beauté et l'immensité des plateaux himalayens, il s'est senti désorienté par les distances, qu'il ne pouvait plus se fier à son sens de l'orientation ou à ce qu'il pouvait voir. Il semble avoir eu le sentiment de plonger dans l'environnement par une perte de repères, cela vient documenter en partie la mise en abyme de Soi.

Jean-Luc nous dit : « Oui / enfin des moments, où c'est que finalement le temps importe plus. / [...] plutôt par rapport à des endroits, plutôt que des rencontres de personnes. [...] prenons Angkor Wat, [...] c'est que t'as cette notion de temps, tu vois qu'il y a des choses qui ont été faites un moment donné / t'as la vie qui a repris, la végétation, la nature qui a repris ses droits / et toi t'es là,

là devant et puis / ouais c'est assez / effectivement t'as plus / je ne sais pas si c'est le temps qui s'arrête mais c'est / ça fait un peu, c'est assez bizarre, c'est assez fort, et / je dirais de manière générale, / dans tous les endroits qui sont assez majestueux, vraiment impressionnants, / t'as des moments où c'est que tu / ben tu penses plus au temps, tu penses plus au / tu vis l'endroit, tu vis le / tu vis dans l'endroit où t'es, et puis, ben finalement c'est le temps qui s'arrête, dans le sens, tu penses ça et plus rien d'autre / tes soucis, ou peu importe, [...] et puis tu te retrouves là [en Australie], seul, le soir, t'as le ciel pour toi, toutes les étoiles, t'es là seul, au milieu de nulle part / et puis / ouais, ça c'est le genre d'endroit [...] par rapport à la beauté de la nature, ou la grandeur de la nature, qui fait que / ça te coupe complètement du / de la notion du temps, de la réalité. // » (JL49) Dans cet extrait, Jean-Luc nous parle d'endroits majestueux où tu vis l'endroit, la grandeur de la nature, le temps s'arrête, tu ne penses plus à rien d'autres et qui te coupe de la notion de réalité. Autant d'éléments qui viennent documenter en partie la mise en abyme de Soi.

Céline nous dit qu'elle se sentait juste à sa place, pas en trop, quand elle était en train de contempler la montagne : « Tu te sens impressionnée / tu te sens vivant / tu te sens libre / tu te sens bien » (C150) « Tu es juste à ta place, tu vois. Tu es détendue, tu es là, tu fais partie du paysage, t'es même pas en trop, t'es juste / t'es bien, bien à ta place, / dans cette montagne. » (C151)

Elle nous dit encore : « [...] ce moment il dure un court instant, puisque ça dure le temps de la contemplation, deux minutes peut-être [...] » (C160) « [...] tu te vides l'esprit, tu as l'esprit qui est vide, enfin qui est vide, / tu penses pas, / juste tu regardes [...] » (C165) « Mais je me rappelle la plénitude, tu vois, je me rappelle de, des mots je ne me rappelle pas, mais je me rappelle de ce que ça fait, de ce que moment-là il fait, il me fait. » (C169) « Ouais je pense que d'abord il est visuel, / et qu'après tu vois, ça te / ça te transporte, c'est-à-dire que tu oublies, [...] et ben tu oublies que t'as mal aux jambes, tu oublies que t'es fatiguée, tu oublies tout. » (C173) « Ouais, c'est les moments où tu rencontres la montagne. / Tant que tu n'as pas rencontré la montagne, / tu peux continuer à marcher, mais ce n'est pas pareil. / Tu vois c'est comme si la montagne elle t'accueille, surtout quand tu passes un col, c'est comme moi j' imagine toujours deux bras comme ça, deux bras comme ça qui t'embrassent, tu vois. Ça t'engloutie en fait, enfin non, si je dis que ça t'engloutie, t'as l'impression de te noyer. En fait ça t'accueille, c'est un accueil, tu vois, la montagne elle t'accueille comme ça, quand tu montes un col. Tu vois ce que je veux dire ? Tu vas rencontrer la montagne, elle t'attend, elle te laisse venir, comme ça. Et elle est là, elle s'offre à toi, t'as juste à

prendre le temps de la regarder et de l'apprivoiser aussi. Apprivoiser les chemins. / Et ça commence là, la randonnée elle ne commence pas en bas, au moment où tu pars. / La randonnée, elle commence au moment où tu as vu la montagne, et où tu l'as ressentie, et où t'es « pfffff », où tu laisses tous tes problèmes en bas, / et maintenant t'es dans la montagne. » (C188) « C'est quelque chose que j'ai. / Mais / parce que j'ai appris. Tu vois j'ai appris, c'est comme se poser sur une place et regarder la ville autour de toi. J'ai appris à me poser et regarder autour de moi. / Regarder les feuilles qui bougent dans les arbres, regarder les herbes qui se balancent. » (C191) Elle nous dit qu'il ne se passe rien en elle, son esprit se vide et son corps se relâche, elle vit un sentiment de plénitude, de contemplation qui la transporte. Elle a le sentiment que la montagne l'accueille, tu la rencontres, elle t'attend, te laisse venir, elle s'offre à toi, tu l'apprivoises. Ce moment transforme la suite de la randonnée qui peut commencer parce qu'elle a ressenti la montagne. Nous avons là également des éléments qui viennent documenter en partie la mise en abyme de Soi.

Lorsque je lui demande si c'est un moment où elle a le sentiment de plonger en elle ou si elle a le sentiment de plonger dans la montagne, elle me répond / « Il te plonge dans la montagne / T'as envie d'être un oiseau, [...] tu t'imagines en train d'aller voir là-bas la vallée à droite, t'as envie, au bout de quelques instants j'avais envie d'aller à droite, à gauche, en haut, en bas. D'aller explorer, c'est ça l'impression que ça m'a donnée, l'envie que ça m'a donnée. » (C173) « [...] J'étais attirée par tout. [...] » (M177) « [...] tu vois, en fait c'est un moment où tu entends pas ce qui se passe [...] autour de moi. » (C178) « [...] ça coupe, / il y a pas de son. [...] » (C179) « [...] c'est vraiment visuel. » (C180) « [...] dans tout le corps. / Ça relâche tout le corps, tu vois, c'est beau, [...] c'est un cadeau [...] » (C181) « [...] ce moment-là il transcende tout le reste. / Tu recharges, comme si / ouais, c'est, c'est / » (C182) Lorsque je lui demande ce qu'elle a ressenti en sortant de ce moment, elle me répond : « Deux frustrations. La première parce qu'on t'a sortie d'un rêve, si tu veux, éveillé [...] » (C184) « [...] d'un coup hop je sortais d'un tout et je faisais plus partie de la montagne et de tout ce que j'ai vu avant. [...] » (C185) On peut voir dans ces extraits que ce n'est pas un moment qui la recentre sur elle-même, mais où elle a le sentiment de plonger dans la nature, de faire partie de la montagne, de vivre un rêve éveillé, ce qui vient documenter en partie la mise en abyme de Soi.

Dans ces différents extraits, on peut voir que les interviewés semblent avoir vécu un sentiment océanique face à la nature. En effet, pour Clem, c'est un moment de plénitude comme une

méditation, un bonheur vide, elle a le sentiment d'avoir eu une absence, un rêve. Jean-Luc nous parle d'endroits majestueux où tu vis l'endroit, la grandeur de la nature, où le temps s'arrête, où tu ne penses plus à rien d'autres et qui te coupe de la notion de réalité. Céline nous dit qu'il ne se passe rien en elle, son esprit se vide et son corps se relâche, elle vit un sentiment de plénitude, de contemplation qui la transporte. Ce n'est pas un moment qui la recentre sur elle-même, mais où elle a le sentiment de plonger dans la nature, de faire partie de la montagne, de vivre un rêve éveillé. Nous avons là plusieurs éléments qui viennent documenter en partie la mise en abyme de Soi. Ces éléments seront détaillés individuellement à la fin de ce chapitre.

Un vécu de sentiment océanique en communion avec les autres

Clem nous dit : « [...] et là il y avait des aurores boréales [...] on était subjuguées, quoi. Ça arrivait, ça repartait, et il y en a même eu une qui a fait comme un éclair, un peu au ralenti, on avait jamais vu ça. Et les mecs nous ont dit, : « ça fait trente ans qu'on habite ici et on a jamais vu des aurores comme ça. » Alors là c'était vraiment spécial, on s'est allongés par terre, on était tous ensemble, et on regardait ça [...] ben là je n'avais pas besoin de me sentir seule, parce que j'étais avec eux, [...] et là on était tous en communion en train de regarder ça qui était vraiment sublime. Et c'était un peu un moment comme ça où, ouais, tu admires, t'admires ce qu'il y a devant toi et « wouah, une fois dans la vie, peut-être, c'est fou. » Et moi c'est vraiment ce genre de moment que je recherche vraiment dans le voyage. / [...] et là t'es là, [...] et t'admires et t'es un peu en transe, quoi. [...] » (CL156). Elle nous dit encore être entrée un peu en transe dans un monastère tibétain où il y avait des chants gutturaux : « [...] et là bon, c'est aussi fait pour que tu sois en transe, et mystique et tout ça. Mais là ça avait bien marché, [rires], mais ça me faisait un peu penser à ça, quoi. Les moments où je suis béate devant des paysages, [...] » (CL156) Clem nous dit dans ces extraits avoir vécu un sentiment de transe en communion avec d'autres personnes devant une aurore boréale, tout comme par les chants gutturaux avec des moines tibétains. Cela vient documenter en partie la mise en abyme de Soi.

Céline nous dit : « / En fait c'est le moment où ça permet d'être juste dans l'instant présent. T'es pas en train de te projeter, t'es pas en train de faire le bilan de ta journée, t'es juste là, tu vois, c'est ça que je veux dire. C'est bizarre quand je dis que je prends du recul, t'aurais l'impression plutôt que je prends du recul et que j'analyse ma journée. C'est pas ça, quand je dis je prends du recul en

fait ça veut dire que je m'extrais moi-même de ma journée, pour être, me poser maintenant dans l'instant présent. [...] » (C203) « Ce que tu ressens, tu vois quand je t'ai dit que la montagne elle t'accueille, et bien là le parc il t'accueille. Tu vois, je ne sais pas comment dire. Tu embrasses le parc avec tous les gens dedans / Parce que les gens ils font partie du parc [...] » (C213) « Franchement, en fait je faisais partie de la scène. Oui. A partir du moment où t'étais dans le parc, et que tu acceptes les règles du parc, enfin je veux dire, où tu acceptes de te poser et de vivre ta vie, comme tout le monde fait, chacun ensemble, pas chacun dans son coin, parce que tout le monde n'est pas dans son coin, mais / fatalement tu deviens acteur de la scène parc. Je pense. Tu fais partie d'un tout. Je ne me sens pas extérieur. Je ne me sens / je ne me sens pas étrangère aux gens, tu vois ? Je me sens peut-être, peut-être au début quand tu t'assoies dans le parc, tu te sens un peu, étrangère à toi-même j'allais dire, parce que tu / t'es obligée de te camoufler dans ce parc, pour faire partie de la scène, tu vois. [...] » (C215) Céline nous parle du parc qui l'accueille comme la montagne l'a accueillie, qui lui permet de prendre du recul, de s'extraire d'elle-même. Elle a le sentiment de faire partie de la scène parc, de faire partie d'un tout, de rentrer en communion avec les gens, « chacun ensemble ». Cela vient à nouveau documenter en partie la mise en abyme de Soi.

Fusion avec l'environnement et perte des limites du soi

On peut lire dans les témoignages des interviewés que lorsqu'ils vivent un sentiment océanique celui-ci est accompagné d'une fusion avec l'environnement et d'une perte des limites du Soi : « [...] mes pensées, mes sensations d'être déconnecté du monde, de la civilisation tout ça, d'être complètement soumis à l'environnement. [...] c'était vraiment un endroit que j'ai, j'adorais, mais aussi, que je respectais, comme c'était immense et inhospitalier, que c'était vraiment impressionnant comme sensation [...] » (J128) « [...] tu penses plus au / tu vis l'endroit, tu vis le / tu vis dans l'endroit où t'es, et puis, ben finalement c'est le temps qui s'arrête, dans le sens, tu penses ça et plus rien d'autre / tes soucis, ou peu importe [...] » (JL49) « Tu es juste à ta place, tu vois. Tu es détendue, tu es là, tu fais partie du paysage, t'es même pas en trop, t'es juste / t'es bien, bien à ta place, / dans cette montagne. » (C151) « Il te plonge dans la montagne. [...] » (C173) « Ouais, c'est les moments où tu rencontres la montagne. [...] En fait ça t'accueille [...] Tu vas rencontrer la montagne, elle t'attend, elle te laisse venir, comme ça. Et elle est là, elle s'offre à toi,

t'as juste à prendre le temps de la regarder et de l'apprivoiser aussi. [...] » (C188) « [...] et bien là le parc il t'accueille [...] Tu embrasses le parc avec tous les gens dedans / Parce que les gens ils font partie du parc [...] » (C213) « [...] tu te sens un peu étrangère à toi-même [...] » (C215)

On peut lire dans ces extraits que les interviewés semblent vivre une fusion avec l'environnement et une perte des limites du soi, éléments qui viennent documenter en partie la mise en abyme de Soi.

Ancrage dans l'ici et maintenant par un lâcher-prise

On peut lire dans les témoignages des interviewés que par un lâcher-prise, ils vivent un sentiment océanique dans l'ici et maintenant : « [...] Je ne savais pas où j'étais, comment m'en sortir, malgré tout ça, j'étais complètement à l'aise avec cette situation, et que je voulais être là à ce moment-là, et pas à un autre endroit [...] » (J128) « [...] et toi t'es là [...] je ne sais pas si c'est le temps qui s'arrête mais c'est / ça fait un peu, c'est assez bizarre, c'est assez fort, et / [...] t'as des moments où c'est que tu / ben tu penses plus au temps [...] » (JL49) « [...] tu te vides l'esprit, tu as l'esprit qui est vide, enfin qui est vide, / tu penses pas, / juste tu regardes, tu vois [...] » (C165) « / En fait c'est le moment où ça permet d'être juste dans l'instant présent. T'es pas en train de te projeter, t'es pas en train de faire le bilan de ta journée, t'es juste là, tu vois, [...] C'est pas ça, quand je dis je prends du recul en fait ça veut dire que je m'extrais moi-même de ma journée, pour être, me poser maintenant dans l'instant présent. [...] » (C203)

On peut lire dans ces extraits que les interviewés semblent vivre une expérience ancrée dans l'ici et maintenant par un lâcher-prise. Nous avons là un autre élément qui vient documenter en partie la mise en abyme de Soi.

Perte de repères

On peut lire dans les témoignages des interviewés que lorsqu'ils vivent un sentiment océanique celui-ci est accompagné d'une perte de repères : « Ouais, c'est un bonheur vide. Ouais c'est ça. Je regarde, je suis là, ouais j'ai une absence, quoi. Et puis après je sors un peu de mon rêve, [...] c'est fini. [...] » (CL155) « [...] et c'est aussi beau, et t'admires et t'es un peu en transe, quoi. [...] »

(CL156) « [...] et on pouvait marcher vers là, sans savoir combien de temps ça va prendre pour arriver. On pouvait pas s’orienter, avec les distances, parce que c’était tellement immense. [...] » (J42) « [...] il y a une voix qui me rappelle, qui me sort de ce moment, tu vois, en fait c’est un moment où tu entends pas ce qui se passe, où j’entends pas ce qui se passe autour de moi. » (C178) « [...] on t’a sortie d’un rêve, si tu veux, éveillé, et du coup ben tu retrouves ta douleur [...] » (C184). « [...] ça m’a forcé à arrêter, à revenir à une pseudo réalité on va dire, donc du coup, ouais, sur le moment ça m’a embêté. » (JL75)

On peut lire dans ces extraits que les interviewés semblent vivre une perte de repère, ce qui vient encore documenter en partie la mise en abyme de Soi.

Sentiment de plénitude et d’appartenance à un grand tout

On peut lire dans les témoignages des interviewés que lorsqu’ils vivent un sentiment océanique celui-ci s’accompagne d’un sentiment de plénitude et d’appartenance à un grand tout : « [...] c’est un moment de plénitude en fait. / Ouais j’ai pas pensé à genre / à la création de l’univers, ou ce genre de truc, assez profond. C’est juste zen, un peu comme la méditation quoi » (CL154) « [...] et là on était tous en communion en train de regarder ça qui était vraiment sublime. [...] » (CL156) « [...] par rapport à la nature je dirais, par rapport à la beauté de la nature, ou la grandeur de la nature, qui fait que / ça te coupe complètement du / de la notion du temps, de la réalité. // » (JL49) « Mais je me rappelle la plénitude, tu vois, je me rappelle de, des mots je ne me rappelle pas, mais je me rappelle de ce que ça fait, de ce que moment-là il fait, il me fait. » (C169) « [...] je faisais partie de la scène. Oui. A partir du moment [...] que tu acceptes les règles du parc, enfin je veux dire, où tu acceptes de te poser et de vivre ta vie, comme tout le monde fait, chacun ensemble [...] fatalement tu deviens acteur de la scène parc. Je pense. Tu fais partie d’un tout. Je ne me sens pas extérieur. Je ne me sens / je ne me sens pas étrangère aux gens, tu vois ? [...] » (C215)

On peut lire dans ces extraits que les interviewés semblent vivre un sentiment de plénitude et d’appartenance à un grand tout, il s’agit là d’éléments qui viennent documenter en partie la mise en abyme de Soi.

En résumé. Dans le voyage autour du monde, il est possible de vivre une forme particulière de rencontre de l'autre, l'autre étant la nature ou l'humanité. Cela se produit par le vécu d'un sentiment océanique : un sentiment d'appartenance à un grand tout, à une humanité, qu'il soit vécu en s'isolant ou en communion avec les autres. Celui-ci nécessite un lâcher-prise du sujet, afin de s'ancrer dans l'ici et maintenant. Il est accompagné d'une fusion avec l'environnement par une perte des limites du soi, ce qui engendre une perte de repères (temporel, visuel, d'orientation, du réel, etc.). Le vécu océanique s'accompagne d'un sentiment de plénitude et d'appartenance à un grand tout. En effet les interviewés nous disent être, face à l'immensité et la beauté de la nature, dans un état de contemplation, de vivre un sentiment de plénitude, un bonheur vide, un profond sentiment de respect, un moment magique, de se sentir juste à leur place, pas en trop. Ils nous disent avoir la sensation de vivre l'endroit, que le temps s'arrête, que tu ne penses plus à rien d'autres et que ça te coupe de la notion de réalité. Ils nous disent que leurs esprits se vident, comme s'ils s'extrayaient d'eux-mêmes, leurs corps se relâchent, qu'ils ont le sentiment de plonger dans la nature, que celle-ci les accueillent, comme une rencontre, un apprivoisement. Ils nous disent que ce sentiment transforme la suite de l'expérience. Ils nous disent encore avoir vécu des sentiments océaniques en communion avec d'autres personnes, avec le sentiment de faire partie de la scène, de faire partie d'un tout, de rentrer en communion avec les gens, « chacun ensemble ». Autant d'éléments qui documentent en partie la mise en abyme de Soi.

Le sentiment océanique est traité également dans la sous-partie : « II. *Time bubble* »

Bilan du premier thème de l'hypothèse 2 : Quelle forme de rencontre dans la grande itinérance

Cette première partie a été consacrée à tester l'hypothèse 2a : Le voyage autour du monde permet une mise en abyme de Soi. Ainsi, pour repérer la « mise en abyme de soi », il nous a fallu d'abord appréhender comment la grande itinérance du voyage favorise une mise en abyme de soi du voyageur, notamment par la rencontre l'autre (personne, nature et culture) et qu'est-ce qui caractérise ce mode de rencontre. D'où le premier thème "quelle forme de rencontre dans la grande itinérance ".

Dans la grande itinérance, le voyageur ne dispose pas des codes culturels liés à la rencontre, il est toujours sur la route et ne peut s'inscrire durablement dans un réseau de relations sociales. Nous avons vu que la rencontre dans le voyage autour du monde était ancrée dans l'ici et maintenant, (cf : « un voyage hic et nunc pour un voyageur de l'interstice »), face à l'altérité le voyageur est dépourvu de repères, il ne peut ainsi ni l'anticiper ni la prévoir. En voyage, la rencontre se fait *hic et nunc*, « elle ne tient en rien de l'art du rendez-vous » (Laplantine, 2011, p.101).

En voyage en grande itinérance, pour réaliser des rencontres intersubjectives d'un autre porteur d'une forte altérité, parce qu'elles s'inscrivent dans l'ici et maintenant et ne peuvent pas être anticipées, le voyageur a d'autant plus l'occasion de se décentrer, prendre conscience et travailler à s'émanciper de ses conditionnements sociaux-historiques et intérieurs, et adapter sa vision du monde *hic et nunc*.

De par la grande itinérance, l'ancrage de la rencontre d'un autre (toujours autre) dans l'ici et maintenant, ainsi que la nécessité de se décentrer pour le faire, ouvre la rencontre au rite de l'hospitalité. En effet, par la congruence et l'empathie (Rogers, 1968), il s'y crée une relation réciproque de confiance, un respect de l'autre et de soi dans une réciprocité de l'échange du rite de l'hospitalité. Que cela se fait parce qu'on est un étranger de passage (Simmel, 2002), que l'hospitalité ne se force pas, elle nous arrive ou pas, on ne peut la prévoir (Laplantine, 2012), que cette hospitalité peut être ressentie comme pure ou sans limites (Derrida, 1997) et qu'elle peut se faire au-delà d'un langage commun (Levinas, 1972). Ce sont des relations profondément « humaines ».

Dans le voyage autour du monde, il est possible de vivre une forme particulière de rencontre de l'autre, l'autre étant la nature ou l'humanité. Cela se produit par le vécu d'un sentiment océanique : un sentiment d'appartenance à un grand tout, à une humanité, qu'il soit vécu en s'isolant ou en communion avec les autres. Celui-ci nécessite un lâcher-prise du sujet, afin de s'ancrer dans l'ici et maintenant. Il est accompagné d'une fusion avec l'environnement par une perte des limites du Soi, ce qui engendre une perte de repères (temporel, visuel, d'orientation, du réel, etc.). Le vécu océanique s'accompagne d'un sentiment de plénitude et d'appartenance à un grand tout.

Nous tenons encore à rappeler que la mise en abyme de soi est un processus qui permet au voyageur d'apercevoir dans ce que l'autre montre, des manières d'être et de faire qu'il croyait constitutives

de lui-même et non de l'autre (mise en abyme de soi, trouvé dans l'autre). La mise en abyme de soi est un processus difficile à appréhender pour l'interviewé, et qui se passe souvent de façon sensible (non conscientisé), notre objectif a ainsi été de repérer dans leurs discours des éléments pouvant nourrir cette sous-hypothèse. En effet toutes les rencontres (personne, nature et culture) dans le voyage ne provoquent pas une mise en abyme de soi, qui permet, rappelons-le, d'apercevoir dans ce que l'autre montre, des manières d'être et de faire qu'il croyait constitutives de lui-même et non de l'autre. Cette mise en abyme nécessite ainsi une certaine disponibilité à l'ouverture à la rencontre du voyageur (la rencontre nous arrive, ou pas, il faut pouvoir l'accueillir quand elle se présente), elle implique une relation intense et courte (dans le rite de l'hospitalité offerte à l'étranger de passage, c'est bien l'éphémérité de la relation qui permet l'intensité), de personne à personne (ou de personne à nature) pour permettre une certaine identification à l'autre, elle nécessite également un décentrement de soi dans l'autre, et de s'émanciper de ses conditionnements sociaux-culturels et intérieurs et de ses préjugés pour ne pas voir en l'autre que de la différence.

Ainsi, tout au long de cette première partie de la deuxième hypothèse, la capacité à rencontrer par le rite de l'hospitalité dans l'ici et maintenant, nécessitant de se décentrer pour rencontrer l'autre dans une relation de confiance et de respect réciproque, ainsi que la capacité à rencontrer la nature par un sentiment océanique, nous ont permis de mettre en évidence différents éléments nous permettant de documenter en partie la mise en abyme de soi et ainsi de valider en tendance l'hypothèse 2a : Le voyage autour du monde permet une mise en abyme de soi. Nous allons maintenant tester l'hypothèse 2b.

2. Quelle formation à la rencontre découle de ce mode de relation à l'altérité

Nous allons maintenant tester l'hypothèse 2b : Cette mise en abyme de soi permet une formation à un mode différent de rencontre. Pour repérer que « cette mise en abyme de soi permet une formation à un mode différent de rencontre », il faut maintenant se pencher sur les compétences, les savoir-faire et savoir-être construits par ce mode de rencontre spécifique à la grande itinérance. D'où le thème " Quelle formation à la rencontre découle de ce mode de relation à l'altérité ".

Nous tenons encore à préciser que la mise en abyme de soi a pu, dans la partie précédente, n'être documentée qu'en partie par différents éléments puisés essentiellement dans des expériences de rencontre d'un « autre » (personne, culture, nature) mettant au travail une forte distance d'altérité. En effet toutes les rencontres ne semblent pas s'appuyer sur une mise en abyme de soi, celles que nous avons convoqué ont la caractéristique de s'appuyer soit sur le rite de l'hospitalité offert à l'étranger de passage, soit sur un vécu de sentiment océanique. C'est pourquoi, nous nous appuierons dans ce chapitre qu'indirectement sur la mise en abyme de soi pour étudier si elle permet la formation à la rencontre, en effet nous le ferons au travers du type de rencontre qui nous a permis de confirmer en tendance l'hypothèse 2a (le voyage autour du monde permet une mise en abyme de Soi). Ainsi, l'hypothèse 2b ne pourra, si des éléments le permettent, n'être confirmée qu'en tendance.

2.1. Capacité à rencontrer

Apprendre à se rendre disponible, à faire confiance quitte à se rendre un peu vulnérable

Céline nous dit : « [...] Avoir plus confiance en soi, mais plus oser aussi. / Pour provoquer les rencontres. / Parce que les rencontres, si des fois on ne les provoque pas par des comportements, par des attitudes, / [...] Si je prends peut-être l'autoroute, je ne vais peut-être pas rencontrer quelqu'un, ou peut-être à la station-service, je ne sais pas, mais si je prends la petite route, j'ai plus de chance de rencontrer des gens. / Je ne sais pas. /// » (C102) « Etonnée, / au début je me suis sentie, je suis surprise / parce que c'est facile en fait / je suis étonnée parce que rencontrer c'est facile » (C263) « [...] Et avant de partir je trouvais qu'il y avait de l'indifférence, et quand je suis rentrée, j'ai rencontré plein de gens. [...] je rencontrais la marchande de glace, je / j'avais l'impression de continuer à voyager en fait [...] » (C103) Céline nous dit qu'elle a appris à prendre confiance en elle pour provoquer les rencontres, et qu'après elle était étonnée que ce soit si facile. Elle nous dit encore qu'elle a appris à avoir confiance en l'Humanité : « [...] Et en rentrant [...] Je me suis dit ça, sur l'homme en général, avec un grand H. Je me suis dit qu'en fait / L'homme est bon. On est sauvés. // Alors ça peut paraître naïf mais je n'en démords pas. » (C51), mais encore : « // Et confiance dans l'autre. // Parce qu'on est obligés de faire confiance [...] Et confiance dans l'homme ! / » (C123) « Ouais. / J'ai une vision assez positive du monde et / voilà. /// » (C133)

Jo nous dit : « Oui c'est sûr, oui c'est sûr, c'est / je savais après que c'est possible de juste se rapprocher des gens comme ça partout dans le monde avec humanité, et générosité, comme ça, et être le bienvenue, les étrangers, même complètement étrangers, très loin, on avait vraiment le sentiment que c'était possible de s'engager avec des gens, / partout, si on arrive avec des bonnes intentions et / [...] comment se rapprocher des gens, traiter les gens, parler, d'être respectueux des cultures, des gestes. / de faire confiance au gens, dans certaines situations, et on utilisait cette connaissance pendant le voyage mais c'était bien plus développé et amplifié pendant le tour du monde parce que ça durait si longtemps, on a bien perfectionné en fait notre manière de s'engager avec des gens inconnus et des autres cultures pour être bien reçus et respectés par eux, aussi en même temps respecter leur vie et compter sur eux, des fois quand on a pas d'autres moyens de, on a pas de contrôle de toutes les situations quand on voyage, il faut avoir confiance dans les gens que tu ne connais pas des fois, qui ont ta vie et ton destin, un peu, dans leurs mains, et il faut juste avoir confiance que ça va bien tourner des fois, et c'est pas toujours facile, mais il faut le faire, et à chaque fois qu'on faisait ça, ça marchait pour nous. Ça marche pas toujours, mais, on avait pas trop peur de se laisser aller un peu, et on savait que ça va bien tourner pour nous. / » (J47) Jo nous dit que c'est possible de s'engager avec des gens, être respectueux des cultures, des gestes, de faire confiance dans certaines situations, mais que tout ça a été développé et amplifié pendant le voyage autour du monde.

Clem nous dit : « Donc c'est un peu ça qui a changé, je me dis : « on ne sait jamais sur qui on va tomber, et puis il y a quand même toujours quelque chose de bien chez tout le monde, donc il faut, les gens qui voyagent ils ont quand même tous vu quelque chose, quoi. » Donc on a forcément des choses à gagner quand on échange. Donc il faut arrêter d'avoir ces stéréotypes dans la tête, d'être un peu obtus, et il faut juste être un peu plus ouverte. Et moi je n'ai pas la parole facile, je suis un peu timide, tu vois, le *small talk*, tu sais comme ils disent en anglais, moi je ne l'ai pas du tout [rires], [...] mais quand on voyage, souvent je remarque aussi qu'on a tout à coup un regain de confiance en soi, on se sent un peu comme quand on sort d'une épreuve vainqueur, et qu'on a réussi à la faire. Et du coup, après ces moments-là, j'ai un petit plus de tchatche, donc je vais peut-être plus facilement vers les gens, j'engage plus facilement la conversation, et sinon, c'est moyennement mon truc. [rires] » (CL44) Clem nous dit qu'elle a appris à être plus tolérante et à se rendre compte qu'elle a beaucoup de stéréotypes qui vont la faire passer à côté de rencontres.

Jean-Luc nous dit : « [...] mais rien que la satisfaction, enfin, c'est tellement cool de se dire qu'on arrive quand même à échanger, on arrive à priori à faire passer quelque chose, que tu cherches pas à creuser si vraiment t'es allé dans, c'est clair c'est pas un échange, un dialogue dans lequel tu rentrerais dans des détails comme tu pourrais le faire si tu as vraiment la langue, mais t'es suffisamment heureux de juste pouvoir échanger sur des choses simples. [...] » (JL96) Jean-Luc nous dit qu'il s'agit d'une autre forme de communication qui provoque beaucoup de satisfaction.

On peut lire dans le témoignage des interviewés que pour rencontrer dans le voyage autour du monde, il faut apprendre à se rendre disponible, à faire confiance quitte à se rendre un peu vulnérable. Céline nous dit qu'elle a appris à prendre confiance en elle pour provoquer les rencontres, et qu'après elle était étonnée que ce soit si facile. Elle nous dit encore qu'elle a appris à avoir confiance en l'Humanité. Jo nous dit que c'est possible de s'engager avec des gens, être respectueux des cultures, des gestes, de faire confiance dans certaines situations, mais que tout ça a été développé et amplifié pendant le voyage autour du monde. Clem nous dit qu'elle a appris à être plus tolérante et à se rendre compte qu'elle a beaucoup de stéréotypes qui vont la faire passer à côté de rencontres. Jean-Luc nous dit qu'il s'agit d'une autre forme de communication qui provoque beaucoup de satisfaction.

Se laisser porter et guider par la rencontre

Céline nous dit : « Tu te fis, tu te fis à ton feeling, tu te / je ne crois pas que je me suis vraiment posée des questions. Je pense tu te dis, il y a deux solutions, l'autre te propose un échange, ou tu choisis de / d'avoir peur et de ne pas oser, et tu ne fais rien, ou tu te lances et tu te jettes à l'eau et tu verras bien ce que ça donne. » (C282) « Ben oui, les deux, les deux, forcément. Et si tu sais rire de toi / tu risques pas grand-chose, [...] on est tous les deux dans la même situation [...] où on ne peut pas communiquer avec une langue commune, donc. / » (C284) « Ouais, ben forcément ça crée des liens, parce que, de ne pas pouvoir parler, un moment tu ries, et le rire c'est juste, tellement communicatif. / Une situation où tout le monde se sent tellement impuissant. » (C285) Céline nous dit qu'elle a appris dans la rencontre à se fier à son feeling, que tu ne te poses pas la question, que si l'autre te propose un échange tu dois te jeter à l'eau et tu verras bien. Elle nous dit qu'il faut

savoir rire de soi car c'est la même situation pour l'autre, une situation où chacun se sent impuissant et qu'il faut en rire ensemble

Jo nous dit : « on a pas de contrôle de toutes les situations quand on voyage, il faut avoir confiance dans les gens que tu ne connais pas des fois, qui ont ta vie et ton destin, un peu, dans leurs mains, et il faut juste avoir confiance que ça va bien tourner des fois, et c'est pas toujours facile, mais il faut le faire, et à chaque fois qu'on faisait ça, ça marchait pour nous. » (J47). Jo nous dit qu'il faut avoir confiance, parce qu'on n'a pas le contrôle sur la situation, l'autre a en quelque sorte ton « destin » entre ses mains. Il nous dit encore que les gens vont te guider, ils ne vont pas penser que tu connais les règles, les traditions culturelles, que tu sais exactement ce qu'il faut faire : « / Je crois que les gens vont te guider, / ils ne vont pas penser que tu connais les règles, les traditions culturelles, ils vont te guider, ils vont te dire [...] ils indiquent un peu, [...] Je crois qu'il faut juste suivre les indications, je ne crois pas que, dans certaines situations, que les gens vont penser que tu sais exactement ce qu'il faut faire [...] » (J116)

Clem nous dit qu'il faut se laisser porter par la rencontre : « Oui, après on savait qu'on allait faire le moment du repas, et puis après on ne savait pas trop ce qui allait se passer, donc c'est vrai quand on s'est mis à chanter, ou quand eux se sont mis à chanter, ça on ne s'y attendait pas du tout à ça. [...] Donc ouais on va pas dire qu'on a fait la fête toute la soirée. Donc, non on ne savait pas trop ce qui allait se passer. » (CL80)

Jean-Luc nous dit qu'il n'y a pas un des deux qui prend le contrôle de la relation, que ça se fait à deux : « [...] non j'avais pas l'impression que quelqu'un avait pris plus le / le dessus sur l'échange, j'ai l'impression que c'était équilibré. Ouais je pense que c'était équilibré, de mémoire. » (JL99)

On peut lire dans le témoignage des interviewés que pour rencontrer dans le voyage autour du monde, surtout lorsqu'il y a une forte distance culturelle, il faut se laisser porter et guider par la rencontre, compter sur l'autre et se fier à son feeling.

A faire une lecture sensible (en opposition à rationnelle) du monde et de l'autre

Clem nous décrit comment une rencontre s'est faite : « Oui parce que le feeling était passé à un moment [...] » (CL89) « [...] j'arriverai pas à décrire comment ça s'est passé, ben qu'est-ce qui a

fait que c'était le déclic, ou comment on a glissé en fait. » (CL90) Jo nous dit : « [...] on a bien perfectionné en fait notre manière de s'engager avec des gens inconnus et des autres cultures pour être bien reçus et respectés par eux, aussi en même temps respecter leur vie et compter sur eux [...] » (J47)

Jean-Luc nous dit : « [...] on avait envie de transmettre en fait, de communiquer, et il y avait surtout cette / comment dire / cette satisfaction de réussir à communiquer, justement [...] il y avait les sourires qui arrivaient sur les visages parce que t'es content, tu te dis cool, t'arrives à échanger en fait. Et tu vois qu'il était intéressé. Alors oui / t'as l'impression que c'est vraiment un échange, un vrai échange, dans le sens un échange non, pas dans le but commercial, mais vraiment d'intérêt de vraiment comprendre l'autre. Ouais, de vrai échange humain on va dire. Et ça tu le vois sur la personne, quand c'est du réel en fait. » (JL94)

Céline nous dit : « c'est que au fur et à mesure tu prends conscience [...] qu'en fait ben, / t'as décodé le monde presque, / tu vois tu as l'impression que tout est plus clair. / Je veux pas dire que t'as décodé tout le monde, mais tu comprends mieux comment les gens ils fonctionnent, comment les gens ils pensent, les cultures qu'il peut y avoir, les réactions des gens, tu vois c'est comme si t'avais multiplié par mille, ton éventail, en fait, de stimulus-réponses, tu vois. Que tu peux avoir en face de quelqu'un. Et que du coup t'étais plus adapté, en fait au monde. / Donc du coup t'es moins angoissé, t'es plus sûr de toi, mais c'est pas non plus, t'es pas pédant non plus, tu vois. » (C364)

Céline nous donne une illustration en nous décrivant comment elle a appris à lire l'attitude d'un groupe, à trouver la bonne distance pour ne pas gêner leur intimité, attendre l'invitation, et que même si elle s'était rapprochée juste pour voir elle a reçu une invitation. Quand je lui demande comment elle a senti qu'elle pouvait se rapprocher, elle me répond : « Leurs regards étaient bienveillants, leurs regards étaient pas haineux, tu vois bien quand tu ne peux pas t'approcher, quand t'es pas le bienvenu, ça se voit, les gens font la tête, leurs visages se durcissent, les yeux sont sombres » (C224) « [...] c'est l'attitude du groupe. C'est l'attitude en général. » (C229) « [...] En fait, elles s'arrêtent pas pour moi, / tu vois. C'est presque de l'ignorance aussi, / je pense que je ne représente pas un danger, donc elles continuent leurs trucs. » (C230) « [...] j'étais à la bonne distance pour voir ce qu'elles faisaient mais pour ne pas les gêner dans leur intimité non plus. [...] Je me demande si elles ne m'ont pas fait signe d'ailleurs. [...] » (C231)

On peut lire dans le témoignage des interviewés que pour rencontrer dans le voyage autour du monde, ils s'appuient plus sur une lecture sensible du monde et de l'autre que sur une pensée rationnelle. Céline nous dit qu'elle a multiplié par mille son éventail de stimulus-réponse qu'elle peut avoir en face de quelqu'un. Et que du coup elle était plus adaptée au monde qu'elle arrivait à décoder. Jean-Luc nous dit que c'est des rencontres « authentiques » par rapport à celles commerciales. Clem nous dit qu'elle a appris à se fier à son feeling pour glisser dans la rencontre et Jo qu'il a perfectionné sa manière de s'engager avec des gens inconnus pour respecter leur vie et compter sur eux, mais aussi être respecté d'eux.

A s'adapter avec créativité à la rencontre.

Clem nous dit que même si elle n'a pas trop de connaissance sur les coutumes, pas trop de langage commun, il faut se fier à son feeling, essayer de rentrer en communication, partager le rire, essayer de « mettre la main à la pâte » quand c'est possible : « [...] après je savais pas beaucoup plus que ça, c'est vrai. / mais / ouais, je pense que je n'avais pas énormément de connaissance là-dessus, en fin de compte. [...] » (CL83) « [...] et puis après d'avoir de l'humour, quoi. Parce que généralement ça marche quand même avec les gens si tu veux vraiment rentrer en contact avec eux [...] » (CL84) « Oui c'est ça. Ouais, je pense aussi qu'en fait il y a un très bon moyen pour entrer en communication, c'est de mettre la main à la pâte [...] » (CL85) « [...] souvent tu demandes si tu peux filer un coup de main, [...] ils voient que tu t'intéresses aussi, quoi. Et qu'il y a aussi un échange [...] » (CL86) « Ouais, un peu au feeling je pense [...] » (CL87)

Céline nous dit : « Ben là c'était plus difficile [...] parce qu'il y avait la barrière de la langue et puis c'était le début du voyage [...] Après tu te rends compte que finalement, je vois au Guatemala j'ai discuté avec plein de gens, pendant huit heures dans un bus. [...] mais au départ il fallait franchir ce truc de se dire : « on parle pas la même langue, comment on va faire pour communiquer », après j'avais plus cette appréhension. Tu te livres, tu te lâches aussi [...] là-bas en fait personne ne te juge, tu parles pour communiquer, c'est tout, c'est nécessaire, c'est vital, et / et c'était plus facile [...] En tout cas moi j'ai gardé ça, quand je suis rentré après le voyage franchement j'avais / j'ai le contact plus facile [...] Et peut-être même que ça se voit parce que les gens ils viennent plus facilement vers moi. » (C317) « Mais en fait quand tu voyages, tu ne fais pas

vraiment la différence entre un voyageur et un local, tout est nouveau [...] tu ne sais pas jusqu'à ce que tu aies commencé à parler. Mais à priori quand tu abordes quelqu'un, tu ne sais pas du tout quelle langue il parle, ni d'où il vient, ni ce qu'il a fait. [...] » (C319) Céline nous dit qu'elle a appris à passer au-dessus de la barrière de la langue, qu'il faut se livrer, que c'est vital, qu'il faut accepter de ne pas avoir d'a priori avant de rencontrer quelqu'un

Jo nous dit : « Oui. Le fait d'habiter et c'était de m'intégrer dans les cultures différentes ça m'a permis de mieux comprendre les challenges, quand on est en voyage, adopter la nourriture, adopter le mode de vie, à être, à être / à l'écoute des autres gens, comment ils sont, à être mieux, comment / comment apprendre quelques mots dans leur langage pour pouvoir communiquer, comment écouter pour capter quelques mots pour mieux communiquer et tout ça. Donc il y avait déjà, ces expériences dans d'autres cultures qui, c'est comme si j'avais déjà des outils, prêts à utiliser. Donc, j'avais l'habitude en fait, de m'intégrer ou de rencontrer des situations pour moi pas normales et de m'adapter à ça. » (J66) Jo nous dit que le fait d'avoir vécu dans plusieurs pays lui a permis de construire des outils transversaux prêts à utiliser pour mieux s'adapter à des situations pas normales : mieux comprendre les challenges, adopter le mode de vie, d'être à l'écoute des gens, d'apprendre quelques mots pour communiquer

Jean-Luc nous dit : « [...] quand on dessinait un petit truc et que tu voyais qu'il comprenait, effectivement quand lui il dessinait quelque chose et puis qu'il voyait qu'on comprenait, il y avait les sourires qui arrivaient sur les visages parce que t'es content, tu te dis cool, t'arrives à échanger en fait. Et tu vois qu'il était intéressé. [...] » (JL94) « [...] d'avoir un contact quelqu'un avec qui a priori c'est pas possible. De vivre vraiment à ce moment une expérience unique. [...] j'étais pleinement là-dedans, enfin, c'est clair, tu ne penses à rien d'autre que juste d'essayer de communiquer, quoi. » (JL95) « [...] peut-être t'étais pas sûr à chaque fois que vraiment le message que l'autre voulait te dire, qu'on l'interprétait exactement correctement, mais rien que la satisfaction, enfin, c'est tellement cool de se dire qu'on arrive quand même à échanger, on arrive à priori à faire passer quelque chose [...] » (JL96) Jean-Luc, dans ces extraits, nous donne un exemple d'adaptation pour communiquer dans une situation où ce ne serait pas possible à priori.

On peut lire dans le témoignage des interviewés que dans le voyage autour du monde, parce que l'autre est toujours autre, il faut apprendre à s'adapter avec créativité à la rencontre.

En résumé. Pour rencontrer dans le rite de l'hospitalité, les interviewés nous disent qu'ils ont appris à se rendre disponible, à se laisser porter et guider par la rencontre, à faire confiance quitte à se rendre un peu vulnérable (Passivité de Levinas (1972)). Il faut apprendre à faire une lecture sensible (en opposition à rationnelle) du monde et de l'autre et à s'adapter avec créativité à la rencontre. En effets les interviewés nous disent que si les rencontres se font par hasard, ce n'est pas un hasard de faire des rencontres. Ça s'apprend. Qu'il faut apprendre à faire confiance aux gens, à oser, à se livrer, se lâcher, accepter de ne pas savoir, mais qu'il faut se donner les moyens de pouvoir communiquer avec les personnes que l'on rencontre, même si cela doit se faire dans une autre langue. Il faut aussi choisir les espaces où on est plus susceptibles de faire des rencontres, mais que dans tous les cas, il sera toujours possible d'en faire. Ils nous disent avoir appris à lire l'attitude d'un groupe ou d'une personne, à trouver la bonne distance, à attendre l'invitation. Ils nous disent avoir appris à se fier à leur feeling, à ne pas trop se poser de questions, que si l'autre te propose un échange tu dois te jeter à l'eau. Ils nous disent qu'il faut savoir rire de soi car c'est une situation réciproque. Que petit à petit, à force de rencontrer des autres toujours autres, tu apprends à décoder le monde, tu comprends mieux comment les gens fonctionnent, comment ils pensent, comment ils réagissent, parce que tu t'es adapté au monde et que tu as développé un éventail de « stimulus - réponses » possibles dans la rencontre d'un inconnu. Que bien qu'étant un étranger étrange, il est possible de se rapprocher des gens partout dans le monde avec humanité et générosité et être les bienvenus, et que c'est possible de s'engager avec des gens, être respectueux des cultures, des gestes, de faire confiance dans certaines situations, avec un respect réciproque. Qu'il faut parfois accepter de ne pas avoir le contrôle de la situation de remettre en quelque sorte sa vie et son destin dans les mains d'un inconnu. Ils nous disent encore que les gens vont te guider, ils ne vont pas penser que tu connais les règles, les traditions culturelles, que tu sais exactement ce qu'il faut faire.

Nous pouvons voir dans ces témoignages qu'en pratiquant le type de rencontre de l'« autre » (par le rite de l'hospitalité offert à l'étranger de passage) par lequel nous avons pu confirmer en tendance l'hypothèse 2a (le voyage autour du monde permet une mise en abyme de Soi) a permis aux interviewés de développer leur capacité à réaliser ce même type de rencontre. Il semblerait qu'il se crée une boucle récursive (Morin, 2005) : plus ils rencontrent (un « autre »), plus il développent leur capacité à rencontrer (un « autre »), et ainsi plus ils rencontrent (d'« autres »), etc. Nous avons là des éléments qui viennent confirmer en tendance l'hypothèse 2b : Cette mise en abyme de Soi permet une formation à un mode différent de rencontre.

La capacité à rencontrer est traitée de façon transversale dans la sous partie suivante.

2.2. Le travail de la pensée sans mots dans le moment passif de la rencontre

Dominique Laplane (2000) nous rappelle que le discours reposerait sur une pensée cachée derrière lui, une pensée d'origine qu'il chercherait à retrouver, mais qu'il ne peut épuiser. Cette pensée ne serait pas faite d'unités séparées mais fonctionnerait comme un tout, comme « un nuage envoyant des ondées » (Laplane, 2000, p.102). Cette pensée serait faite de concepts : « ce sont des ensembles flous, implantés à la fois dans le cognitif et l'affectif, ne prenant corps que dans leurs interactions elles-mêmes. » (Laplane, 2000, p.151). « [...] ni mot ni sensation ni représentation symbolique ni représentation analogique, mais une constellation de sens ou plutôt de connotations apprises par l'expérience ou par l'enseignement qui convergent vers ce « concept » quand quelques-unes sont activées simultanément. Le concept serait le lieu de convergence de tous ces éléments disparates.» (Laplane, 2000, p.144). L'objectif de cette sous partie est, dans un premier temps, d'explorer dans l'expérience des interviewés si, dans le moment de la rencontre avec une forte distance culturelle ils faisaient appel à une pensée non loquace pour saisir ce qu'il s'y joue, et, dans l'après-coup, ce qu'il s'y est joué. Nous nous attacherons ainsi à mettre en lumière en quoi la pensée sans mot permet de faire une lecture sensible de l'autre dans le temps de la rencontre, mais aussi du monde et des autres dans le temps de l'après-coup, et enfin, nous nous attacherons à décrire le fonctionnement d'une pensée sans mots afin de voir si elle s'appuie sur une mise en abyme de Soi.

Utilisation de la pensée sans mot dans le temps de la rencontre

Céline nous dit qu'elle vit juste les expériences, qu'elles déclenchent des émotions sans se le dire consciemment : « [...] Ça ne veut pas dire que tu es en train de te le dire consciemment, je pense que tu vis les expériences sans formuler ta pensée dans ta tête. Tu les absorbes / on ne sait pas où elles vont et puis / ça déclenche des émotions ou pas. » (C211)

Elle nous dit encore : « [...] Et on a pas parlé, parce que moi je ne comprenais rien, on parlait que avec des gestes, mais on a beaucoup parlé en fait [rire]. [...] » (C273) « [...] Donc à partir du moment où t'arrives à transcender la barrière de la langue, [...] pour vraiment communiquer c'est que c'est une vraie rencontre. Je pense que, après ça se passe par les sourires, par le langage du corps, par les yeux [...] » (C274) « [...] Et puis qu'elle avait plein de questions, et moi j'avais plein de questions. / qu'on s'est enrichies mutuellement, tu vois, de nos réponses et de nos questions. / » (C276) « Sans la langue, [rire] [...] » (C277) « Non t'es centré sur l'autre, moi je suis centrée sur l'autre, parce que, c'est très fatigant, parce que chaque détail de son visage, de l'expression, des sons, des gestes, parce que en fait je suis en train de décrypter son langage corporel donc du coup, t'es pas centré sur toi, quoi. » (C279) Dans cet extrait Céline nous dit qu'elle se rappelle d'avoir beaucoup parlé sans langue commune avec son hôte, que c'était une vraie rencontre au-delà de la barrière de la langue. Elle a le sentiment qu'il y a eu un enrichissement mutuel par les questions qu'elles se posaient l'une l'autre, cela à travers le langage corporel et les rires.

Et lorsque je lui demande si elle se base sur ce qu'elle connaît pour décrypter le langage corporel, elle me répond : « Non justement c'est très difficile parce que comme c'est une première rencontre dans un pays que je ne connais pas, j'ai peu de référence [...] » (C280) « Ben t'essaye de rendre ton langage corporel compréhensible. / » (C281) « Tu te fis, tu te fis à ton feeling, tu te / je ne crois pas que je me suis vraiment posée des questions. [...] » (C282) « Ouais, ben forcément ça crée des liens, parce que, de ne pas pouvoir parler, un moment tu ries, et le rire c'est juste, tellement communicatif. / Une situation où tout le monde se sent tellement impuissant. » (C285) Elle nous dit qu'elle était centrée sur l'autre pour décoder son langage corporel sans avoir les codes pour le faire, et qu'elle essayait de rendre le sien compréhensible, qu'elle se fie à son feeling pour le faire.

Jean-Luc nous parle d'échanges forts, magiques, sans langage commun, juste par ressenti : « c'est des rencontres au niveau / finalement c'est / comment dire, / c'est des échanges avec finalement pas beaucoup de / de discussion, pas forcément en causant des heures avec les gens et puis en sachant toute leur vie mais c'est / c'est des échanges assez forts juste par ressenti aussi, par / observation et puis par / ouais l'attention que les gens portent / sur toi et ils te considèrent [...] (JL29) ; mais aussi : « [...] des choses magiques avec des gens au Vietnam, [...] les locaux étaient hypers encore curieux et intéressés d'échanger avec nous, alors / pas un mot d'anglais, pas moyens

de / de causer, [...] c'est qu'eux étaient curieux de, sincèrement curieux d'en savoir plus sur nous. / alors ça c'est / c'est assez fort quoi. [...] » (JL45)

Jo nous dit que pour faire confiance à un inconnu : « [...] chaque décision est complètement différente, mais il faut / faut écouter en fait / toi-même, il faut avoir un feeling de, de, de la personne, de l'opportunité, et le risque que tu prends aussi [...] » (J107) « Oui, oui c'était plus peut-être émotionnel, [...] et c'était pas la première fois qu'on a senti cette règle dans leur culture. [...] Et on a senti ça dans la culture, dans plusieurs cultures sur cette route-là. [...] » (J108) Lorsque je lui demande s'il se fiait à son feeling pour évaluer la situation, il répond : « Oui, oh oui, oui, oui, là c'est, je peux/ il y avait plusieurs fois pendant un an de voyage où j'ai dit, « non je ne le sens pas, on va pas, merci, mais on va continuer ». Il fallait pas faire confiance à cent pour cent, sur chaque offre d'aide donc c'est sûr que c'est pas, c'était pas à cent pour cent qu'on a accepté l'aide des gens, / on respectait les risques assez souvent. » (J110) Dans cet extrait Jo nous parle de ressentir une règle du pays, de s'écouter soi-même pour se fier à son feeling et évaluer une situation, que c'était plus émotionnel comme réflexion.

Clem nous parle d'une de ses rencontres avec une forte distance culturelle et peu de langage commun, lorsqu'ils ont été accueillis par une famille vivant dans une yourte : « [...] Et / nous on avait un peu, on ne savait pas trop à quoi s'attendre, mais c'était hyper chaleureux, [...] Et donc on arrivait pas vraiment à communiquer, parce que eux ils ne parlaient pas trop anglais, nous on parlait pas trop le chinois [...] Et on essayait de communiquer ça, on rigolait et c'était vraiment vraiment chouette, et il y a eu un moment vraiment magique [...] et elle s'est mise à chanter. [...] Enfin on avait, je ne sais pas comment on communiquait exactement, je ne me rappelle plus exactement [...] on avait l'impression d'être vraiment rentré / ouais en super communication avec eux, [...] et on s'était vraiment attachés en fait, même si c'était pas très longtemps, on sent que c'était vraiment des moments intenses en fait, [...] » (CL79) « Ouais, un peu au feeling je pense [...] » (CL87) « Oui parce que le feeling était passé à un moment [...] » (CL89) « oui, je vois exactement ce que tu veux dire, mais j'arriverai pas à décrire comment ça s'est passé, ben qu'est-ce qui a fait que c'était le déclic, ou comment on a glissé en fait. » (CL90) « [...] peut-être parce que les gens se sentent en confiance. Nous on était en confiance avec eux. [...] » (CL104) Dans cet extrait Clem nous dit être vraiment rentré en super communication avec eux, que c'était vraiment des moments intenses, qu'elle s'est fiée à son feeling pour glisser dans la rencontre.

Elle nous dit encore que ces moments-là deviennent magiques, qu'elle se sent connectée à l'autre par quelque chose qui les lie : « [...] ben dans des moments comme des relations que je t'ai décrites tout à l'heure, où tout d'un coup, on ne sait pas pourquoi, mais tout d'un coup ça devient magique, et tu te dis ouais, on est connectés quand même, même avec des gens complètement différents, mais avec qui on communique, mais on / on a pas la même langue, pas la même culture, et le fait que ça passe quand même, ça montre que, ouais, il y a des choses qui nous lient, quoi. » (CL142)

« *Et tu penses qu'on peut communiquer même si on ne partage pas les mêmes codes et les mêmes langages ?* » (M143)

« Ouais, ouais. Mais après il faut qu'on ait l'envie, et des points communs. Sinon on a pas envie d'aller peut-être les uns vers les autres. » (CL143)

« *Et tu penses que les points communs sont là avant la rencontre, ou est-ce que c'est la rencontre qui permet de trouver les points communs ?* » (M144)

« Oui on peut les développer peut-être aussi. [...] » (CL144)

On peut voir, au travers du discours des interviewés que dans la rencontre avec une forte distance culturelle ils faisaient appel à une pensée sensible, non loquace, pour saisir ce qu'il s'y joue. Céline nous dit que tu vis juste les expériences, qu'elles déclenchent des émotions sans se le dire consciemment, qu'il est possible de beaucoup parler et de faire une vraie rencontre au-delà de la barrière de la langue qu'il peut y avoir un enrichissement mutuel par les questions qu'elles se posaient l'une l'autre, cela à travers le langage corporel et les rires. Elle nous dit qu'elle était centrée sur l'autre pour décoder son langage corporel sans avoir les codes pour le faire, et qu'elle essayait de rendre le sien compréhensible, qu'elle se fie à son feeling pour le faire. Jo nous parle de ressentir une règle du pays, de s'écouter soi-même pour se fier à son feeling et évaluer une situation, que c'était plus émotionnel comme réflexion. Jean-Luc nous parle d'échanges forts, magiques, sans langage commun, juste par ressenti. Et Clem nous dit être vraiment rentrée en super communication avec l'autre, que c'était vraiment des moments intenses, qu'elle s'est fiée à son feeling pour glisser dans la rencontre. Elle nous dit encore que ces moments-là deviennent magiques, qu'elle se sent connectée à l'autre par quelque chose qui les lie au-delà de la différence culturelle et du langage.

Utilisation de la pensée sans mots dans l'après-coup de la rencontre

Céline nous dit : « Je sais lire le monde maintenant. / J'ai l'impression / ouais c'est ça. / C'est que je sais lire le monde. // Tu vois, c'est pas juste une intégration physique, / ça va au-delà de ça. / C'est qu'en fait, c'est évident. / C'est juste simple. / C'est simple. / C'est tout le contraire de compliqué. / C'est simple (rire). [...] à force d'avoir observé les gens, côtoyé les gens, / je savais cerner si je pouvais leur faire confiance, est-ce qu'ils me mentaient ou pas. Après on peut se tromper, c'est sûr. / Et bien je ne me suis pas trompée. [...] » (C100), « [...] le sentiment que j'avais / par rapport à ce lieu, par rapport à cette personne / était juste. C'était vraiment ce qu'ils avaient l'air d'être. » (C101) On peut penser que Céline, par l'accumulation des rencontres de l'autre (personne, nature et culture), a développé une lecture sensible du monde. En effet elle nous dit qu'elle sait lire le monde, que c'est évident, c'est simple qu'elle arrive à cerner si elle peut faire confiance, que ça va au-delà d'une intégration physique.

Elle nous dit encore que lorsqu'elle entre en fusion avec le parc à Mendoza et qu'elle s'extrait d'elle-même, ses pensées : « Ben oui elles sont là, Ben oui, elles travaillent parce que c'est pas ma langue, ils parlent tous espagnol donc bien sûr que mes expériences de ma journée et des jours précédents elles sont là, [...] donc je pense qu'au fond c'est là, c'est comme en sommeil, et que si j'en ai besoin, et ben j'ouvre un tiroir, ou j'actionne un levier, et / même sans actionner, j'ai pas besoin d'aller le chercher, ça viendra naturellement, si j'en ai besoin, mais si j'en ai pas besoin, c'est pas la peine de s'encombrer de tout ça. C'est comme des compétences que t'as acquises, et que naturellement tu vas utiliser si tu en as besoin. Si je te donne un vélo, tu ne te dis pas te dire ouh là, là, je mets les pieds sur les pédales et puis après, non tu montes sur le vélo et tu fais du vélo. » (C208) Dans cet extrait elle nous dit que ses expériences de rencontre avec l'autre, sont en travail, « comme en sommeil », créant un savoir qui dépasse le langage (c'est comme faire du vélo, on ne se dit pas les étapes pour en faire) disponible pour des rencontres ultérieures.

Dans l'extrait suivant (un peu plus long pour mettre en évidence le cheminement du travail réflexif de l'interviewée) Céline nous donne un exemple d'utilisation qu'elle fait de cette pensée non loquace en opposition à une pensée plus rationnelle qu'elle utilise dans le quotidien de son pays d'origine. Lorsque je lui demande : « [...] *c'est quoi être une femme d'un point de vue de la culture française ?* » (M379), elle me répond : « J'ai du mal à le définir sans le mettre en opposition à quelque chose. » (C381)

« *Est-ce que t'arriverais à le définir ?* » (M382)

« Ouais je peux le définir, ouais c'est être capable de prendre des décisions » (CL382)

« *Oui, non, je ne te demande même pas de définition, mais est-ce que tu serais maintenant capable d'imaginer d'un point de vue global, mondial, enfin de l'humanité ? Est-ce que tu arriverais à aller puiser en toi ? Est-ce que tu pourrais aller interroger ton expérience pour ?* » (M383)

« Pour définir ce que c'est une femme aujourd'hui ? [...] Il y a tellement de disparités dans ce que c'est pour moi une femme en fonction quand même des pays, que si je devais te définir, si en un mot, je pourrais te définir ce que c'est une femme au vingt et unième siècle dans le monde, en un mot : c'est des guerrières. / Mais c'est tout ce qui les rassemble, pour moi. » (C383)

« *Et t'arrives pas à venir interroger toutes tes différentes expériences pour venir ressentir, est-ce que tu arrives* » (M384)

« Si, mais je n'arriverais pas à globaliser, enfin je veux dire » (C384)

« *Mais je ne te demande pas une définition, mais est-ce que tu arrives à puiser dans tes expériences ? Est-ce que tu es capables de mettre plusieurs choses en* » (M385)

« En tension. Ben c'est ce que je te dis, oui, parce que je t'ai dit que moi je n'arriverais pas à définir sans opposer des choses » (C385) On peut lire dans ces extraits que lorsqu'elle veut mettre des mots elle ne peut le faire qu'en opposant des choses, en faisant de la différence, par rapport à son système de pensée.

Je vais alors lui demander si elle arrive à le visualiser par rapport à la société française. Elle me répond : « Ouais. » (C388)

« *Et maintenant t'arrives à te le représenter par rapport au reste de l'humanité ?* » (M389)

« Oui. » (C389)

« *Et tu fais comment ? Tu penses à tes différentes expériences ? Ou tu penses en Bolivie, en Thaïlande ? Comment tu penses ça ? Qu'est-ce que tu utilises comme outils pour faire ça ?* » (M390)

« Ben là je t'ai dit j'ai vu des images, probablement comme un éventail de situations « t,t,t,t,t, » comme ça. » (C390)

« *Des images précises ou ?* » (C391)

« Ouais des images très précises, et dans ce catalogue je prends des points communs, des points de convergence, je résume ça, et / » (C391)

« *T'arrives à trouver un truc fixe, ou c'est quelque chose de mouvant ?* » (M392)

« Non c'est pas quelque chose de fixe, parce que à chaque fois je trouve un contre-exemple, quelque chose qui annule ce que je me suis dit avant, ce qui fait que c'est assez compliqué à faire. » (C392)

« *C'est quelque chose où tu te rapproches, ou c'est quelque chose où tu tournes autour, ou c'est quelque chose qui bouge ?* » (M393)

« Non c'est plutôt quelque chose comme ça, comme un arbre, chaque situation entraîne un, / ça converge et en même temps « Pfffft », tu vois. / Tu te dis ah ben oui, et c'est assez juste mais tu penses à un autre truc et tu te dis ben non, oui c'est un peu réducteur ma vision. » (C393)

« *Et tu utilises des mots, alors, ou pas ?* » (M394)

« Non, pas des mots » (C394)

« *Des images ?* » (M395)

« Ouais » (C395)

« *Des sensations aussi, ou pas ?* » (M396)

« Ben non parce qu'en France, les femmes en France j'ai pas beaucoup d'expériences de ce que c'est une femme en France finalement. / » (C396)

« *Ben t'as la tienne* » (M397)

« Ouais mais la mienne c'est mon expérience, mais tu ne peux pas faire une généralisation sur, tu peux pas définir quelque chose, donner une impression de quelque chose en partant d'un exemple. » (C397)

« *Mais t'as tes amis, tes relations, ta mère, ta grand-mère* » (M398)

« Oui mais c'est plus dur pour moi de faire ça, que si tu me demandais de faire la même chose dans un autre pays. Peut-être que parce que dans un autre pays j'aurais des stéréotypes, je ne sais pas. » (C398)

« *Est-ce que tu as l'impression de te baser sur des stéréotypes quand je te pose cette question ou ?* » (M399)

« Pour la France oui. » (C399)

« *Pour la France oui* » (M400)

« Ouais, c'est plus dur pour moi. » (C400)

« *Et pour les autres pays c'est des stéréotypes ou sur des* » (M401)

« Nan, c'est sur l'expérience. » (C401)

« *Sur ton expérience à toi ?* » (M402)

« C'est comme si, c'est comme si en France, tu connais les gens mais t'essayes de les mettre dans des cases. Tes amis tu essayes de les ranger tu vois. Que quand tu voyages, t'es pas dans le jugement, t'es pas dans essayer de rentrer des gens dans des cases, t'essayes juste de comprendre comment ça marche, donc du coup ta vision est beaucoup plus juste je pense, et tes impressions sont beaucoup plus affinées, ajustés, quoi. Alors que en fait en France j'arrête pas de voir des individualités, tu vois, j'arrête pas de voir des cases. J'arrive pas à voir un arbre. / voilà. » (C402)

Dans ces extraits, on voit bien la différence que Céline fait entre une pensée plus rationnelle, utilisant le langage pour catégoriser, faire de la différence (qu'elle utilise, au moins en partie, pour décrypter son quotidien en France) et une pensée plus sensible qui utilise des images non fixes, dans une sorte d'arborescence, en mettant en tension de nombreux éléments eux aussi non loquaces, non stables (qu'elle utilise pour décrypter, au moins en partie, le monde et les autres en voyage).

Lorsque je demande à Jo : « [...] *le fait d'avoir vécu dans plusieurs pays, le fait d'avoir voyager, est-ce que ça te permet d'avoir différentes visions sur le monde, une autre vision sur le monde, de voir le monde autrement ?* » (M135)

« Oui, c'est sûr, c'est sûr, avant de partir je n'avais pas des images du puzzle à mettre sur certains endroits, [...] donc tant qu'on a pas vécu une expérience, ou vu un paysage, ou un pays, ou quelque chose, on a que la vision ou la notion secondaire de quelqu'un d'autre. Ou des images de quelqu'un d'autre, qui étaient dans un magazine, ou à la télé, ou quelqu'un nous a expliqué ce que c'est. Et on sait pas pour de vrai. Quand on était là on sait pour de vrai comment c'était. On peut le toucher, on peut le voir, on était dedans. [...] si je parle maintenant de la Chine, tout le monde a une opinion sur la Chine, mais moi j'ai passé deux mois en Chine, on l'a traversée la Chine de la gauche à la droite. Donc quand je parle de la Chine, j'ai même des visages, des gens avec qui j'ai parlé, j'ai des personnes qu'on a rencontré, j'ai des paysages, j'ai des villes que j'ai vu, partout dans le pays, j'ai le langage dans mes oreilles, le chinois qui résonne dans ma tête quand je pense à la Chine, donc, c'est une vraie sensation pour moi de parler de la Chine, pour moi, et / j'avais beaucoup d'expériences en Chine donc il y a beaucoup de points de vue sur certaines choses. » (J135)

On peut voir dans cet extrait que Jo distingue également deux savoirs, un savoir loquace fait d'analyse ethnologique sur les cultures, et un savoir plus sensible par l'accumulation (qui semble non loquace) des expériences, des sentiments, des sensations, des perceptions vécues dans le pays.

« *Quand tu dis là les sensations, si par exemple je te demandais « ah oui, comment c'est la Chine, ou ils pensent comment, ils voient ça comment ? », tu ferais revenir justement ces sensations, pas que intellectuellement, mais tu te replongerais dans ton expérience de Chine pour répondre ? »* » (M136)

« Oui, oui, comment ça sent dans un restaurant, en Chine, dans la rue » (J136)

« *Mais si je te demandais par exemple, « c'est quoi être un père en Chine ? » »* » (M137)

« C'est quoi être un père en Chine ? » (J137)

« *Est-ce que tu aurais besoin d'avoir ces sensations, ou un père ou la liberté, ou est-ce que tu as besoin toi de te replonger dans ton voyage pour te dire comment est-ce que je peux retranscrire ça ou c'est inscrit comme ça.* » » (M138)

« Oui c'est sûr, c'est sûr que c'est, ben d'avoir vu la société en mouvement » (J138)

« *Mais est-ce que tu as besoin d'avoir ce mouvement, tu as besoin de ces odeurs pour répondre à cette question, ou pas ?* » » (M139)

« Ça dépend, ça aide, pour moi je cherche ça pour les vraies réponses, parce que sinon, c'est, j'étudie le sujet avec les informations secondaires, mais pas avec l'information primaire de mes propres yeux et mes propres expériences. Donc si je, si j'ai étudié en fait la culture africaine en France à l'université, j'ai une bonne notion de la vie d'un africain, en Afrique, mais j'ai jamais vu leur vie, c'est des choses que j'ai lu dans les livres, ou j'ai appris dans les cours, mais j'ai jamais vu en réalité comment c'est. Donc, ça c'est possible d'être un expert sur le sujet, mais moi je pense que il faut aussi aller en Afrique de temps en temps pour être un vrai expert. » (J139)

« *Pour toi c'est deux savoirs différents ?* » » (M140)

« Oui, oui, c'est sûr, ça arrive même avec ma vie de professionnel, c'est que avant je travaillais avec une société qui avait des analystes, c'était des analystes des pays, de deux cent pays dans le monde. [...] Donc pour être considéré comme expert sur le pays, il faut être présent dans le pays, pour parler avec les gens, ça suffit pas de lire ça dans les livres, et les journaux, etc., et voilà, pour moi, c'est pas possible de tout faire dans la vie, d'être présent tout le temps dans chaque pays, mais voyager ça te donne au moins des sensations moyennes, et quand tu dois formuler des opinions sur des choses, c'est toujours mieux respecté si tu étais là [...] » (J140) Dans cet extrait Jo nous dit que pour décrire un pays il fait appel à deux types de connaissances, des connaissances apprises dans des livres et des expériences vécues dans le pays pour avoir des sensations en mouvement du pays, et qu'il faut les deux.

On peut voir, au travers du discours des interviewés (Céline et Jo) que dans l'après-coup de la rencontre avec une forte distance culturelle ils faisaient appel à une pensée sensible, non loquace, pour saisir ce qu'il s'y est joué. En effet, dans ces extraits, on voit bien la différence que Céline fait entre une pensée plus rationnelle, utilisant le langage pour catégoriser, faire de la différence (qu'elle utilise, au moins en partie, pour décrypter son quotidien en France) et une pensée plus sensible qui utilise des images non fixes, dans une sorte d'arborescence, en mettant en tension de nombreux éléments eux aussi non loquaces, non stables (qu'elle utilise pour décrypter, au moins en partie, le monde et les autres en voyage). On peut penser que cela lui a permis de développer une lecture sensible du monde. En effet elle nous dit qu'elle sait lire le monde, que c'est évident, c'est simple qu'elle arrive à cerner si elle peut faire confiance, que ça va au-delà d'une intégration physique. Jo nous dit que pour décrire un pays il fait appel à deux types de connaissances, des connaissances apprises dans des livres et des expériences vécues dans le pays pour avoir des sensations en mouvement du pays, et qu'il faut les deux.

En résumé. Nous avons pu voir, au travers du discours des interviewés que dans le moment de la rencontre avec une forte distance culturelle ils pouvaient faire appel à une pensée sensible, non loquace, pour saisir ce qu'il s'y joue, et, dans l'après-coup, ce qu'il s'y est joué. Nous avons nous sommes attachés à mettre en lumière en quoi la pensée sans mot permet de faire une lecture sensible de l'autre dans le temps de la rencontre, ainsi que du monde et des autres dans le temps de l'après-coup, et enfin, nous nous sommes attachés à repérer dans le discours de Céline, la façon dont fonctionne son usage d'une pensée sans mots. En effet, en ce qui concerne le travail de la pensée sans mots dans le moment passif de la rencontre, Céline nous dit qu'elle a appris à lire le monde de manière simple et évidente. Que ses différentes expériences interculturelles travaillent en arrière plan, qu'elles sont comme des compétences qu'elle a acquise, et que si elle en a besoin pour entrer à nouveau en communication, elle ouvre un tiroir, que ça vient naturellement comme lorsque l'on fait du vélo. Lorsque je lui demande de décrire comment sa pensée non verbale fonctionne, elle me dit qu'elle voit des images qui défilent comme un éventail de situations. Que ce n'est pas quelque chose de fixe, que ça s'organise en arborescence, pas par des mots mais par des expériences (sous forme d'images) qui s'ajustent, s'annulent ou se déploient. Elle oppose ce fonctionnement avec celui de sa langue maternelle qui classe et qui catégorise (« j'arrive pas à voir un arbre ») alors que

quand elle voyage, elle n'est pas dans le jugement, pas dans la catégorisation mais elle essaye juste de comprendre comment ça marche. Elle a le sentiment que sa vision est beaucoup plus juste, que ses impressions sont beaucoup plus affinées, ajustées. Jean-Luc nous parle d'échanges forts, magiques, sans langage commun, juste par ressenti. Jo nous dit que pour faire confiance à un inconnu, il faut s'écouter soi-même, il faut avoir un feeling de la personne, de l'opportunité, et du risque que tu prends. Il nous dit encore que pour décrire un pays il fait appel à deux types de connaissances, des connaissances apprises dans des livres et des expériences vécues dans le pays pour avoir des sensations en mouvement du pays. Ces sensations sont construites à partir d'expériences de rencontres, de paysages, de villes, de langage qui résonnent dans sa tête, etc. et que chacune vient nourrir cette sensation comme un point de vue différent sur le pays. Clem nous dit que dans certaines rencontres sans langage commun, elle a la sensation de rentrer en super communication avec l'hôte par des moments intenses qui les ont rapprochés. Elle nous dit que dans ces moments, tout d'un coup, sans savoir pourquoi, la relation devient magique, avec la sensation d'être connectés malgré la distance culturelle, ce qui lui montre qu'il y a des choses qui les lient au-delà de la culture de chacun.

Nous pouvons voir dans ces témoignages qu'en utilisant une pensée sensible qui fonctionnerait de façon non loquace pour rencontrer de l'« autre » (type de rencontre par lequel nous avons pu documenter en partie la mise en abyme de soi du voyageur), mais aussi pour créer, à partir de ces mêmes rencontres, un savoir sensible (non loquace) sur le monde et les autres, cela a permis aux interviewés de développer leur capacité à réaliser ce même type de rencontre de l'« autre » (personne, nature et culture). Nous avons là des éléments qui viennent confirmer en tendance l'hypothèse 2b : Cette mise en abyme de soi permet une formation à un mode différent de rencontre.

Bilan du deuxième thème de l'hypothèse 2 : quelle formation à la rencontre découle de ce mode de relation à l'altérité

Nous avons vu que pour rencontrer dans le rite de l'hospitalité, il faut apprendre à se rendre disponible, à se laisser porter par la rencontre, à se laisser guider, à faire confiance quitte à se rendre un peu vulnérable. En effets les interviewés nous disent que si les rencontres se font par hasard, ce n'est pas un hasard de faire des rencontres. Ça s'apprend. Qu'il faut apprendre à faire confiance

aux gens, à oser, à se livrer, se lâcher, accepter de ne pas savoir, mais qu'il faut se donner les moyens de pouvoir communiquer avec les personnes que l'on rencontre, même si cela doit se faire dans une autre langue. Il faut aussi choisir les espaces où on est plus susceptibles de faire des rencontres, mais que dans tous les cas, il sera toujours possible d'en faire. Ils nous disent avoir appris à lire l'attitude d'un groupe ou d'une personne, à trouver la bonne distance, à attendre l'invitation. Ils nous disent avoir appris à se fier à leur feeling, à ne pas trop se poser de questions, que si l'autre te propose un échange tu dois te jeter à l'eau. Ils nous disent qu'il faut savoir rire de soi car c'est une situation réciproque. Que petit à petit, à force de rencontrer des autres toujours autres, tu apprends à décoder le monde, tu comprends mieux comment les gens fonctionnent, comment ils pensent, comment ils réagissent, parce que tu t'es adapté au monde et que tu as développé un éventail de « stimulus-réponses » possibles dans la rencontre d'un inconnu. Que bien qu'étant un étranger étrange, il est possible de se rapprocher des gens partout dans le monde avec humanité et générosité et être les bienvenus, et que c'est possible de s'engager avec des gens, être respectueux des cultures, des gestes, de faire confiance dans certaines situations, avec un respect réciproque. Qu'il faut parfois accepter de ne pas avoir le contrôle de la situation de remettre en quelque sorte sa vie et son destin dans les mains d'un inconnu. Ils nous disent encore que les gens vont te guider, ils ne vont pas penser que tu connais les règles, les traditions culturelles, que tu sais exactement ce qu'il faut faire.

Nous avons pu voir, au travers du discours des interviewés que dans le moment de la rencontre avec une forte distance culturelle ils faisaient appel à une pensée sensible, non loquace, pour saisir ce qu'il s'y joue, et, dans l'après-coup, ce qu'il s'y est joué. Nous nous sommes attachés à mettre en lumière en quoi la pensée sans mot permet de faire une lecture sensible de l'autre dans le temps de la rencontre, mais aussi du monde et des autres dans le temps de l'après-coup, et enfin, nous nous attachés à repérer la façon dont fonctionne l'usage d'une pensée sans mots. Cela fonctionnerait par une arborescence d'expériences qui se déploieraient sous formes d'images pour Céline, par ressenti dans des moments magiques pour Jean-Luc, par feeling et par une sensation nourrie de multiples expériences pour Jo et par un feeling en super communication permettant de se connecter à l'autre au-delà de la culture pour Clem.

Nous avons pu voir dans ces témoignages qu'en pratiquant le type de rencontre de l'« autre » (par le rite de l'hospitalité offert à l'étranger de passage) par lequel nous avons pu confirmer en tendance

l'hypothèse 2a (le voyage autour du monde permet une mise en abyme de Soi) a permis aux interviewés de développer leur capacité à réaliser ce même type de rencontre. Il semblerait qu'il se crée une boucle réursive (Morin, 2005) : plus ils rencontrent (un « autre »), plus ils développent leur capacité à rencontrer (un « autre »), et ainsi plus ils rencontrent (d'« autres »), etc. De plus nous avons pu également voir qu'en utilisant une pensée sensible qui fonctionnerait de façon non loquace pour rencontrer l'« autre » (type de rencontre par lequel nous avons pu documenter en partie la mise en abyme de soi du voyageur), mais aussi pour créer, à partir de ces mêmes rencontres, un savoir sensible (non loquace) sur le monde et les autres, cela a permis aux interviewés de développer leur capacité à réaliser ce même type de rencontre de l'« autre » (personne, nature et culture).

Nous pouvons ainsi valider en tendance l'hypothèse 2b : dans le voyage en grande itinérance, la mise en abyme de soi permet une formation à une autre forme de rencontre. En effet ce mode de relation à l'altérité (par le rite de l'hospitalité) permet au voyageur de développer une capacité à se rendre disponible, à se laisser porter par la rencontre, à se laisser guider, à faire confiance en se rendant un peu vulnérable, afin de saisir ce qui se joue dans la rencontre. Cela fonctionnerait par une arborescence d'expériences qui se déploieraient sous formes d'images pour Céline, par ressenti dans des moments magiques pour Jean-Luc, par feeling et par une sensation nourrie de multiples expériences pour Jo et par un feeling en super communication permettant de se connecter à l'autre au-delà de la culture pour Clem.

Bilan du deuxième chapitre de l'étude de terrain : hypothèse 2.

La deuxième partie de cette étude du terrain est consacrée à tester la deuxième hypothèse : Le voyage autour du monde permet une mise en abyme de Soi, qui permet à son tour une formation à un mode différent de rencontre.

Pour cela nous nous sommes plongés dans le premier thème « quelle forme de rencontre dans la grande itinérance » afin de tester l'hypothèse 2a : Le voyage autour du monde permet une mise en abyme de Soi.

Nous avons vu que la rencontre dans le voyage autour du monde était ancrée dans l'ici et maintenant, en effet, de par la grande itinérance, face à l'altérité le voyageur est dépourvu de repères, il ne peut ainsi ni l'anticiper ni la prévoir. Nous avons vu ensuite que pour réaliser des rencontres intersubjectives d'un autre porteur d'une forte altérité, parce qu'elles s'inscrivent dans l'ici et maintenant, le voyageur doit d'autant plus se décentrer, s'émanciper de ses conditionnements sociaux-historiques et intérieurs, et adapter sa vision du monde. Nous avons vu encore que de par la grande itinérance, l'ancrage de la rencontre dans l'ici et maintenant, ainsi que la nécessité de se décentrer pour le faire, ouvre la rencontre au rite de l'hospitalité. En effet, par la congruence et l'empathie (Rogers, 1968), il s'y crée une relation réciproque de confiance, un respect de l'autre et de soi dans une réciprocité de l'échange du rite de l'hospitalité. Que cela se fait parce qu'on est un étranger de passage (Simmel, 2002), que l'hospitalité ne se force pas, elle nous arrive ou pas, on ne peut la prévoir (Laplantine, 2012), que cette hospitalité peut être ressentie comme pure ou sans limite (Derrida, 1997) et qu'elle peut se faire au-delà d'un langage commun (Levinas, 1972). Ce sont des relations profondément « humaines ». Enfin, nous avons vu que dans la grande itinérance, il est possible de vivre une forme particulière de rencontre de l'autre, l'autre étant la nature ou l'humanité. Cela se produit par le vécu d'un sentiment océanique : un sentiment d'appartenance à un grand tout, à une humanité, qu'il soit vécu en s'isolant ou en communion avec les autres.

Ainsi, tout au long de cette première partie la deuxième hypothèse l'ancrage de la rencontre dans l'ici et maintenant, nécessitant de se décentrer pour rencontrer l'autre dans une relation de confiance et de respect réciproque, ouvrant ainsi au rite de l'hospitalité, ainsi que la capacité à rencontrer la nature par un sentiment océanique, nous ont permis de mettre en évidence différents éléments nous permettant de documenter en partie la mise en abyme de soi et ainsi de valider en tendance l'hypothèse 2a : Le voyage autour du monde permet une mise en abyme de soi.

Nous avons ensuite exploré le deuxième thème " Quelle formation à la rencontre découle de ce mode de relation à l'altérité " afin de valider en tendance l'hypothèse 2b : dans le voyage en grande itinérance, la mise en abyme de soi permet une formation à une autre forme de rencontre. En effet ce mode de relation à l'altérité (par le rite de l'hospitalité) permet au voyageur de développer une capacité à se rendre disponible, à se laisser porter par la rencontre, à se laisser guider, à faire confiance en se rendant quelque peu vulnérable, afin de saisir ce qui se joue dans la rencontre. Cela

fonctionnerait par une arborescence d'expériences qui se déploieraient sous formes d'images pour Céline, par ressenti dans des moments magiques pour Jean-Luc, par feeling et par une sensation nourrie de multiples expériences pour Jo et par un feeling en super communication permettant de se connecter à l'autre au-delà de la culture pour Clem.

La validation en tendance de l'hypothèse 2a et de l'hypothèse 2b nous permettent de valider en tendance l'hypothèse 2, à savoir : Le voyage autour du monde permet une mise en abyme de soi pour rencontrer l'autre, qui permet à son tour une formation à un mode différent de rencontre.

3^{ème} chapitre de l'étude de terrain : hypothèse 3

Le troisième chapitre de cette étude de terrain sera consacrée à tester la troisième hypothèse : dans le voyage autour du monde, une mise en abyme de l'autre favorise une formation à la rencontre de Soi entraînant la construction de savoirs existentiels qui par la constitution d'une « time bubble », prépare le voyageur à mieux vivre ses futures transitions de vies et apprendre à les inscrire dans ses groupes d'appartenance. Pour cela nous veillerons à tester les cinq sous-hypothèses :

- Hypothèse 3a : Dans le voyage autour du monde, la une mise en abyme de l'autre permet une formation à la rencontre de Soi
- Hypothèse 3b : Cette formation à la rencontre de Soi entraîne la construction de savoirs existentiels
- Hypothèse 3c : Cette construction de savoirs existentiels permet au voyageur de se constituer une « time bubble »
- Hypothèse 3d : La constitution de cette « time bubble » permet de se préparer à mieux vivre ses futures transitions de vie.
- Hypothèse 3e : Des transitions de vie qu'il faut apprendre à inscrire dans des groupes d'appartenances.

L'analyse thématique et le retour sur la recherche pour cette partie sont subdivisés en cinq thèmes :

- Pour repérer la « mise en abyme de l'autre permet une formation à la rencontre de Soi », il faut d'abord appréhender quelles rencontres de Soi découlent du voyage autour du monde et comment le voyageur fait pour les construire. D'où le premier thème « vers une connaissance de Soi ».

Le choix du premier thème s'est fait pour explorer les spécificités d'une formation de Soi par la grande itinérance (qui tend vers une émancipation des injonctions identificatoires et des schémas de pensée liés à telle ou telle culture tout en s'immergeant dans des relations sociales avec une forte altérité toujours renouvelée) par rapport à une formation de Soi par enculturation et inscription dans des groupes d'appartenance de sa société. La mise en abyme de l'autre est un processus qui permet à l'individu d'apercevoir, dans ce qu'il montre, des manières d'être et de faire qu'il croyait constitutifs de l'autre et non de lui-même (mise en abyme de l'autre, trouvé en Soi). Ainsi pour

repérer cela, il faut observer ce que cette mise en abyme de l'autre produit comme formation à la rencontre de Soi chez le voyageur. Cet autre en Soi peut permettre au voyageur de découvrir des facettes constitutives de lui-même dont il n'avait pas conscience (soit par que les systèmes de pensée de sa société d'origine ne disposaient pas de matériaux culturels pour les révéler, soit parce que ces facettes étaient « aliénées » par l'effet de l'héritage socioculturel et des schémas de pensée du sujet qui les maintiennent). Cet autre en Soi peut également mener à un métissage par une intégration d'une altérité qui deviendrait constitutive du Soi chez le sujet. D'où le choix de ce premier thème.

- Pour repérer que « cette formation à la rencontre de Soi entraîne la construction de savoirs existentiels », il faut d'abord appréhender quels sont les savoirs existentiels construits en lien avec la rencontre de Soi. D'où le deuxième thème : « Le développement de savoirs existentiels ».

- Pour repérer que « cette construction de savoirs existentiels permet au voyageur de se constituer une « *time bubble* » », il faut d'abord appréhender quelle « *time bubble* » est constituée par le voyageur et qu'est-ce qu'il met en œuvre pour le faire. D'où le thème : « Constitution d'une « *time bubble* » ».

- Pour repérer que « la constitution de cette « *time bubble* » permet de se préparer à mieux vivre ses futures transitions de vie », il faut d'abord appréhender quelle transition de vie a suivi le retour du voyage et en quoi la « *time bubble* » a permis au voyageur de s'y préparer. D'où le thème « sentiment d'avoir réalisé un ou des tournants de vie après le voyage ». Ce quatrième thème nous permet d'explorer en quoi cette « *time bubble* » permet de gérer la transformation existentielle tout au long du voyage et comment elle s'exprime une fois rentré.

- Pour repérer « des transitions de vie qu'il faut apprendre à inscrire dans des groupes d'appartenances. », il faut d'abord appréhender comment le voyageur a vécu la réinscription dans des groupes d'appartenances une fois de retour, et dans quelle mesure ils ont accueilli leur transition de vie par l'expérience du tour du monde. D'où le thème « Réinscription de la transition de vie dans des groupes d'appartenance après le voyage. ». Ce dernier thème a été choisi pour explorer comment cette transformation existentielle a pu s'inscrire dans des groupes d'appartenance une fois rentré.

1. Vers une connaissance de Soi

Ce premier thème a pour objectif de tester l'hypothèse 3a : Dans le voyage autour du monde, la mise en abyme de l'autre permet une formation à la rencontre de Soi. Pour repérer cela, il faut d'abord appréhender quelles rencontres de Soi découlent du voyage autour du monde et comment le voyageur fait pour les construire. D'où le premier thème « vers une connaissance de Soi »

La mise en abyme de l'autre est un processus, à travers les rencontres et métissages au cours de son cheminement, qui permet à l'individu d'apercevoir, dans ce qu'il montre, des manières d'être et de faire qu'il croyait constitutifs de l'autre et non de lui-même (mise en abyme de l'autre, trouvé en Soi). Il s'agit d'un processus difficile à appréhender pour l'interviewé qui se passe souvent de façon sensible (non conscientisé), notre objectif sera ainsi de repérer dans leurs discours des éléments pouvant nourrir cette sous-hypothèse. Ainsi pour repérer cela, il faut observer ce que cette mise en abyme de l'autre produit comme formation à la rencontre de Soi chez le voyageur. Cet autre en Soi peut permettre au voyageur de découvrir des facettes constitutives de lui-même dont il n'avait pas conscience (soit parce que les systèmes de pensée de sa société d'origine ne disposaient pas de matériaux culturels pour les révéler, soit parce que ces facettes étaient « aliénées » par l'effet de l'héritage socioculturel et des schémas de pensée du sujet qui les maintiennent). Cet autre en Soi peut également mener à un métissage par une intégration d'une altérité qui deviendrait constitutive du Soi chez le sujet. Nous tenons ainsi à préciser que la mise en abyme, tout au long de ce thème, ne sera ainsi documenté qu'en partie, ce qui fait que la sous-hypothèse ne pourra être, si des éléments le permettent, que confirmée en tendance.

Repérage de quelques mises en abyme de l'autre dans le discours des interviewés

Clem, dans cet extrait, compare une rencontre avec d'autres voyageurs et une rencontre avec des locaux, elle dit : « [...] Et puis il y avait des autres relations avec des gens qui sont plus locaux, [...] Mais ils t'ont transformé aussi, mais d'une autre manière, parce que tu n'avais pas la même communication que t'as aussi facile avec les autres. [...] mais par contre qui connaissent leurs cultures qui toi te sont tellement exotiques. Oui ça s'était des relations tout à fait spéciales, / que tu gardes dans le cœur, et qui te transforment [...] » (CL68) Elle nous parle ainsi de rencontre d'un

« autre » qui te touche au cœur et qui te transforme d'une autre manière. On peut lire dans ces propos des éléments qui viennent documenter en partie une formation à la rencontre de Soi par une mise en abyme de l'autre.

Jean-Luc nous dit que le voyage lui a permis de se mettre à la place de l'autre, de découvrir son histoire et que ça a changé sa vision du monde. Il nous donne l'exemple d'une visite qu'il a faite au Cambodge : « [...] on avait visité la prison S21 où ils exécutaient les gens / ouais c'est des endroits où tu ressens vraiment quelque chose, c'est pas / c'est pas du pipeau, c'est pas un musée, c'est pas du fait semblant, t'es là-dedans, tu n'as pas besoin qu'on t'explique quelque chose, tu / tu vies, enfin tu ressens qu'il y a quelque chose qui s'est passé là [...] » (JL30) Jean-Luc nous dit avoir eu la sensation de vivre l'histoire des lieux, de le ressentir intérieurement, que ça a participé à changer sa vision du monde et des autres. On peut également lire dans ces propos des éléments qui viennent documenter en partie une formation à la rencontre de Soi par une mise en abyme de l'autre.

Jo nous dit que lorsqu'il était dans les plateaux tibétains : « [...] c'était vraiment comme dans ma pensée de, aux Etats-Unis, de « Wild West ». C'était le cheval, et la prairie, et la montagne et tu pouvais pas faire un retour, il faut juste continuer, et il y a des choses qui arrivent sur le chemin, et si tu avais de la chance, tu arrives en bonne santé sinon [rires] tu trouves d'autres moyens de te sauver. » (J45) Dans cet extrait Jo nous dit que de se mettre à la place d'un nomade himalayen, lui a permis de ressentir ce que les colons américains avaient pu ressentir lors de la ruée vers l'ouest (imaginaire de sa culture d'origine). On peut également lire dans ces propos des éléments qui viennent documenter en partie une formation à la rencontre de Soi par une mise en abyme de l'autre.

Céline nous parle de sa rencontre avec la fille du guide avec qui elle a beaucoup communiqué sans langage commun : « [...] mais c'était une relation importante, / tu vois, / qui te touche, qui te change, qui t'ouvre les yeux sur d'autres choses. / Sur ta petite vie-là, sur ta petite tente, sur tes petites affaires, qui sentent bons, propres, t'as pas pris de douche pendant deux jours, ouh la, la. » (C293). On peut également lire dans ces propos des éléments qui viennent documenter en partie une formation à la rencontre de Soi par une mise en abyme de l'autre.

Les interviewés nous montrent ainsi par différents exemples, qu'il est possible dans un tour du monde, de vivre des formations à la rencontre de Soi par une mise en abyme de l'autre.

Revenir aux choses essentielles de la vie, et se retrouver eux-mêmes

Les interviewés nous disent que dans leur voyage, revenir aux choses essentielles de la vie leur a permis de se retrouver eux-mêmes.

Céline nous dit qu'elle a appris à revenir à l'essentiel, à se retrouver elle-même : « Non où il fallait se retrouver soi-même ! / » (C87) « [...] ça me fait ça face à certains espaces, / par exemple lors des randos, moi ça me fait ça. / Je n'ai pas besoin de parler, je marche et moi je me retrouve moi-même. / C'est vital. » (C88). Elle nous dit encore : « [...] on avait / aucun impératif, donc on pouvait / vivre toutes les expériences qu'on voulait / et ça c'est la liberté absolue / mais je, je, / ça je l'ai découvert. / Ça c'est grisant, [...] » (C61) « [...] c'est à la fois tellement, tellement génial et / si / ça me manque tellement / parce que / retourner à mes besoins primaires, ça me / procure une liberté incroyable. / En fait pendant un an je / me suis sentie libre. // Libre. // Libre. // » (C124). Céline nous dit qu'elle a appris à revenir à l'essentiel, à se retrouver elle-même, qu'elle a ressenti une liberté incroyable. Si la mise en abyme de l'autre n'est pas évidente dans cet extrait, elle nous dit par exemple qu'elle ressent ça quand elle plonge dans la nature. Il faut convoquer là par exemple ses expériences de sentiment océanique face à la nature, où elle nous dit fusionner avec elle, ou encore celle du parc à Mendoza où elle nous dit faire partie de la scène parc. Le sentiment de liberté dont elle parle est à entendre comme une liberté ressentie en immersion dans le monde en comparaison aux contraintes de la vie quotidienne : « / Je pense qu'il y a deux Moi maintenant. // Il y a le moi qui est obligé de vivre cette vie. [...] quelque part il y a l'autre Moi, l'aventurière qui / attend juste qu'on ouvre la boîte pour repartir. / » C123) « [...] quand je repars, / où quand je rencontre quelqu'un / je suis moi de nouveau. // » (C136)

Jean-Luc nous dit que s'il n'avait pas voyagé, il verrait probablement les choses tout à fait différemment, ça lui a permis de s'intéresser aux choses essentielles de la vie, de s'ouvrir aux autres et de comprendre pourquoi ils sont comme ça : « [...] Je pense que sans le voyage [...] je pense, je verrais les choses tout différemment. Et d'ailleurs si je compare / à des personnes que je connais, qui n'ont pas du tout voyagé, ils s'arrêtent à des sujets beaucoup plus futiles, / ouais ils ne cherchent

pas à s'ouvrir, à comprendre pourquoi les autres sont comme ça // » (JL47). La mise en abyme de soi pour justifier cette formation de Soi ici n'est pas évidente à documenter également, on peut toutefois se rappeler que Jean-Luc a découvert que la rencontre de l'autre était essentielle pour comprendre l'histoire du pays, que c'est la « deuxième moitié » de l'histoire (par rapport à la culture, la géographie, la nature et les infrastructures typiques, etc.). Convoquer les analyses de ses nombreuses rencontres, notamment celles qu'il fait par « ressenti » nous permettrait de mieux documenter cette mise en abyme de soi.

Jo nous dit qu'il a appris à mesurer sa vie en expérience du monde et pas par rapport à la carrière, qu'il souhaite être interactif avec le monde : « Je pense que dans moi, ça m'a donné la sensation, que ma vie, et la vie en générale, on peut la mesurer en expérience et que c'est les expériences dans la vie qui comptent beaucoup. Une vie sur place, par exemple, avec un tel succès, dans une carrière, ou, je ne sais pas si je suis un artiste ou quelque chose [...] Et je peux faire tout pour avoir l'opportunité de continuer de faire ça, parce que c'est important pour moi, dans ma vie, à la fin de ma vie, d'être content avec le fait que j'ai voyagé, j'ai vu les choses et je comprends le monde sur lequel je vis. Je sais que pour d'autres gens ils mesurent leurs vies différemment, mais je pense que Clem et moi par exemple, on mesure nos vies par l'expérience, et que les expériences de voyage comptent beaucoup pour nous dans tout ça, et c'est quelque chose qui va continuer pour nous, de continuer à découvrir le monde et vivre par expérience. » (J62). On peut voir dans les propos de Jo qu'il préfère évaluer sa vie selon les expériences qu'il a vécu, notamment par le voyage, qu'à l'aune de sa carrière, comme cela est plus souvent fait dans sa culture d'origine. On peut rappeler ici que Jo se base sur deux savoirs pour se créer une vision du monde, que l'un d'eux est un savoir sensible nourri par ses expériences. On peut ainsi penser qu'il fait appel à ces mises en abyme de l'autre pour avoir une vision plus juste du monde et pour « mesurer sa vie en expérience » (J62).

Clem nous dit qu'elle a continué à faire confiance en voyage malgré les mésaventures : « [...] Mais j'aime toujours faire confiance. Parce que je me dis ouais quand on part, comme ça, il faut juste faire confiance à la chance. Des fois tu as une bonne étoile, des fois tu te ramasses. C'est vrai que je me suis ramassée souvent quand je voyageais seule. Ah, je me suis ramassée, mais plein de fois. Genre mon premier voyage, [...] Puis je me suis rendue compte que je me suis faite avoir, et là j'étais en choc tu vois, je pleurais et tout [rires] à dix-huit ans toute seule au Canada [rires]. Enfin c'était, mais j'apprends pas forcément de ce genre d'erreur, parce que j'aime toujours faire

confiance. [...] ben tu ne sais jamais avec qui tu vas tomber, c'est clair, mais il y a des fois il faut, il faut faire confiance. » (CL112) Clem ici nous dit que malgré ses erreurs et ses mauvaises rencontres, elle a toujours la volonté de faire confiance. On peut penser que l'ensemble de ses rencontres, notamment celles qu'elle a faites par le rite de l'hospitalité que nous avons analysé précédemment, ont un impact plus grand qu'une réaction plus rationnelle d'évaluer les dangers potentiels liés à la rencontre d'un inconnu. Il nous est encore une fois difficile ici de documenter la mise en abyme de soi sans reconvoquer l'ensemble de ses rencontres.

Les interviewés nous disent que ce voyage autour du monde leur a permis de mieux se connaître, de ressentir une liberté incroyable, de s'intéresser aux choses essentielles de la vie, de s'ouvrir aux autres et de les comprendre, d'évaluer sa vie en expériences du monde ou encore à avoir confiance. Si ces formations de Soi sont bien présentes dans leurs discours, il est difficile pour nous de les relier à une mise en abyme de soi autrement que par un travail inductif à partir de l'ensemble des analyses précédentes. Ce point, tel que nous l'avons analysé, ne nous permet pas ainsi de valider l'hypothèse 3b.

Des rencontres qui te touchent et te changent, qui te font voyager intérieurement.

Céline nous dit : « [...] que des bonnes rencontres. / Positives en tout cas / Peut-être qui m'ont mises à l'épreuve, mais positives et où je suis sortie / plus forte, plus, plus / grandie, changée, voilà / plus instruite aussi, parce qu'on apprend plein de choses tout le temps. [...] » (C51) « [...] mais c'était une relation importante, / tu vois, / qui te touche, qui te change, qui t'ouvre les yeux sur d'autres choses. / Sur ta petite vie-là, sur ta petite tente, sur tes petites affaires, qui sentent bons, propres, [...] » (C293) Céline nous dit que les bonnes rencontres, positives en tout cas, en la mettant à l'épreuve, lui ont permis de sortir plus forte, changée, grandie, mûrie, confiante en elle. Elle nous dit encore avoir fait des rencontres qui te touchent et qui te changent, qui t'ouvrent les yeux sur ta petite vie. Nous avons là des éléments qui nous permettent de documenter en partie la mise en abyme de l'autre, et que celle-ci permet une formation de Soi. Rappelons que la mise en abyme de l'autre est repérable en partie par les métissages, qui révèlent un autre en Soi (l'intégration d'une altérité au Soi).

Jo nous dit que ces expériences de voyage peuvent être philosophiques afin d'apprendre à se connaître soi-même : « Oui, oui, de philosophie, / c'était / c'était parfait aussi l'Inde pour ça, parce que l'Inde on fait beaucoup de réflexion sur soi-même [...] » (J76).

Clem nous dit : « Ouais, ouais, ouais, ouais. Je pense qu'on l'avait à chaque fois, pas aussi violent que l'Inde, parce que l'Inde c'était vraiment comme si tu devais tout réapprendre en fait. C'est comme si on ne connaissait rien, de rien, et aussi rien de soi-même. [...] en Inde, je trouvais que j'avais voyagé intérieurement en fait. Par tous ces questionnements, parce qu'il y avait / ce moment en particulier, mais il y a aussi eu d'autres moments, qui font qu'on s'interroge, très profondément en fait, je pense déjà sur tout ce qu'on voit, tout ce qui se passe, la profusion de choses, tellement différentes, et du coup ça nous renvoie vachement à nous-mêmes, parce que on réfléchit sur des choses, / qui après peuvent / être reliées à de la philosophie, à de la religion, c'est un pays très, très religieux, on croise pas de gens qui ne croient pas en dieu, quasiment, enfin c'est rare, tout le monde est vraiment à fond. Donc ouais, il y a énormément de questions à se poser, / et ouais c'était un travail aussi intérieur. Alors que dans les autres pays, je n'ai jamais ressenti quelque chose comme ça. En tout cas pas à ce point-là. Je ne me questionne pas autant que ça, à chaque fois que je vais voyager quelque part. [...] » (CL64) Clem nous dit qu'elle a vécu l'Inde avec la sensation de tout devoir réapprendre, de ne plus savoir rien sur rien, ni rien sur elle-même, qu'elle y a beaucoup voyagé intérieurement, que l'Inde l'a renvoyée à elle-même avec des questionnements vis-à-vis de la religion et de la philosophie. Elle nous dit encore qu'elle a aussi voyagé intérieurement dans d'autres pays, mais pas autant qu'en Inde. Nous avons là également des éléments qui viennent documenter en partie la mise en abyme de l'autre et la formation de Soi qu'elle provoque. En effet, l'Inde, notamment par les questionnement philosophiques et religieux que ce pays a provoqué en elle, lui a donné l'impression de ne plus rien savoir, ni sur le monde ni sur elle, provoquant chez elle un travail intérieur.

Les interviewés nous disent encore qu'en voyage, ils ont réalisé des rencontres avec des gens, des paysages où des cultures qui te touchent et te changent, et qui te font voyager intérieurement. En effet Céline nous dit que les bonnes rencontres, positives en tout cas, en la mettant à l'épreuve, lui ont permis de sortir plus forte, changée, grandie, mûrie, confiante en elle. Elle nous dit encore avoir fait des rencontres qui te touchent et qui te changent, qui t'ouvrent les yeux sur ta petite vie. Jo nous dit que ces expériences de voyage peuvent être philosophiques afin d'apprendre à se connaître

soi-même. Pour Clem, l'Inde, notamment par les questionnements philosophiques et religieux que ce pays a provoqués en elle, lui a donné l'impression de ne plus rien savoir, ni sur le monde ni sur elle, provoquant chez elle un travail intérieur. Nous avons là des éléments qui nous permettent de documenter en partie la mise en abyme de l'autre, et que celle-ci permet une formation de Soi. Rappelons que la mise en abyme de l'autre est repérable en partie par les métissages, révélant un autre en Soi (l'intégration d'une altérité au Soi).

Se sentir plus forts, grandis, mûris, confiants et que ça leur a permis d'apprendre à se connaître eux-mêmes

Céline nous dit concernant une expérience de vécu d'un sentiment océanique face à la mer et où elle avait la sensation que ses expériences de voyage travaillaient inconsciemment comme un ordinateur qui faisait des mises à jour en veille (cette expérience est analysée pour tester l'hypothèse 3b à suivre) : « [...] Et tu sais que quelque chose d'extraordinaire va sortir de là, c'est sûr / parce que, en fait, moi j'ai pas essayé de donner de sens à ce voyage, tu vois. Je suis partie je n'avais pas un projet. [...] Je me suis vraiment pas posée ces questions. [...] En fait le but c'est la construction de soi, c'est, c'est, c'est un but intrinsèque, en fait, tu ne peux pas l'exprimer. C'est quelque chose qui se passe / qui t'apaise aussi, [...] » (C362). Céline nous dit que le vrai but du voyage c'est la construction de Soi, c'est un but intrinsèque, tu ne peux pas l'exprimer. Elle nous dit que quelque chose d'extraordinaire va sortir de ce travail en profondeur (comme un ordinateur qui fait des mises à jour en veille) des expériences de voyage, le tout lors d'un vécu de sentiment océanique face à la mer. Nous avons dans ses propos des éléments qui viennent documenter en partie la formation de Soi par une mise en abyme de l'autre, trouvé en Soi.

Jean-Luc nous raconte une randonnée de 25 jours qu'il a faite dans le Népal. Il nous dit que la nature qui l'entoure lui permet de plonger à l'intérieur de lui : « Je pense que c'est plus justement dans la tête, dans le sens que t'as l'environnement qui est là, mais qui est favorable à justement à être libre [...] » (JL72) « Je pense que / c'est un tout, mais je pense quand même qu'à un moment donné comme une bulle, c'est-à-dire que c'est le fait qu'il y avait cet environnement qui te permet d'entrer dans cette bulle [...] » (JL73) C'est comme si plonger dans l'immensité de la nature (il était isolé dans l'Himalaya), lui permettait de trouver suffisamment de liberté en lui pour mener un

travail intérieur et plonger en lui-même. Nous avons là encore un élément qui vient documenter la formation à la rencontre de Soi par la mise en abyme de l'autre (l'autre étant la nature).

Clem me parle d'une réflexion qu'elle a eu entre les deux entretiens de recherche, sur ce que le voyage a changé en elle : « [...] Alors j'avais / jamais trop vraiment pensé, c'était plus comme un ressenti, mais j'avais jamais pensé à écrire ou quoi, [...] J'étais partie pendant un an quand j'avais dix-huit ans au Canada. Ça c'était vraiment ma grande, / mon grand voyage formateur. [...] mes parents m'ont dit si tu allais au Canada, au moins t'apprendrais l'anglais, [...] tu sauras un petit peu plus ce que tu veux faire. Du coup je suis partie, j'étais fille au pair, ça s'est hyper mal passé dans la famille, donc au bout d'un moment ils m'ont viré. [...] Donc c'était le gros échec, parce que je partais pour apprendre l'anglais, et je me retrouve au bout d'un mois avec un pote à mon père, de son âge, qui parle français. Je me suis dit : « bon ben je vais rentrer chez moi ». Donc j'appelle mes parents, [...] Ils m'ont dit : « Non, non, mais tu rentres pas, t'es partie pour un an, tu restes un an. » [...] Alors mon père m'a dit : « ben tu vois, mon père était immigré italien, [...] mais pas comme toi, quoi, pas pour apprendre, s'enrichir, etc., c'était parce qu'ils crevaient de faim, ils étaient opprimés et du coup il fallait partir construire une vie ailleurs. Donc on part, on ne regarde pas derrière, et ça a marché, et il s'en est sorti », et donc il me dit : « tu vois, toi tu as de la chance, tu es là, t'es partie pour un an, et ben c'est un an, et tant pis si t'es dans une situation comme ça maintenant, ça va changer, tu vas t'en sortir, tu vas trouver des solutions, et puis voilà, mais en gros, tu ne rentres pas. » Donc c'était vachement difficile sur le coup à encaisser. [...] Puis après j'ai fait des petits boulots, j'ai bossé dans des bars, j'ai bossé comme tutrice, pour des gamins, et ça m'a permis de faire plein de rencontres, [...] Donc le voyage d'un an, oui c'était, / ça a transformé aussi ma vie, mais / pas de manière aussi drastique en fait que le tout premier, où j'avais dix-huit ans aussi, donc, voilà. Après le voyage avec Jo, c'était un voyage en couple, on était déjà plus âgés, on avait plus d'expérience, plus d'argent, c'était pas le même voyage, mais c'était le voyage de nos rêves parce qu'on a pu aller à tous les endroits qui nous ont fait rêver avant. [...] » (CL61) Clem nous dit qu'elle a déjà vécu un premier voyage initiatique au Canada à 18 ans, que c'était une expérience différente du tour du monde qu'elle faisait en couple. Nous n'avons pas dans cet extrait d'éléments qui permettent de documenter directement que cette formation de Soi s'est appuyée sur une mise en abyme de l'autre.

Bilan du premier thème : vers une connaissance de soi

Nous avons vu, lors de ce premier thème que les interviewés ont vécu des mises en abîmes de l'autre qui ont mené à des formations à la rencontre de Soi. Nous avons également pu documenter en partie que certaines formations à la rencontre de Soi s'appuyaient sur des mises en abîme de l'autre, et nous avons encore vu que le voyageur pouvait vivre d'autres formations à la rencontre de Soi sans que nous puissions documenter que cela provient d'une mise en abîme de l'autre. En effet les interviewés nous disent que par l'immersion dans la rencontre, la nature et les cultures, ils ont pu apprendre à revenir aux choses essentielles de la vie, et se retrouver eux-mêmes. Ils y ont découvert ce à quoi ils tenaient le plus, qu'il s'agisse de se construire par les expériences du voyage, ou encore de maintenir une confiance en l'autre (la mise en abîme de l'autre, pour ces formations, n'a pas été documentée). En se mettant à l'épreuve des rencontres qui te touchent et te changent, qui te font voyager intérieurement, qui t'obligent à te questionner sur le plan philosophique ou spirituel, leur ont permis de se sentir plus forts, grandis, mûris, confiants et que ça leur a permis d'apprendre à se connaître eux-mêmes. Ces rencontres leur ont permis d'ouvrir les yeux sur leur vie, et que le vrai but du voyage c'est la construction de Soi (la mise en abîme de l'autre, pour ces formations, a été documentée en partie). Nous pouvons ainsi que valider en tendance l'hypothèse 3a : dans le voyage autour du monde, la mise en abîme de l'autre permet une formation à la rencontre de Soi.

Il est à noter que l'importance mise sur le travail sur soi est plus prégnant, sur l'ensemble des entretiens, dans le discours de Céline et Jean-Luc que dans celui de Jo et Clem, hormis en ce qui concerne l'expérience de l'Inde où ils y ont vécu un fort choc culturel. Cela peut peut-être s'expliquer par le fait que, contrairement à Céline et Jean-Luc, ils ont vécu, avant leur tour du monde, des expériences longues d'immersion dans d'autres pays. Jo a vécu sept ans en Europe dans trois pays différents et Clem avait fait un voyage « initiatique », d'un an au Canada à 18 ans avant de participer au dispositif Erasmus une fois étudiante. On peut penser qu'ils ont engagé un travail sur eux-mêmes par la mise en abîme de l'autre pendant leurs différentes expatriations, et que celui-ci s'est poursuivi plus « naturellement » pendant leur voyage autour du monde.

La formation de Soi est traitée transversalement dans toutes les sous-parties suivantes.

2. Développement de compétences existentielles

Ce deuxième thème a pour objectif de tester l'Hypothèse 3b : Cette formation à la rencontre de Soi entraîne la construction de savoirs existentiels. Pour repérer cela, il faut d'abord appréhender quels sont les savoirs existentiels construits en lien avec la rencontre de soi. D'où le deuxième thème : « Le développement de savoirs existentiels »

Changer leur rapport à la société, aux valeurs de la vie, à revenir à l'essentiel

Clem nous dit : « [...] Mais je pense que quand tu le vois, ça te donne un peu une force aussi, / pour continuer à pas t'apitoyer sur ton sort, alors que des fois, pour des choses futiles en fait. [...] Peut-être on s'attache plus à des valeurs, qu'à du matériel. / » (CL58) Clem nous dit encore que ce voyage lui a procuré le sentiment de liberté le plus total, et que c'est rare dans une vie : « Ah ben la liberté totale, quoi. De tout claquer, de juste partir, avec son sac. Et hop on avance, on avance et on saute dans le bonheur, quoi. On saute dans la découverte, dans plein de choses qui nous font rêver, / voir si les stéréotypes c'est vraiment vrai ou pas, si oui, pourquoi ils sont fondés, apprendre des nouvelles histoires, qui donnent envie / de continuer / à rêver, et à, peut-être chercher quelque chose, je ne sais pas. Mais ouais, c'est la liberté la plus totale, quoi. Sans contrainte. Ouais, si une fois dans la vie tu peux faire ça, c'est une sacrée chance, quoi. [...] » (CL59) On peut lire que le voyage, par la formation de Soi qu'elle implique, lui a permis de ne pas s'apitoyer sur son sort, de s'attacher aux valeurs plutôt qu'à du matériel, de vivre un sentiment de liberté le plus total pour vivre ses rêves, pour sauter dans le bonheur.

Jean-Luc nous dit : « [...] je dirais mon rapport par rapport aux gens // de plus je pense par rapport aux gens dans mon pays ici en Suisse / par rapport aux gens qui se plaignent [...] ouais des gens qui s'arrêtent sur des petits détails matériels de la vie / donc ça / ma relation a changé, dans le sens où je ne les écoute plus enfin, je me dis c'est / ils racontent, c'est nul ce qu'ils racontent / [...] » (JL66) Jean-Luc nous dit que ce voyage lui a permis de ne plus s'arrêter sur des petits détails de la vie.

Céline nous dit : « [...] A quoi ça me sert de pouvoir dire les animaux du monde en espagnol si je ne suis pas capable de dire ce que je veux manger, retour à mes besoins primaires. Voilà / Et où je veux dormir. / Et ça m'a ramené à l'essentiel / ce voyage / manger, dormir, survivre / et à être moins matérialiste. [...] à vivre avec moins de choses. / Et en étant absolument pas plus malheureuse, et au contraire. [...] » (C97). Elle nous dit encore : « [...] j'dis survivre parce que dans le voyage, on est dans le besoin primaire, c'est-à-dire : « où je mange, où je dors, et comment je me déplace. » Mais le besoin primaire c'est : « où je dors et où je mange. » / Ça c'était / tous les jours [...] Mais une fois qu'on a répondu à ces deux questions on avait / aucun impératif, donc on pouvait / vivre toutes les expériences qu'on voulait / et ça c'est la liberté absolue / mais je, je, / ça je l'ai découvert. / Ça c'est grisant, [...] Moi ça m'a apporté de l'insouciance et / une force incroyable, en rentrant j'aurais pu déplacer des montagnes. / J'étais sûre que je pouvais tout réussir. / Il n'y avait pas de limites qu'on ne pouvait pas franchir. / Je pensais qu'on pouvait / qu'on pouvait tout faire. / et rien ne me semblait trop difficile. // Ou inaccessible. // Et // j'ai aussi appris à me poser et à regarder. / et a pas courir tout le temps. // [...] » (C61) Dans ces extraits Céline nous dit qu'elle a appris à pouvoir être heureuse sans que cela passe par des richesses matérielles, de retourner à ses besoins primaires lui a appris à revenir à l'essentiel, de vivre toutes les expériences qu'elle voulait, que c'était la liberté absolue, et que cela donner une confiance en elle, qu'il n'y avait pas de limites qu'elle ne pouvait franchir.

Les interviewés nous disent que pendant ce voyage, ils ont appris, par une formation à la rencontre de Soi, à changer leur rapport aux gens, à la société, aux valeurs de la vie, à revenir à l'essentiel, à s'attacher aux valeurs plutôt qu'aux biens matériels. Autant d'éléments qui documentent le développement de savoir existentiels développés par une formation de soi.

S'ouvrir et de s'intéresser réellement aux autres.

Clem nous dit que ce voyage lui a permis d'être plus tolérante, d'avoir plus d'ouverture et de compassion. Lorsque je lui demande : « *Et si tu devais me dire une seule chose que le voyage a changé en toi, qu'est-ce que ce serait ?* » (M58), elle me répond : « Plus de tolérance. / Ouais, plus d'ouverture, Plus de / de compassion. Je crois. / Ouais, on a vécu des trucs des fois avec des gens dans la rue, je me souviens, [...] Ouais c'était très touchant, très troublant, et / on ne pensait pas qu'on pourrait quand même se lier d'amitié, à un moment comme ça avec eux, et partager avec

eux, ouais des moments de rires, des moments où on s'est quand même amusés avec eux, et ça c'est des choses qui vont rester, tu vois, auxquels je penserai toujours, et quand je vois des personnes dans la rue ça me fait toujours quelque chose, tu vois. [...] » (CL58)

Céline nous dit : « [...] Et on relativise tout grâce au voyage. / Mais de manière constructive, pas démagogique. / Pas en disant que : Ah mais il y a des gens plus pauvres que moi, ah il y a des gens qui ne mangent pas à leur faim, Nan ! / Pas comme ça. / Je me disais plutôt / mais qu'est-ce qu'on était heureux en Bolivie avec rien, / peu de choses. / C'est ça que je me disais. / Plutôt dans ce sens-là, / Constructives. / [...] j'aime me rappeler quand j'étais heureuse avec peu de choses, et de pouvoir construire ma maison / c'est pouvoir construire ma vie. / Au sens pratique du terme. / Construire brique par brique, voilà / J'avais besoin de ça, d'un retour aux sources. / D'un retour aux choses / à l'essentiel. / Et j'ai l'impression que ce voyage ça m'a permis de / d'apprendre à mieux me connaître moi-même / et de / de retourner à l'essentiel. / Et aussi d'avoir plus confiance dans l'autre. [...] » (C99) Céline nous dit que le voyage lui a permis d'apprendre à mieux se connaître elle-même, de retourner à l'essentiel, à construire sa vie, à tout relativiser de manière constructive, à être heureuse avec pas grand-chose.

Jean-Luc nous dit que son voyage lui a permis de changer son rapport aux gens, à la société, aux valeurs de la vie, que ça lui a permis de mieux les comprendre, de s'ouvrir et de s'intéresser réellement aux autres en devenant plus « humain » : « [...] ouais, peut-être plus de / plus de respect, plus d'écoute / et puis / plus de comparaisons aussi, plus de / essayer de plus comprendre les gens. / Je suis parti voyager, / en partant au tour du monde, l'histoire ça ne m'intéressait pas, tout ce qui était l'histoire des pays, etcetera, [...]. Et puis / c'est en voyageant que je me suis rendu compte, pour comprendre les gens, juste pas pour essayer de les comprendre, pour savoir d'où ils venaient, pourquoi ils réagissaient comme ça, que c'était important de comprendre l'histoire du pays, comprendre qu'est-ce qui s'y était passé. Quel était leur vécu. [...] » (JL46) « [...] c'est la compréhension du monde/ donc en reflétant ça sur moi, c'est / c'est l'ouverture / c'est l'ouverture à l'autre en fait. L'ouverture à des cultures, à des personnes que / que je ne connais pas, donc / vouloir en fait / curiosité envers l'autre et puis chercher à comprendre pourquoi l'autre peut-être agit de telle ou telle manière / l'ouverture, c'est le mot. » (JL66)

Les interviewés nous disent que ce voyage leur a permis d'être plus tolérants, avoir plus de compassion que ça leur a permis de mieux comprendre, de s'ouvrir et de s'intéresser réellement

aux autres en devenant plus « humain ». En effet Clem nous dit que ce voyage lui a permis d'être plus tolérante, d'avoir plus d'ouverture et de compassion. Céline nous dit que le voyage lui a permis d'apprendre à mieux se connaître elle-même, de retourner à l'essentiel, à construire sa vie, à tout relativiser de manière constructive, à être heureuse avec pas grand-chose. Jean-Luc nous dit que son voyage lui a permis de changer son rapport aux gens, à la société, aux valeurs de la vie, que ça lui a permis de mieux les comprendre, de s'ouvrir et de s'intéresser réellement aux autres en devenant plus « humain ». On peut penser que par le terme « humain » Jean-Luc veut exprimer une autre forme d'humanisme s'étayant sur le voyage itinérant (un humanisme de l'autre homme, Levinas (1972)). On peut lire dans ces extraits des éléments qui viennent documenter en partie un développement de savoirs existentiels par une formation à la rencontre de Soi.

Lire le monde, de façon plus globale et sensible

Jo nous dit qu'il a appris à bien mesurer le monde à construire une autre perspective sur les distances, les cultures et les autres gens de la planète, qu'il la ressentait immense et petite à la fois. Il en a une image totale plutôt que de se focaliser sur les détails : « Oui, oui. / je sais que, pendant qu'on a fait le voyage que, que j'ai bien mesuré dans ma tête, en fait, le monde. Parce que j'ai fait le tour, j'ai une autre perspective de la distance, les cultures, les autres gens sur la planète, à quoi ça ressemble un peu, tellement c'est immense, mais petit en même temps. Donc j'ai bien une idée maintenant de / de la planète un peu, comment voyager / et la taille de la planète. [...] je suis une personne qui préfère visualiser [...] Moi je préfère voir l'image totale et après comprendre les choses qui se passent en détail. Mais après avoir vu l'image totale [...] ça m'a donné une perspective sur les choses qui était responsable pour moi [...] » (J48)

Céline nous dit que le voyage lui a permis de développer ses qualités, de donner du sens à ses apprentissages, de confronter à la vie les savoirs théoriques qu'elle avait appris à l'école ou dans la vie, de construire des savoirs pragmatiques, des compétences de manière logique, constructive : « Parce que moi, tout ce que j'ai appris, je l'ai appris à l'école / et que / à l'école / on n'apprend pas à développer nos qualités. / On apprend / des choses et on les met en application, mais moi j'ai pu les confronter [...] à la vie ! J'ai pu confronter [...] la technique [...] [à] quelque chose de pragmatique. [...] J'ai pu confronter ce qui est théorique [...] j'ai pu développer mes compétences de manière logique, constructive et / confronter toute cette pratique au monde. / Et du coup tout a

pris un sens / et du coup tout me paraissait possible. / Parce que tout était logique. // » (C96) « Oui et je connaissais mieux les connaissances que j'avais apprises, je comprenais mieux à quoi elles pouvaient me servir. [...] » (C97).

Elle nous dit qu'une fois rentrée, elle savait lire le monde, qu'elle se sentait lucide, que tout lui semblait évident, que tout ce qu'elle entreprenait était structuré, logique, que ça suivait la bonne direction : « [...] Je sais que si je n'avais pas fait ce voyage, je ne pourrais pas me déplacer comme je me déplace à l'étranger. / Avec aisance et facilité. // » (C99) « Je sais lire le monde maintenant. / J'ai l'impression / ouais c'est ça. / C'est que je sais lire le monde. // Tu vois, ce n'est pas juste une intégration physique, / ça va au-delà de ça. / C'est qu'en fait, c'est évident. / C'est juste simple. / C'est simple. / C'est tout le contraire de compliqué. / C'est simple (rire). [...] c'est par exemple lorsque j'étais à Madère avec un groupe [...] je n'ai jamais été avant, / par la facilité que j'avais à me déplacer, à m'orienter, à trouver, à / résoudre les problèmes parce que / je savais comment fonctionne le monde. / Et je savais où chercher. / Voilà. On dit aux enfants, on leur donne des outils, et bien moi j'avais acquis ces outils, voilà. [...] à force d'avoir observé les gens, côtoyé les gens, / je savais cerner si je pouvais leur faire confiance, est-ce qu'ils me mentaient ou pas. Après on peut se tromper, c'est sûr. / Et bien je ne me suis pas trompée. [...] » (C100) « [...] voilà, quand je suis rentrée j'étais lucide, voilà c'est ça le mot que je cherchais depuis tout à l'heure. / Lucide. / Comme tout me semblait évident, tout ce que j'entreprenais ne pouvais que marcher parce que / c'était structuré, c'était logique, ça suivait la bonne direction, donc, voilà // Eclairé, lucide. / Mais je pense que ça a fait ça à pas mal de gens que je connais qui sont partis et qui sont rentrés. / Je pense qu'il y a deux solutions, ou on s'effondre ou on en sort grandi. / Moi j'ai eu la chance de faire des expériences qui m'ont fait grandir. / Qui m'ont fait murir, qui / m'ont donnée confiance en moi, qui m'ont / portée. [...] » (C111)

Les interviewés (Jo et Céline) nous disent que pendant ce voyage ils ont appris à lire le monde, de façon plus globale et sensible, à relier leurs différentes expériences pour le faire. En effet Jo nous dit qu'il a appris à bien mesurer le monde à construire une autre perspective sur les distances, les cultures et les autres gens de la planète, qu'il la ressentait immense et petite à la fois. Il en a une image totale plutôt que de se focaliser sur les détails. On peut penser que Céline a développé une vision plus sensible du monde, que tout son être a développé un rapport sensible et direct aux choses, choses qui maintenant lui semblent être entières et plus découpées par des savoirs

extérieurs, institutionnalisés par la logique et la sensibilité d'autres. On peut penser, au travers de ses propos, qu'elle a développé un fonctionnement qui tendrait vers une vie pleine (Rogers, 1968). On peut lire dans ces extraits des éléments qui viennent documenter en partie un développement de savoirs existentiels par une formation à la rencontre de Soi.

Une confiance en eux et en leur capacité à réaliser leurs projets de vie

Céline nous dit que ce voyage lui a non seulement donné le sentiment de tout pouvoir faire avec succès, que rien ne lui était inaccessible, mais il lui a également donné la force de réussir tout ce qu'elle a entrepris en rentrant (CRPE, Brevet d'état d'accompagnatrice en moyenne montagne, rénovation d'une maison) : « [...] mais il n'était pas question d'abuser de l'hospitalité des gens ou / voilà. / On savait qu'on pouvait s'en sortir par nous-mêmes. / Je savais que je pouvais passer le concours d'instit en rentrant, je savais que j'allais l'avoir. » (C93) « Non [je n'avais pas cette confiance en moi avant de partir]. / Non, c'est clair. // » (C95) « [...] et ensuite être capable d'acheter une maison et de la rénover complètement et d'habiter dedans dans une tente en supportant des températures de huit degrés, d'aller à l'IUFM le matin avec de la peinture dans les cheveux en ayant pris une douche dans un bac à béton, / voilà. / Et on relativise tout grâce au voyage. / [...] » (C99) « [...] J'avais un mémoire à faire, un stage, / et j'avais le concours d'instit aussi. / J'ai fait tout ça en même temps, et j'ai réussi. / ça me semblait évident, je n'ai pas douté un seul instant. » (C109).

Clem nous dit qu'en rentrant de voyage elle s'est sentie invincible, regonflée à bloc, que ça lui a donné plus d'assurance : « Ben j'étais assez confiante [...] Puis on avait encore tout le voyage dans la tête, donc on se sentait, moi je me sentais un peu invincible, quoi, genre on en a fait tellement, on en a vu tellement, on est tellement regonflés à bloc que, non j'avais pas trop de doutes. Pourtant je suis quelqu'un qui stresse pas mal, qui doute beaucoup. Mais je pense que c'est aussi pour ça que j'aime les voyages, c'est que quand je reviens de voyage, j'ai plus du tout ce genre de mentalité, mais après ça revient, chassez le naturel il revient au gallot [...] » (CL147)

Jean-Luc nous dit que le voyage lui a appris également à revenir aux choses essentielles de la vie que même si tout s'écroulait dans sa vie, il pourrait toujours repartir et se reconstruire ailleurs : « [...] t'as quand même toujours au fond de ta tête de te dire mais, / et puis si tu lâchais tout et si

tu pars voyager, / et puis finalement que si tu pars voyager, t'as plus de contraintes, si ce n'est, celles que je disais avant, à savoir où tu vas le lendemain et trouver à manger. [...] tu sais dans ta tête que / si un jour ou l'autre, tu n'as plus rien qui va [...] [je] prends un billet d'avion et puis je vais n'importe où, je ne sais pas où dans le monde [...] il y a toujours autre chose à faire dans la vie, enfin je veux dire / quelque part c'est presque un espoir, le truc, c'est de se dire / ouais, il y a tellement d'endroits, il y a tellement de gens qui peuvent être, enfin où tu pourrais amener quelque chose, les aider [...] pour moi c'est une richesse de l'avoir fait, de pouvoir le raconter et puis l'expérience que j'ai eu donc ça m'a plutôt aidé dans ma vie d'avoir fait ça. » (JL59)

Il nous dit encore que ce voyage a été une opportunité pour lui, loin d'être un frein dans sa vie, même professionnellement, ça lui a permis de vivre quelque chose d'exceptionnel et que c'est toujours encore un moteur dans sa vie : « [...] / alors prenons professionnellement, par exemple, et bien, pas du tout parce que / oui, j'avais un travail mais / j'avais donné mon congé [démission] mais / en revenant ça ne m'a, au contraire c'est une opportunité parce que, malgré tout t'as vécu quelque chose, tu t'es ouvert à / au contraire, je pense que ça / c'est / c'est un plus./ ça ne m'a pas freiné, ça m'a plutôt boosté, on va dire. / » (JL63)

Jo nous dit encore qu'il a appris à mieux se connaître lui-même, à avoir confiance en lui. Lorsque je lui pose la question : « *Et tu penses que cette liberté, ce voyage, ces rencontres, ça t'a permis de mieux te connaître toi-même ?* » (M134), il me répond : « Oui, oui, oui, oui c'est sûr que après ça, j'ai confiance en moi dans les situations de, j'ai aussi des idées de satisfaction dans, que on a fait une mission accomplie, on avait un objectif et on a géré jusqu'au bout et on est sortis de l'autre côté, mieux, sans problème majeur [...] » (J134) Jo nous dit également que ce voyage autour du monde a permis la construction de savoirs existentiels au niveau du couple, avec le sentiment que le couple a changé et s'est enrichi : « Et ça a enrichi en fait le couple, [...] le fait qu'on pouvait faire ça et être ensemble tout le temps, vingt-quatre sur vingt-quatre pendant un an, [...] très peu de gens que je connais qui étaient vingt-quatre sur vingt-quatre à côté de leur épouse, pendant un an, et ça nous a, après on a réfléchi [...] si on peut faire ça [...] alors on peut tout faire ensemble. [...] ça a changé pour le bon. » (J57)

Les interviewés nous disent que ce voyage leur a permis de développer une confiance en eux et en leur capacité à réaliser leurs projets de vie. En effet Céline nous dit que ce voyage lui a non seulement donné le sentiment de tout pouvoir faire avec succès, mais il lui a également donné la

force de réussir tout ce qu'elle a entrepris en rentrant. Clem nous dit qu'en rentrant de voyage elle s'est sentie invincible, regonflée à bloc, que ça lui a donné plus d'assurance. Jean-Luc nous dit que le voyage lui a appris que même si tout s'écroulait dans sa vie, il pourrait toujours repartir et se reconstruire ailleurs, ce voyage, loin d'être un frein dans sa vie, même professionnellement, ça lui a permis de vivre quelque chose d'exceptionnel et que c'est toujours encore un moteur dans sa vie. Jo nous dit encore qu'il a appris à mieux se connaître lui-même, à avoir confiance en lui, mais aussi dans son couple qui a changé et s'est enrichi. On peut lire dans ces extraits des éléments qui viennent documenter en partie un développement de savoirs existentiels par une formation à la rencontre de Soi.

Bilan du deuxième thème : développement de compétences existentielles

La rencontre de l'autre, par la mise en abyme de l'autre, dans un voyage autour du monde, permet de développer des savoirs existentiels. En effet les interviewées nous disent qu'ils ont appris à changer leur rapport aux gens, à la société, aux valeurs de la vie, à revenir à l'essentiel, que ça leur a permis de mieux comprendre, de s'ouvrir et de s'intéresser réellement aux autres en devenant plus « humain ». Ils ont appris à lire le monde, de façon plus globale et sensible, à relier leurs différentes expériences pour le faire. Que ce voyage leur a permis d'être plus tolérants, avoir plus de compassion, à s'attacher aux valeurs plutôt qu'aux biens matériels, à mieux se connaître, à avoir une confiance « inébranlable » en eux et en leur capacité à réaliser leurs projets de vie.

Bien que les savoirs existentiels puissent prendre différentes formes pour les voyageurs, nous avons documenté autant d'éléments qui nous permettent de valider en tendance l'hypothèse 3b : Cette formation à la rencontre de Soi entraîne la construction de savoirs existentiels.

La construction de savoirs existentiels est traitée de façon transversale dans toutes les sous-parties suivantes.

3. Constitution d'une « *time bubble* »

Ce troisième thème de recherche a pour objectif de tester l'hypothèse 3c : Cette construction de savoirs existentiels permet au voyageur de se constituer une « *time bubble* »¹³⁶ (Eslrud, 1998). Pour repérer cela, il faut d'abord appréhender quelle « *time bubble* » est constitué par le voyageur et qu'est-ce qu'il met en œuvre pour le faire. D'où le thème : « Constitution d'une « *time bubble* » ».

La constitution par le voyageur d'une « *time bubble* » articulant différentes temporalités est traitée de façon transversale tout au long de cette étude de terrain. Celle-ci serait constituée d'une temporalité de l'ouverture au monde qui permet au voyageur de réaliser des rencontres de l'« autre », une temporalité du retrait leur permet de « digérer » et de mettre au travail ce qui s'est joué dans les différents temps de la rencontre, et enfin une temporalité de la respiration culturelle leur permet de mettre en mots les différentes acculturations et de les tester auprès de leurs paires. Afin de montrer comment cette « *time bubble* » se matérialise dans le discours des interviewés et quelles sont les fonctions de chacune des temporalités qui la constituent, nous analyserons, dans un premier temps, chaque temporalité individuellement (si une autre temporalité apparaît dans le même extrait nous le signalerons) avant de donner un exemple d'articulation de ces différentes temporalités dans une « *time bubble* ». Toutefois, dans cette partie nous ne parlerons pas directement de la temporalité de l'ouverture à l'altérité, celle-ci est l'objet d'étude du deuxième chapitre de cette étude de terrain (autour de la rencontre). Nous la traiterons que lorsqu'elle est mise en articulation avec d'autres temporalités. Nous traiterons ici de la temporalité de la respiration culturelle et de celle du retrait, ainsi que de l'articulation des trois temporalités dans un exemple d'utilisation de la « *time bubble* ».

Expériences de la temporalité de la respiration culturelle

- Rester en contact avec ses proches par internet

¹³⁶ Le temps du voyage est rythmé de différentes façons par le voyageur, selon ses désirs et choix du moment, il y institue des rythmes intimes vécus sous le signe de l'autonomie. Il s'agit d'un temps dont la durée est maîtrisée subjectivement par le voyageur par l'autogestion des différentes temporalités du voyage afin de pouvoir vivre, poursuivre et se nourrir de la grande itinérance de son voyage.

Céline nous dit : « Ouais on allait souvent [dans des internet-cafés] quand même parce que c'était, enfin souvent, on allait peut-être une fois par semaine, [...] » (C372) « Ben ça me permettait de garder des contacts avec ma famille, et mes amis, ça permettait quand même de communiquer, il n'y avait pas de portable quand même à l'époque, il restait le courrier qui mettait un mois à arriver. On était encore, au niveau de la communication, assez isolés. » (C373) « Oh oui, oui, oui, j'aimais bien » (C374)

Jo nous dit : « Oui on avait un blog, [...] Et après on s'est arrêtés dans des cafés internet pour enregistrer les photos sur le site, écrire des textes, [...] et après les gens suivaient le blog. [...] Les gens regardaient vraiment une fois par semaine notre blog, les gens de notre famille, les gens qu'on connaissait pas [...] » (J20) « Oui c'était interactif, ils laissaient des commentaires, nous aussi [...] » (J21) « C'était pas possible d'y aller tous les jours, mais oui on essayait au moins chaque semaine de mettre des photos, et d'enregistrer nos pensées, sur le blog. » (J23) « [...] il y avait des gens sur d'autres blogs qui nous suivaient aussi, qu'on suivait aussi. On a rencontré même des autres bloggeurs qu'on a suivi ou avec qui on avait des points communs, sur le chemin, et des gens qu'on a rencontré sur le chemin qu'on suivait après leurs voyages aussi [...] » (J25). Il nous dit encore : « / Je crois que peut-être j'ai pris un peu de temps pour moi, c'était juste pour reconnecter avec ce qui se passe dans le monde, parce qu'on était assez déconnectés, donc j'étais tout le temps face aux mêmes montagnes et des rivières et des plateaux vides, sans personne. Si j'ai pris un peu de temps pour sortir de ce voyage, c'était pour me reconnecter avec ce qui se passait chez moi, ou avec mon équipe de foot, ou quelque chose comme ça. » (J122)

En ce qui concerne la temporalité de la respiration culturelle, les interviewés nous disent qu'internet leur permettent de rester en contact avec ceux restés au pays ou les autres voyageurs qu'ils ont rencontré sur la route.

Il est à noter toutefois que lorsque les interviewés ont entrepris leur voyage, c'était avant l'avènement des smartphones et le développement des réseaux sociaux. La difficulté pour eux tenait plus à se connecter qu'à se déconnecter pendant le voyage. Toutefois Jean-Luc vient de rentrer de son deuxième tour du monde. Lorsque je lui ai demandé quelle utilisation il faisait de son smartphone et des réseaux sociaux, il me dit : « JL83 : [...] ma façon de voyager a changé, [...] oui technologiquement, par rapport à quinze ans, il y a quinze ans, il y avait les débuts d'internet, ben t'avais des cybercafés, donc ça permettait plutôt de rester en contact avec les amis, la famille,

c'était pas encore tellement pour prendre des informations de l'endroit où tu étais, ou pour trouver des endroits où dormir, ou pour trouver des conseils. [...] » (JL83) « [je donnais des nouvelles] pas forcément beaucoup plus, [...] puisqu'il y a aussi cette volonté de coupure, aussi avec le monde / ben évidemment le monde professionnel c'était coupé parce que j'avais démissionné, mais aussi les amis et la famille, le monde d'où j'habite, parce que justement, je pense que c'est un des pièges, un des risques aujourd'hui, c'est clair tu peux rester en contact, je veux dire tu peux faire du Skype chaque soir, [...] mais pour moi, ça casse le voyage, en fait, ça casse cette liberté que tu as en voyage, parce que un des buts c'était également de s'enlever les contraintes, et honnêtement d'avoir, de trop rester en contact, pour moi ça remettait des contraintes, [...] en gros une fois par pays, et éventuellement deux fois si je restais longtemps, et du coup c'est tout. Et j'essayais de faire une petite sélection, juste dire tout va bien, on est là, et point. Et ouais, de volontairement restreindre. » (JL85) « Voilà, je pense pour moi c'est important, parce que sinon on s'imprègne pas de l'endroit où on est. [...] » (JL86) On peut lire dans ces extraits que Jean-Luc a dû s'adapter aux évolutions du voyage liées aux nouvelles technologies (réservations, informations, etc.) mais qu'il a tenu à gérer et limiter son temps de connexion (et donc de déconnexion), surtout avec ses proches restés au pays qui pour lui l'empêchent de se libérer des contraintes liées à sa culture d'origine, pour pouvoir vraiment s'immerger dans le monde.

- **Immersion dans des enclaves *backpackers***

Céline, en parlant d'une enclave backpacker à Atacama, nous dit : « Ah de m'installer, non. Ah non ça ne m'a même pas effleuré [...] Mais même de rester, je ne savais pas trop, tu vois. Mais après, finalement, / la boulangerie, tous ces gens qui, il y avait plein de voyageurs finalement qui étaient là [...] et il y avait des gens vraiment chouettes. Il y avait cette fille, [...] qui s'occupait des loups, et qui chantait super bien, avec sa guitare, et on a passé des supers moments, sur le toit de la boulangerie, ça sentait bon, et c'était vraiment des supers souvenirs, mais c'était comme, / c'est comme des parenthèses hors du voyage, parce que finalement, je ne dis pas que ce n'est pas le voyage, c'est complètement le voyage, mais par rapport aux rencontres tu vois. Quand tu rencontres des étrangers et que tu rencontres des gens qui / qui voyagent, c'était encore différent, c'était un autre type de rencontre. » (C323) « Je ne sais plus, je dirais [qu'on est restés] deux-trois jours. » (C324) « Non c'est des hasards, on ne savait pas du tout que San Pedro de Atacama c'était comme

ça [...] » (C326) Dans cet extrait on peut voir que Céline avait un rapport distancié avec les enclaves, mais pouvait de temps à autre, apprécier d'y séjourner et de faire des rencontres d'autres occidentaux.

Jo, en parlant d'une enclave backpacker en Inde, nous dit : « [...] Et là il y avait quelques plages, à Var Kala, où il se passait que vraiment que le tourisme pour les *backpackers*, les gens qui arrivent, pour faire du yoga, pour voir les plages, pour rester, / pour faire les commerces, les restaurants et ils ont construit les petits restaurants, les petits commerces [...] » (J70) « [...] Donc quand on était dans ce type d'endroit ça nous permettait de prendre des pauses, de faciliter les choses pour prendre l'air un peu [...] le reste du temps on est partis, on était dans les pays, complètement perdus sans voir les gens d'occident du tout, pendant des semaines [temporalité de l'ouverture]. » (J72) « Non on est / c'est pas notre habitude [de rester longtemps dans ces endroits-là], [...] quatre nuits [...] » (J79) Jo nous montre que cette expérience lui a permis de faire une pause dans son voyage en Inde, et de se ressourcer au sein d'une communauté de voyageurs occidentaux (bar, cafés, restaurants, activités).

Dans la temporalité de la respiration culturelle, les interviewés nous disent que les enclaves backpackers leur permettent de faire une pause, de se ressourcer, de retrouver des routines, des sensations occidentales et quelque fois de faire de vraies rencontres d'autres occidentaux avec qui il est possible de se lier d'amitié.

- Rencontre avec des pairs internationaux ou des compatriotes

Céline nous parle de rencontre d'autres voyageurs occidentaux sur la route avec qui elle s'est liée d'amitié : « Je me demande si on ne s'est pas croisés, eux ils allaient dans l'autre sens [...] eux il leur restait trois mois [...] nous ça faisait trois mois qu'on avait commencé [...] » (C308) « [...] on a pas comparé mais on a parlé de nos voyages, de nos expériences, de nos rencontres et en fait on a vachement accroché, pourtant on était ensemble que trois jours, mais on avait l'impression d'être sur la même longueur d'onde, / presque comme si on s'était toujours connus, parce que en fait les expériences qu'on avait eu nous rapprochaient énormément, on avait un terrain pour communiquer qui était presque sans fin, quoi. » (C309) « [...] Alors que je pense que notre vision, ou notre ressenti était plus proche du leur, finalement. Comme quoi c'est pas le temps que tu passes avec

quelqu'un qui fait que tu le connais, c'est plus les expériences que tu as partagées, que tu as traversées, qui te rapprochent [...] » (C314) « [...] et c'était même agréable [...] de pouvoir parler notre langue aussi, [...] Mais la Suisse et la France c'est différent, des cultures différentes, / c'était des étrangers quand même et on était des étrangers pour eux. Je veux dire, il a fallu qu'on aille vers eux et qu'ils aillent vers nous. Et qu'ils nous laissent rentrer et ils nous ont laissé entrer, donc je pense que c'était une rencontre au même titre que des gens qu'on aurait rencontré ou avec qui on avait voyagé [...] » (C317) Il s'agit là d'un couple de suisses qui faisaient un tour du monde dans le sens inverse, et même si, de ce fait, ils n'avaient pas été dans les mêmes pays, elle avait la sensation de partager la même sorte d'expérience, la même façon de voyager. On peut penser que Céline avait trouvé dans cette rencontre, un tiers instruit, qui de plus parlait la même langue, et qui lui permettait de mettre en mots, de mettre en récit son expérience de la grande itinérance et des transformations qu'elle y a vécues.

Jo nous parle également d'une rencontre qu'il y a fait avec un couple d'américains avec qui ils se sont liés d'amitié : « En fait on parlait de voyage, parce que eux c'était des grands voyageurs, ils étaient plus âgés, ils voyageaient depuis longtemps ensembles, les deux-là, et ça faisait partie de leur vie, et nous on était vraiment des débutants, à voyager, [...] on a vraiment posé beaucoup de question à eux, de ce qui s'est passé avec eux, pendant leur voyage. De leurs idées sur le voyage en Inde. Et ils étaient aussi vachement expérimentés, ils avaient beaucoup d'avis, d'opinions sur les choses, comme cela doit se passer, ils sont à fond dans le yoga aussi [...] » (J75) « Oui, oui, de philosophie, / c'était / c'était parfait aussi l'Inde pour ça, parce que l'Inde on fait beaucoup de réflexions sur soi-même. Et on avait, oui on passait des journées dans ce type de paradis, avec la plage et tout ça, on était vraiment relax, [...] on partageait beaucoup de pensées sur notre voyage, parce qu'on était même pas à la moitié de notre voyage, et ils étaient très intéressés [...] » (J76) Dans cet extrait Jo nous dit que cette rencontre lui a servi de tiers instruit pour mettre en récit son expérience de l'Inde, ses questionnements philosophiques et ses difficultés, de faire un retour sur lui-même avant de reprendre la route.

Clem nous donne une comparaison entre rencontrer d'autres voyageurs et rencontrer des « locaux ». Nous avons volontairement laissé les différentes alternances entre ces deux types de rencontre, pour donner un aperçu de sa façon de s'appuyer sur les deux pour construire sa « *time bubble* ». L'extrait est ainsi un peu plus long que nos analyses habituelles.

Clem nous dit : « Ben je pense qu'il y avait en fait différents types de rencontres, [temporalité de l'ouverture :] donc il y a les gens que tu rencontres déjà pour pas très longtemps, les gens avec qui tu voyages un petit peu sur la route et que tu apprends plus à connaître, [temporalité de la respiration culturelle :] et puis après il y a les rencontres entre gens, on va dire, ben d'Europe, et d'Amérique du Nord ou de pays occidentaux. Qui ont un peu les mêmes références culturelles, le même, enfin non pas le même humour exactement, mais c'est plus similaire que par exemple des gens de pays complètement différents, d'Asie, ou. Donc au niveau de la communication, ça peut très bien passer et on peut avoir de très, très belles relations, comme on a eu, on a gardé des amis comme je t'avais dit avec les américains, ou avec les marseillais, ou encore avec des autres gens avec qui on était amis à l'école. [Temporalité de l'ouverture :] Et puis il y avait des autres relations avec des gens qui sont plus locaux, [...] et c'était formidable, puisque t'as appris plein de trucs, mais tu sais que tu ne les reverras peut-être plus. Mais ils t'ont transformé aussi, mais d'une autre manière, parce que tu n'avais pas la même communication que t'as aussi facile avec les autres. Donc peut-être t'as pu moins creuser / ouais de choses dont on parlerait, dont on a plus en commun, peut-être avec les autres cultures dont on est plus proches. Mais du coup, ce que t'apprend les autres relations, avec les gens plus autochtones, qui eux ne voyagent pas forcément, et qui, mais par contre qui connaissent leurs cultures qui toi te sont tellement exotiques. Oui ça s'était des relations tout à fait spéciales, / que tu gardes dans le cœur, et qui te transforment, ouais, quelque part, quoi. » (CL68)

« [temporalité de la respiration culturelle :] Ben oui, je pense que les rencontres avec les gens plus similaires à nous, c'est des relations qu'on voit peut-être plus durer, parce qu'on sait qu'on va peut-être pouvoir plus se voir [...]. [Temporalité de l'ouverture :] Alors que les gens avec qui c'est plus éphémère, ben on sait qu'on ne les reverra peut-être jamais, [...] les relations éphémères sont plus tintées d'exotisme [...] c'est aussi fort grâce à ça, quoi parce que tout ce qui nous a fait rêver d'un pays se retrouve personnifié en fait dans quelqu'un avec qui tu t'entends tout à coup super bien, donc c'est magique, quoi. Tu as un peu l'impression d'être rentré dans une culture, que peut-être tu pensais juste voir en voyage, quoi, et là tout d'un coup, c'est de l'humain en fait qu'il y a, et là c'est encore une autre dimension, quoi. » (CL149)

Clem nous dit que rencontrer des locaux et rencontrer d'autres voyageurs occidentaux sont deux types de rencontres, qui te transforment d'une façon différente. Les rencontres avec les locaux sont plus éphémères mais très intenses, magiques, qui te transforment, qui te nourrissent, où l'autre te guide et te fait découvrir sa culture si différente à la tienne malgré les difficultés de communication

(temporalité de l'ouverture à l'altérité). Alors que les rencontres avec des voyageurs occidentaux, par la proximité culturelle, te permettent d'échanger plus facilement sur tes expériences de voyage, que cela fait du bien, cela permet de parler de soi-même, et que cela peut aboutir à des amitiés durables (Temporalité de la respiration culturelle).

Lorsque je lui demande ce que ça lui apporte ces deux types de rencontres, elle me répond : « [temporalité de l'ouverture :] Ben c'est complémentaire en fait, parce qu'il y en a une, donc celle qui est plus éphémère, où t'es complètement dans l'apprentissage, tu apprends [...] comment ils vivent un peu au quotidien, comment ils communiquent, comment ils parlent, comment ils font plein de choses, donc t'es, enfin si t'es réceptif, tu observes beaucoup, tu te nourris un peu de tout ça, c'est un peu comme un livre, je ne sais pas, d'anthropologie, un peu, ouvert, parce que souvent les bouquins t'apprennent ce qu'il y a à visiter dans un pays, mais pas forcément beaucoup de choses sur les cultures, [...] Et puis comme je t'avais dit avant, je trouve que tout le monde est un peu différent, les gens ne sont pas standards, donc en plus t'apprends un peu comment ils sont personnellement. [temporalité de la respiration culturelle :] Alors que les autres gens avec qui t'as plus de similarités, tu vas plus être dans l'échange : « Ben moi j'ai vu ça » « moi j'ai vu ça », et puis on se nourrit un peu d'histoires, en fait, et d'anecdotes, des choses qu'on peut partager et de se dire : « ah j'ai vécu ça et ça me fait vraiment du bien de le raconter. » [...] [temporalité de l'ouverture :] Alors que, ouais c'est différent en fait de l'autre relation où on est plus en train de se découvrir les uns les autres. [temporalité de la respiration culturelle :] Alors que les autres c'est plus pour, ouais on se raconte des choses et se dévoile aussi, on parle aussi de soi-même. [...] » (CL150) Elle nous montre dans ces extraits la complémentarité de ces deux types de rencontre, nous donnant à voir comment elle manipule les deux temporalités dans sa « *time bubble* » pour construire son expérience du voyage et se construire.

Jean-Luc nous décrit également deux types de rencontre : « [temporalité de la respiration culturelle :] [...] là, les surprises de rencontrer quelqu'un, [...] ben voilà, d'un coup, ça fait comme un break dans le voyage [...] d'un coup tu peux déjà causer dans ta langue maternelle, échanger des trucs, ça c'est des moments aussi ouais vachement forts où c'est que ça change un peu la dynamique du voyage de tous les jours [...] » (JL27) « Ouais, je dirais il y avait / ben déjà, il y avait déjà différents types de rencontres, il y avait rencontres avec d'autres voyageurs / [temporalité de l'ouverture :] rencontres avec des locaux / et puis rencontres avec / ouais, je dirais les locaux,

mais / dans le domaine du tourisme, ce qui est un petit peu différent. / alors bon, [temporalité de la respiration culturelle :] rencontres d'autres voyageurs c'était / souvent ce qui était cool, c'était les échanges pour / pour les expériences déjà vécues par les autres [...] on était tombés sur un couple de suisses [...] eux leur but de voyager c'était pas vraiment de découvrir des paysages, mais c'était vraiment de découvrir d'autres personnes de / de faire d'autres rencontres [...] c'est à ce moment-là que j'ai vraiment réalisé l'importance de / ouais [temporalité de l'ouverture :] d'essayer de pouvoir discuter avec des locaux, et que ça donnait une autre dimension, je veux dire, il y avait la dimension paysage, environnement, [...] les choses matérielles / mais tout ça te racontait à moitié l'histoire du pays, [...] ça te racontait pas en fait / ben ce que les gens ils peuvent te dire sur la vie réelle dans le pays / et ça, ça a peut-être un petit peu changé avec la manière de voir les gens locaux.» (JL45) Jean-Luc nous donne à voir également comment il s'appuie sur ces deux temporalités pour se constituer sa « *time bubble* ».

Il nous dit encore : « [...] et finalement d'une personne que tu croises des fois au petit-déjeuner, tu partages, enfin il partage son histoire et tu partages ton histoire, et c'est même l'avantage avec les étrangers, [...] vu qu'ils voyagent, t'as des valeurs communes, généralement, et puis, tu peux aussi avoir une discussion ouverte et large, dans le sens ou finalement tu sais que c'est quelqu'un que tu rencontres peut-être pour un soir, une heure, ou un jour, mais que tu ne vas peut-être plus jamais revoir, donc tu peux être très libre aussi dans ce que tu dis. Peut-être que des choses que quand t'es dans le cercle de tes amis ou ta famille, tu ne vas pas forcément, je ne sais pas, peut-être pas tout dire, comme ça, mais là c'est une discussion très ouverte, ben voilà, tu balances, tu peux balancer les choses, quoi. [...] » (JL101) On peut lire là également comment fonctionne le rite de l'hospitalité entre voyageurs.

Dans la temporalité de la respiration culturelle, ils nous disent que des rencontres d'autres voyageurs occidentaux peuvent se faire également sur la route, que par la proximité culturelle, la sensation de partager la même sorte d'expérience, la même façon de voyager, ils y trouvent un tiers instruit leur permettant de mettre en mots, de mettre en récit leurs expériences de la grande itinérance et les transformations qu'ils y ont vécues et ainsi faire un retour sur Soi. Ils nous disent encore que ces rencontres sont complémentaires des rencontres avec les locaux (dans la temporalité de l'ouverture à l'altérité) plus éphémères mais très intenses, qui te transforment, qui te nourrissent, où l'autre te guide et te fait découvrir sa culture malgré les difficultés de communication. Ils nous

donnent ainsi à voir comment ils manipulent, par des savoirs existentiels, les deux temporalités dans leurs « *time bubble* » pour construire leurs expériences du voyage et se construire eux-mêmes.

Expériences de la temporalité du retrait

- Par un sentiment océanique vécu dans un lieu en communion avec d'autres gens

Nous nous appuyons ici sur une expérience de vécu du sentiment océanique de Céline que nous avons déjà analysé en partie dans le deuxième chapitre : 1.4. (sur le sentiment océanique) et 2.2. (sur la pensée sans mots). Pour rappel Céline nous parle du parc qui l'accueille comme la montagne l'a accueillie, qui lui permet de prendre du recul, de s'extraire de soi-même. Elle a le sentiment de faire partie de la scène parc, de faire partie d'un tout, de rentrer en communion avec les gens, « chacun ensemble ». Elle nous dit encore que ses expériences de rencontre avec l'autre, sont en travail, « comme en sommeil », créant un savoir qui dépasse le langage (c'est comme faire du vélo, on ne se dit pas les étapes pour en faire) disponible pour des rencontres ultérieures. Voici les éléments nouveaux et d'autres utiles à cette nouvelle analyse :

Céline nous dit : « / En fait c'est le moment où ça permet d'être juste dans l'instant présent. T'es pas en train de te projeter, t'es pas en train de faire le bilan de ta journée, t'es juste là, tu vois, c'est ça que je veux dire. C'est bizarre quand je dis que je prends du recul, t'aurais l'impression plutôt que je prends du recul et que j'analyse ma journée. C'est pas ça, quand je dis je prends du recul en fait ça veut dire que je m'extrais moi-même de ma journée, pour être, me poser maintenant dans l'instant présent. » (C203) « Ce genre de recul là. Ouais, je prends du temps pour regarder ce qu'il y a autour de moi, au lieu de regarder en moi, ou de regarder ce qui se passe dans ma tête, tu vois. » (C204) « [...] en fait je prends du recul, dans le sens où je mets de la distance entre ce que j'ai fait avant ce moment, et ce qui va arriver après. Je ne pense pas à ce qui va arriver après, je n'ai pas fait de plan, ça je le sais, je n'ai pas de plan, donc l'après n'est ni générateur de stress, ni d'angoisse. Et le avant c'est l'avant. / A cet instant je ne pense qu'à, sans me poser de questions, à regarder ce qui se passe autour de moi. A baigner dans ce / dans ce bruit et dans ces rires et dans ces gens qui marchent et qui jouent et qui se déplacent, tu vois, c'est ça. » (C206) « Le passé c'est une force. Moi je pense que le passé, ce qu'il vient de se passer, c'est justement ce qui me permet à ce moment-là de ne pas y penser. Je ne sais pas comment t'expliquer. Les expériences passées, et le fait de

lâcher prise sur ce qui nous maintient ici dans le quotidien, c'est une force et ça permet justement à ce moment-là de se dire je lâche prise, je mets ça de côté. [...] mais quand même à ce moment-là, je sais comment faire. C'est comme une séance de relaxation, tu vois. Ça veut pas dire que tu oublies ce que tu as fait le matin. Ça veut pas dire que tu fermes une porte, j'ai pas cette sensation de me dédoubler comme ça, en fermant une partie de moi et en ouvrant une autre partie de moi. J'ai pas cette impression, j'ai l'impression de juste / oublier pour quelques moments / et être dans l'instant présent. » (C207) « Ben oui elles sont là [ses expériences de rencontres], Ben oui, elles travaillent parce que c'est pas ma langue, ils parlent tous espagnol donc bien sûr que mes expériences de ma journée et des jours précédents elles sont là, [...] donc je pense qu'au fond c'est là, c'est comme en sommeil, [...] j'ai pas besoin d'aller le chercher, ça viendra naturellement, si j'en ai besoin, mais si j'en ai pas besoin, c'est pas la peine de s'encombrer de tout ça. C'est comme des compétences que t'as acquises, et que naturellement tu vas utiliser si tu en as besoin. [...] » (C208) « Non pas consciemment, j'ai jamais eu l'impression de le faire consciemment. » (C209)

Céline, dans cet extrait illustre très bien un vécu dans la temporalité du retrait. Au travers d'un sentiment océanique dans le parc en communion avec les gens (cf : « sentiment océanique »), elle semble y avoir vécu une expérience paroxystique (Maslow, 1972). En effet, par un travail à caractère existentiel de la pensée sans mots pendant ce temps du retrait, les expériences passées se travaillent de façon non consciente, transformant le passé en force qui permet de vivre l'instant présent, et créant des outils pour rencontrer plus tard lorsqu'il y a distance culturelle.

Quand je lui demande quand ce travail se fait dans son voyage, elle me répond : « Quand tu penses à rien. Moi je sais par exemple que quand j'ai pêché pendant de nombreux jours, en regardant la mer, je ne pensais, enfin, je vidais mon esprit. Ça veut pas dire qu'il ne travaillait pas, mais consciemment / rien. » (C210) « [...] quand tu dors aussi, évidemment, je pense que ça se construit tout doucement. / Tu vois dans un environnement, t'es baigné dans un environnement qui est propice en plus. Tu es stimulé, tu continues à être stimulé, par les odeurs, par les bruits, par le mouvement des gens autour de toi. Tu peux pas dire : « je suis là il ne se passe rien ». Il se passe plein de choses, probablement, mais consciemment tu me demandes si consciemment je me rends compte de quelque chose, j'ai pas l'impression, non. [...] » (C211) « Non pour moi, ça fait partie du voyage. / A part entière. / Si tu ne regardes pas le monde autour de toi, à ce moment-là c'est le parc, mais ça peut être la ville, la peut être la montagne, si tu prends pas le temps de te poser et de

regarder autour de toi, / pour voir où toi tu te situes à ce moment. / Je crois que c'est ça en fait le voyage / c'est être capable de s'arrêter, de se poser, de regarder, de ressentir les choses, de sentir les choses autour de soi, de / tu vois de ne pas être en train de juger [...] T'es pas en train de regarder avec tes yeux d'européens, où tout à l'air bizarre, [...] t'es un inconnu parmi d'autres, tu vois, tu fais partie de la masse du parc. / T'as rien à prouver, t'es juste là. » (C216) On peut lire dans cet extrait que ces moments de la temporalité du retrait font partie pour elle du voyage, et sont même essentiels à celui-ci, dans la mesure où ils permettent de ne pas regarder avec ses yeux d'européen, mais de vivre l'instant de l'intérieur.

- Par un sentiment océanique vécu seul, en communion avec la nature

Lorsque je demande à Céline de me parler du moment où elle était en Thaïlande au bord de la mer, elle me répond : « // [silence] voilà, j'ai tout dit [rires], tu vois ça là, le silence // ça / c'est tout, le bruit de la mer, / et puis comme tu ne peux pas rester là face à la mer pendant des heures sans que les gens ils se disent, elle saute, elle se suicide, elle débloque, elle va pas bien, tu pêches, mais ça sert à rien, tu choppes rien [...] mais ça légitime ta position d'être tranquille face à la mer en train de pêcher, tu vois. » (C340) « [...] et j'ai pêcher une dizaine de jours. Tous les jours, c'était génial. [...] » (C342) « [...] « Ouais ça dure depuis, ben, ça dure, ça dure, ça dure, quoi. » (C351) Lorsque je lui demande de qu'elle ressent dans ce moment-là, elle me répond : « Le calme, le silence, la zénitude [...] » (C354) « // c'est / en fait tu te ressources, tu vois. / T'es en train de capter toute l'énergie de la mer, toute cette force, tu vois. C'est comme si / tu te remplis / de tout ça, de ce vide en fait, c'est bizarre ce que je dis, de se remplir de vide, mais / enfin de se remplir de calme, de beau, d'espace, parce que quand tu as la mer en face de toi c'est à la fois petit et infini, et tu te nourris de ça. / c'est tout. / tu penses pas, je pense à rien, / mon esprit il est libre, tu vois, je ne suis pas en train de me dire : « ah combien de poissons je suis en train de pêcher, ah, tiens je vois ça. » Non je ne réfléchis pas, mon esprit il est au repos. / Il est / il est // ouais, tu penses à rien, tu penses juste au moment présent, là où t'es, et tu te dis, tu te dis rien, tu te remplis de ce que tu vois, et tu t'en nourris et c'est comme une force / je veux dire, tu sors d'une expérience comme ça, tu / t'es, t'es, t'es / tu peux tout surmonter. » (C355) « Non il y a pas de vide, mais t'as l'impression que tu captes l'énergie qu'il y a autour de toi. [...] » (C356) « Tu sens que tu te redresses, que tu fais face, que tu te recharges, que tu es plus fort. / tu es plus fort. » (C357) On peut lire dans ses propos qu'elle y a vécu un sentiment océanique en communion avec la mer.

Quand je lui demande si dans ce moment-là, pendant les dix jours, elle pensait au voyage, elle me répond : « Non pas du tout. » (C358) « C'est comme si les réflexions qui se menaient, se menaient au deuxième plan, tu vois, tu n'y as pas accès en fait. / Je dirais pas que mon esprit il était en repos / mais j'avais pas accès à la réflexion qui se menait en arrière-plan, comme dans un ordinateur quand il y a un programme qui est en train de se mettre à jour, et que toi tu continues à travailler sur autre chose. Ou que tu le laisses en veille, pourtant il continue à travailler. » (C360) « / Tu le sais que ça travaille parce que / parce que tu sens que ça se construit. / Tu sens que / tu sens que tout ce que tu vois, tout ce que tu as vu, tout ce que tu as traversé, c'est pas pour rien. / Tu sais pas quoi / tu sais pas pourquoi / tu sais pas à quoi ça va servir, mais ça se construit, c'est sûr que ça se construit, tu le sens, tu le sais, tu le perçois, en fait c'est ça, tu le perçois / mais tu ne le saisis pas, / c'est ça / c'est exactement ce sentiment-là, tu vois. Tu le ressens, tu le perçois, quelque chose se passe, mais il y a pas de mots, mais tu te dis pas à toi-même : « ah oui, je suis en train de faire ça, parce que », il y a pas de déduction, il y a pas de réflexion logico-mathématique, quelque chose se passe, quelque chose se construit, quelque chose / te pousse en avant, parce que pourquoi tu vas te relever pour pêcher, quoi. / Parce qu'il y a quelque chose qui est positif, sinon tu ne retournes pas pêcher pour faire du rien. Personne ne fait ça. / Ou alors t'es dépressif, quoi. » (C361) On peut voir que dans cette temporalité du retrait, les expériences de voyage de Céline semblent être mis au travail de façon non consciente, comme un ordinateur qui ferait des mises à jour en veille. Ce n'est pas un travail de sa pensée analytique, mais elle perçoit, elle sent, et elle sait qu'il y a quelque chose qui se construit, et pourtant elle nous dit qu'il n'y a pas de mots pour l'exprimer.

Lorsque je lui demande si elle avait besoin de ce moment-là, elle me répond : « / Je ne sais pas, mais en tout cas t'y vas, quoi. Tu ne te poses même pas la question. / C'est presque peut-être un besoin, je ne sais pas. / Mais ça se construit, c'est là, ça grandit, ça se nourrit de tout ça, tout ce positif, toute cette beauté, tout cet espace, le silence, le bruit de la mer. / Tu vois t'es là, t'as les yeux grands ouverts, il y a le hamac derrière toi, il y a le vent, il y a les petits vieux sur le rocher, tu vois le fond de l'eau, c'est transparent, c'est bleu, c'est turquoise, c'est / et tout ça / [c'est chuchoté] ça travaille [sifflement en scie] / Et tu sais que quelque chose d'extraordinaire va sortir de là, c'est sûr / parce que, en fait, moi j'ai pas essayé de donner de sens à ce voyage, tu vois. [...] En fait le but c'est la construction de soi, c'est, c'est, c'est un but intrinsèque, en fait, tu ne peux pas l'exprimer. C'est quelque chose qui se passe / qui t'apaise aussi, tu vois / parce que tu vois des choses qui peuvent te rendre fou / mais en fait non / mais ça ne veut pas dire que tu acceptes tout,

tu vois, comme ça. Mais je ne veux pas dire que tu relativises tout, c'est pas ça. C'est autre chose. / Il y a pas de mots, il faut le vivre c'est tout. Il faut que tu ailles pêcher dix jours [rire]. » (C362)

« *Tu te dis qu'il y a quelque chose qui se construit de super,* » (M363)

« Ouais, tu sais que ça va être extraordinaire. » (C363) Dans ces extraits Céline nous dit qu'elle a le sentiment que ce qui se construit dans cette temporalité du retrait, c'est extraordinaire, et ça participe à la construction de Soi. Cela semble se faire par une pensée sans mots.

Et lorsque je lui demande s'il y a quelque chose qui s'y est construit, elle me répond : « Plus tard, oui, oui, c'est pas, plus tard je me suis dit, c'est que au fur et à mesure tu prends conscience. / Tu prends conscience qu'en fait ben, / t'as décodé le monde presque, / tu vois tu as l'impression que tout est plus clair. / Je veux pas dire que t'as décodé tout le monde, mais tu comprends mieux comment les gens ils fonctionnent, comment les gens ils pensent, les cultures qu'il peut y avoir, les réactions des gens, tu vois c'est comme si t'avais multiplié par mille, ton éventail, en fait, de stimulus-réponses, tu vois. Que tu peux avoir en face de quelqu'un. Et que du coup t'étais plus adapté, en fait au monde. / Donc du coup t'es moins angoissé, t'es plus sûr de toi, mais c'est pas non plus, t'es pas pédant non plus, tu vois. / Au fond de toi / tu sais que quoi que tu entreprennes, tu vas réussir. C'est comme ça. » (C364)

« *Et ça, ça intervient où, en Thaïlande ?* » (M365)

« Oui » (C365)

« *Et ça se situe où dans ton voyage ?* » (M366)

« / Je ne sais pas comme ça / oh je dois être à neuf mois de voyage. / Ah ben c'est ça, le temps d'un accouchement. Le temps de construire un / c'est comme un, c'est ça, un parallèle avec la naissance, c'est un peu ça, il faut neuf mois pour construire un être humain, et il faut neuf mois pour réaliser que finalement pêcher dix jours c'est hyper constructif [rire]. » (C366)

« *Et donc tu rentres sur le dernier tiers de ton voyage ?* » (M367)

« Oui » (C367) Dans ces extraits Céline nous dit que ce qui a été construit dans cette temporalité du retrait, a non seulement permis de développer des savoirs existentiels (confiance en soi), mais aussi des savoirs qui lui permettent de lire le monde et les gens.

Dans ces différents extraits Céline illustre bien un vécu dans la temporalité du retrait. Elle nous décrit un sentiment océanique qu'elle vit face à la mer. Elle semble y vivre une expérience paroxystique qui, par un travail à caractère existentiel de la pensée sans mots (« comme écran de

veille de l'ordinateur »), lui permet de se créer des outils pour rencontrer lorsqu'il y a distance culturelle, mais aussi pour se rencontrer elle-même (« Le vrai but c'est la construction de soi »).

Jean-Luc nous parle d'une randonnée de vingt-cinq jours qu'il a fait dans l'Himalaya : « Ben je pense que ça a amené de pouvoir prendre plus de recul en fait. [...] c'était le trek où on était le plus coupé du monde, on va dire. [...] mais ça permet de prendre la distance / sur tout, et se retrouver plus dans son intérieur, ouais c'était aussi dans le but peut-être d'apprendre à mieux se connaître. Inconsciemment, c'était pas forcément dit de ma part, mais inconsciemment c'était aussi ça, mais quand tu marches des jours entiers, des jours d'affilés, où tu n'as aucune interférence, tu croises personne, tu n'as aucune information nouvelle, si ce n'est le paysage et tout ça. T'as vraiment le temps de, t'as du temps pour toi, t'as du temps pour essayer de mieux te connaître, te retrouver, peut-être essayer de clarifier des choses dans la tête, c'est comme si t'as plein d'idées, tout est brouillon, et puis t'as envie d'avoir beaucoup de temps pour reprendre les choses l'une après l'autre. [...] » (JL68) « [...] et ça me permettait d'être un peu dans mon monde, en fait, avec voilà, juste avec les paysages, et d'être libre de penser [...] » (JL70) « Je pense que / c'est un tout, [...] c'est-à-dire que c'est le fait qu'il y avait cet environnement qui te permet d'entrer dans cette bulle [...] » (JL73) « C'est assez difficile à répondre parce que / pour moi le temps il s'arrête, il s'arrêtait. Peu importe si on marchait quatre heures, si on marchait six heures, ou huit heures, j'en sais rien. / Justement dans ces phases de réflexions t'as plus vraiment, non j'avais plus la notion du temps, [...] » (JL74) « Je pense que c'était assez précis, mais comme il n'y a pas de conclusion, ça reste flou, dans le sens que, le but c'est d'arriver à répondre à quelque chose, mais finalement, il n'a pas la réponse, donc d'un côté c'est précis, mais d'un côté c'est flou, parce qu'il n'y a pas de conclusion. » (JL80) On peut voir dans cet extrait l'utilisation que Jean-Luc fait de la temporalité de retrait (vécue en immersion dans la nature) pour faire un voyage intérieur pour clarifier des choses dans sa tête. On peut ainsi voir la mise en œuvre de savoirs existentiels pour se constituer une « *time bubble* » dans son voyage.

Clem nous dit : « [...] il y avait des moments où j'aimais bien rêvasser dans ma tête, genre devant un super paysage, on se tait, enfin le moment fait que personne ne parle, et là t'es un peu en communion, en réflexion avec tout ce que tu as vécu, ce que ça t'évoque, ce que ça te donne envie de faire. / Ouais donc ces moments de calme, en fait, de réflexion, en contemplation en fait devant quelque chose. » (CL152) Dans cet extrait Clem nous parle de moments où elle avait besoin de

rêvasser dans un moment calme, souvent en communion avec un super paysage, ce qui lui permet d'être en réflexion avec tout ce qu'elle a vécu, donnant à voir son utilisation de la temporalité du retrait pour se constituer une « *time bubble* ». Il serait possible de faire un retour pour Clem sur ses expériences océaniques qui ont déjà été bien analysées dans la partie : « sentiment océanique ». Il en va de même pour Jo qui nous parle d'une expérience de sentiment océanique qu'il a vécu dans le désert du Uyuni (cf « sentiment océanique »). Il nous dit qu'il s'y sent comme travaillé par un mélange entre la sensation d'être soumis à l'inhospitalité des lieux mais aussi par le chemin qu'il a parcouru pour arriver là, et pourtant il se sent complètement déconnecté du monde, il se sent totalement plongé dans le lieu, dans le moment présent, et que pour lui c'est une sensation très impressionnante. Il est à noter qu'il fait le lien avec son expérience à Tahiti (J130), où il semble qu'il y ait vécu des moments de sentiment océanique.

Les interviewés nous disent, concernant leurs expériences dans la temporalité du retrait, qu'il s'agit de moments de calme où ils ont besoin de s'isoler du monde, ce qui leur permettent d'être en réflexion avec tout ce qu'ils ont vécu. Cela se fait souvent au travers d'un sentiment océanique soit en communion d'autres personnes, soit dans un moment de contemplation avec la nature. En effet Céline illustre bien un vécu dans la temporalité du retrait. Elle nous décrit un sentiment océanique qu'elle vit face à la mer. Elle semble y vivre une expérience paroxystique qui, par un travail à caractère existentiel de la pensée sans mots (« comme écran de veille de l'ordinateur »), lui permet de se créer des outils pour rencontrer lorsqu'il y a distance culturelle, mais aussi pour se rencontrer elle-même (« Le vrai but c'est la construction de soi »). Jean-Luc nous donne également à voir l'utilisation qu'il fait de la temporalité de retrait (vécue en immersion dans la nature) de sa « *time bubble* » pour faire un voyage intérieur pour clarifier des choses dans sa tête. Clem nous parle de moments où elle avait besoin de rêvasser dans un moment calme, souvent en communion avec un super paysage, ce qui lui permet d'être en réflexion avec tout ce qu'elle a vécu. Jo qui nous dit (en parlant du Uyuni) qu'il s'y sent comme travaillé par un mélange entre la sensation d'être soumis à l'inhospitalité des lieux mais aussi par le chemin qu'il a parcouru pour arriver là, et pourtant il se sent complètement déconnecté du monde, il se sent totalement plongé dans le lieu, dans le moment présent, et que pour lui c'est une sensation très impressionnante. Les interviewés nous donnent ainsi à voir l'utilisation qu'ils font de la temporalité du retrait pour se constituer une « *time bubble* » en voyage, ils semblent s'appuyer, dans cette temporalité du retrait, sur une pensée sans mots pour

construire, à partir de leurs expériences de voyage, des savoirs existentiels sur le monde et sur eux-mêmes.

Un exemple de manipulation de la « time bubble », comme outil dans un moment de transition du voyage

Nous ferons apparaître, dans le fil du discours de Céline, les différentes temporalités qu'elle met en œuvre pour se constituer une « *time bubble* », afin de donner à voir comment celles-ci s'articulent pour lui permettre de vivre une transition dans le voyage.

Céline nous dit « [temporalité de l'ouverture à l'altérité :] Non pas du tout [Ushuaïa n'était pas une enclave backpacker], c'était des locaux, [...] c'était une famille, et quand on est partis [...] ils ont vérifié deux fois qu'on avait tout notre trajet qui était bien [...] t'avais une cuisine commune, il y avait une salle de bain commune, donc forcément ça fait que les gens se rencontrent. / Et puis en fait ils se sont vraiment pris d'affection pour nous. Ils se sont comportés avec nous comme des enfants et des parents. » (C328) « Et ben on a vécu au rythme local, oui on s'est promenés, on a squatté, on a cuisiné, on a vécu comme les locaux, à l'intérieur au chaud parce que dehors il faisait froid [Rire]. Ouais. » (C330) On peut voir dans cet extrait que Céline était à ce moment-là, immergée dans les populations locales.

Lorsque je lui demande si c'était un moment particulier, elle me répond : « [temporalité du retrait :] Ouais c'est un moment où tu te poses, c'est comme quand tu te poses sur une place et que tu observes, tu fais partie du / tu retrouves des routines quoi. / Tu regardes la télé, tu te cuisines des petits plats, tu vas faire un petit tour, on a été voir aussi un petit parc où il y avait des castors, qu'on a jamais vu d'ailleurs. On a été aussi se balader sur la jetée, plusieurs fois, dans le centre-ville. Tu erres. » (C331) « Ouais, ouais, tu te reposes, tu vois tu te ressources. » (C332)

« *Tu m'as dit que ça faisait trois mois environ, vous aviez fait combien de pays ?* » (M333)

« Ouais, Pérou, Bolivie, Chili. Toute la descente du Pérou jusqu'au sud, quoi, donc ça représente cinq mille kilomètres. [...] je veux dire on avait sacrément bien baroudé, là on avait trouvé, en fait cet hôtel c'était comme un cocon, quoi. Alors c'était kitch à mort mais c'était un cocon. C'était tout, moi je revois exactement / ce que je voyais par la fenêtre, tellement j'ai dû passer de temps à observer par la fenêtre, à regarder dehors. Il y avait un genre de *no man's land* comme ça derrière

l'hôtel, et après il y avait la mer enfin le canal Beagle, tu le voyais en biais comme ça, [...] Tu vois c'était même pas beau, c'est pas beau Ushuaïa, c'est pas beau, et pourtant il y a une âme, c'est chaud, quoi. Il y a une chaleur dans cette ville, moi j'ai trouvé du réconfort dans cette ville, c'était comme un petit cocon, t'avais pas envie de partir, t'étais posée, t'étais bien, les gens ils étaient détendus, ils étaient gentils. Enfin ils étaient, pas gentils, ils étaient amicaux, tu vois moi je me suis sentie tout de suite à l'aise. » (C333) On peut voir dans cet extrait que ce moment intervient après quelques mois de voyage et quelques pays traversés. Elle s'y sent comme dans un cocon. On peut reconnaître ici un vécu dans la temporalité du retrait : elle nous dit que c'est comme être sur une place.

Lorsque je lui demande si la rencontre avec le couple suisse (précédemment analysée) faisait partie de tout ça, elle me répond : « [temporalité de la respiration culturelle] Ouais / c'était normal [...] » (C334) « / J'ai beaucoup regardé la télé. / Il y avait même un napperon sur la télé, et il y avait un couvre-lit rose brillant, je me rappelle [rires] c'était d'un kitch, [...] les conditions elles étaient dures, dehors il y a eu un peu de soleil, mais il faisait froid, il y avait du vent, des fois il y a eu de la pluie, et en fait, pourtant, cet hôtel il était vraiment chaleureux. On était bien, comme à la maison. » (C335) On peut lire dans cet extrait que Céline s'est appuyée sur un vécu de la temporalité de la respiration culturelle, notamment à travers la rencontre avec le couple suisse avec qui elle avait beaucoup parlé de son expérience et de la leur (Céline commençait son tour du monde et le couple suisse le terminait).

Lorsque je lui demande ce qu'était la suite du voyage, elle me répond : « [temporalité du retrait :] [...] Mendoza, c'est pareil on s'est posés / tranquilles, vivre sa vie, là c'était plus sur les places, il faisait chaud, vivre dehors, quoi. [...] Là à Mendoza tu retrouvais le soleil, tu retrouvais tes shorts, tu retrouvais les gens dehors, les fleurs, les places. Ah c'était super agréable. » (C336)

« *Et après ça vous étiez où ?* » (M337)

« [...] Ah ouais on était au Mexique, puis après au Guatemala, et puis après on était au Honduras. » (C337)

« *Et est-ce que tu as l'impression que le voyage* » (M338)

« Le rythme, si tu veux, le rythme était plus intense au début du voyage, [...] déjà quand on a pris le bateau pour descendre à Puerto Natales [Sud de la Patagonie], ça opère un changement de rythme. Par rapport au reste du voyage, parce que c'est un moment où, déjà t'es sur un bateau

[quatre jours] et il y a rien à voir, tu peux que voir que ce qu'il y a autour de toi, tu peux pas sortir, tu peux pas agir, t'es obligée de te poser, et d'être dans la contemplation. [...] Et du coup le voyage n'est plus le même, c'est le rythme, il est plus le même, quoi. / tu prends ce temps de la contemplation. / Tu prends ce temps de la rencontre, tu prends ce temps de / ben j'ai pas fait de sortie sur le canal Beagel, on a pas vu les phoques, mais ça va aller, on a rencontré Jean-Luc et Doris, on a été faire une ballade, pas prestigieuse mais c'était génial et on avait une vue de « ouf » sur Ushuaïa. Et ça c'est / ça c'est / c'est plus / c'est différent, c'est pas plus ou moins, c'est autre chose. / » (C388) On peut lire dans cet extrait que Céline a vécu une transition de voyage, d'un voyage dans une forme culturelle à un voyage dans une forme sidérale (voir dans le chapitre I « un voyage sidéral » où une partie de cette expérience a été analysée).

Dans cet extrait, Céline illustre bien comment elle manipule les trois temporalités de la « *time bubble* » pour en faire un outil dans un moment de transition du voyage : créer la bascule entre une forme culturelle et une forme sidérale du voyage (cf : « un voyage sidéral »). Elle nous dit vivre à Ushuaïa comme les locaux, elle nous parle de sa rencontre avec la famille de l'hôtel dans le rite de l'hospitalité (temporalité de l'ouverture à l'altérité avec une rencontre forte) – Elle nous parle de sa rencontre de Jean-Luc et Doris, mais aussi d'avoir beaucoup regardé la télé (temporalité de la respiration culturelle avec mise en mots des expériences du voyage) – Elle nous parle de cette expérience comme une pause dans le voyage (temporalité du retrait accompagnée d'épisodes océaniques). Pour elle Ushuaïa a été un élément important de la bascule du voyage dans une forme sidérale initiée depuis l'expérience du bateau et se poursuivant avec l'expérience du parc à Mendoza : « Et du coup le voyage n'est plus le même, c'est le rythme, il est plus le même, quoi. / tu prends ce temps de la contemplation. / Tu prends ce temps de la rencontre, » (C338)

Il est à noter que Jo fait le lien entre une expérience océanique vécue dans le Salars du Uyuni avec son expérience à Tahiti, où il semble qu'il y ait vécu des moments de sentiments océaniques : « [...] A Tahiti, oui, j'avais des moments différents, parce que c'était pas sec, comme un désert, mais c'était le pacifique, c'était différent [rire] mais pour d'autres raisons. Oui, effectivement [...] » (J130). Pour rappel, il y a été accueilli par un ami marseillais (temporalité de la respiration culturelle), avant de s'immerger dans une famille de locaux qui lui a donné la sensation de vivre la vraie vie des tahitiens (temporalité de l'ouverture à l'altérité). Enfin il nous dit que cette expérience a permis de transformer la forme de son voyage (cf : chapitre I « le voyage sidéral »). On peut

supposer que lui aussi a manipulé les trois temporalités de sa « *time bubble* » pour accompagner ce basculement de la forme du voyage.

Il est à noter encore que Jean-Luc a utilisé son expérience au Cambodge pour réaliser une bascule dans une forme sidérale du voyage (cf : chapitre I « le voyage sidéral »). Pour rappel, il avait décidé de prendre des vacances dans le voyage, de se poser pour la première fois (« c'était pas dans nos habitudes ») dans un petit village au bord d'une plage, il nous parle également de chaises longues, de milkshakes, autant d'éléments qui font partis de l'imaginaire culturel lié au tourisme occidental. On peut penser qu'il s'est appuyé ainsi sur la temporalité de la respiration culturelle. Les quelques jours décrits, la rencontre avec une famille cambodgienne propriétaire d'une petite baraque-restaurant sans prétention où il passait ses journées, nous permettent ressentir dans ses propos l'expérience sidérale qu'il y a vécue. Il nous parle d'un moment magique, par la rencontre et par le fait qu'elle soit inattendue. On peut voir dans ses propos une temporalité de l'ouverture à l'altérité. Il nous dit aussi : « [...] ce qui était super c'était d'être posé pour plusieurs nuits à la même place, de ne pas reprendre son sac à dos chaque matin. D'avoir entre guillemets pendant quelques jours un « chez-soi », enfin un pseudo chez soi, enfin une chambre où tu as tes affaires dedans, tu ne repars pas chaque jour. Et puis finalement ne plus réfléchir où tu pars le lendemain, de juste entre guillemets de te lever quand tu veux, d'aller sur la plage, de boire et manger si tu veux, de dormir, te reposer, c'était un repos physique, et mental, aussi, en fait. / Et oui, c'était ce besoin d'être posé, dans le voyage, voilà, de ne plus chaque jour repartir avec le sac à dos. » (JL104) On peut lire dans cet extrait qu'il s'est également appuyé sur une temporalité du retrait. On peut ainsi penser que Jean-Luc s'est constitué une « *time bubble* » afin de l'accompagner dans la transformation de la forme de son voyage.

Bilan du troisième thème :

En ce qui concerne la temporalité de la respiration culturelle, les interviewés nous disent qu'internet leur permet de maintenir le contact avec ceux restés au pays ou les autres voyageurs qu'ils ont rencontrés sur la route. Les enclaves leur permettent de faire une pause, de se ressourcer, de retrouver des routines, des sensations occidentales et quelque fois de faire de vraies rencontres d'autres occidentaux avec qui il est possible de se lier d'amitié. Ils nous disent que ces rencontres d'autres voyageurs occidentaux peuvent se faire également sur la route, que par la proximité culturelle, la sensation de partager la même sorte d'expérience, la même façon de voyager, ils y

trouvent un tiers instruit leur permettant de mettre en mots, de mettre en récit leurs expériences de la grande itinérance et des transformations qu'ils y ont vécues et ainsi de faire un retour sur soi. Ils nous disent encore que ces rencontres sont complémentaires des rencontres avec les locaux (dans la temporalité de l'ouverture à l'altérité) plus éphémères mais très intenses, qui te transforment, qui te nourrissent, où l'autre te guide et te fait découvrir sa culture malgré les difficultés de communication.

Les interviewés nous disent, concernant leurs expériences dans la temporalité du retrait, qu'il s'agit de moments de calme où ils ont besoin de s'isoler du monde, ce qui leur permet d'être en réflexion avec tout ce qu'ils ont vécu. Cela se fait souvent au travers d'un sentiment océanique soit en communion d'autres personnes soit dans un moment de contemplation avec la nature. Ce sentiment océanique peut mener à une expérience paroxystique (Maslow, 1972). En effet, il ressort de l'expérience de Céline, que par un travail à caractère existentiel de la pensée sans mots pendant ce temps du retrait, les expériences passées se travaillent de façon non consciente (« comme écran de veille de l'ordinateur »), transformant le passé en force qui permet de vivre l'instant présent, et créant des outils pour rencontrer lorsqu'il y a distance culturelle, mais aussi pour se rencontrer soi-même. Il semblerait également que le voyageur autour du monde se serve de la « *time bubble* » comme outil pour accompagner des moments de transition dans le voyage. Cet élément serait à explorer plus en profondeur, dans une recherche future.

Les quatre interviewés font appel, dans une rythmicité qui leur appartient, aux trois temporalités de la « *time bubble* », chacune de ces temporalités étant ressentie comme partie intégrante du voyage. Et même si ces temporalités peuvent être considérées comme des pauses prises les unes par rapport aux autres, elles sont ressenties comme complémentaires. Il est à noter que les savoirs existentiels construits par le voyage en grande itinérance et mis en lumière dans la partie précédente (changer leur rapport aux gens, à la société, aux valeurs de la vie, à revenir à l'essentiel afin de mieux comprendre, de s'ouvrir et de s'intéresser réellement aux autres mais aussi d'avoir appris à lire le monde, de façon plus globale et sensible, en reliant leurs différentes expériences ou encore à mieux se connaître, à avoir une confiance inébranlable en eux.) sont des outils qui leur permettent de s'investir dans chaque temporalités de la « *time bubble* », mais qui sont aussi, en retour, développés à l'intérieur de celles-ci, ainsi que dans leur articulation par la « *time bubble* ». Autant d'éléments qui nous permettent de valider en tendance l'hypothèse 3c : Cette construction de savoirs existentiels permet au voyageur de se constituer une « *time bubble* ».

4. Sentiment d'avoir réalisé un tournant de vie

Ce quatrième thème de recherche a pour objectif de tester l'hypothèse 3d : La constitution de cette « *time bubble* » permet de se préparer à mieux vivre ses futures transitions de vie. Pour repérer cela, il faut d'abord appréhender quelle transition de vie a suivi le retour du voyage et en quoi la « *time bubble* » a permis au voyageur de s'y préparer. D'où le thème « sentiment d'avoir réalisé un ou des tournants de vie après le voyage ».

Rappelons que la sous-hypothèse précédente nous a permis de montrer que les voyageurs se sont créés, au cours de leur voyage autour du monde, une « *time bubble* ». Celle-ci est constituée d'une temporalité de l'ouverture au monde qui leur permet une mise en abyme de l'autre et de soi et ainsi une formation à la rencontre de l'autre et de soi, une temporalité du retrait qui leur permet de « digérer » et de mettre au travail ce qui s'est joué dans les différents temps de la rencontre, et enfin une temporalité de la respiration culturelle qui leur permet de mettre en mots les différentes acculturations et de les tester auprès de leurs pairs. Dans les analyses suivantes nous nous attacherons à documenter les transitions de vie que les interviewés ont vécues après le tour du monde, nous indiquerons les temporalités de leur « *time bubble* » (construit en voyage) sur lesquelles nous pensons qu'ils s'appuient pour réaliser leur transition de vie à leur retour, mais également leur possible élaboration d'une nouvelle « *time bubble* » (construite à partir de celle du voyage) pour vivre de nouvelles transitions de vie tout au long de leur vie. Pour ne pas surcharger cette partie, nous ne convoquerons pas le détail des analyses de la sous-hypothèse précédente documentant la « *time bubble* », mais nous indiquerons les différentes temporalités sur lesquelles nous nous appuyons pour les nouvelles analyses, afin de permettre un retour sur le détail de celles-ci, si cela est nécessaire.

Le sentiment que le tour du monde les a transformés pour la vie

Lorsque je leur pose la question de savoir s'ils avaient le sentiment que ce voyage les avait transformés pour la vie, les quatre interviewés répondent par l'affirmative : « Ouais quand je suis rentrée, j'étais complètement transformée [...] » (CL45), « Oui, oui / c'est vrai que je vois le monde

différemment depuis le voyage. Je suis changé par le voyage / je suis changé, le regard sur les autres gens a changé. » (J46), « Ben clairement oui [...] ça m'a marqué pour la vie, ça m'a changé pour la vie, dans le sens que, dans la manière où je réfléchis, dans la manière où peut-être j'agis, [...] oui dans ce sens-là ça m'a marqué pour la vie, et probablement changé en partie pour la vie, oui./ » (JL60) « / Ouais c'est sûr. » (C121)

On peut penser que les transformations qu'ils ont vécues se sont faites par métissage, par une exposition à une altérité qu'ils auraient eu dans la temporalité de l'ouverture, intégrées au Soi dans la temporalité du retrait, et intégrées à leur identité dans la temporalité de la respiration culturelle.

Le voyage a transformé leurs manières de voir le monde et eux-mêmes, pourtant ils ont le sentiment que leur vie n'a pas changée du tout au tout une fois rentrés

Jean-Luc nous dit : « [...] Oui, oui j'ai changé, bien sûr, j'ai changé durant le voyage, j'ai changé en découvrant / comment les autres vivent, en découvrant comment / la richesse et la pauvreté, les gens heureux, les gens malheureux, la / la guerre, les conséquences de la guerre / j'ai changé, j'ai / j'ai appris à prendre du recul / donc ce côté-là, je pense que je me suis plus ouvert au monde, j'ai plus réalisé que / qu'il y avait autre chose. [...] » (JL50) « [...] ça m'a marqué pour la vie, ça m'a changé pour la vie, dans le sens que, dans la manière où je réfléchis, dans la manière où peut-être j'agis, après même si ça ne m'a pas changé fondamentalement sur / je n'ai pas rejeté la société Suisse, j'ai pas totalement / parti dans une autre direction ou fait un autre métier, ou changer complètement ma manière de vivre par rapport à avant, par contre je vois les choses différemment, et puis / dans ce sens-là, oui dans ce sens-là ça m'a marqué pour la vie, et probablement changé en partie pour la vie, oui. / » (JL60) Jean-Luc nous dit s'être transformé bien que pas du tout au tout comme il l'avait imaginé avant de partir.

Céline nous dit : « [...] Je pense qu'il y a deux solutions, ou on s'effondre ou on en sort grandi. / Moi j'ai eu la chance de faire des expériences qui m'ont fait grandir. / Qui m'ont fait murir, qui / m'ont donnée confiance en moi, qui m'ont / porté. [...] » (C111). Lorsque je lui pose la question : « *Penses-tu que ce voyage t'a transformé pour la vie ?* » (M121), elle me répond : « / Ouais c'est sûr. / il y a avant, il y a pendant, et il y a après. / Et il y a après après. // Parce qu'après après on oublie aussi. » (C121) « Et bien, il y a le retour tout de suite où on se sent surpuissant, / super bien

/ où tout est, invincible, invincible. / Enfin j'avais l'impression d'avoir cette force en moi et / je pense qu'après / on se réadapte à la culture qu'on a quitté avant le voyage / et on reprend nos mauvaises habitudes si je peux dire ça comme ça. // De mon point de vue. / » (C122) Céline nous parle d'expériences qui l'ont fait grandir, mais qu'elle s'est réadaptée à sa culture une fois rentrée.

Jo nous dit qu'il voit le monde différemment depuis le voyage. Qu'il est changé par le voyage et que son regard sur le monde et les gens a changé aussi : « Oui, oui / c'est vrai que je vois le monde différemment depuis le voyage. Je suis changé par le voyage / je suis changé, le regard sur les autres gens a changé. » (J46)

Clem nous dit de ne plus voir les choses de la même manière, qu'elle s'est rendue compte qu'il y a des cultures qui pensent d'une manière complètement différente à la sienne, qu'ils n'ont pas la même idée du bonheur. Depuis son tour du monde elle réfléchit à pas mal de sujets par rapport à avant, notamment que c'est différent ailleurs et que ça la remet à sa place : « Ah ouais, ouais, ouais. / Ouais, ouais. Je pense qu'on ne voit plus les choses de la même manière, quoi, on se dit, il y a des cultures différentes, qui pensent de manière complètement différente à la nôtre, et des gens qui vivent avec rien, et ça aussi des fois je me dis on a une idée du bonheur, peut-être ici qui est, peut-être pas la même que des gens, dans d'autres pays, après quoi est-ce qu'on court en fait. / Enfin je réfléchis pas mal en fait sur ce genre de sujet, et le fait d'avoir voyagé je pense que c'est ça aussi qui m'y amène. Parce que peut-être je ne réfléchirais pas autant, si je n'avais pas voyagé comme ça. / Donc / ouais de savoir que c'est différent ailleurs, ça te remet en place, quoi à chaque fois. » (CL54)

On peut lire dans les entretiens des interviewés que le voyage a transformé leurs manières de voir le monde et eux-mêmes, bien qu'ils ont le sentiment que leurs vies n'ont pas changé du tout au tout une fois rentrés. On peut penser que les transformations vécues par la rencontre de l'autre dans la temporalité de l'ouverture, et intégrées au Soi dans la temporalité du retrait, ont été testées et mises en récit tout au long du voyage dans la temporalité de la respiration culturelle, auprès de pairs internationaux ou par internet auprès de leurs proches. Nous pouvons penser que ce travail dans cette temporalité leur a permis de se préparer au retour, notamment dans la dernière phase du voyage.

Par une transformation silencieuse

Clem nous dit que quand elle est rentrée, elle était complètement transformée, et qu'elle s'en ait rendu compte lorsqu'elle a dû se remettre au quotidien de sa vie. Ces expériences ont transformé la vision qu'elle porte sur les choses et sur sa propre vie : « Ouais quand je suis rentrée, j'étais complètement transformée, surtout de se remettre au quotidien, et / de se dire qu'on était quand même pour la plus part du temps dans des pays pas trop favorisés, puis là on retrouve un peu l'opulence de nos pays occidentaux, dont on ne savait pas du tout que c'était l'opulence avant, et tu te dis : « [...] c'est pas la vraie vie en fait, [rire] enfin c'est ma vraie vie à moi, mais quand tu regardes l'ensemble de la planète, c'est pas la majorité des gens, quoi. Donc, ouais on a de la chance d'être protégés de plein de choses, d'avoir un toit, à manger, tout ça. Mais il faut aussi penser que c'est pas pour tout le monde pareil. Et ça, ça m'a vraiment, ouais, transformée, quoi. Ouais, je ne vois plus du tout, je sais que j'ai de la chance, même si on se plaint, c'est toujours pareil, quoi surtout quand on revient dans le quotidien, mais ça, c'est un truc qui restera, quoi, on est pas dans la majorité des gens, quoi. » (CL45)

C'est d'autant plus parlant lorsque Jean-Luc nous dit avoir été frappé par le fait que rien n'avait changé dans son entourage lorsqu'il était rentré, comme si son voyage n'avait pas existé, il nous parle de vide temporel : « [...] c'est de rentrer et de se rendre compte que / que finalement, il n'y a rien qui a changé. / Que justement, que / alors vraiment l'exemple vraiment typique, c'est / je suis arrivé chez mes parents, donc voilà dans leur maison, t'as l'impression que tu es parti hier / voilà, ils ont / il y a les mêmes meubles, les mêmes discussions, il y a, t'as le journal posé sur la table, enfin tout est pareil, et là c'est vraiment, là c'est, on parlait avant du temps qui s'arrête, mais là c'est, là c'est un peu différent, c'est un vide temporel, ou je ne sais pas, t'as l'impression que, waouh, t'as vécu tellement de choses pendant une année, / et en fait en même temps t'as l'impression que tu es pas parti, donc là c'est / waouh là ça fait vraiment / ça fait vraiment bizarre / ça fait même / peur, ouais, peur, je ne sais pas si c'est le bon mot, mais ouais c'est / ça c'était le truc le plus frappant, de voir que, tout ce que tu as vécu et puis que finalement eux ils ont vécu un truc / je dirais une année comme d'habitude, et puis / de se rendre compte / dans une même période de temps / tu peux vivre la routine / ou tu peux vivre tout autre chose. / et c'est la même durée, donc c'est à toi de choisir [...] » (JL55)

Les interviewés nous disent avoir été transformés pour la vie par le voyage, pourtant, ils nous disent que leur vie n'a pas changé du tout au tout, mais que c'est le retour dans le quotidien de leur pays qui les ont fait réaliser que leur vision du monde et d'eux-mêmes s'était transformée. On peut penser ainsi à une transformation silencieuse élaborée au fur et à mesure et tout au long de leur voyage. On peut penser que les transformations successives vécues par la rencontre de l'autre dans la temporalité de l'ouverture, et intégrées au Soi dans la temporalité du retrait, ont été testées et mises en récit tout au long du voyage dans la temporalité de la respiration culturelle, auprès de groupes d'appartenances occidentaux éphémères. Ainsi, le travail de la temporalité du retrait combiné à celui de la temporalité de la respiration culturelle, leur permettraient d'intégrer, petit à petit, les différentes altérations de soi par la rencontre de l'autre, vécues dans la temporalité de l'ouverture, leur donnant le sentiment d'une certaine continuité du soi.

Une capacité à baser leur vie sur une actualisation de soi (Maslow), alternant par des périodes de sédentarisation de l'être et des moments de redynamisation

Céline nous dit ressentir avoir deux Moi, un résigné qui est obligé de vivre cette vie, et un autre libre lorsqu'elle repart ou quand elle rencontre quelqu'un : « / Je pense qu'il y a deux Moi maintenant. // Il y a le moi qui est obligé de vivre cette vie. / Parce que c'est comme ça et qu'il faut bien vivre, manger etcetera / mais ça veut pas dire que je la vis mal mais / quelque part il y a l'autre Moi, l'aventurière qui / attend juste qu'on ouvre la boîte pour repartir. / » C123) « [...] quand je repars, / où quand je rencontre quelqu'un / je suis moi de nouveau. // » (C136)

Jo nous explique pourquoi lorsqu'il a décrit le parcours de son tour du monde, il l'a fait jusqu'à son retour en France. Il nous dit : « parce que c'est lié, [...], / il y a le tour du monde qui a provoqué des changements dans nous, et dans nos carrières, et dans la géographie des pays, qui a provoqué un autre changement, et tout est lié à la fin. Mais aussi parce que ça fait une boucle, un peu » (J58). « Mais pour nous je pense que ça fait une boucle, on habitait à Strasbourg, on est partis, on a fait un tour du monde qui durait douze mois, et après on a rebasés nos vies sur ça, [...] même il y a deux ans on ne savait pas qu'on allait réhabiter à Strasbourg, et ça fait une vraie boucle pour nous, parce que on est partis de Strasbourg il y a huit ans, [...] donc les quatre ans en Angleterre, on était

pas chez moi aux Etats-Unis, on était pas chez Clem en France, on était ailleurs, et c'était comme un autre voyage, qu'on a fait en Angleterre, une autre expérience. [...] » (J58)

Il nous dit encore : « [...] Donc je faisais ça à Washington DC [...] j'avais une certaine connaissance du monde. Et ça m'a donné un autre trajet, [...] avant à Strasbourg, [...] je vendais des produits chimiques, [...] partout en Europe [...]. Et après quand je suis arrivé après le tour du monde [...] je vendais une certaine connaissance, une certaine vue sur le monde, de politique, et ce monde-là, n'était pas vraiment dans mes pensées avant d'habiter à Washington DC, [...] et Clem a commencé dans une ONG [...] Qui aidait les gens en Afrique, par exemple, à faire le développement durable de cacao, [...] ben une autre capitale où c'est possible de faire ce type de choses c'est Londres. [...] on a muté à Londres avec les carrières qu'on a commencé à Washington DC, et ça continuait en fait ce trajet qu'on a commencé [...] Et ça nous a permis de vivre quatre ans à Londres, [...] [ce qui] nous a permis de revenir à Strasbourg, avec nos carrières, et vivre ici à Strasbourg [...] Si on a pas fait un tour du monde, on a pas travaillé à Washington DC, [...] on a pas fait Londres, et [...] on est peut-être pas revenus à Strasbourg. Donc, c'est plus lié que ça, et le fait qu'on était toujours en mouvement d'un pays à l'autre, c'est un peu notre tour du monde qu'on a fait. Il y a deux versions en fait, il y a une année, en fait ça a complètement changé notre vie pour les derniers huit ans après cette expérience. » (J58) Il nous dit que même s'ils ne savaient pas encore qu'ils allaient revenir à Strasbourg, il a le sentiment de continuer un peu à voyager depuis leur arrivée aux Etats-Unis (en passant par l'Angleterre) et que le tour du monde continue d'une autre façon. Il a le sentiment d'être toujours en mouvement d'un pays à l'autre et de baser sa vie sur son voyage autour du monde.

Clem nous dit : « Oui, après on a réalisés que les Etats-Unis c'était pas notre truc, [...] on a bien fait quand même de le faire, même si c'était pas facile, il y a eu des chouettes moments [...] Jo il a transféré son boulot, [...] donc il m'a dit « chérie, Londres ? ». « Oh, ah bon à Londres » comme ça, ça me faisait vraiment peur. [...] on a bossé le lendemain qu'on est arrivés. Donc là c'était vraiment top. / On avait quand même moins de chocs [...] on avait l'impression d'être un peu plus chez nous, en fait, en Europe, quoi. Et même [...]. » (CL51) « Oui, finalement on est revenus à Strasbourg, exactement, donc, on a bouclé la boucle, neuf ans après [rires], et ouais on voulait fonder une famille à Londres, et puis ça a pas marché, pareil ça a mis deux ans à avoir le bébé, avec des moments très difficiles aussi, et à un moment on s'est dit : « c'est plus pour nous, avec un

rythme de vie trop effréné. » On se verrait bien revenir en France [...] Et tu me croiras si tu veux, le jour où on arrive en avion [...] c'est le jour où Pénélope a été conçue [rires]. Contre toute attente [...] Donc c'était un beau cadeau, quoi, ça nous a conforté dans notre idée qu'on a bien fait de revenir ici. » (CL52) On peut lire dans cet extrait que Clem a développé une capacité à alterner des périodes de sédentarisation et des moments de remise en mouvement afin de s'épanouir dans la vie.

Jean-Luc est reparti faire un deuxième tour du monde quinze ans après le premier. Lorsque je lui demande de comparer les deux il me dit : « [...] A comparer, je pense la première fois c'était vraiment, c'était de la volonté de découvrir le monde. Alors que là, la deuxième fois, donc quinze ans plus tard, c'était plutôt la volonté de faire une coupure, un break par rapport à la vie professionnelle, par rapport, enfin pour ma part, par rapport à un déséquilibre quand même. Parce que par rapport à ma vie professionnelle, ces dernières années, je m'investissais beaucoup, je passais énormément de temps pour le travail plutôt que pour des choses privées, ou loisir, et du coup, j'étais arrivé à un point où c'est que finalement je n'avais plus l'équilibre que je voulais, je pense que c'est peut-être pour compenser un certain nombre d'années, où c'est que j'avais plus assez de temps pour moi et de retrouver une certaine liberté et d'avoir du temps que pour moi en fait. Après, voilà, après ce goût du voyage, ce goût de découvrir, il était toujours là, donc là il y a quinze ans, encore aujourd'hui, et il sera encore demain. Donc c'est l'idée du voyage qui est venue, ce n'était pas juste de faire une coupure et rester à la maison, mais c'était faire une coupure et d'en profiter pour aller découvrir le monde. Parce que la liste des pays que j'ai envie de découvrir elle est encore longue, et elle est toujours encore longue [rires] donc voilà, c'est un peu, donc non c'est pas spécifiquement les mêmes raisons. » (JL67) « [...] T'as vraiment le temps de, t'as du temps pour toi, t'as du temps pour essayer de mieux te connaître, te retrouver, peut-être essayer de clarifier des choses dans la tête, c'est comme si t'as plein d'idées, tout est brouillon, et puis t'as envie d'avoir beaucoup de temps pour reprendre les choses l'une après l'autre. Et donc voilà, lié aussi je pense lié à l'âge des quarante ans, une sorte / de bilan intermédiaire, qu'est-ce qui s'est passé avant, qu'est-ce qui se passera après. [...] » (JL68) On peut lire dans ces extraits que Jean-Luc est parti dans ce deuxième tour du monde pour se retrouver lui-même, pour faire un voyage intérieur, pour trouver des réponses existentielles, alors qu'il ressentait dans sa vie quotidienne un déséquilibre d'autant plus marqué qu'il venait d'avoir quarante ans et qu'il faisait le bilan de sa vie. Il est à noter

qu'il a eu besoin de faire ce travail par le voyage, en se confrontant au monde, à l'altérité, plutôt qu'en prenant juste une année sabbatique chez lui.

Lorsque je lui demande si ce voyage lui a permis de faire ce travail, il me répond : « Oui, j'ai le sentiment, c'est plus qu'un sentiment, j'ai fait un travail sur moi, / pas forcément, qui n'a pas abouti sur tout, mais qui m'a fait énormément de bien, qui m'a, / je suis rentré en étant plus serein, en fait, en étant plus / ouais en étant mieux, clairement je suis rentré beaucoup mieux que ce que je suis parti, je veux dire, d'une part physiquement, au niveau du repos, mais je dirais ça c'est la partie facile, tu te reposes et puis, ben voilà, ça c'est facile de se reposer physiquement, mais mentalement, ouais en ayant moins de choses qui vont dans tous les sens dans la tête. Donc, voilà, oui, ça m'a clairement aidé, ça m'a clairement aidé, même si, même / voilà, aussi durant le voyage j'en ai profité en Thaïlande, de faire des initiations, de la méditation du yoga, enfin pas mal de choses pour aider l'esprit à se canaliser, et ça, j'en sors grandit en fait. Et ça, au-delà des échanges, c'est quelque chose que je trouve génial avec le yoga que j'ai commencé là-bas, ben je me dis c'est quelque chose que je continue aujourd'hui de faire un petit peu de yoga, et si j'entends bien le continuer longtemps, c'est quelque chose qui vient du voyage, donc c'est comme une sorte de continuité du voyage, qui va jamais s'arrêter finalement et dont la source est dans le voyage finalement. Et ça, ça permet de poursuivre un bien être physique, mais également un bien être mental. » (JL110) On peut lire dans ces propos que le voyage autour du monde l'a aidé à faire se cheminement existentiel, et qu'il a construit en voyage des outils qui lui permettent de poursuivre ce travail une fois rentré.

On peut lire dans ces différents extraits la capacité des interviewés à baser leur vie sur une actualisation de soi (Maslow), alternant par des périodes de sédentarisation de l'être et des moments de redynamisation de celui-ci, lorsque le besoin se fait sentir. On peut penser qu'ils mettent en place une nouvelle « *time bubble* » dans leur vie une fois rentrés du tour du monde, avec une temporalité de la sédentarisation dans des nouveaux groupes de références (qui fonctionnerait comme la temporalité de la respiration culturelle), une temporalité de l'actualisation de soi où il mettent en tension leurs volonté de développement personnel avec les contraintes de la vie quotidienne (qui fonctionnerait comme la temporalité du retrait) et enfin une temporalité de l'ouverture au monde afin de se donner les moyen de vivre cette actualisation de soi (qui fonctionnerait comme la temporalité de l'ouverture).

Un métissage « spirographique » d'ordre anthropologique.

Clem nous dit : « Ouais, oui, alors ce qui m'a peut-être transformée, c'est que je trouve quand tu voyages [...] tu trouves toujours des avantages et des inconvénients un peu partout. [...] Et quand tu voyages beaucoup, [...] tu te dis : « Ah ça serait vraiment bien si tu pouvais intégrer toutes les choses bien, dans tous les pays qu'on a vus. » [...] c'est pas facile au quotidien, parce que tu es toujours dans la culture dans laquelle tu vis, mais c'est bien, enfin c'est un peu ce que ça m'a apporté, quoi. [...] je fais attention dans ma vie à l'être [respectueux] encore plus qu'avant, si possible, à l'intégrer, parce que c'est vraiment quelque chose qui me paraît important, et qui fait que ça peut améliorer ma vie, et celle des autres, j'espère quoi. Pour avoir un impact positif. Ouais, voilà, c'est un peu ça que j'essaye de retirer de chaque voyage, c'est tous les trucs bien, les garder, pas les oublier, les faire fructifier, et les transmettre, si possible. » (CL123) Cet extrait vient conforter l'idée que la rencontre de l'autre serait une micro-liminarité qui, par épiphanies cumulatives, permettraient de réaliser, par une acculturation d'ordre anthropologique, une transformation existentielle vers leur propre ipséité, révélée, accompagnée et « travaillée » dans ce cheminement par le métissage avec ce qui est autre.

Au travers d'un cas pratique jouant sur ses intégrations d'ordre ethnologique lors de ses expatriations ainsi que sur son expérience de la grande itinérance, Jo nous donne à voir ce que peut être cette acculturation d'ordre anthropologique. Lorsque je lui demande s'il arrive à changer de point de vue pour définir par exemple ce que c'est d'être un homme de quarante pour un américain. Il me répond : « Oh oui c'est sûr. Oui » (J141)

« *Est-ce que tu arrives à visualiser maintenant ce que c'est un homme de quarante ans du point de vue culturel français ?* » (M142)

« Oui » (J142)

« *T'arrives à basculer* » (M143)

« Oui » (J143)

« *Oui, et Anglais* » (M155)

« Mais c'est, il faut généraliser un peu, parce que » (J155)

« *Mais t'arriverais à te dire* » (M155)

« Oui. » (J155)

« *Anglais aussi tu* » (M156)

« Oui » (J156)

« *Et maintenant si je te demande ce que c'est un homme de quarante ans, au niveau mondial, de l'humanité, est-ce que tu arriverais à visualiser ça, ou pas* » (M157)

« / oui, ben si c'est pour généraliser, créer une image, » (J157)

« *Est-ce que tu arriverais à puiser dans tes sensations pour essayer de visualiser ça* » (M158)

« oui, je pense que oui, j'arrive, / de toute façon si une question comme ça s'est posée, chacun va trouver sa réponse. Est-ce que j'ai trouvé pour de vrai la moyenne, [...] ça existe pas pour de vrai. Mais dans ma tête, je peux créer une image, d'un homme moyen, qui représente tous les pays du monde, avec tout ce que j'ai vu dans le monde, je peux prendre un peu dans chaque expérience, dans chaque pays, dans chaque démographique, que j'ai vu, pour influencer une caricature de cet homme. Oui. Mais c'est parce que j'ai voyagé [...] mais ça veut pas dire que ma vision c'est la vraie vision, parce que je ne crois pas que ça existe, pour de vrai ; [rires] » (J148)

« [...] *mais est-ce que tu arriverais à puiser, comme tu arrives à puiser dans : « la partie française de moi, arrive à, aussi par des petites pièces aussi, puisqu'il y a pas une vision totale, et l'américain en moi, arrive à faire ça, l'anglais même en moi arrive, et le voyageur autour du monde arrive à prendre, à assembler* » (M149)

« Oui, bien sûr » (J149)

Lorsque je lui demande s'il arrive à puiser des matériaux pour se faire son avis, il me répond :
« Oui, oh oui, oui, c'est sûr. [...] ça fait juste partie de [...] ma profession et tout ça, c'est de faire la réflexion sur la démographie d'un tel pays, le marché, les personnes, la culture, pour naviguer dans ma tête un peu, ce que je connais sur le sujet, et arriver à un avis, une décision, donc je fais ça tout le temps. [...] en fait on a catégorisé tous les pays et tout ça, démographie, homme, femme, religion, tout ça, et c'est comme, une encyclopédie démographique, à Londres [...] Et je peux jouer un peu sur ces idées-là. » (J153)

« *Et est-ce que tu penses que tu prends que les éléments rationnels comme ça, chiffrés, ou il y a aussi une part d'intuition, par rapport à ce que tu connais du pays ?* » (M154)

« Oui, beaucoup d'intuition, oui beaucoup » (J154)

« *C'est deux types d'informations et tu utilises les deux ?* » (M155)

« Oui, oui, oui » (J155)

« *Et tu penses que c'est une force qui fait que t'es bon dans ce métier, de pouvoir faire les deux* » (M156)

« oui, absolument, c'est indispensable, oui. » (J156)

Dans ces extraits Jo nous donne à voir ce que peut être cette acculturation d'ordre anthropologique réalisée par un métissage « spirographique »¹³⁷ lors d'un tour du monde, à laquelle il semble avoir accès par une pensée sans mots (Laplane, 2000) et qu'il semble utiliser au travers de gestes psychiques non verbaux (Lesourd, 2009), il nous dit utiliser deux types de connaissances pour analyser une autre culture, une rationnelle et une intuitive, et que les deux sont essentielles.

Bilan du quatrième thème.

Si à la question de savoir s'ils avaient le sentiment que ce voyage les avait transformés pour la vie, les quatre interviewés répondent par l'affirmative (Jean-Luc (JL60), Céline (C121), Jo (J46) et Clem (CL45 et CL54)). Le voyage a transformé leurs manières de voir le monde et eux-mêmes, mais leur vie n'a pas changé du tout au tout une fois rentrés. On peut penser ainsi à une transformation silencieuse élaborée au fur et à mesure tout au long de leur voyage par la constitution d'une « *time bubble* » : la temporalité de l'ouverture au monde leur permet une mise en abyme de l'autre et de soi et ainsi une formation à la rencontre de l'autre et de soi (par une acculturation de type ethnologique), la temporalité du retrait leur permet de « digérer » et de mettre au travail ce qui s'est joué dans les différents temps de la rencontre (par une acculturation de type anthropologique) et enfin la temporalité de la respiration culturelle leur permet de mettre en mots les différentes acculturations et de tester des ébauches de nouveaux mythes personnels. Nous avons vu que la rencontre avec l'autre dans le rite de l'hospitalité est au cœur de leurs formation de soi : de la découverte de soi par le détour de l'autre aux savoirs existentiels développés jusqu'à leurs transformations existentielles expérimentées. Ces quatre entretiens de recherche viennent conforter l'idée que la rencontre de l'autre (toujours autre) serait une micro-liminarité qui, par épiphanies cumulatives, permettraient au voyageur itinérant de réaliser, par une acculturation d'ordre

¹³⁷ Nous rappelons que nous avons créé ce concept à partir d'une figure réalisée avec un spirographe. Il s'agit d'un disque que l'on fait tourner autour d'un cercle en insérant un stylo dans un trou plus ou moins excentré du centre du disque, plus on tourne et plus la figure est composée de boucles, et plus le trou est excentré, plus le cercle formé par la jonction des boucles est éloigné du centre de la figure. De même en voyage, plus le voyageur rencontre d'autres autres, plus il a des versions autres de lui-même (d'autres en soi), et plus ces autres l'obligent à se décentrer pour les rencontrer, plus la frontière de son « Soi » s'élargie (voir le schéma de la figure spirographique ci-contre).

anthropologique, une transformation existentielle vers sa propre ipséité, accompagnée et « travaillée » dans ce cheminement par le métissage avec ce qui est autre. Cette acculturation anthropologique se ferait par un métissage « spirographique » lors d'un tour du monde, à laquelle les voyageurs semblent avoir accès par une pensée sans mots (Laplane, 2000) et qu'ils utilisent au travers de gestes psychiques non verbaux (Lesourd, 2009), il y aurait ainsi deux types différents de connaissances pour analyser une autre culture, une rationnelle et une « intuitive », les deux seraient essentielles. Il serait également développé, pour les quatre interviewés, une capacité à baser leur vie sur une actualisation de soi (Maslow), alternant par des périodes de sédentarisation de l'être et des moments de redynamisation de celui-ci, lorsque le besoin se fait sentir, par une certaine sédentarité dynamique de l'être (Maffesoli, 1997), rechercher le plein fonctionnement (Rogers, 1968). En effet les quatre voyageurs n'ont pas hésité à se remettre en mouvement lorsque leurs resédentarisations ne correspondaient plus à leur besoin d'épanouissement : Jo et Clem ont vécu de nouvelles expatriations avec le sentiment de continuer à voyager, Jean-Luc est reparti faire un tour du monde, et Céline est partie faire un voyage en itinérance avec ses enfants et envisage maintenant qu'ils ont grandi de s'expatrier pour quelques années. On peut penser qu'ils ont mis en place une nouvelle « *time bubble* » dans leur vie une fois rentrés du tour du monde, avec une temporalité de la sédentarisation dans des nouveaux groupes de références (qui fonctionnerait comme la temporalité de la respiration culturelle), une temporalité de l'actualisation de soi où ils mettent en tension leurs volontés de développement personnel avec les contraintes de la vie quotidienne (qui fonctionnerait comme la temporalité du retrait) et enfin une temporalité de l'ouverture au monde afin de se donner les moyens de vivre cette actualisation de soi (qui fonctionnerait comme la temporalité de l'ouverture).

Autant d'éléments qui nous permettent de valider en tendance l'hypothèse 3d : la constitution de cette « *time bubble* » permet de se préparer à mieux vivre ses futures transitions de vie.

Le sentiment d'avoir réalisé un tournant de vie est traité de façon transversale dans la sous partie suivante.

5. Réinscription de la transformation existentielle dans ses groupes de référence

Ce cinquième et dernier thème de recherche a pour objectif de tester l'Hypothèse 3e : des transitions de vie qu'il faut apprendre à inscrire dans des groupes d'appartenances. Pour repérer cela, il faut d'abord appréhender comment le voyageur a vécu la réinscription dans des groupes d'appartenances une fois de retour, et dans quelle mesure ces derniers ont accueilli leur transition de vie par l'expérience du tour du monde. D'où le thème « Réinscription de la transition de vie dans des groupes d'appartenance après le voyage. »

Difficulté à inscrire leur expérience de voyage dans leurs groupes d'appartenance.

Jean-Luc nous dit : « [...] un petit peu de déception parce que de se dire finalement, voilà on a voyagé une année, [...] mais, on retombe un peu dans une situation de statut-co par rapport à l'avant voyage. / Et puis / et puis rapidement ça tombe, parce que rapidement tu retrouves les contacts que t'avais, les amis et tout ça [...] tu te rends déjà compte que tu racontes un peu ce que t'as vécu, mais finalement personne, peu de gens t'écoutent, peu de gens te comprennent, parce que ceux qui n'ont pas voyagé, ils ne se rendent pas compte, [...] alors à part d'autres personnes qui ont voyagé [...] tu vis avec tes copains, tu retombes / voilà toi tu as vécu quelque chose mais eux pas, et finalement c'est plus toi qui te remets au / à leur niveau, enfin pas au sens péjoratif mais / qui doit rentrer dans cette société où tu vis, que tu arrives toi à imposer une autre manière de vivre. / » (JL51) « Alors / ben peu, en fait [...] je n'en parle plus, non, j'en cause plus. / Alors des fois avec Doris, justement on échange des choses, mais sinon / c'est plutôt quelque chose que je garde pour moi // » (JL62) Dans ces extraits Jean-Luc nous dit qu'il a eu beaucoup de mal à réinscrire son vécu en voyage dans ses groupes d'appartenance, qu'il n'en parle plus beaucoup, qu'il le garde pour lui.

Jo nous dit : « Ouais, ouais, il y avait déjà une partie de ma famille qui suivait le blog, donc ils avaient pas mal étudié le voyage, ils suivaient ça avec nous, un peu décalé de quelques semaines, mais en temps réel, comme ça, il y en a d'autres où on a montré des photos, on faisait des séances quand on est arrivés aux Etats-Unis, et peut-être en France où on avait l'ordinateur, où on a montré des photos pendant une heure, aux gens qui étaient intéressés, comme ça, avec des explications de voyage. [...] Il y a des petits souvenirs qu'on a gardé de ce voyage qui sont là, mais maintenant ça

a l'air loin de nous. Sauf si je continue l'histoire, dans ma tête de ce qu'on a fait depuis. [...] » (J59) Jo a également eu du mal à réinscrire son vécu en voyage dans ses groupes d'appartenance, après en avoir parlé un petit peu, il continue son voyage dans sa tête.

Clem nous dit : « [...] mais on va dire pour la plupart ça ne les intéresse absolument pas, quoi. [...] Donc ça, quand tu ne rencontres pas des gens qui voyagent, ça, ça peut être, pour toi c'est un des pires moments du retour. C'est de pas pouvoir partager quoi que ce soit. / Et ça m'avait fait ça, donc je m'étais déjà un peu préparée, parce que quand j'étais partie au Canada [...] lorsque je suis rentrée, j'ai raconté ça à mes copains de Saint-Dié [...] mais ça m'embêtait quand même bien que les gens s'en foutent, après, je ne voulais pas qu'ils me disent que j'étais formidable, mais j'avais envie de les faire voyager dans leur tête, autant que moi j'ai voyagé, ou que moi je peux voyager tout le temps encore, dans ma tête. [...] Et donc en rentrant du grand voyage [...] ça m'a moins affecté, parce que bon, je savais que c'était comme ça, quoi. [...] Et tu rencontres des gens qui voyagent et à qui tu peux raconter toutes tes histoires, et là c'est super, parce que là tu t'arrêteras plus. » (CL48) Pour Clem également cela a été difficile de réinscrire son vécu en voyage dans ses groupes d'appartenance. Elle s'était préparée à ça, parce que c'était déjà arrivé lors de son voyage au Canada. Mais elle peut toujours voyager dans sa tête.

Lorsque je demande à Céline : « *Quand tu es rentrée, comment est-ce que tu as partagé ton expérience ?* » (M111), elle me répond : « C'est difficile. / Parce que / les gens ils ne peuvent pas comprendre. // C'est-à-dire que / eux ils sont partagés entre / nous on a tellement de choses à raconter et si peu de temps pour le faire que, je pense que / au départ pour les amis c'était bien, mais vite ça devenait usant aussi pour eux. / De nous entendre ressasser des choses si merveilleuses (rire) / et si incroyables (rire) et si faciles et / il y avait quand même un décalage entre / ma pensée et la pensée de mes amis [...] » (C111)

« *Est-ce que tu en parles souvent de ton voyage ?* » (M112)

« Non. // J'en parle jamais. // Très rarement. // » (C112)

Bien que de nombreuses années se soient écoulées depuis leurs voyages, les expériences qu'ils y ont vécues font encore parties de leurs vies, ils y pensent encore régulièrement, bien qu'ils n'en parlent pas beaucoup. Ils ont le sentiment de ne pas être compris quant à leurs expériences de voyage, comme si ces expériences qu'ils trouvent exceptionnelles, et la transformation qu'elles

avaient produit sur leurs vies ne trouvait pas d'interlocuteur, d'espaces dans lesquels leurs donner vie hormis lorsqu'ils rencontrent d'autres voyageurs.

Valorisation par les institutions des savoirs existentiels (soft skills) construits pendant leurs voyages

Jean-Luc a retrouvé un travail à un poste plus prestigieux dans la même entreprise qu'il a quitté pour son premier tour du monde, il nous dit : « [...] le truc le plus fou finalement [...] j'ai recommencé un travail dans la même entreprise que j'avais quittée, avant de partir. / Et quand j'avais donné mon congé avant de partir, je n'avais vraiment pas pensé retravailler là, [...] Et en même temps t'es en Suisse, il faut gagner ta vie [...] et en acceptant ce boulot / tu rentres dans le / dans le moule de la société. / Et là c'est peut-être un truc terrifiant, [...] ça ne m'a pas paru dur de / de reprendre le rythme du travail. / Tout le monde disait, ouais, après une année [...] ça doit être l'horreur [...] mieux vaut que ce soit dur mais avoir vécu pendant une année quelque chose, que de ne pas être parti pour juste te dire, j'ai pas eu ce choc de reprendre le boulot quoi. / Donc dans ce cas-là, je repars demain, c'est / c'est pas ça qui fait peur quoi. » (JL56) « Alors / honnêtement / globalement oui, globalement je me suis quand même assez réadapté facilement / à ma surprise, à ma surprise, parce que je pensais avoir plus de mal et puis / je pensais, encore une fois, faire autre chose, et puis je suis rapidement rentré / dans ce rythme et / globalement je dirais que je n'ai pas eu de mal à me réadapter à la, au rythme de la vie ici / en Suisse. / » (JL57) Jean-Luc nous dit qu'il s'est réadapté facilement au travail, s'être remis dans le « moule » de la société, que ça l'a surpris, mais qu'il ne regrette pas d'être parti.

Clem nous raconte son arrivée aux Etats-Unis : « [...] je trouvais pas de truc qui avait l'air bien. Et puis Jo il ne trouvait rien. Donc là ça a été le stress. [...] Puis après j'ai trouvé un boulot, [...] J'étais dans un bureau, je faisais le *office assistant*, donc je faisais un peu tout dans le bureau, mais les personnes qu'on recevait c'était des personnalités avec des assez hauts profils, à Washington, [...] des fois on recevait des premiers ministres de pays africains. Moi tout à coup, il fallait qu'on me mette pour faire les traductions, de choses dont je n'avais jamais entendu parler, [...] Donc je me suis un peu formatée, je me suis un peu mise dans un moule. [...] j'avais pour quatre heures de trajet par jour, je me levais à cinq heure et demi du mat, j'étais épuisée, et on avait jamais de thunes. On pouvait jamais sortir, on ne pouvait jamais voir personne. Donc là c'était un peu le contre coup

du voyage, mais j'ai jamais regretté d'avoir fait le voyage [...] c'était un acquis en fait le voyage, personne ne pouvait nous l'enlever, quoi. [...] » (CL49) « Puis ma boss [...] elle n'hésitait pas à me promouvoir en fait, elle me donnait des autres responsabilités. Donc je me suis dit « Bon ben, même si j'ai un pauvre titre, au bout d'un moment je saurai faire plein de trucs, et puis se sera toujours bien. » Donc j'ai un peu persisté et ça a payé, parce que après ça s'est amélioré. [...] » (CL50) Bien que le retour de Clem a été compliqué au début, elle a appris à se remettre dans le moule, a accepté un travail pas très gratifiant avant d'être promue par son « boss ». Elle nous dit également qu'elle ne regrette pas son voyage.

Notons également que, une fois de retour, Céline a réussi son concours de professeur des écoles (avec deux 20/20 à l'oral) et son brevet d'état d'accompagnatrice en moyenne montage et que Jo a un poste très important dans le commerce international où il a le sentiment de pouvoir promulguer les valeurs qu'il a acquises en voyage.

Les interviewés nous disent, peut-être avec une touche d'amertume, s'être relativement vite réintégrés (Jo a pourtant eu du mal à retrouver du travail tout de suite), être vite rentrés dans la routine, « dans le moule ». En effet ce voyage leur a permis de développer des savoirs existentiels leur permettant de transformer leur vision du monde, des autres et d'eux-mêmes, ce qui semble être valorisés en tant que compétences professionnelles, et que cela leur a permis de mieux s'intégrer dans leur société (dans les critères de réussite de leur société).

Bilan du cinquième thème :

Les quatre interviewés n'ont pas éprouvé beaucoup de difficultés à se réintégrer dans leur société, ils nous disent que ce voyage et les transformations existentielles qu'ils y ont vécues font encore parties de leur vie bien qu'ils ont éprouvé plus de difficultés à inscrire ces expériences de voyage dans leurs groupes d'appartenance, et qu'ils ont appris à les taire. Ils nous disent encore régulièrement avoir besoin de se remettre en mouvement, de reprendre le voyage ou de s'expatrier. Ce que Jean-Luc a fait en continuant à voyager, notamment en repartant faire un deuxième tour du monde quinze ans après, Jo et Clem ont également continué à voyager par des expatriations et un voyage récent au Japon avec leur fille, Céline par un voyage itinérant en Thaïlande avec ses enfants, avec son mari, elle pense aujourd'hui également à s'expatrier au Canada pour quelques années.

Il nous est ainsi difficile de valider totalement l'hypothèse 3e : « Des transitions de vie qu'il faut apprendre à inscrire dans des groupes d'appartenance », tout du moins en ce qui concerne l'expérience du voyage autour du monde. En effet, les interviewés nous disent que ce voyage leur a permis de développer des savoirs existentiels leur permettant de transformer leur vision du monde, des autres et d'eux-mêmes, et que cela leur a permis de mieux s'intégrer dans leur société (dans les critères de réussite de leur société). C'est comme si la société valorisait les effets et voulait taire les causes. S'extraire à moyen terme des règles implicites et du droit de regard de la société pour voyager sans que cela soit pour des raisons d'éducation formelle, ou professionnelle, ne semblent pas encore être suffisamment reconnu comme une éducation tout au long de la vie pour être valorisé par la société.

Bilan du troisième chapitre de l'étude de terrain : hypothèse 3

La troisième partie de cette étude de terrain a été consacrée à tester la troisième hypothèse : Dans le voyage autour du monde, une mise en abyme de l'autre favorise une formation à la rencontre de Soi entraînant la construction de savoirs existentiels qui par la constitution d'une « *time bubble* », prépare le voyageur à mieux vivre ses futures transitions de vies et apprendre à les inscrire dans ses groupes d'appartenance. Pour cela nous avons tester les cinq sous-hypothèses :

- Hypothèse 3a : dans le voyage autour du monde, la mise en abyme de l'autre permet une formation à la rencontre de Soi
- Hypothèse 3b : cette formation à la rencontre de soi entraîne la construction de savoirs existentiels
- Hypothèse 3c : cette construction de savoirs existentiels permet au voyageur de se constituer une « *time bubble* »
- Hypothèse 3d : la constitution de cette « *time bubble* » permet de se préparer à mieux vivre ses futures transitions de vie.
- Hypothèse 3e : des transitions de vie qu'il faut apprendre à inscrire dans des groupes d'appartenance.

Bien que la mise en abyme de l'autre pour vivre une formation à la rencontre de soi n'a pas toujours été documentée, cela a pu tout de même être fait en partie, nous permettant de valider en tendance l'hypothèse 3a : Dans le voyage autour du monde, une mise en abyme de l'autre permet une formation à la rencontre de Soi. En effet les interviewés nous disent que par l'immersion dans la rencontre, la nature et les cultures, ils ont pu apprendre à revenir aux choses essentielles de la vie, et se retrouver eux-mêmes. Ils y ont découvert ceux à quoi ils tenaient le plus, qu'il s'agisse de se construire par les expériences du voyage, ou encore de maintenir une confiance en l'autre (la mise en abyme de l'autre, pour ces formations, n'a pas été documentée). En se mettant à l'épreuve des rencontres qui te touchent et te changent, qui te font voyager intérieurement, qui t'obligent à te questionner sur le plan philosophique ou spirituel, leur ont permis de se sentir plus forts, grandis, mûris, confiants et que ça leur a permis d'apprendre à se connaître eux-mêmes. Ces rencontres leur ont permis d'ouvrir les yeux sur leur vie, et que le vrai but du voyage c'est la construction de soi (la mise en abyme de l'autre, pour ces formations, a été documentée en partie)

Nous avons mis en lumière autant d'éléments qui nous permettent de valider en tendance l'hypothèse 3b : cette formation à la rencontre de soi entraîne la construction de savoirs existentiels. En effet, la rencontre de soi dans un voyage autour du monde, par la mise en abyme de l'autre, permet de développer des savoirs existentiels. Les interviewées nous disent qu'ils ont appris à changer leur rapport aux gens, à la société, aux valeurs de la vie, à revenir à l'essentiel, que cela leur a permis de mieux comprendre, de s'ouvrir et de s'intéresser réellement aux autres en devenant plus « humain ». Ils ont appris à lire le monde, de façon plus globale et sensible, à relier leurs différentes expériences pour le faire. Que ce voyage leur a permis d'être plus tolérants, d'avoir plus de compassion, de s'attacher aux valeurs plutôt qu'aux biens matériels, à mieux se connaître, à avoir une confiance inébranlable en eux et en leur capacité à réaliser leurs projets de vie.

Nous avons ensuite validé en tendance l'hypothèse 3c : cette construction de savoir existentiels permet au voyageur de se constituer une « *time bubble* ». En effet, nous avons vu que les quatre interviewés font appel, dans une rythmicité qui leur appartient, aux trois temporalités de la « *time bubble* », chacune de ces temporalités étant ressentie comme partie intégrante du voyage. Et même si ces temporalités peuvent être considérées comme des pauses prises les unes par rapport aux autres, elles sont ressenties comme complémentaires. Qu'il s'agisse de la temporalité de l'ouverture à l'altérité par la rencontre de l'autre qui transforme, la temporalité du retrait où ils s'isolent du

monde, ce qui leur permet de mettre en réflexion (souvent non consciente) tout ce qu'ils ont vécu pour élaborer des outils à la rencontre de l'autre et de soi, et enfin la temporalité de la respiration culturelle, qui leur permet de se ressourcer, de retrouver des routines occidentales et réaliser des rencontres d'autres voyageurs occidentaux, qui deviennent un tiers instruit en leur permettant de mettre en mots, de mettre en récit leurs expériences de la grande itinérance et des transformations qu'ils y ont vécues et ainsi faire un retour sur soi. Il est à noter que les savoirs existentiels construits par le voyage en grande itinérance sont des outils qui leur permettent de s'investir dans chaque temporalité de la « *time bubble* », mais qui sont aussi, en retour, développés à l'intérieur de celles-ci, comme dans la complémentarité de la « *time bubble* ».

Nous avons ensuite validé en tendance l'hypothèse 3d : la constitution de cette « *time bubble* » permet de se préparer à mieux vivre ses futures transitions de vie. En effet les interviewés nous disent avoir été transformés par le voyage (leurs manières de voir le monde et eux-mêmes) tout en ayant le sentiment d'être restés fidèles à eux-mêmes. On peut penser ainsi à une transformation silencieuse élaborée au fur et à mesure et tout au long de leur voyage par la constitution d'une « *time bubble* » : La temporalité de l'ouverture au monde leur permet une mise en abyme de l'autre et de soi et ainsi une formation à la rencontre de l'autre et de soi (par une acculturation de type ethnologique), la temporalité du retrait leur permet de « digérer » et de mettre au travail ce qui s'est joué dans les différents temps de la rencontre (par une acculturation de type anthropologique) et enfin la temporalité de la respiration culturelle leur permet de mettre en mots les différentes acculturations et de tester des ébauches de nouveaux mythes personnels. Nous avons vu que la rencontre avec l'autre dans le rite de l'hospitalité est au cœur de leur formation de soi : de la découverte de soi par le détour de l'autre aux savoirs existentiels développés jusqu'à leurs transformations existentielles expérimentées. Ces quatre entretiens de recherche viennent conforter l'idée que la rencontre de l'autre (toujours autre) serait une micro-liminarité qui, par épiphanies cumulatives, permettraient de réaliser, par une acculturation d'ordre anthropologique, une transformation existentielle vers sa propre ipséité, accompagnée et « travaillée » dans ce cheminement par le métissage avec ce qui est autre. Cette acculturation anthropologique se ferait par un métissage « spirographique » lors d'un tour du monde, à laquelle les voyageurs semblent avoir accès par une pensée sans mots (Laplane, 2000) et qu'ils utilisent au travers de gestes psychiques non verbaux (Lesourd, 2009). Il serait également développé, pour les quatre interviewés, une capacité à baser leur vie sur une actualisation de soi (Maslow, 1972), alternant par

des périodes de sédentarisation de l'être et des moments de redynamisation de celui-ci, lorsque le besoin se fait sentir afin de rechercher le plein fonctionnement (Rogers, 1968). En effet si les quatre voyageurs n'ont pas éprouvé de grandes difficultés à se réintégrer une fois rentrés (selon les critères de réussite de leurs sociétés), ils n'ont pas hésité à se remettre en mouvement lorsque ces critères ne correspondaient plus à leur besoin d'épanouissement : Jo et Clem ont vécu de nouvelles expatriations avec le sentiment de continuer à voyager, Jean-Luc est reparti faire un tour du monde, et Céline est partie faire un voyage en itinérance avec ses enfants et envisage maintenant qu'ils ont grandi de s'expatrier pour quelques années.

Nous avons enfin validé en tendance l'hypothèse 3e : « Des transitions de vie qu'il faut apprendre à inscrire dans des groupes d'appartenance », en effet, les interviewés, bien qu'ils aient eu des difficultés à réinscrire leurs expériences du voyage autour du monde dans leurs groupes d'appartenance, ils nous disent que ce voyage leur a permis de développer des savoirs existentiels leur permettant de transformer leur vision du monde, des autres et d'eux-mêmes, et que cela leur a permis de mieux s'intégrer dans leur société (dans les critères de réussite de leur société). C'est comme si la société valorisait les effets et voulait taire les causes. S'extraire à moyen terme des règles implicites et du droit de regard de la société pour voyager sans que cela soit pour des raisons d'éducation formelle, ou professionnelle ne semble pas encore être suffisamment reconnu comme une éducation tout au long de la vie pour être valorisé en tant qu'expérience formatrice, par la société.

La validation en tendance de toutes ces différentes sous-hypothèses nous permettent de valider en tendance l'hypothèse 3 : Dans le voyage autour du monde, une mise en abyme de l'autre favorise une formation à la rencontre de Soi entraînant la construction de savoirs existentiels qui par la constitution d'une « *time bubble* », prépare le voyageur à mieux vivre ses futures transitions de vies et apprendre à les inscrire dans ses groupes d'appartenance. En émettant toutefois une réserve sur l'inscription dans les groupes d'appartenance de l'expérience du voyage autour du monde, même si les transformations existentielles, et les savoirs-être et faire construits en voyage y sont reconnus.

Bilan de l'étude de terrain

Si les trois hypothèses de recherche sont validées en tendance par l'étude de terrain (ce que nous reprenons de façon plus détaillée dans la conclusion générale de la thèse qui suit ce bilan), il nous faut toutefois émettre une réserve concernant l'inscription dans les groupes d'appartenance de l'expérience du voyage autour du monde, même si les transformations existentielles, et les savoirs-être et faire construits en voyage y sont reconnus et valorisés. Il est à noter encore que même si le changement de rythme et le basculement dans une forme sidérale semble être inéluctable puisqu'induite au moins en partie par la fatigue et la saturation, cette forme d'expérience de l'altérité, bien que vécue positivement soit moins valorisée pour Clem que les premières expériences de voyages vécues sous la forme du voyage culturel. Enfin, l'étude de l'utilisation de la pensée sans mots dans la rencontre par le rite de l'hospitalité pour saisir une altérité radicale, ainsi que dans la temporalité du retrait pour mettre au travail les différentes expériences altérantes du voyage, demanderait à être approfondie par des études ultérieures.

Cette étude de terrain nous aura également permis de faire ressortir des « surprises de la recherche » que nous n'avions pas anticipées. Il est à noter, ainsi, que Clem et Jo ont vécu ce voyage autour du monde en tant que couple. Au-delà d'un vécu en tant qu'individu, ils nous disent que cette expérience a participé également à la construction et la consolidation du couple. Il y aurait ainsi une histoire individuelle et une histoire commune qui se (co)construisent.

Il est à noter encore que l'importance mis sur le travail sur soi est plus prégnant, sur l'ensemble des entretiens, dans le discours de Céline et Jean-Luc que dans celui de Jo et Clem (hormis en ce qui concerne l'expérience de l'Inde où ils y ont vécu un fort choc culturel). Cela peut peut-être s'expliquer par le fait que, contrairement à Céline et Jean-Luc, ils ont vécu, avant leur tour du monde, des expériences longues d'immersion dans d'autres pays. Jo a vécu sept ans en Europe dans trois pays différents et Clem avait fait un voyage « initiatique », d'un an au Canada à 18 ans avant de participer au dispositif Erasmus une fois étudiante. On peut penser qu'ils ont engagé un travail sur eux-mêmes par la mise en abyme de l'autre pendant leurs différentes expatriations, et que celui-ci s'est poursuivi plus « naturellement » pendant leur voyage. Il semblerait également que le voyageur autour du monde se serve de la « *time bubble* » comme outil pour accompagner des

moments de transition dans le voyage. Cet élément serait à explorer plus spécifiquement, dans une recherche future.

La validation en tendance des trois hypothèses de recherche (en tenant compte des réserves et des demandes d'approfondissement précédemment relevées) permettent d'accroître l'intérêt heuristique de la problématique de cette thèse : s'inscrivant dans le courant de recherches sur le phénomène *backpacker* (issu du tourisme jeunesse), mais ne s'y réduisant pas, le questionnement du voyage itinérant autour du monde, construit une expérience de l'altérité différente de celle visant l'intégration à une nouvelle culture, produit une acculturation distincte de celle dégagée par la plupart des approches interculturelles à travers une modalité spécifique de métissage et, via la rencontre de l'Autre et de Soi dans un double mouvement d'émancipation, intérieur et extérieur, débouche sur la construction de savoirs existentiels permettant de vivre des transformations existentielles tout au long de la vie et d'actualiser les potentialités du Soi - toutes propositions qui inscrivent notre recherche dans le champ de l'autoformation en éducation tout au long de la vie.

Conclusion générale de la thèse

L'objectif de cette thèse a été d'interroger dans quelle mesure la grande itinérance du voyage autour du monde construit une expérience de l'altérité différente de celle visant l'intégration à une nouvelle culture, produit une acculturation distincte de celle dégagée par la plupart des approches interculturelles à travers une modalité spécifique de métissage et, via la rencontre de l'Autre et de Soi dans un double mouvement d'émancipation, intérieur et extérieur, débouche sur la construction de savoirs existentiels permettant de vivre des transformations existentielles tout au long de la vie et d'actualiser des potentialités du Soi - toutes propositions qui, via l'adoption d'une posture pluriréférentielle, inscrivent cette recherche dans le champ de l'autoformation en éducation tout au long de la vie.

Pour cela nous avons, dans une démarche hypothético-déductive, établi un modèle théorique de la formation par la grande itinérance du voyage autour du monde en nous appuyant sur un corpus théorique multidisciplinaire, en croisant, notamment mais pas que, la littérature scientifique consacrée au voyage et les travaux donnant place aux dimensions d'épreuve initiatique de l'autoformation (Galvani, 2011), notamment dans le courant des histoires de vie (Lesourd, 2009). A partir de ce modèle théorique nous avons élaboré la problématique de cette thèse (présentée ci-dessus) ce qui nous a permis de construire des hypothèses de recherche afin de la mettre à l'épreuve d'une étude de terrain, constituée par l'expérience de quatre voyageurs autour du monde. Nous avons ainsi fait une analyse thématique des différents interviews collectées, afin de venir confirmer en tendance, avec quelques réserves pour quelques sous-hypothèses, nos trois hypothèses de recherches, et ainsi valider en tendance, au moins pour partie, la problématique de cette thèse. Rappelons-en les principaux résultats et leur portée, qui sont à décliner en trois points, et qui font écho aux hypothèses de recherche.

La grande itinérance du voyage autour du monde, permet au voyageur d'être à la fois immergé socialement dans le monde tout en éprouvant un affaiblissement des schémas de pensée liés à telle ou telle culture, ce qui permet de vivre une autre expérience de l'altérité du monde (Hypothèse 1). En effet, nous avons pu voir que nos quatre interviewés ont réalisé un voyage itinérant et long autour du monde, ils ont ainsi pu s'immerger et être confrontés à un échantillon infime mais varié

des différentes altérités du monde. Se plaçant dans une disposition existentielle propice au voyage initiatique en faisant le sacrifice de leurs inscriptions sociales et de leurs projets classiques de vie dans leurs sociétés, ils ont impulsé une liberté de mouvement à leurs êtres. Ils se sont alors créés les conditions au respect et à la connaissance du monde, de l'autre et d'eux-mêmes, élaborant ainsi un espace de rencontre et de réflexivité dans une démarche éthique et exotique propre au métissage culturel.

Nous avons ensuite vu que cet affaiblissement des systèmes de pensée liés à la culture d'origine permet de vivre une autre expérience de l'altérité du monde. En effet il ressort des entretiens qu'après un certain temps, au lieu de chercher à rentabiliser le temps pour ne rien manquer de ce qui a été identifié et valorisé comme haut lieu culturel par la société d'origine (le guide de voyage du voyage culturel), ils adoptent une autre forme de voyage où ils prennent le temps de « vivre » les endroits, de changer le parcours. Ce changement de rythme de leur voyage a permis aux quatre voyageurs de prendre le temps de s'immerger dans le quotidien des pays visités, adoptant au plus proche le mode de vie local, ils se sont immergés dans l'altérité par la rencontre de l'autre. Ils ont ainsi ancré leur tour du monde dans l'ici et maintenant, vivant le moment présent pleinement pour ce qu'il est, recherchant les interstices spatio-temporels du voyage, en privilégiant leurs désirs d'Ailleurs intrinsèques à ceux extrinsèques des événements spatio-temporels touristiques (valorisés par leur société d'origine). Le changement de rythme du voyage, l'immersion de celui-ci dans les cultures locales ainsi que l'ancrage de leur expérience dans l'ici et maintenant ont permis de mettre en avant la forme sidérale qu'a pris, à un moment donné, leurs voyages à tous les quatre : maintenir une distance d'étrangeté pour se laisser porter et happer par une altérité qu'on tente de vivre plutôt que de comprendre. Ces quatre expériences nous montrent à la fois que la transformation du voyage dans une forme sidérale se fait par une transformation silencieuse (il y a plusieurs épisodes sporadiques « sidéraux » qui construisent cette transformation avec le sentiment, petit à petit, de lâcher prise sur l'organisation du voyage culturel) mais qui nécessite un basculement, une expérience ressentie comme fondatrice dans le voyage, une pause avec un fort vécu sidéral, pour que la suite du voyage soit ressentie comme transformée.

Le voyage autour du monde permet une mise en abyme de soi pour rencontrer l'autre, qui permet à son tour une formation à un mode différent de rencontre (Hypothèse 2). En effet nous avons vu, par cette étude de terrain, que la rencontre dans le voyage autour du monde était ancrée dans l'ici

et maintenant, face à l'altérité induite par la grande itinérance, le voyageur est dépourvu de repères, il ne peut ainsi ni l'anticiper ni la prévoir. Nous avons vu ensuite que pour réaliser des rencontres intersubjectives d'un autre porteur d'une forte altérité, parce qu'elles s'inscrivent dans l'ici et maintenant, le voyageur est d'autant plus amené à se décentrer, s'émanciper de ses conditionnements sociaux-historiques et intérieurs, développer une attitude « d'acceptation et de considération positive inconditionnelle » (Rogers, 1968), ne pas jouer au jeu de la différence, mais accepter qu'il y ait une part irréductible chez cet autre (et non autrui). Nous avons vu encore que l'ancrage de la rencontre dans l'ici et maintenant, ainsi que la nécessité de se décentrer pour le faire, ouvre la rencontre au rite de l'hospitalité. En effet, par la congruence et l'empathie (Rogers, 1968), il s'y crée une relation réciproque de confiance, un respect de l'autre et de soi dans une réciprocité de l'échange du rite de l'hospitalité. Nous avons vu que cela se fait parce qu'on est un étranger de passage (Simmel, 1972), que l'hospitalité ne se force pas, elle nous arrive ou pas, on ne peut la prévoir (Laplantine, 2012), que cette hospitalité peut être ressentie comme pure ou sans limite (Derrida, 1997) et qu'elle peut se faire au-delà d'un langage commun (Levinas, 1972). Les interviewés nous disent que sont des relations profondément « humaines ». Enfin, nous avons vu que dans la grande itinérance, il est possible de vivre une forme particulière de rencontre de l'autre, l'autre étant la nature ou l'humanité. Cela se produit par le vécu d'un sentiment océanique : un sentiment d'appartenance à un grand tout, à une humanité, qu'il soit vécu en s'isolant ou en communion avec les autres.

Nous avons ensuite vu, par cette étude de terrain, que dans le voyage en grande itinérance, la mise en abyme de soi permet une formation à une autre forme de rencontre. En effet ce mode de relation à l'altérité (par le rite de l'hospitalité) permet au voyageur de développer une capacité à se rendre disponible, à se laisser porter par la rencontre, à se laisser guider, à faire confiance en se rendant quelque peu vulnérable, afin de saisir ce qui se joue dans la rencontre. Cela semble fonctionner par une arborescence d'expériences qui se déploieraient sous formes d'images pour Céline, par ressenti dans des moments « magiques » pour Jean-Luc, par feeling et par une sensation nourrie de multiples expériences pour Jo et par un feeling en « super communication » permettant de se connecter à l'autre au-delà de la culture pour Clem.

Nous avons encore vu, par cette étude de terrain, que dans le voyage autour du monde, une mise en abyme de l'autre favorise une formation à la rencontre de Soi entraînant la construction de

savoirs existentiels qui par la constitution d'une « *time bubble* » (Eslrud, 1998), prépare le voyageur à mieux vivre ses futures transitions de vies et à apprendre à les inscrire dans ses groupes d'appartenance (hypothèse 3). En effet nous avons vu que dans le voyage autour du monde, la rencontre, par une mise en abyme de l'autre contribue, en partie, à une formation à la rencontre de soi. Les interviewés nous disent que par l'immersion dans la rencontre, la nature et les cultures, ils ont appris à revenir aux choses essentielles de la vie, et à se retrouver eux-mêmes. L'épreuve des rencontres qui « te touchent » et « te changent », qui « te font voyager intérieurement », qui « t'obligent à te questionner sur le plan philosophique ou spirituel », leurs ont permis de sentir plus forts, grandis, mûris, confiants et ainsi d'apprendre à se connaître eux-mêmes. Ces rencontres leurs ont permis d'ouvrir les yeux sur leur vie, et sur le fait que le vrai but du voyage c'est la construction de soi. Ils y ont découvert ce à quoi ils tenaient le plus, qu'il s'agisse de se construire par les expériences du voyage, choisir la culture dans laquelle ils souhaitent se réinscrire, ou encore de maintenir une confiance en l'autre.

Nous avons mis en lumière que cette formation à la rencontre de soi entraîne la construction de savoirs existentiels. Les interviewés nous disent qu'ils ont appris à changer leur rapport aux gens, à la société, aux valeurs de la vie, à revenir à l'essentiel, que ça leur a permis de mieux comprendre, de s'ouvrir et de s'intéresser réellement aux autres en devenant plus « humain ». Ils ont appris à lire le monde, de façon plus globale et sensible, à relier leurs différentes expériences pour le faire. Ce voyage leur a permis d'être plus tolérants, d'avoir plus de compassion, de s'attacher aux valeurs plutôt qu'aux biens matériels, de mieux se connaître, d'avoir une confiance inébranlable en eux et en leur capacité à réaliser leurs projets de vie.

Nous avons ensuite vu que cette construction de savoirs existentiels permet au voyageur de se constituer une « *time bubble* » (Eslrud, 1998). Les quatre interviewés font appel, dans une rythmicité propre à chacun d'eux, aux trois temporalités de la « *time bubble* », chacune de ces temporalités étant ressentie comme partie intégrante du voyage. Et même si ces temporalités peuvent être considérées comme des pauses prises les unes par rapport aux autres, elles sont ressenties comme complémentaires. Qu'il s'agisse de la temporalité de l'ouverture à l'altérité par la rencontre de l'autre qui les transforme ; de la temporalité du retrait où ils s'isolent du monde, ce qui leur permet de faire un travail réflexif (souvent non conscient) de tout ce qu'ils ont vécu, et ainsi d'élaborer des outils nécessaires à la rencontre ultérieure de l'autre et de soi ; ou encore de la

temporalité de la respiration culturelle, qui leur permet, d'une part, de se ressourcer et de retrouver des routines occidentales, et d'autre part, de réaliser des rencontres d'autres voyageurs occidentaux, qui deviennent tiers instruits leur permettant de mettre en récit leurs expériences de la grande itinérance et les transformations qu'ils y ont vécues. Il est à noter que les savoirs existentiels construits par le voyage en grande itinérance sont des outils qui leur permettent de s'investir dans chaque temporalité de la « *time bubble* », mais qui sont aussi, en retour, développés à l'intérieur de celles-ci comme dans la gestion de la « *time bubble* ».

Nous avons ensuite mis en avant que la constitution de cette « *time bubble* » permet au voyageur de se préparer à mieux vivre ses futures transitions de vie. En effet les interviewés nous disent avoir été transformés par le voyage (leurs manières de voir le monde et eux-mêmes) tout en ayant le sentiment d'être restés fidèles à eux-mêmes. On peut penser ainsi à une transformation silencieuse élaborée au fur et à mesure et tout au long de leur voyage par la constitution d'une « *time bubble* » : La temporalité de l'ouverture au monde leur permet une mise en abyme de l'autre et de soi et ainsi une formation à la rencontre de l'autre et de soi (acculturation de type ethnologique), la temporalité du retrait leur permet de « digérer » et de mettre au travail ce qui s'est joué dans les différents temps de la rencontre (acculturation de type anthropologique) et enfin la temporalité de la respiration culturelle leur permet de mettre en mots les différentes acculturations et de tester des ébauches de nouveaux mythes personnels. Nous avons vu que la rencontre avec l'autre dans le rite de l'hospitalité est au cœur de leur formation de soi : de la découverte de soi par le détour de l'autre aux savoirs existentiels développés jusqu'à leurs transformations existentielles expérimentées. Ces quatre entretiens de recherche viennent conforter l'idée que la rencontre de l'Autre (toujours autre) serait une micro-liminarité qui, par épiphanies cumulatives, permettraient de réaliser, par une acculturation d'ordre anthropologique, une transformation existentielle vers sa propre ipséité, accompagnée et « travaillée » dans ce cheminement par le métissage avec ce qui est Autre. Cette acculturation anthropologique se ferait par un métissage « spirographique », à laquelle les voyageurs semblent avoir accès par une pensée sans mots (Laplane, 2000) et qu'ils utilisent au travers de gestes psychiques non verbaux (Lesourd, 2009). Il serait également développé, pour les quatre interviewés, une capacité à baser leur vie sur une actualisation de soi (Maslow, 1972), alternant des périodes de sédentarisation de l'être et des moments de redynamisation de celui-ci, lorsque le besoin se fait sentir. En effet si les quatre voyageurs n'ont pas éprouvé de grandes difficultés à se réintégrer une fois rentrés (selon les critères de réussite de leurs sociétés), ils n'ont

pas hésité à se remettre en mouvement lorsque ces critères ne correspondaient plus à leur besoin d'épanouissement : Jo et Clem ont vécu de nouvelles expatriations avec le sentiment de continuer à voyager, Jean-Luc est reparti faire un tour du monde, et Céline est partie faire un voyage en itinérance avec ses enfants et envisage maintenant qu'ils ont grandi de s'expatrier pour quelques années. Ils ont toutefois éprouvé une certaine difficulté à inscrire leur expérience du voyage autour du monde dans leur groupes d'appartenance.

Si les trois hypothèses apparaissent globalement validées par l'étude de terrain, il nous faut toutefois émettre quelques réserves : tout d'abord concernant l'inscription dans les groupes d'appartenance de l'expérience du voyage autour du monde, même si les transformations existentielles, les savoir-être et savoir-faire construits en voyage y sont reconnus et valorisés. Il est à noter encore que même si le changement de rythme et le basculement dans une forme sidérale semble être inéluctable puisqu'induite au moins en partie par la fatigue et la saturation, cette forme d'expérience de l'altérité, bien que vécue positivement, soit moins valorisée pour Clem que les premières expériences de voyages vécues sous la forme du voyage culturel. Enfin, l'étude de l'utilisation de la pensée sans mots dans la rencontre par le rite de l'hospitalité pour saisir une altérité radicale, ainsi que dans la temporalité du retrait pour mettre au travail les différentes expériences altérantes du voyage, demanderaient à être approfondies par des études ultérieures.

Cette étude de terrain a également permis de faire émerger quelques « surprises » non anticipées. Il est ainsi à noter que Clem et Jo ont vécu ce voyage autour du monde en tant que couple. Au-delà d'un vécu en tant qu'individus, ils nous disent que cette expérience a participé également à la construction et la consolidation du couple. Il y aurait ainsi une histoire individuelle et une histoire commune qui se (co)construisent. Il est à noter encore que l'importance mise sur le travail sur soi est plus prégnant, sur l'ensemble des entretiens, dans le discours de Céline et Jean-Luc que dans celui de Jo et Clem (hormis en ce qui concerne l'expérience de l'Inde où ils y ont vécu un fort choc culturel). Cela peut peut-être s'expliquer par le fait que, contrairement à Céline et Jean-Luc, ils ont vécu, avant leur tour du monde, des expériences longues d'immersion dans d'autres pays. On peut penser qu'ils ont engagé un travail sur eux-mêmes par la mise en abyme de l'autre pendant leurs différentes expatriations, et que celui-ci s'est poursuivi plus « silencieusement » pendant leur voyage. Il semblerait également que le voyageur autour du monde se serve de la « *time bubble* »

comme outil pour accompagner des moments de transition dans le voyage. Autant d'éléments qui pourront être explorés plus spécifiquement, dans une recherche future.

Nous tenons encore à rappeler qu'il nous semblait important, tout au long de cette thèse, de rester sensible aux approches critiques du voyage afin de nous permettre de prendre du recul sur le voyage en lui-même, en effet, il va de soi de ne pas sacrifier l'autre pour notre propre développement personnel. Si d'un point de vue critique, l'impact (même réduit) que le voyageur aurait sur les populations locales demeurerait toujours trop néfaste, nous préférons penser que la rencontre dans le rite de l'hospitalité peut bénéficier aux deux parties. Ce qui pose problème dans le voyage, c'est la résistance que le voyageur emploie face à l'insécurité du choc culturel, pour ne pas s'ouvrir à une autre vision du monde. Toute enclave, qu'elle soit touristique, communautaire, matérielle, spirituelle, éthique, technologique est une barricade qu'il dresse face à l'altérité et de ce fait à l'altération : tout ce qu'il n'est pas prêt à mettre en suspens (et ainsi remettre en question) le temps d'une rencontre, biaisera celle-ci. Il importe au voyageur de ne pas imposer sa vision monde, sa façon de penser, ses projections ethnocentriques sur le monde, ses valeurs, son éthique ; de sortir de « chez-lui » pour accueillir l'Autre dans son étrangeté, de se laisser guider, conduire à travers un autre système de pensée, à travers d'autres codes culturels, non en singeant mais en se métissant dans une démarche exotique (pour ne pas simplement vivre une projection de son monde ou de l'idéal qu'il se construit de celui-ci). Il ne s'agit pas ici de classer les types de voyage ou d'en condamner l'ensemble, mais de venir questionner la pratique du voyage dans l'ici et maintenant et en tout moment, quel qu'il soit. Si on ne peut nier qu'il puisse avoir un impact sur celui qui l'entreprend et sur celui qui accueille, c'est cet impact qu'il faut questionner et non le voyage en lui-même. Nous pensons que le monde est voué à être de plus en plus ouvert, interrelié, métissé ; ce type de voyage itinérant (parce que le sentiment cosmopolite ne se socialiserait plus, ou moins, au sein d'enclaves cosmopolites occidentales, mais aurait tendance à se construire par sérendipités, aux cœurs des multiples rencontres toujours autres et indépendantes, par le rite des hospitalités) permettrait une ouverture sur la diversité et la richesse du monde, de ses altérités. Plutôt que de renforcer un sentiment de peur de l'étranger et de repli sur soi, ce voyage contribuerait à connaître et reconnaître les autres, leur rapport au monde, leurs systèmes de pensée, leurs richesses, leurs difficultés, leurs essences (et non leurs différences) et ce qui nous relie, mais aussi à mieux nous connaître et reconnaître, (notre propre rapport au monde, notre propre système de pensée, nos propres richesses, nos propres difficultés, etc.). Dans la rencontre, plus il y a d'altérité, plus cela

nécessite de décentration et une altération pour saisir l'authenticité de l'autre. Il s'agit là d'une relation réciproque dans le sens où le sujet ne peut saisir que ce que l'autre donne à voir, en d'autres termes, à quelle authenticité de lui-même ce dernier lui donne accès.

De plus l'expérience du voyage autour du monde est une expérience riche et complexe, le modèle théorique que nous avons élaboré dans la partie théorique n'est qu'un point de vue, une façon d'observer cette expérience. D'autres points de vue sont possibles, comme par exemple celui de la littérature de voyage ou de la poésie. De plus ce point de vue théorique proposé a été construit à partir de notre lecture d'un corpus théorique multidisciplinaire et de notre approche multiréférentielle, d'autres sont également possibles. Il faut ajouter que c'est à partir de ce modèle théorique de la formation par la grande itinérance du voyage autour du monde, que nous avons élaboré une problématique et des hypothèses de recherche afin de nous permettre d'observer et d'interroger le terrain, c'est-à-dire l'expérience de quatre voyageurs autour du monde. Il s'agit là encore d'une façon particulière d'observer et d'interroger le terrain, d'autres sont possibles. Toutefois, si le point de vue de ce modèle théorique sur l'expérience du voyage autour du monde ne peut se confondre avec l'expérience en elle-même, puisque cette dernière est beaucoup plus riche et complexe, ce modèle théorique, au travers des hypothèses de recherche validées en tendance par le terrain (avec quelques réserves et demandes d'approfondissements), peut représenter un outil théorique (perfectible) permettant d'étudier la formation par la grande itinérance en voyage, d'un point de vue des sciences de l'éducation.

Le questionnement de la formation du jeune adulte par la grande itinérance autour du monde rencontre 7 débats.

Celui d'une possibilité de la formation à la rencontre interculturelle, notamment lors des premiers moments de la relation, bien avant qu'une « passerelle culturelle » émerge de cette dernière et permet la construction de codes communs.

Celui de l'étude comparative des différentes formes de voyage formateur, notamment au travers de l'étude comparative des différentes formes d'immersion.

Celui des rites de passage de la jeunesse occidentale, notamment au travers des différentes socialisations cosmopolites.

Celui, dans le courant de recherche du tourisme jeunesse, des différentes formes d'expériences *backpacker* qui conduiraient à différentes expériences de l'ailleurs.

Celui des approches sensibles, notamment dans le débat entre l'ubiquité du langage et la possibilité d'une pensée sans mots, qui ne se confondrait pas avec le langage.

Celui de la multiréférentialité qui ne se confondrait pas à un holisme sans ancrage.

Celui de la mise en dialogue (prudente) entre de l'événement qui fonde la transition de vie et la transformation silencieuse faite de modifications-continuations continues et presque invisibles.

Cette recherche pourrait être prolongée par une étude de la formation des enfants dans et par la grande itinérance du voyage autour du monde et s'inscrire dans la continuité des recherches menées par Cangia et Zittoun (2018) sur les familles expatriées. Le voyage en famille autour du monde offre ainsi deux spécificités qui le distinguent à la fois de l'expatriation en famille et à la fois du voyage autour du monde du jeune adulte. En effet ce dernier s'engage dans ce type de voyage dans une quête de découverte du monde et de soi, en se libérant de ses inscriptions et engagements institutionnels (Hetzmann & Lesourd, 2017). Pour la famille en expatriation, même s'il faut prendre en compte des dimensions de transformations personnelles et relationnelles face à l'altérité (Cangia, Levitan & Zittoun, 2018), le « voyage » est entrepris dans un but professionnel (pour au moins un des membres) occasionnant une nouvelle sédentarisation et par là même une nouvelle socialisation de la famille dans un nouveau cadre culturel spécifique relativement stable. Une première étude exploratoire que nous avons réalisé par des discussions informelles auprès de familles ayant réalisé un voyage autour du monde, ainsi que par la lecture d'écrits (ouvrages et blogs) ou l'écoute de témoignages audios (radio, podcast) relatant de telles expériences, a permis de relever le fait que la décision de partir est souvent motivée par la volonté d'offrir aux enfants à la fois une connaissance expérientielle du monde, et à la fois une formation alternative et informelle, complémentaire (cours par correspondance ou *homeschooling*) ou non (*unschooling*), à celles proposées par les institutions du pays d'origine. Contrairement à l'étude de l'expatriation en famille, qui nécessite de prendre en compte à la fois une trajectoire professionnelle et à la fois une trajectoire existentielle (Cangia & Zittoun, 2018), il n'y aurait ici que la deuxième qui entre en jeu, puisque la carrière est souvent mise entre parenthèses le temps du voyage autour du monde. Et contrairement au voyage du jeune adulte autour du monde qui se libère de ses attaches institutionnelles pour découvrir le monde et lui-même, la famille en tour du monde, par définition, emmène avec elle la première des institutions, qui est elle-même. Il y a ainsi, au cœur du voyage,

la formation de l'enfant, c'est-à-dire son « enculturation » (Mead, 1963) par les parents, et ses socialisations secondaires dans un ailleurs. C'est en cela que cette recherche peut trouver tout son intérêt, si dans une expatriation, la socialisation de l'enfant se fait dans un ailleurs, cet ailleurs est relativement stable et homogène, lui permettant de créer de nouvelles socialisations et un nouveau cadre de référence nourrissant à la fois son besoin de sédentarité, son éducation et son éveil cosmopolite, que cela se fasse dans une école internationale, ou dans un établissement local ; dans un voyage en grande itinérance, au contraire, la socialisation se fait sur la route, dans des groupes éphémères et très hétérogènes. Dans cet ailleurs, la famille offre à la fois un cadre stable (le foyer), et à la fois un espace transitionnel sur le monde : il protège l'enfant de l'altérité tout en l'accompagnant vers elle.

Notre intuition de départ nous amène ainsi à proposer que l'étude de la formation de l'enfant dans et par la grande itinérance du voyage autour du monde, peut se nourrir de ces deux approches (la formation par l'expatriation et la formation par la grande itinérance), dans le sens où dans l'expatriation l'enfant suit ses parents et se socialise dans un nouveau contexte interculturel relativement stable auquel il doit s'acculturer (produisant ainsi une enculturation « métisse » différente de celle que ses parents ont eue), et dans le voyage en grande itinérance le projet est l'éducation (dont l'enculturation) qui se « métisse » (Laplantine & Nouss, 1997) chemin faisant proposée par les parents (en tant que tiers instruits) et socialisée dans de nombreux contextes interculturels éphémères et hétérogènes. Si dans les deux cas l'éducation des enfants est ainsi tributaire des lieux et des temporalités de l'ailleurs, je propose que dans la grande itinérance, l'éducation de l'enfant est constituée d'une « *time bubble* » (Eslrud, 1998) dont l'équilibre est à inventer, entre une temporalité de l'enculturation (par les parents) dans un foyer « bricolé » sur la route, et une temporalité de socialisation dans un ailleurs (toujours changeant) qui ouvre l'enfant à d'autres visions du monde. C'est cet équilibre, et le contenu de ces temporalités qui pourraient être étudiés dans une future recherche, offrant un « écart » (Jullien, 2012) avec l'enculturation plus classique des enfants.

Bibliographie générale de la recherche

Bibliographie aux normes APA, sixième édition.

- Abdallah-Pretceille, M. & Porche, L. (1999). *Diagonales de la communication interculturelle*. Paris : Anthropos.
- Abdallah-Pretceille, M. (1997). Pour une éducation à l'altérité. *Revue des sciences de l'éducation*, 23(1), 123-132.
- Abdallah-Pretceille, M. (2003) *Former et éduquer en contexte hétérogène : Pour un humanisme du divers*. Paris : Economica.
- Abdallah-Pretceille, M. (2004). *L'éducation interculturelle*. Paris : PUF.
- Airault, R. (2002). *Fous de l'Inde : Délires d'Occidentaux et sentiment océanique*. Paris : Payot.
- Alon, I. & Higgins, J. (2005). Global leadership success through emotional and cultural intelligences. *Business Horizons*, 48(6), 501-512.
- Amselle, J.-L. (1990). *Logiques métisses. Anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs*. Paris : Payot.
- Amselle, J.-L. (2001). *Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures*. Paris : Flammarion.
- Amselle, J.-L. (2011). Méfions-nous de l'idéologie du nomadisme !. *Le Monde.fr*. En ligne : https://www.lemonde.fr/idees/article/2011/06/24/mefions-nous-de-l-ideologie-du-nomadisme_1540133_3232.html, consulté le 20 novembre 2015.
- Ang C., & Van Dyne, L. (2008). Conceptualization of Cultural Intelligence. *Handbook of Cultural Intelligence: Theory, Measurement, and Applications* (pp. 253-275). Armonk, NY: M.E. Sharpe.
- Ang, S., Van Dyle, L. & Tan, M.-L. (2011). Cultural intelligence. In R. J. Sternberg & S. B. Kaufman (Eds.), *Cambridge Handbook on Intelligence* (pp. 582-602). New York: Cambridge Press.
- Ang, S., Van Dyle, L., Koh, C., Ng, Y., Templer, K., Tay, C. & Chandrasekar, A. (2007). Cultural Intelligence: Its Measurement and Effects on Cultural Judgment and Decision Making, Cultural Adaptation and Task Performance. *Review*, 3(3), 335–37. Nanyang Technological University, Singapore, Michigan State University, USA, and Center for Creative Leadership, Singapore Management and Organization : Blackwell Publishing Ltd.
- Angué, K. (2009). Pôle de l'abduction dans la création de connaissances et dans la méthode scientifique peircienne. *Recherches Qualitatives*, 28(2), 65-94.
- Anzieu, D. et al. (dir.) (2000). *Les enveloppes psychiques*. Paris : Dunod.

- Apparudaï, A. (2001). *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation* (F. Bouillot, Trad.). Paris : Payot. (Œuvre originale publiée en 1996)
- Aramberri, J. (2001). The Host Should Get Lost: Paradigms in the Tourism Theory. *Annals of Tourism Research*, 28(3), 738–61.
- Ardoïno, J. (1977). *Education et politique aux regards de la pensée complexe*. En ligne <http://www.arianesud.com/content/download/1225/4952/file/Ardoïno%20Education%20et%20politique%20aux%20regards%20de%20la%20pensee%20complexe.pdf>, consulté le 10 mars 2012.
- Ardoïno, J. (1986). *L'analyse multiréférentielle*. En ligne http://probo.free.fr/textes_amis/analyse_multireferentielle_j_ardoïno.pdf, consulté le 10 mars 2012.
- Ardoïno, J. (1993). L'approche multiréférentielle (plurielle) des situations éducatives et formatives. *Pratiques de Formation-Analyses* (Coll.). *Formation Permanente*, 25, 15-34.
- Ardoïno, J. (2002). Cultures et civilisations. In J. Barus-Michel, E. Enriquez E. & A. Lévy, (dir.), *Vocabulaire de Psychosociologie* (pp.118-127). Paris : Éditions Érès.
- Arnett, J. (2002). The Psychology of Globalization. *American Psychologist*, 57(10), 774–783.
- Ateljevic, I. & Doorne, S. (2004). Theoretical Encounters: A Review of Backpacker Literature. In G. Richards & S. Wilson (Eds.), *The Global Nomad: Backpacker Travel in Theory and Practice*. Clevedon, England: Channel View Publications.
- Ateljevic, I. (2009). Transmodernity : Remaking Our (Tourism) World?. In J. Tribe (Ed.) *Philosophical issues in tourism* (pp. 291-313). Bristol: Chanel View Publications.
- Aubert, N. (dir.) (2006). *L'individu hypermoderne*. Toulouse : ERES.
- Augé, M. (2009). *Pour une anthropologie de la mobilité*. Paris : Ed. Payot et Rivages.
- Augé, M. (2011). Paradoxes de la mobilité. *Le Monde.fr*. En ligne https://www.lemonde.fr/idees/article/2011/06/24/paradoxes-de-la-mobilite_1540513_3232.html, consulté le 20 novembre 2015.
- Bachelard, G. (1992). *L'intuition de l'instant*. Paris : Editions Stock.
- Barbier, R., (non daté). *L'écoute sensible en approche transversale*. En ligne <http://www.barbier-rd.nom.fr/ecoutesensible2.htm>, consulté le 9 janvier 2013.
- Bardin, L. (2011). *L'analyse de contenu*. Paris : PUF.
- Baron-Cohen, S. (1995). *Mindblindness: An Essay on Autism and Theory of Mind*. Boston : MIT Press.
- Barthes, R. (1970). *L'empire des signes*. Paris : Skira.
- Bastide, R. (1970). *Le prochain et le lointain*. Paris : Cujas.
- Baudrillard, J. & Guillaume, M. (1994). *Figures de l'altérité*. Paris : Descartes et Cie.

- Baudrillard, J. (1997). *L'autre par lui-même*. Paris : Editions Gallilée.
- Bauman, Z. (1997). *Postmodernity and its discontents*. Cambridge: Polity Press.
- Bedin, V. (Ed.) (2013). *Pensées rebelles Foucault Derrida Deleuze*. Auxerre : Editions sciences humaines.
- Bégout, B. (2005). *La découverte du quotidien*. Paris : Allia.
- Ben Jelloun, T. (1999). *French Hospitality: Racism and North African Immigrants*. New York : Columbia University Press.
- Benjamin, W. (2000). *Paris, capitale du xix^e siècle* (J. Lacoste, Trad.). Paris : Éditions du Cerf.
- Bennett, D. (2005). Global Tourism and Caribbean Culture. *Caribbean Quarterly*, 51(1), (no pages)
- Berger, P. & Luckmann, T. (1986). *La construction sociale de la réalité*. Paris : Méridien/Klincksieck. (Œuvre originale publié en 1966)
- Bergson, H. (1941). *Les deux sources de la Morale et de la Religion*. Paris : Presses Universitaires de France
- Berthelot, J.-M. (2000). *Sociologie, Epistémologie d'une discipline. Textes fondamentaux*. Belgique : Editions De Boeck.
- Bloch, E. (1977). *L'esprit de l'utopie*. Paris : Gallimard.
- Bosc, N. (2003). *Etude psychologique du voyage au long cours, sentiment océanique et émotions de l'ailleurs*. Mémoire- thèse de recherche en vue de l'obtention du diplôme de psychologue, Université Catholique de Paris, Paris. En ligne www.geopsy.com/memoires_theses/memoire_voyage_bosc.pdf, consulté le 12 février 2016.
- Boumard, P., Lapassade, G. & Lobrot, M. (2006). *Le mythe de l'identité, apologie de la dissociation*. Paris : Economica.
- Bourdeilh, E. (2010). *Le voyage esthétique et philosophique*. En ligne <http://think-out-of-the-box-eb.blogspot.fr/2010/05/cadre-theorique-et-methodologie.html>, consulté le 9 janvier 2013.
- Bourdieu, P. (1981). Le rite comme acte d'institution. *Les rites de passage aujourd'hui : actes du colloque de Neuchâtel*. Lausanne : Editions l'Age d'Homme.
- Bourdieu, P. (1985). Entretien avec Alban Bensa : quand les Canaques prennent la parole. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 56, 69-83.
- Bourdieu, P. (1992). *Réponses - Pour une anthropologie réflexive*. Paris : Seuil.
- Boutier, J. (2004). *Le Grand Tour : une pratique d'éducation des noblesses européennes (XVI^e-XVIII^e siècles)*. En ligne http://hal.inria.fr/docs/00/05/10/63/PDF/Boutier_J.-2004-GrandTour.pdf, consulté le 11 novembre 2013
- Boutinet, J.-P. (2004). Que savons-nous sur cet adulte qui part en formation ? *Savoirs*, 4, 9-49.

- Bouvier, N. (2001). *L'usage du monde* : Paris, PBP.
- Breton, H. (2013). Altérité extrême-orientale et pratiques initiatiques en Asie. *Pratiques de Formations/Analyses*, 64-65, 165-182.
- Breton, H. (2015). L'expérience du voyage, une initiation à l'autoformation. Dans *Apprendre par soi-même à tous les âges de la vie : actes du 8^{ème} colloque sur l'autoformation* (non paginé). Strasbourg : DUN.
- Breton, H. (2017) Se former par l'expérience de l'ailleurs : situations d'indétermination et acquis du voyage. *Education permanente*, 211(2), 27-38.
- Breton, H. Denoyel, N. (2011). Moments d'interculturalité et processus de transformation. Dans *Education permanente*, 186(1), 79-90.
- Briançon, M. (2008). L'Identité. L'altérité au cœur de l'identité : que peut enseigner l'altérité intérieure ?. In *Sciences- Croisées*, 2-3 : (pas de pagination). En ligne <http://sciences-croisees.com/N2-3/briancon.pdf>, consulté le 10 octobre 2013
- Brotherton, B. & Wood, R.C. (2007). Key Themes in Hospitality Management. In R.C. Wood & B. Brotherton (eds), *The Sage Handbook of Hospitality Management* (pp. 35–61). London : Sage.
- Brougère, G. & Bezille, H. (2007). De l'usage de la notion d'informel dans le champ de l'éducation. *Revue Française de Pédagogie*, 158 :117-160.
- Brougère, G. (2012). S'observer comme touriste apprenant. In G. Brougère & G. Fabbiano (dir.), *Tourisme et apprentissages : actes du colloque de Villetaneuse* (pp.45-54). Villetaneuse : EXPERICE – Université Paris 13.
- Brougère, G. (2017). Le journal : une trace d'apprentissage en situation touristique. *Education Permanente*, 211(2), 39-48.
- Burgess, J. (1982). Perspectives on Gift Exchange and Hospitable Behavior. *International Journal of Hospitality Management*, 1(1), 49–57.
- Byram, M. (1997). *Teaching and Assessing Intercultural Communicative Competence*. Bristol U.K. : Multilingual Matters.
- Caiata-Zufferey, M. (2013). Des données aux indices. In D. Namian & C. Grimard (Eds.) (2013). Pourquoi parle-t-on de sérendipité aujourd'hui ? Conditions sociologiques et portée heuristique d'un néologisme "barbare". *SociologieS*. En ligne <http://sociologies.revues.org/4490>, consulté de 20 décembre 2015
- Cangia, F., Levitan, D.& Zittoun, T. (2018). Family, Boundaries and Transformation The International Mobility of Professionals and Their Families. *Migration letters*, (15)1, 17-31.
- Cangia, F. et Zittoun, T. (2018). EDITORIAL: When "expatriation" is a matter of family. Opportunities, barriers and intimacies in international mobility. *Migration letters*, (15)1, 1-16.

- Cassee, E. & Reuland, R. (eds) (1983). *The Management of Hospitality*. Oxford : Pergamon.
- Catellin, S. (2004). L'abduction : une pratique de la découverte scientifique et littéraire. In *Hermès*, 39 : 179-185.
- Chatwin, B. (2005). *Anatomie de l'errance*. Paris : Grasset.
- Che Guevara, E. (2002). *Voyage à motocyclette*. Paris : Mille et une nuits.
- Cicchelli, V. (2012). *L'esprit cosmopolite*. Paris : SciencesPo. Les presses.
- Cifali, M. (1994). *Le lien éducatif*. Paris : PUF.
- Ciprut, M.-A. (2001). De l'entre-deux à l'interculturalité. Dans *Itinéraires, notes et travaux*, 60 : (non paginé). Genève : IUED.
- Clark, T. (2007). Developing a Cultural Intelligence Capability. A thesis for the degree Master of Military Art and Science, Faculty of the U.S. Army Command and General Staff College, Naval Postgraduate School of Monterey, Monterey, CA. En ligne www.dtic.mil/cgi-bin/GetTRDoc?AD=ADA502169, consulté le 05 juin 2013.
- Cogez, G. (2004). *Les écrivains voyageurs au XXème siècle*. Paris : Edition du Seuil.
- Cohen, S. (1979). A phenomenology of tourist experience. In *Sociology*, 13(2), 179-201.
- Cohen, S. (2010). Searching for escape, authenticity and identity: Experiences of lifestyle travellers. In M. Morgan, P. Lugosi & J.R. Ritchie (Eds.), *The Tourism and Leisure Experience: Consumer and Managerial Perspectives* (pp. 27-42). Bristol: Channel View Publications.
- Cohen-Émerique, M. (1993). L'approche interculturelle dans la formation des professionnels du champ socio-éducatif. In A. Collot, G. Didier & B. Loueslati (Dir.), *La Pluralité Culturelle dans les systèmes éducatifs européens* (pp. 209-220). Nancy : Publication du Centre Régional de Documentation Pédagogique de Lorraine.
- Colin, L. (2009). Les séjours à l'étranger : apprendre malgré l'institution scolaire ?. In G. Brougère, A.-L. Ulmann (dir.), *Apprendre de la vie quotidienne* (pp. 81-92). Paris : PUF.
- Colin, L. et Le Grand, J.-L. (2008). *L'éducation tout au long de la vie*. Paris : Anthropos.
- Cornu, L. (2017). Voyage et formation : traversées, passages, passations. Petite phénoménologie poétique et anthropologique du voyage. *Education Permanente*, 211(2), 11-18.
- Cuche, D. (2010). *La notion de culture dans les sciences sociales*. Paris : Editions La Découverte.
- Cultural Intelligence Center (2005). *The Cultural Intelligence Scale (CQS)*. En ligne <http://www.linnvandyne.com/papers/The%20CQS.pdf>, consulté le 06 février 2012.
- Dahoun, Z. (2012). L'entre deux : une métaphore pour penser la différence culturelle. In R. Kaës & al. (Dir.), *Différence culturelle et souffrances de l'identité* (pp. 209-240). Paris : Dunod.
- De Cues, N. (1930). *De la docte ignorance*. Paris : Alcan,

- De La Ville, V. (2000). La recherche idiographique en management stratégique : une pratique en quête de méthode?. *Finance Contrôle Stratégie*, 3(3), 73 – 99.
- Deleuze, G. & Guattari, F. (1980). *Mille plateaux*. Paris : Editions de Minuit.
- Deleuze, G. (1968). *Différence et répétition*. Paris : PUF.
- De Maistre, X. (1794). *Voyageur autour de ma chambre*. Edition du groupe Ebooks libres et gratuits. En ligne https://elearn.univ-ouargla.dz/2013-2014/courses/3LLITT/document/de_maistre_voyage_autour_de_ma_chambre.pdf?cidReq=3LLITT, consulté le 12 mai 2015.
- Demers, J.-C. (2009). *Parcours identitaires dans la société de la performance et du narcissisme : l'hyperbole du backpacking*. Thèse de master en sociologie non publiée, Université d'Ottawa, Ottawa.
- Demers, J.-C. (2011). Pour une typologie de l'expérience backpacker. *Papeles del CEIC*, 68 : 1-24. En ligne <http://www.identidadcolectiva.es/pdf/68.pdf>, consulté le 23 Juin 2116.
- De M'Uzan, M. (1977). *De l'art à la mort*. Paris : Albin Michel.
- Denoyel, N. (1999). Alternance tripolaire et raison expérientielle à la lumière de la sémiotique de Pierce. *Revue Française de Pédagogie*, 128, 35-42.
- Derrida, J. & Dufourmantelle, A. (1997), *Anne Dufourmantelle invite Jacques Derrida à répondre : De l'hospitalité*. Paris : Calmann-Lévy.
- Dervin, F. (2004). *Définition et évaluation de la compétence interculturelle en contexte de mobilité : ouvertures*. En ligne <http://users.utu.fi/freder/mob.pdf>, consulté le 05 janvier 2012.
- Desforges, L. (1998). Travelling the world : identity and travel biography. *Annals of tourism research*, 27(4), 926-945.
- Devereux, G. (1977). *Essais d'ethnopsychiatrie générale*. Paris : Gallimard.
- Dewey, J. (1916). *Essays in the experimental logic*. Chicago : University of Chicago Press.
- Dezin, N. (1989). Interpretative Interactionism. *Quality Research Methods Series*, 17, (Not paged).
- Dikeç, M. (2002). Pera, Peras, Poros : Longings for Spaces of Hospitality. *Theory, Culture and Society*, 19(1–2), 227–47.
- Doron, J. (1991). *Chaos Psychique*. Paris : Centurion.
- Du Plessis, Y. (2011). Cultural Intelligence as Managerial Competence. En ligne <http://repository.up.ac.za/handle/2263/18778>, consulté le 03 juillet 2013.
- Ducournau N., Lachance J., Mathiot L. et Sellami M.(dir.) (2010). *La recherche d'extase chez les jeunes*. Québec : Les presses universitaire de Laval.
- Dugros, G. (2005). *L'événement de la rencontre de l'autre, l'approche centrée sur la personne comme formation à l'altérité*. Mémoire de maîtrise en sciences de l'éducation non publié, Université de Paris VIII, Paris.

- Dupuy, B. (1984). Herméneutiques. *Encyclopaedia universalis*, 11, 362-365.
- Durkheim, E. (1925). *Les formes élémentaires de la vie religieuse*. Paris : Alcan.
- Dussel, E. (1995). *The invention of the Americas: Eclipse of 'Other' and the myth of modernity*. New York : Continuum.
- Ehrenberg, A. (1991). *Le culte de la performance*. Paris : Calmann-Lévy.
- Eiguer, A. (2012) Le faux-self su migrant. In R. Kaës & al. (dir.), *Différence culturelle et souffrances de l'identité* (pp. 91-106). Paris : Dunod.
- Eisenhardt, K. (1989). Building Theories From Case Study Research. *Academy of Management Review*, 14(4), 532-550.
- Elgin, D. (1997). *Global consciousness change : indicators of an emerging paradigm*. San Anselmo, CA : Millenium Project.
- Eneau, J. (2017). L'autoformation comme voyage, entre *Bildung* et transformation de soi. *Education Permanente*, 211(2), 149-159.
- Eslrud, T. (1998). Time Creation in Traveling: The Taking and Making of Time among Women Backpackers. *Time and Society*, 7, 309-334.
- Fabre, M. (1994). *Penser la formation*. Paris : PUF.
- Featherstone, M. (1987). Lifestyle and Consumer Culture. *Theory Culture and Society*, 4(1), 55–70.
- Fellous, M. (2001), *A la recherche de nouveaux rites*. Paris : L'Harmattan.
- Fernandez, B. (2001). *L'homme et le voyage, une connaissance éprouvée sous le signe de la rencontre*. En ligne <http://www.barbier-rd.nom.fr/6%20ARTICLE.QUESTIONDE.PDF>, consulté le 13 janvier 2013.
- Fernandez, B. (2002). *Identité nomade*. Paris : Anthropos.
- FNEGE. (2001). *LE TOURISME EN AUSTRALIE L'émergence du «!backpacking!»*. En ligne <http://fama2.us.es:8080/turismo/turismonet1/economia%20del%20turismo/turismo%20zonal/oceania/tourisme%20en%20Australie.pdf>, consulté le 11 novembre 2013.
- Franklin, A. (2003). *Tourism : an introduction*. London : Sage.
- Freud, S. (2010). *Malaise dans la civilisation* (A. Weill, Trad.). Paris : Payot. (Œuvre originale publiée en 1929).
- Gaillard, C. (2013). *Jung*. Paris : PUF.
- Galvani, P. (2006). L'exploration des moments d'autoformation : prise de conscience réflexive et compréhension dialogique. *Education Permanente*, 168, 59-73.
- Galvani, P. (1997). *Anthropologie du blason et de l'autoformation*. Paris : L'Harmattan.

- Galvani, P. (2010). L'exploration réflexive et dialogique de l'autoformation existentielle. Dans P. Carré, A. Moisan & D. Poisson (dir.), *L'autoformation. Perspectives de recherche* (pp. 269-313). Paris : PUF.
- Galvani, P. (2011). Autoformation mondialogante et exploration de l'écoformation. *Education Permanente*, 186(1), 133-141.
- Galvani, P. (2012). L'art du voyage comme voie de formation. *Revue Interstices*, 2, 119-133.
- Galvani, P. (2013). Autoformation existentielle mondialogante et métissages des pratiques de soi. *Pratiques de Formation/Analyses*, 64-65, 215-236.
- Gardner, H. (2008). *Les intelligences multiples*. Paris : RETZ.
- Gaultier, L. (2012). Les premiers tours du monde à forfait. L'exemple de la Société des Voyages d'Etudes Autour du Monde (1878). *Annales de géographie*, 686 : 347-366.
- Geertz, C. (1988). *Ici et là-bas. L'anthropologue comme auteur*. Paris : Métailié.
- Genard, J.-L. & Roca I Escoda, M. (2013). Le rôle de la surprise dans l'activité de recherche et son statut épistémologique. In D. Namian & C. Grimard (Eds.) (2013). Pourquoi parle-t-on de sérendipité aujourd'hui ? Conditions sociologiques et portée heuristique d'un néologisme "barbare". *SociologieS*. En ligne <http://sociologies.revues.org/4490>, consulté de 20 décembre 2015
- Georgieff, N. (2008). L'empathie aujourd'hui : au croisement des neurosciences, de la psychopathologie et de la psychanalyse. *La psychiatrie de l'enfant*, 51(2), 357-393.
- Ghisi, L. M. (2008). *The Knowledge society: A breakthrough towards genuine sustainability*. India : Stone Hill Foundation.
- Glissant, E. (1990). *Poétique de la relation*. Paris : Gallimard.
- Glissant, E. (1997). *Traité du tout-monde*. Paris : Gallimard.
- Glissant, E. (1999). Métissage et créolisation. In S. Kandé (dir.), *Discours sur le métissage, identités métisses*. En quête d'Ariel. Paris : L'Harmattan.
- Goldsztaub, L. (2010). L'extase de l'adolescence. In N. Ducournau, J. Lachance, L. Mathiot & M. Sellami (dir.), *La recherche d'extase chez les jeunes* (123-132). Québec : Les presses universitaires de Laval.
- Grignon, C. & Passeron, J.-C. (1989). *Le savant et le populaire*. Paris : Galimard.
- Grit, A. (2010). *The Opening up of Hospitality Spaces to Difference: Exploring the Nature of Home Exchange Experiences*. Ph.D. thesis in management no published, University of Strathclyde, Glasgow.
- Grit, A. (2014). Messing around with serendipities. In S. Veijola, J. G. Molz, O. Pyyhtinen, E. Hockert, & A. Grit (Dir.), *Disruptive tourism and its untidy guests* (pp.76-86). London : Palgrave Macmillan.

- Grossetti, M., Bessin, M. & Bidart, C. (2009). *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*. Paris : La Découverte.
- Guibal, F. (2002). Identité(s) en transit. Les cultures à l'heure de la mondialisation. In *Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques*, 4(86) : 661-679.
- Guillaumin, J. (1997). La quatrième dimension du temps. *Revue Française de Psychanalyse*, 61(5), 1657-1668.
- Gula L. (2006). *Backpacking tourism : morally sound travel or neo-colonial conquest?*. Thesis submitted in partial fulfillment of the requirements for an honours degree in International Development Studies non published. Dalhousie University, Halifax, Canada.
- Gunzinski, S. (2012). *La pensée métisse*. Paris : Pluriel.
- Guttentag, D. (2009). The Possible Negative Impacts of Volunteer Tourism. *International Journal of Tourism Research*, 11, 537-551.
- Hall, E. (1984). *Le langage silencieux*. Paris : Editions du Seuil.
- Haraway, D. (2007). *Manifeste cyborg et autres essais, Sciences – Fictions – féminismes*. Paris : Exils Editeur.
- Heath, S. (2007). Widening the Gap: Pre-University Gap Years and the 'Economy of Experience'. *British Journal of Sociology of Education*, 28, 89-103.
- Héritier-Augé, F. (1991). De la mort et de la naissance des rites. *Revue du Collège des Psychanalystes*, 41 : (non paginé).
- Herskovits, M. (1938). *Acculturation, the study of culture contact*. New York : J. F. Augustin.
- Herskovits, M. (1952) *Les bases de l'anthropologie culturelle*. Paris : Payot. (Œuvre original publiée en 1948)
- Hetzmann, M. & Lesourd, F. (2017). Se former par l'itinérance du voyage autour du monde. *Education Permanente*, 211(2), 19-26.
- Hintermeyer, P. & Le Breton , P. (2007). Le risque entre attraction et précaution. *Revue des sciences sociales*, 38 : 8-9.
- Hoare, C. (2006). *Handbook of adulte developpement and learning*. New York : Oxford University Press.
- Hoodashtian, A. (2000). *Réflexion sur le métissage structurel*. En ligne www.barbier-rd.nom.fr/6%20ARTICLE.QUESTIONDE.PDF, consulté le 03 mars 2012
- Hooks, B. (2003). *Teaching community: a pedagogy of hope*. New York : Routledge.
- Hulin, M. (1993). *La mystique sauvage*. Paris : PUF.
- Jacobs J. (2006). Tourist places and negociating modernity: European woman and romance tourism in Sinaï. In C. Minca & T. Oaks (eds), *Travels in paradox* (125-154), Lanham : Rowman and Littlefield.

- James, W. (1963). *Pragmatisme and other essays*. New York : Simon and Schuster.
- Javaheri, A., Safarnia, H. & Bahonar, S. (2013). The impact of cultural intelligence (CQ) on leader-member exchange (LMX). In *Interdisciplinary Journal of Contemporary Research in Business*, 4(9) : 538-546.
- Jeffrey, D. (1998). *Jouissance du sacré, religion et postmodernité*. Paris : Armand Colin.
- Jimenez, T. (2010). *La rencontre de l'autre en voyage*. Mémoire de maîtrise en communication non publié, Université du Québec à Montréal, Montréal.
- Jones, A. (2004). *Review of Gap Year Provision*. London: Department for Education and Skills.
- Jullien, F. (2009). *Les transformations silencieuses*. Paris : Editions Grasset & Fasquelle.
- Jullien, F. (2012). *L'écart et l'entre, Leçon inaugurale de la Chaire sur l'altérité*. Paris : Galilée.
- Jung, C.G. (1988). *Synchronicité et Paracelsia*. Paris : Albin Michel.
- Kaes, R. (1979). *Crise, rupture et dépassement*. Paris : Dunod.
- Kaës, R. et coll. (2012). *Différence culturelle et souffrance de l'identité*. Paris : Dunod.
- Kardiner, A. (1969). *L'individu dans la société*. Paris : Gallimard. (Œuvre originale publiée en 1939)
- Kaufmann, J.-C. (2008). *Quand Je est un autre*. Paris : Armand Collin.
- Kemat, F. (2010). *De la mise en voyage au retour vers soi*. En ligne <http://llearning.free-h.net/A-GRAF/Textes/De%20la%20mise%20en%20voyage%20au%20retour.pdf>, consulté le 12 février 2012.
- Kemat, F. (2012). L'autoformation par le voyage accompagner l'alternance entre itinérance, nomadisme et sédentarités. *Présences, Revue d'Etude des Pratiques Psychosociales*, 4 : (non paginé). En ligne <http://www.uqar.ca/psychosociologie/presences/>, consulté le 9 janvier 2013.
- Keung, E. (2011). *What factors of Cultural Intelligence predict Transformational Leadership: A study of international school leaders*. A Dissertation Presented in Partial Fulfillment Of the Requirements for the Degree Doctor of Education non published, Liberty University, Lynchburg, Virginie, USA.
- Kristeva, J. (1998). *Etrangers à nous-mêmes*. Paris : Fayard.
- Labelle, J.-M. (1996). *La réciprocité éducative*. Paris : PUF.
- Lachance, J. (2012). Backpacking, jeunesse et temporalités. *Tourisme et territoires*, 2 : 8-28.
- Lachance, J., Ducourneau, N., Mathiot, L. & Sellamim, M. (Dir) (2010). *La recherche d'extase chez les jeunes*. Québec : PUL.
- Lamarre, J.-M. (2006). Seule l'altérité enseigne. *Le Télémaque*, 1(29) : 69-78.

- Lampron, I. (2015). *Le backpacking chez les jeunes adultes : une pratique s'inscrivant dans un processus identitaire ?*. Mémoire de maîtrise en travail social non publié, Université du Québec à Montréal, Montréal, Canada.
- Lapassade, G. (1963). *L'entrée dans la vie*. Paris : Les éditions de minuit.
- Laplane, D. (2000). *La pensée d'outre-mots*. Paris : Empêcheurs de penser en rond.
- Laplantine, F. & Nouss, A. (2011). *Le métissage*. Paris : Téraèdre.
- Laplantine, F. (2012). *Quand le moi devient autre*. Paris : CNRS.
- Larsen, J. (2008). De-exoticizing tourist travel: everyday life and sociality on the move. *Leisure Study*, 27(1), 21-34.
- Lasch, C. (2006). *La culture du narcissisme, la vie américaine à un âge de déclin des espérances*. Paris : Champs-Flammarion.
- Lashley, C., Lynch, P.A. & Morrison, A. (Eds) (2007). *Hospitality: A Social Lens*. Oxford : Elsevier. & Gibson, 2007
- Lavie, F. (2013). La surprise du découvreur. Hasard, contingence et sérendipité dans le processus de découverte scientifique. In D. Namian & C. Grimard (Eds.) (2013). Pourquoi parle-t-on de sérendipité aujourd'hui ? Conditions sociologiques et portée heuristique d'un néologisme "barbare". *SociologieS*. En ligne <http://sociologies.revues.org/4490>, consulté de 20 décembre 2015
- Lawrence, N. (2011). *The effects of Cultural Intelligence, Self Efficacy and cross cultural communication on cross cultural Adaptation of international students in Taiwan*. Thesis for a master of education non published, National Taiwan Normal University, Taiwan.
- Le Grand, J.-L. (1989). *Espaces transitionnels de socialisation*. En ligne <http://enquete.revues.org/104>, consulté le 06 février 2012.
- Lesourd, F. (2013). Autoformation et pluralisme thérapeutique. *Pratiques de Formations/Analyses*, 64-65, 115-132.
- Lesourd, F. (2013). "Boucles étranges" et complexité des temporalités éducatives. In P. Roquet & coll. (dir.), *Temps, temporalités et complexité dans les activités éducatives et formatives* (pp. 41-56). Paris : L'Harmattan.
- Lesourd, F. (2011). Instants-pivots et savoir-passer. Une exploration des tournants de vie par l'explicitation biographique. In Y. Champlain, G. Dubé, P. Galvani & D. Nolin (coord.), *Moments de mise en forme et de mise en sens de soi* (pp. 35-68). Paris : L'Harmattan.
- Lesourd, F. (2006). L'explicitation biographique des moments transformateurs. In H. Bézille & B. Courtois (dir.), *Penser la relation Expérience-formation* (pp.142-155). Lyon : Chronique sociale.
- Lesourd, F. (2004). Peut-on parler de transe biographique ? In J.-Y. Robin, B. Maumigny-Garban & M. Soëtard (dir.), *Le récit biographique. Tome II : De la recherche à la formation. Expériences et questionnements* (pp. 129-139). Paris : L'Harmattan.

- Lesourd, F. (2006). *Approche multiréférentielle des situations éducatives*. Cours de Master1, IED, Université Paris8, Paris.
- Lesourd, F. (2009). *L'homme en transition*. Paris : Anthropos.
- Lesourd, F. (2005). L'épiphanie comme ré-orchestration des temps. *Chemins de formation*, 8, 56-65.
- Lesourd, F. (2001). Le Moi-temps: écologie temporelle et histoires de vie en formation. *Temporalistes*, 43, 8-49.
- Levinas, E. (1972). *Humanisme de l'autre homme*. Paris : Fata Morgana.
- Levinas, E. (1982). *Ethique et infini*. Paris : Fayard.
- Levinas, E. (1995). *Altérité et transcendance*. Paris : Fata Morgana.
- Levi-Strauss, C. & Eribon, D. (1988). *De près et de loin*. Paris : Odile Jacob.
- Levi-Strauss, C. (1955). *Tristes tropiques*. Paris : Plon.
- Linton, R. (1959). *Le fondement culturel de la personnalité*. Paris : Dunod. (Œuvre originale publiée en 1945).
- Livermore, D. (2011). *The cultural intelligence difference*. New York : AMACOM.
- Locker, L. (1993). *The Backpacker Phenomenon II : more answers to further questions. The backpacker phenomenon II : more answers to further questions*. Townsville, Qld. : James Cook University of North Queensland.
- Locker, L., Murphy, L. & Pearce, P.P. (1995). Young Budget Travelers: Backpackers in Australia. *Annals of Tourism Research*, 22(4), 819-843.
- Lugosi, P. (2009). The Production of Hospitable Space: Commercial Propositions and Consumer Co-Creation in a Bar Operation. *Space and Culture*, 12(4), 396-411.
- Lynch P., Molz J., McIntoch, A., Lugosi, P. & Lashley, C. (Eds.) (2011). Theorizing hospitality. *Hospitality & Society*, 1(1), 1-22.
- Lynch, P.A., Di Domenico, M. & Sweeney, M. (2007). Resident Hosts and Mobile Strangers: Temporary Exchanges within the Topography of the Commercial Home. In J. Molz & S. Gibson (eds), *Mobilizing Hospitality: The Ethics of Social Relations in a Mobile World* (pp.121-143). Aldershot: Ashgate.
- MacCannel, D. (1973). Staged authenticity: arrangements of social space in tourist settings. *American Journal of Sociology*, 79(3), 589-603.
- Macherey P. (2008). Le rôle des conflits disciplinaires dans l'histoire des savoirs : le cas de la sociologie des connaissances. Conférence donnée à l'ENS dans le cadre du *colloque Les disciplines face à leur histoire*. En ligne : <http://www.entretmps.asso.fr/Histoire/Macherey.htm>, consulté le 20 février 2016.
- Maffesoli, M. (1997). *Du nomadisme*. Paris : LGF.

- Maslow, A. (1972). *Vers une psychologie de l'être*. Paris : Fayard.
- Mayer, J. D. & Salovey, P. (1997). What is emotional intelligence ?. In P. Salovey, & D. J. Sluyter (Eds.), *Emotional development and emotional intelligence: Educational implications* (pp. 3-31). New York, NY : Basic Books.
- McAdams, D. (1993). *The stories we live by, Personnal Myths and the Making of the Self*. New York : Guilford Press.
- McAdams, D. (2006). La psychologie des histoires de vie. In *Pratiques de Formation / Analyses*, 53 : non paginé.
- McCalla, R. & Charlier, J. (2006). Round-the-world cruising: a geography created by geography ?. In R. Dowling (ed.), *Cruise ship tourism* (pp. 206-222). Walingford (UK) : CABI.
- McGehee, N. & Santos, C. (2005). Social change, discourse, and volunteer tourism. *Annals of tourism research*, 32(3), 760-779.
- McIntosh, A., Lynch, P.A. & Sweeney, M. (2010). My Home is my Castle : Defiance of the Commercial Home Stay Host in Tourism. *Journal of Travel Research*, 50(5), 509-519.
- Mead, M. (1963). *Mœurs et sexualité en Océanie*. Paris : Plon. (Œuvre originale publiée en 1928)
- Meltzoff, A. & Moore, M. (1983). Newborn infant imitate adult facial gestures. *Child developement*, 54 : 702-709.
- Merton, R. (1949). *Social theories of social structures*. New York : Free Press.
- Mezirow, J. et al. (2000). *Learning as transformation. Critical perspectives on a theory in progress*. San Fransisco : Jossey Bass.
- Mezirow, J. et Taylor, E.-W. (2009). *Transformative learning in practice. Insights form community, workplace and higher education*. San Franscisco : Jossey Bass.
- Michel, F. (2004). *Désirs d'ailleurs : essai d'anthropologie des voyages*. Paris : Armand Colin.
- Michel, F. (2011). *Voyages phuriels*. Annecy : Editions Livres du monde.
- Michel, F. (2012). *La marche du monde*. Annecy : Edition Livres du Monde.
- Michel, F. (2013). *Bouger et se bouger: partir et ne rien lâcher*. En ligne <http://www.deroutes.com/AV9/edito9.htm>, consulté le 05 décembre 2013.
- Mintel (2005). Gap year travel: international. *Travel and Tourism Analyst n°12*. London: Mintel
- Molz, G. J. & Gibson, S. (eds) (2007). *Mobilizing Hospitality: The Ethics of Social Relations in a Mobile World*. Aldershot: Ashgate.
- Molz, G. J. (2008). Global Abode : Home and Mobility in Narratives of Round-the-World Travel. In *Space and Culture*, 11: 325.
- Molz, G. J. (2010). Performing Global Geographies: Time, Space, Place and Pace in Narratives of Round-the-World Travel. In *Tourism Geographies*, 12(3) : 329-348.
- Molz, G. J. (2012). *Travel Connections*. London : Routledge.

- Moreau, D. (2012). L'étrangeté de la formation de soi. *Le Télémaque*, 41 : 115-132.
- Morin, E. (1986). *La méthode, 3. La connaissance de la connaissance*. Paris : Edition du Seuil.
- Morin, E. (2005). *Introduction à la pensée complexe*. Paris : Ed. du Seuil.
- Murphy, D. (2009). First, buy your pack animal. *The Guardian*. En ligne <https://www.theguardian.com/travel/2009/jan/03/dervla-murphy-travel-tips?page=2>, consulté le 26 septembre 2015.
- Murphy-Lejeune, E. (2003). *L'étudiant européen voyageur : un nouvel étranger*. Paris : Didier.
- Namian, D. & Grimard, C. (2013). Entre sensibilité et ironie. In D. Namian & C. Grimard (Eds.) (2013). Pourquoi parle-t-on de sérendipité aujourd'hui ? Conditions sociologiques et portée heuristique d'un néologisme "barbare". *SociologieS*. En ligne <http://sociologies.revues.org/4490>, consulté de 20 décembre 2015.
- Namian, D. & Grimard, C. (2013). Pourquoi parle-t-on de sérendipité aujourd'hui ? Conditions sociologiques et portée heuristique d'un néologisme "barbare". *SociologieS*. En ligne <http://sociologies.revues.org/4490>, consulté de 20 décembre 2015
- Nanda, M. (1999). Who Needs Post-Development? Discourses of Difference, Green Revolution and Agrarian Populism in India. *Journal of Developing Societies*, 15(1), 5-31.
- Nehrt, C. & Engle, R. (2012). Antecedents of Cultural Intelligence: The Role of Risk, Control, and Openness in France and the United States. In *Journal of Management Policy and Practice*, 13(5), 35-47.
- Nelson Graburn (2000). Culture, tourism. In J. Jafari (Ed.), *Encyclopedia of tourism* (pp. 307-309). New York : Routledge.
- Ng, K.Y., Van Dyne, L. & Ang, S., (2012). Cultural Intelligence: A Review, Reflections, and Recommendations for Future Research. In A.M. Ryan, F.T.L. Leong & F.L. Oswald (Eds.), *Conducting Multinational Research: Applying Organizational Psychology in the Workplace* (pp. 29-58). Washington, DC, : American Psychological Association.
- Nolin, D. (2008). *L'art comme processus de formation de soi*. Paris : L'Harmattan.
- Noy, C. & Cohen, E. (2005). *Israeli Backpackers: From Tourism to Rite of Passage*. Albany : State University of New York Press.
- Noy, C. (2004). This trip really changed me. Narrative of self-change. In *Annals of Tourism Research*, 31(1) : 78-102.
- O'Reilly, C. (2006). From drifter to gap year tourist: Mainstreaming backpacker travel. *Annals of Tourism Research*, 33(4), 998-1017.
- Onfray, M. (2007). *Théorie du voyage*. Paris : LGF.
- Origet de Cluzot, C. (1988). *Le tourisme culturel*. Paris : PUF.
- Ossewaarde, M. (2007). Cosmopolitanism and the society of strangers. *Current Sociology*, 55(3), 877-895.

- Papinot, C. (2013). Erreurs, biais, perturbations de l'observateur et autres « mauvais génies » des sciences sociales. In D. Namian & C. Grimard (Eds.) (2013). Pourquoi parle-t-on de sérendipité aujourd'hui ? Conditions sociologiques et portée heuristique d'un néologisme "barbare". *SociologieS*. En ligne <http://sociologies.revues.org/4490>, consulté de 20 décembre 2015
- Pelletier, B. (2011). *Intelligence culturelle : pour en finir avec le déni des cultures*. En ligne <http://gestion-des-risques-interculturels.com/risques/intelligence-culturelle-pour-en-finir-avec-le-deni-des-cultures/>, consulté le 06 décembre, 2012.
- Petitmengin, C. (2001). *L'expérience intuitive*. Paris : L'Harmattan.
- Pineau, G. (2006). Moment de formation de l'autos et ouvertures transdisciplinaires. *Education Permanente*, 168(3), 1-15.
- Pineau, G. (2009). Le voyage comme initiation aux arts de la voie. *Le Journal des Psychologues*, 271 : 71-74.
- Power, L. (2010). Backpackers as a Subculture. *Journal of Sociology*, 3(1) : 24-37.
- Ray, H. P. & Anderson, S. R. (2000). *The cultural creatives : how 50 million People are changing the world*. New York : Harmony Books.
- Ray, H. P. (1998). What might be the next step in cultural evolution?. In D. Loye (Ed.), *The evolutionary ryder* (pp. 87-102). Twickenham : Adamantine Press.
- Raymond, E. & Hall, C. M. (2008). The developpement of cross-cultural (mis)understanding through volunteer tourism. *Journal of sustainable tourism*, 16(5), 998-1017.
- Redfield, R. Linton, R. & Herskovits, M. (1936). Memorandum of the study of acculturation. *American Athropologist*, 38(1), 149-152.
- Richir, M. (1992). *Méditation phénoménologique*. Grenoble : Million.
- Ricoeur, P. (1983). Temps et récits. Tome 2. Paris : Editions du Seuil.
- Ricoeur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris : Edition du Seuil.
- Rifkkin, J. (2005). *The European dream : how europe's vision of the future is quietly eclipsing the American dream*. New York : Peguin Group.
- Riley, P. (1988). Road Culture of International Long-Term Budget Travelers. *Annals of Tourism Research*, 15(1), 313-328.
- Rogers, C. (1968). *Le développement de la personne*. Paris : Dunod.
- Rolland, R. (1929). *Essai sur la mystique et l'action de l'Inde vivante, la vie de Ramakrisna*. Paris : Stock.
- Rouchon, J.-F. (2007). *La notion de contre transfert : enjeux théoriques, cliniques et thérapeutiques*. Thèse de doctorat en médecine non publiée. Université de Nantes, Nantes.
- Roussillon, R. (1995). La métapsychologie des processus de la transitionnalité. *Revue Française de Psychanalyse*, XIX, 1375-1515.

- Sartre, J.-P. (1943). *L'être et le néant : Essai d'ontologie phénoménologique*. Paris : Gallimard.
- Scheperd, J. (2010). Clearing 2010: A-level students who miss out advised to take gap year. *The Gardien*. En ligne <https://www.theguardian.com/education/2010/aug/11/clearing-2010-a-levels>, consulté le 30 avril 2015.
- Scheyvens, R. (2001). Backpacker tourism and Third World development. *Annals of Tourism Research*, 29(1), 144–164.
- Schutz, A. (2010). *L'étranger* (B. Bégout, Trad.). Paris : éditions Allia. (Œuvre originale publiée en 1944)
- Segalen, V. (1986). *Essai sur l'exotisme*. Paris : LGF. 1986. (Œuvre originale publiée en 1904)
- Selwyn, T. (2000). An Anthropology of Hospitality. In C. Lashley & A. Morrison (eds), *Search of Hospitality: Theoretical Perspectives and Debates* (PP. 18-37). Oxford: Butterworth-Heinemann.
- Serres, M. (1991). *Le tiers-instruit*. Paris : Gallimard.
- Sheringham, C. & Daruwalla, P. (2007). Transgressing Hospitality: Polarities and Disordered Relationships. In C. Lashley, P.A. Lynch and A. Morrison (eds), *Hospitality: A Social Lens* (pp. 33-46). Oxford : Elsevier.
- Shin, J. (2014). *Le flâneur postmoderne*. Paris : CNRS éditions.
- Shusterman, R. (1994). *Sous l'interprétation* (J.-P. Cometti, Trad.). Paris : Edition de l'éclat.
- Si Ahmed, D. (1990). *Parapsychologie et psychanalyse*. Paris : Dunod.
- Simmel, G. (1979). Digression sur l'étranger. In Y. Grafmeyer & I. Joseph (ed.), *L'École de Chicago, naissance de l'écologie urbaine* (pp.53-77). Paris : Ed. Du Champ urbain. (Texte original publié en 1908).
- Simmel, G. (1988). *La tragédie de la culture* (S. Cornille & P. Ivernel, Trans.). Paris : Editions Rivages. (Œuvre originale publiée en 1911).
- Simmel, G. (2002). *La philosophie de l'aventure* (A. Guillaïn, Trad.). Paris : L'Arche. (Œuvre originale publiée en 1911).
- Simon P.-J. (1993). Ethnocentrisme. *Pluriel Recherches*, 1, 57-63.
- Simpson, K. (2005). *Broad horizons: geographies and pedagogies of the gap year*. PhD thesis of sociology non publicated, University of Newcastle-upon-Tyne, Newcastle.
- Sinatra, F. (2012) La figure de l'étranger et l'expérience de l'exil dans la cure. In R. Kaës & al. (dir.), *Différence culturelle et souffrances de l'identité* (pp. 131-153). Paris : Dunod.
- Sinicrope, C., Norris, J.-M. & Watanabe, Y. (2007). Understanding and assessing intercultural competence: a summury of theory, research, and practice (technical report for the foreign language program evaluation project). *Second Language Studies*, 26(1) : 1-58.

- Snee, H. (2010). A critical review of Overseas Gap Year. *Lifelong Learning in Europe*, 15(3), 159-168.
- Sorensen, A. (2003). Backpacker Ethnography. *Annals of Tourism Research*, 30(4), 847-867.
- Steinem, G. (1993). *Revolution from within*. Boston, MA : Little, Brown and Company.
- Sternberg R. & Detterman D. K. (1986). *What is Intelligence? : Contemporary Viewpoints on its Nature and Definition*. New York : Ablex Publishing.
- Suares, A. (1910). *Voyage du condottiere*, Livre premier : *Vers Venise*. Paris : Ed.Emile-Paul.
- Summer, W. (1906). *Folkways: a study of the sociological importance of usages, manners, customs, mores, and morals*. Boston: Ginn and Co.
- Tan, J.-S. (2004). Cultural Intelligence and the Global Economy. *Issues & Observations*, 24(5) : (no page)
- Tay, C., Westman, M. & Chia, A. (2008). Antecedents and Consequences of Cultural Intelligence Among Short-Term Business Travelers. *Handbook of Cultural Intelligence: Theory, Measurement, and Applications* (p.141). Armonk, NY: M.E. Sharpe.
- Taylor, C. (1994). *Multiculturalisme. Différence et démocratie*. Paris : Aubier.
- Taylor, E.-W. & Snyder, M.-J. (2012). A critical review on research on transformative learning theory, 2006-2010. In E.-W. Taylor, P. Cranton et al. (dir.), *The handbook of transformative learning. Theory, research, practice* (pp. 37-55). San Fransisco : Jossey Bass.
- Tchernia, J. F. (1997). *Les styles de valeurs des européens*. Paris : Tchernia Etudes Conseil.
- Telfer, E. (2000). The Philosophy of Hospitableness. In C. Lashley & A. Morrison (eds), *Search of Hospitality: Theoretical Perspectives and Debates* (pp. 38–55). Oxford: Butterworth-Heinemann.
- Tetsuya, O. (non daté). *Backpacking as a Means of Self-Discovery: The Case Study of Japanese Backpackers Traveling around Asia*. En ligne http://www.ritsumei.ac.jp/acd/re/k-rsc/hss/book/pdf/vol03_05.pdf, consulté le 15 janvier 2014
- Thoreau, H.-D. (2003), *De la marche*. Paris : Mille et une nuits. (Œuvre originale publié en 1862)
- Todorov, T. (1989). *Nous et les autres*. Paris : Ed. du Seuil.
- Tremblay, N.-A. (2003). *L'autoformation. Pour apprendre autrement*. Montréal : Presses Universitaires.
- Turner, V. (1990). *Le phénomène rituel, structure et contre-structure*. Paris : PUF.
- Urbain, J.-D. (2002). *L'idiot du voyage*. Paris : Payot.
- Urbain, J.-D. (2008). *Le voyage était presque parfait*. Paris, Payot.
- Urry, J. & Lasch, S. (1994). *Economies of signs and space*. London : Sage.

- Urry, J. (2005). *Sociologie des mobilités*. Paris : Armand Collin
- Vacher, L. (2010). Du grand tour au tour du monde des backpackers : La dimension initiatique dans le voyage touristique. In L. Tissot (dir.), *L'attrait d'ailleurs, images, usages et espaces du voyage à l'époque contemporaine* (pp.113-122). Paris : Éd. du CTHS.
- Van Andel, P. (1994). Anatomy of the Unsought finding serendipity: origin, history, domains, traditions, appearances, patterns and programmability. *British Journal for the Philosophy of Science*, 45(2), 631-648.
- Van Gennep, A. (2011). *Les rites de passage*. Paris : Picard. (Œuvre originale publiée en 1909)
- Vandenplas-Hoolper, C. (1998). *Le développement psychologique à l'âge adulte et pendant la vieillesse*. Paris : PUF.
- Vautrin, J. (1999). *J'ai fait un beau voyage*. Paris : Editions Cercle d'Art.
- Veijola, S., Molz, G. J., Pyhtinen, O., Hockert, E. & Grit, A. (Dir.) (2014). *Disruptive tourism and its untidy guests*. London : Palgrave Macmillan
- Veldman, F. (1989). *Hapnotonomie. Science de l'affectivité*. Paris : PUF.
- Vermersch, P. (1996). Pour une psycho-phénoménologie. *Expliciter*, 13 : 01-06.
- Vermersch, P. (2005). Approche phénoménologique d'un 'sens se faisant '. Analyse du processus en référence à Marc Richir. *Expliciter*, 61 : 45-47.
- Vermersch, P. (2011). *L'entretien d'explicitation*. Issy-les-Moulineaux : ESF éditeur.
- Vezina, J.-F. (2001). *Les hasards nécessaires*. Québec : Les éditions de l'homme.
- Visser, M. (1991). *The Rituals of Dinner*. New York: Grove Weidenfeld.
- Vulbeau, A. (2006). Alternation, altération et métissage : les jeux de l'altérité et de l'identité. *Le Télémaque*, 29(1) : 57-68.
- Warnier J.-P. (2008). *La mondialisation de la culture*. Paris : La Découverte.
- White, K. (1987). *L'esprit nomade*. Paris : Grasset.
- White, K. (2014). *Investigation de l'espace nomade*. Paris : Isolato.
- Willson, G. (2010). *Exploring travel and spirituality : the role of travel in facilitating life purpose and meaning within the lives of individuals*. Thesis submitted for the degree of Doctor of Philosophy non published. University of Waikato. Hamilton, New-Zeland.
- Wilson, J. & Richards, G. (eds) (2008) *From cultural tourism to creative tourism. Part 1: the changing context of cultural tourism*. Arnhem: ATLAS.
- Zittoun, T., Valsiner, J., Vedeler, D., Salgado, J., Gonçalves, M. & Ferring, D. (2013). *Human Development in the Life Course: Melodies of Living*. Cambridge : Cambridge University Press.

Table des matières

Introduction générale de la thèse	8
<u>PARTIE I : Elaboration du modèle théorique de la formation par la grande itinérance du voyage autour du monde élaboré à partir d'un corpus théorique multidisciplinaire</u>	19
<u>Chapitre I : Le voyage : éléments comparatifs et critiques</u>	20
1. Etat de la question du voyage autour du monde	20
1.1. Le tour du monde aujourd'hui	20
2.1. 1.2. Le voyage d'instruction à forfait autour du monde	22
2.2. 1.3. Le « Grand Tour »	22
2. Etat de la question du « phénomène backpacker »	24
2.3. Le phénomène <i>backpacker</i> , une subculture du tourisme	24
2.4. Une définition du <i>backpacker</i>	24
2.5. Une expérience en forme de rite de passage pour les jeunes	26
2.6. Un rapport singulier à la temporalité dans l'expérience <i>backpacker</i> du jeune	26
3. Trois formes de voyage formateur : le voyage culturel, le voyage d'intégration et le voyage en grande itinérance	29
3.1. Le voyage culturel	29
3.2. Le voyage d'intégration et le voyage en grande itinérance : éléments comparatifs	31
4. Approche critique du voyage	35
4.1. Théories postcoloniales et phénomène <i>backpacker</i>	35
4.2. Enclaves <i>backpacker</i> , communautés internationales et tourisme sédentaire	36
2.7. 4.3. Approche critique du « Gap Year » institutionnel	38
2.8. 4.4. De l'authenticité à la « <i>Staged authenticity</i> »	40
5. Prise de position et inscription en éducation	41
5.1. Exils subis <i>versus</i> voyage d'agrément	42
5.2. Positionnement vis-à-vis des approches critiques postcoloniales	43
5.3. De la socialisation cosmopolitique aux rites des hospitalités	47
5.4. De l'authenticité à la « <i>staged authenticity</i> »	48
5.5. Uniformisation du monde <i>versus</i> diversification du monde	48
5.6. De la (dé)connexion aux nouvelles technologies pendant le voyage	49
5.7. De l'autoformation existentielle par la grande itinérance	51
Conclusion du premier chapitre	54
<u>Chapitre II : Une immersion spécifique à la grande itinérance</u>	58
1. Avant le voyage : attentes et motivations	58

1.1. Attentes et philosophie implicite des voyageurs	58
1.1.1. Comment rater son voyage	58
1.1.2. Philosophie de l'aventure	60
1.2. Motivation à prendre la route	61
1.2.1. Inconscient collectif	61
1.2.2. Motivation intrinsèque à prendre la route	63
2. Différentes formes d'immersion	64
2.1. Immersion du voyage culturel	65
2.2. Immersion du voyage d'intégration	66
2.3. Immersion du voyage autour du monde	70
3. Pendant le voyage : devenir autre <i>versus</i> devenir l'autre	73
4. Typologie du <i>Backpacker</i> et socialisation cosmopolitique	77
4.1. Typologie du <i>Backpacker</i>	78
4.2. De l'expérience mixte	83
4.3. De la socialisation cosmopolite	84
5. Voyageur autour du monde et autoformation existentielle	85
5.1. Du voyage autour du monde	85
5.2. Temporalité de l'immersion sidérale du voyage autour du monde	88
Conclusion du deuxième chapitre	91
<u>Chapitre III : Une rencontre par le rite de l'hospitalité</u>	94
1. Penser l'interculturel	94
1.1. Des concepts de culture et d'acculturation	95
1.2. Pour un bon usage du relativisme culturel et de l'ethnocentrisme méthodologiques	100
1.3. De la rencontre interculturelle	102
2. Approche multiréférentielle de la capacité à rencontrer	110
2.1. La notion de compétence dans les approches interculturelles	112
2.2. Approches sociologiques	114
2.2.1. « L'intelligence nomade »	114
2.2.2. Approche postmoderne : la « pensée du destin »	116
2.3. Approche anthropologique : La « pensée métisse »	118
2.4. Approche philosophique	122
2.4.1. La « pensée corporelle »	122
2.4.2. « L'écart » et « l'entre »	124
2.5. Approches cliniques et cognitives	129
2.5.1. Approche psychanalytique	129
2.5.2. L'approche centrée sur la personne	132
2.5.3. Approche Cognitiviste : l'intelligence culturelle	136
Bilan de l'étude multiréférentielle de la capacité à rencontrer	142

3. Approche multiréférentielle de la pensée sans mots	143
3.1. L'empathie : apport de la théorie des neurones miroirs	145
3.2. Une pensée « sous l'interprétation »	148
3.3. La pensée sans mots	151
3.4. L'intuition	153
Bilan de l'étude multiréférentielle de la pensée sans mots.	157
4. Modèle de la rencontre : trois formes de relation à l'altérité.	160
4.1. Une relation ethnocentree à l'altérité : le voyage culturel.	160
4.2. Une relation métissée à l'altérité : le voyage d'intégration	161
4.3. Une relation « sidérale » à l'altérité : le voyage en grande itinérance	162
5. Modèle de la rencontre sidérale	164
5.1. La rencontre du voyage sidéral	164
5.2. De l'hospitalité	166
5.3. De la passivité	169
5.4. De la sérendipité	172
La sérendipité appliquée au rite de l'hospitalité : bilan du modèle de la rencontre sidérale	175
6. Enjeux de la rencontre sidérale	177
6.1. 1 ^{er} enjeu : penser son enculturation	177
6.2. 2 ^{ème} enjeu : créer une « passerelle culturelle » <i>hic et nunc</i> .	180
7. Temporalité de la rencontre	182
Conclusion du troisième chapitre	185
<u>Chapitre IV : Une acculturation « anthropologique » par le rite des hospitalités</u>	190
1. Approche multi référentielle de la formation de Soi par le voyage	191
1.1. Le versant existentiel de l'intelligence culturelle	191
1.2. Un voyage à la rencontre de soi	195
1.3. Se connaître « Etranger à nous-mêmes »	197
1.4. L'épreuve symbolique de l'inconnu	199
1.5. Du développement de soi par la rencontre de l'autre	200
1.5.1. Le sentiment océanique	200
1.5.2. Vers le plein fonctionnement de la personne	203
Bilan de l'approche multiréférentielle de la formation de Soi par le voyage	205
2. Du rite de passage de la jeunesse occidentale	207
2.1. Rite de passage de la modernité avancée	207
2.2. La recherche d'extase chez les jeunes	210
2.3. Le voyage, une forme particulière d'expérience liminaire du rite de passage	213
Bilan du rite de passage de la jeunesse occidentale	216
3. De l'utopie cosmopolite à l'épreuve du rite « des hospitalités »	218
3.1. De la socialisation dans une communauté : le cas particulier du tour de France du	

compagnon	
3.2. De la socialisation cosmopolite estudiantine	221
3.3. De la socialisation cosmopolite dans des enclaves <i>backpackers</i>	223
3.4. De la socialisation cosmopolite par la grande itinérance	224
Bilan de l'utopie cosmopolite à l'épreuve du rite « des hospitalités »	227
4. Une gestion des temporalités spécifiques à la grande itinérance	231
Conclusion du quatrième chapitre	233
Chapitre V : voyage autour du monde et émancipation sensible, une formation de soi tout au long de la vie	236
1. Une théorie de l'identité : le « mythe personnel »	242
2. Les transformations silencieuses	243
3. Expériences paroxystiques	247
4. Le voyage autour du monde : une expérience liminaire particulière	253
5. La rencontre de l'Autre une forme particulière d'exploration psychique	263
6. Gestualité psychique	266
7. Une temporalité de l'autoformation existentielle à deux niveaux	272
Conclusion du cinquième chapitre	278
Conclusion de la partie I : présentation du modèle théorique de la formation par la grande itinérance du voyage autour du monde, élaboré à partir d'un corpus théorique multidisciplinaire	283
<u>PARTIE II : Problématique, hypothèses et méthodologie</u>	292
1. Hypothèses et problématique de la recherche	306
2. Méthodologie	307
3. Travail réflexif de mon implication, de la partie théorique et choix des informateurs	311
4. Guide d'entretien	316
<u>PARTIE III : Analyse du terrain et retour sur la recherche</u>	321
1^{er} chapitre de l'étude de terrain : hypothèse 1	327

	329
1. Le voyageur autour du monde	
1.1. Un voyage autour du monde, itinérant, pour un voyageur exote	331
1.2. Condition existentielle de départ : un voyageur émancipé institutionnellement	331
1.3. Un voyage responsable et authentique pour un voyageur exotique	334
Bilan du premier thème de l'analyse : « Le voyageur autour du monde »	340
	351
2. Transformation de la forme du voyage	
2.1. Transformation du rythme du voyage	352
2.2. Un voyage immergé dans le monde (Nature, population, culture)	353
2.2. Un voyage <i>hic et nunc</i> pour un voyageur de l'interstice	358
2.3. Un voyage sidéral	362
Bilan du deuxième thème : « transformation de la forme du voyage »	369
	381
Bilan du premier chapitre de l'étude de terrain : hypothèse 1	
	383
<u>2^{ème} chapitre de l'étude de terrain : hypothèse 2</u>	
	386
1. Quelle forme de rencontre dans la grande itinérance	
1.1. Une rencontre ancrée dans l'ici et maintenant	387
1.2. Se décentrer, une condition nécessaire à la rencontre	388
1.3. Une mise en abyme et de soi dans la réciprocité de l'échange du rite de l'hospitalité	392
1.4. Le sentiment océanique : une forme particulière de rencontre de l'autre (La nature et la culture)	399
Bilan du premier thème de l'hypothèse 2 : Quelle forme de rencontre dans la grande itinérance	410
	418
2. Quelle formation à la rencontre découle de ce mode de relation à l'altérité	420
2.1. Capacité à rencontrer	421
2.2. Le travail de la pensée sans mots dans le moment passif de la rencontre	429
Bilan du deuxième thème de l'hypothèse 2 : quelle formation à la rencontre découle de ce mode de relation à l'altérité	439
	441
Bilan du deuxième chapitre de l'étude de terrain : hypothèse 2	
	441
<u>3^{ème} chapitre de l'étude de terrain : hypothèse 3</u>	
	443
1. Vers une connaissance de Soi	
2. Développement de compétences existentielles	445
3. Constitution d'une « time bubble »	454
4. Sentiment d'avoir réalisé un tournant de vie	462
5. Réinscription de la transformation existentielle dans ses groupes de référence	482
	494
Bilan du troisième chapitre de l'étude de terrain : hypothèse 3	
	498
Bilan de l'étude de terrain	
	502
<u>Conclusion générale de la thèse</u>	

Bibliographie	504
Table des matières	514
<u>TOME II : ANNEXES</u>	532
1. Glossaire	539
2. Schémas de la thèse (format paysage)	541
2.1. Schéma 1 : un voyage avec un faible ancrage institutionnel	557
2.2. Schéma 2 : Transformation de la forme d'immersion	558
2.3. Schéma 3 : La rencontre par le rite de l'hospitalité	559
2.4. Schéma 4 : Une gestion des temporalités spécifiques à l'itinérance	560
2.5. Schéma 5 : Une autoformation existentielle à deux niveaux	561
2.6. Schéma 6 : Acculturation par métissage ethnologique et acculturation par métissage anthropologique	562
3. Guide d'entretien	563
4. Retranscription des entretiens de recherche	565
4.1. Retranscription des entretiens de recherche de Céline	565
4.2. Retranscription des entretiens de recherche de Jean-Luc	651
4.3. Retranscription des entretiens de recherche de Clem	698
4.4. Retranscription des entretiens de recherche de Jo	772
5. Résumés de la thèse (6000 signes)	838

UNIVERSITE PARIS 8 VINCENNES

Ecole Doctorale Sciences Sociales ED 401

**LA FORMATION DU JEUNE ADULTE PAR LA GRANDE
ITINERANCE DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE**

Tome II : ANNEXES

Thèse de doctorat en Sciences de l'Education

Présentée et soutenue publiquement le 27 novembre 2018

Par

MICKAEL HETZMANN

(Co)Directeurs de recherche :

M. Francis Lesourd, Maître de Conférence, HDR.

M. Jean-Louis Le Grand, Professeur.

Jury :

Mme Laurence Cornu-Bernot, Professeure Emérite, Université de Tours.

M. Pascal Galvani, Professeur, Université du Québec à Rimouski.

M. Jérôme Eneau, Professeur, Université Rennes 2.

M. Hervé Breton, Maître de Conférence, Université de Tours.

Laboratoire de recherche : **EXPERICE EA 3971**

Sommaire des annexes :

1. Glossaire	541
2. Schémas de la thèse (format paysage)	557
2.1. Schéma 1 : un voyage avec un faible ancrage institutionnel	557
2.2. Schéma 2 : Transformation de la forme d'immersion	558
2.3. Schéma 3 : La rencontre par le rite de l'hospitalité	559
2.4. Schéma 4 : Une gestion des temporalités spécifiques à l'itinérance	560
2.5. Schéma 5 : Une autoformation existentielle à deux niveaux	561
2.6. Schéma 6 : Acculturation par métissage ethnologique et acculturation par métissage anthropologique	562
3. Guide d'entretien	563
4. Retranscription des entretiens de recherche	565
4.1. Retranscription des entretiens de recherche de Céline	565
4.2. Retranscription des entretiens de recherche de Jean-Luc	651
4.3. Retranscription des entretiens de recherche de Clem	698
4.4. Retranscription des entretiens de recherche de Jo	772
5. Résumés de la thèse (6000 signes)	838
5.1. Résumé en français	838
5.2. Résumé en anglais	840

1. Glossaire

Abduction : procédure de normalisation d'un fait surprenant (Catellin, 2004, p.181), « aboutit à la construction d'hypothèses nouvelles en reliant (selon des moyens qui peuvent être divers) des connaissances acquises et passées à un fait surprenant actuel. » (Angué, 2009, p.79)

Acculturation : « l'acculturation est l'ensemble des phénomènes qui résultent d'un contact continu et direct entre des groupes d'individus de cultures différentes et qui entraînent des changements dans les modèles (patterns) culturels initiaux de l'un ou des deux groupes. » (R. Redfield, R. Linton & M. Herskovits, 1936, cité dans Cuche, 2010, p.59). L'acculturation est un processus dynamique toujours en cours de réalisation et jamais définitif.

Altérité radicale : Elle « devient insurmontable et la différence incompréhensible. L'Autre en devient non intégrable, indésirable et même dangereux. Trop étrange, il ne peut qu'être étranger. A nous et à tout. Et cette différence extrême contribue au fait que cet étranger à la fois nous fascine et nous contente » (Michel, 2011, p.137)

Anthropologie culturelle : elle met en avant la relativité des cultures avec une impossibilité de hiérarchisation car il y aurait une différence d'essence culturelle.

Approche multiréférentielle : « l'analyse multiréférentielle des situations, des pratiques, des phénomènes et des faits de nature institutionnelle, [...], se propose explicitement une lecture plurielle, sous différents angles, et en fonction de systèmes de références distincts, non supposés réductibles les uns aux autres, de tels objets. Beaucoup plus encore qu'une position méthodologique c'est un parti-pris épistémologique. » (Ardoino, 1986)

Autoformation : si la formation est envisagée comme un « processus vital et permanent de mise en forme par interaction entre soi (auto), les autres (socio, hétéro, co) et le monde (éco) ; l'autoformation est la prise de conscience, la compréhension et la transformation par le sujet de cette interaction » (Galvani, 2006, pp.59-73)

Autoformation existentielle : L'autoformation existentielle dépend d'un décentrement par une double émancipation : une émancipation extérieure par une prise de conscience des conditionnements sociaux-historiques, et une émancipation intérieure par celle du dialogue intérieur (s'émanciper de ses *habitus*, images identificatoires et intentions égocentriques qui distordent la perception). « Il s'agit d'un travail du sujet pour se déconditionner de lui-même et s'ouvrir au jaillissement d'un sens nouveau dans l'expérience du monde et des choses. » (Galvani, 2006, pp.59-73)

Backpackers : ce sont des touristes jeunes à petit budget, qui prennent de longues vacances, soit avec un visa touristique ou étudiant, soit dans le cadre du visa de vacances et travail.

« **Backpacker pèlerin** » (Demers, 2011) : Sa perception, avant le voyage, de lui-même et la possibilité de vivre une vie authentique est validée par l'expérience du *backpacking*. Il n'y a aucun bouleversement identitaire, d'altération du sens de soi, le rapport au monde et les formes d'authenticité que lui offrent certaines communautés éphémères de *backpackers* le satisfait, et il peut s'inscrire et se mettre en récit à l'intérieur de ces communautés.

« **Backpacker en rite de passage** » (Demers, 2011) : L'immersion dans des communautés *backpackers*, serait vu comme une possibilité de vivre un ensemble de pratiques autonomisantes afin de s'épanouir loin des siens. Il s'agirait en quelque sorte d'un rite de passage entre une identité infantile vers une identité adulte. La recherche de l'authenticité des cultures locales est modérée tandis que l'inscription dans la subculture *backpacker* est primordiale.

« **Backpacker performatif** » (Demers, 2011) : Il correspond, selon Demers à « l'individu trajectoire » de la culture du narcissisme (Lasch, 2006). Il a la volonté non seulement de confirmer son identité mais aussi, dans sa quête d'idéal de soi, d'en développer tout son potentiel, dans la plus grande unicité. L'expérience virtuose de l'authenticité lui offre l'occasion de développer au sein des enclaves, une valeur unique et authentique qui le distingue du reste de la communauté.

« **Backpacker en conversion** » (Demers, 2011) : Le *backpacker* en conversion, est en quête d'une transformation ontologique et refuse tout à la fois le modèle de l'individu de sa société

d'origine tout comme la voie d'accès à une authenticité individuelle proposée par la culture *backpacker* qu'il juge trop faible. Pour accéder à de nouvelles valeurs authentiques, il s'immerge dans la culture locale en quête d'authenticité, valeur suprême par laquelle il veut réorienter toute sa personne. Il vit son voyage comme une série d'épreuves lui permettant de se révéler et de se transformer. « *Backpacker* axé sur l'immersion culturelle de longue haleine, il n'est toujours que de passage dans la culture *backpacker* en elle-même. » (Demers, 2011, p.15-16) Le but de son voyage est de rencontrer et de poursuivre de nouveaux idéaux, de les mettre en pratique et en récit pour réaliser une bifurcation biographique.

Chaos psychique : « Le chaos, du point de vue psychologique, est un état de déséquilibre, où le sujet n'a pas de limites stables [...] des morceaux de choses ou de personnes, coupés de leur lien avec des perceptions stables, évoluent dans un espace où la logique d'exclusion dedans-dehors n'a pas lieu [...] L'ensemble est fluctuant, d'évolution imprévisible et irréversible. » (Doron, 1991, p.78)

Compétence interculturelle : F. Dervin nous propose cette définition :

- « 1. Une ouverture à l'altérité (Porcher in Abdallah-Pretceille et Porcher 1999, p.226) et le développement de capitaux interculturels.
2. Une connaissance de soi : "L'interrogation identitaire de soi par rapport à autrui fait partie intégrante de la démarche interculturelle" (Abdallah-Pretceille 2003, p.10).
3. Une négociation des rapports entre ses propres croyances, attitudes et significations et celles de l'Autre (Byram 1997, p.12), mettre fin à l'ethnocentrisme.
4. Une compétence d'interaction et d'analyse. Autrement dit, il s'agirait plus de « compréhension » que de « connaissances » sur l'Autre. » (Dervin, 2004, p.5)

Culture : Cuche (2010) nous rappelle que la culture est un ensemble dynamique plus ou moins cohérent. Les éléments culturels qui la structure, ont un espace, une origine et un temps différents, et sont plus ou moins intégrer les uns les autres. C'est à partir de ce « jeu » dans le système complexe de la culture que l'individu dispose d'une liberté pour manipuler celle-ci. Les contacts culturels étant un fait universel (Cuche, 2010), toute culture est plus ou moins mixte, Amselle (1990) nous rappelle qu'il y aurait ainsi plus de continuité dans le contact entre deux cultures que dans l'évolution historique (faite de discontinuités) d'une même culture. Dans une approche de l'école culture et personnalité Mead (1963) nous

rappelle que la culture n'existe pas en « soi », c'est une abstraction (elle se positionne ainsi contre la réification de la culture) mais ce n'est pas une illusion pour autant. Ce sont les individus qui créent la culture, la transmettent et la transforment. Pour observer la culture il faut observer les comportements individuels sur le terrain : « la culture ne peut se définir qu'à travers les hommes qui la vivent » (Cuche, 2010, p.42). La culture n'est pas un donné, transmis une fois pour toute mais tout au long de la vie, par appropriation et partiellement. Dans une approche constructiviste et interactionniste de la culture, les sous cultures, qui fonctionnent comme des cultures à part entière, ne seraient pas une variante dérivée de la culture globale qui lui préexisterait, cette dernière serait au contraire à l'intersection de ces sous cultures.

Décentrement : « met en jeu un processus d'acculturation-contre-acculturation [...] interrogeant aussi un tant soit peu l'ethnocentrisme et le sociocentrisme du regard de tout à chacun sans oublier les rigidités identificatoires. » (Colin, 2009, p.8)

Démarche exotique / endotique : si « la démarche endotique consiste à devenir l'autre, la démarche exotique [consiste] à devenir autre. La première fait l'éloge de la substitution et du retournement, la seconde du mélange et du Divers. » (Michel, 2000, p.117)

Déréalisation (vécus de) : les habitudes de pensée de sa culture d'origine ne permettent plus au voyageur de décoder le réel du quotidien de la culture d'accueil, et il ne possède pas encore les codes de cette dernière pour le faire.

Dialogique : « Le principe dialogique nous permet de maintenir la dualité au sein de l'unité. Il associe deux termes à la fois complémentaires et antagonistes. » (Morin, 2005, p.99)

Différence (faire de la) : Pour Jullien, la différence est un concept identitaire, elle nécessite une identité générale, un genre commun à partir de laquelle on marque une spécification ; or Jullien nous rappelle qu'il n'y pas de culture première à partir de laquelle on peut différencier les autres. La finalité de la différence est d'identifier, or la culture n'a pas d'identité fixe et définitive, mais elle est toujours soumise à transformations et mutations, elle est un rapport de force travaillé par l'hétérogène. De plus il n'existe pas de point de vue extraterritorial à partir duquel se placer pour analyser toutes les cultures. De ce fait faire de la différence est un acte toujours ethnocentré. La différence ne produit rien de nouveau si ce n'est une

définition, tout en analysant, elle ne produit qu'elle-même : « Il n'arrive plus rien au sein de la différence. » (Jullien, 2012, p.49)

Ecoute rogérienne : L'écoute Rogérienne est disponibilité de l'un pour l'autre. « Elle est volonté, de faire silence pour entendre, [...] il s'agit de percevoir et d'entendre la parole absolument originale de cet autre qui me fait face dans l'instant de la relation pour y répondre par mon écoute. L'écoute Rogérienne est création d'un espace intérieur pour celui que l'on écoute, comme l'on prépare une pièce pour accueillir « un hôte ». Elle est « hospitalité » à l'étranger c'est-à-dire à celui qui est absolument différent de moi, à Autrui. » (Dugros, 2005, pas de pagination). Cette écoute s'appuierait sur une acceptation inconditionnelle de l'autre, la congruence et l'empathie.

Ecoute sensible (Barbier, 1997) : elle est multiréférentielle et s'inscrit dans une constellation de trois types écoutes : une écoute scientifique-clinique, une écoute spirituelle-philosophique et enfin une écoute poétique-existentielle (ou mytho-poétique). Par une improvisation mytho-poétique, elle donne à voir « une vision de l'univers et le secret d'une âme, un être et des objets, tout à la fois » (Barbier, 1993). Il s'agit d'une écoute-action spontanée permettant de s'adapter parfaitement à l'évènement, par une pleine conscience d'être avec ce qui est, ici et maintenant, dans les plus petits détails de la vie quotidienne.

Empathie / Auto-empathie : « Comme ils rendent possible la connaissance d'autrui sur le modèle de soi, par identification de soi à autrui, les systèmes de l'empathie rendent possible une connaissance de soi comme un autre et comme vu par autrui, c'est-à-dire de manière réflexive. L'empathie serait donc condition de la conscience de soi, qui consiste à se saisir soi-même comme du point de vue de l'autre, grâce ici aussi à la place en nous de l'autre virtuel. La saisie de l'esprit par l'esprit procède donc, et sur les mêmes bases, soit par empathie lorsqu'il s'agit d'autrui, soit de manière réflexive ou, pourrions-nous dire, auto-empathique, lorsqu'il s'agit de soi, générant une conscience d'autrui ou une conscience de soi dans le même mouvement et sur les mêmes bases structurelles et fonctionnelles. L'esprit, propre ou d'autrui, est dans l'un ou l'autre cas l'objet de l'esprit, comme le mental est un appareil à lire et interpréter le mental. L'activité mentale qui résulte de ce mouvement est, dans l'un comme l'autre cas, co-psychique. » (Nicolas Georgieff, 2008, pp. 357-393.)

Enclaves *backpackers* : Face au choc des cultures, ces enclaves offrent aux voyageurs un modèle alternatif proposant de la différence sans toutefois sérieusement mettre en balance les normes culturelles et sociales du voyageur. Ce sont des espaces touristiques proposant un relatif confort (relativement proche des normes occidentales), ils sont souvent constitués d'auberges *backpackers*, des petits restaurants et bars proposant de la nourriture, des boissons, des espaces occidentaux de détente, des activités et fêtes occidentales, etc. Il y aurait, au sein de ces enclaves une négociation des rôles entre voyageurs et locaux où « l'authenticité culturelle » de l'autre (voyageurs comme locaux) y serait médiée évitant ainsi les confusions des deux côtés. (Wilson & Greg Richards, 2008)

Enculturation (Mead, 1930) : Il s'agit du processus par lequel « une société donnée transmet ses valeurs et donc se perpétue au travers des soins aux enfants, des modalités éducatives, des manières d'être avec eux [...] Cette enculturation va coder le corps ; les perceptions, les sensations, mais aussi certains affects. » (Kaës & al, 2012, p.112)

Enveloppes psychiques : « A partir d'une intuition de Freud, Anzieu développe l'idée d'un Moi interface, frontière, limite entre la réalité intrapsychique (Ca, Surmoi...) et la réalité extérieure, faisant fonction de médiateur chargé de gérer les flux entrant et sortant, de régler les échanges et les conflits entre l'intérieur et l'extérieur de l'appareil psychique. » (Lesourd, 2009, p.56)

Ethnocentrisme : [l'ethnocentrisme] est le terme technique pour cette vue des choses selon laquelle notre propre groupe est le centre de toute chose, tous les autres groupes étant mesurés et évalués par rapport à lui [...] chaque groupe nourrit sa propre fierté et vanité, se targue d'être supérieur, exalte ses propres divinités et considère avec mépris les étrangers. Chaque groupe pense que ses propres coutumes sont les seules bonnes. » (Summer, 1906, cité par Cuche, 2010, p.23).

Ethnocentrisme méthodologique : Il s'agit, pour le sujet, de suspendre le plus longtemps possible toute forme d'interprétations par son système de pensée, ses catégorisations sociales, ses projections ethnocentriques, avant d'y avoir recours, une fois objectivés, pour donner du sens.

Exote : Pour l'exote il s'agit « d'un équilibre instable entre surprise et familiarité, entre distanciation et identification. Le bonheur de l'exote est fragile : s'il ne connaît pas assez les autres, il ne les comprend pas encore ; s'il les connaît trop, il ne les voit plus. L'exote ne peut s'installer dans la tranquillité : à peine réalisée, son expérience est déjà émoussée ; aussitôt arrivé il doit se préparer à repartir ; comme le disait Segalen, il doit cultiver la seule alternance. » (Todorov, 1989, p.457)

Exotique / exotisme essentiel : à entendre selon le concept d' « exotisme essentiel » (Segalen, 1986, p.57) : pouvoir concevoir autre par une esthétique du divers : exotisme de l'objet pour le sujet.

Expérience immédiate (James, 1963 ; Dewey, 1916) : est une expérience non encore interprétée, et ainsi non discursive. Shusterman (1994), en s'inscrivant dans une philosophie pragmatiste qui vise à améliorer l'expérience incarnée (de nature non discursive mais somatique) et de l'incorporer à la vie de la philosophie, il nous propose un niveau de l'expérience du monde sous le niveau de l'interprétation (et ainsi non discursive) et où l'expérience peut y être transformée (elle n'est donc pas fondamentaliste).

Expérience paroxystique (Maslow, 1972) : moments de grand bonheur et d'accomplissement (expériences cognitives de l'amour de l'autre, de l'expérience mystique, de la perception esthétique, créatrice, de la recherche intellectuelle, etc.). Celles-ci donnent accès à une connaissance de l'être ou de l'autre, qu'il nomme connaissance E, en opposition à la connaissance D, qui est la connaissance basée sur le besoin qu'à l'individu de combler ses manques. L'expérience paroxystique donne accès au développement authentique de l'être, par le développement des talents et la réalisation de soi.

Expérience passive de l'Autre : « ce serait plutôt une stratégie de délestage, une sorte d'investissement ironique de l'autre à qui l'on dévolu le soin de son propre désir. C'est-à-dire que l'on ne se porte plus responsable d'une croyance, d'une volonté, d'un savoir, etc., on le transfère, on le détourne sur l'autre ; c'est une ruse du désir ou de volonté et une forme de détournement, donc de séduction aussi. Il faut le lire comme une stratégie, pas du tout comme une absence ou une passivité. » (Baudrillard, Guillaume, 1994, p.138)

Gestualité psychique : « La gestualité psychique est une forme archaïque et non verbale de communication avec soi-même [...]. Elle constitue une couche archaïque [...], par quoi celui-ci se représente gestuellement ses transformations. » (Lesourd, 2009, p.139)

Hospitalité : Derrida (1997)) nous parle d'une hospitalité avec une nature conditionnelle (cette hospitalité serait conditionnée par des comportements connus et acceptés en regard à des droits de visiter auxquels le visiteur doit se conformer : conditions, normes, droits, devoirs qui s'imposent aux deux parties où les limites et les restrictions de l'hospitalités sont connues et partagées par les deux protagonistes) et une hospitalité qui serait pure et inconditionnelle, ouverte absolument sur l'étrangeté de l'autre, bien qu'il rappelle que celle-ci soit dans la réalité impossible à atteindre. Elle serait une éthique et un moyen par laquelle elle gouverne les interactions sociales (Ben Jelloun, 1999 ; Molz & Gibson, 2007). Une acceptation de l'étrangeté et de la différence (Ben Jelloun, 1999) où l'autre devient « visage », une individualité (Levinas, 1982). Des lois de l'hospitalité qui marquent des limites et des pouvoirs, il y aurait la transgression par la loi d'hospitalité absolue qui commanderait d'offrir à l'inconnu un accueil sans condition. Nous pensons qu'il y a un continuum d'hospitalité partant d'un côté d'une hospitalité purement économique et commerciale, allant vers une hospitalité se développant ultérieurement vers d'autres motifs, une hospitalité réciproque quelque part au milieu et se terminant à l'autre bout par une hospitalité purement altruiste et désintéressée.

Hypostase de l'autre (Simmel 1905) : l'étranger pour lequel il y a hospitalité, l'étranger inconnu qu'on accueille dans son intimité parce qu'il est apparu comme il va disparaître quand il reprendra la route : un étranger, mais avec lequel on a partagé un moment d'intimité, par cette distance qui permet une proximité, il est loin et proche à la fois.

Hypothèse radicale sur le monde : Il s'agit d'une hétérogénéité indescriptible, incompréhensible qui peut être éprouvée très réellement dans n'importe quel pays (on est frappé par cette étrangeté radicale de tous les modes de vie), mais « on ne commence à se rendre compte de cela qu'après avoir parcouru plusieurs pays. Car au début, dans la première phase du voyage, au contraire, on est tenté par l'uniformisation, la reconnaissance des petites différences. Mais les différences n'ont jamais fait une étrangeté, au contraire, plus il y a de différences dans ce sens-là, plus on se repère. » (Baudrillard, Guillaume, 1994, p.102-103)

Imago : L'imago est « une conception de soi personnifiée et idéalisée. Chacun de nous façonne consciemment et inconsciemment les personnages principaux de son histoire de vie ; de sorte qu'ils sont « personnifiés ». Et chacun a une forme en quelque sorte exagérée et unidimensionnelle ; ainsi ils sont idéalisés. » (McAdams, 1993, p.122)

Inconscient / l'autre en soi : « Freud introduit le rejet fasciné de l'autre au cœur de ce « nous-mêmes » sûr de soi et opaque, qui précisément n'existe plus depuis Freud et qui se révèle comme un étrange pays de frontière et d'altérité sans cesse construite et déconstruites. [...] Dans le rejet fasciné que suscite en nous l'étranger, il y a une part d'inquiétante étrangeté au sens de la dépersonnalisation que Freud y a découverte et qui renoue avec nos désirs et nos peurs infantiles de l'autre – l'autre de la mort, l'autre de la femme, l'autre de la pulsion immaîtrisable. L'étranger est en nous. Et lorsque nous fuyons ou combattons l'étranger, nous luttons contre notre inconscient – cet « impropre » de notre « propre » impossible. » (Kristeva, 1988, p.283)

Initiation, rite initiatique : transformation de l'individu en adulte par une séparation de la société durant laquelle l'initié va acquérir une connaissance et un « savoir-vivre » plus ou moins symboliques qui lui permettront de réintégrer sa société avec un statut nouveau.

Intelligence culturelle, Quotient Culturel (QC) : capacité de fonctionner efficacement dans une variété de contextes interculturels : ethniques, mais aussi générationnels ou organisationnels. S'il peut avoir des similitudes avec certaines approches de la compétence interculturelle, il ne s'agit pas seulement d'apprendre et de comprendre le monde mais également d'une aptitude à transformer sa façon de le voir ainsi que de faire face à cette transformation : de comprendre les autres cultures, de s'y adapter et de résoudre les problèmes propres à ces interactions. Il met ainsi en jeu quatre capacités : Une capacité motivationnelle (maintenir un degré de motivation nous permettant d'accepter de sortir de notre zone de confort et d'affronter l'incertitude), une capacité cognitive (les connaissances de notre culture et des autres cultures), une capacité métacognitive (les stratégies métacognitives nous permettant de comprendre notre processus de pensée et celui de l'Autre), une capacité comportementale (les comportements d'adaptation et la constitution d'un répertoire de réponses interculturelles flexibles).

Intelligences multiples (Gardner, 1983) : Ces dernières sont perçues comme des potentiels biopsychologiques : à sa naissance chaque individu dispose d'un groupe d'intelligences qu'il pourra mobiliser selon un rythme qui lui est propre en adéquation avec le contexte afin de résoudre des problèmes ou produire des biens de différente nature. Tous les hommes possèdent au moins des capacités centrales dans chaque intelligence, qu'ils développeront ou non. Chacun peut, s'il a assez de contacts avec les matériaux d'une intelligence, obtenir d'excellents résultats dans les domaines intellectuels correspondants, de la même manière, personne, quel que soit son potentiel biologique, ne développera une intelligence sans disposer d'un minimum d'opportunités permettant d'explorer les matériaux qui stimulent une force intellectuelle particulière.

Intelligence émotionnelle (QE) : Capacité à détecter et à réguler ses propres émotions et les émotions de l'autre en situation interindividuelle dans une même culture. Intelligence très importante dans les métiers de la communication. (Mayer & Salovey, 1997)

Intelligence nomade (Fernandez, 2002) : celle-ci peut être rattachée aux approches interculturelles, elle s'acquière par initiation interculturelle, par une spécialisation à une culture donnée, par une immersion dans la culture d'accueil, respectant trois paliers successifs, en progression descendante dans ce que Fernandez nomme « le champ symbolique interculturel vécu » pour n'être réellement opérationnelle que lors de la phase « d'immersion-intégration ».

Loi d'exotisme : Baudrillard nous rappelle que : « Pour Segalen, et selon notre point de vue, l'exotisme est compris comme une sorte de loi fondamentale de l'intensité de la sensation, l'exaltation du sentir, donc du vivre ; c'est tout de même une recherche beaucoup plus indéterminée. Dans l'esprit de Segalen, c'est une loi, c'est-à-dire que tous les hommes sont soumis à la loi de l'exotisme ; il y a une étrangeté radicale, fondamentale, qu'il ne faut surtout pas chercher à abolir dans une sorte de fusion ou de confusion générale et pittoresque, mais dont il faut maintenir la règle. » (Baudrillard & Guillaume, 1994, p.82). C'est une stratégie de la délectation, de la séduction, qui conduit à sauver la distance : tactique de la distance.

Macro concept : Pour Morin, les concepts ne se définissent jamais par leur frontière mais par leur noyau. Les frontières sont toujours floues, interférentes. Pour lui, il faut donc chercher à définir le cœur et cela demande souvent un macro-concept.

Métissage : « Le métissage, qui n'est ni substance, ni essence, ni contenu, ni même contenant, n'est donc pas à proprement parler "quelque chose". Il n'existe que dans l'extériorité et l'altérité, c'est-à-dire autrement, jamais à l'état pur, intact et équivalent à ce qu'il était autrefois. » (Laplantine et Nouss, 2011, p.70). « Parce qu'il [le métissage] n'est pas un état mais qu'il est une condition, une tension qui ne doit pas être résolue, le métissage est toujours en mouvement, animé alternativement par ses diverses composantes. Sa temporalité est celle du devenir, constante altération, jamais achevée, une force qui va, le vecteur de changements incessants qui font l'homme et le réel. [...], [ces changements sont] imprévisible et irréversible. » (Id., p.102)

Mise en abyme : La mise en abyme de soi, par analogie avec le procédé littéraire consistant à placer à l'intérieur d'une première œuvre une seconde œuvre reprenant plus ou moins fidèlement les actions ou les thèmes de la première, est un processus qui permet au voyageur, à travers les rencontres et métissages au cours de son cheminement, d'apercevoir dans ce que l'autre montre, des manières d'être et de faire qu'il croyait constitutives de lui-même et non de l'autre (mise en abyme de soi, trouvé dans l'autre) et il aperçoit, dans ce qu'il montre, des manières d'être et de faire qu'il croyait constitutifs de l'autre et non de lui-même (mise en abyme de l'autre, trouvé en soi).

Mythe personnel : « type spécial d'histoire que chacun se construit naturellement pour rassembler les différentes parties de nous-mêmes et de nos vies en un tout convainquant [...] un mythe personnel, comme acte d'imagination, est une intégration modélisée de notre passé remémoré, de notre présent perçu et de notre futur anticipé. » (McAdams, 1993, p.12)

Pensée sans mots : Le discours reposerait sur une pensée cachée derrière lui, une pensée d'origine qu'il chercherait à retrouver, mais qu'il ne peut épuiser. Cette pensée ne serait pas faite d'unités séparées mais fonctionnerait comme un tout, comme « un nuage envoyant des ondées » (Laplane, 2000, p.102). Cette pensée serait faite de concepts : « ce sont des ensembles flous, implantés à la fois dans le cognitif et l'affectif, ne prenant corps que dans leurs interactions elles-mêmes. » (Laplane, 2000, p.151). « [...] ni mot ni sensation ni

représentation symbolique ni représentation analogique, mais une constellation de sens ou plutôt de connotations apprises par l'expérience ou par l'enseignement qui convergent vers ce « concept » quand quelques-unes sont activées simultanément. Le concept serait le lieu de convergence de tous ces éléments disparates. » (Laplane, 2000, p.144)

Pensée du destin (Maffesoli, 1997) : la pensée du destin, nourrie par une pulsion de l'errance (vécue réellement ou fantasmée) prise dans un inconscient collectif, serait cette capacité à vivre pleinement la rencontre du monde et de l'autre sous la forme d'une sédentarité dynamique. Cette rencontre de l'altérité serait également issue d'un métissage de deux apories conditionnées par un décentrement de la personne.

Pensée corporelle (Onfray, 2007) : cette capacité à rencontrer le monde en voyage se ferait, tout d'abord selon la docte ignorance (expérience passive) conditionnant un décentrement, et alors la pensée corporelle permet de saisir l'essence des choses et de l'autre par un métissage de deux apories, le corps du voyageur devenant un sismographe hypersensible. Pour lui cette capacité à rencontrer dépend plus d'un art du voyage, (œil instinctif de l'artiste-voyageur) que de la durée d'immersion dans un pays hôte.

Pensée métisse (Laplantine, 2002) : c'est « une pensée de la tension, c'est-à-dire une pensée résolument temporelle, qui évolue à travers les langues, les genres, les cultures, les continents, les époques, les histoires et les histoires de vie. [...] une pensée de la multiplicité née de la rencontre. C'est une pensée dirigée vers un horizon imprévisible qui permet de redonner sa dignité au devenir. » (Laplantine et Nouss, 2011, p.71)

Pensée sous l'interprétation : Shusterman (1994) nous rappelle que pour saisir le monde, pour l'interpréter, nous faisons appel à quelque chose qui se situe en deçà de l'interprétation, un niveau d'expérience et de compréhension antérieur à l'interprétation sur lequel celle-ci peut s'appuyer. Cette « expérience immédiate » (James, 1963 ; Dewey, 1916) est une expérience non encore interprétée, et ainsi non discursive. Ce niveau qui pourtant demeure faillible et contextualisé, et qui peut être adapté, corrigé par les interprétations futures, ne se situerait pas à un niveau métaphysique fondamentaliste. Il y aurait une compréhension (non fondationnelle) préréflexive et immédiate : nous pouvons comprendre quelque chose sans toutefois y penser. De plus une compréhension d'une expérience peut largement dépasser la simple interprétation de celle-ci.

Plein fonctionnement de la personne rogérien : dynamique de l'être qui tendrait à vivre pleinement le monde, en étant existentiellement ouvert à l'expérience de soi et des autres. : « La vie pleine est un processus, non un état. C'est une direction, non une destination. La direction est celle qui est choisie par l'organisme total, quand il y a liberté psychologique de se mouvoir dans n'importe quelle direction. » (Rogers, 1968, p.141)

Principe de coupure (Bastide, 1970) : Celui-ci permet à l'homme marginal de vivre dans deux cultures sans nécessairement les faire communiquer.

Relation échopraxique mère-enfant : « cet étayage de la pensée passe par le corps à corps et la correspondance des rythmes de l'enfant et de la mère » (Doron, 1991, p.58) Cette expérience repose donc, chez le nourrisson, sur la reproduction gestuelle des discontinuités qui lui sont données à vivre. Elle aide le nourrisson à transformer les discontinuités en régularités.

Relativisme culturel méthodologique (et non idéologique) : Tout ensemble tend vers la cohérence et une certaine autonomie symbolique qui lui confère son caractère original singulier ; on ne peut analyser un trait culturel indépendamment du système culturel auquel il appartient, qui seul peut en livrer le sens. Cela revient à étudier toute culture quelle qu'elle soit sans a priori, [sans appliquer ses propres catégories pour l'interpréter], sans la comparer et encore moins la mesurer prématurément à d'autres cultures ; à privilégier l'approche compréhensive, en définitive, à faire l'hypothèse que, même dans le cas des cultures dominées, une culture fonctionne toujours comme une culture, jamais totalement dépendante, jamais totalement autonome. (Gignon & Passeron, 1989, cité dans Cuche, p.146)

« **Round-the-world-ness** » (Moltz, 2010, p. 337), que l'on peut traduire par « **tour-du-mondité** » : au-delà de la motivation à découvrir les cultures spécifiques visitées, il faut prendre en compte une motivation à réaliser la boucle, à toujours aller de l'avant malgré la fatigue, la déstabilisation (liée à l'enchaînement des chocs culturels toujours renouvelés) et le besoin de retrouver un cadre stabilisant. Il y aurait en effet un fort sentiment cosmopolite à l'œuvre, une volonté de se libérer de ses héritages socioculturels pour devenir, au moins un temps, citoyen du monde.

Savoir-passer : « Ces savoirs - en un sens général qui renvoie aussi aux savoir-faire et aux savoir-être- désignent ce que le sujet met en œuvre pour naviguer en situation d'incertitude existentielle et pour faire de cette incertitude, de cette désorientation, le creuset d'une construction provisoire de son mythe personnel. » (Lesourd, 2009, p.39)

Sentiment océanique : « mouvement mental qui se caractérise, tout d'abord, par une impression d'étrangeté. Celle-ci laisse ensuite place à une exaltation qui peut déboucher [...] sur un sentiment de bien-être et de joie intense. Ce ravissement se rapproche de l'extase [...] vertige de naître à une autre dimension, d'accéder intuitivement à un savoir universel, afflux inopiné de joie gratuite, immérité qui submerge la personne. [...] On a l'impression d'être plein, pleinement vivant, totalement libre, avec un sentiment d'appartenance à l'universel, simple élément parmi les éléments. » (Airault, 2002, p.207)

Socialisations secondaires : Il s'agit, selon Berger et Luckmann (1986), de socialisations tout au long de la vie en opposition ou dans le prolongement de la socialisation primaire qui est l'éducation des enfants. Ces socialisations secondaires se feraient selon Merton en fonction de ses groupes d'appartenance (intégration actuelle) et ou selon ses groupes de référence (pas encore d'intégration actuelle mais une socialisation pas anticipation).

« **Staged authenticity** » : Dean MacCannell (1973), dans une approche constructiviste à partir d'une anthropologie des pratiques touristiques actuelles, a développé une nouvelle approche de l'authenticité qu'il nomme « staged authenticity ». Selon lui, l'authenticité apparente est une construction sociale qu'elle soit ou non réelle. Ce que le touriste voit, même lorsque les conditions pour préserver l'authenticité sont les plus strictes, est encore une version touristique de la version naturelle, historique ou ethnologique originelle.

« **Time bubble** » (Eslrud, 1998) : Le temps du voyage est rythmé de différentes façons par le voyageur, selon ses désirs et choix du moment, il y institue des rythmes intimes vécus sous le signe de l'autonomie. Il s'agit d'un temps dont la durée est maîtrisée subjectivement par le voyageur par l'autogestion des différentes temporalités du voyage afin de pouvoir vivre, poursuivre et se nourrir de la grande itinérance de son voyage. Cette « *time bubble* » serait constituée d'une temporalité de la rencontre et de l'immersion dans le monde avec une forte distance culturelle (vécus de déréalisation), d'une temporalité du retrait où le voyageur

s'isole des contraintes du voyage par un vécu ressenti comme un hors-temps (temps de la « digestion », d'un retour sur soi) et d'une temporalité de la respiration culturelle (le voyageur recherche temporairement des tiers instruits ayant une proximité culturelle lui permettant de mettre en récit ses différents vécus altérants).

Transduction : « Une opération logique, biologique, mentale, sociale, par laquelle une activité se propage de proche en proche à l'intérieur d'un domaine. » (Simodon, 1989, cité dans Breton & Denoyel, 2011, p.85)

Universalisme abstrait : Ne voir que l'unité de l'homme sans tenir compte de ses particularités, qui sont leur être au monde. L'évolutionnisme (notamment au 19^{ème} siècle) qui voyait dans l'universalisme abstrait, un stade de développement social unilinéaire avec un classement des cultures sur une échelle de civilisation.

Universalisme concret : ouvert sur la diversité des expressions de la condition humaine sans cesse renouvelée, mais pris et chapeauté par une appartenance à l'humanité, avec ses droits et ses devoirs identiques. Il implique une conception du multiculturalisme qui n'est pas un repli identitaire et qui ne s'oppose pas à l'individualisme (Taylor, 1994).

Vacuum préindividuel : « Energie première qu'on peut retrouver au bout d'un long processus au terme duquel l'individuel s'est progressivement débarrassé des étiquettes, injonctions, postures intellectuelles et corporelles imposées par la société. » (Maffesoli, 1997, p.110)

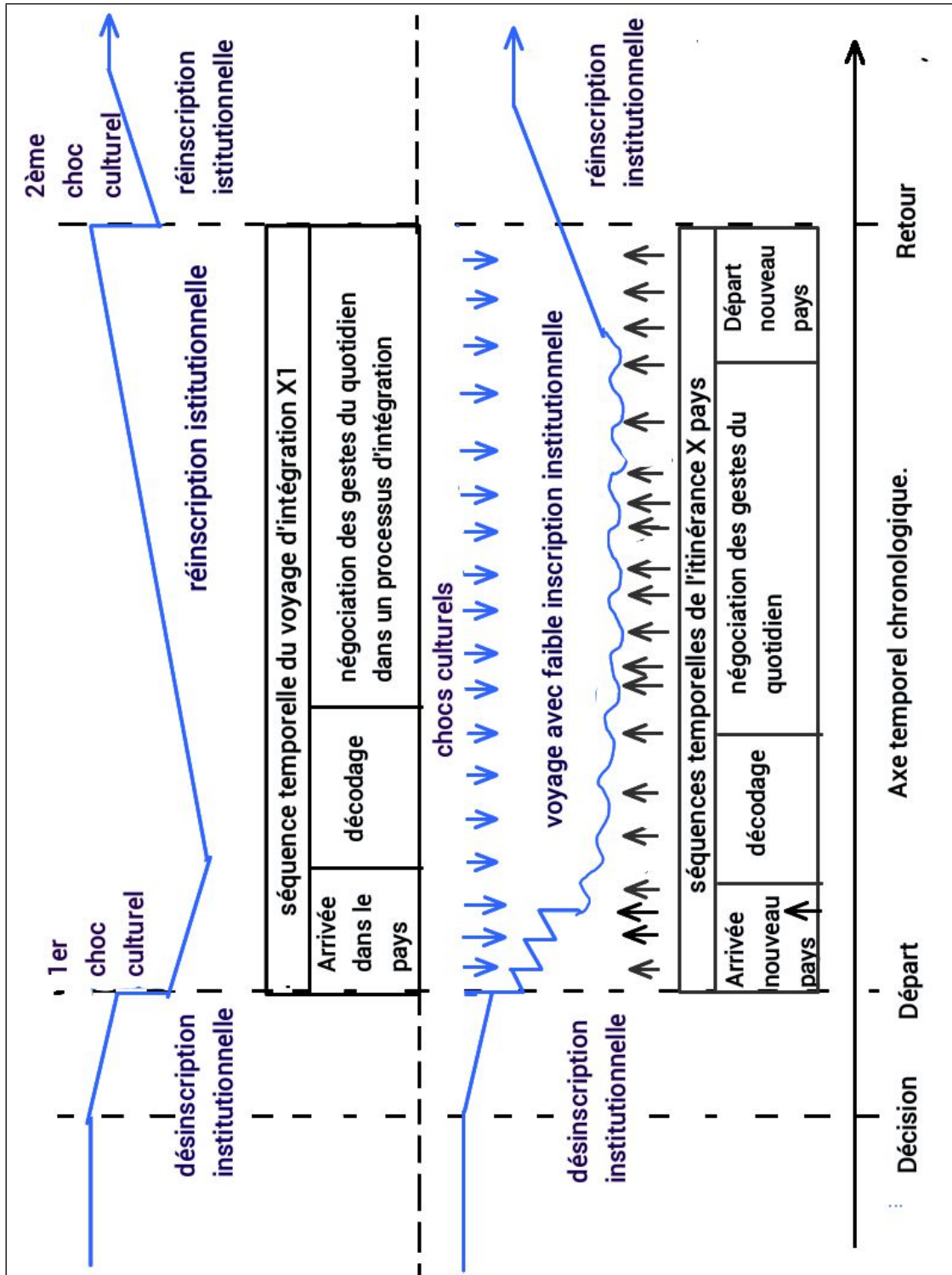
Voyage sidéral / immersion : Baudrillard nous rappelle qu'après avoir traversé quelques pays, plutôt que de procéder à un travail de décodage du réel, le voyage bascule dans une forme qu'ils nomment « sidérale », où l'on apprend à maintenir une distance d'étrangeté, une « hypothèse radicale » sur le monde : « Il y a une étrangeté radicale, fondamentale, qu'il ne faut surtout pas chercher à abolir dans une sorte de fusion ou de confusion générale et pittoresque, mais dont il faut maintenir la règle » (Baudrillard & Guillaume, 1994, p.82). Pour l'exotisme, il est plus intéressant, par exemple, de voyager dans le rêve américain que dans la réalité américaine (mieux illustrée dans les films, les romans.), ne pas jouer au jeu de la ressemblance et de la différence mais voir l'Amérique comme étrange, et alors elle apparaît. « C'est une fiction, est-ce que cela est vrai ou pas, je ne l'affirmerai pas, mais – et c'est normal – vous construirez une fiction de votre voyage sur une base d'étrangeté. [...] Il

faut le vivre, mais il y a une sorte de travelling dans une planète qui est tout à fait différente. »
(Baudrillard & Guillaume, 1994, p. 98)

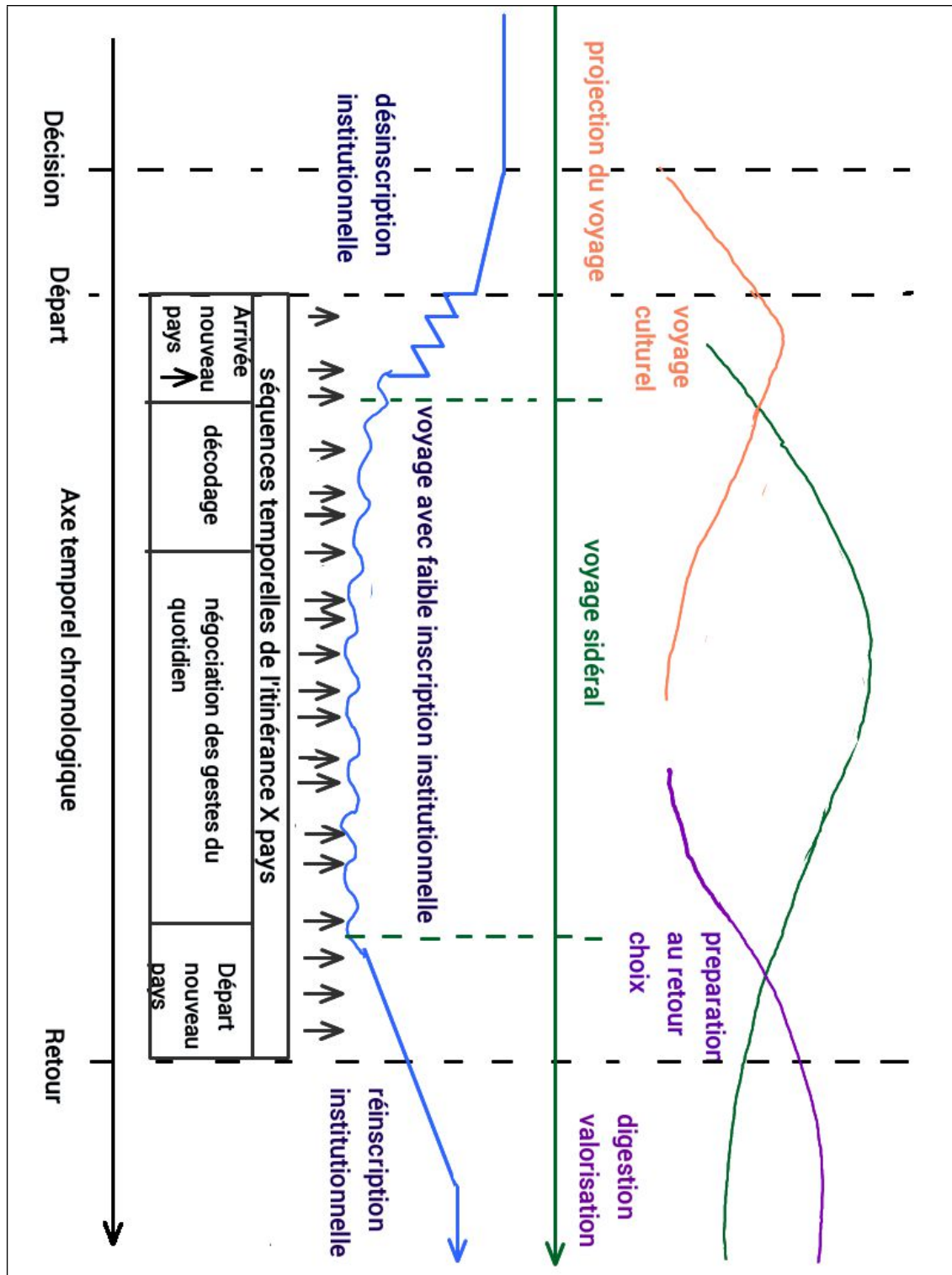
Voyageur de l'interstice : « [...] ni novices ignorants, ni héros révoltés du voyage, [mais] des touristes rusés, grands négociateurs du paradoxe. [...] Ils ne nient pas ni ne déplore un état de fait. [...] ce sont des sioux, perpétuellement à l'affût des intervalles encore vacants dans l'univers du voyage, qu'ils soient spatiaux ou temporels. [...] le touriste interstitiel est particulièrement intéressant en ce qu'il restaure, là où l'on serait en droit de les attendre le moins, le regard, le comportement du découvreur ou de l'explorateur. Réelle ou fictive, la clandestinité est le creuset d'un nouvel exotisme. Il suffit parfois au voyageur de la stimuler pour que l'espace d'un instant tout change : sa façon de voir, ses gestes, ses sensations. »
(Urbain, 2002, pp.287-289)

2. Schémas de la thèse (format paysage)

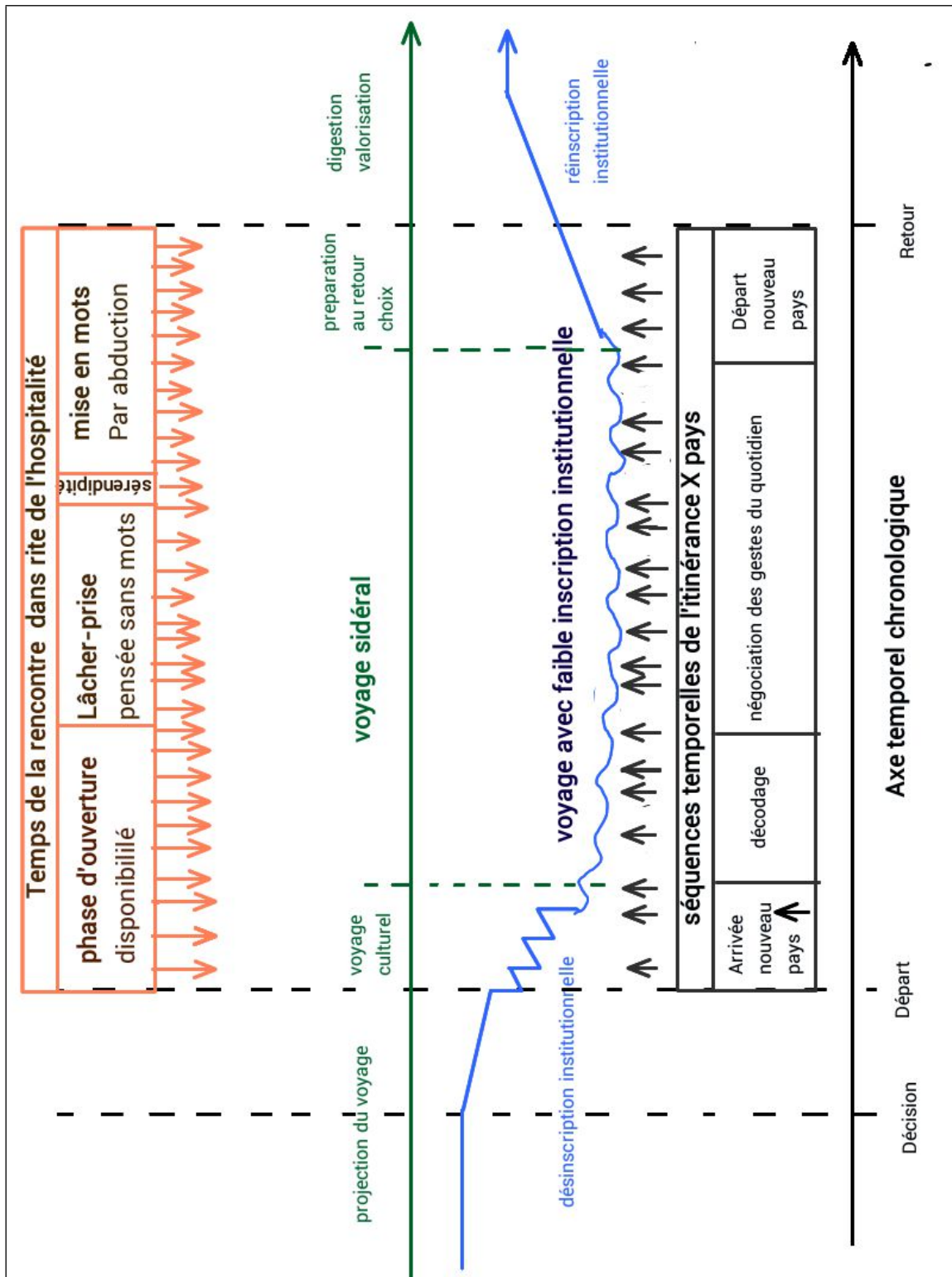
2.1. Schéma1 : un voyage avec un faible ancrage institutionnel



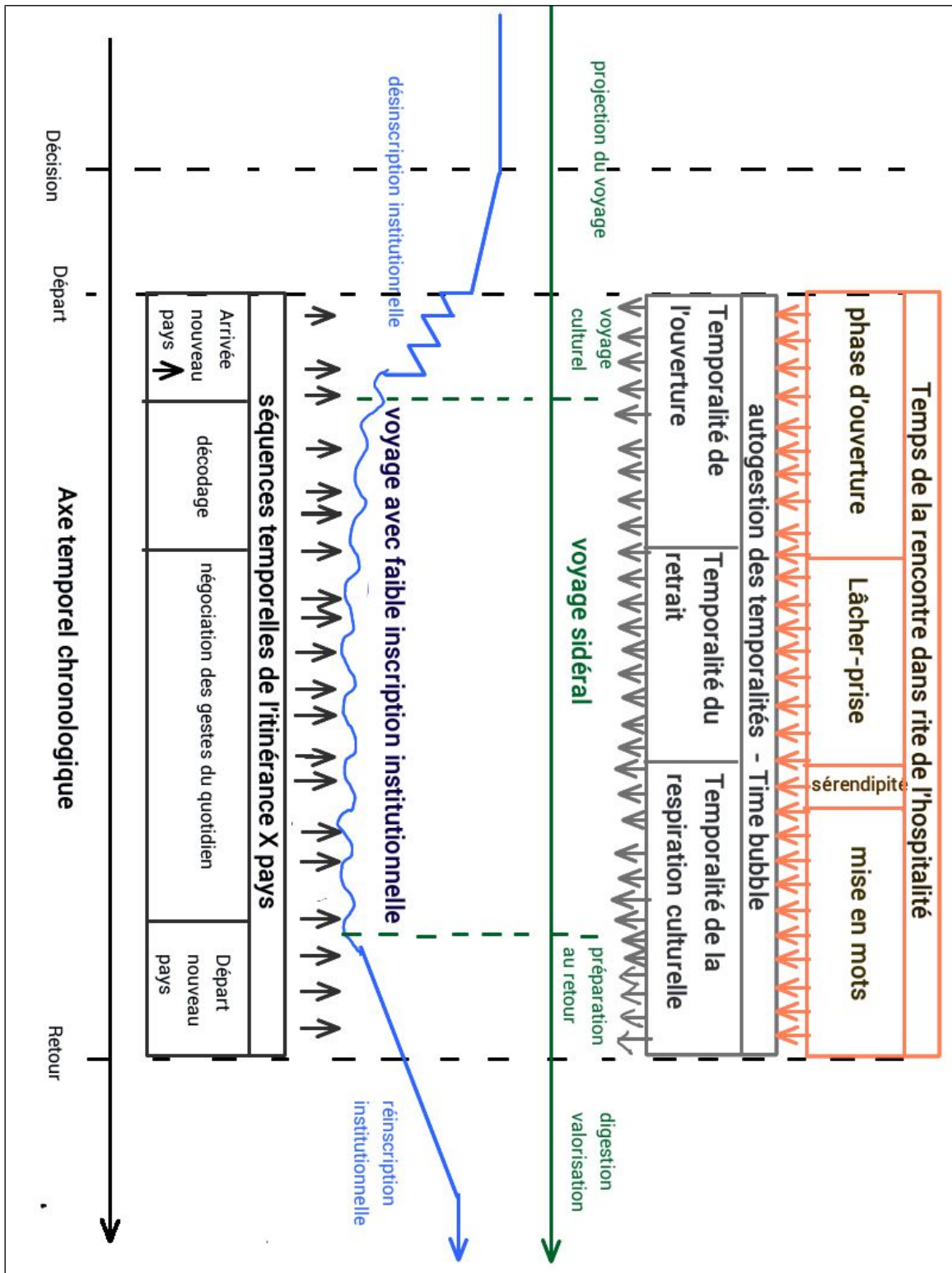
2.2. Schéma 2 : Transformation de la forme d'immersion



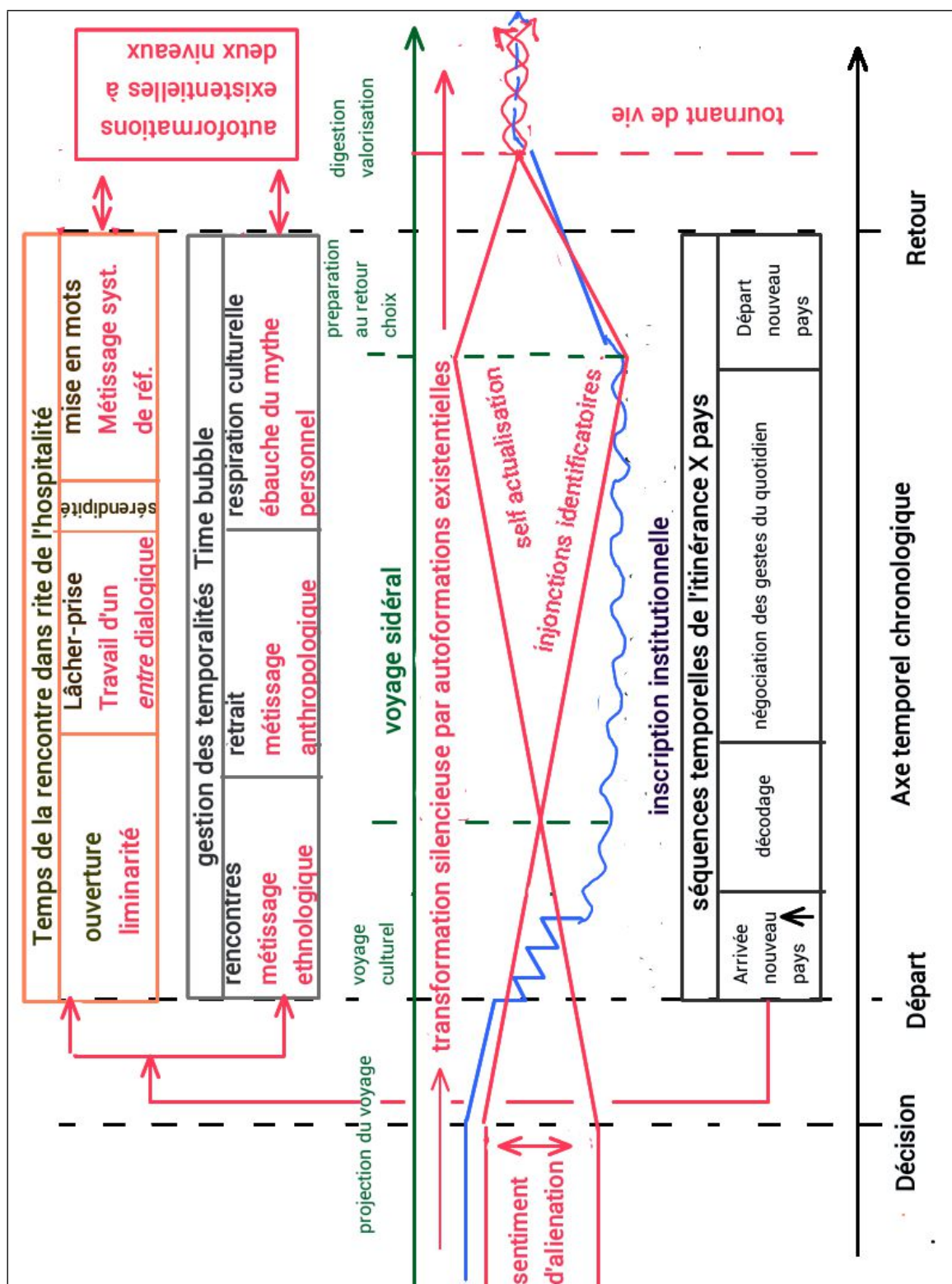
2.3. Schéma 3 : La rencontre par le rite de l'hospitalité



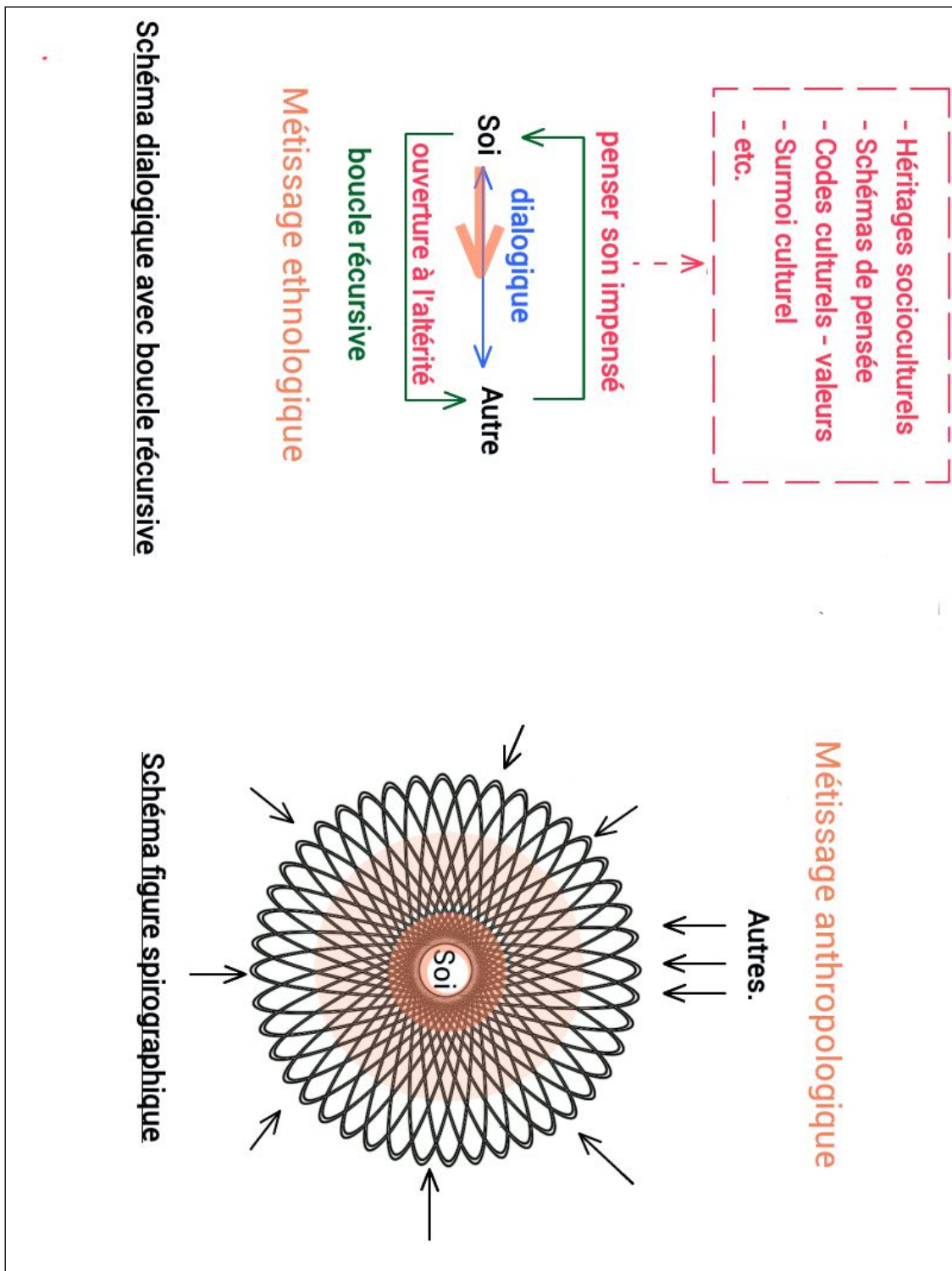
2.4. Schéma 4 : Une gestion des temporalités spécifiques à l'itinérance



2.5. Schéma 5 : Une autoformation existentielle à deux niveaux



2.6. Schéma 6 : Acculturation par métissage ethnologique et acculturation par métissage anthropologique



3. Guide d'entretien

1. Le départ : contexte de la décision, préparatifs, projets, conséquences.

- 1.1. Qu'est-ce qui a motivé ton départ ?
- 1.2. Dans quel état d'esprit étais-tu ?
- 1.3. Combien de temps s'est-il écoulé entre ta décision et ton départ ?
- 1.4. Comment as-tu vécu cette attente ?
- 1.5. Qu'as-tu fait comme sacrifice pour ce voyage ?
- 1.6. Comment tes proches ont accueilli ta décision ?
- 1.7. Comment as-tu organisé ton voyage ?
- 1.8. Que connaissais-tu des pays ?
- 1.9. Avais-tu des projets dans le voyage ? Photo – carnet ?
- 1.10. Qu'amenais-tu avec toi ?
- 1.11. Qu'as-tu ressenti le jour de ton départ ?

2. Le voyage : mode de fonctionnement, rencontres, évolution, moments.

- 2.1. Qu'as-tu ressenti dans l'avion ?
- 2.2. Qu'as-tu ressenti lorsque tu es arrivé dans Le pays ?
- 2.3. Peux-tu me parler de ce début de voyage ?
- 2.4. Comment te déplaçais- tu ? Où vivais-tu ? Avais-tu un programme ?
- 2.5. Te rappelles-tu de bons moments ? De mauvais ? De moments de doute ?
De frustration ? De peur ? De découragement ? De vouloir rentrer ?
- 2.6. As-tu le sentiment d'avoir changé de façon de voyager ?
De rythme ? D'avoir appris ?
- 2.7. Comment as-tu vécu l'arrivée dans un nouveau pays ? Evolution ?
- 2.8. Peux-tu me parler de tes rencontres ?
- 2.9. Y a-t-il un moment où tu as le sentiment d'avoir vécu un temps hors du voyage ?
- 2.10. Est-ce que tu as le sentiment que ton rapport avec les gens a changé ?
- 2.11. Est-ce que tu as le sentiment d'avoir changé ? Comment ? Quand ?

3. Le retour : projection, choix, étapes, ressentis, partage, situation actuelle.

- 3.1. Quand as-tu commencé à penser à ton retour ?
- 3.2. Avais-tu des doutes sur toi ?
- 3.3. Avais-tu envie de rentrer dans ton pays ?
- 3.4. Pensais-tu que tout serait comme avant ?
- 3.5. Avais-tu de nouveaux projets ?
- 3.6. Comment te sentais-tu dans l'avion ? Quand tu es arrivé ?
- 3.7. Comment as-tu partagé ton expérience ?
- 3.8. As-tu eu du mal à t'adapter ?
- 3.9. Avais-tu le sentiment d'avoir changé ?
- 3.10. Est-ce que la vie était plus dure après ?
- 3.11. Qu'as-tu fait en rentrant ?
- 3.12. Quel chemin as-tu parcouru depuis ?
- 3.13. Penses-tu que ce voyage t'a transformé pour la vie ?
- 3.14. Penses-tu à ton voyage ? Est-ce que tu en parles ?
- 3.15. Veux-tu repartir un jour ?
- 3.17. Si tu devais me dire une seule chose que le voyage a changé en toi, qu'est-ce que ce serait ?

4. Retranscriptions des entretiens de recherche

4.1. Retranscriptions des entretiens de recherche de Céline

4.1.1. Retranscription de l'entretien semi-directif de recherche du 02 Janvier 2012 de 21h à 23h. Interviewer : Mickael Hetzmann (M), informatrice : Céline (C)

Mickael (M1) : *Bonjour Céline, je te remercie de bien vouloir faire cette interview. / Pour nous permettre d'être dans les meilleures conditions pour la mener à bien / je vais dans un premier temps rappeler les prérequis de cet entretien. / Tout d'abord, / je serai l'interviewer, / je me place dans une posture de chercheur. / Mon objectif est de recueillir des informations te concernant. / Je t'accompagnerai dans un cheminement de tes souvenirs de ton voyage. // De ton côté, tu seras l'informatrice / Il n'y a que ce que tu apporteras comme information dans cet interview qui est important. / Tu m'as dit que tu avais fait ce voyage avec ton mari, ce qui importe ici c'est l'expérience que tu as faite de ce voyage, / **toi**. / et, si besoin est, l'expérience que tu as faite toi, de votre expérience commune ou de son expérience à lui. // Mon rôle va être de t'accompagner tout au long de cet entretien semi-directif de recherche. / Qu'est-ce que cela veut dire ? / Cela veut dire qu'il n'y a pas de bonne ou de mauvaise façon de répondre. Tu as le temps de réfléchir, / de revenir en arrière et / et de prendre ton temps. / Mon rôle sera de t'accompagner dans ce cheminement. / Lorsque je te poserais des questions, elles seront le plus ouvertes possibles. / De temps en temps elles serviront à poursuivre l'interview, relancer un thème ou en aborder un autre. / Je tenterai aussi quelques reformulations pour bien vérifier si j'ai bien saisi tes propos. // L'entretien durera environ une heure trente à deux heures // et sera utilisé pour la validation d'un cours de Master, et éventuellement pour ma recherche sur le rapport entre le voyage et l'éducation tout au long de la vie. // Cet entretien sera enregistré, retranscrit et anonymé. // Est-ce que tu es d'accord avec tout cela ?*

Céline (C) 1 : *Oui. //*

M2 : *Alors pour commencer, est-ce que tu peux me décrire les grandes lignes de ton voyage ?*

C2 : / Alors nous sommes partis un an /, pour faire un tour du monde / et dans les grandes lignes, on a traversé les cinq continents / nous sommes partis d'Europe / via l'Espagne /

M3 : *D'accord*

C3 : Ensuite / nous sommes arrivés en Amérique du Sud / nous sommes restés au Pérou / et / nous avons traversé la Bolivie et le Chili / jusqu'à Ushuaia / et nous sommes remontés en Argentine / en avion jusqu'à Mendoza : avant de rejoindre Lima. Ensuite on a pris l'avion jusqu'au Mexique / et on est descendu à pied / au Guatemala / puis au Honduras // puis on est retourné au Guatemala pour prendre l'avion pour les Etats-Unis / on a vadrouillé surtout sur la côte ouest / puis nous sommes repartis euh / en Nouvelle Zélande / ou nous avons perdu un jour / cette année-là / et /

M4 : *A cause du changement de*

C4 : A cause du changement de / date / et oui / a force de voyager / nous avons fini par perdre un jour de voyage / puis nous sommes repartis pour l'île du sud / nous avons fait un stop à Sidney / et Darwin / nous avons décidé de ne pas rester en Australie / pour des raisons budgétaires / et enfin : nous sommes arrivés en Asie / à Bali / et, de là / nous avons visité Bali / et / Java / à pied / et / nous sommes repartis de Java pour aller à Singapour / en Malaisie / euh non / à Singapour d'abord / **Et ensuite** en Malaisie / à Kuala Lumpur / **nous sommes arrivés en train** / et enfin / toujours en train / nous sommes arrivés en Thaïlande / nous avons baroudé en Thaïlande / un bon moment. / Et enfin / nous souhaitions aller en Afrique du Sud / pour aller sur le continent Africain, / c'était compliqué avec les compagnies aériennes / nous avons dû repartir sur Hong Kong / puis nous avons atterri en Afrique du Sud / est et Sud-est / et enfin / nous sommes retournés en Europe via Paris et Strasbourg / **Non** / via Londres et Strasbourg / ou Paris ? / Londres //

M5 : *D'accord / donc / si je comprends bien / vous avez fait un tour du monde / sur les cinq continents / vous avez pris l'avion pour rejoindre quelques pays / puis des transports communs sur place / et / vous avez fait tout le tour du monde / pour revenir en France*

C5 : A notre point de départ, en France //

M6 : *Quand tu dis nous ? / ça concerne qui ? /*

C6 : Mon mari et moi / Mickaël donc / nous nous sommes mariés à l'époque / faut que je développe ?

M7 : *Non / pas spécialement / c'est comme tu le souhaites /*

C7 : Donc voilà / Mickaël mon mari et moi / on venait de se marier / on aurait pu dire que c'était un voyage de noce / même si ce n'était pas notre objectif au départ, **enfin** en tout cas de mon point de vue, je ne l'ai pas vécu comme mon voyage de noce.

M8 : *Est-ce que tu peux me dire quand s'est passé ce tour du monde ? // c'était ? /*

C8 : C'était il y a huit, dix ans (rire)/ c'était en 2003 / de 2003 à 2004 / du 16 juillet 2003 / au 8 juillet / je crois / 2004.

M9 : *D'accord / alors / qu'est-ce qui a motivé ton départ ?*

C9 : / **L'aventure** / et **un** projet / euh / et c'est Mickaël qui a eu l'idée / de partir / et moi j'ai suivi //

M10 : *D'accord / pour toi tu es partie à l'aventure /*

C10 : Je suis parti, euh, avec mon mari, euh, découvrir d'autres, euh, d'autres pays / d'autres contrées, d'autres continents / d'autres cultures / mais peut-être avec une certaine naïveté //

M11 : Donc

C11 : Sans inquiétude / sans / peut-être l'inquiétude au retour / que j'ai ressenti plus tard / et qui était formulé par mes proches : et notamment mes parents / mais pas, euh, je n'étais pas inquiète de partir / parce que j'étais prête à abandonner mon concours /

M12 : Ouais

C12 : Alors que j'avais eu les écrits /

M13 : *Tu devais passer le concours ?*

C13 : Je devais passer le concours / d'instit / donc le CRPE / et j'ai été à la première épreuve, j'ai eu une excellente note / et j'ai choisi de ne pas aller à la deuxième épreuve / j'avais peur de réussir les écrits et de voir / de ne pas me présenter aux oraux / puisque nous avions nos billets en poche. / voilà, je pense que je n'avais pas peur de partir.

M14 : *D'accord / si j'ai bien compris, c'était vraiment dans un esprit de découverte et d'aventure que tu as décidé de partir et / de faire ce voyage.*

C14 : oui.

M15 : *Ok / combien de temps s'est déroulé entre ta décision de partir et le moment où tu es partie en voyage ?*

C15 : // honnêtement je ne sais plus / je dirais six mois peut-être / il me semble dans mon souvenir, qui est peut-être erroné / il me semble que c'était quand même assez rapide / nan, peut-être pas / c'était peut-être plus parce qu'on a décidé de se marier un an avant (rire) /

M16 : *Vous avez décidé de vous marier et vous avez pris la décision en même temps de partir faire ce tour du monde ?*

C16 : Et il me semble euh, / franchement je ne sais plus / moi il me semble que non / parce que / je me suis inscrite au concours d'institut / et si je me suis inscrite c'est que je ne savais pas encore que je partais / et / cette décision est intervenue après / et / je dirais / c'était un délai assez court / dans mon souvenir / alors peut-être était-ce parce que j'étais obnubilée par mon mariage, mais je dirais six mois / nous nous sommes mariés en juillet / je dirais maximum six mois.

M17 : *Et comment est-ce que tu as vécu cette attente ?*

C17 : // Oui / moi je suis assez terre à terre, je l'ai assez bien vécu / ce qui était le plus stressant c'était de, de, de louer l'appartement (rire) / de caser nos affaires à gauche à droite, c'était plus l'organisationnel qui pouvait m'occuper, je pense que / le voyage en lui-même était assez / simple./

M18 : *D'accord, donc tu as continué à vivre comme*

C18 : Si j'étais impatiente / mais, euh, nous préparions notre mariage en même temps donc je pense que quelque part, je / il y a de l'impatience que j'ai canalisé en allant à la bibliothèque de Colmar en cherchant les guides touristiques les plus récents qui datait au moins de dix ans qu'ils avaient, pour avoir au moins une petite idée de / savoir où nous allions / ça, ça a été ma façon à moi de temporaliser la chose, mais, euh, si, à la fin / j'étais impatiente.

M19 : *Et, pendant toute cette période, est-ce que tu travaillais ? // Tu disais que tu préparais ton concours, est-ce que c'était ta principale activité ?*

C19 : / Ah oui je travaillais, / j'étais surveillante d'internat. / J'ai continué à travailler jusqu'à la fin, puisque de toute façon je / j'avais les vacances scolaires donc je / en fait le départ de notre voyage coïncidait avec les vacances scolaires.

M20 : *Donc si je résume bien, cette attente c'était juste un peu d'impatience, mais tu as continué à vivre normalement et puis, euh, tu t'es investi dans le voyage en préparant tes destinations à travers des guides et*

C20 : Oui, mais j'avais besoin d'avoir une idée de chaque pays / c'est ma façon à moi de / de me rassurer.

M21 : *Donc quand tu as organisé ce voyage, tu as eu besoin de préparer ce voyage à travers de guides*

C21 : Plus des cartes, j'avais besoin de savoir où j'allais / j'ai photocopié des cartes avec des régions à ne pas louper comme on prépare des vacances : / « il ne faut pas oublier d'aller voir ce site-là, il ne faut pas oublier d'aller voir ça, ça va être super » / comme on prépare des vacances. / Et au bout du compte, euh, beaucoup de cartes se sont révélées complètement inutiles.

M22 : *Et, tu as préparé un peu sur tous les pays ?*

C22 : Nan, euh, oui sur le premier, sur le Pérou puisque / nous avions quand même un guide touristique sur le Pérou, et / mais nous avions rien réservé (rire). Nous n'avions réservé aucun hôtel / depuis la France.

M23 : *Donc tu avais préparé uniquement sur le Pérou ? ou*

C23 : Non j'avais préparé sur d'autres pays / ou nous n'avons jamais été, comme par exemple Madagascar. /

M24 : *Vous avez fait combien ? Une quinzaine de pays ? Et*

C24 : on a fait une vingtaine de pays et j'ai dû préparer / sept ou huit pays / huit je dirais / dont par exemple la Thaïlande, le Pérou, la Bolivie, le Laos, ça a servi à rien d'ailleurs parce qu'on a pas été / Madagascar non plus //

M25 : *Et tu connaissais combien de pays de ce voyage ?*

C25 : Bien en fait c'est étrange parce que / pendant mon voyage je me suis rendu compte que j'avais préparé des pays et je / j'ai rarement regardé ce que j'avais préparé (rire) / donc, euh, ça a réussi à me rassurer avant de partir, mais finalement ça a très peu servi pendant le voyage.

M26 : *Et ça t'a servi surtout au début, si je comprends*

C26 : Oui ça m'a aidé à ne pas avoir peur de partir.

M27 : *Est-ce que tu connaissais déjà quelques pays avant de partir ?*

C27 : Nan, par contre / nous connaissions déjà des cultures. / En fait, je dirais que / par exemple la Thaïlande, c'est un pays qui m'effrayait pas du tout. Parce que j'avais déjà été au Vietnam, **nous avions** déjà été avec mon mari / qui n'était pas encore mon mari (rire) au Vietnam en 98 en voyage-vacances, en voyage-vacances, et du coup / je connaissais déjà, j'avais déjà une image de ce que pouvait être l'Asie, le Vietnam n'est pas toute l'Asie mais / j'y avais déjà mis un pied / donc ça m'a rassuré : **je pense.** /

M28 : *Donc, je veux juste revenir là-dessus, tu dis voyage-vacances / est-ce que quand tu es parti faire ce tour du monde, pour toi c'était une autre façon de voyager que ce voyage-vacances*

C28 : Non, au début non / au début c'était pareil / lorsqu'on part, euh, nous sommes partis au Vietnam pour cinq semaines, et lorsque nous sommes partis pour un an / nous l'avions jamais fait. Pour nous, on a l'expérience des cinq semaines de vacances / donc on part / on peut l'organiser en se disant qu'on a des objectifs : « j'ai envie de voir ça, j'ai envie de voir ça. » / Après, nous, même au Vietnam on a dû se poser parce que on a dû s'arrêter de suivre un programme parce que attend / on traverse des gens, des cultures, et on ne les voit même pas, parce qu'on a des objectifs. Donc même sur cinq semaines on a vraiment voyagé, enfin, on a vraiment pris conscience de là où on était, mais / personnellement lorsque je suis parti pour un an de voyage / je suis parti / au départ, en voyage, mais aussi en vacances, c'est-à-dire, j'ai recommencé à planifier : « à j'ai envie d'aller voir ça au Pérou ». **Forcément** c'est pas parce que on part au Pérou qu'il ne faut pas aller voir le Machu Picchu, parce que on a envie que ce soit un voyage découverte, je veux dire, mais / nous sommes partis, **je** suis partie au Pérou comme je partais au Vietnam, exactement comme avant. / **Et** je me suis rendu compte qu'il fallait / ouvrir les yeux / et prendre le rythme du pays / et, et prendre le temps de, de, prendre le temps de se poser et d'arrêter d'avoir des objectifs : « il faut

faire ci, il faut faire ça ». Parce que finalement / ça se résumait en succession d'événements qui / voilà, juxtaposés les uns après les autres sans / Sans forcément de **lien**.

M29 : *D'accord. // On revient à ça un peu plus tard, j'avais juste encore une ou deux questions par rapport au départ : / est-ce que tu avais un projet avant de partir ?*

C29 : / Moi non, Mickael oui. Mickael avait un projet. Mickael il est parti avec son carnet, euh, il voulait aller, euh, il est parti comme un ethnologue (rire) / il voulait noter ce qu'il allait voir. Moi je n'avais pas d'objectif précis // au départ, après je / moi je m'étais fait, je me rappelle maintenant qu'on en parle, **si**, moi je m'étais fait un carnet de randos, avec des randos que je voulais faire. / **Absolument**, absolument, j'insiste là-dessus, parce que / et j'en ai pas fait la moitié, mais j'en ai fait **d'autres**, qui étaient supers, mais / et peut-être que si j'avais été au bout de mes idées, euh, j'aurais fait un carnet de randos, euh, des randos à faire / autour du monde, je ne sais pas.

M30 : *Donc toi tu avais le projet de faire des randos un peu partout dans le monde ?*

C30 : De voir des montagnes. / Les plus belles montagnes du monde / Il manquait juste l'Alaska. (rire). //

M31 : *D'accord. / Et qu'est-ce que tu as amené avec toi ?*

C31 : Qu'est-ce que j'ai amené avec moi de matériel ?

M32 : *oui*

C32 : Un grand sac à dos chacun, et un petit sac à dos chacun. / rien de particulier, si, mon carnet sur lequel j'avais collé mes cartes, mes petites infos que j'avais glanées à gauche à droite, et ma liste de randos à ne pas oublier / et quand je le prenais à l'envers, il y avait l'adresse de mes amis / quand on fait un voyage comme ça, c'est important d'avoir des amis. // Si maintenant que j'y pense, je me rappelle qu'on avait un autre objectif, on s'était dit que peut-être on se trouverait un pays dans lequel on pourrait habiter / pour aller vivre, ou travailler / voilà / **Mais c'était**, c'était pas ce qui nous a fait partir, mais c'était trouver des motivations à ce voyage. / Moi la découverte ça me suffisait.

M33 : *Quand tu dis nous, vous aviez la même façon de voir ton mari et toi ?*

C33 : Non je ne pense pas / nan, je pense que si, on avait la même façon de voir, et qu'on s'est dit que, tient en partant en voyage on trouvera un pays qui, euh, dans lequel on pourrait vivre, je pense qu'on avait cela en commun. Je pense qu'on était pas mal sur la même longueur d'onde. / sauf que lui il écrivait, lui il a écrit, avant de partir déjà, ce qu'il ressentait, la préparation, etc. / moi, pas. Moi rien, mes carnets avec mes cartes, c'est tout. /

M34 : *je t'ai posé avant la question de savoir quels objets tu avais amené avec toi ? A part ton carnet, et des choses utilitaires, est-ce que tu as amené avec toi des objets qui te tenaient à cœur ?*

C34 : Non, je ne vois pas, / peut-être que ça me reviendra plus tard. / **Si**, j'avais amené avec moi un petit album photos avec des photos miniatures de notre mariage. / en y réfléchissant bien, peut-être que j'aurais dû prendre avec des photos de mes amis / à l'époque, internet n'était pas encore développé comme maintenant / j'aurais dû prendre des photos de mes amis avec moi. / C'était la seule chose que j'ai pris avec moi, qui me rappelait ma vie d'avant //

M35 : *D'accord. / Qu'as-tu ressenti lors de ton départ ?*

C35 : / **Beaucoup d'émotion** / oui, beaucoup d'émotion. Ravie de partir, mais triste de laisser mes amis ici. / Mais je pense que ça ce n'est pas que l'effet du voyage, mais l'effet du mariage. Il y a un double effet. Mais si je pense qu'on parle que du voyage, j'attendais que ça de partir, voilà. /

M36 : *D'accord. / T'as des souvenirs de l'avion ?*

C36 : je crois que j'ai pleuré. / D'émotion quoi. / On savait qu'on partait et qu'on était aimé. On s'était marié quatre jours avant de partir, on était encore plein d'émotions. Et puis, euh, des étoiles plein les yeux. Prêts à / prêts à tout, quoi. Je ne me pose pas trop de questions en fait. Je pense que je peux moins me poser de questions existentielles que, euh, Mickaël.

M37 : *Qu'as-tu ressenti quand tu es arrivée dans le pays ?*

C37 : J'avais confiance. / mais je pense aussi que j'avais confiance parce qu'on partait à deux. / Je ne me suis pas sentie en danger pendant un an. / J'étais totalement confiante, et je pense Mickael aussi, parce que on a quand même réussi à se faire voler notre sac dans un parc au bout de deux jours, parce que nous dormions, alors je pense qu'on peut dire que nous étions plutôt confiants.

M38 : *Est-ce que tu peux dire la même chose lorsque tu es arrivée au Pérou ?*

C38 : L'arrivée oui, après / dans le taxi, la nuit, à traverser Lima, oh, il y a des petits moments de doute, mais / rétrospectivement, je ne me rappelle pas avoir dit : « ça craint quoi. » / Mais je pense pas qu'on s'est dit que c'était facile quand on est arrivé. / Je me rappelle de cette arrivée de nuit dans le taxi. C'était un peu glauque, un peu gris, il faisait froid, euh, l'hôtel il était, ouah, lugubre, c'était assez impressionnant. / Mais en fait, le lendemain, on est parti, euh, se balader dans Lima, euh, non, je ne pense pas. Je pense que j'étais assez inconsciente, je pense que très rapidement, j'ai fait assez confiance aux gens. Mais, mais / plus après qu'au départ, plus après qu'au départ. Au départ, on, on, tient son sac, on, on observe, on doute, on doute. / Quand même on doute. Et après on a plus le choix. / Je pense qu'au départ c'est de la survie. Moi ma survie c'est je fais confiance aux gens parce que sinon, sinon, c'est ça ou t'as peur, donc, euh, / je choisis de ne pas avoir peur.

M39 : *D'accord. Et est-ce que tu peux me parler de ce début de voyage ? Comment est-ce que vous vous organisiez ? Où est-ce que vous viviez ? Votre programme, / ou pas ?*

C39 : Au début du voyage, euh, on avait un budget par jour qui était le même tout au long de l'année, il était de 40 euros par jour pour deux. On l'a tenu, sachant que, il y a des jours où nous dépassions et des jours où nous récupérions. C'est une moyenne. Et / à Lima nous dormions à l'hôtel, mais très vite on a dormi dans des "hospedare", des "gesthouses", en fait nous dormions chez les gens. C'est comme des chambres d'hôte. Le principe, en gros, les gens vous laissent leur chambre et vont dormir par terre dans la cuisine ou dans la salle à manger. Ça, ça a été assez impressionnant pour moi. Et, / au départ, pour moi, c'est minuté quoi : « on part là, on fait ci, on fait ça, après on va là, après on va vite voir ça, on va marcher là, euh, » voilà. Avec le guide, la carte, structuré, organisé, méthodique. / Je me définirais comme ça.

M40 : *Donc est-ce que vous aviez organisé votre transport, votre*

C40 : Non, (rire), non / par contre on était méthodique et organisé pour les lieux, mais après c'était facile de voyager, nous avons très vite compris que pour voyager il fallait se rendre à la gare routière et que à la gare routière il y avait tous les bus pour aller n'importe où. On avait rien réservé, ni hôtel, ni transport. Nous n'avons pas fait de parcours à l'avance avec tout de réservé, on allait vraiment là où on voulait aller et au moment où on voulait le faire. / Par contre, moi je me rappelle que j'avais quand même décidé que je voulais d'abord aller au nord, voir Huaraz, que je voulais faire une rando là-bas, que, voilà. / Je pense que Mickael était d'accord avec moi, puisque sinon, il me l'aurait dit qu'il ne veut pas faire ça, (rire) il me l'a dit plus tard qu'il en avait marre de courir,

mais, euh, ouais / mais on allait par nos propres moyens, on faisait jouer la concurrence entre les compagnies, on s'est même rendu compte qu'en voyageant de nuit, ça nous faisait économiser une nuit d'hôtel, que / on devait tenir notre budget, qu'on pouvait visiter quelque chose ou faire un extra, voilà.

M41 : *Quarante euros pour deux, ça fait vingt euros par personnes*

C41 : Au Pérou c'était juste. Au départ on faisait quand même attention, parce que / manger local ça peut coûter cher, une bonne gastro (rire), une turista, donc, euh, au départ, on faisait quand même attention, donc je pense qu'on mettait un peu plus dans la nourriture, mais / très vite, on a mangé très local. Surtout au nord, lorsque nous sommes arrivés à Chavin. Là-bas, on a commencé à manger très local, bien que nous sommes quand même allés nous faire une pizzeria à Huaraz. On avait peut-être le besoin encore de, euh, manger comme à la maison, je ne sais pas. Par contre je me rappelle que lorsqu'on a fait la rando de trois jours pour traverser la cordillère blanche pour aller de l'autre côté, nous n'avions plus vraiment le choix, / il y avait rien d'autre, voilà. / Mais on a pas été malade. /

M42 : *Ce mode de fonctionnement vous l'avez*

C42 : **C'est arrivé comme ça**, en tout cas je ne pense pas qu'on l'a réfléchi. En tout cas, **je** ne l'ai pas réfléchi. Ça s'est présenté comme une évidence. / ça nous semblait aberrant quelque part de, de / vouloir manger comme chez nous, et puis déjà ça coûtait plus cher, / et pour pouvoir rencontrer les gens, pouvoir manger avec eux, comprendre comment ils fonctionnaient / vraiment s'imprégner, faire un bain culturel / c'est quand même fantastique de pouvoir s'adapter, quoi, / c'est d'être à la page. /

M43 : *D'accord. / Et est-ce que tu penses que ce mode de fonctionnement à changé pendant le voyage ou que*

C43 : C'était pire après (rire), c'est-à-dire qu'après, on s'est vraiment mis, euh, je pense qu'après on essayait vraiment de se fondre dans le paysage. / C'est-à-dire que // on allait pas forcément voir des choses connues, mais on allait parce que des gens, des locaux nous avaient dit que c'était bien, que / Par contre je me rappelle qu'à Huaraz, là où on a dormi / la personne où on a dormi nous a dessiné une carte sur un bout de papier, et nous a dit que pour la rando, il fallait juste que / et là je me suis rendu compte que / il fallait vite s'adapter par ce que si / si je restais avec mes principes,

j'allais en souffrir. / il fallait vraiment / se laisser happer, voilà / par leur mode de fonctionnement / parce que c'est comme ça que ça marchait là-bas et que c'est / du coup, lorsqu'on a pu se mettre à leur rythme, manger ce qu'il y avait à manger, etc., / et le fait de ne pas avoir un gros budget c'était important finalement / parce que si on avait eu un plus gros budget, on aurait eu plus de besoin de luxe finalement / de / moins avoir besoin de se mettre à nu, de, de, je sais pas. Finalement c'était bien qu'on ait pas trop, trop d'argent / parce que du coup on a été obligé d'aller / d'aller rencontrer les gens et manger avec eux. Quand on a traversé la montagne, on ne parlait pas l'espagnol, surtout pas moi, et Mickael avait dû mal à comprendre. On pensait qu'on allait manger / que le guide avait prévu à manger, et en fait on s'est rendu compte qu'on avait rien à manger pendant trois jours, et finalement, on s'est rendu compte que les gens nous ont accueillis au milieu de la montagne, dans leur hutte, avec les chèvres, et on a cuisiné avec eux, et mangé avec eux, et ça, ça c'était fantastique. Ça, ça n'a pas de prix. /

M44 : *Et c'est un bon moment ?*

C44 : C'est un magnifique moment, et, et pour lui rendre en échange, je lui ai filtré de l'eau potable, / tout ce que j'ai pu filtrer et remplir comme seaux je l'ai fait (rire) / c'était ma façon de / de lui rendre son accueil sans lui monnayer, sans argent, de pouvoir lui rendre service comme elle nous a rendu service. //

M45 : *Est-ce que tu peux me parler plus de cette expérience ?*

C45 : Dans la montagne, c'est la fille de notre guide, Calixto qui nous a accueilli. Elle vivait là pour s'occuper des chèvres, dans cette maison faite de pierre et de paille au milieu de nulle part. Elle dormait par terre sur une 'manta', c'est la couverture, euh, du Pérou. Elle cuisinait avec les mains, dans l'eau bouillante, elle avait juste un couteau, et voilà, elle nous a fait à manger, un plat avec des légumes, des racines, c'était excellent, on s'est réchauffé autour de son feu, euh, on a planté notre tente, euh, à côté de l'enclos des bêtes, voilà. //

M46 : *C'est une rando qui a durée combien de jours ?*

C46 : trois jours. / Pour traverser la montagne. Pour relier Huaraz et Chavin des Huantar qui est un site pré-incas. //

M47 : *Pour toi c'était une véritable rencontre ou c'était un peu du business déguisé, ou*

C47 : Bien au départ, je pensais vraiment que c'était du business parce que lorsque nous avons réservé le guide, on a pas voulu prendre n'importe quelle agence, on a voulu prendre une agence équitable, où l'argent va directement au guide. / On ne peut jamais être sûr à 100%. / on pensait faire au mieux, voilà, on a marché sur les collines de Huaraz pour aller dans cette association de guides et voilà. / Et là honnêtement j'étais pas sûre que / mais, euh, quand je l'ai rencontré, je / lui c'était son métier, il faut qu'il en vive, mais ce qu'il a fait pour nous, euh, mais commercialement parlant, rien ne l'obligeait à le faire. Donc je pense que c'était une vraie rencontre ouais. / Parce que si ça avait été du commercial, il n'aurait pas fait le dixième de ce qu'il a fait. Il ne se serait pas arrêté pour sauver Bellinda des glaciers, il n'aurait pas délesté le cheval pour la mettre dessus lorsqu'elle s'est foulée la cheville, il / voilà. Et il nous a parlé, / je sais qu'il a parlé des heures avec Mickael / alors moi c'est sûr, j'ai été exclue de la conversation / on va dire de la parole mais je pense que les gestes ils ne trompent pas. / L'attitude, moi je l'ai senti dans sa gestuelle, dans sa façon d'être avec nous / et, Mickael je pense qu'il l'a ressenti dans ses paroles, parce qu'ils ont beaucoup parlé. / et que / voilà, je ne pense pas qu'il avait besoin de nous raconter sa vie, etcetera. Voilà. /

M48 : *Est-ce que tu as d'autres rencontres qui te viennent à l'esprit ?*

C48 : En Inde, une femme qui se lavait dans, dans / le lac à Udaïpur et qui / et qui, donc toutes les femmes étaient là, elles se lavaient, et quand elle est sortie, elle est passée devant moi et / je sais plus comment ça s'est fait mais elle m'a invité à boire le thé chez elle. / Alors Mickael était exclu ! / C'était un homme, / C'était compliqué ! Mais c'était vraiment une rencontre de femmes / de femme à femme. //

M49 : *Tu l'as ressenti comme sincère ?*

C49 : Ouais. / Franchement oui. / C'était pas programmé / ça s'est fait sur le vif, comme ça. / ça s'est fait gratuitement. // Les enfants en Inde aussi, ça s'est une rencontre euh, pas gratuite parce que, euh, ils ont faim. / C'est-à-dire qu'ils attendent quelque chose de toi / et ça ne m'a pas choqué parce qu'ils crèvent de faim. / Et, euh, ce qui m'a choqué c'est l'indifférence des adultes / et la cruauté des commerçants vers lesquels je me suis tournée pour acheter du riz / qui ont quadruplé le prix du sac de riz / alors que j'en achetais tous les jours à un certain prix et que / pour les enfants il était plus cher. //

M50 : *Pour leurs propres enfants ?*

C50 : Pour les enfants de leur propre pays. Et que la cruauté du marchand de riz à emporter avec œuf, légume, viande aussi, qui a refusé de mettre de la viande dedans pour le même prix, parce que c'était pour les enfants. / Et je me rappelle m'être / être devenue folle / je pense que j'étais à la limite de la folie parce que c'était insupportable. / Mais c'est aussi une rencontre. / Parce que / c'est le moment où je me suis demandé qu'est-ce qui fait qu'on est humain / Elle est où la limite ? / voilà. / D'un côté cette femme et de l'autre les enfants. / Et sinon des rencontres j'en ai plein / des rencontres d'autres voyageurs, plein / c'est très important / d'européennes, d'australien, de voyageurs / avec d'autres expériences, bonnes, mauvaises, comme ça, brutes. / Paule et Stéphane, Paul Merrick, des Suisses qu'on a rencontré et qui nous ont invité à la table d'honneur de leur mariage alors qu'on a passé que quatre jours avec eux à Ushuaïa / ça c'est des rencontres très fortes parce que quand ils vous invitent à leur mariage / c'était génial, et puis / des gens, des gens dans des hôtels qui vous serrent dans les bras quand vous partez, qui vérifient vos billets de bus / qui regardent que vous ayez toutes vos affaires, qui / Voilà, et ça, c'est arrivé plus d'une fois. // Des gens qui partagent leur cuisine avec vous / en cuisinant des "empanadas", voilà / J'en ai plein la tête des rencontres. //

M51 : *Plus de bonnes rencontres ? Plus de mauvaises rencontres ?*

C51 : / Honnêtement à part, je pense l'Inde où j'ai beaucoup douté / euh, moi j'ai fait que des bonnes rencontres. / **Positives** en tout cas / Peut-être qui m'ont mise à l'épreuve, mais positives et où je suis sortie / plus forte, plus, plus / **grandie, changée**, voilà / plus instruite aussi, parce qu'on apprend plein de choses tout le temps. Et / ouais / **Et en rentrant** je me suis dit en fait, c'est génial, parce que / en fait il ne faut pas allumer les infos parce que les gens ils sont bons ! / Je me suis dit ça, sur l'homme en général, avec un grand H. Je me suis dit qu'en fait / L'Homme est bon. On est sauvé. // Alors ça peut paraître naïf mais je n'en démords pas.

M52 : *C'est une impression que t'as eu tout au long de ton voyage ?*

C52 : ouais. / En Inde, c'était différent parce que / mais même en Inde. / Les vraies rencontres que j'ai faites, spontanées avec le peintre qui / peignait des éléphants, voilà, enfin, il nous a invité à entrer, oui je pense qu'au fond, il voulait nous vendre des trucs, mais au fond, on l'a regardé peindre, il nous a demandé de le prendre en photo avec sa famille, et ce qui au départ était peut-

être une approche commerciale c'est quand même transformée en une vraie rencontre, et ça / ils étaient bons, je veux dire / c'était pas / après c'est son travail, il ne faut pas confondre quelqu'un qui travaille, et s'il est bon, et que la rencontre se passe positivement ou pas / ça c'est quelque chose de différent. / C'est une entrée, voilà / pour le contact, le travail / tout le monde travail. /

M53 : *Et est-ce que ce rapport que tu avais aux gens dans la rencontre, est-ce que tu avais l'impression que tu l'avais depuis le début ou, est-ce que c'est arrivé par la suite, ou*

C53 : Non, ça se construit / c'était au hasard, / peut-être / au hasard des rencontres / mais je pense aussi que ça se construit parce que / au départ, on a toujours / on ne va pas parler aux gens de manière facile, / et confiante et / voilà. Après j'ai la parole facile, alors ça a aidé, forcément. / Par exemple, l'espagnol, ça a vite plus été une barrière pour moi (rire). Je, j'en avais besoin, donc quand on a besoin de quelque chose ça vient très vite, on l'acquière très vite. /

M54 : *T'avais besoin de pouvoir parler*

C54 : J'avais besoin de pouvoir parler avec les gens / c'était vital pour moi. Dans le nord du Pérou, j'étais malheureuse comme tout / ça commençait à venir parce que le, l'espagnol péruvien est assez facile à comprendre, mais / j'ai appris, et je me suis forcée à apprendre, mais / **Nan**, nan en fait, je ne me suis pas forcée à apprendre mais inconsciemment pour moi ça a été vital pour moi d'apprendre. / Donc ça n'a pas été une épreuve / voilà. /

M55 : *Tu m'as dit que tu as eu plein de bons moments, est-ce que tu as le souvenir de mauvais moment ?*

C55 : / Je dirai des moments / pas drôles mais / étranges. Par exemple un restaurant à Bondowoso, au milieu de Java, personne ne parle l'anglais, personne ne parle français, ils parlent tous javanais, et nous on ne parle pas javanais, on a faim, on ne peut pas lire ce qu'il y a à manger, (rire), on ne comprend rien et on tape au hasard et on attend une heure et on ne sait pas ce qu'on va manger, et ça ce n'est pas une mauvaise chose, mais c'est très étrange. Et à vivre c'est dur quand même. / Je me rappelle que ça c'est un moment où c'était un peu dur, pas juste le restaurant mais de ne pas pouvoir communiquer avec les gens. / De ne pas pouvoir parler, ne pas pouvoir se faire comprendre / en plus la culture n'aidant pas parce qu'ils sont musulmans et nous on est plutôt chrétiens pour eux, et ça c'était un peu étrange, et je me rappelle de cet endroit en particulier. / Et des mauvaises rencontres, pas des mauvaises rencontres personnellement, mais des mauvais auras, on va dire.

Surabaya, surpeuplée, euh, voilà, des gens qui crèvent de faim et les riches qui les enjambent, voilà. / ça c'est plutôt ça, des mauvais moments pour moi, c'est-à-dire euh, / ouais l'injustice et puis la cruauté du monde moderne rassemblées dans le même plan sous nos yeux, voilà / Comme en Inde, comme / dans d'autres endroits quoi. / Mais en particulier là, du moins ce qui me vient là en particulier, Surabaya, et Bombay et Delhi. /

M56 : Est-ce que tu as eu des moments de peur ? De découragement ?

C56 : Oui je me rappelle qu'à Bondowoso, j'ai eu un petit moment de découragement. / Parce que je voulais absolument aller sur le Kawa Igen et il pleuvait, il n'arrêtait pas de pleuvoir (soupir), et c'était long, et on est arrivé, et / mais finalement tout s'est arrangé. / Et on a attendu un bus qui n'est jamais arrivé et finalement on a fait la rencontre d'étudiants, **et hop une rencontre** et c'était reparti et le moral était revenu. / Et ça c'est génial. / Et des moments de découragement, oui en Inde, j'ai eu des moments de découragement, / voilà. / Mais pas partout en Inde. En Inde du Rajasthan, dans l'Inde de l'ouest, là où les femmes ne sortent pas, et moi on me voyait comme le nez au milieu de la figure. / Mais des moments de peur // des moments de folie oui. / Des moments où j'ai pété des plombs je pense oui. / Dans ce train en Inde je pense que j'avais / supplanté ma peur. / J'avais sauté par-dessus et je suis directement arrivée au stade de la folie. / Je pense que j'aurais été capable de tuer quelqu'un. / Donc, euh / Là ouais, là dans le train, pour raconter vite fait, on monte dans le train, nous avions réservé des couchettes, déjà il nous avait fallu trois jours pour avoir ces billets de train, on arrêtait pas de se faire arnaquer, ça c'était usant, euh, mais bon, on commençait à comprendre comment ça marche, l'Inde, et puis / on arrive enfin dans ce train, on avait les couchettes du haut, dans ces longs wagons ouverts, avec tous ces gens entassés sur les couchettes / nous c'était presque une insulte d'avoir une couchette chacun, / mais en Inde on ne pense plus comme ça. / Et puis ces hommes, ces deux gars sur l'une de notre couchette qui ne voulaient pas en descendre / Là je crois que je les aurais tués pour avoir ma couchette (rire). Il y en a un qui voulait se battre avec mon mari, et nous nous avions nos sacs à prendre avec nous dans la couchette pour les quinze heures de train / il faisait chaud, euh, les couchettes étaient toutes petites, il y en avait trois par hauteur, et des gens entassés partout. Et je vais dire là c'est la folie, quoi (rire). / Et c'est pas le fait qu'il soit sur ma couchette qui me rend folle, c'est / tout ce qu'il y a avant / c'est tous ces jours où / en Inde j'ai appris à ne pas faire confiance au gens, c'est-à-dire qu'en Inde

j'ai désappris tout ce que j'avais appris pendant dix mois, voilà / C'est pour ça que l'Inde c'était dur pour moi. /

M57 : Et ça c'était pendant tout ton voyage en Inde ?

C57 : Non, heureusement. / ça a été essentiellement la liaison Bombay – Udaïpur et des grandes villes, mais après, dans le nord de l'Inde pas du tout. / C'est pour ça que je parle de l'Inde que j'ai faite moi, et pas de l'Inde en générale. / Le Rajasthan, je vais dire, bon après / moi je me suis sentie en sécurité, peut-être que je ne me suis pas sentie complètement en sécurité dans l'Inde de l'ouest, mais dans l'Inde du nord, je me sentais complètement en sécurité / complètement à ma place. / Et je sentais que je pouvais aller voir les gens, parler avec les gens et / **ou pas**, mais je ne me sentais pas // différente ou montrée du doigt ou / voilà. / Alors que dans le reste de l'Inde, à Bombay, dans le bus, j'avais envie de disparaître. //

M58 : Et pendant ton voyage, est-ce qu'il y a un moment où tu aurais voulu rentrer ? /// Peut-être une fois, peut-être pas du tout ?

C58 : **Je suis rentrée.** / je suis rentré à Noël voir ma famille / deux semaines pendant que nous étions dans la famille à Mickael, aux Etats-Unis / j'ai amené sa cousine avec moi. // Mais dans le voyage, peut-être en rêve, en, me disant là je me ferais bien une semaine avec mes amis et ma famille. //

M59 : Et pas au point d'être découragée, fatiguée ?

C59 : Ah non jamais / en tout cas là ça ne me vient pas à l'esprit, peut-être qu'en Inde j'y ai pensé / **mais** en fait je pense que l'idée a dû me traverser l'esprit, je n'ai pas de souvenir ici, mais vu comme je l'ai vécu, c'est sûr que ça a dû me venir à l'esprit / c'est sûr, mais en même temps pas forcément rentrer chez moi, mais aller ailleurs, ouais. / Je pense pas que je voulais rentrer chez moi. / Je voulais rentrer chez moi, par ce que je savais qu'il y avait mes racines / à la fin du voyage je savais que je voulais rentrer chez moi / là où je voulais construire ma vie c'était en France et particulièrement en Alsace. / Je savais que mes racines elles étaient là / que je pouvais partir aussi loin et aussi longtemps que je voulais mais que / c'est à cet endroit que j'appartiens. / ça j'en avait la conviction.

M60 : Et ça tu le savais depuis ton départ ?

C60 : Non, non, non, non, à la fin de mon voyage. / Plus le temps, et pourtant je me suis dit pendant mon voyage : « a tiens, si je trouve un pays où passer quelques années » mais / j'ai pas trouvé un pays où je pourrai y faire ma vie pour toujours. / ça c'était une certitude. //

M61 : *Est-ce que pendant ton voyage, tu as l'impression d'avoir changé ta façon de voyager, d'avoir appris / je sais pas si on peut apprendre à voyager ? Est-ce que tu as l'impression d'avoir changé de rythme ?*

C61 : // Est-ce que j'ai appris à voyager, oui. / On apprend à voyager à partir du moment où on part en voyage / j'ai appris à / m'adapter, voilà. // Et Piaget il disait que s'adapter c'est l'intelligence / être capable de s'adapter c'est justement une manière dont s'exprime l'intelligence. / Je pense que c'est ça. C'est-à-dire que ou on vient / dans un pays / comme un colon / avec notre culture, nos coutumes, nos habitudes, et on l'impose aux autres / ou on va dans un pays avec notre culture, nos coutumes et on reçoit celle des autres et on / soit on fait un mix, soit on absorbe tout ce qui vient, mais je veux dire / moi je l'ai ressenti comme ça, comme être une éponge pendant un an / et avoir / avoir saisi des choses à gauche à droite pour / pour, j'dis **survivre** parce que dans le voyage, on est dans le besoin primaire, c'est-à-dire : « où je mange, où je dors, et comment je me déplace. » Mais le besoin primaire c'est : où je dors et où je mange. / ça c'était / tous les jours il fallait qu'on réponde à ces deux questions : « qu'est-ce que je mange et où est-ce que je vais dormir ». **Mais** une fois qu'on a répondu à ces deux questions on avait / **aucun** impératif, donc on pouvait / vivre toutes les expériences qu'on voulait / et ça c'est la **liberté absolue** / mais je, je, / ça je l'ai découvert. / ça c'est grisant, après on, on / quand on revient dans le quotidien, on, on / c'est **insupportable**. / C'était insupportable de devoir retourner au travail (rire), avoir des horaires, il faut manger matin, midi et soir / c'était insupportable. // Mais ça ne s'est pas manifesté tout de suite parce que pendant un an / voilà, on a continué à vivre avec une certaine insouciance. / Moi ça m'a apporté de l'insouciance et / une **force incroyable**, en rentrant j'aurais pu déplacer des montagnes. / J'étais sûre que je pouvais **tout** réussir. / Il n'y avait pas de limites qu'on ne pouvait pas franchir. / Je pensais qu'on pouvait / qu'on pouvait **tout** faire. / et **rien** ne me semblait **trop** difficile. // Ou inaccessible. // Et // j'ai aussi appris à me poser et à regarder. / et a pas courir tout le temps.// et par contre, je sais que Mickael m'a dit une chose terrible que / que quand on est rentré, moi j'avais préparé un trek pour partir je crois deux ou trois an après notre retour / et il m'a dit / et c'est là que j'ai réalisé / il m'a dit / « tu sais si tu pars, je ne viendrai pas avec toi, / tu seras seule avec ton

groupe » / je crois que je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie. Parce qu'en fait, je me suis rendue compte que / pendant un an je n'avais pas eu peur / parce que je pense que, quelque part ça me rassurait aussi d'être à deux. / Je ne sais pas, j'en ai pas pris conscience tout de suite, mais quand je suis repartie pour la première fois toute seule au Maroc, là j'ai eu peur / mais ça n'a pas duré heureusement. / ça je m'en rappelle. / C'est peut-être là que je me suis rendue compte qu'en fait je, je, / j'avais voyagé pendant un an et que // j'étais complètement inconsciente. / Inconsciente des dangers, voilà. / Quand on est sorti du Guatemala, quand on est sorti du Mexique, bon le Mexique, je ne me sentais pas totalement en sécurité. / Le Mexique / ça je m'en rappelle aussi ! / Un mauvais moment, / et on ne pouvait pas faire confiance au gens. / Et après voilà / la côte ouest du Mexique, super. / C'est vrai que / le fait que les gens soient armés partout / je voyais les militaires armés / mais je ne voyais pas que la population était armée. / ça c'est Mickael qui me l'a fait remarquer. / Que les gens se baladaient tous avec des colts autour de nous. Je ne m'en étais pas rendue compte ! / voilà. //

M62 : *Et ce sentiment d'insécurité, tu l'as ressenti tout au long du Mexique ?*

C62 : Non après, j'avais plus peur. / On a longé la côte pacifique, on s'est posé dans un petit village qu'on a trouvé / **au hasard**, parce que on avait aucun guide, et là on peut dire que c'était vraiment au feeling, au / là où le bus s'arrêtait, on se disait : « tient ça a l'air sympa, et si on s'arrêtait / » **Là** je vais dire, il n'y avait aucune préparation ! / rien ! C'était // On aurait pu décider d'aller découvrir les pyramides, mais on ne l'a pas fait ///

M63 : *Pourquoi ?*

C63 : Parce qu'on n'avait pas envie ! // voilà, on avait un impératif quand même c'était retrouver ma sœur au Guatemala. / Mais on avait quinze jours / on aurait pu faire plein de choses en quinze jours. / On a choisi d'aller se poser sur la côte pacifique / d'aller d'abord à Acapulco / on s'est arrêté là-bas en premier parce que c'était la grande ligne de bus Mexico- Acapulco, mais après on a descendu la côte petit à petit et je ne me rappelle pas m'être sentie en insécurité. // Peut-être les grandes villes ne m'inspirent pas confiance ouais, / ça c'est sûr ! /

M64 : *Qu'est-ce que tu as fait comme grande ville qui te*

C64 : Buenos Aires ! On a fait que passer. / Santiago j'ai bien aimé, mais pareil on est pas resté très longtemps / on a pas fait / on est pas resté cinq jours dans une grande ville. // On en a fait plein

des grandes villes. / On a fait Hong Kong, si Hong Kong j'ai adoré ! / **Et** en plus je l'ai fait seule, parce que Mickael était malade. / Donc j'ai pas mal vadrouillé seule, **mais attention** c'était l'île de Hong Kong, donc c'est les beaux quartiers. / ça va ! / Et on a fait Singapour, Singapour c'est pareil ! C'est propre, c'est net, voilà ! / C'est sécurisant. / C'est passé à l'eau de javel ! / **Par contre Bangkok** c'est le bordel, mais j'adore ! /

M65 : *Est-ce que à chaque fois que tu arrives dans une grande ville en Avion tu arrives pleine de confiance, ou avec des doutes, ou / Est-ce qu'entre l'arrivée au Pérou et les autres arrivées, est-ce qu'il y a quelque chose qui a changé ? / Ou pas ?*

C65 : Si l'arrivée au Pérou forcément, on ne sait pas où on va, c'est le départ / donc forcément on est stressé, on, on découvre, donc forcément il y a de l'appréhension. / Mais c'était l'Amérique du Sud ! / En Amérique du Sud, les gens nous ont tellement bien accueilli que forcément après on / on est plein de confiance (rire) / on est parti, moi je suis partie comme une fleur ! // Au Mexique j'ai tout de suite été calmée ! / Mais après / même au Guatemala / au Honduras, enfin je veux dire / Après en Nouvelle Zélande à part rencontrer des moutons, on a pas rencontré grand monde / Mais, mais, là il n'y avait pas de raison de se sentir en insécurité quoi. //

M66 : *Est-ce que pendant ton voyage, il y a un moment où tu t'es sentie / hors du voyage ? Ou c'était une pause, ou un moment ou*

C66 : Ouais, Quand on était à Bangkok on allait au cinéma. / J'avais l'impression de reprendre une vie normale, / faire des choses que / des fois j'avais besoin d'aller dans un supermarché / de faire mes courses, d'aller au cinéma, de / d'avoir l'impression de raccrocher, d'avoir une vie d'avant ! / Ouais ! / Aux Etats-Unis, de vivre comme les gens / les américains vivent comme les européens, je veux dire que / en gros quoi, ils font leurs courses, ils font à manger. // Quand on a été accueilli dans la famille de Mickael il a bien fallu qu'on vive comme tout le monde ! / Donc là / mais c'était pas dur, je veux dire / mais c'était une évidence, il a fallu se réadapter à / à une vie plus conventionnelle, et on l'a fait / je ne sais même pas si on s'en est rendu compte ! / voilà ! / **Mais** je ne dirais pas qu'on était hors du voyage parce que le voyage il est pas / je veux dire, on peut voyager sans changer de pays / et voyager quand même ! / Parce qu'on était pas dans notre quotidien à nous où / la référence. / Parce que là j'ai / j'ai vécu les Etats-Unis comme un grand parc d'attraction ! / Faire ses courses en chaussons à deux heures du matin, / manger des grosses glaces, / faire comme les américains quoi ! // Mais en me posant aussi des questions. / Puisque moi je l'ai vécu deux

semaines, mais je n'aurais pas fait ça pendant un mois. / Parce que ce n'est pas bon pour la santé, parce qu'ils mangent trop, parce que c'est trop gras, parce que c'est trop sucré. / Parce qu'ils gaspillent / voilà !, parce qu'il y avait conflit avec / mes principes. / **Alors que** ces principes-là, par exemple, je ne les avais pas au Pérou ! / Au Pérou c'est pollué mais / il y a des sacs plastique qui traînent partout, c'est pas ça qui m'a choqué, les gens il faut qu'ils pensent d'abord à leurs besoins primaires : « qu'est-ce que je mange ? Où je dors ? Est-ce que je vais avoir des sous pour demain ? Comment est-ce que je vais passer l'hiver ? » L'écologie c'est / pas possible ! / Alors qu'aux Etats-Unis, par exemple, ça, ça aurait été un problème pour moi ! ///

M67 : *Tu me disais que tu avais organisé ton voyage selon des randonnées que tu voulais faire, est-ce que tu veux m'en parler ?*

C67 : Dans les randonnées, moi j'avais prévu d'en faire dans les parcs américains. / Mais je vais passer très vite parce qu'on a fait plutôt des petites balades. / J'avais prévu de faire de la grande randonnée au Pérou, et ça on l'a fait. / Sans savoir laquelle au départ, mais /

M68 : *Est-ce que tu as fait cette randonnée pour faire de la randonnée ou ?*

C68 : Au départ surement, / oui. **Mais** attention, pour faire de la randonnée au départ, qu'est-ce que ça veut dire / parce que moi quand je randonne / c'est pas pour l'exploit, / c'est pour, euh, **moi**. / C'est pour ma paix intérieure, c'est pour / voilà ! /

M69 : *Est-ce que tu as fait des rencontres avec la nature ?*

C69 : Ouais j'ai fait des rencontres avec la nature, oui. / J'ai fait des rencontres avec le silence, j'ai fait des rencontres avec la beauté, avec des paysages à couper le souffle ! / Avec des immensités, avec des / du manque d'oxygène, avec des / voilà, plein de rencontres physiques aussi, tu vois. / Des fois avec la douleur aussi parce que / tu as du mal à respirer, tu donnes beaucoup de toi-même, quand on a fait l'ascension du Misti par exemple / 5800 mètres comme des fleurs, / ça prouve bien que j'étais complètement inconsciente. / Que je / moi le voyage, je l'ai vécu avec beaucoup de confiance, avec peut-être un peu trop de confiance. / La randonnée du canyon de Colca aussi, / la descente dans le canyon, la remontée dans le canyon. // Les randonnées en Nouvelles Zélande. / **Et puis** c'est une autre façon de randonner puisque dans chaque pays / on ne marche pas pareil ! / ça c'était intéressant. / Parce que dans chaque pays, par exemple en Nouvelle Zélande, c'est très équipé, / c'est très programmé, / finalement la grande randonnée est très dirigée, on est pas libre de

là où on veut aller, on est obligé de rester sur des chemins en bois parce qu'ils passent dans un endroit protégé, en fait il suffit de suivre la route. / On marche sans se poser de question ! C'est un peu / **c'est très** beau, c'est magnifique, et on l'a fait / on a marché dans des conditions terribles, sous la pluie, ça ne s'appelle pas "tramping" pour rien, parce qu'on est vraiment trempé ! Mais franchement / aux Etats-Unis c'est pareil, les sentiers les plus accessibles sont tous / presque macadamisés, voilà / dans les parcs. Et dès que ça devient un peu plus difficile, c'est bien équiper et tout mais / payer un permis de randonner dans certains pays, ça c'était quelque chose qui m'étais complètement inconnu. / En France, on ne paye pas de permis pour aller marcher, ça c'est quelque chose que j'ai découvert. / Être obligé de dormir dans un refuge et ne pas pouvoir planter sa tente par exemple / ça c'est ma culture française, / de métropole. / Marcher avec un âne par exemple. **Moi je** voulais absolument porter mon sac à dos ! / C'est complètement stupide comme idée ! / Moi je marche, je porte mon sac, mais oui, mais : « espèce de quetsche, le col il est à 4700 mètres tu ne vas jamais y arriver ! » / et finalement arrivée à 4000 mètres, se rendre compte que la mule, elle n'est pas là pour rien, et que c'est de la fierté mal placée et que **tout le monde utilise les mules pour porter les affaires**, que c'est une **aberration** de charger l'homme ! / Parce que c'est le travail de la mule ! Voilà / Et que s'adapter c'est justement être capable de mettre son sac à dos sur la mule. / Parce que eux, ils ne portent pas. / ça c'est encore / je viens avec mes idées et je colonise, voilà / **Je veux marcher, je veux porter mes affaires**, voilà. / C'est ridicule, personne le fait ! / Les péruviens ils hallucinent ! / C'est très drôle d'ailleurs, ils ont beaucoup ri ! (rire) / Ou alors marcher dans le désert. / Marcher dans le Salars de Uyuni / Voilà faire des choses // Faire des randonnées à cheval aussi. / Je ne pensais pas en faire dans ce tour du monde. / C'était excellent ! / Parce que là pareil, pourquoi faire des randonnées à pieds alors qu'il y a des chevaux ! / L'adaptation. / faut prendre le cheval, c'est logique. // Sinon dans le Drakensberg en Afrique du Sud, **ah si**, l'Afrique du sud, c'est un pays où je ne dirais pas que je me suis sentie en insécurité mais je / il ne faut vraiment pas rouler la nuit / si on veut vivre, c'est sûr. /

M70 : *Est-ce que tu t'es senti en insécurité ?*

C70 : non je pense qu'on a évité Johannesburg, justement, / pour ne pas se sentir en insécurité. / Eviter de nouveau les grandes villes, c'est vrai. / Et je ne me suis pas sentie en insécurité en Afrique du Sud par contre je me suis sentie / j'ai ressenti le racisme. / Je ne l'avais pas ressenti avant, **jamais** ! / Pas comme ça, / là, j'étais une blanche dans un / au milieu des noirs. / Et je représentais

une menace pour eux. / J'étais le mal, voilà. / J'avais cette impression. Enfin c'était plus qu'une impression, je / pas une certitude mais je / j'étais pas la bienvenue, voilà ! / Parce que j'étais blanche. / Et les gens n'iraient pas voir plus loin que la couleur de ma peau. /

M71 : *Tu n'as fait aucune rencontre en Afrique du Sud ?*

C71 : Non ! / Je dirais non. / Mais attention, on voyageait à quatre aussi. / On voyageait avec un autre couple d'amis, avec le frère à mon mari et son amie, et je pense que ça, ça a réduit aussi / les opportunités et que / lorsqu'on voyage en groupe on se ferme un peu aux autres et que / C'est sûr même que si on avait voyagé à deux, ça se serait passé autrement / par la force des choses, / en bien ou en mal, mais / forcément on aurait fait des rencontres, / plus facilement. / Mais après, j'avais aussi l'impression, qu'ils étaient pas disposés à / être rencontré, et en plus / ce qui m'a mis mal à l'aise c'est que / nous voyagions avec un couple qui eux étaient en vacances / ça devient compliqué, / et bien eux, ils sortaient leur appareil photo à tout bout de champs pour faire des photos / de leurs souvenirs, / et ça c'est quelque chose que j'ai appris pendant le voyage, / c'est à prendre des photos avec mes yeux. / Parce que // pour l'avoir subi moi-même / comme objet de photographie / au pied de Borobudur avec Mickael, les familles venaient se mettre avec nous pour se prendre en photo avec des européens devant le temple (rire) voilà / moi je n'avais pas envie de faire subir ça aux gens tout le temps. / Parce que c'est typique, parce que c'est / rare, parce que c'est terrible, parce que c'est triste, c'est la misère, parce que c'est dur, / parce que c'est différent et qu'il faut absolument le montrer aux gens. / Parce que c'est tellement beau, mais la nature je n'ai aucun scrupule à la prendre en photo, / mais les gens, / les gens c'est autre chose. // Les gens c'est des gens, pas des animaux ou des paysages. Il faut que ce soit partagé. ///

M72 : *Est-ce qu'il y a un moment dans ce voyage où tu t'es dit, maintenant stop, je me prends des vacances, ou je m'arrête, ou*

C72 : A oui ! (sourire). / En Thaïlande, / on s'est pris des vacances, en fait on a pas pris des vacances, on a simplement, on a pas bougé. Voilà / On s'est mis à un endroit et je ne sais même plus comment on a trouvé cet endroit, mais c'est un hasard, parce que je ne sais pas qui nous en a parlé, mais tout à coup on s'est retrouvé à prendre un petit bateau, on ne savait pas trop où on allait, le gars il nous a déposé à 500 mètres de la rive en nous disant descendez du bateau il faut y aller, / mais je me suis dit il est fou, mais (rire) / on va y aller à pied et il nous dépose aussi loin, mais en fait il y avait cinquante centimètres d'eau. C'était marée basse. / Nous avons été sur cette île à pied

et nous sommes restés / je ne peux même pas dire combien de temps on est resté, le temps s'est suspendu.

M73 : *Est-ce que tu as l'impression que t'as arrêté de voyager ?*

C73 : Je ne sais pas si j'ai arrêté de voyager un moment / moi je ne dirais pas que j'ai arrêté de voyager un moment, jamais en fait. / Parce que même quand on s'arrêtait pour nous / il y avait toujours quelque chose à découvrir, ou à comprendre, ou à voir, voilà. / Simplement des choses à apprendre. / Mais avec un rythme différent qui me fait dire que j'étais un peu hors du / que j'avais besoin de prendre un peu de vacances, d'arrêter de courir pour découvrir des choses / importantes, des lieux qu'il faut absolument //

M74 : *t'étais toujours dans la rencontre, dans ces moment-là ?*

C74 : Oui, je pense, / oui. / C'est-à-dire que sur cette île j'en ai fait tout le temps des rencontres, / il y avait des enfants, des pêcheurs des étrangers, même ne serait-ce qu'avec des touristes eux-mêmes. / Il n'y a pas un moment où je me dis que j'arrête de rencontrer des gens, / si peut-être en Nouvelle Zélande, mais c'est pas que je me suis dit que j'arrête de rencontrer des gens, mais c'est qu'il y avait que des moutons. /

M75 : *Et dans ton voyage, il n'y a aucun moment où tu t'es plus ou moins fermée à la rencontre, ou tu t'es un peu isolée ?*

C75 : // Je me suis fermé à la culture lorsque j'ai pas arrêté de manger du porc au caramel, (rire) / parce que je n'ai rien voulu découvrir d'autre. / Quand je pêchais // ouais quand on a été à Ko Samet / au sud de Bangkok // je me suis peut-être fermée aux autres, non je ne me suis pas fermée aux autres, parce que je parlais avec les pêcheurs. / qui venaient voir tous les jours ce que j'avais pêché. // Je passais des heures à pêcher. / Des heures à rien faire. //

M76 : *Tu peux en parler ?*

C76 : Bien en fait on attendait nos visas pour l'inde, / une bonne semaine, je dirais sur cette île, / à attendre nos visas, / donc sans passeport quand même, on a voyagé en Thaïlande sans passeport, on était complètement inconscients. / Et on s'est posé dans un hôtel, loin du tumulte de Bangkok, des endroits fréquentés, dans un petit bungalow, / à l'écart de tout / et / Mickael il a beaucoup écrit et on avait nos petites habitudes, le soir on allait manger un barbecue et / moi je me suis mise à

pêcher, mais je ne dirais pas que je me suis arrêté de voyager parce que / finalement avec cette histoire de pêche j'ai rencontré quand même des gens parce que je suis allé au magasin de pêche du village et je crois que le gars il a halluciné quoi. / Parce que d'abord je pêchais avec ma bouteille. / Parce qu'ils m'avaient appris les thaïlandais quand on était dans les îles, à pêcher avec une bouteille, un fil / et après j'ai décidé que ce n'était pas possible et que j'allais m'équiper. Donc je suis allé au moins cinq fois dans le magasin de pêche acheter des leurres, acheter une canne à pêche, acheter du fil, il m'a monté ma canne à pêche / et je passais des heures sur les rochers à pêcher face à la mer à penser à rien, à me vider la tête. / À être juste là. /

M77 : *Est-ce que tu pêchais en groupe ?*

C77 : Non j'étais toute seule, / ouais je pêchais toute seule, par contre il y avait toujours les deux vieux qui venaient voir ce que j'avais pêché (rire).

M78 : *Donc tu n'étais jamais toute seule quand tu pêchais ?*

C78 : Si j'étais toute seule pour pêcher, **pendant des heures.** /

M79 : *Et tu faisais ?*

C79 : Je faisais rien, je pêchais, / j'attendais / j'attendais, en fait/

M80 : *Est-ce que c'est un moment où tu t'ennuyais ?*

C80 : Non je ne me suis pas ennuyée, je pensais en fait, je / j'étais bien avec la mer, la mer et moi. // Un pause. / Mais c'était pas, c'était pas contemplatif non plus. / C'est pas une pause où / mais / c'est vrai que la mer était magnifique aussi quand même. // Et puis j'étais bien, j'avais l'impression de faire partie d'un tout. / Que ma place était là, je pêchais, voilà. / Mon rêve là ça aurait été de pouvoir attraper du poisson et de griller mon poisson tous les jours sur la plage. / C'est pas arrivé une seule fois en une semaine (rire)

M81 : *Et ton mari, tu disais qu'il écrivait, il n'est pas venu t'embêter ?*

C81 : M'embêter, non non. / Lui il écrivait / Je ne me rappelle pas une seule fois s'il est venu voir ce que j'avais pêché. / Peut-être une fois mais / Non je pense qu'on avait besoin d'être / de se retrouver soi-même chacun / peut-être pas toujours être à deux tout le temps. / Voilà. / Parce que c'est difficile de raconter à l'autre ce qu'on a vécu dans la journée puisqu'on l'a vécu ensemble. /

M82 : *Tu me disais le soir vous alliez*

C82 : Le soir on allait se manger un barbecue sur la plage / voilà c'est plutôt un truc européen, je veux dire, c'était un petit bouiboui sur la plage où ils faisaient de la viande, des légumes, voilà. / **Ah et moi** j'allais chercher ma glace / Miko. / Voilà / ça c'était mon petit / on avait pris nos petites habitudes je pense là ? / Ouais.

M83 : *Ça a pris combien de temps ?*

C83 : Je dirais une semaine mais je n'en suis pas sûre. / A vue d'œil, mais peut-être que c'était plus. / Dans mon souvenir, je dirai une semaine.

M84 : *Et c'était un bon moment ?*

C84 : **Super !** / Super souvenir / super, / différent des autres, super. //

M85 : *Tu penses que tu as vécu d'autres moments comme ça dans ton voyage ?*

C85 : Ouais dans les villages, sur les places, / Mickael il écrivait pas mal, on a fait ça à Mendoza par exemple. / On est resté quatre –cinq jours je dirai et / voilà, se balader à pas avoir de but précis / c'est ça. /

M86 : *Et t'as l'impression que c'était la même chose ? Ou pas ?*

C86 : C'était différent. // A Bangkok aussi.

M87 : *Et tu avais ce sentiment où / je ne sais plus comment tu disais / : replier sur toi*

C87 : Non où il fallait se retrouver soi-même ! /

M88 : *Est-ce qu'il y avait d'autres moments comme ça ?*

C88 : ouais sur le bateau, dans les fjords en Patagonie / mais il y avait d'autres personnes, avec qui je pouvais toujours communiquer mais je // ça me fait ça face à certains espaces, / par exemple lors des randos, moi ça me fait ça. / Je n'ai pas besoin de parler, je marche et moi je me retrouve moi-même. / C'est vital.

M89 : *Est-ce que c'est des longs moments ?*

C89 : Ça peut-être des longs moments ! / Parce que marcher toute une journée, ça peut durer longtemps. / Mais ça peut-être des moments plus courts, par exemple au Pérou ou en Amérique du Sud où il y a des places, on se mettait sur la place, Mickael d'un côté, moi je pouvais aller vadrouiller plus loin, voilà, / chacun / voilà / regarder le monde, comment il tourne / voilà c'est tout. /// Voilà tu vois à Hong Kong, je me suis retrouvé moi-même. / Parce que Mickael était malade et qu'il était couché / et bien j'ai fait ce que j'avais envie de faire au moment où j'avais envie de le faire sans avoir à attendre forcément de / voilà où j'ai pu faire ce que je voulais quand je voulais.

M90 : *Je reviens encore sur cette plage en Thaïlande où tu pêchais. Est-ce que tu penses que tu as passé un autre moment dans ton voyage où tu as passé autant de temps à te retrouver toi-même ?*

C90 : / Non / je n'avais pas l'impression de passer autant de temps toute seule, / huit, dix heures par jours, pendant une semaine / ou peut-être plus / voilà, il y avait des moments dans le voyage, mais il y avait toujours des gens / ne serait-ce que Mickael, / on parlait beaucoup. // Mais voilà, je ne me le rappelle pas comme un moment que j'ai passé seul / il y avait les pêcheurs, les barbecues ///

M91 : *Et est-ce que tu as le sentiment d'avoir changé pendant ce voyage ? Ou Pas ?*

C91 : Oui, oui. / Parce que quand je suis rentrée, je pouvais tout faire. /

M92 : *Et tu t'en es rendue compte que une fois que tu es rentrée ?*

C92 : Non, en fait / au fur et à mesure que le retour approchait, donc par exemple quatre mois avant de rentrer on avait déjà l'impression qu'on allait rentrer bientôt / très très bientôt, alors que quatre mois c'est très très long. / Peut-être au départ il y avait un peu de peur, / et puis au fil du / plus l'échéance se rapprochait, plus / ça semblait évident. / On est rentré sans un sou en poche, à moins je ne sais pas combien sur notre compte, moins huit cents euros, et / on ne pouvait même pas se payer un café à Londres mais pourtant on a pas douté, moi je n'ai pas eu peur en me disant // on savait que ça allait bien se passer.

M93 : *Qu'est-ce qui t'attendait quand tu es rentrée ?*

C93 : Rien. / A part mes amis / et ma famille, mais rien, il n'y avait pas de boulot, pas de / il y avait notre chat. / C'est important. / Mais quand on rentrait, grâce à internet, / Mickael il savait quand même qu'il pouvait aller travailler que / voilà. / Après, il y avait des gens qui nous avaient pas fait

de cadeau de mariage, ils nous ont prêté un appartement / et, voilà / après je savais qu'on pouvait aller vivre chez mes parents le temps de se remettre à flot mais / mais il était pas question d'abuser de l'hospitalité des gens ou / voilà. / On savait qu'on pouvait s'en sortir par nous-mêmes. / Je savais que je pouvais passer le concours d'institut en rentrant, je savais que j'allais l'avoir.

M94 : *Est-ce que tu savais ça avant de partir ?*

C94 : Non. //

M95 : *est-ce que tu avais cette confiance en toi avant de partir ?*

C95 : Non. / Non, c'est clair. //

M96 : *Comment tu expliques que tu ais cette confiance en toi ?*

C96 : Parce que moi, tout ce que j'ai appris, je l'ai appris à l'école / et que / à l'école / on apprend pas à développer nos qualités. / On apprend / des choses et on les met en application, mais moi j'ai pu les confronter, ce que j'avais appris à l'école / ou dans la vie, **mais à la vie** ! J'ai pu confronter le, // la technique, le // comment dire, euh // quelque chose de pragmatique. Quelque chose que j'avais apprise à l'école de manière / théorique. / J'ai pu confronter ce qui est théorique, comme par exemple l'apprentissage des langues étrangères, c'est un très bon exemple ça, quelque chose de théorique, quelque chose qui n'a pas vraiment de sens, par exemple : je sais, mais je ne vois pas à quoi ça peut servir, à quelque chose de pragmatique, de pratique, comme par exemple la pratique de l'anglais / ou voilà, j'ai / remis mon anglais à niveau mais avec aisance / où j'ai pu développer mes compétences de manière logique, constructive et / confronter toute cette pratique au monde. / Et du coup tout a pris un sens / et du coup tout me paraissait possible. / Parce que tout était logique. //

M97 : *Tu expliques ça par le fait que tu connaissais mieux le monde ?*

C97 : Oui et je connaissais mieux les connaissances que j'avais apprises, je comprenais mieux **à quoi** elles pouvaient me servir. / C'est-à-dire, à quoi ça me sert de parler anglais, / à quoi ça me sert l'anglais écrit si je dois parler avec quelqu'un ? / Réponse : à rien ! / L'anglais écrit me sert à rien, j'ai besoin de pouvoir le parler / voilà. / A quoi ça me sert de pouvoir dire les animaux du monde en espagnol si je ne suis pas capable de dire ce que je veux manger, retour à mes besoins primaires. Voilà / Et où je veux dormir. / Et ça m'a ramené à l'essentiel / ce voyage / manger,

dormir, survivre / et à être moins matérialiste. / Mais après par contre quand on revient dans le monde ça revient au galop. / On se réadapte à un autre fonctionnement de notre société. / Et à vivre avec moins de choses. / Et en étant absolument pas plus malheureux, et au contraire. / Parce que la seule folie que j'ai faite pendant ce voyage, c'est de m'acheter une polaire à Ushuaia. / Mais c'était aussi bien du joli que du pratique, parce qu'il me fallait une polaire. ///

M98 : *Est-ce que tu pensais en rentrant que tout serait comme avant ?*

C98 : / Non. / non / tout ? Comment ça tout ?

M99 : *Que tu reprendrais la vie comme avant ?*

C99 : Non. / Non. / Et la preuve est faite que j'ai vraiment vécu des choses que je n'aurais jamais faites avant. / Quand on a rénové la maison, déjà / on a pris un appartement à Labaroche, minuscule, / dans lequel moi j'ai fait mes études, où j'ai terminé de préparer mon concours et Mickael, il a vécu dedans en allant travailler tous les matins très tôt. / Et quand on passe d'un appartement de 70 m2 avant de partir à un de 25 m2 / c'est déjà un bel exploit / et ensuite être capable d'acheter une maison et de la rénover complètement et d'habiter dedans dans une tente en supportant des températures de huit degrés, d'aller à l'IUFM le matin avec de la peinture dans les cheveux en ayant pris une douche dans un bac à béton, / voilà. / Et on relativise tout grâce au voyage. / Mais de manière constructive, pas démagogique. / Pas en disant que : Ah mais il y a des gens plus pauvres que moi, ah il y a des gens qui ne mangent pas à leur faim, Nan ! / Pas comme ça. / Je me disais plutôt / mais qu'est-ce qu'on était heureux en Bolivie avec rien, / peu de choses. / C'est ça que je me disais. / Plutôt dans ce sens-là, / Constructives. / Pas / mange ton assiette il y a des gens qui meurent de faim, ça va rien changer au monde, mais / j'aime me rappeler quand j'étais heureuse avec peu de choses, et de pouvoir construire ma maison / c'est pouvoir construire ma vie. / Au sens pratique du terme. / Construire brique par brique, voilà / J'avais besoin de ça, d'un retour aux sources. / D'un retour aux choses / à l'essentiel. / Et j'ai l'impression que ce voyage ça m'a permis de / d'apprendre à mieux me connaître moi-même / et de / de retourner à l'essentiel. / Et aussi d'avoir plus confiance dans l'autre. / Parce qu'après j'ai voyagé, / j'ai fait des treks, j'ai amené des gens à l'étranger. / Je sais que si je n'avais pas fait ce voyage, je ne pourrais pas me déplacer comme je me déplace à l'étranger. / Avec aisance et facilité. //

M100 : *Est-ce que tu as l'impression que ce que tu as appris en voyage*

C100 : Je sais lire le monde maintenant. / J'ai l'impression / ouais c'est ça. / C'est que je sais lire le monde. // Tu vois, c'est pas juste une intégration physique, / ça va au-delà de ça. / C'est qu'en fait, c'est évident. / C'est juste simple. / C'est simple. / C'est tout le contraire de compliqué. / C'est simple (rire). / Tu vois ce que je veux dire ? [Rires], c'est par exemple lorsque j'étais à Madère avec un groupe, les gens ont été scotchés, / Ils ont été épatés, / je n'ai jamais été avant, / par la facilité que j'avais à me déplacer, à m'orienter, à trouver, à / résoudre les problèmes parce que / je savais comment fonctionne le monde. / Et je savais où chercher. / Voilà. On dit aux enfants, on leur donne des outils, et bien moi j'avais acquis ces outils, voilà. / Je savais où / si je voulais manger, je savais comment il fallait procéder pour trouver un restaurant sans se faire trop avoir, enfin, **je savais** / où aller, et je savais / à force d'avoir observé les gens, côtoyé les gens, / je savais cerner si je pouvais leur faire confiance, est-ce qu'ils me mentaient ou pas. Après on peut se tromper, c'est sûr. / Et bien je ne me suis pas trompée. / J'étais dans un restaurant, et je ne me suis pas trompé et pas un n'aurait parié que ça se passerait bien, tout le monde m'a dit c'est un attrape touriste, là ils vont nous charger, la nourriture ça va être industrielle, ça sent l'arnaque, voilà / Et bien l'intime conviction que j'avais était vraie, voilà. /

M101 : *Et ça s'est bien passé ?*

C101 : **Très bien !** J'avais raison, enfin je veux dire que c'est pas le fait d'avoir raison qui est important, c'est le fait que le sentiment que j'avais / par rapport à ce lieu, par rapport à cette personne / était juste. C'était vraiment ce qu'ils avaient l'air d'être.

M102 : *C'était une rencontre ?*

C102 : C'était une rencontre ouais. / Parce que s'il avait pu s'asseoir avec nous nous pour boire son madère, il l'aurait fait. // Et pareil, lorsqu'on s'est déplacé à Madère, je voyais la topographie des lieux, où on pouvait aller, ce que l'on pouvait voir, / que cette petite route était plus intéressante que celle-là. / Et plus oser aussi. / Avoir plus confiance en soi, mais plus oser aussi. / Pour provoquer les rencontres. / Parce que les rencontres, si des fois on ne les provoque pas par des comportements, par des attitudes, / voilà, je prends plutôt l'autoroute, je prends plutôt la petite route. / Si je prends peut-être l'autoroute, je ne vais peut-être pas rencontrer quelqu'un, ou peut-être à la station-service, je ne sais pas, mais si je prends la petite route, j'ai plus de chances de rencontrer des gens. / Je ne sais pas. ///

M103 : *Est-ce que tu as eu du mal à t'adapter à ton retour ?*

C103 : Non. / Non. / Je me disais juste qu'ils sont fous. / Je me disais que les gens sont fous. / Je trouvais qu'ils roulaient hyper vite. / ça c'est quelque chose que j'ai eu pendant longtemps, je trouvais que / je trouvais que les gens roulaient vite et que / Et avant de partir je trouvais qu'il y avait de l'indifférence, et quand je suis rentrée, j'ai rencontré plein de gens. / On habitait au centre-ville de Colmar, je rencontrais la marchande de glace, je / j'avais l'impression de continuer à voyager en fait, ouais. / Le voyage ne s'est pas arrêté quand on est rentré en fait. / Il s'est arrêté quand on est allé s'isoler à la montagne à Labaroche plutôt je dirais. / Par la configuration géographique. / Mais si on avait continué à habiter au centre-ville de Colmar je pense qu'on aurait encore continué à voyager pendant six mois. / Sans problème. / Du moins on, je pense, parce que je ne sais pas si lui il l'a ressenti comme ça, mais moi oui, j'ai continué à voyager. / Et d'ailleurs je pense que c'est pour ça qu'on est pas resté chez mes parents parce que là-bas, j'avais l'impression de ne pas pouvoir continuer à voyager. / Je pense que c'est pour ça que ça m'était insupportable. //

M104 : *Et t'avais des projets en rentrant ?*

C104 : Oui, je voulais passer le concours d'instit. /

M105 : *Et tu l'as fait ?*

C 105: Ouais, ouais. / Et je l'ai réussi. /

M106 : *Du premier coup ?*

C106 : Ouais / du premier coup / haut la main, haut les cœurs [rires] /

M107 : *Et tu avais d'autres projets encore ?*

C107 : Ouais, je voulais monter une association de randonnée. / Mais ça j'ai commencé à la créer, et ça j'ai oublié de le dire avant, ça j'ai commencé à le faire en voyage en Thaïlande. L'idée elle a commencé à prendre forme. / Je ne pouvais pas faire un business, parce qu'en France, monter un business c'est carrément pas possible, / peut-être que si on avait vécu aux Etats-Unis, aujourd'hui, j'aurais une boîte de rando / ouais.

M108 : *Et ça tu as commencé à le faire pendant ton voyage ?*

C108 : Ouais, ouais. / J'ai même appelé une copine du fin fond de je ne sais plus quelque pays pour lui demander ce qu'elle en pensait. / Comme si ça me semblait évident d'appeler quelqu'un, / mais je crois qu'elle a halluciné quand elle m'a eu au téléphone.

M109 : *C'était un moyen de préparer ton retour ?*

C109 : Ouais. / Je savais que je voulais le faire en France, ouais. / Oui, c'était un moyen de préparer mon retour. / De pas / de pas avoir rien en rentrant. / Et d'avoir / quelque part tirer un bénéfice réel de ce voyage. / Se dire / j'ai appris tellement de choses de ce voyage que / est-ce que je peux le partager, est-ce que je peux en faire quelque chose, ou rien. / Et j'ai arrêté mon brevet d'accompagnateur en montagne quand je suis partie. / Je devais passer le final aussi en juillet, et je ne l'ai pas fait. / Je l'ai fait quand je suis rentrée. / J'avais un mémoire à faire, un stage, / et j'avais le concours d'instit aussi. / J'ai fait tout ça en même temps, et j'ai réussi. / ça me semblait évident, j'ai pas douter un seul instant.

M110 : *Et ton association, est-ce qu'elle tourne encore ?*

C110 : Ouais, elle marche toujours et je fais toujours des randonnées. / Depuis maintenant sept ans. Des randonnées en France, dans le monde, / J'étais en Norvège, Suède, j'étais au Maroc, j'étais à Madère, j'étais en France aussi, / pas mal, voilà / Là ils vont aller en Islande. //

M111 : *Quand tu es rentrée, comment est-ce que tu as partagé ton expérience ?*

C111 : C'est difficile. / Parce que / les gens ils ne peuvent pas comprendre. // C'est-à-dire que / eux ils sont partagés entre / nous on a tellement de choses à raconter et si peu de temps pour le faire que, je pense que / au départ pour les amis c'était bien, mais vite ça devenait usant aussi pour eux. / De nous entendre ressasser des choses si merveilleuses [rires] / et si incroyables [rires] et si faciles et / il y avait quand même un décalage entre / ma pensée et la pensée de mes amis, / entre ce qui me semblait / **voilà**, quand je suis rentrée j'étais lucide, voilà c'est ça le mot que je cherchais depuis tout à l'heure. / **Lucide**. / Comme tout me semblait évident, tout ce que j'entreprenais ne pouvais que marcher parce que / c'était structuré, c'était logique, ça suivait la bonne direction, donc, voilà // Eclairé, lucide. / Mais je pense que ça a fait ça à pas mal de gens que je connais qui sont partis et qui sont rentrés. / Je pense qu'il y a deux solutions, ou on s'effondre ou on en sort grandi. / Moi j'ai eu la chance de faire des expériences qui m'ont fait grandir. / Qui m'ont fait murir, qui / m'ont donné confiance en moi, qui m'ont / porté. / Et je pense que c'est dur pour les autres quand on a

des amis comme ça. // Ça donne envie à tout le monde de partir, et on ne peut pas toujours le faire.
//

M112 : *Est-ce que tu en parles souvent de ton voyage ?*

C112 : Non. // J'en parle jamais. // Très rarement. //

M113 : *T'en a parlé beaucoup quand tu es rentrée ?*

C113 : Ouais. / je pense que j'en ai parlé beaucoup quand je suis rentrée. /

M114 : *A quelqu'un en particulier ?*

C114 : Non. // Un peu à tout le monde mais personne en particulier. //

M115 : *Tes parents qu'est-ce qu'ils ont pensé de ton voyage avant que tu partes, ou une fois que tu es rentrée ?*

C115 : **Avant** mon voyage, mon père, ça a été dur pour lui de voir que je partais, que j'abandonnais un concours, / une chance d'avoir un boulot dans la fonction publique, voilà. / Il a eu très peur je pense. / Je pense qu'il a pensé que / qu'il a été partagé entre l'idée que ça peut-être une bonne expérience mais que ce n'était pas le moment de le faire. / Je pense que ça c'était le dilemme d'un parent. / Ma mère était plus / contrairement à ce que j'aurais pu penser, elle était plus / emballée par le projet. / Et je sais qu'au retour, mes parents étaient super fiers de nous, de ce qu'on avait accompli, et de ce qu'on était en train d'accomplir aussi, voilà ; / Je pense qu'on a même peut-être été un modèle de réussite. / Après. /

M116 : *Est-ce que tes parents ont voyagé ?*

C116 : Ouais. / Ils ont été vivre deux ans en coopération à Banggi en République Centre-Africaine, Ils ont été au Pérou, en Birmanie, au Cambodge, en Thaïlande, pas mal en Asie, / Ils ont été aussi au Canada, voilà / ils ont pas mal voyagé oui. / ça c'était en Avion, sac à dos, après on a beaucoup voyagé quand j'étais petite en camping-car en Europe. / Ils ont toujours eu la bougeotte oui. /

M117 : *Est-ce que tu as parlé avec tes parents de ton voyage ? Avec ton père ?*

C117 : Oui après. // mais // ça a été plus facile d'en parler / deux ans après. /

M118 : *Est-ce qu'il connaît ton voyage ?*

C118 : Je ne sais pas. Il le connaît surement s'il a lu le livre de Mickael. / Mais / il le connaît / par anecdotes. / De manière anecdotique je pense. / Il sait où j'ai été ça c'est sûr. Parce que mon grand-père me suivait / jour par jour, continent par continent, **par contre** j'ai beaucoup parlé de mon voyage à mon grand-père avant de partir. // J'ai pas eu la chance de parler beaucoup avec lui à mon retour parce qu'il est mort peu de temps après mais / il m'attendait lui. //

M119 : *Et tu avais l'impression que c'était quelqu'un avec qui tu pouvais parler de voyage ?*

C119 : Mon grand-père ? Ah oui. / Mon grand-père c'était une bibliothèque. / Je pouvais parler de tout avec lui, sauf de guerre, voilà.

M120 : *Est-ce qu'il avait voyagé ?*

C120 : Il avait beaucoup voyagé en tant que militaire. / Il avait connu l'Indochine, il avait connu le temps des colonies en fait. Le Sénégal, là où est né mon père en fait, l'Algérie aussi. / Avant la guerre. / Il a voyagé grâce à son métier. Par des missions qu'il faisait par l'armée. / Et après il a très peu voyagé. / Si en Europe, / mais pour lui il était hors de question de sortir de l'Europe. /// Parce que lui a voyagé en tant que militaire, je ne sais pas à quel point on peut appeler ça voyager. / Enfin, il a connu l'Indochine, il a eu des belles années. / Enfin je veux dire c'était pas la guerre. / Pour lui l'Indochine ça a été des bons souvenirs, au moins jusqu'à la guerre. / Il nous en parlait beaucoup, des gens, des paysages, des anecdotes, avec amour et il nous faisait rêver. / Par contre après il y a eu la guerre et ça / il ne m'en a jamais parlé. / Si une fois mais // c'était terrible. ///

M121 : *Penses-tu que ce voyage t'a transformé pour la vie ?*

C121 : / Ouais c'est sûr. / Y a avant, y a pendant, et y a après. / Et y a après après. // Parce qu'après après on oublie aussi.

M122 : *Qu'est-ce que tu entends par après après ?*

C122 : Et bien, il y a le retour tout de suite où on se sent surpuissant, / super bien / où tout est, **invincible**, invincible. / Enfin j'avais l'impression d'avoir cette force en moi et / je pense qu'après / on se réadapte à la culture qu'on a quitté avant le voyage / et on reprend nos mauvaises habitudes si je peux dire ça comme ça. // De mon point de vue. /

M123 : *Tu penses que tu es redevenue la même qu'avant ?*

C123 : / Je pense qu'il y a deux Moi maintenant. // Il y a le Moi qui est obligé de vivre cette vie. / Parce que c'est comme ça et qu'il faut bien vivre, manger etcetera / **mais** ça veut pas dire que je la vie mal mais / quelque part il y a l'autre Moi, l'aventurière qui / attend juste qu'on ouvre la boîte pour repartir. /

M124 : *Et ces deux Moi, est-ce qu'ils arrivent à cohabiter ?*

C124 : Pour moi c'est dur. / Pour moi c'est vraiment dur. / C'est un crève-cœur pour moi. / C'est pour ça que moi je ne peux pas relire mon carnet de voyage, ça me / c'est à la fois tellement, tellement génial et / si / ça me manque tellement / parce que / retourner à mes besoins primaires, ça me / procure une liberté incroyable. / En fait pendant un an je / me suis sentie libre. // Libre. // Libre. //

M125 : *Est-ce que tu comptes repartie un jour ?*

C125 : **Oui !** / Après il y a toujours repartir, / mais moi maintenant j'ai des enfants, / je ne peux plus penser que à moi. / Et donc je suis obligé de peser le pour et le contre. / Alors qu'à l'époque, je n'avais pas besoin de le faire. //

M126 : *Tu penses que ce n'est pas une bonne chose pour les enfants ?*

C126 : Ah si, si, si. / Je suis obligée de poser le contre et le pour pour quand je reviendrai ! / Alors que en partant seule sans les enfants, je n'avais pas besoin de le faire. Parce que je me sens responsable. / Je ne peux plus agir / toute seule / de manière complètement inconsciente et irraisonnée. / Je suis obligée de me dire : « et qu'est-ce que je fais quand je rentre ». Voilà. / Je suis obligée de le faire. Peut-être j'ai tord. /

M127 : *Est-ce que tu penses repartir avec tes enfants ?*

C127 : Oui, oui cet été on part. / En Thaïlande, / quatre semaines. / voyager pour la première fois avec les enfants.

M128 : *Ils ont quel âge tes enfants ?*

C128 : Quatre ans et demi et six ans. /

M129 : *Et t'as confiance ?*

C129 : A ouais ! / Complètement. //

M130 : *Et t'as d'autres projets, un jour, de vie ?*

C130 : Et bien pourquoi pas aller vivre dans un autre pays avec les enfants / parce que moi j'aimerais bien qu'ils apprennent une langue étrangère et / à vivre dans un autre pays. / Qu'ils voient autre chose, voilà. / J'aimerais bien, mais ça peut être dur pour les enfants aussi, parce que ça veut dire les déraciner / les amener loin de leurs copains, voilà. / C'est peut-être plus dur pour les enfants que pour les grands dans ces cas-là. / Puisque nous on est un couple, on est deux, on se suffit et / voilà. / Mais je pense que ça peut être une bonne expérience. Ce qui peut être chouette c'est de partir six mois / faire un continent, / pas cinquante choses mais / voilà //

M131 : *Voilà, pour finir, si tu devais me dire une seule chose que le voyage a changé en toi, tu me dirais ?*

C131 : Confiance en soi. /

M132 : *confiance en toi.*

C132 : // Et confiance dans l'autre. // Parce qu'on est obligé de faire confiance, déjà au partenaire de voyage, / ça c'est sûr que, une chose que j'ai appris pendant le voyage c'est que / mon mari et moi on se supporte. Parce que sinon on aurait divorcé au bout de trois jours [rires]. Et / **c'est vrai**, vivre 24 heures sur 24 avec quelqu'un c'est / voilà. / Une chose, je t'ai déjà dit une chose mais j'aurais envie de t'en dire dix. / **Et confiance dans l'homme !** /

M133 : *Confiance dans l'homme.*

C133 : Ouais. / J'ai une vision assez positive du monde et / voilà. ///

M134 : *Bon / déjà merci pour ce voyage // j'ai vraiment eu l'impression de voyager / de faire ce voyage à travers tes yeux. // Je vais tenter de reformuler une partie, pour voir si j'ai bien saisi // c'est sûr il y a énormément d'infos // laisse-moi un peu m'organiser. // Alors je dirais que tu as fait un grand voyage, / c'était pour toi un peu une expérience extraordinaire, / qui est comme un moment de ta vie hors de ta vie. /*

C134 : Oui, c'est ça. /

M135 : *Ce voyage t'a transformée, ce que tu as ressenti essentiellement, / fortement à ton retour. / Tu disais que tu es rentrée pleine de confiance en toi, / que tout te paraissait simple parce que tu savais lire le monde. / comment tu disais déjà, **ah oui** lucide, / tu étais lucide. // Tu disais aussi que*

quand tu es rentrée tu as continué à voyager, mais qu'après tu as dû commencer à / à retourner dans la vie en France, et que là / tu as eu l'impression que tu avais deux Moi. / Un qui vivait dans le monde, / la France, et un qui voulait revenir à l'essentiel / être libre, / c'est ça ?

C135 : Ouais. / Oui, c'est ça.

M136 : *Et que ces deux n'arrivaient pas bien à vivre ensemble, que même / tu ne pensais plus beaucoup au voyage.*

C136 : Disons que non, / pas dans la vie de tous les jours, mais quand je repars, / où quand je rencontre quelqu'un / je suis moi de nouveau. //

M137 : *Tu me disais que ce voyage, tu as l'impression qu'il t'a changé pour la vie,*

C137 : Ouais, oui.

M138 : *Et si on revient pendant le voyage, / tu as appris à faire des vraies rencontres avec les gens, et que tu as appris à / comment tu disais déjà, à / te retrouver toi ?*

C138 : oui, voilà / à me retrouver moi.

M139 : *que ces moments où tu te retrouvais toi, c'étais dans les parcs, dans la nature, lorsque tu pêchais, / que c'était quand tu avais du temps pour être toute seule, / pour te retrouver toi.*

C139 : ouais, il y avait plein de moments comme ça. / mais je ne sais pas si je le voyais comme ça sur le moment, j'avais juste besoin de me retrouver seule. //

M140 : *Est-ce que tu peux dire que ce moment où tu pêchais était plus particulier que les autres, différent ?*

C140 : Ouais, / pas particulier, différent // différent des autres. ///

M141 : *Voilà, je te remercie pour l'interview.*

**4.1.2. Deuxième entretien de recherche du 05 décembre 2017 à Sondernach, durée : 2h12.
Informatrice : Céline (C) interviewer : Mickael Hetzmann (M).**

M142 : Je te propose de faire un entretien d'explicitation pour ma recherche de thèse, qui fait suite à l'entretien semi directif qu'on avait déjà fait ensemble. Ce que je te propose c'est de choisir quelques situations qu'on va tâcher d'explicitier ensemble. Le but de l'entretien d'explicitation c'est de venir interroger une situation comme si tu étais en train de la vivre, de te replonger dans, donc n'hésite pas à faire revenir des sensations, des odeurs, des, afin de pouvoir t'immerger dans la situation. Cet entretien sera retranscrit, anonymé et utilisé dans ma recherche, est-ce que tu es d'accord avec ça ?

C142 : Je suis d'accord avec ça.

M143 : Je vais te demander, si tu veux bien, d'essayer de trouver une situation où tu étais immergée dans la nature et où tu ressentais que t'avais une relation particulière avec la nature. Alors c'était peut-être en montagne, ou à la mer, ou suite à une rando, en voyage. Donc je te laisse un peu de temps pour réfléchir, prends ton temps et quand tu es prête tu me fais signe.

C143 : // Oui la première fois en fait, la première fois que j'ai été immergée dans la nature, où j'ai été submergée par la nature. C'est quand on est parti faire la première rando vers Huaraz, enfin de Huaraz vers, vers, vers, vers, comment ça s'appelait ? / Bref, on est parti de Huaraz, on a traversé la montagne pour aller de l'autre côté. Je ne sais plus le nom, / là où on avait fait des fouilles ensuite, / là on était parti avec un guide péruvien, avec son âne, et on avait traversé la montagne avec un col à 4700 mètres, / et là je me rappelle bien, je me rappelle bien, / m'être retrouvée, m'être sentie toute petite au milieu de cette immensité, c'est la première fois que je voyais les Andes en plus.

M144 : Et est-ce que la situation que tu me décris c'était au début de la randonnée, c'était après avoir marché ?

C144 : Non on avait déjà marché un jour, quand on a franchi le col. C'était dur, tu vois c'était dur, / au début on voulait porter nos sacs et finalement on avait mis nos sacs sur la mule, enfin parce que on arrivait au Pérou donc on était pas acclimaté à l'altitude et le départ c'était déjà trois mille mètres, ou je ne sais pas deux mille cinq, non je crois qu'Huaraz c'est déjà à trois mille cent mètres, même. Donc forcément / forcément c'est un / un moment où tu / où tu te rends compte de tes limites physiques, pas que physiques, culturelles parce que en fait c'est normal de faire, la mule c'est un

moyen de transport, comme le bus, c'est normal de mettre son sac sur la mule, c'est ridicule de le porter.

M145 : Donc là tu es en train de marcher, ça fait deux jours que tu es partie si j'ai bien compris

C145 : c'est le deuxième jour

M146 : c'est le deuxième jour et tu te retrouves

C146 : Y a rien / dans la nature

M147 : Et qu'est-ce que tu vois autour de toi ?

C147 : Des montagnes, comme une steppe, des glaciers au loin, / des glaciers, des glaciers / et puis là au fond, / quelqu'un qui marche, / c'est Belinda / enfin ça on l'a su après.

M148 : Est-ce qu'on peut revenir à ce moment où tu te sens vraiment plongée dans la nature, est-ce que tu as l'impression d'observer cette nature ? Ou comment est-ce que tu te sens en relation avec cette nature ?

C148 : En fait au départ, c'est une rencontre parce que ça n'aurait pas été pareil, si on avait pas dormi chez la fille du guide, tu vois, dans la montagne, avec notre petite tente, et c'est déjà le matin

M149 : Et c'est ce matin-là que tu t'es ressentie immergée dans la nature ?

C149 : Ouai, la matin, le matin tu te réveilles, parce que le soir tu ne te rends pas bien compte, puisque t'as marché, t'es fatigué, tu manges, tu vas te coucher, tu te rends bien compte que tout est différent mais, et là tu sors de la tente, et là il **y a rien**, il y a des chèvres, des moutons, / des plumeaux d'herbe tout autour de toi, comme des mottes / c'est jaune c'est peulé, il y a pas un arbre / tu te demandes même

M150 : Et toi tu te sens comment à ce moment-là ?

C150 : Tu te sens impressionnée / tu te sens vivant / tu te sens libre / tu te sens bien

M151 : Et quand tu te dis que tu te sens bien, comment tu le ressens dans toi ?

C150 : Tu es juste à ta place, tu vois. Tu es détendue, tu es là, tu fais partie du paysage, t'es même pas en trop, t'es juste / t'es bien, bien à ta place, / dans cette montagne.

M151 : Qu'est-ce que tu vois autour de toi ? Est-ce que tu observes quelque chose en particulier ?

C151 : Je vois un faucon , oui il y avait un faucon, je me rappelle très bien, il y avait un mur en pierre tout autour de la, de l'espèce de petite maison avec cet enclos, où ils mettaient les bêtes le soir. Et je me rappelle très bien que c'était un faucon, je pense que c'était un faucon, en tout cas c'était un rapace, et il volait et je me rappelle même qu'on l'a pris en photo, je me rappelle de ça, je me rappelle avoir vu ce faucon, je me rappelle avoir vu ce faucon. Après je me rappelle avoir eu soif, et d'avoir marché derrière sa fille-là qui nous a amené à la source pour remplir les gourdes.

M152 : Moi je te demande, si tu veux bien, parmi tous ces moments que tu viens de me décrire, je te demande d'en choisir un où tu sens vraiment plongée dans cette nature où tu sens que c'est un moment particulier. Si tu peux choisir dans tous ces moments, d'en choisir un en particulier.

C152 : Et ben, le moment, il y en a deux.

M153 : Mais choisis-en un, celui que tu as envie d'explicitier.

C153 : / Ben pas celui où tu sors de ta tente le matin, mais celui quand on marche, que c'est dur, et que tu regardes derrière toi avant d'arriver au col, et que tu te rends compte qu'il y a rien, quoi. Qu'il y a un chemin qui serpente, des cailloux, que c'est dur, et qu'en même temps c'est beau et que / ouai.

M154 : Donc tu es en train de marcher,

C154 : T'es arrêté, on est arrêté et on regarde.

M155 : T'es arrêtée.

C155 : Et tu vois les glaciers à droite, en bas c'est comme une, c'est une vallée,

M156 : et tu es face à ?

C156 : Face au paysage, c'est pas face au vide, parce que ça monte tranquillement, face à / devant moi il y a le chemin en pierre qui monte tranquillement, / c'est pas raides, ça monte tranquillement, et derrière moi, il y a ce même chemin qui descend tranquillement, et qui serpente vers une vallée immense qui est ouverte comme ça / avec des montagnes, / à gauche, à droite, au fond, / des glaciers loins / et toujours ces touffes d'herbes jaunes. Voilà.

M157 : Est-ce qu'il y a des odeurs, est-ce que tu es sensibles à des odeurs à ce moment-là, à des sensations ?

C157 : Il y a du vent / il y a un peu de vent, il fait froid, enfin le vent est frais, et en même temps le soleil est chaud/ ça je me rappelle, donc t'as froid à la tête et en même temps t'as chaud, parce que quand tu marches tu as chaud, et en même temps dès que tu es arrêtée tu as froid, quoi.

M158 : Et à ce moment-là tu as froid ?

C158 : Quand je m'arrête ouai, j'ai froid.

M159 : Mais là, à ce moment-là ?

C159 : Ouai au moment où je m'arrête j'ai frais, c'est pour ça que ça ne dure pas trop longtemps.

M160 : donc tu t'arrêtes, tu regardes la montagne ?

C160 : Là j'ai pas froid, je regarde la montagne, ce moment il dure un court instant, puisque ça dure le temps de la contemplation, deux minutes peut-être, peut-être trois, et après je me rappelle avoir eu froid, enfin frais, et donc / être repartie.

M161 : Et ce moment où tu es en train de contempler, ce moment particulier où tu es en train de contempler, est-ce que tu es en train de te dire des choses dans la tête ?

C161 : Non

M162 : Qu'est-ce qui se passe à ce moment-là ? T'es là en face

C162 : t'es bien. Rien, c'est ça qui est génial.

M163 : Et quand il ne se passe rien, qu'est-ce qui se passe dans toi ?

C163 : / t'es détendue /

M164 : t'es détendue.

C164 : tu vois // tu vois j'ai hésité entre deux moments, celui où je pêchais et la montagne,

M165 : Mais là, si tu veux bien, on reste sur celui de la montagne.

C165 : Je reste sur la montagne, je reste sur la montagne, tu te vides l'esprit, tu as l'esprit qui est vide, enfin qui est vide, / tu penses pas, / juste tu regardes, tu vois / tu penses à rien d'autre que de

te dire que c'est beau, et même est-ce que tu es en train de te dire que c'est beau, non ça c'est après, je suis pas en train.

M166 : Est-ce que tu es en train de te dire que c'est beau ?

C166 : Oui je suis en train de me dire que c'est beau, je suis en train d'admirer la vue, de contempler, contempler.

M167 : Donc ça passe par des mots, toi en train de te dire avec des mots que c'est beau ? / Là tu es face à la nature, t'as un peu de vent, t'es en train de contempler

C167 : Oui je pense que j'ai dû me dire que c'est beau, j'ai dû me le dire que c'est beau, c'est sûr.

M168 : Si tu veux bien te replonger dans ce moment

C168 : Je n'arrive pas à me rappeler

M169 : Tu n'arrives pas. Donc est-ce que t'arrives à revisualiser ?

C169 : Mais je me rappelle la plénitude, tu vois, je me rappelle de, des mots je ne me rappelle pas, mais je me rappelle de ce que ça fait, de ce que moment-là il fait, il me fait.

M170 : Est-ce que tu arrives à interroger tes sens, si tu arrives à te plonger dans ce sentiment de plénitude face à ce moment précis, est-ce que tu arrives à venir interroger tes sens, voir si c'est quelque part ?

C170 : Je reprends mon souffle, / je reprends mon souffle / je fais une pause, / j'admire la vue /

M171 : Est-ce que tu sens des douleurs dans les jambes ?

C171 : Non

M172 : ou de la fatigue ?

C172 : Non, / j'étais probablement fatiguée, mais ce n'était pas à ce moment-là que je m'en

M173 : Est-ce que tu dirais que ce sentiment de plénitude est-ce qu'il est tactile, est-ce qu'il est visuel, est-ce qu'il est kinesthésique ?

C173 : Ouai je pense que d'abord il est visuel, / et qu'après tu vois, ça te / ça te transporte, c'est-à-dire que tu oublies, je pense que quand je me suis arrêtée, j'avais mal aux jambes, tu vois je reprends

mon souffle, et en même temps « wouah », et ben tu oublies que t'as mal aux jambes, tu oublies que t'es fatiguée, tu oublies tout.

M174 : Et est-ce que tu dirais que ce sentiment de plénitude, est-ce qu'il te ramène sur toi, ou est-ce que toi il te plonge dans la montagne ?

C174 : Il te plonge dans la montagne / T'as envie d'être un oiseau, et d'ailleurs je me rappelle tu vois de ces oiseaux, / et tu te dis t'as envie de, tu t'imagines en train d'aller voir là-bas la vallée à droite, t'as envie, au bout de quelques instants j'avais envie d'aller à droite, à gauche, en haut, en bas. D'aller explorer, c'est ça l'impression que ça m'a donné, l'envie que ça m'a donné.

M175 : Et cette envie d'explorer, est-ce qu'elle se dirige vers un endroit en particulier ?

C175 : Non

M176 : Ou dans la globalité, dans l'ensemble, comment tu dirais ? Est-ce que tu sens que tu es attirée par un endroit en particulier ou par l'ensemble ?

C176 : Non, non, par tout. J'étais attirée par tout, ça avait l'air beau partout, j'avais envie d'aller partout. J'avais pas de, après j'avais un objectif, c'était le chemin, / donc c'était un moment qui dure quelques secondes après tu veux voir ce qu'il y a en haut de ce col. Et d'ailleurs envie d'aller voir en haut de ce col, c'est d'aller voir, / ce qu'on voit d'en haut vraiment.

M177 : Et si maintenant on revient sur ce moment où t'es face à la montagne, tu es en train de vivre ces sensations qui te donnent envie de plonger dans la nature, à quel moment ça s'arrête et tu rebascules sur le chemin ? T'arrives à visualiser ?

C177 : Ah oui, je sais exactement à quel moment, c'est quand le guide dit : « hop, il faut y aller ». [rires]

M178 : C'est le guide qui parle ?

C178 : Je ne sais pas si c'est le guide, mais il y a une voix qui me rappelle, qui me sort de ce moment, tu vois, en fait c'est un moment où tu entends pas ce qui se passe, où j'entends pas ce qui se passe autour de moi.

M179 : Le moment où t'es dans la plénitude ?

C179 : ouai, ça coupe, / il y a pas de son. / Ouai il y a pas de son.

M180 : Donc pour toi ce serait plutôt un moment visuel, ou un moment ? Tu mettrais quel sens ?
Ou plusieurs ?

C180 : Oui, ouai moi c'est vraiment visuel.

M181 : Est-ce que c'est plutôt dans la tête, ou plutôt dans

C181 : Non, dans tout le corps. / Ça relâche tout le corps, tu vois, c'est beau, du coup tu sais pourquoi tu as eu mal aux jambes, c'est comme si à cet instant précis, tu sais pourquoi tu en as bavé d'arriver-là, c'était pour ça, c'est cadeau, c'est un cadeau. Tu vois t'arrives et

M182 : C'est ce que tu penses à ce moment-là ou c'est ?

C182 : Non, c'est au moment où tu vois ça, tu vois je te dis tu oublies ta douleur, tu oublies que t'es essoufflée, tu oublies que tu as mal aux pieds, parce qu'en fait ce moment-là il transcende tout le reste. / Tu recharges, comme si / ouai, c'est, c'est /

M183 : Et là on avance un tout petit peu, au moment où il y a une voix qui t'appelle, où il se passe quelque chose et ça te fait sortir, qu'est-ce qui se passe à ce moment-là ?

C183 : Un peu de frustration. /

M184 : de frustration.

C184 : Deux frustrations. La première parce qu'on t'a sortie d'un rêve, si tu veux, éveillé, et du coup ben tu retrouves ta douleur, t'es plus essoufflée parce que tu t'es reposée, et deuxième frustration parce que tu te dis ben en fait il va falloir que je reste sur le chemin et que tu n'as pas envie d'y rester.

M185 : Et du coup, tu repenses de nouveau au chemin, quel est ton rapport à ton environnement à ce moment-là ? Est-ce que tu as l'impression de toujours plonger dans cette nature, ou est-ce que ton champ de vision se transforme, ou est-ce que ?

C185 : Ouai, parce qu'en fait l'ascension est différente. Je retrouve mon mal de jambe, bien que non, j'ai pas tellement la sensation d'avoir eu mal aux jambes, je pense j'étais juste fatiguée globalement, mais en même temps, en même temps, ce moment-là, c'est comme si t'avais rechargé en énergie, tu vois ? Et du coup, c'est pas comme si, d'un coup hop je sortais d'un tout et je faisais plus partie de la montagne et de tout ce que j'ai vu avant. Je pense qu'au contraire, je me suis posée,

j'ai regardé autour de moi, et je me suis dit : « ah oui, mais c'est pour ça que je suis là », tu vois ? Et du coup en montant, j'avais toujours cette image dans la tête, même si elle était derrière moi, non, elle était plus précisément à ma gauche, mais, / j'aurais pu marcher, on aurait pu marcher de bas en haut sans regarder derrière soi, et sans s'arrêter, c'est pour ça que c'est important de s'arrêter. Et puis quand tu t'arrêtes et ben tu / c'est pas le sol dur et caillouteux à quoi tu penses, tu vois. C'est comme si tu faisais une photographie et qu'elle restait dans ta tête, et que, même si tu ne la vois pas elle est toujours là. Tu vois ?

M186 : Est-ce qu'il y a une question que je ne t'ai pas posée par rapport à ce moment ?

C186 : Ben j'avais pas faim. /

M187 : T'avais pas faim.

C187 : Tu vois au niveau des sensations. / J'avais pas soif non plus. // Et j'avais besoin de rien, / tu vois ? / J'avais besoin de rien, si tu ne m'as pas demandé si à ce moment-là si j'avais souhaité quelque chose, ou si quelque chose me manquait ou, parce que quand tu marches tu te dis toujours, j'aurai dû amener plus de sparadraps, j'ai pas assez d'eau, j'ai faim, j'ai froid / Enfin moi c'est ce que je me dis, ben non.

M188 : C'est un moment à part ?

C188 : Ouai, c'est les moments où tu rencontres la montagne. / Tant que tu n'as pas rencontré la montagne, / tu peux continuer à marcher, mais ce n'est pas pareil. / Tu vois c'est comme si la montagne elle t'accueille, surtout quand tu passes un col, c'est comme moi j'imagine toujours deux bras comme ça, deux bras comme ça qui t'embrassent, tu vois. Ça t'engloutie en fait, enfin non, si je dis que ça t'engloutie, t'as l'impression de te noyer. En fait ça t'accueille, c'est un accueil, tu vois, la montagne elle t'accueille comme ça, quand tu montes un col. Tu vois ce que je veux dire ? Tu vas rencontrer la montagne, elle t'attend, elle te laisse venir, comme ça. Et elle est là, elle s'offre à toi, t'as juste à prendre le temps de la regarder et de l'apprivoiser aussi. Apprivoiser les chemins. / Et ça commence là, la randonnée elle ne commence pas en bas, au moment où tu pars. / La randonnée, elle commence au moment où tu as vu la montagne, et où tu l'as ressentie, et où t'es « pfffff », où tu laisses tous tes problèmes en bas, / et maintenant t'es dans la montagne.

M189 : Et tu dirais que après ça, le reste de la randonnée est

C189 : T'es détendue. Le seul problème que tu vas avoir, c'est est-ce que j'ai faim, est-ce que j'ai soif. / Et est-ce que j'ai froid. Et pas est-ce que j'ai tous mes papiers, est-ce que j'ai oublié, enfin tu vois, c'est le moment où tu laisses vraiment tes problèmes derrière toi. Tu poses tes valises, tu marches pour marcher. Et quand tu marches, tu penses à rien. Y a rien à penser. Ya juste à marcher.

M190 : Et est-ce que tu dirais que c'est compliqué d'avoir cette relation avec la nature ? Ou c'est quelque chose que tu peux avoir très vite, ou ?

C190 : ça se travaille, il y a des gens qui l'ont vite et des gens qui ne l'ont pas. / Je pense même qu'il y a des gens qui passeront toujours à côté, / parce qu'ils consomment la montagne / en fait ils ne la voient pas, vraiment.

M191 : Et c'est quelque chose que tu recherches maintenant dans ta relation à la nature, ça arrive, ça arrive pas, comment tu qualifierais ?

C191 : C'est quelque chose que j'ai. / Mais / parce que j'ai appris. Tu vois j'ai appris, c'est comme se poser sur une place et regarder la ville autour de toi. J'ai appris à me poser et regarder autour de moi. / Regarder les feuilles qui bougent dans les arbres, regarder les herbes qui se balancent.

M192 : Tu penses à un moment en particulier, assise sur un banc.

C192 : Oui j'en ai plein de moments, assise sur un banc.

M193 : Tu veux en choisir un, si tu veux bien ?

C193 : //

M194 : prends ton temps, tu as le temps, on peut faire des pauses, on peut

C194 : / Je mets ma mémoire à l'épreuve, / j'ai que des bribes, / je me rappelle plus de la montagne que des bancs ou de la mer. Mais je sais que c'est la même impression que j'ai, enfin la même sensation pour moi. / A Mendoza.

M195 : A Mendoza

C195 : A Mendoza dans le parc.

M196 : Est-ce que tu veux bien me décrire ?

C196 : Les gens qui jouent aux échecs , les pergolas / il y avait des glycines en fleurs violettes, /et là, il y avait des odeurs / on se promène / on s'arrête plusieurs fois / on prend des photos / et il y a des gens qui jouent aux échecs, il y a plein de tables d'échec. / Il fait bon, il y a du soleil, il fait chaud. Et toi tu dis que tu aimerais bien prendre un café.

M197 : Et est-ce que tu as l'impression de faire partie de la scène, ou d'être à l'extérieur et d'observer ?

C197 : Non, non parce que les gens font ça, les gens ils sont assis sur les bancs, comme nous. Les gens qui habitent là. Ils sont assis sur les bancs, ils discutent, ils regardent. C'est une activité tout à fait normale, c'est pas, je ne me sens pas étrangère, je me sens parfaitement à ma place, enfin je veux dire, je me sens / pas voyeur, et pas non plus, / pas en retrait. Même si j'observe, même si je regarde ce qui se passe autour moi, les gens nous saluent, enfin les gens ne sont pas, non / Mais par contre moi ça me permet de prendre du recul par rapport peut-être à ma journée, tu vois ?

M198 : Et dans ce moment précis tu essayes de comprendre ce qui se passe ou ?

C198 : Oui, j'aime bien observer les gens, et je me demande à quoi ils pensent et ce qu'ils font.

M199 : Donc ton regard, t'es assise sur le banc, il fait beau, il y a plein de choses qui se passent, donc ton regard passe de l'un à l'autre ou c'est une vision globale ?

C199 : Ouai, ouai, ben d'abord c'est une vision globale forcément, tu regardes autour de toi, et puis après ton œil il est attiré par des choses, par exemple, des gens qui jouent aux échecs, et tu te dis il y a un vieux qui joue avec un plus jeune, tu vois, il y a des enfants qui courent, tu te dis qui c'est qui va gagner, est-ce qu'il viennent tous les jours, est-ce que c'est leur rendez-vous habituel du mercredi, ou je ne sais pas quel jour on est, est-ce que ce sont des inconnus, et ils jouent simplement aux échecs, est-ce qu'ils partagent cet instant parce qu'ils partagent la même passion ?

M200 : Et ce moment-là où tu es assise sur le banc, ça dure longtemps ?

C200 : Ouai. /

M201 : T'es assise, t'arrives, tu observes de façon générale, puis tu observes les joueurs d'échec.

C201 : C'est pas un banc en fait, c'est un mur en pierre. Ouai, c'est pas un banc, c'est un mur en pierre et il est même arrondi, comme ça il a une forme un peu arrondie, je ne sais pas c'est le rebord de quoi. Je n'arrive pas à voir, mais c'est un muret.

M202 : Et tu restes au même endroit tout ce temps ?

C202 : Ben là on était resté au même endroit un bon moment, ouai, / on avait écrit dans les carnets, on avait pris le soleil, on avait regardé autour de nous.

M203 : Si tu veux bien, on revient un petit peu en arrière, au moment où tu disais que tu avais une vision plus globale des choses, et tu disais avant, ça me permet de prendre du recul sur ma journée. Est-ce que t'arrives à retrouver ce que t'étais en train de penser à ce moment-là ?

C203 : / En fait c'est le moment où ça permet d'être juste dans l'instant présent. T'es pas en train de te projeter, t'es pas en train de faire le bilan de ta journée, t'es juste là, tu vois, c'est ça que je veux dire. C'est bizarre quand je dis que je prends du recul, t'aurais l'impression plutôt que je prends du recul et que j'analyse ma journée. C'est pas ça, quand je dis je prends du recul en fait ça veut dire que je m'extrais moi-même de ma journée, pour être, me poser maintenant dans l'instant présent.

M204 : Tout en ayant une vision globale des choses ?

C204 : Ce genre de recul-là. Ouai, je prends du temps pour regarder ce qu'il y a autour de moi, au lieu de regarder en moi, ou de regarder ce qui se passe dans ma tête, tu vois.

M205 : Si tu veux bien, on revient bien à ce moment où tu es assises et t'as une vision un peu globale de l'ensemble, t'es en train de te plonger dans l'instant présent, et de prendre du recul sur la journée, mais sans / tu dirais que tu t'extrais de justement ce qui s'est passé avant, ou est-ce que c'est toujours là, ou est-ce que c'est présent, alors pas dans tes pensées, est-ce que tu penses que, prendre du recul et en même temps t'extraire de tout ça, est-ce que tu arrives à sentir ?

C205 : C'est pour ça que prendre du recul, c'est pas le bon mot, j'aurais pas dû dire prendre du recul, j'aurai dû dire

M206 : Est-ce que tu trouverais un mot plus précis ?

C206 : Attends je vais essayer de trouver, je vais raisonner à haute voix, en fait je prends du recul, dans le sens où je mets de la distance entre ce que j'ai fait avant ce moment, et ce qui va arriver après. Je ne pense pas à ce qui va arriver après, je n'ai pas fait de plan, ça je le sais, je n'ai pas de plan, donc l'après n'est ni générateur de stress, ni d'angoisse. Et le avant c'est l'avant. / A cet instant je ne pense qu'à, sans me poser de questions, à regarder ce qui se passe autour de moi. A baigner dans ce / dans ce bruit et dans ces rires et dans ces gens qui marchent et qui jouent et qui se déplacent, tu vois, c'est ça.

M207 : Est-ce que t'arriverais à placer cet avant, ce présent et cet après quelque part dans ton / dans ton espace, ou dans ton corps, tu arriverais à leur donner une place ? Ou pas ? C'est derrière ou c'est ? Si tu penses à ce moment présent où tu es plongée dans le présent avec un vision globale, t'arrives à t'extraire du passé et de ne pas te projeter dans l'avenir, est-ce que t'arrives à voir, est-ce que tu les tiens à distance, est-ce qu'ils existent, ou est-ce qu'ils n'existent absolument pas à ce moment-là, ou est-ce que t'arrives à les ressentir derrière, devant, dans le corps, dans la tête ? Est-ce que tu ?

C207 : Le passé c'est une force. Moi je pense que le passé, ce qu'il vient de se passer, c'est justement ce qui me permet à ce moment-là de ne pas y penser. Je ne sais pas comment t'expliquer. Les expériences passées, et le fait de lâcher prise sur ce qui nous maintient ici dans le quotidien, c'est une force et ça permet justement à ce moment-là de se dire je lâche prise, je mets ça de côté. En fait tu / laisses, tu **laisses pas** vraiment. En fait, c'est pas comme si tu posais, parce que moi j'ai pas beaucoup de problèmes, on voyage, on est sur cette place, mes problèmes c'est vraiment des besoins hyper primaires, j'ai pas de soucis particuliers, enfin je veux dire, y a rien qui m'angoisse particulièrement. Mais quand même / c'est pas à ça que j'ai envie de penser à ce moment-là. J'ai pas de train-train, j'ai pas de boulot, j'ai pas d'enfants, j'ai mangé, je sais que je vais trouver quelque chose à manger ce soir, je sais où je dors. J'ai pas d'angoisse particulière, mais quand même à ce moment-là, **je sais** comment faire. C'est comme une séance de relaxation, tu vois. Ça veut pas dire que tu oublies ce que tu as fait le matin. Ça veut pas dire que tu fermes une porte, j'ai pas cette sensation de me dédoubler comme ça, en fermant une partie de moi et en ouvrant une autre partie de moi. J'ai pas cette impression, j'ai l'impression de juste / oublier pour quelques moments / et être dans l'instant présent.

M208 : Et à ce moment-là, est-ce que les expériences que t'as eu avant, les expériences de la journée, est-ce qu'elles s'évaporent, disparaissent ou est-ce qu'elles sont plus loin et elles continuent à travailler ?

C208 : Ben oui elles sont là, Ben oui, elles **travaillent parce que c'est pas ma langue**, ils parlent tous espagnol donc bien sûr que mes expériences de ma journée et des jours précédents elles sont là, parce que je peux en avoir besoin, si j'ai envie de communiquer avec quelqu'un, je ne vais pas commencer à parler en anglais ou en français, donc je pense qu'au fond **c'est là**, c'est comme en sommeil, et que si j'en ai besoin, et ben j'ouvre un tiroir, ou j'actionne un levier, et / même sans actionner, j'ai pas besoin d'aller le chercher, ça viendra naturellement, si j'en ai besoin, mais si j'en ai pas besoin, c'est pas la peine de s'encombrer de tout ça. C'est comme des compétences que t'as acquises, et que naturellement tu vas utiliser si tu en as besoin. Si je te donne un vélo, tu ne te dis pas te dire ouh là, là , je mets les pieds sur les pédales et puis après, non tu montes sur le vélo et tu fais du vélo.

M209 : Est-ce que tu dirais que à d'autres moments de la journée, tu mets au travail justement, tu essaies de comprendre ce qui s'est passé, les expériences, les trucs ?

C209 : Non pas consciemment, j'ai jamais eu l'impression de le faire consciemment.

M210 : Et ça se fait quand alors ?

C210 : Quand tu penses à rien. Moi je sais par exemple que quand j'ai pêché pendant de nombreux jours, en regardant la mer, je ne pensais, enfin, je vidais mon esprit. Ça veut pas dire qu'il ne travaillait pas, mais consciemment / rien.

M211 : Et quand tu étais sur cette place et que tu ne pensais à rien ? ça fait partie d'un de ces moments, ou ?

C211 : Ouai. Je pense, je pense que peut-être ; quand tu dors aussi, évidemment, je pense que ça se construit tout doucement. / Tu vois dans un environnement, t'es baigné dans un environnement qui est propice en plus. Tu es stimulé, tu continues à être stimulé, par les odeurs, par les bruits, par le mouvement des gens autour de toi. Tu peux pas dire : « je suis là il ne se passe rien ». Il se passe plein de choses, probablement, mais consciemment tu me demandes si consciemment je me rends compte de quelque chose, j'ai pas l'impression, non. Mais par contre, **je sais bien** qu'il se passe quelque chose, parce que tu vois bien que le rire des enfants ça te fait sourire, que les gens

qui jouent aux échecs ça déclenche des émotions chez toi. Je veux dire, tu te dis : « ah punaise, c'est génial ». Tu vois. Des moments de bonheur ça déclenche des émotions chez toi forcément. Un enfant qui tombe ça te rend triste, une vieille femme qui mendie, t'es pas bien. Ça ne veut pas dire que tu es en train de te le dire consciemment, je pense que tu vis les expériences sans formuler ta pensée dans ta tête. Tu les absorbes / on ne sait pas où elles vont et puis / ça déclenche des émotions ou pas.

M212 : Est-ce qu'il y aurait une question que je ne t'ai pas posée sur ce moment dans le parc ?

C212 : [Rires] c'était un grand parc / avec beaucoup de monde. / Et il y avait beaucoup d'odeurs, là, tu vois, par exemple, par rapport à l'autre. Un moment il y avait des odeurs, des odeurs de transpiration, des odeurs de fleur, je ne me rappelle pas qu'il y avait du vent, j'ai l'impression qu'il faisait chaud / je me rappelle avoir eu chaud. / il y avait beaucoup de bruits, les oiseaux, les enfants, les gens qui parlent, les gens qui marchent dans le gravier. Beaucoup d'agitation, enfin d'agitation, et en même temps une agitation tranquille parce que c'est un parc, donc ça grouille pas comme une ville, mais il y a beaucoup de choses qui se passent.

M213 : Et avant on est passée de l'expérience de la montagne où tu étais immergée dans la nature et t'as fait abstraction des personnes qui marchaient avec toi, à ce parc où il se passe plein de choses, t'as une vision globale, et quel serait pour toi le rapport entre les deux, qu'est-ce qui t'a fait dire que c'est comme dans les parcs ?

C213 : Ce que tu ressens, tu vois quand je t'ai dit que la montagne elle t'accueille, et bien là le parc il t'accueille. Tu vois, je ne sais pas comment dire. **Tu embrasses** le parc avec tous les gens dedans / Parce que les gens ils font partie du parc, l'intérêt du parc, un parc vide ça n'a pas d'intérêt, c'est pas un parc, c'est un cimetière.

M214 : Et dans ce moment-là est-ce que tu as rencontré quelqu'un en particulier ?

C214 : Non je ne me rappelle pas. Peut-être, surement, j'ai dû parler à des gens. Je ne me rappelle pas à ce moment-là, non.

M215 : Donc c'était un moment où tu étais un peu, on va pas dire replier sur toi, mais t'étais, tu faisais partie de la place qui t'accueille, si je comprends bien. Mais tu / est-ce que tu avais l'impression d'être actrice de ce qui se passe ? Ou juste de participer ? D'être là ?

C215 : Franchement, en fait je faisais partie de la scène. Oui. A partir du moment où t'étais dans le parc, et que tu acceptes les règles du parc, enfin je veux dire, où tu acceptes de te poser et de vivre ta vie, comme tout le monde fait, chacun ensemble, pas chacun dans son coin, parce que tout le monde n'est pas dans son coin, mais / fatalement tu deviens acteur de la scène parc. Je pense. Tu fais partie d'un tout. Je ne me sens pas extérieur. Je ne me sens / je ne me sens pas étrangère aux gens, tu vois ? Je me sens peut-être, peut-être au début quand tu t'assoies dans le parc, tu te sens un peu, étrangère à toi-même j'allais dire, parce que tu / t'es obligée de te camoufler dans ce parc, pour faire partie de la scène, tu vois. Je pense que là tu mets en œuvre des compétences que t'as acquises en voyageant, qui font que tu vas savoir comment te comporter dans le parc, pour faire partie de la scène. Mais tu ne le fais pas en te disant : « oh comment je vais être pour être bien dans ce parc. » Tu le fais, tu le fais naturellement.

M216 : Tu qualifierais ce moment de voyage, ou de hors voyage ?

C216 : Non pour moi, ça fait partie du voyage. / A part entière. / Si tu ne regardes pas le monde autour de toi, à ce moment-là c'est le parc, mais ça peut être la ville, la, peut-être la montagne, si tu prends pas le temps de te poser et de regarder autour de toi, / pour voir où toi tu te situes à ce moment. / Je crois que c'est ça en fait le voyage / c'est être capable de s'arrêter, de se poser, de regarder, de ressentir les choses, de sentir les choses autour de soi, de / tu vois de ne pas être en train de juger : « ah, mais qu'est-ce qu'elle porte ? Ah mais qu'est-ce qu'il fait. Mais pourquoi il fait ça comme ça ? » T'es pas en train de regarder avec tes yeux d'européens, où tout à l'air bizarre, et t'es pas en démonstration, t'es pas en représentation, tu vois, t'es pas, tu connais personne, personne te connaît, t'es un inconnu parmi d'autres, tu vois, tu fais partie de la masse du parc. / T'as rien à prouver, t'es juste là.

M217 : Et dans ce moment particulier, tu es assise, t'es en fusion avec le parc, enfin tu fais partie de la scène, est-ce que tu te sens étrangère, ou touriste, ou française, ou, enfin est-ce que tu les ressens eux comme des locaux, ou des, ou, comment tu ressens ça ?

C217 : Non, non dans ce moment à cet endroit, non, je me sens bien, je me sens à ma place, je pourrais vivre là. / Je pourrais avoir mon appart au coin de la rue, et c'est le parc en bas de chez-moi. Je veux dire je ne me sens pas, il y a d'autres pays où je me suis sentie étrangère, par ma couleur de peau, par plein de choses, où j'étais pas à ma place, où je n'étais pas à l'aise, c'est arrivé

deux trois fois, où vraiment tu ne te sens pas le bienvenu, tu te sens rejetée. Mais là pas du tout, je n'ai pas du tout eu cette impression en Argentine, pas du tout. Non.

M218 : Ben je te remercie. Je vais te lire un petit passage de ta première interview, et si tu veux bien te replonger dans ce moment. « En Inde une femme se lavait dans le lac de Udaïpur et qui, de toutes les femmes qui étaient là, elle se lavait, et quand elle est sortie, elle est passée devant moi, et je ne sais plus comment ça s'est fait, mais elle m'a invité à boire le thé chez elle, c'était vraiment une rencontre de femme à femme. » Est-ce que tu veux bien, prends ton temps, replonge-toi dans cette situation et quand tu es prête

C218 : Je la vois la situation, je la vois très bien.

M219 : Est-ce que tu veux me la décrire ?

C219 : Il y a, / c'est presque une route, c'est presque goudronné, je ne sais pas. C'est pas un chemin en tout cas, / qui descend au bord du lac / c'est de la pierre, / et tu arrives sur les berges du lac, et en face il y a le palais du maharaja / et l'eau / elle est verte, / enfin je crois, je dirais qu'elle est verte. Et les femmes sont en train de se laver, donc elles sont habillées / Et cette femme elle doit avoir fini de se laver, ou de laver, il y en a aussi qui lavaient leur linge. Et **tu sens tout de suite** à ce moment, que par exemple Mickael ne peut pas y aller / lui il ne s'approche pas trop parce que ce n'est pas / parce que ce n'est pas sa place. Et moi je m'approche un peu, pour voir ces femmes qui se lavent, enfin pour voir l'eau, le balais, les femmes, et là il y a une femme qui remonte, je suis quand même assez loin, je ne suis pas au bord de l'eau, et il y a une femme qui remonte du lac, visiblement elle s'est lavée, puisqu'elle a les cheveux mouillés, et puis elle vient vers moi, et elle me parle, elle parle un peu anglais // elle sourit, / elle a un visage vraiment accueillant, / t'as envie de lui faire confiance, t'as envie de la suivre. / Et elle me dit, et elle me propose d'aller boire un thé. Elle me dit, je pense que c'est parce que je suis étrangère que ça l'interpelle, elle a envie de parler avec moi. / Elle a envie de savoir d'où je viens, où je vais, qu'est-ce que je fais là. / Et donc elle m'offre le thé chez elle. / Et alors je suis un peu embêté, parce que je ne suis pas toute seule, je suis aussi avec mon mari. [Rires] Et du coup lui il vient aussi, mais je ne sais pas s'il est entré ou si il est pas resté dehors, je ne me rappelle plus de ça. Et du coup, voilà, voilà cette rencontre.

M220 : Donc si tu veux bien on revient un tout petit peu en arrière. Donc toi tu ressens que ton mari il ne peut pas trop s'approcher, que c'est un moment ?

C220 : C'est pas un moment conventionnel, enfin je veux dire, culturellement c'est pas bien.

M221 : Et toi tu sens que tu peux y aller ?

C221 : Ouai

M222 : Est-ce que tu peux me dire ?

C222 : elles rient et elles jouent dans l'eau, c'est pourtant il y a des vieilles et des jeunes, enfin je veux dire, et elles sont pas, on dirait des enfants.

M223 : Et est-ce qu'elles t'ont vu ?

C223 : Oui elle m'ont vu.

M224 : Et tu as ressenti dans leur, comment tu as senti que toi tu pouvais t'approcher ?

C224 : Leurs regards étaient bienveillants, leurs regards étaient pas haineux, tu vois bien quand tu ne peux pas t'approcher, quand t'es pas le bienvenu, ça se voit, les gens font la tête, leurs visages se durcissent, les yeux sont sombres

M225 : Et dans ce moment-là, est-ce que tu vois quelqu'un en particulier, qui te donne un ?

C225 : Non, non parce que elle je l'ai vue au dernier moment, je l'ai presque pas vu arriver, je ne sais pas d'où elle est arrivée d'ailleurs.

M226 : Donc toi t'es en train de t'approcher, tu sens que toi tu peux y aller, parce que tu sens que à ce moment-là elles ne se sentent pas en danger ?

C226 : voilà c'est ça

M227 : par toi, sur quoi tu te bases ?

C227 : Sur quoi je me base pour dire ça ?

M228 : Oui à ce moment-là. Quels sont les signes ?

C228 : Ben sur leurs attitudes. Oui, leurs comportements, leurs regards, leurs visages se ferment pas, ils s'ouvrent, leur yeux sont

M229 : Est-ce que c'est une personne en particulier, à ce moment-là, ou c'est plusieurs visages ?

C229 : Non, Non, c'est l'attitude du groupe. C'est l'attitude en général.

M230 : Et elles te regardent toutes à ce moment-là ? Ou tu croises plusieurs regards l'un après l'autre ? Parce que tu dis que tu vois sur leurs visages que

C230 : Ben il y en a une ou deux qui se tournent et qui me voient et puis qui continuent. En fait, elle s'arrêtent pas pour moi, / tu vois. C'est presque de l'ignorance aussi, / je pense que je ne représente pas un danger, donc elles continuent leurs trucs.

M231 : Et donc toi tu continues à avancer à ce moment-là ?

C231 : Non je n'avance pas. / Non je reste où je suis. Mais par contre je ne sais toujours pas d'où elle est, je ne l'ai pas vu arriver en fait, vraiment. Il y avait tellement de choses, c'était tellement vaste ce lac que, / j'étais pas descendue pour aller les rencontrer au départ, / j'étais descendue pour m'avancer, pour voir mieux, pour / je voulais aussi savoir ce qu'elles faisaient dans l'eau, parce que je les voyais s'agiter d'en haut. [Rires] Donc là je voyais bien qu'elles se lavaient, donc je ne voulais pas non plus aller trop près. / Je voulais pas, je pense j'étais à la bonne distance pour voir ce qu'elles faisaient mais pour ne pas les gêner dans leur intimité non plus. / Je savais pas, je ne pense pas que j'aurais été plus près / sauf si elles m'avaient fait signe de venir. Je me demande si elles ne m'ont pas fait signe d'ailleurs. / J'arrive pas à me rappeler. / En tout cas, au moment où cette femme m'a vue, je l'ai, elle était plus bas que moi, sur le chemin et là elle m'a fait des signes, / elle m'a fait signe, / signe d'attendre, d'approcher ou d'attendre, je ne sais plus. Je ne me rappelle plus. Mais elle m'a fait des signes, et je ne sais pas d'où elle est arrivée, elle remontait visiblement d'en bas, mais en tout cas je ne l'ai pas vu cheminer d'en bas jusqu'en haut. Surement que je regardais autre chose.

M232 : Et qu'est-ce que tu fais à ce moment-là ?

C232 : Je lui souris.

M233 : Qu'est-ce que tu ressens à ce moment-là ?

C233 : Je lui fais un geste. / Ben un accueil.

M234 : Qu'est-ce que tu ressens à ce moment-là, quand elle te sourit ?

C224 : De la joie / Je me sens bien, je ne me sens pas rejetée, / je me sens accueillie, tu vois ; je me sens

M235 : Donc tu as reconnu que c'était un signe amical ?

C235 : Voilà, un signe amical, ouai.

M236 : Et donc elle s'approche ?

C236 : / Elle me prend le bras / je ne sais pas si elle l'a pris tout de suite, mais elle me parle, et elle me dit / comme si on se connaissait, c'était rigolo. / Elle avait l'air super contente de voir une étrangère. Parce qu'elle parlait quand même anglais / parce qu'on a communiqué.

M237 : Donc elle te parle en anglais ?

C237 : je ne me rappelle pas, mais je pense qu'elle parle en anglais, je ne parle pas indiens, donc forcément on a parlé anglais, et je suis sûr qu'on a pas parlé français. / Mais je sais que elle voulait savoir d'où je venais, où j'allais, si j'avais des enfants. Ça je me rappelle.

M238 : Elle parlait bien anglais ?

C238 : Je ne me rappelle pas. /

M239 : Donc elle te prend par le bras, elle t'invite à prendre le thé, elle parle déjà avec toi beaucoup, ou juste quelques mots ?

C239 : Oui, oui, elle parle avec moi. Elle parle, je ne sais pas. En fait si tu veux, ce que je me rappelle beaucoup, c'est le langage du corps, je ne me rappelle pas beaucoup des paroles. Mais c'est sûr, elle me parle, je vois qu'elle parle, mais je ne sais pas ce qu'elle me dit, enfin je ne me rappelle pas ce qu'elle me dit.

M240 : Donc elle te prend le bras, tu la suis à ce moment-là ?

C240 : Non je marche à côté d'elle.

M241 : Tu marches à côté d'elle. Et tu lui parles ?

C241 : Ouai

M242 : A quelle distance ? tu sais ?

C242 : très proche, très proche, je sais qu'on est très proche, ça je me rappelle.

M243 : T'es à côté, derrière ?

C243 : Non pas derrière, après je la suis ouai, parce que les ruelles elles sont étroites, enfin c'est l'impression que j'ai, peut-être mon souvenir il est complètement faussé, je sais plus. / Je ne me rappelle plus bien.

M244 : Donc tu la suis, et après ?

C244 : Elle m'invite à entrer, / mon mari reste dehors, / elle est seule / dans cette petite maison / elle nous sert un thé, je ne sais pas si mon mari en prend un, je ne sais pas, moi elle me sert un thé en tout cas, / je sais que j'aime pas le thé, mais je sais que je vais être obligée de le boire. /

M245 : Et vous vous êtes assises sur un ?

C245 : On s'est assises, après je ne me rappelle plus. //

M246 : Et toi à ce moment-là, où elle te sert, ton mari tu sais pas s'il est dedans, dehors ?

C246 : Je dirais qu'il n'est pas là, je ne sais plus.

M247 : Donc toi tu vois la scène, tu ressens la scène, où il y a vraiment vous deux ?

C247 : Je sais que ça l'a exclu d'office, dans les premières secondes, j'ai su que ça allait être compliqué. / Pour elle, en fait j'avais peur de la mettre elle dans une situation compliquée. Plus finalement ce qu'elle pensait, je ne le saurais pas vraiment, mais j'avais peur, on avait peur tous les deux de la mettre dans une situation compliquée.

M248 : Et tu t'es sentie, dans cette relation avec elle, quand elle te sert le thé, elle t'invite, tu t'es sentie mal à l'aise, ou tu t'es sentie ?

C248 : Non, non,

M249 : Qu'est-ce que tu ressentais à ce moment-là ?

C249 : J'avais l'impression d'être indienne [rire] / Je me suis dit dans deux secondes elle va me faire un point au milieu du front et je ressorts en sari.

M250 : Et donc à ce moment-là elle assise en face de toi, à côté de toi ?

C250 : / Sur le côté, /

M251 : sur le côté.

C251 : je dirais / je ne me rappelle plus.

M252 : Vous êtes assises l'une à côté de l'autre.

C252 : Enfin, comme nous, là. / par terre

M253 : T'es assise par terre ?

C253 : Ouai sur des coussins il me semble.

M254 : T'as le thé dans la main ?

C254 : Je me rappelle avoir été un peu par terre, ouai, proche du sol / avec des coussins

M255 : T'as du thé dans la main ? Tu l'as posé ?

C255 : ça je ne me rappelle pas

M256 : Est-ce qu'il y a l'odeur du thé ?

C256 : Non, non

M257 : Et à ce moment-là, comment est-ce que vous communiquiez ? Avec des mots ? Avec le corps ? Avec le regard ?

C257 : Beaucoup avec le regard ça j'en suis sûr, et beaucoup avec le corps, j'en suis sûr aussi. / Et ça j'en suis sûr, je ne peux pas me rappeler, mais je le sais. / j'en suis convaincu, enfin j'en ai l'ultime conviction.

M258 : Et dans cette relation-là, est-ce que tu sentais qu'elle était réservée, qu'elle était mal à l'aise, ou est-ce qu'elle était plutôt ?

C258 : Non, non elle était plutôt contente. Elle était contente de découvrir, tu vois, une autre culture, d'autres gens, j'étais l'étrangère, en fait à ce moment-là j'étais un peu comme l'étrangère « wouah » qu'on a jamais vu, enfin, j'étais un peu exceptionnelle, tu vois, pour elle, c'était l'impression que j'avais. Parce que j'avais la peau blanche, j'avais, j'étais différente. Parce que ma

différence l'attirait. Tu vois, aussi. / enfin je crois. Et en même temps aussi beaucoup parce que j'étais une femme, une femme étrangère.

M259 : Tu penses que ça, le fait d'avoir été une femme,

C259 : Ouai, c'est sûr

M260 : t'a rapproché d'elle

C260 : c'est certain. / Elle aurait jamais parlé à mon mari si / elle aurait pas pu, toute seule. / enfin elle l'aurait pas fait.

M261 : et toi tu sentais, à ce moment-là, quelle était ta relation, est-ce que c'était réciproque ?

C261 : Ouai, c'est marrant, on avait l'impression

M262 : ce qu'elle t'offrait, tu le ressentais pour elle ?

C262 : c'était super proche, c'était marrant cette proximité en fait, / c'était presque naturel, et en même temps étrange, tu vois. / Parce que c'était fort alors que on ne se connaissait pas. / Je ne sais pas comment expliquer.

M263 : Et tu t'es pas sentie inquiète à ce moment-là, ou réservée ?

C263 : Etonnée, / au début je me suis sentie, je suis surprise / parce que c'est facile en fait / je suis étonnée parce que rencontrer c'est facile.

M264 : Et quand tu es assise-là, et qu'elle te témoigne autant de, est-ce que toi tu te sens en danger, tu te sens, tu as peur ? Ou tu te sens ?

C264 : Non je ne ressens pas de peur. / Je ne me rappelle pas avoir sentie de la peur, ou de m'être sentie, je ne sais pas. / J'ai du mal à me rappeler de la scène. / En fait je me rappelle bien de la scène à l'extérieur, mais à l'intérieur j'ai du mal. / **Non** je ne me sens pas en danger, enfin je veux dire, je ne me sens pas, je sens rien de tordu là-dedans, /

M265 : Et est-ce que tu penses à la suite ou ?

C265 : Non. Non je suis concentré sur l'instant présent. / Je ne sais même plus comment on s'est quitté. / ni pourquoi. / le moment de partir surement.

M266 : Est-ce que tu arrives à venir interroger ?

C266 : Non, j'arrive pas. /

M267 : Il me semble que dans le premier entretien, tu parlais de « sister », ou

C267 : **Ouai**, c'est vrai. / Ouai c'est vrai. Ouai ça, ça me parle, ouai.

M268 : T'arrives à te rappeler de ce moment ?

C268 : Ouai, ouai. // Ouai elle nous voyait comme des sœurs. // Elle n'avait pas de mari je crois et pas d'enfants, ou elle avait des enfants, je ne me rappelle plus. / Je n'arrive pas à me rappeler. // En tout cas je sais que j'aurais pu rester vivre chez elle, sans aucun problème, / tu vois ce que je veux dire / En fin si je n'avais pas eu d'endroit où dormir et où manger, elle m'aurait accueilli, / c'est sûr.

M269 : Tu te rappelles pas comment ça s'est terminé ? Comment vous vous êtes dit au revoir ?

C269 : Non, non je ne me rappelle pas. / Je ressens de l'émotion,

M270 : Est-ce qu'elle t'a raccompagnée, est-ce qu'elle t'a demandé quelque chose ?

C270 : Non elle ne m'a rien demandé, / je ressens de l'émotion, beaucoup d'émotion, ça je me rappelle, mais je ne me rappelle plus des circonstances, là je ne me rappelle pas.

M271 : Ben je te remercie, de cette expérience. Là on vient de parler d'une rencontre, est-ce qu'il y aurait une autre rencontre qui t'a beaucoup marquée pendant le voyage ?

C271 : Je veux juste te dire que c'est dur pour moi de parler des rencontres parce que j'oublie les gens. [Rire] / C'est plus facile pour moi de te parler de la rencontre avec la nature que de te parler de rencontre avec les gens. / Alors / Il y en a eu surement, mais là je n'arrive pas. //

M272 : Tu me parlais, si je regarde dans l'entretien de recherche, il y en a plusieurs, il y a par exemple, tu m'en a d'ailleurs parlé avant, de la fille du guide.

C272 : Oui la fille du guide, c'est à celle-là que je pensais- là, / ouai la fille du guide c'est un bon exemple, ouai, parce que je m'en rappelle bien.

M273 : Est-ce que tu veux bien te remémorer, prends ton temps, tu te remémores cette rencontre et

C273 : On arrive, on a marché / on a oublié de prévoir un endroit où dormir, on a pas à manger surtout et du coup, parce qu'on ne s'est pas compris avec le guide. Du coup on arrive devant une enceinte en pierre, / on dirait un, et il y a une hutte en pierre, avec un toit en paille, on dirait un truc gaulois, quoi / celte. Il y a des chèvres partout dans la montagne, ça bêle, je ne sais pas si c'est des chèvres ou des moutons d'ailleurs, en tout cas ça bêle de partout. / On voit des tâches un peu, je dirais des chèvres, elles sont éparpillées. Et là, on rentre dans l'enceinte de la hutte / et il y a une femme qui en sort / et franchement, elle a pas d'âge, quoi. / Elle est pas maigre, / les joues plutôt rondes, / elle a cette superbe jupe péruvienne / et puis, et la nuit tombe / c'est le soir, c'est le soir, le soleil il est bas déjà, tout fait des ombres, des grandes ombres. Et elle sort de la maison et puis / et elle nous rencontre. Et donc il nous dit que c'est sa fille, le guide. / Et elle a les joues qui sont / tannées enfin elle a la peau qui est tannée par le soleil / Sales, enfin, sales, ouai sales. / mais par contre, elle / elle sourit pas tout suite ça je me rappelle / D'abord elle est, elle nous observe, tu vois / parce que elle sort, on ne se retrouve pas nez à nez, elle sort et nous on rentre dans l'enceinte / et / et après elle nous sourit. / Je pense une fois qu'elle sait que, que son père lui a expliqué qui on était, et qu'on est pas une menace, je pense / et après elle dit qu'elle va faire à manger / et nous on monte la tente. / Il se passe un petit temps. / Après moi j'ai soif, donc je vais la voir pour lui demander où il y a de l'eau parce que pendant ce temps le guide est parti s'occuper de l'âne, enfin bref je ne sais pas trop où il est. Ou il est peut-être là, mais je ne le vois pas. Et / et elle me dit qu'elle va chercher de l'eau aussi pour faire la cuisine, enfin elle me dit, je comprends parce que je ne parle pas un mot d'espagnol, donc, elle me fait signe de venir, donc je la suis. Et là on marche, mais genre, / la maison elle a l'air toute petite [rire]. / Franchement on a bien marché quinze minutes avant d'arriver à la flotte, quoi. / Et là l'eau elle sort de la montagne / et il y a les chèvres / et donc elle me dit qu'il faut chauffer l'eau pour la boire / Et moi je sors mon filtre et je commence à filtrer l'eau. / Et là elle hallucine, quoi, parce que je lui explique que, enfin elle comprend que quand l'eau passe dans le filtre, elle peut la boire directe. Alors qu'elle fait chauffer l'eau pendant vingt minutes, quoi. / Donc elle me donne son truc, et je lui filtre / je lui filtre le bidon et la casserole qu'elle a. Je me rappelle que j'ai mal au bras [rire]. / Elle sourit, elle a un super sourire, elle a les dents toutes blanches, / et elle descend, et moi je me sens plus légère. Et on descend et elle commence à faire à manger, / donc elle fait chauffer l'eau, enfin il y avait déjà l'eau qui bouillait, il y avait déjà des trucs qui chauffaient dedans, je ne sais pas. Et là elle me montre encore, elle a des racines, je ne sais pas, du gingembre, des patates, je ne sais pas ce que c'est, de la patate douce peut-être, c'est

orange. Elle les gratte et les met dans l'eau bouillante et elle touille avec ses doigts, [rire] dans l'eau bouillante, quoi, normal. Voilà, elle fait une soupe. / et puis il faut attendre que ça cuise, quoi. Et du coup, moi je ne sais pourquoi, j'ai mon guide là, je ne sais pas il me manque un morceau dans mes souvenirs mais en tout cas je me retrouve avec mon guide sous le bras et tain de regarder des trucs dedans. / Et du coup elle commence à regarder le guide du Pérou quoi. / Les photos qu'il y a dedans, / Et je me rends compte qu'elle ne connaît pas son pays, / et en discutant je me rends compte qu'elle a quinze ou seize ans, quoi, alors que je lui en aurais donné plus que mon âge. / voilà. / Et on a pas parlé, parce que moi je ne comprenais rien, on parlait que avec des gestes, mais on a beaucoup parlé en fait [rire]. Et c'est là que je me suis dit, si j'avais pu je lui aurais laissé le guide. Mais on en avait besoin. / Le bouquin je veux dire. / Je regrette de pas l'avoir fait quand même.

M274 : Et à quel moment tu t'es dit c'est une vraie rencontre, dans tout ce déroulement ?

C274 : [Rire] Ben je vais te dire, je me suis dit au moment où / où **l'autre** il veut **quand même** communiquer avec toi alors que tu ne parles pas la même langue. Pour te poser d'autres questions que : « est-ce que tu as faim ? Est-ce que tu veux dormir ? Et ou est-ce que tu veux aller ? » C'est qu'il veut vraiment communiquer avec toi [rire]. Donc à partir du moment où t'arrives à transcender la barrière de la langue, enfin à passer par-dessus de la barrière de la langue, pour vraiment communiquer c'est que c'est une vraie rencontre. Je pense que, après ça se passe par les sourires, par le langage du corps, par les yeux, par, voilà, tu te dis que l'autre il veut vraiment rentrer en communication avec toi parce que, parce que par exemple le guide, je sais que mon mari est vraiment rentré en communication avec le guide. Pour lui c'était une rencontre. / Que moi, **à cause** de la barrière de la langue, / je suis passée un peu à côté. / Il savait plein de choses sur lui que moi j'ai découvert après la randonnée, ou le dernier jour. / Je suis passé à côté d'une rencontre, parce que ce n'était pas ma rencontre, c'était la sienne. / Après il nous a quand même accueilli chez lui, et tout, c'était aussi une forme de rencontre, mais / il me manque quelque chose pour me dire que c'était vraiment une rencontre. / avec lui. / Peut-être parce que j'étais une femme. / déjà. / peut-être.

M275 : Et tu peux dire que c'était une vraie rencontre avec la fille qui ?

C275 : Je ne me rappelle même pas de son nom, je l'ai noté quelque part.

M276 : Il me semble Lise, ou un truc comme ça, si je me souviens bien.

C276 : Ah c'est possible. / Ouai c'était une vraie rencontre tout simplement parce que je me rappelle très bien d'elle. / Et puis qu'elle avait plein de questions, et moi j'avais plein de questions. / qu'on s'est enrichies mutuellement, tu vois, de nos réponses et de nos questions. /

M277 : Sans la langue ?

C277 : Sans la langue, [rire] si je lui demandais ce qu'elle mettait dans la soupe, et elle me l'a dit en espagnol, ça m'a fait une belle jambe. / Elle me l'a montré, il y avait des carottes, ça je me rappelle aussi, mais il y avait des trucs orange, et ce n'était pas des carottes, des trucs jaunes, je pense que c'était du gingembre qu'elle a mis dans la soupe. Bref.

M278 : Et toi dans ce moment où elle était en train de te parler et toi tu lui poses des questions et elle te pose des questions

C278 : **Et il y a des rires aussi.**

M279 : Et des rires, est-ce que c'est un moment où tu es centrée, où vous êtes centrées sur votre relation ou vous êtes en communication avec

C279 : Non t'es centré sur l'autre, moi je suis centrée sur l'autre, parce que, c'est très fatigant, parce que chaque détail de son visage, de l'expression, des sons, des gestes, parce que en fait je suis en train de décrypter son langage corporel donc du coup, t'es pas centré sur toi, quoi.

M280 : Et tu as la sensation de décrypter de ce que tu connais du langage corporel, ou ?

C280 : Non justement c'est très difficile parce que comme c'est une première rencontre dans un pays que je ne connais pas, j'ai peu de référence, donc chaque chose est / c'est drôle parce justement, on se rend bien compte que par moment on passe complètement à côté de ce que l'autre a voulu dire, donc c'est d'autant plus drôle que ça marche dans les deux sens. / Et ça c'est rigolo. / Et puis quand on ne se comprend pas, c'est pas grave, on passe à autre chose, on passe à la question suivante / ou juste on, on ne dit rien.

M281 : Et toi tu essaies d'adapter ton comportement, ou t'essaies de ?

C281 : Ben t'essaye de rendre ton langage corporel compréhensible. /

M282 : Est-ce que tu doutes de ton langage corporel ? Ou est-ce que tu as confiance ? Ou est-ce que tu te fis à ce que tu as fait avant ?

C282 : Tu te fis, tu te fis à ton feeling, tu te / je ne crois pas que je me suis vraiment posée des questions. Je pense tu te dis, il y a deux solutions, l'autre te propose un échange, ou tu choisis de / d'avoir peur et de ne pas oser, et tu ne fais rien, ou tu te lances et tu te jettes à l'eau et tu verras bien ce que ça donne.

M283 : Et là, dans ce moment avec Lise, est-ce que ?

C283 : Ben tu te jettes à l'eau.

M284 : Tu te jettes à l'eau.

C284 : Ben oui, les deux, les deux, forcément. Et si tu sais rire de toi / tu risques pas grand-chose, je veux dire, elle est dans la même situation, on est tous les deux dans la même situation, on est dans la situation où on ne peut pas communiquer avec une langue commune, donc. /

M285 : Et tu dirais qu'il y a de la complicité, de la

C285 : Ouai, ben forcément ça crée des liens, parce que, de ne pas pouvoir parler, un moment tu ries, et le rire c'est juste, tellement communicatif. / Une situation où tout le monde se sent tellement impuissant.

M286 : Et tu sens qu'à ce moment-là t'es en train d'essayer d'analyser intellectuellement tout ce qui se passe pour essayer d'anticiper, t'es en train d'essayer d'analyser sa culture ou c'est des choses qui se font, sur quoi tu te bases pour essayer d'adapter pour essayer de comprendre ?

C286 : Essaie-erreur. / Après forcément, là je me rappelle pas, mais j'ai dû me dire : « ah ben oui, dans sa culture, ça, ça doit être ça, ou »

M287 : Est-ce que tu te dis ça au moment où elle est en train de te poser des questions, de cuisiner, de ?

C287 : /// Ouai, je me dis ça quand on regarde le livre ensemble, quand on regarde le Lonely Planet ensemble. Je me dis ça. Je me dis : « mais en fait c'est son pays et elle ne le connaît pas, en fait elle est jamais partie de sa vallée. » / Et là elle me raconte, tu vois. / Là elle me raconte. Elle me fait

comprendre que en fait elle s'occupe des bêtes, ben quand c'est la saison des pâturages, et que, ben elle ne va pas à l'école pendant ce temps, elle est toute seule, elle s'occupe des moutons.

M288 : Elle est loin de la ville ?

C288 : Ouai elle est loin, elle est à une journée de marche. Ben je pense pour eux on va dire, une grosse journée de marche. / Du village. Pas de la ville.

M289 : Et elle vit toute seule là ?

C289 : Ouai. / Après son père il monte, comme il fait les randonnées, il passe, il lui ramène à manger, il monte de temps en temps. Lui ramener des victuailles, quoi. Mais, ouai, elle passe tout l'été là-haut. C'est bizarre c'était l'hiver. / Elle devait peut-être bientôt redescendre d'ailleurs, je ne sais plus. En tout cas elle passe une grosse partie de l'année là-haut.

M290 : Et est-ce que tu te rappelles quand vous vous êtes quittées ?

C290 : // Je sais que j'aurais voulu lui laisser ce livre, j'aurais vraiment voulu lui laisser. Parce que c'était un trésor pour elle. / Sentiment / je suis pas bien / je me sens / j'aurais envie de lui laisser quelque chose pour son accueil / j'aurai envie de lui laisser ma paire de chaussure de rando et mon bouquin, et j'en ai besoin, je ne le fais pas.

M291 : Et tu la qualifierais, par rapport aux relations que t'as en France, dans ta vie quotidienne, tu la qualifierais comment cette relation ?

C291 : Je la qualifierais de désintéressée, / l'hospitalité pure, / Après en même temps on avait payé son père, mais elle n'était pas obligée de nous accueillir, on avait pas payé la nourriture, elle ne nous avait rien demandé, je ne me rappelle pas avoir payer pour ce repas, je ne crois pas. / **Et même**, quand bien même on aurait payé pour ce repas, je veux dire, / Elle nous a accueillie chez elle, enfin / elle / elle était pas obligée de la faire. / elle aurait pu nous donner à manger dehors, dans le froid, elle nous a laissé rentrer dans sa hutte, autour du feu, / elle était pas obligée de le faire. / elle était pas obligée de nous parler, /elle aurait pu nous ignorer mais elle ne l'a pas fait. / Elle avait envie de savoir.

M292 : Et tu dirais qu'elle t'a accueillie, quel était sa qualité de son accueil, par rapport aux standards qu'on a ici ?

C292 : Il est simple, mais en même temps il était, / pas simple dans ce qu'elle nous a donné, mais sans fioriture. Il était simple. Mais par contre / elle a fait à manger pour qu'on ait assez à manger. / Quitte à se priver elle pendant un jour, tu vois ce que je veux dire ? / Ce que son père avait fait d'ailleurs deux jours auparavant quand il nous a accueilli chez lui. / Mais quand elle nous a offert cette soupe je ne suis pas sentie mal par rapport à la nourriture, tu vois, alors que deux jours avant quand son père il nous avait accueilli chez lui avec les petits pains au lait, et tout, là j'étais mal, quoi. / Parce que je savais que ce que je mangeais, / c'était exceptionnel, ils y avaient pas droit dans la famille, on leur prenait le pain de la bouche, c'est l'expression. / Là j'ai pas ce souvenir-là, enfin, c'est pas l'impression que j'ai, / j'ai pas ce sentiment, j'ai le sentiment d'avoir partagé un bon moment, beaucoup de convivialité, de complicité, ben ouai je suis triste de la quitter. J'aurais voulu rester apprendre à la connaître. / plus.

M293 : C'était une relation intime ?

C293 : Non pas quand même. Intime c'est quand même fort comme mot. / mais c'était une relation importante, / tu vois, / qui te touche, qui te change, qui t'ouvre les yeux sur d'autres choses. / Sur ta petite vie-là, sur ta petite tente, sur tes petites affaires, qui sentent bon, propres, t'as pas pris de douche pendant deux jours, ouh là, là.

M294 : Donc on a vu des situations où tu as rencontré des locaux, avec une forte distance culturelle, maintenant j'aimerais bien si tu veux bien, qu'on s'intéresse à une situation où tu as rencontré d'autres voyageurs. Et ton entretien précédent tu m'as parlé de voyageur que tu as rencontré quand tu étais à Ushuaïa,

C294 : Doris et Jean-Luc

M295 : Est-ce que tu veux bien m'en parler ?

C295 : Ben je ne me rappelle plus trop où on s'est rencontré, ni comment, il faudrait que je regarde dans mon carnet

M296 : ça se passait où ?

C296 : Je sais que j'ai des souvenirs d'eux, à Ushuaïa même, je me demande si on a pas cherché un hôtel ensemble. / Je ne sais même plus si on avait un hôtel ensemble.

M297 : Est-ce que tu veux bien choisir un moment où tu étais proche avec eux, où t'as pu discuter ?

C297 : Ouai, ben par exemple on a été faire le, on a été une journée, eux ils aiment bien marcher, et on a été faire le parc national d'Ushuaïa, Le glacier au-dessus d'Ushuaïa, on est partis ensemble en bus, on a été faire toute la randonnée, on a marché sur le glacier, et on est revenu le soir je crois en taxi, parce qu'on avait loupé le bus. Ouai c'était vraiment un chouette moment, on a été mangé au restaurant aussi ensemble, ça je me rappelle. Et je me rappelle qu'ils se prenaient en photo partout, ils venaient de, « on va se marier », ils allaient se marier après leur voyage, c'était en fait une prémisses à leur mariage, et ils se prenaient devant les endroits mythiques entre guillemets, / pendant leur voyage, avec une pancarte, voilà / et d'ailleurs ils nous ont invité à leur mariage quand on est rentré de voyage.

M298 : Et est-ce que c'était des moments où vous parliez beaucoup ?

C298 : Ouai

M299 : Est-ce que tu te rappelles de quoi vous parliez ?

C299 : Comme ça, il faudrait que je reprenne mon carnet et que je me remémore.

M300 : Prend le temps, et essaye de te rappeler un moment où vous étiez ensemble, où il y avait des discussions, et tout ça, prends le temps.

C300 : /// Je me rappelle qu'on a parlé de ce qu'ils faisaient comme métier, en Suisse /

M301 : Vous étiez où à ce moment-là, c'était un endroit précis ? Vous étiez dedans, vous étiez dehors ?

C301 : Ouai moi j'ai la sensation qu'on était dehors, mais je ne suis pas sûr, c'était peut-être au restaurant, je ne me rappelle pas, franchement, je n'ai que des bribes de souvenirs.

M302 : Tu m'as dit que tu étais logée

C302 : dans un hôtel, je crois qu'on était à l'hôtel ensemble en fait, mais je

M303 : Et c'était quoi, il y avait un restaurant dans l'hôtel ?

C303 : Nan, il y avait une cuisine, et on était beaucoup dans la cuisine, ouai c'est sûr, on était dans le même hôtel ensemble. / Et il y avait cette cuisine, et dans cette cuisine on / ben on cuisinait quoi, on allait faire les courses, ben je me rappelle on allait faire les courses au supermarché en sortant de l'hôtel à droite, il fallait monter la rue, parce que la rue était en pente, on montait la rue, et au

bout de la rue à droite il y avait un supermarché et on avait été faire les courses là-bas, ça je me rappelle, et on avait cuisiné /

M304 : Et c'était après avoir cuisiné, après avoir mangé ? Vous étiez assis où ? Autour d'une table ? Dans un canapé ?

C304 : Je ne me rappelle pas de ça, je me rappelle d'avoir fait les courses, je me rappelle d'avoir cuisiné, je ne rappelle pas du tout ce qu'on a mangé d'ailleurs. / Je me rappelle que c'était des gens qui aimaient bien être à l'extérieur, qui aimaient bien marcher, des gens franchement sans prétention, enfin qui faisaient un voyage incroyable aussi, et qui étaient hyper simples, ouai simples, pas du tout imbues d'eux-mêmes, pas du tout / dans la frime, des gens hyper cools, hyper simples, posés / Ils faisaient quasiment pas de photos ça je me rappelle, et du coup je me rappelle et du coup je me rappelle qu'on parlait de photos et de souvenirs, et que quand on a été faire cette randonnée ils ont pris plein de photos, et ils nous ont dit qu'ils n'ont jamais pris autant de photos, quand on a été faire ce parc, parce que eux ils prenaient une ou deux photos avec leur panneaux, et puis voilà quoi, c'est tout, et puis ils achetaient pas de souvenirs, ils / voilà, c'était le monde, la rencontre.

M305 : Est-ce qu'on peut revenir à ce moment où vous étiez dans la cuisine, et tu me disais que vous parliez de leurs métiers, en Suisse ?

C305 : Ouai je ne sais pas si c'était dans la cuisine, mais en tout cas je sais qu'on a eu cette conversation avec eux.

M306 : Et eux ils voyageaient aussi ?

C307 : Ah oui, oui, ils avaient fait des grandes études, je ne sais plus ce qu'ils faisaient comme métier, mais ils avaient des bons boulots, bien payés, ça je me rappelle, et ils étaient partis pour un an, / aussi, et ils voyageaient autour du monde, et ils voyageaient légers, enfin je veux dire ils ne s'encombraient pas de souvenirs ou de trucs comme ça, et ils étaient assez bien orientés nature, quand même, ça c'est le souvenir que j'ai aussi.

M307 : Et vous aviez parlé du voyage ? De leur voyage ?

C307 : Oui on a parlé de nos voyages bien sûr, on a parlé de nous ce qu'on avait fait, eux ce qu'ils avaient fait, où ils allaient.

M308 : Vous aviez été aux mêmes endroits ?

C308 : Je me demande si on ne s'est pas croisés, eux ils allaient dans l'autre sens, eux ils rentraient bientôt, et nous on commençait, enfin on commençait, je m'entends, je crois que eux, ouai eux ils étaient, ouai ouai, eux ils étaient à la fin de leur voyage, je me rappelle oui, oui, oui, eux il leur restait trois mois, et ils étaient à la fin de leur voyage et nous ça faisait trois mois qu'on avait commencé et on était au début de notre voyage. C'était un truc comme ça.

M309 : Quand tu dis vous vous croisieez ?

C309 : Ben eux ils allaient vers, enfin ils allaient vers, ils allaient bientôt rentrer, donc par le, ils avaient fait le Japon, ils avaient tourné dans l'autre sens que nous, à l'inverse de nous en fait. Nous on était partis par l'ouest et eux par l'est. Ouai on a comparé, on a pas comparé mais on a parlé de nos voyages, de nos expériences, de nos rencontres et en fait on a vachement accroché, pourtant on était ensemble que trois jours, mais on avait l'impression d'être sur la même longueur d'onde, / presque comme si on s'était toujours connus, parce que en fait les expériences qu'on avait eu nous rapprochaient énormément, on avait un terrain pour communiquer qui était presque sans fin, quoi.

M310 : Vous êtes restés au même endroit longtemps ou ?

C310 : Nan trois jours.

M311 : Trois jours.

C311 : Peut-être quatre, mais moi je dirais trois jours. On était trois jours ensemble et en trois jours, j'ai l'impression qu'on a lié une amitié quand même solide, parce que nous on est rentré ben neuf mois après, ben l'été d'après quand on est rentré, ils se mariaient, et ils nous ont invité à leur mariage. Et c'était étrange de les retrouver dans un contexte ordinaire, c'était assez étrange, mais c'était génial.

M312 : Et en revenant dans ces discussions, alors peut-être tu n'arrives pas à te rappeler des discussions précises, mais peut-être tu avais des sensations à ce moment-là, t'avais, qu'est-ce que tu ressentais, dans ces discussions, dans ce moment où vous étiez dans les cuisines-là ? ça se passait où d'ailleurs ?

C312 : A l'hôtel où on était, enfin c'était un genre de maison d'hôte plutôt. Ouai ben moi j'avais l'impression que je te dis, que c'était simple de parler avec eux, parce qu'on parlait de la même

chose, on avait les mêmes / je me suis pas sentie, j'avais pas l'impression qu'ils avaient fait un voyage si différent du mien en fait. Au niveau de ce que je ressentais.

M313 : Pourtant vous n'aviez pas été aux mêmes endroits ?

C313 : Non, non, eux ils avaient été dans des endroits où on avait pas été, eux ils étaient allés au Japon, donc c'était intéressant de parler de pays justement où on avait pas été, pour parler de leur culture, de ce qu'ils avaient ressenti, de / moi je sais que j'ai pas mal parlé du Japon avec Doris, parce que le Japon j'ai toujours eu envie d'y aller, et /

M314 : Et est-ce que tu as parlé de ton voyage à toi aussi ?

C314 : Oui, oui, on a parlé de ce qu'on avait fait, où on avait été, des gens qu'on avait rencontrés, nous on avait pas mal voyagé avec Paule et Stéphane, jusqu'à Santiago, on avait fait la Bolivie jusqu'à Santiago ensemble. Et / ouais on a parlé des gens enfin, moi j'ai parlé des gens avec qui j'avais voyagé, et eux aussi ils avaient fait des rencontres, ils avaient voyagé avec des gens et puis ils s'étaient séparés, et ils s'étaient / Mais c'est marrant parce que finalement dans ces trois jours on était plus proches d'eux que par exemple Paule et Stéphane. Qu'on a plus jamais revus, on a plus communiqué après. Alors que je pense que notre vision, ou notre ressenti était plus proche du leur, finalement. Comme quoi c'est pas le temps que tu passes avec quelqu'un qui fait que tu le connais, c'est plus les expériences que tu as partagées, que tu as traversées, qui te rapprochent, tu peux vivre à côté de quelqu'un sans le connaître finalement.

M315 : Et donc par rapport à une rencontre d'une personne qui vit là, d'un local, c'est le même type de rencontre pour toi ?

C315 : rencontrer un voyageur ?

M316 : Ouais, cette rencontre là en particulier, on va rester sur la rencontre. Est-ce que tu dirais que c'est le même type de rencontre ? Vous parlez de la même chose ?

C316 : Non, en fait pour moi c'est pas différent. / C'est pas différent parce que ça je l'ai gardé, aller vers l'autre.

M317 : Par exemple, quand tu parlais de ta rencontre avec Lise, la fille du guide ?

C317 : Ben là c'était plus difficile, parce qu'il y avait la barrière de la langue et puis c'était le début du voyage, donc déjà quand tu ne parles pas la langue c'est pas évident, au départ en tout cas. Après tu te rends compte que finalement, je vois au Guatemala j'ai discuté avec plein de gens, pendant huit heures dans un bus. Et finalement après, une fois que tu maîtrises un peu la langue c'est quand même beaucoup plus facile. Parce que quelqu'un, quand tu arrives pas, alors / en Inde, tu vois, on avait des rudiments, enfin on arrivait quand même à communiquer, mais au départ il fallait franchir ce truc de se dire : « on parle pas la même langue, comment on va faire pour communiquer », après j'avais plus cette appréhension. Tu te livres, tu te lâches aussi, parce que, / tu vois en France tu dis je ne parle pas bien l'anglais, avec l'accent, donc du coup tu ne parles jamais anglais, tu ne progresses pas et là-bas en fait personne ne te juge, tu parles pour communiquer, c'est tout, c'est nécessaire, c'est vital, et / et c'était plus facile avec, et c'était même **agréable** de parler avec Doris et Jean-Luc de pouvoir parler **notre langue** aussi, finalement, c'est plus confortable. Mais la Suisse et la France c'est différent, des cultures différentes, / c'était des étrangers quand même et on était des étrangers pour eux. Je veux dire, il a fallu qu'on aille vers eux et qu'ils aillent vers nous. Et qu'ils nous laissent rentrer et ils nous ont laissé entrer, donc je pense que c'était une rencontre au même titre que des gens qu'on aurait rencontré ou avec qui on avait voyagé, Bart, ou des locaux, ou le gars qui nous a accueilli à « Mon Ami » ou / c'est des, c'est des, pour moi c'est le même genre de rencontre. Après ce qui est plus facile, c'est qu'on a / on a une expérience commune, alors une expérience commune, c'est pas la même expérience, mais un type d'expérience commune. En tout cas moi j'ai gardé ça, quand je suis rentré après le voyage franchement j'avais / j'ai le contact plus facile, je parle plus facilement avec les gens. Et peut-être même que ça se voit parce que les gens ils viennent plus facilement vers moi.

M318 : Donc quand tu les as rencontrés eux, tu avais le même sentiment de voyager de rencontrer en voyage, que ?

C319 : Mais en fait quand tu voyages, tu ne fais pas vraiment la différence entre un voyageur et un local, tout est nouveau. Et quand tu vas aborder quelqu'un tu vas regarder, tu vas essayer de te dire : « oui lui c'est un européen », mais de quel pays il vient tu ne sais pas jusqu'à ce que tu aies commencé à parler. C'est même possible que Doris et Jean-Luc la première fois qu'on se soit parlé, on se soit parlé en Anglais, tu vois. Ou alors ils nous ont entendu parler en Français et ils se sont dit « ah ». Mais à priori quand tu abordes quelqu'un, tu ne sais pas du tout quelle langue il parle,

ni d'où il vient, ni ce qu'il a fait. Mais comme ils voyageaient comme nous, ils voyageaient longtemps, ils changeaient de pays, c'était pas comme rencontrer des backpackers qui se sont installés à Atacama, depuis deux ans, c'était, c'était pas pareil / c'est plus dur ça, pour moi

M319 : Ben parlons d'Atacama, si tu veux bien, raconte-moi.

C319 : Ben moi j'ai, je ne m'étais pas beaucoup renseignée sur le voyage avant de partir, sur, je m'étais renseignée sur les lieux touristiques à visiter, les pierres, les monuments, et tout, éventuellement sur l'histoire des pays, mais il y avait pas internet, il y avait que les guides bleus à la bibliothèque, ils avaient vingt ans. Et ce que je voulais dire c'est que quand je suis arrivée à Atacama, ben j'ai été choquée, parce que je me suis dit que en fait les gens qui étaient là, c'était des étrangers qui étaient venus s'installer ici. En fait quand je suis arrivée à Atacama, je ne m'attendais pas à voir / des étrangers **installés** dans ce pays, enfin au Chili, comme des chiliens. Et en fait, une enclave *backpacker*, je ne savais ce que c'était, donc j'ai vraiment découvert ça là-bas. Et au début j'étais vraiment choqué parce que je me disais mais, mais ces gens c'est pas leur pays, mais qu'est-ce qu'ils font ici. Et puis, enfin, ben je me posais la question de la place des locaux, tu vois, qu'est-ce que, enfin, / sur quel plan mettre les locaux, sur quel plan mettre les *backpackers*, et moi comment je me situe là au milieu enfin, il fallait trouver sa place, tu vois. Est-ce que je suis un touriste, est-ce que je suis un voyageur, est-ce que c'est pareil, est-ce que / tiens ouai, tu peux comme ça voyager et t'installer quelque part, c'est pas chez toi et en faire un chez toi. Mais en même temps comme il y a plus de *backpackers* qui viennent des quatre points du monde que de chiliens, est-ce que c'est encore le Chili ? Enfin, tu vois, c'était assez, ça m'a vachement perturbé. / Et j'ai toujours pas trouvé de réponses d'ailleurs. / J'ai revécu ça à Paï [Thaïlande].

M320 : Et quand tu dis ils se sont installés là, comment tu le ?

C320 : Ben ils ont certainement voyagé, et puis ils ont trouvé cet endroit, ils ont peut-être trouvé un rêve dans cet endroit finalement. Quelque chose qu'ils cherchaient et qu'ils ont trouvé et ils y sont restés.

M321 : Et ils bossaient là ?

C321 : Ouai, ils avaient ouvert des restaurants, des tours de voyages, des chambres d'hôte, une boulangerie, enfin je veux dire c'était une ville, un petit village, non c'était encore un village, à

l'époque. Mais fait de bric et de broc, et puis des styles complètement différents, il y avait un restaurant on aurait dit, on se serait cru au Mexique, enfin.

M322 : Et t'avais envie de rester là ?

C322 : Au début non, au début franchement je te dis je trouvais /

M323 : De t'installer ?

C323 : Ah de m'installer, non. Ah non ça ne m'a même pas effleuré, enfin je ne crois pas que ça m'a effleuré, je ne sais pas, je ne sais pas si j'y ai pensé. Mais même de rester, je ne savais pas trop, tu vois. Mais après, finalement, / la boulangerie, tous ces gens qui, il y avait plein de voyageurs finalement qui étaient là, et des voyageurs qui n'étaient pas là non plus pour rester, qui étaient là pour le voyage, ou pour des vacances, ou pour se poser, / et il y avait des gens vraiment chouettes. Il y avait cette fille, je ne me rappelle pas de son prénom, qui s'occupait des loups, et qui chantait super bien, avec sa guitare, et on a passé des supers moments, sur le toit de la boulangerie, ça sentait bon, et c'était vraiment des supers souvenirs, mais c'était comme, / c'est comme des parenthèses hors du voyage, parce que finalement, je ne dis pas que ce n'est pas le voyage, c'est complètement le voyage, mais par rapport aux rencontres tu vois. Quand tu rencontres des étrangers et que tu rencontres des gens qui / qui voyagent, c'était encore différent, c'était un autre type de rencontre.

M324 : Et tu es restée longtemps ?

C324 : Je ne sais plus, je dirais deux-trois jours. Comme ça.

M325 : Et tu en as connu d'autres ?

C325 : Ouai, à Paï en Thaïlande aussi c'était comme ça, / après il y en a sûrement eu d'autres.

M326 : Vous les recherchiez ces endroits ?

C326 : Non c'est des hasards, on ne savait pas du tout que San Pedro de Atacama c'était comme ça, / pas du tout / Puerto Escondido c'était un peu aussi comme ça, bon on y est pas resté longtemps mais il y avait aussi des européens, des américains qui s'étaient installés, qui louaient des surfs, des bodyboards, qui faisaient des tours en bateau pour voir les tortues, donc je veux dire c'était pas le mexicains finalement qui faisaient tourner le tourisme local, enfin pas que, de loin pas que. C'est là que j'ai appris ce que c'était une enclave *backpacker*, je ne connaissais pas ça moi avant.

M327 : Donc tu différencierais ça de la rencontre avec Doris et Jean-Luc ?

C327 : Ben parce qu'ils étaient que deux. Quand tu arrives dans une enclave *backpacker*, ils sont cinquante, soixante, t'es, t'es, oui je sais où, quand tu arrives à Kaosan à Bangkok, quoi. C'est comme à Paris t'as des quartiers, quartier chinois, quartier, ben là c'est le quartier *backpacker*. Donc tu peux te retrouver pour échanger les bons plans, c'est aussi intéressant parce que tu parles avec des gens qui ont voyagés, ou des gens qui sont restés là, qui sont venus juste pour être là, ou des gens qui ne sont plus jamais repartis, mais tu te dis que finalement il y a énormément de choses à apprendre de chacun, c'est sûr. Après avec des visions du monde qui correspondent à la tienne ou pas. Moi des *backpackers* qui, au centre de Bangkok, se baladent en maillot de bain avec des paréos, non, c'est pas, pour moi c'est pas bien, parce qu'ils ne respectent pas la culture bouddhistes, parce qu'ils font comme chez eux, et une enclave *backpacker*, tu fais comme chez toi, ben t'as pas su t'adapter, quoi. Et ça pour moi, c'est pas bien. Moi ces *backpackers*-là je les fuis, plutôt. Mais après, ouai, forcément t'as des aprioris sur les gens, d'autant plus quand ils sont *backpackers*, mais finalement quand tu es là-bas, t'es aussi un *backpacker*, quoi. T'es comme eux, quand tu te retrouves dans des endroits comme ça, t'es pas différent d'eux.

M328 : Donc à Ushuaïa, ce n'était pas dans une enclave *backpacker* ?

C328 : Non pas du tout, c'était des locaux, alors des locaux, c'était peut-être des Chiliens ou des argentins qui avaient migrés, qui étaient venus s'installer là, tu vois. Mais en tout cas, ils étaient là depuis un moment, et c'était une famille, et quand on est partis ils étaient tellement choux, ils ont vérifié qu'on avait bien les bons billets de bus ils nous ont serrés dans leurs bras, ils ont vérifié deux fois qu'on avait tout notre trajet qui était bien, enfin, je veux dire, non pas notre billet de bus, c'était notre billet d'avion, voir si ça collait. / Ils étaient vraiment tellement / à la fois c'était un hôtel, donc à la fois t'avais cette distance, donc c'était pas une *hospedare*, c'était vraiment un hôtel, mais en même temps t'avais une cuisine commune, il y avait une salle de bain commune, donc forcément ça fait que les gens se rencontrent. / Et puis en fait ils se sont vraiment pris d'affection pour nous. Ils se sont comportés avec nous comme des enfants et des parents.

M329 : Et vous êtes restés là-bas combien de temps ?

C329 : Je crois qu'on est restés trois – quatre jours, non peut-être plus, à Ushuaïa on est resté plus que ça en fait. Avec Jean-Luc et Doris on a dû rester trois-quatre jours, on est resté une semaine.

M330 : Et vous avez fait quoi là-bas pendant une semaine ?

C330 : Et ben on a vécu au rythme local, oui on s'est promené, on a squatté, on a cuisiné, on a vécu comme les locaux, à l'intérieur au chaud parce que dehors il faisait froid [Rire]. Ouai.

M331 : C'était un moment particulier dans ton voyage, ou ?

C331 : Ouai c'est un moment où tu te poses, c'est comme quand tu te poses sur une place et que tu observes, tu fais partie du / tu retrouves des routines quoi. / Tu regardes la télé, tu te cuisine des petits plats, tu vas faire un petit tour, on a été voir aussi un petit parc où il y avait des castors, qu'on a jamais vu d'ailleurs. On a été aussi se balader sur la jetée, plusieurs fois, dans le centre-ville. Tu erres.

M332 : Et Ushuaïa c'est tout au sud, vous veniez de faire un long voyage jusque-là ?

C332 : Ouai, ouai, tu te reposes, tu vois tu te ressources.

M333 : Tu m'as dit que ça faisait trois mois environ, vous aviez fait combien de pays ?

C333 : Ouai, Pérou, Bolivie, Chili. Toute la descente du Pérou jusqu'au sud, quoi, donc ça représente cinq mille kilomètres. Mais / on avait quand fait la randonnée à Torres Del Paines [Patagonie chilienne], on avait eu froid, enfin je veux dire on avait sacrément bien baroudé, là on avait trouvé, en fait cet hôtel c'était comme un cocon, quoi. Alors c'était kitch à mort mais c'était un cocon. C'était tout, moi je revois exactement / ce que je voyais par la fenêtre, tellement j'ai dû passer de temps à observer par la fenêtre, à regarder dehors. Il y avait un genre de *no man's land* comme ça derrière l'hôtel, et après il y avait la mer enfin le canal Biggel, tu le voyais en biais comme ça, et il y avait une espèce de retenue d'eau, enfin il y avait un genre de château d'eau comme ça, tu vois un peu comme à l'américaine comme ça en bois avec un truc rouge et blanc et puis il y avait des maisons comme ça avec des murs qui étaient tout, pas de fenêtres comme si t'allais coller une maison contre. Tu vois c'était même pas beau, c'est pas beau Ushuaïa, c'est pas beau, et pourtant il y a une âme, c'est chaud, quoi. Il y a une chaleur dans cette ville, moi j'ai trouvé du réconfort dans cette ville, c'était comme un petit cocon, t'avais pas envie de partir, t'étais posée, t'étais bien, les gens ils étaient détendus, ils étaient gentils. Enfin ils étaient, pas gentils, ils étaient amicaux, tu vois moi je me suis sentie tout de suite à l'aise.

M334 : Et la rencontre avec Jean-Luc et Doris, elle faisait partie tout ça ?

C334 : Ouai / c'était normal / enfin je veux dire / on s'est même dit : ah, punaise, déjà ils partent », enfin je crois.

M335 : Et il y a une question que je ne t'ai pas posée par rapport à cet endroit, sur ce moment ?

C335 : / J'ai beaucoup regardé la télé. / Il y avait même un napperon sur la télé, et il y avait un couvre-lit rose brillant, je me rappelle [rires] c'était d'un kitch, et il y avait des portes à battant pour aller dans les douches ça je me rappelle aussi. Qui donnait directement dans le couloir, d'ailleurs, c'était vraiment drôle. Tu vois si tu me disais, si tu veux aller dans un endroit où il fait froid, un endroit où, / parce que les conditions elles étaient dures, dehors il y a eu un peu de soleil, mais il faisait froid, il y avait du vent, des fois il y a eu de la pluie, et en fait, pourtant, cet hôtel il était vraiment chaleureux. On était bien, comme à la maison.

M336 : Et après ça, vous étiez où ? C'était quoi la suite du voyage ?

C336 : On était à Buenos Aires, et on est resté rien du tout on est repartis. / **Ah, mais non**, attends, / non, non, non, après Buenos Aires on était à Mendoza, et après Mendoza, et ben on est reparti de Santiago. / Et Mendoza, c'est pareil on s'est posé / tranquille, vivre sa vie, là c'était plus sur les places, il faisait chaud, vivre dehors, quoi. Parce que quand même en Amérique du Sud, à la fin on était beaucoup dedans. Enfin on était dehors, mais dès qu'on était pas dehors, on était au chaud, dedans, parce qu'il faisait froid. / Là à Mendoza tu retrouvais le soleil, tu retrouvais tes shorts, tu retrouvais les gens dehors, les fleurs, les places. Ah c'était super agréable.

M337 : Et après ça vous étiez où ?

C337 : / Ben après / est-ce qu'on était aux Etats-Unis tout de suite, je ne me rappelle plus. / Ah ouai on était au Mexique, puis après au Guatemala, et puis après on était au Honduras.

M338 : Et est-ce que tu as l'impression que le voyage ?

C338 : Le rythme, si tu veux, le rythme était plus intense au début du voyage, c'est tu veux, Ushuaïa c'est un, en fait même avant Ushuaïa, moi je dirais que, déjà quand on a pris le bateau pour descendre à Puerto Natales [Sud de la Patagonie], ça opère un changement de rythme. Par rapport au reste du voyage, parce que c'est un moment où, déjà t'es sur un bateau [quatre jours] et il y a rien à voir, tu peux que voir que ce qu'il y a autour de toi, tu peux pas sortir, tu peux pas agir, t'es obligée de te poser, et d'être dans la contemplation. / Et tu vois pour Torres Del Paines [après le

bateau] on avait un objectif, c'était de faire la randonnée, mais chez Nancy on était super bien aussi [chambre d'hôte avant la randonnée]. / Et du coup le voyage n'est plus le même, c'est le rythme, il est plus le même, quoi. / tu prends ce temps de la contemplation. / Tu prends ce temps de la rencontre, tu prends ce temps de / ben j'ai pas fait de sortie sur le canal Biggel, on a pas vu les phoques, mais ça va aller, on a rencontré Jean-Luc et Doris, on a été faire une ballade, pas prestigieuse mais c'était génial et on avait une vue de « ouf » sur Ushuaïa. Et ça c'est / ça c'est / c'est plus / c'est différent, c'est pas plus ou moins, c'est autre chose. /

M339 : Ben je te remercie, si tu veux on passe à une autre situation que j'aurais voulu, parce que tu m'en a parlé dans le premier entretien, et tu m'en a parlé avant, est-ce que tu veux bien me parler de quand tu étais en Thaïlande au bord de la mer ?

C339 : Oui, qu'est-ce que tu veux savoir ?

M340 : Est-ce que tu veux bien me parler de ce moment ?

C340 : // [Silence] voilà, j'ai tout dit [rires], tu vois ça là, le silence // ça / c'est tout, le bruit de la mer, / et puis comme tu ne peux pas rester là face à la mer pendant des heures sans que les gens ils se disent, elle saute, elle se suicide, elle débloque, elle va pas bien, tu pêches, mais ça sert à rien, tu choppes rien, parce que tu as une bouteille en plastique avec un pauvre fil et un hameçon, totalement inefficace, sauf quand tu es sur un bateau et que tu fais du snorkeling, mais là c'était totalement inefficace, mais ça légitime ta position d'être tranquille face à la mer en train de pêcher, tu vois.

M341 : Et t'as pêché avec une bouteille et ?

C341 : ouai et un fil, ça marche, en fait ça marche quand tu fais gaffe, quoi. / Ben disons j'arrivais à attraper plus d'appâts que de poissons à bouffer, et c'était génial.

M342 : Parce que tu me parlais d'une canne à pêche.

C342 : Ouai après j'étais m'acheter une canne à pêche, mais au départ j'ai pêcher avec une bouteille et un fil, mais après je me suis dit que si vraiment je me mets à pêcher-là, ça va pas le faire. Donc j'étais m'acheter une canne à pêche, j'ai traversé l'île, oui parce qu'on était sur une île, / on était sur quelle île ? Oh je ne me rappelle plus. / Ko Samet. Ouai donc j'étais acheter une canne à pêche avec des hameçons et j'ai pêcher une dizaine de jours. Tous les jours, c'était génial. Donc ce qu'il

faut savoir, c'est que mon mari il écrivait, et comme il y avait rien à faire, j'ai décidé de pêcher, alors j'ai pêché pendant une dizaine de jours et alors, ce qui était marrant c'est que il y avait des petits vieux qui pêchaient aussi sur un rocher un peu plus loin, et je voyais bien que de temps en temps ils m'observaient et que / Et j'ai commencé à sortir des poissons, bon ils étaient pas gros, mais j'en ai quand même attrapé. Ben la première fois ils étaient venus voir le soir, dans mon trou d'eau, il y avait rien, bon, alors ils sont juste venus voir et puis « mmh ». Et puis quand même j'ai attrapé des poissons et quand j'ai commencé à attraper des poissons ils étaient trop marrants, quoi. Ils étaient morts de rires. Si ça se trouve ils ne se mangeaient pas, les poissons que j'avais attrapés [rires]. Mais c'était marrant parce qu'ils étaient plein de bienveillance dans leurs yeux, je ne comprenais rien à ce qu'ils me disaient, mais au fond ils étaient fiers, quoi, que j'ai persévéré, que j'ai fini par attraper des poissons. Et moi je rêvais que d'une chose, c'était d'attraper des poissons comme au sud de la Thaïlande et de me faire un barbecue sur la plage. Mais c'est jamais arrivé. [Rire].

M343 : Si tu veux bien on revient au moment où tu es face à la mer, et toute seule, et t'arrives à te rappeler un moment comme ça où t'étais, t'arrives à te replonger dans un moment comme ça ?

C343 : Ouai je le vois très bien.

M344 : Et t'es quoi, debout ?

C344 : Alors j'étais debout, après j'étais assise, j'étais accroupie.

M345 : Non mais un moment, choisi un moment.

C345 : Ben j'étais assise, enfin un peu accroupie, comme ça, j'avais un pantalon thaï rouge, qu'une thaï m'avait offert d'ailleurs.

M346 : Et qu'est-ce que tu vois devant toi ?

C346 : La mer et alors au fond il y avait des nuages qui passaient. **Et tous les jours, tous les jours,** c'était différent. Et pourtant

M347 : Et là c'était comment ?

C347 : Ben là c'était si tu veux dans la journée il y avait des tons de gris, de bleu.

M348 : Non mais à ce moment-là, si tu veux bien, choisi un moment précis.

C349 : Ben là, à ce moment-là, ben, non alors plus tard le soir, Je suis assise, je ne vois pas ma canne à pêche, mon regard il est plus haut, et je vois le ciel, et c'est / la mer elle est pas tellement agitée, il y a quelque vaguelette et c'est pas, et au fond c'est, c'est, orange comme ça, et l'horizon il est bien droit, tu vois, comme ça, et il y a le soleil qui se couche, quoi. Voilà.

M350 : Et t'es là combien de temps comme ça ?

C350 : Et ben jusqu'à ce qu'il se couche.

M351 : Et ça dure ?

C351 : Ouai ça dure depuis, ben, ça dure, ça dure, ça dure, quoi.

M352 : Et t'es là, tu vois, il y a beaucoup de vagues, il y a du vent ?

C352 : Non, non, là il y a pas de vent, non. Je te dis l'eau elle est plus au moins tranquille. Mais on dirait quand même qu'au fond, il y a un orage qui se prépare, je me demandais s'il n'allait pas pleuvoir, je me rappelle de ça.

M353 : Tu vois un bateau ?

C353 : Non pas de bateau. / rien.

M354 : Et qu'est-ce que tu ressens à ce moment-là ?

C354 : / Le calme, le silence, la zénitude, je ne sais pas si ça existe. /

M355 : Est-ce que tu penses à quelque chose en particulier ?

C355 : // C'est / en fait tu te ressources, tu vois. / T'es en train de capter toute l'énergie de la mer, toute cette force, tu vois. C'est comme si / tu te remplis / de tout ça, de ce vide en fait, c'est bizarre ce que je dis, de se remplir de vide, mais / enfin de se remplir de calme, de beau, d'espace, parce que quand tu as la mer en face de toi c'est à la fois petit et infini, et fait tu te nourris de ça. / c'est tout. / **tu pense pas, je pense à rien**, / mon esprit il est libre, tu vois, je ne suis pas en train de me dire : « ah combien de poissons je suis en train de pêcher, ah, tiens je vois ça. » Non je ne réfléchis pas, mon esprit il est au repos. / Il est / il est // ouai, tu penses à rien, tu penses juste au moment présent, là où t'es, et tu te dis, **tu te dis rien**, tu te remplis de ce que tu vois, et tu t'en nourris et c'est comme une force / je veux dire, tu sors d'une expérience comme ça, tu / t'es, t'es, t'es / tu peux tout surmonter.

M356 : Quand tu dis tu te remplis, tu te nourris, tu as l'impression que ton corps se remplit, où qu'il y a un vide ?

C356 : Non il y a pas de vide, mais t'as l'impression que tu captes l'énergie qu'il y a autour de toi. Tu vois ce que je veux dire ?

M357 : Tu le sens dans ton corps ?

C357 : Tu sens que tu te redresses, que tu fais face, que tu te recharges, que tu es plus fort. / tu es plus fort.

M358 : Et à ce moment-là, tu pensais à ton voyage, ou pas du tout ?

C358 : Non pas du tout.

M359 : Pas du tout.

C359 : Non, pas du tout. / Après j'ai sûrement eu des moments contemplatifs, où je me suis dit, qu'est-ce que c'est beau, qu'est-ce que c'est immense, qu'est-ce que c'est calme, tu vois. J'ai dû me le dire à moi-même. Probablement, me parler à moi-même, tu vois ?

M360 : Et sur l'ensemble de ces dix jours, est-ce que, ouai tu réfléchissais un peu, ou pas du tout ? C'était dix jours un peu comme ça ?

C360 : C'est comme si les réflexions qui se menaient, se menaient au deuxième plan, tu vois, tu n'y as pas accès en fait. / Je dirais pas que mon esprit il était en repos / mais j'avais pas accès à la réflexion qui se menait en arrière-plan, comme dans un ordinateur quand il y a un programme qui est en train de se mettre à jour, et que toi tu continues à travailler sur autre chose. Ou que tu le laisses en veille, pourtant il continue à travailler.

M361 : Et comment tu sais que ça travaille ?

C361 : / Tu le sais que ça travaille parce que / parce **que tu sens** que ça se construit. / Tu sens que / tu sens que tout ce que, tu vois, tout ce que tu as vu, tout ce que tu as traversé, **c'est pas pour rien**. / Tu sais pas quoi / tu sais pas pourquoi / tu sais pas à quoi ça va servir, mais ça se construit, **c'est sûr** que ça se construit, **tu le sens, tu le sais, tu le perçois**, en fait c'est ça, tu le perçois / mais tu ne le saisis pas, /c'est ça / c'est exactement ce sentiment-là, tu vois. Tu le ressens, **tu le perçois, quelque chose se passe**, mais il y a pas de mots, mais tu te dis pas à toi-même : « ah oui, je suis en

train de faire ça, parce que », il y a pas de déduction, il y a pas de réflexion logico-mathématique, quelque se passe, quelque chose se construit, quelque chose / te pousse en avant, parce que pourquoi tu vas te relever pour pêcher, quoi. / Parce qu'il y a quelque chose qui est positif, sinon tu ne retournes pas pêcher pour faire du **rien**. Personne ne fait ça. / Ou alors t'es dépressif, quoi.

M362 : Et est-ce que tu avais le sentiment que tu avais besoin de ça, à ce moment-là ?

C362 : / Je ne sais pas, mais en tout cas t'y vas, quoi. Tu ne te poses même pas la question. / C'est presque peut-être un besoin, je ne sais pas. / Mais ça se construit, c'est là, ça grandit, ça se nourrit de tout ça, tout ce positif, toutes cette beauté, tout cet espace, le silence, le bruit de la mer. / Tu vois t'es là, t'as les yeux grands ouverts, il y a le hamac derrière toi, il y a le vent, il y a les petits vieux sur le rocher, tu vois le fond de l'eau, c'est transparent, c'est bleu, c'est turquoise, c'est / **et tout ça** / [c'est chuchoté] ça travaille [sifflement en scie] / **Et tu sais** que quelque chose d'extraordinaire va sortir de là, **c'est sûr** / parce que, en fait, moi j'ai pas essayé de donner de sens à ce voyage, tu vois. Je suis partie je n'avais pas un projet. Je m'étais dit : « ouai je pourrai faire des randos », mais je ne me suis pas dit : « ouai, je vais faire un bouquin avec des randos », ou je ne me suis pas dit : « tiens c'est quoi ma passion, en quoi ce voyage il peut m'apporter quelque chose. » Je me suis vraiment pas posé ces questions. / J'en ai parlé, tu vois, comme ça, quand on me demandait, parce que en fait il fallait trouver une utilité, un but. / En fait le but c'est la construction de soi, c'est, c'est, c'est un but intrinsèque, en fait, tu ne peux pas l'exprimer. C'est quelque chose qui se passe / qui t'apaise aussi, tu vois / parce que tu vois des choses qui peuvent te rendre fou / mais en fait non / mais ça ne veut pas dire que tu acceptes tout, tu vois, comme ça. Mais je ne veux pas dire que tu relativises tout, c'est pas ça. C'est autre chose. / Il y a pas de mots, il faut le vivre c'est tout. Il faut que tu ailles pêcher dix jours [rire].

M363 : Tu te dis qu'il y a quelque chose qui se construit de super,

C363 : Ouai, tu sais que ça va être extraordinaire.

M364 : Est-ce qu'il y a quelque chose qui s'est construit ?

C364 : Plus tard, oui, oui, c'est pas plus tard je me suis dit, c'est que au fur et à mesure tu prends conscience. / Tu prends conscience qu'en fait ben, / t'as décodé le monde presque, / tu vois tu as l'impression que tout est plus claire. / Je veux pas dire que t'as décodé tout le monde, mais tu comprends mieux comment les gens ils fonctionnent, comment les gens ils pensent, les cultures

qu'il peut y avoir, les réactions des gens, tu vois c'est comme si t'avais multiplié par mille, ton éventail, en fait, de stimulus-réponse, tu vois. Que tu peux avoir en face de quelqu'un. Et que du coup t'étais plus adapté, en fait au monde. / Donc du coup t'es moins angoissé, t'es plus sûr de toi, mais c'est pas non plus, t'es pas pédant non plus, tu vois. / Au fond de toi / tu sais que quoi que tu entreprennes, tu vas réussir. C'est comme ça.

M365 : Et ça, ça intervient où, en Thaïlande ?

C365 : Oui

M366 : Et ça se situe où dans ton voyage ?

C366 : / Je ne sais pas comme ça / oh je dois être à neuf mois de voyage. / **Ah ben c'est ça**, le temps d'un accouchement. Le temps de construire un / c'est comme un, c'est ça, un parallèle avec la naissance, c'est un peu ça, il faut neuf mois pour construire un être humain, et il faut neuf mois pour réaliser que finalement pêcher dix jours c'est hyper constructif [rire].

M367 : Et donc tu rentres sur le dernier tiers de ton voyage ?

C367 : Oui.

M368 : Tu penses que ça, ça a aussi changé un petit peu ton voyage après, ou ?

C368 : Mais tout change.

M369 : Est-ce que, à ce moment-là, tu commençais à penser un peu au retour ? Est-ce que tu avais des projets ?

C369 : Oui, oui, non les projets je les ai eus en Inde [le pays après la Thaïlande]. Mais pour d'autres raisons. Là je pense qu'il fallait que j'ai des projets pour me raccrocher à quelque chose de concret, parce que la réalité que j'avais autour de moi était insupportable. Cette force qui m'a poussé en avant c'était plus parce que, je pense, après, tu vois avec le recul, c'était une forme de fuite aussi. Ou de protection. / Parce que là je me suis **vraiment** demandé ce que je faisais là. / tu vois, mais / pourquoi je suis là, à quoi ça sert de voyager / et j'ai l'impression de voler l'intimité des gens, enfin leur malheur, leur pauvreté, leur / enfin là je me suis vraiment pas sentie à ma place.

M370 : Dans tout le pays ?

C370 : Non, non, non, j'ai des bons souvenirs aussi, spécialement dans les grandes villes, Bombay, Dehli, surtout Bombay, Bombay c'était terrible, terrible, terrible, l'indifférence est absolument terrible. C'était peut-être ça en fait, d'avoir un projet, pour ne pas être indifférent en fait, c'était peut-être une manière de dire qu'on est encore des êtres humains, et qu'on pouvait aussi faire des belles choses, et donc il fallait créer quelque chose, et avoir un projet c'est créer quoi. Non après au Rajasthan, aller jusqu'au Rajasthan c'était encore très dur, et après ça allait. Dans le nord de l'Inde c'était complètement différent.

M371 : Je regardais par rapport au premier entretien de recherche, je voulais t'interroger sur ton rapport à internet, pendant ce voyage ?

C371 : Ben c'était les débuts d'internet, en France, mais pas dans le reste du monde en fait. Ça c'était assez surprenant de voir le décalage entre notre société et les pays en voie de développement, comme on les appelait, qui étaient bien plus développés que nous, les internet-cafés, nous on a découvert ça au fin fond de Bolivie, et du Pérou, ça existait pas en France. T'étais content quand t'arrivais à avoir internet dans ta maison. Là il y en avait partout des internet-cafés, ils te gravaient tes photos sur CD, où que tu ailles, il y avait toujours quelqu'un qui avait un ordinateur avec un lecteur CDROM, qui pouvait te graver tes photos et te télécharger ta carte. Enfin je veux dire, on avait d'abord des pellicules, on est parti avec un appareil photo argentique et on a fini par acheter un appareil photo numérique en Bolivie, quoi.

M372 : Et t'allais souvent dans ces internet-cafés ?

C372 : Ouai on allait souvent quand même parce que c'était, enfin souvent, on allait peut-être une fois par semaine, après il y a des moments où on y allait plus souvent, aussi, mais en moyenne c'était une fois par semaine. On a dû écrire une vingtaine, une trentaine de mails avec des photos, sur un an, donc c'est même pas une fois par semaine. Bon après il y avait des internet-café, mais il fallait que la connexion elle marche, fallait que le mec il continue à pédaler pour que t'ai de la lumière, non j'exagère mais [rires], mais des fois c'était assez surprenant les installations électriques.

M373 : ça représentait quoi, pour toi ce ?

C373 : Ben ça me permettait de garder des contacts avec ma famille, et mes amis, ça permettait quand même de communiquer, il n'y avait pas de portable quand même à l'époque, il restait le courrier qui mettait un mois à arriver. On était encore, au niveau de la communication, assez isolés.

M374 : Et toi tu aimais bien ces petits moments où t'allais dans les ?

C374 : Oh oui, oui, oui, j'aimais bien.

M375 : Et est-ce que tu as fait un voyage après, à l'ère du smartphone ?

C375 : Oui on était en Thaïlande en famille, on était en Thaïlande pendant un mois et / ah ben c'était complètement différent quoi. Tu réservais par internet, enfin sur ton smartphone, l'hôtel où tu étais déjà, alors que tu étais déjà dans le hall d'accueil quoi, sur Trivago, Booking.

M376 : Donc t'as voyagé avec ton smartphone ?

C376 : Ben pas moi, j'avais pas amené de téléphone, mais mon mari oui.

M377 : Et il l'utilisait beaucoup, pour réserver, pour aller sur les réseaux sociaux ?

C377 : Ah ça je ne sais pas, je ne me suis pas rendu compte, mais pour réserver des hôtels des fois, pour chercher des infos, mais j'ai pas le souvenir qu'il l'ai eu tant en fait. En tout cas moi ça ne m'a pas manqué, je me passe très bien de mon téléphone.

M378 : Et tu penses que tu peux encore voyager sans smartphone ?

C378 : Mais je pense que tu es désavantagé. Je pense que si je devais partir toute seule, je pense que je ramènerais un smartphone. / Mais je ne passerais pas mon temps sur mon smartphone, je pense que je continuerais à garder mes yeux grands ouverts, et à pêcher pendant dix jours [rires].

M379 : Je voudrais encore te poser une question, Si par exemple je te demande c'est quoi être une femme d'un point de vue de la culture française ?

C379 : C'est quoi le rapport ?

M380 : Est-ce que t'arrives à te représenter ça, ou pas ? J'aurais pu te dire c'est quoi l'école dans la culture française ?

C380 : Je vois ce que tu veux dire, mais c'est une question qui

M381 : Mais est-ce que tu arrives, je ne te demande pas de me le décrire, mais est-ce que t'arrives à le définir, ou à l'imaginer ?

C381 : J'ai du mal à le définir sans le mettre en opposition à quelque chose.

M382 : Est-ce que t'arriverais à le définir ?

C382 : Ouai je peux le définir, ouai c'est être capable de prendre des décisions.

M383 : Oui, non, je ne te demande même pas de définition, mais est-ce que tu serais maintenant capable d'imaginer d'un point de vue global, mondial, enfin de l'humanité ? Est-ce que tu arriverais à aller puiser en toi ? Est-ce que tu pourrais aller interroger ton expérience pour ?

C383 : pour définir ce que c'est une femme aujourd'hui ? Ouais c'est là que cette question je la trouve difficile ; et ce serait la même chose pour l'école. Il y a tellement de disparités dans ce que c'est pour moi une femme en fonction quand même des pays, que si je devais te définir, si en un mot, je pourrais te définir ce que c'est une femme au vingt et unième siècle dans le monde, en un mot : c'est des guerrières. / Mais c'est tout ce qui les rassemble, pour moi.

M384 : Et t'arrives pas à venir interroger toutes tes différentes expériences pour venir ressentir, est-ce que tu arrives ?

C384 : Si, mais je n'arriverais pas à globaliser, enfin je veux dire,

M385 : Mais je ne te demande pas une définition, mais est-ce que tu arrives à puiser dans tes expériences ? Est-ce que tu es capables de mettre plusieurs choses en

C385 : En tension. Ben c'est ce que je te dis, oui, parce que je t'ai dit que moi je n'arriverais pas à définir sans opposer des choses.

M386 : Et maintenant je te demande c'est quoi une femme au niveau de l'humanité ? Est-ce que tu opposes les choses ?

C386 : Ben je les oppose, c'est-à-dire, ben c'est quoi une femme par rapport à un enfant, par rapport à sa place dans la société, par rapport à un homme ?

M387 : Ben choisis un truc.

C387 : Ben par rapport à un homme.

M388 : Voilà, maintenant est-ce que tu arrives à le visualiser par rapport à la société Française ?

C388 : Ouai.

M389 : Et maintenant t'arrives à te le représenter par rapport au reste de l'humanité ?

C389 : Oui.

M390 : Et tu fais comment ? Tu penses à tes différentes expériences ? Ou tu penses en Bolivie, en Thaïlande ? Comment tu penses ça ? Qu'est-ce que tu utilises comme outils pour faire ça ?

C390 : Ben là je t'ai dit j'ai vu des images, probablement comme un éventail de situations « t,t,t,t,t, » comme ça.

M391 : Des images précises ou ?

C391 : Ouai des images très précises, et dans ce catalogue je prends des points communs, des points de convergence, je résume ça, et /

M392 : T'arrives à trouver un truc fixe, ou c'est quelque chose de mouvant ?

C392 : Non c'est pas quelque chose de fixe, parce que à chaque fois je trouve un contre-exemple, quelque chose qui annule ce que je me suis dit avant, ce qui fait que c'est assez compliquer à faire.

M393 : C'est quelque chose où tu te rapproches, ou c'est quelque chose où tu tournes autour, ou c'est quelque chose qui bouge ?

C393 : Non c'est plutôt quelque chose comme ça, comme un arbre, chaque situation entraine un, / ça converge et en même temps « Pfffft », tu vois. / Tu te dis ah ben oui, et c'est assez juste mais tu penses à un autre truc et tu te dis ben non, oui c'est un peu réducteur ma vision.

M394 : Et tu utilises des mots, alors, ou pas ?

C394 : Non, pas des mots.

M395 : Des images ?

C395 : Ouai /

M396 : Des sensations aussi, ou pas ?

C396 : Ben non parce qu'en France, les femmes en France j'ai pas beaucoup d'expérience de ce que c'est une femme en France finalement. /

M397 : Ben t'as la tienne.

C397 : Ouai mais la mienne c'est mon expérience, mais tu ne peux pas faire une généralisation sur, tu peux pas définir quelque chose, donner une impression de quelque chose en partant d'un exemple.

M398 : Mais t'as tes amis, tes relations, ta mère, ta grand-mère.

C398 : Oui mais c'est plus dur pour moi de faire ça, que si tu me demandais de faire la même chose dans un autre pays. Peut-être que parce que dans un autre pays j'aurais des stéréotypes, je ne sais pas.

M399 : Est-ce que tu as l'impression de te baser sur des stéréotypes quand je te pose cette question ou ?

C399 : Pour la France oui.

M400 : pour la France oui.

C400 : Ouai, c'est plus dur pour moi.

M401 : Et pour les autres pays c'est des stéréotypes ou sur des ?

C401 : Nan, c'est sur l'expérience.

M402 : Sur ton expérience à toi ?

C402 : C'est comme si, c'est comme si en France, tu connais les gens mais t'essayes de les mettre dans des cases. Tes amis tu essayes de les ranger tu vois. Que quand tu voyages, t'es pas dans le jugement, t'es pas dans essayer pas de rentrer des gens dans des cases, t'essayes juste de comprendre comment ça marche, donc du coup ta vision est beaucoup plus juste je pense, et tes impressions sont beaucoup plus affinées, ajustées, quoi. Alors que en fait en France j'arrête pas de voir des individualités, tu vois, j'arrête pas de voir des cases. J'arrive pas à voir un arbre. / voilà.

M403 : Ben je te remercie.

4.2. Entretiens de recherches de Jean-Luc

4.2.1. Entretien semi-directif de recherche de Jean-Luc, réalisé le 07/04/14 par Skype, durée : 1h45. Interviewer : Mickael Hetzmann (M), interviewé : Jean-Luc (JL)

Mickael 1 (M1) : Bonjour Jean-Luc, je te remercie de bien vouloir faire cette interview. Je vais dans un premier temps rappeler les prérequis de cet entretien. / Tout d'abord, je serai l'interviewer, je me place dans une posture de chercheur. Mon objectif est de recueillir des informations te concernant. Je t'accompagnerai dans un cheminement de tes souvenirs de ton voyage. De ton côté, tu seras l'informateur. Il n'y a que ce que tu apporteras comme information dans cet interview qui est important, l'expérience que tu en as faite de ce voyage. / Mon rôle va être de t'accompagner tout au long de cet entretien semi-directif de recherche. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire qu'il n'y a pas de bonne ou de mauvaise façon de répondre. Tu as le temps de réfléchir, de revenir en arrière et de prendre ton temps. Mon rôle sera de t'accompagner dans ce cheminement. / Lorsque je te poserai des questions, elles seront le plus ouvertes possibles. De temps en temps elles serviront à poursuivre l'interview, relancer un thème ou en aborder un autre. Je ferai aussi quelques reformulations pour bien vérifier si j'ai bien saisi tes propos. L'entretien durera environ une heure trente et sera utilisé dans ma recherche de Master2, sur le rapport entre le voyage et l'éducation tout au long de la vie. / Cet entretien sera enregistré, retranscrit et anonymé. Je te ferai parvenir une copie si tu le souhaites. Est-ce que tu es d'accord avec tout cela ?

Jean-Luc 1 (JL1) : Okay ouais, ça marche pour moi.

M2 : Pour commencer, Est-ce que tu veux bien me décrire les grandes lignes de ton voyage ?

JL2 : Oui, donc les grandes lignes par rapport à l'itinéraire / oui, alors / il y a la carte derrière donc ça tombe bien, donc les grandes lignes c'était l'Asie du sud-est pendant trois mois / après environ un mois entre Japon et Corée du Sud / ensuite trois mois en Australie, et puis / quelques semaines Polynésie, Ile de Pasques, Polynésie Française, et puis après Amérique du Sud pendant environ trois mois aussi de la Patagonie jusqu'en Equateur en montant par la côte ouest. /

M3 : D'accord, donc ça fait une durée totale de un an à peu près ?

JL3 : Une durée totale de presque une année / une année moins deux semaines.

M4 : Et puis ça fait un tour du monde, vous êtes partis d'un côté pour revenir par l'autre ?

JL4 : Ouais exactement, on peut voir ça comme un tour du monde, / et bien que / enfin c'est un tour du monde mais c'est de loin pas tous les pays / c'est déjà un joli aperçu. /

M5 : Est-ce que tu veux me parler de ce qui a motivé ton départ ? Pourquoi est-ce que vous avez décidé de faire ce voyage ?

JL5 : bien en fait / alors, il faut que je réfléchisse là, le point de départ c'était en fait, j'étais parti en Nouvelle Zélande pour apprendre l'anglais. J'avais fait cinq mois /, mais quand j'étais parti j'étais sous contrat, donc au niveau professionnel, et j'avais une contrainte de, donc six mois plus tard je devais reprendre mon travail en Suisse et puis / partant de cette contrainte on avait / j'étais avec Doris, ma copine, en Nouvelle Zélande et on avait entre guillemet à la fin un mois pour voyager la Nouvelle Zélande et on avait aussi envie de visiter l'Australie. Sauf que un mois la Nouvelle Zélande et l'Australie, on s'est dit ça ne va pas le faire. Résultat des courses on a dit okay, on ne fait que la Nouvelle Zélande entre guillemets et on rentre. Par contre tôt ou tard, et si possible plutôt tôt, on revient pour aller en Australie. Et c'est ce qui s'est passé. Retour en Suisse j'ai travaillé pendant une année et demi, et après on s'est dit okay, il faut absolument partir pour aller en Australie, c'était le point de départ. Et le point de départ c'était de se dire environ, l'Australie il fallait au moins trois mois pour pouvoir voir quelque chose. / Et puis quand on se dit trois mois dans le monde professionnel tel qu'on était, ce n'était pas facile comme de prendre trois mois de congés sabbatiques, il fallait plus ou moins donner un congé [un congé est une démission en Suisse Romand] au boulot, après on s'est dit tant qu'on donne son congé pour trois mois, pourquoi pas six mois, pourquoi pas une année. / Et tout c'est enchaîné comme ça.

M6 : Donc vous avez décidé de partir. Quel était l'objectif de votre voyage ?

JL6 : Ben l'objectif c'était un objectif de découverte. / D'avoir été en Nouvelle Zélande on avait vu d'autres paysages, rencontré d'autres personnes. / Et puis on avait cette curiosité de / ben d'en voir plus en fait, d'en voir plus sur d'autres pays. Et puis quand même plus axé, dans un premier temps, sur l'aspect paysage, l'aspect découverte de nouveaux horizons de / de nouveau paysage, peut-être un peu plus que l'aspect culturel, découvrir d'autres personnes, dans un premier temps. / Et puis après ça c'est fait assez facilement en se disant okay, on avait l'Australie, après / on s'est réfléchi quel pays ? Mais les pays qu'on a choisi c'était plus basé sur / alors vraiment une intuition,

une envie comme ça sans trop chercher la raison, donc / typiquement, l'Asie, l'Asie du Sud-Est, voilà, c'est venu un peu comme ça. L'Amérique du Sud, un peu pareil, avec peu d'info qu'on avait, mais plus une envie comme ça. On n'a pas cherché à justifier pourquoi on allait, on partait dans ce pays ou dans un autre. / Et puis on a rien organisé, ouais le seul truc qu'on a organisé c'est justement, on s'est donné un peu un fil conducteur, à se dire Asie du Sud-Est ecce terra, et quelques noms de pays, quelques durées, et dates, et c'est tout. Aucun programme précis.

M7 : Et entre le moment où vous avez décidé de faire ce voyage et le moment où vous êtes partis, il s'est passé combien de temps ?

JL7 : Je pense qu'il s'est passé / 11 mois, ouais, un peu moins d'une année.

M8 : Et dans quel état d'esprit étiez-vous ?

JL8 : Ben / je rajouterai juste la période qui était, je dirais le plus / étonnant au niveau de l'état d'esprit, c'était / c'était avant vraiment de prendre la décision. Parce que pendant quelques mois ça trotte dans la tête, là cette idée qui arrive, et on se dit oui, non, est-ce qu'on va partir. Et puis, là ça trotte pas mal dans la tête. Ensuite à la décision de partir, et puis là c'est de communiquer aux proches, à l'entourage qu'on va partir, avec les diverses réactions que ça a, et puis après, il y a plutôt comment on va s'organiser, qu'est-ce qu'il faut faire, plus des choses après fonctionnelles, administratives, etcetera. Voilà, préparer le matos, tout ça.

M9 : Comment est-ce que vous avez vécu cette attente ?

JL9 : non je pense que/ on y pensait régulièrement, parce qu'il y avait plein de choses à prévoir, après / l'impatience / je pense que ça allait par étapes, sur la fin / on avait beaucoup de / t'as tellement de choses à faire que finalement t'es content, t'attends vraiment le jour du départ, parce que tu as juste envie d'y aller et de plus avoir toutes les contraintes professionnelles administratives, tout ça. / Ouais c'était, on se réjouissait quoi, c'était (rire), une attente / après tu n'y penses non plus pas tous les jours, si je réfléchis c'est clair que t'es pris dans le travail, mais dès que tu as un peu de temps, tu repenses à ça, quoi. /

M10 : Et est-ce que tu as le sentiment d'avoir fait des sacrifices pour pouvoir faire ce voyage, par rapport à ta vie, à ce moment-là ?

JL10 : Ben disons / non. Je n'ai pas l'impression d'avoir fait un sacrifice. / La seule chose, je dirais il faut prendre la décision, donc, après ce n'est pas un sacrifice. C'est clair, un petit côté / avant de partir hein, un petit côté égoïste à se dire finalement on part, on laisse entre guillemets tout le monde sur place, la famille tout ça. On pense entre guillemets qu'à soi-même. Donc un tout petit côté égoïste qui apparaît. Mais après / si je reviens sur la question qui était est-ce que j'ai fait des sacrifices / non, je n'ai pas fait de sacrifice.

M11 : Comment est-ce que tes proches ont accueilli cette décision de partir ?

JL11 : Alors / de manière assez diverse, je dirais. / Alors si je commence dans l'ordre, mes parents, ils sont plus ou moins tombés de leurs chaises donc, ce n'était pas vraiment la nouvelle qu'ils voulaient entendre (rires). Et puis, un peu / choc, déjà choc / pas vraiment une compréhension, enfin, ouais, en tout cas dans l'état immédiat, ils n'ont pas vraiment compris, je pense, ils ont peut-être compris un peu dans les mois suivants. / après, entourage un peu plus large, frères et sœurs comme ça, pas aussi surpris mais je dirais un peu plus neutre dans le sens où ils se disaient bon ben, tant mieux pour toi, mais sans vouloir peut-être vouloir chercher à comprendre les raisons. Et puis dans le cercle d'amis, / je dirais deux grosses réactions, tu as ceux qui se réjouissent pour toi, cool, machin, super, et puis tu as ceux / un peu / jaloux, je ne sais pas si c'est le mot, mais ceux qui se disent, ah, mais toi tu as de la chance, parce que toi tu arrives à faire ça, moi je ne pourrais pas. Et puis souvent pour des raisons / matérielles en fait que les gens disaient ça. Et puis / les raisons matérielles, les mêmes qui te disaient ça c'est ceux qui avaient une voitures à trente-cinq mille francs quoi, donc, trente-cinq mille francs suisses, donc / ouais en fait, souvent c'était un choix, donc je ne dis pas pour tout le monde, tout le monde n'a pas cette opportunité, mais en tout cas dans le cercle d'amis qu'on avait, je pense que la majorité de ceux qui disaient t'as de la chance, c'est finalement, si eux avaient mis la priorité là-dessus, ils auraient aussi pu le faire. Finalement, peut-être même sans s'en rendre compte, ils attachaient plus d'importance à des choses matérielles qu'à vivre l'expérience d'un voyage. /

M12 : Et au niveau professionnel, les relations au travail, tes collègues de boulot, ils ont compris ta décision, ça s'est fait sans problème ?

JL12 : Disons / ouais ça s'est fait sans problème, donc voilà, la décision, de toute façon c'était annoncé que je donnais mon congé, donc voilà, c'était un fait pour eux, de toute façon, il n'y avait pas vraiment matière à discuter, c'était pas comme si je leur demandais une année sabbatique ou

quelque chose comme ça, après ensuite, / compréhension, ben pareil je pense là il y avait plus de gens qui se disaient lui il a de la chance, encore plus marqué que dans le cercle d'amis. Mais je dirais à ce moment-là, je n'ai pas cherché à comprendre si les gens, au niveau du travail, ils comprenaient, ou ne comprenaient pas.

M13 : Et tu avais ton boulot qui t'attendait en revenant ?

JL13 : Non, alors là c'était / j'ai donné mon congé donc je n'avais pas de travail en revenant.

M14 : Ah oui, donc le congé c'était la démission [rires] là ça c'est la différence de langage [rires].

JL14 : Ben en fait c'était une volonté aussi, par rapport à la contrainte quand j'étais allé apprendre l'anglais en Nouvelle Zélande, je ne voulais pas / Okay, l'idée c'était de faire une année, ce tour du monde, mais je ne voulais pas avoir une contrainte à me dire si tout à coup je me décide de faire quatorze mois, ou si tout à coup je décide d'en faire huit, voilà, c'était vraiment être libre.

M15 : T'avais besoin de trouver assez de liberté pour / pour faire ce voyage. / Alors comment as-tu organisé ton voyage ? Tu me disais que vous aviez choisi quelques pays par intuition, est-ce que vous avez préparé un peu à l'avance, essayé de vous renseigner sur les pays, sur les hébergements ?

JL15 : Alors / ouais, / donc préparer justement le choix de ces pays. C'était un peu la première idée, c'était de se dire quel pays on a envie de faire. Après il y avait quand même l'aspect / comment dire, logistique ou pragmatique de / quel coût ça allait donner, les billets d'avions, qu'est-ce que ça représentait en terme de prix, donc rapidement c'était quand même de trouver une solution avec un groupe d'air lignes pour voir quels étaient les conditions. / Et puis, comme j'ai dit les pays, donc voilà un peu au feeling, après on s'est quand même un peu, une fois qu'on avait choisi les pays, donc voilà on s'était dit tel pays, tel pays. La question c'était quelle séquence. Dans quel ordre. Par où commencer. Est-ce que je pars d'abord en Amérique du Sud, ou est-ce que je pars en Australie, est-ce que je pars en Asie. Puis là on avait / on avait peut-être un peu moins internet qu'aujourd'hui, on avait acheté un bouquin sur les conditions météo, environnementales des pays et tout ça. On avait un petit peu regarder les saisons pour chaque pays et puis, basé là-dessus on / tu te dis okay, à priori si on part en janvier, ce qui était le cas, il faut plutôt commencer par l'Asie du Sud-Est, et puis voilà, puis petit à petit ça donne le fil conducteur et puis / et puis voilà, on sait l'itinéraire, après la durée dans chaque pays, donc là un peu / l'idée c'était de partir une année, donc voilà, tu sais que tu as douze mois. Trois mois pour l'Australie, on l'avait en tête avant, on n'avait pas remis

ça en question. Et puis après tu divises / tu divises un petit peu pour essayer de passer un petit peu de temps un peu partout, aussi avec la logique de se dire dans les pays à priori qui étaient pas trop chers de passer un petit peu plus de temps que dans les pays chers. Le Japon on s'était donné maximum deux semaines parce qu'on ne voulait pas trop griller d'argent, enfin a priori c'était un endroit cher, donc voilà.

M16 : En plus c'était au début de votre voyage, il me semble.

JL16 : Ouais c'était relativement au début alors / ouais c'était après trois mois qu'on est arrivés au Japon.

M17 : Avais-tu des projets dans ce voyage ? / Un fil conducteur ? Ou un carnet ? Des photos ? Ou quelque chose en particulier ? Ou ça dépendait des pays ? / Ou il n'y en avait pas ? /

JL17 : Dans le genre projet / un objectif durant le voyage / je dirais j'étais parti vraiment dans l'idée de / j'allais presque dire de prendre du bon temps, donc sans avoir un objectif de vouloir travailler ou vouloir faire quoi que ce soit ou d'humanitaire ou peu importe, c'était vraiment dans l'idée loisir, voyager. / Après / moi dès le début j'avais décidé de quand même faire, mais pour moi-même disons, un récit de voyage, donc chaque jour j'ai pris des notes sur / plus des notes assez factuelles, plus / où est-ce qu'on allait, ce qu'on faisait, voilà, des choses assez terre à terre, plutôt que des impressions, aussi un peu, mais c'était quand même plus axé factuel donc /

M18 : Un peu comme un journal de bord ?

JL18 : Voilà un journal de bord que j'ai tenu systématiquement tous les jours durant tout le voyage. / Qui a fini par faire pas mal de page quand même. / Et puis sinon l'autre projet, enfin l'autre projet je pense plutôt c'était en partant l'idée de / de trouver, comment dire, se donner ce temps pour que en rentrant vivre différemment. / Donc c'était un petit peu ça quand même ça l'état d'esprit en partant, c'était de se dire / okay là on a une année, on va voir plein de choses, après en rentrant je ne me voyais pas / retravailler de la même manière je dirais. J'avais envie de faire autre chose / j'allais dire trouver une solution pour sortir du moule social classique. /

M19 : Qu'est-ce que tu as amené avec toi dans ce voyage ?

JL19 : / Au niveau matériel ?

M20 : Oui au niveau matériel.

JL20 : / Au niveau matériel pas grand-chose, enfin pas grand-chose, voilà, le but c'était de voyager en sac à dos, donc, voyager relativement léger, / premier élément, sac à dos, approprié, après c'était / d'abord un petit peu de côté, / voilà les habits qui faut mais un minimum en se basant, voilà en se disant qu'on va laver à mesure, quelque, l'aspect médicament, pharmacie, l'aspect papiers, donc billets d'avions, passeport, etcetera. Puis voilà, un carnet pour écrire, un stylo. / Finalement pas grand-chose, on se rend compte que en partant comme ça, le sac faisait 12-13 kilos / j'avais moins de bagages que si je partais d'habitude, normalement, deux semaines en vacances. / Un appareil photo tiens (rires).

M21 : Qu'as-tu ressenti le jour de ton départ ?

JL21 : Ben / c'était / assez divers, ça a dépendu des moments par rapport avec qui j'étais. / Quand j'étais, pour nous, avec ma copine, on était super excité à l'idée de partir. Après le dernier jour c'était aussi encore l'occasion de voir / je m'en souviens le dernier jour j'ai pris le repas de midi encore avec ma famille avec mes parents, et là c'était un moment / il y avait un gros coup de blues, un grand coup de / pas de l'angoisse, c'est peut-être pas le mot, mais un peu de la peur, tu te dis là mais qu'est-ce que je suis en train de faire, c'est quoi cette connerie et finalement tu finis en larmes, tout le monde pleure, et ça fait bizarre, en plus mon père quand je suis parti, il m'a dit au revoir parce qu'il était sûr de ne pas me revoir, parce que pour lui j'allais mourir je ne sais pas où, donc ouais, ça fait / plutôt un mélange entre peur, tristesse et puis être super excité de partir. /

M22 : Qu'as-tu ressenti lorsque tu es arrivé dans ton premier pays ?

JL22 : / Arrivé dans le premier pays ? / Alors au moment de l'arrivée c'était / c'était assez cata de mon côté parce que / j'avais été malade dans l'avion, j'étais parti avec une grippe intestinale donc, j'étais arrivé à Bangkok en étant complètement out. Donc ce que j'ai ressenti je suis arrivé dans un endroit que je ne connaissais pas, il faisait monstre chaud, / ça grouillait partout, il y avait du monde partout / je suis arrivé dans l'auberge de jeunesse en suivant ma copine qui s'est occupée de trouver les moyens de transport pour y arriver. Et puis voilà, la première nuit c'était vraiment de me dire mais je suis taré, qu'est-ce que je fais là, j'aurais jamais dû partir, / ouais, en gros voilà, que j'ai fait la plus grosse connerie de ma vie et puis que, / voilà que ça va être l'horreur. / et puis / ouais ça c'est la première impression.

M23 : Et puis après, ce début de voyage ?

JL23 : Alors après, voilà, ça évolue rapidement, parce que / déjà, heureusement vu que c'était que une petite grippe intestinale, l'état de santé au bout d'un jour, ça va déjà mieux, ça fait le tour, après on réalise que quand on sort dans la rue à Bangkok, ben oui il y a des gens partout, ça grouille, mais en fait / on est parti avec dans la tête toutes ces idées préconçues, évidemment, dans notre entourage, t'as toujours des petits malins, tout le monde te raconte des choses négatives, donc : « ah ouais moi je connais tel et tel qui est allé là, il s'est fait tuer, je connais tel et tel qui s'est tout fait voler enfin, finalement tu as quand même un peu tout ça, les premiers jours, dans la tête, il faut quelques jours pour prendre confiance pour se rendre compte que ouais okay bien sûr, il se passe des choses mais en fait, nonante-neuf virgule neuf, neuf, neuf pour cent des gens qui sont à côté de toi, il ne vont pas te sauter dessus, ils ne vont pas te mettre un couteau sous la gorge ou bien, même pas te voler, ou ils ne vont même pas te vouloir du mal. Et puis donc petit à petit, cette prise de confiance, et puis je dirais au bout de deux, trois jours vraiment le / vraiment le voyage qui commence je dirais, vraiment la / ouais tu prends vraiment du plaisir et tu commences vraiment à être à l'aise dans ce nouvel endroit, dans ce nouvel élément qui est le voyage. / Après il y le sentiment de / le truc de ne plus avoir de contrainte, ça c'est le truc au début mais c'est aussi durant tout le voyage, c'est de se dire finalement / les seuls trucs que tu as à penser c'est où c'est que tu vas aller le lendemain / où c'est, ouais potentiellement où c'est que tu vas dormir, et puis / manger, manger et puis de temps en temps faire la lessive. / et puis tu n'as plus d'autres contraintes. /

M24 : Et pendant ce voyage, comment est-ce que tu te déplaçais ?

JL24 : Ben disons, je me déplaçais / en transport public. En essayant de faire / le point de départ c'était de faire le moins cher possible, aussi, donc, voilà, j'avais un certain budget / donc vraiment surtout au début c'était vraiment de faire attention / donc, pour les déplacements c'était prendre, je ne sais pas, un *tuc-tuc* pour gagner quelques *bats* parce que, voilà, il ne fallait pas trop dépenser. Et disons voilà, pour les gros trajets on n'avait pas le choix, donc c'était les bus, souvent, éventuellement le train / bus, train ou autre moyens de transports publics selon les pays, plus ou moins officiels, plus ou moins organisés : la seule exception c'est l'Australie, où là on a loué un minibus, / l'idée c'était d'acheter finalement on a loué un truc qu'on a pu avoir pas trop cher pour trois mois, donc là on avait notre propre moyen de transport, mais sinon c'était toujours transports publics, toujours focus pas trop dépenser. /

M25 : Et l'hébergement ? Vous dormiez où ?

JL25 : Alors pour dormir / de manière générale, l'idée c'était de / dormir quand même dans, j'allais dans un bâtiment, donc que ce soit *backpackers*, gesthouses, mais justement aussi, toujours cette notion de bon marché donc, / je me souviens, typiquement à Bangkok on avait fini dans des endroits biens pourris parce que, ben voilà, [rires] c'était les trucs les moins chers, et / alors ça a un tout petit peu évolué sur les douze mois du voyage parce que, voilà les trois, quatre premiers mois c'est budget, budget, budget, après l'Australie on dormait dans un camper-van donc là c'est différent. Amérique du Sud, / ouais, toujours *backpackers*, donc toujours des trucs dans ce genre là avec possibilité de faire à manger où on dormait. Et puis, ouais finalement c'est resté cette ligne de conduite, mais on a fait ouais, peut-être sur la fin de voyage, peut-être légèrement, légèrement moins budget, parce qu'on voyait que ça le faisait. /

M26 : Et est-ce que vous organisiez vos nuits à l'avance ? Savoir où vous alliez dormir ?

JL26 : Alors de manière générale je dirais non. Le truc c'est qu'on était plutôt tranquille à se dire on verra bien donc, généralement / ouais je réfléchis non, mais je pense que c'est, c'est rare que l'on regardait vraiment à l'avance. Je pense même, ouais généralement en se déplaçant on arrivait dans une ville, un village, et puis à ce moment-là, on allait demander, on voilà, on avait le guide de voyage, on voyageait avec le Lonely Planet, et puis voilà on allait demander à un place, on allait demander à une autre, et puis, de manière générale ça a toujours été, enfin la conclusion c'est que / dans la majorité des pays, de toute façon quand il y a quelques / quelques centimes à se faire pour les gens, il vont toujours essayer de te trouver une solution pour que tu puisses dormir, que tu puisses manger et puis c'était assez facile, mais il y avait en tout cas pas ce / soucis, ou je ne sais pas comment on peut appeler ça, que certains ont de se dire où c'est que je vais dormir le jour d'après je veux dire, c'était, voilà, on regardait. Après il y avait quelques fois, j'y pense où c'est qu'on a quand même dormi sous tente, enfin, quelques / finalement sur tout le voyage ce n'était pas grand-chose, mais quelques semaines de trek où c'était plutôt tente, voilà, un matelas et puis une tente. /

M27 : Est-ce que tu te rappelles de bons moments dans ton voyage ?

JL27 : / Ben de bons moments / tous les moments, non pas tous (rires) Oui, je pense / le meilleur moment qui me vient en tête, c'est / c'est au Cambodge / en fait on avait / je ne sais pas, ça faisait je pense environ trois mois qu'on voyageait, quasiment, on avait décidé de faire des / des vacances dans le voyages, c'était de se poser, qui était pas du tout le genre, mais de se poser quelques jours

/ dans un village où c'est qu'il y a une plage, on avait trouvé un petit truc, c'était voilà un petit village, une plage et puis / sur la plage où on allait il y avait une toute petite baraque, je ne sais pas, de quelques mètres carrés où il y avait une famille qui y vivait en couple avec un gamin, le gamin il avait je pense, cinq ans, cinq ans ou six ans, et puis cette famille ils n'avaient rien du tout, ils avaient, ben justement cette petite baraque de quelques mètres carrés, mais une baraque c'est quatre murs une tôle pour le toit, puis ils avaient deux, trois chaises longues là, enfin des transats qui / qui là devant, et puis nous on allait se poser là / ils faisaient les meilleurs milkshakes de toute l'Asie du Sud-Est, ils faisaient super bien à manger, elle faisait à manger, elle cuisinait du poisson, elle avait une planche, elle était accroupie sur sa planche avec le poisson entre les pieds, et puis elle cuisinait à côté, et tout était super excellent, ils étaient supers souriants, et puis le gamin il / et le plus frappant là, on se posait sur les chaises et puis le gamin il jouait là dans le sable devant, il avait rien, et puis il avait le sourire jusqu'aux oreilles, il était / ouais il avait l'air super heureux en fait. / Puis ça c'était un moment / ouais je pense un moment / je pense un moment magique au niveau / au niveau / inattendu déjà et puis magique au niveau des rencontres de personnes / et puis là plusieurs fois aussi / le truc qui me revient en tête c'est en / mais c'est aussi au Cambodge en fait, c'était vers Angkor Wat / on était sur un scooter, on avait loué un scooter pour se déplacer et puis on s'était paumé, on avait fini / je ne sais où quoi, puis / tu avais une petite baraque aussi puis ils nous ont dit ah ben venez chez nous et puis , ils nous ont donné à manger, à boire et puis toi tu es là, t'as rien, tu ne peux rien leur / rien leur, comment dire, rien leur donner en échange, ils n'ont rien et puis ils font ça / ouais juste pour / je ne sais pas, ils font ça juste pour te faire plaisir et puis ça c'est des moments assez forts au niveau de l'échange avec des personnes / et / ça c'est des trucs qui me reviennent en tête pour les rencontres de personnes après l'autre / l'autre gros moment fort au niveau des / en tout cas déjà au niveau des paysages c'est les Salars d'Uyuni en Bolivie / c'est un endroit c'est juste incroyable, c'est tout un environnement / on est allé depuis le / le nord du Chili en passant par les hauts plateaux, par les / les fameuses lagunes et autres lacs colorés sur les hauts plateaux, c'est des endroits juste incroyables / puis là t'es, ouais c'est difficile à raconter, mais ça c'est des moments très forts / et puis aussi / à la fois paysage et à la fois humain, parce que le gars qui nous / qui nous déplaçait en 4X4, c'est le gars qui faisait ça, il faisait un circuit de sept ou huit jours, je ne sais plus, il passait dans ses huit jours une fois dans le village où il avait sa femme et puis ses deux gamins, on s'arrêtait genre une heure, donc il voyait en gros, toutes les semaines, une heure sa famille, sinon, il n'était jamais là, et puis ouais c'est des moments assez

forts quand même. / après, / ouais des bons moment, il y en a plein, / là les surprises de rencontrer quelqu'un, que ce soit des locaux, ou bien aussi / aussi en voyageant, typiquement quand on était tombé sur vous / ben voilà, d'un coup, ça fait comme un break dans le voyage, je ne sais pas comment dire, d'un coup tu peux déjà causer dans ta langue maternel, échanger des trucs, ça c'est des moments aussi ouais vachement forts où c'est que ça change un peu la dynamique du voyage de tous les jours, / et finalement, avec le recul, l'Australie qui était la raison de base de partir en tour du monde, c'est peut-être, à quelques exceptions près, le pays où j'ai le moins de souvenirs / forts finalement. / Ça c'est assez étonnant finalement, enfin c'est un peu pas une ironie du sort mais / comme quoi on a des fois des idées, mais ce n'est pas forcément ça qui est le plus vrai quoi. /

M28 : Et je reviens juste, tu me disais au Cambodge, sur la première expérience dont tu m'as parlé, que vous vouliez prendre des vacances, et est-ce que tu as eu le sentiment que vous aviez arrêté de voyager à ce moment-là ?

JL28 : // Je dirais / oui et non, parce que toujours la cassure avec / avec les proches, avec les gens qu'on a laissé quand on est partis, on est toujours séparés à ce niveau-là, / par contre oui dans le sens que / pendant quelques jours tu n'as plus besoin de te poser, alors même si c'est des petites questions de rien du tout, mais t'as plus besoin de te poser la question de où est-ce que tu vas aller le lendemain, où est-ce que tu vas aller dormir / t'as vraiment / alors là tu te laisses vivre, je veux dire tu fais rien quoi. / donc oui c'est des vacances à ce niveau-là, et puis quand même un petit peu, ça faisait quand même une différence par rapport au quotidien du voyage. /

M29 : Tu me disais que tu avais fait des rencontres à ce moment-là, que ça avait été fort pour les rencontres que tu avais pu faire ? / Dans ce moment où vous aviez été arrêtés au Cambodge ? /

JL29 : Ouais, c'est vrai que la / et puis c'est des rencontres au niveau / finalement c'est / comment dire, / c'est des échanges avec finalement pas beaucoup de / de discussion, pas forcément en causant des heures avec les gens et puis en sachant toute leur vie mais c'est / c'est des échanges assez forts juste par ressenti aussi, par / observation et puis par / ouais l'attention que les gens portent / sur toi et ils te considèrent enfin, oui t'es toujours un touriste et puis tu resteras toujours un touriste peu importe où t'es, ça c'est / c'est un petit peu la / le côté négatif du voyage, c'est que / t'as toujours cette relation de touriste mais / malgré tout t'as des moments où t'as l'impression que les gens ils n'attachent pas d'importance à ça, et puis qu'il y a autre chose que / seulement une relation de business, c'est-à-dire il y a autre chose, c'est plus que du service, c'est pas seulement une prestation

au sens, ouais on va vous faire un sourire et puis être gentils pour que / vous achetiez deux consommations de plus et puis que vous laissiez du fric chez nous. / Oui bien sûr qu'il y a toujours ça / malheureusement, non pas malheureusement, c'est une réalité de la situation, par contre là tu sens que sincèrement / les gens ils vont plus loin ou qu'il ne réfléchissent pas comme ça, / oui ils doivent gagner leur vie mais / il y a quelque chose de vraiment / de profond, **d'humain**, en fait quelque chose simplement d'humain / plutôt que économique.

M30 : Et ça, tu me disais le Cambodge, c'était après combien de temps de voyage ?

JL30 : Alors le Cambodge, c'était après / c'était après environ trois mois de voyage / après le Cambodge, c'était quelque part une surprise parce que / c'était pas le plan de base d'aller au Cambodge, on était juste avant au Vietnam et puis j'étais sur le nord à Hanoï et puis il y avait le SARS, et l'idée c'était de partir sur la Chine à la base et puis à cause du SARS qui venait d'être déclaré etcetera, les alertes, plutôt en Europe sur le sujet, qu'au Vietnam où il n'en disaient pas un mot. On était repartis sur Bangkok et puis ensuite on / on s'était dit qu'est-ce qu'on fait, et puis / c'est comme ça qu'on avait eu l'idée de partir au Cambodge donc c'était une destination de dernière minute je dirais / donc il n'y avait pas de préparation, comme on avait jamais vraiment préparé sur des pays, mais là il n'y avait vraiment aucune préparation sur le pays / où est-ce qu'on allait arriver et puis / c'était ouais, de bonnes surprises en bonnes surprises / en même temps il y a peut-être aussi cette notion au Cambodge de / il y avait ce contraste entre / le pays avait vécu une période très dure / les générations qui avaient vécu ça étaient encore là et ça datait pas de cinq générations en arrière. / le pays était encore très marqué par / tu as par exemple des gens qui avaient perdu des membres, par exemples des jambes sur des mines anti personnelles / moi je me souviens que c'est un peu, comment dire, c'est un peu contrasté ce pays parce que les souvenirs les plus durs aussi c'est à Phnom Penh / c'est que dans la capitale t'as, tu marchais dans la rue, déjà, bien que c'était la capitale, tu avais quasiment rien qui était goudronné, quasiment pas d'éclairage public, / tu marchais dans la rue et tout à coup tu avais quelqu'un sans jambe qui t'attrapait la jambe justement pour essayer de mendier où pour même simplement pour se déplacer d'un endroit à un autre endroit / ça c'est des trucs assez / assez durs, assez forts. / Beaucoup de traces de la guerre encore, beaucoup de traces du massacre qu'il y avait eu, on avait visité la prison S21 où ils exécutaient les gens / ouais c'est des endroits où tu ressens vraiment quelque chose, c'est pas / c'est pas du pipeau, c'est pas un musée, c'est pas du fait semblant, t'es là-dedans, tu n'as pas besoin qu'on t'explique quelque

chose, tu / tu vies, enfin tu ressens qu'il y a quelque chose qui s'est passé là, donc / voilà, d'un côté pays dur, et puis d'un autre côté supers paysages, des gens / supers accueillants / souriants / là je m'en souviens encore à Phnom Penh aussi, par rapport aux gens qui mendiaient, des gamins, c'est aussi par rapport à tout l'Asie du Sud-Est, presque le premier endroit où on a vraiment eu des gens qui mendiaient, mais vraiment fort, dans le sens où nous on essayait d'éviter de donner de l'argent, donc on allait plutôt essayer de donner de la nourriture, surtout aux enfants, et là, il y a un souvenir très précis où on était sur une terrasse où je ne sais pas un petit café, je ne sais plus où c'était, et puis il y a un gamin qui arrive, on donne à manger, du genre une banane et un biscuit, et à peine que le gamin avait ça dans les mains, il s'est posé à côté et il a tout mangé, je veux dire, il a pas fait trois mètres, il a mangé ça là, et puis, vraiment il avait faim, et c'est / ouais, tu vois vraiment la différence entre ça et un gars qui mendie de l'argent et qui finalement qui a déjà à manger, c'était vraiment différent. / Et aussi les traces de la guerre dans ce même pays qui était encore / on était monté dans des régions un petit peu plus retirées en 4X4, et on s'était fait arrêtés plusieurs fois par des contrôles de guerria avec encore plein d'armes, de kalachnikov, des machins, tu ne savais pas si ça venait des pays russes ou d'où, un petit peu cette insécurité quand même, tu n'es pas trop sûr si tu vas te faire flinguer ou pas. Et puis des bâtiments complètement détruits encore, des zones un petit peu reculées qui sont isolées. / Isolées dans le sens que, ouais qui sont plus habitées, des bâtiments qui avaient été construits du temps de l'Indochine et qui étaient détruits. Et ouais, vraiment un pays / enfin là ça m'a beaucoup marqué ce pays. /

M31 : Et là tu me disais que tu avais déjà voyagé dans plusieurs pays avant d'arriver au Cambodge ? Tu me disais il y avait le Vietnam, le

JL31 : Il y avait le Vietnam, il y avait le Laos / La Thaïlande / ben ouais, trois pays en fait.

M41 : D'accord. Et est-ce que tu veux me parler de mauvais moments dans ce voyage ? Est-ce que tu en as vécu ?

JL41 : / Ouais, ben des mauvais moments / Ben voilà, là justement le moment du départ, c'était un mauvais moment dans le sens où j'étais malade et puis il y avait aussi tout cette peur, toutes ces choses accumulées qu'on nous avait dit durant les mois avant notre voyage, tout ressortait d'un coup, le / ça a vraiment été la première nuit-là à Bangkok, c'était le truc où tout a tourné dans la tête, voilà, qu'est-ce que tu fous là, / il se passait des choses incroyables. Et puis quelque part ça c'est un mauvais moment, bien qu'il n'a pas duré longtemps, proportionnellement à tout le voyage

où c'est que, finalement c'est rien / Sinon / la bonne nouvelle c'est que je suis obligé de réfléchir [rires] pour penser à des mauvais moments, visiblement il y avait plus de bons moments. / Mauvais moments ? / Je réfléchis est-ce qu'il y a eu des moments ? / Alors / vraiment mauvais, mauvais moments, là pour l'instant je n'ai rien qui me vient en tête, la bonne nouvelle. / Je pense à un truc au Vietnam / peut-être par rapport au contact avec les gens. / il y avait peut-être un petit peu cette notion de / de relation plus agressive au Vietnam, par rapport à l'argent, c'est-à-dire que les gens, / ils cherchaient plus à te rouler et puis ils étaient un peu plus menteurs pour essayer de se faire du fric sur toi / alors / encore c'est pas vraiment un mauvais moment, ce serait peut-être trop fort, mais je dirais que c'est désagréable, disons que c'est / pour finir tu en as un peu marre de / ouais, de te faire avoir ou bien vraiment, tu vois qu'ils cherchent à te tordre, ça c'est des fois un petit peu frustrant, parce que t'as pas cet état d'esprit. / Ouais déception, là je reste sur le Vietnam, on avait rencontré un jeune sur une plage, puis là aussi d'abord on était méfiants parce qu'on s'était fait tordre deux-trois fois. Puis au début tu l'écoutes et puis ouais, tu te dis ouais / tu ne veux pas trop lui faire confiance, et puis au bout de quelques jours finalement, enfin bref, il était étudiant, tout ça, et puis il nous a fait visiter la ville, il nous a fait / ouais vraiment, à priori d'abord sans rien nous demander si ce n'est, je ne sais pas on lui donnait à manger ou comme ça, quand on allait manger un truc à midi, puis quand même au bout de quelques jours, tu vois que, après il vient gentiment sur le fait qu'il aimerait que tu lui donnes de l'argent enfin des choses comme ça, là on a un petit peu des déceptions dans ce sens-là / mais sinon de mauvais moments / mais non / juste des bons moments [rire].

M42 : Est-ce que tu as eu des moments de doutes dans ton voyage ? Des moments où tu aurais voulu rentrer ?

JL42 : Alors / ben, voilà, le premier jour, j'aurais voulu rentrer [rires]. Ensuite des moments de doute / honnêtement, il y en a peu eu, / Ben le doute il y avait cet aspect de ne pas aller en Chine finalement, à cause du SARS, donc là, un petit / un petit doute par rapport à qu'est-ce qu'on faisait, mais il n'y avait pas forcément l'idée de rentrer en Suisse, c'était plus l'idée de / ouais de changer d'itinéraire ou bien de rester à un endroit différent / Je n'ai pas souvenir de m'être dit, non là j'arrête, je vais rentrer en Suisse, parce que, je ne sais pas, j'aimerais revoir mes proches, ou bien quoi que ce soit, non, je pense aussi avec le recul, la chance qui s'est passée c'est que durant cette période, il n'y a pas eu d'incident, dans mon entourage proche, des gens qui étaient en Suisse, donc,

je ne sais, par exemple un décès ou quelqu'un gravement malade, donc là rien qui m'a vraiment fait / je veux dire dans les nouvelles qu'on avait de notre entourage, on était rassuré dans le sens que, il ne se passait rien, enfin [rire], la vie comme d'habitude, mais, voilà. Et puis à la fin du voyage, c'est clair dans les derniers mois tu commences à avoir en tête de rentrer / mais aussi, pas / pas à se dire à ben ouais c'est dans six semaines, j'aimerais que ce soit déjà demain. / Mais quand même au moment de rentrer, pour moi / quand même content, je ne sais pas, pas content parce que c'est mitigé parce que en même temps, c'est la fin de ton voyage. Mais quelque part tu te dis, c'est quand même cool parce que tu vas retrouver ta famille, tes amis / quand même, ouais, quand même / un petit côté positif, mais en même temps tu sais que c'est la fin de quelque chose. Mais il n'y a jamais eu en tout cas ce doute / d'arrêter en cours de route.

M43 : Est-ce qu'il y a eu des moments où tu as eu des grosses fatigues ? Ou des moments où tu as eu très peur ? Pour ta vie ?

JL43 : / [Rires] Nan, grosse fatigue ou bien grosse peur ? / Alors oui, grosse peur / au-delà de Bangkok, je ne vais pas revenir dessus mais, l'Amérique du Sud, donc arriver, pourtant c'était quand même après six mois, plus de six mois de voyage, six, sept mois de voyage, arrivé en Amérique du Sud, / beaucoup d'idées préconçues sur l'Amérique du Sud, genre pays, enfin continent pas très sûr, beaucoup plus agressif, beaucoup plus violent que l'Asie et puis / donc ces idées un petit peu de / d'avoir le risque d'être agressé à chaque, à chaque tournant de rue, et puis / l'arrivée en Amérique du Sud c'était à Santiago du Chili / Je garde un souvenir un peu, c'était une ville un peu, la météo était un peu grisâtre, et puis un petit peu cette peur, les premiers jours de, on voyait, là on était dans une auberge un peu pourrie, et puis on voyait à la télé les / plein de trucs qui se passaient, la police armée, / des crimes durant la nuit qui se passaient à la télé, c'est clair, on ne le voyait pas directement nous en sortant dans la rue, mais ça se passait dans le quartier d'à côté etcetera. / Là pendant quelques jours il y avait quand même de nouveau / je dirais pour la deuxième fois du voyage, comme ce qui s'était passé à Bangkok, il y avait un petit peu ce / ouais, un petit peu cette peur de l'inconnu, puis par rapport à des idées qu'on nous avait mis dans la tête / et puis rapidement, ben nouveau / se rendre que c'est un peu des conneries et que oui, il se passe des choses mais que / [rire] on ne va pas se faire tuer chaque jour. / Et puis ça s'est passé. Et sinon, d'autres peurs, / je réfléchis par rapport aux / par rapport aux transports, c'est clair qu'il y a des fois des inconnus, parce que il y a des véhicules pourris, il y a des routes plus ou moins dangereuses / mais

/ non, je ne me rappelle pas de / pas vraiment des peurs / En étant en Patagonie on a eu / en faisant un trek là, justement à Torres Del Paines, on a eu genre très froid donc, on était peut-être pas très bien équipé d'un point de vue matériel, on a dû un petit peu utiliser les plans B mais / je ne m'en souviens même pas ça comme des peurs, mais des anecdotes de parcours, donc, pas de grosses peurs. De grosses fatigues ? / Encore une fois quand il y avait de grosses fatigues ou quand il y avait le besoin d'un peu moins bouger, il y avait l'idée de rester quelques jours à la même place, pour un petit peu se poser. / Donc c'était facile à gérer. /

M44 : D'accord. Et pendant ce voyage, est-ce que tu as eu le sentiment d'avoir appris à voyager ? Et d'avoir changé de rythme, d'avoir changé de façon de voyager ?

JL44 : Alors / oui, je dirais / au début t'as / t'as vraiment envie de voir un maximum quand même, donc tu / tu te dis okay, cool, t'arrives dans un pays, ben, il y a ça, il y a ça, tu regardes un petit peu le guide, tu regardes des infos, il faut aller dans au sud, il faut aller au nord, il faut aller ci, il faut voir ça, donc tu te déplaces quand même pas mal, et puis un petit peu, avec le temps, tu / tu te rends compte que c'est bien de passer quelques jours à la même place, aussi tu vis mieux les endroits, et / et puis rapidement tu découvres aussi sur les endroits les plus connus, je dirais des gros points, je pense par exemple Angkor Wat au Cambodge ou bien au Lawru en Australie, ou au Machu Picchu au Pérou, des grosses choses comme ça qui sont, finalement tu croises n'importe qui tout le monde t'en cause / t'as un peu peur que ce soit surfait, et puis en fait, deux choses, un ça l'est pas parce que c'est vraiment des endroits juste magiques, et puis / et puis deux, prendre le temps, donc là le truc c'était vraiment ce qu'on a appris, par nous-mêmes là, c'est un peu de ne pas faire comme tout le monde, c'est-à-dire, je prends je ne sais pas, à Lawru en Australie, la majorité, ils arrivent dans un car, ils sortent, ils restent deux heures, ils prennent trois photos, ils marchent une demi-heure et puis ils partent. / Ben nous on allait se poser peut-être faire trois jours-là. Même qu'à priori trois jours / les gens, tout le monde va dire, mais t'es taré, qu'est-ce que tu fais trois jours, là, à côté de ce rocher. Ben en fait on se donnait le temps, on / ben déjà on le regardait, je ne sais pas au lever du soleil, au coucher du soleil, de nuit, la journée, une fois tu fais le tour à pied, une fois tu te poses, enfin essayer de plus vivre / vivre ces endroits, et puis en étant décalés par rapport au gros public / et ça c'est un plus, c'est un plus incroyable / d'ailleurs encore aujourd'hui quand il y a des gens qui me racontent qu'ils ont fait un demi jour dans un de ces gros endroits, je me dis, mon gaillard, t'es passé à côté de quelque chose quoi (rires). / Et puis / je ne peux pas dire que ça a vraiment changé

par rapport au début du voyage, parce que dès le début on n'avait pas vraiment d'itinéraire fixe, mais, en tout cas, ça c'est confirmé pendant le voyage, c'était ça qui était vraiment génial, c'était de pas / de ne pas avoir de contrainte / que si on croisait quelqu'un qui nous disait que là c'est super cool, on pouvait y aller, on pouvait changer / je me souviens d'avoir croisé en Australie un couple de Français, elle était / je crois qu'elle travaillait dans une agence de voyage, elle avait tout organisé mais, au demi jour près, ils savaient que trois jours et demi après, ils seraient au restaurant tel et tel, enfin des trucs de fou, alors ça / de voyager comme ça, ça confirmait juste que, en tout cas, je n'avais pas envie de ça, que c'est vraiment l'importance de / d'être libre, de décider où est-ce qu'on allait chaque jour. /

M45 : Alors, tu m'as déjà parlé de quelques rencontres, est-ce que tu aurais envie de me parler d'une ou deux autres rencontres que tu as faites pendant ton voyage ?

JL45 : / Ouais, je dirais il y avait / ben déjà, il y avait déjà différents types de rencontres, il y avait rencontre avec d'autres voyageurs / rencontre avec des locaux / et puis rencontre avec / ouais, je dirais les locaux, mais / dans le domaine du tourisme, ce qui est un petit peu différent. / alors bon, rencontre d'autres voyageurs c'était / souvent ce qui était cool, c'était les échanges pour / pour les expériences déjà vécues par les autres, de se dire ah ben voilà, ils ont déjà été à cet endroit-là, ils te racontent, ça te donne envie, peut-être, d'aller justement à un autre endroit // aussi tu réalises que / t'as plein de gens qui voyagent / quand tu pars de chez toi, peut-être ton entourage, ça dépend, mais nous on avait pas forcément beaucoup de gens qui avaient fait ça, donc tu avais un peu l'impression d'être / un peu une bête rare, ou / un gars un petit peu bizarre, et puis en fait tu vois qu'il y a plein de gens qui, ouais c'est pas le cas, il y a plein de gens qui voyagent / je me souviens on a rencontré un couple de Suisse qui voyageait avec un gamin de cinq, ils voulaient juste, voilà ils faisaient une année de voyage, ils voulaient juste le faire avant qu'il ne commence l'école. / alors, là tu te dis voilà, finalement, si vraiment tu veux, tu peux toujours voyager même si t'as / voilà, ils avaient un gamin de cinq ans. Après / à l'inverse on avait vu, on avait rencontré au Cambodge un couple d'anglais qui venaient d'arriver à la retraite / et puis eux, ils s'étaient dit, ben voilà pour notre retraite on commence par partir pour une année voyager, donc ils avaient / ils avaient genre soixante-cinq ans je pense, et puis / ce qui était excellent c'est qu'ils étaient, ils voyageaient encore plus budget que nous, ils étaient encore plus *backpackers* que nous, quoi, à soixante-cinq ans ils / on était partis deux jours avec eux, on allait acheter des fruits sur un marché,

mais, genre nous, au bout d'un moment on arrêta de négocier parce que, pour payer un centime de moins ou un de plus pour finir, et puis eux, ils ne lâchaient pas, ils négociaient deux bananes pendant un quart d'heure s'il fallait [rires]) c'était juste / c'était drôle quoi. / Et ouais ça c'était amusant / après on a aussi rencontré un couple de / ouais c'était aussi des suisses, alors là tu as une chose amusante, c'est clair, quand tu voyages comme ça longtemps, on s'attachait peut-être plus, c'est peut-être plus instinctif de / d'échanger avec des personnes de langue francophone, t'as presque aussi plaisir à recauser dans ta langue, à quelque part et puis / c'est qu'on a eu pas mal d'échanges avec des gens qui étaient francophones et puis / assez sur la fin du voyage où / au Chili, à San Pedro De Atacama où on était tombé sur un couple de suisses, et eux, je m'en souviens, ça m'avait frappé, c'était / eux leur but de voyager c'était pas vraiment de découvrir des paysages, mais c'était vraiment de découvrir d'autres personnes de / de faire d'autres rencontres, à tel point qu'ils avaient peur / leur crainte c'était de / de pas nouer des contacts dans un pays. Donc ils cherchaient absolument à rencontrer des gens locaux, et à pouvoir avoir des échanges / et puis c'est vrai que moi, et pourtant c'était déjà pas mal la fin du voyage, je pense, ça faisait déjà neuf mois / ça ne m'avait jamais frappé autant / encore une fois, je voyageais plus à la base avec en tête de découvrir des nouveaux horizons, des nouveaux paysages, de découvrir des choses, alors c'est clair, je ne voyageais pas seul, / on était à deux, donc il y a déjà cet échange, juste entre deux personnes / mais c'est là que ça m'a peut-être fait réaliser que / ouais, il n'y a pas que les paysages, mais il y avait aussi en fait les gens eux-mêmes / et même / ouais, je ne sais pas comment dire, mais même qu'on avait déjà eu des échanges avec des locaux ou des gens dans d'autres pays, c'est à ce moment-là que j'ai vraiment réalisé l'importance de / ouais d'essayer de pouvoir discuter avec des locaux, et que ça donnait une autre dimension, je veux dire, il y avait la dimension paysage, environnement, comment les maisons elles sont, quelles sont, je ne sais pas, les voitures, les choses matérielles / mais tout ça te racontait à moitié l'histoire du pays, ça te racontait pas / ça te racontait pas en fait / ben ce que les gens ils peuvent te dire sur la vie réelle dans le pays / et ça, ça a peut-être un petit peu changé avec la manière de voir les gens locaux. Une autre rencontre c'était en Equateur / dans la jungle, avec / ben le guide, ben alors là c'est clair, c'était un gars du tourisme, parce qu'on le payait pour nous guider, par contre il était très / il était incroyable juste par rapport, c'était vraiment un gars qui avait grandi, qui avait vécu là, et il avait des connaissances datant de son enfance qui était assez / impressionnant, et puis / à oui, au Vietnam, alors contrairement à ce que je disais avant, des choses magiques avec des gens au Vietnam, c'était / tout dans le nord, on

était parti faire un trek, dans les minorités ethniques, / puis contrairement à la Thaïlande où c'était déjà pourri par le tourisme parce que c'était du rodé, et puis tu arrivais dans les villages, et tu regardais tout juste. / là on était vraiment allé dans des petits villages où c'est que, ben c'était la / comment dire, les locaux étaient hypers encore curieux et intéressés d'échanger avec nous, alors / pas un mot d'anglais, pas moyens de / de causer, mais / je me souviens qu'on passait la soirée à faire des dessins sur notre bloc note à essayer de / de comprendre, enfin de communiquer, puis ça c'était, ce qui était super cool aussi, c'est qu'eux étaient curieux de, sincèrement curieux d'en savoir plus sur nous. / alors ça c'est / c'est assez fort quoi. Une autre rencontre surprenante c'était au Laos, où c'est qu'on était dans un pick-up, là à l'arrière, au milieu de nulle part, et puis tout à coup, nous on causait en français entre les deux, tout à coup t'as le petit vieux au fond, de quatre-vingt-cinq ans ou je ne sais pas quel âge, qui dit ah mais vous parlez français, et puis ben voilà, datant d'Indochine, il parlait le français. Et puis c'est juste la surprise, ça surprend tellement, parce que tu as tellement l'impression d'être totalement paumé. Et puis / c'est pas des rencontres qui durent longtemps, parce que ça dure le temps de / je ne sais pas, une heure de trajet / mais c'est / c'est enrichissant. / Et puis il y avait un truc que j'avais avec moi c'était, bon je ne sais plus comment on avait eu l'idée, ou si on nous l'avait dit, sûrement, c'était des photos de ma famille, puis / de ma ville / justement ça permettait dans des moments comme ça de / ben juste de montrer une photo d'où on habitait / avec de la neige sur les maisons, avec des choses comme ça. Ça c'est même des fois quand on ne pouvait pas communiquer, ça intéressait vachement / vachement les gens quoi, les locaux. / Un truc aussi qui / un truc important, je trouvais c'était le respect des locaux / par rapport aux photos / Il y a tellement, il y a des gens, enfin des touristes à la con qui arrivent avec leurs gros appareils photo, et puis / ils prenaient en photo, ben je ne sais pas, par exemple au Laos, c'est clair, t'arrives dans un petit village paumé, où ils n'ont pas trop l'habitude de voir des touristes, ils les prennent comme s'ils sont au zoo, comme s'ils sont en train de prendre des animaux en photo, alors ça, ça pouvait vraiment me / me mettre de travers quoi. / Et ça me fait penser que / j'en reviens, j'en reviens à cinq-six questions en arrière par rapport à un mauvais moment du voyage, j'en ai trouvé un [rires] Là c'était en Amérique du Sud, au Pérou / on faisait un trek dans la Cordillère Blanche, et puis, d'abord on devait être un groupe de quatre, et puis le matin quand on est parti en fait, on était, je crois, huit ou dix, je ne sais pas, il y avait des autres gens avec nous / en l'occurrence c'était des Israéliens, mais je ne dis pas, enfin peu importe, en tous cas je m'en fiche de la nationalité, mais c'était par rapport à qui ils étaient eux-mêmes, et / ils avaient manqué

de respect tout du long avec le guide, le guide qui était un jeune, de je pense peut-être vingt ans, qu'osait pas du tout leur répondre parce qu'il avait peur de perdre son job, et vraiment ils l'ont traité / vraiment très mal tout le trek, pourtant il faisait tout ce qu'il pouvait pour eux / et je m'en souviens qu'à la fin, pourtant je ne suis pas du tout un gars violent, et puis, ouais, je suis vraiment un pacifique, mais je m'en souviens qu'à / je crois le dernier soir, ou l'avant dernier soir lorsqu'on montait les tentes / j'en avais empoigné un parce que tellement il manquait de respect à l'autre quoi, et ça c'est / [rires] c'est rare mais en fait les choses avaient été réglées [rires] //

M46 : Et est-ce que tu as le sentiment que ton rapport avec les gens a changé ?

JL46 : // Alors / oui, / surtout par rapport/ je dirais mon rapport par rapport aux gens // de plus je pense par rapport aux gens dans mon pays ici en Suisse / par rapport aux gens qui se plaignent, par rapport aux gens qui râlent pour rien, et puis / ouais qui ont l'impression que c'est des gens monstre à plaindre, alors je ne dis pas que, il n'y a pas de gens à plaindre en Europe / en Europe de l'ouest, mais quand même, et puis / ouais des gens qui s'arrêtent sur des petits détails matériels de la vie / donc ça / ma relation a changé, dans le sens où je ne les écoute plus enfin, je me dis c'est / ils racontent, c'est nul ce qu'ils racontent / après durant le voyage, est-ce que le contact a / je dirais / durant mes autres voyages, ou aujourd'hui, je dirais / ouais, peut-être plus de / plus de respect, plus d'écoute / et puis / plus de comparaisons aussi, plus de / essayer de plus comprendre les gens. / Je suis parti voyager, / en partant au tour du monde, l'histoire ça ne m'intéressait pas, tout ce qui était l'histoire des pays, etcetera, / ben c'est un truc, je n'en avais justement rien à fiche, quoi. Et puis / c'est en voyageant que je me suis rendu compte, pour comprendre les gens, juste pas pour essayer de les comprendre, pour savoir d'où ils venaient, pourquoi ils réagissaient comme ça, que c'était important de comprendre l'histoire du pays, comprendre qu'est-ce qui c'y était passé. Quel était leur vécu. Et puis / ben pour illustrer, un exemple, c'est en Australie où c'est que, avec les aborigènes / on était une fois dans une station d'essence, on avait fait le plein du camper-van, puis on rentre dans le shop là, pour payer, et il y avait genre trois-quatre personnes avant nous, qui étaient là, avec des trucs à payer, et c'était des aborigènes, et en fait la caissière, qui était une blanche / elle les a même pas regardé, elle s'est tournée vers nous, et puis / elle a dit, ouais elle nous a dit, enfin / elle / comment dire, on voyait cette notion blancs et puis aborigènes, et puis ce / ce non / ce non-respect / entre guillemets, d'une race soi-disant / je ne sais pas, inférieure à leurs yeux, et puis ça c'était, c'était très marqué / et / ouais en Australie, c'était là qu'il y avait pas mal de la

déception par rapport à, alors ce n'était pas moi comment je me comportais vis-à-vis des gens mais, / de se rendre compte que / vraiment en live / de ce que certaines personnes pensaient d'autres. De se rendre compte vraiment que les blancs pensaient que les aborigènes c'étaient vraiment des bons à rien, et puis c'était une sous-race, et que finalement s'ils avaient pu tous les exterminer, ils auraient peut-être mieux fait. Ouais, je sais un petit peu noir-blanc, là j'exagère mais / c'était assez frappant. Alors dans beaucoup de pays tu sais ce qui s'est passé en Amérique du Sud, tu sais, tu lis, t'apprends ce qui s'est passé, quelques siècles en arrière, et puis le massacre par endroit fait par les blancs qui sont arrivés, mais c'est de l'histoire, et là en Australie, c'était presque encore en live /

M47 : Et tu penses que ça t'a permis de mieux comprendre ton histoire à toi, dans ton pays ? Et comment ton pays fonctionne ? / Ou tu n'y as pas du tout pensé ?

JL47 : Ben disons, ça / ça me permet aujourd'hui de mieux comprendre / ben enfin ce tour du monde, et même d'autres voyages, de mieux comprendre pourquoi des gens cherchent à venir dans mon pays aujourd'hui, en Suisse, pourquoi des / pourquoi on a des réfugiés politiques, des réfugiés climatiques, pourquoi on a ceci, pourquoi on a cela / de / de finalement comprendre qu'il y a une raison, comprendre que / qu'il y a un côté humain, que / si les gens ils cherchent, finalement c'est humain d'aller à un endroit où tu sais que tu vas pouvoir vivre mieux, un endroit où tu te sens en sécurité / et puis que, j'essaye plus de me placer du côté des autres, de dire comment, quelle est la raison derrière, plutôt que de juste réagir en disant, ouais il y a des étrangers qui arrivent, on les veut pas parce que / merde, parce que on va vivre un petit peu moins bien. Et puis / ouais, ça je pense c'était indispensable de, il faut voir les choses pour / pour réfléchir comme ça. / C'est / ouais, non, ça c'est l'ouverture, c'est clair. Je pense que sans le voyage, c'est difficile, j'essaye de me reprojecter comment je réagis si je n'avais pas voyagé, ce qui devient un petit peu difficile parce que là ça fait quand même / là ça fait pas mal de voyages et puis voilà, mais c'est sûr, je pense, je verrais les choses tout différemment. Et d'ailleurs si je compare / à des personnes que je connais, qui n'ont pas du tout voyagé, ils s'arrêtent à des sujets beaucoup plus futiles, / ouais ils ne cherchent pas à s'ouvrir, à comprendre pourquoi les autres sont comme ça //

M48 : Est-ce que tu as le sentiment, pendant ton voyage, d'avoir vécu des moments hors du temps, des moments hors du temps ?

JL48 : / Ben / hors du temps /

M49 : Où le temps s'est suspendu ?

JL49 : / Oui / enfin des moments, où c'est que finalement le temps importe plus. / Ben surtout / alors là plutôt dans des / plutôt par rapport à des endroits, plutôt que des rencontres de personnes. Plutôt à des endroits / alors / il faut que je réfléchisse, en tout cas dans les gros endroits connus, mais / mais qu'il le valent vraiment, par exemple Angkor Wat / ou bien / ben prenons Angkor Wat, il y a / il y a des temples là, je suis en train de chercher le nom qui ne me revient plus, où c'est que tu as la végétation là, qui a poussé monstre, c'est juste / ben justement en parlant du temps, c'est que t'as cette notion de temps, tu vois qu'il y a des choses qui ont été faites un moment donné / t'as la vie qui a repris, la végétation, la nature qui a repris ses droits / et toi t'es là, là devant et puis / ouais c'est assez / effectivement t'as plus / je ne sais pas si c'est le temps qui s'arrête mais c'est / ça fait un peu, c'est assez bizarre, c'est assez fort, et / je dirais de manière générale, / dans tous les endroits qui sont assez majestueux, vraiment impressionnants, / t'as des moments où c'est que tu / ben tu penses plus au temps, tu penses plus au / tu vis l'endroit, tu vis le / tu vis dans l'endroit où t'es, et puis, ben finalement c'est le temps qui s'arrête, dans le sens, tu penses ça et plus rien d'autre / tes soucis, ou peu importe, même si t'en avais pas, mais je veux dire / dans des gros endroits / je pense là à l'Australie / j'étais aller au / c'est un cratère où il y a une météorite qui s'est écrasée / je ne sais pas quand / enfin bref, méga vieux. Et puis ça s'appelle le Wolf Creek cratère, et puis / ben un truc de fou parce que / on avait roulé deux cent kilomètres sur une route où on avait pas le droit d'aller et puis tu te retrouves là, seul, le soir, t'as le ciel pour toi, toutes les étoiles, t'es là seul, au milieu de nulle part / et puis / ouais, ça c'est le genre d'endroit / dans des gros endroits comme ça, des / par rapport à la nature je dirais, par rapport à la beauté de la nature, ou la grandeur de la nature, qui fait que / ça te coupe complètement du / de la notion du temps, de la réalité. //

M50 : Est-ce que tu as le sentiment d'avoir changé en voyage ?

JL50 : // Ben / bonne question / moins que je pensais, pour être honnête. Oui, oui j'ai changé, bien sûr, j'ai changé durant le voyage, j'ai changé en découvrant / comment les autres vivent, en découvrant comment / la richesse et la pauvreté, les gens heureux, les gens malheureux, la / la guerre, les conséquences de la guerre / j'ai changé, j'ai / j'ai appris à prendre du recul / donc ce côté-là, je pense que je me suis plus ouvert au monde, j'ai plus réalisé que / qu'il y avait autre chose. J'ai changé dans l'intérêt aussi, au lieu d'avoir un intérêt local, régional, voir national, au niveau de la Suisse, j'ai / je me suis ouvert aux autres nouvelles du monde, à ce qui se passe à

travers le monde, oui là j'ai changé. Par contre, d'un autre côté / j'ai pas changé, et c'était presque une déception, c'est que / je suis revenu, en revenant dans la société que j'avais quittée, enfin en Suisse, dans le monde soi-disant développé, industrialisé, et je ne sais pas quoi, je suis retombé dans les travers de la société, c'est-à-dire que / j'ai pas su / aller jusqu'au bout en / changeant vraiment, ou en vivant autrement, c'est-à-dire que j'ai retrouvé un emploi / je suis rentré quand même / en étant différent, mais je suis quand même rentré dans le modèle entre guillemets classique de la société, c'est-à-dire, travailler, faire bien son boulot, gagner sa vie, payer ses impôts et puis / et puis voilà, un petit peu quand même dans une routine, que / j'aurais peut-être voulu quitter en / que j'avais en tête de vivre différemment en partant, au début du voyage. //

M51 : Tu as le sentiment d'avoir changé, et puis en fait de ne pas avoir changé du tout au tout.

JL51 : Ouais, exactement, c'est-à-dire, d'avoir changé intérieurement, quand même par rapport à la manière de percevoir les choses, et puis les gens, mais de quand même pas avoir fait / ou avoir trouvé la manière de vivre différemment / dans le quotidien de tous les jours, en étant de nouveau dans son pays d'origine, en tout cas dans une société occidentale. / et puis / sur le moment il y avait un peu / à court terme, un petit peu de déception parce que de se dire finalement, voilà on a voyagé une année, c'est cool, on a vécu plein de choses, mais, on retombe un peu dans une situation de statu quo par rapport à l'avant voyage. / Et puis / et puis rapidement ça tombe, parce que rapidement tu retrouves les contacts que t'avais, les amis et tout ça, tu retournes un petit peu, tu te rends déjà compte que tu racontes un peu ce que t'as vécu, mais finalement personne, peu de gens t'écoute, peu de gens te comprennent, parce que ceux qui n'ont pas voyagé, ils ne se rendent pas compte, il y en a qui s'enfichent, et puis il y a très peu de personnes qui sont sincèrement intéressées, et qui cherchent à comprendre / alors à part d'autres personnes qui ont voyagé / à part, ben voilà moi j'avais la chance d'avoir voyagé avec Doris, donc on était en tous cas deux à pouvoir parler de ce qu'on a vécu, mais / donc, du coup, tout ça pour dire que tu, voilà, tu vis avec tes copains, tu retombes / voilà toi tu as vécu quelque chose mais eux pas, et finalement c'est plus toi qui te remets au / à leur niveau, enfin pas au sens péjoratif mais / qui doit rentrer dans cette société où tu vis, que tu arrives toi à imposer une autre manière de vivre. /

M52 : Tu me disais que vous aviez commencé à penser au retour, pendant le voyage encore, tu peux me dire à quel moment ?

JL52 : / Je réfléchis un petit peu par rapport au / alors à quel moment c'était ? / je dirais c'était sur les trois mois de la fin, je pense, parce que, comme le voyage était découpé en trois zones géographiques / Asie, Australie puis Amérique du Sud. / En arrivant en Amérique du Sud, / on savait que c'était la dernière grosse étape, en fait. Donc là t'as quand même, t'as ce mode de fin qui est devant toi, parce que tu sais qu'après l'Amérique du Sud, il n'y a plus rien, enfin c'est pas qu'il n'y a plus rien [rire], mais il y a le retour, quoi. / Après en même temps il y avait tellement plein de choses à découvrir là que ce n'était pas / ce n'était pas une pensée permanente, ou en tout cas pas chaque jour, en se disant, ben maintenant il ne reste plus que / je n'en sais rien, plus que nonante jours, quatre-vingt-neuf jours, etcetera, c'était pas le décompte / après, vraiment la réalité, c'était dans le dernier pays, en Equateur / où c'est que là, tu comptes les semaines. / Enfin tu sais qu'il te reste trois semaines. Puis là tu commences vraiment à réfléchir à comment va être le retour. / Alors moi, moi, je n'étais pas vraiment angoissé ou triste à l'idée de rentrer, au contraire / je pense, ouais, retrouver les gens, j'étais quand même, un petit peu je me réjouissais / en même temps Doris, elle, elle était très / elle voulait pas du tout rentrer. Très triste à cette idée-là / Et puis / genre le dernier jour, enfin le jour où on a pris l'avion en Equateur, à Quito, ben c'était, c'était la cata, ben je m'en souviens, Doris était en larmes, et puis / ouais, c'était juste, c'était l'horreur, ce voyage, je pense en tout cas, les premières heures.

M53 : Est-ce que tu avais des doutes sur toi ? Sur ta capacité à te réadapter, à te refaire une place dans ton pays ?

JL53 : / Non je n'avais pas de doute à me dire, je n'en sais rien, que je ne pourrais plus / je ne pourrais plus vivre / chez moi la même chose, non, ou à retrouver un boulot comme ça, je ne m'inquiétais pas parce que, ben voilà avant de partir, j'avais fini ma formation, j'avais quand même déjà travaillé / plusieurs années / genre quatre ans, trois ans et demi. / Voilà, j'étais jeune [rires] / c'est con de le dire à l'imparfait, mais [rires] donc, non, je n'avais pas de peur par rapport à ça / je ne sais plus ce que je voulais dire /

M54 : Et tu disais que tu avais envie de revoir ta famille, tes amis, est-ce que tu avais envie de vivre en Suisse, ou tu avais juste envie de revoir ta famille et puis après tu verras ? Est-ce que tu t'es dit maintenant ma vie, je vais la construire en Suisse ?

JL54 : // Alors, bonne question. Je dirais que dans un premier temps, c'était de revoir les amis, la famille, ça c'est clair. C'était ça entre guillemets qui me réjouissait, ce n'était pas de se dire, ah oui

je vais vivre en Suisse, c'est super, parce que, je n'en sais rien, parce que la société est comme ça. Après / je ne suis justement pas rentré en tête, en me disant, de toute façon, je ne veux pas revivre en Suisse, je ne veux pas revivre de la même manière / ou / malgré tout ce que j'avais vu, tout ce que j'avais vécu qui était différent, / et malgré que ça a duré une année, c'est-à-dire donc relativement longtemps / ouais, j'étais quand même prêt à revivre, ben voilà en Suisse, parce que / ben voilà c'est de là d'où je venais, par contre je ne pensais pas / je pensais peut-être faire autre chose justement, comme travail. / Le truc, c'est que je n'avais pas, ouais j'avais quelques idées, mais je n'ai pas osé aller jusqu'au bout, le mettre en place et puis / ouais du coup j'étais assez / assez ouvert. Mais je n'étais pas avec l'idée, okay, je fais quelques mois en Suisse, et puis après je sais que je vais repartir, en tous cas plus vivre en Suisse. / Je pense quand même avoir vu / ça c'est quand même peut-être, un petit côté matérialiste, je ne sais pas, mais se dire que finalement / il y a plein de pays incroyables / supers intéressants à vivre, mais / c'est clair qu'on a quand même un niveau / une sécurité de vie / un niveau de service en Suisse, qui est / ouais qui est, voilà par exemple en Amérique du Sud, c'est magnifique, les gens sont incroyables / mais selon où t'es et si tu es malade, il ne faut pas t'attendre à / à aller à l'hôpital et puis être guéri, c'est d'autres niveaux / Voilà, donc j'étais donc prêt à revivre en Suisse.

M55 : Est-ce que au moment de rentrer en Suisse, est-ce que tu pensais que tout serait comme avant ? Le pays, ta famille ?

JL55 : Ouais / non, alors clairement pas / je n'avais pas trop réfléchi, mais en fait / déjà / le truc le plus frappant / c'est de rentrer et de se rendre compte que / que finalement, il n'y a rien qui a changé. / Que justement, que / alors vraiment l'exemple vraiment typique, c'est / je suis arrivé chez mes parents, donc voilà dans leur maison, t'as l'impression que tu es parti hier / voilà, ils ont / il y a les mêmes meubles, les mêmes discussions, il y a, t'as le journal posé sur la table, enfin tout est pareil, et là c'est vraiment, là c'est, on parlait avant du temps qui s'arrête, mais là c'est, là c'est un peu différent, c'est un vide temporel, ou je ne sais pas, t'as l'impression que, waouh, t'as vécu tellement de choses pendant une année, / et en fait en même temps t'as l'impression que tu es pas parti, donc là c'est / waouh là ça fait vraiment / ça fait vraiment bizarre / ça fait même / peur, ouais, peur, je ne sais pas si c'est le bon mot, mais ouais c'est / ça c'était le truc le plus frappant, de voir que, tout ce que tu as vécu et puis que finalement eux ils ont vécu un truc / je dirais une année comme d'habitude, et puis / de se rendre compte / dans une même période de temps / tu peux vivre

la routine / ou tu peux vivre tout autre chose. / Et c'est la même durée, donc c'est à toi de choisir, / enfin / tu t'en rends plus compte quand tu vis la routine, mais en fait tu peux vivre plein d'autres choses. / Donc ça c'était le plus frappant en rentrant, ouais. / Et puis sinon / c'était quoi la question de base ?

M56 : Est-ce que tu pensais que tout serait comme avant ?

JL56 : A ouais / Je ne m'attendais pas qu'il y est des gens ou qu'il y est des choses qui aient changé, donc ça, à quelque part, oui je m'attendais que tout soit comme avant, par contre pour moi-même / je ne m'attendais pas à vivre de la même manière / alors que / contrairement à peut-être ce que j'avais en tête, à la base, j'avais / ben j'ai vécu / ouais, l'ironie, enfin pas l'ironie du sort mais le truc le plus fou finalement c'est que j'ai repris un travail / assez rapidement parce que je pense que après trois-quatre mois, trois mois d'être de retour de voyage, j'ai recommencé un travail dans la même entreprise que j'avais quittée, avant de partir. / Et quand j'avais donné mon congé avant de partir, je n'avais vraiment pas pensé retravailler là, enfin pour moi, j'avais donné mon congé et puis, de toute façon après, je pensais à totalement quelque chose d'autre. / Après c'était pour des raisons pratiques et pragmatiques que j'avais repris un boulot, parce que voilà, tu vas revoir des amis, puis / on te dit, ah mais on recherche du monde, regarde aux ressources humaines, va voir s'ils te proposent un boulot. Et en même temps t'es en Suisse, il faut gagner ta vie / t'as ce choc aussi, que tout est cher, par rapport à ce que tu as voyagé et puis / voilà, tu te dis, ben ouais, il te faut un boulot et puis / et en acceptant ce boulot / tu rentres dans le / dans le moule de la société. / Et là c'est peut-être un truc terrifiant, alors après / contrairement à ce qu'on pouvait voir / ça c'est aussi un truc qui est bizarre, c'est que ça ne m'a pas paru dur de / de reprendre le rythme du travail. / Tout le monde disait, ouais, après une année, alors c'est clair que tous les collègues te disent, ouais, après une année, ça doit être l'horreur, tu dois / ça doit être taré de reprendre le travail. / ah je ne dis pas que c'est cool [rires] c'était pas cool, mais en même temps / je ne pouvais que penser chaque jour dans ma tête que / mais oui c'est dur de venir bosser / mais mes petits cocos, si je regardais mes collègues qui eux / toute l'année où j'avais voyagé, ils avaient bossé / et bien moi au moins j'avais / ben pendant une année j'ai vécu quelque chose, je veux dire / alors oui c'est dur, mais finalement / mieux vaut que ce soit dur mais avoir vécu pendant une année quelque chose, que de ne pas être parti pour juste te dire, j'ai pas eu ce choc de reprendre le boulot quoi. / Donc dans ce cas-là, je repars demain, c'est / c'est pas ça qui fait peur quoi.

M57 : Tu n'as pas eu le sentiment de / d'avoir du mal à t'adapter ? Tu t'es réadapté facilement ?

JL57 : Alors / honnêtement / globalement oui, globalement je me suis quand même assez réadapté facilement / à ma surprise, à ma surprise, parce que je pensais avoir plus de mal et puis / je pensais, encore une fois, faire autre chose, et puis je suis rapidement rentré / dans ce rythme et / globalement je dirais que je n'ai pas eu de mal à me réadapter à la, au rythme de la vie ici / en Suisse. /

M58 : Et est-ce que tu avais le sentiment que la vie était plus dure après ?

JL58 : / Plus dure ?

M59 : Est-ce que tu penses que ce travail t'a rendu la vie plus dure, la vie que tu vis tous les jours ?
Ou pas ?

JL59 : Ben je dirais // Elle me rend la vie plus dure parce que je sais que la vie est mieux que de bosser [rires]. Non, disons, je dis ça pour rire [rires], quelque part, c'est vrai, c'est que, t'as quand même toujours au fond de ta tête de te dire mais, / et puis si tu lâchais tout et si tu pars voyager, / et puis finalement que si tu pars voyager, t'as plus de contraintes, si ce n'est, celles que je disais avant, à savoir où tu vas le lendemain et trouver à manger. / mais en fait / faut retourner ça dans l'autre sens, en fait, ça ne me rend pas la vie plus dure, c'est même plutôt une chance, tu sais dans ta tête que / si un jour ou l'autre, tu n'as plus rien qui va / enfin moi je dis toujours que / je ne veux pas être négatif, mais je me dis que si un jour / si un jour il n'y a plus rien qui va dans ma vie, puis je me dis / ouais, peut-être certains vont se dire un jour ou l'autre, ils ne voient plus où aller, ils vont se dire je vais me suicider, moi je dis le jour ou plus rien ne va dans ma vie, je / prends un billet d'avion et puis je vais n'importe où, je ne sais pas où dans le monde / en Afrique, ou je ne sais pas où, et puis / enfin il y a beaucoup mieux à faire, il y a toujours autre chose à faire dans la vie, enfin je veux dire / quelque part c'est presque un espoir, le truc, c'est de se dire / ouais, il y a tellement d'endroits, il y a tellement de gens qui peuvent être, enfin où tu pourrais amener quelque chose, les aider, ou comme ça que / quoi qu'il arrive / donc ça, tout ça pour, je ne sais plus où je veux en venir mais, non ça n'a pas rendu ma vie plus dure d'avoir voyagé, non. Pas du tout, au contraire, pour moi c'est une richesse de l'avoir fait, de pouvoir le raconter et puis l'expérience que j'ai eu donc ça m'a plutôt aidé dans ma vie d'avoir fait ça.

M60 : Penses-tu que ce voyage t'a transformé pour la vie ?

JL60 : / Ben clairement oui, parce que / c'est quelque chose / par rapport à la durée / c'est quelque chose que tu vis vraiment, c'est pas deux semaines de vacances que tu / mais donc ça te fait pas un changement, donc oui, clairement ça / là c'est un petit peu / comment dire / équivoque, disons que / ça m'a marqué pour la vie, ça m'a changé pour la vie, dans le sens que, dans la manière où je réfléchis, dans la manière où peut-être j'agis, après même si ça ne m'a pas changé fondamentalement sur / je n'ai pas rejeté la société Suisse, j'ai pas totalement / parti dans une autre direction ou fait un autre métier, ou changé complètement ma manière de vivre par rapport à avant, par contre je vois les choses différemment, et puis / dans ce sens-là, oui dans ce sens-là ça m'a marqué pour la vie, et probablement changé en partie pour la vie, oui./

M61 : Est-ce que tu penses encore à ton voyage ?

JL61 : Est-ce que je pense encore à mon voyage ? Surtout en ce moment, ouais [rires]. Non, mais, / écoute / je dirais pas / pas en permanence, je ne me lève pas tous les matins en pensant à mon voyage, par contre / j'ai quand même régulièrement des / des choses qui me reviennent, ça dépend, c'est plus par rapport à des vécus, par rapport à une activité que je fais ou, une conversation, que tout à coup ça me fait penser à / voilà, j'avais vécu ci, ou j'avais vécu ça / par rapport à l'actualité aussi / ce qui se passe dans certains pays donc, ouais je dirais / s'il fallait quantifier en terme de fréquence / j'y pense quand même régulièrement, pour dire que ça fait quand même un sacré moment, oui, j'y pense régulièrement / pas en étant / pas dans le sens nostalgique / comme ça, je veux dire / voilà, j'ai des souvenirs et j'y pense, ouais.

M62 : Et est-ce que tu en parles ?

JL62 : Alors / ben peu, en fait / relativement peu / parce que encore une fois / je pense que le truc c'est que / ben déjà, il faut avoir l'auditoire pour en causer, c'est-à-dire, il faut avoir des gens intéressés, il faut avoir des gens qu'ont / en gros, j'allais dire qu'il faut avoir des gens qui ont voyagé parce que / les autres c'est difficile à ce qu'ils comprennent, et puis / donc je dirais qu'avec mon entourage proche, avec la famille, je n'en parle plus, non, j'en cause plus. / Alors des fois avec Doris, justement on échange des choses, mais sinon / c'est plutôt quelque chose que je garde pour moi //.

M63 : Et si tu regardes ton parcours jusqu'à maintenant, est-ce que tu penses que ce voyage t'a freiné dans ton parcours, ou ça t'a empêché d'évoluer, ou de faire ta place ?

JL63 : Alors non, mais clairement pas, c'est clair que ça ne m'a pas / ça a mis un frein en rien du tout, je dirais / je ne sais pas, le frein qu'on pourrait se dire c'est / alors prenons professionnellement, par exemple, et bien, pas du tout parce que / oui, j'avais un travail mais / j'avais donné mon congé mais / en revenant ça ne m'a, au contraire c'est une opportunité parce que, malgré tout t'as vécu quelque chose, tu t'es ouvert à / au contraire, je pense que ça / c'est / c'est un plus./ ça ne m'a pas freiné, ça m'a plutôt boosté, on va dire. /

M64 : Est-ce que tu vas repartir un jour ? [rires]

JL64 : Alors, bonne question / je pense que / la réponse c'est peut-être / par contre les motivations ne seront plus les mêmes, c'est-à-dire que ça sera beaucoup plus réaliste, dans le sens que si je pars un jour, bon déjà, un, je continue à voyager dans la mesure du possible, mon dernier voyage c'était cinq semaines d'affilées, mais, partir vraiment sur six mois, une année, si je pars, c'est sans avoir l'illusion de me dire que quand je vais rentrer je serais / je serais différent ou / je vais pouvoir arriver avec des idées pour vivre différemment / je pense que si je repars voyager une année, / ce sera plus avec la pleine conscience de / de profiter de cette année / avec la pleine conscience de / vouloir vivre chaque instant de ce voyage, et puis de / ouais, d'apprécier, sans se dire, après la vie sera différente / c'est juste dire voilà, il y aura peut-être une année ou six mois, un truc génial, de pouvoir vivre différemment et d'en profiter un maximum. Mais/ donc / je n'ai pas de projet précis, mais pourquoi pas.

M65 : bon, on arrive tout doucement au bout de l'entretien, alors pour finir, si tu devais me dire une chose que le voyage a changé en toi, qu'est-ce que ce serait ?

JL65 : / ben / je pense que c'est la / c'est la compréhension du monde/ donc en réfléchissant ça sur moi, c'est / c'est l'ouverture / c'est l'ouverture à l'autre en fait. L'ouverture à des cultures, à des personnes que / que je ne connais pas, donc / vouloir en fait / curiosité envers l'autre et puis chercher à comprendre pourquoi l'autre peut-être agit de telle ou telle manière / l'ouverture, c'est le mot.

M66 : D'accord. Ouverture, ouverture à l'autre. / Okay, ben je te remercie pour cet entretien, ça m'a permis de voyager [rires].

4.2.2. Deuxième entretien de recherche, réalisé le 05 août 2018 à Sondernach, durée : 1h14.

Informateur : Jean-Luc (JL) interviewer : Mickael Hetzmann (M)

M67 : Ma première question c'est, comme vous avez vécu deux tours du monde en 15 ans, un en étant jeune adulte et un en étant adulte, je voudrais savoir, qu'est-ce qui a motivé votre deuxième départ ?

JL67 : Oui écoute, ce qui a motivé notre départ, est-ce que c'était les mêmes raisons ? / Non c'est probablement pas les mêmes raisons. / A comparer, je pense la première fois c'était vraiment, c'était de la volonté de découvrir le monde. Alors que là, la deuxième fois, donc quinze ans plus tard, c'était plutôt la volonté de faire une coupure, un break par rapport à la vie professionnelle, par rapport, enfin pour ma part, par rapport à un déséquilibre quand même. Parce que par rapport à ma vie professionnelle, ces dernières années, je m'investissais beaucoup, je passais énormément de temps pour le travail plutôt que pour des choses privées, ou loisir, et du coup, j'étais arrivé à un point où c'est que finalement je n'avais plus l'équilibre que je voulais, je pense que c'est peut-être pour compenser un certain nombre d'années, où c'est que j'avais plus assez de temps pour moi et de retrouver une certaine liberté et d'avoir du temps que pour moi en fait. Après, voilà, après ce goût du voyage, ce goût de découvrir, il était toujours là, donc là il y a quinze ans, encore aujourd'hui, et il sera encore demain. Donc c'est l'idée du voyage qui est venu, ce n'était pas juste de faire une coupure et rester à la maison, mais c'était faire une coupure et d'en profiter pour aller découvrir le monde. Parce que la liste des pays que j'ai envie de découvrir elle est encore longue, et elle est toujours encore longue [rires] donc voilà, c'est un peu, donc non c'est pas spécifiquement les mêmes raisons.

M68 : Et pour toi le voyage c'était un moyen de te retrouver toi ? tu disais j'aurais pu rester chez moi et juste arrêter le boulot, mais là qu'est-ce que ça t'a apporté en plus que le fait d'arrêter le boulot et rester plus chez toi ?

J68 : Ben je pense que ça a amené de pouvoir prendre plus de recul en fait. Parce que déjà tu changes d'environnement, le début du voyage c'était le Népal, ça c'était une volonté, parce que cette attirance du pays c'était quand même quelque chose, c'est pas juste l'envie de découvrir, oui vraiment quelque chose, j'y avais été qu'une seule fois au Népal avant, et j'avais vraiment envie d'y retourner. Ce que ça ne me fait pas souvent, mais là je savais, en quittant le Népal la première fois, je savais que j'avais vraiment envie d'y retourner, et du reste en quittant le Népal cette fois, je sais que j'ai de nouveau envie d'y retourner. Tout ça pour dire qu'au Népal, dans le premier trek,

c'était le trek où on était le plus coupé du monde, on va dire. Où c'est qu'on était des fois plusieurs jours, on était que nous, enfin avec l'équipe avec laquelle on était, mais ça permet de prendre la distance / sur tout, et se retrouver plus dans son intérieur, ouais c'était aussi dans le but peut-être d'apprendre à mieux se connaître. Inconsciemment, c'était pas forcément dit de ma part, mais inconsciemment c'était aussi ça, mais quand tu marches des jours entiers, des jours d'affilés, où tu n'as aucune interférence, tu croises personnes, tu n'as aucune information nouvelle, si ce n'est les paysages et tout ça. T'as vraiment le temps de, t'as du temps pour toi, t'as du temps pour essayer de mieux te connaître, te retrouver, peut-être essayer de clarifier des choses dans la tête, c'est comme si t'as plein d'idées, tout est brouillon, et puis t'as envie d'avoir beaucoup de temps pour reprendre les choses l'une après l'autre. Et donc voilà, lié aussi je pense lié à l'âge des quarante ans, une sorte / de bilan intermédiaire, qu'est-ce qui s'est passé avant, qu'est-ce qui se passera après. Donc. /

M69 : Et dans ce moment là où tu dis, c'est quand tu marches, dans la nature et tout ça, les choses se mettent en place, c'est ça ?

JL69 : Oui c'est ça. Donc pour moi c'était spécifiquement / voilà je reviens sur l'exemple du Népal. Pour moi c'était en marchant tu vois. Enfin c'était l'activité principale, marcher, dormir, manger, et les rencontres qu'on faisait des fois. Mais c'est-à-dire que c'était vraiment en marchant quoi.

M70 : Est-ce que t'arrives à retrouver un de ces moments où tu as l'impression que ce travail il se fait ?

JL70 : / Ouais là je repense à un moment spécifique / où c'est qu'on / je vois bien l'endroit, je ne sais plus exactement quel jour c'était, mais peu importe, mais dans le sens que je sais qu'on avait déjà marché, on avait déjà passé le col, on avait déjà redescendu le col et on longeait une longue vallée pour aller dans l'endroit où c'est qu'on allait dormir, où il y avait un village, au fond c'était un village, et là je me souviens que j'étais à l'arrière du groupe si on veut. Donc le groupe c'était Doris, et puis sinon c'était, voilà le guide comme ça. Mais j'avais volontairement laissé de la distance, / et en fait j'avais besoin, donc je les voyais visuellement encore, au loin, vu que c'était droit, c'était une vallée, mais voilà, j'étais distant, et ça me permettait d'être un peu dans mon monde, en fait, avec voilà, juste avec les paysages, et d'être libre de penser, enfin de penser dans ma tête en fait. Et là c'est clair je /

M71 : Et là t'es en train de marcher, ils sont plus loin et à ce moment-là est-ce que tu as l'impression de penser une chose après l'autre où c'est quelque chose qui travaille en même temps, comment tu dirais ?

JL71 : Ça dépend, il y a un mix, / Je pense que, pour revenir à ce moment, c'était plus à une seule chose, à une seule question si l'on veut, mais t'as plusieurs choses qui arrivent quand même, quoi, mais dans l'idée de faire de l'ordre sur un seul sujet.

M72 : Et t'avais l'impression d'être présent dans ton corps, tu sentais ton corps qui marchait, t'avais l'impression que ces choses qui travaillaient c'était plutôt dans la tête, c'était plutôt à l'extérieur comme si tu n'existais plus, ou ça se travaillait plutôt dans une partie du corps, ou ?

JL72 : Je pense que c'est plus justement dans la tête, dans le sens que t'as l'environnement qui est là, mais qui est favorable à justement à être libre, ton corps, tu marches, mais ça devient machinal, parce que ça fait plusieurs heures que tu marches. Donc en plus c'était un terrain facile, donc il y a rien de technique, donc tu n'as pas à te concentrer spécifiquement sur la manière où tu avances.

M73 : Et dans ce moment-là, est-ce que tu as conscience de la nature autour de toi, ou est-ce que tu as l'impression de te retirer à l'intérieur de toi ? Est-ce que t'as l'impression d'être dans une bulle, est-ce que tu regardes autour de toi ? Comment tu ressens la nature autour de toi ?

JL73 : Je pense que / c'est un tout, mais je pense quand même qu'à un moment donné comme une bulle, c'est-à-dire que c'est le fait qu'il y avait cet environnement qui te permet d'entrer dans cette bulle, mais à un moment donné, quand je suis vraiment dans la réflexion je suis, j'attache moins ou je ne vois même plus forcément, ouais, je sais quelque part dans quel environnement je suis, mais je n'y prête plus du tout d'attention, le focus il est complètement sur la réflexion en fait. Sur les pensées intérieures. Plus sur l'interprétation du paysage ou voilà.

M74 : Et c'est un moment qui dure combien de temps, t'arrives à voir, est-ce que ça s'entrecoupe, ou c'est un long moment qui dure ?

JL74 : C'est assez difficile à répondre parce que / pour moi le temps il s'arrête, il s'arrêtait. Peu importe si on marchait quatre heures, si on marchait six heures, ou huit heures, j'en sais rien. / Justement dans ces phases de réflexions t'as plus vraiment, non j'avais plus la notion du temps, et puis, / après dans ce cas particulier, je pense ça a duré quand même assez longtemps. Après pour définir le long temps, je pense c'est peut-être / voilà peut-être que pendant plus d'une heure j'étais

en retrait du groupe, après la durée où je ne prêtais plus attention au reste, je pense que c'était peut-être par paquets, mais peut-être que pendant dix-quinze minutes ça pouvait vraiment être dans la réflexion, quoi.

M75 : Et dans tout cet enchainement, est-ce que tu arrives à voir le moment où t'es sorti de cette réflexion ? Qu'est-ce qui a fait que tu es sorti ?

J75 : Je pense c'était quand même des événements extérieurs, dans le cas présent, je me souviens, c'était, en fait ils m'ont attendus. Justement. Parce que ça faisait un sacré moment que j'étais en arrière, un moment donné ils se sont arrêtés, donc Doris et puis le guide, ils se sont arrêtés pour m'attendre, pour voir si ça allait en fait. Et je me souviens que ça m'a presque embêté, quelque part, parce que je n'avais pas envie de, ça m'a forcé à arrêter, à revenir à une pseudo réalité on va dire, donc du coup, ouais, sur le moment ça m'a embêté.

M76 : Et du coup quand tu les as rejoints, comment tu as eu l'impression de revenir dans ce moment, est-ce que tu as eu l'impression de rebasculer dans quelque chose, ou c'est quelque chose, t'arrives à ressentir ?

JL76 : Ben c'est un peu / c'est un peu une coupure, parce que j'étais dans mes réflexions sans avoir de conclusion à ce que je réfléchissais, et puis tout à coup, ben voilà, la question c'est « Ah, est-ce que ça va ? » et puis t'es là, ça coupe d'un coup, donc c'était une coupure brusque / sur le moment qui m'embêtait parce que j'avais envie de continuer à réfléchir plutôt que de recauser avec eux, entre guillemets, après on va dire que j'avais encore beaucoup de jours, il y avait d'autres jours, d'autres moments et puis c'était pas un problème on veut, mais c'était une coupure brusque.

M77 : Donc tu as eu l'impression de sortir de ce moment ?

JL77 : Oui.

M78 : Et si on revient juste avant cette coupure, est-ce que tu avais l'impression que soupeser des idées, des machins, est-ce que t'étais en train de faire le bilan de ta vie ? Ou tu avais plutôt l'impression de faire des choses qui travaillaient sans avoir une idée claire de chaque chose mais que tu sentais que ça travaillait ?

JL78 : // Non là c'était assez spécifique, mais tout en étant un peu justement quand même encore, tout en prenant différents *inputs*, donc c'était quand même un peu un mix en fait, pas / c'était pas clair clair, donc il y avait quand même pas mal de choses.

M79 : C'était à chaque fois deux choses ensembles, ou c'était plusieurs choses qui travaillaient ensembles ? T'avais l'impression que c'était plusieurs informations qui travaillaient, ou est-ce que tu avais l'impression de poser le pour et le contre sur deux éléments à chaque fois ?

JL79 : Ah oui dans ce sens-là / ouais peut-être quand même le pour et contre, quand même, / l'impact par rapport à ça, si oui ou si non, les conséquences et tout ça, donc peut-être quand même une seule chose en pesant le pour et le contre.

M80 : Donc juste avant que tu ne rebasculés dans la réalité, tu avais l'impression d'analyser des choses précises ?

JL80 : / Je pense que c'était assez précis, mais comme il n'y a pas de conclusion, ça reste flou, dans le sens que, le but c'est d'arriver à répondre à quelque chose, mais finalement, il n'y a pas la réponse, donc d'un côté c'est précis, mais d'un côté c'est flou, parce qu'il n'y a pas de conclusion.

M81 : C'est pour répondre à quelque chose de plus large ?

JL81 : voilà

M82 : C'est des éléments séparés qui vont faire

JL82 : qui essayent d'aider à / ouais à clarifier sur un point spécifique, dans cet exemple.

M82 : Ben je te remercie pour cette description, et maintenant si tu veux on va rebasculer dans la comparaison entre les deux voyages. Est-ce que, avec ces quinze ans de différence, avec l'avènement du smartphone, est-ce que tu as l'impression que le voyage a changé ? Enfin, est-ce que toi tu as l'impression que ta façon de voyager a changé ?

JL83 : Oui, oui, donc / ma façon de voyager a changé, a changé par des, oui technologiquement, par rapport à quinze ans, il y a quinze ans, il y avait les débuts d'internet, ben t'avais des cybercafés, donc ça permettait plutôt de rester en contact avec les amis, la famille, c'était pas encore tellement pour prendre des informations de l'endroit où tu étais, ou pour trouver des endroits où dormir, ou pour trouver des conseils. En tout cas je ne l'utilisais pas à cette époque comme ça. Alors que

aujourd'hui, t'as besoin du support, c'est toi qui doit avoir ta tablette, l'accès internet est présent dans beaucoup plus d'endroits, via le wifi, donc il y a très peu d'ordinateurs à disposition, c'est toi qui doit avoir, qui est censé avoir ton smartphone, ta tablette, qui doit avoir ton laptop avec, ce que j'avais, donc j'avais un smartphone et une tablette, et du coup ça a changé la donne, parce que tu peux dans beaucoup d'endroits, chaque jour, tu peux avoir des informations, des avis d'autres voyageurs, comment eux ils ont vécu les choses, mais des avis, cette fois-ci, plus en discutant ou échangeant, ou pas seulement, mais en lisant en fait, voilà en allant voir sur des avis, de *revues*, et pour réserver aussi, donc ça, ça a pas mal changé la donne, donc je dirais que ça c'est la technologie qui fait que ça a changé. Après, t'as, moi-même, quinze ans plus tard, j'avais un budget moins serré que dans le premier voyage, donc ça laisse un peu plus de liberté, donc j'étais pas obligé de négocier à chaque fois peut-être, pour avoir le moins cher possible, sur tout, voilà, donc aussi, ça m'a aussi / peut-être justement, j'avais plus conscience que ayant un budget un peu plus large, j'ai aussi plus conscience dans chaque pays de la pauvreté des gens, et finalement le besoin de les aider. Enfin, tout en étant, en gardant tout proportion, sans faire des choses démesurées quoi, genre si ça coûte l'équivalent de deux euros, pas leur donner deux cents euros, mais j'allais plus volontairement leur laisser quelque chose, raisonnable qui va dans le sens de les aider, en me disant toujours, ah finalement moi je peux me le permettre et eux, ça fait beaucoup pour eux, quoi. Peut-être que quinze ans avant je ne le faisais pas, parce que je n'avais pas cette marge de manœuvre, on va dire. Du coup la manière de voyager était différente, après aussi, par rapport au choix des pays, au choix des endroits pour dormir, / les choix des destinations, ouai des destinations plus chères, peut-être des pays plus chers, que la première fois. Donc ça fait pas mal de choses différentes, donc du coup, des rencontres différentes, parce que des catégories de gens différentes.

M84 : Et je reviens juste encore sur les smartphones, tu dirais que tu l'utilisais beaucoup la journée, ou est-ce que tu essayais de, quelle était ton utilisation, est-ce que tu étais ?

JL84 : Alors je dirais que je ne l'utilisais pas beaucoup, dans le sens que déjà je ne l'utilisais que en zone wifi, donc généralement, ça veut dire le soir, dans le sens que si on était dans une *accommodation*, où généralement il y avait le wifi, mise à part des, enfin comme le Népal ou certains pays. Donc c'était donc déjà plus spécifiquement quand même plutôt le soir. Après c'était plutôt pour / bon d'une part donner des nouvelles, un peu, se renseigner sur des choses à faire dans des endroits où j'étais, et pour réserver des endroits pour dormir.

M85 : / Et tu dirais que tu donnais beaucoup de nouvelles, tu utilisais beaucoup les réseaux sociaux, est-ce que tu donnais des nouvelles, par rapport à ce premier voyage où il y a des cybercafés, où je pense que tu m'as dit que tu y allais une fois par semaine, enfin dans certains pays, tu dirais que tu utilisais beaucoup plus les réseaux sociaux, tu dirais que tu restais beaucoup plus en contact ? Ou pas ?

JL85 : Alors, je pense que / pas forcément beaucoup plus, en tout cas pas sur les huit mois, pas dans les, alors il y a peut-être eu des périodes où il y a eu des exceptions, mais de manière générale, il y a pas forcément beaucoup plus, puisqu'il y a aussi cette volonté de coupure, aussi avec le monde / ben évidemment le monde professionnel c'était coupé parce que j'avais démissionné, mais aussi les amis et la famille, le monde où j'habite, parce que justement, je pense que c'est un des pièges, un des risques aujourd'hui, c'est clair tu peux rester en contact, je veux dire tu peux faire du Skype chaque soir, tu peux causer avec j'en sais rien, avec de la famille et des amis chaque jour, ou presque, gratuitement si on veut, mais pour moi, ça casse le voyage, en fait, ça casse cette liberté que tu as en voyage, parce que un des buts c'était également de s'enlever les contraintes, et honnêtement d'avoir, de trop rester en contact, pour moi ça remettait des contraintes, de savoir ce qui se passait, ou de repenser des choses qui revenaient reperturber l'esprit, donc, pour moi c'était important de ne pas trop utiliser ça. Et donc, maintenant j'ai du mal à dire si du coup c'était, je pense que par moment c'était quand même plus qu'il y a quinze ans, parce que c'est tellement simple, je veux dire, comme avec Whatsapp, avec certains messages comme ça c'est facile de faire un échange, mais de manière générale, j'ai quand même vraiment essayé de limiter, et les réseaux sociaux c'était, ben typiquement je mettais, enfin c'est venu un peu naturellement, mais la discipline c'était de mettre une fois par pays une petite série de photos, sur un réseau, typiquement Facebook, pour donner des nouvelles. Parce qu'il y avait beaucoup de personnes qui avaient posé la question en partant : « est-ce que vous faites un blog, est-ce que vous faites ceci, est-ce que machin ? ». Ben on a dit, ben voilà, on va poster, de temps en temps des photos sur Facebook, et en fait il s'est avéré, en gros une fois par pays, et éventuellement deux fois si je restais longtemps, et du coup c'est tout. Et j'essayais de faire une petite sélection, juste dire tout va bien, on est là, et point. Et ouais, de volontairement restreindre.

M86 : Et tu dirais donc c'est possible de voyager avec un smartphone parce que techniquement c'est devenu important pour réserver, mais c'est aussi possible de se déconnecter sur des périodes pour pouvoir s'immerger dans le monde ?

JL86 : Voilà, je pense pour moi c'est important, parce que sinon on s'imprègne pas de l'endroit où on est. Et bon j'ai été aidé, parce que au début au Népal, le premier mois de trek, par exemple, il y avait zéro réseau, donc pendant un mois, j'étais coupé, complètement. Et d'ailleurs on avait aucun téléphone, ni téléphone satellite même pour si il y avait eu quelque chose malheureusement de grave, on ne pouvait pas appeler les secours, mais du coup ce qui était positif avec ça, c'est que ça rappelait le bien que ça faisait d'être coupé, justement cette liberté en plus, à voir à quel point on est esclave justement de / des smartphones, cette non présence qu'on a à cause des smartphones, parce que l'air de rien t'es avec des gens, tu partages quelque chose et tac, tout à coup ça vibre, et pire, enfin moi j'ai pas, mais ceux qui ont leur montre, où c'est que tu vois le message, ben l'air de rien tu jettes un coup d'œil. Et du coup tu n'es plus présent avec les gens, et ça, ça m'a vraiment frappé, donc j'étais vraiment content de dire que ça c'est une bonne chose, et du coup même dans les pays où il y avait plus de réseau, j'essayais quand même de limiter, mais j'avais le besoin de continuer de limiter l'utilisation. Et c'est peut-être une chose indirectement liée, mais aussi c'est frappant, mais finalement dans chaque pays, mais même dans les pays pauvres, à partir du moment où des gens ont le moyen d'avoir juste un smartphone, et ben ils l'utilisent, c'est-à-dire ils sont plantés dessus. Donc tu vois que c'est une sorte de drogue, de dépendance de tout le monde, peu importe les cultures ou comme ça, c'est comme une envie, c'est comme quelque chose qui paraît incroyable. Ça peut être aussi une échappatoire, mais, donc voilà. Et donc n'ayant pas des paquets de données comme ça dans les pays, je n'utilisais pas par exemple, dans les transports publics, donc tu regardes ce qui se passe, tu regardes les gens, tu discutes. Tu vois surtout dans certains pays que tout le monde est le nez sur son smartphone, enfin comme en Europe, comme en Suisse et comme ailleurs. Et ça c'est troublant, quoi.

M87 : Et je voulais te demander encore une question, par rapport au voyage, est-ce que sur votre route est-ce que vous avez, dans votre premier ou dans votre deuxième voyage, est-ce que vous avez vu beaucoup d'endroits qu'on appelle des enclaves *backpackers* ? Est-ce que vous alliez dans ces endroits, est-ce que vous les recherchiez, quel était votre rapport avec ces endroits ?

JL87 : Ben je dirais, oui, on en a vu par endroits, / de manière générale, ben je sais pas, un exemple peut-être le pire, je dis volontairement le pire, genre à Bangkok, avec Kaosan Road, et tout le quartier, là aussi en quinze ans, c'est affolant de voir à quel point, autant qu'il y a quinze ans on avait trouvé incroyable de se dire tout ce qui se passe là, autant que là, ça m'a juste saouler, quoi. Je me suis dit c'est un piège à touriste, c'est un piège à cons, c'est, enfin, ça ne m'a pas du tout intéressé quoi. C'était juste pratique, parce qu'il y avait du coup deux-trois facilités pour les touristes qui étaient justement là, qui sont faciles, mais tout le business qu'il y a autour, ça m'a plutôt effrayé, quoi. Donc non, j'ai plutôt enfin, quoi, on a plutôt cherché des endroits enfin je ne vais pas dire alternatifs, mais plutôt à quitter ces zones, plutôt, je ne vais pas dire pas voir d'autres voyageurs, ou comme ça, mais voilà, des endroits où c'est que c'était trop, ouais peut-être trop l'esprit *backpackers*, ou on fait la fête, où on boit des verres, non on a plutôt évité.

M88 : Est-ce que tu dirais qu'il y a des endroits comme ça un peu partout dans le monde, dans les pays où vous avez été ?

JL88 : / Oui et non, enfin / oui mais ça peut être très limité, si je prends l'exemple du Népal, par exemple, t'as Katmandu et puis t'as Pokhara, où c'est que voilà t'as les quartiers touristiques où c'est que c'est de la folie. Mais sinon après dans le reste du pays où c'est qu'il n'y a que dalle.

M89 : Maintenant, si tu veux bien, essaye de trouver une rencontre avec un local, où il y avait vraiment une grande distance et pas la même langue, mais où la rencontre s'est quand même faite.

JL89 : oui, alors il faut que je réfléchisse. / Une rencontre spécifique, avec un local tu disais. // J'ai certainement plein d'exemples / Ben je pense à plusieurs exemples. Ben prenons en un, on pourra toujours en prendre un deuxième. Il y en a un c'est en Chine par exemple, où c'est que / en gros on était avec une amie chinoise mais qui parle français, on était invité à un repas où elle était là, donc elle a pu nous traduire quand on causait. Et après une des personnes qui parlait que chinois nous a raccompagné en voiture, mais que nous. Donc on était que Doris et moi dans la voiture et le trajet était quand même genre quarante, quarante-cinq minutes, et du coup on avait, et moi, moi j'étais devant dans la voiture, à côté du chinois qui conduisait, et on avait cette volonté de continuer de causer, mais on ne pouvait plus, entre guillemets. Et du coup t'as deux-trois échanges, tu te regardes, tu te souris, d'un côté t'as envie de dire quelque chose mais voilà, et puis après ben voilà, la technologie, google traduction, et puis lui il avait un autre, ben enfin en Chine c'était pas google traduction mais il avait aussi un truc, et tu commences, tu prends un smartphone et tu commences

de te marquer ce que tu veux dire ou tu essayes de le dire à l'autre, ça interprétait, donc tu avais, vocalement ça disait la traduction, et du coup on a commencé à échanger comme ça, alors des fois ça faisait une bonne traduction, des fois une mauvaise, alors tu essayais de formuler autrement. Donc c'était des choses assez simples, mais ça a permis quand même de continuer l'échange en fait. Bon alors dans ce cas-là, on avait quand même déjà échangé avant, mais de manière différente en fait.

M90 : Est-ce que tu vois une autre expérience ? Je me rappelle dans le premier entretien, tu m'avais parlé d'un moment au Vietnam où vous étiez dans un petit village en montagne.

JL90 : Oui exactement, oui, ça c'est juste, je m'en souviens très bien aussi, c'est effectivement comme tu as dit dans le Vietnam, dans le nord-ouest du Vietnam, dans les montagnes proches de Sapa. Et c'est encore le début, alors je ne sais plus la région spécifique, mais c'était une vallée où c'est qu'il commençait à y avoir des touristes, c'était pas un truc où c'est que c'était quinze ans qu'il y avait du tourisme. Et du coup en logeant chez l'habitant, il y avait cette volonté réciproque de vouloir échanger, de vouloir communiquer.

M91 : Alors, si tu veux bien, est-ce que tu peux te replonger dans un moment particulier où pour toi ce serait un moment important de cette rencontre, et quand tu es prêt, tu me le dis.

JL91 : Oui, oui je réfléchis, c'est pas hier, mais c'est clair que je m'en souviens relativement bien, parce que c'était assez marquant. Et / oui, oui, pour moi, je m'en souviens, parce qu'on avait eu le repas, où c'est qu'on avait pas mangé justement ensemble, parce qu'il y avait toujours cette notion, ils te servent, ils t'installent à une place, et puis ils t'amenaient à manger. Et à la fin du repas, genre, je ne sais plus, ils t'amènent un café, ou il y avait surtout un alcool fort de là-bas. C'est là qu'il y avait vraiment eu cette volonté avec / en tout cas ceux qui vivaient là, il y avait au moins trois générations dans la maison, en tout cas de mémoire, je vais dire trois, et il avait eu cette volonté d'échange.

M92 : Donc vous vous étiez assis à table, et lui il était où ?

M92 : Et donc là du coup c'était, je pense c'était le père de la famille, on avait commencé de faire les dessins, donc ils étaient venus à la fin du repas où ils étaient plus restés, parce qu'ils amenaient plutôt à boire ou à manger, et là ils étaient restés / et il avait cette volonté d'échanger, mais donc il n'y avait pas la langue, je ne sais plus peut-être il avait quelques mots d'anglais, mais c'était pas

possible, et là je ne me souviens plus qui avait amené les feuilles, je ne sais pas si c'est nous qui avons les feuilles et stylos, ou c'est eux qui avaient amenés, mais je pense que c'est nous qui avons. Et c'est là qu'on a commencé de dessiner.

M93 : Donc vous étiez assis, vous veniez de finir le repas, ils vous ont servi de l'alcool, et puis ils sont restés. Donc il était debout à côté, est-ce qu'à un moment donné ils se sont assis ? Est-ce que tu arrives à revoir ce moment précis ?

JL93 : En tout cas à un moment, le père de famille s'était assis, parce que c'était des tables basses, de mémoire, tabourets ou parterre, je ne sais plus, et du coup, voilà il s'était assis, et ben justement pour pouvoir voir et pour pouvoir lui-même dessiner aussi, en fait.

M94 : Et comment à ce moment-là tu repérais que c'était un moment où il y avait une forte volonté d'échange, est-ce que tu arrivais à la lire dans le comportement, est-ce que toi tu ressentais aussi ce besoin ?

JL94 : Ben c'était, oui tu voyais des deux côtés, autant moi que lui, on avait de transmettre en fait, de communiquer, et il y avait surtout cette / comment dire / cette satisfaction de réussir à communiquer, justement, quand on dessinait un petit truc et que tu voyais qu'il comprenait, effectivement quand lui il dessinait quelque chose et puis qu'il voyait qu'on comprenait, il y avait les sourires qui arrivaient sur les visages parce que t'es content, tu te dis cool, t'arrives à échanger en fait. Et tu vois qu'il était intéressé. Alors oui / t'as l'impression que c'est vraiment un échange, un vrai échange, dans le sens un échange non, pas dans le but commercial, mais vraiment d'intérêt de vraiment comprendre l'autre. Ouai, de vrais échanges humains on va dire. Et ça tu le vois sur la personne, quand c'est du réel en fait.

M95 : Et toi tu as la sensation d'être à l'affût du moindre détail, ou, comment tu le ressentais à ce moment-là ?

JL95 : Ah ouai, là du coup, j'étais complètement / ben déjà hyper motivé, de pouvoir échanger, avec donc, justement d'avoir un contact avec quelqu'un avec qui a priori c'est pas possible. De vivre vraiment à ce moment une expérience unique. Je pense au fond de moi, tu sais que c'est un moment assez unique, que tu ne vas pas forcément revivre pendant les prochains jours, ou du moins pas forcément facilement. Donc c'est, t'es pleinement enfin, j'étais pleinement là-dedans, enfin, c'est clair, tu ne penses à rien d'autre que juste d'essayer de communiquer, quoi.

M96 : Les indices que tu prenais, est-ce que t'étais sûr de pouvoir les décoder, t'avais la sensation que la relation se jouait comment ?

JL96 : Ben / peut-être t'étais pas sûr à chaque fois que vraiment le message que l'autre voulait te dire, qu'on l'interprétait exactement correctement, mais rien que la satisfaction, enfin, c'est tellement cool de se dire qu'on arrive quand même à échanger, on arrive à priori à faire passer quelque chose, que tu cherches pas à creuser si vraiment t'es allé dans, c'est clair c'est pas un échange, un dialogue dans lequel tu rentrerais dans des détails comme tu pourrais le faire si tu as vraiment la langue, mais t'es suffisamment heureux de juste pouvoir échanger sur des choses simples. Et même si l'interprétation de l'autre est un tout petit peu à côté, tu le vois si c'est complètement à côté ou pas, donc.

M97 : Est-ce que tu as l'impression tout se joue à l'instant suivant ou que c'est quelque chose qui se déroule une fois que c'est démarré ? / Est-ce que tu savais que ça allait durer dix-minutes, un quart d'heure, ou tu te disais que peut-être ça va durer que trente secondes ?

JL97 : Ah-ah, je ne me disais pas, enfin consciemment je ne me disais pas, c'est peut-être qu'une minute ou c'est peut-être un quart d'heure, par contre pour moi c'était unique, donc, sans la notion du temps, ouai c'était une chance, donc il fallait pleinement en profiter. / Oui, alors sans réfléchir à la durée, je ne me souviens pas, là aujourd'hui, je ne me souviens pas combien de temps ça a duré.

M98 : Est-ce que ça demandait beaucoup d'énergie de ta part, ou c'était ?

JL98 : D'être dans l'instant présent oui, mais / enfin l'énergie venait toute seule, dans le sens que t'es nourri par le fait de pouvoir communiquer. Et donc c'est pas un effort on va dire, c'est naturel.

M99 : Est-ce que tu as l'impression d'avoir pris la rencontre en main, ou que ça se jouait vraiment entre les deux, ou est-ce que c'est lui qui était plutôt ?

JL99 : Moi j'avais l'impression que c'était plutôt, non j'avais pas l'impression que quelqu'un avait pris plus le / le dessus sur l'échange, j'ai l'impression que c'était équilibré. Ouai je pense que c'était équilibré, de mémoire.

M100 : Est-ce que tu penses que c'était des rencontres qui étaient importantes en voyage ?

JL100 : Oui, justement la preuve c'est que quinze plus tard, je m'en souviens, donc dans le sens, oui, je pense c'est des choses, c'est des échanges riches, au sens / authentiques. / Donc oui, pour moi c'est important et c'est pas forcément vraiment évident d'avoir ces vrais échanges authentiques, et souvent c'est pas au moment où tu t'y attends, et tu aimerais, ouais ça se provoque pas vraiment, ça arrive quand ça arrive. Donc, c'est important. /

M101 : Je reviens aussi sur un élément que tu m'avais dit dans le premier entretien, tu me décrivais différents types de rencontres, des rencontres avec des locaux comme celles-là, des fois des rencontres plus commerciales mais qui peuvent déboucher sur des vraies rencontres, avec la langue des fois, et tu me disais aussi des rencontres avec des autres voyageurs, qui étaient pas forcément des suisses, mais qui avaient une proximité culturelle. Est-ce que tu veux bien me parler de ces rencontres ?

JL101 : Ouais ben pour moi, mais déjà à chaque rencontre est / importante. Donc pour moi ça fait pleinement partie du voyage. Alors c'est vrai que par nature, je ne suis pas quelqu'un qui a le premier contact facile avec les gens. Donc c'est d'autant plus enrichissant, pour moi, je suis d'autant plus content quand ça arrive, parce que ouais je sais que ça ne va pas forcément être sans arrêt. Donc c'est important, même avec des autres touristes, c'est toujours très valorisant, très intéressant, ça permet aussi quand tu voyages à deux comme je voyageais, ben voilà, c'est clair, aussi beaux qu'étaient les paysages où c'est que tu es, après t'échanges avec ton partenaire, mais c'est clair ça reste fermé, donc à chaque fois que t'as un échange avec quelqu'un d'autre, que ce soit un local ou un touriste, ça te permet de te rouvrir, de partager tes expériences avec quelqu'un d'autre en fait. / Donc là par exemple je pense à une rencontre cette fois, quand on était au Népal, à Pokhara, par exemple après notre premier trek, on avait réservé une gesthouse assez bien, on venait de faire une randonnée de vingt-cinq jours sous tente avec aucun confort. Et le premier matin, au petit déjeuner, c'était une grande table, et bon c'est le matin, très pas trop bien réveillé, et t'as ton café, machin, et peut-être deux chaises plus loin, il y avait un homme, de peut-être, je pense, cinquante-cinq ans, qui déjeunait seul, et ben pareil, là évidemment, ben tu lèves une fois la tête, tu vois que lui il regarde aussi, et au troisième regards, ou comme ça, ben c'est lui, ben typiquement, là c'est lui qui a ouvert le dialogue, parce que, il était canadien, il parlait quelques mots de français, il avait entendu qu'on parlait français, il nous a dit quelques mots de français pour démarrer la discussion et après on a continué en anglais, et c'était intéressant dans le sens où on a échangé

pendant le petit déjeuner, pendant un quart d'heure, quelque chose comme ça. Lui il nous un peu raconté un peu son parcours et nous aussi, et voilà c'était très intéressant, et après bonne journée et tout ça. Et après le lendemain au petit déjeuner, on est retombé, par hasard, je ne sais pas si c'était à la même heure, mais il s'avère qu'on était aussi au même moment, et on a recauser encore un peu, et il y avait vraiment quelque chose qui passait, et du coup après on a dit qu'on pourrait aller, je ne sais pas lui il a dit qu'on pourrait boire un verre ensemble, nous on a dit on pourrait aller manger, et du coup on a été manger ensemble le soir d'après. Donc voilà, donc petit à petit, et ben voilà, ben typiquement on a passé la soirée ensemble, et lui il nous a expliqué son parcours et ce qu'il faisait, et finalement d'une personne que tu croises des fois au petit-déjeuner, tu partages, enfin il partage son histoire et tu partages ton histoire, et c'est même l'avantage avec les étrangers, enfin avec les touristes comme ça, c'est que déjà, vu qu'ils voyagent, t'as des valeurs communes, généralement, et puis, tu peux aussi avoir une discussion ouverte et large, dans le sens ou finalement tu sais que c'est quelqu'un que tu rencontres peut-être pour un soir, une heure, ou un jour, mais que tu ne vas peut-être plus jamais revoir, donc tu peux être très libre aussi dans ce que tu dis. Peut-être que des choses que quand t'es dans le cercle de tes amis ou ta famille, tu ne vas pas forcément, je ne sais pas, peut-être pas tout dire, comme ça, mais là c'est une discussion très ouverte, ben voilà, tu balances, tu peux balancer les choses, quoi. Ben voilà, ça c'était top, quoi.

M102 : Et c'était des moments où vous pouviez parler aussi de votre expérience de voyage ?

JL102 : Oui, ben voilà, tu / ben lui, par exemple on a parlé qu'on venait justement de vingt-cinq jours de trek sous tente, tout ça, donc lui, lui avait le besoin, donc lui, il avait pris un congé sabbatique, en fait c'est intéressant son histoire, il avait un projet, donc ouais comme je disais avant, donc cinquante, cinquante-cinq ans, il avait des enfants et tout ça, et il avait des enfants, des adolescents, autour des quinze ans, quinze- dix-huit ans, et puis il a dit un jour à sa famille, moi l'année prochaine, parce c'est le gars qui bossait énormément, et il a dit à sa famille, moi l'année prochaine, il faut que je fasse une coupure, je vais faire un voyage. Et ils lui ont dit « ah, ouais, ouais. » en pensant qu'il plaisantait quoi. Et après lui il a négocié au boulot, son congé et tout ça, et après il a dit, voilà, je ne sais pas, moi l'année prochaine, en juin, je pars, six mois. Et puis là c'était le coup, et finalement toute sa famille s'est organisée, et ils ont dit « ah, mais non on veut aussi partir avec toi, machin. » Donc finalement ils ont fait un compromis, ils ont voyagé quelques mois avec sa famille, et mais sa famille n'était pas prête à aller dans des pays comme le Népal, par

exemple. Donc là après il avait trois mois pour lui, et il était content. Et là il commençait vraiment sa période vraiment pour lui, ce qu'il avait vraiment voulu en fait, parce que c'était de voyager seul à quelque part, et après il était intéressé par rapport à notre trek, il ne voulait pas faire un trek aussi exigeant physiquement mais aussi au niveau de l'inconfort, on va dire, mais du coup après il voulait faire un petit trek quand même, donc il était intermédiaire, donc ouais il s'intéressait pas mal à comment s'était passé notre trek, comment, si on avait un guide, pas de guide, s'il fallait prendre un porteur, pas de porteur, comment on était reçu dans les villages.

M103 : Il y a encore un moment sur lequel je souhaiterais revenir, par rapport à ton premier voyage, c'est ce moment où, il me semble que c'était au Cambodge, c'était un moment, où tu me disais dans le premier entretien, que c'était la première fois où vous avez fait une pause dans votre voyage, sur une plage. Est-ce que tu veux bien te replonger dans ce moment ?

JL103 : Ouais, c'était au Cambodge, effectivement, on venait de faire trois mois en Asie du Sud-Est, et initialement on avait pas prévu d'aller au Cambodge, on devait partir en Chine, et il y avait le SARS, donc bref on avait décidé d'aller au Cambodge à la place, et on s'était posé effectivement pour la première fois du voyage, enfin c'était ce qu'on appelait nos premières petites vacances dans le voyage. Et on s'était posé, en tout cas, je pense cinq jours, voilà dans une petite ville où il y avait une plage, au bord de la mer, et c'était pour nous notre première coupure, parce que c'était plutôt l'idée du voyage assez, enfin pas intensif, mais où c'est qu'on découvrait toujours des choses. Et voilà, je me souviens bien du moment et de la rencontre aussi qu'on avait fait avec une famille, là sur la plage. Ça me fait penser qu'après on peut causer d'une autre rencontre intéressante, ouai.

PM104 : Si tu veux bien te replonger dans ce moment, et tu dis que c'était des vacances, est-ce que t'avais l'impression de te couper du reste du voyage, est-ce que tu avais l'impression de devoir te reposer, ou est-ce que c'était une période où tu reprenais des forces, ou est-ce qu'il y avait des choses qui se jouaient à ce moment-là ? T'étais dans quel état d'esprit à ce moment-là ?

JL104 : Ouais, ce que je m'en souviens, c'est que c'était des moments où / ce qui était super c'était d'être posé pour plusieurs nuits à la même place, de ne pas reprendre son sac à dos chaque matin. D'avoir entre guillemets pendant quelques jours un « chez-soi », enfin un pseudo chez soi, enfin une chambre où tu as tes affaires dedans, tu ne repars pas chaque jour. Et puis finalement ne plus réfléchir où tu pars le lendemain, de juste entre guillemets de te lever quand tu veux, d'aller sur la plage, de boire et manger si tu veux, de dormir, te reposer, c'était un repos physique, et mental,

aussi, en fait. / Et oui, c'était ce besoin d'être posé, dans le voyage, voilà, de ne plus chaque jour repartir avec le sac à dos.

M105 : Et c'était un bon moment pour vous ? C'était un moment important pour vous ?

JL105 : C'était / ben j'ai le ressenti, c'était pas prévu, dans le sens, qu'à la base on ne pensait pas que dans le voyage, il fallait s'arrêter, à ce moment-là. C'était une découverte. Et c'était une découverte de, c'était un bon moment, dans le sens que, du coup, on ne pensait au début quand on s'est arrêté, on ne savait combien de jours on allait s'arrêter. Mais c'est justement parce qu'on avait ressenti que ça nous faisait du bien, ça nous faisait du bien à ce moment-là, du coup on a prolongé ça, et on a compris que c'était important de s'arrêter des fois à un endroit, et de vivre cet endroit-là. Et là il s'avère aussi que notre premier arrêt a été d'autant plus un moment unique, c'est que on avait fait aussi cette rencontre sur la plage où on était, avec une famille, des locaux qui avaient un tout petit cabanon / et les échanges qu'on a eu là c'était magique, et c'était aussi, je pense que c'est ce qui fait que tout nous faisait que cet instant-là était génial, enfin ces jours-là étaient tops. /

M106 : Et est-ce que tu as l'impression que cette pause, ou que ces premières « vacances » que vous avez pris dans le voyage, que c'était un moment où tu digérais les premiers mois du voyage, où que c'était un moment où t'as tout coupé, t'as arrêté le voyage, et quand tu avais retrouvé les forces, t'es reparti ?

JL106 : Ben // ouais, je ne dirais pas que c'était vraiment l'histoire de digérer tout ce qu'on avait vu, je dirais que c'était / ouais, d'un côté, c'était plus physique, c'était quand même plus le fait de / ouais d'être au calme, d'être relaxe, de finalement / et aussi d'être du coup dans un endroit connu, enfin pseudo-connu, dans le sens que après chaque jour finalement c'est le même endroit, tu connais, tu sais où tu dors, tu sais à la plage tu allais toujours, je me souviens exactement toujours au même endroit, on a pas cherché à explorer plus loin, parce que à l'endroit où on était, on était bien, les gens étaient supers, donc je pense, que c'était un repos d'être dans un pseudo environnement connu, et que on se sentait bien.

M107 : Et c'était un moment où tu avais le sentiment d'être centré sur toi ? Par rapport à ce moment que tu me décrivais, quand tu marchais ?

JL107 : De mémoire pour moi c'était différent. / c'était différent, parce que consciemment il n'y avait pas de travail qui se faisait, sûrement, / ni à ce moment-là, ni nan à ce moment-là c'était plus de bon temps d'être relaxe. Donc c'est pas, je ne vois pas de lien entre ces deux éléments.

M108 : Et dans ce moment-là, qu'est-ce qui était magique ?

JL108 : Ben ce qui était magique c'était, ben déjà c'était une rencontre avec peu d'échange verbale, dans le sens que / est-ce qu'ils parlaient anglais, je ne sais même plus. S'ils parlaient c'était vraiment très basique juste pour comprendre juste pour comprendre pour commander à boire et à manger, mais c'était surtout des échanges, des regards en fait, des regards et des sourires et d'observer cette famille qui n'avait rien, qui avait un cabanon, de peut-être deux mètres carrés, je ne sais pas trois mètres carrés sur la plage, qu'avaient leur gamin qui avait, je ne sais pas quel âge il avait, peut-être cinq ans, peu importe l'âge en fait, et puis il jouait avec rien, il avait rien, il jouait avec rien, un bâton, ou, et le sourire qu'il avait, il avait l'air pleinement heureux, et le fait de juste observer ça c'était incroyable, quoi. Et aussi, comme ils étaient contents, on était les seuls touristes quoi, je ne sais plus exactement pourquoi, mais il y avait différents endroits sur la plage, mais en gros quand on était vers eux, il n'y avait que nous et comme ils étaient contents, voilà, si on commandait un milkshake, de le préparer et de le ramener, ouais heureux, heureux de ça, le sentiment qu'ils étaient bien.

M109 : Est-ce que tu as le sentiment que c'était une rencontre avec cette famille ?

JL109 : C'est une bonne question, / c'est sûr que en premier il y avait l'échange commercial, donc eux c'est sûr il y étaient contents de nous revoir chaque jour, parce qu'on allait quand même leur laisser de l'argent qui allait leur permettre de vivre un peu. Mais je pense qu'il y avait quelque chose de plus, au-delà de ça, au-delà d'essayer de gagner leur vie, / il y avait vraiment quelque chose en eux, des gens très serviables, ouais ils étaient adorables en fait. Et j'allais dire naturellement. / Le premier *driver* c'est l'échange commercial, mais il y avait quelque chose de plus, ouais / clairement.

M110 : Et si tu veux bien on peut finir, tu me disais quand je te demandais de comparer les deux voyages, tu me disais que le premier c'était vraiment pour découvrir le monde et le deuxième tu me disais c'était plutôt un travail sur toi. Et est-ce que à la fin, enfin, vous êtes rentrés que depuis trois mois, est-ce que tu as le sentiment d'avoir fait un travail sur toi ?

JL110 : Oui, j'ai le sentiment, c'est plus qu'un sentiment, j'ai fait un travail sur moi, / pas forcément, qui n'a pas abouti sur tout, mais qui m'a fait énormément de bien, qui m'a, / je suis rentré en étant plus serein, en fait, en étant plus / ouai en étant mieux, clairement je suis rentré beaucoup mieux que ce que je suis parti, je veux dire, d'une part physiquement, au niveau du repos, mais je dirais ça c'est la partie facile, tu te reposes et puis, ben voilà, ça c'est facile de se reposer physiquement, mais mentalement, ouais en ayant moins de choses qui vont dans tous les sens dans la tête. Donc, voilà, oui, ça m'a clairement aidé, ça m'a clairement aidé, même si, même / voilà, aussi durant le voyage j'en ai profité en Thaïlande, de faire des initiations, de la méditation du yoga, enfin pas mal de choses pour aider l'esprit à se canaliser, et ça, j'en sors grandit en fait. Et ça, au-delà des échanges, c'est quelque chose que je trouve génial avec le yoga que j'ai commencé là-bas, ben je me dis c'est quelque chose que je continue aujourd'hui de faire un petit peu de yoga, et si j'entends bien le continuer longtemps, c'est quelque chose qui vient du voyage, donc c'est comme une sorte de continuité du voyage, qui va jamais s'arrêter finalement et dont la source est dans le voyage finalement. Et ça, ça permet de poursuivre un bien-être physique, mais également un bien-être mental.

M111 : Ben je te remercie pour cet entretien.

4.3. Entretiens de recherche de Clem

4.3.1. Retranscription de l'entretien semi-directif de recherche du 11 décembre 2017 à Strasbourg, durée 2h03. Interviewer : Mickael (M), informatrice : Clem (CL)

Mickael (M) 1: Bonjour Clem, je te remercie de bien vouloir faire cette interview. Pour nous permettre d'être dans les meilleures conditions pour la mener à bien, je vais dans un premier temps rappeler les prérequis de cet entretien. Tout d'abord, je serai l'interviewer, je me place dans une posture de chercheur. Mon objectif est de recueillir des informations te concernant. Je t'accompagnerai dans un cheminement de tes souvenirs de ton voyage. De ton côté, tu seras l'informatrice. Il n'y a que ce que tu apporteras comme information dans cet interview qui est important. Ce qui importe ici c'est l'expérience que tu as faite de ce voyage. Mon rôle va être de t'accompagner tout au long de cet entretien semi-directif de recherche. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire qu'il n'y a pas de bonne ou de mauvaise façon de répondre. Tu as le temps de réfléchir, de revenir en arrière et de prendre ton temps. Mon rôle sera de t'accompagner dans ce cheminement. Lorsque je te poserai des questions, elles seront le plus ouvertes possibles. De temps en temps elles serviront à poursuivre l'interview, relancer un thème ou en aborder un autre. Je ferai aussi quelques reformulations pour bien vérifier si j'ai bien saisi tes propos. L'entretien durera environ une heure trente à deux heures, et sera utilisé pour ma recherche sur le rapport entre le voyage et l'éducation tout au long de la vie. Cet entretien sera enregistré, retranscrit et anonymé. Est-ce que tu es d'accord avec tout cela ?

Clem (CL)1 : Oui, bien sûr

M2 : Ma première question est : est-ce que tu veux bien me décrire les grandes lignes de ton voyage ? Les parcours, assez brièvement, pour avoir une vue d'ensemble.

CL2 : D'accord, donc les endroits où on est allé, en fait.

M3 : Voilà

CL3 : Et ben, donc on est parti pour un an, à la base on voulait faire un an. Avant même on avait un autre projet, qui était de partir en Nouvelle Zélande pendant un an et travailler. Et puis après ça s'est modifié, au fur et à mesure, on s'est dit, ça serait peut-être mieux en fait qu'on travaille ici,

qu'on économise et qu'après on part dans plein de pays qui nous ont fait envie dans notre vie commune avec Jo. Donc on a décidé de partir en Asie principalement, c'était le continent qui nous attirait le plus, et on voulait y aller, plus ou moins par les moyens terrestres. Donc on est parti déjà en Russie quelques jours, et puis en suite, de là on a pris un avion pour aller en Asie centrale, en Ouzbékistan, et de là on a traversé l'Ouzbékistan, le Kirghizstan et la Chine par les moyens terrestres, ce qui était un peu notre objectif. Ensuite on a été au Japon, en Inde, en Thaïlande, en Malaisie, à Singapour, ça nous a pris six mois. Et puis ensuite, Australie, Nouvelle Zélande, Tahiti et ensuite l'Amérique du Sud, donc on est parti du Chili et on a remonté, en passant par le Pérou, pardon, la Bolivie, Chili, Bolivie, Pérou et Equateur. Et ensuite on a terminé notre voyage, qui s'est terminé en fait aux Etats-Unis, on est pas revenu en France. On est parti pour s'installer aux Etats-Unis, donc on y est allé en faisant le grand tour, par l'autre côté [rires].

M4 : D'accord, alors ce qu'on va faire maintenant, on va faire trois grands thèmes dans cette interview, le premier va s'intéresser un peu à ce qui s'est passé avant le départ et au départ, après il y aura le voyage en lui-même, et puis, le dernier thème sera le retour, et ce qui s'est passé pendant le retour et après.

CL4 : D'accord.

M5 : Est-ce que tu veux me dire ce qui a motivé ton départ ?

CL5 : Et ben /, comme je te disais en fait à la base c'était un autre projet, mais, donc oui l'idée c'était de partir loin, pour aller à l'autre bout du monde, pendant qu'on était encore un peu étudiant, avant de trouver un travail, et sans être vraiment encore complètement coincé dans la vie de tous les jours, le travail qu'on veut peut-être pas quitter, peut-être des enfants et tout ça, et de faire ce genre d'expériences et tout ça. Et d'aller travailler, et d'être vraiment immergé dans une autre culture, voilà. Et puis ben donc ça a un peu évolué, le projet, on s'est dit « si on part aussi loin, autant aller voir d'autres endroits qui nous attirent sur le chemin, et puis au fur et à mesure, on s'est dit ben se serait peut-être pas mal de faire carrément un tour du monde, de travailler, d'économiser avant, pour ne pas avoir à travailler sur place en fait, et juste vraiment profiter une fois qu'on est sur place, et de voilà, faire une boucle, comme ça, pendant un an. Et en fait, ça s'est assez bien trouvé que bon ça mûrissait un peu dans notre tête, en même temps qu'on habitait ici à Strasbourg, et qu'on avait tous les deux du boulot, et qu'on avait pas encore d'enfant, et qu'on arrivait à économiser régulièrement. Jusqu'au jour où on s'est dit « bon ben, est-ce qu'on partirait pas habiter

aux Etats-Unis, comme Jo est américain, si on le fait pas tout de suite, on risque de jamais le faire, de le regretter plus tard, donc **profitons** du fait qu'on va devoir tout **larguer**, pour justement ne pas avoir d'attache, et partir à ce moment-là, ne plus avoir que un sac à dos, et aller sur la route, pas à l'inconnu, mais un petit peu quand même, quoi ». Une grosse excitation. Et donc du coup voilà comment ça s'est transformé, et comment ça a un peu mûri dans notre tête. Alors, après moi je travaillais et j'ai fait des études dans la logistique, donc moi j'aime beaucoup planifier, après je ne vais pas tout planifier non plus, mais j'ai pas envie de me retrouver dans un endroit et de me dire « Ah j'ai loupé ça ! » Quel dommage de le voir à la télé après et de me dire « ah mince, j'aurais pu faire ». Donc et puis en même temps ça me permet de voyager dans ma tête aussi. Donc j'avais lu plein de livres, autant des guides de voyage, que des romans, que des magazines géo, que tout ça, qui ont fait que je me suis vraiment évadée dans ma tête, avant de partir, et que j'ai un peu planifié, à quelle saison partir, quand, quel matériel emporter, quel parcours faire, rechercher les transports aussi, puisque des fois on veut aller d'un endroit à l'autre et qu'il n'y a qu'un transport par semaine, alors essayer de voir combien de temps il faut en tout, dans un pays. Et puis après avec Jo ben on a beaucoup discuté pour se mettre d'accord sur le choix des pays à visiter, ce qui nous attirait, tous les deux.

M6 : Est-ce que tu veux me dire dans quel état d'esprit tu étais avant de partir ?

CL6 : Genre la veille, ou genre un an avant [rires] ?

M7 : Ben peut-être tu peux me dire combien de temps vous avez mis pour planifier avant de partir ?

CL7 : Et ben pour planifier on a dû mettre, bon ben, en rêve, on va dire, **des années**, parce que en plus on ne savait pas vraiment que ça allait

M8 : C'était une idée qui existait déjà

CL8 : Ouais, ouais, ouais. En fait j'ai rencontré Jo, on avait, je ne sais plus, vingt-deux, vingt-trois ans, donc moi j'avais déjà envie de partir en Nouvelle Zélande bien avant, je sais plus pourquoi, peut-être parce que c'était complètement au bout du monde, et oui, et que j'étais allé au Canada avant, et que le Canada c'était aussi le bout du monde, grands espaces, vierges, et j'avais un peu l'impression que la Nouvelle Zélande ça aurait été ça, et ça m'attirait, j'avais lu des bouquins, j'avais lu pas mal de choses sur les Maoris, et ça m'attirait, et puis, et puis ensuite, / je me pers un peu en fait dans ce que je dis [rires].

M9 : C'est les différentes étapes ?

CL9 : Oui, donc j'étais déjà un peu dans ce rêve d'aller un petit peu au bout du monde, quand j'ai rencontré Jo je lui en ai parlé, il m'a dit « ah oui, éventuellement, pourquoi pas, ça serait bien ». Et puis après on a commencé à, on était en Erasmus, donc on rencontrait des gens un peu de partout. Et puis, avec ces gens-là, on voyageait, on rencontrait des mexicains, ils nous disent « vient, on va faire des soirées mexicaines » alors on bouffait mexicain, et on disait « Ah mais pourquoi vous manger des trucs comme ça » « Ben parce que chez nous c'est comme ça, le poulet avec du chocolat », « Ah bon », « Et les Aztèques, et les Incas » « Ah ouais et tout ». Tout a fait qu'on voyageait énormément dans nos têtes, puis qu'on voulait aussi voir ces gens un jour. On se dit toujours « oui on se reverra, oui on viendra vous voir », après on ne le fait peut-être pas forcément, mais il y avait des gens avec qui on a énormément cliqué. Et on s'était dit, « ah, il faut vraiment qu'on aille les voir ». Et puis en fait, au fur et à mesure, la préparation de ce voyage, a fait qu'on s'est dit, mais on pourra effectivement aller revoir tous ces gens. Donc on était très content de pouvoir concrétiser ça, en fait, de pas juste se dire qu'on ne les reverra plus jamais.

M10 : Et qu'est-ce qui a fait le déclic entre un rêve et le moment où vous avez décidé de, ben hop on part, on prépare, pas le moment où vous partez, mais le jour où vous décidez vraiment d'y aller ?

CL10 : Ouais, le jour où on décide, ben je sais plus, c'est soit Jo, soit moi qui a dit « et si on faisait ça » et [les trois dialogues suivants sont chuchotés] « ah bon, tu crois, c'est un peu fou, non ? », « ben ouais, mais si on a déjà dit qu'on partait », « ben ouais attend, on va réfléchir ». On s'est un petit peu entraîné l'un l'autre. Et puis un jour on s'est dit « Ouais, ouais, c'est ça qu'on veut faire, on veut le faire ». Et puis le jour où on était décidé, je pense que, ça y est, on était à fond, enfin, moi je sais que **un an** avant, ça a pris à peu près un an, un an et demi à vraiment planifier, moi je voyageais dans ma tête, je rêvais toutes les nuits de voyage, ouais j'étais complètement obnubilée par ça, je regardais plein de blogs de voyage. Parce que, à ce moment-là, tu te rends compte qu'il y a des gens qui voyagent d'une certaine manière, et d'autres manières. C'est à ce moment-là qu'on s'est dit « ben comment on va voyager nous ? » « Est-ce qu'on va prendre des avions partout ? » Parce que la première idée, c'est ben tu prends un billet tour du monde. Alors au début on s'est dit, ok on va prendre un billet tour du monde, mais en fait voyager par les moyens terrestres, c'est aussi une autre idée, c'est aussi pas mal, parce que c'est plus une transition en douceur, d'un pays vers un autre. Des fois quand tu arrives à la frontière de deux pays, c'est un peu un mix des deux, et

puis une fois que tu as traversé la frontière c'est encore le mix des deux, et puis après c'est complètement l'autre pays, et ça c'est vachement excitant, en fait de commencer à voir, de glisser doucement vers une autre culture, ça c'est, je ne m'étais pas rendue compte de ça en fait, avant d'avoir réservé, le nombre de billets qu'on avait réservé. Et je me suis dit « Ah », de tout façon on a toujours je pense des regrets, « ouais, j'aurais pu faire comme ça » [rires], ouais, mais on a pas fait de tour du monde avant, donc on avait pas le mode d'emploi. Mais sinon pour revenir à l'état d'excitation, moi je voyageais énormément dans ma tête, j'étais toute la journée, dès que j'avais des moments, au boulot, je regardais des blogs de voyage, pendant mes pauses, je sortais du boulot, j'allais à la Fnac, je passais des heures pas possibles, à regarder dans la section de voyage, donc les belles images et puis aussi les récits de voyage. Donc là je commençais à connaître un peu les écrivains voyageurs qui m'ont plu, et donc j'ai commencé à lire leurs ouvrages. Et puis ça, ça m'a fait découvrir encore plus de choses, et ça m'a donné encore plus envie de creuser les différents endroits à voir. Et puis voilà, toute cette préparation, et plus on prépare, et plus on est excité, et puis je me souviens, de la veille, enfin pas de la veille de partir, mais une semaine avant quand j'ai quitté mon boulot, je partais du port du Rhin sur mon vélo, j'étais un peu triste de quitter mes collègues, mais « Ah » tellement, tellement contente de me dire « je vais tout larguer, je vais juste prendre le nécessaire dans mon sac à dos, et c'est parti et je vais enfin voir toutes ces choses, dont j'ai rêvé pendant toutes ces années, quoi. »

M11 : Ben ça m'amène à ma question suivante, c'est : quel sacrifice t'as fait pour pouvoir faire ce voyage ?

CL11 : Et ben, / sacrifice, je pense que c'était peut-être dur, **moi j'ai** pas l'impression d'avoir fait un sacrifice en fait, pas du tout. Je pense que ça a été plutôt une chance qui m'a été donnée, donc après je pense que c'est plutôt la famille qui a été triste, surtout mes parents parce que après j'allais plus vivre en France, donc ils allaient plus me voir. Les parents de Jo, eux ils étaient contents, ils récupéraient leur fils. Mais nos parents étaient quand même, même si ils ne nous l'ont pas dit parce qu'ils ne voulaient pas nous stressés, eux ils étaient quand même stressés. Parce qu'on avait pas de nouvelles tout le temps, il y avait pas de téléphone portable, tout ça, donc ça c'était, pour eux, je pense ça a dû être difficile. Après il y a le sacrifice financier, mais, on était un peu à un moment de notre vie où on s'est dit, soit on fait ça, et on met tous nos sous là-dedans, soit ben on fait comme beaucoup de monde, on achète une baraque puis on fait des gosses, quoi. Et nos voyages on les

fera / un jour, / peut-être jamais, on en sait rien. Mais notre choix était fait en fait, on s'est dit : « bon, il nous a fallu des années pour gagner des sous, ben, on est encore vaillant, on a que trente ans, ça sera toujours temps, dans la vie », voilà. Il y a des gens qui pensaient qu'on prenait du retard quoi, dans la vie, comme tout à coup on dilapidait toutes les économies, il y a des gens qui regardaient ça d'un mauvais œil. Mais ça ne nous a pas trop freiné en fait, parce que je pense qu'on était forts, tous les deux. On voulait vraiment tellement le faire que, on a pas envoyé promener, mais ça ne nous a pas vraiment affecté ce que disaient les autres gens. On voulait vraiment faire ça, et on savait dans notre tête que ce n'était pas juste des vacances en fait, c'était autre chose.

M12 : Vous aviez des encouragements, et des mises en garde ?

CL12 : Ouais plutôt des mises en garde, on va dire, des encouragements peut-être plus de la part de nos amis qui étaient admiratifs et qui allaient peut-être aussi voyager un peu à travers nous. A travers les cartes postales qu'on leur envoyait, à travers le blog aussi qu'on écrivait et que, eux pouvaient lire, mais, ouais, y a pas eu trop, trop de mise en garde, ça a été encore. Donc moi je vois pas trop le sacrifice qu'on a fait, si ce n'est le temps et l'argent, mais on voulait le dédier à cette expérience, donc c'était notre bon vouloir, et ouais, on regrette rien.

M13 : Et t'as dû démissionner de ton travail ?

CL13 : Ouais, ouais, ouais. J'ai démissionné, Mais comme dit ça se passait bien que on, on allait tout quitter de toute façon, pour commencer une nouvelle vie aux Etats-Unis, et que de toute façon il aurait fallu qu'on le fasse. Et puis j'étais à un moment dans mon boulot, c'est bien que ça se soit arrêté, parce que j'aurais peut-être dû chercher autre chose, ça stagnait un petit peu, niveau professionnel, à ce niveau-là, donc c'était bien que ça change.

M14 : Comment est-ce que tu as organisé ton voyage avant de partir ? Tu as dit que tu as lu des guides

CL14 : Ouais, des guides.

M15 : Est-ce que tu avais une idée précise ? Dans quelle mesure tu as planifié ton voyage ?

CL15 : Et ben les pays en fait, au début, avec Jo, on avait l'idée de partir, donc on voulait se retrouver à un moment en Chine, et on savait qu'on voulait faire Chine, Inde, Japon, ça c'était du sûr, les autres c'était peut-être un peu moins sûr. Et on s'est dit : « ah, ben classique, on va prendre

le transsibérien, crac, on fera peut-être la Mongolie, peut-être pas, et après on va se retrouver en Chine, et on fera la Chine. » Et puis moi j'étais allé en Russie auparavant, et j'avais aimé, mais vite fait, quoi. Et Jo n'était jamais allé, donc Jo voulait vraiment aller en Russie. Alors j'ai dit soit on se fait la Russie, oui en effet transsibérien, on s'arrête partout pour voir tout ce qu'il y a, enfin pas tout ce qu'il y a à voir, mais pour pas pour juste dire, on a pris le train, et on est arrivé là-bas, mais pour voir un peu la Russie. Et donc à la base, on voulait faire ça. Et puis après, et en même temps que je voyageais dans ma tête, en préparation du voyage, moi je fais pas mal de tricot. Et c'est la période en fait où j'ai vraiment repris le tricot et je me suis mis à tricoter mais, tous les jours, tout le temps. Et après j'étais vraiment obnubilée par ça, et j'étais tout à coup très intéressée par les fibres, qu'est-ce que je tricotte, d'où ça vient, de quel pays, tout ça. Donc la laine. Super, la Nouvelle Zélande, parfait, la Turquie, on avait fait, on avait découvert un peu ça, le tissage, enfin tout ce qui était travaux manuels, les travaux de la laine, ça m'attirait. Et puis après j'ai commencé à tricoter des choses un peu différentes comme de la soie, de l'alpaga, et / et puis après j'ai commencé à lire des récits de voyage sur la route de la soie. Pour comprendre un peu plus la soie d'où ça vient, parce que la route de la soie ça commence ou ça fini en Chine, où on voulait aller, à Xiang. Et là je suis tombée sur le récit d'un monsieur qui est parti en fait, faire la route de la soie à pied. / Bernard Olivier, et puis, ben là j'ai découvert plein de choses, donc il est parti de Venise, puis il est allé jusqu'à Istanbul, et de Istanbul, il a fait à pied jusqu'en Chine, pendant trois ans, avec des interruptions, en fait, il y retournait chaque année. Et là j'étais déjà pas mal attirée par la Turquie, les pays turques, turcophones puisque j'avais pas compris, en fait, qu'il y avait des pays qui puissent être turcophones. Et alors j'ai découvert ça, j'ai découvert l'Asie centrale et je me suis dit : « Oh là, là, mais ça a l'air absolument fabuleux ». J'aime beaucoup l'architecture islamique, les mosquées, les belles couleurs turquoise, et puis là l'histoire de la route de la soie, je trouvais ça assez fascinant, donc en fait j'ai dit à Jo : « écoute qu'est-ce que tu en penses, plus du tout transsibérien, mais route de la soie ». Il me dit « ah, bon, t'es sûr, en plus dans les pays « stan », moi je suis américain, ça va être craignosse ». Enfin il avait peur au niveau de la sécurité, puisque bon, c'était un peu 2007, donc c'était un peu après le 11 septembre, c'était quelques années, mais c'était encore assez frais dans sa tête. Et moi j'en ai parlé à mon parrain qui lui voyage énormément, en voyage organisé mais, quand même il a fait beaucoup, beaucoup de pays. Je lui ai dit qu'est-ce que tu en penses, entre les deux, qu'est-ce que tu choisirais. Il me dit : « moi j'irais vraiment plus en Asie Centrale, ce serait peut-être plus intéressant, enfin il y a beaucoup plus de choses à voir,

quoi, peut-être que la Russie. » Alors, là je me suis mise encore plus là-dedans, je regardais tout ce qu'il y avait à voir à la télé, là-dessus, sur cette région, puis le fait aussi que ce soit paumé, beaucoup de monde le fait, c'est un peu difficile, moi j'adore, quoi [rires]. Moi j'aime bien les endroits très, très paumés et difficiles d'accès et Jo il préfère peut-être plus voir les grandes villes qui lui le font rêver. Donc entre nous deux, il y a un bon équilibre [rires]. Et du coup, c'est comme ça qu'on a décidé de commencer un peu le voyage, par l'Asie Centrale. Et puis ensuite les autres pays, je crois qu'on avait décidé de s'arrêter en fait après la Nouvelle Zélande et de rentrer. Parce qu'on voulait pas partir un an, je crois, Jo voulais partir que huit-neuf mois. Après j'ai commencé à lire des trucs sur la Bolivie, suite aux alpagas, la laine d'alpaga et tout ça. Et puis ma mère, quand j'étais petite me parlait tout le temps des alpagas, parce que elle, elle est très frileuse, elle tricotait aussi, et elle me disait aussi toujours que c'était une laine hyper chaude et que c'était vraiment super quand on est frileuse. Et ça m'a toujours fait rêver les alpagas, elle je me suis dit tient, je vais un peu m'y intéresser et j'ai commencé à lire des choses, pareil sur la Bolivie, et j'ai dit : « Ah Jo, on peut pas faire notre voyage sans faire la Bolivie, il faut absolument qu'on y aille. ». Et il m'a dit : « tu es folle, on a déjà décidé », j'ai dit « non, non, non, mais vraiment, on va voir, on va voir. » Et puis en fait on a rajouté je crois à la suite, je ne sais plus trop, mais il me semble qu'on a rajouté à la fin d'aller du coup en Amérique du Sud, un peu pour cette raison, quoi. Et Oui, donc, c'est vraiment les fibres qui m'ont fait rêver, et puis Jo c'est pas quelque chose qui le barbe, il trouvait ça aussi intéressant, les fibres en elles-mêmes et puis les gens qui sont derrière, qui la travaille, alors c'est vrai qu'on a eu l'occasion de voir pas mal de choses, au Kirghizstan on a vu le feutrage de la laine, comment on fait les yourtes, et tout a fait que, ben c'est un peu plus que du tricot, on découvre des cultures qui sont aussi basées là-dessus. La route de la soie, ouais, sur juste la matière, soie, il y a plein de civilisations qui ont évolué, et c'est super intéressant en fait.

M16 : Est-ce que tu avais des projets pendant le voyage ? Tenir un journal, un blog, tu me parlais d'un blog avant ? tu peux m'en parler ?

CL16 : Ouais un blog en fait, on avait dit qu'on ferait un blog pour donner des nouvelles déjà à nos parents, et puis aussi pour qui tombe sur le blog ou veut le voir, peut piocher des informations qui peut-être l'intéresse, ou qui le feront, ou la feront rêver, comme moi, il y a plusieurs blogs de voyageurs qui m'ont fait vraiment rêver à l'époque. Je me souviens, les gens devaient écrire toutes les semaines ou tous les trois jours, et je me rappelle, j'étais à cran, je voulais absolument voir

quelle était la prochaine étape, qu'est-ce qui s'était passé. Donc c'était, dans ce but-là, et puis, / quelque chose qu'on a fait, qu'on avait pas décidé à la base, mais qu'on a fait, c'était d'apprendre l'espagnol, parce qu'on est arrivé en Amérique du Sud, et on s'est dit : « oh là, là, si on arrive là-bas et qu'on parle que anglais, ça va être difficile, on parle pas du tout espagnol, donc on va s'inscrire à l'école ». Et du coup on a fait cinq semaines à l'école et on a appris l'espagnol, et qui nous a bien servi, en fait, pour la suite, du voyage. Donc ça c'était chouette. Donc après il y avait des endroits où je voulais absolument aller, où on a pu aller, d'autres où on a pas pu aller. Mais / ouais, je crois que c'est, ce genre de choses.

M17 : Et ce blog vous l'avez tenu tout le long du voyage ?

CL17 : Oui, oui, tout le long du voyage, on l'actualisait peut-être tous les / , ouais entre trois jours et une semaine, en fonction de quand on avait de la connexion.

M18 : Et ça vous permettait de rester en contact avec ceux restés à la maison ? la Famille, les amis ?

CL18 : Oui après il n'y avait pas énormément de gens qui le suivaient, mais on avait quelques copains qui suivaient, c'était à l'époque aussi du début, enfin pas du début, mais ouais des débuts un peu de Facebook, donc les gens étaient plus sur Facebook, déjà ils ne comprenaient pas qu'on ait pas Facebook, moi je, je crois que Jo avait juste créé un compte et moi je n'en avais pas encore, donc je n'étais pas du tout là-dedans. Rétrospectivement, je me serais dit, ça aurait été deux sortes de communications complètement différentes, quoi que peut-être à l'époque, Facebook c'était un peu différent de ce que c'est maintenant. Mais je suis content qu'on a fait le blog, parce que c'était plus une histoire qu'on raconte en fait, et sur Facebook c'est beaucoup plus court, donc on peut pas vraiment autant raconter une histoire, mais on peut plus partager de photos, par contre ça, partager les photos, on a un peu galéré pour les charger en ligne et tout ça. Mais ouais le blog ça nous tenait vraiment à cœur de le faire, donc.

M19 : Et ils postaient aussi des messages sur le blog, eux ? Enfin il y avait une interaction ?

CL19 : Un petit peu, des commentaires, ouais, mais pas des masses, des masses. Il y a des fois des gens qui nous ont contacté pour nous demander comment on fait pour voyager de là à là, donc ouais, il y avait un peu.

M20 : Donc ça s'est élargi alors, à d'autres personnes aussi ?

CL20 : Oui, oui, au fur et à mesure, ouais, au début il y avait pas beaucoup de gens qui suivaient, et puis au fur et à mesure il y avait plus de gens qui suivaient, on regardait un petit peu les statistiques, c'est vrai qu'après, comme il était un petit peu plus étoffé, peut-être qu'il y a plus de gens après qui sont tombés dessus et / à qui ça a servi je pense.

M21 : Et, qu'est-ce que tu as amené avec toi dans ce voyage ?

CL21 : Dans le sac ?

M22 : Oui.

CL22 : Ah ben il y avait les vêtements pour le chaud et le froid, des godasses de randonnée, une grosse trousse de pharmacie [rires] avec un Tupperware rempli de petites gélules et tout, au cas où on était malade, on avait demandé un peu au docteur ce qu'il nous fallait. La trousse de toilette, les trucs qui nous ont le plus servi je pense c'était un sac à viande en soie, pour mettre dans le sac de couchage, et puis sinon dans les pays chauds pour dormir dedans, comme des fois je n'aime pas trop les araignées, et machins qui me grimpent dessus, je m'emmitoufle. Et puis lampes frontales ça c'était bien. / Qu'est-ce qu'on avait ramené aussi / ouais c'était

M23 : Le minimum ?

CL23 : Ouais le minium, puisqu'après t'as pas envie de trimballer beaucoup non plus. Et puis en cours de route on avait acheté une tente. Quand on était en Australie, parce que c'est hyper cher l'Australie. Donc on a fait tente tout le temps, on avait du coup acheté une tente sur place. Et peut-être des tapis de sol aussi. Ouais, mais c'est les seuls trucs qu'on a vraiment ramenés.

M24 : Est-ce que tu te rappelles le jour de ton départ ?

CL24 : Ouais / [rires] ouais, ouais. En fait on est parti, j'étais dans un état d'excitation, au sommet. Et puis notre vol, donc le premier vol, c'était au départ de Strasbourg pour aller à Moscou, avec une escale à Amsterdam. Et avec Jo, on a habité aux Pays-Bas, pendant deux ans. C'est là qu'on s'est rencontré. Et on s'est dit, « Ah, trop cool, on a genre trois, quatre heures à Amsterdam, on sort de l'aéroport, c'est hyper facile, les bagages sont expédiés, on a pas à s'en occuper, on va vite fait dans un *coffee-shop*, on va en profiter une dernière fois d'Amsterdam, et après on reprend notre avion, et trop cool. » Sauf que j'étais dans un tel état d'excitation, on arrive tout, nickel, on commence à fumer, et là, je me suis dit, [le dialogue qui suit est chuchoté de plus en plus] : « Ah,

la chance que t'as, la chance que t'as, le premier jour de partir, c'est y est là, tout est derrière toi, t'as l'année devant toi, tous les rêves, tout ça, ça va être, pour l'instant on a l'impression que tout va marcher, quelle chance. » Et je me suis dit que j'ai jamais été dans des pays très, très pauvres, je suis allée un peu dans des pays un peu défavorisés, mais jamais dans des pays qui allaient être aussi pauvres que dans certains où j'allais allé. Et je crois que j'ai eu peur de ne pas être à la hauteur, ou de ne pas savoir comment j'allais réagir, et de me dire : « putain la chance que t'as / il y a des gens qui auront jamais cette chance. » **Et tout d'un coup**, je ne savais plus comment gérer ça. Donc **toute la joie** que j'avais, c'est transformé en mélancolie qui m'a assaillie, et je me suis dit c'est pas possible d'avoir autant de chance, et qu'il y a des gens qui n'ont pas autant de chance, et ça m'a fait super mal au cœur en fait, et je me suis dit : « est-ce que je suis digne de faire tout ça, est-ce que ? » Et je pense que quelque part, ça devait être un peu la peur de partir, qui a fait que j'ai un peu perdu mes moyens, et que j'ai commencé à me projeter dans mes trucs, bon en même temps avoir ce genre de réflexion quand même. Mais euh / et du coup j'ai perdu mes moyens et je suis évanouie dans la rue. Et Jo il me dit : « Oh punaise le voyage, ça commence bien » [rires] Alors il y avait des gens qui disaient, « ah ouais, les touristes qui viennent fumer des joints, **laisse tomber** » et j'étais là : « c'est pas ça, c'est pas ça » [rires]. Donc il m'a pris dans ces bras et il m'a dit : « ah, ça va aller, machin ? » et je me suis dit : « ok, ça va aller ». Mais ça a pas été pendant un long moment, plus par rapport à ces réflexions. Et puis après bon c'est reparti, il m'a dit : « aller, *let's go*, machin ». Alors j'ai mis mes lunettes de soleil, hop, on a passé l'avion, j'arrive à la sécurité, les russes ils m'ont dit : « ah, vous avez des lunettes de soleil », alors Jo il dit : « oui, c'est des lunettes de vue, elle a les yeux sensibles en ce moment », « Ok, passez ». Et puis hop c'était fini, et crac on est parti. Donc ouais, voilà, un peu la première journée, un peu mi-figue, mi-raisin, mais je pense qu'il y avait tellement de choses que j'ai un peu craqué, quoi. Du coup après c'est bien parce que tu démarres pas gonflé à bloc, mais tout petit. Tu te dis : « bon, on va voir, on va voir. »

M25 : Ma question suivante c'est, alors du coup on passe maintenant au deuxième thème, le voyage, et qu'as-tu ressentie en sortant de l'avion, dans ce premier pays ?

CL25 : Ah ben c'était, je me rappelle, c'était marrant parce qu'on a passé l'immigration, c'était un peu le bazar de partout, il y avait des gens qui fumaient des clopes, alors que chez nous ça fume pas trop quand même à ce niveau-là, à un moment, il y avait une poubelle qui était en feu, on était là : « ah ouais, on est quand même, on est quand même vraiment ailleurs, on est plus chez nous,

c'est y est, l'aventure commence ». Et c'est ça l'exotisme, quoi c'est pas forcément la carte postale dont tu as rêvé, mais c'est aussi des trucs, bizarres, ben voilà, qui arrivent, tout le temps, tu t'attendais pas à ça, t'avais pas prévu ça, et ça commence, c'est comme ça. Et on est sorti de l'avion, et on a pris un petit bus pour aller à l'auberge de jeunesse, qu'on avait réservée, et / et j'étais super contente, en même temps j'essayais de me remettre de ce qui s'était passé avant, parce que je trouvais que c'était un peu dommage, j'ai un peu failli foutre le début en l'air. Après qu'est-ce que tu dis à ta famille et tout ça, c'est un peu pourri. Donc je me remettais de ça, et puis je regardais par la fenêtre, ce qui se passait, les choses différentes, et je me disais : « ah, on y est quand même, quoi, ça y est, tout est différent, on ne comprend pas ce qui est écrit sur le murs, génial, génial, maintenant il va falloir essayer de trouver l'endroit où on va dormir, mais super quoi, allons juste de surprises en surprises. »

M25 : Vous étiez confiants ?

CL25 : Ouais, ouais, ça va. Après moi je suis assez confiante pour trouver des endroits, parce que ouais [rire] y a Jo avec moi, et que lui il a un super sens de l'orientation. Et moi j'arrive un peu à dire, bon ben c'est là qu'on prend le bus, c'est là qu'on fait, comment ça se passe, ou comment il faut payer. Donc, ouais, on est une bonne équipe, donc on peut compter l'un sur l'autre, ouais quand on est tous les deux ça va. Quand je voyageais toute seule, j'étais pas trop douée en plein de trucs, c'était pas aussi évident d'être confiante. Mais avec Jo ça va, ouais.

M26 : Est-ce que tu veux bien me parler maintenant de ce début de votre voyage, ça peut aller sur deux trois pays, mais sur cette première partie du voyage, qu'est-ce que tu aurais envie de me dire ?

CL26 : Et bien, c'était magique, c'était magique, parce que plus les jours passaient, plus on se disait : « Ah, on va encore voire un truc de fou, sur lequel on a rêvé, pendant des mois et des mois, impossible, oh, là, là, ça va être génial, mais c'est juste de la folie, que ça va vraiment se produire. » Et je me souviens les premiers mois je n'arrivais pas à dormir. **J'étais tellement surexcitée** de tout ce qu'on faisait, de tout ce qu'on vivait, que tous les soirs je me refaisais le film dans ma tête de tout ce qu'on avait fait, depuis le début, c'est comme si je me racontais l'histoire : « et puis on a fait ça, et puis on est allé là, et puis on a mangé ça, et puis ça c'était trop fort, et puis ça c'était un peu moins bien, mais ça c'est », et puis comme si un peu j'avais quelqu'un en face de moi qui cherchait des conseils, et puis que je lui racontais tout dans les moindres détails pour les aider à, et ben eux aussi faire ce genre de voyage, quoi, et je ne voulais pas oublier les détails. Donc je

ressassais tout le temps, ça, dans ma tête. Et ouais je me souviens, je n'arrivais pas à dormir pendant trois mois je n'ai pas dormi [rires]. En tout cas jusqu'à ce qu'on arrive en Chine. Et puis après, un petit peu comme tout, on commence à avoir une habitude des choses, donc après on a l'habitude de se dire, ben tient demain j'irai voir le Taj Mahal, et / et bizarrement plus le temps avance, et / je ne vais pas dire moins on est excité, plus on est blasé, mais peut-être un peu, quelque part. Je ne sais pas si c'est la fatigue du voyage qui fait ça, ou si c'est le fait ben comme dans tout il y a des habitudes, pourtant tu te dis : « ah, c'est nouveau, c'est nouveau. » Mais je me souviens à la fin du voyage, en comparaison avec la fin du voyage, on était vraiment un peu claqué, comme si on voulait juste retourner, alors peut-être à une autre normalité. Mais au début, ah ouais, ah on pouvait tout me balancer, j'adorais tout, je voulais tout manger, tout goûter, tout voir. [rires] A tel point que Jo me disait : « mais tu sais, chérie, on ne pourra pas tout voir, tout ce qu'il y a dans ton bouquin. » Et moi j'étais dépitée, « **non mais comment on va faire, il y a encore tous ces trucs à faire, tous ces trucs qui me font rêver.** » Parce que plus tu es sur place, plus tu rencontres des gens avec qui tu discutes, qui vont dire « ah ben oui, il y a ça, mais vous avez vu ça ? », « Ah ben non », « vous n'en avez pas entendu parlé ? », « Ah ben non », « et comment ça, comment ça se fait que je n'en ai pas entendu parlé, j'aurai dû en entendre parler », et puis voilà, et après tu découvres en fait que, il y a plein de trucs qui ne sont **pas dans les livres**. Il y a plein d'endroits que tu ne connais pas, et qui en fait ils sont à découvrir. Il y a plein d'endroits on ne sait même pas que ça existe, quoi. Mais les gens sur place, le savent, ou les gens qui sont allés là, même des fois il y a des locaux qui ne savent pas, et des locaux qui savent. C'est un peu, des fois tu tombes sur des gens, et puis t'as de la chance, et tu tombes sur des trucs, et crac, je n'avais même jamais pensé voir, quoi. Je ne savais même pas que ça existait. Et ça, ça contribue encore à faire rêver quoi : « ah mais la prochaine fois, on reviendra hein, on fera ça » [rires].

M27 : Et vous aviez un programme dans ce début de voyage ? Enfin vous aviez planifié un jour-là, deux jours-là ?

CL27 : Ouais, ouais, ouais, donc au début, j'avais vachement planifié, puis au début on ne restait pas énormément de temps dans les endroits. Donc Moscou on a dû rester quatre jours, donc après c'est la ville donc c'est un peu plus facile à planifier. Ouzbékistan, une semaine, parce que après on prenait un vol pour le Kirghizstan, et donc là, c'était un peu, ouais tu n'avais qu'une semaine pour faire tout ce que tu avais prévu de voir, donc oui il y avait des autres choses encore qu'on

aurait voulu voir, mais pas assez de temps. Donc là on avait un peu planifié, après on a pas tout acheté à l'avance, ni quoi, j'avais essayé de réserver des hôtels d'ailleurs, c'était trop compliqué depuis l'étranger. Puis on s'est rendu compte une fois sur place que c'est vraiment, t'as rien besoin de réserver du tout, c'est tout facile. Donc ça, ça permet de relaxer un peu aussi. Et puis pareil, au Kirghizstan j'avais fait un petit parcours en fonction des choses qu'on voulait voir. En se disant, on va faire un petit peu de randonnée, donc on va aller là, on va passer trois jours. Et puis on a pas eu trop à changer les plans, donc là ça allait. Et puis une fois que, oui quand on est arrivés au Kirghizstan, donc là on avait vraiment un grand laps de temps, genre deux, trois mois, je crois, avant le prochain avion qui était à Hong-Kong. Donc là on avait plus de temps de dévier. Et la Chine j'avais prévu plus ou moins les grandes lignes dans ma tête. Et je ne savais pas si ça allait être possible, j'avais pas eu assez d'informations. En fait ce que je voulais faire, c'était partir depuis Kachgar, qui est complètement à l'ouest et de relier le Tibet. Et à l'époque, il n'y avait pas beaucoup de gens qui le faisaient, donc toujours pareil, soit t'as les gens qui le font avec les moyens du bord, ou alors, t'as les tours opérateurs, mais il y en a un et ça coute une fortune, quoi. Donc j'aurais bien voulu faire ça, mais ça risque d'être chaud, qu'est-ce qu'il se passe quand on est paumé en plein désert. Et puis il y avait une fois, pareil au Kirghizstan, où on était un peu à l'arrache comme ça, je voulais passer par une route où les bus passaient, mais la nuit. Mais moi je ne voulais pas louper les paysages. Et sinon le jour personne n'y allait, mais il fallait y aller en stop. Donc on est allé en stop, seulement les voitures étaient pourries. [rires] c'était un truc un peu « chelou ». Et bref on s'est retrouvé avec une grosse bouteille d'eau, qu'ils ont vidé dans la bagnole, parce qu'il y avait plus d'eau dans la bagnole, et on s'est dit, on est quand même bête parce que là on est en plein désert, sans eau, il faudrait pas trop que ça recommence quand même [rires]. Donc du coup on a un peu abandonné, l'idée de rallier le Tibet, et on s'est dit on va faire un autre parcours. Et on voulait aller au Tibet, mais il y avait des moments où c'était un peu chaud pour y aller, donc c'est-à-dire que des fois les autorités chinoises délivraient des permis, des autres fois pas. Moi je voulais y aller sans permis, mais il faut y aller en clandestin, et Jo il ne voulait pas. Et moi d'un côté je ne voulais pas payer, parce que à l'époque je me suis dit, je ne veux pas filer des tunes au gouvernement chinois qui oppresse déjà les tibétains. Donc on ne s'entendait pas avec Jo là-dessus. Et puis après on a fait un peu des autres recherches, et puis : « ah mais attend, il y a plein de provinces limitrophes, où il y a en fait apparemment beaucoup plus de tibétains qui habitent que dans le Tibet même, parce qu'ils sont pas mal colonisés en fait au Tibet ». J'ai dit : « ben on essaye

de voir où est-ce qu'on pourrait aller, dans d'autres endroits, peut-être, je veux pas dire plus authentiques, parce que je ne suis pas allé dans le Tibet même, dans la province même, mais peut-être ça peut être un plan », et donc là on a fait le parcours pour pouvoir aller dans ces endroits-là, et en effet on s'est retrouvé dans les villages, qu'avec des tibétains, c'était vraiment chouette, quoi. Il n'y avait quasiment pas de touristes. Il y avait pas de touristes en fait. Et donc ça s'était assez spécial. Donc voilà on a un peu changé le cours de la planification en fait du voyage, mais /

M28 : Et par la suite, vous avez gardé un peu ce mode, ou, ?

CL28 : Ouais après on s'est dit, en fait on s'est dit, c'est dommage qu'on ait pris tous ces avions, parce qu'on aurait plus, on aurait peut-être, tu vois, si on s'était retrouvé dans les coins du Tibets, ben on aurait peut-être poussé plutôt jusqu'au Népal, Inde, comme on devait aller en Inde. Mais là, non il fallait qu'on aille jusqu'à Hong Kong, puis qu'après qu'on aille au Japon. Donc c'était, ah ben non on ne peut pas faire. Et d'entendre, c'est vrai, plein de gens qui disent « ah ben nous après on fait ça », et toi t'es là, « ah ben non moi je vais complètement ailleurs ». Après bon on se laisse, c'est comme ça quoi et puis tu te dis : « oui mais si j'avais fait ça, le nouveau parcours, je ne pourrais plus aller au japon, puisque du coup les saisons, ce n'aurait pas été », donc on s'est dit : « bon tant pis, on a fait ça, pas de regrets, on va continuer et puis. » Mais c'est vrai, à la fin quand on avait quatre mois en Amérique du Sud, là on avait vraiment la liberté de faire ce qu'on voulait, de changer le parcours, parce qu'on avait ouais, qu'un avion à prendre en quatre mois, donc ça nous laissait vraiment le temps de plus aller à notre rythme, et d'aller au grès des informations qu'on recevait, un peu plus de liberté à ce niveau-là, quoi. Mais c'est vrai que moi je suivais le blog d'un couple, et eux ils sont vraiment partis sans avion, rien en fait. Et ils faisaient tout, pareil ils devaient faire un grand tour, et ça s'est limité vraiment à cinq – six pays, je crois. Parce qu'ils ont passé énormément de temps, mais alors eux c'était plutôt des gens qui font des randonnées, qui savent s'orienter, moi je ne suis pas comme ça, et Jo non plus. On est pas trop, on va pas partir avec une boussole puisqu'on / ouais on est pas assez confiants dans nos capacités quoi. Et puis ce n'est pas notre truc, donc on ne fait pas souvent de la rando. Alors sur un parcours tu vois aménagé, enfin pas aménagé, mais avec des signes, ça va. Mais de nous-mêmes faire, non. Donc moi je les suivais eux, et eux ils étaient, la plupart du temps ils voyageaient comme ça. Moi je trouvais ça fascinant, qu'on puisse partir avec une semaine de bouffe, et juste d'aller, vraiment nomade, quoi. On va mettre notre tente ce soir, dans un endroit, qu'ils ne connaissaient pas, il n'y a personne, et

puis là ils découvraient vraiment, ils rencontraient des gens, je trouvais ça assez fascinant, quoi. Mais bon, après il y a un moment, t'accepte aussi, ben je ne suis pas comme ça, je ne le deviendrais pas, c'est pas grave, on va quand même faire des autres choses, et on va quand même les apprécier, quoi. Mais c'est vrai que ça, ça me faisait toujours un peu rêver [rires]. / Donc du coup, il y avait pas mal de planification mais aussi des petits changements de temps en temps.

M29 : Maintenant on peut aller sur l'ensemble du voyage si tu veux bien, est-ce que tu te rappelles de bons moments ? De moments qui t'ont marquée ?

CL29 : Ah ben ouais, ouais, ouais. Donc ben il y en avait plein, les premiers moments où on arrivait tout au début surtout, parce que tout est nouveau. L'Ouzbékistan, je me souviens, arriver dans un endroit, je ne connaissais pas, j'avais pas lu sur cet endroit, et on m'a dit ouais, il faut y aller, c'est un complexe de, / comme un cimetière, en fait, funéraire, c'était / c'était comme des mosquées, mais comme plein de petites mosquées les unes à côtés des autres, on s'enfilait, comme ça, il y avait des petites ruelles, et puis c'était que de la mosaïque, et dans les tons de camaïeux, de turquoise. Ça me faisait un peu penser, ça m'évoquait de l'architecture afghane, dans ce style-là. Et puis il y avait aussi sur la façade des mosquées, de temps en temps, des lions représentés, ce qui est vachement rare, parce que normalement l'Islam ne représente pas d'humains, ou d'animaux, et de voir que ça avait été fait dans des moments de tolérance et tout ça, ça m'avait vraiment plu. Et puis c'était assez fascinant, ces couleurs, dans le désert, je trouvais ça très, très magique. Donc ces moments-là, c'était très fort. Et j'avais vu aussi avant que les gens vivent pas mal dehors, quand il fait beau. Et que, ils prennent souvent le thé, donc un petit peu comme en Turquie, sur des espèces de petits lits, un peu, à même le sol. Et quand j'ai vu ces petits lits, et ces gens en train de boire le thé, dans ces moments-là, j'avais l'impression d'être dans un livre, complètement. Donc ça c'était super magique. Et puis, ah mais il y en a plein des moments comme ça. Il y avait aussi, quand on s'est retrouvé en Chine. Alors c'est pas forcément à s'extasier devant un paysage, mais c'est à un moment donné, ce que je pouvais ressentir, je me souviens, on voulait, ben on était dans les coins paumés dans le Tibet, mais en-dehors du Tibet, et on voulait rallier un endroit, un parc national en Chine, très, très, très beau, mais apparemment, c'était un endroit le plus visité de Chine, avec un ensemble, / c'était des lacs un peu turquoises aussi, avec de la végétation qui pousse dedans, très, très, très beau. Et on était pas sûr de pouvoir y arriver, parce qu'il y avait de la neige, mais on est quand même parti. Et là on s'est retrouvé dans un taxi avec une chinoise, qui était avec nous, il y

avait de la neige de partout, et on s'est dit : « oh là, là, on va peut-être tomber dans un ravin » parce que les bagnoles ne sont pas adaptées, ou quoi. Mais l'excitation en fait, et la douceur de la neige qui tombe, et le moment de me dire, [dialogue chuchoté] : « peut-être qu'on y arrivera pas, mais si on arrive quelque part, ce sera dans un moment où je n'aurais jamais pensé être. Et ça c'était, ouais, c'était très spécial, en fait, c'était un moment pour moi un peu, comme l'essence du voyage, quoi. De me dire, ce sera une surprise quoi. Ce sera peut-être pas le truc planifié, mais du coup se sera autre chose, puis le moment là où la neige tombait, là je trouvais ça super beau. Les paysages étaient très beaux, malgré qu'ils étaient recouverts de neige et qu'on ne pouvait pas voir ce qu'il y avait en dessous. Ouais, ce genre d'endroit, c'était vraiment magique. Et puis il y avait les endroits aussi de Polynésie. Parce que on ne pensait jamais se retrouver, dans les endroits comme ça, avec les copains, et la famille qui nous a accueilli. Donc on était en Nouvelle Zélande, on avait loué un van qui était vert, vert pomme, et qui s'appelait *Juicy*, le nom de la boîte. Et puis, on s'est dit, on va conduire comme ça pendant un mois, enfin Jo, moi je ne conduis pas. Et puis c'était marrant, parce que à chaque fois qu'on croisait un autre van pareil, les gens étaient un peu solidaires, genre de se dire, voyager dans un truc aussi bariolé, aussi rigolo, et puis il y avait une espèce de pin-up, qui était dessus [rires], je sais plus, un peu bizarre. Et puis voilà, à chaque fois qu'on voyait des *Juicy*, on disait bonjour, machin, et puis crac un moment on s'arrête, il y avait un beau point de vue. Et puis il y a gars de *Juicy*, à côté de nous, alors il vient nous dire bonjour, puis en fait c'était un marseillais, avec un accent à couper au couteau. Alors, on a tchatché, on a rigolé, et tout, et il nous dit : « Ouais tu veux du saucisson, on a du camembert » alors on a commencé à faire le piquenique ensemble. Alors il nous dit : « ah vous avez quelque chose à fumer », alors on dit « on a acheté un truc, dans un centre médical, là, de la marijuana pour quand t'es malade, si tu veux on te le file, mais nous on en veut plus, c'est vraiment pas bon » [rires] Il m'a dit : « ah, trop bien, je suis trop content. », « Bon ben, écoute, tant mieux ». Puis voilà, on a sympathisé, on a vraiment rigolé, et puis alors : « où est-ce que tu vas après », « ah ben moi je vais à Tahiti », « ah ben nous aussi, machin, j'ai un copain là-bas, ça fait très longtemps là, c'est mon ex beau-père, il a sa famille, on a qu'à garder contact ». Puis on lui a dit « ben ouais, super, nous on ne connaît rien du tout de là-bas, donc quand on arrive, on t'envoie un petit message pour te dire, et on ira boire un pot, ce sera sympa. » Donc voilà, on se quitte comme ça, et puis juste avant d'arriver à Tahiti, on avait aucun plan avec Jo, on ne savait absolument pas quoi faire. Comme on avait quitté l'aéroport, on arrivait tard le soir, on a dit on a nos matelas, on va dormir à l'aéroport, sur les matelas, et puis le lendemain

on verra bien. Parce que je savais que là-bas, la terre appartient à quelqu'un, toujours, partout. Donc tu ne peux pas vraiment te mettre comme des fois ailleurs, sur un petit morceau de terre, tu risques d'empiéter sur des ancêtres, ou on ne sait pas trop. Donc on a dit, à l'aéroport, on verra. J'envoie un petit message à mon ami, je dis voilà, on arrive tel jour, telle heure, on essaiera de se capter bientôt, quoi. Et puis on arrive, et puis c'était la nuit, et puis il y avait tous les gens alors qui arrivent quand on arrive en Polynésie, on met un collier de fleur autour du cou. Alors nous on regardait et on disait : « ah, c'est top quand même », et nous, on va dormir là sur notre tapis. Et puis crac, sorti de nulle part, il y a notre marseillais qui vient nous chercher à l'aéroport, et on dit : « ben ça alors ». « Ouais, venez, vous allez dormir chez nous ce soir ». « Bon ben ok », on est arrivé, et ils nous ont accueilli, super bien. Et ce qu'on a su après, c'est que le beau-père demande à notre ami : « mais vous les connaissez depuis longtemps ? », « Non on s'est croisé au bord de la route », il était là : « Ah, bon », **parce que lui pensait accueillir genre des super amis, de son pote**, mais en fait pas du tout. Mais heureusement on s'est tous super bien entendus, donc ça allait. Et puis là il nous dit : « ben ma femme est de l'île de Tahaa, c'est là qu'il y a la vanille, le mariage de la vanille. » Alors j'avais vu ça avant, je m'étais dit ça serait génial d'aller là, mais je savais que le transport c'était un peu compliqué là-bas, j'avais un peu fait une croix dessus. Et là tout à coup : « venez avec nous, sur l'île vanille, en plus c'est la saison du mariage de la vanille, on va vous montrer ça et tout. ». « Ah », on en revenait pas. Alors on est parti avec eux, tous ensemble, on a vécu plusieurs jours dans la famille, donc de la femme de l'ami. Elle a quatorze frères et sœurs, je crois, donc tout le monde était un peu, avait des petites maisons les unes à côté des autres, sur l'île, et puis ils nous ont montré leur vie à la Tahitienne, ils étaient vraiment, ils avaient vraiment à cœur de nous montrer tous les différents aspects de leurs vies. Donc tout ce qu'ils pouvaient faire. Donc aller récolter du miel, aller pêcher des poissons, des crabes, / faire pousser un jardin, marier la vanille, donc là on a pu voir, avec une espèce de petit cure-dent, où il faut se réveiller, en plus, très tôt le matin, ça aussi c'était un peu un stéréotype que j'avais dans ma tête : « oui, les gens ne se réveillent pas forcément tôt le matin dans les îles, c'est cool. » En fait pas du tout, les gens se réveillent très tôt, ils sont hyper travailleurs, donc à six heures du mat : « allez, on va voir la vanille et tout ». Parce qu'en fait les fleurs, si on ne les pollinise pas, donc à la main, le matin, elles fanent, et elles tombent. Donc ça ne peut plus produire des gousses de vanille par la suite, donc c'est gâché. Donc ils nous montraient ça, etc. En plus après, ils nous ont amenés sur une petite île, au large de là où ils habitent, à Motu. En fait c'est un petit récif coralien où il n'y a pas de terre. Donc c'est juste le corail, ils ont

ramené du sable en fait pour que ce soit moins dur. Et juste au bord de la barrière de corail, et puis ils avaient un parc à poissons, qu'ils avaient aménagé avec des morceaux de corail, dans lequel les poissons rentraient, donc on allait un peu à la pêche, alors il y avait des poissons de toutes les couleurs, donc ils nous ont montré ça, et il y avait les gamins, et toute cette expérience était vraiment / **intense**, quoi. Parce qu'il, en fait on ne les connaissait pas, ils ne nous connaissaient pas. Le courant est vachement bien passé, et puis ils nous montraient des trucs tout le temps, et nous on en revenait pas. Parce que c'est des trucs, pour eux c'est facile, pour nous c'est difficile. Et ils faisaient ça avec simplicité, et puis, ouai, bonheur, et puis **fierté aussi**, parce qu'ils étaient très fiers de nous montrer qu'ils montaient aux arbres pieds nus, et ils savaient comment récolter du miel, c'est super impressionnant. Et puis un soir, un moment qui était hyper touchant, ils sont allés chercher les langoustes. Alors ils nous parlaient des langoustes, des langoustes, des langoustes. Alors pour aller chercher les langoustes, il faut aller de l'autre côté de la barrière de corail, là où / ben en fait quand t'es dans, sur l'île dans l'atoll à l'intérieure de la barrière, l'eau est pas très, très profonde, mais une fois que t'es en dehors, bon ben là c'est, ben t'as des kilomètres de flotte, quoi. Et là c'est gros requins, et tous les trucs sympas. Donc c'est dangereux, et surtout c'est dangereux s'il y a du courant. Parce que comme t'es contre le récif coralien, un peu de courant et tu te déchires complètement. Donc, et il faut faire ça la nuit. Donc ils partent à plusieurs, petites barques, avec lampes frontales et tout ça. Equipés, avec l'équipement qu'il y avait, quoi, pas forcément tout, intégral, bien protégé machin, un peu les gants à l'arrache, un peu les trucs, et ils partent comme ça, pendant deux ou trois heures, on se dit : « oh là, là, pas possible », et ils reviennent un moment, on flippait quand même un peu, je sais plus si Jo était parti avec eux et qu'il n'avait pas plongé ou si il était resté avec moi, je ne me rappelle plus. Enfin bref, c'était un petit peu une attente / parce qu'on voyait qu'ils étaient un peu inquiets, sans le montrer, parce qu'ils ne montrent pas trop les sentiments, ceux qui étaient restés. [La phrase suivante est chuchotée] Et puis ils étaient revenus, et ils avaient récupéré deux langoustes, on devait être une vingtaine de personnes, et ils les ont donnés à moi et à Jo. / Et ça c'était / ben je me sentais hyper gênée, quoi, je leur ai dit : « ben non, on va partager, en plus, s'il vous plaît, quoi, moi j'aime partager en plus ». « Non, non, non, c'est pour vous, les invités et tout ». Enfin et notre copain, il y en avait deux ou trois, on s'en ait partagés deux à trois, je ne sais plus. Mais c'était, c'était pour nous et c'était pas pour les autres, quoi, « ah ». Et ouais ça c'est des moments que tu te dis quand même, ils font tellement de choses, comme ça pour toi, c'est des moments forts, quoi.

M30 : L'hospitalité ?

CL30 : Ouai, ouai, ouai, / sans limite quoi.

M31 : Et ça vous est arrivé souvent dans le voyage, enfin, ça vous est arrivé des expériences comme ça où vous avez reçu le rite de l'hospitalité, ou, beaucoup de ?

CL31 : Ouai, en même temps, je sais qu'il y a des pays où ça se fait beaucoup, genre dans l'Asie centrale. Et / j'avais lu beaucoup aussi de blog qui disaient « ouai, je suis allé à tel endroit, et puis crac, je suis tombé sur une yourte, et ben crac ils m'ont invité dormir, et tout ça. » Donc je savais que ça se faisait. Ça me tentait vachement au début, mais après je me suis dit, mais attend si tu voyages comme ça, juste en me disant je vais me faire héberger, je me sentais pas trop à l'aise avec ça en fait. Parce que, en plus des fois, ou souvent en fait, tu as la barrière de la langue, donc des fois tu te retrouves chez les gens, et tu ne sais pas trop quoi leur dire, ou ils ne savent pas trop quoi te dire, et tu ne sais pas si ils le font parce qu'ils se sentent obligés ou si vraiment c'est de bon cœur. Et du coup, autant Jo et moi, on avait une appréhension en fait, à ce niveau-là. Donc on a pas essayé vraiment de se faire inviter à tout prix. Mais si il y avait des gens qui nous invitaient, de bon cœur, bien sûr, on y allait, et c'est arrivé plusieurs fois, en Ouzbékistan, un fois, on s'est retrouvé chez un petit jeune, il était tout content, on est allé manger avec sa famille, c'était chouette. Et au Kirghizstan, pareil, là il y a une jeune fille avec qui j'avais sympathisé, dans le bus, et elle nous a vraiment invité chez elle, et c'est vraiment, vraiment chouette, sa maman faisait du travail d'aiguille aussi, donc on a bien connecté à ce niveau-là. Et / donc ouai, voilà, ça nous est arrivé, quelques fois, il y a des fois, c'était un peu contre rémunération aussi, donc, c'est encore autre chose. Mais, les quelques fois où c'est arrivé et que c'était de bon cœur, c'était, ouais, c'était vraiment spécial. Mais les autres fois, ouais on était pas vraiment, à essayer de se faire loger pour, tu vois, économiser une nuit, à tout prix. Parce qu'on était un peu gêné avec Jo aussi, de faire ça comme ça. Et puis peut-être qu'on est un peu timide aussi, qu'on osait pas, aller trop, comme ça, au contact.

M32 : Et est-ce que tu te rappelles un peu de moments un peu moins bon ?

CL32 : Ah ben oui, surtout les moments où tu es malade, parce que tu es toujours malade quand tu voyages, à un moment ou à un autre. Pour moi, le pire moment c'est quand on était en Inde, et j'ai un œil, en fait qui s'est infecté, et je ne savais pas ce que j'avais. Donc là c'était le gros stress, parce

que au début mon œil était un peu gonflé, puis après un peu plus, et puis après un moment je dis à Jo : « Je crois que j'arrive à ouvrir l'œil. » Il me dit : « laisse tomber, il est fermé. » Et l'œil était, il m'a dit comme un œuf dur, quoi. Donc là je suis allée dans des pharmacies, et puis l'Inde c'est quand même un pays assez sale, donc je ne savais jamais trop si, et puis on se fait assez entuber, donc on ne savait pas si on allait nous refiler des médicaments qui en était vraiment, si ça allait être propre, si quoi, donc je suis allée dans une pharmacie mettre des trucs dans l'œil, ça n'a pas marché, après je me suis trouvée chez un ami, ben un ami justement qu'on avait rencontré pendant nos études, avec Jo, qu'on était allé voir, donc lui il m'a recommandé un docteur qui apparemment, super, docteur du premier ministre de l'Inde, machin, ok. Ça n'a rien fait non plus. Et puis l'état s'aggravait, s'aggravait. Et puis on est parti un moment aux portes du désert, alors je voulais vraiment aller dans le désert, alors c'est vrai que le désert, c'est pas le plus propre quand tu as les yeux malades. Donc on a abandonné l'idée de passer trois jours dans le désert. Et là j'ai craqué, je suis allée faire des recherches sur internet, je suis tombée sur Doctissimo, pour découvrir que j'avais une cécité. Donc une lésion, pas une liaison, des trous carrément dans la cornée. Et qu'il fallait soigner ça tout de suite sinon on pouvait perdre la vue. Donc gros stress, puis moi quand moi je stresse je pleure, donc je n'arrêtais pas de pleurer, donc l'œil il gonflait, et je me dis « arrête de pleurer, **mais j'arrive pas** » [rires] donc c'était vraiment l'horreur. Et puis bref on arrive à Jodhpur, et puis c'était un soir, et il fallait vraiment qu'on fasse quelque chose. Donc on en parle au gars de l'auberge où on était, et il me dit : « pas de problème, demain je vous trouve quelqu'un, je t'arrange ça, tu vas en rickshaw, je te donne l'adresse d'un spécialiste, et là t'y vas, et t'inquiètes pas, ça va aller, ça va aller. » Il m'avait redonné confiance le gars. Et donc le lendemain, exactement comme il m'avait dit, hop j'y vais, j'arrive dans la clinique, et là le docteur il me dit : « Oh mais vous inquiétez pas, regardez, ma salle d'attente est remplie de gens comme vous. » Et en effet je regarde, tout le monde avait l'œil éclopé, je me dis : « tient c'est pas possible ». Et en fait il me dit « ouais, c'est un virus, en ce moment, c'est décembre, c'est l'hiver ». Moi je ne me suis pas rendu compte que c'était l'hiver parce que j'étais toujours en t-shirt, tu vois [rires]. Et il me dit : « voilà, ne vous inquiétez pas, vous mettez de l'acide chloridrique, trois fois par jour, dans l'œil, et ça va partir. » « Euuuuuh » donc j'appelle ma mère je dis : « oui, **acide chloridrique** » parce qu'elle m'avait dit je vais voir avec le docteur ici et on va voir. Et elle me dit : « surtout pas, surtout pas, le docteur a dit surtout pas, surtout pas. » Et je dis : « ben trop tard, je l'ai fait, je suis tellement au bout du rouleau, je l'ai fait ». Et elle me rappelle le lendemain, puis elle me dit « ah au fait, la docteure a

parlé à une autre copine à elle, et qui est docteure, et qui fait beaucoup de voyage, et elle a dit c'est top, c'est ça qu'il faut faire. » J'ai dit « bon, ben tant mieux ». Et là j'ai suivi le traitement, et là enfin ça a été mieux. Mais j'ai eu peur de perdre la vue, vraiment, et j'ai eu une sensibilité à l'œil, je voyais tout flou en fait pendant un mois, et après ça c'est remis au fur et à mesure, et au bout de un an, j'avais moins de sensibilité à l'œil, mais quand même pendant un an. Donc là, ouais, ouais, j'avais très peur, donc ça c'était un sale moment quand même. C'était le pire moment.

M33 : Et vous avez eu beaucoup de moment comme ça dans le voyage, ou, peut-être hors de la maladie ?

CL33 : Ben après il y a eu, en dehors de là, ouais il y a eu Jo aussi qui a été malade, on ne savait pas ce qu'il avait au Pérou, il est resté une semaine dans le lit, donc là c'était un peu chaud. / sinon, des moments durs, c'est vrai qu'on a tendance à oublier quand même, on pense plutôt aux bons moments. Ça aussi avec le temps.

M34 : Alors peut-être un gros coup de fatigue, un moment, vous avez douté de, est-ce qu'on continue à voyager ou?

CL34 : Ouais, je crois vers la fin, vers l'Amérique du Sud, on était un peu fatigué de tout, on voulait juste une routine en fait. Et là il fallait recontinuer à revoyager, revoir des trucs. Et je pense qu'on avait peut-être un peu atteint la saturation, parce que justement on appréciait plus à cent pour cent, je pense, tout ce qu'on voyait, on appréciait encore, mais c'était beaucoup moins intense, que le début.

M35 : Vous pensiez déjà au retour à ce moment-là ?

CL35 : Ouais, on savait quelle était la date du retour, parce qu'on avait réservé, pareil, le vol longtemps en avance. Donc on savait quelle était la date butoir en fait. Donc peut-être aussi quand on sait ça, bon on se traîne un peu sur la fin, je ne sais pas. Là on vient du Japon, trois jours avant, on a encore fait des trucs supers, supers, supers. Mais on était content de penser à rentrer en fait. / Mais après, des gros coups durs / non je ne crois pas.

M36 : Est-ce qu'il y aurait un moment, dans le voyage où tu aurais la sensation d'avoir fait une pause, d'avoir arrêté de voyager pour reprendre des forces, où ?

CL36 : Ben quand on était au Chili. Quand on était à l'école, là c'était super. Parce que c'était le huitième ou le neuvième mois de voyage, donc ça faisait deux tiers à peu près. Et puis là on avait un petit appart, on allait tous les jours à l'école, on avait une petite routine, on allait au supermarché, on se faisait à manger, donc pas ce qu'on fait d'habitude. Donc là c'était bien, ça fait une bonne pause, puis on a pu planifier aussi, le reste du voyage. Donc là c'était vraiment sympa, on pensait pas que ça allait être aussi bien de s'arrêter, parce qu'on pensait qu'on allait continuer, toujours, toujours, toujours. Et c'était bien. Mais d'ailleurs après ça je crois qu'on est resté plus longtemps dans les endroits. Avant c'était un peu tous les trois jours, hop il fallait partir, il fallait aller voir des nouveaux trucs, parce qu'il fallait rien louper. Et puis au bout d'un moment on se rend compte qu'on est crevé, de porter le sac, tout le temps, de chercher untel, tout le temps, tout est lourd, tout te pèse. Et / d'avoir fait / la pause, ça ensuite, nous a amené à des fois se poser pendant une semaine. Pendant une semaine, on restait dans le même endroit, même si on ne faisait pas des trucs de folie, quoi, on se reposait, on prenait le temps, on faisait des petites balades.

M37 : Et t'avais la sensation de voyager quand même ?

CL37 : Ouais, ouais, Ouais ouais, quand même. Ouais, ouais, ouais. Genre à Cuzco on est resté une semaine parce que ben, aussi parce que Jo était malade, mais du coup on a fait de trucs à côté, et puis on a fait un peu à notre rythme, c'était sympa on a fait plus de marche aussi. En Equateur on a fait ça aussi, on a trouvé un endroit très, très sympa, dans la vallée de la longévité, donc douceur de vivre, et tout. Et pareil, on avait fait cool, on avait fait plein de petites balades, il y avait plein, plein de choses à faire, dans le coin, c'était très, très joli. Donc du coup, ouais on voyageait toujours, mais, moins intense.

M38 : C'était des bonnes expériences, toute l'Amérique du Sud, puisque j'ai l'impression que c'est un autre voyage, dans votre voyage ?

CL38 : Oui c'est vrai, c'est vrai, c'était une bonne, je pense que malheureusement comme elle est arrivée à la fin, et qu'on avait déjà accumulé plein de fatigue, et de choses comme ça, on en a peut-être moins profité, que si on avait commencé par ça, ben je te parlerais de ça, et puis je te dirais, « oh l'Asie Centrale, bon, on en avait ras le bol, tu vois ». Je te dirais c'était peut-être un peu la faute à ça. Mais il y avait plein de moments géniaux, tu me disais les moments supers, comme ce que je t'ai raconté à Tahiti, ou les moments dans la neige, il y en a eu aussi en Amérique du Sud, genre en Bolivie, je ne sais pas à combien de milliers des mètres d'altitude, d'arriver au bord de

lagunes, ça c'était fantastique, avec tout à coup des lamas, des alpagas, qui oh la, la., c'était complètement fabuleux. Mais je pense aussi l'erreur qu'on a fait, c'est qu'on est restés principalement sur les Andes, donc malgré le fait que ce soit des pays différents, des cultures différentes, ça reste quand même andin, donc c'est un peu toujours pareil, quoi, c'est un peu toujours les mêmes gens, qui font la même chose, qui mangent la même chose. Et du coup je trouve, c'était un petit peu répétitif. Et ce qui a fait que, au bout d'un moment, on en avait peut-être un peu marre. On aurait dû partir dans les côtés, genre, tu vois la jungle, en Bolivie il y a de la jungle, au Pérou il y a de la jungle. On aurait peut-être pu se diriger là, pour avoir un contraste. Mais je crois qu'à ce moment-là, on était un peu faible aussi au niveau de notre corps, parce que peut-être on mangeait un peu tout le temps la même chose. Et puis les défenses immunitaires, on les avait quand même pas mal utilisées, donc on était un peu, on tombait malade plus facilement, on avait plus souvent des touristas, alors qu'avant pas forcément. Et du coup, je me souviens Jo il me dit « Oh, non je ne veux pas retourner dans la jungle, à se remettre de l'anti moustique, avoir des bestioles partout », il aime pas trop, trop la jungle. Et on a dit bon ben tant pis, on fait des autres trucs. Donc on a fait des autres choses, et c'était bien aussi, on s'est retrouvé dans des sites archéologiques, au Pérou, donc là, c'est chouette. Mais, ouais, je crois que c'était la fin, et on aurait peut-être pas dû passer autant de temps, ou je ne sais pas. Je crois qu'on a apprécié certains moments, c'est sûr, mais à la fin.

M39 : Et le rythme que vous aviez en Chine, il était comment par rapport à ce rythme que vous aviez en ?

CL39 : Ouais, c'était plus tous les deux trois jours, on allait dans un nouvel endroit, on avait la patate, et puis les distances étaient immenses, et puis c'était quand même facile de voyager en bus, en train, on voyageait en train, il y avait énormément de trains, et les trains c'était très confortable. Et l'Amérique du Sud, en fait, on avait plus peur des bus. Parce qu'il y avait quand même régulièrement des bus dans les ravins. Donc, il y a une fois on a pris un petit bus, on voulait le prendre le matin même je crois, et ben le lendemain matin, le bus il se crachait, et il y a eu quatre morts, quoi. Et en fait, plus le temps passait, et plus il y avait ces bus qu'on venait juste de prendre, qui s'étaient crachés. Et plus on finissait notre voyage, plus l'échéance était, genre tu vois, genre le lendemain. Et alors on s'est dit : « ouh la, ça craint », donc après on ne prenait plus que des bus pendant la journée, donc c'est vrai que c'était long, c'était très, très long, long, long. Alors que la

Chine, c'est vrai, on dormait dans les trains, crac, le lendemain on arrivait, on faisait ça, on était assez frais. Alors qu'en Amérique on était, dans les bus c'était chaud, toute la journée c'était chaud. Peut-être c'était un peu trop répétitif en fait.

M40 : Est-ce que tu as le sentiment d'avoir changé ta façon de voyager pendant le voyage, ou pas ?

CL40 : Et ben, ouais, on prenait peut-être ouais, plus le temps après, en étant moins focalisé sur il faut qu'on fasse tout ce qu'il y a dans le bouquin, / prendre le temps ouais. Relaxer, parler avec des gens, moins avoir le programme où il faut tout voir, tout faire, et ouais essayer d'apprécier un peu plus le moment. Et puis ouais, passer du temps un peu plus long dans chaque endroit. Et si on peut, passer, enfin y aller par des moyens terrestres. Donc ça c'était quand même bien pour l'Amérique du Sud, c'était que c'était que les moyens terrestres. Qui ont des inconvénients aussi, mais des avantages, glisser plus doucement d'une culture à l'autre aussi, ça c'était bien. Parce que même si beaucoup de choses se ressemblaient, il y avait quand même, maintenant je me rappelle, entre Bolivie et Pérou, c'était quand même vachement différent. On a passé la frontière, mais ouais les gens sont un peu différents, on le sent qu'on est plus dans le même pays, alors que, ouais, c'est juste à côté quoi. Ouais ça j'avais vachement bien aimé quand même en Amérique du Sud. Et puis aussi on avait fait un moment un voyage, et ça c'était aussi un moment fort, je m'étais renseigné parce que je voulais aller dans une cordillère qui était un peu paumée, et les guides de voyages disaient, ouais très paumée, et que ça avait l'air très joli, mais qu'il n'y avait pas beaucoup de gens qui s'aventurent là, donc crac, jy vais. Et je me renseigne, et en fait c'était organisé par une association humanitaire, locale. Donc l'idée, c'était que tu vas jusqu'à cet endroit ;là et après tu vas de village en village, et dans chaque village, les gens ont créé un petit centre culturel, pour te montrer vraiment tout ce qu'il y a d'unique, dans leur culture. Et je pense que ça c'était pas mal, parce que, justement on avait des fois l'impression que la cordillère c'est tout pareil, alors qu'en fait même si de l'extérieur ça a l'air tout pareil, c'est quand même différent. Donc en voyant ces villages-là, on se rendait compte que ben les gens ils ne parlent déjà pas la même langue, ils ne parlent pas espagnol, il y en a qui parlent Quechua, d'autres qui parlent Almara, d'autres encore autre chose. Qui cultivent pas les mêmes trucs, dans le village à trois jours de marche, ben c'est un peu plus, un différent climat, donc ils ont des autres spécialités. Ça c'était vraiment chouette, ils avaient vraiment une fierté de montrer tout ça. Et puis en fait les sous que tu donnais pour faire le voyage, ça allait directement aux gens. Donc ça c'était chouette. Et on dormait dans des petits

endroits, très, très simples, mais vraiment tout mignon, et là on avait beaucoup communiqué avec les gens, alors qu'on parlait vraiment pas bien espagnol, et que eux non plus. Mais on avait passé vraiment des supers moments. Tu vois genre jongler, ou à essayer de parler différentes langues, et ça c'était vraiment chouette. Et on allait d'un endroit à l'autre, donc toute la journée on marchait, d'un village à un autre, et puis le soir on dormait dans un endroit qui avait été aménagé, et ça c'était vraiment, vraiment super chouette. J'avais vraiment adoré. On s'est réveillé un matin, on était, il y avait genre un terrain de basket, [rires], avec des paniers de basket qui étaient à genre trois milles mètre d'altitude, des lamas comme ça qui traversent, des alpagas, plutôt, qui traversent comme ça le terrain de basket, pour aller paître pour la journée, génial, pour aller paître, pour la journée. Vraiment super. Et là ce qui m'avait marqué aussi, il y avait une dame, qui s'était occupée de nous, et on était arrivé assez tôt dans l'après-midi, donc elle a dit : « ah si vous voulez, on refait une petite balade, et je vais vous montrer comment c'est chez moi. » et on a dit « ben ouais, super ». Et on va dans la montagne, derrière le petit terrain-là, et donc on marche avec elle, donc c'était vraiment pentu, machin, hop on redescend, et là il y a sa petite maison, en bois, toute minus, toute simple, il y avait sa fille qui faisait du tissage, alors elle nous montre le tissage, c'est quand même un truc à voir. Et puis alors, il y avait des poster de Che Guevara, Morales, enfin la totale, des faucilles et marteaux placardés un peu partout dans la maison, c'était impressionnant. Et puis après elle nous raccompagne, hop on redescend, on mange, puis là c'est la nuit, et il n'y a de l'électricité nulle part, puis elle nous dit à un moment : « bon ben je vous laisse, je vais retourner chez moi ». Et on dit mais / comment tu retournes chez toi, comment tu arrives à voir le chemin », « ah ben j'ai l'habitude ». Donc elle allait y aller dans la nuit, quoi. Et ça, ça nous avait vraiment impressionné, donc on lui a filer la lampe frontale, on lui a dit « si tu veux, si ça peut t'aider » elle a dit : « ah ben super, ouai, je suis contente ». Ouais ça c'était des moments aussi assez impressionnant quoi. Donc ouais il y a eu des moments vraiment forts en Amérique du Sud aussi, mais, du coup ouais teinté de, bon le voyage, on sent que c'est sur la fin. Et on avait peut-être la tête ailleurs aussi, je pense, est-ce qu'on va retrouver un boulot, aux Etats-Unis, comment on va faire pour s'intégrer là-bas, où est-ce qu'on va habiter, il y avait peut-être ça aussi qui nous travaillait et qui a fait qu'on était peut-être moins été à fond dans cette dernière partie du voyage.

M41 : Vous avez fait beaucoup de rencontre pendant ce voyage ?

CL41 : Ouais, ouais, pas mal, ouais, on avait des gens avec on a pas toujours encore contact malheureusement, ben notre ami marseillais, on a toujours contact, il est venu au marché de Noël, il y a une semaine, c'était vraiment cool. On a repris contact, il y a, ouais ça fait quelques années maintenant, on se voit régulièrement, ça c'est bien. Et on avait rencontré aussi un chinois, quand on était au Tibet, et il était étudiant en art, il faisait de la peinture, il était intéressé par la culture tibétaine. Et on trouvait que c'était vachement intéressant de communiquer avec lui parce que c'était pas du tout le stéréotype qu'on avait des chinois, nous on les voyait plutôt oppresseur, des tibétains, qui veulent un peu effacer la culture, parce que c'est les ordres qu'on leur donne, sans peut-être même réfléchir, sans penser même un jour à préserver un capital culturel important, une richesse. Et donc lui il était pas du tout là-dedans quoi, au contraire, il voulait apprendre le tibétain, il voulait aller à leur rencontre, du coup il avait passé aussi une semaine, dans le village où on avait été, pour justement bien s'imprégner, et voir plein de choses culturelles qu'il y avait là. Donc il était vraiment très, très chouette comme garçon, donc on a voyagé un petit moment ensuite avec lui. Et puis après il nous a dit « ben j'habite à / » comment ça s'appelle, une grande ville tout près de Hong-Kong, Guanjo, Guanjo je crois, « eh ben j'habite là si vous voulez, et puis on pourra se voir », alors on avait été le voir, puis il nous avait accueilli avec ses copains de l'université, il nous avait montré son studio, là où il étudiait, et c'était tous des artistes, puis tous, ouais, avec des mentalités assez ouvertes. Et ça c'était vraiment une chouette rencontre. Après il en a eu d'autres, il y a eu une fois en Inde, où on a rencontré un couple d'Américains, un peu plus âgés, de l'âge de mes parents je dirai, donc une génération au-dessus. Et puis Jo avec sa grande tchatte, va tchatcher toujours un peu avec tout le monde, surtout s'ils sont américains [rires]. Et en fait on s'était rendu compte qu'ils habitaient à côté de là où nous on allait habiter aux Etats-Unis, et on a super bien cliqué avec eux, et du coup on a passé toute une semaine en Inde, dans le même petit village, qu'eux, parce qu'ils nous avaient un peu décidé, juste de passer un peu plus de temps, et juste profiter. On échangeait énormément en fait. C'était un peu des gens ouais, qui aiment super voyager, alors lui il voyage, ah mais il a fait les quatre cents coups aussi, il a voyagé depuis qu'il est hyper jeune, il parlait néerlandais, ce qui est quand même incongru pour un américain, parce qu'il a habité aux Pays-Bas, pendant longtemps. Donc, ouais, on a super super bien cliqué avec eux. Et du coup on est toujours en contact avec eux, donc à chaque fois qu'on va aux Etats-Unis on va les voir, quasiment, et puis eux quand ils viennent en Europe, ils viennent nous voir aussi. Ils sont venus nous voir quand Pénélope avait un mois. Et ouais eux on clique vraiment, on

s'appelle souvent, et puis surtout quand on est en voyage, quand on était au Japon, on a quasiment appelé personne, mais eux on les a appelés, voilà, parce qu'ils adorent ça [rires]. Donc ça c'était une chouette rencontre, des gens qu'on connaît encore maintenant, et ouais, il y a eu pas mal de gens comme ça.

M42 : Donc, il y avait des rencontres avec des locaux, et des rencontres avec des voyageurs aussi, comme eux par exemple.

CL42 : Ouais, ben là en l'occurrence c'était des voyageurs, ouais le marseillais aussi, et des rencontres avec des locaux, ben oui, notre ami chinois, ouais aussi on a rencontré une jeune fille au Kirghizstan, qui nous avait invités chez elle à passer la nuit, après c'était malheureusement difficile de garder contact, parce qu'il y a beaucoup de censure dans ces pays-là, donc le e-mails ça marche pas, le Facebook ça marche pas, donc on a perdu contact avec ces gens-là. Et je me souviens en Chine, on pouvait même pas accéder à notre blog, parce qu'il était censuré. Non pardon, il y avait, la plupart des gens qui voyageaient, il y avait deux trois grands groupes de blogs qui existaient, et nous on avait pris un groupe blog, que les gens n'entendaient pas trop parler. Donc le nôtre n'était pas trop censuré, mais on a rencontré combien de gens dont le blog était censuré. Et dont un allemand une fois, il nous a dit « Ah vous pouvez passer par un site, ça s'appelle anonymous, et en fait on allait sur le site là et on pouvait voir tous les sites qui étaient censurés. Et du coup, moi je diffusais cette information en marge quand on rencontrait des chinois, des locaux, avec qui justement on sympathisait, on tchatchait, qui étaient un peu, pas marginaux, mais pas, ben qui suivaient pas le mouvement quoi. Et j'ai filé ce blog, et il y a plein de gens qui étaient vachement content, du coup ils pouvaient aller sur les sites où ils n'avaient jamais le droit d'aller d'habitude. Sinon, / on avait aussi fait un truc sympa au Japon, parce qu'on ne connaissait pas de japonais, et moi je voulais vivre dans une famille, pour voir un peu ce que c'était, plutôt que de faire le touriste. Et du coup, je m'étais renseignée, il y avait une ville où on pouvait faire ça, ils avaient des programmes, où des locaux accueillaient des familles, donc Jo et moi et mon frère, on était dans une famille, et mes parents étaient dans une autre famille. Donc ça c'était super, donc on avait vécu quelques jours avec eux. Et après dans la journée ils étaient occupés, donc ils nous disaient « ah, allez faire des choses et d'autres, qu'il y a à faire dans la ville. » Et puis un soir ils nous avaient amenés, il y avait une petite réunion culturelle avec les enfants, donc il y avait les mamans, les papas, et puis les enfants qui se réunissaient dans un grand gymnase. Et puis, ils essayaient de

parler anglais avec les gamins. Alors ça donnait des trucs rigolos, style « fish, fish, fish » alors ils mimaient les petits poissons, ils disaient « fish », ça c'est resté avec mon frère, ça c'est resté. Ça c'était vraiment chouette, on a bien, bien échangé avec eux. Et puis en Inde, on était allé chez des amis, pareil qu'on avait rencontré à l'école, avec qui on avait gardé contact. Donc là c'était sympa parce que on est allé chez / trois familles différentes. Et il y avait vraiment trois manières de vivre vraiment différentes. Et il y avait vraiment trois manières de vivre un peu différentes. Dont une famille chez qui on était, là c'était vraiment l'**opulence**. Avec moyennement de considération de ce qu'il y a autour, donc l'extrême pauvreté, donc ça c'est vraiment surprenant. Et puis, une autre, une autre copine avec qui j'avais un peu plus cliqué en fait, à l'époque, qui elle était plus classe moyenne, et qui vivait, ben avec vraiment l'aspect de toutes les réalités en fait de l'Inde. Donc avec elle, j'ai pu parler un peu, enfin j'ai un peu pu vider mon cœur de, parce que tu vois des choses toute la journée, et tu / , c'est difficile en fait d'encaisser ce que tu vois. Des fois tu as besoin de vider ton sac, mais t'y arrives pas. Les premiers mois, les premiers jours avec Jo j'étais bouche-bée, en fait, j'arrivais rien à dire. Et puis avec elle ça faisait déjà trois semaines qu'on était là, et j'ai un peu pu vider mon sac, alors « qu'est-ce que ça vous fait de vivre au quotidien à côté de gens comme ça, comment ça se fait, comment on les aide, comment on les aide pas, pourquoi ils sont dans cette situation. » Et puis elle nous avait donné des réponses plutôt pragmatiques, mais pleines d'espoir, donc ça c'était, c'était bien aussi, oui, parce que, l'exemple du couple chez qui on était resté avant, on voyait qu'on ne pouvait pas vraiment en parler, quoi, c'était un peu dérangeant, en fait, de, de même aborder ce genre de questions. Donc, / ça c'était bien aussi, ouais, d'être avec des locaux, qu'on avait pas forcément rencontré sur place mais qu'on a rencontré avant, et qui ont pu nous donner leurs perspectives sur leurs pays, quoi.

M43 : Et pendant votre voyage, je pense que vous avez été dans des endroits où il y a beaucoup d'auberges backpackers, avec des bars backpackers, des lieux de fêtes, quel rapport vous aviez avec ces endroits ?

CL43 : Ouais, ouais, ben Jo ça ne le dérange pas plus que ça, euh / après je pense qu'on ne recherchait pas forcément à aller dans ce genre d'endroits en permanence, on s'est retrouvé dans quelques endroits comme ça, euh, où ouais, il aime bien converser un peu avec tout le monde. Moi, il y a des fois ça me gave en fait. Après ça dépend, il ne faut pas toujours dire ça, parce que des fois tu pars avec une idée et tu te dis « ah, ça va être des gros lourds », puis en fait ben non, il y a

des gens supers intéressants, tu pensais que c'étaient des gros lourds, et puis ils ont des histoires fabuleuses à te raconter, donc je me méfie des fois un peu de ça. Mais il y a des fois, des soirées c'était carrément des soirées gros lourds, où les gens sont là, ils sont là pour profiter de ce qu'il y a à profiter. Ce que le pays a à offrir, / mais pas dans une optique de dépaysement, en fait, plus dans une optique de, « ben je pourrais faire ça chez moi, mais c'est un peu plus cher, et c'est moins paradisiaque, donc là je le fais, j'en profite, mais je m'en fou un peu de tout ce qui a un aspect culturel, etc. quoi. Si je peux manger la même chose que chez moi, meilleur et moins cher, c'est cool. Donc ce genre de truc, j'ai pas trop, trop, je raffolais pas trop, trop, de ce genre d'endroit en général. J'essayais plutôt de pas trop y aller. Après il y a des destinations, bon, tu sais un peu plus que ça va être comme ça. En Australie notamment, le premier soir avant d'acheter notre fameuse tente, enfin ou les quelques premiers soir, on s'est retrouvé dans un endroit comme ça. Et la moyenne d'âge était quand même beaucoup moins élevée que nous, donc nous on monte vers la trentaine, tout juste, et puis les jeunes ils devaient avoir peut-être début de la vingtaine, vingt-cinq grand max. Donc il y avait un gros décalage, quand même, et c'était, ouais c'était, on avait vraiment rien à se dire, quoi, les gens regardaient plutôt des séries à la télé. Alors, non, je ne me reconnaissais pas vraiment là-dedans en fait.

M44 : Est-ce que tu as le sentiment que ton rapport avec les gens a changé pendant ce voyage ?

CL44 : Bon oui, oui, parce que moi je suis un peu, / ben je me rends compte, j'essaye de me dire que je suis tolérante, mais je, des fois dans mes comportements je me rends que je ne le suis pas tant que ça, donc je me dis que je dois avoir beaucoup de stéréotypes. Genre tu vois, je ne vais pas aller au backpacker, parce que ça va être comme ça, et que je ne vais pas aimer. Alors que je vais peut-être passer à côté de gens parce que je n'aurai pas forcément creusé. Alors que Jo, lui il a tellement la tchatche, Jo il veut parler un peu avec tout le monde. Alors il y a des fois, oui je me rends compte que bon ben j'ai bien fait de pas forcément parler, parce que c'était peut-être pas des profils qui m'intéressaient et avec qui j'avais des choses en commun à partager. Et il y a des fois je serais complètement passée à côté par exemple des américains qu'on a rencontré en Inde, j'aurais pas forcément été leur tchatcher, alors qu'en fait c'est des gens fabuleux, que je respecte énormément, quoi. Donc c'est un peu ça qui a changé, je me dis : « on ne sait jamais sur qui on va tomber, et puis il y a quand même toujours quelque chose de bien chez tout le monde, donc il faut, les gens qui voyagent ils ont quand même tous vu quelque chose, quoi. » Donc on a forcément des

choses à gagner quand on échange. Donc il faut arrêter d'avoir ces stéréotypes dans la tête, d'être un peu obtus, et il faut juste être un peu plus ouverte. Et moi je n'ai pas la parole facile, je suis un peu timide, tu vois, le *small talk*, tu sais comme ils disent en anglais, moi je ne l'ai pas du tout [rires], Donc Jo quand je voyage avec lui, ça va bien, parce que lui il parle facilement à tout le monde. Moi un peu moins. Euh, mais quand on voyage, souvent je remarque aussi qu'on a tout à coup un regain de confiance en soi, on se sent un peu comme quand on sort d'une épreuve vainqueur, et qu'on a réussi à la faire. Et du coup, après ces moments-là, j'ai un petit plus de tchatche, donc je vais peut-être plus facilement vers les gens, j'engage plus facilement la conversation, et sinon, c'est moyennement mon truc. [rires] Donc, à part si les gens viennent parler spontanément, je ne vais peut-être pas forcément aller creuser. Mais ouais, dans mon rapport aux gens c'est ça. Puis en fait, d'avoir voyager comme ça, je me dis, le monde est beaucoup plus global que ce qu'on pense. Alors déjà, c'est pas parce que t'es d'une couleur de peau que tu es d'un pays, même si tu ressembles à, toi t'as vraiment la tête de telle personne de tel pays. « Ah ouai, mais peut-être tu es née à Saint-Dié-des-Vosges, en fait ». On peut vraiment jamais savoir quoi. On peut jamais juger une personne sur son faciès même si des fois on est tenté, après avoir voyager, en disant : « peut-être que eux ils viennent de là » et on a envie de leur poser des questions, donc, sur leur pays, parce qu'on y est allé, on veut échanger. Mais ouais, je fais plus gaffe à ça, enfin pas que je dénominais les gens, dans la rue, forcément, mais, / les gens ils voyagent tellement en fait maintenant. Entre les expats, les réfugiés, les gens ouais qui partent pour une autre vie, il y a tellement de possibilités / qu'on ne sait jamais vraiment d'où exactement peuvent venir les gens, donc il faut être ouvert sur tout, quoi.

M45 : Est-ce que t'as le sentiment d'avoir changée pendant ce voyage ?

CL45 : Ouais quand je suis rentrée, j'étais complètement transformée, surtout de se remettre au quotidien, et / de se dire qu'on était quand même pour la plus part du temps dans des pays pas trop favorisés, puis là on retrouve un peu l'opulence de nos pays occidentaux, dont on ne savait pas du tout que c'était l'opulence avant, et tu te dis : « Ah ouais on est les un pour cent, c'est pas beaucoup un pour cent, mais nous on vit dedans cent pour cent du temps. Tu te rends pas compte. » Mais quand sur un petit peu pendant un an ailleurs, voir ailleurs, là tu te rends compte que, moi souvent je me dis que j'ai vraiment trop de chance, beaucoup, beaucoup de chance, c'est pas la vraie vie en fait, [rire] enfin c'est ma vraie vie à moi, mais quand tu regardes l'ensemble de la planète, c'est pas

la majorité des gens, quoi. Donc, ouais on a de la chance d'être protégé de plein de choses, d'avoir un toit, à manger, tout ça. Mais il faut aussi penser que c'est pas pour tout le monde pareil. Et ça, ça m'a vraiment, ouais, transformée, quoi. Ouais, je ne vois plus du tout, je sais que j'ai de la chance, même si on se plaint, c'est toujours pareil, quoi surtout quand on revient dans le quotidien, mais ça, c'est un truc qui restera, quoi, on est pas dans la majorité des gens, quoi.

M46 : Quand est-ce que tu as commencé à penser à ton retour, dans ton voyage, ou pas forcément ? / Est-ce que tu as le sentiment d'avoir commencé à te préparer à rentrer à un moment donné dans ton voyage ?

CL46 : Ouais, ouais, ouais, ouais, ouais, ben pas trop en fait, parce que je reculais plus l'échéance dans ma tête. J'avais pas envie, d'arrêter, même si peut-être on se traînait un peu plus à la fin, j'avais pas envie. Moi j'aurais continué je pense. J'aurais voulu, je me souviens, parce que je faisais les comptes et tout, au bout du deuxième mois, en Chine, c'était vachement économique les pays qu'on a fait au début, l'Asie Centrale et la Chine, c'était vraiment très, très économique, et j'ai dit à Jo « regardes, le budget, oh !!! », je fais « mais à ce prix-là on va faire deux tours du monde, ». Il était là : « Non, non, moi je ne pars pas deux ans. » Moi j'étais sérieuse, moi je me suis dit, on change tous les plans, on change les billets d'avion, on fait deux ans, / « **il y a encore plein de trucs à faire dans le bouquin, quoi !** » « Non, non, non, non, » [rires]. Donc je savais que ça allait s'arrêter, par la force des choses, qu'il fallait revenir, mais, j'avais pas envie de penser, j'aime pas moi faire des entretiens d'embauche, comme je dis, je suis un peu timide, tout ça, je n'aime pas me vendre, je n'arrive pas trop à me vendre, et du coup je n'avais pas envie de repenser à ça, de devoir faire un CV, de devoir faire, de retrouver un boulot, ça me faisait peur. Et du coup, je ne pensais, je ne pensais pas vraiment au retour dans ma tête. Et puis on arrivait au pays de Jo, c'était lui aussi qui avait un peu plus organiser la logistique. Donc on arrive, on passe une semaine chez les parents, ensuite on va chez les copains près de Baltimore, on déménage avec eux, on habite peut-être avec eux dans leur maison, machin, donc c'était, on avait un peu les grandes lignes, puis après on s'est dit bon, on verra, de toute façon c'est les States, on trouvait bien un boulot facilement, en tout cas plus facilement qu'en France, on s'est complètement, là aussi, tu vois, là pour le coup, tu te dis j'ai fais un an de voyage pour apprendre des trucs, je reviens aussi bête qu'avant, quoi. En fait on est arrivé, crac, c'était 2008, tout était, les taux de chômage ont explosé, les banques se sont effondrées, et on a galéré, galéré, galéré à trouver du boulot. Donc on se dit ben voilà, c'est ça la vie, on ne sait

jamais sur quoi on va tomber, et pourtant c'est ça que ça aurait dû enseigner le voyage, donc ça l'a enseigné jusqu'à un certain point, mais on se croit encore invincible sur d'autres, alors que, non, non.

M47 : Et est-ce que tu avais des doutes sur toi, sur ce moment du retour, sur est-ce que je vais réussir à me réintégrer, est-ce que tu avais des doutes, est-ce que ça te travaillait, ou est-ce que tu étais confiante ?

CL47 : Ben j'étais assez confiante, en fait, je me suis dit : « Oh, avec les études qu'on avait fait, le boulot qu'on a fait avant, je pense, j'arriverai à retrouver du boulot. » Moi je ne m'en fais jamais trop pour le boulot, parce que dans la logistique, j'arrive toujours un peu à trouver des trucs. Après est-ce que c'est un truc qui me plaît, je ne sais pas, mais j'arrive toujours à trouver un truc pour payer les factures, quand il y a besoin. Donc j'avais pas trop peur de pas trouver de boulot. Après, non quand on est arrivés, ça s'est relativement bien passé, quoi. Puis on avait encore tout le voyage dans la tête, donc on se sentait, moi je me sentais un peu invincible, quoi, genre on en a fait tellement, on en a vu tellement, on est tellement regonflé à bloc que, non j'avais pas trop de doutes. Pourtant je suis quelqu'un qui stresse pas mal, qui doute beaucoup. Mais je pense que c'est aussi pour ça que j'aime les voyages, c'est que quand je reviens de voyage, j'ai plus du tout ce genre de mentalité, mais après ça revient, chassez le naturel il revient au galop [rires], mais pour moi ça me fait énormément du bien le voyage, quoi.

M48 : Est-ce que vous avez l'impression de continuer à voyager une fois que vous étiez arrivés aux Etats-Unis ? Ou est-ce que c'était une rupture nette ?

CL48 : Non, non, j'avais **complètement** l'impression de voyager, parce que du coup je ne suis pas revenu dans mon pays, donc je voyageais toujours, quelque part. Et puis on a fait des soirées où on a montré des photos du voyage, on a parlé beaucoup du voyage, alors après il y a des gens ça les intéresse, mais on va dire pour la plupart ça ne les intéresse absolument pas, quoi. Puis ils me disaient : « Oh la, la, elle va encore me saouler avec ses histoires de voyage. » Donc ça, quand tu ne rencontres pas des gens qui voyagent, ça, ça peut être, pour toi c'est un des pires moments du retour. C'est de pas pouvoir partager quoi que ce soit. / Et ça m'avait fait ça, donc je m'étais déjà un peu préparée, parce que quand j'étais partie au Canada, que j'avais dix-huit ans, j'étais partie un an, j'étais revenue, j'avais fait plein de voyages, c'est là que j'avais commencé à voyager, j'étais partie dans le Yukon, dans l'Alaska, j'avais fait des tours, en van, machin, c'est là que je me suis

dit » Oh la, la un autre monde est possible. » Et lorsque je suis rentrée, j'ai raconté ça à mes copains de Saint-Dié, / Je me suis dit : [les deux dialogues suivants sont chuchotés] « Bon c'est quand même vraiment dommage », donc je me suis dit : « donc peut-être que je devrais me taire, parce que peut-être que ils pensent que je me la raconte, et que je me mets en avant, et que je fais ma crâneuse, donc je vais faire profil bas, et je vais refaire ma petite vie d'avant », mais ça m'embêtait quand même ben que les gens s'en foutent, après, je ne voulais pas qu'ils me disent que j'étais formidable, mais j'avais envie de les faire voyager dans leur tête, autant que moi j'ai voyagé, ou que moi je peux voyager tout le temps encore, dans ma tête. Et ça je voyais qu'il y avait certaines personnes, ben c'est pas possible quoi. Et donc en rentrant du grand voyage, je m'en suis rendu compte aussi, mais ça m'a moins affectée, parce que bon, je savais que c'était comme ça, quoi. Mais c'est quand même dommage de ne pas pouvoir en parler [rires]. Et tu rencontres des gens qui voyagent et à qui tu peux raconter toutes tes histoires, et là c'est super, parce que là tu t'arrêteras plus.

M49 : Est-ce que tu as eu du mal à te réintégrer dans une vie avec un boulot, un appart, des responsabilités, une fois que tu étais rentrée ?

CL49 : Euh / Oui et non, parce que / les conditions étaient, j'ai jamais bossé dans des conditions pareilles. Donc déjà j'ai mis deux mois à me trouver un boulot, et donc on habitait chez des copains, donc un peu une chambre entre deux chambres, on était un peu une pièce rapportée. Mais nos copains ne nous le faisaient pas du tout sentir, mais nous on voyait qu'on avait déjà plus beaucoup de sous, donc on était en train de grappiller les derniers sous, on a acheté un ordinateur avec, parce qu'on s'est dit il faut bien pour trouver du boulot, un certain indispensable. Et puis / et puis là je voyais que je pouvais pas vraiment trouver de boulot, je trouvais pas de truc qui avait l'air bien. Et puis Jo il ne trouvait rien. Donc là ça a été le stress. On s'est dit : Comment on va faire ? heureusement qu'on habite chez nos copains, et qu'on vit avec vraiment pas grand-chose. Mais comment on va faire ? » Puis après j'ai trouvé un boulot, et le boulot c'était, ben j'avais jamais bossé dans un environnement cent pour cent anglophone, et, enfin si j'avais un peu bossé, ça allait, mais c'était un niveau assez élevé. Je m'explique. J'étais dans un bureau, je faisais le *office assistant*, donc je faisais un peu tout dans le bureau, mais les personnes qu'on recevait c'était des personnalités avec des assez hauts profils, à Washington, sur la rue des lobbyistes, donc il y avait un peu de tout. Donc il y avait des gens vachement haut placés dans l'administration, il y avait des

gens vachement hauts placés dans les ambassades, des fois on recevait des premiers ministres de pays africains. Moi tout à coup, il fallait qu'on me mette pour faire les traductions, de choses dont je n'avais jamais entendu parler, en agriculture, des, un domaine très, très pointu, spécial, enfin comme dans tous les domaines quand tu dois traduire et que tu ne connais pas. Et ç ça m'avais un peu « Ouh », ça m'a fait très peur quoi. Et j'étais avec, ouais, des gens d'un sacré calibre, que je ne pouvais pas décevoir, quoi. Alors que moi je suis un peu, tu vois, quoi, je bossais aux portes du Rhin, c'était vachement plus relax, en *jeans* tous les jours, avec un langage un peu plus familier quoi. Et là-bas, c'était pas du tout, du tout comme ça quoi. Donc je me suis un peu formatée, je me suis un peu mise dans un moule. Et je me suis demandée si j'allais arriver, à y arriver justement. Et combien de temps ça allait me mettre, et quand est-ce que j'allais être à l'aise, en fait dans ce genre de choses quoi. Et au même moment, Jo il ne trouvait pas de boulot. Donc on avait que un salaire, je faisais la navette entre Baltimore et Washington, donc j'avais pour quatre heures de trajet par jour, je me levais à cinq heure et demi du mat, j'étais épuisée, et on avait jamais de thunes. On pouvait jamais sortir, on ne pouvait jamais voir personne. Donc là c'était un peu le contre coup du voyage, mais jamais regretté d'avoir fait le voyage quoi, en me disant, ben merde, je n'aurais pas dû dépenser tous mes sous, machin, c'était un acquis en fait le voyage, personne ne pouvait nous l'enlever, quoi. Donc, du coup, c'était un peu plus tendu, on va dire, les années aux Etats-Unis, de par la conjoncture économique, de la situation, quoi.

M50 : Et ça a duré combien de temps avant que ça se stabilise ?

CL50 : Et bien on va dire, / un an et demi quand même, C'était long, on avait pas de sous, c'était la galère. Je me souviens plusieurs fois, être sortie du boulot, en pleurant, en pleine nuit, en me disant : « qu'est-ce qu'on galère, qu'est-ce qu'on galère, quoi. » Donc c'était vraiment difficile. Et puis bon après ça c'est amélioré, ça a été tout bien, mais c'était des moments chauds. Et je me suis dit en fait, c'est peut-être aussi, tu vois le stéréotype que j'avais des Etats-Unis : « oh, tout le monde trouve du boulot, j'en trouverai bien. » Oui il y avait la conjoncture, mais il y a aussi le fait que tu repars en bas de l'échelle. Donc moi j'avais fêté mes trente ans, je bossais comme assistante dans un bureau, c'était pas très glorieux, quoi. Et du coup je me sentais un peu dévalorisée, mais je me suis dit : « accroche-toi quand, parce que je pense qu'il y a quand même du potentiel. » Puis ma boss était très, très sympa, et elle m'encourageait beaucoup, et elle n'hésitait pas à me promouvoir en fait, elle me donnait des autres responsabilités. Donc je me suis dit « Bon ben, même si j'ai un

pauvre titre, au bout d'un moment je saurai faire plein de trucs, et puis se sera toujours bien. Donc j'ai un peu persisté et ça a payé, parce que après ça s'est amélioré. Et ça c'était des moments un peu difficiles, et / mais bon je pense que, quand tu reviens d'un voyage, tout n'est jamais rose, quoi. Donc, quand tu t'installes dans un nouveau pays, / t'as un peu la période où tout va bien, tout va bien, tout va bien, et après ça stagne, et après ça va plus, et puis un moment ça revient, et puis un moment tu trouves la stabilité.

M51 : Et surtout vous avez continué à bouger après les Etats-Unis.

CL51 : Oui, après on a réalisé que les Etats-Unis c'était pas notre truc, on ne voulait pas y vivre de manière permanente, donc on s'était dit ben voilà en partant de Strasbourg, on voulait voir si ça nous plaisait, pour tenter le coup, maintenant on sait, donc on a bien fait quand même de le faire, même si c'était pas facile, il y a eu des chouettes moments. Et au moins on sait maintenant ce qu'on veut et ce qu'on veut pas. Et puis après on a essayé de retourner, ben dans l'idéal on voulait retourner ici, mais on s'est dit : on ne repart plus dans un autre pays, de l'autre côté de l'océan sans boulot, fini. » Maintenant quand on repart, on a un boulot. Donc Jo il a transféré son boulot, en fait c'est son boulot qui lui a proposé d'aller à Londres, donc il m'a dit « chérie, Londres ? ». « Oh, ah bon à Londres » comme ça, ça me faisait vraiment peur. Et puis on s'est décidé, et puis avec le boulot que j'ai quitté aux Etats-Unis, j'ai retrouvé un boulot à Londres, pour une boîte qui bossait avec ma boîte. Donc c'était super, on est arrivé, tous les deux un boulot à Londres, on a bossé le lendemain qu'on est arrivé. Donc là c'était vraiment top. / On avait quand même moins de choc, même si c'était l'Angleterre, et qu'on ne connaissait pas du tout, on avait l'impression d'être un peu plus chez nous, en fait, en Europe, quoi. Et même Jo il se retrouvait plus.

M52 : Et puis vous êtes retournés à Strasbourg ?

CL52 : Oui, finalement on est revenu à Strasbourg, exactement, donc, on a bouclé la boucle, neuf ans après [rires], et ouais on voulait fonder une famille à Londres, et puis ça a pas marché, pareil ça a mis deux ans à avoir le bébé, avec des moments très difficiles aussi, et à un moment on s'est dit : « c'est plus pour nous, avec un rythme de vie trop effréné. » On se verrait bien revenir en France, et on se demandait où est-ce qu'on pourrait aller, « Oh on était tellement bien Strasbourg, on va revenir à Strasbourg. » Et tu me croiras si tu veux, le jour où on arrive en avion, c'est le jour où j'ai eu le bébé, c'est le jour où Pénélope a été conçue [rires]. Contre toute attente. Alors que ça faisait deux années, donc des mois et des mois qu'on réessayait, rien ne marchait, et on s'est dit

c'est le bon moment, on verra ça demain, ou ce soir, mais sans conviction, et crac elle est arrivée [rires]. Donc c'était un beau cadeau, quoi, ça nous a conforté dans notre idée qu'on a bien fait de revenir ici.

M53 : Et dans tout ce parcours, ce voyage autour du monde tient une place particulière ?

CL53 : Oh ouais, oh ouais, les souvenirs. / Par exemple quand on voit des, on regarde pas souvent la télé, puisqu'on a pas trop de temps avec le bébé, et puis on regarde pas la télé devant elle, mais quand on regarde des émissions de voyage ou des choses comme ça, on se dit : « Ah, on y était ». Du coup on est vachement moins frustrés. Et il y a encore beaucoup de choses qu'on veut voir, mais on se dit que quand même c'était une chose formidable d'avoir fait tout ça, d'avoir rencontré autant de gens, d'avoir vu autant de choses, et de s'être retrouvé dans des endroits improbables. Que eh oui, c'est

M54 : Tu penses que ce voyage t'a changé, ou ?

CL54 : Ah ouais, ouais, ouais. / Ouais, ouais. Je pense qu'on ne voit plus les choses de la même manière, quoi, on se dit, il y a des cultures différentes, qui pensent de manière complètement différente à la nôtre, et des gens qui vivent avec rien, et **ça aussi** des fois je me dis on a une idée du bonheur, peut-être ici qui est, peut-être pas la même que des gens, dans d'autres pays, après quoi est-ce qu'on court en fait. / Enfin je réfléchis pas mal en fait sur ce genre de sujet, et le fait d'avoir voyagé je pense que c'est ça aussi qui m'y amène. Parce que peut-être je ne réfléchirais pas autant, si je n'avais pas voyagé comme ça. / Donc / ouais de savoir que c'est différent ailleurs, ça te remet en place, quoi à chaque fois.

M55 : Et tu dis la façon de voir le monde, est-ce que la façon de te voir toi a changée aussi ou pas ?

CL55 : Ben je pense, parce que les années passent, alors on change quand même, on change quand même toujours un peu.

M56 : Mais dans ce voyage, Est-ce que ce voyage t'a permis de mieux te connaître ? Ou de découvrir d'autres parties de toi ? Ou de prendre de l'assurance ? Ou d'évoluer ? ou pas ?

CL56 : Ouais, ouais ouais, ça m'a donné pas mal d'assurance, mais comme dit, quand je reviens dans le quotidien, des fois je reviens avec mes doutes, mes angoisses. Donc ça me fait du bien de partir régulièrement en voyage. Mais encore une fois je trouve que ça dépend aussi beaucoup des

gens avec qui t'es, au quotidien. Donc peut-être avant je ne m'entourais pas de gens que ça intéressait vraiment, alors que maintenant, peut-être plus. Tu vois je sais que Nath et Jonathan, en tout cas Jonathan il adore les voyages on peut en parler, tu vois ses yeux qui pétillent, ça fait plaisir, j'ai ma copine que je vois ce soir, elle est à fond dans le voyage. Donc je suis peut-être plus attirée aussi par les gens qui aiment ça, donc ça fait qu'on a peut-être plus d'affinités, ou c'est peut-être des sortes de gens qui, avec qui ça clique plus. Et du coup je, peut-être je vais moins vers des autres gens qui ne sont pas attirés, parce que au bout d'un moment, il faut quand même avoir des points en commun. Donc /, ouai, je pense qu'à ce niveau-là, ça a dû quand même changé.

M57 : Et tu penses des fois à ce voyage en particulier, ou pas ?

CL57 : Ah ouai, j'y pense souvent, ah ouai, j'y pense souvent. Je vais pas dire tous les jours, mais très, très souvent quand même. De toute façon dès que je pense à un pays, et je me dis : « Ah, on y est allé pendant le voyage », ou souvent avec Jo aussi : « Oh, tu te souviens ». Ou quand c'est l'anniversaire du voyage, Pénélope est née le lendemain, de l'anniversaire du départ [rires]. Quand j'étais à la maternité, que je l'attendais j'ai changé ma photo sur Facebook pour mettre une photo, parce que c'était Jo et moi en Nouvelle Zélande, là je me suis dit : « oh là c'était notre petit projet à la base, notre Nouvelle Zélande, on l'a eu quand même. » Ouais.

M58 : Et si tu devais me dire une seule chose que le voyage a changé en toi, qu'est-ce que ce serait ?

CL57 : Plus de tolérance. / Ouais, plus d'ouverture, Plus de / de compassion. Je crois. / Ouais, on a vécu des trucs des fois avec des gens dans la rue, je me souviens, / on était en Inde c'était la veille de notre départ, on marche dans la rue et là on croise une petite fille qui était par terre avec son papa, et personne autour, personne qui s'en occupait, en fait le papa il était, il était pas là. Donc on s'en est un petit peu occupé, et puis il y a une dame qui vient à un moment, tu ne sais jamais si c'est vraiment la famille ou pas, elle me dit qu'elle est malade, qu'ils ont besoin d'argent. Alors on est allé à la pharmacie, chercher des médicaments, on a passé un long moment comme ça dans la rue, et il y a une autre dame qui est venue, elle nous a raconté qu'elle avait fait les frais du tsunami. Et là tu te dis : « Oh là, là, tout ce qu'ils ont vécu » et ces gens-là **vivent juste dans la rue**, quoi. Nous on a une chambre d'hôtel, des trucs on est bien. / Ouai c'était très touchant, très troublant, et / on ne pensait pas qu'on pourrait quand même se lier d'amitié, ou un moment comme ça avec eux, et partager avec eux, ouais des moments de rires, des moments où on s'est quand même amusé

avec eux, et ça c'est des choses qui vont rester, tu vois, auxquelles je penserai toujours, et quand je vois des personnes dans la rue ça me fait toujours quelque chose, tu vois. Je repense souvent à ces moments en Inde, en particulier, enfin je suis sensible en fait, à tout ça. Après j'ai pas de solution, c'est ça le problème [rire]. On peut pas aider tout le monde et qu'est-ce qu'on pourrait faire et tout ça. Mais / Ouais je ne pensais peut-être pas que ça existait à ce point-là. Mais je pense que quand tu le vois, ça te donne un peu une force aussi, / pour continuer à pas t'apitoyer sur ton sort, alors que des fois, pour des choses futiles en fait. Je crois qu'on est moins dans le futile aussi. Enfin après, tu vois, tu regardes, je sais pas, là où on habite, les trucs qu'on a, tu te dis : « Ah bon, il y a quand même des gens qui ont moins, on a peut-être des trucs futiles ». Tout le monde a un peu son échelle. Peut-être on s'attache plus à des valeurs, qu'à du matériel. /

M59 : Sur l'ensemble de tout ton parcours jusqu'à maintenant, ce voyage il représente quoi pour toi ?

CL59 : Ah ben la liberté totale, quoi. De tout claquer, de juste partir, avec son sac. Et hop on avance, on avance et on saute dans le bonheur, quoi. On saute dans la découverte, dans plein de choses qui nous font rêver, / voir si les stéréotypes c'est vraiment vrai ou pas, si oui, pourquoi ils sont fondés, apprendre des nouvelles histoires, qui donnent envie / de continuer / à rêver, et à, peut-être chercher quelque chose, je ne sais pas. Mais **ouais, c'est la liberté la plus totale**, quoi. Sans contrainte. Ouais, si une fois dans la vie tu peux faire ça, c'est une sacrée chance, quoi. / Puis d'avoir tout le monde derrière qui te soutient, quoi. Bon à part les quelques-uns qui sont peut-être un peu ronchons, mais [rires]. Ouais, ouais, beaucoup de chance.

M60 : Ben voilà, je te remercie.

4.3.2. Retranscription du deuxième entretien de recherche du 14 décembre 2018 à Nancy, durée 1h43 min. Interviewée : Clem (CL), interviewer : Mickael Hetzmann (M)

M61 : Ton retour m'intéresse beaucoup, donc si tu veux bien, j'enregistre et on commence l'entretien de recherche.

CL61 : Oui, d'accord. Euh oui, donc, cette soirée-là j'ai vachement réfléchi, je me suis repassée plein de films, et tu m'avais demandé aussi pas mal de questions sur qu'est-ce que ça a changé pour toi le voyage. Alors j'avais / jamais trop vraiment pensé, c'était plus comme un ressenti, mais j'avais jamais pensé à décrire ou quoi, donc je me suis posée pas mal de questions, et je me suis dit que déjà le voyage, bien sûr pas partir pendant un an, j'avais jamais fait l'expérience de ça, mais j'avais déjà fait des autres voyages, j'étais partie pendant un an quand j'avais dix-huit ans au Canada. Ça c'était vraiment ma grande, / mon grand voyage formateur. Donc juste une petite parenthèse sur le Canada, je ne savais pas quoi faire dans mes études, après mon bac, mes parents m'ont dit si tu allais au Canada, au moins t'apprendrais l'anglais, tu reviens, au moins tu sais faire ça, et puis après peut-être que tu te seras décidée, tu auras appris des trucs, et tu sauras un petit peu plus ce que tu veux faire. Du coup je suis partie, j'étais fille au pair, ça s'est hyper mal passé dans la famille, donc au bout d'un moment ils m'ont viré. Et j'étais un peu, je ne savais pas trop quoi faire. Et en fait le gars qui m'avait un peu arrangé le coup avec la famille, ou qui avait un peu fait le lien, ou qui avait proposé le Canada, c'était un ami à mon père, d'il y a longtemps, ils étaient pions ensemble, et donc en solution intermédiaire je me suis retrouvée à vivre chez lui. Donc c'était le gros échec, parce que je partais pour apprendre l'anglais, et je me retrouve au bout d'un mois avec un pote à mon père, de son âge, qui parle français. Je me suis dit : « bon ben je vais rentrer chez moi ». Donc j'appelle mes parents, je dis : « voilà, ce qui s'est passé, je rentre », enfin moi j'avais pas d'autre option, quoi. Il m'ont dit : « Non, non, mais tu rentres pas, t'es partie pour un an, tu restes un an. » Et je me suis dit : « mais attend, mais n'importe quel parent, déjà, ils ne diraient pas ça à leur enfant, [rires] et deuxièmement, pourquoi ? » Alors mon père m'a dit ben tu vois, mon père était immigré italien, quand il est parti, il a quitté son pays, mais pas comme toi, quoi, pas pour apprendre, s'enrichir, etc., c'était parce qu'ils crevaient la faim, ils étaient opprimés et du coup il fallait partir construire une vie ailleurs. Donc on part, on ne regarde pas derrière, et ça a marché, et il s'en est sorti, et donc il me dit : « tu vois, toi tu as de la chance, tu es là, t'es partie pour un an, et ben c'est un an, et tant pis si t'es dans une situation comme ça maintenant, ça va changer, tu vas t'en sortir, tu vas trouver des solutions, et puis voilà, mais en gros, tu ne rentres pas. » Donc c'était vachement difficile sur le coup à encaisser. Et puis après je me suis dit : « c'est vrai, après, comparé à mon grand-père, que je n'ai pas connu, c'est quand même un peu le luxe, quoi. Donc on va faire en sorte que ça marche. » Puis après j'ai fait des petits boulots, j'ai bossé dans des bars, j'ai bossé comme tutrice, pour des gamins, et ça m'a permis de faire plein de

rencontres, j'ai rencontré un chéri là-bas, du coup après je parlais anglais tout le temps, c'était formidable, du coup au bout d'un an je ne voulais plus revenir, quoi [rires]. Donc ça s'était un peu mon voyage, et ce qui m'a donné le déclic des voyages. Dont à la fin du voyage, par un concours de circonstances, je me suis retrouvée à faire la cuisinière, dans un van, pour des couples de personnes un peu plus âgés, enfin l'âge de mes parents, un peu plus vieux, à cette époque, dans le Yukon et l'Alaska, donc c'est tout au nord, tout à l'ouest. Et j'étais logée, nourrie, blanchie, j'étais pas payée, mais je faisais ce voyage. Et on a fait ça pendant un mois, et là je me suis dit : « Oh là, là, c'est possible, ça existe, les parcs nationaux, puis il y en a comme ça plein dans le monde. » Et c'est un peu ça qui m'a ouvert au voyage. Donc après ça, en fait, j'étais mordue, et puis je me suis dit : « bon le voyage il faut que j'en fasse quelque chose de ma vie, donc ça va faire partie intégrante de ma vie. » Donc le voyage d'un an, oui c'était, / ça a transformé aussi ma vie, mais / pas de manière aussi drastique en fait que le tout premier, où j'avais dix-huit ans aussi, donc, voilà. Après le voyage avec Jo, c'était un voyage en couple, on était déjà plus âgés, on avait plus d'expérience, plus d'argent, c'était pas le même voyage, mais c'était le voyage de nos rêves parce qu'on a pu aller à tous les endroits qui nous ont fait rêver avant. Donc ça s'était un peu les questions que je me posais cette nuit-là. Et puis pour en revenir à l'Inde, donc j'étais en train de penser à ces moments marquants dans le voyage, donc les moments géniaux, et tu m'avais demandé aussi des moments très durs. Et je t'avais dit ouais, moi j'ai tendance un peu à les oublier. Mais oui bien sûr, il y a eu des moments très durs, dont un moment, je crois que ça a été pour moi le moment le plus difficile, c'était en Inde, donc je ne pense pas que ce soit nouveau, il y a plein de gens à qui ça arrive, il y a plein de gens qui ne veulent pas aller en Inde, parce que justement ils savent qu'ils risquent d'avoir ce genre de choc. On arrive à Dehli, c'était le deuxième ou le troisième choc, on était tous les deux à visiter un peu les sites touristiques, et c'est déjà un immense choc culturel, puisque tout est absolument différent, et on ressent plein de choses, on commence à ressentir les odeurs, aussi bien bonnes que mauvaises, en même temps, des supers belles images, des images très horribles, et il faut un peu, ben on emmagasine tout ça dans sa tête et on ne sait pas trop, trop quoi en faire, parce que c'est tellement chargé en fait, c'est très, très, il se passe tout le temps des choses en fait. On a jamais de répit. Les seuls moments qu'on a de répit, en tout cas ces premiers jours, c'est quand on va voir des monuments, donc là on paye son entrée, on rentre et puis « CHHHH », on va voir de belles choses, on se plonge dans l'histoire, dans la culture, super. Mais en dehors de ces moments-là, quand on est dans la rue, c'est vraiment plus difficile. Par exemple on prend un taxi

le premier jour et un moment il y a quelqu'un qui toque à la fenêtre, et je vois pas du tout ce qui se passe, je vois pas où est-ce que ça toque, je vois personne, et en fait je me penche et je me rends compte que c'est un gars coupé là, qui est sur une planche à roulette qui fait la manche, et au milieu d'une circulation de dingue. Et donc je me suis dit : « bon ben, déjà c'est horrible d'être dans une situation là, mais en plus de devoir, même pas attendre sur le trottoir qu'on vienne te donner des sous, mais en plus de devoir en plus aller travailler, on va dire, à la force de tes bras pour gagner des sous. Alors ça j'ai trouvé assez choquant, surtout quand tu n'as pas vu, et je pense qu'on ne peut pas se préparer vraiment à ça. Et donc on avait eu une journée assez remplie en émotion, et puis Jo il me dit : « Ouai on rentre », et je lui dis : « Non, non, on est pas allé encore à la mosquée ». Pareil dans ma théorie qu'il faut faire tout ce qu'il y a sur la liste, sinon ça va pas. Donc il me dit : « Non, non, laisse tomber la mosquée, laisse tomber. » Je lui dis : « Si, si, j'adore les mosquées, je veux absolument aller à la mosquée de Dehli, c'est près du vieux Dehli. » Je crois que du coup on a même pas osé aller dans le vieux Dehli, parce qu'on était trop flippé. Et on arrive sur le chemin de la mosquée, alors bon, les mosquées, c'est / là-bas, c'était un peu comme le Taj Mahal, tu vois t'as le Taj Mahal au fond, et puis avant tu as des, comme des grandes fontaines, comme ça, des bassins d'eau, voilà, normalement c'est censé être plein de végétation, magnifique, des choses qui se reflètent, là c'était dégelasse, gros dépotoir. Et en fait, ben il y avait des estropiés tout le long, quoi. Et dont, ben en fait tu regardes ça, mais même pas une demi-seconde quoi, après tu te fais un petit blocage dans ta tête et t'essaies d'aller à l'entrée de la mosquée, vite, voir autre chose. Mais dans cette demi-seconde, je me rappelle avoir vu une personne qui était sur une natte, à même le sol, et qui avait la moitié des deux bras, la moitié des deux jambes, donc qui pouvaient vraiment absolument pas se mouvoir, et qui n'avait pas d'habits, sur lequel on avait mis juste quelque chose peut-être pour cacher le sexe et les fesses. Et qui était face contre terre. Donc, ce qui m'avait choqué, c'était que, déjà pourquoi on met une personne comme ça, face contre terre, après on peut le mettre assis, ça fera autant pitié, quoi. Et je me suis dit, la personne ne peut pas se mouvoir donc il y a forcément quelqu'un qui vient, qui l'amène, qui récupère les sous et qui repart. Et à ce moment-là, j'ai réalisé que ça pouvait être organiser, ce genre de racket envers les gens vraiment démunis, et en plus du choc physique, puisque ça te rend vraiment mal, ça te retourne le cœur de voir ça, je me suis dit, punaise, l'humanité, bravo, quoi. Donc ça m'a vraiment fait un gros choc à ce niveau-là. Et donc je repensais à ça dans mon lit après notre premier entretien, et le mardi, donc le lendemain, voilà, j'étais dans mes pensées, et on se balade en ville avec ma mère et avec

Pénélope, et je ne sais pas si tu vois à Strasbourg après la rue des juifs, tu as un moment la cathédrale, puis à un moment tu as cette rue, très belle, parce que très illuminée, très chargée, avec des magasins luxueux, rue des orfèvres je crois, et à l'angle de la rue des orfèvres, donc là où il y a vraiment tous les touristes qui passent pour prendre des photos, il y avait, un mec, assis, par terre, les jambes nues, débille, parce qu'on pouvait voir que physiquement, il hochait la tête, enfin, il était pas, c'était pas un SDF « normal », on va dire, et il mangeait une tarte flambée que quelqu'un lui avait donné quoi. Mais je me suis dit, il y a énormément de SDF à Strasbourg et encore plus au moment du marché de Noël, mais là un mec comme ça clairement, c'est exactement comme en Inde, quoi, il y a **quelqu'un qui l'a mis là**, il y a quelqu'un qui lui a enlevé **un pantalon**, c'est pas possible qu'il y a un mec qui soit en slip dans la rue, il faisait super froid, quoi. Et ça m'a refait exactement le même choc, j'étais mal toute la journée, j'ai pas dormi de la nuit, ça m'a trop, trop travaillé, j'ai essayé d'y retourner le lendemain pour voir si il était là, pour appeler les flics, pour voir si c'était un truc organisé, j'ai marché dans le coin, je l'ai pas trouvé, mais je me suis dit, bon en Inde c'est déjà super choquant, mais maintenant dix ans après, à Strasbourg quoi. Et / voilà, c'est toujours un choc, et c'est toujours méga triste, bon après il faut pas être que négatif dans la vie, mais c'était un truc qui m'a, je pensais pas que j'allais le revoir, surtout en bas de chez moi, en fait. Et c'est quand ça se passe juste en bas de chez toi que tu te dis, que tu vis peut-être dans un monde qui occulte ça complètement, tu penses que ça se passe que ailleurs, mais en fait ça peut se passer aussi en bas de chez toi. Donc c'est, ouai c'est choquant, c'est triste, / je sais pas quoi en faire en fait, / ouai, je sais pas, je sais pas quoi faire. / Donc voilà, ça c'était un de pires moments en fait du voyage, qui a contribué d'ailleurs, au bout du troisième jour, à me dire avec Jo, j'arrivais pas en plus tu vois à parler de tout ça, lui non plus, du coup on restait un peu bouche bée, pendant des fois une heure, on était ensemble et on se regardait et ça sortait pas, et on voulait partir, au bout de trois jours je lui ai dit : « j'arriverai pas à tenir dans un pays comme ça. » Et puis finalement on est resté, on a passé un mois et demi, et on a adoré, et on voudrait y retourner, et on s'est vachement attaché, aussi aux gens. Donc comme quoi, il n'y a pas que du négatif, il faut pas s'arrêter là non plus, mais ouais c'était le plus dur je pense, ce passage-là.

M62 : Et L'Inde, c'était, au milieu de votre voyage, pratiquement, à la fin de votre premier tiers, peut-être ?

CL62 : Ouai, c'était au mois de décembre, donc c'était le / quatrième mois, ouai un tiers à peu près.

M63 : Et est-ce que à chaque fois que vous changiez de pays, est-ce que vous receviez de nouveau un choc culturel comme si c'était le premier, ou comment ?

CL63 : Euh / oui, oui,

M64 : Cette appréhension, ce sentiment de pas savoir, de ne pas comprendre, vous l'aviez à chaque fois que vous ?

CL64 : Ouais, ouais, ouais, ouais. Je pense qu'on l'avait à chaque fois, pas aussi violent que l'Inde, parce que l'Inde c'était vraiment comme si tu devais tout réapprendre en fait. C'est comme si on ne connaissait rien, de rien, et aussi rien de soi-même. Je pense que l'Inde pour moi c'était, / tu vois il y a plein de destinations qui me font rêver, plein de cultures qui m'attirent, plein de choses, l'Inde ça en faisait partie, parce que c'est un peu un gros pilier, quoi. Je trouve qu'on pouvait pas faire un tour du monde sans y aller. / Et je pense que tous les pays qu'on a fait, ou que je fais encore maintenant, à chaque fois que je rentre, je me considère comme touriste, on rentre, on regarde les photos, enfin il y a un process. Mais en Inde, je trouvais que j'avais voyagé intérieurement en fait. Par tous ces questionnements, parce qu'il y avait / ce moment en particulier, mais il y a aussi eu d'autres moments, qui font qu'on s'interroge, très profondément en fait, je pense déjà sur tout ce qu'on voit, tout ce qui se passe, la profusion de choses, tellement différentes, et du coup ça nous renvoie vachement à nous-mêmes, parce que on réfléchit sur des choses, / qui après peuvent / être reliées à de la philosophie, à de la religion, c'est un pays très, très religieux, on croise pas de gens qui ne croient pas en dieu, quasiment, enfin c'est rare, tout le monde est vraiment à fond. Donc ouais, il y a énormément de questions à se poser, / et ouais c'était un travail aussi intérieur. Alors que dans les autres pays, je n'ai jamais ressenti quelque chose comme ça. En tout cas pas à ce point-là. Je ne me questionne pas autant que ça, à chaque fois que je vais voyager quelque part. Donc oui des chocs culturels, après on sait que ça va être différent, dans les chocs des fois, je trouve qu'il y a plus, surtout quand t'es jamais allé dans un pays, t'as beaucoup de stéréotypes. Je me souviens quand j'étais à l'école en Finlande, j'avais fait Erasmus, quelques mois, on avait des cours de management interculturel, où les gens disaient voilà, on a des fois la perception de gens qui vivent dans un pays, et puis en fait quand on y va on se rend compte que les stéréotypes ne sont pas forcément fondés, mais ils viennent quand même de quelque part, donc il y a peut-être des

choses qui sont un petit peu vraies dans les stéréotypes, mais pas complètement, parce que assez déformés par la caricature, et donc à chaque fois que j'allais dans un nouveau pays, je m'attendais un peu aux stéréotypes. On le voit, parce que des fois on le cherche, quoi, on va en Thaïlande, on se dit ah, je voudrais bien voir un éléphant quand même. Donc crac on va faire une balade en éléphant, et puis après on se rend compte que en fait c'est horrible, parce que les éléphants sont pas fait pour supporter du tout des gens sur leur dos, plus toute la journée. On aurait pu y penser avant quand même aussi. Mais sur le coup, non, on avait cette image, on l'a fait. Donc voilà, il y a des erreurs aussi de choses induites je pense par les stéréotypes, ou par les chocs culturels. Donc ça c'est un peu le choc culturel quoi. On allait chercher un peu un stéréotype ou un truc peut-être qui nous avait fait rêver. Et puis on se retrouve avec, ben non il y a plein d'associations, qui sont vraiment contre ça, on peut aller après si on veut vraiment voir des éléphants, pour remplir son besoin d'aller voir des éléphants, les soigner dans des centres. Et puis, et du coup, ça c'est intéressant, oui. Je pense des chocs culturels on en a eu dans tous les pays, quoi.

M65 : Et tu penses que tu as réussi à gérer de mieux en mieux ces chocs culturels ? Alors il y a l'Inde qui est très particulier, mais je veux dire d'un pays à l'autre, puisqu'à chaque fois vous changiez de continent, est-ce que vous a arriviez à, même s'il y a un choc culturel en arrivant, est-ce que tu arrivais à mieux gérer tout ça ?

CL65 : Peut-être ouais, mais après je pense que ça a aussi à voir avec l'état d'esprit où tu es en arrivant, par exemple, comme à la fin du voyage on était un peu fatigué, on était peut-être moins réceptif à ça, et on voulait peut-être faire moins d'effort, parce que on avait la tête ailleurs, et du coup / on assimilait moins ça, on allait moins vers les gens, pour voir de quoi ressortait le choc culturel. Mais je pense que à chaque fois quand même que quand on arrivait dans un endroit, à force d'avoir eu à chaque fois des chocs, t'essayes d'être de plus en plus ouvert possible et de ne pas te dire : « ah, non, on fait ça comme ça, ah mais pourquoi, c'est pas bien. » C'est genre, ah non, il y a une explication logique, ils font ça d'une certaine manière, parce que ils ont habité là toute leur vie, donc ils savent comment ça marche, c'est pour ça que l'on fait les choses de telle manière, et pas de telle manière. Donc ouais, d'être un peu plus ouvert à chaque fois, ça aide beaucoup, et surtout, virer tous les stéréotypes, de sa tête, quoi.

M66 : Donc pour toi, s'adapter se serait justement enlever les stéréotypes, et puis

CL66 : Ouai, complètement ouai.

M67 : Et comment, t'arrives dans un nouveau pays, il y a une expérience qui t'arrives, des gens qui viennent discuter, comment tu te comporterais alors ?

CL67 : Ben moi j'essaye d'être toujours un peu neutre, d'être politiquement correct, mais tu te rends compte des fois un moment, c'est chiant, quoi. Parce que tu ne dis jamais oui, ou non, tu t'exprimes jamais vraiment sur des fois, ce que tu ressens, parce que tu ne veux pas faire mal au cœur, ou parce que. Et du coup tu es peut-être pas vraiment toi-même. Il y a des fois tu as un peu la pression, genre tu vas dans des pays, enfin la plupart des pays qu'on a visité, c'est vrai que les gens sont quand même assez religieux, donc moi je ne le suis pas du tout, je n'ai pas été élevée là-dedans, pour moi la religion, c'est quelque chose plutôt pour les autres, si ils veulent, mais ce n'est pas un truc qui me parle, vraiment, quoi. Mais quand tu voyages, les gens ils me disent : « ah, vous êtes mariés, vous êtes chrétiens ? ». Des fois t'as envie de dire : « mais non pas du tout, c'est pas comme ça chez nous. » Puis des fois ils vont pas forcément, **après avoir discuté** avec la personne, pas forcément de but en blanc, mais des fois c'est plus facile de dire que t'est catho, et de passer à autre chose, quoi. Donc, / mais en général, moi j'essaye plus de faire parler les gens plutôt que de parler de moi, je trouve que c'est plus facile de poser des questions aux autres, et puis comme ça j'apprends sur les autres, **si ils** sont contents de parler, quoi. Après encore une fois on peut tomber sur tout le monde, n'importe qui, et il y a peut-être des gens qui vont partager exactement les mêmes idées que toi, donc c'est un peu bête des fois de se fermer, alors il faut envoyer peut-être des petites piques pour voir, donc des petites perches plutôt que des petits piques, pour discuter peut-être de choses.

M68 : Et est-ce que tu dirais que dans ton voyage, il y avait différents types de rencontre, ou de qualité entre guillemets, de te dire, en sortant d'une rencontre, de dire « oh ça c'était vraiment une vraie rencontre. » ? Est-ce que tu avais ce type de sentiment des fois, en sortant d'une rencontre de te dire je ne connaissais pas du tout et c'était une vraie rencontre qui s'est passée ?

CL68 : Ben je pense qu'il y avait en fait différents types de rencontres, donc il y a les gens que tu rencontres déjà pour pas très longtemps, les gens avec qui tu voyages un petit peu sur la route et que tu apprends plus à connaître, et puis après il y a les rencontres entre gens, on va dire, ben d'Europe, et d'Amérique du Nord ou de pays occidentaux. Qui ont un peu les mêmes références culturelles, le même, enfin non pas le même humour exactement, mais beaucoup c'est plus similaire que par exemple des gens de pays complètement différents, d'Asie, ou. Donc au niveau

de la communication, ça peut très bien passer et peut avoir de très, très belles relations, comme on a eu, on a gardé des amis comme je t'avais dit avec les américains, ou avec les marseillais, ou encore avec des autres gens avec qui on était amis à l'école. Et puis il y avait des autres relations avec des gens qui sont plus locaux, mettons avec qui tu as voyagé pendant un trek, mettons tes guides de voyages pendant le trek, avec t'as passé une semaine, et c'était formidable, puisque t'as appris plein de trucs, mais tu sais que tu ne les reverras peut-être plus. Mais **ils t'ont transformé** aussi, mais **d'une autre manière**, parce que tu **n'avais pas** la même communication que t'as aussi facile avec les autres. Donc peut-être t'as pu moins creuser / ouais de choses dont on parlerait, dont on a plus en commun, peut-être avec les autres cultures dont on est plus proche. Mais du coup, ce que t'apprend les autres relations, avec les gens plus autochtones, qui eux ne voyagent pas forcément, et qui, mais par contre qui connaissent leurs cultures qui toi te sont tellement exotiques. Oui ça c'était des relations tout à fait spéciales, / que tu gardes dans le cœur, et qui te transforment, ouais, quelque part, quoi.

M69 : Si tu veux bien, on va s'intéresser à une de ces rencontres,

C69 : Oui, j'en ai une en particulière dans ma tête, à laquelle j'étais en train de penser

M70 : Mais je t'explique un peu comment fonctionne l'entretien d'explicitation. Si tu veux, là on va essayer de se replonger dans l'expérience comme si tu étais en train de la vivre, et on va essayer de, et si tu veux, les stéréotypes, ou de connaître les coutumes et tout ça, c'est des savoirs qu'on peut solliciter, mais dans des situations où la distance culturelle est très importante, on connaît pas vraiment les rites, et on ne sait pas vraiment où va aller la rencontre, on met en jeu des savoir-faire et des savoir-être, et ça c'est très difficile de mettre des mots dessus parce que c'est des choses pas forcément conscientisées, on va essayer de voir si on arrive à voir un petit peu comment tu fais toi pour tisser une relations de confiance, pour communiquer quand c'est difficile, pour, tu vois, donc si tu veux bien, c'est une technique qui permet d'explorer ça.

CL70 : Ouais.

M71 : Donc si tu veux bien, je te demanderais de te replonger dans cette expérience, faire revenir le contexte, ce qui a autour, la chaleur, le bruit, éventuellement les odeurs, donc je te laisse le temps, prend le temps, et si tu veux bien, quand tu es prête tu me fais signe.

CL71 : Ok, ouais, ben j'ai deux expériences, /

M72 : Est-ce que tu veux bien en choisir une et puis me la décrire.

CL72 : Oui, oui. Donc en fait ce que tu veux que je te décrive, c'est comment on est entré en relation avec cette personne, et ce que la relation

M73 : Oui si tu veux, décris-moi ce qui s'est déroulé et je vais essayer de te guider puis on va voir.

CL73 : Donc il y avait ce moment où on, [rire] ah oui, on était parti donc au Tibet, mais en dehors du Tibet, avec Jo, donc on s'était retrouvé dans un village assez perdu, dans le Gand Zü, dans la province du Gand Zü, qui est une des plus pauvres de Chine. Et donc le petit village là, avant on avait rencontré un couple qui nous avait parlé de ce village, et qui nous avait dit « si vous voulez, aller voir le Tibet, nous on a eu une superbe expérience là. Allez-y, c'est super, et il faut découvrir l'endroit à cheval. » Donc on s'est dit « Bon, OK. » On arrive dans l'endroit, c'est là qu'on avait rencontré un chinois qui était super intéressé par la culture tibétaine avec qui on avait sympathisé, c'était super. Et puis, ça c'était juste après l'expérience que je vais te raconter. Et du coup, donc on arrive dans le petit village, on prévoit le lendemain de partir en cheval, pour deux jours, je crois. Et puis le matin même il neige, mais grosse neige, quoi, genre ça de neige. Donc Jo il me dit « Ah, on y va pas, ça craint, il y a de la neige partout, comment on va faire ? » « Oh non, non, non, on a dit qu'on le faisait, on y va, on y va. » Bon, nous voilà partis, les chevaux, on leur avait dit, nous on sait pas trop faire du cheval, donc vous pourrez nous filer des coups de mains. Et il nous ont dit : « pas de problème, vous arrivez cinq minutes avant » [rires], donc on est arrivé cinq minutes avant, et ils nous ont dit « voilà, à droite, à gauche, on s'arrête, et on y va. » [rires] Donc on a dit « bon ben ok, c'est parti. » Les chevaux ils n'avaient même pas de fers, ça glissait dans tous les sens, enfin ça partait, c'était ouais des tibétains qui avaient organisé ça, et ils nous avaient habillé en tibétain, donc avec les gros manteaux, pour avoir bien chaud, et déjà on se mettait vraiment dans l'ambiance et c'était très sympa. Et la personne en fait qui nous a amené là-bas, on savait même pas ce qu'on allait faire en fait. On savait qu'on allait aller à un endroit et qu'on allait dormir quelque part et puis après repartir. Mais à part ça on ne savait pas plus. Mais honnêtement il n'y pas plus à faire. Et on a commencé à partir comme ça, alors comme on savait pas trop faire du cheval, ben il s'est un peu moqué de nous au début, et puis nous on a rigolé de nous-mêmes, alors bon il a vu qu'on rigolait donc il a commencé à y avoir une très bonne ambiance entre nous. Et puis on essayait un peu de communiquer avec lui,

M74 : Donc si je comprends bien, vous êtes arrivés cinq minutes avant, vous êtes montés à cheval, vous ne saviez pas trop vraiment le programme, vous étiez même pas sûr de vouloir y aller

CL74 : Oui Jo il ne voulait pas y aller, moi je voulais y aller.

M75 : Et donc lui est-ce qu'il est à cheval à côté de toi ?

CL74 : Oui il est à cheval devant, et nous on suit, des fois il va derrière, je ne sais plus. Euh, donc on est sorti un peu.

M75 : Donc les chevaux se suivaient les uns derrière les autres

CL75 : Oui ils se suivaient.

M76 : Il est devant toi ?

M76 : Ouais, oui je crois qu'il est devant moi, je me souviens souvent qu'il était devant moi

M77 : Est-ce qu'il rentre en contact avec toi un moment ?

C77 : Un petit peu, mais pas trop, trop, en fait c'est pas venu tout de suite, quoi.

M78 : Et toi, à ce moment-là, tu es sur ton cheval, est-ce que tu as froid ? est-ce qu'il neige ?

C78 : Ouais, j'ai pas froid, parce qu'on vient de me mettre toutes les couches, il neige un peu, ou il s'était arrêté de neiger, je crois, le paysage était superbe, il y avait des cochons qui passaient, enfin c'était vraiment rigolo comme tout, et donc j'étais vraiment dans l'ambiance, et puis surtout partir à l'inconnu un peu comme ça, c'était assez excitant, et puis

M79 : Ouais, est-ce qu'on peut aller maintenant à l'endroit où tu penses qu'il y a eu rencontre ?

CL79 : En fait c'était pas avec ce monsieur, c'était par la suite, donc là c'était plus l'ambiance, et on s'est arrêté un moment dans une petite maison en dur, très, très basique et on a mangé là, un petit truc, vite fait, je crois, alors la nourriture tibétaine, c'était du genre de beurre de yak rance, enfin un petit peu rance, par la force des choses, avec de la farine, de, je ne sais plus quelle sorte de farine, c'est roulé comme ça, et ils nous avaient donné ça, et moi j'avais lu qu'on pouvait manger ça, et j'étais là : « ah ben voilà, enfin on mange ce genre de truc, ça y est on y est, on est dans le Tibet de nos rêves, qu'on attendait, quoi. » Donc là il y avait le goût, on a bu beaucoup de thé au beurre de yak. Donc moi le yak, c'est un truc qui me fascinait, aussi par les fibres et tout ça. Et là

on discutait avec le couple qui tenait la petite maison, donc l'homme, la femme, ils avaient déjà des habits, un visage très marqué, donc c'était, on était vraiment dans l'ambiance. Et puis après on s'est mis à continuer sur le trajet, jusqu'à un moment où est arrivé en haut d'une colline, et puis / et puis le gars, le guide, un moment il nous dit : « regardez là par terre », et on lui dit « ouais il y a des chiens dans le coin. » et il était là : « whooooooooo » « eh, il y a des loups, d'accord » [rires], on s'est : « ah trop cool, on dort sous la tente. » [rires] Mais on était assez morts de rire, ça nous faisait bien rigoler, et puis un moment il est parti chercher je ne sais pas quoi, et on s'est retrouvé complètement tous les deux avec Jo et les chevaux, et là c'était un peu surréel. Et un moment on arrive, on descend la petite colline, et là il y avait une immense étendue et on voyait à perte de vue, c'était le plateau tibétain, c'était sublime, couvert de neige. Et un moment au loin on voit un petit peu de fumée, et le gars il nous dit : « voilà, on va dormir là ce soir ». Donc on y va, et là on arrive et c'était sous la yourte, enfin une espèce de, c'est pas une yourte en fait, c'est une tente en poil de yak. Et là on rentre là-dedans, et là il y avait une famille qui était là, donc il y avait un vieux monsieur et puis il y avait une dame et son mari. Ils étaient jeunes, ils devaient avoir peut-être notre âge, ou peut-être un peu plus jeune, peut-être vingt-cinq ans, mais on voyait qu'ils étaient hypers marqués par le climat. Et / nous on avait un peu, on ne savait pas trop à quoi s'attendre, mais c'était hyper chaleureux, et on est resté là, et ils nous ont mis un peu à contribution pour faire à manger, et moi un moment elles m'ont dit : « Bon maintenant tu vas aller chercher de l'eau avec la dame. » Parce que en fait c'est le rôle des femmes d'aller chercher de l'eau. Alors on sort, il faisait un peu nuit comme ça, il y avait des yaks partout, et il y avait aussi plusieurs chiens, et les chiens sont hypers méchants, ils sont attachés mais ils sont là pour garder les animaux contre les loups. Donc c'était pas vraiment des animaux de compagnie, donc il fallait faire un peu gaffe, et ça faisait un peu peur comme ça. Mais moi je suis partie dans la nuit chercher de l'eau et je me souviens que l'eau dans les jerricanes était tellement lourde à porter, et elle, elle en portait trois fois plus que moi, et elle faisait ça tous les jours. Et je me disais : « Ah, mais quel courage, quoi, tous les jours ». En même temps t'as pas le choix, donc tu le fais, mais je trouvais vraiment admirable, et je pensais que c'était plus un boulot d'homme en fait. Et non je me suis rendu compte que c'était plus son boulot à elle. Alors son boulot à lui, je ne sais pas exactement ce qu'il faisait, je crois qu'il s'occupait des animaux dans la journée, mais elle, elle a pas arrêté une minute, elle faisait à manger, elle faisait le feu, elle était dans tous les coins, elle aidait tout le monde, un grand sourire, vraiment apaisée, elle respirait le bonheur, quoi, et elle s'était, voilà son quotidien, et son bonheur. Et ça

faisait tellement plaisir à voir, et elle était très, très chaleureuse. Et donc on arrivait pas vraiment à communiquer, parce que eux ils ne parlaient pas trop anglais, nous on parlait pas trop le chinois, eux non plus ils ne parlaient pas trop le chinois. Et puis ils nous ont sorti un petit bouquin avec des traductions, des trucs écrits en anglais et en tibétain, et là on a commencé à lire ça ensemble, et on a vraiment, on a rigolé en fait, [rires] il y avait des trucs styles : « est-ce que vous savez faire les momos », qui sont les ravioli traditionnels tibétains, alors on était là, c'est vraiment utile comme phrase quand tu rentres chez toi et tout [rires]. Et on essayait de communiquer ça, on rigolait et c'était vraiment vraiment chouette, et il y a eu un moment vraiment magique où, ah oui puis il y avait aussi le feu, parce qu'ils faisaient le feu avec des bouses, donc c'est enfumé comme ça, d'ailleurs il y avait des gens qui étaient un peu plus âgés qui avaient les yeux détruits par la fumée, enfin ils peuvent devenir aveugles assez tôt, je crois à cause de ça, pas une très bonne aération, tout ça. Et donc à un moment il y avait le feu qui était là, on était tous bien, on avait bien mangé, il faisait chaud, et elle s'est mise à chanter. Ouais elle a chanté des chansons tibétaines, et c'était, c'était vraiment magique en fait. C'était vraiment très, très beau, et on a vraiment, vraiment passé un très bon moment avec cette dame-là. Et puis le soir on s'est dit : « ah ben, c'est bien », on avait aussi cette idée aussi un peu romantique, ah ces gens qui vivent sans eau, sans électricité, et puis en fait tu te rends compte que c'est galère quand même. Nous on est bien content d'avoir de l'eau et de l'électricité. Et nous on pensait que il n'y en avait pas, parce que il n'en avait pas utiliser pendant tout le temps où on était là. Et puis en fait le mari de la dame, un moment sort son téléphone, qu'il avait chargé en solaire, avant, et puis il avait enregistré dessus les chansons tibétaines, comme un peu nous on va sur Itunes ou compagnie, des chansons traditionnelles tibétaines, [rires]. Du coup il a joué les chansons toute la soirée, et nous on s'est dit « ah ouais, c'est vachement intéressant », parce que ils ont accès quand même à certaines technologies, mais, enfin tu vois il est pas allé sur Facebook toute la soirée, ou il s'est pas isolé, quoi, c'était vraiment pour qu'on écoute tous de la musique, et c'était un moment de partage super, quoi. Et voilà, donc tu passes une soirée, et le soir un moment, il est temps d'aller se coucher, et on était tout emmitouflé dans plein de couverture, et on crevait de chaud en fait. Il faisait hyper froid dehors, il devait faire moins dix, moins quinze, et on crevait de chaud à l'intérieur avec la chaleur humaine, la chaleur du poêle, toutes les couvertures et tout, et puis ils nous ont dit : « ah vous êtes mariés depuis quelques années, mais quand même vous devriez avoir des enfants, vous avez pas encore d'enfants. » ça on nous l'a quand même dit beaucoup de fois. Et ils nous ont dit : Ce soir vous faites

les enfants dans la tente » [rires] on était là : « ben quand même c'est pas trop pratique, avec vous autour et tout. » Enfin on avait, je ne sais pas comment on communiquait exactement, je ne me rappelle plus exactement, mais on devait quand même avoir quelques mots, et eux quelques mots. Mais je me rappelle de tout ça, et tout cet échange, et c'était chouette, c'était vraiment une super soirée, de partage, et ouais on avait l'impression d'être vraiment rentré / ouais en super communication avec eux, puis quand on est parti elle elle avait la larme à l'œil et nous on avait la larme à l'œil, et on s'était **vraiment attaché** en fait, même si c'était pas très longtemps, on sent que c'était vraiment des moments **intenses** en fait, autant pour **nous**, nous **on vient un peu les chercher**, donc des fois on se dit « c'est un peu des vendeurs de bonheur pour les touristes, voilà, des fois c'est un peu bizarre cette relation quand tu payes pour aller dans un trek et ils te disent bon le moment fort dans le trek c'est dormir sous la tente avec des tibétains, tu te dis : « ah les mecs, ils reçoivent des étrangers tous les soirs, peut-être que c'est RBnB, peut-être qu'ils aiment bien RBnB, et le faire, mais peut-être que des fois ça les saoule et qu'ils font ça pour manger, mais », là c'était vraiment, vraiment super sympa, on avait pas l'impression d'être dans la relation commerciale, il s'est vraiment passé des choses, ouais des moments forts en fait, et puis **on a beaucoup rigolé** aussi, donc ça c'est chouette. Parce qu'il y a des fois quand on ne communique pas bien avec les gens, on se regarde un peu dans le blanc des yeux, et ça peut être des fois un peu compliqué, ou long, ou difficile, ou ouais un peu bizarre mais là c'était pas comme ça, là c'était vraiment chouette.

M80 : Est-ce que tu dirais que vous pouviez anticiper ce qui allait se passer dans la minute après, ou vous découvriez chaque moment au moment où il arrivait ? Comment ça s'est passé cette soirée ?

CL80 : Oui, après on savait qu'on allait faire le moment du repas, et puis après on ne savait pas trop ce qui allait se passer, donc c'est vrai quand on s'est mis un à chanter, ou quand eux se sont mis à chanter, ça on ne s'y attendait pas du tout à ça. Donc ça s'était vraiment chouette. Puis après la soirée a été quand même écourté assez rapidement, parce qu'il était déjà un peu tard, et puis ils se lèvent vachement tôt en fait, pour profiter le plus possible ben de la lumière, comme ils n'ont pas d'électricité. Donc ouais on va pas dire qu'on a fait la fête toute la soirée. Donc, non on ne savait pas trop ce qui allait se passer.

M81 : Maintenant, je vais te poser une question, si par exemple moi je veux partir en voyage et j'aimerais bien vivre une expérience comme ça, qu'est-ce que tu me donnerais comme conseil ? J'arrive dans cette yourte, qu'est-ce que tu me donnerais comme conseil ?

CL81 : Ben c'est difficile de conseiller les gens sur le voyage, j'ai un peu du mal même de partir en vacances avec des amis, parce que je trouve que tout le monde a une conception différente du voyage

M82 : Pour vivre cette expérience, tu me dirais quoi, comment je dois me comporter, comment je dois faire ?

CL82 : Ouai. Ben je dirais peut-être déjà renseigne toi sur la culture des gens, déjà à la base, genre comment ils se disent bonjour,

M83 : C'est ce que vous avez fait vous ?

CL83 : Ouais je pense que j'avais un peu des connaissances, je savais un peu ce qu'on mangeait comme sorte de nourriture, je savais un peu comment on se disait bonjour, deux trois mots, / après je savais pas beaucoup plus que ça, c'est vrai. / mais / ouais, je pense que je n'avais pas énormément de connaissances là-dessus, en fin de compte. Et après pour trouver le lieu

M84 : Non pas trouver le lieu, pour entrer en contact avec eux, par exemple pour pouvoir me faire accueillir comme ça. Est-ce que tu me conseillerais de prendre les devants, d'apprendre à dire bonjour comme eux.

CL84 : Ouais c'est vrai, déjà de dire deux trois mots dans la langue je pense que c'est indispensable, pour, et puis après d'avoir de l'humour, quoi. Parce que généralement ça marche quand même avec les gens si tu veux vraiment rentrer en contact avec eux, ou détendre un peu l'atmosphère, rigoler, je pense que c'est un des meilleurs moyens, quoi. Ou essayer d'avoir aussi un support quoi, donc si tu as un livre avec des images, c'est pas mal aussi. Mettons soit des images de chez eux, comme ça ils peuvent peut-être te dire « Là, là, ou » essayer de parler comme ça sur un support, ou alors toi ramener des images de chez toi, et leur dire : « ben voilà, vous vous venez de là, moi chez moi c'est comme ça, c'est différent. » Mais est-ce qu'on l'a fait nous, non je ne pense pas qu'on ait même fait ça, en fait. Parce que à l'époque on avait même pas de téléphone pour leur montrer des photos quoi.

M85 : C'est ça qui m'intéresse, comment vous faisiez dans une situation où, par exemple tu ne sais pas ce qui va se passer, tu ne sais pas si ils vont être gentils, si c'est commercial, si c'est, quelle est ta posture ? comment tu ? Peut-être on peut prendre, peut-être t'arrives à te rappeler un moment, ou peut-être quand vous étiez chercher l'eau avec cette dame

CL85 : Oui c'est ça. Ouais, je pense aussi qu'en fait il y a un très bon moyen pour entrer en communication, c'est de mettre la main à la pâte, donc tu sais qu'un moment on va manger et tu dis : « bon, moi je vais vous aider. » Et en même temps, moi je vais apprendre

M86 : C'est toi qui va demander ou c'est elle qui te dit

CL86 : Euh pour l'eau je crois que c'est eux qui m'ont demandé de filer un coup de main, parce qu'on devait être plus, et je crois qu'elle ne pouvait pas tout porter. Mais après ouais, pour faire à manger ou faire le thé, ou, souvent tu demandes si tu peux filer un coup de main, généralement les gens ils ne veulent même pas que tu files un coup de main, surtout si c'est un rapport commercial où tu payes pour un trek ou ce genre de truc. Mais il y a des fois ils sont open, et , enfin ça peut aussi être un moyen, juste pour décoincer un peu l'ambiance, ou qu'ils voient que tu t'intéresses aussi, quoi. Et qu'il y a aussi un échange, quoi. Ou partager des choses à manger aussi.

M87 : Et tu dirais que ça tu le fais au feeling, ou tu le fais, comment tu

CL87 : Ouais, un peu au feeling je pense, parce qu'il y a des fois des gens tu / ça va peut-être pas passer, et c'est peut-être pas obliger que ça passe à tous les coups non plus, des fois. / Ben ouais, des fois il faut essayer / d'avoir un échange, quoi. / sinon / ben sinon tu ne vois pas les gens enfin tu, ce n'est pas la peine d'aller aussi loin, enfin si ce que tu recherches c'est l'échange avec des gens, ouais, il va falloir tchatcher un minimum, et essayer de rentrer en contact, quoi. /

M88 : Est-ce que tu as, est-ce que tu arriverais à trouver une situation où tu ne savais pas trop, quelqu'un est venue vers toi, et puis tu es rentré en contact, tu ne savais pas trop, et puis finalement ça s'est transformée en une vraie rencontre ? Est-ce que tu vois une situation comme ça ?

CL88 : /

M89 : ou peut-être dans cette situation-là, où tu t'es dit « ah ben c'est plus que commercial, c'est une vraie rencontre, elle a vraiment envie de me connaître »

CL89 : Oui parce que le feeling était passé à un moment, comment le feeling a réussi à passer ?

M90 : Est-ce que tu arrives à retrouver dans cette situation quand tu t'es dit : « oh, peut-être c'est une vraie rencontre ».

CL90 : / oui, je vois exactement ce que tu veux dire, mais j'arriverai pas à décrire comment ça s'est passé, ben qu'est-ce qui a fait que c'était le déclic, ou comment on a glissé en fait.

M91 : Est-ce que tu veux bien me parler de ce moment où vous êtes allé chercher l'eau ?

CL91 : oui / écoute je crois que je suis partie avec un jerricane, elle m'a dit de la suivre, et je l'ai suivie

M92 : donc elle était devant toi?

CL92 : Oui, elle était devant moi, elle portait, ensuite on a mis / de l'eau dans les jerricanes ou c'est elle qui l'a mis, honnêtement je me souviens plus, des masses, des masses, mais il faisait noir, et je ne sais même plus où est-ce qu'on a pris l'eau, si c'était dans un lac, ou /

M93 : Est-ce que vous aviez marché beaucoup ?

CL93 : non on avait marché, pas **énormément**, mais on avait quand même marché un petit moment, ça m'avait paru quand même bien lourd.

M94 : Et c'était dans un lac ?

CL94 : ouais, je crois ouais, ouais.

M95 : C'était des bidons en plastique ou en ferraille ?

CL94 : ouais, plutôt en plastique, ouais

M96 : Et c'est elle qui se penche, qui les remplit ?

CL96 : Ouais elle les a remplis pour moi, elle ne voulait pas que je les remplisse

M97 : donc toi t'as voulu y aller, et elle t'a retenu, et elle les a remplis.

CL97 : ouais il me semble, ouais ça doit être ça.

M98 : Et elle te les a donnés dans les mains ?

CL98 : ouais, ouais

M99 : Et est-ce qu'elle te parlait à ce moment-là ?

CL99 : Ouais il me semble qu'on a dû se parler, ouais

M100 : en anglais ?

CL100 : / ouais j'imagine, oh je ne me rappelle plus / enfin ouais parce que moi je ne parlais pas trop chinois, quoi. On devait avoir quelques mots de chinois, mais pas vraiment pour faire la conversation.

M101 : Et est-ce qu'elle te souriait à ce moment-là ?

CL101 : Ouais elle était souriante tout le temps, mais elle engageait toujours

M102 : La distance était proche ?

CL102 : Ouais la distance c'était pas très proche en fait. Non

M103 : Et toi à ce moment-là est-ce que tu ressentais que la relation était déjà très proche, ou est-ce que tu hésitais un petit peu ?

CL103 : Non je trouvais que c'était, en fait on est arrivé, et l'ambiance était déjà sympathique. Donc, ouais je pense que c'était des gens qui aimaient bien recevoir.

M104 : Donc t'as tout de suite été en confiance quand tu es arrivée ?

CL104 : Ouais, ouais, ouais, tout de suite, ouais. Déjà le guide avec qui on avait fait la ballade pour arriver jusque-là, ben le feeling était aussi bien passé, quoi. Il était sympa, après il était pas débordant non plus, mais bon on était à cheval les uns derrière les autres, donc c'était pas non plus évident, après je ne sais pas non plus si c'est des gens qui parlent aussi, énormément. / Donc il y a ça, et puis peut-être quand on est arrivé, ben je sais pas, peut-être ils ont dit : « alors ils sont comment ceux-là ? » « ben écoute, ça va » ou « ben non, ils sont pas très sympa » [rire] Et peut-être que ça, ça a fait que l'ambiance était bonne quand on est arrivé. Ouais c'était sympa. On avait **l'impression qu'en fait**, je me demande du coup s'il y avait beaucoup de gens qui venaient ou pas, parce qu'on avait l'impression que ça leur faisait vraiment plaisir de voir du monde. Ça leur changeait un peu du quotidien, et / ouais ça faisait passer une bonne soirée à tout le monde, quoi. Mais après le fait qu'elle ait chanté, et qui s'est passé ça, c'était quand même un peu plus, c'était plus, ouais. / Mais attend j'essaie de rechercher qu'est-ce qui a fait que / c'est devenu comme ça /

peut-être parce que les gens se sentent en confiance. Nous on était en confiance avec eux. Parce que sinon franchement, sinon on se ferait dévorer par les loups si on est pas avec eux sous la tente. Donc on a un peu tout à perdre peut-être si on a pas la sympathie, après on a pas été sympathique avec eux pour cette raison-là, mais eux ils ont peut-être pas intérêt, enfin il y a pas vraiment plein de choses qui font qu'ils ont intérêt d'être sympathique avec nous. Ils pouvaient être juste voilà, on mange, on dort, mais / ouais, on a bien, bien communiquer. Puis je ne sais pas, peut-être qu'on a dit des trucs style : « Ah ben le monsieur, il a les joues vachement rouges », « alors ben oui, parce qu'ici il y a le soleil, ça tape. Oui ça fait un moment, puis il est vieux » « ah, ah » on fait des petites blagues, je me souviens que c'était très jovial, il y avait beaucoup de blagues, et d'éclats de rire, d'ailleurs on a pris plein de photos, d'habitude on était assez gênés en fait avec Jo, de prendre les gens en photo. / Je suis plein de blogs de voyage, et ils ont pris des portraits magnifiques de gens, mais moi je ne sens pas à l'aise de, de demander aux gens de poser. Je pense que c'est un don aussi de photographe de savoir mettre les gens à l'aise, et de les faire sourire au bon moment et tout ça. Et j'avais aussi un peu peur de, ben du fait que quand tu prends une photo de quelqu'un, c'est pas une photo qui t'appartient à toi, c'est une photo qui appartient à la personne, parce que c'est cette personne qui est représentée sur la photo. Donc à chaque fois il faut bien expliquer à la personne : « ben je prends la photo, et est-ce que tu m'autorises, par exemple à la mettre sur mon blog, ou voilà la mettre quelque part. » Et moi je demandais toujours aux gens, et j'avais toujours un peu peur, ben déjà de prendre la photo, et ensuite qu'ils ne comprennent pas, ça, et je n'avais pas envie de faire quelque chose contre leur gré en fait. Mais je me souviens qu'on avait pris plein de photos ce soir là et qu'elles étaient très jolies, donc les gens ils avaient pas mal souri, donc c'était assez naturel, donc ouais je me souviens d'une très très bonne ambiance.

M105 : Est-ce qu'il y aurait une autre situation où quelqu'un t'a invité, ou t'a offert l'hospitalité, ou un thé ou quelque chose, où tu avais un doute, en te disant : « ah c'est commercial, ou c'est peut-être une arnaque, ou peut-être je ne suis pas en sécurité. » Et puis finalement, ça a basculé, et tu te dis, « ah ben oui, c'est une vraie rencontre. », Est-ce que tu vois ? Prends du temps.

CL105 : Ben quand on était à Tahiti c'était assez spécial. C'était spécial parce que

M106 : Mais, si tu veux bien, trouves une situation où le langage n'était pas suffisamment, tu vois, où t'as dû faire confiance sans avoir forcément les mêmes codes, le même langage, tu vois, où tu te dis

CL106 : En même temps les tahitiens, avec qui on était c'était pas leur langue.

M107 : Ah ben oui, ben prends, allons là-dessus si tu veux

CL107 : / mais après, ouais, / oui je ne sais pas, on ne saura jamais vraiment trop en fait. / Je vais essayer peut-être de trouver un autre exemple. // Donc tu dis une relation où on ne savait pas trop au début et puis qui s'est transformée en /

M108 : en une vraie rencontre

CL108 : Ouais. / Ben il y a eu une fois / ouais, il y a eu une fois en Inde, pardon, on était dans le sud / et on voulait visiter un peu les plantations de thé, enfin, à l'endroit où on était, il y avait pas mal de ça, et puis de petits sites à voir. Et puis on tombe sur un gars qui nous dit : « Ouais, moi je peux vous emmener demain en rickshaw, toute la journée, si vous voulez, je viens de commencer mon business, regardez, j'ai un livre d'or et tout. » On était là, on ne savait pas trop si c'était du lard ou du cochon, et on s'est dit : « bon ben, pourquoi pas. On va partir avec lui. » Il a l'air **sympathique**, mais plus ou moins sympathique que les autres, pas forcément, quoi. Et puis en Inde les relations commerciales c'est, ça peut être vraiment, on est là que pour le commerce et on s'en fiche si vous passez du bon temps ou pas. Donc on s'est dit : « Bon ben, comme c'est un peu à double tranchant, on le fait, puis on verra, on est pas capable de discerner si ça va être bien ou pas avant. Donc on y va. Le gars avait l'air sympa. » Et puis ben voilà en effet, il nous a fait faire le petit tour toute la journée, il attendait quand on était dans les endroits à visiter, où il devait attendre, et puis, et puis en fait au fur et à mesure de la journée, ouais, on s'est pris en sympathie, après là pour le coup je pense qu'on devait plus parler anglais avec lui, donc on devait plus échanger, après je ne me rappelle plus du tout de son niveau d'anglais, mais j'imagine que ce n'était peut-être pas le top du top. Mais oui on pouvait quand même échanger avec lui. Et puis au fur et à mesure c'est devenu, ouais pareil, un moment tu te rends compte que tu es en confiance, en fait, alors je ne sais pas ce qui fait que tu glisses pareil, vers là. Mais je me souviens qu'un moment il nous a amené dans un endroit, il nous dit : « ouais je vais vous amener dans un endroit, il y a un lac, c'est paisible. » Et puis l'Inde c'est quand même, ben tu vois, tu tournes à un moment de la route, tu vois un gros éléphant, enfin c'est pas de tout repos. Et là il nous amène dans un lac, je te ne mens pas, c'était le lac de Gérardmer, quoi, [rires] en plein Inde. Alors on lui dit : « ah ben, ça ressemble exactement à chez nous, c'est rigolo, tout ça. » Il nous dit : « ah ouais, ben ici je viens souvent avec la famille et les enfants. » Et je dis : « ah ben, il y a des pédalos, ben chez nous aussi il y avait des

pédalos. » Donc voilà, on avait l'impression de partager un peu les mêmes choses, tout ça, c'était rigolo quoi. Et je me souviens qu'au retour, un moment il a dit à Jo : « tu veux conduire le rickshaw ? » Et Jo il était un peu de conduire en Inde, parce que déjà en Italie c'est chaud, alors en Inde laisse tomber, et il s'était senti en confiance aussi avec le gars, et moi j'étais derrière, et eux ils étaient tous les deux devant, et j'ai une photo, mais trop mignonne, de Jo en train de conduire, du monsieur à côté de lui avec sa main comme ça qui l'entoure, et donc j'arrive à les prendre tous les deux de dos, et dans le rétroviseur, j'arrive à les avoir tous les deux, enfin d'avoir leurs visages en train de regarder la route. Et je trouvais que c'était vraiment un bon moment de communion, enfin tout à coup qu'il nous ait fait confiance, parce que apparemment il venait quand même de commencer son business avec, chercher les touristes et les emmener en ballade. Mais tu voyais que c'était, ouais c'était commercial au début et puis après on avait l'impression que ce n'était pas que commercial, quoi. Et d'ailleurs à la fin il nous a amené manger, donc il me dit : « Oui on veut aller manger. » et je lui dis : « attends, on te prévient tout de suite, on veut aller manger où toi tu vas manger. Tu ne nous amène pas dans un truc où tu penses que nous on va aimer. Puisque nous on voudra manger comme toi. » Alors il a dit : « Ok » et il a compris aussi, parce qu'il y en a qui ont vraiment peur que tu ne vas pas aimer ou quoi. Et on est allé dans un truc où il y avait plein d'Indiens, et on a mangé dans des feuilles de bananier, ça nous a coûté trois balles, et c'était ouais vraiment authentique, il connaissait les gens, tout ça, c'était chouette. Et à la fin il nous a dit : « ben si vous voulez, je peux vous amener dans ma famille. » Et on est allé dans sa famille qui en fait, ils bossaient dans les plantations de thé. Donc ça appartient à la société Tata qui fait aussi plein de choses, dont des voitures, etc. Et les gens vivent sur la plantation quoi, ils ont des petites maisons, tout ça, chaque employé a sa maison, et donc il nous avait vachement bien expliqué tout ça. C'est un régime communiste en plus là-bas, dans le Kerala. Et donc il nous expliquait un peu comment ça fonctionnait, et il nous a présenté sa maman, sa petite fille, sa femme, on a pris des photos pareil, tous ensemble. Et ça c'était vraiment super chouette, parce que on ne s'attendait pas à tout ça, et surtout qu'il en fasse plus, plus, plus, sans forcément attendre qu'on lui donne quelque chose, tu vois, derrière, quoi. Et /

M109 : Et ça tu dirais que ça se fait petit à petit, cette relation de confiance qui se crée ?

CL109 : Oui, oui, je pense oui.

M110 : Et est-ce que vous êtes sûr de vous quand vous faites confiance ? ou vous avez toujours un petit doute, ou ?

CL110 : Ah non, moi je fais confiance.

M111 : parce que après il vous amène dans sa famille, vous ne savez pas où il vous amène, vous ne savez pas si

CL111 : Ben en fait c'est un peu la différence entre Jo et moi. Jo il est beaucoup plus méfiant, et moi je fais confiance tout de suite. C'est-à-dire on est arrivé au Kirghizstan, à l'aéroport, et j'avais réservé une nuit dans une auberge de jeunesse, machin. Et normalement dans les pays d'Asie Centrale, généralement quand tu réserves un truc, ils te demande : « ah vous voulez aussi qu'on vienne vous chercher, parce que ce n'est pas forcément évident de trouver des transports en commun, ou alors qui vont jusque-là, ou alors qui vont jusque-là tu peux en trouver bien sûr mais c'est un peu le parcours du combattant, donc quand tu viens d'arriver généralement c'est pas mal, que quelqu'un vienne te chercher, enfin si tu as envie d'aller vite et que tu es crevée et tout ça. Donc j'avais organisé avec l'auberge qu'ils viennent nous chercher. Et là on arrive à l'aéroport, puis personne, pas de panneau, rien, machin, alors que la veille on avait confirmé, « Ouais, ouais, y a pas de problème on vient vous chercher. » Et là il y a un mec qui arrive, et moi [rires] je lui ai demandé [rires] : « **Vous êtes pas de l'hôtel machin**, pour nous prendre. » Et le gars : « si, si. » Pas du tout. Et Jo il me dit « non, non, laisse tomber, non, c'est un » et je fais : « si, si, c'est le mec, il m'a dit qu'il était de l'hôtel, on y va, on va avec lui. » il était là : « non, mais non, quoi, on y va pas, c'est pas lui. » Je lui dis : « Mais t'en sais rien, moi j'ai réservé, et vraiment ». Et en fait c'était la grosse, grosse entourloupe, quoi. Et mais moi j'avais rien vu tu vois, donc j'étais partie et j'avais insisté en plus, Jo il n'était vraiment pas content, et quand on s'est retrouvé dans le taxi, et on voyait que le type était patibulaire, vraiment « chelou », et on s'est dit punaise, il va nous emmener, mais où est-ce qu'il va nous amener, on arrivera jamais au truc. Et on s'est dit que peut-être que il va nous prendre en rançon, il va demander une rançon pour nous [rire]. Et puis comment ça s'est fini, il nous dit « Oui, donnez moi les sous » alors je dis « ben je n'ai pas les sous, ben en plus j'avais vu avec le mec de l'hôtel, donc je vous donne de toute façon les sous quand on arrive à l'hôtel, je ne vous les donne pas avant. » Donc au moins je lui ai pas filé les sous et on est arrivé à l'hôtel et je dis au gars du RBnB, je lui dis : « Mec, j'avais arrangé avec toi, et tout, et maintenant on s'est taper ce gars, qu'est-ce qu'on fait, quoi ». Et le gars voulait absolument ses sous, donc j'ai dit :

« vous vous débrouiller avec le gars de l'hôtel, mais moi je ne donne pas plus », parce que tout à coup le gars voulait genre deux fois plus ou trois fois plus que ce qui avait été prévu, quoi. Alors je les ai laissé un peu se débrouiller, mais Jo il m'a dit : « mais ne refais plus jamais des trucs comme ça, on peut se faire démonter, on peut vraiment se mettre en danger. » Ouais, moi je fais un peu confiance.

M112 : Et est-ce que tu penses que ça, ça a un peu évoluer pendant le voyage ? De faire confiance quand il faut, et puis de sentir quand c'est pas le?

CL112 : C'est assez délicat. Mais j'aime toujours faire confiance. Parce que je me dis ouais quand on part, comme ça, il faut juste faire confiance à la chance. Des fois tu as une bonne étoile, des fois tu te ramasses. C'est vrai que je me suis ramassée souvent quand je voyageais seule. Ah, je me suis ramassée, mais plein de fois. Genre mon premier voyage, avant le voyage dans le Yukon et dans l'Alaska, l'ami de mon père chez qui j'habitais au Canada il me dit : « Ah, t'as qu'à aller voir mon frère, il habite à Vancouver, tu prends le train, ça prend quatre jours, t'arrives là-bas, il s'occupe de toi, tu reviens. » Et j'étais sensée dormir chez des gens, il y avait pas de téléphone, en fait j'ai pas pu dormir chez eux. Et puis à Vancouver je me suis retrouvée toute seule, et je me suis retrouvée à donner de l'argent à une dame qui était dans le besoin, alors qu'en fait, oui elle était dans le besoin, mais elle était un peu prostituée et droguée, et moi je ne m'en étais pas rendu compte, donc je n'arrêtais de lui donner des sous, et à chaque fois elle revenait en me disant qu'elle allait me rendre de l'argent, mais elle ne me l'a jamais rendu. Puis je me suis rendue compte que je me suis fait avoir, et là j'étais en **choc** tu vois, je pleurais et tout [rires] à dix-huit ans toute seule au Canada [rires]. Enfin c'était, mais j'apprends pas forcément de ce genre d'erreur, parce que j'aime toujours faire confiance. Je me dis que des fois faire confiance ça peut être bien, quoi. Quand tu fais du stop, ce qui ne m'arrive pas souvent, j'ai jamais fait toute seule, mais quand j'en ai fait avec Jo, ou quoi, ben tu ne sais jamais avec qui tu vas tomber, c'est clair, mais il y a des fois il faut, il faut faire confiance.

M113 : Et il vous est arrivé beaucoup de, entre guillemet malheur, ou d'arnaque comme ça dans votre tour du monde ?

J113 : Non je ne crois pas trop, non, parce que Jo est là aussi, et lui, il fait plus gaffe, quoi. Mais du coup je n'aime pas trop, parce que des fois il freine, et je me dis que je peux passer à côté de choses. Il y a des fois il me dit : « ben non on ne prend pas le bus à ce moment-là parce que on va

tomber dans le ravin, c'est chaud. » Des fois je lui dis : « Ben ouais, mais là il faut y aller en bus, on le fait, c'est comme ça. » Des fois c'est un peu difficile de gérer, est-ce que je prends des risques, ou est-ce que j'en prends pas, quoi. /

M114 : J'aurais juste encore quelques, tu sais la dernière fois on a parlé sur la fin de l'interview, tu m'as dit ce que ça représentait pour toi ce voyage, tu m'as dit la liberté, qu'est-ce que tu entends par là ?

CL114 : Eh ben pas d'attaches, juste un sac à dos, et puis la vie devant soi, la liberté d'aller où on veut, quand on veut, faire ce qu'on veut, découvrir ce qu'on veut, rencontrer qui on veut, complètement libre, quoi. Même si on est jamais libre à cent pour cent, mais là je crois que c'est le plus que j'ai dû me rapprocher de la liberté, quoi.

M115 : Tu dirais plus que quand tu étais au Canada, ou ?

CL115 : / Ben au Canada j'avais un peu un parcours en fait de prévu, donc, peut-être moins, puis j'étais plus / liée avec les gens avec qui je devais être. J'avais pas de sous, j'avais juste une promesse de travail. / Donc ouais, la toute première fois si peut-être, quand je suis partie un mois-là à Vancouver, j'étais chez le copain à mon père, enfin chez son frère, qui est aussi un copain, et ouais, j'avais quinze jours et eux ils bossaient, donc ils ne pouvaient pas s'occuper de moi, donc là je voyageais, donc il m'ont dit : « va à droite, va à gauche, prend le train, machin, » donc / ouais c'était aussi la liberté, mais je ne le ressentais pas en fait comme, à ce moment-là, parce que je venais d'avoir dix-huit ans, je sortais du lycée, donc peut-être à ce moment-là tu te sens peut-être libre, si tu n'as pas trop de contrainte, quoi. Ce qui était mon cas à l'époque. Mais, ouais le voyage-là d'un an autour du monde, on l'avait vraiment décidé, planifié, mis beaucoup d'énergie dedans. Pour après juste « CHHHH », ouais être libre de faire ce qu'on veut quoi. C'est un peu comme ça que je l'entends.

M116 : Est-ce que tu avais le sentiment de ne rien devoir à personne, ou un truc comme ça ?

CL116 : Ouais, ouais. Ben j'avais plus de boulot, on s'était organisé pour que tous nos frais soient payés, donc tout ce qu'on avait sur nous c'était tout ce qu'on avait, ouais exactement, on ne devait plus rien, on avait pas de dettes, on avait / ouais vraiment on était complètement libre, quoi.

M117 : Et dans toute cette liberté, le fait de passer d'un pays à l'autre et de devoir à chaque fois tout recommencer, est-ce ça a contribué à ça ? Par exemple si tu étais allée pendant un an avec le

même budget, et pendant un an tu ne voyages que au Canada, est-ce que tu penses que ça aurait été le même voyage que ce voyage où vous recommenciez tous les mois dans chaque nouveau pays ? Est-ce qu'il y aurait une différence ?

CL117 : Oh ben non parce que au bout d'un moment tu comprends comment ça fonctionne un petit peu le pays, les gens, le langage, la nourriture, les commerces, comment tout fonctionne, au début t'arrives, ouais tu as un choc culturel puisque tu ne sais absolument pas comment rien ne fonctionne, donc il faut se mettre dedans, ça prend un petit moment. Et donc si tu restes un an dans le même endroit, tu as moins ça à recommencer, du coup à chaque fois. Quoique peut-être si tu vas dans un pays aussi vaste que le Canada, c'est peut-être pas aussi évident, quoi. Parce que si tu te retrouves dans le Nunavut, ça fonctionne très différemment que dans l'Ontario, donc oui, peut-être tu dois l'avoir aussi, j'imagine, ouais. Ben ouais, quand on était dans le Yukon, on arrivait, on dormait sous la tente, la première chose à demander quand on arrivait dans le camping, c'est est-ce que tu as vu des ours, oui, ça je l'avais jamais fait avant, quoi.

M118 : Mais dans l'ensemble, pour toi ça peut être la même chose, un voyage d'un an dans un même pays et un an de voyage autour du monde.

CL118 : Ben avec des cultures si, tellement différentes, / après c'est vrai que tout était tellement différent mais, un voyage c'est un voyage quoi. C'est toujours la même logique, quoi. C'est toujours un peu la même logique, t'arrives, t'apprivoises un petit peu le truc, et puis t'es largué, t'as essayé de te renseigner quand même un peu avant, histoire de savoir peut-être un peu où tu mets les pieds. Ou alors, il y a des gens qui aiment peut-être pas ça. Et ouais t'apprivoises l'endroit où tu es, les gens où t'es, et puis après tu découvres quoi. Mais tu as toujours de la curiosité en fait. Oui il y a des choses similaires.

M119 : Et tu penses que pendant votre voyage vous restiez assez longtemps dans le pays pour comprendre comment il fonctionne ?

CL119 : Non, non, je me suis dit il faut une vie dans chaque pays, et encore avec une vie, qu'est-ce que je connais de la France, je connais rien. Il faut que j'aie vu chez moi aussi comment ça se passe, il y a plein de gens qui viennent chaque année.

M120 : Mais par rapport au un an que tu as passé au Canada, pour comprendre la culture et comment ça fonctionne, et au un mois que tu passes en Chine ou un mois et demi, est-ce que tu penses que tu connais autant un pays que l'autre ?

CL120 : Non je ne pense pas, parce qu'il y a quand même plus de diversité quand même en Chine que au Canada. Il y a moins de gens aussi. Ouais je pense qu'il y a des pays, où il faut plus de temps que d'autres, par la force des choses, par la taille, par la densité de population enfin le nombre de gens qui y habitent. / Ouais, tout dépend des endroits, mais c'est vrai qu'il y a toujours tellement à faire dans un endroit. En fait, c'est ça que je me suis rendue compte à la fin du voyage, je me suis dit, « ça y est t'as ta liste de pays que tu voulais faire, ça y est tu les as fait, c'est là que tu te rends comptes que tu n'as rien vu, que la planète est immense et que tu as encore tellement de choses à voir, à faire et à apprendre que t'as, en fait, tu te sens tout petit, quoi. Il y a encore plein de choses à apprendre, et que la vie est vachement courte, pour pouvoir faire tout ça, quoi.

M121 : Et tu dirais que ce tour du monde il t'a appris quoi, par rapport à tout ça ? Je vais reformuler ça, tu as vécu quatre ans aux Etats-Unis,

CL121 : Oui, à peu près

M122 : Tu as saisi comment le pays fonctionnait, comment

CL122 : Oui

M123 : Est-ce que tu penses que ces quatre ans dans le pays t'ont transformé, ou pas ? Est-ce que tu te sens un peu américaine, ou est-ce que tu penses que ça a transformé ta façon de voir le monde, ou pas ?

CL123 : Ouais, oui, alors ce qui m'a peut-être transformée, c'est que je trouve quand tu voyages et que tu aimes bien voyager, tu trouves toujours des avantages et des inconvénients un peu partout. Aux Etats-Unis, ben c'est bien, si tu aimes bien conduire, je ne sais pas, je vais dire des bêtises, en France c'est bien, si tu aimes bien avoir la sécu, c'est un tuc, un peu, donc t'as des avantages et des inconvénients. Et quand tu voyages beaucoup, et que tu aimes bien voyager, que tu aimes bien la tolérance et tout ça, tu te dis : « Ah ça serait vraiment bien si tu pouvais intégrer toutes les choses bien, dans tous les pays qu'on a vu. » Mais bon c'est impossible, après tu vis dans un pays et il faut que tu fasses avec ce qu'il y a dans un pays. Mais si t'arrives encore à garder en tête, toutes les bonnes choses et les choses positives que t'as vu dans tous les pays où t'as voyagé, ça c'est top,

c'est pas facile au quotidien, parce que tu es toujours dans la culture dans laquelle tu vis, mais c'est bien, enfin c'est un peu ce que ça m'a apporté, quoi. Essayer de prendre un peu les avantages des pays où je suis allée. Par exemple, on est allé au Japon récemment, c'est un pays qui nous a beaucoup plu, les gens sont très, il n'y a pas d'incivilité vraiment, très, très respectueux, et c'est vrai que je rentre avec ça, je me dis : « Ah c'est tellement bien d'être super respectueux, je faire attention dans ma vie à l'être encore plus qu'avant, si possible, à l'intégrer, parce que c'est vraiment quelque chose qui me paraît important, et qui fait que ça peut améliorer ma vie, et celle des autres, j'espère quoi. Pour avoir un impact positif. » Ouais, voilà, c'est un peu ça que j'essaye de retirer de chaque voyage, c'est tous les trucs bien, les garder, pas les oublier, les faire fructifier, et les transmettre, si possible.

M124 : Est-ce que tu arrives à changer de point de vue, si on prend par exemple, disons sur la réussite, ou la liberté, est-ce que tu arriverais à adopter le point de vue américain pour décrire ça, le point de vue français, peut-être le point de vue anglais aussi, et peut-être même canadien parce que c'est des pays où tu as vécu dedans ? Est-ce que tu arriverais sur un même objet, à interroger un peu tes différents points de vue, de différentes cultures, est-ce que tu arriverais à faire ça ?

CL124 : Tu pourrais peut-être donner un exemple, en particulier ?

M125 : Qu'est-ce que représente être une mère ? ou la liberté ? ou peut-être tu peux aussi en choisir un.

CL125 : Qu'est-ce que représente la liberté si t'es / ?

M126 : Américain par exemple. Ou si t'es français, ou si t'es anglais ?

CL126 : Après, il n'y a jamais un américain, ou un anglais, ou un français, il y a toujours

M127 : Oui, après il y a quand une façon d'envisager le monde, même si il est complètement diverse à l'intérieur d'un pays,

CL127 : J'aime bien me glisser un peu dans les cultures, c'est vrai que quand on va aux Etats-Unis, dans la famille de Jo, tu peux pas réagir comme une petite française, comme ici, quoi, parce que tu te casses la figure, les gens ne pensent pas comme ça, quoi. Donc tu te mets dans le moule américain, tu fais des trucs américains, comme eux.

M128 : Voilà, prenons un repas de famille

CL128 : un repas de famille, voilà, alors moi avant : « ah ben ouais, y a de la margarine, ah ouais moi je préfère le beurre, ç craint, ah vous le matin vous ne prenez pas juste des toasts, avec de la confiture, c'est des saucisses. » Ben tu vas aux Etats-Unis, tu vas bouffer ta saucisse le matin, il faut apprendre à aimer la saucisse le matin, quoi. Après t'es pas obligée de te forcer, mais c'est des choses qui font que ça se passe beaucoup mieux. Je sais qu'à chaque fois que je vais chez mes beaux-parents, eux ils ne mangent jamais à heure fixe, donc la dernière fois avec Jo, j'ai dit : « Donc comment on fait là, parce que je viens je m'énerve, mais je sais qu'à chaque fois on ne va pas manger à midi tous autour d'une table, et que moi j'ai faim, à tous les moments de la journée, je ne sais jamais quand est-ce qu'on mange, comment on fait ? ». Il me dit : « Bon maintenant tu manges quand tu peux, ce que tu peux. » [rires] « Ok, et ben on va au super, j'achète plein de trucs à manger, et puis je snacke quand je peux, mes trucs, au moins je ne suis pas en train de ruminer, et de me dire, a gnagnagna, on mange pas à midi autour de la table. » ça ne se passera pas, c'est pas comme ça chez eux. Donc si tu veux passer un bon moment, et pas se prendre la tête sur de trucs que de toute façon tu n'arriveras pas à changer, et pourquoi les changer parce que eux ils sont bien comme ça, et toi tu es bien comme t'es. Et bien on s'accommode, et on arrête de s'énerver quoi.

M129 : Est-ce que t'arrives à envisager, plus large, ce que c'est le rituel du repas, ce que c'est de partager un repas du point de vue américain, d'un point de vue anglais, d'un point de vue français ? Est-ce que tu arrives à jongler d'un ? Est-ce que tu arrives à envisager ces rituels du repas de différents point de vue ? Ou pas ? D'une façon globale, comme ça, sans me le décrire étape par étape. Est-ce que tu arrives à basculer de l'un à l'autre ?

CL129 : Ah et d'être à l'aise de l'un à l'autre ?

M130 : Oui, au lieu de me le dire avec des mots, maintenant tu le visualises. Est-ce que tu arrives à ressentir ?

CL130 : Oui, oui.

M131 : Est-ce que tu arrives à jongler, ou est-ce que pour toi c'est juste partout de l'adaptation, comment tu ressens ça ?

CL131 : Je ne suis pas sûr que je comprends en fait, ce que tu veux dire ?

M132 : Oui, t'arrives pas, oui, c'est pas forcément,

CL132 : Tu veux dire est-ce que je m'adapte à chaque repas auquel je vais, ou alors est-ce que je sais que ça va se passer de telle manière, alors qu'il faut à tel moment faire ci et ça, pour que ce soit comme eux ? /

M133 : Est-ce que t'arrives à imaginer des stéréotypes par exemple, par exemple le repas américain c'est comme ça, le repas finlandais en général c'est comme, le repas en France en général c'est comme ça, le repas en Angleterre en général c'est comme ça ? T'arrives à envisager ça, ou pour toi tout dépend, peu importe, les américains ils ont pas forcément la même façon de faire, les français n'ont pas forcément la même, à l'intérieur du pays, tu vois ?

CL133 : Ouais, après bon, il y a beaucoup de similarité entre certains, oui gens d'un pays, forcément mais, ouais je suis toujours convaincue.

M134 : Mais c'est intéressant, c'est intéressant que ça ne te parle pas trop que

CL134 : Non moi je suis toujours convaincue que c'est toujours différent chez les uns, chez les autres. / On fait pas / ouais les gens ne font les choses de la même manière, on fait les choses différemment, quoi.

M135 : Même à l'intérieur d'un pays, tu n'arrives pas à envisager quand même des points communs ?

CL135 On mange pas la même chose au petit dèj, même si /

M136 : Et si je te dis la liberté ? Ce que veux dire la liberté pour un américain ?

CL136 : Ben il y en a c'est porter des armes, c'est la liberté, / ben j'imagine pour certains américains.

M137 : Par rapport à la liberté pour un français, par rapport à la liberté pour un anglais ?

CL137 : Ouais pareil, je pense que tout le monde à une idée différente de la liberté.

M138 : Ouais, tu ne te dis pas la culture américaine, ben elle a plutôt cette idée globale de la liberté, ce serait plutôt ça en France

CL138 : C'est vrai qu'on dit que les Etats-Unis, c'est toujours : « *country of freedom* », liberté de faire ce qu'on veut. Ouais après, voilà il y a des gens qui pour eux prendre des armes, c'est ça la liberté, il y a des gens qui conduisent la route 66 et pour eux c'est ça la liberté, il y en a qui bossent

fort toute leur vie et puis qui se payent des supers vacances de luxe et après c'est ça la liberté, et puis il y en a qui vivent d'une manière un peu hippie, coupés plein de trucs, rejet de plein de trucs, rejet de peut-être de plein de choses de la société qu'ils aiment pas, et pour eux c'est ça la liberté.

M139 : Et donc maintenant, si, par exemple, tu étais invitée dans une famille que tu ne connais pas aux Etats-Unis, du coup tu ne viendrais pas du tout avec des préjugés. Tu attendrais de voir comment ils

CL139 : Ouais, ouais, ouais. Ah ouais moi j'attends toujours de voir. Après des fois je me dis on peut avoir une **petite idée**, il y a des **signes**, je ne sais pas, la déco **chez les gens** peut-être, ou, mais après on ne peut jamais s'arrêter à ça, quoi. Parce que des fois je me dis, ben ouais, parce que peut-être il y a des gens qui viennent chez moi, ils voient la déco, ils se disent ils sont comme si comme ça. » en fait non, on a tous vécu des trucs différents, des fois on a des choses chez nous on les trouve moches, on les aurait jamais achetés, mais on nous les a offert, et puis on les a gardés, et peut-être il y a quelqu'un qui vient, et il dit : « ah ils ont des trucs comme ça eux. » Et ben ouais, mais c'est pas parce que tu l'as voulu vraiment, donc tu vois, il y a toujours des histoires en fait sous chaque choses. Je pense que chacun, ouais, a vraiment des histoires, et dans un monde, je trouve globalisé, où les gens voyagent énormément, pour le boulot, pour les études, pour le plaisir, pour malheureusement, certains, les réfugiés, les déplacés, que / c'est vraiment difficile de juger, et c'est ce que j'essaye de faire au quotidien, c'est de ne pas juger même si on est toujours tenté de répondre un peu vite, sur / ouais, ce que c'est, une idée, ou /

M140 : Est-ce que tu dirais, par exemple sur la liberté, est-ce que tu dirais que l'humanité se rejoint sur certains points comme ça, ou pas ?

CL140 : Oui, oui, oui, on est tous différents mais il y a plein des choses qui nous rassemblent. Malheureusement l'épisode Inde-Strasbourg, donc là le lien était flagrant, ben c'est un point sur lequel, ouais, ça se rejoint. L'exploitation des pauvres et des gens les plus démunis, ouais.

M141 : Et des points positifs ?

CL141 : Et des points positifs ouais. Après je pense que dans la vie, il y a des gens optimistes et des gens pessimistes, quoi. J'écoutais ce matin, ouais, D'Ormesson, une de ses interview où il disait, la nana lui dit : « vous, même quand il vous est arrivé des trucs, genre horribles, ou pas bon, vous en sortez toujours avec une note d'optimisme. » Ouais, c'est comme ça, c'est ça quoi, je pense

qu'il y a des gens qui sont comme ça dans toutes les cultures, il y a toujours des gens qui vont être grognons, et il y a toujours des gens qui vont être optimistes, ouverts. Donc ouais, on se rejoint, ouais, je pense qu'on est tous quand même liés, on a tous d'énormes points communs, même si on est tous très différents, au bout du compte on se ressemble quand même tous physiquement. Après ouais il y a des couleurs de cheveux, des couleurs de peau, des cultures qui font qu'on est très, très différents, des langues, mais on est quand même tous un peu sortis du même moule. Donc forcément, forcément, il y a plein de choses qui nous lient. Déjà le fait qu'il y est de l'art de la littérature dans quasiment toutes les civilisations, déjà rien que ça, ça montre qu'on est, qu'il y a plein de similarité, quoi.

M142 : Et si tu devais dire juste une chose sur ce que t'a appris ce tour du monde sur ce qui relie toutes les cultures, ou toutes les personnes, tu dirais quoi ?

CL142 : // Je ne sais pas, peut-être on aspire tous à être heureux et trouver le bonheur, j'espère. / C'est difficile. / ben dans des moments comme des relations que je t'ai décrites tout à l'heure, où tout d'un coup, on ne sait pas pourquoi, mais tout d'un coup ça devient magique, et tu te dis ouais, on est connecté quand même, même avec des gens complètement différents, mais avec qui on communique, mais on / on a pas la même langue, pas la même culture, et le fait que ça passe quand même, ça montre que, ouais, il y a des choses qui nous lient, quoi.

M143 : Et tu penses qu'on peut communiquer même si on ne partage pas les mêmes codes et les mêmes langages ?

CL143 : Ouais, ouais. Mais après il faut qu'on ait et l'envie, et des points communs. Sinon on a pas envie d'aller peut-être les uns vers les autres.

M144 : Et tu penses que les points communs sont là avant la rencontre, ou est-ce que c'est la rencontre qui permet de trouver les points communs ?

CL144 : Oui on peut les développer peut-être aussi. / Ouais des fois on rencontre des gens et on se dit « Oh, on a rien à voir avec eux. » Puis en fait on discute et on se rend compte que, ben si, en fait on a vécu des trucs, peut-être similaires, / Des fois avec des gens avec qui t'as plein de points communs et c'est plus facile, mais des fois des gens avec qui t'en as quelques-uns et qui font que, ouais, t'es lié. / Un des trucs dont je souffre, après je souffre pas énormément, mais, parce qu'on a beaucoup de chance à côté sur plein de choses, mais un truc qui me chagrine un peu, c'est que

comme on a habité dans plein, plein d'endroits, on a fait des amis, des relations, fortes, mais ils ne sont jamais là, quoi. Ils sont toujours à droite à gauche. Et / donc ça c'est un peu difficile, d'être loin de ses amis, et comme on entretient son amitié quand on se voit jamais, ou quand on se voit une fois de temps en temps. Il y a des fois, je me suis rendue compte que des fois je me suis fait amie avec des gens avec qui maintenant je me dis qu'on avait quand même pas beaucoup de points en commun. Mais les points en commun qu'on avait à un moment donné étaient si forts qu'on est devenus amis, et que c'est de l'amitié qui à priori durera si la distance ne nous sépare pas, quoi.

M145 : Et tu dirais que c'est, pendant ce tour du monde vous avez fait plus de rencontres, même si c'est des amitiés éphémères, que dans d'autres périodes de votre vie, ou pas ?

CL145 : / Ouais on a fait plein de rencontres, ouais après des rencontres durables, pas plus que si on était sédentaires, je pense.

M146 : Et éphémères, enfin de vraies rencontres ?

CL146 : Ouais comme les gens avec qui, comme par exemple en Inde ou au Tibet, et tout ça ?

M147 : Ouais.

CL147 : Ouais là on en fait beaucoup plus, parce qu'on est pas dans un bureau toute la journée, on est pas au boulot, on est justement en train d'explorer et d'être vachement plus au contact des gens, donc du coup, ouais, par la force des choses.

M148 : Et sur le moment, est-ce qu'elles sont moins fortes ces rencontres, ou pareilles, ou ?

CL148 : Ben je pense qu'elles sont plus fortes, parce qu'on est plus disposé en fait à ça, et on recherche un peu ça, quoi. Alors que peut-être dans la vie de tous les jours on est moins disponible, on a toutes les petites choses du quotidien à gérer, qui font qu'on va peut-être pas taper la tchatche avec quelqu'un dans le bus, alors que ça aurait pu être une super rencontre aussi, pendant trois heures de temps dans le train.

M149 : Et tu me disais avant quand on parlait des différents types de rencontres, tu m'as dit qu'il y avait des rencontres avec des locaux qui étaient éphémères comme ça, très fortes, et des rencontres avec des gens qui partagent un peu les mêmes codes culturels que toi, des voyageurs, enfin, il y a des différences, mais moins fortes, est-ce que tu arriverais à me décrire en quoi elles sont différentes ces deux rencontres ?

CL149 : Ben oui, je pense que les rencontres avec les gens plus similaires à nous, c'est des relations qu'on voit peut-être plus durer, parce qu'on sait qu'on va peut-être pouvoir plus se voir, plus souvent, de par la proximité et on est en mesure de communiquer. Alors que les gens avec qui c'est plus éphémère, ben on sait qu'on ne les reverra peut-être jamais, parce qu'on ne va pas retourner, régulièrement dans le fin fond du Tibet. Après c'est possible, il y en a à qui ça arrive. Et puis c'est compliqué, les e-mails, les trucs, donc déjà là c'est un peu défini. Et puis aussi, les relations éphémères sont plus tintées d'exotisme en fait, on va dire, et du coup, c'est / c'est aussi fort grâce à ça, quoi parce que tout ce qui nous a fait rêver d'un pays se retrouve personnifié en fait dans quelqu'un avec qui tu t'entends tout à coup super bien, donc c'est magique, quoi. Tu as un peu l'impression d'être rentré dans une culture, que peut-être tu pensais juste voir en voyage, quoi, et là tout d'un coup, c'est de l'humain en fait qu'il y a, et là c'est encore une autre dimension, quoi.

M150 : Et dans ton parcours, dans ton voyage, qu'est-ce qu'elles t'apportaient ces deux types de rencontres ? Dans le voyage, dans le besoin d'aller le jour d'après, de continuer à voyager, qu'est-ce qu'elles t'apportent ces deux types de rencontres ?

CL150 : Ben c'est complémentaire en fait, parce qu'il y en a une, donc celle qui est plus éphémère, où t'es complètement dans l'apprentissage, tu apprends comment faire à manger comme les gens, comment ils vivent un peu au quotidien, comment ils communiquent, comment ils parlent, comment ils font plein de choses, donc t'es, enfin si t'es réceptif, tu observes beaucoup, tu te nourries un peu de tout ça, c'est un peu comme un livre, je ne sais pas, d'anthropologie, un peu, ouvert, parce que souvent les bouquins t'apprennent ce qu'il y a à visiter dans un pays, mais pas forcément beaucoup de choses sur les cultures, ou, enfin, si il y en a aussi, mais c'est peut-être pas forcément ceux qu'on lit en premier, ou alors si on fait un gros travail de fond avant, donc là, ouais tu apprends toujours plein de choses. Et puis comme je t'avais dit avant, je trouve que tout le monde est un peu différent, les gens ne sont pas standards, donc en plus t'apprends un peu comment ils sont personnellement. Alors que les autres gens avec qui t'as plus de similarités, tu vas plus être dans l'échange : « Ben moi j'ai vu ça » « moi j'ai vu ça », et puis on se nourrit un peu d'histoires, en fait, et d'anecdotes, des choses qu'on peut partager et de se dire : « ah j'ai vécu ça et ça me fait vraiment du bien de le raconter. » Et en plus ça t'amuse et ça t'inspire, c'est super. Alors que, ouais c'est différent en fait de l'autre relation où on est plus en train de se découvrir les uns les autres.

Alors que les autres c'est plus pour, ouais on se raconte des choses et se dévoile aussi, on parle aussi de soi-même, mais. Ouais, je pense que c'est ça un peu la différence.

M151 : Est-ce qu'il y a des moments aussi en voyage où t'as eu besoin de te retrouver seule, ou de t'isoler, ou, sur une place, ou face à la nature, ou dans une chambre, ou t'as eu besoin de

CL151 : Sans Jo ?

M152 : Ouais, ou même s'il était à côté, mais tu vois, je veux dire des moments où tu avais besoin de te retrouver seule, parce que c'est un voyage ou vous étiez déjà tout le temps ensemble, et puis un voyage aussi où vous rencontriez beaucoup de monde, est-ce que tu avais besoin de moments où tu te retrouvais seule ?

CL152 : Je ne sais pas si j'avais des moments où j'avais besoin, après j'écrivais quand je pouvais, mais c'était pas dans un moment où j'avais besoin de me retrouver vraiment seule, par contre il y avait des moments où j'aimais bien rêvasser dans ma tête, genre devant un super paysage, on se tait, enfin le moment fait que personne ne parle, et là t'es un peu en communion, en réflexion avec tout ce que tu as vécu, ce que ça t'évoque, ce que ça te donne envie de faire. / Ouais donc c'est moment de calme, en fait, de réflexion, en contemplation en fait devant quelque chose.

M153 : Est-ce qu'il y a un de ces moments qui te vient à l'esprit ?

CL153 : / Par exemple quand on était en Bolivie, et qu'on a passé trois jours dans le Salar, et qu'on est arrivés devant les lagunes, un moment on est arrivé devant une lagune qui s'appelle la Laguna Colorada, et il y avait personne, quasiment, le soleil était couchant, il y avait des lamas qui se baladaient, c'était complètement surréel, il y avait des flamants roses, des vicunas [vigognes], au loin, qui sont des animaux assez rares, assez sauvages, et leur laine est très douce, elles m'impressionnent beaucoup [rire]. Et ouais, là j'étais complètement subjugué par tout le truc, ça fait trois jours qu'on est en voiture sur des hauts plateaux, la tête qui tourne, en altitude, et c'était ; ouais c'était assez magique de se retrouver à ce moment-là, et j'ai besoin d'un moment pour savourer, quoi, pour me dire avec mes yeux je le vois, c'est en ce moment quoi. Et ça arrivera peut-être plus jamais, et de toute façon ça n'arrivera plus jamais dans ces conditions. Donc essayons de, j'essaye de m'imbiber en fait le plus possible, en me disant, peut-être de manière pessimiste, ça n'arrivera plus jamais, ou alors de manière optimiste, ouais c'est maintenant, il faut y aller quoi. Parce que aussi je crois que, et ça c'est pas mal l'influence de monde père, quand t'as vécu un truc

une fois et que c'était bien, n'y retourne pas, ce ne sera plus jamais la même chose. Tu seras tout le temps en train de comparer, et tu risques d'être déçue. Alors c'est vrai qu'il y a des endroits je suis vraiment tentée d'y retourner, et il a peut-être raison, peut-être que c'est mieux de garder aussi cette part-là, en sachant ça, tu te dis c'est la dernière fois, quoi, c'est une fois dans la vie.

M154 : Et dans ce moment-là où tu étais en train de contempler la nature, est-ce que tu pensais à quelque chose en particulier, ou c'est juste un moment ou ?

CL154 : Ah non c'est un moment de plénitude en fait. / Ouais j'ai pas pensé à genre / à la création de l'univers, ou ce genre de truc, assez profond. C'est juste zen, un peu comme la méditation quoi.

M155 : Est-ce que tu ressens qu'il y a quelque chose qui travaille en arrière fond, ou c'est juste un moment vide, un bonheur vide ?

CL155 : Ouais, c'est un bonheur vide. Ouais c'est ça. Je regarde, je suis là, ouais j'ai une absence, quoi. Et puis après je sors un peu de mon rêve, je me dis bon allez, il va falloir y aller, donc on a encore essayé d'en prendre un maximum, et après bon, tu pars, c'est fini. / Mais ce moment-là, ouais, où tu arrives, si t'as le temps de juste être là et de contempler, ça c'est / ça c'est l'essence un peu du voyage, d'y arriver. / Et j'aime surtout faire ça quand on est dans des coins bien bien reculés, et bien bien paumés, encore plus que dans des autres endroits où je me dis se sera plus facile d'y retourner, quoi. Quand on était au Japon, là récemment, je voulais absolument retourner dans la jungle pour entendre les bruits, la nuit. Et on était sur une île vraiment paumée, recouverte à quatre-vingt-dix pour cent par la forêt vierge, forêt primaire. Et là, toute la nuit c'était un concert de grenouille, et je savourais, j'arrivais pas à m'endormir, de par le bruit, mais aussi de par le fait que c'était magique. Donc là il n'y avait rien à voir, mais c'était à entendre, mais c'était aussi beau qu'un paysage, quoi.

M156 : Et c'est des moments où tu as vécu plusieurs fois dans ton voyage ? pas celui-là, mais des moments comme ça ?

CL156 : Ouais, ouais, ouais, ouais. Un très très beau moment aussi c'est une fois quand j'étais au Canada, quand j'étais dans le nord, dans le Yukon, en fait c'était à la frontière entre le Yukon et la Colombie Britannique, tout au nord de la Colombie Britannique, juste à la frontière. Et j'avais passé l'été, chez une dame, elle avait un B&B, alors je logeais là, et j'avais rencontré une fille qui logeait là aussi, qui était autrichienne, on avait cliqué, mais c'était vraiment top. Et on était pendant

une semaine juste toutes les deux, la dame était partie du B&B et elle nous avait demandé de le garder. Et on s'était retrouvé avec des gars du village, qui nous avaient montré un peu tout ce qu'il y avait à faire autour. Donc on prenait les 4X4, on allait à droite à gauche, ils nous montraient les supers beaux lacs, les supers belles montagnes, et tout ça, c'était vraiment génial. Et il y a un soir, on est resté, c'était en été pourtant, mais ça devait être au mois d'août, parce que il y avait quand même la nuit qui s'était mise à tomber, et là il y avait des aurores boréales qui sont arrivées, mais, j'en avait déjà vu avant juste une fois c'était très impressionnant, mais là c'était, on était subjuguées, quoi. Ça arrivait, ça repartait, et il y en a même eu une qui a fait comme un éclair, un peu au ralenti, on avait jamais vu ça. Et les mecs nous ont dit, : « ça fait trente ans qu'on habite ici et on a jamais vu des aurores comme ça. » Alors là c'était vraiment spécial, on s'est allongé par terre, on était tous ensemble, et on regardait ça, et ça c'était chouette aussi parce que du coup on est pas tout seul, parce que tu me disais est-ce qu'il y a des moments où tu as besoin de te sentir seule, ben là je n'avais pas besoin de me sentir seule, parce que j'étais avec eux, et c'était grâce à eux qu'on avait fait ça aussi, et là on était tous en communion en train de regarder ça qui était vraiment sublime. Et c'était un peu un moment comme ça où, ouais, tu admires, t'admires ce qu'il y a devant toi et « wouah, une fois dans la vie, peut-être, c'est fou. » Et moi c'est vraiment ce genre de moment que je recherche vraiment dans le voyage. / Le genre de moment, ou d'endroit où t'as pris tellement de peine pour y aller, pour arriver là, pour faire tes recherches, pour économiser tes sous, pour faire tout ce qu'il faut pour t'y retrouver, et là t'es là, ou alors tu t'es retrouvée là par hasard, et c'est aussi beau, et t'admires et t'es un peu en transe, quoi. Et il y a le moment aussi où on était dans un monastère tibétain, et on est arrivé là, on visitait à l'intérieur et les moines qui font des chants gutturaux, et là bon, c'est aussi fait pour que tu sois en transe, et mystique et tout ça. Mais là ça avait bien marché, [rires], mais ça me faisait un peu penser à ça, quoi. Les moments où je suis béate devant des paysages, ou devant des monuments, bon moi c'est plus les paysages, je suis plus nature. Ouais ça me fait ça et je recherche ça quoi.

M157 : Ben je te remercie.

4.4. Entretiens de recherche de Jo

4.4.1. Retranscription de l'entretien semi-directif de recherche du 4 décembre 2017, à Strasbourg, durée 2h40. Interviewer : Mickael Hetzmann (M), informateur : Jo (J)

Mickael (M) 1 : Bonjour Jo, je te remercie de bien vouloir faire cette interview. Pour nous permettre d'être dans les meilleures conditions pour la mener à bien, je vais dans un premier temps rappeler les prérequis de cet entretien. Tout d'abord, je serai l'interviewer, je me place dans une posture de chercheur. Mon objectif est de recueillir des informations te concernant. Je t'accompagnerai dans un cheminement de tes souvenirs de ton voyage. De ton côté, tu seras l'informateur. Il n'y a que ce que tu apporteras comme information dans cette interview qui est important. Ce qui importe ici c'est l'expérience que tu as faite de ce voyage. Mon rôle va être de t'accompagner tout au long de cet entretien semi-directif de recherche. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire qu'il n'y a pas de bonne ou de mauvaise façon de répondre. Tu as le temps de réfléchir, de revenir en arrière et de prendre ton temps. Mon rôle sera de t'accompagner dans ce cheminement. Lorsque je te poserai des questions, elles seront le plus ouvertes possibles. De temps en temps elles serviront à poursuivre l'interview, relancer un thème ou en aborder un autre. Je ferai aussi quelques reformulations pour bien vérifier si j'ai bien saisi tes propos. L'entretien durera environ une heure trente à deux heures, et sera utilisé pour ma recherche sur le rapport entre le voyage et l'éducation tout au long de la vie. Cet entretien sera enregistré, retranscrit et anonymé. Est-ce que tu es d'accord avec tout cela ?

Jo (J)1 : Oui

M2 : Donc / ma première question, est-ce que tu peux pour commencer me / décrire brièvement les grandes lignes de ton voyage ?

J2 : Le voyage a commencé en 2007 / et on a fait seize pays en 12 mois, environ. C'était prévu dès le début pour une durée de six mois, et après six mois on a révisé pour voir si on pouvait faire plus de voyage, si c'était possible ou si on voulait rentrer. Et après quatre ou cinq mois on a décidé de continuer plus que six mois et d'allonger jusqu'à un an.

M3 : Est-ce que tu peux me décrire brièvement l'ordre des pays que tu as fait ?

J3 : Oui, selon ma mémoire, on a commencé, on habitait Strasbourg au centre-ville de Strasbourg, on travaillait pendant quelques années, / et on a économisé pour le voyage. Après on a quitté notre / notre métier tous les deux, Clem, ma femme et moi, on a laissé l'appartement, on a tout redonné, on avait rien en France, de nous empêcher de partir. Puis on est parti de Strasbourg, l'aéroport de Strasbourg Entzheim. On a pris un vol qui passait par Amsterdam, et avec une escale à Amsterdam pour Moscou en Russie. Puis on a passé quatre ou cinq jours à Moscou où on avait la possibilité de faire un changement d'itinéraire, c'était Moscou avec un vol russe. Moscou-Tachkent en Ouzbékistan. Et on a prévu je crois trois semaines en Ouzbékistan, et puis trois semaines en Kirghizstan. Et depuis le Kirghizstan on a traversé la frontière avec la Chine, l'ouest de la Chine, en Chinjan. Puis on a fait deux mois en Chine, traversé la Chine par voie terrestre jusqu'au nord-ouest, jusqu'à sud-est, Chinjan jusqu'à Onejo et Hong-Kong. Après on a fait l'Inde, euh pardon, le Japon. Puis on est resté deux semaines au Japon. Puis on a quitté le Japon pour l'Inde, on est resté 6 semaines en Inde, on a traversé depuis le nord-ouest jusqu'au, en-bas, / à Kavala, et après Est jusqu'à Chenaï. Puis on a pris un vol pour Bangkok, on est resté en Thaïlande pour un mois. On a traversé la Thaïlande, on a fait quelques îles, on était au milieu, Chang-Mai, dans la jungle et tout ça, puis a pris un train sur la péninsule, vers le sud, pour, on a traversé la frontière avec la Malaisie. Et on a fait Kuala Lumpur, Malaisie, quelques îles, etc. Et on a continué sur la péninsule, en Malaisie, un mois jusqu'à Singapour. A Singapour on est resté quelques jours, pour se recharger. Et puis depuis Singapour on a fait des vols jusqu'à, jusqu'en Australie. On est arrivé en Australie, au nord de l'Australie, et puis on a fait le nord-est de l'Australie jusqu'à, euh, en voiture, trois semaines jusqu'à Sydney. Et après on a fait la Nouvelle-Zélande, on est restés je crois six semaines, et en Nouvelle-Zélande on a fait, on est arrivé à Christchurch, on a fait le nord. On est parti depuis la Nouvelle-Zélande au milieu du pacifique à Tahiti. On est resté deux semaines à Tahiti, on a fait quelques îles, Tahaha, Bora-Bora, et il y avait aussi une autre à côté de /, Moria. Et après on a pris un vol avec une escale sur l'île de Pâques, mais on avait pas le droit de sortir, on savait déjà, on a essayé mais on pouvait pas, donc on a pas vu l'île de Pâques, c'était juste une escale, et après on est arrivé à / au Chili, à Santiago, où on est restés un mois à Santiago au Chili, et puis on a vu d'autres villes au Chili. Puis on a fait Chili, / Bolivie, Pérou, Equateur. Un mois, un mois dans chaque pays. Et après l'Equateur on a pris un vol, avec une escale à Miami, une escale pour Philadelphie, là où ma famille habite. Et puis on est arrivés à Philadelphie, pour poser les bagages

et pour vivre quelques années aux Etats-Unis, avec ma femme et moi. Après Philadelphie c'était juste un endroit pour quelques semaines, on avait des gens qu'on connaissait près de Washington DC, après on a déménagé à Washington DC pour chercher un travail. Et on a trouvé / c'était pas super rapide parce que c'était la crise en 2008, euh, la chute des marchés tout ça, donc c'était pas la joie pour trouver du travail, mais on a commencé notre vie après ça marchait après un bout de temps, et on a travaillé à Washington DC trois ans. Après on a décidé de quitter les Etats-Unis [rires] et on a trouvé des postes à Londres, en Angleterre, on a déménagé en Angleterre, on a travaillé tous les deux à Londres pendant quatre ans et après quatre ans on a décidé de revenir en France, habiter à Strasbourg et on a changé les travaux pour que ce soit possible de revivre à Strasbourg. Et maintenant on est à Strasbourg, ça fait deux ans. Mais le voyage autour du monde, c'était vraiment / **un an**, mais ça nous a pris peut-être huit – neuf ans avant qu'on réhabite à Strasbourg après ce voyage.

M4 : Et dans ce que tu me racontes là, donc, c'est dans la continuité ce passage aux Etats-Unis, Londres, et pour arriver ici ?

J4 : presque, oui,

M5 : tu le ressens comme ça ?

J5 : Presque, parce qu'on / on est arrivé quelques fois en France pour visiter la famille, tout ça, pendant ce temps-là, mais on n'habitait pas ici. Quand on a quitté Strasbourg, et après quand on est arrivé ici pour vivre, c'était huit ou neuf ans de/ de changement pour nous. Mais vraiment le voyage, où on considérait que c'était un tour du monde, c'est les douze mois avec les sacs à dos et pas de travail, etcetera. Mais après ça nous a permis d'avoir des expériences aussi aux Etats-Unis et à Londres.

M6 : Et, quand tu dis on, tu étais parti en voyage à deux alors ?

J6 : Oui, donc c'était un voyage à deux, c'était Clem, ma femme et moi, / en fait en 2007 c'est l'année où ils ont introduit l'iPhone, mais pendant cette période-là personne n'avait un smartphone à l'époque, si on avait la change, on avait un Nokia, ou quelque chose avec un texte, mais nous on avait pas les réseaux, en Asie Centrale, en Amérique du Sud, tout ça, donc nous on était vraiment coupé de tout ce qui était communication, même entre nous physiquement, il fallait être tout le

temps ensemble, / même pas se perdre de vue, l'un et l'autre, parce que dans ces grandes villes et certains pays on ne savait pas si on peut se retrouver, si on était séparés, oui parce que on avait pas tous les deux un téléphone sur nous, donc pendant un an on était vraiment 24/24 à côté de l'un de l'autre. / Sauf quelques heures où quelqu'un a marché, ou a fait les courses ou a fait quelque chose mais sinon on était pendant un an, / ma femme était à mes côtés / et c'était nécessaire, parce qu'il ne faut pas se perdre, mais c'était aussi super intéressant parce qu'on a vécu tellement d'expériences ensemble et on était jamais si proches physiquement et spirituellement / ouais, c'était vraiment une bonne expérience / voilà, c'était que nous deux et nos sacs à dos / et on avait accès à internet dans des cafés pour être en contact avec le reste du monde et pour bouquer les prochains hôtels ou auberges de jeunesse et tout ça, les billets, et à part ça, c'était vraiment, / on a mis aussi le pouce comme ça quelques fois, pour trouver des bus ou des taxi, ou des gens qui nous prenaient ou des trains, on a utilisé toute sorte de transport pour le voyage.

M7 : D'accord, on va y revenir un peu plus tard si tu veux bien, mais je voudrais juste dans un premier temps m'intéresser au départ, toute la période avant le voyage jusqu'au moments où vous êtes partis.

J7 : d'accord.

M8 : Donc / Qu'est-ce qui a motivé ton départ ?

J8 : / En fait, tous les deux, on a considéré qu'à notre âge il fallait réagir, si l'on voulait faire un tour du monde. Moi j'avais, peut-être vingt-huit, vingt-neuf ans qu'on on a commencé à sérieusement à planifier le voyage, et j'avais trente ans pendant le voyage, donc c'était là où on s'est dit, si on veut avoir des carrières, si on veut avoir des enfants, tout ça, c'est maintenant qu'il faut faire ce type de voyage, et Clem, ma femme, elle avait vraiment envie, dans sa tête, de voir la route de la soie, et de faire un type de voyage basé sur la route de la soie. Et moi aussi j'ai dit OK, comment on va faire, et c'était à la base de cette idée, qu'on a planifié le voyage qui commençait vraiment par la Russie et l'Asie centrale. Et voilà, c'était l'idée de suivre la route de la soie. On avait déjà vécu quelques semaines en Turquie, tous les deux, on a vu les caravansérails, les choses comme ça et ça nous intéressait, donc ça s'était une extrémité de la route de la soie et on voulait voir en fait, un peu le reste de la route, l'Iran n'était pas possible et le Moyen Orient n'était pas vraiment possible, donc on a commencé par l'Asie Centrale.

M9 : D'accord,/ la question que je me pose dans ce que tu me dis est, est-ce que vous aviez l'idée déjà d'un tour du monde ou vous êtes partis pour la route de la soie et puis après vous avez pensé au tour du monde par la suite ?

J9 : On savait / on savait que ça allait être un tour du monde, mais on ne savait pas pendant quelques mois, même du voyage, si on va faire l'Amérique du Sud ou les îles dans le pacifique pendant le tour du monde. On pensait peut-être faire / France jusqu'en Chine et l'Inde etcetera, Australie et après les Etats-Unis et après la France, tu vois, un tour du monde comme ça. Mais on ne savait pas si on pouvait faire, passer quatre mois en Amérique du Sud comme on a fait. Et ça faisait vraiment plus un tour du monde, puisque quatre mois en Amérique du Sud, ça nous a donné une autre vue sur le monde complètement différente que uniquement /

M10 : D'accord, Est-ce que tu veux me dire dans l'état d'esprit tu étais avant de partir, au moment où vous avez décidé que vous alliez partir ?

J10 : Ouais. Moi j'avais beaucoup l'espoir que / pas trop peur / des choses, c'était vraiment excitant pour moi, et j'avais la confiance que quand on n'avait plus de sous, quand on n'avait plus envie de voyager que on va arriver aux Etats-Unis, reprendre notre souffle, trouver un travail et recommencer une vie normale. Et / mais ça, ça a changé un peu, parce que pendant le voyage le monde de la finance globale s'est effondré [Rires]. Et on s'est retrouvé au chômage avec pas de poste possible quand on est arrivé aux Etats-Unis, mais quand même on a retrouvé, oui, mais j'avais peur vraiment quand on est arrivé comme ça les mains vides aux Etats-Unis, parce que avant c'était vraiment le boum, tu vois, on fait un tour du monde, on va retrouver du travail, pas de problème, mais à la fin là, c'était « ouh », y a des crises importantes et des trucs comme ça. Mais on avait tellement / on avait aussi économisé un peu, pour quand on arrive aux Etats-Unis, pas vraiment les mains vides, mais avec un peu pour vivre et trouver un travail. Donc on avait un budget qui était peut-être le salaire annuel d'une personne pour tout le voyage, et on a gardé un peu de côté pour la fin, pour ne pas être complètement sans sous quand on arrive aux Etats-Unis.

M11 : Parce que tu m'as dit avant que vous aviez quitté vos métiers, revendus, vous aviez plus rien avant de partir ?

J11 : C'est ça, on louait un appartement à Strasbourg, j'avais une voiture de fonction, tous les deux un travail, un poste normal, et puis on a démissionné, j'ai retourné ma voiture de fonction,

l'appartement on a dit merci au revoir, et on avait plus rien. On a laissé quelques bagages chez les parents de Clem, et un peu chez mes parents pendant un voyage aux Etats-Unis juste avant. Et on envoyait peut-être des paquets aux Etats-Unis, par poste, des choses comme ça, pour que ce soit là quand on arrive. Mais on avait vraiment une palette, une palette qui nous attend aux Etats-Unis, et un peu en France, et le reste c'était complètement abandonné. On vendait / tous nos meubles, nos affaires, on vendait des choses, à droite à gauche pour partir, on avait plus rien.

M12 : Et à ce moment-là c'était dur de faire ça, ou c'était / quel était ton sentiment à ce moment-là, de tout vendre, de ?

J12 : Non, non / je crois que c'était, / on était déjà avancé dans la décision, vraiment pour prendre la décision c'était peut-être dur, mais quand c'était le temps de partir, c'était pas difficile, parce qu'on avait déjà économisé depuis un an peut-être, avec l'idée là de.

M13 : Entre le moment où vous avez décidé et le moment où vous êtes partis y a eu un an, à peu près ?

J13 : Euh, peut-être entre un an et deux ans, on avait économisé déjà sans savoir pourquoi, juste pour économiser. Et après on a dit comme on a déjà économisé, peut-être il faut économiser un peu plus, et après on peut partir. Donc cette période-là, parce qu'on habitait quatre ans à Strasbourg, peut-être deux ans on a économisé juste pour avoir de l'argent de côté, et après on s'est dit qu'est-ce qu'on fait avec cet argent, et on a dit peut-être il faut un peu plus et on peut partir faire un voyage. C'était à partir de ce moment-là, peut-être un an, deux ans où chaque fois qu'on économisait, on disait c'est pour le tour du monde. Et quand on avait assez, on a dit, je crois que ça peut marcher. Et à ce moment-là, quand on est partis on avait plus peur, on avait des sous, on a prévu six mois et si ça nous plait pas, ou on est malade, ou on a plus de sous on arrête. Mais après on s'est dit si ça nous plait, si il nous reste de l'argent, si ça marche, on continu jusqu'au bout. Et on savait pas en fait, la deuxième partie on a pas prévu.

M14 : D'accord. Ça en fait partie peut-être : qu'as-tu fait comme sacrifice pour faire ce voyage ?

J14 : Comme sacrifice ? Déjà, il faut sacrifier un an de travail pour deux personnes. Donc il y a ça, donc ça c'était/ important parce que déjà on a économisé avant de partir mais quand on arrête de travailler on prend l'argent qu'on avait de côté, mais on ne travaille plus, on a plus de revenus

pendant un an. Mais ça marchait parce que aussi dans ma tête et pour ma femme, on a dit écoutez on arrive aux Etats-Unis, l'économie est nickel, tout le monde est heureux, les doigts dans le nez, pas de problème, pas de problème. Mais quand on est arrivé à la fin, on a dit : « Ah, on a tout dépensé » [rires] et on a rien de côté et maintenant on est plein dans la crise là, mais bon, on a retrouvé le chemin. Mais vraiment quand tu parles de peur, de choses comme ça, c'était avant d'arriver aux Etats-Unis, le monde était normal entre guillemets, quand on est arrivé, le monde était complètement retourné. Mais pour tout ça on avait / pas trop peur, il y avait personne qui nous aidait financièrement, on était pas sponsorisé, on avait pas vraiment un parent quelque part qui nous envoyait des sous ou rien, c'était vraiment complètement notre compte en banque jusqu'à la fin, et après complètement nous qui recommençait depuis un minimum, pour refaire notre vie là-bas.

M15 : Et / je voudrais savoir comment tes proches ont accueilli ta décision, tes amis, ta famille ?

J15 : Il y avait certaines personnes qui ne comprenait pas, qui disaient, peut-être c'est trop de risques, qu'est-ce qu'ils vont dire après, sur le CV, tu travaillais pas, tu es parti pour faire un voyage, est-ce tu vas recommencer ta vie ? Comment ? Est-ce que ce n'est pas une perte de temps ? Est-ce que ce n'est pas trop tard, c'est pas trop tôt dans ta vie ? tout le monde avait un avis, peut-être plus tard, peut-être plus tôt. Pour nous c'était exactement le même / la bonne parie de notre vie pour partir. Mais il y avait des gens qui savaient pas pourquoi, surtout des gens qui disent, moi aussi je veux vraiment le faire, mais ils vont jamais le faire. Et c'est un peu ça, c'est des gens qui vont « ah moi aussi je veux faire un tour du monde, ah c'est dommage, ah je ne sais pas, mais », on a dit non non on le fait, mais pour ces gens-là je trouve que les gens qui ont envie de le faire qui le font pas, il y a quelque chose pour eux qui bloque, et ils ont aussi dit que : « comment c'est possible que tu le fais, comment c'est possible, comment on fait, moi aussi je veux le faire ». Il y avait des gens qui avaient envie de le faire, ou les personnes qui étaient heureux pour nous, ou les personnes qui étaient, qui ont dit : « oh non, vous perdez votre temps, avec ça, c'est une blague, c'est pas utile, il faut faire ta vie, ou voilà ». Mais c'était plus positif que négatif, mais il y avait quelques négatifs. Ou des gens qui disaient : « oui moi aussi je veux le faire », mais qui n'était pas sérieux, qui ont demandé comment le faire, et on a dit il faut faire comme ça, et [rires] c'est difficile pour les gens de le faire. Mais pour nous c'était pas difficile, on va le faire, on l'a fait.

M16 : Comment est-ce que vous avez préparé votre voyage pendant cette préparation ?

J16 : Oui, / c'était peut-être pendant un an, on a été souvent dans les librairies, on a acheté des livres, comme le Lonely Planet, on était sur internet, les blogs, tout ça pour regarder. Clem a fait beaucoup de recherche pour les détails, quels visas, par pays, / l'ordre en fait selon les saisons. Donc on a fait le Japon après la Chine, parce que c'était octobre ou novembre au Japon, et les feuilles automnaient sur les arbres, c'était beau. Sauf si on a fait Chine- Inde, et le Japon après, on a raté cette saison, donc on a prévu en fait le chemin comme ça. Clem, lisait beaucoup l'histoire de ces endroits, la route de la soie, et se concentrait en fait sur le côté romantique de l'histoire, les sites à regarder. Comment faire, et après moi j'ai pris ses envies et j'étais plus comment on peut lier tous ces endroits-là, raisonnablement, pour que ce n'est pas une perte de temps, et pour que quand on arrive on est en sécurité, et qu'on a les possibilités de faire autre chose. Donc moi je faisais un peu, pas de logistique, mais agent de voyage. Donc moi j'ai calculé par exemple, si on reste là deux jours, on a pas le temps de faire ça, donc il faut rester trois jours, quatre jours, sinon avec la distance là, on perd déjà une demi-journée en transport parce que il n'y a pas de train. Donc par exemple Clem m'a dit par exemple : « moi j'ai fait de recherches et j'ai vu qu'il y a un temple dans cette ville que je veux absolument voir », et moi j'ai dit : « mais si on est à Mumbai, et les temples sont à Ramabad, c'est 300 kilomètres de distance, en Inde, comment / : « donc il nous faut quatre jours. », « Ok, OK ». Donc moi j'ai le sens du temps, distances, sens de la direction, tout ça, et combien de temps ça représente le voyage. Clem faisait vraiment les recherches : « il y a quelque chose de très spécial à voir, c'est là, comment on va faire ? » et moi j'étais de l'autre côté, je fais : « on va faire comme ça ».

M17 : C'est un travail d'équipe [rires] ?

J17 : Oui, c'est ça, c'est ça. Parce que quand elle, elle sort de l'auberge de jeunesse, avec l'idée de faire le tourisme, si le truc qu'elle veut voir c'est à droite, elle part à gauche. Et je dis : « Non, Non, c'est par là. » Elle n'a pas le sens de la direction immédiate. Elle sait pas s'orienter. Et moi je suis bien orienté la plus part du temps, et aussi j'ai un meilleur sens de la distance-temps et / laisser le temps pour arriver en sécurité et en confort, et prendre un peu à la fois. Et ça en fait, ses recherches, ses sentiments sur des choses à faire, transformer pour moi en journées de voyage, c'était vraiment une bonne équipe. Et moi aussi j'ai insisté sur certaines choses, par exemple, Clem voulait éviter l'Inde, et la Chine par exemple, ou elle a dit non, peut-être pas, et moi j'ai insisté j'ai dit : « non, non, je veux vraiment faire la Chine », elle a dit : « tu sais pourquoi ? », et j'ai dit : « non, je ne sais

vraiment pas pourquoi, mais je pense que ça va être quelque chose. ». Elle a dit : « Ok, parce que au Japon on peut », j'ai dit : « Non, la Chine, il faut qu'on reste en Chine un peu plus longtemps. Et l'Inde, je veux vraiment le voir ». Et quand on est arrivés en Inde, c'était vraiment une expérience. Clem avait déjà un peu le sentiment, de comment on va faire en Inde. Mais à chaque fois, en Chine et en Inde, elle avait ce sentiment : « comment on va faire », mais c'était vraiment des supers moments pour nous. Et j'avais, j'ai influencé le voyage, et j'ai insisté sur quelques endroits, et après elle : « oui, c'était super, merci d'avoir insisté sur l'Inde, parce que l'Inde parce que c'était génial. » Après, moi j'ai insisté aussi sur l'Australie, mais c'était vraiment pas quelque chose / on va peut-être jamais refaire l'Australie [rires]. Je ne sais pas, mais moi je voulais absolument faire l'Australie, mais maintenant je dis, ok, peut-être pas. Mais tous les deux on avait le moyen d'insister sur quelque chose, par exemple, Ouzbékistan, Kirghizstan, c'était l'idée de Clem. Moi j'ai jamais eu l'idée d'aller en Ouzbékistan ou au Kirghizstan. Moi j'ai dit Ok on va le faire, et c'était ça qu'elle avait vraiment envie de faire, et moi j'ai dit l'Inde, je veux vraiment le faire. Comme ça on a organisé le voyage.

M18 : Et quand vous avez organisé à l'avance, comme ça, est-ce que vous aviez un programme au jour le jour, ou vous aviez des idées générales sur le pays ?

J18 : Oui, C'était tout, c'était / pendant quelques mois on avait des points d'entrée et des points de départ. Et c'est ça, un peu, j'ai parlé de ce sujet-là avec moi, c'était à moi de dire : « ok, tu veux voir ça, ça ou ça, pour quelle raison, ok, et comment on va faire, et Clem avait une idée, les gens y prennent un bateau, les gens ils prennent un bus de nuit, les gens ils prennent ça ou ça » et après moi je guidais où j'ai dit : « si c'est le cas, il faut le faire en deux jours et pas en une journée, et tout ça ». Donc quand on arrive dans un pays, on avait peut-être déjà le jour où on part, et on a rempli au milieu, au feeling, ou avec des plans qu'on avait déjà fait.

M19 : Et ça c'était sur toute la longueur du tour du monde ou c'était ?

J19 : Oui, plus ou moins comme ça, plus ou moins comme ça, oui, puisqu'en 2007, l'internet n'était pas aussi sophistiqué, et dans les pays comme la Chine et l'Inde par exemple, on pouvait pas prévoir trop à l'avance là où on va dormir, le train qu'on va prendre, tout ça, il fallait juste le faire le jour même. Et aussi on est arrivé dans certains villages avec les sacs à dos et on ne savait pas où on allait dormir, pas souvent, c'était peut-être la moitié du temps, et il fallait trouver un endroit et on

avait dans notre livre, dans le Lonely Planet des cartes très rudimentaires / avec l'indication si quelque chose est là ou pas, et on sait voyager comme ça. Et pour certaines villes, certaines occasions, on avait déjà réservé par internet ou fait quelque chose, mais la moitié du temps c'était vraiment, on arrive on dit là on doit dormir maintenant [rires].

M20 : Est-ce que vous aviez des projets pendant le voyage, des photos, carnet, blog, ?

J20 : Oui on avait un blog, le blog s'appelait *jumping of the map*, et c'était, c'était / possible grâce à un site de tourisme en France qui donnait un espace créatif pour des gens qui voyageaient, des outils pour faire un blog avec images, un peu de vidéo peut-être et des textes, des pages, on s'organisait, et avec ça on avait un appareil photo Panasonic numérique, on a pris des photos comme ça, parfois des vidéos. Et après on s'est arrêté dans des cafés internet pour enregistrer les photos sur le site, écrire des textes, qu'on a écrit peut-être sur papier avant, ou on a écrit sur l'ordinateur le jour-là, et après les gens suivaient le blog, c'était avant Facebook et tout ça. Les gens regardaient vraiment une fois par semaine notre blog, les gens de notre famille, les gens qu'on connaissait pas, ils laissaient des commentaires.

M21 : C'était interactif ?

J21 : Oui c'était interactif, ils laissaient des commentaires, nous aussi on a dit oui merci et on avait des milliers de clics sur une page, c'était mesuré aussi par le site internet, et on était parmi les mieux visités, pendant cette période-là, quand on était actifs sur le blog, on était bien placés parmi les autres bloggeurs.

M22 : Et vous essayez d'y aller tous les jours, toutes les semaines, tout ?

J23 : C'était pas possible d'y aller tous les jours, mais oui on essayait au moins chaque semaine de mettre des photos, et d'enregistrer nos pensées, sur le blog.

M24 : Et votre pratique elle a évolué ? ou elle est restée /

J24 : Oui, au début, on ne savait pas vraiment comment dire les choses, ou si ça intéresse quelqu'un ou comment mettre les photos, dans quel ordre, combien de photos, les gens veulent regarder seulement certains sujets, et après au fur et à mesure, et avec notre temps aussi, on faisait pas que télécharger les choses sur internet, dans les cafés, il fallait bouger, visiter les sites aussi. Donc avec

tout ça on a évolué pendant un an pour vraiment mieux gérer le temps passer sur le blog et / la présentations des choses intéressantes pour les gens à regarder. Il y a certains pays qui étaient plus intéressants que d'autres, par exemple l'Australie, pour certains gens, d'occident, l'Australie c'est moins exotique que l'Inde par exemple, il y avait moins d'intérêt sur le pays-là, on savait pas, mais pendant un mois où on était sur le sujet de l'Australie, mais peut-être que voir les plages et les bâtiments comme en France c'est peut-être pas les meilleurs sujets. Mais vraiment, quand on était dans des pays comme l'Inde, quand on était à Tahiti, quand on était / au Pérou, et aussi / la Bolivie les pays comme ça, les pays moins visités et très étranges pour les gens de l'occident, on avait plus d'intérêt.

M25 : Et donc c'était un moyen aussi de rester en contact avec la famille, les amis ? Et vu le nombre de visites que vous aviez, il y avait beaucoup plus de gens qui vous connaissaient pas qui vous ont suivis ?

J25 : Oui, il y avait plus de gens qui nous ont suivi que on connaissait, mais ça on ne pouvait pas vraiment séparer tous les clics mais forcément après un certain temps, il y avait des gens sur d'autres blogs qui nous suivaient aussi, qu'on suivait aussi. On a rencontré même des autres bloggeurs qu'on a suivi ou avec qui on avait des points communs, sur le chemin, et des gens qu'on a rencontré sur le chemin qu'on suivait après leurs voyages aussi, et ça nous a permis aussi d'avoir un peu de eux, parce qu'on avait des photos de eux sur notre blog, ils ont dit oui ok, après les gens qui regardaient leur blog, ils regardaient notre blog aussi, ça s'est passé quelques fois aussi. Et on connaît toujours quelqu'un depuis ce temps-là, il s'appelle M. T., il voyage toujours il fait son blog sur, maintenant c'est instagram et Facebook et tout ça, il a des millions de clics, lui il est très célèbre sur le sujet, il a même fait un TED Talk sur le sujet, il y avait deux Ted Talks, un qu'il a fait personnellement sur son projet, son voyage, son tour du monde qui tourne maintenant depuis plus de dix ans, et puis il y avait un autre personne qui faisait un TED Talk sur lui [rires], donc il y a deux TEDTalks sur sa vie. Et on a rencontré cet homme qui faisait son tour du monde à vélo, dans un resto qu'on prend au bord de la route, en Nouvelle Zélande. On a passé une journée ensemble, et depuis il était ici à Strasbourg, quand il est passé en France, huit ans après, il était assis là à table avec nous, il a passé quatre ou cinq jours ici, et on lui a fait visiter Strasbourg, on était en contact depuis tout ce temps, il fait toujours son blog. Mais nous on le fait plus. Et on a croisé des gens

incroyables comme ça, d'autres bloggeurs et lui c'est peut-être le meilleur de tous puisqu'il est toujours en train de faire ses blogs.

M26 : Est-ce que tu peux me dire ce que tu as ressenti le jour de ton départ ?

J26 : / Moi j'étais focalisé sur / parce que moi dans ma tête j'ai quitté la France, mais je ne savais pas si je vais revenir. C'était pas prévu en tout cas. On va vivre aux Etats-Unis, là où je suis né, et on va faire notre vie là-bas avec l'option de revenir un jour ou pas. Donc quand j'ai quitté la France j'ai dit « wouahou » peut-être j'habite plus en Europe, je vais habiter aux Etats-Unis, mais avant on a ce voyage devant nous, et j'étais vraiment focalisé sur la Russie. Parce qu'on commençait par la Russie, quelques jours, à Moscou, et on a déjà fait les visas ici à Strasbourg, heureusement Strasbourg est la capitale européenne, on a fait les visas de Chine, de Russie, d'autres pays, ici. Et quand je suis parti, je pensais dans ma tête comme un américain né dans les années soixante-dix pendant la guerre froide et tout ça, je pensais jamais mettre un pied en Russie, je pensais que c'était impossible, mais j'étais, j'avais vraiment envie, même si il y a une peur d'être de l'autre côté de la guerre froide chez les Russes, mais ça m'intriguait. Et donc j'étais vraiment focalisé sur la visite là, et , en fait Clem, elle voulait faire une escale à Moscou et tout de suite aller sur la route de la soie. Et moi j'ai dit : « non, non, non, je veux passer quelques jours à Moscou pour voir la Russie », elle a dit : « pourquoi, ça intéresse personne », j'ai dit : « non, ça m'intéresse parce que je suis né aux Etats-Unis pendant la guerre froide, pour moi Moscou c'est un truc de fou, je veux voir la vie des Russes en Russie », et on fait, et j'étais focalisé sur ça. Après Ouzbekistan, comme Américain, j'avais un passeport américain, maintenant, j'ai les deux, j'ai la nationalité française et la nationalité américaine, mais j'ai deux passeports, là pendant ce voyage je voyageais que avec un passeport américain. Et Clem avec un passeport Français. Et quand je suis arrivé en Russie c'était « oh un américain » et là « mh » et quand je suis arrivé en Asie Centrale, ben on était en guerre, les Etats-Unis et l'Afghanistan mais aussi une partie du Pakistan, et on était à quelques centaines de kilomètres de cette guerre et j'avais le passeport américain, dans les pays-là, donc j'avais toujours les idées comme : « j'espère que ça va bien marcher, que je suis bienvenu et tout ça, parce que il y avait un endroit là où on atterrissait au Kirghizstan, où les panneaux indiquaient à gauche c'est la chine, tout droit c'est le Pakistan et à droite c'est l'Afghanistan et le Turkménistan. Et il y avait les panneaux là, c'était vraiment au bout du monde, c'était là, il fallait faire le choix entre Afganistan, Pakistan, Chine, Tadjikistan et des pays comme ça. C'était la route de *caracorm highway* en

Anglais. Et au bout de cette *highway* c'était vraiment la guerre de / en Afghanistan et au Pakistan, dans cette zone-là. Et pour moi, d'être si près de ça, j'avais une autre expérience que Clem, parce que pour Clem, la France n'est pas vraiment, ben, ils étaient partis, mais vraiment pour elle c'était pas un sujet, mais pour moi, comme je suis américain, j'ai dit : « ouah ça c'est quelque chose. » Donc mes pensées étaient là, être en Russie, être en Asie Centrale pendant la période de guerre juste à côté, y avait l'Afghanistan et tout ça, mais / ça c'est bien passé, j'ai vraiment apprécié, je veux même y retourner si je peux voir tout ça, mais j'avais ce type de choses en tête. Après on est arrivé en Chine, et on commençait un autre type de voyage.

M27 : Alors dans ces premiers voyages là, tu te déplaçais comment, tu vivais où, c'était vraiment programmé au jour le jour, ou vous vous disiez, je vais passer vers trois jours par-là et je vais me débrouiller sur place ou / ? En ce début de voyage ?

J27 : En ce début de voyage, on avait une auberge de jeunesse à Moscou, qui était horriblement chère. Les hôtels étaient supers chers, donc on est resté dans une auberge de jeunesse, et c'était déjà booké, il fallait le faire pour le visa en fait. Donc dans ce cas-là tu ne peux pas arriver en Russie sans le tampon d'un hôtel ou quelque chose déjà avant, c'est pas possible sans, donc on a fait ça avant.

M28 : Et en Ouzbékistan après ?

J28 : En Ouzbékistan, il me semblait que à Tachkent, c'était une auberge de jeunesse de voyageur aussi, vraiment rudimentaire et non, on avait réservé que la première auberge à Tachkent, après je crois qu'on est arrivé, les autres villes qu'on a visitées c'était, on est arrivé on avait déjà regardé dans le *book*, dans le livre, là où on va dormir, et on a juste frappé à la porte quelques fois, ou on a téléphoné le jour même pour réserver. Parce qu'on pouvait pas vraiment réserver avec une carte bleue des choses comme ça. Donc des fois on a essayé mais on est pas sûr d'avoir une place réservée parce qu'il y avait des problèmes de langage, et aussi de, on ne donnait pas les cartes bleues par téléphone comme ça, pour réserver, donc on ne savait pas à cent pour cent si on était bien booké ou s'il fallait trouver d'autres moyens.

M29 : Et vous vous êtes déplacés comment, des bus, les, peu importe ou ?

J29 : Ouais, c'était le train, on était surpris à Tachkent il y a un métro. C'est le seul métro moderne en Asie centrale, et on est arrivé là et c'était comme à Moscou et Paris, il y a un souterrain et des lignes de métro qui circulaient, c'était assez normal pour nous, comme européens, américains de prendre les transports en commun. C'était bien organisé et mieux qu'on pensait. On a pris les métros, bus, tram, et dans le pays pour se déplacer on a pris quelques trains, et les trains sont superbes, ils te donnent même à manger, à boire, dans les train, comme à l'ancienne ici, ou en Turquie on avait cette expérience aussi, dans les bus par exemple en Turquie, il y avait un serveur qui gère, qui donne à manger et à boire à tout le monde dans le bus. En Asie centrale, dans les trains et les bus comme ça, il y avait aussi ce type de service très professionnel. Il y avait le conducteur et une ou deux autres personnes qui servaient les gens, avec des oreillers et des trucs comme ça, pour être en confort. Donc on a pris des bus et des trains et aussi des taxis de temps en temps. C'était bien de prendre des taxis aussi, pour demander où il faut manger et qu'est-ce qu'il faut voir, et **des fois** ils nous emmènent dans des endroits pas prévus parce qu'il a un cousin qui fabrique des tapis, et / il faut absolument qu'on voit, on dit « Ok » donc on a vu des gens qui fabriquaient des tapis en soie comme ça, à la vache, les visites non guidées, mais un peu hors chemin et des trucs comme ça. Et des taxis, on a vu des autres choses, on a vu des endroits comme ça. Mais sinon il y a, en Asie Centrale une sorte de minibus, et ça s'arrête pour toi, au bord de la route, pour les gens, c'est pas des, en fait il n'y a pas des arrêts de bus, il y en a mais aussi si tu es sur le bord de la route et tu lèves le bras, il s'arrête. C'est des mini taxis, ou des grands taxi ou des minibus on peut dire, de 12 places peut-être, et ils sont organisés et c'est peut-être marqué, au-dessus de la fenêtre, la destination finale, et si ce n'est pas ça que tu prends, tu attends un autre, et si c'est sur la bonne route, il y a un autre qui arrive avec une autre destination, tu dis : « oui, c'est moi », et même s'ils sont bien chargés, ils ouvrent, ils prennent les bagages sur les genoux de quelqu'un et après ils ferment la porte, si ça se ferme et tu continues comme ça. Donc en Asie Centrale, on a pris quand même pas mal de bus comme ça, on était juste au bord de la route, on levait le bras, le mec de l'hôtel ou de l'auberge, il a dit : « attend là, quinze minutes, tu vas voir, il va passer, pas de problème, tu lui donnes deux euros, il t'emmène à la prochaine ville. » Et à la prochaine ville tu vas trouver un autre taxi qui va jusqu'à où tu veux aller. Donc on était comme ça, en Asie Centrale surtout comme ça, mais c'était tout le monde était comme ça, il n'y avait pas d'autres moyens.

M30 : Vous mangiez dans des restaurants, des ?

J30 : Oui, / oui, oui, les restaurants, / les vendeurs qui étaient dans les marchés, ou au bord de la route, là où on dormait, souvent c'était petit-déjeuner, et peut-être dîner inclus, de temps en temps. Ou on mangeait dans les restaurants, mais c'était, c'était bien organisé pour ça parce que en Asie Centrale, il me semblait que, un peu comme en Asie, les gens mangent dans la rue, en général, chez eux aussi, mais beaucoup de gens n'ont pas de cuisines sophistiquées, ils préfèrent vraiment manger dans la rue, donc tout le monde était là, il y avait toujours quelque chose à manger, des fruits, des légumes. On mangeait super bien en Asie Centrale. Le pain, parce qu'il y a le pain, comme on adore comme en France, le pain, les carottes, le mouton, le riz, les légumes, des fruits supers juteux tout le temps. Les figues, les choses comme ça, mais, en abondances, les épices, vraiment c'était peut-être une des meilleures régions où on mangeait le mieux avec, pour trois fois rien et toujours disponible, partout. C'était super bon, on aimait bien manger en Ouzbékistan et au Kirghizstan. / des pommes de terre [rires].

M31 : Est-ce que tu te rappelles, alors je te donne les trois, des bons moments, des mauvais et des moments de doute, dans ton voyage ?

J31 : Oui, / ben je reste avec le début du voyage, dans ma tête, il y avait une situation où, comme je l'ai dit, on était dans une ville / et il fallait faire, et on a fini en fait, c'était les derniers jours au Kirghizstan, et il fallait aller à la frontière avec la Chine. Parce qu'on a dit, on va pas prendre le bus depuis la grande ville jusqu'à la frontière avec la Chine, parce que ça traverse les montagnes la nuit, et on va rien voir. Il y a des montagnes dans cette zone-là, qui sont dans le top *ten* des plus hauts du monde, c'est le Hindou-Kouch, y a des sommets à sept, huit mille mètres d'altitude et des choses comme ça et vraiment on les voit bien pendant le jour, parce que le ciel est complètement dégagé, mais la nuit on ne voit rien, on voulait pas faire le trajet du Hindou-Kouch entre le Kirghizstan et la Chine la nuit comme c'est prévu dans les bus. Donc on s'est dit on va le faire « au pousse ». Avec d'autres bus. Et c'était même, on a vu des blogs, des bloggeurs, des gens qui qui le faisaient, c'était pas si difficile que ça, tout le monde le fait. En fait comme j'ai dit, comme tout le monde prend les bus où tu lèves le bras au bord de la route, ça fonctionne très bien comme ça, en Asie Centrale, donc c'était complètement normal. Donc après quelques semaines dans les pays-là, on s'est dit, oui, on peut le faire, on lève le bras déjà. Donc la destination c'était un village qui s'appelle Saritach. Et on était à Boukhara, non on était à, on était au Kirghizstan, et il fallait aller à Saritach, et Saritach c'était un village de, de cent maisons peut-être, vraiment au bout du monde,

après c'était la Chine ou l'Afghanistan ou la Pakistan et tout ça, il fallait prendre le choix, il y avait plus de route, plus de goudron, c'était que de la terre. Et à quatre mille mètres d'altitude, et la terre et il y avait que les camions, très très costauds, abîmés, vieux, qui passaient par cette route pour faire un échange avec la Chine de marchandises, de Kirghizstan en Chine. Donc il fallait prendre cette route, et on s'est présenté dans un autre village, à deux cents kilomètres de là, dans le marché où les gens organisaient des voyages en voiture, des voitures partagées avec des autres gens. Donc il y avait une équipe, il y avait un mec avec une voiture, on a dit Saritach, il a dit : « oui, oui, ok, je prends deux autres », hop tout le monde dans sa voiture, une vieille russe des années soixante-dix, qui était vraiment abîmée et qui faisait ce trajet-là. Et on est parti cette bande-là, on ne parlait pas vraiment russe ou kirghize, et eux pas trop d'anglais, mais on parlait comme ça, on payait, je ne sais pas, cinq euros par personne, pour le voyage, mais après cent kilomètres, dans le désert et les montagnes, on savait que la voiture était vraiment pas en bonne santé et que il y avait des problèmes [rires] donc, il sortait tous les vingt kilomètres pour mettre un peu d'eau dans le moteur, pour refroidir par ce que ça chauffait, il y avait des problèmes, le guidon n'était pas très stable non plus. Et le pneu devant partait des fois un peu en panne, il fallait resserrer les vis après quelques dizaines de kilomètres. Donc la cinquième fois on s'est arrêté, on a fait cent kilomètres peut-être en trois-quatre heures, on s'est dit : « non, non, pas pour nous, merci, mais bon, on arrête là et on va tenter notre chance avec quelqu'un d'autre ». Et ils ont dit OK, et il y avait deux camions chargés de charbon, qui arrivaient au bord de la route, et on a dit « coucou », et les autres ils ont dit, voilà, les touristes là, ils veulent aller à Saritach, tout le monde sur cette route allait à Saritach [rires], il n'y avait que cent kilomètres, tout le monde allait vers Saritach, donc c'était pas vraiment un problème, ils ont dit ok donc on monte dans le camion, il y avait deux camions, et devant quand ils ouvrent la porte, il y avait le chauffeur, et le deuxième, et il y avait un banc en fait devant, dans le camion, il y avait que une place, et il dit ok, il y a deux camions, Clem tu vas avec le camion là, et moi je vais avec le deuxième derrière. Et vraiment à l'instant là, j'avais le plus peur parce que c'était décidé comme ça, ils ont fermé la porte, et moi j'ai marché vers le deuxième camion, j'ouvre la porte du deuxième camion, qui était de la même société, et il y avait que le chauffeur et deux places, et avant que je pouvais : « **non, Clem**, avec moi dans le deuxième », c'était déjà en route, il partait déjà. Et j'ai dit : « oh non, on a fait un mauvais geste, une erreur, on ne peut pas communiquer, on a pas une adresse à Saritach déjà choisie ». Elle est quelques centaines de mètres devant moi, on a peut-être une heure ou deux de route à faire et moi je suis dans un camion avec quelqu'un que je

ne connais pas, elle aussi elle est dans un camion avec quelqu'un qu'elle ne connaît pas, et on peut pas vraiment communiquer, et bon, elle est loin et moi je suis derrière et j'ai dit : « **ok suivez ce camion-là, il y a femme dedans** », et le mec était : « oui, oui, ok, bon, bon ». On a perdu le contrôle de la situation complètement. Et moi j'ai dit : « ah », c'est vraiment, j'ai vraiment fait un mauvais / stratégie avec ça, parce que ma femme part je ne sais pas où, peut-être on arrive en même temps, peut-être pas. Et j'ai pas du tout le contrôle de la situation qui va se passer. Donc après une demi-heure, ils étaient à perte de vue des fois, devant nous, les camions roulaient à différentes vitesses, il y avait des routes un peu bizarres, et / j'ai perdu de vue depuis quelques minutes, j'étais vraiment en panique et après, il y avait un autre camion, au bord de la route qui était en panne, avec le chauffeur qui pompait sur quelque chose, je ne sais pas quoi, et mon camion a décéléré pour, et regardé la situation pour voir s'il pouvait aider l'autre camion qui était au bord de la route, et moi j'ai dit : « non, non, non, surtout pas, parce que on suit l'autre camion, il faut pas ». Et le mec il était comme : « mais tais -toi, tu commandes pas ici ». J'ai dit : « oui, ouais, c'est vrai en plus » mais je ne pouvais pas laisser ce monsieur s'arrêter, parce que ma femme elle partait vers là, et il fallait suivre. Donc j'ai dit vraiment en anglais, et en allemand, et en français, pour communiquer : « suivez le camion, suivez le camion, on ne s'arrête pas ». Et il était perturbé, le chauffeur, parce que, / j'ai pas payé pour le voyage et on était juste là comme ça. Mais j'avais vraiment peur qu'on va s'arrêter pour aider l'autre camion pendant que ma femme elle continue son, vers Saritach. Et après peut-être une demi-heure il y avait, je ne sais pas, il y avait des moutons qui étaient sur la route et il y avait le camion de ma femme qui s'arrêtait pour laisser passer les moutons, et on est arrivé derrière le camion et moi j'ai ouvert la porte et je suis sorti et j'ai tapé sur la porte de l'autre camion, et j'ai dit, j'ai ouvert et elle était en train de tchatcher et de rigoler [rires] et j'ai pris Clem par le bras, et j'ai dit : « aller, il y a de la place dans mon camion ». Et elle a dit : « et oui pourquoi ? » et j'ai dit : « non, non, pas le temps de discuter, tu vas avec moi, c'est pas une bonne idée », [rires] donc elle s'est excusée avec les autres, elle a dit : « ok, au revoir », ils ont dit : « oh, ok », je l'ai prise dans mon camion [rires]. Et après je lui ai expliqué pourquoi c'était pas bien parce que elle voyait pas derrière comme moi j'étais loin, et qu'on s'est pas vus depuis un moment, le camion, et je lui ai expliqué que c'est mieux de rester ensemble, parce que sinon « oh », quand on arrive à Saritach, qu'est-ce qu'on fait, où tu vas ? Elle a dit : « ah oui c'est vrai, il faut rester ensemble. Donc, j'ai vraiment flipper, là parce que on ne pouvait pas vraiment communiquer, on avait pas vraiment un plan, et on a perdu le contrôle de la situation, complètement, à ce moment-

là. Mais tout se finissait bien, on est arrivés à Saritach, tous les camions ensemble, et on est descendu là, et on a demandé aux gens où on peut dormir la nuit, pour attendre le lendemain pour refaire la route vers la Chine, en pousse. Et ça marchait aussi. En fait le plus long voyage était devant nous, toujours devant nous.

M32 : Et est-ce qu'il y a d'autres moments où vous avez des coups de fatigue, de doute, ou ?

J32 : Oui, oui, quand on a été en Inde, par exemple, un jour on était dans un hôtel, et on était au Rajasthan, et on était déjà en Inde depuis peut-être deux semaines, et on s'est réveillé dans un hôtel, et j'ai regardé à côté de moi dans le lit, et Clem a dit : « ah oui, j'ai mal à la tête et il y a l'œil aussi qui me fait mal, et est-ce qu'il y a un problème ? Tu vois quelque chose dans mon œil ? » Et j'ai regardé et elle avait l'œil en fait, rouge, et tout la partie blanche était rouge et c'était un peu gonflé aussi donc on voyait vraiment la séparation avec la partie blanche qui complètement rouge et l'œil la pupille, il y avait une infection, et elle pouvait pas ouvrir son œil et a dit : « oui c'est ouvert », et j'ai dit : « non c'est pas ouvert », donc on l'a ouvert et il y avait beaucoup de fluide, et le rouge, et la partie gonflée, et j'ai dit : « ah oui bon, on a un problème », et elle a dit : « est-ce que c'est grave », et j'ai dit : « oui, oui, c'est grave ». Et ça s'arrêtait pas de couler et on a passé quelques jours comme ça. Je suis allé quelques fois à la pharmacie du coin pour demander des choses pour traiter, pour nettoyer et tout ça, et en fait on a découvert, Clem a découvert, on était sur internet, sur des sites, pour définir la situation, et après quatre-cinq jours, on a découvert que c'était un virus qui mange la partie blanche de l'œil, qui est très connu en Inde, et qu'il faut mettre de l'acide sulfurique, dilué, dans l'œil, pour tuer le virus. Et que ça nous a fait flipper aussi, parce que le traiter c'était de l'acide sulfurique, dans l'œil. Donc on a contacté les gens aussi en France, les parents et tout ça, et on a dit la situation. Les gens ici ils ont vérifié aussi, il y avait des médecins, ils ont dit effectivement oui on croit que c'est le traitement, et que ça peut marcher. Et les indiens, on est allé encore, et le médecin là il a donné le traitement et en un jour ou deux c'était déjà quatre-vingt-dix pour cent mieux. Mais si on gérât mal la situation, elle pouvait perdre la vue, ou l'œil, dans le pire des cas, et on avait vraiment peur, elle était vraiment malade. Et on était malade souvent pendant le voyage, mais pour elle c'était le pire, c'était l'œil, mais tous les deux on avait des problèmes d'estomac et des choses comme ça, pendant le voyage, périodiquement, mais ça c'était pour elle le plus grave, pour moi c'était l'estomac et tout ça, pendant des mois et des mois.

M33 : Et est-ce qu'il y a un moment où vous vous êtes dit maintenant on arrête et on rentre, ou pas ?

J33 : / Oui, peut-être, jamais sérieusement, mais en Inde, des fois c'était très dur, des fois c'était super, mais des fois c'était dur. // C'était peut-être la seule période où on s'est dit, peut-être ça ne va pas marcher. En Amérique du Sud aussi, mais on était aussi, mais on était déjà focalisé sur le but, à la fin, avec quatre mois à faire, mais, peut-être en Inde on s'est dit, peut-être on le fait, peut-être on ne le fait pas, mais après depuis l'Inde on a fait l'Asie du Sud-Est et c'était vraiment au bord de la mer, le paradis tout ça, l'eau turquoise, les palmiers.

M34 : Et c'est où que vous avez décidé de poursuivre, de prolonger votre voyage pendant quatre mois ?

J34 : Peut-être quand on était à Bangkok ou à Kualalumpur.

M35 : Après l'Inde ?

J35 : Après l'Inde, oui. On s'est dit oui, on peut continuer, comme ça. Parce que, / on donnait un mois, on est resté un mois en Thaïlande et un mois en Malaisie, donc il y avait beaucoup de voyage qui restait à faire, et on ne savait pas comment ça va se finir. Mais après à Singapour, quand on était à Singapour, on commençait à se focaliser sur l'Amérique du Sud. On avait aussi l'Australie à faire, dans la première partie.

M36 : Est-ce que vous avez le sentiment que vous avez appris pendant le voyage, à voyager différemment, est-ce que vous avez l'impression que votre voyage a changé de rythme, ou, est-ce que tu as l'impression d'avoir ?

J36 : Oui, / l'Australie, et la Nouvelle Zélande, on a fait par voiture louée. Donc on louait une voiture en Australie, pendant trois semaines, et on louait un camping-car, un petit camping-car, c'est un mini-van, en fait, converti en camping-car pour faire la Nouvelle-Zélande. Et là, on était vraiment indépendant de tout, de tout le monde, c'était vraiment un autre mode de voyage et une autre expérience, dans des pays où on parlait la langue du pays. Donc c'était pas du tout difficile, rien était difficile, comme en Chine ou en Inde par exemple, où on ne parlait pas la langue, et où il y avait de moments difficiles. Juste dépaysants, on était un peu dépaysé en Australie et la Nouvelle Zélande, pas les paysages mais la culture, ça reste européen. Donc on était pas trop dépaysés. Mais

en Chine et en Inde, en Malaisie, au Japon c'était vraiment difficile des fois de trouver les chemins, de booker les trains, de trouver les bus, et tout ça parce que on est pas habitué.

M37 : Et avant on a parlé un peu des moments difficiles et des moments de doutes, est-ce que tu as des bons moments qui te viennent à l'esprit ? Un ou deux, quelques-uns ?

J37 : Oui / oui, oui, il y en a. On a essayé de passer le pacifique en deux fois ou trois fois. Pas seulement faire la nouvelle Zélande – Amérique du Sud direct. On voulait s'arrêter dans le pacifique. Et on a réfléchi pendant un long moment comment on peut faire, et on s'est focalisé sur Tahiti, en Polynésie Française. Mais on a fait notre recherche et il y avait très peu de guide qui te donnait des guides en Polynésie avec le sac à dos, parce que normalement les gens qui arrivent en Polynésie, ils arrivent pour des raisons ou ils arrivent avec des package-tours, c'est des hôtels de luxe de folie où tout est inclus et on reste sur place. Donc nous on est arrivé et on avait notre demande, c'était d'être accueilli comme des *backpackers* et il y avait très peu d'information sur ça, sur la Polynésie Française, qu'on trouvait. Donc on pouvait pas booker, tout était hors de prix. On est arrivé vraiment sans une réservation, à l'aéroport. Mais on avait rencontré quelqu'un en Nouvelle Zélande, où on a passé une journée ensemble avec ce monsieur, il était français, il faisait aussi un tour en Nouvelle Zélande en camping-car, on a passé un bon moment avec lui, il a dit : « oh oui ça tombe bien, moi aussi je vais à Tahiti après. » On a dit : « super, nous aussi », il a dit : « oui j'ai de la famille là-bas, je vais rester quelques mois à Tahiti, si jamais on peut se revoir, c'est le moment. » On s'est dit ok, super et on a gardé les mails, contact, et on a même échangé peut-être après notre itinéraire. Mais c'était tout. Et après il s'est passé quelques semaines, il est retourné à Tahiti. On est arrivé à l'aéroport et lui et son beau-père était là à l'aéroport, et ils nous attendaient. On ne savait pas. Donc ils savaient qu'on arrivait avec notre itinéraire, parce qu'on a partagé, mais on a pas réfléchi, on a rien demandé de leur part. Il est venu à l'aéroport pour nous chercher. Il nous a vu à la sortie, il nous a taper sur l'épaule, il a dit : « hé, salut, bienvenue à Tahiti. » et on était surpris et il a dit : « vient, tu peux dormir chez nous si tu veux, si tu n'as pas réservé », on a dit : « non, on a pas réservé ». Il a dit : « sans problème ». Donc on a dormi chez lui et sa famille, c'est un autre français qui est marié à une autre polynésienne, et qui a vécu peut-être vingt ans à Papette, à Tahiti. Et lui il est de Marseille, et l'autre monsieur qu'on a rencontré il est de Marseille aussi et c'est son beau-père, qui est là qui habite à Tahiti, avec sa deuxième femme. Et on était chez eux, pas prévu comme ça, et ils ont dit : « t'as un plan, qu'est-ce que tu veux faire ? » On a dit :

« non, on va trouver un hôtel, pas cher, des gîtes, des trucs comme ça. » Il a dit : « oui, c'est pas vraiment comme ça, ici, des fois tu peux, mais des fois c'est dur, sans réservation, sinon il y a le Sofitel du coin qui est à cinq cent euros la nuit ». Donc ils ont dit tu peux rester ici. Donc on est resté chez eux quelques jours à Papette, et après ils ont parlé de voyage sur l'autre rive pour voir la famille de sa femme, la polynésienne qui habitait à Tahaa. Fallait prendre l'avion, ou le bateau, le bateau ça prend la journée complète, et prendre l'avion ça prend quarante-cinq minutes. Donc on a dit : « oui, une autre île, ok ». Ils ont dit : « si tu viens avec nous, tu es le bienvenu chez notre famille. On a tout une plantation, pour la famille, entière ». Elle a peut-être quatre frères, quatre sœurs, et tous les enfants, tout ça, toute la famille. Ils habitent vraiment sur une île qui s'appelle Tahaa. Et ils font pousser la vanille et les noix de coco, ils vont à la pêche et tout ça, c'est la vie à Tahaa. Donc on arrive, on était accueilli par la famille. On restait avec eux encore une semaine, sur Tahaa, qui avait une vue sur Bora Bora, sur l'horizon. Et c'était vraiment le paradis de notre rêve, comme on avait jamais vu. Il y avait des lagunes bleues, l'eau avec des poissons partout, multicolores, le corail. C'était vraiment superbe comme paysage, comme mode de vie. La famille était super accueillante, on était adopté par les gens, ils étaient intéressés par nous, notre voyage, notre histoire, la France, parce que même si Tahaa fait partie de la France, mais ils rencontrent rarement les français qui habitent en France. Mais on pouvait parler avec eux en français. Donc on était sur une autre planète et on pouvait communiquer, même avec les petits enfants, tout le monde pouvait communiquer, on était de l'autre côté de la planète. Et c'était vraiment quelque chose de / choquant pour nous d'être si loin, mais d'être vraiment en train de communiquer avec ces gens qui habitent différemment que nous, sur des îles de paradis, comme ça. Et même avec les petits enfants on tchatchait, on chantait en français, on communiquait comme ça, c'était vraiment génial, et / on a vraiment fait la fête, chaque soir c'était vraiment la vie douce, et c'était pas prévu du tout, et c'était vraiment une superbe expérience. On a vu Bora Bora, peut-être une ou deux journées aussi, on a pris un autre bateau qui partait vers là. On était à Bora Bora avec les hôtels de luxe, tu sais les cabines solos sur pilotis et tout ça, avec les gens qui passent la nuit-là, à trois, quatre, cinq cents, la nuit. Et nous on était sur l'île, comme ça, on dormait chez les gens, on utilisait les mêmes plages, mais c'était pas le package-tour, on avait vraiment de la chance. Et on s'est senti vraiment / hors, comment dire / bienvenue chez les gens, mais on était pas dans le tourisme, on faisait une aventure, pas le tourisme. Et ce qu'on a trouvé sur ces îles c'était tellement beau et superbe et on avait peur que Tahiti ça allait nous casser le budget, mais avec une chance incroyable, on était les bienvenus

chez les gens, des étrangers qui nous ont accueillis comme ça chaleureusement, et qui nous ont rien demandé juste de passer du temps avec eux, et c'était des moments incroyables. C'était vraiment une des meilleures expériences de notre voyage de partager ces deux semaines avec des gens-là, qui étaient sympas, qui étaient vraiment des amis, qui sont devenus des amis, avec chaque jour qui passait, qui nous ont rien demandé, qui étaient juste intéressés par le voyage.

M38 : Et vous ressentiez ça comme du voyage, ou un moment hors du voyage ?

J38 : C'était vraiment l'aventure, l'aventure où on pensait arriver à Tahiti et être entourés par le package-tour tout protégé, tout organisé comme ça, on savait pas comment on va trouver des endroits pour dormir et manger. Et en fin de compte on était complètement à côté de tout ça. Et vraiment c'était vraiment la vraie vie des polynésiens, on faisait partie d'une vraie vie des polynésiens et pas dans un hôtel de luxe. On ne savait pas comment on va faire mais ça s'est déroulé comme ça. C'était un truc, on a jamais prévu, un truc on va jamais oublié, c'était vraiment super. C'était, c'était une fois qu'on a juste pris, / je ne sais pas comment dire / juste pris des risques, sans savoir, et ça a marché, c'était jackpot. Superbe expérience, mais ça pouvait être mauvais aussi, on ne savait pas, on avait pas beaucoup d'argent pour dormir la nuit et tout ça mais, on voulait pas faire le package-tour, et crac on était invité avec les gens et on passait des supers moments.

M39 : Et est-ce que ça, ça a changé un peu la suite de votre voyage ? parce qu'après vous étiez où, en Amérique du Sud ?

J39 : Oui / oui, oui en fait / Là c'était le milieu, au milieu de notre voyage ou juste de l'autre côté en fait, des premiers six mois, c'était le début du deuxième six mois et oui on s'est senti peut-être / libéré un peu, parce que l'Asie était passé, on était loin de l'Asie maintenant on a fait l'Asie pendant cinq mois, on était en Asie-quatre cinq mois. Et ça y est, on a fait ça, c'était incroyable, des fois difficile, mais très souvent magnifique et derrière nous c'est l'Asie, et devant nous l'Amérique du Sud, un autre continent complètement différent. Et au milieu, il y avait ce bijou, de ces îles dans le Pacifique, profond, et vraiment inattendu. Quand on est parti de Strasbourg, l'idée de passer du temps à Tahiti n'était pas dans nos têtes. Et le fait de s'être arrêté à Tahiti, c'était vraiment un point positif, ça c'était super. Et devant nous on avait l'Amérique, / l'Altiplano, les montagnes, on va apprendre l'espagnol, et utiliser l'espagnol maintenant pour le reste du voyage

et / ça pour nous c'était un autre changement, c'est le nouveau monde, c'est l'Amérique, l'Amérique du Sud. Et voilà, c'était bien séparé par le pacifique, dans nos têtes aussi.

M40 : Et est-ce que tu peux, moi tu m'as parlé d'une rencontre, mais une autre rencontre qui t'a marquée pendant le voyage ?

J40 : / Moi j'ai parlé de Mohammed qu'on a rencontré, qui faisait un tour du monde à vélo. J'ai parlé de ces français à Tahiti, les tahitiens, // peut-être, il y avait quelqu'un quand on est arrivé, qui m'a marqué, le début du voyage, on était vraiment des voyageurs, des débutant. Pour quelques gens, ma femme et moi on voyageait beaucoup pour un européen, un américain, quand on habitait à Strasbourg, pour les gens des fois, déjà c'est beaucoup, mais pour nous on savait que les gens qui voyagent pour de vrai dans d'autres pays, qui font des tours du monde, y a des gens qui font des trucs incroyables, à pieds, à vélo. Et on a rencontré quelqu'un en Ouzbékistan, peut-être le premier mois, quand on est parti, et nous on est arrivé depuis Strasbourg jusqu'à Tachkent par avion, avec une escale à Amsterdam et Moscou. Mais ce monsieur il est parti d'Italie à vélo. Et on est arrivé et on a bu du thé, à l'auberge, y avait un monsieur qui marchait complètement tordu, je te montre, qui marchait comme ça, tordu, et il pouvait pas se redresser à cent pour cent comme ça, donc il était tout le temps un peu comme ça, il se mettait assis comme ça, et il avait toujours le *spandex* de son vélo. Il avait les trucs sportifs qui étaient marqués je ne sais pas Italie, et il était équipé pour le vélo, mais il était là en train de boire un thé et tout ça. On a tchatché avec lui et donc il nous dit : « ouais, vous êtes de où » , « De France, des Etats-Unis, et vous ? », « Italie, je suis venu depuis l'Italie en vélo, et je vais continuer de la faire le voyage jusqu'en Asie et tout ça, en vélo, et c'est des milliers de kilomètres. Il est tout seul, ça fait déjà des mois qu'il est sur la route, à vélo, tout seul. Il est arrivé à Tachkent, il était à côté de nous, moi, je ne pouvais pas imaginer. Nous on vient de commencer, on avait quelques semaines derrière nous, on avait six mois peut-être un an devant nous. Je ne pouvais pas imaginer d'être quelqu'un à vélo, et qui fait ça comme et arrive en même temps que nous. Qui a juste fait toute la route comme ça, et toute la route devant lui, et j'ai commencé à penser que « wouahou » nous on le fait par avion, des fois par bus, et par train, mais de faire tout ça à vélo. Ça c'est le voyage du monde de faire tout ça par vélo. Et je me sentais un peu / **moins** voyageur à côté de lui, parce qu'il faisait tout ça à vélo. Mohammed, qu'on a rencontré après aussi au milieu, il faisait aussi tout ça à vélo. Donc quand on a rencontré ces gens-là qui souvent faisaient le voyage à pied, à vélo, à moto et tout ça. On s'est senti « wouhaou, ok, vous

vous êtes partis vraiment depuis chez vous, que avec vos jambes et un sac à dos ». Et on s'est dit : « est-ce qu'on pourrait faire ça ? Est-ce qu'on pouvait vraiment faire un tour du monde comme eux ? Est-ce que c'est ça le tour du monde qu'il faut chercher dans la vie et tout ça ? » Mais il faut vraiment, à deux je ne sais pas, mais quand on a rencontré ces gens-là on s'est dit : « wouahou », ça c'est des voyageurs qui nous impressionnaient », pendant le voyage aussi. Même si nous on faisait le blog, c'était le voyageur là à vélo, depuis l'Italie, qui arrive en Asie, ça c'était impressionnant pour nous. On a suivi le blog de ces gens-là aussi.

M41 : Est-ce que pendant ton voyage, tu as eu des expériences où t'as rencontré la nature, où tu t'es immergé dans la nature ? Est-ce qu'il y a des endroits qui t'ont profondément touché ?

J41 : Oui / « ouf » /, souvent oui, je peux parler extensivement de ça. Déjà, au début en Asie Centrale, au Kirghizstan, on a fait un trekking, donc on est arrivé dans un village, donc il y avait un bureau de tourisme et tout ça, on a demandé un guide pour faire deux jours de trekking en haute montagne, et on était guidé, et on a passé, je ne sais pas, quatre mille cinq cents mètres d'altitude, un col de montagne à pieds avec les sacs à dos. Et on a vu les glaciers, on a vu les vallées avec personne, et on faisait rarement /, oui on était, on a fait peut-être deux mille mètres de dénivelée, depuis le début jusqu'à la fin, et ça nous a pris deux jours pour finir le trek. Donc on montait, montait le premier jour, on était à quatre mille mètres on plantait les tentes, et il n'y avait pas d'arbres, il y avait rien, il y avait que des lacs turquoises avec l'eau des glaciers. Et il faisait super froid, et on avait deux tentes, pour moi et ma femme, et pour le guide et sa copine. Et on s'est dit, je me suis dit : « wouahou, où est-ce qu'on est ? », c'est la première fois que j'ai fait de l'alpinisme, et on a vraiment fait plusieurs jours et on a dormi sous les tentes, et on était à des altitudes impossibles en Europe, quatre mille cinq cent mètres, le Mont Blanc fait à peine ça et j'ai dit : « wouahou, qu'est-ce qu'on fait ? Est-ce que je suis vraiment équipé pour ça ? » Parce que ce n'était pas vraiment ma spécialité. Et on avait comme des sentiments, Clem et moi, le deuxième jour, de juste demander un taxi, [rires], parce que le guide a toujours dit : « ok, oui, c'est la prochaine vallée, oui on est presque là », et il dit la prochaine vallée et quatre-cinq heures après on est toujours pas arrivé, et nos pieds étaient complètement déchirés, et vraiment, on était vraiment mal à la fin, on hallucinait un peu, on se disait : « est-ce que ça finir ? ». Parce que à cette altitude-là, avec l'air, et tout ça, on était pas habitué, à ne pas avoir beaucoup d'oxygène, de faire autant d'efforts. On l'a fait, mais c'était dur, c'était dur à faire. Et / voilà, quand on est arrivé, il y avait un village

magnifique, déjà à trois mille mètres quelque chose comme ça, mais on est descendu de mille cinq cents mètres. Et le village avait des bains thermiques, et des rivières superbes, et on pouvait faire des bains chauds et des rivières froides et des trucs comme ça en pleine nature. C'était ce que les gens faisaient dans ce village, c'était les bains et des trucs comme ça, et nos corps étaient complètement mous, et on faisait ça et on a vraiment accompli deux jours de treks en haute montagne, et une nuit sur la montagne, et on a tout donné, vraiment, et j'étais au bout de mes forces quand on est arrivé. Et c'était vraiment bien de le faire. C'était pas la seule fois, on a fait des trekking après, mais c'était pour le débuts, première fois j'ai dit : « ouah, qu'est-ce qu'on va faire pendant ce voyage » et c'était la première fois, et à ce moment-là c'était le plus haut, en altitude, que j'ai vécu, à quatre mille cinq cents mètres, après on est monté à cinq mille, je crois que c'était cinq mille deux cents, quelque chose comme ça, une autre fois, mais après c'était un glacier, après on ne pouvait pas monter plus haut. Ça c'était en Chine. / Ça c'était vraiment pour moi une journée dure, mais qui m'a marquée, mais je suis fier qu'on a fait ça.

M42 : Et est-ce que tu as été touché par la nature à ce moment-là ? Ou est-ce que tu as été, comment tu ?

J42 : Oui, oui, ah oui, oui. La nature, c'était vraiment / pur, donc les villages, il n'y avait pas les routes, les gens ils se déplaçaient en cheval, il y avait des maisons en pierre, avec des cheminées à bois, c'était pas connecté à l'électricité, chaque maison et chaque vallée était complètement naturelle, et il y avait des animaux, des oiseaux, des fleurs, des lacs turquoises, des glaciers, des vallées. En fait, on pensait des fois les vallées étaient tellement immenses que on pensait que, au bout des vallées c'était la fin, mais après il y avait un autre col et une autre vallée après, ça s'arrêtait jamais. Et de voir la différence en fait, quand on était à quatre mille cinq, il y avait que des pierres et pas d'arbres, pas beaucoup d'herbe, rien. Et quand on descend chaque cent mètre d'altitude, on voyait des plantes, la vie revenir, au fur et à mesure, les animaux et tout ça. Ça c'était vraiment impressionnant. On a aussi, au Kirghizstan, on a aussi passé une nuit dans une yourte, où on a pris une petite camionnette qui nous a déposé dans un village dans une immense plaine, à trois mille mètres, trois mille cinq cents mètres d'altitude, je crois c'était, une plaine, et il y avait que des chevaux, c'était une scène, comme les scènes que tu imagines en Mongolie. Il y avait des yacks, des moutons, des chevaux, et vraiment une vallée avec un immense lac, et des maisons en yourte, et des motos en fait, les gens ils se déplacent en motos, ou à cheval, et il y avait que ça. Et c'était

des nomades, et on a passé deux nuits là-haut, avec des nomades, dans les tentes de yourte, et eux ils vivaient leur vie, mais ils avaient aussi une tente pour les gens qui voulaient passer la nuit, pour faire un peu de tourisme, mais c'était, c'était vraiment rien. On arrive, voilà la tente, on était là en train de lire les livres avec ce paysage, et on buvait les thés au lait de yak, et le beurre de yak, et on fait toutes les couvertures, et toutes les tentes et tout ça était fait des animaux autour en fait, de nous. C'était les poils de yak, et tout ça, coloré, teinté tout ça. A l'intérieure de ces yourtes on ne se sentait pas qu'on était au milieu d'une immense plaine, dans la nature, on se sentait comme maintenant, dans une maison, mais dès qu'on ouvre et on sort, on est complètement dans la nature et c'était tellement beau, qu'on pouvait pas s'orienter, avec les distances, tellement que c'était immense, on pouvait regarder une colline, ou une montagne, ou le bord du lac, sur l'horizon, et on pouvait marcher vers là, sans savoir combien de temps ça va prendre pour arriver. On pouvait pas s'orienter, avec les distances, parce que c'était tellement immense. Et je me rappelle que je commençais à marcher, un jour, dans une direction, et je me suis retourné après, et j'ai vu, où il y avait les tentes, les yourtes, et j'ai dit : « ah, j'ai marché ça », et j'ai regardé là, dans la direction où je voulais marché et il me semblait pas plus près que le départ. Et c'était une expérience que j'ai jamais eu avant, où j'ai marché et j'ai vu la distance derrière moi, et j'ai compris que j'ai marché une grande distance, mais quand j'ai regardé où je voulais marcher c'était pas plus près [rires]. J'ai dit : « ouah, ça va me prendre combien de temps pour arriver là, à cette montagne ». En fait il y avait des contours de ces vallées qui même changeaient, que je ne pouvais pas voir avec mon œil, ce qui était devant moi pour de vrai. Parce que j'arrive dans un endroit que je n'ai pas vu et c'était immense, ça changeait. Et chaque fois que je marchais un kilomètre ça changeait, mais on ne peut pas voir devant nous, même quand c'est, on pense qu'on voit, mais on est désorienté un peu par les distances, et l'orientation.

M43 : Vous êtes restés quelques jours, là, ou un jour ?

J43 : Oui, je crois qu'on est resté deux jours, sous la tente. Oui, avec les gens, qui ne parlaient pas vraiment anglais, mais ils nous ont donné à manger et à boire. C'était prévu, on a payé une somme pour rester là, avec les repas compris.

M44 : Est-ce que t'as pu les rencontrer quand même malgré le langage, est-ce que t'as pu ?

J44 : Oui, oui, on faisait partie de leur vie, il y avait leur famille, les enfants, autour de nous, qui s'intéressaient à nous, qui jouaient avec nous.

M45 : Il y avait une de ces rencontres qui t'a touchée particulièrement avec une de ces personnes-là, ou ?

J45 : Oui, oui. Quand on / alors, quand on était en Chine, c'était vraiment presque les mêmes cultures, parce que on passait du Kirghizstan, en Chine et c'était juste des autres vallées du Hindou-Kouch en fait. Mais les gens qui habitaient là en Chine, ça commençait les villes tibétaines, c'est aussi les nomades et donc quand on était près du tibet, en Chine, en haute altitude, on avait une autre expérience où on dormait dans une autre tente de yourte, sur la pleine, et ces gens-là, ils étaient supers. Donc on dormait avec eux dans leur tente, ce n'était pas une tente séparée. Je parle d'une autre expérience, on est en Chine. Donc on arrive en cheval, depuis un village de, qui touche le Tibet, en Chine. On monte à trois ou quatre mille mètres d'altitude aussi, à cheval et on arrive dans une vallée où ils ont planté les tentes, pour cette saison, pour les animaux, et c'est des nomades. Et on a déjà organisé une nuit avec eux, y compris le voyage à cheval avec le guide et les gens qui vont nous accueillir. Donc quand on arrive, on va juste lâcher le cheval, et on arrive sous la tente, et c'était chauffé avec le caca des vaches, ou le caca des yaks et du cheval en fait, qu'ils cherchent sur la plaine, et après ils mettent dans un espèce de feu, et ça fume à l'intérieur, donc il y a beaucoup de fumée et c'est ça qui fait la chaleur dans la tente, mais tu respires beaucoup de paille, de caca de vache, de choses, il y a beaucoup de particules dans l'air et on était dans la tente, et il y avait une dame habillée style tibétain, avec beaucoup de bijoux autour de son cou, c'était des pierres semi-précieuses, multicolorées, etc., et beaucoup d'habits, des couches et des couches sur elle. Il y avait un autre monsieur qui était habillé un peu moderne. Il avait des vestes comme nous on a ici en hiver, avec des doudounes. Mais il vivait comme ça, et quand on arrive, on dormait dans la tente, il n'y avait que une tente, on a dormis dans la tente avec eux. Ils ont fait une place avec beaucoup, beaucoup de couvertures qui fait le fond, et beaucoup de couvertures qui fait la couverture en fait, et on est bien roulé dans tout ça, parce qu'ils avaient peur qu'on va avoir froid, parce que la nuit il faisait, je sais pas, moins dix dehors, et à l'intérieur il n'y avait que la cheminée avec le caca qui brûlait, mais des fois c'est éteint et tout ça. Donc ils ont dit / elle a chanté un moment, en tibétains, des chansons, et on partageait aussi. Donc on avait, ils étaient intéressés par des outils qu'on avait et qui s'appelaient des nomades, qu'on a acheté en France, au vieux

campeur ou quelque chose comme ça. En fait c'est une fourchette, cuiller et couteau, design en fait qui fait que c'est très compact avec une protection au-dessus et quelque chose qui va autour du cou, et on avait tous les deux un pour manger quand on avait rien. Donc on utilisait ça là, le soir-là sous la tente, quand ils ont donné à manger, c'était des pommes de terre, et des morceaux de viande et des carottes et des choses comme ça. Et on mangeait ça avec les cuillères qu'on avait et ils étaient impressionnés par le design, comme c'était utile ce qu'on avait et ça nous a juste donné l'envie de leur donner. Donc, on donnait quelque chose en France qui s'appelait un nomade, à des nomades [rires] en Chine. Et ils étaient tellement heureux qu'on a partagé ça avec eux, que on a juste donné ça, en cadeau, et elle le met autour du cou, et elle a dit merci et elle a gardé ça. Et on a échangé d'autres histoires, ils ont dit, ils étaient impressionnés de notre âge, parce qu'on avait trente ans chacun, presque. Ils ont dit : « vous avez pas d'enfants », on a dit : « non », ils ont dit : « ben ce soir, ici, dans la tente, faites des enfants » [rires], mais on était vraiment, la tente faisait peut-être quinze mètres carré à l'intérieur et tout le monde était dedans. Et ils ont dit : « ce soir faites des enfants, sous les couvertures, là » donc on blaguait et tout ça. Et avec eux, Clem, avec la dame elle est partie chercher de l'eau de la rivière avec des tôles de dix, vingt litres quelque chose comme ça. Peut-être un dans chaque main et / Clem a dit : « oui, oui, je vais vous accompagner ». Donc ils sont partis loin, et avec l'eau, et la dame elle remplissait l'eau, dans la rivière, et c'était super lourd. Et normalement elle faisait ça toute seule, et Clem a aidé, et Clem avait peut-être un seau de vingt litres, et la dame avait deux ou quelque chose comme ça, et Clem a dit c'était tellement froid et lourd de faire tout ce trajet, et la dame elle faisait plusieurs fois par jours, peut-être pour chercher l'eau. Clem elle était marquée par ça, comme c'est dur de chercher l'eau, à moins dix degrés, dans la rivière, et avec la neige et tout ça. C'était vraiment super beau, et on était vraiment coupé de la vie moderne, c'était la vie nomade, à cent pour cent. Et ça nous a marqué, beaucoup. Et les gens étaient supers accueillants, supers heureux, et on aimait bien passer la nuit, avec eux. Au Kirghizstan et en Chine, oui. Dormir sous la tente avec ces gens-là c'était une bonne expérience. Et on avait rien à faire à part communiquer, comme on peut, chanter, on avait que la lumière de la cheminée et tout ça pendant la nuit. Après on dormait, et on avait pas froid parce qu'on avait tellement de couverture sur nous, même s'il faisait froid. C'était vraiment incroyable, oui. / Mais j'avais peur parce que les chevaux n'avaient pas de sabots, ils avaient justes leurs pieds et il y avait une couche de neige comme ça, et des petites rivières, et on montait et on descendait les vallées avec la neige, et plusieurs fois les chevaux ils glissaient dans un ravin comme ça, et qu'on on

traversait la rivière ils glissaient sur la glace ou la pierre ou quelque chose comme ça, ou la neige. Et j'avais vraiment peur, on a fait peut-être trois ou quatre heures de cheval pour arriver. Et puis j'avais vraiment peur que Clem va tomber, dans l'eau à moins cinq degré, [rires] et on avait pas de moyen d'être à l'abri facilement, ou d'être, je ne sais pas, de retourner, c'était vraiment comme dans ma pensée de, aux Etats-Unis, de « wild west ». C'était le cheval, et la prairie, et la montagne et tu pouvais pas faire un retour, il faut juste continuer, et il y a des choses qui arrivent sur le chemin, et si tu avais de la chance, tu arrives en bonne santé sinon [rires] tu trouves d'autres moyens de te sauver.

M46 : Est-ce que tu as le sentiment que pendant ce voyage ton rapport avec les gens il a changé ? par rapport au début du voyage, ta façon que tu avais de rencontrer au fur et à mesure du voyage, t'as l'impression que ça a changé, ou ?

J46 : Oui, oui / c'est vrai que je vois le monde différemment depuis le voyage. Je suis changé par le voyage / je suis changé, le regard sur les autres gens a changé.

M47 : pendant le voyage ?

J47 : Oui c'est sûr, oui c'est sûr, c'est / je savais après que c'est possible de juste se rapprocher des gens comme ça partout dans le monde avec humanité, et générosité, comme ça, et être le bienvenu, les étrangers, même complètement étranges, très loin, on avait vraiment le sentiment que c'était possible de s'engager avec des gens, / partout, si on arrive avec des bonnes intentions et / on avait déjà voyagé avant le tour du monde, un peu, dans certains pays, donc on avait appris pendant ces voyages, comment se rapprocher des gens, traiter les gens, parler, d'être respectueux des cultures, des gestes. / De faire confiance au gens, dans certaines situations, et on utilisait cette connaissance pendant le voyage mais c'était bien plus développé et amplifié pendant le tour du monde parce que ça durait si longtemps, on a bien perfectionner en fait notre manière de s'engager avec des gens inconnus et des autres cultures pour être bien reçus et respectés par eux, aussi en même temps respecter leur vie et compter sur eux, des fois quand on a pas d'autres moyens de, **on a pas de** contrôle de toutes les situations quand on voyage, il faut avoir confiance dans les gens que tu ne connais pas des fois, qui ont ta vie et ton destin, un peu, dans leur mains, et il faut juste avoir confiance que ça va bien tourner des fois, et c'est pas toujours facile, mais il faut le faire, et à

chaque fois qu'on faisait ça, ça marchait pour nous. Ça marche pas toujours, mais, on avait pas trop peur de se laisser aller un peu, et on savait que ça va bien tourner pour nous. /

M48 : C'est ce qu'on disait un peu avant, est-ce que tu as le sentiment de toi avoir changé ? pendant le voyage ?

J48 : Oui, oui. / je sais que, pendant qu'on a fait le voyage que, que j'ai bien mesuré dans ma tête, en fait, le monde. Parce que j'ai fait le tour, j'ai une autre perspective de la distance, les cultures, les autres gens sur la planète, à quoi ça ressemble un peu, tellement c'est immense, mais petit en même temps. Donc j'ai bien une idée maintenant de / de la planète un peu, comment voyager / et la taille de la planète. Et peut-être en fait dans mon esprit c'est plus grand que j'ai imaginé, mais je peux visualiser tout, moi je suis une personne qui préfère visualiser / tout à la fois, je suis pas quelqu'un qui est concentré sur les petits détails sans voir l'image totale. Moi je préfère voir l'image totale et après comprendre les choses qui se passent en détail. Mais après avoir vu l'image totale. Et ça m'a permis de faire ça, on a pas vu toute la planète, mais quand même on a, quand on a fait le tour du monde on a dit « aouh » on a vu des continents, sans le continent de l'Afrique. Mais on a vu les autres continents, et ça m'a donné une perspective sur les choses qui était responsable pour moi, parce que je suis quelqu'un qui est comme ça. Et aussi, c'était quoi la question ?

M49 : Est-ce que tu as le sentiment d'avoir changé par ce voyage ?

J49 : Oui, les sentiments, oui, ils ont changé, parce que oui, je / il fallait. En fait quand on va séparer les politiques et les préjugés, de ce qu'on a appris dans chaque culture, des autres cultures, quand on est dans les autres cultures on a une autre image, un autre sentiment, par exemple, moi j'ai grandi aux Etats-Unis, et je ne pensais jamais aller en Russie ou en Chine, par exemple, mon grand-père il était dans la guerre de Corée, ou c'était, et mon oncle il était dans la guerre du Vietnam par exemple. Et toutes les deux guerres là, c'était la guerre contre les Chinois, dans certains cas en fait, c'était les coréens et les chinois, et les vietnamiens et les chinois. Donc pour moi la Chine c'était un pays adversaire. Mais ça m'a donné envie de le voir aussi. Et je suis content que maintenant j'ai traversé la Chine comme ça. Et je suis pas, je suis pas venu à Shanghai dans un Mariotte mais on a traversé la Chine. Et ça m'a donné un autre sentiment sur la Chine que je ne pouvais pas avoir. La Russie pareil, c'est intéressant, donc moi je suis quelqu'un qui préfère que le monde soit plus proche, et je suis content que j'ai fait le voyage aussi dans d'autres pays que je

connaissais pas pour comprendre les pays, et qui ne comptais pas uniquement sur juste ce que je lis dans les journaux, ou ce qu'on voit à la télé, etc. Donc pour moi c'était magnifique de d'avoir la possibilité de faire ça, d'avoir pris des photos, d'avoir rencontré les gens, etc. Et les sentiments sur les choses, oui, c'est un peu ça. Moi je suis toujours positif sur les choses comme le monde peut être plus connecté et plus proche.

M50 : Et quand est-ce que tu as commencé à penser au retour dans ton voyage ? Est-ce que tu sais quand tu as commencé à penser au retour pendant le voyage ? Est-ce que jusqu'au dernier jour t'y a pas du tout pensé ou ?

J50 : Oui, je crois que / on adorait voyager, en Amérique du Sud, dans ce qui s'appelle l'Altiplano, au Pérou et en Bolivie. Je crois que quand on était en Bolivie, on était complètement bouleversés par la beauté de ces endroits, et les peuples, comme ils étaient gentils, comme ils s'habillaient, comme ils étaient, des gens, qui habitaient dans ces endroits, et on aimait beaucoup, la Bolivie c'était peut-être un des pays, top trois, dans nos pensées, où on était complètement dépaycé. Mais après quelques semaines en Bolivie, mais aussi quatre mois en Amérique du Sud où on mangeait beaucoup de pomme-de-terre de toute sorte, cuit à la vapeur, avec une ou deux carottes à côté sans sauce, sans piment, rien. Après on s'est dit, ouah je veux juste manger une pizza, chez moi, à Philadelphie ou quelque chose [rires] ou quelque chose que je connais. C'était parce que j'étais avec une française aussi, qui se focalisait sur ce qu'il y a à manger et on a vraiment mangé trop de pomme-de-terre sur l'Altiplano, après on s'est dit si jamais je n'en mange plus jamais encore dans ma vie, c'est peut-être une bonne chose. Et on avait vraiment envie peut-être quelques jours-là, d'être chez nous et d'arrêter, parce qu'on était, il y avait déjà, on était malade / peut-être quelques mois à la fois, on était jamais, nos estomacs ont changé avec le voyage aussi et on était pas vraiment comme nous étions avant, à la fin du voyage, notre système a changé, on voyageait tous les deux trois jours, on changeait d'endroit, on portait toujours les mêmes chemises, et pantalons, et chaussures, etc. Et oui il y avait des journées où on s'est dit tous les deux pourquoi on est là, pourquoi on est pas en France et aux Etats-Unis, mais à la fin de tout ça on était vraiment fiers de ça. Et surtout parce que, je ne veux pas dire que pour nous la Bolivie, c'était pas un pays qu'on voulait quitter, c'était l'inverse, c'était juste vraiment [rires] quelques fois on a fait des blagues comme oui les pommes-de-terre à vapeur c'est tout ce qu'on a à manger depuis des semaines, pourquoi on fait ça, est-ce qu'il y a d'autres choses à faire, ou est-ce qu'on va rentrer chez nous. Et

c'était ces moments-là où on discutait de terminer le voyage. Mais on est content de, / on a fait l'Equateur, le dernier pays, et c'était bien parce qu'on a vu un type de nature qu'on a pas vu ailleurs pendant le voyage.

M51 : Est-ce que vous pensiez déjà à qu'est-ce que je vais faire après, à l'après voyage, vous commencez à y penser ou c'était encore loin ?

J51 : Oui, oui, non on pensait à notre voyage, on vient de

M52 : Non mais je, pardon, pas à d'autres voyages, qu'est-ce que vous alliez faire après le voyage, où vous allez vous installer, qu'est-ce que allez faire ?

J52 : Oui on savait, depuis le début que ça va se terminer à Washington DC, pour trouver un travail et commencer une vie, là-bas. Parce qu'on s'est dit qu'il n'y a que à Washington, qu'une française et un américain qui a un diplôme européen, qui vient de faire le tour du monde, qui ont pas travaillé depuis un an, c'est que à Washington, sur la côte est, parce que moi je suis de la côte est. C'est que à Washington qu'il y a ce type de travail pour nous, avec les gens qui vont regarder notre CV et qui vont dire : « ah oui, un tour du monde, en Chine, en Bolivie, ça nous intéresse pour le type de travail qu'on a pour vous. » Parce que à Philadelphie, il n'y a pas le même type d'organisations, d'entreprises, de, ils vont voir ça, comme négatif, mais on pensait que Washington DC, comme c'est très international, il y a beaucoup d'ONG, de groupes, il y a National géographique qui est basé là, tout ça. Pour les gens à Washington DC, ils voient ça souvent, c'est diplomatique, c'est, on a vu, on a rencontré d'autres gens qui ont vécu longtemps dans le pays, ça c'est normal pour Washington DC, mais pour Philadelphie, ou Pittsburg ou je ne sais pas où, ils vont voir ça comme : « ça ne nous intéresse pas ». Donc on s'est dit, oui on va se sentir mieux à Washington DC, avec les autres gens qui sont focalisés sur l'international.

M53 : Et est-ce que vous avez essayé de rentrer en contact avec des amis pour préparer le terrain, ou la famille ?

J53 : Pas trop, on avait déjà des copains qui vivaient en collocation à Baltimore près de Washington DC, et on a déjà prévu que quand on arrive, on va vivre avec eux, on va louer une chambre, avec eux, dans une grande maison qu'ils ont. Il y avait trois autres copains à moi, plus nous deux, Clem et moi, et on faisait de la collocation avec eux. Et on cherchait un travail, on vivait à Baltimore et

on cherchait à Washington DC, c'était à quarante-cinq minutes en train. Et eux ils étaient là, et on avait déjà organisé ça, et on savait pas combien de temps on va rester en collocation. Après on a quitté ça, et on avait notre appartement à Washington DC tous les deux.

M54 : Et est-ce que tu avais des doutes sur toi, à te réinsérer, à trouver du boulot ?

J54 : Oui, j'ai touché, j'ai parlé un peu de ce sujet dès le début, où moi je n'avais pas de doute en fait, c'était vraiment, parce que quand je suis arrivé en France j'avais des doutes, parce que je suis pas français, je parlais pas très bien français à l'époque, et toujours pas exceptionnel, donc quand je suis arrivé en France, c'était pour moi, ça c'était vraiment le premier pas que j'ai fait où je ne savais pas si je pouvais faire ma vie en France ou pas. Après c'était différent, parce que, après le voyage c'est une sorte de rentrée pour moi, aux Etats-Unis, dans ma culture, là où je suis né, donc j'avais plus confiance en moi, que ça va marcher, que peut-être pour la moyenne des personnes, parce que j'ai déjà trouvé un travail, une carrière à Strasbourg, en France. Et ça me donnait beaucoup d'espoir pour ma vie aux Etats-Unis.

M55 : Mais tu n'avais pas peur du fait de pas avoir travaillé, d'avoir voyagé pendant un an, de pas réussir à retourner au travail tous les jours ?

J55 : Oui il y avait beaucoup de gens qui nous ont dit un an sans travail ça va être dur pour toi.

M56 : Et toi tu pensais que ça allait être dur ou tu avais confiance ?

J56 : Non, non, / je m'enfichais un peu, je me suis dit : « écoutez pour moi, pour les autres gens peut-être, si moi j'ai travaillé chez Renault par exemple, et j'ai fabriquer des voitures en France, et j'ai fait un tour du monde, et je reviens et je dis, je repostule chez Renault ou Peugeot pour retravailler, ils vont dire oui, mais tu as pas travaillé depuis un an, on a pas de poste pour toi. ». Mais comme moi, en fait, ma carrière était déjà basée sur le fait que je voyage, et que je fais des déplacements, et c'est basé sur l'international. Et pour moi, dans ma tête, le fait que j'ai voyagé comme ça pendant un an et que j'ai visité seize pays que j'ai pas visité avant, c'était que positif sur mon CV. Parce que les choses que j'ai fait dans ma carrière, j'ai le diplôme de commerce international qui est un diplôme du Pays-Bas. Déjà ça marche bien en Europe avec ce diplôme, mais je pensais que si je rajoute des autres voyages, des autres expériences, je vais pouvoir mieux comprendre le monde, je vais mieux expliquer ça dans des entretiens pour le type de travail que je

cherche, ça peut être un point positif pour moi. Et, mais comme j'ai dit, si j'étais mécanicien, ou ingénieur, ça compte pas / le fait que j'étais en Chine, si je suis ingénieur, mais le fait que je suis / commercial et que je fais des déplacements à l'international, dans des autres pays, ça aide, ça aide un peu, et ça a aidé à Washington DC, c'est pour ça qu'on est arrivé à Washington DC et pas à Pittsburg. Parce qu'à Pittsburg, ils sont pas focalisés sur la Chine par exemple, ou, mais à Washington DC il y a plein de sortes de disciplines et domaines qui regardent ailleurs dans le monde et que c'est positif d'avoir vu le monde un peu, c'est pour ça qu'on est arrivé à Washington DC tous les deux.

M57 : Est-ce que tu pensais que tout serait comme avant ?

J57 : Non, / non et déjà, je pense, parce que / on est parti de la France, mais on ne va pas revenir en France. Et donc c'était sûr que dans notre cas ça va changer parce que on part de la France, on fait un tour du monde, et on reste aux Etats-Unis. Donc c'était certain que ça va changer, mais c'était, mais même sans ça, dans nous, beaucoup a changé, on est revenu avec un autre esprit, et notre couple a changé aussi, parce qu'on le faisait en couple. Et ça a enrichi en fait le couple, ça pouvait être négatif, des fois aussi, je suis sûr qu'il y a des gens qui partent ensemble en couple et ça tourne peut-être dans le négatif. Mais pour nous, le fait qu'on pouvait faire ça et être ensemble tout le temps, vingt-quatre sur vingt-quatre pendant un an, il y a même, mes parents, très peu de gens que je connais qui étaient vingt-quatre sur vingt-quatre à côté de leur épouse, pendant un an, et ça nous a, après on a réfléchi sur cette période et on s'est dit si on peut faire ça vingt-quatre sur vingt-quatre, ensemble pendant un an alors on peut tout faire ensemble. Et oui, c'était un point positif et ça nous a changé, parce que avec ça derrière, on pense souvent au fait qu'on était ensemble tout le temps et que on peut le faire, et ça n'a pas changé pour le mauvais, mais ça a changé pour le bon.

M58 : Et quand je t'ai demandé au début de me décrire ton parcours, tu me l'as décrit jusqu'à ton retour, en France, pourquoi tu as mis ça dans ce tour du monde ? Et pourquoi être revenu jusqu'en France ? Tu vois, pourquoi l'avoir mis dans le tour du monde et pourquoi être revenu ici ?

J58 : Il y a peut-être deux choses, / parce que c'est lié, c'est un peu lié, il y a une chose qui, / il y a le tour du monde qui a provoqué des changements dans nous, et dans nos carrières, et dans la géographie des pays, qui a provoqué un autre changement, et tout est lié à la fin. Mais aussi parce

que ça fait une boucle, un peu. Quand je parle de mon copain Mohammed par exemple, d'Iran, il rentre souvent en Iran, mais que pendant quelques semaines ou quelques mois et après il revoyage, avec son vélo, pendant des mois et des mois, il a son vélo et il fait son tour du monde, et ça fait dix ans qu'il fait ce type de tour du monde, mais il rentre peut-être deux ou trois fois par an en Iran. Mais c'est pendant ces dix ans il a continué à voyager de cette manière, et ça n'a pas arrêté pour lui, et même s'il rentre, il repart aussi. Mais pour nous je pense que ça fait une boucle, on habitait à Strasbourg, on est parti, on a fait un tour du monde qui durait douze mois, et après on a rebaser nos vies sur ça, mais en fin de compte on savait pas, même il y a deux ans on ne savait pas qu'on allait réhabiter à Strasbourg, et ça fait une vraie boucle pour nous, parce que on est parti de Strasbourg il y a huit ans, et enfin on est revenu, et on peut le voir de cette manière aussi. Ça dépend, si on pensait de, parce qu'on a habité dans d'autres pays aussi, entre temps, comme en Angleterre, donc les quatre ans en Angleterre, on était pas chez moi aux Etats-Unis, on était pas chez Clem en France, on était ailleurs, et c'était comme un autre voyage, qu'on a fait en Angleterre, une autre expérience. On vivait à Londres quatre ans. Et voilà, et après on est revenu en France. Et la raison pour laquelle on était en Angleterre, c'était parce que après le voyage autour du monde, on est arrivé à Washington DC et on commençait la carrière, donc ma carrière était dans la politique globale risque, en fait sur l'économie et les risques des cultures politiques, et comment c'est utilisé par des entreprises et des autres organisations pour faire des mesures qualitatives et quantitatives sur leur chiffre d'affaire sur leur investissement, ou leur marché etc. Donc je faisais ça à Washington DC, pour l'entreprise, et ils étaient intéressés sur mon CV parce que j'avais ce type d'expérience, donc j'avais une certaine connaissance du monde. Et ça m'a donné un autre trajet, parce que avant je vendais des, à Strasbourg, j'étais vendeur, en Europe, dans plusieurs pays je voyageais, mais je vendais des produits chimiques, donc c'était de la colle, le mastic, et je vendais ça en grande quantité, partout en Europe, pour une société alsacienne. Et après quand je suis arrivé après le tour du monde, je ne vendais pas des produits chimiques, mais je vendais une certaine connaissance, une certaine vue sur le monde, de politique, et ce monde-là, n'était pas vraiment dans mes pensées avant d'habiter à Washington DC, c'est d'être vraiment dans chaque société, en train de guider chaque société pour donner une vue sur le monde. Et ça existe dans Washington DC, et j'ai commencé à travailler sur ça là-bas, et Clem a commencé dans une ONG qui était une association pour le chocolat. Qui aidait les gens en Afrique, par exemple, à faire le développement durable de cacao, de toute la chaîne de cacao, d'être plus sain, plus juste, etcetera.

Donc ce type de choses ça se fait à Washington DC, dans les ONG. Et moi j'étais dans un autre type de chose. Et après cette expérience à Washington DC, ben une autre capitale où c'est possible de faire ce type de choses c'est Londres. Et ça nous a permis en fait de quitter les Etats-Unis, on s'est dit : « oh oui, peut-être les Etats-Unis, on va regarder ailleurs » on s'est dit est-ce qu'on revient en Europe ou on reste aux Etats-Unis. Et on s'est dit : « on va jeter un œil sur l'Europe et on est resté sur Londres en fait, pas Paris, ou Amsterdam, ou Berlin », il y avait quelque chose à Londres qui avait, / pareil qu'à Washington DC, il y avait les mêmes types de sociétés à Londres. Et on a fait dans nos carrières, un petit changement où on a muté à Londres avec les carrières qu'on a commencé à Washington DC, et ça continuait en fait ce trajet qu'on a commencé, et toujours cette vue sur le monde, le chocolat pour Clem, et le politique et le commerce pour moi. Et ça nous a permis de vivre quatre ans à Londres, et c'était une super expérience pour les carrières etc. qui a même, nous a permis de revenir à Strasbourg, avec nos carrières, et vivre ici à Strasbourg grâce à ces expériences à Londres et à Washington DC, donc c'est un peu lié en fait. Si on a pas fait un tour du monde, on a pas travaillé à Washington DC, et complètement changé notre carrière, et si on a pas fait Washington DC on a pas fait Londres, et si on a pas fait Londres on est peut-être pas revenu à Strasbourg. Donc, c'est plus lié que ça, et le fait qu'on était toujours en mouvement de un pays à l'autre, c'est un peu notre tour du monde qu'on a fait. Il y a deux versions en fait, il y a une année, en fait ça a complètement changé notre vie pour les derniers huit ans après cette expérience.

M59 : Et comment as-tu partagé ton expérience du tour du monde, avec la famille, tes amis ? Est-ce que tu en as parlé, est-ce que tu ?

J59 : Ouais, ouais, il y avait déjà une partie de ma famille qui suivait le blog, donc ils avaient pas mal étudié le voyage, ils suivaient ça avec nous, un peu décalé de quelques semaines, mais en temps réel, comme ça, il y en a d'autres où on a montré des photos, on faisait des séances quand on est arrivé aux Etats-Unis, et peut-être en France où on avait l'ordinateur, où on a montré des photos pendant une heure, aux gens qui étaient intéressés, comme ça, avec des explications de voyage. Oui, c'est tout ce qu'on a fait, oui, en fait j'ai imprimé quelques photos de voyage, qui étaient sélectionnées pour être sur le mur dans le bureau là où je travaillais à Washington DC, ils ont demandé, les gens qui travaillaient là si les gens ils avaient des photos du voyage, j'ai dit : « oui, oui, oui » et puis ils ont imprimé sur grand formats, trois ou quatre images que j'ai fait que, ils sont peut-être toujours dans le bureau à Washington DC, du voyage, et on en a quelques-unes ici, des

images qu'on a pris, et qui sont sur les murs. Et voilà, qui reste, il y a des petits souvenirs, par exemple, à droite à gauche. Il y a des petits souvenirs qu'on a gardé de ce voyage qui sont là, mais maintenant ça a l'air loin de nous. Sauf si je continue l'histoire, dans ma tête de ce qu'on a fait depuis. Mais récemment, juste la semaine dernière on était au Japon, pendant un mois, Clem et moi, parce que actuellement je change ma position de ma société, et j'ai quelques mois entre les deux qui sont libres, et on s'est dit qu'on va retourner au Japon, où on était, pendant le voyage. Donc on est retourné, le mois dernier. Tout le mois de novembre, on était au Japon, pour revivre une expérience au Japon, et on a pensé de faire ce voyage depuis la dernière fois qu'on était au Japon pendant ce tour du monde. [Rires]

M60 : Les boucles se boucles [rires].

J60 : Oui. Donc on a fait le Japon, et c'est le premier pays qu'on a refait depuis ce voyage. Oui, c'est vrai, on est pas retourné en Chine, ou en Inde jusqu'à maintenant. Et au Japon, oui, on a adoré le Japon et on a donné que deux semaines au Japon, la première fois, parce qu'on pensait que c'était hors de prix, et en fait c'était cher, mais pas si cher que ça, et c'était tellement agréable, et facile à gérer les comptes, et tout ça, qu'on pouvait rester plus longtemps, un mois, comme dans d'autres pays, on a donné un mois, et on a regretté d'avoir donné que deux semaines au Japon, donc on a refait le Japon le mois dernier, on est resté un mois.

M61 : Bon tu en as déjà un peu parlé, donc ça peut être une question courte ou pas, comme tu veux. Penses-tu que ce voyage t'a transformé pour la vie ?

J61 : Oui. Oui, c'est sûr, / on a confiance en nous qu'on peut voyager, on a confiance en notre couple qu'on peut supporter des durées de un an ensemble sans problème, majeur. Et vraiment le fait qu'on a fait ça, je suis super fier, j'ai même mis ça sur mon CV, parce qu'il y a des endroits sur le CV, loisir, expérience, ou / et je marque que j'ai fait un tour du monde en un an, ça suffit, ou quelque chose comme ça. Et je le mets là parce que je veux que quelqu'un qui regarde le CV voit que c'est quelque chose que j'ai fait, et que je suis fier, et si c'est important pour les gens qui regarde le CV, que je suis prêt à parler de ça, si ils me demandent, s'ils me posent des questions, parce que je pense que c'est un positif qui n'est pas négligeable.

M62 : Alors c'est ma dernière question, si tu devais me dire une seule chose que le voyage a changé en toi, ce serait laquelle ?

J62 : Je pense que dans moi, ça m'a donné la sensation, que ma vie, et la vie en générale, on peut la mesurer en expérience et que c'est les expériences dans la vie qui comptent beaucoup. Une vie sur place, par exemple, avec un tel succès, dans une carrière, ou, je ne sais pas si je suis un artiste ou quelque chose, ou les choses que je fais mais je voyage pas, ou j'ai pas d'autres expériences que de rester où je suis. Pour certains gens, ils préfèrent, ils préfèrent faire que ça, mais moi, dans ma vie, je préfère être interactif avec le monde, et avoir des expériences, et voyager. Et je peux faire tout pour avoir l'opportunité de continuer de faire ça, parce que c'est important pour moi, dans ma vie, à la fin de ma vie, d'être content avec le fait que j'ai voyagé, j'ai vu les choses et je comprends le monde sur lequel je vie. Je sais que pour d'autres gens ils mesurent leurs vies différemment, mais je pense que Clem et moi par exemple, on mesure nos vies par l'expérience, et que les expériences de voyage comptent beaucoup pour nous dans tout ça, et c'est quelque chose qui va continuer pour nous, de continuer à découvrir le monde et vivre par expérience.

M63 : Je te remercie beaucoup.

4.4.2. Retranscription du deuxième entretien de recherche du jeudi 7 décembre 2018 à Strasbourg, durée 1h 45 min. Interviewé : Jo (J), interviewer : Mickael Hetzmann (M).

M64 : Comme je te l'ai dit, j'ai réécouté le premier entretien, et j'aurai juste, dans le cadre de l'autre entretien, deux questions que j'aurais voulu te poser. En fait je me suis rendu compte que tu avais une expérience un peu particulière par rapport aux autres que j'ai pu interviewer jusqu'à maintenant, c'est que tu as pu vivre plusieurs formes de voyage, plusieurs formes d'immersions. Tu es venu en France, t'as vécu plusieurs années en France, puis t'as fait ce tour du monde, puis t'es retourné aux Etats-Unis, puis l'Angleterre, et je voulais savoir, tu as vécu en France combien de temps avant de partir ?

J64 : Quatre ans, / et / trois ans avant, donc un an en Allemagne et deux ans aux Pays-Bas.

M65 : Deux ans aux Pays-Bas, puis quatre ans en France.

J65 : Sept ans, sept ans que j'habitais en Europe avant de partir.

M66 : D'accord. Et moi je voulais te demander, est-ce que toutes ces expériences là, ça t'a permis de développer des compétences interculturelles pour rencontrer, et est-ce que tu penses que ce que tu as construit pendant le voyage, d'avoir été dans plusieurs pays, d'avoir pu rencontrer, tu penses que tu as développé les mêmes compétences ou c'est une façon différente ?

J66 : Oui. Le fait d'habiter et c'était de m'intégrer dans les cultures différentes ça m'a permis de mieux comprendre les challenges, quand on est en voyage, adopter la nourriture, adopter le mode de vie, à être, à être / à l'écoute des autres gens, comment ils sont, à être mieux, comment / comment apprendre quelques mots dans leur langage pour pouvoir communiquer, comment écouter pour capter quelques mots pour mieux communiquer et tout ça. Donc il y avait déjà, ces expériences dans d'autres cultures qui, c'est comme si j'avais déjà des outils, prêts à utiliser. Donc, j'avais l'habitude en fait, de m'intégrer ou de rencontrer des situations pour moi pas normales et de m'adapter à ça.

M67 : D'accord, et, est-ce que le fait, un moment donné tu me parlais que ce voyage autour du monde t'a permis d'avoir une vision plus globale, tu le vois comment, comme une accumulation de différents pays ? Ou le fait d'avoir traversé différents pays, d'avoir, ça t'a donné un autre rapport ? Tu le vois comment ?

J67 : Oui, je crois que dans ma tête je voudrais peut-être communiquer que ça m'a donné une idée de la taille de la terre, et que sur la planète, que il se passe plein de choses chaque jour. Et quand j'imagine que tous les endroits où j'étais pendant le voyage, que il se passe des choses tous les jours, et que moi je suis ici dans mon salon, et il se passe quelque chose, mais sur la planète tous les jours il passe tellement de choses que c'est incroyable à penser combien de choses se passent. Mais ça me donne une idée et un respect, comme c'est vaste le monde, et que chaque village, chaque ville, chaque paysage, il se passe des choses chaque jour, avec ou sans moi, il se passe des choses, et c'est incroyable le nombre de choses qui se passent chaque jour sur la planète, ça m'a choqué un peu, de penser qu'il se passe tellement de choses à la fois.

M68 : Et c'est ma dernière question par rapport à ça, est-ce tu penses que tu avais la même volonté de t'intégrer comme par exemple quand tu es venu vivre en France ou en Allemagne, ou en

Angleterre, quand tu rentrais dans un nouveau pays, est-ce que tu voulais essayer d'avoir cette même volonté de t'intégrer, ou est-ce que c'était plus aléatoire, plus, enfin c'était plus ?

J68 : Oui, oui, s'intégrer, oui, mais c'était peut-être un peu différent parce que chaque pays, chaque culture, on savait qu'on va rester un temps, une durée définitive de quelques semaines ou quelques mois, donc j'ai pas essayé d'apprendre le langage Thaï par exemple, parce que c'est très compliqué. Donc j'ai juste appris quelques mots qui aident à voyager et à communiquer. Mais j'ai jamais pensé que un jour je vais parler thaï, par exemple [rires]. Mais quand je suis arrivé, en Thaïlande, je vais utiliser la Thaïlande, comme exemple, il y a déjà des chemins à prendre pour faire des expériences que t'as déjà en tête de leur culture. Donc t'arrives / à Ko Lanta, ou quelque chose comme ça, et il se passe des choses à Ko Lanta qui sont peut-être pas la vie normale de chaque thaï, parce que c'est les vacances pour les gens partout dans le monde et qui arrivent là-bas, pour voir ça. Donc, on essayait de s'intégrer, par exemple en Thaïlande, mais en même temps on était bien dans les / dans les chemins avec les autres gens qui arrivent en Thaïlande pour avoir des expériences, donc on avait des expériences un peu plus contrôlées et pas vraiment beaucoup d'expériences comme les gens qui habitent en Thaïlande toute l'année et les vrais thaïs, etc. Donc, il y avait les deux, mais quand on est arrivé on a essayé d'être respecté et de respecter les autres, de trouver les choses authentiques, de manger comme eux, de voyager comme eux, eux les locaux. Par exemple en Amérique du Sud, on voyageait dans les bus, au Pérou, en Bolivie, et tout ça, avec ceux qui portaient les produits de la ferme, les animaux, des choses comme ça, et nous avec les sacs à dos. Et on a pris quelques heures de bus dans l'Altiplano, comme tout le monde, il n'y avait pas de transports spéciaux pour nous, donc c'était comme tout le monde, on essayait de faire comme tout le monde assez souvent, pour avoir cette expérience.

M69 : Ok, donc ça me ramène à ma deuxième question, c'est, justement par rapport à ce que tu disais par rapport à la Thaïlande, il y a des endroits dans le monde ou certaines villes, où il y a beaucoup de, dans un quartier où il y beaucoup d'auberges *backpackers* avec, des bars *backpackers*, des fêtes *backpackers* et tout ça. Je voudrais savoir quel rapport tu avais avec ces endroits pendant le voyage ? Est-ce que / est-ce que vous cherchiez ces endroits ? Ou vous étiez content de les trouver quand ils étaient là ? Ou est-ce que, quel était votre rapport, ces endroits qui peuvent exister un peu partout dans le monde ?

J69 : Oui on était souvent / lié avec les endroits / où passaient les autres *backpackers*, les auberges de jeunesse, les / les *bed and breakfast*, les / oui, on a rencontré pas mal d'autres voyageurs, mais ce n'était pas toujours le cas, mais dans certaines villes, certains pays, c'était assez facile ou complètement obligé de passer par ce genre d'endroits. Par exemple en Asie Centrale, quand on commençait vraiment /, on était souvent chez les /, on dormait chez les *backpackers hostals* et tout ça parce qu'il n'y avait pas vraiment d'autres choix, c'était difficile de faire des *bookings* dans d'autres accommodations en Kirghize, par exemple, parce que la langue Kirghize et les sites et tout ça c'était pas vraiment traduit en anglais. Donc / quand on voyageait dans certains pays les seuls endroits qui ont mis des annonces et des plaques en anglais c'était pour attirer les gens, ou en français c'était pour attirer des comme nous. Donc on se retrouvait dans les mêmes chemins parce que personne de / en Europe parlait Kirghize couramment, donc on ne pouvait pas faire comme eux, comme un kirghize, comme on était un peu regroupés. Ça c'est un exemple. Mais dans d'autres pays c'était différent, par exemple en Amérique du Sud ils parlent espagnol, donc on peut lire mieux l'espagnol, se débrouiller un peu différemment, voir que c'est marqué « hôtel » ou quelque chose en espagnol, et ça nous oblige pas d'être regroupé parce qu'on a plus de choix. Quand c'est le Kirghizstan et c'est écrit en Kirghize partout, il faut que ce soit écrit en Anglais, ou qu'il y a quelqu'un qui parle anglais à côté, sinon c'est difficile à gérer. [Rires]

M70 : Du coup ça dépendait des pays, ça dépendait des endroits, est-ce que vous êtes restés longtemps, un moment dans votre voyage, dans un endroit *backpacker*, avec ses bars, ses restaurants ? ces

J70 : Oh oui, oui, oui, il y avait par exemple, / en Thaïlande, il y avait, on est allé à Ko Tao. Ko Tao c'était une petite île où beaucoup de gens y vont pour faire de la plongée, donc c'est une île de plongeurs et de voyageurs, et que moitié du temps c'est des gens qui sont là pour passer du temps sur l'île pour faire de la plongée, pour faire leurs vacances. Et il y avait des petits restaurants, des gîtes, / des petits hôtels de plusieurs chambres qui donnent sur la plage etc., qui tournaient chaque jour avec que des voyageurs comme nous, qui étaient plus ou moins pareils, pour chercher les plages, et l'eau. Et toute l'île était comme ça, en fait, ça n'avait pas d'autre économie sur l'île que de faire ça. Et aussi on est allé, on était à Var Kala. Et Var Kala, c'est à peut-être cent ou deux kilomètres au sud de Goa, c'est au Kerala [Inde]. Et là il y avait quelques plages, à Var Kala, où il se passait que vraiment que le tourisme pour les *backpackers*, les gens qui arrivent, pour faire du

yoga, pour voir les plages, pour rester, / pour faire les commerces, les restaurants et ils ont construit les petits restaurants, les petits commerces qui, c'était moins d'un kilomètre de l'eau peut-être, et tout le monde se retrouvait là le soir.

M71 : Et ces endroits-là, quelle place ils avaient pour vous dans le voyage ?

J71 : Quelle place ?

M72 : Vous aviez, est-ce que ça faisait partie d'un tout, c'était un moment où / vous cherchiez absolument à trouver ces endroits, vous étiez contents de les trouver, vous étiez contents de partir, vous étiez contents de, ils avaient quelle place pour vous par rapport à l'ensemble du voyage ?

J72 : En fait c'était, pour nous, ça facilitait les choses, parce que des fois, parce qu'on a passé un mois en Thaïlande, six semaines en Inde, mais on a passé peut-être que cinq jours à Var Kala, quatre jours. Donc quand on était dans ce type d'endroit ça nous permettait de prendre des pauses, de faciliter les choses pour prendre l'air un peu, parce que les autres journées en Inde, on était peut-être dans les grandes villes, au Rajasthan, ou dans les trains, on passait par Mumbai, une énorme ville et tout ça, et on était pas vraiment en groupe avec les autres européens, ou les autres américains. On était tout seuls, comme tous les Indiens. Et après il y avait des endroits où on est arrivés et il y avait plus ou moins que des gens comme nous qui voyageaient, qui étaient là pour bien manger, pour faire la fête, faire la relaxation, faire le yoga, etc. Donc c'était des petites pauses, c'était facile, on mangeait des choses différentes mais aussi il y avait un hamburger de temps en temps, et le reste du temps on est parti, on était dans les pays, complètement perdus sans voir les gens d'occident du tout, pendant des semaines.

M73 : Et dans ces endroits-là, est-ce que vous rencontriez d'autres voyageurs, ou vous faisiez des vraies rencontres, ou vous discutiez ?

J73 : Oui, oui. Par exemple à Var Kala, là en Inde. On était / dans une ville à côté de Var Kala, où tout le monde arrive, avant de prendre des trains ou des bus pour Var Kala, et on était sur le quai pour prendre le train et on a vu d'autres, moi j'ai entendu l'anglais, l'américain parlé par ces gens, ça m'a fait tourner la tête. Il y avait un couple plus vieux que nous, l'âge de nos parents qui étaient là, qui regardaient les trains pour voir si c'était leur train, et j'ai commencé à tchatcher avec eux et ils habitaient en Virginie, aux Etats-Unis, ils passaient beaucoup de temps à voyager aussi, ils

étaient à moitié retraités et / j'ai parlé avec eux, on a pris le train ensemble jusqu'à Var Kala, et après on est resté quatre-cinq jours à Var Kala, on les a vu souvent, dans les mêmes endroits, et on a passé quelques jours sur les plages, quelques nuits dans les cafés, avec eux. Et c'était vraiment chouette et sympa, on a gardé contact. Puis quand on est arrivé aux Etats-Unis après des mois, ils ont suivi notre blog aussi, quand on est arrivé aux Etats-Unis, on habitait à Washington DC, qui était juste à côté de Virginie, là où ils habitent, c'est peut-être une heure de voiture. Donc on a pris la voiture, on est allé chez eux, on passait du temps, on restait quelques jours, on gardait contact. Et ça c'était en 2007, et maintenant on est en 2017. Et je peux te dire que là où je suis maintenant, ces gens-là ils ont passé du temps ici dans cet appartement, ils sont venus une fois ici connaître la petite Pénélope.

M74 : Donc c'est des amitiés qui ont duré au-delà du voyage.

J74 : Oh oui, maintenant ça fait bien dix ans, on fait des vacances ensemble de temps en temps, ils habitent la moitié de l'année au Mexique, à Merida. Nous sommes allés deux semaines au Mexique, quand on a fait notre voyage, et c'étaient eux notre guide au Mexique, pendant deux semaines.

M75 : Et je voulais juste revenir sur le moment où vous les avez rencontré eux ou d'autres personnes comme ça, dans des endroits, en général est-ce tu arrives à te rappeler de quoi vous parliez, de, c'était un moment où, tu disais que c'était un peu comme faire une pause dans le voyage, tu te rappelles de quoi vous parliez, ou ?

J75 : En fait on parlait de voyage, parce que eux c'était des grands voyageurs, ils étaient plus âgés, ils voyageaient depuis longtemps ensemble, les deux-là, et ça faisait partie de leur vie, et nous on était vraiment de débutants, à voyager, beaucoup. Eux ils avaient beaucoup d'expérience, et quand même ils se retrouvaient en même temps dans les mêmes endroits que nous, en Inde. Et on parlait de comment ils voyagent, leur meilleur de voyage, on a vraiment posé beaucoup de question à eux, de ce qui s'est passé avec eux, pendant leur voyage. De leurs idées sur le voyage en Inde. Et ils étaient aussi vachement expérimentés, ils avaient beaucoup d'avis, d'opinions sur les choses, comme cela doit se passer, ils sont à fond dans le yoga aussi, par exemple, donc tout ça pour eux c'était un voyage assez spirituel en Inde, pour eux, parce qu'ils adorent le yoga, et chanter, des choses comme ça, pour la méditation.

M76 : Et toi tu parlais aussi de ton voyage, de ce que vous aviez fait, aussi de choses un peu plus larges, de pensées, de ?

J76 : Oui, oui, de philosophie, / c'était / c'était parfait aussi l'Inde pour ça, parce que l'Inde on fait beaucoup de réflexion sur soi-même. Et on avait, oui on passait des journées dans ce type de paradis, avec la plage et tout ça, on était vraiment relaxe, à l'aise, puisqu'on portait, c'était des chemises et des pantalons, très légers comme ça, en coton, comme tous les yogas, les gens qui font du yoga. Donc on était vraiment dans cet esprit-là, on partageait beaucoup de pensées sur notre voyage, parce qu'on était même pas à la moitié de notre voyage, et ils étaient très intéressés, parce que eux ils restaient peut-être que un mois en Inde. Mais après les sept mois, huit mois qui restaient de notre voyage, ils ont suivi, ils ont appris des commentaires, ils étaient des fans de notre blog.

M77 : Super. Et quand vous partiez de, / pourquoi est-ce que vous ne restiez pas dans ces endroits-là ?

J77 : / Pourquoi ne pas rester ?

M78 : oui

J78 : à Var Kala par exemple ?

M79 : Oui, pourquoi que quatre jours, pourquoi pas deux semaines, pourquoi pas un mois ou ?

J79 : Non on est / c'est pas notre habitude, / on voyage / assez rapidement / mais sans / pas très rapidement mais on savait que par exemple l'Inde, on a donné six semaines et l'Inde est tellement vaste que il faut pas rester trop longtemps sinon on ne voit pas le nord, le sud, est et ouest. Donc je crois qu'on a passé je crois quatre nuits, quatre jours, ou quatre nuits, cinq jours à Var Kala. C'était assez, on a vu ce qui avait à faire là-bas, et on ne voulait pas faire partie d'une communauté de gens pendant des mois et des mois et trouver un travail, et c'était pas dans notre programme pour nous, et on avait vraiment des objectifs à faire, à respecter, pour voyager. Sauf une fois, on s'est implanté, / à Santiago, au Chili. En Amérique du Sud. Et on a loué un appartement pendant un mois, à Santiago. Et c'était la première ville en Amérique du Sud qu'on a fait, après la Polynésie Française, et l'Asie, et on est resté à Santiago dans la ville un mois pour apprendre l'espagnol, pour suivre des cours d'espagnol intensifs. Donc on s'est inscrit dans un cours d'espagnol pour étrangers, et on est resté un mois, à faire que ça, chaque semaine. Et voilà, après ça on parlait mieux

espagnol, on a compris ce qui était nécessaire à donner plus d'acuité à notre voyage, aux trois mois qui restaient en Amérique du Sud. Et après on est parti de Santiago, après un mois.

M80 : Ok, si tu veux maintenant, on passe à l'autre type d'entretien qui est l'entretien d'explicitation. Alors, c'est une technique qui va permettre de se replonger dans un moment précis et on va pouvoir, et c'est un accompagnement, on va pouvoir explorer ce moment. Ce qu'on va rechercher c'est des éléments préréflexifs, c'est-à-dire des savoir-être, des savoir-faire, dont on a pas forcément conscience, par exemple, je vais te demander de choisir une rencontre que tu as faite avec quelqu'un qui parlait pas la même langue que toi, ou juste quelques mots, et où il y a eu une vraie connexion, où tu peux dire qu'il y a eu une vraie rencontre, et comment t'as su, et comment la relation de confiance s'est construite, comment, malgré le manque de mots et tout ça. Donc si tu veux bien, tu as le temps, là on va juste faire deux-trois expériences, donc on a vraiment le temps. Donc je te laisse le temps de trouver, je te laisse le temps de trouver, et après on en discute.

J80 : ///

M81 : Quelqu'un que tu aurais rencontré avec une distance, un local, où il n'y avait pas de langage commun, où tu n'avais pas eu les codes culturels pour décoder. Tu vois ? Voilà je te laisse.

J81 : / Je crois que c'était en Chine, à côté du Tibet, on a rencontré un chinois qui voyageait dans le bus, il s'appelait Wang Bin, et il parlait un peu anglais, mais pas trop. Et quand on est arrivé je crois que c'était à Lang Mussi, et c'est aussi un monastère. Donc la culture autour de cette ville c'est tibétain et chinois, et puis quand on est arrivé, on a fait les choses Clem et moi, séparément, et on a revu Wang Bin en ville aussi, il était un touriste chinois qui faisait du tourisme en Chine là aussi, et on a bien discuter, tchatcher, sans avoir vraiment tous les mots. Et même il a dit, je crois qu'il a dit les choses à faire le soir dans cette ville, c'était de faire le karaoké.

M82 : Et si tu veux bien, choisis un moment où tu, choisis un moment justement où, c'était plutôt dans le bus, ou c'était plutôt après que vous avez eu ce moment de discussion, enfin de, c'était à quel moment ?

J82 : Je crois que c'était dans le bus, et la discussion je crois que c'était sa passion pour prendre des photos, je crois que on avait tous les deux des appareils photos.

M83 : Et toi tu étais, vous étiez assis l'un à côté de l'autre, ou ?

J83 : Oui, peut-être à côté ou devant moi dans le bus.

M84 : Il était devant toi dans le bus ?

J84 : Oui, et on a échangé juste des regards sur les photos qu'on a pris et il avait de très bonnes photos qu'il a pris de, je crois que c'était les derniers

M85 : Est-ce que tu te rappelles si c'est lui qui était rentré en contact avec toi, ou toi, t'as des souvenir de ça ?

J85 : Je ne sais pas c'est peut-être, on a parlé anglais, et / il a dit : « oh, moi aussi, je comprends un peu anglais » et on a tchatcher un peu, parce qu'on parlait aucun mot de chinois, donc ça c'était pas possible, donc c'était vraiment lui qui parlait **un peu** anglais, qui voyageait un peu seul, et il était intéressé, et comme ça on a communiqué un peu avec lui.

M86 : Et à ce moment-là, vous avez / il s'est retourné dans le bus, ou

J86 : Oui, / oui on a

M87 : Il t'a parlé en anglais

J87 : Quelques mots, et on partageait des photos aussi.

M88 : Et vous avez montré l'appareil photo, c'était par des signes, c'était comment ?

J88 : Oui, oh oui souvent on communiquait avec les gestes, les autres mots, les autres exemples, et oui on communiquait comme ça, mais à **la base**, c'était les mots en anglais et sinon c'était des gestes et des.

M89 : Si tu veux bien, on va essayer de rester sur ces moments-là, donc il est assis, tu me dis si je, il est assis devant toi, c'est lui qui rentre en contact avec toi, il te dit bonjour en anglais ou ?

J89 : Je euh // je crois que / il a bien sûr remarqué qu'on parlait en anglais de temps en temps, / à mon avis c'était quelques heures de bus, donc c'était pas les bus de ville, c'était un bus *intercity*, qui duraient trois, quatre heures à la fois, donc on passait quelques heures et à un instant il a peut-être dit / « vous êtes d'où, parce que j'entends que vous parlez anglais », on a dit : « oui on est français, américain » « ah oui, ça m'intéresse parce que, j'ai jamais rencontré un américain, un

français, etcetera ». Et après on a essayé de comprendre ce qu'il faisait d'autre, et il nous a montré ses photos, donc on parlait avec les images, de ces images, de.

M90 : Et dans ce moment où il se retourne, il dit bonjour, il commence à parler, tu ressentais quoi à ce moment-là, tu /, est-ce que tu avais de la confiance, est-ce que tu te demandais, est-ce que tu savais ?

J90 : Oui, oui, c'était / passé / normal, pour nous. Moi personnellement je rentre facilement en contact avec les gens en général, ça fait partie de mon métier de commercial, donc pour moi j'invite souvent les marques, les engagements de communication, avec les gens qui sont autour de nous, qu'on connaît pas, donc ça c'est, ça fait partie de ma vie au quotidien en général.

M91 : Dons tu as ressenti tout de suite que c'était une relation sincère, qu'il n'y avait pas quelque chose en dessous ou ?

J91 : Non, non, on a compris que lui aussi était un touriste comme nous, qui voyageait, pour voir le monde, qu'il aimait prendre des photos, de ces endroits, et nous aussi on était, en fait, / on est rentré dans le même chemin pour les mêmes raisons. Donc on était dans le même bus, dans le même endroit pour voir le même, la même géographie et que qu'on a lu quelque part dans un livre que c'est à voir, que c'est magnifique, exceptionnel et on allait tous les deux en même temps pour le voir pour la première fois. Donc on avait déjà quelque chose en commun, dans la vie.

M92 : Et quand tu donnes ta confiance comme ça à quelqu'un, tu te bases sur quoi, est-ce que tu saurais me le dire ? Là quand il se retourne vers toi et te pose, parce que j'imagine que dans le voyage, il peut arriver des fois que des gens ils viennent, ils disent bonjour mais c'est pour vendre quelque chose. Comment tu savais qu'à ce moment-là, est-ce que tu arrives à dire comment tu ressens que, ben c'est une relation sincère, que ce n'est pas pour vendre quelque chose, ou est-ce que tu te dis j'y vais et on verra, est-ce que tu laisses une chance à la relation de se faire, et tu évalues au fur et à mesure ?

J92 : Je crois qu'il a montré un peu de respect pour le fait qu'on s'intéresse à lui parce que on est des étrangers, et qu'il n'a jamais rencontré des gens comme nous avant.

M93 : Ok quand tu dis, il nous a montré du respect, qu'est-ce qu'il a fait pour montrer du respect ?

J93 : Juste que son intérêt c'était pas agressif, c'était vraiment par curiosité

M94 : C'est dans la voix alors, dans le regard ?

J94 : Oui dans le regard, dans la voix, dans le type de question, et que il sait écouté après, il a donné quelques informations sur lui-même, en échange, avec nous, d'où il vient, pourquoi, combien de temps / pourquoi on l'intéresse, parce que c'est la première fois qu'il rencontre un américain, ou quelque chose comme ça, ça l'intéresse. Donc il aussi donné un peu d'information sur lui-même derrière, comme j'ai dit, on échange : « oh moi aussi j'aime prendre des photos, moi je suis de Changhai, moi aussi ». C'était pas que nous, il a partagé un peu de sa vie avec nous, c'était pas que dans un sens.

M95 : Oui donc la relation s'est faite assez vite, assez facilement ?

J95 : Oui, oui.

M96 : Ok, ben je te remercie, est-ce que tu veux bien essayé de trouver, peut-être, alors si tu arrives ou pas, parce que je sais bien que c'est des voyages qui remontent, une situation où au début tu ne savais pas trop ce que c'était comme relation, et puis, soit que la situation a dépassé un but commerciale, ou de vente, pour devenir une relation plus sincère, plus intime, ou je ne sais pas, est-ce que tu arrives à trouver une situation où au début tu ne savais pas trop, et puis après à force de parler de donner du temps ben une vraie relation s'est créée après ?

J96 : / Tu peux juste poser la question encore s'il te plait ?

M97 : Oui, est-ce que dans ton voyage tu as eu / une relation avec par exemple un local, où au départ c'était une relation peut-être commerciale où tu savais pas trop au début, si c'était pour te vendre quelque chose, et puis ça a dépassé ça. Vous avez pris le temps, tu t'es arrêté, vous avez discuté, et après c'était une relation qui était plus amicale. Tu te dis en partant : « ah c'était une vraie rencontre finalement. » T'en vois une ?

J97 : /// Oui // oui, je pense que, on était dans un bus une autre fois, / c'était au Kirghizstan, c'était un petit bus-van duquel j'ai parlé la dernière fois, où on levait la main au bord de la route. Il y avait peut-être quatre ou cinq femmes, et quatre ou cinq hommes dans le bus déjà quand on est rentré dedans, mais on essayait de communiquer avec le chauffeur pour lui expliquer là où on veut aller

pour dormir, etcetera, la nuit, on essayait de communiquer. Et au dernier rang du bus il y avait une fille, 18-20 ans je crois, Kirghize, qui a dit : « moi je parle anglais, je peux vous aider, vous allez où ? ». « On va aller à telle ou telle ville » « Pourquoi ? Parce que là-bas, il n'y a peut-être pas beaucoup d'hôtels ou quelque chose, je vais expliquer ça au chauffeur, mais aussi », je parle à travers elle « aussi vous êtes bienvenus chez moi, puisque moi j'habite entre les deux villes là sur ce chemin, si vous descendez avec moi, vous pouvez rester chez moi, ce soir, ça me fait plaisir, n'hésitez pas. » Et puis on ne savait pas quoi dire, elle a juste aidé comme ça, notre voyage, mais après elle a dit : « mon offre c'est que vous restez avec moi, le soir, avec ma famille et dînez ensemble, rien demandé ». Donc il fallait prendre une décision si on va continuer sur le chemin prévu ou si on va faire confiance à cette fille que, qu'on va dormir, chez elle, ce soir-là, que ça va marcher, que c'est de la bonne volonté et tout ça. Et puis on a décidé comme ça, ok, le bus s'arrête, une heure après, on descend et on marche 10-15 minutes à pied, jusqu'à chez elle, elle arrive elle dit à ses parents : « voilà, il y a des voyageurs, je les ai invités ce soir ». Ils disent : « ok, bienvenue », ils préparent à manger. On est avec la famille, il y avait peut-être ses deux parents et deux trois autres frères et sœurs, et puis on faisait partie de la famille ce soir-là, on est resté, on tchatchait avec elle, elle faisait la traduction et elle a appris l'anglais à l'école, par exemple. Et ça s'est très bien passé, c'était beaucoup mieux que l'expérience qu'on a prévu à trouver un petit hôtel à la prochaine ville et que on était vraiment bien reçu par cette famille, on a pris de photos, on avait une bonne expérience.

M98 : Alors si tu veux bien on revient un petit peu en arrière, au moment où elle vous propose ça, t'es où, vous êtes devant dans le bus, elle est derrière, donc elle vous rejoint, comment ?

J98 : Oui, elle est derrière, mais c'est pas grand, en fait c'est des vans.

M99 : Donc elle parlait de derrière ou elle s'est levée ?

J99 : Oui, oui je crois qu'à un moment elle a entendu qu'on essayait de communiquer avec le chauffeur, en anglais, ou en français, mais ça n'a pas trop marché, et que sa voix derrière était comme : « je peux vous aider, je parle anglais un peu, vous allez où, qu'est-ce que je peux faire ? Je peux faire la traduction. » Et après elle a traduit.

M100 : Donc le premier rapport c'était avec elle ?

J100 : C'était elle, de derrière, on ne savait pas qu'il y avait des gens dans le bus qui parlaient anglais couramment.

M101 : Donc toi tu parles avec elle à ce moment-là ?

J101 : Non on parlait avec le chauffeur.

M101 : Avec le chauffeur, mais du coup elle, elle parle ?

J101 : Elle parle de derrière, elle a dit : « moi je parle anglais, je peux vous aider ? », comme ça, on a dit : « Ok, on veut aller à telle ou telle ville, est-ce que le bus s'arrête là, tu peux lui dire. » Elle a dit : « oui, où exactement, parce que le bus s'arrête plusieurs fois autour de cette ville, mais c'est au nord, c'est au sud ? » et ce genre de choses. Et on essaye d'expliquer là où on a prévu de dormir, selon le bouquin qu'on avait, et après elle a communiqué ça, mais après tout ça elle a dit : « vous savez, c'est vraiment rien cette ville si vous voulez vous pouvez dormir chez moi, je suis à trente minutes de cette ville, et vous ».

M102 : Et quand elle te dit ça alors, toi tu as un doute qui s'installe ou ?

M102 : Oui, oui, parce que dans le bouquin, on avait un commerce avec un nom, une adresse, un prix estimé, les chambres, on savait qu'il y a un petit hôtel dans cette ville où on peut dormir la nuit si on arrive. Mais, elle, la fille derrière c'était pas un hôtel, c'était sa maison, et que elle a dit, et on ne savait pas à quoi nous attendre, quel type de maison, où, si sa famille va accepter [rires].

M103 : Et alors à ce moment-là, elle te propose ça, toi tu as un doute qui vient, qu'est-ce qui fait basculer, à ce moment-là, sur quoi tu te bases à ce moment-là ?

J103 : / Je crois que / elle a dit : / « vous inquiétez pas, ma mère elle est sympa » je crois que Clem et elle, elles ont parlé des choses qu'elles font, et elles avaient un point en commun, c'était le textile donc, Clem était à fond sur le textile, le feutre. Le feutre en Asie centrale c'est assez impressionnant, c'est comme ça qu'ils font les tentes, et ils font les dessins aussi, au Kirghizstan, et les tapis kirghizes sont feutrés et il me semble que / après un bout de temps, ils parlaient de / tapis Kirghizes et des choses comme ça, et peut-être que sa famille était dans ce type de commerce, et elle a dit que : « Oui ma mère, elle fait ça, en feutre, c'est bien ». Et après on a senti que, ils avaient une vie intéressante, avec des points communs avec nous, et que on partageait ça ensemble,

et elle a dit : « restez chez nous, ma mère elle va être ravie de vous voir, parce que vous aimez le feutre, et elle fait ça. »

M104 : Donc elle a réussi à vous convaincre par le enfin, après vous aviez des doutes, ou vous aviez ?

J104 : Oui, on est descendu du bus, on avait quelques doutes, on a pas encore vu la maison, on était vraiment au milieu de nulle part.

M105 : Maintenant on va sortir un peu de l'explicitation, et je vais te poser une question si tu veux bien, c'est maintenant, imagine que t'as des gens en face de toi qui veulent partir faire un voyage, et toi tu veux leur dire, par rapport à une situation comme ça, tu veux leur donner un conseil, / parce que là, je veux dire, c'est prendre un risque, de suivre parce que ce n'est pas le plan, on ne sait pas si il y a une maison, on ne sait pas si c'est une arnaque, tu leur donnerais quoi, pour se fier, c'était quoi tes outils, pour dire : « ah oui là c'est bon » avec toujours un risque, mais pour nous c'était ?

J105 : Oui on a, on a senti quelque chose dans cette fille, qui nous a donné confiance en elle, que / que sa proposition était honnête, que ça va être plus intéressant de la suivre que de continuer sur le chemin.

M106 : Donc toi tu me donnerais quoi comme conseil, pour faire des rencontres comme ça ?

J106 : Oui, c'est

M107 : Si quelqu'un vient vers moi, qu'est-ce que

J107 : Oui c'est difficile [sourires], c'est difficile à donner les conseils, chaque décision est complètement différente, mais il faut / faut écouter en fait / toi-même, il faut avoir un feeling de, de, de la personne, de l'opportunité, et le risque que tu prends aussi, / par exemple / le chemin qu'on a pris souvent dans les voyages, les arnaques sont le plus souvent autour des fortes concentrations de touristes, regroupés où les gens qui font l'arnaque c'est déjà prévu, planifié, et ils ont des cibles définies, à des endroits définis, et que nous on était tellement séparé de ce / voyage, on était vraiment pas avec d'autres touristes, le soir-là la fille elle a pris le bus, peut-être il y avait moins d'une chance sur cent que, qu'il y avait un américain et une française qui montent dans le même bus que elle et qu'il n'ont pas un endroit pour dormir. Donc ce n'était pas vraiment / un

superbe plan, place pour arnaquer les gens, si c'était le but de ce voyage, pour cette fille, elle était vraiment en chemin, vers chez elle, la nuit-là, et elle ne pouvait pas savoir que nous on va suivre le même chemin. C'était tellement si peu de gens, de touristes que si quelqu'un avait l'intention de faire des arnaques là, c'était vraiment pas l'endroit.

M108 : Est-ce que tu dirais que ton choix, ou votre choix, vous étiez à deux, de la suivre c'était plutôt rationnel, vous avez posé le pour et le contre, ou vous diriez que c'est plutôt au feeling, ou à l'intuition ou, c'est quoi, ou c'est les deux, ou ?

J108 : Oui, oui c'était plus peut-être émotionnel, et que nous on était, à ce moment-là sur la route de la soie, plus ou moins. Et on savait que la légende de ces voyages, c'est que les gens qui sont sur ces routes-là, que la nature et le paysage est tellement brutal et difficile, que c'est dans la tradition d'inviter les gens chez eux, c'est même, c'est même un type de règle que si quelqu'un galère, ils vont dormir, être reçu chez l'autre, et c'était pas la première fois qu'on a senti cette règle dans leur culture. Donc culturellement, ils offrent souvent d'aider et de donner un endroit, parce que si tu te refroidis au Kirghizstan, tu peux mourir, au bord de la route, tellement c'est dur, on était à deux-trois mille mètres d'altitudes, donc il faut pas se planter, parce que les gens peuvent mourir si ils font des mauvaises décisions, donc les gens ils savent, ils ont dit que : « vous êtes en sécurité en sécurité chez nous, ne vous inquiétez pas, on va vous aider ». Et on a senti ça dans la culture, dans plusieurs cultures sur cette route-là. Si c'était, je ne sais pas, si c'était quelqu'un dans un bus à Hong Kong, qui a dit : « dormir chez moi », c'est pas du tout la même type de situation, parce qu'on est à Hong-Kong, pourquoi il veut qu'on dort chez lui, mais on était vraiment / séparés de beaucoup de monde, là-bas, et c'était leur culture de faire ça.

M109 : Et tu dirais que cette capacité à ressentir, à prendre ce risque, à ressentir : « ben, finalement il y a peut-être pas », est-ce que tu dirais que le voyage t'a permis de développer ça, ou pas ? De pouvoir jauger les situations interculturelles, qui dit oui, là il y a quelque chose, ou pas ?

J109 : Oui, je pense / je pense que tu peux développer ce genre de choses. Mais ça doit venir aussi un peu naturellement, parce que tu peux pas, parce qu'il faut respecter aussi les risques que tu prends, parce que c'est pas avec les pratiques que ça s'améliore, parce que si tu pratiques et c'est pas bon une fois ou deux, peut-être tu es mort, ou / ou ça tombe mal pour toi. Donc il faut pas juste

faire beaucoup de pratique, il faut être sûr, d'une certaine manière, il faut être sûr de tes décisions, on a peut-être refuser pendant le voyage trois-quatre autres offres de ce type, mais.

M110 : Et là tu te fiais aussi sur l'émotion, l'intuition, « ah ouh là je sens un danger, je »

J110 : Oui, oh oui, oui, oui, là c'est, je peux/ il y avait plusieurs fois pendant un an de voyage où j'ai dit : « non je ne le sens pas, on va pas, merci, mais on va continuer ». Il fallait pas faire confiance à cent pour cent, sur chaque offre d'aide donc c'est sûr que c'est pas, c'était pas à cent pour cent qu'on a accepté l'aide des gens, / on respectait les risques assez souvent.

M111 : Et sur l'ensemble du voyage, tu dirais qu'il y a eu plus de risques, ou plus de situations d'hospitalité ou, c'est, quelle sensation t'as, sur l'ensemble du voyage ?

J111 : Oui, je crois que, / sur l'ensemble du voyage, il y avait plus de bonnes intentions, de bon gestes, que d'arnaques, et je ne suis pas sûr que les quatre ou cinq fois que j'ai refusé l'aide parce que je l'ai senti mal, que ça va mal tourner, on peut pas savoir, mais je sais que il faut pas prendre trop de risques parce que c'est vrai que, il y a des problèmes, quand il y a des problèmes qui arrivent, / t'es en Asie centrale, ça peut devenir un vrai problème pour toi.

M112 : Mais là vous avez pris un risque de vous arrêter ?

J112 : Oui, oui.

M113 : Si tu veux, on revient à cette situation, donc elle vous amène chez elle, dans sa maison, et là il y a un moment où vous dites « Non c'est bon, on est en sécurité ». Est-ce que tu arrives à trouver ce moment ou pas ?

J113 : Oui, oui quand sa mère était tellement admirable et généreuse, ses frères et sœurs étaient gentils, ils avaient une belle maison, bien chauffée, propre, ils avaient la nourriture, le dîner qui était en train de chauffer, quand on est arrivé, déjà, parce qu'ils attendaient cette fille, elle arrive elle annonce qu'elle a trouvé des gens dans le bus, qu'elle a invités. Ils n'étaient pas choqués, ça ne méritait pas beaucoup de discussion, c'était vite accepté, et on était à table avec eux pour manger ce qu'ils ont préparé. C'était vraiment / vite, vite on était accepté, ils nous ont montré une chambre où on pouvait mettre nos valises, qui était propre, qu'on pouvait utiliser, c'était chauffé, il faisait froid dehors, donc il faisait chaud chez eux. C'était pas, c'était pas genre une maison de

prostitution, où un endroits où les gens prennent des drogues ou des choses comme ça. C'était une maison d'une famille, et on a senti tout de suite que c'était sa mère et son père, et son frère et sœur, et qu'on va bientôt manger avec eux [rires].

M114 : Et là dans ce moment-là, vous êtes dans ma maison, tu sens que, est-ce que / tu sais comment va se dérouler les choses ? Est-ce que tu connais les rituels du repas, du truc, vous faites comment là pour / vous débrouiller, vous faites comment ?

J114 : Non, / Il me semble que c'était assez / normal pour nous, parce qu'il y avait un jeune frère et sœur, qui avaient quelques années de moins, qui étaient assis devant la télé, qui regardaient des dessins animés, ou quelque chose comme ça. Et que par les gestes, sa mère a dit restez là, dans le salon, attendez je vais finir le repas, on va manger, mais, on était assis à côté des adolescents qui regardaient la télé, comme les adolescents en France, dans une vie de famille, donc on était vraiment dans une vie de famille normale et que on attendait que la mère elle dit : « à table », et que tout le monde est allé manger, pour suivre, donc c'était assez naturel.

M115 : Et du coup vous vous laissiez guider, enfin vous / vous essayez de prendre les devants ? d'entrer, de parler avec les gens, vous attendiez qu'ils vous parlent, ou ?

J115 : Oui, ils étaient curieux, oui, ils étaient curieux de savoir pourquoi on a choisi de voyager au Kirghizstan, qu'est-ce qu'on a vu, où est-ce qu'on va, et puis on avait déjà visité des endroits avec ce type d'art kirghize que sa mère pratique, donc on discutait beaucoup sur la pratique du feutré, de faire ce type de choses, et de notre, on avait une traductrice, elle était assez bonne en anglais, la dame, et elle a traduit pour sa famille, notre discussion, pratiquement toute la soirée, et, on a bien expliqué ce qu'on fait, d'où on vient, pourquoi, nos intérêts.

M116 : Et maintenant je vais de poser la même question, si par exemple, moi je veux partir, et je veux faire, je suis invité à un repas, qu'est-ce que tu me donnerais comme conseil, donc je ne connais pas, moi je connais pas les rituels, je ne sais pas comment ça va se passer, tu me donnerais quoi comme conseil ?

J116 : / Je crois que les gens vont te guider, / ils ne vont pas penser que tu connais les règles, les traditions culturelles, ils vont te guider, ils vont te dire : « oui ça commence avec le pain, vas-y, prends un bout de pain » et après je ne sais pas si c'est la soupe, ils te donnent la soupe, ils indiquent

un peu, voilà, on va manger la soupe maintenant, tu manges la soupe. / Je crois qu'il faut juste suivre les indications, je ne crois pas que, dans certaines situations, que les gens vont penser que tu sais exactement ce qu'il faut faire, quand, comme tous les autres, ils vont, ils vont, peut-être les autres enfants, par exemple, ils vont rigoler parce que tu ne sais pas qu'il faut manger la viande avec le pain qu'ils t'ont donné, et que tu cherches une fourchette, mais ils mangent le pain avec la viande, ensemble. Si tu cherches, ça va être pour eux, rigolo, et peut-être pas tout de suite mal reçu.

M117 : Et tu penses que ce genre de choses ça rapproche les gens, ou pas ? De ne pas savoir, et puis de se laisser guider, ou ?

J117 : Oui, ça dépend, ça dépend des gens, comme nous on était invité, on a rien demandé, ils étaient curieux de voir comment on mange, si on aime ce qu'ils nous donnent. Ils étaient curieux, c'était une expérience pour eux aussi, de voir notre réaction, ils ne savent peut-être pas ce que mange, une française, d'habitude. Si elle va manger, parce que on mangeait ce soir-là, du mouton. C'était du mouton, en cube, comme du « *plof* », c'est du pilaf en fait, c'est du riz, carottes, pommes de terre, et des cubes de mouton. Du ragoût. Avec du pain plat, comme ça. Et la viande ils laissent du gras. Et nous on a déjà mangé quelques fois, mais il y a peut-être cinquante pour cent de chair, et cinquante pour cent de graisse, sur chaque cube. Et eux ils mangent tout. Et on a pas l'habitude, on a l'habitude de séparer le gras en fait. Mais nous on a déjà compris, peut-être avant le repas-là, que il y a quelque chose avec les moutons, et l'herbe qu'ils mangent, et tout ça, que en haute altitude que c'est super bon la graisse, ça se mange assez facilement, c'est pas difficile à manger. Pas comme certaines viandes qu'on achète en France, où on peut pas manger la graisse. Ça, ça fond, c'est un autre type de graisse qui est assez superbe à manger, et on a compris, peut-être avant, qu'on mange comme ça, mais / quelques fois peut-être avant on a coupé les morceaux, mais tu arrives comme ça avec une pile de graisse, sur ton assiette, et tu regardes les autres, et ils ont tout mangé. Pour nous c'était un peu gênant. Et après on a compris que c'était bon la graisse en fait. C'était pas mauvais, parce que je ne sais pas la viande en haute altitude, c'est un autre aspect.

M118 : Et tu dirais que cette rencontre avec cette famille c'était une vraie rencontre ?

J118 : Oui, oh oui

M119 : Qui est réciproque ? Qu'il y a quelque chose qui s'est ?

J119 : Oui, / oui. On a pris des photos ensemble, oui on a pris de photos ensemble, il me semble qu'on a échangé des adresses mails, des photos.

M120 : Quelle place a ce genre de rencontre dans votre voyage ?

J120 : Ah oui. / ça c'était une des rares fois où on était invité chez les gens. C'était rare, mais sur un an, peut-être, on l'a fait peut-être dix fois. Comme ça, où c'était vraiment une invitation pure, et qu'on a accepté comme ça. Et ça c'était assez magnifique, c'était peut-être en quelques semaines au Kirghizstan, c'était peut-être un des meilleurs moments. / Quand on regarde l'art Kirghize avec ses tapis feutrés, on va toujours avoir des souvenirs de cette famille, parce que leur maison était couverte de tapis comme ça.

M121 : Ce que je te propose maintenant, c'est de voir si tu arrives à retrouver une expérience, alors peut-être ça t'est arrivé en voyage, des moments où tu avais besoin de, ou même sans vraiment avoir besoin, où tu t'isolais du reste du monde, ou des moments où tu avais besoin de te replier sur toi, enfin de prendre du temps pour toi pour, entre guillemets sortir du voyage, ou tu vois, est-ce que tu avais des moments comme ça en voyage. Des moments pour te poser un peu, juste toi. / Ou pas ?

J121 : ///

M122 : ça peut être assis face à l'océan sur la plage, ou face à la montagne, ou

J122 : / Je crois que peut-être j'ai pris un peu de temps pour moi, c'était juste pour reconnecter avec ce qui se passe dans le monde, parce qu'on était assez déconnecté, donc j'étais tout le temps face aux mêmes montagnes et des rivières et des plateaux vides, sans personnes. Si j'ai pris un peu de temps pour sortir de ce voyage, c'était pour me reconnecter avec ce qui se passait chez moi, ou avec mon équipe de foot, ou quelque chose comme ça.

M123 : Oui en fait, moi je cherche plutôt un moment où / mais c'est des choses qui peuvent arriver juste quelques minutes, vous avez beaucoup marché, sur une rando, vous avez beaucoup marché, t'es assis tout seul face au, ou alors, vous avez visité la ville, et vous vous posez sur un banc et vous restez là pendant une heure à observer ce qui se passe, tu vois, un moment où tu / t'arrives à retrouver un moment comme ça ?

J123 : // Oui, il y avait des moments comme ça, peut-être deux, / deux moments, ils se passaient, peut-être les deux, oui en Bolivie, la Bolivie était assez spirituelle pour moi et Clem, comme l'Inde, il y avait des moments de solitude et des paysages incroyables, une étendue. Donc, on est arrivé, on était dans le salaire de Uyuni, / et on avait un guide, et on a pris le 4X4 avec deux autres couples, donc on était 6 avec le guide, ça nous a pris toute la journée pour arriver à la destination. Complètement déconnectés, et on était sur le salaire et il y avait des îles en fait, c'est comme si le salaire est un océan ou la mer et il y a des îles qui montent, qui sont, avec des petites collines pleines de cactus, avec des plantes et tout ça. Et tu arrives et après le guide il dit : « oui on peut rester ici un peu ». Et tu montes, tu montes sur une petite île de cactus, tu cherches, il y a des chemins, tu montes en haut pour faire des photos. Et il y a des moments où j'ai pris un peu de hauteur sur les îles et autour de moi, il y avait le salaire de Uyuni, à perte de vue de chaque côté. Et il y avait d'autres touristes, c'était des touristes boliviens, il y avait des boliviens qui étaient sur l'autre petite colline, à peut-être cent mètres de moi. Et eux ils étaient tout petits sur leur colline, mais j'ai vu, ils ont leurs costumes traditionnels, avec chapeaux et bien couverts de robes, de la nuque jusqu'aux pieds, avec leurs chapeaux, et leurs cheveux noirs, très long et épais. Et il y avait un petit gamin, et puis ils étaient là, j'ai vu leurs silhouettes là sur la colline, j'ai pris les photos de tout, de eux, du paysage, et il y a pas de bruit du tout, il y a très peu de bruit, tu vois pas de ville, tu vois pas de village, tu vois que le sel, le salaire et les cactus et tout ça. Et ça c'était vraiment des trucs de solitude superbe, avec des images assez marquantes, j'ai passé beaucoup de temps à prendre des photos. Et il y avait une autre fois.

M124 : Mais si on revient sur, donc tu es assis sur cette île, et / est-ce que à ce moment-là tu as beaucoup de pensées, tu repenses à ton voyage, ou tu as un moment de pause, comment tu dirais ?

J124 : Oui, j'ai pensé à là où j'étais en fait, comment je suis arrivé là, c'était des paysages assez incroyables, et toute la journée on a vu des choses qu'on a jamais vu avant ou après. Et c'était au milieu de ce voyage, et quand on est arrivé sur cette île, j'ai pensé comme c'était génial l'endroit qu'on a trouvé, si c'était, on était vraiment privilégié de voir ce type de choses.

M125 : Et à ce moment-là est-ce que toutes les images de la journée elles défilent, ou est-ce que c'est une sensation globale, qui est, où les images semblent se mêler, ou tu vois des images précises qui se déroulent de la journée, quand tu es en train de faire le bilan, un peu, enfin de voir ?

J125 : C'était plus, c'était plus / des sensations, de l'immensité de cet endroit, de, parce qu'on a passé presque une journée, en voiture, sans croiser personne, donc on était vraiment / au milieu de rien, et on était à des heures de route avant d'arriver à un village ou des autres îles, et je me sentais si déconnecté de la planète, le plus déconnecté possible, de tout. Parce que autour de moi il y avait que un désert en sel, à perte de vue. Donc si je décidais dans ma tête de marcher, ouest, juste marcher, tu meurs, donc c'est fini, donc ta vie, on était vraiment dans des endroits où personne ne vit, mais il faut vivre ces sensations, aussi, on jouait avec le fait que cette zone c'était pas pour les personnes, mais on aimait être là en même temps.

M126 : Maintenant je reviens au moment où tu es assis, tu es en train de penser à tout ça, est-ce que tu penses à ça particulièrement : « si je vais ouest, je meurs » ou est-ce que t'as emmagasiné toutes ces images, toutes ces pensées, et tout ça se mêle un petit peu, et ?

J126 : Oui, oui

M127 : Est-ce que tu fais l'inventaire à ce moment-là ou est-ce que c'est quelque chose qui est plutôt ?

J127 : C'était mélanger un peu, c'est parce que j'ai bien compris combien de kilomètres et combien d'heures en voiture, ça nous a pris pour arriver là, et que / à quelle de distance où il y avait rien, tout ce qu'on avait à manger ou boire et tout ça, c'était dans la voiture, ou sur nous, il y avait pas un café sur l'île, [rires] c'était là, et oui, et toute la journée dans la voiture pour arriver là et on était vraiment perdu dans la nature et c'était vraiment impressionnant. Mais bien sûr le reste de la journée faisait partie de cette expérience, parce que j'ai bien senti combien de dunes de sable, et de montagnes et de cols de montagne on a mis pour arriver là, et que c'était impressionnant.

M128 : Et là t'étais à ce moment t'étais assis, et tu te sentais, un bien-être, ou tu te sentais travaillé ?

J128 ; Oui malgré cette peur, malgré cette peur, oui, c'est ça qui était marquant, c'était malgré cette / mes pensées, mes sensations d'être déconnecté du monde, de la civilisation tout ça, d'être complètement soumis à l'environnement. Je savais pas où j'étais, comment m'en sortir, malgré tout ça, j'étais complètement à l'aise avec cette situation, et que je voulais être là à ce moment-là, et pas à un autre endroit, c'était vraiment un endroit que j'ai, j'adorais, mais aussi, que je respectais,

comme c'était immense et inhospitalié, que c'était vraiment impressionnant comme sensation. Il y avait, c'était quelques jours de voyage mais.

M129 : Et est-ce que cette sensation, ou ce moment-là tu y repenses de temps en temps, ou est-ce que ?

J129 : Oui, oui

M130 : Et est-ce que tu penses que tu en a vécu plusieurs dans ta vie, des moments où, alors, pas exactement le même, mais où tu sens / enfin cette sensation de bien-être, est-ce que c'est des choses que tu vis des fois dans ta vie ?

J130 : De temps en temps, oui, de temps en temps, oui. A Tahiti, oui, j'avais des moments différents, parce que c'était pas sec, comme un désert, mais c'était le pacifique, c'était différent [rire] mais pour d'autres raisons. Oui, effectivement. Même quand je voyage pour le travail, il y a des moments où je dis : « oh c'est impressionnant ce que je viens de vivre, ou ce que je vois devant moi », ce genre de choses.

M131 : Et si tu devais, / est-ce que tu as déjà pu ressentir ces mêmes sensations pendant que tu étais en train de rencontrer, comme par exemple au repas dans cette famille que tu étais invité, et que tu sens que t'es pas en danger, est-ce que tu as pu ressentir ce genre de sensation en rencontrant quelqu'un, ou est-ce que c'est complètement différent ? Des sensations de bien-être comme ça, où on a l'impression que ?

J131 : Maintenant / Non je pense que, pas comme ça, je crois, non parce que maintenant c'est plus, parce que je crois que dans ma tête, quand j'avais vingt-neuf-trente ans, j'étais différent, maintenant c'est juste différent, je suis papa maintenant, j'habite /, je travaille, j'ai ma vie à côté, mais c'est peut-être différent, on était tellement libres l'année-là, que ça va être difficile de se ressentir si libres, comme ça, exactement comme ça, parce que en réalité, on a jamais été si libres que cette année, on avait rien derrière nous. Je ne crois pas que ça peut être le même, / on peut reproduire bien sûr cette sensation, mais depuis, on était jamais si libres.

M132 : Et quand tu dis libre, tu dis libre par rapport à quoi ?

J132 : Par rapport à nos obligations, au quotidien, payer un loyer, arriver pour pointer pour travailler, se pointer pour travailler, / avoir des dates à respecter pour arriver quelque part, là on était vraiment partis, on devait rien à personne, on avait pas d'obligations, on pouvait faire exactement ce qu'on voulait pendant un an, on pouvait changer les plans du jour au lendemain, sans risque, sans réflexion, et c'est plus le cas maintenant, maintenant c'est plus, il faut vivre plus chronologiquement.

M133 : Et tu penses que ce sentiment de liberté ça a permis de faire ce voyage aussi ?

J133 : Oui, oui, oui, oui, / on avait la liberté d'expression, d'exploration, c'était, on pouvait tout faire, on pouvait tout faire à ce moment-là.

M134 : Et tu penses que cette liberté, ce voyage, ces rencontres, ça t'a permis de mieux te connaître toi-même ?

J134 : Oui, oui, oui, oui c'est sûr que après ça, j'ai confiance en moi dans les situations de, j'ai aussi des idées de satisfaction dans, que on a fait une mission accomplie, on avait un objectif et on a gérer jusqu'au bout et on est sorti de l'autre côté, mieux, sans problème majeur, etcetera, et que c'était une réussite. Oui c'était une réussite pour nous, c'était que un an, mais pendant un an il y a des choses qui peuvent mal tourner facilement, mais on a bien réussi, oui.

M135 : J'ai encore une dernière question, je reviens un petit peu à la première question que je t'avais posée au début, est-ce que, bon le voyage, le fait d'avoir vécu dans plusieurs pays, le fait d'avoir voyagé, est-ce que ça te permet d'avoir différentes visions sur le monde, une autre vision sur le monde, de voir le monde autrement ?

J135 : Oui, c'est sûr, c'est sûr, avant de partir je n'avais pas des images du puzzle à mettre sur certains endroits, j'avais que, dans la philosophie en fait, il y a je crois qu'il y a des philosophes qui parlent de choses primaires et secondaires, donc tant qu'on a pas vécu une expérience, ou vu un paysage, ou un pays, ou quelque chose on a que la vision ou la notion secondaire de quelqu'un d'autre. Ou des images de quelqu'un d'autre, qui étaient dans un magazine, ou à la télé, ou quelqu'un nous a expliquer ce que c'est. Et on sait pas pour de vrai. Quand on était là on sait pour de vrai comment c'était. On peut le toucher, on peut le voir, on était dedans. Si quelqu'un me dit que l'Iran est comme-ci, comme ça, je peux comprendre, mais c'est une deuxième notion de ce que

c'est pour la réalité, parce que je ne suis jamais allé en Iran. Donc je ne peux jamais être dans mes pensées, correcte à cent pour cent, à dire des choses sur l'Iran, parce que je n'ai jamais vu l'Iran, c'était quelqu'un d'autre qui m'a dit des choses sur l'Iran, mais moi je ne l'ai jamais vu. Donc le jour où je suis allé en Iran, je vais dire c'est comme-ci, comme ça parce que je l'ai vu pour de vrai. Mais sans aller dans le pays, comment je peux comprendre, c'est les autres gens qui me donnent des images, qui me donnent des expériences, de leurs points de vue. Et moi je peux pas avoir mon propre point de vue sur ça, parce que je ne suis jamais allé. Donc maintenant quand on parle des endroits où on était, j'ai mon propre point de vue sur les choses, et ça m'aide. J'ai des gens, par exemple, si je parle maintenant de la Chine, tout le monde a une opinion sur la Chine, mais moi j'ai passé deux mois en Chine, on l'a traversé la Chine de la gauche à la droite. Donc quand je parle de la Chine, j'ai même des visages, des gens avec qui j'ai parlé, j'ai des personnes qu'on a rencontré, j'ai des paysages, j'ai des villes que j'ai vues, partout dans le pays, j'ai le langage dans mes oreilles, le chinois qui résonne dans ma tête quand je pense à la Chine, donc, c'est une vraie sensation pour moi de parler de la Chine, pour moi, et / j'avais beaucoup d'expériences en Chine donc il y a beaucoup de points de vue sur certaines choses.

M136 : Quand tu dis là les sensations, si par exemple je te demandais : « ah oui, comment c'est la Chine ? Ou ils pensent comment ? Ils voient ça comment ? », tu ferais revenir justement ces sensations, pas que intellectuellement, mais tu te replongerais dans ton expérience de Chine pour répondre ?

J136 : Oui, oui, comment ça sent dans un restaurant, en Chine, dans la rue,

M137 : Mais si je te demandais par exemple, « c'est quoi être un père en Chine ? ».

J137 : C'est quoi être un père en Chine ?

M138 : Est-ce que tu aurais besoin d'avoir ces sensations, ou un père ou la liberté, ou est-ce que tu as besoin toi de te replonger dans ton voyage pour te dire comment est-ce que je peux retranscrire ça ou c'est inscrit comme ça ?

J138 : Oui c'est sûr, c'est sûr que c'est, ben d'avoir vu la société en mouvement,

M139 : Mais est-ce que tu as besoin d'avoir ce mouvement, tu as besoin de ces odeurs pour répondre à cette question, ou pas ?

J139 : ça dépend, ça aide, pour moi je cherche ça pour les vraies réponses, parce que sinon, c'est, j'étudie le sujet avec les informations secondaires, mais pas avec l'information primaire de mes propres yeux et mes propres expériences. Donc si je, si j'ai étudié en fait la culture africaine en France à l'université, j'ai une bonne notion de la vie d'un africain, en Afrique, mais j'ai jamais vu leur vie, c'est des choses que j'ai lu dans les livres, ou j'ai appris dans les cours, mais j'ai jamais vu en réalité comment c'est. Donc, ça c'est possible d'être un expert sur le sujet, mais moi je pense que il faut aussi aller en Afrique de temps en temps pour être un vrai expert.

M140 : Pour toi c'est deux savoirs différents ?

J140 : Oui, oui, c'est sûr, ça arrive même avec ma vie de professionnel, c'est que avant je travaillais avec une société qui avait des analystes, c'était des analystes des pays, de deux cents pays dans le monde. Et il y a un chef d'entreprise qui arrive et qui dit, je veux ouvrir une usine au Vietnam. Et je veux parler avec quelqu'un de, comment c'est pour la vie d'un travailleur, de travailler au Vietnam, comment les gens sont rémunérés, les négociations avec le gouvernement, la vie des femmes, est-ce que les femmes sont respectées, si on a des français qui vont vivre là-bas, est-ce qu'ils sont bien reçus, est-ce qu'ils vont aimer, est-ce qu'ils vont être acceptés dans la culture, est-ce que la politique du Vietnam risque de changer dans cinq ans, pour le mieux, pour le pire. Donc quand il y a une société en France qui veut ouvrir une usine au Vietnam, il faut penser à plein de choses, parce que si tu ouvres et que, et un an après, le gouvernement est retourné, et puis t'as perdu tout ton investissement, et il y a la vie des gens qui sont en danger et tout ça. Donc quand il se présente à notre société, on a quelqu'un qui peut le conseiller, qui parle vietnamien, qui est allé peut-être de temps en temps au Vietnam, qui étudie ça toute sa vie, l'Asie du Sud-Est et tout ça. Et la première question qu'il pose, c'est « alors c'est toi le spécialiste du Vietnam ? Ok, c'est quoi la politique, c'est quoi le risque ? Ok est-ce que tu es déjà allé au Vietnam ? » ça c'est la question la plus importante, si quelqu'un répond, « oh non je ne suis jamais allé au Vietnam ». Il n'est pas regardé comme expert, ou on perd un peu la face, devant le client, parce que le client il dit « même moi je suis allé au Vietnam pour négocier avec le gouvernement, et je parle avec toi, et tu n'es jamais allé au Vietnam ! ». Donc pour être considéré comme expert sur le pays, il faut être présent dans le pays, pour parler avec les gens, ça suffit pas de lire ça dans les livres, et les journaux, etc., et voilà, pour moi, c'est pas possible de tout faire dans la vie, d'être présent tout le temps dans chaque pays, mais voyager ça te donne au moins des sensations moyennes, et quand tu dois

formuler des opinions sur des choses, c'est toujours mieux respecté si tu étais là, que si tu n'étais jamais présent, je trouve que c'est mieux, c'est toujours mieux. Si mon opinion est correcte ou pas, je sais que la première chose que les gens te demandent c'est « est-ce que t'étais là pour de vrai, ou tu étais jamais là. », et c'est important dans la vie d'avoir eu toi-même ton expérience.

M141 : Je vais juste finir là-dessus, comme tu as vécu dans plusieurs pays et que tu as fait un tour du monde, est-ce que t'arrives à changer de point de vue, par exemple si je te demande ce que c'est quoi être un homme de quarante ans, par un américain, est-ce que tu arrives à visualiser les représentations en tant qu'américain qu'on a sur un homme de quarante ans ?

J141 : Oh oui c'est sûr. Oui

M142 : Est-ce que tu arrives à visualiser maintenant ce que c'est un homme de quarante ans du point de vue culturel français ?

J142 : Oui

M143 : t'arrives à basculer

J143 : oui

M144 : oui, et Anglais

J144 : mais c'est, il faut généraliser un peu, parce que

M145 : Mais t'arriverais à te dire

J145 : Oui.

M146 : Anglais aussi tu

J146 : oui

M147 : Et maintenant si je te demande ce que c'est un homme de quarante ans, au niveau mondial, de l'humanité, est-ce que tu arriverais à visualiser ça, ou pas

J147 : / oui, ben si c'est pour généraliser, créer une image,

M148 : Est-ce que tu arriverais à puiser dans tes sensations pour essayer de visualiser ça

J148 : oui, je pense que oui, j'arrive, / de toute façon si une question comme ça s'est posée, chacun va trouver sa réponse. Est-ce que j'ai trouvé pour de vrai la moyenne, la personne qui est vraiment un mélange de chaque société au monde, à quarante ans, un homme à quarante ans, qui représente le monde, ça existe pas pour de vrai. Mais dans ma tête, je peux créer une image, d'un homme moyen, qui représente tous les pays du monde, avec tout ce que j'ai vu dans le monde, je peux prendre un peu dans chaque expérience, dans chaque pays, dans chaque démographique, que j'ai vu, pour influencer une caricature de cet homme. Oui. Mais c'est parce que j'ai voyagé, que je vais penser que / j'arrive à près d'un homme à quarante ans, mais si quelqu'un est resté dans son propre pays toute sa vie, je vais pas penser qu'il peut assembler dans sa tête une vision pareille, mais ça veut pas dire que ma vision c'est la vraie vision, parce que je ne crois pas que ça existe, pour de vrai ; [rires]

M149 : Oui je suis d'accord avec toi, mais ma question c'est de savoir est-ce que tu arriverais à aller chercher dans des, à assembler enfin des trucs, sans, je te demandes pas ce que c'est un homme de quarante ans, parce que se sera ta définition, mais est-ce que tu arriverais à puiser, comme tu arrives à puiser dans : « la partie française de moi, arrive à, aussi par des petites pièces aussi, puisqu'il y a pas une vision totale, et l'américain en moi, arrive à faire ça, l'anglais même en moi arrive, et le voyageur autour du monde arrive à prendre, à assembler »

J149 : Oui, bien sûr,

M150 : Et ces pièces que tu arriverais à assembler, c'est plutôt des mots, des pensées, ou c'est plutôt des sensations que tu vas chercher ? Si maintenant je te demande une définition, tu vas

J150 : Ben c'est, comme t'as demandé précisément, quelqu'un à quarante ans, ça devient pour moi, de la démographie, donc

M151 : Mais si je t'avais demandé par exemple / c'est quoi l'amour, ou c'est quoi, peu importe, c'est quoi le bonheur.

J151 : Oui parce que, ça c'est différent parce que ça c'est une sensation, c'est abstrait.

M152 : C'est quoi la réussite, par exemple, c'est quoi la réussite pour un Français, un américain, tu vois ce que je veux dire ?

J152 : Oui, parce que quand on arrive à quarante ans, il y a les influences de la société, de l'âge, de là où on en est dans la vie, de la démographie en fait, est-ce qu'on a beaucoup de dette, pas de dette, est-ce qu'on a de la famille, est-ce qu'on est célibataire, est-ce qu'on a un travail, pas de travail, donc je mélange en fait, la démographie et les indices que j'ai, et je généralise sur ça, c'est parce que on peut placer quelqu'un à quarante ans, mais ça c'est très différent parce qu'on change pendant toute la vie, de 0 à 100, je suis un enfant, et après je suis vieux, à quarante ans je suis qui, mais ça change toute la vie. Mais l'amour on pense pas que ça change, on pense que c'est un point fixe, c'est ça l'amour, mais c'est pas l'amour à quarante ans, ça n'a pas d'âge. C'est pour ça que j'ai dit que quand je donne l'âge, la démographie qui travaille sur ça.

M153 : Oui peut-être mon exemple n'était pas, parce que je n'attendais pas la caricature [rires], j'attendais de savoir si t'étais capable d'aller chercher du matériel pour faire ton avis.

J153 : Oui, oh oui, oui, c'est sûr. Je moi personnellement, je fais ça tout le temps, chaque jour, parce que / voilà ça fait juste partie de ce que je fais, ma profession et tout ça, c'est de faire la réflexion sur la démographie d'un tel pays, le marché, les personnes, la culture, pour naviguer dans ma tête un peu, ce que je connais sur le sujet, et arriver à un avis, une décision, donc je fais ça tout le temps. Par exemple, je pense que si tu me donnes un pays, je peux être très, très près, à leur population, à quelques millions de personnes près, sur chaque pays dans le monde, bien les placer, au niveau de leur population, la place du PIB de chacun, parce que je travaille dans ce domaine, en fait on a catégorisé tous les pays et tout ça, démographie, homme, femme, religion, tout ça, et c'est comme, une encyclopédie démographique, à Londres, là où je travaillais, donc j'ai toujours ça en tête. Et peux jouer un peu sur ces idées-là.

M154 : Et est-ce que tu penses que tu prends que les éléments rationnels comme ça, chiffrés, ou il y a aussi une part d'intuition, par rapport à ce que tu connais du pays ?

J154 : Oui, beaucoup d'intuition, oui beaucoup

M155 : C'est deux types d'information et tu utilises les deux ?

J155 : Oui, oui, oui

M156 : Et tu penses que c'est une force qui fait que t'es bon dans ce métier, de pouvoir faire les deux

J156 : oui, absolument, c'est indispensable, oui.

M157 : Ben pour moi c'est super, je te remercie.

5. Résumés de la thèse (6000 signes)

La Formation Du Jeune Adulte Par La Grande Itinérance Du Voyage Autour Du Monde

HETZMANN Mickael, Université Paris8, pour le
titre de docteur en Sciences de l'éducation.

Date de soutenance : 27 novembre 2018

L'objet de cette thèse est l'expérience du voyage itinérant autour du monde, questionnée comme potentiellement formatrice et située dans le paradigme de l'éducation et de la formation tout au long de la vie (Colin, Le Grand, 2008). Le voyage autour du monde est devenu un phénomène touristique important dans les différents pays industrialisés mais reste peu étudié (Gauthier, 2012), surtout sous la forme contemporaine du phénomène *backpacker* sur lequel nous nous sommes centrés. Les recherches à ce sujet soulignent l'escapisme et la recherche de l'authenticité comme valeurs centrales ; elles décrivent en termes de "*Bildung* cosmopolite" l'intérêt de l'expérience, considérée comme formatrice, de rencontres de codes culturels différents (Cichelli, 2010). Bien que l'itinérance n'y soit pas questionnée en elle-même (Power, 2010), les travaux concernant spécifiquement les *backpackers* suggèrent que leur expérience s'inscrit dans le champ des rites de passage contemporains et de la formation de soi (Noy, 2004). Nous proposons de considérer que le voyage itinérant autour du monde en constitue une forme particulière de rite de passage formateur dont il convient de relever les spécificités. En l'occurrence, contrairement au voyage d'intégration, la traversée de nombreux pays permet difficilement d'élaborer la connaissance des cultures rencontrées ; elle se spécifie plutôt de prolonger considérablement le moment liminaire, l'expérience de l'absence de cadres de références culturels. Cette recherche permet ainsi d'interroger le potentiel éducatif d'une forme d'expérience liminaire spécifique tant par sa durée que par son intensité tout en se penchant sur une pratique touristique en pleine expansion bien que encore peu connue.

Le questionnement central de cette recherche se formule ainsi : voyager un an dans un même pays et voyager un an autour du monde renvoient à deux formes différentes de rencontre d'autres codes culturels. Pour y répondre, nous avons conduit une recherche hypothético-déductive : dans un premier temps nous avons établi un modèle théorique multiréférentiel de la formation par la grande itinérance du tour du monde à partir d'un corpus théorique multidisciplinaire, avant de le mettre à l'épreuve d'une étude qualitative de terrain, en analysant l'expérience de voyageurs autour du monde. De nombreuses

recherches ont pu éclairer la première forme de voyage où, en franchissant des paliers d'acculturation ethnologique, le voyageur développe des compétences interculturelles et se construit un cadre de référence et une "place" dans la société d'accueil. Nos principaux résultats de recherche nous permettent d'établir que dans la deuxième forme de voyage, caractérisée par l'itinérance, le voyageur autour du monde ne fait pas l'expérience d'une immersion longue et, après quelques pays visités, l'épreuve répétée du travail intense et déstabilisant d'une première phase d'acculturation le conduit à transformer sa façon de voyager. Plutôt que de travailler à devenir l'autre, il apprend petit à petit à demeurer exoté (Segalen, 1904), étranger de passage. C'est en tant qu'étranger qu'il peut bénéficier du rite de l'hospitalité (Simmel, 1908) et ainsi accéder à la sphère intime de l'hôte, à sa spécificité culturelle, en développant une capacité à se décentrer, à se laisser guider par l'autre dans la rencontre. Il s'agit là de deux formes distinctes d'immersion, de deux capacités de rencontrer qui aboutissent à deux formes d'acculturation différentes. La première permet de former une identité métisse, entre l'autre culture et la sienne, le voyageur devenant ainsi, par intégration, "spécialiste" de la culture d'accueil. La deuxième, qui ne vise pas cette intégration, produit un métissage qualitativement différent. En se décentrant régulièrement, le voyage itinérant, via la multiplication des rencontres, permet un métissage avec une multitude d'altérités. En somme, et c'est là que surgit la différence qualitative, ce type de voyage produit une acculturation à un niveau non plus ethnologique (rencontrer les autres de telle ou telle culture) mais anthropologique (rencontre de l'Autre, dans les autres de différentes cultures et en soi-même).

Envisager ce voyage autour du monde comme une éducation tout au long de la vie nous semble légitime pour au moins deux raisons. D'une part, dans nos sociétés occidentales contemporaines, l'individu est contraint de se construire une identité autonome et performante dans chacun de ses groupes d'affiliation, contrainte dont le voyage itinérant autour du monde et le métissage avec l'Autre permet de s'émanciper au moins en partie, en s'exposant à l'impermanence des cadres de référence culturels traversés, conduisant le voyageur à s'éprouver non plus comme substance dotée de permanence, mais comme construite et altérable, ouverte aux bifurcations (Bessin et Bidart, 2010) ou aux tournants biographiques (Lesourd, 2009) qui se multiplient dans la vie adulte. D'autre part, dans une société de plus en plus globalisée, il ne suffit plus d'être performant dans sa culture et il est impossible de s'acculturer à toutes les cultures, d'où l'intérêt d'apprendre à naviguer et communiquer dans un contexte de plus en plus culturellement hétérogène, ce qui peut s'envisager en se formant à la rencontre de l'Autre, au sens que nous proposons. Le voyage autour du monde constitue ainsi une initiation à un monde de plus en plus globalisé et à une construction identitaire au long cours de plus en plus métissée.

Directeurs de thèse : Francis Lesourd, MCF- HDR, Université Paris8

Jean-Louis Le Grand, Professeur, Université Paris8

The Education of Young Adults through Itinerancy of the Round-the-World Travel

HETZMANN Mickael, University Paris8, for
the title of Doctor of Educational Sciences.

27 november 2018

The subject of this thesis is the experience of itinerant travels around the world, questioned as potentially formative and situated in the paradigm of lifelong learning (Colin, Le Grand, 2008). The Round-The-World trip has become an important tourist phenomenon in various industrialized countries but remains little studied (Gauthier, 2012), especially in the contemporary form of the backpacker phenomenon on which we have focused. Research on this subject emphasizes escapism and the search for authenticity as central values; they describe in terms of "cosmopolitan Bildung" the interest of the experience, considered formative, of encounters of different cultural codes (Cichelli, 2010). Although itinerancy is not questioned in itself (Power, 2010), studies, specifically related to backpackers, suggest that their experience can be studied in the field of contemporary rites of passage and self-learning (Noy, 2004). We propose to consider that itinerant travel around the world constitutes a particular form of rite of passage whose specificities should be noted. In this case, unlike integrative travel, crossing many countries makes it difficult to develop knowledge of the cultures encountered; rather, it specifies itself by extending considerably the liminal phase, the experience of the lack of cultural reference frameworks. This research thus makes it possible to question the educational potential of a form of specific liminal experience, both in terms of duration and intensity, while looking into a growing tourist practice that is still little known.

The central questioning of this research is: traveling for one year in the same country and traveling for one year around the world refers to two different forms of encounter with other cultural codes. To answer this question, we carried out a hypothetico-deductive research project: firstly, we established a multi-referential theoretical model of education through itinerant round-the-world travel from a multidisciplinary theoretical corpus, before putting it to the test of a qualitative field study analyzing the experience of travellers around the world. Much research has shed light on the first form of travel where, by crossing stages of ethnological acculturation, the traveller develops intercultural competences and builds a cultural reference framework and a "place" in the host society. Our main research findings allow us to establish that in the second form of travel, characterized by itinerancy, the round-the-world traveller doesn't experience a long immersion and, after a few countries visited, the repeated "ordeal" of intense and destabilizing work of a first phase of acculturation leads him to transform his way of traveling. Rather than working to become the other, he learns little by little to remain exotic (Segalen, 1904), a "passing" stranger. It is as a stranger that he benefits from the rite of hospitality (Simmel, 1908) and thus gains access to the innermost sphere of the host, to his cultural specificity, by developing an ability to decenter himself, to be guided by the other in the encounter. These are two distinct forms of immersion, two forms of encounter that lead to two different forms of acculturation. The first produces a *métis* identity, between the other culture and his own, the traveller thus becomes, by integration, a "specialist" of the host culture. The second, which does not target this integration, produces a qualitatively different *métissage*. By decentering oneself regularly, the itinerant traveller, through the multiplication of encounters, creates a *métissage* with a multiple of otherness(es). In conclusion, and this is where the qualitative difference arises, this type of journey produces an acculturation on a level no longer ethnological (encountering the others of a specific culture) but anthropological (encounter of the Other, in the others of different cultures and in oneself).

Consider that round-the-world travel as a part of lifelong learning is legitimate for at least two reasons. Firstly, in our contemporary western societies, the individual is expected to build an autonomous and powerful identity in each of his affiliated groups, a constraint that traveling around the world and *métissage* with the Other allows oneself to be emancipated from, at least in part, leading the traveller to experience himself not as an essence fixed in permanence, but as built yet alterable and open to biographical turning points. Secondly, in an increasingly globalized society, it is not enough to be efficient in one's own culture nor is it possible to acculturate all cultures,

hence the need to learn to navigate and communicate in an increasingly culturally heterogeneous context. The round-the-world journey thus constitutes an initiation to an increasingly globalized world and to a wide-ranged and increasingly mixed identity construction.

Thesis advisors: Francis Lesourd, MCF-HDR, Université Paris8

Jean-Louis Le Grand, Professor, Université Paris8